

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

La Belgique artistique et littéraire, tome 30 (n°91-96), Bruxelles, 1^{er} janvier-15 mars 1913.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE ILLUSTRÉE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Emile Tibbaut	<i>La Désertion rurale</i>	5
<small>Membre de la Chambre des Représentants.</small>		
Gustave Vanzype.	<i>Eugène Smits</i>	29
Georges Ramaekers	<i>La Châsse de Brabant</i>	35
Arnold Goffin.	<i>La Flandre en Italie au XVI^e siècle</i>	43

A travers la Quinzaine :

Auguste Vierset : *Les Faits et les Idées*, 52. — **Arthur De Rudder** : *Les Peuples et la Vie*, 58. — **Maurice Gauchez** : *Les Vivants et les Morts*, 64. — **Léon Tricot** : *Les Gens de Paris*, 69. — **Paul André et Arthur Daxhelet** : *La Prose et les Vers*, 76. — **Paul André** : *Le Drame et l'Opéra*, 84. — **Eugène Georges** : *Les Orchestres et les Virtuoses*, 90. — **Ray Nyst** : *Les Salons et les Ateliers*, 94.

Memento, Bibliographie.

Illustrations de : **Maur. Collard, Omer Coppens, Arthur Craco, Oscar Liedel, Ch. Michel, L. Noval, Léon Ponzio.**

PRIX DU NUMÉRO

Belgique : 60 centimes | Étranger : 75 centimes

26-28, Rue des Minimes, 26-28
BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois en fascicules illustrés d'environ 100 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

ROBERT-E. MÉLOT



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois
BELGIQUE.	12 fr.	7 fr.
ÉTRANGER	15 fr.	9 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées ;

Pour la rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles. Téléph. A. 8775

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Bruxelles. Tél. A. 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

LA BELGIQUE
ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME TRENTIÈME

Janvier — Février — Mars

1913

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE
& LITTÉRAIRE

REVUE ILLUSTRÉE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

TOME TRENTIÈME

JANVIER — FÉVRIER — MARS

1913



BRUXELLES

26-28, Rue des Minimes, 26-28

LA DÉsertION RURALE

Il est une vérité que les études démographiques mettent de plus en plus en relief : les forces humaines au fur et à mesure qu'elles s'éloignent de la nature s'affaiblissent, s'étiolent, deviennent stériles. La vigueur native et la fécondité des races se maintiennent dans les campagnes au contact vivifiant de l'air et des travaux physiques ; elles se perdent dans les agglomérations trop denses.

Or, le mouvement du siècle est à la concentration urbaine s'opérant au détriment des villages. L'industrie, par ses salaires élevés et stables, exerce une aspiration qui vide la campagne : non seulement elle puise à ce grand réservoir des forces humaines, mais elle lui demande un débit excessif qui menace de l'épuiser.

Nous ne pouvons qu'ajouter ici une preuve de plus à la démonstration que nous avons faite de cette thèse dans des études antérieures (1).

Nous montrerons par l'exemple de trois villages que la désertion rurale, si elle n'est pas aussi grave en Belgique que dans d'autres pays, se manifeste par des signes alarmants. La conclusion qui s'en dégage est que nous avons le plus impérieux devoir de veiller à la vitalité de l'industrie agricole. Nous devons la mettre en état de résister à l'attraction excessive des centres industriels, de garder une population rurale qui puisse d'abord suffire aux besoins de la culture et assurer ensuite, par son développement normal, les bras nécessaires à l'expansion industrielle.

* * *

Nous jugeons mieux des ravages que peut exercer l'exode rural en regardant ce qui se passe dans les pays voisins, la France, l'Allemagne et l'Angleterre.

L'anémie des campagnes françaises sollicite l'afflux constant de forces nouvelles puisées à l'étranger, et nous

(1) « Les Forces latentes des Campagnes », *Revue des Questions scientifiques*, avril 1908, Louvain, secrétariat de la Société scientifique, 11, rue des Récollets. — Voir aussi « Fléchissement des Campagnes », *Almanach des Etudiants catholiques de Gand*, 1913.

voyons de plus en plus des familles belges s'y installer sur les belles fermes que le manque de travailleurs fait abandonner.

L'Allemagne, qui est en pleine voie de développement, subit une crise intense ; l'immigration s'y est substituée à l'émigration ; et les terres n'y peuvent plus être exploitées qu'avec le concours de la main-d'œuvre étrangère. Suivant l'étude détaillée faite par l'Office de statistiques de Prusse sur les recensements généraux de 1895 et 1900, les régions rurales de la Prusse ont perdu un million d'habitants !

« Il est démontré, dit le professeur Sering, que le dépeuplement par migration se manifeste le plus fortement dans les régions où domine la grande propriété agricole. Il frappe en première ligne les grands domaines. »

D'après l'auteur d'un article très documenté sur le chômage, « le seul remède efficace à y apporter serait la colonisation intérieure tendant à faire renaître la petite propriété paysanne (1). »

L'Irlande est le pays classique de la désertion rurale ; depuis 1841 elle a perdu la moitié de sa population. Le tableau qui suit est tristement éloquent :

IRLANDE. — Essentiellement Agricole.

Années	Population d'ensemble	Diminution	
		Nombre	P. c.
1841	8,196,597	—	—
1851	6,574,278	1,622,319	19.8
1861	5,798,967	775,311	11.8
1871	5,412,377	386,590	6.7
1881	5,178,836	237,541	4.4
1891	4,704,750	470,088	9.1
1901	4,458,775	245,972	5.2
1911	4,381,951	76,824	1.7

L'Angleterre a été rejetée un siècle en arrière par l'abandon des campagnes ; de pays agricole elle était

(1) *Bulletin de l'Association internationale pour la Lutte contre le Chômage*, juillet-septembre 1912, « Exode rural », p. 386. — « L'Emigration transocéanique », p. 411.

redevvenue un pays pastoral, c'est-à-dire un pays primitif. Cet exemple mérite d'autant plus notre attention que l'Angleterre a une expérience plus ancienne de pays riche et montre aux autres les étapes que doit parcourir une société avancée en constante évolution.

Dans la « Royal Commission on Agricultural Depression », M. Wilson Fox montrait comment dans le « Suffolk » la régression s'était opérée logiquement. « Même » là, disait-il, où les fermes sont louées, la plus grande » partie des terres est pratiquement hors de culture et » employée comme « rough sheep runs » (pâtures natu- » relles pour moutons). Sa valeur est tombée à 1 shelling » par acre au moins. La détérioration a été progressive. » Moins de travail a été employé ; le sol est devenu sale » et, comme il y avait moins de bétail, la fertilité a » diminué. »

Aussi l'Angleterre essaie-t-elle de réagir vigoureusement et de sauver ce qui reste encore de l'esprit agricole. Elle vise à reconstituer la culture intensive en favorisant la construction d'habitations rurales. La loi « *Small holdings and allotments act* » de 1908 organise d'une façon minutieuse le droit d'exproprier les terres nécessaires à la formation de petites fermes.

Malgré ces mesures énergiques, et malgré une réelle amélioration constatée durant ces derniers temps, la colonisation intérieure de l'Angleterre reste l'une des préoccupations dominantes de l'opinion publique.

La *Review of Reviews* de novembre 1912 demande la création d'une commission nationale appelée à infuser une vie nouvelle à l'agriculture par l'enseignement professionnel, par la création de fermes d'expériences, par l'amélioration des terres, par l'association, par le crédit, etc. Elle attache avec raison une importance capitale à l'industrie du lait. « L'industrie du lait pratiquée scien- » tifiquement, dit-elle, nous enseigne que le rendement le » plus grand est obtenu par la stabulation et l'alimenta- » tion rationnelle. »

Elle vante la constitution agricole de la Belgique en reproduisant ces lignes du prince Kropotkine (1) :

« Si le sol du Royaume-Uni était cultivé comme il

(1) *Review of Reviews*, novembre 1912, « Give us this day our daily bread ».

» l'était il y a trente-cinq ans, 24,000,000 de personnes au lieu de 17,000,000 pourraient s'alimenter du produit natal ; et cette culture, tout en donnant de l'occupation à un nombre additionnel de 750,000 hommes, donnerait aux industries britanniques presque 3,000,000 de riches clients. Si les terres arables du Royaume-Uni étaient cultivées comme le sol l'est en Belgique, le royaume aurait de quoi nourrir au moins 37,000,000 d'habitants et pourrait exporter les produits agricoles, sans cesser de produire aussi aisément pour tous les besoins d'une riche population. Et finalement si la population de ce pays devait se doubler, il suffirait pour alimenter 80,000,000 d'habitants de cultiver les terres, comme elles le sont dans les meilleures fermes de ce pays, en Lombardie et dans les Flandres. »

La Belgique échappe-t-elle à ce mouvement général de désertion rurale ?

* * *

Le recensement agricole fait en 1910, mais dont la publication n'a pas encore eu lieu, nous apportera peut-être une réponse. En l'attendant nous avons à nous contenter des renseignements plus généraux donnés par le recensement général ; nous les compléterons par trois esquisses de monographie.

L'ensemble de la population n'a cessé d'augmenter de 1900 à 1910 ; elle monte de 6,693,548 à 7,423,784 ; elle est donc en augmentation de 730,236 habitants, soit de 10.91 pour cent.

La Belgique est toujours, après la Saxe, le pays le plus dense de l'Europe. Elle garde par kilomètre carré 252 habitants ; elle n'est dépassée que par la Saxe industrielle qui en compte 321. L'Angleterre et le pays de Galles n'en ont que 238, l'Ecosse 59 et l'Irlande 52.

Mais des signes d'affaiblissement se montrent. Si la longévité augmente et si les mariages ne diminuent pas trop, la natalité par contre baisse constamment d'une façon absolue et proportionnellement au nombre d'habitants.

Le tableau ci-joint est éloquent par ses chiffres :

	Naissances		Décès	Mariages
	Absolu	Par 1000 habit.	Par 1000	Par 1000
1901	200,077	29.4	17.2	8.7
1902	195,871	28.4	17.3	8.1
1903	192,301	27.5	17.0	7.9
1904	191,721	27.1	16.9	8.0
1905	187,437	26.2	16.5	7.9
1906	186,271	25.7	16.4	8.1
1907	185,138	25.3	15.8	8.0
1908	183,834	24.9	16.5	7.8
1909	176,431	23.7	15.8	7.7
1910	176,413	23.7	15.2	7.9

Deux autres phénomènes méritent toute notre attention, parce qu'ils sont gros de conséquences.

L'immigration s'accroît ; en 1910 elle comporte 44,950 personnes, et elle est en excédent sur l'émigration de 6,096 unités. Comment expliquer ce fait dans un pays surpeuplé ? Peut-être notre niveau professionnel est-il resté trop bas ? Nous envoyons à l'étranger beaucoup d'ouvriers agricoles, qui y font les travaux manuels, jugés inférieurs par les nationaux et délaissés par eux. Mais nous recevons un afflux constant d'ouvriers d'élite, de contremaîtres, de commis et de commerçants étrangers, qui viennent prendre les meilleures places. On cite habituellement comme exemple Anvers, mais on pourrait citer beaucoup de centres industriels ; il en est, au cœur de la Flandre, où les Allemands sont si nombreux qu'ils y forment une société distincte, comme une colonie étrangère gardant sa vie propre. On peut le regretter ; mais c'est la loi naturelle des niveaux ; le pays dont la formation professionnelle est inférieure attire forcément l'élément étranger de niveau supérieur. Le seul moyen de défense est le relèvement de l'instruction professionnelle.

Le second phénomène qui s'impose à notre étude est le fléchissement de la population rurale. Les recensements ne fournissent généralement pas d'éléments précis à ce sujet. Ils se contentent pour analyser le mouvement de la population de mettre en regard les groupements par province, par arrondissement ou par canton. Ils donnent des chiffres globaux dans lesquels les tendances contraires se neutralisent ; ils procèdent par

moyenne ; or, les moyennes sont souvent des éléments d'erreur ; elles faussent les conclusions.

Voici un canton dont le chef-lieu industriel se gonfle par l'aspiration de la population rurale. Le total de la population y croît et le mouvement d'ensemble a un aspect normal ; mais quand on l'analyse dans ses éléments constitutifs on voit apparaître son caractère anormal. Le déséquilibre se manifeste ; la congestion y apparaît au chef-lieu et l'anémie aux extrémités.

Pour observer les phénomènes démographiques sous leur vrai jour, pour surprendre les mouvements contraires, il faut descendre jusqu'à l'unité, jusqu'à la commune ; il faut procéder par monographies mettant en relief les courants multiples qui influencent la population.

Dans les chiffres des recensements généraux on voit que les régions agricoles ne suivent pas l'allure de l'ensemble du pays ; elles ne suivent pas l'accroissement général ; il en est même qui apparaissent avec un recul.

De 1900 à 1910, l'augmentation de la population a été de 10.91 p. c. ; mais les provinces agricoles marchent d'un pas plus lent. Voici le tableau comparatif :

Anvers	20.48 p. c.
Brabant	28.23 »
Flandre occidentale	9.44 »
Flandre orientale	12.44 »
Hainaut	12.51 »
Liège	8.51 »
Limbourg	4.78 »
Luxembourg	1.64 »
Namur	2.24 »

100.00 p. c.

L'inégalité apparaît mieux lorsque de la province on descend à l'arrondissement, au canton et à la commune. Ainsi, l'arrondissement de Ath, qui est avant tout agricole, est en diminution de 1 p. c.

Pour pouvoir suivre le mouvement de plus près et toucher du doigt la cause de la régression rurale, nous étudierons la situation de trois villages dont deux, Overmeire et Calcken, sont purement agricoles et dont le troisième, Loochristy, est à la fois agricole et horticole. Dans les premiers nous verrons s'accroître le recul, dans

le troisième nous verrons s'affirmer le développement de la population.

Les trois communes sont situées dans la région sablonneuse, les deux premières à deux kilomètres et demi de distance l'une de l'autre, la troisième à environ 16 kilomètres des autres.

Le tableau figurant à la page suivante et que nous analyserons sommairement, nous montre les divers facteurs qui comptent dans le mouvement de la population.

La commune d'Overmeire (canton Zele, arrondissement Termonde) a une superficie de 1,372 hectares 19 ares. La population en 1910 était de 3,913 habitants (soit 2.8 par hectare) ; elle est avant tout agricole.

Les habitations sont au nombre de 816, qu'on peut classer approximativement par quarts en maisons de bourgeois et de commerçants, en maisons ouvrières, en maisons de petits agriculteurs (cultivant jusque 2 hectares) et en maisons d'agriculteurs plus importants.

La petite culture domine ; il n'y a que deux agriculteurs dont l'exploitation atteint ou dépasse 9 hectares. L'industrie agricole y est celle de toute la région sablonneuse des Flandres. Elle dispose de quelques prairies à faucher arrosées par l'Escaut ; mais les terres y sont maigres quoique de bon rapport ; toutefois il y a, plus éloignée des habitations, une partie assez notable de terres de mauvaise qualité qui subit des délaissements, et dont la valeur a diminué au point que le revenu cadastral atteint le revenu réel et parfois le dépasse. Dans cette région il y a une tendance au reboisement ; en dix ans plus de 12 hectares y ont été boisés, alors que les terres sont très disputées pour la location et l'achat dans la région plus habitée et de meilleure qualité.

Ce village paraissait prospère et jusqu'en 1908 la population y augmentait. De 1901 à 1910 la population est montée de 3,713 à 3,913 habitants.

Cet accroissement de 200 habitants est bien faible lorsqu'on le compare au développement de Zele, chef-lieu du canton et commune industrielle dont la population monte de 12,932 à 14,302. Il se transforme en diminution lorsqu'on décompose le chiffre et qu'on envisage les dernières années. De 1908 à 1911 le recul est respectivement pour chaque année de 15, 42, 48, 51 habitants.

MOUVEMENT DE LA POPULATION

OVERMEIRE. — Habitations en 1901, 767 ; en 1910, 816.

1/4 maisons bourgeoises et de commerce ; 1/4 maisons ouvrières ; 1/4 petites fermes ; 1/4 fermes de plus de 2 hectares.

Superficie : 1,372 hectares 19 ares. — Terres agricoles, 1,078 ares 43 centiares.

Années	Entrées par fixation de résidence						Total	Décès	Sorties par changement de résidence						Total	Gain	Perte	Population	Mariages
	Naissances	Domestiques et servantes revenus	Personnes en ménage, agriculteurs ouvriers & bourgeois venus de communes voisines	Ouvriers revenus de la Wallonie	Ouvriers revenus de France	Agriculteurs et ouvriers revenus de l'Amérique			Domestiques et servantes	Emigrés vers les communes voisines	Ouvriers en ménage partis pour la Wallonie	Ouvriers partis pour la France	Agriculteurs et ouvriers en ménage partis pour l'Amérique						
1901	92	49	78	—	—	—	219	57	63	40	3	2	1	166	53	—	3713	19	
1902	116	43	58	—	—	—	217	56	39	29	—	—	—	124	93	—	3806	20	
1903	112	39	57	—	—	—	208	67	55	45	—	—	—	167	41	—	3847	20	
1904	97	62	67	—	—	—	226	68	61	49	9	—	—	187	39	—	3886	30	
1905	97	55	70	—	—	—	222	82	57	48	—	4	—	191	31	—	3917	31	
1906	106	47	65	5	—	—	223	59	47	43	7	—	4	160	63	—	3980	26	
1907	108	41	53	—	5	6	213	71	53	30	19	—	2	175	38	—	4018	22	
1908	106	37	30	3	—	—	176	69	59	17	31	7	8	191	—	15	4003	20	
1909	101	40	27	—	2	—	170	52	61	50	43	—	6	212	—	42	3961	24	
1910	121	31	35	4	2	2	195	68	50	52	57	7	9	243	—	48	3913	24	
Total.	1056	444	540	12	9	8	2271	649	545	403	169	20	30	1816	358	105			
1911	101	52	36	8	3	—	200	88	62	46	37	11	7	251	—	51	3862	29	

CALCKEN. — Habitations en 1901, 1,103 ; en 1910, 1,136.

4/12 maisons bourgeoises et de commerce ; 3/12 maisons ouvrières ; 4/12 petites fermes ; 1/12 fermes plus grandes.

Superficie : 2,048 hectares. — Terres agricoles, 1,850 hectares.

1901	182	53	98	—	—	—	335	103	110	103	—	—	—	316	29	—	5476	44
1902	182	56	52	—	—	—	290	109	110	109	—	—	—	328	—	38	5462	46
1903	214	60	113	—	—	—	387	132	86	82	—	—	—	300	87	—	5554	44
1904	194	76	41	—	—	—	311	133	111	120	—	—	—	364	—	53	5527	42
1905	188	68	71	—	—	—	327	125	93	134	—	—	—	352	—	25	5487	29
1906	204	78	201	—	—	—	383	146	115	119	—	—	—	380	3	—	5494	47
1907	168	76	84	—	—	—	328	121	91	107	—	—	—	319	9	—	5500	28
1908	174	56	106	—	—	—	336	131	98	138	—	—	—	367	—	31	5461	31
1909	160	55	61	—	—	—	276	129	109	148	—	—	4	390	—	114	5352	33
1910	162	71	121	—	—	—	354	98	136	130	1	2	6	380	—	26	5460	45
Total.	1828	651	948					1227	1059	1190	1	2	10					

LOOCHRISTY. — Habitations en 1901, 841 ; en 1910, 971. — Superficie : 2,129 hectares.

Années	Naissances	Entrées dont les 4/5 de domestiques et de servantes	Décès	Sorties dont les 4/5 de domestiques	Population	Mariages
1901	141	155	76	163	4143	23
1902	125	185	77	219	4155	46
1903	140	224	95	184	4240	31
1904	146	248	94	207	4333	26
1905	135	258	72	195	4459	36
1906	139	183	84	206	4491	28
1907	136	153	58	202	4520	35
1908	130	189	122	227	4590	24
1909	137	222	76	172	4701	28
1910	131	232	70	231	4787	29
1911	121	230	80	210	4848	26
Total.		2273		2221		

Cette régression est due exclusivement à l'exode de ménages ouvriers et agricoles.

Le nombre de naissances et de décès est plutôt stagnant, subissant des oscillations diverses. Mais il se produit dans la population un mouvement très intense de va-et-vient dont il est aisé d'apercevoir la portée et les tendances lorsqu'on le décompose.

Il y a d'abord la sortie et la rentrée des domestiques et des servantes. C'est la fonction normale des campagnes de donner leur excédent aux villes, et il est naturel que les rentrées ne compensent pas les sorties.

Overmeire a envoyé en ville durant la décade de 1901 à 1910, 545 domestiques et servantes, et n'en a vu revenir que 444 ; elle a donc contribué à augmenter la population urbaine d'environ 10 habitants par an ; et cette contribution s'élève à 18 par an lorsqu'on prend les quatre dernières années.

Il y a aussi entre communes voisines de fréquents échanges d'habitants. C'est le signe des transformations que la vie économique opère sans cesse ; les exploitations grandissent et diminuent surtout dans les pays de faire-valoir indirect, comme celui de la Flandre, où la ferme n'est pas fixée dans le cadre permanent de la propriété. Un petit fermier dont la famille augmente, cherche une plus grande ferme ; un ménage d'ouvrier cherche un emploi meilleur ; un petit bourgeois cherche un établissement plus favorable.

Ils obéissent à la lutte pour la vie qui, modifiant sans cesse les milieux, impriment à la population une mobilité qu'un observateur superficiel ne peut apercevoir. Ainsi, à Overmeire il est entré en dix ans 540 personnes composant des ménages ouvriers agricoles ou bourgeois, et il n'en est sorti que 403 ; la commune s'est donc enrichie de 137 habitants au détriment de ses voisines ; mais on peut remarquer que les quatre dernières années renversent le mouvement : il en est sorti 159 alors qu'il n'en est entré que 149.

Il y a d'autres signes de décroissance qui marquent une tendance très nette de désertion. Ils concernent les ménages ouvriers qui se fixent au dehors à l'endroit de leur travail.

Dans le tableau on n'aperçoit pas les déplacements

momentanés des travailleurs, déplacements qui ne sont pas notés sur le registre de la population. Ils deviennent de plus en plus nombreux et ils préparent souvent l'exode définitif.

A Overmeire il y a 75 ouvriers qui font le voyage journalier ou hebdomadaire. Une trentaine ont du travail stable dans l'industrie du fer de la Wallonie, à Charleroi, à Marcinelle, à Marchiennes-au-Pont ; les autres sont plutôt des terrassiers et aides-maçons qui se rendent à Bruxelles, à Gand et dans d'autres centres. Le nombre de ces derniers tend à augmenter ; ils préfèrent les travaux publics où la tâche est moins dure que dans l'industrie du fer, et où, grâce au minimum de salaire, le travail ordinaire est mieux rémunéré. Le voyage est facilité par le tramway vicinal qui relie la commune à la station du chemin de fer, soit à Lokeren, soit à Wetteren, soit à Zele, communes situées à une distance de 7 à 8 kilomètres. Les abonnements ouvriers réduisent au minimum les frais de déplacement.

Au début, les ouvriers pratiquent le voyage hebdomadaire ou de quinzaine ; mais ils finissent souvent par se fixer sur place avec leur famille. C'est une économie de temps et de repos qui compense les conditions plus onéreuses caractérisant la vie des centres industriels. C'est aussi, suivant l'opinion assez générale, une garantie relative de moralité pour les familles, moralité que les longues ou fréquentes absences tendent à compromettre.

Cette migration le plus souvent est définitive et constitue une perte pour la commune d'origine. Ainsi, durant la période de 1901 à 1910, il est parti 169 personnes en ménage, et il n'en est revenu que 12. L'émigration a grandi avec les quatre dernières années ; elle s'élève progressivement à 19, 31, 43 et 57. Pour 1911, elle est de 37.

On remarque que les jeunes ouvriers sont plus prompts à la désertion rurale que les ouvriers plus âgés rattachés au village par les mille liens du passé et par l'habitude du milieu.

Il est plus rare que des ménages ouvriers se fixent en France, où des équipes d'aouïterons se rendent annuellement. Parfois des ouvriers y sont retenus par des entreprises permanentes, et alors ils attirent leur famille. De 1901 à 1910, 20 personnes en ménage s'y sont fixées ; il en est revenu 9.

Assez bien de familles se dirigent en ce moment vers les Etats-Unis. Elles sont précédées souvent par un fils ou un père. L'opinion générale est qu'elles n'ont pas abandonné l'esprit de retour ; mais des exemples de villages voisins en font douter sérieusement. De 1901 à 1910 il est parti 30 personnes et il n'en est revenu que 8.

Cette désertion du village natal, non par des personnes isolées, mais par des ménages, va de pair avec l'abandon des terres et avec le reboisement.

A première vue on devrait croire que le facteur si important des mariages doit réagir. Le nombre n'en diminue pas : il subit des oscillations qui n'ont rien d'anormal. Mais quand on suit les nouveaux ménages on constate que souvent ils se sont constitués en vue de l'émigration. Beaucoup d'ouvriers ne se marient que lorsqu'ils ont trouvé du travail stable au dehors, dans la pensée de se fixer à l'endroit de leurs occupations. L'exode entraîne ainsi deux personnes au lieu d'une.

Le mariage de cultivateurs, fait en vue de se fixer sur la terre, se ralentit, faute de fermes modestes et faute aussi de capitaux nécessaires à l'exploitation. C'est ce qui explique dans les campagnes ce phénomène anormal mais général de fils et filles de fermiers occupant en communauté la ferme de parents décédés et laissant dépérir la souche familiale.

Le nombre des habitations augmente peu à Overmeire ; de 1900 à 1910 il ne s'est élevé que de 767 à 816, soit de 3.91 p. c., alors que dans l'ensemble du pays il s'élève de 15.56 p. c. (1).

Le nombre d'auberges ne cesse de croître ; mais leur attrait diminue.

De l'avis unanime, il manque des fermes modestes ; la demande en est très grande. Mais on ne songe guère à en construire, parce que généralement les bâtisses agricoles ne rapportent pas l'intérêt du capital engagé.

(1) *Bulletin trimestriel* publié par le bureau de la statistique générale du Ministère de l'Intérieur, octobre 1912.

En 1900, le nombre de maisons proprement dites pour l'ensemble du royaume s'élevait à 1,329,504. Ce nombre s'est élevé, en 1910, à 1,536,336. L'augmentation est donc de 206,832 maisons, soit 15.56 p. c. La population a passé, pendant la même période, de 6,693,548 à 7,423,784, soit une augmentation de 10.91 p. c. On voit que, dans l'ensemble du pays, la progression des maisons a dépassé le développement de la population.

L'agriculteur a plus d'intérêt à construire ; mais il ne le fait guère, parce qu'il ne dispose ni de capitaux suffisants, ni d'un crédit facile.

Au surplus, la tâche de rembourser le capital et de servir les intérêts est bien lourde pour celui qui vit exclusivement d'une petite culture ordinaire. Mais l'instinct de la propriété opère des prodiges ; et bien souvent l'on voit un modeste travailleur, surtout s'il est assisté de fils courageux, s'élever au rang de cultivateur-proprétaire et soutenir par son exemple l'énergie agricole qui tend à faiblir chez les jeunes.

* * *

Le même mouvement de recul se manifeste, à un degré moindre, dans la commune voisine de Calcken, qui est également agricole, mais qui possède depuis quelques années un tissage mécanique occupant une bonne trentaine d'ouvriers.

La superficie est de 2,048 hectares comprenant quelques prairies à faucher le long de l'Escaut. Il y existe, en 1910, 1,136 habitations qu'on peut classer grosso modo comme suit : 4/12 de maisons de bourgeois ou de commerçants, 3/12 de maisons d'ouvriers, 4/12 de petites fermes et 1/12 de fermes plus importantes, dépassant 2 hectares. En 1901, le nombre d'habitations était de 1,103 ; la progression en dix ans n'est donc que de 2.9 p. c. ; elle est extrêmement lente.

La population, qui est de 5,460 habitants, soit de 2.2 par hectare, tend à diminuer ; elle tombe de 5,476 en 1901 à 5,460 en 1910 et à 5,390 en 1911, alors que Wetteren, commune industrielle, chef-lieu de canton, monte de 1901 à 1910 de 14,441 à 16,311. Le recul, qui s'accroît dans les dernières années, n'est pas dû aux facteurs naissance et mortalité ; le nombre des naissances, quoique fléchissant, dépasse régulièrement le nombre des décès.

La cause de la diminution de la population est plutôt dans le déplacement ouvrier.

Le nombre des servantes et des domestiques sortis du village de 1901 à 1910 est de 1,059, montrant une sensible augmentation les dernières années ; la rentrée n'est que de 651 ; la perte est de 408.

Beaucoup d'ouvriers sont attirés avec leurs familles par les communes voisines dont l'activité industrielle a aug-

menté fortement, telles que Gand, située à 15 kilomètres, et Wetteren, située à 5 kilomètres.

1,190 personnes en ménage appartenant au monde agricole, ouvrier et bourgeois, ont quitté le village pendant la période décennale ; 948 sont revenues.

Il est quelques ouvriers qui font le travail saisonnier en France ou qui se rendent en Wallonie ; mais leur famille ne s'y fixe pas. Au cours de la dernière décade, il ne se fixa qu'un seul ménage en Wallonie et deux ménages en France ; mais durant les deux dernières années, il se fixa dix ménages aux Etats-Unis. Il n'y eut pas de retour.

Le mouvement d'ensemble se traduit ainsi par un recul sérieux.

* * *

Il n'est pas sans intérêt de mettre en regard de ces deux villages agricoles de Overmeire et de Calcken, le village mi-agricole et mi-horticole de Loochristy.

Loochristy ne cesse de progresser, malgré sa situation plus périlleuse près de la ville de Gand ; il n'en est distant que de 10 kilomètres et est relié avec elle depuis quelques années par un tramway vicinal. Nous ne mentionnerons pas ici le chemin de fer qui, pour exercer toute son action, est trop éloigné du centre, soit près de 2 kilomètres.

Loochristy a une population de 4,787 habitants sur une superficie de 2,129 hectares, soit 2.2 habitants par hectare. Il appartient à la région sablonneuse ; mais il compte des fermes plus importantes que les communes de Calcken et de Overmeire.

Il compte 754 agriculteurs dont la moitié cultivent plus de 2 hectares, et 132 horticulteurs dont les établissements occupent ensemble environ 100 hectares ; la moitié de ces établissements ont une superficie de plus d'un hectare. C'est cet élément horticole qui contribue le plus à la prospérité du village.

La culture principale est l'azalée qui demande beaucoup de soins en hiver et en été ; en hiver pour le chauffage sous verre, en été pour l'arrosage, le nettoyage et l'expédition.

Le salaire n'y est pas bien élevé ; il est depuis peu de temps de fr. 2.50 ; mais il est stable et l'ouvrier est soutenu par l'espoir de s'établir un jour comme horticulteur

et d'arriver ainsi, soit à l'aisance, soit à la richesse ; les exemples ne manquent pas.

L'agriculture souffre un peu par ce voisinage de culture spéciale qui offre un grand attrait et qui absorbe la main-d'œuvre ; mais elle a un adjuvant qui lui maintient quelque vigueur. Elle a l'industrie du lait. De nombreux laitiers, occupant de petites fermes, vendent directement le lait à Gand et réalisent de ce chef des bénéfices sérieux.

Durant ces dernières années, les exploitations plus grandes ont été moins recherchées ; les occupants, assure-t-on, s'offrent avec moins d'empressement.

On peut en conclure que la force et l'avenir du village sont moins dans l'agriculture ordinaire que dans la culture spécialisée et dans l'industrie laitière.

La population s'est élevée de 4,143 en 1901 à 4,787 en 1910, gagnant 644 habitants. Elle croît de 13.45 p. c., soit plus rapidement que l'ensemble de la population belge qui ne gagne que 10.91 p. c.

L'accroissement de la population est naturel ; il dérive de l'excédent de la natalité sur la mortalité ; il n'est pas contrarié par un courant exagéré d'émigration.

De 1901 à 1911, le mouvement total de sortie — soit de domestiques et servantes, soit de ménages divers — n'est que de 2,221, il est légèrement inférieur au mouvement de rentrée qui comporte 2,273 personnes ; et dans ces chiffres, les domestiques et servantes entrent pour les quatre cinquièmes.

L'excédent de la population trouve surtout l'emploi de son activité dans l'horticulture. Aussi le nombre de mariages s'accroît-il plus rapidement que dans les villages purement agricoles ; de 1901 à 1910, il est de 316. Il en est de même pour la construction d'habitations dont le nombre s'élève de 841 en 1901 à 971 en 1910, augmentant de 15.33 p. c., à peu près comme l'ensemble des habitations de la Belgique qui augmente de 15.56 p. c.

Loochristy ne connaît pas l'exode. Depuis cinq ans, 3 ouvriers en moyenne se rendent en France dans les exploitations agricoles et les sucreries. En 1911, 10 ouvriers, dont 5 non mariés, sont partis pour l'Amérique en quête de travail à la construction de chemins de fer ; leur intention est de revenir dans le pays après un ou deux ans.

Ce village présente l'aspect d'un organisme vigoureux,

possédant une force propre d'expansion, et contribuant pour une part normale au progrès de la production économique et au développement de la population. Il prouve que la prospérité est mieux assurée par la spécialisation de l'agriculture, notamment par son évolution vers l'horticulture et par l'industrie laitière.

* * *

Quelles conclusions faut-il tirer de ces données comparatives ?

La Belgique résiste mieux que l'Angleterre et l'Allemagne aux courants anormaux d'aspiration et de refoulement qui rompent l'équilibre des éléments constitutifs de la population. Elle s'appuie davantage sur l'exploitation petite et moyenne qui permet une culture plus intensive, qui entretient un nombreux bétail soumis aux soins de la stabulation, qui développe à la ferme une activité dont l'hiver ralentit à peine l'intensité et qui est assez souple pour rechercher dans la basse-cour et les cultures accessoires des suppléments de rendement. Elle ne connaît pas le régime des immenses pâtures qui a vidé les campagnes anglaises et qui les rapproche à reculons des pays primitifs soumis au premier contact des colons.

Mais il se manifeste en Belgique une tendance qui montre un trouble économique sérieux. Nous l'avons surprise en esquissant les monographies de deux communes agricoles ; il n'est guère douteux qu'elle existe dans de nombreux villages, et il serait à souhaiter qu'elle fût mise en relief par des monographies portant sur d'autres régions.

Ce trouble, fût-il local, mérite d'attirer l'attention ; il en est des organismes sociaux comme de l'organisme humain où le mal ne se manifeste pas à la fois dans toutes les parties, mais se révèle d'abord à l'endroit faible pour s'étendre progressivement dans tout le corps. Dès que l'auscultation le révèle, elle impose les remèdes ; elle exige surtout la prophylaxie qui a la supériorité sur l'action curative de prévenir le mal. Malheureusement, les sociétés, au contraire des familles, n'ont pas leurs médecins et ne sont guère observées de près, de telle sorte que leur état maladif peut progresser sans qu'on s'en aperçoive et ne s'imposer à l'attention que lorsqu'il est devenu irrémédiable.

Le mal de l'exode rural dont nous avons noté les signes peut être plus grave qu'il ne le paraît au premier abord.

L'intensité de l'agriculture, la faveur dont elle a joui jusqu'ici, l'empreinte profonde qu'elle a laissée sur l'esprit et le cœur des populations rurales ralentissent encore l'exode. Les ouvriers anciens, qui ont vécu longtemps de la vie des champs, n'en oublient pas tout l'attrait, même lorsqu'ils vont chercher dans l'industrie de plus hauts salaires. Beaucoup d'entre eux ne s'en éloignent que dans la pensée d'y revenir avec des capitaux d'épargne qui leur permettraient de s'élever au rang d'agriculteurs ou de développer leur petite exploitation. Souvent même, ils emploient leurs enfants aux mêmes fins en les envoyant aux travaux saisonniers ou industriels; et leur ascension trouve ainsi sa cause, moins dans le rendement normal de la ferme, que dans le salaire industriel ou saisonnier des enfants qui permet d'augmenter le capital d'exploitation : cet apport de l'extérieur contribue souvent à donner à la petite culture une prospérité d'emprunt qui fausse les appréciations.

La résistance agricole fléchit rapidement chez les jeunes ouvriers qui quittent les campagnes dès l'âge de quinze ans et qui ne sont retenus à l'agriculture par aucun lien. Ils se sont laissé hypnotiser par la richesse apparente des ouvriers qui rentrent hebdomadairement au village et qui font un étalage tapageur de leurs salaires. Ils les ont suivis, trouvant plaisir dans le laisser-aller des longs voyages, dans la promiscuité licencieuse du travail et des logements, dans les beuveries abrutissantes.

Ils ne laissent rien derrière eux, et quand ils se marient, ils n'ont aucune raison de retourner au village natal ; ils ne connaissent pas l'agriculture qui seule pourrait y solliciter leur activité.

Aussi, pour qui regarde l'avenir, le mouvement de désertion rurale peut prendre de l'extension aussi longtemps que l'industrie aura plus de force d'attraction que l'agriculture ; son allure deviendra plus rapide au fur et à mesure que l'exemple des anciens entraînera des masses plus jeunes, plus étrangères à la formation agricole.

M. Wolf, en Angleterre, en a marqué les étapes. Les terres, par l'absence de travailleurs, finissent par manquer de soins et par perdre de leur rendement ; c'est ce qu'on peut observer déjà dans certaines parties de la Belgique ,

et ainsi les conditions subjectives réagissant sur les conditions objectives peuvent conduire l'agriculture vers un déclin de plus en plus rapide que son état de prospérité actuelle ne laisserait guère entrevoir.

Quand on analyse le recensement agricole de 1895, on constate que le recul de la population est en rapport avec l'extension des prairies et des bois empiétant sur les terres cultivées.

On dit parfois que l'avenir de l'agriculture est dans la prairie, mais on oublie trop le point de vue de l'intérêt général.

On comprend le grand agriculteur qui, manquant de main-d'œuvre, court au plus pressé et adapte l'exploitation aux nécessités du moment en convertissant les terres cultivées en pâtures ; il peut trouver des ressources importantes dans l'élevage du cheval et du bétail bovin de choix. On comprend aussi le petit et moyen cultivateur qui, éprouvant le besoin de faire un peu d'élevage, détache de l'exploitation un lambeau de terre pour assurer au jeune bétail un « parcours » sous forme de verger ou de pâture.

Mais si l'on considère l'intérêt général, si l'on envisage l'agriculture en elle-même et par rapport à sa mission sociale et économique, on ne peut conseiller comme remède rationnel au malaise agricole, la généralisation et l'extension illimitée de ce procédé.

Ce serait une orientation antiéconomique et antisociale. Si la conversion de la terre arable en pâture devait se généraliser, elle chasserait davantage les populations. Elle détruirait la Belgique agricole qui se caractérise par la culture intensive ; elle la ferait rétrograder vers la culture extensive qui marque un stade antérieur propre aux pays primitifs.

On répond que l'on doit créer la pâture parce que la main-d'œuvre fait défaut. Oui, ce peut être un expédient, un pis-aller pour une période d'évolution ; mais ce serait généraliser le mal que de provoquer, par l'extension continue des pâtures, le renvoi de la population agricole.

Le remède est dans l'évolution rationnelle qui cherche dans un plus grand rendement de la terre et de l'étable intimement associées pour la production, une rémunération plus large permettant le paiement de plus grands salaires. Une industrie qui ne peut pas rémunérer le travail à l'égal des autres est dans un état de crise grave ;

elle doit chercher à en sortir, non en diminuant sa production par la culture extensive, mais en l'augmentant par la culture intensive. C'est la voie normale dans laquelle le capital-terre peut trouver sa légitime rémunération. En général, plus un capital produit, mieux il permet de payer l'activité qu'il sollicite.

Ce n'est pas la première fois que l'agriculture a dû lutter contre des difficultés. Lorsque, il y a vingt-cinq ans, le marché des céréales fut brusquement inondé des céréales d'outre-mer, elle dut chercher son salut dans une rapide évolution vers la production de viande, de lait et de beurre.

Aujourd'hui encore, il faudra évoluer en développant plutôt l'industrie laitière qui voit grandir son avenir avec le développement des centres de consommation, et qui ne peut se pratiquer intensivement que si l'on associe la stabulation à la pâture.

Si, en ce moment, la force d'attraction industrielle est plus grande que la force de résistance rurale, il faut, non arrêter l'industrie, mais soutenir et développer l'énergie agricole pour rétablir l'harmonie des forces économiques en présence.

Il en est qui ne voient qu'une seule cause au mal : les facilités de transport réalisées par la multiplicité des voies ferrées, chemins de fer et tramways vicinaux, ainsi que par le bas tarif des abonnements ouvriers. Mais ils confondent ainsi la cause avec l'effet.

Les facilités de transport ont favorisé la manifestation d'un mal intrinsèque préexistant. Elles ont mis en relief la grande inégalité des salaires industriels et agricoles, et elles ont permis au travailleur moins bien payé de chercher ailleurs une meilleure rémunération.

Au fur et à mesure qu'elles s'étendent, elles secouent les régions rurales, imprimant à la population une mobilité, qui, malgré des inconvénients évidents, favorise la mise en valeur du capital-travail.

Le marché du travail subit les mêmes lois que le marché des marchandises ; il attire par la demande et par le haut prix. Plus il s'élargit, plus il favorise l'activité humaine, en utilisant toutes les forces. Il contribue ainsi au progrès d'ensemble (1).

(1) MAHAIM, *Les Abonnements ouvriers*, Bruxelles, 1910, Misch et Thron.

Malheureusement les tramways vicinaux ne rendent pas à l'agriculture tous les services qu'on doit en attendre. Leur organisation ne place pas suffisamment l'intérêt public avant l'intérêt local ou privé de chaque société. Ainsi, les tarifs, surtout au début, sont souvent trop élevés pour le transport des marchandises ; ils comportent un supplément de fr. 0.50 pour chaque wagon qui va d'un réseau sur un autre ; de plus, dans les communes qui possèdent à la fois une ligne de chemin de fer et un tramway, celui-ci ne peut transporter les marchandises, comme si le but essentiel des moyens de transport n'était pas de faciliter l'écoulement des produits.

On comprend difficilement ces entraves ; elles gênent le développement économique des campagnes, d'autant plus que des tarifs de faveur pour les abonnements ouvriers leur enlèvent les travailleurs.

Par cet exemple on voit une fois de plus que le point de vue agricole n'est pas toujours mis suffisamment en relief dans les mesures d'intérêt général.

La prospérité durable d'un pays dépend de l'état d'équilibre des facteurs économiques ; il ne faut pas que l'un agisse au détriment de l'autre et compromette son avenir. C'est ce qui s'annonce aujourd'hui dans tous les pays avancés. L'attraction industrielle provoque la désertion rurale.

Il nous suffit ici de constater le mal. La place nous manque pour indiquer le remède ; nous nous contenterons d'une simple énumération, nous référant pour le surplus à notre étude antérieure.

Le remède est dans le renforcement de l'esprit agricole et dans une meilleure adaptation de l'agriculture aux conditions économiques nouvelles ; il concerne les conditions subjectives de l'exploitant et les conditions objectives de l'exploitation.

L'enseignement agricole a fait des progrès ; mais si l'on veut que la jeune génération soit capable de suivre allègrement le progrès, il faut qu'elle reçoive une meilleure formation. L'enseignement primaire dans les campagnes est insuffisant et trop peu imprégné de notions agricoles.

Les enfants ne fréquentent les écoles que jusqu'à dix, onze et douze ans, et l'irrégularité de la fréquentation sco-

laire en détruit la fécondité. Ils sont nombreux ceux qui ne sont pas assez avancés dans la lecture et l'écriture pour les pratiquer avec plaisir, pour y trouver la jouissance qui en entretient l'usage. Ils négligent ce qu'ils ont appris et finissent par tomber dans l'état voisin de l'illettré qui ne leur permet pas de suivre avec goût les publications agricoles et d'y puiser les éléments du progrès. Ils ne peuvent pas apporter un concours éclairé au développement des associations agricoles qui sont à la base de l'évolution.

L'enseignement primaire dans les campagnes a un vice fondamental ; il est donné par des instituteurs qui sont formés identiquement de même façon que les instituteurs des villes. Comment peut-il refléter l'esprit et l'amour agricoles ? Il est vrai que des examens agricoles libres, encouragés de diverses façons, essaient de combler les lacunes de la formation des instituteurs ruraux et que des cours agricoles d'adultes viennent compléter leur enseignement primaire. Mais ce n'est qu'un palliatif.

Une autre cause d'affaiblissement de l'effort agricole est le manque d'habitations et de crédit. L'agriculteur n'est pas dans la situation de l'ouvrier industriel qui s'offre à l'usine les mains vides et qui trouve aisément dans les cités un logis pour son ménage.

L'agriculteur doit avoir une ferme et des capitaux importants pour la faire valoir. Dans beaucoup de régions, dans la généralité du pays, les petites fermes manquent ; leur multiplication favoriserait les mariages, l'exploitation intensive des terres, la main-d'œuvre rurale et l'évolution vers les cultures spécialisées ; elle remplacerait par des éléments stables, l'élément ouvrier, qui, suivant le recensement agricole de 1895, constitue le facteur principal de l'exode.

A cet égard, le projet de loi concernant les habitations et logements à bon marché, déposé par le gouvernement dans la séance du 12 novembre 1912, peut produire des résultats considérables s'il reçoit une meilleure adaptation aux besoins agricoles. Le gouvernement et le Parlement auront assez de clairvoyance pour l'améliorer dans ce sens.

L'instinct de la propriété n'est nulle part plus vivace que dans les campagnes ; et cela se conçoit aisément. La

propriété de la ferme est la garantie de l'indépendance et donne de la stabilité aux conditions de l'existence. Elle fascine l'agriculteur et lui fait aisément oublier la dureté de son labeur. En la rendant plus accessible, on donne à l'agriculture sa principale force de résistance.

Mais, à côté de l'habitation, le capital fait le plus souvent défaut à celui qui veut fonder un ménage sur l'agriculture.

Les caisses Raiffeisen rendent des services, et il est vraiment regrettable qu'elles ne soient pas généralisées dans un pays où tant de forces sociales peuvent agir pour le bien général. La caution solidaire, exigée de l'emprunteur, constitue un obstacle à l'extension de leurs travaux. Mais ne serait-il pas logique de demander davantage le concours des propriétaires ou bailleurs pour mettre leur fermier en état de faire les emprunts nécessaires ?

Ils pratiquent souvent le crédit d'une façon peu judicieuse ; ils laissent s'accumuler les fermages au risque de les perdre. Ne serait-il pas plus logique d'assurer au fermier le crédit nécessaire à une exploitation rationnelle, et de lui permettre ainsi de trouver dans un meilleur rendement le prix du fermage ? Laisser se ruiner le locataire faute de capitaux et lui faire ensuite crédit, est moins raisonnable que de l'assister par le crédit pour féconder son travail et pour lui permettre ainsi de remplir ses devoirs. Il ne faut pas que le propriétaire agisse d'une façon moins prévoyante que le fermier, et se contente de faire des plaintes stériles sur la misère des temps. Il a des devoirs à remplir pour améliorer sa propre situation et celle de son locataire.

La pratique du bail à ferme fait du propriétaire un rentier. Elle peut se concilier avec un état de grande activité agricole et d'aisance financière. Elle suppose que l'esprit agricole soit en pleine vigueur, que les cultivateurs s'offrent nombreux et capables d'entreprendre une exploitation par leurs seules ressources.

Elle n'est que l'évolution de pratiques antérieures dans lesquelles le propriétaire était effectivement le collaborateur de l'exploitant, apportant ses capitaux et partageant les risques. Elle est issue du bail à cheptel : — cheptel simple, cheptel à moitié, cheptel donné au colon partiaire. Le fermage n'est, dans la réalité, que la part du

propriétaire dans le rendement présumé, part fixée à forfait représentant la rémunération de la terre.

A des temps nouveaux doivent correspondre d'autres modes de collaboration. Si dans les régions de petite culture, le locataire, faute de ressources, travaille avec plus de peine et moins de bénéfice, le propriétaire a intérêt à le soutenir et à l'encourager en offrant une collaboration ; l'intervention des caisses Raiffeisen constitue le moyen le plus pratique ; elle supprime toute sortie de caisse : elle se limite au cautionnement solidaire.

Nous n'avons guère besoin de montrer ici combien l'association sous ses diverses formes peut soutenir l'agriculteur. Jusqu'ici son rôle principal a été l'assurance mutuelle contre la perte du bétail, grand et petit ; elle s'est étendue à la coopérative de travail sous forme de laiterie ; elle réalise en ce moment dans la Flandre l'achat en commun de reproducteurs mâles, donnant ainsi à l'élevage une base rationnelle ; elle peut s'étendre à toute l'activité agricole, activant son évolution.

Dans les terres légères, l'horticulture et la culture maraîchère appuyée sur l'industrie des conserves et des confitures ont un avenir illimité. La mise en conserve permet une production grandissante ; elle assure aux produits le marché mondial.

Grâce à l'esprit de mutualité et de coopération qui pénètre progressivement le monde agricole, les associations se créent aisément pour organiser la vente en commun des produits du sol et pour donner à la production maraîchère l'unité de direction ; et l'on voit ainsi des régions menacées d'abandon, telles que Zele, se transformer progressivement d'agricoles en maraîchères.

Les pouvoirs publics ont tout intérêt à favoriser ce mouvement qui permet à la terre de rapporter deux, trois, quatre fois plus, et qui la met en état d'occuper et de faire vivre deux, trois, quatre fois plus de familles. Le service horticole créé par le gouvernement rend les plus grands services ; il doit se développer et se compléter par des représentants qui puissent assister les Belges sur les grands marchés étrangers, tels que Londres, Paris, Berlin et Vienne.

La formation des fermières est non moins importante pour maintenir l'esprit agricole. On les a négligées, comme

si elles n'existaient pas, comme si elles n'avaient pas à remplir un rôle aussi important que celui de l'agriculteur.

L'enseignement ménager, qui augmente le bien-être par un judicieux emploi des multiples ressources alimentaires de la campagne, et qui développe les notions d'ordre et de propreté, peut changer l'aspect des villages. Quand la femme aura l'amour de l'agriculture, quand elle saura mieux remplir sa mission de ménagère et de fermière, elle donnera plus d'attrait à son foyer, plus de considération à la ferme, discréditée trop souvent par l'état de désordre et de malpropreté. Elle peut contribuer plus que le cultivateur à relever la profession agricole dans l'esprit des agriculteurs eux-mêmes et dans l'estime publique. En le faisant, elle ralentira la désertion rurale qui serait un jour le principal obstacle à l'expansion du pays.

EMILE TIBBAUT.
*Membre de la Chambre
des Représentants.*

EUGÈNE SMITS

Il est mort à quatre-vingt-sept ans. Depuis longtemps, on le savait, la vigueur abandonnait son corps ; l'ardente flamme de cette vie allait s'éteindre. Lui-même ne se faisait pas d'illusion. Il y a un an il m'écrivait, en une de ces lettres simples mais pleines de clartés, en une de ces lettres si émouvantes par le contraste entre l'écriture tremblée de la main défaillante et la pensée lucide et ferme : « Chaque matin, en m'éveillant, je suis surpris d'être encore de ce monde. »

On se résigne facilement à la disparition des hommes de cet âge. On est familiarisé avec l'idée de leur fin. On sait que c'est l'inéluctable. Et ceux qui meurent très vieux ne sont guère pleurés. Même on ne se défend pas de penser que la destinée les privilégia.

Pourtant, la mort d'Eugène Smits a suscité un émoi général et profond, du moins parmi ceux qui le connurent quelque peu, parmi ceux qui n'ignoraient pas tout de sa longue existence.

Ceux-là savaient l'héroïsme de cette vie et l'exceptionnelle noblesse de la pensée qui venait de mourir.

Quand meurt un grand artiste, mais qui fut seulement un grand artiste tout entier dans son œuvre, on se dit que le meilleur de sa personnalité demeure vivant. On s'exalte devant l'œuvre ; et l'on n'a rien à pleurer. Ce n'est point le cas pour Smits, d'abord parce qu'il fut autre chose et plus qu'un grand artiste ; ensuite parce qu'en son œuvre, pourtant admirable, il n'a pu donner toute la beauté qu'il détenait. Quelque chose part avec lui qui demeurera caché et que la postérité ne verra pas. Sa gloire, assurée, sera insuffisante. Et l'humanité ne bénéficiera pas de toute la lumière qu'il aurait pu lui donner.

* * *

Il faut honorer, il faut aimer, il faut exalter et servir l'Art. Mais il ne faut pas le placer au-dessus de toutes les forces et de toutes les aspirations humaines. Un artiste égoïste et indifférent à tout ce qui n'est pas la beauté qu'il cultive, n'est point un exemplaire supérieur d'humanité.

Imaginez un tableau admirable par la couleur, les lignes et les formes, offert aux regards d'un monde où l'on ne penserait pas, où nulle idée ne serait agitée, où les sensations ne se lieraient point à la préoccupation de la souffrance et du bonheur de soi-même et d'autrui, au désir de résoudre les problèmes qu'elle impose. Quelle importance garderait ce tableau ? Comment pourrait-il profondément émouvoir, puisqu'en ceux qui le contemperaient les sensations n'auraient point de répercussion ? L'œuvre d'art n'a de puissance que par les échos sur notre pensée de l'émoi qu'elle met en nos yeux. Son rôle, élevé mais redoutable, est dans cet écho. Et puisque l'artiste doit son action à la pensée humaine, il a, envers elle, des devoirs. Le plus grand, celui qui justifie le mieux le respect que l'art revendique, est celui qui le mieux comprend ces devoirs et soumet ses inspirations d'artiste au contrôle sévère de sa propre pensée. C'est par celle-ci qu'il se rattache aux autres hommes dont la sensibilité exaspérée, souvent malade, le sépare.

Le culte exclusif de la Beauté conduit à l'injustice, à l'aberration ; c'est pour le servir qu'une princesse donnait une pièce d'or à une belle fille pleine de jeunesse et de force qui lui tendait la main, et une piécette blanche à une très vieille mendiante enlaidie par le labeur et les ans, et renversait ainsi les lois de la solidarité. La Beauté ne fournit point un critérium absolu. La Beauté n'est point un but : c'est un moyen d'attirer les regards et de les diriger vers d'autres objectifs.

Il ne s'ensuit pas que l'artiste doive se proposer délibérément, méthodiquement, dans chaque œuvre, une mission de prosélytisme, s'imposer l'expression d'une idée précise. Il faut bien constater que lorsque telle est sa préoccupation, la Beauté généralement lui échappe ; et sans elle l'œuvre n'a plus d'éloquence. C'est inconsciemment presque, qu'il doit être noble et parler un langage salutaire. Pour que celui-ci fasse son art bienfaisant, il ne faut pas nécessairement que l'artiste soit animé d'une intelligence vaste et rigoureuse, qu'il soit un moraliste, un philosophe. Il suffit qu'il soit dominé par un instinct que sa violence n'ait pas déformé, par un des instincts auxquels l'humanité, pour demeurer équilibrée et agissante, doit obéir : par celui de l'énergie, par celui de la

création, ou simplement par celui qui lui fait trouver une joie de vivre dans la caresse des choses dont nous sommes entourés. L'art, alors, accentue nos forces en nous les faisant aimer.

Mais il peut être encore plus salulaire et plus grand. Et je ne m'en suis jamais mieux rendu compte qu'en présence d'Eugène Smits, en l'écoutant au milieu de celles de ses œuvres qui l'entouraient, en me rappelant celles que j'avais contemplées ailleurs, et en évoquant sa longue vie.

* * *

La première fois que je l'approchai, c'était il y a dix ans. Il n'y avait pas très longtemps que j'avais compris toute la splendeur pure des *Saisons*, son tableau du musée de Bruxelles. Il faut, pour bien mesurer cette splendeur, avoir compris déjà la supériorité de l'effort discipliné et réfléchi sur l'effort impétueux et instinctif, de la méditation sur la clameur véhémement. Il faut que l'âge vous ait conduit déjà de la fougue, de la spontanéité stimulante — nécessaires puisqu'il faut prendre contact avec tant d'idées, avec tant d'émotions ! — de la première jeunesse, aux sensations, ardentes toujours, mais plus calmes et plus prolongées. Et puis, cette splendeur, à cette époque, il fallait la découvrir soi-même : on parlait très peu de Smits, et la retraite dans laquelle il vivait ressemblait à la mort. De l'homme je ne savais presque rien. Je voulais parler de lui. J'allais l'interroger. Et avec simplicité, avec seulement une sorte d'étonnement devant un homme jeune qui le savait vivant, il me répondit. Mais il me dit peu de chose de sa vie, les choses banales : il parla de son père, — un Anversois qui fut gouverneur du Luxembourg et ministre des Finances, avait débuté dans la vie publique en s'employant à faire restituer au pays les œuvres d'art enlevées sous la domination française, — de ses débuts, de son long séjour en Italie ; puis de sa période de travail à Paris où il avait été l'ami de Ricard, de Ricard qui avait peint son portrait ; enfin de son retour à Bruxelles. Il était revenu à Bruxelles, m'exposait-il paisiblement, parce que son ami Rousseau lui avait fait remarquer que jamais, en France, l'étranger qu'il était n'obtiendrait la commande de la grande œuvre de peinture monumentale qu'il rêvait d'accomplir, pour laquelle le caractère de son talent le

marquait. Or, cette œuvre, en Belgique, jamais les pouvoirs publics ne lui donnèrent l'occasion de l'exécuter.

— Mais, tout de même, je devais revenir, concluait le vieil artiste. C'était ma destinée. Je crois à la Destinée, tout en croyant au Libre-Arbitre. On peut se servir de sa destinée plus ou moins bien...

J'avais trouvé un homme très cultivé qui jamais n'enfermait son attention dans le cercle étroit des faits de sa vie personnelle et de ses travaux, qui toujours rattachait les uns et les autres à des idées générales. Et ces idées étaient nobles ; elles étaient de la plus pure sérénité. Ce très grand artiste qui avait longuement étudié les chefs-d'œuvre de l'Italie, qui avait su refaire le merveilleux travail d'adaptation des Flamands de la Renaissance : s'assimiler les rythmes d'une vision étrangère et en ennoblir la vision de sa race en la gardant intacte, qui avait prouvé cela en des œuvres admirables, et à qui l'on avait obstinément refusé de réaliser le rêve légitime de peindre une grande œuvre définitive ; ce grand artiste qui avait connu la célébrité et autour de qui l'obscurité s'épaississait, ce grand artiste qui continuait à travailler dans le silence, malgré les infirmités venues, malgré la lourde mélancolie d'une maison où tout, chaque toile, chaque bibelot, chaque portrait, jusqu'à celui d'un chien, rappelait que toute la jeunesse, toute la maturité étaient mortes, et que la mort allait venir ; ce grand artiste qui aurait eu le droit d'être amer, d'être sceptique et indifférent, parlait de tout avec une indulgence paisible, et de son art avec, toujours, la foi.

J'étais saisi d'un respect profond. Mais je ne connaissais pas bien encore cette figure héroïque. Plein du souvenir de cette première entrevue, je questionnai certains de ses amis fidèles qui, depuis longtemps, le voyaient vivre. Et ils me citèrent des traits de l'homme : l'histoire du legs important à lui fait par un ami intime, et refusé, avec fermeté, malgré la vieillesse modeste et encore laborieuse, parce que le testateur avait une sœur point riche ; cette autre histoire : une femme connue jadis, il y avait longtemps, très longtemps, à Rome, une femme à qui Smits ne devait rien qu'un beau souvenir de jeunesse, et qui, pour avoir écrit une fois, après trente ans, et avoir laissé deviner une détresse, reçut, chaque mois,

jusqu'à sa mort, une enveloppe venant de Bruxelles et apportant un peu d'argent ; et puis celle de l'enterrement du fils inconnu d'une servante, avec le grand Smits suivant seul le corbillard ; et puis d'autres encore, d'autres, quelquefois même insignifiantes, mais d'une telle grandeur dans leur simplicité qu'en les écoutant on est saisi d'un émoi sacré, et que l'on éprouve, en se raidissant pour refouler les saines larmes, le besoin de manifester de la vénération, comme les croyants à la lecture de la vie des saints.

* * *

Je suis allé revoir quelquefois Eugène Smits, quelquefois seulement parce que j'éprouvais devant lui, dans son atelier, un malaise. Il est difficile, il est très pénible de dissimuler devant un homme que l'on respecte profondément. Or, il fallait dissimuler devant lui. C'était un devoir. Il travaillait, depuis des années, à une grande composition intitulée : *Hommages à la Beauté*. Il y a dans cette toile, où l'on voit des hommes de toutes les races, portant les attributs de tous les rôles sociaux, déposer des trésors devant une femme, devant une femme représentant non point la volupté, mais l'harmonie, il y a encore quelques beaux morceaux ; mais l'ensemble ne rayonne plus que confusément du vague reflet des splendeurs que jadis Smits savait dépenser. La vieillesse trahissait le rêve de l'artiste. S'en rendait-il compte ? Pas complètement. Mais il doutait ; il interrogeait, devant cette œuvre, devant d'autres, récentes aussi, avec une inquiétude qu'il tentait vainement de cacher. Et il m'avait dit, ingénument :

— Un vieil ami m'a promis de me prévenir quand ma main sera défaillante et trahira ma volonté...

Pauvre grand homme ! Evidemment, le vieil ami jamais n'aurait eu le courage de prononcer cet arrêt de mort. Qui donc aurait été assez cruel pour priver d'une illusion, d'un but, la fin de cette vie qui voulait être vaillante jusqu'au bout ? Il fallait donc dissimuler. Il fallait que le regard anxieux du peintre ne pût pas deviner, dans celui du visiteur, la tristesse, ne pût pas deviner que c'était fini, que la force créatrice était tarie, que la volonté survivante était impuissante désormais, qu'il n'y avait plus rien à attendre que la mort.

Et j'avais peur un peu de cet atelier tragique que Smits ne quittait plus, où il passait de longues journées dans

un fauteuil, à regarder l'œuvre inachevée, à attendre l'heure où les douleurs lui accorderaient quelque répit, où il pourrait se lever, gravir les marches de l'escabeau, devant la grande toile, et reprendre, de ses mains déformées par l'arthrite, et tâtonnantes, ses pinceaux, pour leur imposer une fois encore, l'hommage à la Beauté révéree.

J'avais peur. Et pourtant, j'éprouvais là la plus noble impression que jamais pût donner un atelier d'artiste. Dans celui-ci, le culte de la Beauté s'exprimait, souverain en cette tâche depuis si longtemps entreprise et devant laquelle devait mourir bientôt celui qui, inlassablement, douloureusement, y demeurait fidèle, malgré toutes les déceptions, malgré toutes les amertumes. Mais en parlant de cette tâche, en s'exaltant devant elle, le vieillard n'avait que de nobles pensées, des pensées qui au-dessus d'elle s'élevaient, embrassaient toute la Beauté, celle devant laquelle les yeux et la conscience sont d'accord. On se souvenait de toutes les œuvres, de *Roma*, des *Saisons*, de la *Leçon de musique*, de la *Perdita*, de tant d'autres figures de femmes à la fois voluptueuses et chastes, inspirant l'amour grave, l'amour qui mêle l'idée des devoirs, de l'élévation, de la perfectibilité humaine, à celle des joies ; on se souvenait de telle nature morte, peinte avec l'ivresse de la matière et de la couleur des grands flamands instinctifs, et avec une retenue, une discipline, qui conférait à cette matière et à cette couleur une distinction d'humanité. Tout ce que l'on évoquait et tout ce que l'on voyait, même les dernières toiles imparfaites, inspirait aux aspects un rythme pathétique. D'où venait-il ? Était-il délibérément imposé par une volonté précise ? Non, car, on le sentait bien, en ces œuvres l'artiste s'abandonnait à la volupté de peindre, et il ne songeait qu'à la Beauté. Mais en cet atelier où s'écoulait sa vie pure, héroïque, l'atmosphère était pleine de sa pensée claire. Ce rythme était en elle ; et à la beauté que les yeux contemplaient se mêlait, sans qu'il fallût pour cela le moindre effort, la beauté intérieure. L'Homme était le maître de l'artiste. Celui-là était aussi noble qu'était sensible celui-ci. Et si l'Art peut être admirable par sa seule force, il est supérieur lorsqu'un homme conscient le conduit, sans lutte, avec sérénité.

GUSTAVE VANZYPE.

LA CHASSE DE BRABANT (1)

Le Renouveau de l'arbre mort.

Au fond de la plus sordide ruelle, en la petite cité d'Assche, sise entre Alost et Bruxelles, s'approfondissait un capharnaüm plein de cuivres dans des ténèbres.

Derrière les armures hors d'usage, sur un fond d'images



et de soies fanées, deux têtes de proie s'y dodelinaient, épiant les rares passants et les chalands plus rares encore.

Malgré le resserrement de cette venelle infecte, les deux Juifs avaient réuni à l'entrée de leur échoppe un échafaudage d'objets de toutes sortes. Vieilles hardes, vieux missels, heaumes d'acier, lances de tournoi s'y amoncelaient sur de mauvais meubles.

Si ces têtes de vautours faisaient songer aux mages noirs, ce taudis encombré remémorait aux clercs de la paroisse le *Tohu-*

(1) Voir *La Belgique Artistique et Littéraire* du 1^{er} février et du 1^{er} juillet 1912.

va-bohu biblique ; il leur était l'image, réduite mais monstrueuse, du Chaos.

Quand, troublant le silence des deux frères aux aguets, un jeune seigneur ou une pauvrese entraît dans cet antre, ils devinaient de suite de quelle usure pouvait être victime cette étourderie ou cette détresse.

Un soir pourtant, Isachar hésita. Ses soixante-douze ans furent surpris tout à coup par la venue inopinée d'une femme dépenaillée, mais jeune encore et qui pleurait toutes ses larmes.

De vêtements aussi hâillonneux que les siens, il n'avait que faire, à vrai dire. Il ne l'éconduisit pas cependant tout de suite. Il lui parlait à demi-mots, avec des airs mielleux et des yeux effrayants.

Elle ne l'entendait qu'à peine, toute secouée de sanglots.

Isachar voyant que la quémandeuse n'était pas en état de l'ouïr congruement, s'en fut quérir dans l'arrière-boutique, parmi des cornues d'alchimiste et de vieux plumails d'Orient, son bon frère aîné : Zabulon. Avec des gestes furtifs, celui-ci vint à la pleureuse. L'ayant considérée longtemps qui s'abîmait dans sa désespérance, il lui donna, de ses doigts amaigris, une tape sur la joue humide.

Elle eut peur et voulut partir.

Isachar la prit par le bras.

Zabulon fit comme Isachar. Ils l'entraînèrent avec des mots très savamment apitoyés jusqu'à l'innommable cloaque qui leur tenait lieu de mangeoire. Ils lui donnèrent à partager l'avarice de leur repas.

La chrétienne affamée n'eut pas la répulsion de leur léproserie. Elle remercia ceux qui l'avait rassasiée, alors que les riches de sa race la laissaient mourir de misère.

Eh ! Oui, c'était vrai qu'elle avait fauté au temps de sa prime-jeunesse. A présent tout chrétien lui gardait son huis clos à cause de l'enfant abandonné par elle et mort de faim dans un jardin d'église.

Elle s'accusait ainsi, non que la boisson juive lui eût délié la langue à l'excès, mais parce que son instinct féminin devinait qu'un pareil aveu mettrait les deux frères mieux à l'aise pour lui confier leur secret.

En effet, c'en était un d'entre les plus abominables que gardaient leurs deux consciences, celui qu'ils n'osaient dévoiler à leur commensale d'un soir.

A des gestes d'intelligence, à des phrases non terminées, à cent hésitations provoquant des malaises et prolongeant de lourds silences, elle avait compris, malgré sa fringale, qu'ils attendaient de son audace ou de sa ruse quelque machination dont l'aveu les troublait.

Ils ne la connaissaient somme toute que de la voir passer chaque jour devant leur bizarre étalage. Du moins le croyait-elle ainsi, ne soupçonnant pas les deux frères au courant de tout ce qui se tramait dans Assche et à quelques lieues à la ronde. Leur défiance lui paraissant fort naturelle, elle les mit sur le chemin des possibles compromissions en leur contant comment, naguère, elle avait servi de truchement entre l'écuyer d'un riche châtelain et la jeune épouse d'« icelui ».

Quand elle eut bien exagéré par vantardise et par calcul ses participations infâmes aux pires intrigues du pays, elle vit qu'elle touchait au but et que les rires d'approbation des brocanteurs s'apaiseraient en projets de rapine.

Ce fut, tard dans la nuit, après force rasades, que le plus laid les deux, que ce vieil édenté, ce puant d'Isachar lui confia, mais tout bas à l'oreille, après une foule de réticences, la proposition monstrueuse.

Elle qui avait toute honte bue, ne put, l'écoutant, réprimer dans l'ombre un tressaillement de terreur. La pâleur de son visage anémié par la misère présente et par les vices d'antan s'accrut en une lividité de mort.

Déjà elle avait esquissé un geste de dégoût, de refus et d'horreur. Mais Zabulon penché sur son épaule lui faisait miroiter, aux flammes d'un carcel, les fascinants feux d'or des florins du Brabant et de vases de prix amoncelés par lui dans une ample besace.

Ah ! ah ! Comme elle était surprise, cette naïve pécheresse, en apprenant que les deux frères possédaient assez de richesse pour décider plus d'une chrétienne à faire ce qu'ils attendaient d'elle !

Et la face de Zabulon s'élargit à cette pensée en un sardonique sourire.

Pareils à des loups, qui, l'hiver, affamés dans la nuit du Nord, environnent le voyageur qui ne voit que leurs



yeux dévorateurs dans l'ombre, une douzaine d'Hébreux, surgis de dessous des hardes poisseuses, environnèrent tout à coup celle qui hésitait encore.

Elle comprit à leur attitude à la fois craintive et haineuse qu'elle ne sortirait pas vivante si elle opposait un refus.

N'écoutant plus que les voix de l'instinct : la voix de la faim, la voix de la peur, elle proféra un : « oui » rauque, brutal et brusquement comme affolée s'enfuit sans rien regarder autour d'elle, jusqu'en son logis de misère.

Dès l'aurore du lendemain, la complice des Juifs descendit à la ville.

Entre les haies d'aubépines fleurant la précédaient les enfants des villages que la fête du jour amenait au castel.

Comme damoiselles et pages se penchant, curieux, aux fenêtres des tours, les fleurs, ce matin, se penchent aux haies et les tourne-sols semblent à sa crainte de vastes yeux d'ombre et de feu qui la regardent et qui lisent son dessein caché au tréfond mauvais de son cœur.

Feuilles bruissantes, envols d'oiseaux, elle a peur de tout ce qui bouge. Elle a peur surtout des enfants dont les naïvetés joyeuses piaillent de bonheur dans le matin doré.

A qui le mieux, sous le porche sculpté qu'on aperçoit là-bas au bout de la grand'rue, jacassent les larges commerces, tandis que l'écloppé, l'aveugle et ces deux varlets d'armes mutilés par les cimenterres, se lamentent à haute voix ou marmonnent les patenôtres.

Frissonnante et sans voir, la femme passe entre les groupes qui chuchotent en lui lançant d'obliques regards de dégoût.

Elle devine l'expression de tous ces yeux vers elle, et sa crainte hâte encore son pas déjà nerveux.

Le prisme ébloui des verrières surpasse en éclat les jardins.

Les dinanderies en fusion dans l'ensoleillement du chœur ogival sont plus redoutables à ses yeux fuyants que dans le chemin matinal le jaune obsédant des hauts tourne-sols.

Le geste blanc du chapelain élève devant les fidèles agenouillés sur les marches de pierre l'humble neige du Pain Sacré.

Pauvres et riches, rustres des bourgs voisins et bour-

geois d'Assche, tous à la file viennent retenir tour à tour la nappe blanche du Repas mystique.

Et voici que la malheureuse quitte elle aussi la place ombreuse où elle se terrait, l'œil hagard... Et voici que la claire Hostie est déposée sur cette langue impure ! Comme si la Chair divine lui brûlait la bouche et les dents, elle se précipite à sa place et là, après s'être assurée que le pilier qui la masque empêche quiconque de l'observer, elle crache — abomination ! — elle crache dans un sachet le Corps voilé du seigneur Dieu !

Judas ! le nom maudit gronde autour de son âme. Il la brûle comme un stigmatte brûle la chair des criminels.

A la pensée nette et soudain lucide qu'elle a Dieu dans ses mains impies, un vent d'effroi lève en tempête la houle hurlante de sa peur.

Le marché fut conclu, le baiser fut donné ; va-t-elle aussi comme l'Isariote livrer le Maître aux maudits de la Race qui le cherchent après des siècles jusque dans des bouches infâmes pour que leur fureur puisse en tapinois et tout à loisir souiller sa blancheur ?

Sans même prendre le temps de simuler l'action de grâce, n'y tenant plus, elle s'esquive, plus livide qu'à son entrée. Ah ! Tous ces yeux des enfants qui avaient communié et qui s'étonnaient de sa fuite ! Elle défaille presque à se les rappeler.

Pourquoi prend-elle vers le moulin ?

L'échoppe des Juifs est tout à l'opposé.

D'un pas de plus en plus rapide, elle s'éloigne vers les champs clairs.

Balbutiant des mots de repentir au Dieu qu'elle emporte dans le sachet recélé sous sa mante, la misérable arrive enfin au pied d'un vieil aulne, sans feuilles, qui fut fameux dans la contrée.

L'arbre est mort il y a trois lustres, mais son squelette ramu demeure obstinément debout, mât formidable émergé dans l'été hors la marée des moissons lumineuses.

Voici quinze ans, la foudre l'a frappé ; un orage d'automne évida son aubier plus âgé que les pierres. Depuis, l'arbre, cher aux serfs de la glèbe, dépérit, se dessécha ; il mourut totalement voici dix ans à la Chandeleur, dans un coup de vent redoutable, qui lui cassa ses derniers rameaux vifs.

De sa main profane et qui tremble, la sacrilège a jeté

le sachet où repose la Sainte Hostie, dans le creux de cet arbre mort.

Ne voyant personne qui l'observe, elle s'éloigne sans hâte, priant à voix basse.

Au tournant du sentier qui la ramène à Assche, par un sentiment de regret et comme pour rassurer l'angoisse qui la tient, elle ose détourner la tête.

Ciel ! L'arbre que l'on voit de loin, ses yeux inquiets ne le voient plus. Au lieu d'un aulne desséché, c'est un arbre au feuillage immense qui domine la mer des blés !

Le vent tiède, qui souffle au large de la plaine, fait miroiter dans les rayons les neuves fleurs de l'arbre mort !

N'osant retourner vers le tronc meurtri, dont la cicatrice est encore visible sous cet ombrage de miracle, celle qui faillit vendre Dieu se jette à genoux, se prosterne. Elle sanglotte parmi les épis où saignent les coquelicots.

.

Avant que s'éteignit le couchant fastueux sur l'horizon bleu des collines, nul n'ignorait aux environs, ni dans la ville la subite ressurection de ce vieil aulne foudroyé. Dans les châteaux, dans les chaumières, chacun connut qu'en plein été il était revenu brusquement à la vie et s'était paré un midi de feuilles fraîches et de fleurs !

Curiosité, vénération se confondirent autour de son vivant prodige.

Des malades venus des bourgs et charriés vers l'église d'Assche avaient été guéris en passant dans son ombre.

Une foule, de jour en jour accrue, se donna rendez-vous dans les champs d'alentour.

Quand il vit ses beaux trèfles pourpres et ses avoines blondes foulés par la foule des curieux, des malades et des dévôts, le censier du Mont de l'Aulne manifesta devant ses châtelains une fort maugréante humeur.

Au fur et à mesure que se suivaient les jours augmentait cette affluence qui lui piétinait son pain !

Quasi pareille à la cohue qui séjourna six ans au chantier de l'église, quand les clercs et les imagiers demandèrent aux paroissiens d'Assche de leur donner aide efficace dans la construction du divin Castel, la multitude quotidienne menaça bientôt les champs de méteil, les colzas, les seigles du coteau bondé.

Lors le censier dans sa colère sournoise jura d'abattre

nuitamment l'arbre maudit qui malgré prières ou menaces causait pareil dommage à sa pauvre escarcelle.

Armé d'une hache de guerre, avec l'acharnement d'un sarrazin furieux, il se rua dans l'ombre à l'assaut du grand aulne.

L'acharnement fut bref !

Le censier remarqua que les branches tombées en pluie inexplicable au premier de ses coups, lui jonchaient son champ dévasté d'innombrables croix feuillues. Eh ! Non ! Il ne rêve pas. A chaque coup nouveau, une équivalente avalanche de rameaux chus sur le sol piétiné renouvelle la sainte Image par centaines autour de lui.

Surpris au point d'en perdre la prudence et de se dénoncer comme un profanateur, le censier désormais conquis à la vénération commune court réveiller ses fils et le meunier voisin.

Au jour naissant, les rassemblements s'agitèrent au pied de l'arbre reverdi d'aussi merveilleuse façon.

Le bruit de ruche que font au loin les curiosités paysannes plus loquaces qu'à l'ordinaire, s'apaise en ce lieu de mystère. La crainte de l'inconnu impose un tumulte muet à ces files de serfs et d'hommes d'armes qui accourent de tous les points. Des remous, des saluts, des gestes indiquèrent l'arrivée de plusieurs châtelains accompagnant le clergé de la ville. Or, au milieu des chapelains qui la soutenaient dans sa marche, comme une qu'on mène au supplice, les yeux avides de la foule dévisageaient avec un étonnement hostile le visage mortellement blême de la femme de mauvaises mœurs, jadis meurtrière de son propre enfant !

Sur un geste du doyen d'Assche, le silence, un instant troublé par cette venue des maîtres et des prêtres, se fit total, absolu.

Alors d'une voix chevrotante, mais aiguë au point que tout ce monde la perçut, la femme cria son sacrilège et la ferveur de son grand repentir.

La foule entière l'entendant se signa. Les châtelains donnant l'exemple, les assistants se mirent à genoux. La clochette des enfants de chœur tinta dans la paix matinale. Le doyen d'Assche s'approcha de l'écorce deux fois meurtrie : par la foudre et par la hache. Il plongea sa dextre dans la poche humide du vieux tronc creusé. Puis, dégageant la sainte Hostie du sachet de cuir, la déposant sur

la patène d'or, il l'éleva d'un geste circulaire sur l'adoration des fronts prosternés.

D'un même élan, l'assistance fut debout, acclamant le Dieu des Chrétiens par le chant de l'*Adore Te*.

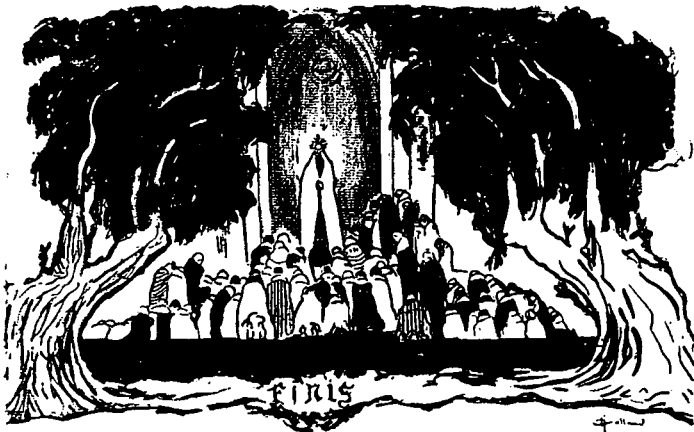
Et ce fut aux accents de cet hymne admirable que la procession spontanée escorta jusqu'à l'église d'Assche l'Hostie qui avait fait reflourir dans la mort l'arbre mué par le remords en miraculeux tabernacle.

En gratitude et souvenir des grâces et des guérisons qui se multiplièrent à partir de ce jour au pied de l'Aulne plein d'oiseaux, une croix fut taillée hors du bois de cet arbre. Placée ainsi qu'une relique dans le trésor de la paroisse, la croix d'Assche devint l'objet d'unanimes vénération.

Quant à l'échoppe des brocanteurs juifs, elle s'était vidée avant l'aube au jour de la réparation. Nul n'entendit jamais parler depuis dans le pays, ni du perfide Zabulon, ni du plus perfide Isachar, et malgré toutes les recherches personne, hormis son évêque et son confesseur, ne connut en quel ermitage la sacrilège repentante avait enseveli sa honte et sa douleur en oraison.

GEORGES RAMAEKERS.

(Illustrations de MAURICE COLLARD.)



LA FLANDRE EN ITALIE AU XVI^e SIÈCLE

(Suite.)

Dans la seconde moitié du siècle, l'influence ultramontaine sur l'art flamand s'accroît encore, naturellement, les maîtres sur lesquels elle s'exerce ayant été formés dès leurs débuts à la « grande manière ». Aussi, s'efforcent-ils d'annihiler dans leurs ouvrages tout ce qui n'est pas conforme aux « bons modèles ». Le chef de l'école d'Anvers est alors Frans Floris, l'« Incomparable », le « Raphaël flamand ». Ces épithètes redondantes sont symptomatiques de l'état d'esprit qui régnait alors. Aujourd'hui, l'estime qui reste attachée au talent de Floris se fonde sur ce qui apparaît quand même chez lui qui ne soit ni pastiche, ni travestissement. L'admiration qui entourait, jadis, ce « Raphaël flamand », qui n'était ni Raphaël, ni presque Flamand, est passée tout entière au vieux Pierre Brueghel, qui ne se laissa pas détourner des tendances naturelles de son génie par les prestiges italiens.

Naer 't leven, écrivait Brueghel sur son carnet de croquis : « D'après la vie ! » Et ces mots — devise, conseil, programme — qui résument toute la persévérante volonté de son art, paraissent singulièrement hardis à l'époque où le jeune artiste en osait la tranquille affirmation. Certes, il devait être trop jaloux de sa propre indépendance pour prétendre régenter les autres, pour les blâmer de céder à un engouement presque universel. Apparemment, il ne se présentait pas en opposant des romanisants, mais, le sachant et le voulant, avec les tranquilles certitudes du génie, il se séparait de la masse de ses confrères, pour rester dans la voie de son instinct et de son terroir. Et c'est un phénomène admirable si l'on songe au milieu italianisant, à l'atelier de Pierre Coeck, élève de Van Orley, dont il sortit, et à ce fait que, lui aussi, il hanta l'Italie... Or, ni l'enseignement, ni le voyage ne laissèrent chez lui trace de déformation ; les sollicitations des œuvres et des théories se heurtèrent à la fermeté de cette intelligence qui, dès l'origine, avait pressenti sa vocation et devait n'en dévier jamais. Il ne céda point, même pour un instant, comme avait fait Dürer, à un esprit de système,

incompatible avec son sentiment de l'art. Car Dürer qui, on se le rappelle, s'était ingénié, à la suite de Léonard et de Michel-Ange, à déterminer les proportions idéales, le canon du corps humain, abandonna bientôt toute préoccupation de ces « mesures nouvelles, inventées à plaisir ». Et, en constatant la déception de ses recherches, il ajouta : « Quelques-uns disent comment les hommes devraient être, mais je regarde la nature comme notre maîtresse en ces questions... »

Naer 't leven! La nature, c'est elle seule que Brueghel étudie et poursuit au moment même où elle est décriée en faveur de l'artifice triomphant. Délibérément, il tourne le dos à l'art tel qu'on le prône et qu'on le célèbre, l'art, cher aux abstraiteurs de quintessence et aux lettrés, dont les académies en mal de doctrine, hostiles au vrai et au réel que leur vulgarité rend indignes d'attention, vont achever de fixer l'immuable formule. L'Italie, il en avait évidemment apprécié la beauté, celle de la nature et celle de l'art, mais à la manière dont, au siècle précédent, van der Weyden avait dû la percevoir, c'est-à-dire en artiste que la plénitude du sentiment de son propre art rend inaccessible aux suggestions de l'art des autres. Cette beauté était en opposition avec sa conception personnelle ; elle était, pour ainsi dire, d'un autre ordre, et, tout en l'admirant, il sentait que d'elle à lui il n'y avait aucune affinité. Sa pensée ne trouvait pas à se manifester en des formes qui ne lui fussent pas, en quelque façon, congénères. Là-bas aussi, ce n'est que la nature qui l'arrête et qui se grave dans son souvenir : « Brueghel, au cours de ses voyages, écrit van Mander, fit un nombre considérable de vues d'après nature, au point que l'on a pu dire de lui qu'en traversant les Alpes il avait avalé les monts et les rocs, pour les vomir à son retour, sur ses toiles et ses panneaux, tant il parvenait à rendre la nature avec fidélité ». De l'art italien, rien. Mais si la grâce fière ou la grandeur farouche de quelque site alpestre, le charme des eaux capricieuses, le pittoresque d'un golfe où évoluent des galères, peuvent le tenter et enrichir son carnet de croquis, l'attrait de ces spectacles n'est que momentané sur lui. Il ne supplantera pas son amour des plaines patriales, source unique des obscures intuitions desquelles son art recevra ferveur et vie.

En dehors de quelques paysages accidentés, dessinés à

la plume et rehaussés d'aquarelle qui, pour la plupart, furent publiés par Jérôme Cock, l'éditeur d'estampes anversoises, et de quelques persepectives montagneuses, décor imposant de certaines des grandes œuvres du maître, Brueghel ne nous a laissé aucun témoignage de son séjour assez prolongé dans la Péninsule. Son œuvre nous dit assez les résultats négatifs de cette pérégrination sur les directions de son art, mais, plus pour cette personnalité intangible que pour toute autre, nous aimerions à connaître ses itinéraires, ses rencontres, ses impressions. Quelles réflexions susciterent chez le jeune artiste les œuvres éclatantes dont Rome était remplie, les efforts de l'art italien pour égaler la majesté des édifices de la Rome chrétienne à celle des monuments de la Rome antique ? Comment, petit paysan de la Campine, à peine sorti d'apprentissage, élevé par son maître Coeck à la vénération de l'esthétique italienne, ses résolutions inconscientes ont-elles résisté à l'intimation de tant de chefs-d'œuvre ? Comment, dans l'ombre rayonnante de ces colosses : Raphaël, Michel-Ange, ne fut-il pas, comme tant d'autres venus avant lui et depuis, saisi de vertige ; comment ne sentit-il pas fléchir sa foi en lui-même et dans les impulsions qui s'agitaient en lui ?

Il n'y a point de doute qu'il admira, mais sans abdiquer sa liberté, debout. Il n'y avait pas là d'exemples pour lui ; la contemplation des grandioses décorations romaines et des œuvres des épigones des illustres initiateurs du début du siècle ne pouvait engendrer en lui que la sensation d'un magnifique dépaysement, d'un dépaysement dans un monde de héros et de dieux, plus beau et plus expressif que le monde de la réalité, mais où son cœur ni sa pensée n'étaient à l'aise. La vie, qu'il devait chercher à surprendre dans sa sévérité poignante et journalière s'évanouissait à ses yeux dans ces figurations monumentales ; elle n'y était plus que lointaine, indistincte, chimérique.

Brueghel fait donc figure d'isolé, d'insolite parmi les artistes flamands contemporains. Il vit avec eux, au milieu d'eux, en camarade, en compagnon, insoucieux des mépris et des moqueries des adeptes du « grand art », laissant là les personnages de théâtre qui gesticulent ou plastronnent, pour les petites gens de la ville ou de la campagne, pour les rustres qui travaillent, se battent ou

se divertissent; les palais construits selon les prescriptions de Vitruve pour les chaumières; la fiction qui exalte pour la réalité qui émeut.

Quelle que soit la part que l'on fasse à l'individualité et aux desseins librement poursuivis de l'artiste, on saurait difficilement admettre qu'il ait pu créer une œuvre considérable tout en étant assuré d'avance qu'elle ne rencontrerait aucune sympathie. Il serait absurde de croire que Brueghel ait exécuté durant toute sa carrière des ouvrages en contradiction manifeste avec le goût régnant, pour sa satisfaction égoïste et sans nul espoir de trouver accueil auprès du public.

Les peintures de mœurs, de scènes de la vie usuelle, les illustrations de contes et de proverbes populaires étaient dans la tradition flamande, et Brueghel aida à les y maintenir. On peut suivre le développement de ce genre depuis les miniaturistes du XIV^e et du XV^e siècle, jusqu'à Jérôme Bosch et certains réalistes des premières années du XVI^e siècle. Quentin Metzys l'a abordé, quelquefois. Des maîtres comme Frans Floris auraient cru déroger, sans nul doute, en s'y adonnant; il ne devait pas être en grande recommandation auprès des gens qui faisaient profession d'un goût distingué, mais il ne cessa point de fournir aliment à l'art, par le moyen, notamment, de l'imagerie populaire (les estampes d'après Bosch et Brueghel eurent une diffusion considérable dans le pays aussi bien qu'à l'étranger, en Italie, par exemple) et, aussi, d'après une hypothèse ingénieuse de M. Glück (1), par celui de la peinture à la détrempe sur toile. On faisait usage de ces peintures pour la décoration des appartements. Philippe le Bon, Charles le Téméraire et les Médicis du XV^e siècle en possédaient, toutes de facture flamande. Van Mander affirme que Roger van der Weyden excella dans la pratique de cette peinture. Celle-ci était encore en vogue au XVII^e siècle, car Jordaens débuta comme *waterschilder* (1) et c'est peut-être à cette circonstance que nous devons la partie la plus savoureuse de son œuvre, les tableaux où, dans un mode plus puissant et plus plantureux, il met en scène des sujets folkloriques

(1) *Les Tableaux de Pierre Brueghel le Vieux au Musée impérial de Vienne*, Bruxelles, Van Oest, 1910.

(1) P. BUSCHMANN, *Jacques Jordaens*, Bruxelles, Van Oest, 1905.

de l'espèce de ceux qui inspiraient Brueghel. Rubens, lui aussi, a donné place dans son œuvre aux mille aspects divers, à la vie ordinaire et aux réjouissances du peuple flamand. Puis, il y a eu Brueghel de Velours, David Teniers, Brauwer, van Craesbeek et nombre d'autres qui continuèrent à faire apparaître, à côté des ambitieuses évocations de l'art classique — prose très pleine et très solide à côté d'une poésie un peu déclamatoire — les spectacles de l'existence cordiale des petits et des simples.

Au fond, on a été entraîné dans les raccourcis de l'histoire, à trop généraliser l'influence des conceptions classiques sur l'école flamande du XVI^e siècle. En même temps que les Floris, les Martin de Vos, les van Noort, les Otto Vœnius, œuvraient des artistes dont les prétentions étaient plus modestes et les sujets d'inspiration plus terre à terre. Parmi ceux-là, il est vrai, le seul Brueghel avait du génie. D'autre part, le public et les amateurs étaient loin de professer les préférences exclusives qui prévalurent plus tard, dans certains milieux ; et qui poussaient, par exemple, Félibien à réprover, dans ses *Entretiens sur les vies et les ouvrages des plus excellents peintres*, les frères Le Nain pour leur « manière peu noble » et pour les « sujets d'actions basses et souvent ridicules » qu'ils affectionnaient.

On sait avec quelle prédilection Philippe II collectionnait les œuvres des Primitifs flamands et celles de Jérôme Bosch ; les plus belles pages de Brueghel, réunies aujourd'hui à l'Höfmuseum de Vienne, proviennent des galeries de l'archiduc Léopold-Guillaume et de l'empereur Rodolphe II. En Italie même, centre de rayonnement de la doctrine classique, le penchant pour la peinture flamande, paysage, nature-morte, scènes de la vie rustique, se maintient ou même s'accroît, au fur et à mesure qu'on avance dans le siècle et que le grand art s'éloigne davantage de la réalité. Ecrivain en 1548 à Varchi, Vasari observe, non sans quelque dépit, que « le moindre savetier possède des tableaux flamands, appréciés à cause de la perspective aérienne et de la beauté du coloris ».

On peut supposer, d'ailleurs, que ces petites peintures de genre, qu'elles fussent flamandes ou non, conservèrent toujours faveur, même auprès des gens d'un goût raffiné. L'esprit comme le corps a besoin de détente. Si humbles ou même si ridicules — pour parler comme Félibien —

que parussent les sujets de ces tableaux à la comparaison des compositions à visées hautaines de l'art noble, ils devaient être pour la pensée fatiguée par l'emphase de celui-ci comme un rafraîchissement de simplicité et de nature. Après tant d'évocations extraordinaires, de mythologies à grand spectacle, on devait aspirer à jouir d'œuvres d'un art plus ingénu, à reposer ses regards sur des aspects de la vie ordinaire, à se retrouver parmi les hommes après avoir contemplé tant de héros et tant d'olympiens!

Confiner l'art sur les sommets, lui interdire tout accès à la réalité, c'est le vouer fatalement à la stérilité ou à l'extravagance, par la voie d'une inhumanité ou d'une surhumanité factices. Ce que nous cherchons dans l'art, c'est l'homme, c'est la ressemblance magnifique de nos sentiments, de nos pensées, de nos rêves, de notre vie où les éclats tragiques et les exaltations lyriques ne sont, s'ils se produisent, que des accidents. Il y a heure pour les poètes, mais aussi pour les conteurs, pour les fantaisistes, pour les ironistes... Nous n'ouvrons pas toujours les œuvres de Shakespeare à la page de *Machbeth* ou d'*Hamlet*, mais, parfois aussi, à celle des *Joyeuses commères de Windsor*. Et si notre admiration pour Michel-Ange a d'autres motifs que celle que nous inspire Brueghel le Vieux, elles ne sauraient se porter préjudice l'une à l'autre, pas plus que la beauté altière d'un massif de montagnes à la beauté plus proche de la plaine qui développe sous nos yeux ses paisibles et fertiles cultures.

Un éclectisme de cette sorte n'aurait pas trouvé grâce devant Michel-Ange. Ses idées sur ce sujet étaient absolues et se sont imposées avec une autorité souveraine à tout son siècle. Elles ont nourri depuis toute la théorie classique. Pour lui, la mission de l'art était purement idéale. Rien ne pouvait se mélanger à ses expressions qui pût paraître sensualité, attrait simplement humain. Il devait être, en quelque sorte, la forme sublime de la perfection, une forme sinon abstraite des contingences de la terre, au moins supérieure à elles. Il était, dès lors, dans la logique stricte des opinions du maître qu'il fit, comme il faisait, médiocre estime de la peinture, au regard de la sculpture, celle-ci étant bien davantage que celle-là représentative des formes idéales, puisque ses figures, taillées dans la blancheur du marbre ou revêtues

de la sévérité du bronze, dépouillées des prestiges de la couleur qui les rapprocheraient de la réalité, se dressent sur un plan plus élevé que cette dernière. Dans la peinture même, il ne tolérait que la fresque, à cause de son caractère monumental et des puissances de décision et d'inspiration qu'elle exige. La peinture à l'huile, avec l'éclat de son coloris et les facilités de travail entrecoupé qu'elle comporte, il l'abandonnait aux femmes et aux fainéants! Abhorant, au témoignage de Vasari, tout ce qui est fait d'après nature, pas n'est besoin de dire que le paysage et, plus encore, le portrait, lui étaient en abomination.

Au total, la beauté, d'après la définition de Michel-Ange, est absente de toute œuvre destinée à émouvoir par la représentation vive ou pathétique de la réalité. Il tenait qu'elle était essence et non substance. Il y avait donc grossièreté certaine d'imagination, habileté blâmable chez celui qui tenait à la mettre en relief, à la rendre séduisante au grand nombre en abusant du charme de la couleur ou en faisant appel aux sentiments du spectateur. Il voulait qu'elle s'imposât à l'admiration, qu'elle apparût sous un aspect auguste, comme une déesse, comme une Minerve ou une Athéna qui commande, non comme une mortelle qui cherche à plaire et emploie avec chacun le langage le plus propre à le captiver.

Comme beaucoup de grands artistes, Michel-Ange a voulu faire exemple et règle de lui-même pour les autres. Ou, plutôt, il n'a rien voulu. Il s'est contenté d'œuvrer et de formuler dans ses vers et dans ses paroles les principes platoniciens auxquels il obéissait. On a tiré de là une esthétique, et cette esthétique, qui était particulière à Michel-Ange, qu'il avait faite lui-même à sa taille et à sa mesure, dont il a été seul jusqu'ici à avoir pu appliquer victorieusement les préceptes, on lui a donné une portée générale et universelle et le docte labeur des Académies l'a commentée et réduite en lois. On la retrouve tout entière, poussée à ses extrêmes conséquences, dans les délibérations et discussions, présidées par Charles le Brun, de l'Académie royale de peinture et de sculpture de France et, davantage encore, dans l'enseignement et les ouvrages de Louis David.

Les idées directrices du grand inventeur de la Sixtine étant connues, on s'expliquera aisément son aversion pour la peinture flamande et la véritable invective à

l'adresse de celle-ci que l'on rencontre dans la relation que le peintre François de Hollande nous a conservée de certains entretiens du maître avec Vittoria Colonna (1538-1539) :

La peinture flamande plaît généralement à tout dévôt plus qu'aucune d'Italie. Celle-ci ne lui fera jamais verser une larme ; celle de Flandre lui en fera répandre abondamment, et ce résultat sera dû, non pas à la vigueur et au mérite de cette peinture, mais tout simplement à la sensibilité du dévôt. La peinture flamande semblera telle aux femmes, surtout aux plus âgées, ou bien aux plus jeunes, ainsi qu'aux moines, aux religieuses et à quelques nobles qui sont sourds à la véritable harmonie. En Flandre, on peint de préférence pour tromper la vue extérieure, ou des objets qui vous charment, ou des objets dont vous ne puissiez dire du mal, tels que saints et prophètes. D'ordinaire, ce sont des chiffons, des masures, des champs très verts, ombragés d'arbres, des rivières et des ponts, ce que l'on appelle paysages, et beaucoup de figures par ci par là. Quoique cela fasse bon effet, à certains yeux, en vérité il n'y a là ni raison, ni art, point de symétrie, point de proportions, nul soin dans le choix, nulle grandeur ; enfin, cette peinture est sans corps et sans vigueur, et, pourtant, on peint plus mal ailleurs qu'en Flandre... Si je dis tant de mal de la peinture flamande, ce n'est pas qu'elle soit entièrement mauvaise, mais elle veut rendre avec perfection tant de choses, dont une seule suffirait par son importance, qu'elle n'en reproduit aucune d'une manière satisfaisante. C'est seulement aux ouvrages qui se font en Italie que l'on peut donner le nom de vraie peinture...

Il faut recevoir avec respect la parole d'un tel maître. Les critiques qu'il énonce sont certainement méritées à bien des égards. Pour son génie de fougue et d'emportement, les petites peintures flamandes, amoureuses du détail, finies avec un soin méticuleux, devaient sembler insupportablement grêles et mesquines. Mais les condamnations générales qu'il a comminées ne tombent pas seulement sur l'art flamand. Elles englobent nécessairement presque tout l'art italien du *quattrocento* et une grande partie de l'art vénitien contemporain. Michel-Ange avait porté son art loin de la vie commune et de la pensée vulgaire, sur des cimes où l'air était si éthéré qu'il n'était respirable que pour lui. L'effort que s'imposa l'école italienne pour le suivre dans ses voies extraordinaires ne pouvait aboutir, et n'aboutit, en effet, par l'élimination de la nature et de la vie, qu'à une prompte décadence.

Cet effort, combien il devait être plus funeste encore à des gens chez lesquels tout, la mentalité et les tendances originelles, mettait obstacle, comme nous l'avons montré,

à l'assimilation de conceptions spéculatives. Nos artistes ne se rendaient pas compte, du reste, de cette incapacité, et étaient plus convaincus encore que Michel-Ange, s'il était possible, de ce qu'il fallait venir en Italie pour apprendre les secrets de la « vraie peinture ». Et ils viennent de plus en plus nombreux pour s'initier, par la connaissance des œuvres et la fréquentation des artistes. Les uns s'en retournent ensuite dans leur patrie ; d'autres restent, séjournent, retenus au service des prélats ou des princes, se mettent en réputation dans la Péninsule. Pierre Cornelio travaille pour le duc de Ferrare ; Josse van Winghe pour le duc de Parme ; Pierre Mera pour les patriciens de Venise. A Venise également, Franchois, élève et collaborateur du Tintoret, coopère avec les plus grands maîtres à la décoration du palais ducal. A Bologne, Denys Calvaert fait presque figure de chef d'école, avec son atelier où débûtèrent le Dominiquin et l'Albane. A Rome, on marque les noms de Spranger, qu'employa notamment Pie v, et ceux de Paul et de Mathieu Bril, que leurs paysages avaient mis en grande renommée ; à Florence, ceux de Van der Straeten, dit Stradano, et de Pierre de Witte, dit Candido, qui travaillèrent avec Vasari et furent de son académie. Il ne leur ménage pas les éloges, naturellement, et il nous apprend, entre autres particularités, que Stradano participa avec les artistes florentins à la pompe funéraire de Michel-Ange, en peignant un des tableaux, représentant des épisodes de la vie du maître, qui furent placés dans l'église de Saint-Laurent : « Ledit peintre montra, à son grand honneur, écrit-il, beaucoup de jugement et de science, aussi bien dans l'ensemble de la composition que dans chacune de ses parties, car l'on voyait, dans les expressions et la vivacité des visages et dans les attitudes de chaque figure, invention, dessin et très bonne grâce. »

A la vérité, il ne faut pas s'enorgueillir pour notre école de louanges de cette sorte. Sans nier le talent de ceux qui se les attiraient, on peut dire que leurs œuvres laissent une impression vague et équivoque. Elles ne sont ni de Flandre ni d'Italie... Il y a éclipse, obscurcissement dans l'école flamande. Il faut attendre... Déjà, un enfant est né, qui fusionnera dans son œuvre, par la vertu merveilleuse du génie, toutes les grandeurs du style avec toutes les émouvantes beautés de la réalité...

ARNOLD GOFFIN.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Le Nouvel An.

C'est fait. L'an 1912 s'en est allé rejoindre les vieilles lunes et les almanachs effeuillés. Depuis quelques heures 1913 a commencé son règne. La transmission des pouvoirs s'est effectuée sans heurt, sans secousses, sans qu'aucun indice ne nous ait prévenu du changement. Seules dans la nature les années commencent et s'achèvent sans présenter en cours de route les modifications inéluctables qui marquent les étapes de tout ce qui naît, subsiste et meurt.

Rien ne montre mieux tout ce qu'il y a d'artificiel dans notre façon de mesurer le temps. On prête volontiers à l'année agonisante les traits d'un vieillard décharné et à l'an nouveau ceux d'un enfant à peine libéré des langes. En quoi les premiers pas de l'un diffèrent-ils des derniers pas de l'autre ? Le jour a sensiblement la même durée, les nuits sont aussi longues. C'est le même ciel gris, les mêmes nuées, et, selon la fantaisie barométrique, les mêmes ondées, la même neige ou le même froid glacial. L'hiver continue, voilà qui est certain... et tout le reste est littérature.

— Peste, comme vous y allez ! Que faites-vous donc des 365, — pardon ! — des 366 jours, car le compte y était, qui viennent de s'écouler ? Que vous le vouliez ou non, c'est bel et bien un an de plus marqué à notre compte. Admettons que c'est là une division arbitraire. Il n'en reste pas moins que pendant douze mois le fleuve du temps nous a entraînés irrésistiblement, avec une vitesse toujours égale, vers le fatal abîme où tout doit s'engloutir.

— Pas mal, ... bien que Lamartine ait dit quelque chose dans ce goût-là, en mieux : mais c'est encore de la littérature. La vie n'est pas un fleuve qui nous emporte tous, d'un même effort, vers nos fins respectives. Si l'image

était exacte, nous aurions tous vieilli de douze mois, depuis l'an dernier.

— Ah bah ! n'auriez-vous pas vieilli, vous, par hasard ?

— Peut-être ! Si ce n'est moi, c'est vous, ou d'autres.

— Auriez-vous retrouvé la formule de l'élixir de Brown-Séguard ?

— Ma foi, non. Mais la fontaine de Jouvence n'est pas un mythe. Nombre d'entre nous la rencontrent parfois à quelque détour de la vie, et, s'y plongeant un instant, retrouvent une vigueur nouvelle. Tel que les médecins avaient condamné et qui ne devait pas, il y a deux mois, voir tomber les dernières feuilles a reconquis des forces, rétabli sa santé chancelante ; il s'est rajeuni d'un an, ou de deux, ou de dix ; il est en tout cas moins vieux que l'an dernier. Il a, comme dit l'expression populaire, refait un bail.

D'autres, en quelques mois ont blanchi, se sont voûtés, ont perdu l'éclat des yeux et le teint frais de la jeunesse. Vieillards précoces, ils ont dix ans, vingt ans de plus qu'il y a douze mois, et les cloches de Pâques ne sonneront pas pour eux *l'alleluia* du printemps reverdi. Ceux-là sont entraînés par votre fameux fleuve à la vitesse d'un mois par jour.

D'autres ont musardé le long des rives, comme le fétur de paille arrêté par une touffe de roseaux ; d'autres encore ont profité d'un remous pour revenir sur leurs pas. Que venez-vous parler après cela de la force du courant ? Comment prétendre que le poids des ans s'est alourdi sur les épaules de chacun de nous ? S'il pèse pour beaucoup, il s'est allégé pour d'autres. La plupart, j'en conviens, pâtiront peu ou prou de 1913 ; d'autres en bénéficieront. C'est la grâce que je vous souhaite.

* * *

Eh mais ! le voilà l'indice par lequel le Nouvel-An se manifeste : c'est le souhait affectueux, amical, cérémonieux, indifférent, tyrannique, ponctuel jusqu'à l'obsession, décoché à tous les coins de rues, au seuil d'un café, dans une antichambre, au restaurant, au théâtre, dans les salons, sur la plate-forme d'un tram, ponctué d'un baiser entre proches, d'une poignée de main entre camarades, envoyé de loin, d'un geste négligent et familier, glissé prestement

dans les boîtes aux lettres sous forme de bristol plié, ou confié sous enveloppe aux soins du facteur.

C'est le vœu banal, aux expressions clichées, stéréotypées, monnaie courante dont la valeur varie selon les lèvres qui l'émettent, le ton dont on le dit, la sincérité dont on l'imprègne.

On en a beaucoup médité, de la congratulation du jour de l'An. Les moralistes y ont vu la manifestation la plus complète de notre hypocrisie mondaine, trahie du reste par l'unanime accord à traiter de corvées les visites du premier janvier. Mais les rigoristes ont souvent tort, même quand ils semblent avoir foncièrement raison.

Certes, combien de fois la phrase conventionnelle « je vous la souhaite, bonne et heureuse » sonnerait désagréablement aux oreilles de l'intéressé, si quelque diable malin lui en faisait entendre la signification véritable. Le chef hargneux et rancunier, le supérieur qui s'éternise à son poste et empêche l'avancement des subordonnés, le ministre coutumier de passe-droits, l'oncle à héritage, le concurrent heureux en amour ou en affaires, ceux que visent l'envie ou la jalousie goûteraient pleinement l'amertume des vœux sincères. En seraient-ils plus avancés ? Le bel avantage, vraiment, de détruire quelques illusions de plus, de nous dévoiler les laideurs de la vie, comme si elle ne nous en révélait pas déjà suffisamment pour justifier les plus outranciers pessimistes.

Belle morale, dira-t-on, qui nous incite à prôner l'hypocrisie ! Nullement, mais vraie sagesse qui nous conseille de la supporter et nous laisse la possibilité d'en douter. La politesse, au surplus, n'est pas autre chose qu'une aimable comédie qui sous des dehors de courtoisie affable, dissimule fréquemment l'indifférence, l'antipathie, l'ironie ou le blâme discret. En la supprimant, on instaurerait du coup le règne du muflisme, en détraquant l'ingénieux mécanisme des relations sociales et en contrecarrant nos instincts de sociabilité.

Les vœux de Nouvel-An font partie de ce code de la civilité puérile et honnête. Ils correspondent, d'autre part, à notre mystérieux besoin d'espérer toujours et malgré tout les faveurs du sort. On sait bien que, tout compte fait, l'an nouveau nous apportera l'habituel contingent de satisfactions et de peines, de petites joies et

de gros ennuis ; mais nous serons trop heureux encore s'il nous exempte bénévolement de graves maladies et de grands malheurs. Et de nous l'entendre souhaiter — « bonne année et bonne santé » — par le commissionnaire du coin qui ne profère le vœu que dans l'expectative d'un pourboire ou par l'ami douteux qui nous souhaite peut-être, à part soi, misère ou malemort, cela nous fait quand même plaisir parce que cela répond à nos plus intimes désirs.

Puis, en somme, il y a les vœux sincères, qui viennent du plus profond du cœur, et qui traduisent l'amitié franche ou la réelle sympathie et qui donnent, à les exprimer, autant de satisfaction qu'à les entendre. Ceux-là nous reposent du reste; et rien que pour ne pas en perdre la douceur, il faut souhaiter qu'on en garde l'habitude.

* * *

Ce n'est pas seulement par la sincérité des vœux que s'affirment, au Nouvel-An, les sentiments d'affection, de respect ou de déférence, mais encore par le choix du cadeau dont la coutume les accompagne. Ici surtout, on peut regretter l'indifférence qui préside de plus en plus à ce choix.

J'étais allé présenter mes vœux l'an dernier à une vieille dame qui m'honore de son amitié, et je l'avais trouvée plongée dans une amusante perplexité.

— Voyez donc, me dit-elle, le tour pendable que me joue ce gosse de Nouvel-An. Il ne m'a pas offert moins de deux samovars, trois théières, quatre plateaux et des horreurs de vases que je ne sais où cacher.

Et d'un geste circulaire, elle me montrait les objets hétéroclites éparpillés sur la table et les guéridons.

— Réjouissez-vous, au contraire, lui dis-je. Cela vous débarrasse de tout souci pour les étrennes prochaines.

— Ah ! voilà bien une chose dont je suis incapable, protesta-t-elle. Il me serait aussi impossible de me défaire d'un cadeau d'ami que d'offrir à quelqu'un un objet qui m'offusque par sa laideur. D'ailleurs, ajouta-t-elle en souriant, je n'échapperais quand même pas à mon sort. Mes cadeaux me reviendraient au bout de quelques jours, après avoir passé par diverses mains.

— Vous admettez donc l'existence et les pérégrinations du cadeau ambulante ?

— Pardon ! je ne l'admets pas ; je constate, ce qui est bien différent. A quoi bon nier l'évidence ? J'aurais, au surplus, tort de me plaindre, car c'est à cette manie ambulatoire que je dois la jolie statuette que vous voyez là, sur la cheminée. Je l'avais offerte, non sans une pointe de regret, à un négociant de mes amis. Elle me revenait deux jours après, ayant passé par trois propriétaires. Je me suis obstinée à une patiente enquête qui m'a appris que le premier s'en était défait parce qu'il ne tolère que le marbre et le bronze; le second parce que le plâtre s'incruste de grains de poussière et se brise trop aisément sous le plumeau des servantes, et le troisième parce qu'il trouvait la statuette charmante et qu'il a cru qu'elle me plairait aussi. Et l'incident m'a ainsi permis de me rendre plus chère une amitié si délicate et de me renseigner plus exactement sur les goûts des deux autres personnes.

* * *

Connaître le goût des gens à qui l'on est amené à offrir des étrennes, voilà un souci dont bien peu se préoccupent ! C'est pourtant un devoir impérieux pour quiconque pratique avec ferveur la religion de l'amitié ; car un cadeau doit plaire au bénéficiaire, flatter ses préférences, combler un désir ou satisfaire un besoin. Conçoit-on ce qu'un tel choix représente de méditations, de perplexités, d'analyse subtile, de déductions sagaces, ce qu'il exige de tact, de délicatesse, de préparation minutieuse ?

Il faudra faire preuve de psychologie, de perspicacité, de mémoire aussi, afin que vos souvenirs vous rappellent que tel objet brisé n'a pas été remplacé, que tel bibelot de luxe parerait à souhait une console un peu nue, qu'il y a pénurie de cendriers dans telle maison amie, et qu'on persiste à négliger ailleurs l'emptette indispensable d'une pelle à tarte.

Il faut que le cadeau ne coûte ni trop cher — on pourrait froisser des susceptibilités — ni trop bon marché — pour éviter des commentaires désobligeants. Il importe que le donateur ne l'offre pas sans une pointe de regret, afin que le don garde comme un léger goût de sacrifice.

Le fin du fin, le suprême de l'art, c'est de choisir un cadeau qui enchante celui qui le reçoit et lui fasse deviner, avant d'avoir consulté la carte de visite qui l'accompagne, quel est l'ami qui le lui envoie. Quel art savant, délicat, complexe, et d'une difficulté à désespérer les meilleures intentions !

Et ce n'est pas tout ; car une fois le choix arrêté, il s'agira de décider du mode d'envoi. Enverra-t-on le cadeau discrètement, le remettra-t-on soi-même, et quand, et comment ? La façon de donner vaut mieux encore que ce qu'on donne, dit-on, à propos d'œuvres de charité. La remarque n'est pas moins juste, à propos d'œuvres de l'amitié.

Mais, dira-t-on, si l'on se préoccupait à ce point des étrennes, il faudrait y penser des mois à l'avance. Cela deviendrait une obsession, une hantise de tous les instants. On en arriverait à ne plus dormir pendant des semaines. Si encore on n'avait que ça à faire !

Et voilà le grand mot lâché ! On n'a pas le temps. Mille futilités accaparent tyranniquement les loisirs quotidiens et créent à la plupart une vie fiévreuse et bousculée emplie de petites tâches vaines et encombrantes. On fait tout au plus vite, on se débarrasse en une demi-journée de la corvée des étrennes qu'on laisse aux commerçants le soin d'expédier à domicile. On pousse un « ouf » de délivrance. La politesse est sauve. Oui, mais l'amitié... ?

Ah ! l'amitié aurait fort souvent à se plaindre, si elle était en cause. Heureusement pour elle, elle est d'ordinaire étrangère à ces gestes expéditifs et désinvoltes. La vraie amitié est plus dévouée, moins avare de son temps et donne à ses fidèles de l'ingéniosité et de la clairvoyance.

S'ils se recueillaient suffisamment pour l'entendre, ils sentiraient s'éveiller en eux ce souci de complaire qui rend si aisées les tâches les plus délicates. Ils trouveraient du plaisir dans le choix des étrennes et comprendraient par intuition que même dans l'envoi de fleurs et de bonbons, il y a moyen d'affirmer la cordialité de ses sympathies et la nuance de ses affections.

Mais on n'écoute pas assez les conseils de l'amitié. Et c'est grand dommage puisqu'en fin de compte, cela favorise les progrès du muflisme contemporain.

LES PEUPLES ET LA VIE

Un Lazarille moderne.

L'académie espagnole vient de couronner un livre nouveau. Assurément c'est le droit et même le devoir de toute académie qui se respecte de couronner des œuvres littéraires, bonnes ou mauvaises et nous ne songerions pas à signaler un fait aussi banal si l'ouvrage primé n'était de ceux que les académies, surtout lorsqu'elles sont officielles, ne distinguent pas.

M. Ciro Bayo est cet écrivain favorisé. Son livre porte le titre de *Lazarillo Tormes*. Doit-il précisément à ce titre qui réveille en Espagne les souvenirs littéraires du *Lazarillo Tormes* de Huerto de Mendoza et de tous les romans picaresques, d'avoir éprouvé la faveur des académiciens madrilènes, nous ne saurions l'affirmer. En tous cas, le livre de M. Ciro Bayo, est le livre d'un vagabond, vagabond fantaisiste et volontaire, peut-être, mais vagabond pourtant.

M. Ciro Bayo n'avait jusqu'ici écrit que des ouvrages qui n'attirent pas sur eux l'attention des académies ou du public lettré. Il avait composé un vocabulaire créole sud-américain, un manuel de conversation espagnol-français et un autre plus soutenu encore, une Hygiène sexuelle du célibataire. Son bagage littéraire était donc très mince. On n'aurait pu le trouver non plus dans un *Pèlerinage aux Indes* qu'il avait composé en compilation et pourtant le livre qui lui a valu le succès dont nous parlons est une œuvre de pèlerin, car il porte en sous-titre « Guide des vagabonds en terre d'Espagne, rédigé par un pèlerin ingénieux. »

En effet, M. Ciro Bayo a le droit de réclamer ce qualificatif. Nul écrivain ne fut plus ingénieux si ce n'est peut-être l'auteur espagnol du *Gil Blas de Santillane* qui dut assurément posséder l'esprit instinctif qu'il prête à son héros.

L'Espagne est le seul pays en Europe où il soit encore possible de mener une vie aventureuse, de vagabonder par les grands chemins selon la fantaisie, de rencontrer

des individus possédant des mœurs et des coutumes qui tranchent sur l'uniformité mondiale.

Il y avait là de quoi tenter un jeune écrivain assez fantaisiste pour essayer de vivre de la vie des chemineaux espagnols, assez courageux pour se plier aux nécessités inattendues de cette existence nouvelle.

M. Ciro Bayo était un avocat madrilène qui vivait difficilement, non du droit puisque la visite d'un client était pour lui un événement inconnu, mais des menus travaux littéraires dont peut vivre tant bien que mal, plutôt mal, un bohème instruit. Un beau jour, cette carrière monotone lui devint insupportable. Il résolut de voir du pays, le sien, et il partit sans le sou, résolu à faire le tour de l'Espagne en vivant de la vie du vagabond. Soucieux de ne rien abandonner au hasard, il s'assura les services d'un chemineau déjà expérimenté dans le métier et en sa compagnie il commença son voyage à travers les plaines dénudées de la Manche. Il n'y rencontra pas Don Quichotte, mais il vit les moulins contre lesquels le pauvre chevalier se battit.

Rien n'est curieux comme de lire ce livre où un écrivain nous montre tout ce que peut réaliser une volonté vigoureuse et un esprit jeune et plein de belle humeur. Voici notre auteur parcourant le désert qui entoure la capitale de l'Espagne. L'heure du dîner ayant sonné et notre homme ne possédant que quelques maravedis qu'il ne veut point hasarder à la légère, s'en va, avec le chemineau, son compagnon, frapper à la porte d'un couvent dont les pères distribuent des vivres aux pauvres. Il y a beaucoup de ces couvents en Espagne, et il y a beaucoup de gens aussi, paresseux ou inhabiles au travail qui forment leur clientèle ; mais notre écrivain est avocat, donc ingénieux ; de plus, il connaît le latin et sait s'en servir. Il en fait un usage si sûr que les bons pères étonnés de voir un homme aussi pieux et aussi instruit mêlé au troupeau des misérables secourus par eux, ne le font pas attendre, lui donnent les meilleurs morceaux et même une forte rasade de vin, ce qui est contraire aux règlements de la maison.

Le compagnon de Ciro Bayo s'étonne et reconnaît sa supériorité momentanée, mais il promet bien de lui montrer la sienne à l'occasion, et cette occasion ne se fait pas attendre. Voici nos deux hommes arrivés dans un

gros bourg de la Manche, à Ciempozuelos. Toute la localité était en émoi. Le juge de paix devait formaliser contre un charcutier insolvable et l'exécution du jugement n'était pas chose aussi facile qu'elle le paraissait, car le débiteur avait imaginé un bon tour pour échapper à la justice. Après avoir fermé hermétiquement son établissement, il avait pris la fuite laissant dans la boutique deux terribles molosses dont les seuls aboiements firent frémir les exécuteurs de la loi. Notre chemineau qui en avait vu bien d'autres offrit ses services au juge, s'engagea à calmer les chiens, et pour prix de ses services, les fonctions de garde des scellés... lui échurent. Le vagabond et l'écrivain purent ainsi passer la nuit sous un toit et faire un excellent repas de tout ce que les chiens avaient laissé de saucissons et de jambons. Pourtant, à partir de ce moment, l'écrivain jugea que son compagnon ne possédait pas des idées très nettes sur la propriété d'autrui et qu'il pouvait devenir compromettant. Il résolut de l'abandonner et continua seul à tenter la destinée, sur les grands chemins d'Espagne.

Nous ne savons s'il fut plus avisé ainsi, car, voulant éviter des désagréments avec la justice, il devint précisément sa victime, victime très innocente d'ailleurs. S'approchant d'un village, il lia connaissance avec le garde champêtre, et, chemin faisant, il lui confia ses projets de vagabondage. Ses papiers étaient en règle, il croyait ne rien redouter. Il avait tort, et il ne tarda pas à en être certain, car quelques heures après avoir quitté ce représentant de l'autorité, comme il se reposait à la porte d'une auberge, il se vit appréhendé par lui sans autre forme de procès. Et voici l'écrivain conduit en prison, malgré ses protestations, recevant les confidences de son compagnon de geôle dont le moindre crime était d'avoir assassiné un notable qui avait voulu lui ravir sa fiancée. Le lendemain *Ciro Bayo* fut remis en liberté avec mille excuses. Les motifs de son incarcération étaient amusants, et il en rit lui-même puisqu'il avait recouvré sa liberté. Le garde champêtre avait remarqué que son compagnon de route avait allumé sa pipe au moment de le quitter. Justement un incendie avait éclaté dans un champ bordant la route, lequel appartenait à l'alcade. Il n'en fallut pas moins pour que ce magistrat réclamât l'incarcération du... vaga-

bond, mais, le lendemain, après expertises, il fut prouvé que les dégâts étaient insignifiants et que le chemineau de lettres pouvait bien après tout ne pas en être l'auteur.

Et Ciro Bayo continue sa route, souffrant de la faim et de la soif, parcourant des chemins brûlés de soleil, ayant épuisé bientôt les maigres ressources dont il disposait si parcimonieusement pourtant. Il considère comme un bienfait du ciel de pouvoir prendre part parfois aux travaux de la moisson, mais ces aubaines sont rares. Il couche sous des ponts, et lorsque ces ponts sont historiques comme celui de Cordoue il a tout lieu de s'en féliciter parce qu'ils sont plus solides et mieux construits que les autres. Des spectacles inattendus lui sont offerts. Il assiste à une noce de gitanes. Il voit le matin, au lever de l'aurore et au sien, des groupes se former devant la maison des nouveaux époux. Il demande curieusement quel est l'objet de leur sollicitude ; on lui répond qu'ils attendent l'exhibition du linge de la mariée, et il ne tarde pas à voir, se penchant par la fenêtre, la mère de la jeune gitane étalant la chemise où se trouvent les traces certaines d'une virginité perdue...

A Séville voici notre auteur à bout de ressources, mais non d'expédients. Il avise l'archevêque sortant de la cathédrale, au milieu d'une procession, éblouissant sous sa mitre d'or, et tout de suite il tente d'intéresser à son sort un aussi grand personnage. Justement, des vagabonds le sollicitent. Sa prière a de meilleures chances d'être accueillie puisqu'il peut parler au prélat la langue des dieux et de son Dieu. Il se rappelle une phrase de Cicéron qu'il peut appliquer à la circonstance, et prenant une belle feuille de papier qu'il achète avec son dernier centime, il écrit en beaux caractères ces mots sonores et combien significatifs en cet instant : « *Homines ad deos nulla re propius accendunt, quam salutem hominibus dando* », et il signe *Pauper viator*. Un autre prélat se fût formalisé peut-être d'une requête aussi hardie, mais l'archevêque de Séville, tout comme celui de Grenade, aimait les lettres ; il ne vit dans la supplique qu'une occasion de montrer à son tour les trésors de sa latinité et il envoya au bohème quatre beaux écus avec ces mots : « *Non mores sed hominem, commiseratus + Marcellus.* »

Ce vagabond de lettres connut encore à Séville d'autres

aventures. Il fit connaissance avec un pauvre homme qui l'emmena dans son taudis, dans le quartier des gitanes, et là, l'écrivain crut, selon sa propre expression, parcourir un cercle du Dante. Enfin, il visita des villes glorieuses, dorées par le soleil, Grenade, Malaga, Cadix, Valence. Il partagea tantôt la vie des chemineaux, tantôt celle de gens de lettres que son entreprise amusait et que sa conversation charmait. Il endura le chaud et le froid, le soleil et la pluie, il connut le mépris des gens et même l'amour d'une femme rencontrée pareille à une faunesse sur la grande route dorée de rayons, et il arriva à Barcelone où il se fit de joyeux camarades que ses aventures enthousiasmèrent. N'avait-il pas le droit de se glorifier ? Il avait découvert l'Espagne, l'Espagne tumultueuse, vagabonde, où vivent encore les gitanes, les troupes de comédiens ambulants, les coureurs de grands chemins pareils à des Don Quichotte du rêve, l'Espagne des grands souvenirs, avec sa population bariolée et ardente dont il faut partager un moment l'existence pour en apprécier la saveur poétique et barbare. Il pouvait se vanter d'avoir découvert son pays et livré à ses concitoyens un document humain. L'Académie espagnole ne fut-elle pas bien inspirée en décernant un prix à ce pèlerin de pittoresque et de beauté ?

Le cas Georges Brandès.

Une vive effervescence a régné ces temps-ci parmi le monde universitaire de Copenhague. Un professeur chargé du cours de littérature, M. le docteur Simonsen, a été de la part de ses élèves l'objet de manifestations hostiles. Il n'y a rien de bien étonnant à cela. La gent estudiantine est instable et turbulente, et l'écho de ces vaines rumeurs ne vaudrait pas la peine que nous en parlions ici si la cause de ces troubles n'avait une portée plus haute.

Les étudiants de Copenhague ont protesté contre des paroles un peu hasardeuses que M. Simonsen a prononcées à son cours. Ce professeur de littérature a tenté de détruire une des gloires les plus nobles du Danemark contemporain : M. Georges Brandès. Parlant du génie, il a déclaré que le rôle de cet écrivain n'avait pas été aussi grand qu'on l'avait affirmé et qu'en tous cas le mot

de génie ne pouvait lui être appliqué. Selon le docteur Simonsen, M. Georges Brandès devait la célébrité dont il jouit à une habile réclame organisée par les amis du maître. Il alla plus loin encore et il lança contre l'auteur des *Grands Courants du XIX^e siècle* l'attaque par laquelle on caractérise ce qu'on peut appeler l'escroquerie littéraire, il reprocha d'avoir plagié les idées d'autres littérateurs et d'avoir acquis sa célébrité par le vol de ses idées les plus belles. Depuis de longues années, Georges Brandès est au Danemark la grande figure qu'on respecte, à l'égal parfois d'Ibsen ou de Bjornson. On comprend l'émotion qui s'est emparée de la jeunesse estudiantine et que celle-ci ait voulu prouver par des manifestations bruyantes qu'elle gardait au vieux maître couronné par la gloire et par les années toute son admiration fervente.

Malgré tout, malgré les protestations et les enthousiasmes, les critiques dirigées contre Georges Brandès n'ont pas laissé d'avoir un écho dans certains milieux, d'autant plus qu'une grande partie de ces attaques ont été faites au nom de l'antisémitisme. M. Simonsen a ajouté à ses opinions littéraires, quelques vues personnelles ; il a regretté que M. Georges Brandès ait toujours dissimulé sa nationalité juive, n'osant pas l'avouer, tandis que les idées propres à sa race apparaissaient clairement dans ses idées. On peut remarquer que périodiquement apparaît un critique entreprenant de jeter bas de son socle une des idoles dont la réputation paraissait la mieux établie. Il ne faut pas s'indigner, même si nous ne partageons pas les idées de cet entrepreneur de démolition. Il est bon que nos enthousiasmes ou nos admirations se tempèrent. Le critique dont nous semblons regretter parfois l'action jugée malencontreuse par nous ne fait en réalité que commencer l'œuvre du temps, qui réduit les paroles et les actes des hommes à leurs justes proportions. C'est une voix qui devance celle des autres, en attendant que l'opinion nouvelle soit elle-même réglée suivant les normes d'une raison impartiale.

En tous cas, M. Georges Brandès fut là-bas dans le Nord un des grands prophètes de la pensée contemporaine. Se limitant à une œuvre critique, n'ambitionnant pas la gloire du créateur, il synthétisa admirablement

dans un livre qui fit l'admiration des peuples germaniques et que les latins ne connurent pas suffisamment, le grand travail des idées au XIX^e siècle. Quel champ plus vaste pouvait s'ouvrir à l'audace d'un critique que ce siècle qui jeta dans le creuset de la pensée universelle tant d'idées, et tant d'espérances !

Dans son ouvrage qu'il intitula : *Les Grands Courants du XIX^e siècle* M. Georges Brandès tenta et réalisa de condenser cette pensée multiple. Nourri par l'étude de Taine, admirateur et ami de Renan, admirablement documenté sur la pensée germanique, il donna à l'esprit des peuples du Nord une direction nouvelle, et sa synthèse colossale des grands mouvements de ce siècle admirable peut être admirée par tous les savants et les penseurs de l'Europe. Il donna à l'Université de Copenhague les cours qui devaient plus tard former le livre à une époque critique de l'histoire de son pays. Ce fut en 1870, quelques années après la guerre qui enleva au Danemark les deux duchés, laissant cette patrie frémissante comme un corps « auquel on aurait coupé les deux pieds », qu'il commença cette œuvre qui eut pour la Scandinavie un caractère de génération et pour l'Europe l'importance d'une idée générale et en son temps complète. Peut-être ne l'est-elle plus pour le Danemark qui après les synthèses des grands norvégiens Ibsen et Bjornson en désire d'autres. Peut-être aussi n'est-elle plus conforme à la pensée de l'Europe qui rêve d'autres idéals que ceux qui pouvaient lui être fournis par un disciple de Spencer, de Taine et de Renan ?

ARTHUR DE RUDDER.

LES VIVANTS ET LES MORTS

Edgar DEGAS.

Un tableau d'Edgar Degas, à la vente Rouart, à Paris, a été disputé par deux personnes du beau sexe et finalement cédé au prix de cinq cent mille francs. Edgar Degas n'en est pas plus riche pour cela, car la vente n'a pas été

A nos Lecteurs

La Belgique Artistique et Littéraire

PUBLIERA EN 1913

les articles suivants écrits spécialement pour elle :

- Charles Buls : *Le Symbolisme décoratif dans l'architecture civile en Belgique.*
- Hélène Canivet : *Poèmes en prose.*
- Stéphanie Chandler : *Andersen.*
- Léopold Courouble : *Le Sarcophage.*
- Lieutenant Général baron W. de Heusch : *Le Recrutement des Armées contemporaines.*
- Louis Delattre : *Conte.*
- Jean De Mot, Conservateur des Musées royaux du Cinquantième : *Alphonse Willems, helléniste.*
- Maurice des Omblaux : *Les Wallons au Maroc.*
- Georges Dwelshauvers, Professeur à l'Université libre de Bruxelles : *Le Cardinal Mercier et la Psychologie.*
- Georges Eekhoud : *Le Roi Manfred et Mes Souvenirs.*
- H. Fierens-Gevaert, Secrétaire de la Commission directrice des Musées Royaux : *Les Années italiennes de Van Dyck et Une Exposition des Arts décoratifs modernes à Paris en 1916.*
- Charles Gheude : *Les Trois Pucelles, un acte en vers.*
- Valère Gille : *Eros, drame en vers.*
- Arnold Goffin : *Poussières du Chemin.*
- Ernest Gossart, Conservateur honoraire à la Bibliothèque royale de Belgique : *Charles-Quint dans l'ancien drame espagnol.*
- Gérard Harry : *L'Élu du Destin.*
- José Hennebicq : *Proses Lyriques et Pensées et Méditations.*
- Léon Hennebicq : *Voyage aux Iles.*

- Paul Lambotte**, Directeur à l'administration des Beaux-Arts : *Le Musée idéal.*
- Camille Lemonnier** : *Pages.*
- L. Maeterlinck**, Archiviste en chef de la Ville de Gand : *Musiques et Plaisirs d'autrefois.*
- Franz Mahutte** : *Monsieur Badilon Merdanchon* (mœurs administratives).
- Henri Pirenne**, Professeur à l'Université de Gand : *Les Commencements du Régime autrichien en Belgique.*
- Marius Renard**, Conseiller provincial du Brabant : *L'Enseignement professionnel en Belgique.*
- Georges Rency** : *Les Pieds nus.*
- Fernand Séverin**, Professeur à l'Université de Gand : *Edouard Wacken, poète belge.*
- Lucien Solvay** : *Les Crapauds dans le Marécage.*
- Charles Van den Borren**, Professeur à l'Université Nouvelle : *Le Mysticisme des Polyphonistes néerlandais au XVI^e siècle.*
- Marguerite Van de Wiele** : *Le Mur de Tulle.*
- Gustave Vanzype** : *L'Art et l'Histoire.*
- Emile Verhaeren** : *La Rencontre*, poème et *Les Flamands qui ont travaillé à Versailles.*
- Georges Virrès** : *La Hantise.*
- Em. Waxweiler**, Directeur de l'Institut de Sociologie Solvay : *Le Désarroi des Doctrines dans la politique sociale.*

ainsi que les Chroniques régulières de la Quinzaine :

- Iwan Gilkin**
et **Auguste Vierset** : *Les Faits et les Idées.*
- Arthur De Rudder** : *Les Peuples et la Vie.*
- Maurice Gauchez** : *Les Vivants et les Morts.*
- Léon Tricot** : *Les Gens de Paris.*
- Paul André**
et **Arthur Daxhelet** : *La Prose et les Vers.*
- Robert-E. Mélot** : *Les Journaux et les Revues.*
- Paul André** : *Le Drame et l'Opéra.*
- Ray Nyst** : *Les Salons et les Ateliers.*
- Eugène Georges** : *Les Orchestres et les Virtuoses.*
- Fernand Germain** : *Les Champions et les Records.*

La Belgique Artistique et Littéraire

s'est assurée, d'autre part, la collaboration régulière de personnalités politiques éminentes de tous les partis, qui traiteront en toute indépendance les questions importantes de l'actualité politique nationale.

Les quatre premiers articles de cette série seront :

La Désertion rurale;

Un Grand Parlement : Le Congrès national;

La Responsabilité de la Belgique dans la crise internationale;

L'Evolution des Partis et des Hommes politiques en Belgique.

respectivement signés par :

MM. Emile TIBBAUT

Paul HYMANS

Emile ROYER

Léon THÉODOR

Membres de la Chambre des Représentants.

A tous ces articles sensationnels s'en ajouteront nombre d'autres qui assureront aux vingt-quatre fascicules, abondamment illustrés, d'une centaine de pages chacun, que *La Belgique Artistique et Littéraire* publiera en 1913 une variété et un intérêt de tout premier ordre. A côté des noms des littérateurs, érudits, historiens et critiques les plus brillants de Belgique que la Revue s'honore de compter parmi ses collaborateurs, se trouveront ceux des écrivains plus jeunes promis à la notoriété sur la foi des assurances que donnent leurs œuvres déjà remarquées.

De la sorte, *La Belgique Artistique et Littéraire* qui prétend n'être l'organe d'aucune coterie et qui accueille tous les talents venus à elle en toute indépendance, réalisera de mieux en mieux son programme et méritera, elle ose l'espérer, la faveur et l'approbation de tous ceux qui ont à cœur le succès et le légitime éclat de nos Lettres.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

à renvoyer aux bureaux de la Revue

26-28, rue des Minimes, BRUXELLES

Veillez m'inscrire pour un abonnement de { *un an au prix de 12 francs.*
six mois au prix de 7 francs.

à La Belgique Artistique et Littéraire, cet abonnement prenant cours
le

(Les abonnements partent du 1^{er} octobre ou du 1^{er} avril)

Nom :

Adresse :

SIGNATURE :

faite à son profit. Il n'en est même pas plus souriant, car, chacun le sait, c'est non seulement un sauvage, mais c'est un grognon ; il passe sa vie à grogner contre l'humanité, mais il le fait avec infiniment d'esprit, avec la plus parisienne des rosseries.

Je ne suis pas spécialement chargé de vous parler d'art pictural. Il est vrai que n'étant pas le critique littéraire de la revue, j'ai étudié déjà deux ou trois livres ici ; je ne suis pas chroniqueur musical et j'ai éreinté de Bussy au profit de d'Indy ; rien ne doit m'être étranger ; je traite tour à tour : théâtre belge, musique belge, littérature française, art militaire, peinture, politique ; et je m'acquitte de tout cela, moi, le grave poète tout à fait dépourvu de la fibre spirituelle, avec un brio que je suis seul à remarquer.

Ainsi, vous me direz que vous connaissez Degas ? Ah ! vous savez qu'il est un des maîtres de l'impressionnisme et qu'il lui est arrivé de peindre d'exquises danseuses travaillant difficilement à acquérir leur gracieuse légèreté ? Vous avez lu, comme moi, en 1903, la remarquable étude que lui consacra Camille Mauclair dans la *Revue*



de l'Art (1) ? Mais alors, que vous apprendrais-je, si je vous analysais son art raffiné ? Il n'est même pas nécessaire que je vous signale la subtilité de ses dessins, leur nervosité, leur sensibilité : vous n'ignorez pas que, comme Ingres, il aime les *valeurs tactiles*, mais qu'il a cette supériorité sur le portraitiste célèbre de Berlin, d'exprimer l'émotion, la passion, la rêverie, et qu'au lieu d'être un intransigeant classique, il préfère être volontiers bizarre ou vulgaire...

(1) Tome II, p. 281

Alors, que vais-je faire ici ?... Je gage que vous êtes là, bourgeois indulgents et confrères sévères mais injustes, à m'attendre au carrefour de la difficulté... Par une de ces fantaisies qui me sont familières, je m'en vais vous dire deux mots, à vous, bourgeois, à vous, confrères !

Comment ! Vous trouvez, d'abord, excessif de donner *cinq cent mille francs pour un tableau !... Moi pas ; je trouve qu'on agit mieux en dépensant son or pour acquérir un tableau qu'en se payant des distractions perverses, vicieuses ou maladives. J'estime qu'il vaut mieux acheter une toile que de couvrir de pierreries et de fourrures rarissimes le corps d'une courtisane, la gorge d'une hétaïre, les membres d'une péripatéticienne de l'Amour vénal.*

Ensuite, vous voilà tout jaloux de la célébrité et de la richesse de Degas ! Ce mot : « Degas », vous emplit la bouche. Pauvres vous : mais Degas, à vos yeux et aux miens, avait-il besoin de cette surenchère de « nababesses » pour mériter la renommée et la gloire ? *Le prix inattendu de son tableau ne lui donne pas plus de prix dans mon estime. Et enfin, vous imaginez-vous que Degas a touché quelque chose de tout ce bel or répandu ? Non ! Degas a vendu son tableau, naguère ; il en a eu cinq cents francs ; que lui faut-il de plus, en somme : son œuvre appartenait à la collection Rouart ; lui, il n'en a été que l'auteur ! Peuh ! un auteur... un peintre !*

Cela nous fait bondir de voir qu'il n'existe pas de droits d'auteurs pour les peintres et les sculpteurs. Vous connaissez le dessin d'Abel Faivre : une vente de tableaux ; un monsieur en achète un et le paie en nombreux et beaux billets ; deux gosses, sur le seuil de la salle, deux gosses déguenillés, misérables et transis, regardent ; et l'aîné dit au plus jeune : « Tiens ! ça : c'est un tableau de papa ! »

C'est une iniquité. Degas aurait pu, le jour même où l'on payait son tableau cinq cent mille francs, avoir faim, on ne lui aurait rien dû, rien, et peut-être eût-il été obligé de barbouiller une croûte de commerce, de vente facile pour se mettre une croûte sous la dent !

La faim ? Eh ! oui, la faim, belles dames et beaux messieurs. Et ce n'est pas leur faute, aux artistes, s'ils manquent souvent d'argent : ils vendent peu, ils ont tant à payer, depuis la couleur, les pinceaux, les toiles, les modèles, jusqu'à leurs cadres et leur loyer. La faim ? Cela

vous fait sourire qu'on puisse avoir faim à en trembler de fièvre, en ce siècle pratique. La famine d'un jour ne compte pas, allez ; celui qui a connu l'angoisse du ventre creux pendant quatre jours pourrait vous en parler.

Au reste, ce succès et cette gloire qui viennent effleurer (de loin !) Degas ne l'empêchent pas d'être presque aveugle. Il a voulu revoir la toile qui fut achetée à un tel prix. Revoir ? Enfin, en y promenant les mains il a pu se rendre compte de sa valeur. Et son mot fut à peu près celui-ci :

« *Evidemment, celui qui a peint ce tableau n'est pas tout à fait un imbécile. Mais celle qui pour l'avoir a donné une telle somme, n'est certes pas... (gazons !) très spirituelle.* »

Degas est un grognon.

Thomas VINÇOTTE.

Des artistes, des amis, un bourgmestre, deux ministres à portefeuilles et deux ministres d'Etat se sont réunis, le dimanche 15 décembre dernier, pour fêter, congratuler, féliciter, et célébrer Thomas Vinçotte. Je n'y étais pas : ce jour-là, en société de Jules Noël, du compositeur Van den Eeden — dont la Monnaie nous promet depuis trois mois une reprise de *Rhena*... —, du critique Fabrice Polderman, je bavardais, à Mons, d'art, de musique et de littérature, en savourant un chaleureux vin de Bourgogne. Ainsi s'explique que je n'entendis point le discours de M. Max, que je n'ouïs pas le speech de M. Baetes, élève de Thomas Vinçotte, et que je ne fus pas là pour m'émouvoir, comme il convenait, quand, en remerciant, le héros évoqua ses confrères morts — les confrères intéressants sont toujours morts, hélas ! —, les Vander Stappen, les Dillens, les Meunier et, ayant salué — bonjour ! ça va bien ? pas mal ? Et toi ? — la mémoire de Léopold II, de la comtesse de Flandre et du duc d'Ursel, félicita le roi Albert et la reine Elisabeth d'encourager ceci, de protéger cela, de comprendre si bien, de tant aimer... l'art, la Beauté et la Vérité... — J'ai beaucoup perdu : car j'estime qu'après un discours aussi macabre, aussi funèbre, dit, sans doute, avec pompe, ce n'est ni la *Brabançonne*, ni *Vers l'Avenir* qu'il fallait entonner, mais bien quelque « chanson pour rire » : dame, sur la terre, il n'y a pas que les morts ; il y a de bons vivants : alors, pourquoi leur faire de la peine...

Je regrette surtout mon absence parce que je n'ai pu voir l'album de luxe qu'on remit à Thomas Vinçotte et, pourtant, j'aurais bien voulu y lire les commentaires d'Arnold Goffin et de Paul Lambotte. Ils doivent être intéressants et j'aurais pu, comme d'autres pillent autrui pour exprimer leur pensée, résumer ici les éloges de ces deux esthètes *di primo cartello*.

Hélas ! que voilà bien de ces tours de la fortune. Me voici obligé d'écrire ce que je pense de Thomas Vinçotte. — Mon Dieu ! prenez cela comme vous voudrez : Vinçotte est un artiste probe, honnête, fortement épris de son art ; il a certainement un idéal, mais peut-être cet idéal est-il quelque peu incertain dans son esprit, à cause de l'éclectisme qui, chez lui comme chez beaucoup d'autres, semble partager l'inspiration entre l'obéissance aux leçons de la sculpture italienne et le goût pour le néo-classicisme. Parfois, Vinçotte me paraît suivre le réalisme distingué qu'illustra Carpeaux, et, alors, je vois dans son œuvre une influence inconsciente mais réelle des grands modèles : celle-ci n'est-elle pas sensible dans sa recherche, parfois très marquée, de l'élégance et de la sveltesse ? D'autres fois, le naturalisme intégral de Meunier et de Rodin, ici plus pondéré et plus éloquent, là plus poétique et plus agressif, rappelle chez lui la manière aiguë du grand Florentin Donatello : et alors, Vinçotte nous décrit des modèles élancés, puissamment musclés, énergiques et expressifs.

Qu'on n'aille pas s'imaginer que j'accuse Thomas Vinçotte de n'être point personnel. Je ne veux faire aucune restriction à son sujet. J'essaye de marquer, *selon mes seuls yeux*, les parentés que me révèle son art tout à la fois robuste et exquisement gracieux. Et si vous pouviez me dire : un tel, grand critique d'art devant le public,



pense tout autrement que vous, j'esquisserais un joyeux entrechat, tout fier d'avoir eu, comme diraient mes amis, une idée qui était bien à moi. Naïveté pour naïveté, j'aime mieux avouer tout bonnement que l'auteur du *Giotto enfant* et du *Dompteur de Chevaux*, sans me donner le frisson qui fait se pâmer les belles petites madames à la mode, m'enthousiasme assez pour que je lui envoie, d'ici, l'expression peut-être un peu irrespectueuse, mais en tous cas sincère, de mon admiration et de mon estime.

En somme, à quoi sert l'opinion des critiques ? Degas va nous le dire. Comme on lui contait un jour qu'un méchant mais influent Aristarque (ou Zoïle) le démolissait copieusement dans un « premier-Paris » du matin, Degas ricana et dit :

« Mes yeux n'y voient plus. Je ne pourrai pas lire mais je comprends à vos explications. Le public lira mais ne comprendra qu'une chose : Degas existe encore puisqu'on l'attaque. Et, au fond, cet article qui vous fait plaisir, mes amis, moi... je m'en f... ! »

Gageons que Thomas Vinçotte commencera l'an 1913 (que je lui baille heureux et bon, comme à vous tous, mes lecteurs, ainsi qu'à moi) en disant : « Je me f... de ce

MAURICE GAUCHEZ.

LES GENS DE PARIS

J'ai trouvé le maître Xavier Leroux, retour de Bruges, plein de mélancolie et même d'indignation. Cela ne l'a pas empêché de me faire l'accueil charmant, plein de bonhomie, dont il a coutume.

— Eh bien, lui dis-je, vous avez vu Bruges ?...

L'auteur du *Chemineau* éleva vers le plafond du Conservatoire Fémina, qu'il dirige, des yeux étonnés.

— Ils ont tué Rodenbach, ils tuent maintenant leur ville !...

Or, M. Xavier Leroux est un admirateur fervent de

Rodenbach. Par le poète, il a aimé la Ville. Comme l'Opéra-Comique répète un drame lyrique tiré par lui du *Carillonneur*, il s'est rendu à Bruges, avec M. Albert Carré, M^{me} Marguerite Carré et le dessinateur Jusseume, en vue de situer exactement l'action brugeoise sur la scène de la salle Favart. Et M. Leroux, l'âme pleine du plus beau roman qu'aient produit encore les lettres belges, s'est senti crucifié à chaque détour de rue. En vérité, Joris Borluut, avec ses chagrins, ses colères et ses révoltes, habite plus que jamais en lui.

— Il y a des trolleys à Bruges !...

Xavier Leroux est entré chez un perruquier de la Grand-Place, histoire de se faire raser. Et il a exprimé à cet indigène son indignation, — d'autant plus vive que s'il venait de voir les trolleys et les fils, il n'avait pas vu de tramway...

— De tramway ?... Mais, Monsieur, il n'y en a pas !

— Il n'y en a pas ?... Mais les trolleys, alors ?...

— On les a placés voici pas mal de temps déjà... Les tramways viendront plus tard. A Bruges, c'est toujours comme ça...

Xavier Leroux me répéta ces propos avec une gaieté qui s'alliait de désespérance.

— Bruges est en somme un musée !... Imagine-t-on des omnibus dans les salles du Louvre !...

Et nous parlâmes du *Carillonneur*.

— La composition de cette œuvre, me confia l'auteur de la *Reine Fiammette*, aura été l'un des plus doux moments de ma vie. Je l'ai écrite à la demande de M^{me} Rodenbach, qui réalise ainsi l'une des plus chères pensées de son mari... C'était le désir du poète que de voir porter à la scène l'action du *Carillonneur*. Déjà quelqu'un avait tenté la chose, tiré du roman une façon de comédie que l'Odéon a reçue, mais dont M^{me} Rodenbach a empêché la représentation : elle ne jugeait pas que la gloire de Rodenbach se pût accommoder de cette mise en pièce... C'est elle qui m'a prié d'écrire le livret moi-même. J'y ai travaillé sept mois, dans l'enthousiasme et dans la foi. Le point final mis au dernier tableau, je lui portai le drame. Elle voulut bien s'écrier que Rodenbach eût été content de moi. Elle ne fit d'objection qu'au sujet de l'acte dernier, ne le trouvant pas dans la note voulue... Et alors, me disant que

son mari avait toujours rêvé voir le *Carillonneur* à la scène, M^{me} Rodenbach — qui vit dans l'amour pieux de cette grande et pure mémoire — sortit d'un tiroir des notes manuscrites du poète, tout un scénario, fait par lui, de ce dernier tableau, qu'il prévoyait difficile, dont il avait voulu simplifier l'élaboration, par avance, à son collaborateur éventuel... C'est d'après les notes mêmes de l'auteur que j'ai écrit le tableau final du *Carillonneur*, le suicide dramatique de Borluut, là-haut, dans le beffroi, tandis que défile, sur la Grand'Place, le cortège sacrilège exaltant la création du Port...

Ainsi parla Xavier Leroux, dans le petit salon clair du Conservatoire Fémina. Il ajouta qu'il avait gardé à l'œuvre, autant que possible — car le théâtre, fatalement, exige la matérialisation, la concrétisation du Rêve ! — son atmosphère, sa couleur, son mouvement, cette exaltation lyrique qui fait du roman un chant d'amour magnifique en l'honneur de Bruges... A l'heure où paraîtront ces lignes, le *Carillonneur* aura sans doute vu les feux de la rampe. Vous en saurez alors autant que moi concernant sa réalisation musicale. J'ai conseillé à Xavier Leroux d'en interdire systématiquement les représentations à Bruges... Il s'est mis à sourire, et m'a appris que Gand avait déjà sollicité de lui l'honneur de la première représentation en Belgique, qui concorderait de la sorte avec l'exposition universelle.

Et j'ai trouvé cela très bien. Gand a décidément le cœur noble et grand. Elle a oublié les ironies et les rigueurs de l'*Art en Exil*. Elle a accueilli la statue du poète, refusée par Bruges imbécile, au cœur étroit et sec. Gand a bien mérité de nous, c'est-à-dire de tous ceux qui ont aimé, aiment, et aimeront Georges Rodenbach...

.....

Puisque je parle des littérateurs belges, disons tout de suite que la Comédie-Française aura joué, quand paraîtront ces lignes, un acte de M. Valère Gille : *Le Sacrifice*. M. Valère Gille est le troisième poète belge joué chez Molière, Rodenbach ayant été le premier, avec le *Voile*, et Francis de Croisset le second, avec le *Paon*. Le *Sacrifice* est un à-propos en vers destinés à commémorer la naissance de Racine. On y voit une jeune actrice, qui apprend le rôle de Phèdre, désespérer par ses rigueurs un chevalier

amoureux d'elle. Celui-ci juge que l'art est décidément pour lui un rival trop heureux. Il cherche à détourner l'artiste de cette passion qui fait tort à la sienne. Mais c'est en Racine que son amante rebelle trouvera l'énergie nécessaire à sa victoire. Et quand le chevalier l'aura laissée, comprenant la vanité de ses espoirs, la jeune femme, enfin seule ! — adressera au grand tragique quelques strophes enflammées que l'on dit du plus bel effet.

Cet à-propos, on le voit, sort du genre, et plaira par son ingéniosité. L'on m'a dit le plus grand bien des vers, qui sont du meilleur Valère Gille. Réjouissons-nous à l'avance du succès que ne peut manquer de remporter, avec Madeleine Roch et Dessonnes comme interprètes, le poème racinien de notre compatriote.

— Vive nos autes !...

Mais puis-je parler wallon au moment où M. Wildiers exalte de façon si éloquente la langue de ses pères ?... J'ai souvent exprimé mon admiration sans réserve pour le mouvement flamand, né du plus légitime orgueil. J'ai connu et aimé ses chefs, qui ne sont pas ce qu'un Rodolphe de Warsage pense. J'ai donc toute latitude pour écrire ici aujourd'hui que M. Georges Ista — rencontré hier à Paris — est l'un des plus rares et des plus savoureux écrivains de Wallonie.

M. Georges Ista publie hebdomadairement dans l'*Express* de Liège des dialogues « wallons » qui laissent loin derrière eux... bien des dialogues français. Il arrive souvent aussi que ces deux seules colonnes de journal valent bien des pièces wallonnes — entières. Il est impossible de dire avec quel esprit, quelle observation avisée et plaisante, M. G. Ista traduit la vie locale, croqué, en deux réparties, ses types populaires. La langue qu'il emploie — et qui n'est pas le patois wallon, mais le français liégeois, aussi savoureux que celui de la famille Beulemans — est une source infinie et irrésistible de gaieté. M. G. Ista, en l'employant, accomplit une œuvre folklorique d'une inappréciable saveur. Par elle, la vie déborde de ses amusantes fantaisies, que l'auteur, espérons-le, réunira un jour en volume, un volume qui sera la joie de tous les Liégeois, de tous les Belges qui connaissent bien Liège, et de tous les Français qui y ont passé...

Souhaitons que la modestie un peu timide de M. G. Ista

ne l'arrête pas devant ce devoir. C'est le malheur des fils de Liège que de douter d'eux, de se recroqueviller sur eux-mêmes, comme avec la peur du soleil et du bruit. M. G. Ista est sans doute à l'heure actuelle le littérateur wallon ayant le plus de talent. Nous lui devons la révélation livresque de ce langage liégeois qui, unique au monde, déformant le français avec un pittoresque inexprimable, obtiendrait, porté à la scène et parlé à Paris, un succès égal, sinon supérieur, à celui du langage marollien. En attendant que ce jour luise, je veux, au nom des Liégeois de Paris, remercier M. Georges Ista, qui nous apporte ainsi, en ses deux colonnes hebdomadaires, l'âme même, le reflet, la couleur, — l'odeur de la patrie lointaine...

On a ouvert, à la Galerie Georges Petit, rue de Sèze, une exposition de peinture sous ce titre : « La Comédie Humaine ». Balzac n'y est pour rien. Les Belges y sont pour quelque chose. J'ai trouvé là Rassenfosse, qui est vraiment un artiste admirable, légitimant une autre gloire que celle qui déambule entre l'église Sainte-Foi et la chapelle de l'Éwaré ; Van Offel, qui ne connut guère jusqu'ici que l'approbation d'Anvers, un peu encline à peser le talent à la livre, à le mesurer à l'aune ; C. Van Offel possède cependant un talent personnel peut-être unique en Belgique ; il y a là aussi Lempoels, dont il n'est plus besoin de faire l'éloge... Je souhaite vivement que l'œuvre toute jeune des Amitié françaises-wallonnes, dont je vous parlais l'autre jour, arrive à organiser à Paris des salonnets réservés exclusivement aux artistes de chez nous, trop peu connus ici, et souvent autrement dignes de l'être que bien des artistes français, exaltés par la Ville Lumière...

J'hésite à vous parler théâtre. La production s'obstine en une médiocrité que n'arrivent pas à masquer les communiqués laudatifs. En fait, la seule pièce d'Henri Bataille, *Les Flambeaux*, fait réellement honneur, depuis l'ouverture de la saison, aux lettres françaises. Le vaudeville, de plus en plus, abonde. La revue nous submerge. Je veux cependant signaler aux amateurs de vers — il en est quelques-uns encore — une petite pièce de M. Léo Larguier : *L'Heure des Tziganes*, jouée à l'Odéon, et qui est comme une oasis délicieuse dans le sahara dramatique que nous traversons. Je sais bien que M. Léo Larguier

n'honore de sa poésie aucune des revues petites ou grandes de la rive gauche... Mais son œuvre n'en est pas moins d'un charme, d'une mélancolie, et — disons-le — d'une beauté irrésistibles. Sans doute rien d'aussi pénétrant, d'aussi senti, d'aussi douloureusement intime et tendre n'avait été écrit depuis l'admirable *Ermione* de Samain..... On retombe en plein Cabotinville avec la « création » récente de la *Fille Elisa* par M^{lle} Régina Badet. On pleure sur la littérature gâchée... Ah ! la littérature !... ne gâche-t-elle pas à son tour ?... N'est-ce pas abominable, que cette exhumation des lettres de Juliette Drouet à Alphonse Karr ?... Hugo cocufié par Karr !... Juliette adultère !... M^{me} Séverine, elle, se réjouit, trouve que cela venge la morale et Adèle Hugo. En vérité, il ne nous manquait plus que cette désillusion-là !... Hugo, l'Empereur des Poètes !... il n'aura pas eu que le génie pour le rapprocher de Napoléon !...

Fatalement, le nom est venu sous ma plume. Car Paris ne nous offre que l'effigie et les souvenirs de l'Aigle. S'il planait encore au-dessus de l'Élysée, ce serait lui qui, le 14 janvier prochain, y descendrait — au lieu de M. Léon Bourgeois ou M. Deschanel. On chauffe Paris à blanc. Rien n'a été négligé. L'empereur est au théâtre, chez le marchand d'estampes, chez le marchand de tableaux, chez le débitant de cartes postales. Le verrier donne sa forme au vase qu'il souffle. Le calendrier reproduit son image. Il est dieu, table, cuvette. Il est dans la boîte de soldats de plomb que Noël découvre aux Galeries La Fayette, parmi ses grenadiers, parmi ses maréchaux. Il est, en caoutchouc, dans le rayon des poupées aux couleurs inoffensives. On lui presse le ventre, et il siffle, comme un pantin... Où ne l'ai-je pas vu ?... Des bouquets de violettes — vous l'ai-je dit ? — sont jetés, aux Invalides, sur le Tombeau... A quoi bon tout cela ?... Napoléon est mort. Victor ne le remplacera pas. C'est encore une mode...

Une mode, je pense,

Qu'on verra revenir plus d'une fois en France !...

A défaut d'empereur, Paris s'offre des princes. Vous avez vu M. Paul Fort. Vous verrez peut-être M. Henri Nère. Depuis hier, nous avons des princesses, grâce à *Fémina*. M^{me} Sarah Bernhardt est princesse des comédiennes, M^{me} Marcelle Tynaire princesse des romancières.

M^{me} de Noailles princesse des poétesses. J'aime l'avènement de la divine comtesse. Mais n'aurait-on point dû princéssiser aussi M^{me} Colette Willy ?...

L'auteur délicieux des *Vrilles de la Vigne* occupe en ce moment la chronique parisienne. Elle se marie, Colette Willy. Elle épouse M. de Jouvenel, journaliste, auquel elle offrira avant peu — disent les langues méchantes — un vif sujet de satisfaction. Tel journal annonce un post-scriptum à la quadrilogie fameuse : *Claudine en couches*. Et l'on comprend maintenant pourquoi M^{me} Sidonie Colette — selon le texte des bans — quitte le Music-Hall, pourquoi la Vagabonde s'arrête. C'est un peu forcément. Souhaitons-lui d'heureuses relevailles, une vie calme, dans un bonheur bourgeois... et la réalisation des promesses admirables que nous fit jusqu'ici son œuvre. Nous avons des raisons d'aimer particulièrement M^{me} Sidonie Colette. Elle est née à Bordeaux, c'est vrai, mais ses parents sont Belges. C'est du sang de chez nous qui coule dans les veines de cette belle fille grasse et blonde, dont j'ai vu un matin les portraits d'enfant chez feu Eugène Landoy, qui était son cousin... Portraits de petite fille quelconque, aux grands yeux, aux tresses tombantes... Non, non, ce n'est pas là la gobette de Montigny... C'est une petite fille promise à l'effacement quiet des existences de province... Ô surprises de la destinée !...

Il n'y a pas que Colette Willy qui suive les conseils de M. Piot : il y a encore M^{me} Cora Laparcérie et M^{me} Emilienne d'Alençon. Et tout Paris est en extase. Montmartre exulte. Les chansons foisonnent. Que de pain — de riche pain ! — sur les planches !... Les trois maternités, le départ de Fallières !... Honneur à la *Lune Rousse*, qui a trouvé un sobriquet de plus au président sortant !... Un sobriquet sublime !... Un sobriquet définitif !...

ARMAND-LE-DÉBONNAIRE

OU

ADIPEUX-ROI !

Le malheureux Fallières aura bu, jusqu'à la lie, le calice. Paris vend maintenant en une brochure réjouissante l'histoire de sa vie. On le prend aux ères fuligineuses : Armand-le-Débonnaire, époque incertaine, on ne connaît rien de lui, il n'a rien fait... Seuls les ménestrels

de Montmartre ont dans leurs chants gardé son nom, qui de la sorte nous parvint. Tout l'écrit est d'une belle saveur, d'une truculente rosserie. Il a de quoi faire hésiter l'heureux élu de demain. Que ce soit Deschanel, Pams, Bourgeois ou Dubost, les soutes sont pleines, les arsenaux garnis. Chansonniers, à vos pièces ! (d'ombres) !... Caricaturistes, à vos lavis ! (on va *lui* serrer lavis !) En joue !.. Feu !.. Et en voilà encore pour sept ans.

Adieu, Fallières. Tu t'en vas au bon moment. L'horizon est noir. Des responsabilités menacent, qui eussent pu troubler ta digestion. Paris se recule, dans l'appréhension des conflits, cache son or, interrompt ses affaires, refuse une fourrure à ses filles ; des joailliers sautent ; des couturières suspendent leurs paiements ; tu règnes sur un volcan, Fallières. Va-t-en donc. Laisse la suite à Bourgeois, qui te ressemble au moral de façon étonnante. L'histoire seule s'occupera désormais de toi. Elle dira que sous ton règne les peintres dont on vendait rue Drouot les toiles 478,500 francs ne touchaient pas un sou de cette fortune, — et elle te crachera à la figure le nom de Degas, qui meurt pauvre place Clichy durant que les marchands font de l'agio sur ses tableaux. Elle dira...

Mais si nous entreprenons de parler du Falliérat, il y faudra plus que ce numéro de la *Belgique*. Ce sera pour une autre fois.

LÉON TRICOT.

LA PROSE ET LES VERS

Gérard HARRY : LE MIRACLE DES HOMMES (Larousse à Paris).

Georges RENCY : PROPOS DE LITTÉRATURE (Association des Ecrivains Belges) et L'ÂÏEULE (l'Édition Populaire). —

Lucien SOLVAY : LA CRISE DES ARTS (Hayez). — Commandant A. E. M. **René BREMER** : PATRIOTE AVANT TOUT ! (Lebègue). — **Horace VAN OFFEL** : LE RETOUR AUX LUMIÈRES (Lamertin).

Le Miracle des Hommes est celui qui a permis à ces êtres frappés par les plus cruelles infirmités de ne pas vivre une lamentable existence de déçus, mais de suppléer par un instinct merveilleux, par des dons déconcertants et par l'extraordinaire déve-

loppement exceptionnel de certains sens aux ressources dont la nature les a privés. M. Gérard Harry a étudié ces cas émouvants ; il a approché quelques-unes de ces créatures et il s'est senti pris non seulement d'une sympathie profonde, mais aussi d'une immense admiration pour ces déshérités incapables de voir, d'entendre et de parler.

C'est surtout d'Helen Keller qu'il s'agit dans le livre dont j'achève la lecture avec une émotion considérable. On se souvient que c'est ici, dans notre livraison d'octobre 1908, que M. Gérard Harry publia une étude où il attirait pour la première fois l'attention sur l'étonnante aventure de cette jeune fille intelligente, érudite, — heureuse beaucoup plus que la plupart de ses semblables que nul accident cependant n'a privées de l'usage de tous leurs sens normaux. Aujourd'hui, notre sympathique collaborateur développe, dans un livre qui fera sensation chez les savants et chez les philosophes autant que chez les artistes, les idées qu'il avait ébauchées naguère. A ce qu'il dit de la jeune Américaine prodigieuse, il ajoute les considérations tout aussi originales que lui a suggérées la visite faite par lui aux sœurs Marie et Marthe Heurtin, les sourdes-muettes-aveugles pensionnaires d'un établissement religieux du Poitou, ou encore le cas, toujours identique, de Laura Bridgeman.

On lit dans le *Miracle des Hommes* un récit, plus attachant qu'un roman aux dramatiques péripéties, de ce que fut la jeunesse, de ce qu'est l'existence actuelle d'Helen Keller. On y voit comment, l'énergie aidant les dons les plus rares du raisonnement et des perspicaces deductions, une créature humaine a pu, en marge de toutes les habitudes, en négation de toutes les traditions et même de toutes les croyances, sortir de la géhenne d'ombre et de silence, n'être ni une ignorante ni une incapable. Bien au contraire : peu de femmes possèdent une science aussi vaste et surtout une faculté d'assimilation et d'interprétation aussi vive que celles dont chaque jour Helen Keller donne le magnifique témoignage.

Or, c'est là que s'affirme l'intérêt capital du livre de M. Harry. Nous sommes amenés à nous poser toutes les questions angoissantes que l'auteur s'est posées quand il s'est trouvé en présence de ce mystère d'une création totale surgie en dehors des règles et des fois traditionnelles. M. Harry interprète ce miracle et le commente avec une largeur de vues dont on garde une impression très forte.

M^{me} Georgette Leblanc-Maeterlinck, voyageant il y a quelques mois en Amérique, a été visiter plusieurs fois la jeune Helen en sa villa de Wrentham près de Boston. Elle a constaté avec un trouble déconcerté que c'est dans des « ténèbres limpides » que vit celle qui inspire de l'admiration et non de la pitié. Aussi la grande artiste, écrivant à son ami qui la reproduit en préface à son livre, une lettre enthousiaste, a-t-elle pu y dire avec raison que l'existence d'Helen Keller « symbolise l'effort de l'humanité qui, surmontant les ignorances, va droit vers la lumière. »

* * *

Présidant l'autre jour à Paris le banquet du Cercle de la Critique, M. Paul Reboux prononça un discours et le commença en définissant le vrai critique. Celui-ci doit avoir, dit-il, le goût de

l'hostilité, la véritable passion du ressentiment de ses confrères. Dépouillée de son exagération paradoxale l'idée est pleine d'exactitude. Le critique qui fait métier de juger les œuvres des autres ne doit accepter aucune opinion toute faite; son admiration ne sera jamais moutonnaire; nulle considération d'amitié, d'intérêt ne provoquera son indulgence. Mais est-on jamais impunément libéré de toutes ces contingences? — Oui, si l'on prétend au titre de critique impartial et justement sévère.

M. Georges Rency a donné bien souvent des preuves de la plus farouche indépendance. Comme il joint à cette qualité rare un don très personnel de perspicace et de rapide jugement, une faculté d'analyse nette et sûre, et aussi une érudition solide, il s'est taillé une réputation méritée de critique qu'on écoute, qu'on approuve volontiers, qu'on craint souvent. Aussi les articles qu'il publie tous les mois dans la *Vie Intellectuelle* méritent-ils d'être réunis: aux *Physionomies littéraires* d'il y a deux ans succèdent les *Propos de Littérature*. Les maîtres du passé, quelques contemporains étrangers et plusieurs Belges notoires ont fourni l'occasion des pages, d'une allure très personnelle et d'un intérêt constant, que M. Rency nous offre dans une forme définitive.

Il ne cherche jamais à mettre une sourdine à ses enthousiasmes, pas plus qu'il n'apporte de ménagements à ses reproches et ses dédains. Tout le monde ne partagera pas les idées très entières de M. Rency; mais il serait injuste que chacun ne louât point la conscience et la science qu'il prodigua dans leur exposé.

* * *

En même temps que cet ouvrage de critique m'est parvenue une brochure que je signale très volontiers; elle est la sixième parue d'une collection populaire à bon marché éditée simultanément à Paris et à Bruxelles. Pour trois sous, le lecteur peut posséder un roman tout entier, ou une série de contes d'une excellente tenue littéraire. En l'occurrence, c'est de *l'Aieule* qu'il s'agit, cette touchante étude psychologique dans laquelle Georges Rency se révéla naguère un romancier capable de charpenter une œuvre originale et solide.

* * *

M. Lucien Solvay ayant eu à prononcer un discours dans la séance annuelle publique de la classe des Beaux-Arts de notre Académie royale, a choisi ce thème: *La Crise des Arts*. En une forme évidemment élégante et châtiée, l'éminent Directeur de la Classe a défendu des idées pleines d'intérêt et d'ingéniosité, étayées par une documentation savante, dans le dessein de prouver qu'« aucun temps n'a donné le spectacle d'une pareille impatience de renouvellement, de marche en avant, de progrès, mais aussi de tâtonnements et même de reculs ».

Bien entendu ce n'est pas sur des paroles de découragement que se termine l'exposé d'une situation aux yeux de M. Solvay inquiétante. Il y a crise, montre-t-il, il y a état morbide, mais non pas mort irrévocable. La réaction nouvelle doit être espérée, peut-être attendue; elle est imminente et elle sera salutaire.

« Le siècle a changé d'idéal » : n'est-il pas naturel qu'on cherche des formes neuves capables d'exprimer cet idéal ? Il ne nous faut donc qu'un peu de patience...

* * *

Le réveil du sentiment patriotique est incontestable ; tout au moins se dénonce-t-il chez la plupart des peuples européens et la France en donne, elle, le spectacle le plus magnifique et le plus fécond en enseignements et en garanties.

Le Belge, lent à s'émouvoir, difficile à passionner, à arracher à ses habitudes et ses croyances même si elles sont mauvaises et périlleuses, ne se livre pas encore avec beaucoup d'ardeur aux généreuses suggestions de la ferveur nationale et de la foi agissante qu'elle engendre.

C'est pourquoi ceux qui voient l'urgente nécessité de donner à nos compatriotes la conscience civique qui leur manque ou qui est trop endormie en eux, doivent parler, doivent de toute urgence s'efforcer à communiquer leur enthousiasme et à réveiller les torpeurs. La croisade est entreprise ; elle porte ses premiers fruits ; elle donne les meilleurs espoirs.

De ceux qui la dirigent, le commandant René Bremer est un des plus ardents comme un des plus adroits. Dans un livre écrit avec une méthode clairvoyante et une argumentation persuasive, ce savant inventeur réputé dans le monde militaire étranger, a fait preuve des dons les plus sûrs du psychologue et de l'éducateur avisé. Son but est de montrer comment et pourquoi les efforts du maître d'école et ceux de l'officier doivent être coordonnés. Leur association permettra de faire des enfants et des jeunes gens dont ils doivent façonner l'esprit et influencer les mentalités, des citoyens capables d'honorer et de défendre la Patrie, ce qui est la seule façon de vraiment l'aimer.

Le livre du commandant Bremer est un manuel de civisme pratique, mais c'est aussi un émouvant bréviaire de foi patriotique. Les éducateurs de la jeunesse en devraient tous ici faire leur guide et leur conseil.

* * *

M. Horace Van Offel aime à se pencher avec pitié sur les souffrances, sur les déchéances humaines. Il trouve pour raconter des existences lamentables, pour narrer des épisodes de détresse ou d'angoisse, des mots simples mais profondément touchants ; il a des façons un peu frustes de dire ce qui est déchirant ou pathétique chez les êtres réprouvés ou malchanceux, mais l'impression que produit ce style dépouillé, en apparence tout au moins, de tout artifice n'en est que plus forte et plus sûre.

Le Retour aux Lumières est une longue nouvelle ; deux autres, beaucoup plus brèves, forment l'appoint du volume de grand mérite que l'auteur des *Enfermés* vient de publier.

C'est l'histoire pitoyable d'une pauvre fillette, serveuse dans un bar anversois, qui connaît un jour, par l'amour charitable, un peu paternel, que lui voue un peintre généreux et sincère, le bonheur et la joie de la rédemption et du salut. Mais il faut voir bien

au-delà des détails de l'anecdote, notés au surplus avec un sens adroit du pittoresque : M. Van Offel aime à traiter, dans le conte comme au théâtre, ses sujets avec le secours des procédés symboliques dont il tire des effets heureux, souvent impressionnants. Ici encore Anvers, son port, son fleuve, sa vie grouillante de trafic, de labeur, de vice aussi, et le mystérieux relent d'exotisme qui monte de ses quais, de ses bateaux, de ses marins multicolores, dominant de haut les menus détails du récit.

De même quand il s'agit, dans les deux autres nouvelles, *Une nuit de garde* et la *Petite Anna*, du martyre que des soldats ivres et brutaux imposent à une pauvre venue chercher asile auprès d'eux, ou de l'affection attendrie naïvement née dans un cœur d'enfant pour un pioupiou sympathique que le hasard des manœuvres a mis en sa présence, c'est la même façon d'élargir la portée du sujet traité, de transformer le moindre personnage en un éloquent et presque allégorique spécimen d'humanité ou méprisable ou sympathique.

M. Constant Van Offel a dessiné pour commenter le texte de son frère, des illustrations qui évoquent avec un art suggestif les moments essentiels des trois drames remarquablement mis en scène.

PAUL ANDRÉ.

Charles CONRARDY : DE L'OMBRE SUR MA JEUNESSE. Poèmes. (Edit. du « Falot »). — **Germaine DE SMET** : LA PENSÉE ERRANTE. Poèmes. (Edit. de la « Belgique Artistique et Littéraire »). — **François LÉONARD** : LES AIGLES NOIRS. Pièce en trois actes (Collection « Junior »). — **Paul REIDER** : MARCEL RAUNY. Roman de mœurs. (Veuve Ferd. Larcier.) — **Alice COLIN** : EN GLANANT SUR LES CŒURS... (G. Piquart.) — **Théo DOEDALUS** : L'ANGLETERRE JUIVE : ISRAËL CHEZ JOHN BULL. (Veuve Larcier.)

L'attitude que prend volontiers la jeunesse actuelle, c'est le désenchantement absolu, non celui de René ou d'Antony, douloureux sentiment de solitude morale, mais un désenchantement fait de scepticisme, de négations, de cynisme, un désenchantement qui s'exprime en ricanements et en blasphèmes. Nos modernes jeunes hommes maudissent la vie avant de l'avoir vécue et s'efforcent de l'avilir pour se prouver qu'elle n'a aucun prix.

M. Charles Conrardy a subi, lui aussi, l'influence déprimante du pessimisme dont je parle. Il croit élégant de proclamer qu'il a perdu « la foi aux choses de la terre ».

Indécis, je ne sais ce que me veut la vie,

conclut-il.

Il intitule son recueil : *L'Ombre sur ma Jeunesse* et, encore au

printemps de son existence et de son œuvre, il dédie ses vers à l'Automne.

Mais nous pouvons en sourire. Ce n'est là qu'une pose, une concession au goût du jour. Quand M. Conrardy n'y prend garde, il est plein de l'enthousiasme qui sied à son âge. Alors, il a des accents qui nous plaisent par leur sincérité :

*Oh! cher été, prenez, prenez mon humble cœur,
Mon âme immensément sous vos parfums se ploie.
Voici mes vingt ans et voici mon amour...
Et je me sens joyeux et je me sens comme ivre...*

Ses émotions et ses aspirations trop souvent encore se confondent avec ses souvenirs littéraires, l'artiste n'est pas arrivé à la complète possession de son métier ; il semble même qu'il ne se soucie pas assez d'y exceller ; mais il y a dans ses poèmes quelques promesses : les traces d'une sensibilité délicate et d'une imagination fleurie.

* * *

Une sensibilité prompte à vibrer, le don de s'exprimer par des images, nous reconnaissons également ces qualités, garantes des belles œuvres poétiques, dans le livre de M^{lle} Germaine De Smet : *La Pensée errante*. Mais ici aucun souffle délétère qui ait desséché la pensée de l'écrivain, ni attristé sa jeune âme :

*Je rêve d'être celle dont le cœur palpite
Pour tout ce qui fut clair, immortel et divin ;
Qui sourit à la vie et, front haut, passe vite
En cueillant, çà et là, des fleurs sur son chemin.*

*Oui, je rêve ; et mon rêve est rempli de bruits d'ailes
Qui, larges, s'ouvriront pour un vol triomphal,
Oiseaux mystérieux, candides et si frêles
Qu'un souffle, qu'un rayon, qu'un parfum leur fait mal !*

Le rêve de M^{lle} Germaine De Smet est un rêve blanc, tout peuplé de fleurs et d'oiseaux, un rêve de vraie jeune fille, un rêve simple, un rêve fier aussi et tout tendu vers l'Idéal. Avec un art déjà sûr et une grâce charmante, elle l'exprime dans d'harmonieuses chansons rimées au jour le jour où se trahissent sa joie de vivre, de croire, et d'aimer tout ce que Dieu a fait de beau.

Un acte en vers, *L'Attente*, termine le recueil. Conçu dans la note maeterlinckienne, première manière, il paraîtra, je le crains, d'un symbolisme un peu froid. C'est une paraphrase de cette strophe de Grégoire Le Roy :

*Je suis assise à ma fenêtre...
Le Bonheur ne viendra-t-il pas ?
Hélas ! il a passé peut-être...
Je n'ai rien vu quand il passa.*

C'est un intéressant essai de « théâtre d'art ».

* * *

Tel se présente également le drame très sombre que M. François Léonard vient de publier dans la Collection « Junior » : *Les Aigles noirs*. Je veux dire que cette pièce, non plus, ne se propose pas d'observer ni de peindre la commune réalité, qu'elle en sort, au contraire, totalement pour nous mener dans un monde imaginaire de légende et de rêve. Les *Aigles noirs* sont une sorte de tragédie à la manière antique, où l'on voit des personnages d'un autre âge se débattre vainement sous les coups redoublés d'un destin aveugle. L'action se passe en 1149, au château d'Erbguenne, en Bretagne, près de la mer.

L'œuvre est construite avec habileté, le dialogue vigoureusement déduit. Nous frissonnons de je ne sais quel émoi qui entoure l'action, comme une atmosphère lourde et malsaine. L'humanité des héros que le poète a créés, bien qu'elle soit un peu distante dans le temps, nous devient aisément fraternelle, et nous tremblons et pleurons avec eux d'apercevoir les figures convulsées de la Douleur et de la Mort se dressant menaçantes au-dessus de toute vie.

* * *

La réalité, le monde extérieur, existe assurément pour M. Paul Reider, non moins que pour le maître d'*Emaux et Camées*. Son observation amusée y puise directement la matière d'un interminable roman de mœurs, *Marcel Rauny*. Avec une infatigable patience, il décrit la vie au jour le jour d'un groupe humain, que rien ne distingue spécialement, la vie dans ce qu'elle a de plus ordinaire et de plus routinier, de si commun même que, bien des fois, elle risquerait de passer inaperçue. Des figures ternes, insignifiantes par elles-mêmes, d'une banalité continue et monotone. Et il faut tout l'art de l'auteur pour donner un caractère à cette platitude, un accent à cette vulgarité.

* * *

M^{lle} Alice Colin, elle aussi, s'inspire de l'observation directe de la vie contemporaine, mais dans la mesure où sa sensibilité délicate y trouve prétexte à s'exercer. De brèves nouvelles, de courtes esquisses, des notations émues. Une attention qu'un rien éveille, qu'un rien enchante, les recueille... *En glanant sur les Cœurs*. C'est le joli titre que M^{lle} Alice Colin a inventé pour son petit livre.

* * *

En marge de la littérature, l'important ouvrage de M. Théo Doedalus, *L'Angleterre juive*, étudiant « l'histoire et la progressive influence des enfants d'Israël dans la société, le négoce, la politique, la littérature, l'armée, le monde financier et dans les mœurs britanniques en général ». Selon l'auteur, le virus sémitique, qui s'est infusé dans les veines du vieux colosse John Bull, le conduit à la décadence.

M. Théo Doedalus ne me paraît pas toujours exempt de passion et, en dénonçant le « péril juif », il a souvent l'air d'écrire un pamphlet. Néanmoins, son érudition, sa connaissance du monde anglais font en sorte que son œuvre se présente dans une tenue d'aspect scientifique et distingué.

ARTHUR DAXHELET.

Un « Jeune » ou Enfin de l'Espoir!...



Dessin de OSCAR LIEBEL.

LE DRAME ET L'OPÉRA

Monnaie : *La Flûte enchantée*, grand opéra en 2 parties et 18 tableaux, de W. Mozart (20 déc.).

Parc : *L'Amour veille* (18 déc.), — *L'Assaut*, pièce en 3 actes, de M. Bernstein (23 déc.).

Galleries : *Les Petits*, pièce en 3 actes, de M. L. Népoty (17 déc.).

Galerie Giroux : *Le Petit Théâtre des Marionnettes* (22 déc.).

La Flûte enchantée. — Les directeurs de la Monnaie se sont, une fois de plus, appliqués, avec l'érudition, le respect et les soins artistes qu'on leur connaît, à rétablir dans sa version complète et originale un de ces chefs-d'œuvre d'autrefois que trop d'arrangements et de mutilations ont dénaturés.

Il faut leur savoir le plus grand gré de cette conscience même si le résultat obtenu ne va pas sans faire tort à l'impression que l'œuvre remise à la scène avec fidélité est appelée à produire sur l'auditeur. Certes il n'est personne qui ne se délecte aux ravissantes mélodies dont Mozart a parsemé sa partition gracieuse; chacun en admire la fraîcheur d'accent, en goûte la tendresse, l'harmonie délicate et sait que la distinction des procédés contrapontiques supplée à ce que leur simplicité uniforme peut avoir de grêle et de monotone.

Mais pouvons-nous encore, au théâtre, blasés ou gâtés comme nous le sommes, nous contenter du seul plaisir, fût-il grand, d'écouter avec charme une ouverture merveilleusement savante et séduisante, quelques airs spirituels, passionnés ou graves tandis qu'entretiens se déroulent des épisodes d'une fantaisie passablement incohérente, que se débite un dialogue sans légèreté et que même nous est proposé le rebus d'une action qu'on prétend symbolique mais sans être bien d'accord sur la signification exacte de ce symbole.

Le prince Tamino s'en va à la recherche périlleuse de la jeune Pamina, fille de la Reine de la Nuit. Pamina est prisonnière de Sarastro et des mystérieux prêtres de sa religion. Elle devra tomber aux mains de l'une de ces deux puissances: sa mère qui est l'obscurantisme, ou Sarastro qui est la Lumière, la Sagesse et la Vérité.

D'autres prétendent que Sarastro c'est le despotisme de la Royauté, tandis que Tamino et Pamina c'est le Peuple et la Liberté...

Enfin, — et ceci est la version la plus acceptable parce que plusieurs scènes traitées sans clé ni sans mystère semblent l'affirmer, — on a tout lieu de croire que Schikaneder et Mozart ont évoqué les rites, les croyances et le langage des Loges maçonniques.

Tout cela, évidemment, ne se mêle pas sans confusion et disparate aux aventures galantes de Tamino et aux exploits burlesques de son compagnon Papageno le fantaisiste oiseleur en quête de sa Papagena perdue puis retrouvée miraculeusement.

Mais on peut passer sur l'in vraisemblance de ce livret fantasque et décousu parce que, l'oreille étant dans le ravissement, les yeux aussi sont à la fête. M. Delescluze a brossé pour les dix-huit tableaux qui se succèdent à peu près sans interruption, seize décors d'une originalité, d'une couleur, d'une plantation merveilleuses. C'est une interprétation pittoresque autant qu'ingénieuse de quelques sites et palais de l'antique Egypte ou de quelques refuges légendaires des héros fabuleux que l'auteur de la *Flûte Enchantée* a mêlés au monde des humains.

M. F. Khnopff de son côté a mis son art exquis et savant au service du costumier qui a réalisé des parures ravissantes de tons et de formes. L'orchestre a exécuté sous la direction de M. O. Lohse avec une perfection délicate, preste et nuancée les pages souriantes du célèbre opéra.

Enfin la plupart des interprètes méritèrent des louanges. Il en est deux qui firent des créations exquisés et impeccables. M. Ponzio prodigua dans le rôle de Papageno un enjouement, une fantaisie sans charge, un esprit pimpant, une verve communicative et toujours distinguée qui sont le fait d'un artiste exceptionnellement doué. Le chanteur est agréable, le comédien toujours sûr de soi : on ne pourrait mieux réussir la composition d'un personnage entre tous difficile.

M^{lle} Rollet chanta les jolies choses que Mozart a mises dans la bouche de la sympathique Pamina avec une sûreté et une pureté longuement applaudies, et l'artiste est tout à fait intelligente et assurée.

Les célèbres vocalises acrobatiques que doit égrener la Reine de la Nuit gravirent avec puissance et justesse l'échelle la plus haute de la gamme grâce à M^{lle} Pornot. M^{lle} Symiane fit une courte mais heureuse apparition en plaisante Papagena.

M. Girod est toujours un beau et vaillant ténor : Tamino ne pouvait être mieux servi que par lui. A M. Grommen il manqua quelques notes graves. M. Dua est un nègre agité très amusant.

Enfin il serait injuste de passer sous silence les deux trios des Fées de la Nuit — les mauvais génies — et des servants de bonne augure — les esprits de délivrance — composés de M^{lles} Charney, Berelly et Callemien et de M^{lles} Autran, Viceroy et Gianini.

* * *



L'Amour veille. — M. Beaulieu et M^{me} Andrée Méry sont venus donner au Parc, entourés de quelques camarades de tournée, une demi-douzaine de bonnes représentations de *L'Amour veille*. L'excellente M^{me} Angèle Renard s'était jointe à eux, tout à fait sympathique en vieille marquise affolée par les extravagances de sa nièce.

Nous nous souvenons surtout de M. Galipaux dans le rôle d'Ernest, le pauvre savant qui aime toujours sans espoir et espère sans résultat. M. Beaulieu apporte beaucoup moins de fantaisie dans sa compréhension du personnage; il le fait touchant plutôt que risible, douloureux plutôt que grotesque. Je ne sais pas si, veillant à s'alanguir dans un peu moins de nonchalance, M. Beaulieu n'est pas dans une note plus juste?

* * *

L'Assaut. — Alexandre Méritail est un chef de parti promis, pour très bientôt, aux plus éminentes destinées politiques. Il vient de dépasser la cinquantaine. Il est veuf. Il a trois enfants et c'est une famille heureuse, très unie.

Renée de Rould n'a pas trente ans; elle est romanesque, tendre et d'âme bien trempée. Elle déteste le factice et l'insipide des plaisirs mondains et des fadeurs du flirt à la mode. Elle s'est prise, en silence mais immensément, d'un noble et fervent amour pour le père de sa petite amie Georgette, pour Alexandre Méritail.

C'est elle-même qui ouvrira son cœur, avec une franchise ingénue mais décidée, à cet homme qui s'effare d'abord, proteste, puis se fâche même, enfin s'attendrit et accepte le superbe don de sa jeunesse et de sa sincérité aimante que lui fait la jeune fille.

Mais Méritail, près d'arriver au sommet de sa fortune, est aussi parvenu à ce tournant périlleux de la vie de tout homme en vedette, de tout homme qui sort de la médiocrité du rang banal: il est en butte soudain aux coups sournois, haineux, jaloux de ses ennemis d'abord, de ses faux-amis ensuite. On se rue à l'assaut de cette force, de cette puissance qu'est une intelligence et un labeur et une énergie de Maître. Méritail est menacé dans tous ses intérêts, dans sa situation, dans son honneur, dans le bonheur de son foyer. Une canaille soudoyée l'accuse d'un vol qu'il aurait commis lorsque, jeune saute-ruisseau besogneux, il dépouillait le courrier d'un avoué, son patron. En cour d'assises où est traîné le calomniateur, c'est l'innocence qui sera proclamée — tout le monde l'espère — ou l'effondrement qui abattra le grand homme, — beaucoup le craignent...

Méritail découvre avec angoisse, et aussi avec colère, des traces de cette peur, de ce doute même, chez tous ses familiers, chez ses enfants eux-mêmes!... Une seule âme n'a pas été effleurée par la pensée inquiétante: celle de Renée. L'amour a été plus fort que toute défiance et toute alarme. Renée croit, totalement, purement, en celui qu'elle aime et qu'elle révere...

Cette plénitude d'estime émeut Méritail. Au moment de partir pour l'audience, il ne résiste pas au nécessaire soulagement de crier son secret à celle-là qui, toute seule, est demeurée entièrement dupe. Oui, c'est vrai, il a volé les 4,000 francs! Oui, ceux qui le traînent dans la boue ont raison!

Mais aussitôt qu'il a fait l'aveu, Méritail se défend, ou du moins

s'excuse. Il explique sa misère, la tentation de l'argent qui pouvait soulager sa jeune femme malade et son nouveau-né. Il dit le calvaire que fut, après l'acte de folie, l'existence précaire, à Paris. Il dit les prodiges accomplis pour rembourser la somme, racheter une minute d'oubli par toute une vie de loyauté, de travail et de courage.

N'importe, Renée s'est tue pendant quelques instants, prostrée, et ce bref silence a suffi à montrer à Méritail désespéré qu'elle a cessé, une courte minute, de l'estimer totalement. Son cœur en demeure pantelant. Mais le déchirement ne durera pas. Car Renée revient vite à la compréhension des choses et c'est elle-même qui se rejettera dans les bras de celui qu'elle admire et qu'elle adore désormais sans aucune arrière-pensée.

Car elle a compris la grandeur de l'irrésistible sentiment de probité qui a poussé Méritail à faire une confession que rien ni personne n'exigeait. En confiant ainsi son secret, ce secret fût-il lamentable, à celle qui allait devenir sa femme, le pauvre homme donnait, sans calcul, avec une droiture spontanée, la plus généreuse preuve d'amour.

On peut contester la vérité de cet aveu sorti des lèvres de Méritail ; on n'en peut nier la vraisemblance. Rarement il sera fait, dans les circonstances où M. Bernstein a amené les passionnants héros de son drame ; mais il est incontestable que rien ne prouve qu'il ne puisse échapper cependant, tel un réflexe psychologique, analogue au cri de peur qui jaillit sans que rien soit capable de le faire taire, semblable au rire nerveux que rien ne peut arrêter.

Le dénouement de l'épisode amené, agencé avec une habileté merveilleuse, une science sans égale de la gradation, un art inimitable de ménager les surprises et de tenir l'attention en haleine, est tout en sérénité, en satisfaction. Méritail ayant pu retrouver à temps des lettres compromettant ses accusateurs, menace ceux-ci de révélations scandaleuses s'ils n'abandonnent pas leurs dénonciations et ne taisent pas ce qu'ils savent. Il peut, grâce à ce double marché louche, sortir la tête haute du Palais de Justice. Il abandonnera toutefois la politique, estimant loyalement qu'il ne peut profiter d'une victoire où tout n'est pas absolument net. Renée comprend ce sacrifice. Elle sera la femme de Méritail et la famille, plus heureuse qu'auparavant encore, se retrouvera toute unie après avoir résisté à l'assaut furieux de toutes les lâchetés, de toutes les envies...

M. Bernstein n'a pas renoncé, on peut le voir par ce résumé assez détaillé d'une intrigue où tout a sa portée et sa valeur, au choix des situations tendues. Il a mis à nu, une fois de plus, des âmes rudes, soudain tumultueuses sous le coup des émotions violentes auxquelles les livre un coup du sort. Le jeu des passions est haletant, le choc des intérêts et des idées est torrentiel. Mais cependant l'auteur s'est abstenu, cette fois, de chercher de gros effets de théâtre dans l'âpreté du langage, la rudesse des mots, voire l'exceptionnelle brutalité des situations. Il a charpenté, conduit avec une sûreté sans défaillance un drame concentré qui touche beaucoup plus le cœur que les nerfs. Jamais il n'a atteint, je crois, et peu d'autres ont atteint avant lui, à un degré aussi intense d'émotion communicative. Avec une sobriété de moyens qui fait de cette facture de pièce un modèle de métier scénique ; avec une logique de déduction

qui en fait un exemple de vérité psychologique, il a donné à l'*Assaut* quelque chose de la grandeur simple et de la noblesse impressionnante des austères tragédies.

Il n'est personne, je crois, qui pourrait résister à l'étreignante angoisse provoquée par quelques scènes, et surtout celle, sans emphase ni tumulte, où M. Krauss, avec l'autorité, la sincère et prenante puissance douloureuse d'un artiste de tout premier ordre, raconte à Renée sa jeunesse navrante...

M. Krauss tient la scène à peu près tout le temps que durent les trois actes de l'*Assaut*. Son rôle est écrasant. Il le joue avec une maîtrise, un naturel et une émotion qu'il a rarement atteints, lui qui cependant fit au Parc, depuis deux ans, quelques créations remarquables.

M^{lle} Eve Francis est, avec une discrète et attendrie sincérité, la jeune fille à l'amour profond et tenace, doux et fort. Nous avons tous applaudi avec plaisir au succès de notre charmante concitoyenne. M. Louis Leubas a dessiné avec une vérité adroite, le personnage cauteleux, fourbe, papelard et sinistre d'un politicien véreux sur la tête faussement joviale de qui l'on peut mettre quelques noms inquiétants, — mais tout bas...

L'*Assaut*, mis brillamment en scène, fera une carrière superbe au théâtre du Parc.

* * *

Les Petits. — Il manque évidemment quelque chose à cette pièce-là. Quoi? On n'en sait rien au juste; mais on demeure, quand le rideau tombe pour la dernière fois, sur cette impression de malaise, de mécontentement qu'on ne s'explique pas tout de suite.

La situation dramatique est essentiellement poignante, à peu près vraisemblable d'un bout à l'autre, en tout cas tout à fait attachante et neuve au théâtre.

La langue, pour être un peu sèche, est correcte et rapide; c'est du bon style de dialogue de scène, naturel et vivant.

Les moments pathétiques sont nombreux; quelques-uns atteignent à l'émotion tragique la plus prenante; il y a aussi des éclaircies de gaieté; plus d'un personnage est entièrement sympathique.

Alors, quoi?...

Alors, mais, il me semble que M. Népoty au lieu de vouloir « prouver » quelque chose, démontrer une sorte de thèse, s'élever jusqu'aux généralisations ambitieuses, aurait dû se borner à faire du théâtre d'anecdotes, à nous présenter un épisode dramatique, quelques moments compliqués et périlleux de l'existence d'une famille, le conflit enfin, cruel, qui déchire un cœur de femme et de mère.

Qu'y a-t-il dans *Les Petits*? Une veuve, M^{me} Burdan, qui s'est remariée avec un veuf. L'un et l'autre ont des enfants. Il naît une petite fille encore du troisième lit et entre ces garçons et ces filles il éclate du ressentiment, de la jalousie, de la colère, de la haine, ou plus simplement de vilaines petites rivalités et aussi il se noue une passionnette de collégiens romanesques entre le rhétoricien Burdan et la jeune Villaret, qui n'est pas farouche.

Survient l'aîné des fils Burdan, au retour d'un long voyage à

l'étranger. Les coups d'épingle deviennent des coups de massue. Les gros mots sont prononcés ; les gestes irréparables accomplis. C'est le foyer déséparé, c'est la maison en ruines, c'est surtout la pauvre mère aux abois...

Tout cela se dénoue grâce à un coup de théâtre fort artificiel, mais qui porte, au premier instant, sur le public : les enfants, tous les enfants en train de se quereller, le soir, dans la chambre voisine de celle où la mère dort seule depuis la scène qui l'a séparée de son mari, entendant du bruit. Ils se cachent derrière les meubles et les rideaux. A pas de loup M. Villaret sort de chez lui et va rejoindre sa femme, comme toutes les nuits. La brouille n'était qu'une feinte pour duper et calmer les enfants ennemis. Ce pieux mensonge les touche. On s'embrasse à la ronde.

Ce résumé trop bref, ne tient pas compte d'une foule de détails précisant les situations ; il néglige surtout l'intervention, assez peu justifiée d'ailleurs, d'une autre veuve, une Hélène à qui M^{lle} Marthe Mellot prête un air fatal et énigmatique, mais donne aussi des accents profondément émouvants. Ce que je dis suffit pourtant, je crois, à montrer que l'auteur des *Petits* a ambitionné de donner à ce qu'il exposait une portée unanime et définitive. Il doit s'être trompé ; on ne base pas l'énoncé d'une règle générale sur l'exposé d'un cas exceptionnel. Or, tout ce qu'on nous montre ici : les incidents, les personnages qui y sont mêlés sont absolument exceptionnels.

La pièce était au surplus défendue, du côté féminin surtout, avec une conviction et un ensemble remarquables. M^{me} Archainbaud a trouvé dans le personnage de la veuve torturée l'occasion de déployer ses belles qualités d'émotion et de distinction. M^{lle} Jane Delmar fut ravissante de brio, de belle humeur espiègle et de vivacité juvénile dans le travesti d'un potache exubérant.

M. Lucien Brulé n'est certes pas un comédien déplaisant ; mais il a un nom lourd à porter...

* * *

Bastien et Bastienne ; La Servante-Maitresse. — Ce sont les deux piécettes, d'un délicieux archaïsme, que le Petit Théâtre a offertes à ses invités et ensuite à un trop rare public qu'avait attiré la nouveauté de ce joli spectacle d'art. Tandis que, derrière la rampe d'une scène minuscule coquettement installée, des marionnettes sculptées et costumées par des mains artistes cassaient leurs gestes drôles, à la cantonnade M^{lle} Nanteuil, MM. Fourmand et Boutens chantaient les pimpantes partitions de Mozart et de Pergolèse. M^{lle} Ewings les accompagnait au piano, après avoir joué de vieux airs adorables au clavecin, ou les neuves compositions musicales du bon peintre James Ensor.

Ce petit spectacle pittoresque et délicat avait spirituellement commencé par une conférence-prologue mimée par un bonhomme de dix pouces vêtu de noir et cravaté de blanc, de qui les mains, le buste et la tête se mouvaient en cadence parfaite avec les phrases prononcées par un orateur invisible rappelant étonnamment M. Louis Piérard, chantre convaincu de la gloire des marionnettes de tous les temps et de tous les pays.

PAUL ANDRÉ.

LES ORCHESTRES ET LES VIRTUOSES

Concert Hélène Dinsart (10 décembre). — **Troisième Concert Ysaye : Festival Beethoven : MM. Siegmund von Hausegger et Carl Friedberg** (15 décembre). — **Premier Concert de la Société des Compositeurs belges** (16 décembre). — **Conférence sur la Chanson moderne : M. du Fresnois** (16 décembre). — **Deuxième Séance du Quatuor Chaumont** (17 décembre). — **Troisième Séance Beethoven : MM. Marx-Goldschmidt et MM. M. Crickboom et Gaillard** (18 décembre). — **Récital Louis Closson** (19 décembre).

Concert Ysaye. — Les Concerts uniquement consacrés à Beethoven sont peut-être les plus embarrassants pour le critique : ces compositions, connues de tous, interprétées par les plus grands chefs d'orchestre, les meilleurs artistes, sont si puissantes, si complexes qu'on oublie volontiers les détails de l'exécution pour se laisser dominer par l'attrait irrésistible et intrinsèque de l'œuvre.

J'ai été effaré, à la sortie, d'entendre des phrases comme celles-ci : « *Je trouve l'interprétation de la septième un peu lourde* » ou « *Nous avons été gâtés par Lohse l'an dernier* » ou encore « *Peuh! Friedberg dans Beethoven.....* » Existerait-il de l'œuvre de Beethoven une interprétation type, dont la perfection puisse servir d'étalon à de multiples comparaisons? Le génie de Beethoven est si vaste et ses œuvres si riches d'idées, de sentiment, qu'ils permettent à chacun d'y déployer les ressources de sa nature, de son tempérament : et si pour ne pas massacrer d'autres très grands compositeurs il faut avoir une voix ou un jeu spéciaux ou être doué d'une sensibilité déterminée, dans Beethoven les qualités d'un artiste quelles qu'elles soient trouvent leur emploi et renforcent le caractère génial de l'œuvre. Cette particularité des compositions beethovéniennes est plus sensible dans la musique de chambre exécutée souvent d'une façon quelconque ou par des amateurs : dès les premières mesures, l'interprétation choque : on espérait plus de finesse, de chaleur ou de force, puis au fur et à mesure que les thèmes se développent avec équilibre, clarté et harmonie, on oublie le jeu médiocre des exécutants, on saisit l'esprit de la musique au-dessus de sa réalisation.

Il importe peu de comparer l'interprétation de M. Hausegger à celle de M. Otto Lohse, Steinbach ou d'autres : la pensée fondamentale de l'œuvre était mise en pleine lumière et ce mérite ferait oublier bien des détails d'exécution.

Au début de la symphonie, l'*Idee* naît, puis se développe, lentement, profondément d'abord, puis s'élargit, grandit et parvient à son maximum d'intensité. Ne serait-ce pas là, la matière de cette *troi-*

sième symphonie, la première grande œuvre où le génie débarrassé des formes anciennes se concentre pour monter librement jusqu'à son plus bel épanouissement ?

Le *Scherzo* et la *finale* présentent alors la *pensée* sous des formes infiniment variées ; dans la finale surtout, elle se répand, se multiplie, entraîne les hommes dans une fête joyeuse et triomphale de l'esprit.

La *septième symphonie* est l'expression d'un génie plus mûri ; elle montre un autre moment de la vie créatrice de l'auteur. Toujours la même passion, la même jeunesse, mais les rythmes ont plus de puissance et d'autorité. Cette symphonie chante la joie du rythme ; Wagner dit qu'elle est l'apothéose de la Danse elle-même dans son essence supérieure.

Les symphonies du maître de Bonn, ainsi comprises, peuvent avoir une réelle influence sur la masse qui s'humanise, s'élève dans un sincère enthousiasme pour le Beau.

Le *Concerto n° 3*, pour piano, ne sort pas du caractère des symphonies ; la notice du programme voit dans cette œuvre l'influence de Mozart ; peut-être cette opinion provient-elle de la tournure gaie, riieuse, enjouée que prend ici le génie beethovénien ?

M. Friedberg a fait ressortir admirablement la fantaisie que contient le rire du grand homme : Son jeu fin, délicat, délié n'enlève rien au souffle puissant qui anime cette œuvre malgré son allure primesautière ; le jeu de M. Friedberg est d'une élégance et d'une vérité rares, la fusion entre l'orchestre et l'instrument était remarquable.

Concert Hélène Dinsart. — M^{lle} Hélène Dinsart vient de remporter un légitime succès au cours d'un concert avec orchestre, auquel le maître Arthur De Greef assurait par sa brillante direction un éclat tout particulier. Au programme les concertos de Brahms (*n° 2, op. 83, si bémol pour piano et orchestre*) et de Saint-Saëns (*n° 5, op. 103, fa majeur*). M^{lle} Dinsart interpréta les œuvres de ces deux classistes avec netteté, éclat, justesse de ligne et belle compréhension des rythmes. Peut-être pourrait-on désirer un peu plus d'émotion, de fougue, de chaleur, et une fusion plus parfaite entre les sonorités du piano et celle des masses orchestrales. Une salle littéralement comble, où certains auditeurs en furent réduits à s'asseoir sur le foyer à gaz ou sur leur pouce acclama avec violence la jeune et vaillante artiste.

N. B. — La Salle de la Grande Harmonie présente trois inconvénients auxquels il serait aisé d'obvier : l'odeur de gaz d'éclairage qui la parfume congrûment ; l'état de délabrement de la pharmacie portative (?) et sommaire (oh ! combien) : en cas d'évanouissement ou d'épilepsie on ne peut disposer que d'un morceau de sucre et d'un verre d'eau potable ; l'état trop rudimentaire du vestiaire où le dépôt des parapluies mouillés et même non mouillés est une véritable tyrannie à laquelle je ne me sou mets évidemment pas, à la grande colère des « préposés ».

Récital Louis Closson. — M. Louis Closson est un pianiste belge. Si le programme ne me l'avait annoncé je m'en serais douté à la façon incivile dont le public lui avait marchandé sa présence. Et

M. Closson a joué devant quelques dilettantes et auditeurs obligés : le public n'a pas eu le flair, car M. Closson a joué admirablement : puissance, virtuosité remarquable, science des demi-teintes et des nuances, gammes perlées et ligne impeccable conservée aux œuvres interprétées, voilà tout ce que n'ont pu apprécier les absents, vraiment mal inspirés. Les auditeurs ont applaudi chaleureusement ; M. Closson : il mérite de grands, de sincères éloges.

Concert des Compositeurs belges. — Programme copieux et varié, où nous relevons une *sonate pour orgue* de M. R. Moulaert, d'une facture excellente, pleine d'idées intéressantes et dont la transcription pour deux pianos fut exécutée avec talent et intelligence par M^{lle} Gladys Mayne et Alice Jones. Le *Nocturne* pour piano de M. Paul Gilson est détaillé avec agrément et délicatesse par M. Ch. Hénusse. M^{lle} Boogaerts interprète avec justesse et sentiment la *Chanson du Berger* de M. Jaspar et *Soir d'Été* de M. H. Willems, mélodies intéressantes malgré leurs imperfections. Suivaient *trois mélodies* de M. M. Lunssens, ainsi qu'une *sonate* pour piano et violoncelle (*ré mineur*) de M. Strauwen, exécutée par MM. Hénusse et Kühner, et dont l'*adagio* semble particulièrement bien inspiré. M. Hénusse s'est fait applaudir comme pianiste accompli dans la *Sonate pour piano* de G. Frémolle ; les rappels furent nombreux et mérités.

Quatuor Chaumont. — Il y avait assez longtemps que, par suite de la négligence des organisateurs, nous n'avions pu assister aux séances du quatuor Chaumont. Vraiment, nous regrettons sérieusement nos absences répétées et forcées, car les quartettistes réalisent à présent un ensemble harmonieux, un « fondu » remarquable et une compréhension profonde des œuvres musicales, qui les signalent à l'attention de tous les amateurs de musique de chambre. Le programme se composait de deux quatuors : l'un de Schubert (op. 29), empreint de fraîcheur, de spontanéité ; l'autre de Ravel, où le rythme, les détails et la ligne mélodique furent parfaitement mis en valeur. Dans le *Quintette* de Brahms on put apprécier le talent souple de M. A. Jourdain, clarinette solo des Concerts Ysaye, qui collabora à une exécution soignée, consciencieuse et pleine de caractère.

Troisième Séance Beethoven. — Le troisième concert consacré à Beethoven par M^{me} Marx-Goldschmidt, MM. Crickboom et Gaillard comprenait l'interprétation des *trios op. 1, n° 3, en ut mineur*, et *op. 97, en si bémol majeur*, de la *Sonate à Kreutzer* et de celle pour *violoncelle et piano, op. 102, n° 2*. Les trois virtuoses dont la réputation n'est plus à faire apportèrent à l'exécution de ces œuvres un talent indiscutable. Le maître violoniste M. Crickboom fit applaudir une fois de plus son jeu souple, impeccable, vrai et coloré. Tout autre commentaire sur le jeu de ces interprètes nous entraînerait à des redites qui ici seraient évidemment des éloges.

Conférence-Audition sur la Chanson moderne. — Une Conférence-Audition des plus intéressantes vient d'avoir lieu dans les

salons de l'Hôtel Astoria, sous les auspices de la *Vie Intellectuelle*, la belle revue que dirige notre confrère Georges Rency.

Devant une salle comble, où se pressaient plus de six cents personnes dont plusieurs durent rester debout, M. André du Fresnois, rédacteur au *Gil Blas*, est venu nous parler de la « *Chanson moderne* » ; l'érudit conférencier a fait avec agrément et clarté l'histoire du *lied* : rappelant sa naissance en Allemagne, il se place au point de vue littéraire et musical et caractérise Goethe et Heine ainsi que leurs commentateurs musicaux Schubert et Schumann. Puis le conférencier passe en France où les plus grands ne dédaignent point la forme du *lied* ; poursuivant son exposé il signale l'entrée de la musique dans la poésie avec Verlaine et la décadence de la romance sentimentale de jadis ; à ce propos, le causeur nous marque nettement la différence entre la *romance* purement sentimentale et amoureuse, et le *lied* qui ne se défend aucun sujet et accepte même des poèmes en prose. M. du Fresnois rappelle alors les *Histoires naturelles* de Jules Renard et que Maurice Ravel a mises en musique. Tout donc peut fournir matière au *lied* qui est multiple et varié comme la vie et constitue un genre digne du plus haut intérêt.

M^{lle} Freda d'Ambly, Hollandaise d'origine, chanta d'une voix ample, puissante, très bien travaillée, les morceaux charmants, illustrant la conférence et fort bien choisis : on peut prédire à cette cantatrice un brillant avenir.

M^{lle} Maud Delstanche est une jeune violoniste d'allure frêle et fine, mais extrêmement nerveuse et jouant avec netteté et énergie.

Le conférencier et les interprètes furent très applaudis par un public d'élite.

EUGÈNE GEORGES.

Note : Nous regrettons vivement de ne pouvoir, par suite de négligence dans l'envoi des invitations, parler des concerts suivants :

Concert de la Section belge de la S. I. M.

Séance de Musique de chambre : M^{lle} Eggermont et M. E. Lambert.

Deuxième séance de Sonates et Lieder : Baroen, Peracchio, etc.

Concert Goossens.

Récital Loicq.

Récital S. Poirier.

Premier Concert du Conservatoire.

Quatuor Zimmer.

E. G.

LES SALONS ET LES ATELIERS

Louis G. CAMBIER. (*Salle Boute*). — Dispute neuve d'un an entre Louis-Gustave et moi. Cambier, au temps de sa prime jeunesse vagabonde, fut le peintre de la Palestine, — dont il nous donne d'ailleurs encore un idyllique souvenir dans la décoration: *Fuite en Egypte*; — alors aussi, il était l'interprète magistral des rochers de la Meuse aux faces abruptes qu'il traitait comme des portraits fouillés; il était le peintre fastueux des grands bois, des automnes enflammés.

En ce temps-là, Louis-Gustave avait un respect égal de la couleur et de la forme. Un chêne était un chêne.

« Que les temps sont changés ! » Louis-Gustave a limité ses rêves et ses courses lointaines et en même temps transformé sa manière. Il a gardé le sentiment de la grandeur, l'amour des couleurs magnifiques, les larges ciels où volent les nuées, l'azur plein de lumière, le goût des soleils sur la campagne torride.

Mais il ne voit plus dans la nature qu'une chose à lui envier: la couleur! La couleur, exacerbée, est devenue maîtresse et reine, un amour unique!

Cette nouvelle manière de dépouiller tout ce qui n'est pas couleur, a d'ailleurs gagné presque tout l'art moderne. L'arbre est-il encore un arbre? A la situation de la tache colorée dans l'espace, superbement verte ou rousse, on *doit* comprendre, conventionnellement, que c'est un arbre.

Ainsi, chez Cambier: *Derniers rayons, Printemps, Automne, Quinconce à Versailles, Après-midi d'Automne, Bassin à Versailles*. Il en est de même des interprétations florales qui sont taches plutôt que fleurs: *Roses et Crimson*. (La justesse du ton sert seule de désignation à l'espèce botanique.)

Je demande si l'on est complet quand, d'une chose, on se contente de la couleur, et s'il n'y a pas là une hypertrophie, au détriment de tout autre sensation?

Mon œil demande aussi la volupté de la forme et, au moment où j'admire la couleur, en même temps surgit l'angoisse désespérée de ne pouvoir étreindre aucun contour et vraiment je suis trop sensuel, — est-ce un tort? — pour me laisser si facilement leurrer!

Nos peintres, extraordinairement doués pour la couleur, toute sensibilité réfugiée dans la vibration rétinienne, nos peintres sont morts aux autres sens: les étoffes sont dures, les fleurs sont rugueuses, les ramures ne sauraient chanter; les fruits sont sans parfum!

Par des abnégations de ce genre, en se débarrassant de tout ce qui n'est pas couleur et lumière, Louis-G. croit avoir dématérialisé et élevé son art.

Ces restrictions faites, ces concessions momentanément consenties, Cambier est une puissance de l'école moderne. Son œil nous donne des fêtes: *Après-midi d'Automne, Fleurs* (dans des vases bleus) et, son tempérament, des vertiges: *L'Ourthe à Hamoir*, où l'artiste a enfermé sous le miroir des eaux tout l'infini renversé d'un ciel profond comme un abîme; *Westende*, ensoleillé, petite merveille de

grand air et de large clarté; *L'Ourthe à Palogne*, d'un vert trempé, ombreux, plein de profondeurs limpides; enfin le *Jardin de Latone* à Versailles.

Nous nous reverrons.

Victor MARCHAL. (*Cercle Artistique*). — Nous disions de Marchal, lors du *Salon de printemps*, où il exposait son écrasant *Nuage*: Quelle interprétation magistrale et curieuse!

L'art de mettre sur la toile presque tout ce qui se trouve dans la réalité du modèle, constitue à notre avis, un art de pensée, parce que c'est un art aux suggestions nombreuses. Le grand miracle d'une telle conscience, c'est de ne pas encombrer. Et c'est le miracle que réalise Marchal.

Son grand paysage: *Moutons dans la plaine* est un exemple! Tous les éléments de l'étendue se rangent les uns derrière les autres, innombrables si vous scrutez la toile; et si vous la regardez, simplement, vous ne voyez que l'immensité. (Nous faisons quelques restrictions quant aux nuages du même tableau, où les délimitations des nues ressemblent plutôt à des coutures, qui alourdissent.)

Quel ciel magnifique, roule, menaçant et naturel, au-dessus des *Avoines en Hesbaye*!

Le *Marais en Campine*, c'est l'impression morne des eaux solitaires sous le ciel gris du nord. Une pâle clarté qui tombe des nuages perce l'eau grise et allège, sans mouvement, cette immobilité morne. C'est, peut-être, l'œuvre la plus pénétrée et la plus parfaite de l'ensemble.

Presque autant de bien à dire de la *Mare en Campine*, où s'unissent le soleil et l'ombre sous un même ciel d'orage, en évitant le mélodrame.

La vision de Marchal, personnelle et profonde, est celle de l'homme ému de tous les temps. Forcément tous les artistes sincères se ressemblent depuis le passé, parce qu'il n'y a pas deux visions: une ancienne et une moderne. Il y a une vision, le reste est de la mode, ou de la recherche.

Marchal est moderne, puisqu'il est d'aujourd'hui; mais il n'est pas *modiste*, d'où son aspect éternel: il faut distinguer.

DUFOSSEZ-VAN HALTEREN. (*Salle Boute*). — Je me représente E. Dufossez-Van Halteren, sculpteur, composant et terminant une œuvre. Il en établit le rythme avec équilibre et grâce; il balance les courbes, harmonise les proportions, distribue les lumières; tout cela est fort bien, et il résulte de ces efforts louables *Junon* et *Knock-out*.

Mais, hélas, ce n'est pas suffisant. Après tant de peines, ce n'est encore que banal.

Il faut creuser la réalité, et descendre en soi devant elle. Il faut découvrir la volonté intérieure de la chose extérieure. Il faut scruter la vie en la touchant, en la souffrant. Jusque là, pas de rédemption.

Willem BATAILLE (*Galerie d'Art*). — L'artiste nous paraît plus poète que peintre. C'est surtout le sentiment du paysage qu'il traduit. Sa vision, empreinte de romantisme, ce qui n'est pas un mal,

ne communique pas au coup de pinceau cet appui qui donne à une peinture toute sa réalité.

Ci et là un ciel bien enlevé, quelques courbes de dunes sablonneuses bien balancées, d'adroites notations.

M^{lle} A. L. de BARSY (*Cercle Artistique*). — Je ne sais quoi de trop léger dans cette peinture! Légèreté qui est un résultat du désir de ne salir, ni charger la toile, — désirs très apparents dans le tableau des deux fillettes cueillant des fleurs, ainsi que dans un autre tableau: *La grande sœur dans les champs*. Mais les gens difficiles trouveront que ciels et blés manquent de corps.

Arthur CRACO (*En son atelier, rue Washington, 142*). — Une conscience sans dérogation à sa ligne esthétique, la même depuis

vingt ans! Que diront de cela les suiveurs de modes et les palpeurs d'avenir?

Oui, le même art qu'il y a vingt ans, parce qu'un artiste sincère est enfermé dans une personnalité qui ne saurait changer. Que diront de cela les opportunistes? Et les évolutionnistes? Un artiste d'un caractère entier, sans concessions à l'art de parvenir! Que diront de cela nos artistes bourgeois? Un indiscipliné, un irréductible, le masque dantesque et les pieds en sabots! Quelle tenue! Cet intransigeant ne pouvait figurer, malgré ses titres, parmi « *Les artistes de la pensée et du sentiment* » réunis en volume par M^{lle} Biermé, sous couverture blanche et or, livrée trop pure en l'occurrence, sans doute, puisqu'il y fut... omis? Quel voisinage pour Fernand Khnopff!

Nous voyons le peintre-sculpteur Craco débiter il y a vingt ans par un autel; nous le retrouvons, aujourd'hui, — au cours d'une carrière remplie d'œuvres



originales dont nous reparlerons une autre fois, — avec une impressionnante série de dessins à la plume, le chemin de la Croix, qu'il intitule *l'Épopée du Christ*, et dont nous nous occuperons uniquement cette fois.

Ces grandes pages seront prochainement exposées à Bruxelles. Le

drame commence à l'*agonie*, un ange annonce le sacrifice. Suivent : Jésus devant le palais de Pilate ; — chargé de la croix, qu'il porte péniblement à travers la campagne ; — tombe pour la première fois ; — rencontre sa mère ; — assisté par Simon (qui lui donne un coup de main, nous dit Craco) ; sainte Véronique essuie la face de Jésus ; — tombe pour la deuxième fois ; — parlant aux femmes (groupe admirable) ; — tombe pour la troisième fois ; — dépouillé de ses vêtements (la vierge étouffant ses sanglots à une expression que nul ne verra sans émotion) ; — cloué sur la croix ; ici l'artiste a trouvé, pour la souffrance un visage neuf et si naturel !

Enfin, *la mise au tombeau*.

L'intérêt du sujet n'est pas dans le titre seul, mais dans le travail de l'artiste. Les scènes sont d'un dessin clair, accessible à l'esprit ; des détails pittoresques et vivants les animent ; tous les visages sont différents, rien ne rappelle le modèle répété ; ce sont psychologies traitées comme par un ancien ; les groupements, le drapé des robes, sèment ci et là, autour des quinze cartons, des parties du plus beau caractère.

Une grande unité marque cette longue série ; ce n'était peut-être pas difficile pour un artiste qui suit son même destin depuis vingt ans ; l'homme et l'œuvre ne constituent pas moins une rareté dans notre monde de roseaux courbants et courbés !

(*Salle Studio, Bruxelles*). — Un groupe liégeois de cinq exposants, où le maître est AUGUSTE DONNAY. Nul n'égale celui-ci quand il s'agit de donner, à grands plans, l'impression du tassement lourd des montagnes : tous les paysages de l'Ourthe et de la Meuse, et l'impressionnant *lever de lune*.

Vient après lui, pour l'intérêt de la page, PIRENNE, plus dessinateur que peintre, dans ses croquis de vieux quartiers de province, fouillés, animés. *Au Wayai*, maison campagnarde au bord d'un chemin est une excellente page, la plus complète.

DELCOUR a, de la peinture, un instinct confus qui n'a pas fini de se débattre avec les moyens d'expression.

GEORGES LEBRUN a du métier et du goût : *le repas de l'enfant* (peinture) ; un grand sentiment, une belle unité dans ses dessins : *la fenêtre ouverte, coin de jardin*.

DERCHAIN est moins heureux, ses intérieurs sont sans intérêt ni de sujet, ni de couleur ; c'est bien et... vide. Pauvreté dans la sensibilité. Derchain pénètre trop peu son sujet.

Pierre ABATTUCCI. (*Cercle Artistique*). — P. Abattucci a, de la nature, une notion immobile. L'immobilité domine dans ses tableaux qui pourraient être les plus mouvementés : tel, *chemin vers la bruyère*, où des nuées et des arbres expriment, par la silhouette, la présence manifeste des vents. Et, cependant, cette nature, cette atmosphère, ne bougent pas !

Cette immobilité, ailleurs, a du charme. Elle plait dans les paysages d'eaux tranquilles : *l'Etang, Septembre, Temps gris, Solitude*, où de lents nuages se déroulent au-dessus d'une large campagne.

L'escalier à la Vigne vierge au feuillage rougissant, l'immobilité, là, est loin de déplaire.

Les larges plans des feuillages et des nues s'accrochent au mieux

de cette tranquillité, créant une harmonie de rêve et de mélancolie.

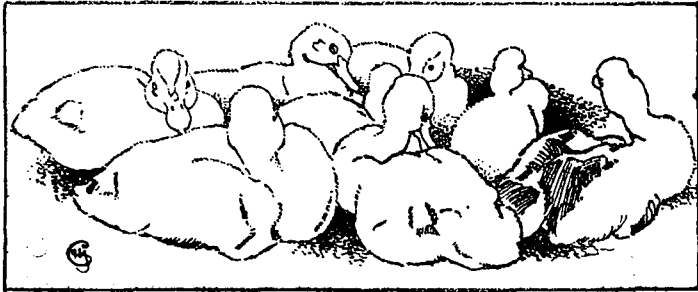
Je dois louer Abattucci pour la légèreté des couleurs, la transparence des ombres.

Abattucci est le peintre de la nature cultivée, doucement rêveuse, des parcs aux nobles frondaisons, pour de nobles amours et de nobles douleurs.

La note la plus vivante c'est : *Temps gris à Uytkerke*, œuvre qui a quelque air d'avoir été faite sur place, ainsi que l'ébauche : *soleil couchant*.

Charles MICHEL. (*Cercle Artistique*). — Michel est un *regardeur* subtil et charmé. Il procède à rebours de la vision ordinaire ; il va droit à l'infiniment petit demander ses secrets ; et ainsi s'est décelée à lui la parure lumineuse de l'atome, la féerie des structures accueillant les rayons. Tout est chair, pulpe, lustre, émaux, il n'est rien, dans la nature, qui n'ait sa robe de soie et de clarté. Michel le sait et commence à partir de là sa vision.

Ainsi, il nous donne ses *loirs*, si éveillés ; *souris et tournesols* ; *lucane et chardon* ; *cétoine et ombelle* ; le *jardin de la grenouille*, la



CH. MICHEL.

perche chassant. (Nous recommandons cet artiste pour faire une affiche du trop délaissé aquarium, avenue Louise.)

Ainsi traite-t-il avec la même délicatesse, sans mesquinerie, les éléments d'un paysage : *Matin sur la Meuse*, *St-Tropez*, *La Réserve de Nice* ; et les toiles animées du désir de la perfection ne sont pas rares : *la brouette*, *les papillons* et *la dame blonde*, *le chapeau de toile*.

Il est différent dans ses scènes d'intérieur. Richesse et souplesse, oui. Mais intérieurs compromis, selon nous, par une lumière artificielle et préparée, — qu'expliquent les vitraux, je l'accorde, — mais qui me paraît tout de même envelopper les objets d'une atmosphère qui, au lieu de les baigner, les aurait arrosés.

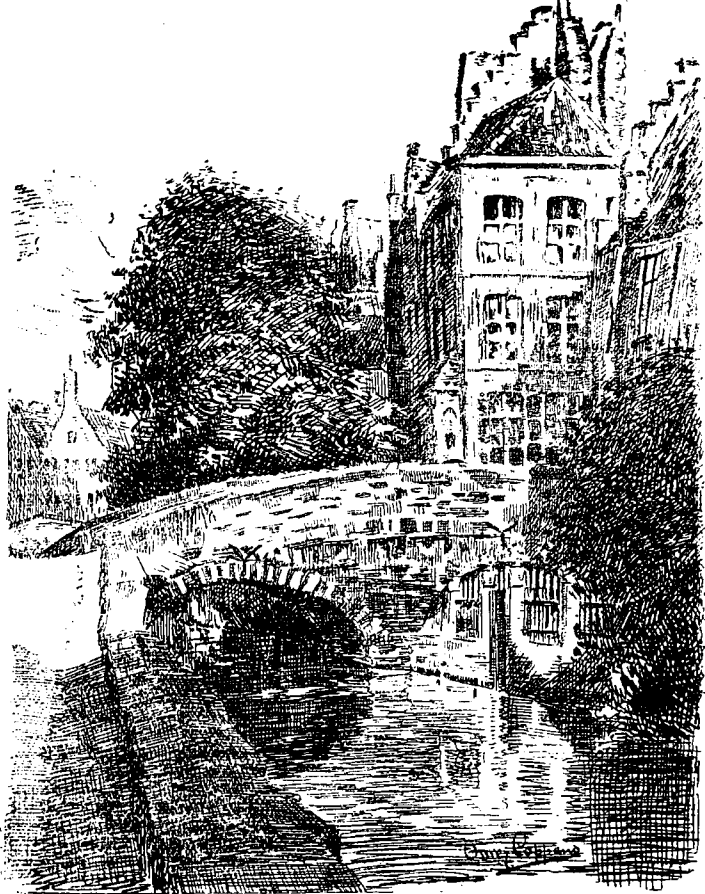
Ce mot me gêne.

Quoi qu'il en soit de cela, louons grandement cet artiste rare à qui n'échappe aucune des coquetteries innombrables et variées de la nature.

Omer COPPENS. (*Cercle Artistique*). — Les meilleures toiles de cet artiste sincère et chercheur sont, à notre avis, les petits formats.

Il n'est presque aucune de ses œuvres de petit format que nous ne revoyions avec plaisir. La touche y est étudiée, réfléchie, bien en place, et bien nourrie.

La vieille dentellière, la Meuse, surtout, les fonds du quai de la main d'or au Godshuis, la Meuse à Dave, autant de tableaux où sujets et paysages sont complets, d'un fini de petit maître.



OMER COPPENS.

On dirait que les grands formats lassent la patience de l'artiste. Tandis que dans les petits formats, on sent chaque touche piquée touche trainée et étendue. C'est la même goutte dans un verre d'eau : tels *Tower-Bridge, Le pont flamand* et les deux paysages de *l'Isola pescatori*.

Nous ferons exception parmi les grands formats pour la *Grand'*

place de Bruxelles où l'artiste a mis, avec succès un soin et une obstination rares. Il eut, cette fois, toute la patience d'un grand amour.

Th. A. STEINLEN (*Cercle Artistique*). — Steinlen nous est arrivé avec sa grande réputation ; je ne sais trop si c'est avec elle, encore intacte, qu'il s'en retournera ? Il paraît y avoir un Steinlen de jadis, et un Steinlen d'aujourd'hui. Pour mémoire, je note les nos 21, 30, 35, 37, 38 et 39 de la série des fusains, et les nos 110 et 112 de la série des lithographies ; tout le reste m'a paru des masques plutôt que des visages.

Steinlen a une façon qui vise à l'autorité. Robustes noirs et larges blancs, tout est là.

Les BLEUS de la G. G. G. (*Rue Royale, Bruxelles*). — Une riche baronne hongroise avait coutume de répéter, en souriant avec compassion : « Il faut qu'un artiste soit malheureux. » Combien je trouvais cette parole horrible ! Et combien, depuis, je l'ai vue justifiée !

L'art est un dur métier, dont on n'accepte pas volontiers les souffrances ; l'artiste parvenu n'a rien de plus pressé que de s'y soustraire, en abandonnant la recherche, l'inquiétude ; il ne travaille qu'à des choses faciles. Le salut est dans une vie âpre, en communion et en conflit avec l'existence.

C'est un groupe, composé de ces artistes chercheurs, réunis par MM. Giroux et Elslander, qui inaugure l'exposition, désormais annuelle, des *Bleus* de la Galerie Giroux ; celle-ci invitera chaque année quelques jeunes peintres et sculpteurs à exposer dans ses locaux.

Nous y trouvons 19 noms et 157 œuvres. Ce sont Blandin, Brusselmans, Dekat, peintre et sculpteur, Demets, Counhaye, J. Canneel, Frison, Permeke, Pley, M^{me} de Serafa, Scoupreman, Sterkmans, Spilliaert, Ed. Tytgat, Van Grinderbeek, Verhaegen, Wery, Thumilaire, sculpteur, et Wynants, idem.

Les *Bleus* sont des inquiets, des tourmentés. Leurs œuvres portent les marques profondes et variées de cet état d'esprit. C'est par là qu'elles excitent l'intérêt et commandent le respect. Chaque œuvre est une parcelle de quelqu'un.

Quelques noms attirent particulièrement l'attention : Wynants, sculpteur, par un joli petit torse frais, plein de joie et de vie ; De Kat, c'est la vie à tout prix, même sans métier, elle crie et se fait jour ! Thumilaire, expose une petite faunerie souriante et espiègle ; Spilliaert, très complexe ; M^{me} de Serafa, naïve ; De Mets, aérien, en des ciels bien éclairés.

RAY NYST.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle.

JOSEPH REINACH: *La Réforme électorale* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — En publiant avec quelques notes, les discours prononcés par lui à la Chambre des Députés sur cette question de la représentation proportionnelle dont il est un des défenseurs les plus convaincus, M. Joseph Reinach fait toute l'histoire de la *Réforme électorale* que la France est en train de réaliser — après la Belgique ne l'oublions pas —. D'autres que lui sans doute l'écriront cette histoire, mais bien peu exposeront le problème avec autant de clarté, de logique et dans une langue aussi belle que celle des harangues vraiment magistrales reproduites dans ce volume.

* * *

MICHEL PROVINS: *L'Art de Rompre* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Un quarteron bien compté de nouvelles dialoguées et précédées chacune d'une brève notice explicative, à la manière habituelle de M. Michel Provins et de quelques autres, manière qui n'est certes pas la plus mauvaise, puisqu'elle permet aux répliques de se suivre sans solution de continuité et de tenir ainsi constamment en éveil l'intérêt du lecteur. Quant à ce dont il s'agit dans ces saynettes, le titre ci-dessus vous en dit presque assez. Il y est en effet surtout question d'amours qui se meurent, disons plutôt de liaisons qui se clôturent car le tout se passe dans ce monde parisien un peu spécial où toute femme qui se respecte a un amant pour le moins, monde qui existe sans nul doute puisque la littérature est pleine des histoires scandaleuses dont il est le théâtre. Dans ce milieu, l'adultère est donc peccadille sans importance, simple histoire de passer ses après-midi de façon pas trop ennuyeuse. Quand la lassitude vient, on se quitte et pour aider à ces ruptures nous avons maintenant ce petit traité que voici qui vous plaira certainement car il est plein d'esprit et de fine observation.

* * *

MARCEL BATILLIAT: *La Liberté* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Elles sont trois jeunes femmes — Félicienne, Josiane, Régine — disciples des philosophes de l'avant-dernière génération, qui rêvent de vie libre, affranchie

de toute contrainte. Mais elles l'entendent différemment: Pour Félicienne, être libre, c'est quitter un mari barbon pour se donner tout entière à un amour partagé. Pour Josiane, c'est se consacrer à la science. Quant à Régine elle se livre avec fougue au plaisir, elle abandonne même un enfant né d'une de ses éphémères liaisons. Au sens strict du mot elle possède la vraie *Liberté*, mais elle obtient le moins de satisfaction de son existence vide, tandis que Félicienne dont l'amant est mort, a un fils et Josiane, outre ses travaux, a l'affection de la fille de Régine qu'elle a recueillie, pour se défendre de l'amour qui l'a déçue. Elles ont brisé les entraves sociales, elles en ont souffert, mais les deux enfants renoueront les liens, car ils s'aiment, et bien jeunes, ils se le sont dit.

Ce n'est pas, qu'à mon avis, cette histoire prouve grand chose, mais elle est écrite en une langue très belle, elle est pleine de poésie et de délicatesse sentimentale et c'est pourquoi je l'ai lue avec plaisir.

* * *

PIERRE CUSTOT: *Traits Galants* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — *Traits galants et aventures du sieur Pierre Defleurville* pour donner complet le titre bien archaïque de cette histoire d'un jeune garçon, de naissance obscure, secrétaire de l'amiral duc de Montcornet qui malgré sa roture et son humble condition osa lever les yeux sur la nièce de son maître. Non seulement il la désira, la tendre Sylvie, mais il l'obtint en justes noces, lorsque ses belles manières, son esprit, sa science des armes et son industrie — pas toujours avouables, loin de là — l'eurent fait riche, grand d'Espagne et comte de l'Épée. M. Pierre Custot a créé là un joli type de libertin du XVIII^e siècle, libertin au sens restrictif que nous donnons aujourd'hui à ce mot, car pour ce qui regarde les choses de la religion notre blondin est sinon dévôt, tout au moins fort pieux et, s'il courtise les belles avec un entrain et une vigueur à faire envie au chevalier de Faublas, il n'en omet point une oraison. En somme un livre à ne pas mettre en mains des jeunes filles, mais amusant tout de même.

Chez Ollendorff.

BINET-VALMER : *Le Cœur en désordre* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Fidèle à son habitude manière, dans les trois dizaines de nouvelles réunies en ce volume, M. Binet-Valmer nous parle d'amours moribondes. J'ai dit, l'an passé, à propos de *Notre pauvre Amour*, son précédent recueil, l'impression de monotonie provoquée par la persistance, dans ces études psychologiques brèves et pourtant si profondément fouillées, de la note mélancolique et pessimiste. Je ne me dédirai point cette fois encore, mais cela ne m'empêchera point d'ajouter qu'il convient d'admirer sans réserve la virtuosité, le talent, j'allais dire la maîtrise — et vraiment réflexion faite le mot n'est pas trop fort — de l'écrivain de race auquel nous devons déjà deux ou trois beaux romans, comme *Lucien* et le *Plaisir*.

* * *

CAMILLE MAUCLAIR : *De l'Amour Physique* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — « L'absurdité » de la théorie religieuse de l'amour-péché, » ayant engendré par réaction cette autre » absurdité, l'excuse du plaisir physique par » le sentimentalisme, m'a conduit peu à peu » à formuler les diverses propositions con- » tenues dans ce livre. » C'est en ces mots, extraits de sa préface, que l'auteur présente sa nouvelle œuvre qui n'est ni un roman, ni à proprement parler un traité et dans laquelle il étudie cette grave question du plaisir d'amour avec un souci de la vérité vraiment éfarant pour nos mentalités encore accoutumées à ne parler de cet acte si simple qu'à mi-voix et avec d'innombrables réticences. M. Camille Mauclair, lui, parle haut et clair et il revendique brillamment pour la femme — fille ou veuve — le droit de faire l'amour, d'en exécuter les gestes sans pour cela l'éprouver et sans encourir le discrédit. Paradoxe direz-vous. Pas tant que cela, si vous prenez la peine de relire les quelques lignes ci-dessus transcrites.

Chez E. Sansot.

CHARLES REGISMANSET : *Le Bienfaiteur de la Ville* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — M. Regismanset a rajeuni la légende de *Phlémon* et *Baucis*. Mais son *Phlémon* ne croyant

guère en la Divinité, n'obtint pas des dieux les bienfaits dont furent comblés les héros mythologiques. Comme ces derniers, deux vieux amants, Geneviève et René Lambert avaient souhaité finir ensemble leurs jours dans la sérénité de leur amour sans nuage, en continuant de faire le bien dans la petite ville où ils s'étaient retirés et où ils jouissaient de l'estime générale. On les croyait époux, mais Geneviève avait encore, vaguant par les routes de France, un mari, une vieille fripouille qui vient se tuer à leur porte en disant pourquoi. Du coup commence une de ces campagnes de vilénies, de méchancetés lâches dont la province possède le secret.

Geneviève meurt de chagrin et René impuissant à lui survivre se suicide en laissant son immense fortune aux indigents qui en font d'ailleurs le plus déplorable usage.

Il faut savoir gré à M^{me} Rachilde d'avoir incité l'auteur à écrire ce roman, très littéraire, qui comptera parmi les beaux livres de l'année expirante.

Chez Nelson et C^{ie}.

VICTOR HUGO : *Lettres à la Fiancée et Pendant l'Exil* (deux vol. in-12 reliés à fr. 1.25). — Ces deux ouvrages nous montrent Victor Hugo sous un jour tout nouveau. Des hauteurs de la poésie il descend à la prose et à côté du poète apparaissent l'homme, le citoyen, l'amoureux.

A ce sujet, il est intéressant de noter comment la longueur de l'attente, l'angoisse de l'absence, les douleurs lancinantes de la jalousie réagissent sur l'âme du grand penseur ; comment il exprime sa passion, comment en un mot il comprend l'amour.

Pendant l'Exil nous montre le généreux champion des humbles et des opprimés, toujours sur la brèche, toujours prêt à mettre son fougueux talent au service d'une noble cause.

* * *

ALEXANDRE DUMAS : *Les Trois Mousquetaires* (deux vol. in-12 reliés à fr. 1.25). — Nous prenons plaisir à signaler à nos lecteurs l'apparition dans la coquette Collection Nelson du chef-d'œuvre de Dumas : *Les Trois Mousquetaires*. L'ouvrage est trop célèbre pour que nous nous attardions à en rappeler les épisodes. Chacun connaît, au

moins par ouïdire, les aventures d'Athos, Porthos, Aramis et d'Artagnan.

Ce passionnant roman, qui est en train de devenir un de nos classiques, sera lu avec plaisir par les vieux et ardemment dévoré par les jeunes qui ont encore devant eux le privilège de s'initier à ses palpitantes péripéties. Chacun désire posséder cette œuvre impérissable; elle est mise désormais à la portée de tous, grâce à la « Collection » bien connue, dont les élégants volumes ne déparent pas la plus belle bibliothèque.

Chez Bernard Grasset.

CHARLES MÜLLER et RÉGIS GIGNOUX: *Mil neuf cent douze* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — *Mil neuf cent douze* n'est point une revue de fin ni de commencement d'année. Présentée dans la forme habituelle à ce genre de spectacle — dialogues vifs et légers entremêlés de couplets sur des airs faciles et connus — c'est une satire des mœurs du temps qui fut représentée au théâtre des Arts, le 17 avril dernier, le jour de l'éclipse, avec une musique de scène et deux ballets de M. Florent Schmitt, avec des décors et des costumes dessinés par une demi-douzaine des meilleurs artistes parisiens et avec une interprétation de tout premier ordre. Malgré leur décousu, ces petites scènes durent, dans ces conditions, faire beaucoup d'effet et produire sur le spectateur une impression infiniment plus vive que celle éprouvée par le lecteur étranger qui n'est pas toujours au fait et se trouve privé du plaisir de contempler un essaim de jolies femmes gentiment habillées. Il ne lui reste pour sa délectation que l'esprit des auteurs, lequel heureusement est du meilleur aloi.

* * *

JULES DUPIN: *Les Ascensions du Cœur* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Des vers de croyant, qui à confiance, espoir et sérénité. On a déjà souvent dit que la Nature est belle, la vie heureuse, la souffrance noble, la Bonté rédemptrice, l'Amour consolant.. M. Jules Dupin le répète, mais comme il le fait avec harmonie et correction en des poèmes sinon très émus du moins fort sincères, on prend plaisir à l'entendre et l'on approuve son optimisme sage.

* * *

ALFRED CAPUS: *Les Mœurs du Temps* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Sous ce titre, sont réunies les chroniques hebdomadaires parues dans le *Figaro* à la rubrique: *Courrier de Paris*, d'octobre 1911 à octobre 1912. Chroniques d'actualité traitant de l'événement saillant de la semaine écoulée; qu'il s'agisse de politique, d'art, de littérature, de religion, M. Alfred Capus examine le fait toujours sous l'angle qui convient, c'est-à-dire au point de vue du bon sens, mais d'un bon sens qu'il n'est pas à la portée du premier venu d'exprimer de façon aussi spirituelle et dans une langue aussi parfaite. Qu'ai-je besoin, d'ailleurs, d'en dire plus long, puisque, évidemment, vous lisez tous les dimanches ce *Courrier de Paris*... et si vous ne le lisez pas, vous avez tort.

* * *

MARIE SIMON-MÜLLER: *L'autre Werther* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Eperdument épris d'Antoinette de Pont-Chartrain, la sœur de son élève, Charles Walther, jeune instituteur lorrain que le hasard a fait précepteur dans la noble famille des Pont-Chartrain, travaille avec acharnement pour devenir digne d'épouser celle qu'il aime d'un amour partagé. Il va publier le premier livre qui le rendra célèbre, lorsque brusquement la mère de la jeune fille met fin à l'idylle. Charles vainement va pleurer son beau rêve au Canada, il y reste six ans, mais au retour, à voir Antoinette duchesse et mariée, son désespoir est si profond qu'il pense un moment se suicider. Sa Foi le sauve de cette tentation; Dieu qu'il n'a pas voulu offenser, le prend alors en pitié et le fait mourir de maladie.

Vous voyez, comme péripéties et comme dénouement ce *Werther*-ci est quelque peu différent du premier — celui de Goethe — que l'auteur se défend du reste d'avoir imité, ce dont il y a lieu de le louer tout autant que des excellentes intentions dont son livre est rempli.

* * *

MARIE-ANNA HULLET: *Celle qui manqua* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Il y a toujours une certaine délectation perverse à retirer de la lecture des mémoires d'enfants, d'autant plus que ces gosses parlent d'histoires des grandes personnes qui les entourent, histoires trop souvent pas propres et choisies

telles par les auteurs dont c'est la spécialité d'étudier la psychologie tout artificielle — à part quelques exceptions honorables — des bambins créés par leur imagination. En vous présentant sa Marie-Anna Hérod, amoureuse à huit ans de son cousin Jacques, qui doit bien être son père, M^{me} Marie-Anna Hullet n'a pas fait autre chose et c'est dommage, car il y a de très bonnes choses dans cette première partie de son roman. Seulement, celui-ci aurait dû en rester là « Tant qu'à » la seconde partie — comme écrit encore l'héroïne alors qu'elle n'est plus du tout une enfant — je préfère me taire et vous renvoyer à la préface de Willy, « préfacier qui » sait mal farder la vérité », ainsi qu'il le dit lui-même.

Chez Ambert.

LÉON TOLSTOÏ: *La Pensée de l'Humanité* (un vol. in-8 à 5 francs). — En Russie, c'est sous le titre de *Le Chemin de la Vie* que parut, peu de temps après la mort de Tolstoï, son dernier ouvrage; celui-ci avait été la constante et grande préoccupation des dernières années de la vie du génial penseur.

M. Halpérine-Kaminsky qui a fait connaître et apprécier les œuvres de Tolstoï en France, n'a pas manqué de traduire le livre, divisé en trente chapitres correspondant aux trente jours du mois, où sont consignées les Pensées, choisies chez les plus grands sages de l'univers, puis mises en ordre, annotées et complétées par le plus grand sage de nos contemporains.

Au milieu des plus beaux livres de philosophie et de morale, celui-ci a sa place. Il sera l'ami et le conseiller quotidien.

Chez Figuière et C^{ie}.

CAPITAINE FABIEN MONGENOT: *Un sabre* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Un roman? Si peu. L'auteur lui-même définit ainsi son livre: Une tentative de réconciliation nationale. L'armée en France est encore suspecte à une partie de la population, bien que, de par le service généralisé, elle fasse maintenant partie intégrante de la nation, de la masse populaire. En racontant la carrière d'un officier de fortune dont les débuts dans un régiment de cuirassiers — corps aristocratique par excellence — furent particulière-

ment humiliants et pénibles et qui voit petit à petit sa situation s'améliorer en même temps que le sort du troupier, M. le capitaine Fabien Mongenot montre que les préventions qui par ci par là subsistent à l'endroit des galonnés doivent tomber. Tout au moins fait-il, dans ce sens, un effort assez heureux et fort louable.

* * *

ALB. GLEIZES et J. METZINGER: *Du Cubisme* (un vol. in-4° ill. à fr. 3.50). — Petit traité éloquent à l'usage de ceux qui entendent beaucoup parler du dernier snobisme — d'autres disent la dernière religion — pictural et ne savent au juste de quoi il retourne. Les auteurs détaillent avec sympathie, et avec d'ailleurs aussi de la clarté, ce qu'il faut voir et comprendre dans les tableaux en mosaïques déconcertantes des « cubistes » plus ou moins facétieux.

L'exemple est joint au précepte. L'exposé théorique est suivi de la reproduction d'une trentaine de chefs d'œuvre du genre.

Il est évident qu'il y a des convaincus. Mais il y a aussi les autres...

Chez Berger-Levrault et Lebègue.

COLONEL A. BOUCHER: *La Belgique à jamais indépendante* (un vol. in-8 à 1 franc). — Les Allemands sont prêts, en cas de conflit international, à se ruer sur notre territoire, à prendre Liège de vive force, à nous mettre partout à mal. Nous n'avons qu'une chance de nous sauver du Germain qui nous veut du mal: il faut nous unir au Gaulois qui nous veut du bien.

C'est un Français qui le dit. Le plus clair — ou le plus sombre — de l'histoire c'est qu'à l'Est comme au Sud on ne pense qu'à se colier à notre détriment.

Pretons nos précautions.

Chez Bloud.

JEAN DIDIER: *Hume* (1 vol. in-16 à 60 cent.). — Hume est incontestablement le représentant le plus systématique et le plus génial de la philosophie anglaise. C'est par lui que Kant fut réveillé de son « sommeil dogmatique ».

Le petit livre de M. Didier constitue un résumé exact et fidèle de la doctrine de ce grand penseur.

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



„Voilà la sante”

MEMENTO

Les Lettres.

❧ *François-Charles Morisseaux*, notre ami et notre collaborateur, est mort le 24 décembre. Cette nouvelle surprendra tous ceux qui l'ont connu, tous ceux même qui n'ont apprécié de lui que son talent si plein de vie et de gaieté. Il semblait impossible que ce jeune homme de trente ans, à la tête altière, à la démarche élégante, toujours si

soigné de sa personne, disparût ainsi, brusquement, brutalement enlevé par Celle qui ne pardonne pas.

Certes nous savions qu'il était malade, alité depuis le mois de juillet. Son état avait donné de grandes inquiétudes, mais il semblait aller mieux : nul ne soupçonnait cette fin si proche. Il s'est éteint doucement, sans aucune souffrance, sans pressentir sa mort. Sa grande faiblesse ne lui a pas permis de

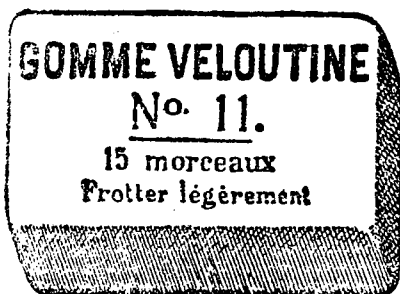
**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.**



Exigez cette marque de préférence à toute autre.

*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encrée et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

lutter davantage. Et lui, qui se raccrochait à cette espérance de partir dans quelques jours pour le Midi, afin de retrouver la santé aux pays du chaud soleil, il est mort par une blême aurore de décembre, la veille de Noël.

Ce romancier, ce conteur délicat, cet auteur dramatique plein d'esprit meurt à la fleur de l'âge. Ses dernières œuvres, celles qui sont encore inédites dans les tiroirs de son bureau, montrent l'écrivain au talent définitif qu'il était déjà. Et dans cette œuvre nouvelle, comme dans celle parue, il y a un ardent amour de la vie. Morisseaux était un optimiste souriant et amusé. Pour ceux qui vraiment surent pénétrer le véritable caractère de son talent et de son cœur il y avait aussi, derrière ce sourire et cet esprit, une mélancolie sentimentale très douce et souvent très profonde. Il savait si bien passer ainsi du rire au sourire et du sourire aux larmes.

Mais cette œuvre mérite mieux qu'une note nécrologique hâtive. Elle vaut qu'on s'y arrête, car il s'en dégage une très fervente leçon d'art et de travail. Aussi nous avons demandé à Henri Liebrecht de lui consacrer dans notre prochain numéro un article de critique et de souvenir.

❖ PUBLICATIONS DE NOËL. — Depuis quelques années paraissent en Belgique, au moment de Noël, des publications de luxe capables de rivaliser avec les plus célèbres albums ou magazines du genre édités à l'étranger.

La collaboration à ces livraisons superbement illustrées est demandée à des écrivains belges ; de la sorte, ces œuvres sont vraiment nationales et, par leur grande diffusion, rendent les plus précieux services à la cause de nos lettres et de notre art. On ne peut que féliciter avec reconnaissance ceux qui en prennent l'initiative.

Voici d'abord le *Soir-Noël*, le plus important et le plus ancien de ces recueils. Dans le format et avec l'élégance des plus réputés numéros de Noël des grands illustrés étrangers, il offre à ses lecteurs des hors texte en couleur de toute beauté, reproduisant des œuvres de M^{mes} M. Collard, J. Wytzman, A. de Barsey, Berthe Art, Gilsoul-Hoppe et de MM. J. Paulus et J. Taelmans ; des miniatures d'Isabey, Jean Guérin, M^{me} De-billemont-Chardon et M. Moreels ; enfin une superbe planche d'Art Ancien : *La princesse Éléonore de Portugal au clavicorde*, ainsi qu'un pastel délicieux de grâce et de fraîcheur de M. L. Wollès : *La Princesse Marie-José et ses poupées*.

Le texte ne le cède pas en intérêt à la partie graphique : M^{lle} Marg. Van de Wiele et MM. C. Lemonnier, L. Delattre, H. Van Offel, P. Blandin, Nevers, Scherer, P. Max, S. Bonmariage, Verhaeren, Broodcoorens, F. Leonard, René Lyr et R. Lesclide ont signé des proses et des vers remarquables, M. G. Jonghbeys une spirituelle fantaisie parodique : *Pomme d'Amour*, pastiche de *Chantecler*.

* * *

L'Eventail-Noël n'en est qu'à sa deuxième année d'existence. Il ne manque néanmoins pas de briller par la distinction, le bon goût et la variété séduisante.

MM. Alb. Giraud, H. Krains, L. Souguenet, M. Kufferath, P. Nothomb, G. Vanzype, A. De Rudder et M^{lle} Biermé y collaborent et M^{me} J. Vanzype et MM. H. Van Haelen, Am. Lynen, C. Dratz, F. Khnopff, J. Delescluze, R. Janssens, Laermans, Toussaint l'illustrent. Le baron V. Buffin donne la primeur de la chanson de la Dentelle extraite de l'opéra qu'il a écrit d'après *Kaatje*.

Ces pages brillantes, ainsi qu'un hors-texte

Spécialité de Découpage
et Collage d'Echantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CAR-
TONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE

Pliage et mise sous bandes
de circulaires et journaux

Maison Sainte-Marie

Fondée en 1836

Rue Pachéco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liège et Bordeaux

Médailles d'Or à l'exposition Universelle de Bruxelles
de 1910

au fusain de M. F. Courtens sont enfermés dans une couverture du meilleur goût parée d'une *Réverie* d'Alf. Stevens aux tons chauds et graves.

* * *

Enfin, jeune aussi, mais non moins prospère et luxueux, le fascicule de Noël de *L'Hygiène du Foyer* a été composé avec des soins heureux par notre excellent collaborateur, M. Fern. Germain.

Après un poème d'Emile Verhaeren, vient une piquante saynète de M. Aug Vierset. Entre une transposition pittoresque de la légende des *Enfants-Rois* par M. A. De Rudder et un conte bruxellois de M. Alb. Bailly, M. Paul André dialogue la *Comédie des Jouets*. M. H. Stiernet fait le traditionnel conte de Noël, à la façon wallonne.

M. Oscar Liedel a semé des dessins spirituels tout le long des pages de cet album très réussi.

La Libre Académie a décerné le prix Edmond Picard pour 1912 à M. Franz Helens pour son ouvrage: *Les Clartés latentes*.

Le Conseil provincial du Brabant a décerné ses prix annuels de littérature à M^{me} Blanche Rousseau et à MM. Isi Collin, P. Nothomb, H. Van Offel et Léon Wéry.

Une correction d'épreuves mal interprétée a fait prêter à M. Arthur de Rudder, dans sa dernière chronique *Les Peuples et la Vie* un texte dont la drôlerie mérite qu'on le signale à l'attention des rieurs, — comme à celle des distraits ou celle aussi des grincheux. Les 2^e et 3^e lignes de l'article parlent d'« une comédie ou un drame de travesti de R. Bracco, de Butti, de Traversi, etc... »

Il n'y a de travesti là-dedans que le texte exact de l'auteur, évidemment.

C'est au 11 janvier qu'est fixée la *Manifestation Oscar Colson* organisée à l'occasion du XX^{me} anniversaire de la fondation de la vaillante revue *Wallonia*.

A cinq heures aura lieu, dans les salons de l'Hôtel de l'Europe, à Liège, la remise à Oscar Colson de son buste par Georges Petit.

A sept heures un Banquet intime réunira les Amis de *Wallonia* et de son sympathique Directeur.

Les adhésions sont reçues chez M. E. Godefroid, 63, rue Eracle, à Liège.

Une bibliothèque postale intercommunale. — Le gouvernement a été saisi par le Musée du Livre d'un projet de loi créant une *Bibliothèque postale* dont les bases, très originales, permettraient de résoudre en une fois et en grand le problème de la lecture du peuple.

Le projet consiste à créer un dépôt central comprenant au moins une dizaine de mille ouvrages en autant d'exemplaires qu'il serait nécessaire. Ces ouvrages seraient mis à la disposition de tous les Belges qui auraient rempli les deux conditions suivantes: 1^o affec-

Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

Location de Coffres-forts

ter à la restitution de prêt une garantie de 3 francs, celle-ci pouvant être faite par un dépôt réservé au livret de la Caisse d'épargne; 2° assumer les frais de retour des ouvrages par la poste. Le grand rôle est dévolu à celle-ci: il s'agit d'obtenir d'elle le transport gratuit à l'aller, l'affectation des livrets postaux de Caisse d'épargne, le dépôt dans tous les bureaux de poste du royaume du catalogue de la Bibliothèque. Les administrations communales et provinciales, les écoles, les associations agréées, pourraient aussi emprunter en masse des ouvrages pour une durée d'un an, moyennant paiement du vingtième des prix marqués au catalogue. L'Etat aurait à contribuer à la Bibliothèque postale par une allocation initiale de quatre annuités de 25,000 francs et une allocation annuelle de 1 centime par habitant.

Si le projet du Musée du Livre était accepté par le gouvernement, la Belgique,

aujourd'hui bien loin derrière d'autres pays dans l'échelle de la lecture du peuple, passerait vite au premier rang, ayant su résoudre, en une fois et des plus simplement, le problème de faire donner, à tout Belge, par la poste, des livres intéressants, comme déjà il peut se procurer des journaux par son intermédiaire, en quelque point du pays où il ait sa résidence.

* * *

Les Théâtres.

☞ A l'occasion du 273^{me} anniversaire de la naissance de Racine, le 21 décembre dernier, la Comédie Française a représenté avec le plus grand succès un à-propos en vers, en fort beaux vers, de M. Valère Gille, notre compatriote, bien connu en France comme chez nous. C'est là un succès dont les lettres belges sont fières, non point seulement à

DELHAIZE FRÈRES & C^{ie}

LE LION



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques

RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

cause de la valeur de l'œuvre, mais encore par ce fait que deux poètes belges, avant M. Valère Gille, avaient seuls réussi à se faire jouer à la Comédie-Française. *Le Sacrifice* (tel est le titre de cet à-propos) a reçu des critiques parisiens le plus bel éloge. L'auteur, délaissant les thèmes généralement adoptés pour ces sortes d'anniversaires, ne nous montre pas Racine lui-même dans un des épisodes de sa vie, mais bien une Comédienne qui, vouée tout entière au culte du grand tragique français, subordonne à ce culte même — sorte de Vestale de l'Art — les élans de son amour profane. M^{lle} Roch, dans le rôle de la Comédienne, contribua, par son grand talent, à rendre plus harmonieux encore des vers déjà si naturellement harmonieux, des vers vibrants dont la pureté de la forme est d'autant plus appréciable que cette pureté, chez les poètes, se perd de jour en jour, — des vers dont nous félicitons M. Valère Gille.

Le même soir, était donné à Monte-Carlo, avec un succès que toute la presse déclare éclatant, la première représentation du *Lord Byron* du comte A. du Bois. Nous avons annoncé cet événement dramatique qui devait mettre en vedette une fois de plus le nom de notre compatriote.

Nous empruntons à notre collaborateur, M. A. De Rudder, une partie du compte rendu qu'il a envoyé au *Soir* au lendemain de la brillante création :

« Que faut-il penser de l'œuvre de M. Albert du Bois? Assurément c'est là une conception fougueuse de poète. Nous croyons que, semblable à son héros, l'écrivain dédaigne un peu la foule vulgaire et que, méprisant des succès faciles, il ne se soucie pas de composer pour elle. On lui reprochera certainement des longueurs dans le développement de l'action dramatique et même, au troisième acte, des complications inutiles, mais ce drame altier possède une singulière

La Tribune Nationale

ORGANE MILITAIRE & COLONIAL

paraissant le 1^r et le 15 de chaque mois

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

221, Rue Louis Hap, à Bruxelles

Abonnement : 1 an, 6 francs

Prix du numéro, 25 centimes

Cette revue — absolument indépendante et sans couleur politique — accueille, sous sa responsabilité, toute idée méritant d'être écoutée ou discutée, tout avis original ayant trait à la défense de la Patrie et de sa Colonie.

et prenante originalité de facture. On n'avait point mis encore à la scène, avec cette vigueur, le personnage de l'homme de lettres égoïste, orgueilleux, vivant dans son rêve comme dans une tour d'ivoire, brisant impitoyablement tout ce qui entrave sa fière pensée. Ce drame n'était pas écrit. M. Albert du Bois vient de le faire. »

Avec ses confrères, M. De Rudder est ensuite amené à dire combien l'interprétation du drame fut remarquable. M. Alb. Lambert a créé « un type admirable d'orgueil maladif et de violence fougueuse », M^{lle} Piérat fut d'une « tendresse captivante ». Les artistes du Parc, de Bruxelles, brillèrent à côté d'aussi illustres partenaires.

M. V. Reding nous donnera cet hiver encore, une série de représentations du *Lord Byron* d'Alb. du Bois.

AU NABAB
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES
FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 800 modèles).

☞ C'est en février que sera créée au Gymnase, à Paris, la comédie nouvelle de MM. Fonson et Wicheler. Elle aura pour principaux interprètes M^{lle} Delmar et M. Jacque. Son titre: *La Demoiselle de magasin*.

☞ Le Comité de lecture du Théâtre national a composé le prochain spectacle de pièces d'auteurs belges. On jouera fin janvier *L'Hyperbole*, 3 actes de M^{me} Duterme et *Le Marchand de regrets*, 1 acte de M. Crommelynck.

☞ *Concerts Populaires*. — Le quatrième et dernier concert aura lieu les 11, 12 janvier prochain sous la direction de M. Sylvain Dupuis, directeur du Conservatoire royal de Liège et avec le concours de l'éminent violoncelliste Pablo Casals.

La location est ouverte à la Maison Schott, 30, rue Saint-Jean.

☞ *L'Institut des hautes Etudes musicales et dramatiques* d'Ixelles, dirigé avec une intelligence et un dévouement sans défaillance, depuis plus de dix ans, par M. Emile Thiébaud est en butte depuis quelque temps à l'indifférence sinon à l'hostilité de quelques membres de l'administration communale d'Ixelles. On lui marchandé le maigre subside qui aide cette utile et vaillante entreprise dans sa difficile mission de propager la culture générale parmi les jeunes aspirants à la carrière professorale et théâtrale.

C'est d'une mesquinerie et d'une erreur impardonnables. On peut le dire avec d'autant plus de raison qu'en ce moment une ancienne élève de l'Institut (classe de M^{lle} Guillaume), M^{lle} Eve Francis, remporte dans *l'Assaut*, au théâtre du Parc, le succès le plus brillant et le plus légitime.

Dans *l'Amour veille* avait paru, quelques jours auparavant, une autre lauréate des concours du même établissement, M^{lle} B. de Saint-Moulin (classe de M^{me} Angèle Renard) laquelle voit également s'ouvrir devant son jeune talent une carrière pleine de promesse.

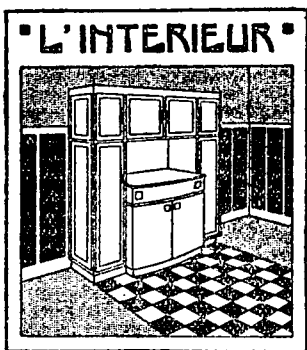
L'Institut de M. Thiébaud est une œuvre non seulement utile, mais nécessaire. Pourquoi tout le monde ne le comprend-il pas?

* * *

Les Salons.

☞ **RAOUL HYNCKES** ouvrira, du 18 janvier au 4 février inclus, de 10 à 12 heures et de 2 à 4 heures, une exposition de ses œuvres nouvelles, dans son atelier de la rue de Linthout, 118, à Schaerbeek (Cinquante-naire).

Nous avons publié dans *La Belgique Artis-*



**ART
DÉCORATIF**

**MOBI-
LIER**

DÉCORATION

Bruxelles : 9, rue de Namur

TÉLÉPHONE 8076

tique du 1^{er} novembre une étude sur les toiles qui feront l'objet de cette importante exposition.

L'été dernier, disions-nous, R. Hynckes était parti, sac au dos, en Hollande. Il s'arrêta six mois à Dordrecht et dans les environs.

Son exposition comprendra le meilleur du travail de ces six mois.

☞ Une exposition des tableaux à l'huile et aquarelles de feu **PAUL HERMANUS** sera ouverte Salle Studio, à Bruxelles, jusqu'au 6 janvier.

☞ Le *Cercle d'Art* de Laeken a ouvert le 25 décembre en la salle de l'école communale, rue Claessens, une exposition qui fermera ses portes le 5 janvier.

☞ **HENRY MOREAU** expose Galerie Dubigk, place Royale, 3, jusqu'au 3 janvier.

☞ Voici la liste des œuvres acquises par le gouvernement à l'exposition des Aquarellistes :

Baseleer, *Mirage*; Cassiers, *Audenarde*; Geudens, *La Chambre verte*; M. Hagemans, *Ciel d'orange*; Marcette, *Les Dunes*; Uytterschaut, *Le Chemin des Martinets*; Franz Van Leemputten, *le Calvaire*.

Le Musée d'Ixelles a acquis *Après la Prière*, de M. X. Mellery.

☞ Le Musée de Dordrecht a acquis l'aquarelle d'Alex. Marcette, *Le Remorqueur*, au Salon de cette année.

☞ L'excellent aquarelliste **NESTOR OUTER** et **LÉON TOMBU**, paysagiste, ont organisé une exposition de leurs œuvres les plus récentes,

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

à Arlon. Nous espérons retrouver les deux bons peintres bientôt à Bruxelles.

☪ ANNALES DE L'ART EN BELGIQUE, *Revue rétrospective de critique et d'érudition*:

Une nouvelle revue est en préparation à Bruxelles; elle sera illustrée et paraîtra six fois par an. Chaque fascicule des *Annales de l'Art en Belgique* contiendra: 1° un ou plusieurs articles de fond sur un artiste, peintre, sculpteur, architecte, graveur, musicien, verrier, orfèvre, etc., ou sur une œuvre ou un ensemble d'œuvres se rattachant au passé artistique de notre pays; 2° des documents, ou des extraits de documents, inédits; 3° des informations sur les découvertes, acquisitions, ventes, classements d'archives, disposition de musée, et des notes sur les livres parus.

En résumé, les *Annales de l'Art en Belgique* seront un périodique exclusivement consacré à l'histoire générale des arts dans nos provinces.

Le secrétaire de la revue est M. Eugène Bacha.

☪ Voici la liste complète des œuvres vendues par nos compatriotes à la dixième exposition des beaux-arts, qui vient de se clôturer à Venise:

Peintures: Henri Cassiers, « Port en Hollande » (au roi d'Italie); Rodolphe de Saegher, « le Ruisseau gelé » (à la députation provinciale de Venise); Alfred Delaunois, « Impression du pays monastique » (à M. L. de Benzion); René Janssens, « Intérieur »

(au ministère des affaires étrangères); Fernand Khnopff, « En souvenir de Bruges » (M^{me} G. Pedrazzoli); « Isolde » (L. de Benzion), « En souvenir d'œuvres rêvées et perdues » (id.), « Une martyre » (à M. G. Facchi); « Étude de femme » (à M. G. Botta); « le Masque blanc » (à la municipalité de Venise pour la galerie de la ville); Alfred Pinot, « Fleurs » (au ministère des affaires étrangères); Louis Reckelbus, « Au béguinage de Bruges » (à M. Monterumici); G.-M. Stevens, « Devant la mer » (à M. von Ivanovits).

BULLETIN MENSUEL

DE

L'Institut de Sociologie Solvay

BRUXELLES

Cette publication est la seule permettant de suivre, mois par mois, le mouvement scientifique en sociologie et dans les sciences connexes.

On y trouve, en outre, les comptes-rendus des réunions périodiques des divers groupes d'études de l'Institut.

ABONNEMENT :

Belgique : 10 fr. ; *Etranger* : 12 fr.

Éditeurs :

MISCH et THRON, Bruxelles et Leipzig.
MARCEL RIVIÈRE, Paris.

A. VERHAEGEN

Marchand-Tailleur

79, BOULEVARD ANSPACH, 79
≡ BRUXELLES ≡

**Vêtements sur mesure pour
hommes et enfants**

Hautes Nouveautés Anglaises, Françaises et Belges

CONFECTION SOIGNÉE

COUPE IRRÉPROCHABLE

Grand Choix d'Imperméables Confectionnés

ET SUR MESURE

DEUIL EN 24 HEURES

Sculpture: Marnix d'Havelosse, « Danseuse » (exemplaire en bronze, à la reine-mère pour la galerie moderne de Venise); Victor Rousseau, « Tête souriante » (à la galerie de Venise); Verbanck, « Tête de sphynx » en grès (à M. N...); Philippe Wolfers, « Printemps » (à la Compagnia Italiana dei Grandi Algerghi).

Blanc et noir: Albert Baertsoen, « Moulin flamand » (trois exemplaires, dont un à la galerie de Rome); « Vieux port, reflets » (trois exemplaires); « Krombomelot », « Soir à Audenarde », « Terneuzen », « Vieilles maisons sur l'eau », « maisons de campa-

gne »; Léon Bartholomé, « Les Dentellières », « la Grand'Mère »; E. Claus, « Septembre », « Marronnier » (galerie de Rome), « Un ami sculpteur »; O Coppens, « Soir à Bruges », « A Rotterdam »; Auguste Danse, « Moulin à Uccle », « Meuse, à La Plante », « Petit nu »; Louise Danse, « Une porte à Venise », « Repos », « la Porta del Paradiso », « San Francesco del Deserto » (deux exemplaires); Alf. Delaunois, « Portrait psychologique de jeune fille » (galerie de Venise); A. Hazledine, « le Bateau côtier », « Le Pont de Lamberth, à Greenwich »; Eug. Laermans, douze eaux-fortes achetées par le ministre

de l'instruction publique pour la galerie de Rome, trente eaux-fortes achetées par la reine-mère pour la galerie de Venise, trente eaux-fortes achetées par M. L. de Benzion; dix-huit eaux-fortes achetées par divers amateurs; Isidore Opsomer, « Hiver dans le Béguinage » (deux exemplaires, dont un à la galerie de Rome); Ed. Pellens, « le Foulard rouge » (galerie de Rome).

* * *

A l'Etranger.

On s'étonne de ces esprits encyclopédiques qui, à l'époque de la Renaissance, naquirent en si grand nombre sur le sol italien, et dont Léonard de Vinci fut le type le plus parfait: notre époque, à nous, ne connaît guère que des spécialistes. Voici pourtant que vient de mourir, il y a quelques semaines, à Rome, le célèbre professeur Gizzi, qui, âgé de 48 ans, était à la fois, et avec éclat, docteur en philosophie, en droit et en médecine, ingénieur, architecte, mathématicien, physicien et chimiste, littérateur, auteur dramatique, poète lyrique et musicien! Tout Rome connaissait ce génie universel.

La poétesse allemande Anna Hill est morte à Francfort, à l'âge de 52 ans. Elle

était l'auteur de plusieurs comédies et aussi de poèmes en dialecte.

On vient d'élever, à Pavie, un monument au poète italien Felice Cavallotti (1842-1898). L'œuvre est due au sculpteur Ettore Ferrari, de Rome.

En remplacement de A. W. Verrall, mort récemment, a été nommé professeur de littérature à l'Université de Cambridge Sir Arthur Thomas Quiller-Couch, dont certains contestent la science, l'érudition, mais qui, comme conteur, essayiste et puriste de la langue anglaise s'est acquis une très grande réputation.

A titre de réclame, Frank Wedekind, le trop célèbre dramaturge allemand qui pourtant, par bonheur, n'est pas connu chez nous, fait publier par les journaux que l'Université de Dublin vient de l'inviter à une inauguration comme « représentant de la littérature allemande moderne », — ce qui, assure cette Université, est absolument inexact.

A Leipzig aura lieu, de mai à octobre 1913, une exposition internationale de l'industrie du livre, célébrant avec éclat le cinquantième anniversaire de la fondation de l'Académie royale d'art graphique.

CHEMIN DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

L'AGENDA P. L. M. 1913

vient de faire son apparition. C'est un document des plus intéressants édité avec un soin tout particulier qui en fait une véritable publication de luxe.

Il renferme, cette année, des articles tout à fait remarquables de G. EIFFEL, G. D'ESPARBÈS, H. FERRAUD, L.-J. GRAS, M. LE ROUX, F. MISTRAL, N. SÉGUR et du regretté PAUL MARIÉTON; des nouvelles de G. COURTELINE, Com^t DRIANT, FRANC-NOHAIN, WILLY; des illustrations de MARCEL CAPY, HENRIOT, H.-D. NAURAC, BENJAMIN RABIER, etc., une série de cartes postales détachables, de nombreuses illustrations en simili-gravure à la plume; — il contient aussi de magnifiques hors-texte en couleurs et en simili-gravure, ...et, enfin, une valse lente pour piano: " Sur la Méditerranée », écrite spécialement pour l'Agenda par le compositeur MAURICE PESSE.

L'Agenda P. L. M. est en vente, au prix de 1 fr. 50, à la gare de Paris-Lyon (bureau de renseignements et bibliothèques), dans les bureaux-succursales, bibliothèques et gares du réseau P. L. M., il est aussi envoyé par la poste, sur demande adressée au Service de la Publicité de la C^{ie} P. L. M. 20, boulevard Diderot, à Paris, et accompagnée de 2 fr. (mandat-poste ou timbres) pour les envois à destination de la France et de 2 fr. 50 (mandat-poste international) pour ceux à destination de l'étranger.

On le trouve également au rayon de la papeterie des Grands Magasins du Bon Marché, du Louvre, du Printemps, des Galeries Lafayette et des Trois-Quartiers à Paris.

Aux Galeries des Meubles



20, Rue de l'Hôpital, 20

A BRUXELLES

**LE PLUS GRAND CHOIX DES MEUBLES
DE TOUS STYLES ET TOUS GENRES**

Le Conservatoire de Naples organise un concours entre les compositeurs italiens âgés de moins de trente ans.

La Société des Auteurs, de Rome, organise un concours dramatique. L'œuvre primée sera jouée par la troupe Lyda Borelli-Piperno-Gandusio, vers la fin du mois de janvier.

Le « Prix populaire Schiller », qui s'élève à trois mille mark, a été décerné cette année à Herbert Eulenberg, pour son drame *Belinda*.

Le conservateur des Archives de Munster vient de découvrir une œuvre musicale du vieux poète allemand Walther von

der Vogelweide. En outre il a été découvert, à la bibliothèque de Berlin, une œuvre littéraire jusqu'ici inconnue, du même auteur.

Le 22 décembre s'est ouverte à Florence une exposition d'esquisses de sculpture et de peinture modernes.

La mosaïque est un art assez abandonné de nos jours. A Rome, pourtant, vient de s'ouvrir un concours entre les artistes italiens pour l'exécution de mosaïques qui devront décorer le grand et superbe monument élevé tout récemment à la gloire de Victor-Emmanuel II. Ces compositions sont au nombre de quatre et orneront des voûtes de chaque côté du portique. L'artiste dont les projets seront agréés par le jury recevra la somme de soixante mille francs.



EDITIONS DE

La Belgique Artistique et Littéraire

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

PAUL ANDRÉ : <i>Maitre Alice Hénaut</i>	fr. 3.50
MARIA BIERME : <i>Les artistes de la Pensée et du Sentiment</i>	5.00
MAUR. DES OMBIAUX : <i>Essai sur l'Art Wallon et Gallo-Belge</i>	2.00
LOUIS DELATRE : <i>Contes d'avant l'Amour</i>	3.50
J. F. ELSLANDRE : <i>Parrain</i> , roman	3.50
MAUR. GAUCHEZ : <i>Symphonies voluptueuses</i> , poèmes	3.50
J. JOBÉ : <i>La Science économique au XX^e siècle</i>	3.50
FRANÇ. LÉONARD : <i>La multitude errante</i> , poème	3.50
HENRI LIEBRECHT : <i>Un cœur blessé</i> , roman	3.50
EM. E. PIERS : <i>Un hiver aux Lofoden</i>	2.00
CARL SMULDERS : <i>La ferme des Clabauderies</i> , roman	3.50
JULES SOTTIAUX : <i>La Wallonie héroïque</i> , roman	3.50
OSCAR THIRY : <i>La merveilleuse Aventure des Jeune-Belgique</i>	3.50
B. TIMMERMANS : <i>L'Evolution de Maeterlinck</i>	3.50
MARG. VAN DE WIELE : <i>Ame blanche</i> , roman	3.50
MARIE VAN ELEGEM : <i>Par la Vie</i> , poèmes	3.50
GEORGES WILLAME : <i>Le Poison</i> , roman	3.50

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT POSTE

adressé 26-28 rue des Minimes, Bruxelles.

CAISSE CENTRALE

de Change et de Fonds Publics

SOCIÉTÉ ANONYME

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

BRUXELLES

Place de la Liberté, 5

Téléphone A. 746

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance.

☿ M. Albert Carton de Wiart, fondé de pouvoirs de la Banque Empain, vient d'être nommé Consul d'Espagne à Bruxelles en remplacement de l'honorable M. Fontaine-Vanderstraeten que des services incessants rendus pendant quarante-deux ans au Consulat et aux intérêts généraux de l'Espagne autorisaient à solliciter un repos bien gagné.

M. Fontaine-Vanderstraeten emporte dans sa retraite l'estime et l'affection de tous ceux que les « cosas de Espana » ont appelés à fréquenter le Consulat.

☿ M. Emile Franqui, directeur de la Société Générale, remplace feu M. Barbanson à la Banque générale du Centre, de La Louvière.

☿ M. de Rudder, directeur général des chemins de fer

de l'Etat belge, qui sera sous peu admis à la retraite, prend la direction de l'exploitation du chemin de fer de Gand-Terneuzen.

☞ M. le ministre d'Etat Van den Heuvel, ancien ministre de la Justice, a été appelé à la présidence du Conseil de la Société Belge Maritime du Congo en remplacement de feu M. Beernaert.

☞ M. Ernest Afchain, qui dirige depuis longtemps et avec la plus grande compétence la Société des Produits Chimiques d'Aiseau, remplace M. Barbanson au sein du Conseil.

☞ M. Jean Jadot, le nouveau vice-gouverneur de la Société Générale, peut se vanter d'avoir produit une certaine effervescence dans les milieux boursiers. En qualifiant de « draconiennes » les clauses imposées jusqu'à présent par l'Etat aux sociétés de recherches minières au Katanga, il a permis à certains d'espérer qu'une modification pourrait être apportée aux dites clauses. Comme celles-ci, pour l'instant, sont très favorables à l'Etat et, indirectement, à la Compagnie du Katanga, les actionnaires de cette dernière société se sont émus. Et l'émotion s'est accentuée lorsqu'à la Chambre des représentants, dans une discussion provoquée par le citoyen Royer, député socialiste, le ministre des Colonies a été amené à constater qu'un groupe anglais avait refusé une concession au Katanga à cause des avantages que les contrats stipulent en faveur de l'Etat.

Faudra-t-il modifier ces contrats? La question est aujourd'hui posée, grâce à M. Jadot, mais elle ne sera peut-être pas facile à résoudre.

☞ M. Valentin, ingénieur à Mons, vient d'être attaché au service technique des mines de Kaiping. Il se rendra incessamment à son poste.

☞ M. F. Philippson a été appelé à la présidence de la Société des « Amis des Musées », en remplacement de feu Auguste Beernaert.

M. Warocqué, qui lui aussi s'intéresse au mouvement

artistique de notre pays, a été nommé administrateur de la dite société.

☛ M. Charles Thonet a été élu administrateur de la Société de Saint-Léonard (machines-outils).

Il est également administrateur de la Société d'Entreprises générales de Travaux, des Tramways de Beyrouth, etc., etc., et administrateur-délégué de la Société générale de Tramways et d'Applications de l'Electricité.

☛ M. Anciaux, directeur des travaux du Charbonnage de Bernissart, remplace à la direction-gérance M. Piédama, admis à la retraite.

☛ M. Meilleur succède à M. Piérard, à la direction du Charbonnage de Bonne-Espérance, à Lambusart.

☛ Le général baron Donny a publié récemment une étude sur notre colonie du Congo qui a provoqué pas mal de discussions dans le monde de la finance. Le général Donny estime que les voies ferrées doivent appartenir à l'Etat. M. Goffin, administrateur-directeur du Chemin de fer du Congo, est d'avis, lui, avec raison, qu'une compagnie concessionnaire peut mieux que l'Etat établir des tarifs réduits qui doivent provoquer le développement de la colonie.

Comme la Belgique aura le droit en 1916 de racheter le Chemin de fer du Congo, on voit que la question est déjà d'actualité ; aussi nos calculateurs se livrent-ils dès maintenant à leur travail favori, afin de déterminer le prix du rachat en 1916. D'après les uns, ce prix serait de 95 millions environ ; d'après les autres, il oscillerait entre 108 et 115 millions. Attendons-nous à voir surgir encore de nouveaux calculs ; car les intérêts en cause sont très importants et la discussion n'est pas close...

☛ M. Georges Vander Hofstadt a été nommé administrateur de la Société des Pétroles de Tustanowice. Il est, comme on le sait, administrateur des Ateliers de la Biesme, des Chemins de fer Economiques de Catalogne, de la Compagnie Internationale de Tramways, etc.

☛ M. Schatter, ingénieur, a été nommé chef de la mission d'ingénieurs envoyée par le gouvernement argentin pour l'achat de matériel de chemins de fer. Il y a quelques années, ses commandes s'étaient élevées à 30 millions, rien qu'en Belgique.

Les bureaux de M. Schatter sont établis, 1, avenue Louise.

LE RECUEIL FINANCIER. — Annuaire des valeurs cotées à la Bourse de Bruxelles et de Paris. Ouvrage donnant des études complètes et détaillées sur toutes les valeurs boursières. 20^e édition, 1913. Un vol. in-4^e de 1,700 pages, relié. (Etablissements Emile Bruylant, éditeurs, à Bruxelles.) — Prix: 20 francs.

JURISPRUDENCE

I. Un arrêt de la Cour d'appel de Bruxelles (27 mars 1912) dit que :

« 1^o Le liquidateur d'une société anonyme ne remplissant pas des fonctions habituellement dévolues aux membres du Conseil d'administration ou du Collège des commissaires ne peut être imposé à la patente prévue par l'article 2 de la loi du 28 décembre 1904 ;

» 2^o Il en est de même d'un liquidateur-avocat qui n'exerce qu'exceptionnellement et momentanément les fonctions de liquidateur. »

Cet arrêt est conforme à la jurisprudence établie par l'arrêt de la Cour de cassation du 18 mai 1909.

II. Un arrêt de la même cour, en date du 10 juillet 1912, proclame l'incompatibilité de la profession d'avocat avec celle de membre d'un comptoir agricole ou d'un comptoir d'escompte de la Banque Nationale.

LÉGISLATION

En 1905 notre Sénat avait voté un projet de loi portant modification aux lois sur les sociétés commerciales. Les années passèrent, la Chambre eut d'autres soucis que d'examiner le travail sénatorial, et quelque opportune formalité due au protocole parlementaire l'a fait heureusement passer à l'ordre du jour de la Chambre, d'où la discussion qui vient d'être close.

Modifié en première lecture, le projet subira dans quelques semaines l'épreuve de la seconde lecture. Comme il comporte des amendements au texte primitif, il retournera au Sénat, et tout porte à croire que vers la fin de cette session ce projet sera passé en force de loi.

Voici la portée succincte des modifications aux lois des 18 mai 1873 et 22 mai 1886 proposées à la ratification du Sénat :

I. Art. 2. — La loi reconnaît une sixième espèce de société commerciale : l'*union du crédit* dont le statut sera différent de celui des cinq sociétés reconnues jusqu'à ce jour.

II. Art. 9. — Les *procurations* annexées aux actes de société anonyme, de société en commandite par actions et de société coopérative *ne seront plus publiées*.

Ce fatras encomrait bien inutilement les annexes du « Moniteur ».

III. Art. 10 § 1. — La copie entière des procurations sera déposée au greffe dans la quinzaine des actes définitifs.

IV. Art. 12, § 2. — Les *démissions et révocations des administrateurs* devront être publiées dans les annexes, comme l'étaient uniquement jusqu'ici leurs nominations.

Les *nominations, démissions et révocations des commissaires et liquidateurs* devront également être publiées.

V. Art. 13. — Les *pouvoirs des gérants et administrateurs* sont déterminés et non établis par l'acte constitutif et les actes subséquents.

VI. Art. 25. — C'est dorénavant le président du tribunal de commerce qui pourra éventuellement nommer un administrateur provisoire en remplacement du gérant décédé ou empêché.

Jusqu'ici ce pouvoir appartenait au président du tribunal civil.

Tout intéressé peut faire opposition à l'ordonnance et elle sera jugée en référé.

VII. Art. 29 3°. — Dorénavant le versement préalable, en numéraire ou apport effectif, à la constitution de la société, sera de vingt p. c. du capital souscrit.

Jusqu'ici la loi n'exigeait que 10 p. c. à la souscription, les 20 p. c. versés n'étaient requis qu'en cas de transfert.

VIII. Un nouveau § est ajouté à l'art. 29 :

L'acte de société indique :

1° *La spécification de chaque apport qui n'est pas effectué en numéraire, les conditions auxquelles il est fait et le nom de l'apporteur ;*

2° *Les mutations à titre onéreux dont les immeubles apportés à la société ont été l'objet pendant les cinq années précédentes, ainsi que les conditions auxquelles elles ont été faites ;*

3° *Les charges hypothécaires grevant les biens apportés ;*

4° *Les conditions auxquelles est subordonnée la réalisation des droits apportés en option ;*

5° *La cause et la consistance des avantages particuliers attribués à chacune des fondations ;*

6° *Le montant, au moins approximatif, des frais, dépenses, rémunérations ou charges, sous quelque forme que ce soit, qui incombent à la société ou qui sont mis à sa charge à raison de sa constitution.*

Les procurations doivent mentionner les diverses énonciations qui précèdent.

IX. Art. 30, § 2. — Les comparants à l'acte de constitution qui se bornent à souscrire des actions contre espèces sans recevoir directement ou indirectement aucun avantage particulier, seront tenus pour simples souscripteurs.

Les mots en italique constituent une innovation.

X. Art. 31. — La société peut aussi être constituée au moyen de souscriptions. L'acte de société est préalablement publié à titre de projet. *Les comparants à cet acte seront considérés comme fondateurs de la société.*

Les souscriptions doivent être faites en double et indiquer :

1° *La date de l'acte de société publié à titre de projet et celle de sa publication ;*

2° *Les noms, prénoms, professions et domiciles des fondateurs ;*

3° *L'objet de la société, le capital social et le nombre d'actions ;*

4° *Les énonciations exigées par l'article 29bis (voir VIII) ;*

5° *Le versement sur chaque action d'un cinquième au moins du montant de la souscription ou l'engagement de faire ce versement au plus tard lors de la constitution définitive de la société.*

Elles contiennent convocation des souscripteurs à une assemblée qui sera tenue dans les trois mois pour la constitution définitive de la société.

Les prospectus et circulaires doivent contenir les mêmes indications que les souscriptions.

Il en est de même des affiches et des insertions dans les journaux, à moins qu'elles ne se bornent à mentionner la date de la publication du projet d'acte de société.

Les mots en italique sont une modification à l'article 31 actuel.

XI. L'art. 33 est remplacé par celui-ci :

« Art. 33. — Les formalités et conditions prescrites pour la constitution de la société sont aussi requises pour toute augmentation du capital social.

» Si l'augmentation est faite au moyen de souscriptions, celles-ci doivent contenir les énonciations exigées par les n^{os} 3^o, 4^o, 5^o de l'article 31, par les n^{os} 1^o, 3^o, 4^o et 6^o de l'article 34bis. » (Voir XIII.)

XII. Art. 34. — *Les administrateurs, en cas d'augmentation du capital social, seront tenus solidairement, ainsi que l'étaient uniquement les fondateurs :*

1° *Des engagements contractés jusqu'à ce que le nombre des membres de la société soit de sept ;*

2° *De la partie du capital qui ne serait pas valablement souscrite ;*

3° *De la libération effective des actions jusqu'à concurrence d'un cinquième ;*

4° *De la réparation du préjudice dérivant de la nullité de la société ou de l'absence ou de la fausseté des énonciations prescrites non seulement par l'art. 31 mais encore par les art. 29 (§ nouveau, voir VIII) et 33 dans l'acte ou le projet d'acte de société et les souscriptions.*

Ceux qui s'engagent pour des tiers soit comme manda-

taires soit comme porte-fort sont réputés personnellement obligés si l'engagement n'est pas ratifié *dans la quinzaine, si les noms des mandants ne sont pas indiqués — et dans les deux mois en cas contraire.*

Les mots en italique constituent la modification à la loi actuelle.

XIII. Voici des dispositions nouvelles :

Art. 34bis. — *Toute vente d'actions, titres ou parts bénéficiaires, quelle que soit leur dénomination, par souscription publique, doit être précédée de la publication aux Annexes du Moniteur d'une notice, datée et signée par les vendeurs et indiquant, outre les noms, prénoms, professions et domiciles des signataires :*

1° *La date de l'acte de société, celle de tous actes apportant des modifications aux statuts et les dates de leur publication ;*

2° *L'objet de la société, le capital social et le nombre d'actions ;*

3° *Le montant du capital non libéré et de la somme restant à verser sur chaque action ;*

4° *La composition des conseils d'administration et de surveillance ;*

5° *Les énonciations prescrites par l'article 29bis ;*

6° *La date de la publication du dernier bilan et du dernier compte de profits et pertes.*

La publication aura lieu dix jours francs au moins avant la vente par souscription publique.

Art. 34ter. — *Les souscriptions doivent être faites en double et reproduire le texte de la notice. Les prospectus et circulaires doivent contenir les mêmes indications. Il en est de même pour les affiches et les insertions dans les journaux, à moins qu'elles ne se bornent à mentionner la date de la publication de la notice.*

Art. 344. — *Tous ceux qui ont contrevenu aux dispositions des articles 34bis et 34^{ter} sont solidairement responsables du préjudice résultant de leur faute.*

Art. 345. — *En cas de vente par souscription publique d'actions, titres ou parts bénéficiaires d'une société existant depuis cinq années au moins, la notice ne doit contenir que les indications requises aux nos 1°, 2°, 3°, 4° et 6° de l'article 34bis.*

Art. 346. — *Les formalités de publicité exigées par les dispositions qui précèdent ne s'appliquent pas aux ventes*

publiques d'actions, titres ou parts bénéficiaires ordonnées par justice ou organisées périodiquement par les commissions des bourses de commerce.

Art. 347. — Toute inscription d'actions, titres ou parts bénéficiaires à la cote officielle d'une bourse de commerce doit être précédée de la publication prescrite par l'article 34bis ou par l'article 345. Cette publication doit être faite par celui qui requiert l'inscription.

Le renouvellement de cette formalité n'est pas requis lorsqu'elle a déjà été accomplie dans les trois mois qui précèdent la demande d'admission à la cote officielle.

XIV. Art. 35. — Dorénavant la loi reconnaîtra l'action sans mention de valeur et les titres ou parts bénéficiaires.

XV. Art. 37. — Les transferts d'actions nominatives pourront être inscrits dans le registre d'actionnaires en vertu de documents établissant l'accord du cédant et du cessionnaire.

XVI. A l'art. 40, la disposition suivante est ajoutée :

Les titres au porteur pourront être convertis en titres nominatifs aux frais des propriétaires.

XVII. La Chambre propose que les actions d'apports (autres que de numéraire) soient bloquées pendant deux ans ; ci-dessous ce texte nouveau :

Art. 40bis. — Les actions représentatives d'apports ne consistant pas en numéraire, de même que tous titres conférant directement ou indirectement droit à ces actions, ne sont négociables que dix jours après la publication du deuxième bilan annuel qui suit leur création.

Pendant le délai ci-dessus fixé, la cession des actions d'apport devra, à peine de nullité, résulter d'un acte signifié à la société. Cette signification ne sera pas nécessaire si la société accepte la cession sans un acte authentique.

Les actes relatifs à la cession de ces actions mentionneront leur nature, la date de leur création et les conditions prescrites pour leur cession.

XVIII. Il en sera de même des titres ou parts bénéficiaires (art. 40⁴).

XIX. A l'exception des actions qui représentent l'apport de l'avoir d'une société ayant plus de cinq ans d'existence ou de celles qui sont substituées à des obligations (art. 40³).

XX. Si ces titres sont nominatifs, mention de ces con-

ditions en est faite sur les certificats ; s'ils sont au porteur, ils restent déposés dans les caisses de la société jusqu'à l'expiration du délai ci-dessus.

XXI. Art. 47. — Les cautionnements d'administrateur et de commissaires seront dorénavant constitués en titres nominatifs.

XXII. Art. 48. — Les statuts fixent dans tous les cas le nombre d'actions à déposer à titre de cautionnement et une assemblée générale peut à la majorité des voix imposer un supplément de cautionnement dont elle détermine la nature et l'importance.

XXIII. Art. 54. — Une assemblée générale ordinaire peut modifier le nombre des commissaires.

Les émoluments des commissaires ne sont plus limités au tiers de ceux des administrateurs.

Les commissaires pourront à leurs frais se faire aider par un expert dans leurs vérifications.

XXIV. Art. 55bis. — L'assemblée générale qui a décidé d'exercer contre les administrateurs ou les commissaires en fonctions, l'action sociale des articles 52 et 55, dernier alinéa, peut charger un ou plusieurs mandataires de la représenter pour l'exécution de cette délibération.

XXV. Art. 59. — Les convocations à une assemblée générale extraordinaire appelée à modifier les statuts devront indiquer les articles à supprimer ou à modifier ainsi que le texte des dispositions nouvelles.

XXVI. Art. 59bis, disposition nouvelle :

Lorsqu'il existe plusieurs catégories d'actions et que la délibération de l'assemblée générale est de nature à modifier leurs droits respectifs, la délibération doit, pour être valable, réunir dans chaque catégorie les conditions de présence et de majorité requises par les trois derniers alinéas de l'article 58.

XXVII. Art. 59ter, autre disposition nouvelles :

Toute augmentation ainsi que toute réduction du capital social ne peuvent être décidées que dans les conditions requises pour les modifications aux statuts.

Lorsque l'assemblée générale est appelée à se prononcer sur une réduction du capital social, les convocations indiquent la manière dont la réduction proposée sera opérée.

Si la réduction doit se faire au moyen d'un remboursement aux actionnaires ou en libérant les actionnaires des

versements non encore effectués sur les actions, le remboursement ou la libération des versements n'aura lieu que six mois après la publication de la décision, conformément à l'article 10.

XXVIII. Art. 61, § 1^{er}. — *Les procès-verbaux des assemblées sont signés par le bureau.*

XXIX. § 2. — *Le maximum des voix accordées à l'actionnaire est de $\frac{1}{5}$ du nombre des actions émises ou les $\frac{2}{5}$ des actions représentées.*

XXX. § 3. — *L'exercice du droit de vote afférent aux actions sur lesquelles les versements n'ont pas été opérés sera suspendu aussi longtemps que ces versements régulièrement appelés et exigibles n'auront pas été effectués.*

XXXI. Art. 62, § 1^{er}. — *L'annexe au bilan contenant les engagements de la société doit également mentionner les dettes des directeurs, administrateurs et commissaires envers la société.*

XXXII. Art. 62, § 3. — *Le bilan doit mentionner séparément l'actif immobilisé et l'actif réalisable ; le passif : les dettes de la société envers elle-même, les obligations, dettes avec hypothèques ou gages, les dettes sans garanties réelles.*

XXXIII. Art. 63. — *Quinze jours avant l'assemblée générale, les actionnaires peuvent obtenir gratuitement copie de la composition du portefeuille des titres, et du rapport des commissaires.*

XXXIV. Art. 64, § 3. — *L'assemblée générale se prononce par un vote spécial sur le quitus à donner aux administrateurs et commissaires pour leur gestion de l'exercice précédent.*

XXXV. Art. 65, § 2. — *A la suite du bilan et du compte de profits et pertes seront publiés au « Moniteur » la liste des administrateurs et commissaires et un tableau indiquant la répartition des bénéfices.*

XXXVI. Art. 66. — *Tous les documents émanant d'une société anonyme doivent contenir son adresse complète ainsi que la date de la publication de l'acte constitutif et de ses modifications.*

XXXVII. Art. 67bis. — *Ceux qui engagent la société doivent faire précéder leur signature de la qualité en vertu de laquelle ils agissent.*

XXXVIII. L'art. 68 stipule les publications à faire

dans les annexes du « Moniteur » lors d'émission ou vente publique d'obligations.

XXXIX. L'art. 69 crée des obligations nominatives et spécifie les mentions à faire sur l'obligation au porteur.

XL. Art. 70. — Les porteurs d'obligations peuvent être convoqués en assemblée générale particulière. Le projet de loi stipule le mode de convocation, le mode de délibération, le quorum, etc., etc.

XLI. La société peut établir une hypothèque pour sûreté d'un emprunt obligataire, et les obligations ainsi émises en porteront mention complète.

XLII. Art. 130. — Les sociétés étrangères sont soumises en cas d'émission, souscription publique, admission à la cote aux mêmes formalités que les sociétés belges.

XLIII. Art. 131. — Dispositions pénales contre ceux qui n'auront pas fait publier les notices au « Moniteur » et notamment le bilan et le compte de profits et pertes.

L'article 65 reçoit enfin une sanction !

XLIV. Mêmes peines contre les administrateurs, commissaires ou liquidateurs qui ne convoquent pas les assemblées sur la réquisition qui leur en serait faite.

XLV. Diverses escroqueries visées à l'article 132 sont également punies.

Citons en outre un emprisonnement d'un mois à deux ans et une amende de 50 à 10,000 francs à charge de ceux qui se font allouer une rémunération ou un avantage à l'occasion de l'admission d'un titre de société à la cote d'une bourse de commerce.

XLVI. Enfin, art. 137bis :

L'administration de l'enregistrement et des domaines fait insérer aux annexes du « Moniteur », avant le 15 de chaque mois, le relevé, par société, des actions, titres ou parts bénéficiaires et obligations qui ont été soumises, le mois précédent, à la formalité du timbrage à l'extraordinaire.

Elle perçoit, de ce chef, préalablement à l'apposition du timbre, une taxe qui est fixée à raison de 10 centimes par cent titres et qui ne peut être inférieure à 1 franc par timbrage ou réquisition.

Sont exemptées de cette taxe les sociétés dont les statuts sont publiés gratuitement.

La seconde lecture et le vote sur l'ensemble du projet de loi auront lieu à la Chambre fin janvier.

Nous ferons connaître à nos lecteurs le résultat de ces délibérations parlementaires.

L'EXPANSION BELGE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

*Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artis-
tique, sportive* ○ ○ ○ ○ ○ ○



CHAQUE FASCICULE

comporte plus de 100 pages abondamment illustrées

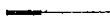


Prix du Numéro : 1 Franc



ABONNEMENTS :

Belgique	12 francs
Étranger	15 francs



4, Rue de Berlaimont, BRUXELLES



imprimerie Dasset o o
Rue de la Banque, 9-11
Téléphone 87-75 o o o

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE ILLUSTRÉE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Emile Verhaeren . . .	<i>La Rencontre</i>	101
Marius Renard . . .	<i>L'Enseignement économique en Belgique</i>	104
Maxime Gorki . . .	<i>Légende</i> (trad. Clepner).	127
Henri Liebrecht . . .	<i>In Memoriam Amici Mei</i>	133

A travers la Quinzaine :

Iwan Gilkin : *Les Faits et les Idées*, 143 — Arthur De Rudder : *Les Peuples et la Vie*, 148. — Maurice Gauchez : *Les Vivants et les Morts*, 153. — Léon Tricot : *Les Gens de Paris*, 160. — R.-E. Mélot : *Les Journaux et les Revues*, 167. — Paul André : *Le Drame et l'Opéra*, 175. — Ray Nyst : *Les Salons et les Ateliers*, 180. — Fernand Germain : *Les Champions et les Records*, 189.

Memento, Bibliographie.

Illustrations de : Gisbert Combaz, Ch.-L. Crespin, Albert Delsanche, Fern. Khnopff, Oscar Liedel, L. Noval, Ed. Pellens, Marius Renard, F. Verhaegen.

PRIX DU NUMÉRO

Belgique : 60 centimes | Étranger : 75 centimes

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois en fascicules illustrés d'environ 100 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

ROBERT-E. MÉLOT



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois
BELOIQUE.	12 fr.	7 fr.
ÉTRANGER	15 fr.	9 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées ;

Pour la rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles. Téléph. A. 8775

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Bruxelles. Tél. A. 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

LA RENCONTRE

*De colline en colline
La grand'route s'incline
Au crépuscule autour du mont.
Nous qui sommes les hommes
Qui descendons
Vers les ombres de la vallée,
Gardons
Avec fierté sur notre front
Le souvenir flottant des lueurs en allées.*

*Ne disons pas
A cette heure où sont mornes et las,
Dans le jour déjà blême,
Nos pas,
Que la vie est funeste et ne vaut pas qu'on l'aime :
Mais décidons qu'il faut avec ténacité
Dans son âpre et ferme réalité
L'aimer
Pour que l'intact orgueil qui veille en notre torse
Soit notre force.*

*Le monde est un objet de ferveur et de foi.
Et qu'importent les deuils au prix de sa conquête
Et les glas épandus de beffrois en beffrois
Et l'airain ténébreux dont la victoire est faite ?*

*Nous qui sommes les hommes
Qui descendons
Vers les ombres voilées
Et les brouillards de la vallée
Et qui croisons
Ceux qui d'une marche prompte
Montent,
Ne parlons pas
Des chemins qui ont fait pesants et las
Nos pas ;
Mais disons-leur, la main tendue :
Pour que vos corps et vos cerveaux
Soient clairs et beaux,*

Montez là-haut

*Les exalter parmi le vent et l'étendue
 La force vierge est, sur les cimes, répandue ;
 Elle y est rude et ferme et s'y raidit en rocs ;
 Elle circule ardente et large autour des blocs
 De schiste et de granit que décorent les mousses ;
 Laissez-la se glisser sans hâte et sans secousse
 En vos membres et s'en aller vers votre cœur
 Y instaurer de veine en veine un sang meilleur.
 Que règnent vos deux yeux dans la haute lumière
 Pour contempler de là les choses coutumières,
 Les campagnes ici et les villes, là-bas.
 Les passions médiocres n'habitent pas
 Un front que l'air lucide et pur baigne sans cesse ;
 L'âme s'y trempe et vainc et bannit sa tristesse
 Et sa misère ancienne et leurs gestes dolents.
 Le rire allègre et sain y passe avec les brises ;
 On y rêve de fière et de rude entreprise
 Et l'homme y va vers l'homme en de brusques élans
 De tendresse fougueuse et de ferveur rapide
 Au point qu'il s'y remplit d'une joie intrépide.*

Alors

*Qu'elle soit libre ou asservie,
 Docile ou rebelle à l'effort,
 Sous un grand jour de flamme et d'or
 Lui apparait la vie.
 Elle bondit là-bas, dans les cités ;
 Elle s'attarde, ici, dans les villages ;
 Elle est partout où d'âge en âge
 A combattu la volonté.
 A qui la sent s'étendre sur la terre
 Et battre tout à coup avec force en son cœur
 Elle est plus belle et nécessaire
 Que le bonheur.*

*On y prend le conseil d'être grand pour soi-même ;
 De négliger ce qui est ruse et stratagème ;
 D'aimer ce qui est dur, périlleux et rétif.
 Le cerveau clair commande aux nerfs soumis, mais vifs
 Et l'âme où la pensée immensément travaille
 Est toujours attentive et rangée en bataille.*

*Une nouvelle volupté
Surgit de l'effort même et de son âpreté ;
On ne redoute plus la douleur infinie ;
On rejette bien loin le doute et l'ironie ;
A force de vouloir on éduque le sort ;
L'heure est trop belle enfin pour qu'on songe à la mort
Et qu'on trouble l'orgueil méritoire et tenace
Qu'impose aux corps et aux cerveaux humains, l'espace.*

*Et puis, disons encore :
Jamais œuvre n'est terminée :
L'heure s'ajoute à l'heure et l'année à l'année
Pour étager toujours plus haut l'espoir humain.
Le travail large et clair qu'ont illustré nos mains,
Qu'il tente et magnifie et unisse soudain
Les vôtres.
Ayez des cœurs plus hauts, des gestes plus parfaits,
Et faites mieux que nous, ce que nous avons fait.*

*Mais nous qui sommes
Les hommes
Qui descendons vers les ombres de la vallée,
Gardons
Quand même, avec fierté, sur notre front
Le souvenir flottant des lueurs en allées.*

EMILE VERHAEREN.

L'ENSEIGNEMENT ÉCONOMIQUE EN BELGIQUE



L'enseignement technique à l'étranger.

Nous assistons en ce moment à une transformation infiniment curieuse de nos moyens d'action en matière de prévoyance sociale. Peut-être faut-il en prendre en partie la raison dans la collaboration aux différentes formes du pouvoir, d'éléments directement issus du prolétariat et s'efforçant d'en exprimer les tendances. Peut-être aussi convient-il d'attribuer aux soucis de démocratie qui animent notre race progressive et généreuse, cette permanente évolution. Au surplus, il n'importe. Ce qui doit intéresser surtout, ce sont les résultats de cette action et ses conséquences d'ordre économique et d'ordre social.

Parmi les formes d'activité qui ont mis en valeur, depuis un quart de siècle, notre bonne volonté, il en est une qui suscita immédiatement toutes sortes d'initiatives. C'est le développement de notre enseignement économique.

Il est vrai que nous pouvons nous inspirer de l'exemple caractéristique que nous offrait l'Allemagne.

Au lendemain de 1870, une menace lancée par le Teuton fit quelque bruit dans les pays latins : « Nous avons vaincu, disait-on, sur les champs de bataille de la guerre; nous vaincrons sur les champs de bataille du commerce et de l'industrie. » La déclaration parut ambitieuse. On

y vit la fanfaronnade irritante d'un peuple que le triomphe grisait. Mais la prédiction s'est réalisée !

L'Allemand a regagné, en vingt ans, le temps perdu. Sa puissance économique s'est manifestée partout, même dans les pays qui gardaient, grâce à leur originalité native et à leurs traditions séculaires, une incontestable maîtrise.

Ceux que n'aveugle pas un chauvinisme puéril, sont unanimes à déclarer que la puissance économique de l'Allemagne, si elle fut favorisée parfois par les lois spéciales d'un protectionisme outrancier et par l'organisation méthodique de l'exportation, a pour cause essentielle le système éducatif de l'enfance et de l'adolescence.



L'apprentie des briqueteries.

En Allemagne, la loi ordonnant la fréquentation de l'école jusqu'à douze ans est strictement appliquée. Partout, on a établi la visite médicale scolaire. La gymnastique est obligatoire. Les plus pauvres sont nourris.

Mais le couronnement de cet enseignement, c'est le remarquable faisceau des institutions professionnelles. L'apprenti est pendant quatre ans assujetti à suivre les cours d'adultes. Beaucoup d'industriels ont établi chez

eux des cours dont le personnel enseignant appartient à l'usine. Les jeunes gens quittent ordinairement le travail à quatre heures de l'après-midi pour la classe. On leur apprend les mathématiques. On leur enseigne la mécanique et le dessin appliqué à leur métier. C'est, enfin, la journée de travail assez courte et les salaires relativement élevés.

Partout, il existe des écoles se rapportant aux industries et aux métiers locaux. « Depuis Berlin, avec son Polytechnicum de Charlottenbourg, jusqu'à la plus modeste bourgade de la Forêt Noire et de la Thuringe, dit M. Victor Cambon dans un livre sur *L'Allemagne au*

travail, tous les Etats, toutes les municipalités animés d'une émulation, peut-être excessive, ont organisé des pépinières d'hommes de métier, appropriés, et même en nombre supérieur à leurs besoins, tant est profonde leur conviction qu'ils ont le devoir de munir chaque enfant de la patrie allemande, des armes nécessaires à la lutte économique. »

J'ai visité quelques-unes de ces écoles et aussi quelques *Faschulen* d'Autriche. Partout, j'ai constaté une merveilleuse adaptation de l'enseignement aux exigences industrielles et commerciales des régions, voire des plus humbles bourgades. Toutes les écoles sont publiques, obligatoires en fait, grâce à la limitation du travail à l'usine. Elles répondent aux plus modestes besoins.



L'apprenti carrier.

Dans la plupart des autres pays d'Europe, il n'en va pas ainsi. Si l'on en excepte le Danemarck, la Suisse, l'Autriche où l'on a très heureusement suivi l'exemple de l'Allemagne, la plupart des grands pays industriels n'ont pas attribué à l'enseignement écono-

mique la part de formation qu'il devait assumer dans l'évolution de la vie collective. L'Angleterre elle-même s'est laissée distancer. Quant à la France, elle reconnaît, non sans tristesse, qu'elle doit agir, si elle ne veut pas voir sa force économique anéantie, même dans les manifestations où l'esprit d'originalité de sa race lui assurait encore quelque puissance.

La constatation de nos besoins.

La Belgique a fait beaucoup pour l'éducation populaire et nous aurions mauvaise grâce à contester la valeur de ce qui fut établi. Mais il serait tout aussi puéril de prendre pour complète l'œuvre créée. D'autre part, les conditions de plus en plus dures de notre marché industriel et commercial, l'intensité de la concurrence étrangère, aux portes même de nos usines, la pénétration lente, mais tenace, de voisins mieux servis par le savoir, doivent

nous montrer le danger d'un trop facile enthousiasme et la nécessité d'établir des œuvres plus définitives.

Les enquêtes qui se sont portées sur l'état actuel du travail et du savoir dans les métiers, les industries et le commerce du pays, en vue d'examiner quelles modalités



Le repos de l'apprenti verrier.

nouvelles seraient susceptibles de favoriser nos efforts économiques, ont permis de constater combien nous souffrions de l'insuffisance de l'apprentissage et du manque de savoir professionnel.

Cette constatation émanait des milieux autorisés, du prolétariat aussi bien que du patronat. Les Chambres de commerce, les Conseils de l'industrie, les syndicats ouvriers n'ont pas hésité à exprimer leurs critiques. Leurs observations ont déterminé l'état d'infériorité de notre éducation professionnelle vis-à-vis de l'enseignement étranger et la relative ignorance dans laquelle on maintient le salariat.

On n'a pas hésité à faire remarquer que c'est souvent à la mauvaise organisation du travail lui-même que l'on doit la déchéance de l'apprentissage. Parce que les soucis du pain sont de plus en plus âpres dans le monde des pauvres, la famille exige le labeur hâtif, le salaire si modeste soit-il, voire à la faveur d'un travail trop ardu pour les faibles mains des petits.

Quand la misère règne au logis, père et mère envoient trop tôt leurs enfants à l'usine et au chantier. Il faut vivre.

Dans la promiscuité de l'atelier, on se soucie peu des apprentis. On les utilise à des besognes équivoques. On néglige absolument de les instruire.



L'apprenti briquetier.

On reconnaît à présent combien nos efforts économiques sont paralysés par le manque de savoir. La bourgeoisie elle-même n'hésite pas à critiquer, comme un mal social qui l'atteint dans ses intérêts vitaux, cette détestable organisation.

Ne l'a-t-on pas vu lors de l'enquête ouverte, sous les auspices du gouvernement, par la commission de la petite bourgeoisie ?

Les développements que cette commission a proposés à une meilleure organisation de l'enseignement ouvrier, visent évidemment à réaliser au seuil même de la vie ouvrière proprement dite, une évolution parfaite de l'apprentissage. Mais de telles tendances, pour généreuses



Les manœuvres.

qu'elles soient, resteront inefficaces tant que la loi n'imposera pas et l'obligation de l'instruction à tous les degrés, et l'interdiction d'employer des enfants aux dures besognes du chantier et de l'atelier, avant quatorze ans au moins.

Ce sont des conclusions identiques qui furent exprimées lors de l'enquête entreprise dans le Brabant, soit par une commission provinciale, soit par les délégués des Conseils de l'industrie et du travail.

Partout, les faits et les études ont tellement exprimé la valeur et la portée féconde de l'enseignement technique, qu'il n'est plus possible de négliger la moindre action, ni de permettre aux autorités de se désintéresser de cette œuvre de formation et de relèvement du salariat.

C'est d'ailleurs parce que l'on a compris l'action généreuse de cet enseignement, parce que l'on apprécie la plus-value de l'ouvrier instruit dans l'évolution sociale, dans les batailles pacifiques où s'exaltent nos énergies collectives, que les enquêtes qui ont été faites à la demande, soit du gouvernement, soit des autorités provinciales, soit des organismes non officiels, ont toujours affirmé l'utilité de cette éducation.

Les Conseils de l'industrie et du travail, les Commissions de la petite bourgeoisie, les Associations patronales, les Syndicats ouvriers et les Communes, n'ont jamais négligé de mettre en évidence et l'efficacité de l'éducation technique ouvrière, et la nécessité de favoriser par tous les moyens, voire par l'obligation, la fréquentation des écoles.

Les modalités de notre enseignement économique.

Dans notre pays, il n'y a donc plus de prévention contre l'enseignement technique devenu le corollaire indispensable de l'enseignement primaire. Et c'est ce qui explique les tentatives qui se produisent partout, aussi bien dans les milieux officiels que chez les particuliers, en vue de contribuer à l'organisation méthodique du savoir professionnel, devenu le véritable artisan de la prospérité nationale.

Mais notre action éducative s'est adaptée à notre esprit autant qu'à nos besoins.

En effet, il ne faut pas chercher dans le développement de l'enseignement économique en Belgique, ni l'esprit d'indépendance absolu que l'on trouve en Angleterre, depuis cette année 1800 où le docteur Berkberk créa à Glasgow, les premiers cours de physique, appliqués à l'industrie, ni l'organisation systématique et pour ainsi dire exclusive de l'Allemagne.

C'est une organisation intermédiaire suscitée parfois par les particuliers subventionnés par les pouvoirs, mais gardant toujours un caractère local, parce que — à de rares exceptions près — l'Etat n'est pas l'unique pouvoir intervenant et administratif.

L'enseignement technique belge n'a pas une existence propre. Parce qu'il a surtout pour but de préparer de

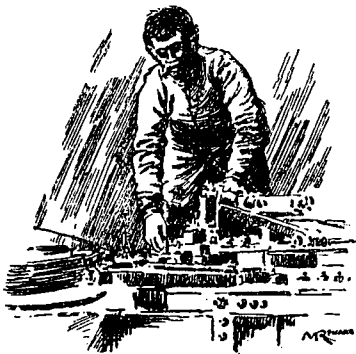


Ouvriers mineurs.

bons artisans de la prospérité économique du pays, des ouvriers, des employés, des ingénieurs, etc., il est rattaché, non pas au département de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, mais au ministère du Travail, dont il constitue l'une des sections.

Nous devons ajouter que cette classification n'est pas jugée parfaite. Parmi les savants, les pédagogues et les hommes politiques belges qui s'intéressent au perfectionnement de l'enseignement technique, il en est beaucoup qui pensent que celui-ci devrait être rattaché au ministère de l'Instruction publique dont il est en somme une forme d'action.

Parmi les raisons qu'ils invoquent, il en est une particulièrement caractéristique : en Belgique, l'enseignement ménager de la jeune fille et les modestes cours de couture et de coupe font partie de l'enseignement dit technique. Il paraît peu logique d'administrer dans un même département du travail, des écoles pour ouvriers et hommes de métier et des cours généraux pour petites filles fréquentent les premiers degrés de l'école primaire.



L'ouvrier tréfileur.

On comprend donc dans la terminologie de l'enseignement technique belge, l'enseignement professionnel, l'enseignement industriel proprement dit, l'enseignement commercial, une partie de l'enseignement agricole, les cours ménagers et les cours de couture et de coupe.

Il y a dans notre enseignement économique de notables différences de formes et de tendances, différences qui se retrouvent même dans l'intervention administrative et financière des pouvoirs. C'est ainsi que l'Etat n'a pas la même forme d'intervention pécuniaire en faveur de l'enseignement purement pratique et en faveur de l'enseignement théorique. Tous deux ont des liens de parenté, donc de destination. Tous deux s'adressent au travailleur. Ils souhaitent son relèvement par une formation générale et

pratique plus définitive. Mais l'enseignement théorique, que l'on nomme en Belgique l'enseignement industriel, donne surtout des notions générales, verbales, sans application à l'aide d'outils et l'enseignement pratique, appelé enseignement professionnel s'occupe tout particulièrement de la formation pratique des métiers, en alliant, à la théorie du cours, l'exécution manuelle.

Les œuvres créées en Belgique.

C'est en 1825 que l'on créa à Liège la première école industrielle belge. Depuis, le mouvement n'a fait que s'accentuer.

Cette évolution peut être divisée en trois périodes.

La première période, qui s'arrête à 1878, est caractérisée par la fondation de quelques écoles industrielles et par la création de nombre d'ateliers d'apprentissage qui furent surtout des œuvres de bienfaisance.

Pendant la seconde période, de 1878 à 1896, l'enseignement technique s'étend et se consolide. Il a trouvé sa voie. Son utilité s'affirme aux yeux du patron et de l'ouvrier. Le trait saillant de cette période est la multiplication rapide d'institutions ménagères, au nombre de plus de deux cents et qui, à cet égard, mettent la Belgique à la tête des nations.

La troisième période, la plus caractéristique, peut être appelée la période hennuyère, eu égard à la prédominance vraiment triomphale des institutions de tous genres qui ont pris leur essor dans le Hainaut, la grande province industrielle belge.

En dix années, de 1896 à 1906, il s'est créé dans cette province, plus de deux cents écoles techniques, c'est-à-dire autant que dans la Belgique entière, durant un demi-siècle.

Résumons la situation d'ensemble.



L'ouvrier cloutier.

En 1850, on comptait en Belgique : 8 écoles industrielles, ayant 1,065 élèves ; 1 école professionnelle pour garçons, ayant 25 élèves ; 78 écoles d'apprentissage, ayant 800 élèves ; ni cours commerciaux, ni cours de couture et de coupe, ni classe ménagère.

En 1906, on comptait : 90 écoles industrielles, ayant 23,010 élèves ; 75 écoles professionnelles pour garçons et filles, ayant 4,400 élèves ; 70 ateliers d'apprentissage, ayant 1,030 élèves ; 59 écoles commerciales, ayant 2,000 élèves ; 309 écoles ou classes ménagères, ayant 9,000 élèves ; 68 écoles ou cours de coupe et de couture, ayant 3,000 élèves.

Jusqu'à présent, à part de très rares exceptions, l'Etat, pouvoir central, n'a rien créé. Il a laissé aux particuliers,



Le tourneur d'assiettes.

aux groupements professionnels, aux autorités communales ou provinciales, le soin de fonder les œuvres d'enseignement, se réservant d'intervenir pécuniairement dans la mise en train et dans le fonctionnement, en exigeant un contrôle et des garanties.

Ce système permet aux communes de mieux établir, suivant les besoins locaux, un enseignement technique qui doit toujours s'inspirer des nécessités du milieu. D'autre part, il permet aux groupes-

professionnels, ouvriers et petits patrons, talonnés par les besoins pressants de l'évolution économique, d'établir des institutions utiles, quitte à demander le concours financier des trois formes de pouvoirs établies en Belgique, l'Etat, la Province et la Commune, pour en assurer le fonctionnement régulier, l'administration, et le contrôle éducatif.

Nous devons dire que depuis quelques années, ce sont surtout les communes qui ont créé les écoles, aussi bien les écoles professionnelles et industrielles que les écoles ménagères pour fillettes. S'inspirant des nécessités locales, des exigences économiques, si variables, des

milieux, elles ont fondé des institutions dont le bon fonctionnement est assuré par les subsides des communes elles-mêmes, et par les interventions de l'Etat et de la Province. Il en est de même, lorsque les écoles sont fondées par des particuliers réunis en coopérative enseignante ou par des groupements purement professionnels.

Quelles sont ces formes d'intervention des pouvoirs ? Elles varient. Quand il s'agit de l'enseignement industriel proprement dit, l'Etat intervient par ses subsides à concurrence de 33 pour 100 des budgets. Quand il s'agit de l'enseignement professionnel, il donne plus. La Province intervient à raison de 33 pour 100 et la Commune assure le dernier tiers.

Mais certaines provinces font plus. Lorsque l'Etat refuse son intervention dans le fonctionnement d'une école technique communale, elles donnent non plus 33 pour 100, mais 50 pour 100.

Cette nécessité de créer certaines institutions d'intérêt général a même amené les autorités provinciales du Hainaut, du Brabant, représentées par les Conseils provinciaux, à fonder des écoles de centralisation et à l'usage de technologies spéciales.

C'est ainsi que la province du Hainaut a créé, pour l'importante région de Charleroi : la remarquable Université du travail de Charleroi, comprenant des cours professionnels du jour et du soir, un Musée industriel, une Ecole industrielle supérieure, etc. ; pour la région du Borinage et de Mons, l'Ecole provinciale des Arts et Métiers à Saint-Ghislain, au centre de la région industrielle, comprenant des cours du jour et du soir, pour les métiers industriels et les métiers d'arts appliqués, un Musée industriel, un laboratoire d'essais, un Institut professionnel des Industries chimiques ; dans la région du Centre : les cours professionnels de la Louvière ; dans le Tournaisis, les écoles de bonneterie et de tissage ; dans la partie agricole : une école d'agriculture et d'élevage à Ath, une école de mécanique agricole à Mons, etc.

L'intervention des pouvoirs est subordonnée à certaines garanties et à certains contrôles. C'est ainsi que l'Etat et la Province exigent d'être représentés dans les Commissions administratives des écoles techniques, au prorata de leur intervention. De plus, ils font inspecter les institu-

tions par des techniciens. Enfin, ils exigent la communication des budgets et le respect de règlements organiques-types.

Ce sont ces contrôles qui créent une espèce de lien entre les écoles et donnent un semblant de cohésion à l'enseignement technique belge.

Mais ces modalités ne restreignent pas trop le fonctionnement des écoles. Partout, celles-ci s'adaptent aux milieux dans lesquels elles sont établies, surtout les écoles professionnelles qui spécialisent beaucoup plus les formes d'enseignement et la pratique de celles-ci.

Sauf dans certaines écoles spéciales ou dans quelques ateliers d'apprentissage, les cours des écoles industrielles et professionnelles se donnent le soir et le dimanche matin, en dehors des heures d'atelier. C'est ce système, dit du demi-temps, qui prévaut. C'est aussi celui qui a les préférences des associations patronales et ouvrières, lesquelles paraissent d'accord pour réclamer de plus en plus l'obligation de fréquentation d'un atelier. Quant aux cours ménagers et aux cours professionnels pour jeunes filles, ils sont organisés surtout dans les écoles primaires, durant la journée ou le dimanche.

L'œuvre d'enseignement que nous possédons en Belgique est-elle suffisante ?

Incontestablement non ! Et ce n'est point méconnaître le mérite de ceux qui se sont occupés de la question que de répondre ainsi. C'est seulement marquer la résultante d'un manque d'ordre dans les efforts.

Mais oui, la plupart de nos tentatives manquent encore de coordination, voire de mesure, peut-être parce que les exigences de la vie ouvrière sont de plus en plus pressantes, peut-être aussi parce que les bonnes volontés, les dévouements et les initiatives n'ont pas toujours cette entente, sans laquelle une œuvre d'éducation risque de perdre son action.

Notre pays comptait en 1900, 285 institutions permanentes d'enseignement technique, avec 39,663 élèves.

Ces institutions sont de deux espèces, selon qu'elles émanent d'un pouvoir public ou d'un particulier. Or, la caractéristique qui découle de la situation administrative de l'Ecole technique est son instabilité, son insécurité du lendemain.

A quelles causes faut-il attribuer cette défectuosité dans la base même de l'œuvre d'enseignement ? En partie à des causes d'ordre légal.

En Belgique, la formation professionnelle de l'adolescent ou le perfectionnement du technicien ne sont soumis à aucune loi essentielle, comme si le savoir professionnel n'exigeait pas les mêmes garanties que la formation générale de l'enfant. Or, il est incontestable que dans les formes actuelles de la vie sociale, devant l'extraordinaire âpreté de la lutte économique, il n'est pas possible de se désintéresser d'une forme d'instruction qui complète l'enseignement primaire et qui assure le développement régulier des ressources de la collectivité. L'enseignement technique, pour nous servir de la terminologie adoptée, est aussi nécessaire à la société et au pays, que l'enseignement primaire. Partout, il doit être soutenu par des lois, favorisé par un ensemble d'organismes assurant son développement méthodique et sa réussite.

Or, il s'en faut qu'il en soit ainsi. Nous l'avons montré ailleurs.

Sans vouloir le moins du monde contrarier les généreuses initiatives ni atteindre l'individualisme auquel notre race attache tant de prix, nous pouvons demander une intervention plus régulière de nos différentes formes de pouvoirs. Il est incontestable que la direction et l'organisation centrale de notre enseignement technique devraient être rattachées au département de l'instruction publique, et constituer un service aussi important que ceux de l'enseignement primaire et de l'enseignement supérieur. Que l'on maintienne au département du travail certaines formes d'intervention de l'Etat qui concernent plus spécialement l'apprentissage, les contrats du travail, etc., voilà qui est fort naturel. Mais il est hors de doute que l'enseignement professionnel, la forme la plus active de perfectionnement de l'énorme majorité de notre population doit être com-



Elèves céramistes à l'Ecole provinciale des Arts et Métiers de St-Ghislain.

pris dans le champ d'action du département de l'instruction.

D'autre part, un régime scolaire serait incomplet qui ne serait point soutenu par des lois sociales favorisant la fréquentation des écoles primaires (le quatrième degré compris) et des écoles techniques.

L'enfant à l'école primaire.

Et ici se pose la question : la loi réglant la participation des enfants au travail des usines est-elle efficace et surtout en rapport avec les exigences économiques et sociales de notre pays ? Incontestablement non !

L'enfant participe trop tôt à la vie ouvrière, alors qu'il est insuffisamment préparé et instruit. D'autre part, aucune loi ne favorise sa formation professionnelle.

Ce sont deux erreurs qu'il faut atteindre.

Il conviendrait donc de rendre effectivement obligatoire l'enseignement primaire de six à quatorze ans, retarder l'âge d'admission dans l'usine à quatorze ans, rendre obligatoire la formation professionnelle jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Voilà pour les modalités légales. Mais les modalités scolaires ne sont pas moins importantes et elles embrassent non seulement l'instruction technique, proprement dite, mais encore l'instruction primaire, que l'on n'a pas assez adaptée aux nécessités de notre vie et, surtout, aux besoins fondamentaux de la formation professionnelle qui la suit et la complète. Tout s'enchaîne dans l'enseignement, depuis la classe où l'enfant balbutie ses premiers mots, jusqu'au cours technique où il reçoit les précises notions scientifiques qui perfectionnent son savoir et sa profession.

On eut tort de ne pas modifier plus tôt l'enseignement primaire, de façon à élargir la mentalité de l'enfant, en vue de créer des aptitudes. Actuellement encore, l'école des premiers degrés donne aux enfants une instruction purement intellectuelle, alors que la majeure partie de sa clientèle se destine à la pratique des industries et des métiers.

Tout en veillant au développement intégral de l'enfant, développement indispensable à tous, tout en gardant son caractère de préparation fondamentale et générale, l'école

primaire devrait être l'antichambre de l'école professionnelle, industrielle, agricole, commerciale.

L'école primaire ne doit pas spécialiser son enseignement. Tel n'est pas son but. Il faut qu'elle tienne compte de l'âge des enfants, de leur faiblesse physique. Elle a pour mission de mettre au jour les aptitudes non révélées. Ce qu'elle doit instaurer, c'est un enseignement pratique et expérimental, mettant à contribution, rationnellement, les activités physiques des élèves, dans le but d'impressionner plus vivement les centres du cerveau et d'assurer plus complètement l'acquisition de la connaissance. Son enseignement doit avoir comme pivot des matières positives, directement utiles à de futurs hommes de métier.

C'est ainsi que l'école primaire devient également pour ceux qui se destinent aux professions modestes, un élément de préparation à l'enseignement technique. C'est ce qui a amené de généreuses tendances à faire participer l'enseignement des travaux manuels au développement régulier et méthodique des élèves.

Mais il importe de remarquer qu'en introduisant cette branche d'enseignement à l'école, on ne doit pas avoir pour but de donner un gagne pain à l'enfant, de lui apprendre une profession déterminée. On veut simplement assurer le développement complet de l'élève, en lui donnant une idée générale de la technique des métiers, en éveillant ses goûts, ses aptitudes, en guidant son intelligence et ses préférences.

En réalité, les travaux manuels des écoles primaires sont des éléments d'éducation générale. Ils doivent débiter en même temps que l'enseignement et suivre une progression parallèle à celle des études.

Dans une organisation de l'espèce la création du quatrième degré primaire apparaît comme un couronnement logique. Nous tenons à insister tout particulièrement sur la nécessité de cette institution qui tend fort heureusement à se répandre et que l'on peut considérer comme un chaînon reliant l'école primaire à l'école professionnelle et à l'école industrielle.

Cet enseignement du quatrième degré, tout en conservant son caractère de préparation générale, doit mettre à l'avant-plan les activités physiques et manuelles de l'enfant, le préparer à la vie et au métier qu'il choisira. Il ne s'agit

pas, répétons-le, d'initier complètement l'enfant à la pratique ou à la théorie des métiers, du commerce ou de l'industrie. Il suffit de préparer la voie, de donner à l'élève une base solide, de façon à lui permettre de suivre avec fruit les cours techniques qui compléteront l'apprentissage du métier reçu à l'atelier.

Pour des raisons identiques, et parce que l'enseignement de la femme doit lui permettre de remplir complètement sa fonction sociale, il convient d'étendre le champ de formation de la jeune fille, de la première enfance à



L'Ecole des estropiés
à Charleroi.

l'adolescence, non seulement en inscrivant les travaux manuels au programme des écoles primaires, mais encore en exigeant la fréquentation des cours ménagers et des cours à tendances professionnelles (couture, coupe, etc.).

De telles notions ne préparent pas seulement la jeune fille à son rôle de mère et de ménagère, elles lui forment une solide base de savoir pour les spécialisations techniques qu'elle pourrait réclamer, au cas où elle voudrait assumer une des professions bien déterminées et de plus en plus nombreuses qui sont à présent accessibles aux femmes et qui mêlent directement et de façon parfois

très généreuse, ses efforts à ceux des hommes dans la bataille économique.

L'établissement d'un solide enseignement primaire pour les deux sexes (jusqu'à l'âge de quatorze ans) assurerait à l'enseignement professionnel qui doit suivre, un recrutement efficace.

Nous n'assisterions plus à ce désolant spectacle de l'entrée dans l'atelier d'une armée d'adolescents trop jeunes et insuffisamment instruits. Sous l'empire d'une loi qui pourrait établir des modalités de fréquentation obliga-

toire des écoles professionnelles, nous verrions au contraire se développer, de quatorze à dix-huit ans, un enseignement technique en parfaite concordance avec les besoins économiques du pays et les légitimes revendications du prolétariat, continuant la préparation reçue à l'école primaire. Il y aurait une corrélation parfaite entre la première formation générale et la spécialisation qui perfectionne le savoir professionnel.

Et ici se pose l'importante question des tendances à imprimer à l'enseignement professionnel.

Ce que doit être l'enseignement technique.

Que doit être cet enseignement technique — pour nous servir d'une terminologie adoptée, mais pas absolument exacte — sous quelles modalités doit-il être établi ?

Il importe d'abord de faire remarquer que l'enseignement technique ne doit pas être exclusif jusqu'à dédaigner un développement aussi large que possible des notions générales. Une tendance heureuse s'observe de plus en plus, conséquence de l'essor constant du machinisme et de la situation du travail qui en résulte : l'apprentissage réserve une part de plus en plus large à l'éducation générale.

Aussi une base précise se forme : la nécessité de comprendre le savoir général dans la formation technique de l'ouvrier.

Qu'il s'agisse de cours professionnels du jour ou des plus modestes cours du soir, partout le système dit du demi-temps doit être appliqué, c'est-à-dire l'enseignement général et la technologie. Cette juxtaposition de l'apprentissage et des études industrielles indiquent une orientation bien nette vers le maximum de lumière et de puissance intellectuelle, au service du travail manuel.

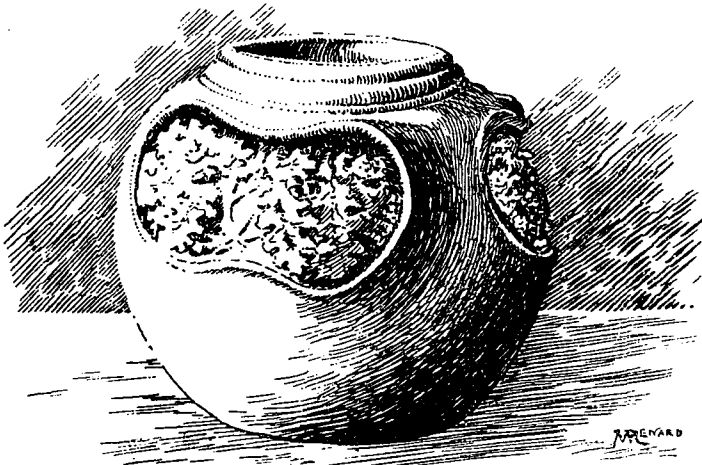
Est-ce à dire que cette nécessité de comprendre l'enseignement général dans la formation technique du travailleur doit autoriser moins de développement à l'enseignement primaire proprement dit ?

Nullement.

L'enseignement primaire ne doit pas pour cela, perdre quoi que ce soit de son caractère d'intégralité. Il doit être complet, au meilleur sens du mot, jusqu'à l'âge de 14 ans, avec des modalités légales assurant une fréquentation

régulière des cours. Il doit, d'autre part, comprendre les travaux manuels, à titre intuitif seulement, du premier au quatrième degré.

Que l'on ne s'étonne pas de nous voir préconiser l'adoption d'une législation sérieuse, assurant l'efficacité de l'enseignement primaire. Les statistiques et les faits de tous les jours n'ont-ils pas prouvé que de tous les obstacles qui contrariaient l'essor intellectuel du pays, le plus redoutable était peut-être l'insuffisance de nos



VASE EN FAIENCE

d'après la flore. Exécuté dans les cours des Industries de la terre plastique (modelage, moulage, émaillage et cuisson) de l'Ecole provinciale des Arts et Métiers du Hainaut, à Saint-Ghislain.

enseignements primaires et des modalités qui en assurent la fréquentation.

Il y a plus, nous estimons que cette obligation doit être continuée à l'enseignement technique. Sans restreindre la liberté individuelle et uniquement pour renforcer d'une sanction sérieuse les efforts entrepris en vue de développer notre enseignement économique on doit pouvoir atteindre le désintéressement fâcheux de la foule.

M. Arendt, ancien inspecteur de notre enseignement technique a mis en évidence dans une étude qu'il consacrait à la question, cette nécessité de l'obligation.

« Bien qu'en vertu de l'intervention de l'Etat, dans un

but de contrainte, disait-il, je dois avouer qu'il me paraît bien difficile de vaincre la plupart des obstacles qui contrarient la fréquentation sans l'intervention d'une loi décrétant la fréquentation obligatoire des cours d'adultes et des cours professionnels à l'instar de ce qui se pratique déjà, à la satisfaction générale, dans plusieurs autres pays. »

Il n'y a là rien qui puisse surprendre.

Au surplus, ce qui existe dans d'autres pays au point de vue de l'obligation de l'enseignement technique, nous renseigne sur l'opportunité de ces sanctions.

En Allemagne, le code industriel du 21 juillet 1869 dispose, en son article 140, que « par décision de l'autorité communale, les *ouvriers industriels* âgés de moins de 18 ans peuvent être obligés à fréquenter les cours d'une école d'adultes industrielle ou professionnelle. »

D'autre part, l'article 120 porte que « les entrepreneurs d'industries et les patrons sont obligés d'accorder à leurs apprentis âgés de moins de 18 ans le temps fixé par les autorités compétentes pour fréquenter les cours d'une école d'adultes industrielle ou professionnelle. »

L'article 148 formule la sanction : « peut être puni d'une amende de 20 mark au maximum ou, en cas d'insolvabilité, de trois jours de prison, celui qui contrevient aux articles 120 et 140. »

En fait, plus de la moitié des communes industrielles de Prusse et presque toutes les communes des autres Etats allemands ont décrété l'obligation, d'une part, pour obéir aux instances des associations pour le relèvement de l'industrie, d'autre part, pour participer aux subsides que le Gouvernement n'accorde, en règle générale, qu'aux écoles établies dans le régime obligatoire (O. Buyse). *Les écoles professionnelles et les écoles d'art industriel en Allemagne et en Autriche*, p. 53, Bruxelles, 1896.

La Saxe qui ne compte que 3 1/2 millions d'habitants, possède 270 écoles consacrées à l'enseignement professionnel.

A dire vrai le merveilleux succès de l'enseignement professionnel allemand est dû, en grande partie, aux modalités d'obligation.

Le projet de loi soumis récemment au Parlement français ne propose-t-il pas nettement l'obligation de

l'instruction technique et sa gratuité ? Il préconise même de sévères sanctions.

Nous savons bien qu'il existe d'autres tendances, dans notre pays surtout. Ne prétexte-t-on pas, pour justifier le maintien d'un régime de liberté favorable au plus fâcheux désintéressement, que les employeurs et les parents trouveront dans le désir de remplir leur devoir le stimulant nécessaire pour assurer l'application de la loi. Mais il n'en est pas moins vrai que l'on en est venu, en France, tellement on reconnaît la nécessité de l'enseignement technique, à proposer des lois qui font table rase des conventions surannées que l'on invoquait jadis en matière d'enseignement. Non seulement l'idée de l'enseignement professionnel est définitivement acceptée, mais on ne craint pas de le rendre obligatoire et d'apporter aux lois, réglementant le travail, des modalités nouvelles permettant la fréquentation des écoles.

C'est ainsi que l'on estime que l'enseignement technique, même obligatoire, doit être complété par un ensemble de règlements d'ordre directement social, et relatifs à la présence des apprentis à l'atelier. Et avec raison.

Il est incontestable que l'enseignement professionnel réorganisé n'atteindra pas son but, si une législation nouvelle n'intervient pas dans l'utilisation économique du jeune ouvrier.

Il convient, notamment, d'exiger avant l'entrée à l'usine, à l'âge de 14 ans, le certificat de sortie de l'école primaire et des modalités nouvelles du contrat d'apprentissage. De même, il apparaît nécessaire que la loi réduise la présence permise de l'apprenti à l'atelier au moins jusqu'à dix-huit ans et de façon à faciliter la fréquentation de l'école, sans que la santé de l'enfant ou de l'adolescent soit compromise.

Ce sont là les bases essentielles de l'organisation, non pas de l'enseignement professionnel, mais plutôt des éléments de préparation.

Que doit être cet enseignement ?

Ici, nous nous trouvons dans le domaine des controverses et des théories les plus diverses, mais qui peuvent se résumer en deux tendances bien déterminées.

En réalité il y a surtout une question en jeu : celle du milieu de formation technique.

Pour les uns, le milieu de développement professionnel doit être l'atelier.

Les autres estiment que l'Ecole suffit.

Que l'on me permette d'exprimer mes préférences.

Je suis adversaire des deux méthodes, car j'estime que la formation professionnelle complète n'est pas possible dans l'un ou l'autre milieu seulement. Cela, pour les raisons que je vais résumer (mais résumer seulement) et que je base sur un ensemble de faits que j'ai pu déterminer dans une carrière de près de vingt ans passée dans l'industrie et l'enseignement technique.

Prenons d'abord l'atelier.

Dans les conditions actuelles du travail, avec les exigences grandissantes de la concurrence économique et le désintéressement du patronat et du salariat, la formation



ENCRIER EN PORCELAINE

d'après la faune. Exécuté dans les cours des Industries de la terre plastique (modelage, moulage, émailage et cuisson) de l'Ecole provinciale des Arts et Métiers du Hainaut, à Saint-Ghislain.

définitive de l'apprenti est impossible à l'atelier. Le jeune ouvrier n'apprend que ce que l'on veut bien lui apprendre, entre deux corvées ou deux rebuffades, c'est-à-dire fort peu, ou rien. Il ne sait jamais exprimer ses préférences ou manifester ses aptitudes. Obligé de gagner un salaire rapidement, il se rend utile, quitte à négliger son savoir, parce que son gain assure une part de vie à la famille. Il n'y a pas, autour de son développement technique le moindre contrôle, ni des délégués du pouvoir, ni de ses pairs.

Est-ce à dire que sa présence soit inutile dans l'atelier ? Nullement.

J'estime, au contraire, que malgré le développement extraordinaire du machinisme, il y a encore et il y aura toujours, place utile pour des apprentis auprès des ouvriers faits, non point pour servir d'aides, de manœuvres au mauvais sens du mot, mais pour recevoir les premières notions d'un métier plus parfait et la part d'empirisme que l'on rencontre encore dans la plupart des techniques.

D'autre part, le travail modeste réalisé par un débutant à faible paie n'a-t-il pas sa raison d'être dans l'économie d'une entreprise ?

Et enfin, faut-il tenir pour fort peu la confraternité qui doit unir les tâcherons d'un même métier ou d'une même usine ? Nous n'en sommes plus à nier aux travailleurs le droit de s'unir pour défendre leurs intérêts. Est-il un milieu plus propice à cette formation de l'esprit de solidarité que l'usine, dans le coude-à-coude du labeur ?

Voilà comment nous caractérisons le rôle de l'atelier : nuisible dans certaines actions, nécessaires dans d'autres formes.

Quelles conclusions pouvons-nous tirer de cette dualité ?

Une chose fort simple : la nécessité de ne demander à l'atelier, sous l'empire de certaines lois, que ce qui peut concourir à favoriser le développement de l'apprenti : le contact avec la vie vraie du travail, la pratique dans sa plus extrême diversité, la solidarité ouvrière.

L'Ecole constitue-t-elle un milieu de formation exempt de défauts ?

Nullement.

Au même titre que l'atelier, elle a ses faiblesses et ses erreurs et je n'étonnerai personne en disant que dans les milieux de travail, dans la plupart des groupements professionnels elle est considérée comme incapable d'assurer une formation complète de l'ouvrier. A ce point de vue, les appréciations — parfois extrêmement sévères — émises en de nombreux congrès syndicaux par des hommes de métier, jugeant les résultats obtenus dans nombre d'écoles professionnelles de notre pays, de France, etc., ont été tout à fait caractéristiques.

Mais la critique a parfois manqué de mesure. Ce n'est pas parce que des erreurs ont été commises, que l'on doit

nier à l'Ecole professionnelle, une incontestable valeur.

J'ajouterai : sans enseignement à l'Ecole, la formation du bon ouvrier est impossible.

Mais il faut s'entendre.

Autant je suis adversaire de la formation exclusive de l'apprenti à l'atelier, autant je considère l'école comme incapable d'assurer uniquement, la formation du travailleur parfait.

Quoi qu'on fasse, l'Ecole est une... école, c'est-à-dire un milieu artificiel de vie et de travail, avec une discipline étroite et sévère, inacceptable par l'esprit actuel du prolétariat. Elle doit, sous l'empire des nécessités budgétaires, limiter son champ d'action, restreindre son activité et son groupement d'élèves.

N'est-il pas matériellement impossible d'admettre dans les écoles du jour des milliers d'apprentis de tous les métiers ? Vous représentez-vous ce que serait l'industrie, sans apprentis, ceux-ci restant confinés dans un milieu de formation artificiel, parce qu'il n'est pas possible de donner à une école les formes d'activité et de production d'une industrie soumise à toutes sortes de lois économiques.

L'Ecole du jour peut être une exception pour former des travailleurs d'élite appelés à devenir des contre-maîtres, des brigadiers, etc. Ceux-là seront toujours des favorisés. Malgré la paie minime que de munificents pouvoirs pourraient accorder aux apprentis de leurs écoles, la masse, la foule ne sera pas touchée.

Or, c'est elle surtout qui doit intéresser.

Que l'on crée de ci de là, des institutions qui formeraient des chefs, soit, mais que l'on s'efforce aussi de satisfaire les besoins les plus humbles, de la grande armée prolétarienne, voilà qui est tout aussi nécessaire.

**ENSEIGNEMENT
TECHNIQUE
DU HAINAUT**



**SAINT-GHISLAIN
ÉCOLE
PROFESSIONNELLE
DES ARTS ET MÉTIERS
PATRONNÉE PAR LA PROVINCE**

EX-LIBRIS

de l'Ecole provinciale
des Arts et Métiers du
Hainaut, à St-Ghislain.

Comment y parvenir ?

Tout simplement en prenant aux deux milieux d'enseignement, l'atelier et l'école, ce qu'ils ont de bon.

La formation purement technique et pratique de l'atelier peut parfaitement s'adapter à la formation technique et à l'enseignement général donnés à l'Ecole.

Que l'apprenti fasse quelques heures de la journée à l'usine et le reste à l'école, en vue d'y recevoir des notions générales et une technologie précise et scientifique de son métier, voilà qui serait facile, sous l'empire de quelques bouts de lois assurant la réduction de la présence des enfants et des adolescents dans les ateliers, et le roulement de présence à l'usine, nécessaire à la bonne marche économique de l'industrie.

Ainsi, on donnerait à l'apprenti tout ce qu'il est en droit d'exiger, tout ce que ses frères de travail attendent de lui, tout ce que le patronat espère de son savoir : un enseignement général complet, un savoir professionnel parfait, la conscience de ses devoirs et de ses droits.

Voilà le but à atteindre.

Est-il trop lointain ? Exigerait-il trop de charges au pays, une transformation trop nette de nos usages, de nos lois, de notre système économique et social ?

Je ne le pense pas.

Il compte parmi les réalisations possibles — et j'ajouterais faciles — de nos vœux de prévoyance sociale et de sage démocratie.

Et il peut se résumer ainsi :

Instruction primaire obligatoire, de 6 à 14 ans, avec travaux manuels et quatrième degré.

Législation protectrice des apprentis et contrat d'apprentissage.

Instruction professionnelle obligatoire de 14 à 18 ans, avec fréquentation simultanée de l'Atelier et de l'Ecole.

C'est peu. Et pourtant, c'est l'avenir...

MARIUS RENARD.

(Illustrations de l'auteur.)

LÉGENDE

Depuis quelques semaines la ville était assiégée, le cercle de fer l'enserrait de plus en plus.

La nuit, l'ennemi allumait des brasiers et alors, de l'obscurité nocturne des yeux rouges dardaient leurs regards flamboyants sur la ville où ces feux intenses évoquaient de sombres pensées.

Des murs de la cité on voyait le cercle des ennemis se resserrer de plus en plus, de nombreuses ombres noires se pressaient autour des feux, on entendait le hennissement des chevaux rassasiés, le bruit des armes, les rires bruyants, les chants joyeux d'hommes certains de leur victoire — et qu'y a-t-il de plus douloureux à entendre que le rire et les chants de l'ennemi ?

Les ennemis avaient comblé de cadavres tous les ruisseaux qui alimentaient la ville, ils avaient brûlé tous les vignobles, détruit tous les jardins, dévasté tous les champs; la ville était découverte de tous côtés et presque chaque jour les canons et les arquebuses y déversaient de la fonte et du plomb. Par les rues étroites passaient des détachements de soldats sombres, fatigués, faméliques; des fenêtres des maisons sortaient les gémissements des blessés, les cris des délirants, les prières des femmes et les pleurs des enfants.

On parlait bas, à demi-mots, on s'arrêtait pour écouter si l'ennemi ne tentait pas l'assaut.

Le soir surtout la vie devenait insupportable : dans le silence les gémissements et les sanglots retentissaient plus hauts et plus distincts; les montagnes étendaient leur ombre jusqu'aux murs à moitié détruits, cachant l'ennemi, et, sur leurs cimes noires, la lune se détachait, tel un bouclier perdu, troué par les coups des lourdes piques.

N'attendant plus aucune aide, harassés, affamés, désespérés, les hommes regardaient cette lune, les gorges noires des montagnes, le camp bruyant de l'ennemi; tout leur parlait de la mort, aucune espérance ne leur semblait permise.

Dans les maisons, aucune lumière ne s'allumait, une

obscurité épaisse couvrait les rues et dans cette obscurité une femme, toute enveloppée d'un manteau noir, allait et venait silencieusement. Les gens en la voyant passer, se demandaient :

— C'est elle ?

— Oui.

Et ils se cachaient dans des niches, sous les portes des maisons, ou bien, baissant la tête, passaient vite.

Les chefs des patrouilles la prévenaient :

— Vous êtes encore à la rue, Monna Marianna ? Prenez garde, on peut vous tuer et personne même ne cherchera le coupable.

Elle se redressait, attendait, mais la patrouille passait, sans se décider ou bien dédaignant de lever la main sur elle ; les hommes armés s'en détournèrent comme d'un cadavre. Elle restait dans l'obscurité et continuait de marcher de rue en rue, silencieuse, noire comme une incarnation des malheurs de la ville.

Citoyenne et mère, elle pensait à son fils et à sa patrie : à la tête des ennemis assiégeant la ville se trouvait son fils, jeune homme beau et implacable. Tout récemment encore elle le regardait avec fierté, comme un cadeau précieux qu'elle ferait à la patrie, comme une force bien-faisante qu'elle donnerait aux hommes de sa ville, où elle naquit elle-même, où elle l'enfanta et l'éleva.

Des centaines de fils indéchirables attachaient son cœur aux vieilles pierres dont ses ancêtres avaient construit les maisons et les murs de la ville, à la terre où étaient enterrés ses parents, aux légendes, aux chants, aux espérances de ses concitoyens... ce cœur perdait l'être le plus cher et pleurait : il était comme une balance et, y pesant son amour pour son fils et son amour pour sa ville, elle ne savait lequel était plus lourd, lequel plus léger.

Ainsi elle marchait des nuits entières par les rues. Beaucoup de passants ne la reconnaissaient pas, la prenaient pour l'incarnation de la mort, proche à tous, ou, l'ayant reconnue, s'éloignaient vite de la mère du traître.

Un soir, dans un coin sombre, près de l'enceinte, elle vit une femme agenouillée devant un cadavre, immobile, en prière, le visage levé vers les étoiles ; sur le mur les sentinelles se parlaient bas, les armes frappaient les pierres des créneaux. La mère du traître demanda :

— C'est ton mari ?

— Non.

— Un frère ?

— C'est mon fils. Mon mari fut tué il y a treize jours, celui-ci aujourd'hui ; et se levant, elle ajouta : la Madone voit tout et sait tout, et je la remercie.

— De quoi la remercies-tu ?

— Maintenant qu'il a succombé, vaillant et honnête, dans la lutte pour la patrie, je puis avouer que j'avais des craintes à son sujet : frivole, il aimait trop la vie gaie et je craignais que, pour elle, il ne trahisse sa ville, comme l'a fait le fils de Marianna, l'ennemi des dieux et des hommes, le chef de nos ennemis.

Ah ! soient maudites les entrailles qui ont donné le jour à celui-là !

Marianna se cacha la figure de ses mains et s'éloigna.

Le lendemain elle se présenta devant les chefs des défenseurs de la ville et leur dit :

— Ou bien tuez-moi, parce que mon fils est devenu votre ennemi, ou bien laissez-moi sortir afin que j'aie auprès de lui.

— Tu es un être humain, dirent-ils, et la patrie doit t'être chère ; ton fils est pour toi un ennemi comme il l'est pour chacun de nous.

— Je suis une mère, je l'aime et je me crois responsable de ce qu'il est devenu.

Ils se mirent à délibérer et enfin ils lui dirent :

— Nous ne pouvons te tuer pour la faute de ton fils, nous savons que tu ne pouvais lui inspirer un crime si monstrueux et nous devinons tes souffrances.

Tu ne peux, non plus, servir d'otage à la ville, ton fils ne se soucie pas de toi, le démon, il t'a oubliée sans doute.

Que ta punition, si tu crois en mériter une, soit d'aller vers ce traître. Nous pensons que c'est plus terrible que la mort.

— Oui, dit-elle, c'est plus terrible.

Ils ont ouvert devant elle les portes de la ville et longuement l'ont regardé marcher par la terre natale, toute imbibée du sang versé par son fils. Elle marchait lentement, semblant arracher avec peine ses pieds de ce sol, saluant les cadavres des défenseurs de la ville, repoussant du pied les débris des armes ; — les mères haïssent

les armes d'attaque et ne connaissent que celles qui servent à défendre la vie.

A voir sa marche lente on eût dit qu'elle portait sous son manteau une coupe pleine d'un liquide précieux et craignait de le répandre. A mesure qu'elle s'éloignait, elle paraissait devenir de plus en plus petite et il semblait à ceux qui la regardaient, qu'avec cette femme, le désespoir et l'accablement avaient quitté la ville.

A mi-chemin elle s'arrêta, enleva son capuchon, regarda longuement la ville. Dans le camp ennemi, on la remarqua, seule, au milieu des champs ; quelques hommes s'approchèrent d'elle et lui demandèrent où elle allait.

— Votre chef est mon fils, dit-elle.

Pas un des soldats n'en douta. Ils allaient à côté d'elle, lui parlaient de son fils, louant son intelligence et sa bravoure.

Elle les écouta la tête haute, fière et ne s'étonna pas : son fils ne pouvait pas être autre.

Et la voilà devant l'homme qu'elle connaissait neuf mois avant sa naissance, dont elle portait toujours l'image dans son cœur : il est couvert de soie et de velours, ses armes sont ornées de pierres précieuses, il est tel qu'il devait être, tel qu'elle le voyait dans ses rêves, riche, célèbre, aimé.

— Mère, disait-il, lui baisant les mains, tu es venue près de moi, tu m'as donc compris, et demain je prendrai cette ville maudite.

— Dans laquelle tu es né, lui rappela-t-elle.

Enivré par ses exploits glorieux, avide d'une gloire plus grande encore, il lui parlait avec sa jeune ardeur audacieuse.

— Je ménageais cette ville à cause de toi ; comme une écharde dans le pied, elle m'empêchait d'aller vers la gloire aussi vite que je le désirais. Mais maintenant, demain, je détruirai ce nid d'obstinés.

— Où chaque pierre te connaissait enfant, dit-elle.

— Les pierres sont muettes si l'homme ne les fait parler. Que les montagnes parlent de moi, voilà ce que je veux !

— Et les hommes ?

— Oh, je ne les oublie pas, mère ! Ils me sont tout aussi nécessaires, car, seul le souvenir des hommes rend les héros immortels.

— Le héros, dit-elle, est celui qui crée la vie, qui lutte contre la mort.

— Non ! Celui qui détruit est tout aussi célèbre que celui qui crée. Vois, nous ne savons si c'est Enée ou Romulus qui a fondé Rome, mais nous connaissons le nom d'Alaric et d'autres destructeurs illustres de cette ville...

— Qui a survécu à tous ces noms... lui rappela-t-elle.

Ils parlèrent ainsi jusqu'au soir. Elle interrompait de moins en moins les discours fous de son fils et baissait de plus en plus sa tête altière.

La mère crée, elle conserve et lui parler de destruction c'est s'opposer à sa nature même ; mais il ne le savait pas et niait le sens de la vie.

La mère est toujours hostile à la mort, et la main qui introduit la mort dans la demeure des hommes est haïe par toutes les mères ; son fils ne le voyait pas, aveuglé par l'éclat froid de la gloire, tueuse des cœurs.

Il ne savait pas non plus qu'une mère est une bête aussi intelligente qu'impitoyable quand il s'agit de la vie, qu'elle, la mère, crée et protège.

Elle était assise, la tête basse, et par le pan à demi-soulevé de la riche tente du chef, elle voyait la ville où elle sentit pour la première fois le doux frisson de la conception et les convulsions douloureuses de l'enfantection de cet être qui maintenant voulait détruire.

Les rayons purpurins d'un soleil de sang baignaient les murs et les tours de la cité, les fenêtres brillaient d'un éclat sinistre, toute la ville semblait percée de coups et par des centaines de blessures coulait le suc rouge de la vie ; des heures s'écoulèrent, la ville commença de noircir comme un cadavre et — on eût dit des cierges funéraires — les étoiles irradièrent le ciel au-dessus d'elle.

Elle voyait, là-bas, dans les maisons sombres que l'on craignait d'éclairer de peur d'attirer l'attention de l'ennemi, dans les rues obscures, pleines d'odeurs cadavériques, de chuchotements d'hommes attendant la mort, elle voyait tout ; tout ce qui lui était si connu et si proche était devant elle, attendant en silence sa décision et elle se sentait la mère de tout ce peuple.

Des hauteurs sombres des montagnes les nuages descendaient et comme des chevaux ailés volaient sur la ville vouée à la mort.

— Peut-être ferons-nous l'attaque cette nuit même, lui

disait son fils, si elle est assez noire ! Il n'est pas facile de tuer quand le soleil vous regarde dans les yeux et l'éclat des armes aveugle; on ne frappe pas juste alors, fit-il, en examinant son épée.

Sa mère lui dit :

« Viens ici, mets ta tête sur ma poitrine, repose-toi, en te rappelant comme tu étais gai et bon quand tu étais enfant et comme tout le monde t'aimait. »

Il se coucha près d'elle, mit sa tête sur les genoux de sa mère et ferma les yeux en disant :

— Je n'aime que la gloire et toi parce que tu m'as enfanté tel que je suis.

— Et les femmes ? demanda-t-elle en s'inclinant vers lui.

— Il y en a beaucoup et elles commencent vite à vous ennuyer comme tout ce qui est trop doux.

Elle lui demanda encore :

— Tu ne voudrais pas avoir des enfants ?

— A quoi bon ? Pour qu'on les tue ?

Quelqu'un, semblable à moi, les tuerait, cela me ferait du mal et je serais sans doute déjà trop vieux et trop faible pour les venger.

— Tu es beau mais stérile, comme la foudre, dit-elle en soupirant.

Il répondit en souriant :

— Oui comme la foudre...

Et il s'endormit sur les genoux de sa mère, comme un enfant.

Alors elle le couvrit de son manteau noir et lui enfonça un poignard dans le cœur.

Il tressaillit et mourut aussitôt — ne savait-elle pas bien l'endroit où battait le cœur de son fils ?

Rejetant le cadavre de ses genoux, aux pieds des gardes stupéfaits, elle dit en s'adressant à la ville :

— Etre humain, j'ai fait pour ma patrie tout ce que j'ai pu ; mère, je reste avec mon fils ! Il est trop tard pour que j'en enfante un autre, ma vie n'est plus utile à personne.

Et ce même poignard, encore tiède du sang de son fils — de « son sang » — elle l'enfonça, d'une main sûre, dans son cœur ; quand le cœur fait mal on peut l'atteindre facilement, sans dévier.

MAXIME GORKI.

(Traduit du russe par M. et B. S. CLEPNER.)

IN MEMORIAM AMICI MEI

A la mémoire de F. Charles Morisseaux.

Mes mains tremblent encore d'avoir fleuri de violettes le lit funèbre de celui qui fut mon ami le plus précieux, l'angoisse n'est point apaisée en mon cœur d'avoir soudain compris que sa fin était irrémédiable et le vide qu'elle a fait dans ma vie ne sera point comblé !

Ceci n'est rien autre chose que quelques phrases dites à voix basse par une amitié qui se souvient, ce sont des souvenirs retrouvés dans les cendres des heures passées, cendres tièdes que j'ai remuées doucement dans le fond de ma mémoire, tandis que je regardais pour la dernière fois, dans la paix dominicale d'un jour mélancolique de Noël, le visage calme, aux paupières baissées, aux traits rendus sereins par la mort, de celui qui fut un camarade au cœur exquis, un poète charmant et l'inséparable frère d'armes dont l'exemple vaillant m'était un réconfort et dont la perte est pour toujours irréparable !

Ceci est le songe de la veillée, la dernière causerie durant laquelle sa voix ne me répondra point ; je demande pour nous un peu de silence et pour lui l'évocation de ce qu'il aimait : le fauteuil au coin du feu, la rêverie très douce dans l'odeur légère des havanes, sous la clarté tiède des lampes tamisée par l'abat-jour en crépon de Chine !

Et je sais, mon grand ami, que tu m'excuseras de parler parfois de nous en parlant de toi.

* * *

La jeunesse prépare diversement le cœur des hommes au sort qui les attend dans la vie. Souvent, au sortir de l'adolescence, ce cœur n'a pour se diriger que son ardeur de vivre et son besoin d'aimer. Les illusions ailées qui frissonnent en lui, s'envolent une à une, telles des colombes grises dans l'air bleu d'avril, et reviennent trop souvent blessées par la réalité, ne portant pas au bec le rameau vert cueilli à la branche dont la gloire couronne ses élus.

L'existence de François-Charles Morisseaux fut aventureuse. Elle ne sut point, pendant longtemps, se fixer car il avait une âme inquiète et un désir fiévreux d'interroger le monde. Il y avait en lui quelque chose d'ardent et il sut faire de sa vie un joli spectacle, cachant avec une pudeur que d'aucuns n'ont point comprise, les tristesses inévitables et le chagrin des heures difficiles. Il fut un artiste, avec ce que cette qualité implique de légitime orgueil et de nécessaire fierté. Pour avoir connu le mensonge des paroles et la trop fréquente duperie des gestes, il sut se garder enfin d'un accueil trop spontané et il eut souvent le renom de n'avoir point un caractère accommodant. Son apparence était frondeuse : mince et droit, avec quelque chose de martial qu'il conserva toujours d'avoir revêtu le dolman des guides, le port de tête altier, avec un visage fier où vivait surtout la flamme des yeux vifs et le sourire léger des lèvres, le front très haut, il portait en lui une distinction naturelle. Son aspect extérieur était l'image de son caractère, et la qualité de ses pensées était en quelque façon sensible dans la grâce de son geste et jusque dans les plis de ses vêtements. Il pouvait se comparer à un des personnages d'une de ses nouvelles. « Il joignait la coquetterie du corps à la noblesse de l'âme. Ces deux qualités ne sont pas éloignées l'une de l'autre autant que l'on pourrait le croire. Il est sage de ne mépriser ni l'une ni l'autre et de ne point s'adonner à l'exclusivité d'une vertu physique ou d'une vertu morale lorsque, créature humaine, on est fait de chair et d'esprit. » Or il eut précieusement ce souci et sa personne donnait ainsi que son âme une impression de vivacité jeune et de grâce avant tout soucieuse de se satisfaire elle-même.

Tel il apparut dès les premiers temps de sa vie littéraire et tel il resta jusqu'à l'heure suprême. Il avait la désinvolture alerte et la réplique d'un d'Artagnan qui aurait étudié ses gestes devant le miroir d'un Brummel artiste. Et cela, il s'est trouvé mainte jalousie, dont il n'avait cure, pour le lui reprocher. Ainsi l'élégance ne prend point facilement pour les hommes la valeur d'une qualité dominante.

François-Charles Morisseaux est né à Morlanwelz le 17 mars 1881 ; il était de famille liégeoise et toujours il garda en lui un amour sincère pour la Wallonie natale



F. Ch. Muesprang

Dessin de OSCAR LIEDEL.

et pour le parler clair des riverains de Meuse. Il fit ses études à Bruxelles, à l'Institut Saint-Louis. Dès lors, il se montra de tempérament généreux mais quelque peu turbulent. Ce n'était point un élève pacifique. A peine sorti du collège il fut tenté par les émotions inconnues d'une vie moins monotone. Engagé volontaire au 1^{er} Régiment des Guides, il atteint le grade de maréchal-des-logis. Le jeune sous-officier aimait ardemment le métier des armes. Cette vie saine répondait à ses besoins d'activité et la prestance de l'uniforme aux couleurs éclatantes seyait à sa mince personne. Mais peut-être déjà se dépensait-il trop. De nature nerveuse, il comptait beaucoup sur ses forces. Et en dehors du service le plaisir de la vie allumait en lui une fièvre de jouissance que rien ne semblait devoir satisfaire. Aussi sa santé fut-elle atteinte et sans qu'il faille rappeler les circonstances plus précises d'un mal qui le retint longtemps à l'hôpital militaire, il se retrouva dans la vie civile et partit pour le Portugal, où il passa la fin de 1901. Afin de mieux se rétablir il fit un séjour à Liège où les soins familiaux ont raison de sa faiblesse. Et il se reprend à vivre. Il se reprend surtout à écrire. Jusqu'à ce jour il a uniquement composé des poèmes, il a « fait des vers » comme tout cœur amoureux en a écrit aux environs de la vingtième année. Il les publiera plus tard — vers la fin de 1904 — et dans ce petit volume des *Esquisses sentimentales* on retrouve toute la vie de son jeune cœur depuis ses légères bluettes chantées à dix-huit ans jusqu'aux pièces déjà plus graves où l'adolescent songeur épancha son cœur : à la Villa Sequeira, à Mont-Estoril, devant le Tage il écrivit quelques belles strophes. Mais à Liège il sent naître en lui sa véritable destinée; une voix l'appelle et il lui répond : le sort en est jeté et François-Charles compose — du 3 septembre au 20 novembre 1903 — *La Comédienne aux yeux verts*. C'est l'acte en vers, nécessaire peut-être à l'origine de toute carrière littéraire, charmant d'ailleurs et d'une si douce mélancolie. Puis sans désespérer, alors qu'il terminait à peine cette pièce, il commençait son premier roman : *A travers le Vitrail*.

Ses deux œuvres de début parurent ensemble, en octobre 1904. Et sans le savoir peut-être, Morisseaux en les publiant disait adieu à la forme poétique. Plus tard, il ne

composa plus que de rares poèmes très intimes et s'il caressa longtemps, jusqu'aux dernières heures, le beau projet d'une grande pièce en vers en cinq actes, il n'eut point le loisir d'en réaliser l'idée.

Celui qui se présentait ainsi devant la critique et devant ses confrères avec une production aussi spontanément abondante n'était point connu. Il n'avait pas fréquenté les groupes de jeunes poètes et jamais son nom ne s'était rencontré au sommaire des petites revues. Nous nous connaissions déjà : le hasard nous avait fortuitement rapprochés un jour par l'entremise d'un camarade commun. Il me souvient de cette première rencontre, au « Café Universel », aujourd'hui disparu, et de l'impression très cordiale que j'emportai de lui : j'aime à penser qu'elle fut réciproque, puisque nous nous revîmes souvent. C'était l'heure où Emile Lecomte et Louis Moreau fondaient un petit journal de théâtre, *La Roulotte*, dont les destinées furent brèves mais amusantes. Ensemble nous en fûmes les secrétaires et ce travail acheva de nous unir. Dès ce jour ce fut la bonne et franche camaraderie, une fraternité de sentiment qui laissa libre notre individualité, une complète union de pensée. *La Roulotte*, un soir d'hiver ayant arrêté sa marche lente et vagabonde, Morisseaux et moi nous reprîmes nos longues causeries au coin du feu. Il habitait alors un petit appartement rue du Mail. C'est là que nous esquissâmes nos premiers projets de collaboration théâtrale : c'est là que naquit *Miss Lili*, notre première pièce dont nous avions écrit en souriant les trois actes innocents. La pièce fut faite presque sans le savoir : ce fut l'affaire de quelques déjeuners et de plusieurs après-midi. Dans ce travail en commun, Morisseaux apportait la spontanéité de son esprit alerte, une verve sans cesse jaillissante dont j'eus parfois le tort, par mélancolie naturelle, de tempérer les éclats. Et l'œuvre finie, avec la belle audace des jeunes écrivains qui ne doutent point de leur destinée, nous la déposâmes chez Victor Reding. Nous étions deux débutants, nous ne connaissions que de réputation le redoutable directeur qui présidait aux destinées de notre première scène de comédie : qu'on juge de notre étonnement joyeux quand un mot de lui nous annonça la réception de la pièce. C'était un peu comme dans les contes de fées.

Mais déjà Charles Morisseaux ressentait les premières atteintes d'un mal dont il devait souffrir jusqu'à en mourir. L'hiver de 1904-1905 il dut en grande partie le passer à San-Remo, pendant qu'ici la pièce entraînait en répétition. Lui, là-bas, sous les pâles oliviers, composait un nouveau roman qu'il devait achever après son retour (1) : c'était *La Blessure et l'Amour*, rouge idylle où il y a du sang et de la folie, de l'amour et de la mort. Rentré à Bruxelles en avril 1905 pour la première représentation de *Miss Lili*, il s'installa aux « Abeilles », une jolie petite villa dans un grand jardin, derrière le parc de Saint-Gilles. Morisseaux déjà alors obéissait à cette méthode de travail qui le poussait à commencer plusieurs œuvres à la fois et à les mener de front : tout en mettant la dernière main à son roman italien, il narrait l'*Histoire remarquable d'Anselme Ledoux, maréchal-des-logis*, et ce roman militaire où il évoquait ses souvenirs et des types de caserne fit, lors de sa parution en janvier 1906, un certain bruit. On voulut y retrouver des portraits d'une précision point voulue par l'auteur mais d'une observation si vivante qu'elle donnait au livre un intense caractère de vérité. Là apparaissait le véritable talent de Morisseaux, cette causticité mordante, ce souci de la réalité des choses et cette pitié cependant, toujours en éveil, pour les petits et pour les déshérités : telle page où il conte la mort du petit chat Moumoute est d'une très douce et très grave émotion.

Le temps passait. L'hiver suivant, il devait retourner là-bas. Le mal n'était point guéri. Nous avions cependant écrit notre deuxième pièce, *L'Éjirénée*, et ensemble nous venions de reprendre la direction de la revue *Le Thyrsé* dont Léopold Rosy et Léon Wéry étaient pour lors fatigués. Plus que jamais les frères d'armes luttèrent ensemble. Et j'apprenais avec une amitié chaque jour plus profonde à apprécier ce cœur exquis et cette âme d'élite. Notre pièce, également reçue par Victor Reding avec une générosité toujours spontanée et dont nous lui avons gardé toute notre reconnaissance, était représentée au « Parc » le 14 novembre 1906. Ce fut une catastrophe, il sied de

(1) Commencé à San-Remo en décembre 1904 et terminé aux « Abeilles » en août 1905, ce roman parut chez Lemerre en novembre 1906.

le reconnaître. L'œuvre mal au point fut entourée d'une certaine hostilité et nous portâmes à notre actif l'un des plus authentiques « fours » dont peut s'enorgueillir notre théâtre national.

Morisseaux retourna au roman. Le même mois paraissait, chez Lemerre, *La Blessure et l'Amour* et lui allait s'installer à Paris. D'abord provisoire son séjour devint définitif à partir de janvier 1907 et son charmant appartement de la rue Mozart offrit un nouveau cadre à sa rêverie. Je ne crois pas, à en juger par les résultats, que ce déracinement lui ait été favorable. Pris par le mouvement mondain il délaissa quelque peu la production active et réfléchie. Puis il fallut assurer un train de vie coûteux. Je prévoyais pour lui des fatigues et des ennuis. Ses lettres le montraient inquiet. Quelques mois plus tard, passant par Paris en voyage de noces, je le trouvai toujours gai mais fiévreux. Je ne préjugeai rien de bon de cela : cette vie dura, haletante et plutôt vide, jusqu'en août 1908. Quelques contes, deux petites pièces en un acte, et le début d'un roman : *Monseigneur et Kiki* : c'est tout ce qu'il composa. Puis ce fut l'arrêt brusque, obligatoire. Je le vis alors arriver chez moi, dans les Ardennes, aux bords de la Semois. Il était abattu, amer, plutôt triste. Heureusement la crise ne dura pas. Nos soins et la vieille amitié qui nous unissaient eurent raison de sa détresse. Et deux années et demi de vie entièrement commune — car nous le décidâmes à vivre dans notre ménage — lui apprirent la douceur d'une vie moins instable. Il travailla, sûrement; nous retravaillâmes même ensemble : d'un projet de roman nous fîmes une opérette, *La Puce d'or*, pour laquelle Arthur Van Oost composa une partition alerte. En 1910, il donna un livre de contes. Puis Morisseaux songea à se marier. Mais hélas, trois fois hélas, son mal ancien l'avait repris. Il passa un hiver dans les Ardennes et l'année suivante il alla faire une cure de plusieurs semaines aux Avants, près de Montreux. C'est alors que, guéri semblait-il, et heureux de fonder un foyer et une famille, il se maria en avril 1912. La joie était en lui. Entré à l'*Etoile Belge* en qualité de rédacteur, grâce à l'accueillante et amicale bienveillance de M. Madoux, il se sentait sûr de l'avenir. N'avait-il pas plusieurs pièces terminées, son *Quant à soi*, primé par « Le Soir » avait eu

un joli succès, deux romans étaient bien près d'être achevés. Mais le mal qui le ronge est implacable. Il s'alite, pour un mauvais froid, le 1^{er} juillet. Et alors commence cette lente et longue maladie, cet affaiblissement progressif, cette lutte désespérée contre la mort, ces espoirs de départ, et l'inlassable et admirable dévouement d'une compagne qui vit tous ses efforts inutiles. Car l'hiver plus proche rendit le départ plus incertain. Mais c'était en nous, malgré tout, la tenace espérance quand, après l'avoir vu la vieille encore, un mot désespéré nous apprenait qu'il s'était éteint à l'aube, le 24 décembre, veille de Noël.

J'ai donc revu pour la suprême fois, sur ce lit d'agonie, dans le parfum des fleurs qu'il aimait tant, le fidèle ami de ma jeunesse. La mort avait fait plus beau, plus serein son cher visage amaigri par la maladie. Il semblait dormir; son beau front large portait encore la marque d'une pensée qui fut sans cesse ardente et sous le voile à jamais clos des paupières j'ai deviné l'œil au regard vif et toute l'intelligence des prunelles. Et dans le soleil pâle et clair, un de ces tièdes soleil d'hiver si doux, le surlendemain de Noël nous avons suivi sa dépouille. Il y avait autour de lui des fleurs, des chants de cloches, des poètes et des femmes : tout ce qui lui fut cher dans la vie et qui lui disait adieu !

* * *

Telle fut sa vie, vagabonde un peu, mais active. Il y avait en lui une grande énergie dont il donna mainte preuve. Son caractère était parfois décevant pour ceux qui n'en connaissaient point tous les ressorts. Il passait pour agressif et peu accueillant, alors qu'il était, au contraire, serviable et amical, mais la crainte d'être dupe le rendait aisément narquois. Au fond, cet humoriste était surtout un tendre et un sentimental. Il avait des heures tristes, mais jusque dans sa mélancolie il gardait quelque chose de son ironie.

Son œuvre est le miroir de sa pensée. Si elle débuta par des poésies, ce fut pour lui apprendre son métier : le vrai moyen de faire de la bonne prose est d'abord de faire des vers. Or, ses poèmes sont bons, mais sa prose est excellente. La phrase est sonore, claire, pleine. C'est une phrase essentiellement vivante. Il avait un constant souci

de bien écrire et soigner son style était la plus grande et la plus incessante de ses préoccupations. Il souffrait réellement de ce « mal du style », de cette lutte contre l'expression fuyante, de cette recherche inlassable de la forme adéquate à la pensée. Dans son premier roman, cette forme était encore un peu touffue, la phrase chargée d'adjectifs. Mais depuis, l'habitude du style dialogué, la nécessaire concision de la syntaxe théâtrale, avaient donné quelque chose d'ailé au rythme de ses périodes : qu'on distille la qualité de ce style et on concevra quel grand artiste il serait devenu, quel artiste il était déjà. Voici : « Il y avait un grand silence. Et c'était le soir, divinement. Le bord du ciel, vers l'orient, s'ouatait déjà d'une brume mauve, tandis que le couchant, en face de nous, était une évocation fastueuse de splendeurs héroïques. Dans son berceau d'osier, Bébé semblait un petit roi baigné de flammes éclatantes. Toute l'odeur du verger montait vers notre joie émue. Et l'on croyait subodorer aussi le relent des bruyères déjà humides, par-dessus quoi, lançant une strette d'adieu, quelqu'oiseau passait, regagnant le nid, à travers le bleu-gris du crépuscule. » Et c'est dans ce style harmonieux, à la cadence si souple qu'il a conçu les plus belles pages de son œuvre. Pourtant il n'était point facilement content par le résultat de son labeur. Il a dit lui-même dans un passage très sincère de son dernier livre combien lointain de l'idéal rêvé à la première heure est la réalisation finale de l'œuvre. Mais il apportait à cette constatation une ironie résignée : « Vous venez de terminer un livre. Et vous êtes triste. Aucune réalisation artistique ne vaut la pensée de quoi elle est issue. Le temps, sans calmer les appréhensions, les endort cependant. Un jour, la mort dans l'âme, vous soumettez l'œuvre au jugement des hommes. Et il est rare que les hommes y soient indulgents, à moins que l'auteur soit très riche, ou mort : ce qui, au point de vue de la philosophie, revient exactement au même. » Et cette conclusion souriante devient amère, quand on songe au destin de celui qui traça ces mots.

Son œuvre de romancier débuta par un roman de passion. *A travers le Vitrail* est la première partie d'un tryptique dont la suite ne fut pas composée et qui portait le titre général de : *Vers la Vie*. Ce sont les aspirations d'un cœur ardent et jeune qui conçoit la vie parée des

brillantes couleurs du vitrail de l'illusion et que blessent bientôt les chagrins de l'amour et des quotidiennes douleurs. Dans ce livre Morisseaux a mis trop de choses, et il se réservait de reprendre l'œuvre, ayant appris qu'un livre ne doit point laisser une impression de satiété et contenir une matière point trop lourde pour nos faibles digestions intellectuelles.

C'est encore une œuvre sérieuse que *La Blessure et l'Amour*, où la passion mène les héros jusqu'au delà des frontières de la raison, là où la folie fait agir selon les instincts de l'animalité ancestrale. Mais à partir de *l'Histoire d'Anselme Ledoux*, Morisseaux dégage mieux les caractéristiques de la prochaine personnalité. C'est avec une ironie souriante et une observation sans acrimonie qu'il nous promène à travers les chambrées et qu'il nous fait faire la connaissance de quelques silhouettes militaires. Les deux romans restés inachevés, *Monseigneur et Kiki* et *Gotte et la Puce d'or* auraient affirmé victorieusement ces qualités d'observateurs. Les chapitres nombreux que je connais du premier sont d'une valeur très haute : ils apparentent Morisseaux, dans une certaine mesure, à Abel Hermant pour lequel il avait une sympathie maintes fois déclarée.

Son livre de contes, *Bobine et Casimir*, contient en substance le meilleur de son talent. Il était déjà passé maître dans l'art si difficile de la nouvelle et quelques-unes du volume sont des modèles du genre : la dernière, *Bobbie*, remporta en 1909 le premier prix au concours de nouvelles humoristiques du « Journal » sur plus de six mille concurrents. C'est, d'ailleurs, avec « Le Prédicateur libertin » et « Les Petits Péchés de Monsieur Ambroise » parus ici-même, il y a quelques années, une manière de petit-chef-d'œuvre.

Quant à son théâtre, il présente des œuvres charmantes : le premier acte du *Quant à soi* est étonnamment vivant. C'est du joli théâtre ; il est regrettable que les actes suivants faiblissent un peu. Mais avec sa ténacité habituelle il se proposait déjà d'en faire disparaître les fautes décelées par la représentation. *La Captivité de Line*, primée par la « Grande Harmonie » est une comédie légère et mélancolique et qui passe doucement du sourire aux larmes. Le reste de l'œuvre est inédit : les quatre actes

étincelants d'esprit de *Flupets*, les deux actes des *Canards blancs*, d'une irrésistible drôlerie et d'un métier irréprochable, enfin plusieurs actes séparés : *Boulot*, *Les Mines de la Martinique*, où sa verve endiablée s'est dépensée joyeusement.

Que d'éclats de rire !

Hélas, en nous, que de sanglots !

L'heure est venue, non du jugement, mais des regrets ! Lui, qui fit tant rire, qui aurait tant amusé, il n'est plus et nos mains désolées ont été impuissantes à le retenir dans la vie !

Et je n'ai ici rien dit encore de lui, me paraît-il. Je sens que mon amitié fut impuissante ou trop émue peut-être pour faire réellement toucher le fond de ce cœur et de cette œuvre.

Il est mort à trente ans, à l'âge où vraiment son beau talent allait prendre l'essor suprême vers ces sommets où n'atteignent que les élus. La page restée inachevée était celle qui ouvrait une œuvre glorieuse et si la mémoire des hommes voulait pour lui ne pas être oublieuse elle ne pourrait inscrire au marbre du mausolée qu'un nom, suivi d'un titre imprécis.

Deux fois ma fraternelle amitié voit à mes côtés tomber ceux qui m'étaient chers : François-Charles Morisseaux, Pierre Gens, mes doux amis, mon cœur est meurtri d'une éternelle douleur.

Et je voudrais murmurer une fois encore, Charles, la prière qui invoque les morts et leur dit que les vivants se souviennent ! Mais hélas, je ne sais que me taire, car ma voix, de savoir que tu ne répondras point, n'a plus d'accents et se désolé !

Je pense à toi, ce soir, désespérément et tes mots chantent dans ma mémoire : « Le travail est, au monde, la plus belle chose qui soit, et la plus sainte. Une croix, oui, mais une croix d'honneur épinglée sur la conscience et sur la vie. » C'est de cette croix idéale que s'étoile pour nous le drapeau qui recouvre ta dépouille mortelle, de cette croix qui brille au front des héros et des vrais poètes !

HENRI LIEBRECHT...

6 janvier 1913.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Shakespeare n'est pas Shakespeare.

Depuis l'œuvre merveilleuse d'Homère, il n'en est aucune qui soit plus largement humaine, plus profonde, plus puissante, plus variée que l'œuvre de Shakespeare. Elle occupe la cime la plus haute de la littérature du monde moderne. Elle est la plus universellement lue et admirée, la plus véritablement populaire, dans le monde entier, de toutes les œuvres littéraires. Seuls les livres sacrés de quelques religions ont plus de lecteurs et de commentateurs : dans la littérature profane, aucun ouvrage ne lui est comparable. Et pourtant on ne sait presque rien de son auteur. Le peu que l'on en connaît, a été arraché péniblement, brisé à brisé, aux poussières les plus ténébreuses du passé, et loin de nous apporter des certitudes, loin de nous permettre de reconstituer en pleine lumière, la figure falote esquissée par la légende, les traits positifs acquis au prix de tant d'efforts font apparaître une image étrange qui contredit et anéantit la première.

Celle-ci, on la connaît bien. William Shakespeare, selon la tradition, fut le fils de John Shaksper, ou Shaxpere, boucher et marchand de laine à Stratford sur l'Avon. Ce bonhomme et sa femme étaient illettrés. William fréquenta, dans son enfance, l'école populaire de la localité. A dix-huit ans, il épousa Anne Hathaway, puis il abandonna son ménage et disparut de Stratford. Quelques années plus tard on le retrouve à Londres, où il gardait les chevaux à la porte d'un théâtre. Il devint garçon d'appel dans ce théâtre, puis acteur, mais il semble qu'il ne joua jamais que de petits rôles. La tradition veut qu'il se soit lié avec la jeunesse dorée et littéraire du temps. Il dédia à ses amis des poèmes remplis de réminiscences de l'antiquité et un recueil de sonnets passionnés et quintessenciés. La tradition veut aussi qu'il ait bien mené ses affaires, qu'il soit devenu co-propriétaire d'un théâtre bien achalandé, où, sans doute, il faisait représenter certaines de ses pièces. Enfin, à quarante-sept ans, riche, nanti d'un titre nobiliaire, il se retire dans sa ville natale, y

achète des terres, y passe quelques années en joyeuse compagnie, et meurt à cinquante-deux ans, après avoir rédigé son testament, qui nous a été conservé. Il a laissé, outre ses poèmes et ses sonnets, trente-six pièces de théâtre, dont un certain nombre ont été publiées de son vivant, parfois sans nom d'auteur. Elles furent réunies pour la première fois en 1623 dans un in-folio, orné d'un portrait problématique et d'éloges en vers, dont l'un a pour auteur Ben Johnson, le poète savant, qui fut, comme auteur dramatique, l'émule et le rival de Shakespeare.

Toutes ces données ont fait l'objet de recherches minutieuses et de commentaires profondément étudiés. On n'a pas tardé à se demander comment il est possible que l'œuvre shakespearienne où éclate une connaissance considérable des littératures grecque et latine, ait pour auteur un garçon-boucher, qui a tout au plus fréquenté durant quatre ou cinq ans l'école primaire de sa bourgade et qui n'a quitté celle-ci et son métier qu'à l'âge de 23 ans. D'où ce Shakespeare tire-t-il aussi la merveilleuse atmosphère italienne qui règne dans plusieurs de ses drames et de ses comédies ? D'où tire-t-il surtout la haute culture qui brille si lumineusement dans son œuvre entière ? Quand a-t-il étudié ? Dans quels milieux a-t-il pu acquérir la connaissance de la vie et des pensées habituelles des classes de la Société ? Est-il vraisemblable que les beaux esprits du temps et les jeunes nobles les plus lettrés de la Cour aient vécu familièrement avec un homme qui gardait les chevaux à la porte d'un théâtre ? Si encore il était devenu par la suite un acteur brillant ! Mais quand il fut admis sur la scène, il ne joua que des rôles insignifiants. Le plus important fut celui du fantôme dans *Hamlet*. Certes, rien ne s'oppose à ce qu'un homme du peuple devienne un grand écrivain, pourvu qu'il puisse s'instruire. Mais l'on peut voir comment un Gorki, par exemple, s'est instruit ; et Gorki n'a pu mettre en scène pourtant que des hommes du peuple et de petits bourgeois ; il lui eût été bien difficile de faire agir et parler la haute société que le comte Tolstoï peint dans *La Guerre et la Paix* ou dans *Anna Karénine*. Presque tous les dramaturges anglais contemporains de Shakespeare sont des élèves de Cambridge ou d'Oxford ; ils peuvent être pauvres, mais ils sont instruits. Et pourtant l'œuvre de

Shakespeare révèle chez son auteur autant si pas plus de savoir que les leurs. Ses connaissances juridiques, entre autres, sont telles qu'on a supposé que dans les années qui séparent sa fuite de Stratford de son apparition à Londres, il aurait pu être clerc chez un homme de loi ; — supposition toute gratuite d'ailleurs. Tout ce que l'on sait de la vie de Shakespeare le Stratfordien étonne et détonne dès qu'on met ces notions en rapport avec son œuvre. Aussi les faussaires se sont-ils mis au travail : ils avaient une belle occasion de développer leur ingéniosité. Mais déjà au début du XIX^e siècle le grand critique Malone a dénoncé les faux et a proclamé, comme le poète Coleridge, les doutes que la biographie traditionnelle de Shakespeare devait nécessairement inspirer à la critique. Car tout est étrange dans la vie et dans la mort de l'acteur de Stratford. Sa vie a passé inaperçue de ses contemporains. Sa mort aussi. On n'a pas gardé de lui une seule lettre. Les premiers renseignements qui nous ont été transmis touchant sa vie, n'ont été écrits que de longues années après sa mort. Pas un témoignage d'un contemporain ! Il meurt au milieu de l'indifférence générale, alors que la mort des autres poètes marquants de l'époque est célébrée par des poèmes et par des épitaphes pompeuses. Son testament est celui d'un bourgeois quelconque : il n'y parle pas de ses œuvres, — pas même de ses pièces inédites, qu'il ne lègue à personne, qu'il ne recommande à aucun de ses amis, à aucun Mécène, à aucun imprimeur. Et pourtant, en 1623, sept ans après sa mort, il sera fait, on ne sait par les soins de qui, une édition magnifique de ses œuvres complètes. Sur sa tombe, dans l'église de Stratford, se trouve une épitaphe quelconque, — que la tradition lui attribue à lui-même, — lui, le grand poète entre les plus grands ! Dans la même église un monument lui a été élevé peu de temps après sa mort ; on ne sait aux frais de qui.

Bref, le mystère est devenu si épais, la paternité de l'acteur Stratfordien touchant l'œuvre shakespearienne est devenue si douteuse, que dès le milieu du XIX^e siècle, en Angleterre et aux Etats-Unis il s'est formé un parti de lettrés qui l'ont hardiment niée et qui ont cru trouver le véritable auteur de ces pièces dans la personne illustre du chancelier Francis Bacon. Les polémiques nées de

cette tentative n'ont pas encore pris fin. Elles ont eu surtout pour résultat de rendre les deux attributions également inacceptables.

Et voici qu'entre en lice un champion nouveau. C'est un de nos compatriotes, M. Célestin Demblon, député socialiste de Liège. Son attitude politique l'a fait passer auprès de beaucoup de personnes pour un original plutôt que pour un homme d'État. Mais le livre important qu'il vient de publier sous ce titre : *Lord Rutland est Shakespeare* le range parmi les écrivains qui méritent l'attention universelle. Cet ouvrage fortement documenté et vigoureusement raisonné met définitivement hors de cause, pensons-nous, l'acteur de Stratford. A qui l'a lu attentivement il paraît désormais impossible d'admettre que cet homme ait écrit les drames profonds et les comédies délicieuses qui constituent l'œuvre shakespearienne. Le portrait qu'il trace de Shaxpere de Stratford paraît définitif. Ce garçon-boucher, fils d'un boucher illettré, marié à dix-huit ans, plus ou moins de bon gré, avec une petite paysanne de vingt-six ans, qu'il avait séduite, et qu'il abandonne après quelques années de vie commune, qu'est-il devenu après sa fuite de Stratford ? On l'ignore. M. Demblon pense qu'il a été raccoleur de recrues, peut-être voleur de grand chemin : des documents étrangement suggestifs appuient cette opinion. D'autres documents semblent nous le montrer comme un débauché, grand coureur de tavernes, acoquiné avec des filles de brasserie et des coupe-bourses ; dans le monde des lettrés il porte le surnom significatif de Falstaff, le pantagruélique bouffon des deux *Henri IV* et des *Joyeuses commères de Windsor* ; et M. Demblon en conclut qu'il a servi de modèle au véritable auteur des pièces shakespeariennes pour la composition de ce magnifique et dégoûtant personnage. Mais il y a plus. Un document qui paraît décisif, fait constater que le Stratfordien ne savait pas... écrire !...

Oui, tel est le résultat final des recherches des Shakespeariens et des Baconiens : le prétendu auteur d'*Hamlet* était incapable de tracer son nom au bas d'un acte officiel. Les quelques signatures que l'on possède de lui sont d'écritures différentes, mais chaque fois elles sont de la main même du greffier qui a rédigé l'acte. En 1910 M. Wallace a publié un document judiciaire portant la

prétendue signature de Shakespeare. Le nom est abrégé. Il est tracé de la main du greffier. Il est précédé d'un gros point requis par la loi, — comme la croix, — pour remplacer la signature des illettrés. Ainsi l'homme à qui l'on a attribué *Hamlet*, *Othello*, *Macbeth*, le *Roi Lear*, *Roméo et Juliette* et tant d'autres chefs-d'œuvre immortels, ne savait pas écrire !...

Mais quel est donc l'auteur véritable ? Est-ce Bacon ? D'énormes difficultés prolongent le doute. M. Demblon propose lord Roger Manners, cinquième comte de Rutland. Il est certain qu'un nombre considérable de coïncidences favorise cette attribution. Roger Manners avait reçu une éducation soignée. Sa demeure devint le rendez-vous des poètes et des lettrés. An vingt ans, il fut envoyé par sa mère sur le continent afin d'achever ses études en Italie. Il s'arrête à Paris et paraît à la Cour de Henri IV (peinte dans *Peines d'amour perdues*). En Italie, il séjourne à Padoue, à Vérone et à Venise, — ce qui expliquerait la parfaite connaissance qu'avait de ces villes l'auteur d'*Othello*, du *Juif de Venise*, de *Mesure pour Mesure*, des *Deux Gentilhommes de Venise*, etc. Rentré en Angleterre, il est proclamé docteur en droit. Plus tard, il est nommé intendant de la forêt de Sherword, voisine de son château de Belvoir. Il y réside et peut méditer dans cette belle forêt ses merveilleuses comédies sylvestres. Impliqué dans la conspiration d'Essex, il échappe à la condamnation capitale. Mais ses préoccupations politiques se seraient, d'après M. Demblon, traduites dans plusieurs drames, dont l'un, *Richard II*, aurait excité la colère d'Elisabeth avec d'autant plus de raison que cette pièce servit, en quelque sorte, de signe de ralliement pour les conjurés. Voilà l'une des raisons pour lesquelles Rutland aurait gardé avec soin l'anonyme.

Nous ne pouvons dans ce bref article résumer le vaste travail de M. Demblon. Tous ceux qu'intéresse la question shakespearienne, le liront avec l'intérêt le plus vif. Ils jugeront, sans doute, avec nous, que M. Demblon a définitivement écarté du débat la personne de William Shakespeare ou Shaxpere de Stratford sur l'Avon. A-t-il réussi aussi complètement à nous faire admettre son candidat, lord Rutland ? Non. Pour défendre la cause de Rutland il nous apporte des présomptions très fortes, mais la preuve décisive fait défaut.

Mais M. Demblon va publier un deuxième volume qui nous fera mieux connaître Rutland et qui nous communiquera maint fait important. Attendons ! L'attente ne sera pas bien longue, puisque l'ouvrage est sous presse.

En attendant, admirons l'ironie du Destin, qui enveloppe de ténèbres épaisses la personnalité des auteurs des chefs-d'œuvre les plus célèbres, l'Iliade, l'Odyssée, le théâtre Shakespearien, et qui finalement suscite un socialiste ardent afin qu'il arrache du front d'un homme du peuple la plus belle couronne littéraire du monde moderne et qu'il la pose sur la tête d'un aristocrate, à la stupéfaction générale de la société démocratique au sein de laquelle nous vivons.

IWAN GILKIN.

LES PEUPLES ET LA VIE

A propos d'un drame islandais.

Il y a quelques mois à peine le principal théâtre de Copenhague représentait pour la première fois la traduction d'un drame islandais, *Berg-Eyvind et sa femme*, de Johann Sigurjonsson. Le succès fut très grand, et voici maintenant qu'après Copenhague et Reykiavik, les Muniçois viennent de l'applaudir. Traduite en allemand, cette pièce originaire du cercle polaire a été jouée la semaine dernière au Residenz Theater, de la capitale bavoise, c'est-à-dire que l'œuvre de l'auteur islandais commence son tour d'Europe.

Un drame islandais ? La chose est nouvelle assurément. Bien des gens ignorent sans doute que les 60,000 habitants de cette île reculée possèdent une littérature : une poésie, un théâtre. Et pourtant quelle poésie contient en elle cette contrée perdue dans les brumes et dans les glaces, à l'entrée des régions polaires ! Nous oublions cette île un peu mystérieuse qui n'a point, semble-t-il, les charmes des autres îles, ses sœurs. Nous l'oublions, et parfois elle se rappelle à nous par l'éruption de ses volcans ou par les icebergs échappés de ses rives. On l'appela une terre de feu et de glace. Elle évoque à nos

imaginations le rocher entouré de flammes de la Walkyrie, elle nous apparaît aussi, entourée de ses brouillards et de ses glaçons comme une contrée que la vie aurait quittée, comme un de ces astres que nous rêvons éteints et que le froid a figés pour l'éternité.

Le pays des vieux Eddas garde une puissance de suggestion qui est peut-être unique au monde. C'est là que les vieux poètes ont situé les plus belles légendes dont l'humanité ait bercé ses songes de combats et de gloire. La race germanique y retrouve ses lointains atavismes, les origines de sa langue et de son histoire. Lorsqu'au IX^e siècle quelques bannis norvégiens y cherchèrent un refuge, ils y apportèrent le trésor des souvenirs de leur race, les sagas innombrables, et c'est comme un souvenir précieux qu'ils déposèrent à la garde de l'île, pareils à Wotan entourant de la protection du feu la vierge divine.

Les descendants des anciens vikings ont repris leurs richesses. L'île a perdu sa verte parure. L'herbe y est rare aujourd'hui et nul arbre ne croît sur son sol stérile et rocheux. L'île merveilleuse s'est obscurcie et s'est glacée, et l'on dirait que son volcan, l'Hekla, garde seul la trace du feu et de la lumière disparus.

L'Islande n'est donc plus la terre promise vers laquelle voguèrent les vieux Norvégiens, mais, si sa population est rare et même misérable, elle a conservé quelque chose de ses anciennes gloires dans sa littérature. On écrit et on lit beaucoup dans cette région reculée; on lit et on écrit beaucoup si l'on tient compte de la faiblesse numérique de la population. Ces soixante mille Islandais ont gardé à travers plus de mille ans leur langage et leur culture originels, bien qu'ils soient séparés du monde civilisé par d'immenses étendues d'océan et par la ceinture de glace qui l'hiver environne leur île.

L'apparition d'un drame islandais en Europe a donc causé quelque étonnement. Ce fut, comme nous le disions plus haut, le rappel d'une contrée et d'une vieille civilisation oubliées, et pourtant entourées d'une poésie singulièrement suggestive.

Le drame de M. Johann Sigurjonsson n'a point la prétention d'apporter quelque enseignement nouveau; il ne nous révèle pas une forme d'art inattendue. Son intérêt est pour ainsi dire folklorique, bien que l'influence ibsénienne s'y fasse légèrement sentir. Mais il nous rend la

poésie des vastes solitudes. Il nous transporte loin de nos villes oppressées au milieu des montagnes inhabitées et glacées de l'Islande. C'est, si l'on veut, le drame de l'isolement.

Berg Eyvind a commis jadis un vol. Pour échapper au châtement, il s'est réfugié dans les montagnes. Il y a vécu longtemps en banni, en solitaire, puis las de cet isolement, il s'est hasardé à reprendre sa place parmi les hommes. Sa peine est prescrite ; mais la flétrissure n'est pas effacée. On s'écarte de lui, et il travaille silencieusement. Mais une femme a eu pitié de sa détresse. Chez elle la pitié a tôt fait de se changer en amour. Elle abandonne tout pour lui, et puisqu'elle consent à partager son infamie, elle n'hésite pas à le suivre dans les mornes solitudes glacées qui seront désormais leur unique refuge. Seize ans se passent ainsi. Seize ans de vie misérable, au milieu d'un site sauvage où sans cesse la tempête hurle comme des chiens à la mort. Années d'épouvante qu'ils subissent sans se plaindre, croyant à l'illusion de leur amour. Mais un jour, la femme de Berg-Eyvind prend conscience de sa destinée. L'inutilité de son acte, l'inanité de son sacrifice, et même le mensonge de son amour lui apparaissent dans un éclair de raison ou de folie. Subitement son affection pour Berg Eyvind se change en haine. Elle ne songe plus qu'à échapper à sa destinée, qu'à échapper surtout à l'homme pour qui elle s'est condamnée à cet effroyable exil, et tandis qu'une tempête de neige s'abat à l'entrée de la grotte qui est leur demeure, elle s'abandonne à son tourbillon et disparaît dans la nuit et dans la mort. Et Berg Eyvind, désespéré, ne tarde pas à la suivre.

Voilà assurément un drame pour hypocondriaque, un drame du Nord, et nous ne pensons pas que le Midi souriant lui accorde facilement droit de cité.

Berg Eyvind et sa femme rappelle par certains points le *Brand* d'Ibsen, mais il n'en a pas le caractère philosophique. M. Johann Sigurjonsson a voulu simplement décrire l'épouvante que peut donner la solitude à deux êtres humains. Les sites mêmes de son pays l'inspirèrent. Il avait devant lui, comme une vision obsédante, le massif montagneux qui occupe le centre de l'île, où nul être humain n'habite et que couronnent des vapeurs glacées venues du Pôle. Il a éprouvé l'effroi que doit ressentir l'homme, et le poète, aux confins du monde, et c'est cette

impression qu'il a tenté de rendre dans son drame. Toute autre interprétation de l'œuvre serait inexacte. C'est la tragédie de l'Islande elle-même, et c'est dans le mystère qui environne toujours l'antique Thulé que réside sa suggestive beauté.

Ce drame qui descendit vers l'Europe vivante et joyeuse des solitudes polaires, n'est pas une œuvre d'exception. L'Islande moderne possède une littérature complète, des poésies lyriques, des romans ou plutôt des nouvelles, des tragédies, des drames, des comédies. La science allemande a étudié cette littérature; et les ouvrages de Schweitzer, de Kùchler, de Poestion et de Winkel Horn ont suffisamment éclairé la matière. Nous ne songeons pas à donner ici un exposé de cette littérature. Nous ne transcrivons que de simples notes, ayant tout au plus une valeur d'impression.

On aurait tort de croire que les Islandais modernes affectionnent surtout la tragédie. L'être humain, si tristes que soient les conditions de son existence, ne se départ pas d'une certaine gaiété. Et le plus grand nombre des œuvres dramatiques écrites en islandais au cours du siècle dernier sont des comédies et même des vaudevilles. Mais il faut bien le dire les productions dramatiques de ce genre sont inférieures aux autres. C'est dans le drame que ce peuple grave et triste se retrouve. Son principal dramaturge est Mathias Jochumsson qui vit à Akureyri, ville située au nord de l'île, le point le plus septentrional où la civilisation s'est étendue, où un homme pense, compose, écrit. Il est l'auteur de drames que l'on peut comparer aux plus belles productions mondiales. Son *Jon Arason* peut être considéré comme un chef-d'œuvre. C'est une œuvre de véritable poète, par les sentiments exprimés, par la puissance de l'action dramatique, par le souffle et l'inspiration. Sa parution est récente, puisqu'il fut imprimé à Isafjôrthur il y a douze ans à peine. L'auteur a mis à la scène la lutte de l'évêque catholique Jon Arason contre l'invasion luthérienne. C'est un drame héroïque, d'une singulière vigueur, qui se termine par la mort de l'évêque martyr, vaincu par ses ennemis, se livrant au bourreau en prophétisant la victoire des idées qu'il a combattues, tandis qu'au loin le volcan Hekla teint le ciel de rougeurs sanglantes et que par les portes de l'église ouverte sur la place publique où s'élève l'échafaud retentit la plainte menaçante du *Dies iræ*.

Les écrivains islandais possèdent à un très haut degré le sens du tragique. Je n'en veux pour preuve que cet admirable récit extrait des *Trois nouvelles du Cercle polaire*, de Gestur Pálsson : *La mort du marchand Grimur*. Je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup de plus impressionnantes et de plus suggestives. Le vieux Grimur est un type d'avare et d'égoïste. Au cours de son existence il a exploité les gens de la petite ville d'Eyri qu'il habite. Et maintenant il va mourir, dans la solitude, soigné par une vieille gouvernante qui ne se soucie que de gaspiller son bien. La peur de l'au-delà le saisit. Il questionne avec anxiété sa compagne :

« Maria ! Maria ! s'écrie-t-il. — Quoi donc ? — Crois-tu que je vais mourir ? — Vous mourir ? Mais vous allez mieux, vous êtes en voie de guérison. — Oui, je vais mieux, je guérirai... je ne mourrai pas.

» Alors Grimur se tut, et Maria voulut se rendormir, mais il cria de nouveau : « Maria ! Maria ! — Eh bien ? — Crois-tu... que j'aille en Enfer... si je meure !... — Vous en Enfer ! Que Dieu vous pardonne d'avoir une telle pensée ! Non, je ne crois pas que vous alliez en Enfer. — Non, n'est-ce pas ? je ne crois pas que j'irai en Enfer.

» Grimur se tut pendant un long temps, mais il était sans cesse occupé à remonter la lampe qui baissait.

» — Maria ! Maria ! — Eh bien ! — Ai-je fait du mal, ai-je commis des péchés, de gros péchés ? — Mais non, vous êtes un brave homme ! »

Il se tait et voici qu'il songe à ceux que son avarice lui désigna comme des fourbes.

» — Crois-tu ? interroge-t-il, qu'ils iront en Enfer, ceux qui m'ont trompé ? — Ce serait vraiment étonnant qu'aucun d'eux n'allât en enfer. — C'est une chose évidente, évidente. Dieu doit me venger. Il doit voir que je ne puis le faire moi-même, autrement il n'y aurait pas de justice. »

Grimur ferme les yeux, mais bientôt il les rouvre et s'écrie avec effroi : « Qu'y a-t-il là dans le coin ? De la lumière ! de la lumière ! Allumez la lampe ! Au secours !

» Et Maria sauta hors du lit et alluma une seconde lampe, si bien qu'il fit clair comme en plein jour. La sueur coulait en ruisseau sur le visage de Grimur. Il tentait de l'essuyer avec sa manche, mais il en coulait toujours de nouveau. Il promenait ses regards autour de la chambre, en haut, en bas, en avant, en arrière. Ses cheveux blancs

comme de la neige pendaient humides sur son front et sous ses sourcils collés par la sueur, ses yeux fixes et hagards semblaient suivre avec angoisse quelque chose qui voulait fuir.

» — Maria! Maria! — Quoi donc! — Crois-tu, du reste, qu'il y ait un enfer? — Qu'il y ait un enfer? Certes, c'est aussi certain qu'il y a un Dieu! — Alors, tu iras, maudite fille! tu iras! Nous irons tous. Il est impossible d'y échapper... s'il y en a un! — Non, il n'y en a peut-être pas. — Non certainement, il n'y en a pas, il n'y en a pas! »

Et l'agonie se prolonge, lente, avec des sursauts d'effroi et de folie, des questions épouvantées sur la possibilité d'une vie future et des peines de l'enfer jusqu'à ce qu'un dernier mot se presse sur ses lèvres expirantes : « Mes rentes! Mes rentes! »

N'est-elle pas saisissante cette peinture de l'avarice et des remords écrite, et observée peut-être, là-bas, aux extrémités du monde, au milieu des glaces de l'hiver éternel, près du pôle mystérieux?

ARTHUR DE RUDDER.

LES VIVANTS ET LES MORTS

Edouard DETAILLE.

Son nom possède une sonorité particulière. Son œuvre évoque les rumeurs des batailles, les appels des clairons et les roulements des tambours. Il est mort. On a poursuivi sa dépouille des mots cruels de Degas, dont la « roserie » s'est à peine adoucie devant la tombe :

« Il est mort », a dit l'impressionniste : « nous ne devons même plus nous souvenir qu'il ait jamais existé ! » On nous a raconté qu'Edouard Detaille avait partagé avec Benjamin Constant les faveurs de la cour anglaise : il paraît que le portrait d'Edouard VII, dû au pinceau du peintre militaire, figure à Windsor, non loin du célèbre portrait de la reine Victoria, œuvre de Benjamin Constant. J'ai lu quelque part que l'auteur du *Rêve* était l'un des

grands amis d'Edouard VII : très bien ! On m'a confié que M. Frédéric Masson comprenait à merveille son art particulier : parfait ! Il me revient que M. Roujon l'admirait fort : de mieux en mieux ! J'apprends qu'Edouard Detaille était un gentleman accompli, que sa correction était toute militaire, que son cœur était loyal, bon et brave, que ses connaissances en matière de « capotes » couleur réséda ou khaki était extraordinaire, que... — Assez ! Assez ! Tout cela ne me regarde pas : l'homme et ses qualités ne peuvent intéresser la critique, le réformateur des uniformes détient un rayon où je n'ai nulle compétence.



Edouard Detaille est un peintre militaire. Le genre qu'il affectionnait compta en France, et ailleurs, des représentants imposants. Citerai-je les Vander Meulen, ces pages écrites, comme certaines odes du nommé Boileau, en l'honneur du roi Louis XIV ? Non, mais je puis évoquer Jacques Callot, le graveur et le dessinateur, impitoyable réaliste, de quantité de scènes de gueuserie et de guerre, Lepaon, Lenfant, Casanova et Swebach ; il m'est permis de rappeler le nom du fougueux baron Gros, l'annonceur du romantisme, l'auteur de *Napoléon à Eylau*, le disciple de David ; Géricault, le rénova-

teur du mouvement et du pathétique, se remémore à mon esprit par son *Cuirassier blessé et son Officier de chasseurs*, encore un peu conventionnels ; les lithographes Charlet et A. Raffet m'imposent leurs épiques souvenirs des guerres de la Révolution et de l'Empire : « *Ils grognaient...* » me chante Raffet, cet ami du soldat obscur, héroïque et enthousiaste ; je ne veux pas oublier Carle Vernet, ni son fils Horace,

l'Alexandre Dumas père du pinceau, le trop fécond illustrateur patriote; et me voici arrivé aux naturalistes militaires Boissard, Boisdénier, Guillaume Régamey, chantres grandioses; après, surgissent les Meissonnier, les Protais, les Neuville, les Pils, les Philippot, les Etienne Beaumetz, les Castellani et les Aimé Morot.

Je m'arrête... Baudelaire écrivait déjà dans ses *Curiosités esthétiques* : « *Je hais la peinture soldatesque et tout ce qui traîne des armes bruyantes en un lieu paisible.* » Joris-K. Huysmans, avant son « oblation » — mille excuses ! — exprimait une idée à peu près identique. Ces opinions intransigeantes sont explicables et justifiables : la plupart des anecdotes militaires ne sont que des imagiers d'Epinal, des aligneurs de soldats de plomb, et leurs héros ont le succès qu'ils méritent, le triomphe bruyant d'un Krauss à l'Alhambra, naguère, dans *Kean*, par exemple...

M. S. Rocheblave, dans la belle revue *L'Opinion* (1), écrit avec un zèle louable et pieux que « *rarement vocation fut plus précoce* » que celle de peintre militaire chez Edouard Detaille. Si l'on cherchait dans la vie de tous les écrivains, on découvrirait peut-être que, comme tous les enfants, ils eurent dans leur prime jeunesse une admiration passionnée pour les uniformes, les batailles et les grands généraux.

On vante l'exactitude, l'érudition, la conscience qu'éta la Detaille dans *Le Rêve*, *La Reddition d'Huninghe* et *Le Chant du Départ*. L'exactitude n'a pourtant jamais été la vérité; l'adéquation n'a jamais remplacé l'expression. Detaille était « de taille » à pénétrer à l'Institut: il avait cet illusionnisme spécial aux porteurs d'habit vert, cette rouerie inconsciente qui remplacent l'accent et la ferveur par une précision puérile, un souci de l'achevé, un figelage minutieux, un « ficelage » habile mais sans sincérité. Detaille, même quand il décrivait un assaut, « arrêtait » dès son esquisse, le mouvement de ses modèles. Certes, l'impitoyable réalisme, la documentation serrée ont leurs qualités, mais elles étouffent le lyrisme et l'enthousiasme. Voyez les coloris favoris de Detaille : ils sont terreaux, violâtres et blafards. S'il a subi l'influence de Neuville, il n'a pu lui emprunter ni sa verve, ni sa fougue. Elève de Meissonnier, il est demeuré un bon anecdotier,

(1) 28 décembre 1912, p. 812.

un chromolithographe embarrassé de sécheresse et de dureté.

L'art ne peut admettre la boursoufflure et le chiqué, et quand on compare une aquarelle de la guerre de Crimée par Constantin Guys à une œuvre d'Edouard Detaille... peuh !, comme dit Degas, « il ne reste plus qu'à oublier l'existence de ce dernier ».

Henry KISTEMAEKERS.

Henry Kistemaekers triomphe au Théâtre des Galeries: *La Flambée*, d'une vie intense, émeut la foule. Il convient de rappeler *L'Instinct*, *La Blessure*, *La Rivale* et *Le Marchand de Bonheur*. Peut-être ne sied-t-il pas de signaler que l'auteur de ces pièces fortes et variées, toujours intéressantes, toujours à succès, est un écrivain belge. Je ne sais plus très bien ce qu'il advint autrefois à l'un de mes bons confrères qui avait eu cette naïveté. Les auteurs qui connaissent le triomphe parisien, ont eu le louable souci de ne guère aimer à être mis en parallèle avec leurs congénères d'ici réduits à plaire à un public indocile et à de méchants plumitifs qui les raillent sans les connaître.



C'est une mode : dans un salon, des dames démolissaient devant moi *Baldus et Josina* de M. Spaak. Je posai une question : « Qui d'entre vous a vu la pièce ? » Les unes répondirent : « Ce n'était pas la peine ! », les autres se turent... Mais, comme on parlait de la *Flambée*, toutes s'extasièrent, et la première — à Bruxelles — n'avait point encore eu lieu.

La Flambée est une peinture du genre militaire. Elle devait plaire au renouveau nationaliste qui, en ce moment, secoue la France d'un beau frisson. Réjouissons-nous si elle peut enseigner aux « lions » et aux « belles dames » de Belgique l'aveugle admiration de l'armée.

Méfions-nous, néanmoins. Les grands mots « patrio-

tisme, armée, patrie » ont exagéré l'influence et l'importance d'un Edouard Detaille. On disait : « il a relevé le sentiment national après 1871 ». On imprime aujourd'hui : « il a si bien représenté ce qu'il a peint, ces choses dignes de respect et d'estime entre toutes, qui sont l'armée, le devoir, la défaite héroïque, la gloire, qu'il faut faire à son cortège funèbre le salut de l'épée, comme on le fait au drapau ».

Méfions-nous : en 1871, par patriotisme, on permit aux vers souvent boiteux de *La Fille de Roland* de porter, d'une marche allègre, le nom d'Henri de Bornier au pinacle. En 1805, par ordre de Napoléon I^{er}, on fit un succès fou et immérité aux *Templiers* de F.-J.-M. Raynouard. Ne confondons donc pas : le patriotisme est un sentiment grave et profond; ce n'est pas en le caricaturant dans leurs écrits que les poètes ou les romanciers l'exaltent; l'artiste qui aime son pays le prouve en créant des œuvres où il montre le génie et la valeur qu'il doit à son sol natal.

Et voilà : *La Flambée* vient de m'entraîner plus loin que je ne le pensais. Ces grandes choses parallèles ou opposées que sont l'art, l'armée et la patrie ont, et auront éternellement le don de faire flamber mon enthousiasme. Mais là où tant de phraséologues confondent autour et alentour, j'essaie de tout concilier. D'autres vous diront ce qu'ils pensent de la pièce d'Henry Kistemaekers, en discuteront la thèse et en vanteront l'intérêt dramatique. Moi, je viens de dîner avec des officiers; on a tant agité autour de moi, la question militaire, on a tant parlé de favoritisme, de mérite personnel et d'arrivisme, que mes idées en sont quelque peu bouleversées. Si elles vous parurent brumeuses et peu claires, n'accusez que mon aimable amphitrienne : depuis que je déverse tous les quinze jours ma bile et mon fiel sur un tas de vivants et de morts. c'est étonnant ce que l'inspiration m'est difficile après un bon dîner...

C'est pourquoi je ne tuerai pas Henry Kistemaekers aujourd'hui : je l'assommerais et ce serait inélégant et inexcusable.

Franz HELLENS.

La Libre Académie Picard vient de décerner son prix annuel à Franz Hellens, l'auteur des *Clartés latentes* et des *Hors-le-Vent*, œuvre déjà couronnée en 1910 par la Commission littéraire de la province de Brabant.

Le prix de l'Académie Picard, tel que les membres de cette confrérie le comprennent, est nécessaire: son utilité répond au besoin d'argent qu'ont les écrivains, en général, et à la propagande qu'il importe de faire chez nous, sans bluff et sans excès, à certaines œuvres; sa nécessité s'avère en ce que la France, dont des gens zélés et intéressés prétendent nous rendre tributaires, nous expulse de ses tables de libéralités et de générosités pseudo-artistiques. Je me risque à rompre une lance en l'honneur de l'Académie Picard; je suis très à l'aise; je ne brigue aucun prix littéraire (en ce moment); puis, je suis poète, et, qui plus



est, poète païen; enfin, n'ignorant pas que mon étoile est mauvaise, ayant de mont talent une opinion très modeste qui m'encourage à le perfectionner chaque jour, je n'envie personne: le succès de Franz Hellens me réjouit et c'est à peine si j'ai souri quand Horatio, dans sa belle naïveté, m'a dit: « L'Académie Picard a beaucoup parlé de moi; je n'ai pas le prix: c'est dégoûtant! »

Vivent les prix littéraires!
Les romanciers sont à encourager; ils ont déjà quelques lecteurs; il faut grossir le

noyau formé par leurs amateurs. Les poètes, au contraire, ne sont lus que par eux-mêmes; ils sont trop nombreux; le choix serait pénible: inutile de s'en occuper.

Je parle sérieusement. Il y a trop de poètes. J'ai envie de me supprimer, bien que j'estime qu'il y ait place pour tout le monde sous le soleil. Il y a trop de rimeurs et, en général, ils ne sont guère en progrès. Au contraire, nos romanciers sont rares, et souvent sont très bons.

Van Offel, Prosper-Henry Devos, Franz Hellens, Georges Rens, Alix Pasquier, d'autres encore, sont en train de relever, de perfectionner l'art de la prose en Belgique. Jamais, en effet, les prosateurs n'ont si purement écrit le français, et jamais on ne trouva tant de vie, tant de pen-

sées et d'idées sous les phrases robustes de nos écrivains. Van Offel a omis de me soumettre son livre « *Le Retour aux Lumières* ». Bien que j'en aie entendu vanter les mérites par Max Elskamp, il m'eût été agréable d'opposer ce *Retour aux Lumières* aux *Clartés latentes* de Hellens. Il y a là deux titres significatifs qui sollicitent une juxtaposition, un rapprochement.

Richard Dupierreux a étudié dans *Le Thyrsé* l'œuvre de Franz Hellens. Prosper-Henry Devos, dans un article de la *Revue de Belgique*, qui ménage à la fois la chèvre et le chou et qui ne dégage pas une idée très nette, semble avoir mieux compris son rôle critique mais n'avoir pas voulu totalement le remplir. Je n'ai pas la prétention de m'exprimer mieux que lui, mais ses idées sont un peu les miennes.

Le roman doit étudier la vie d'après le tempérament d'un spectateur : l'écrivain. Celui qui, pour analyser des actes, s'appuie sur des opinions ou des symboles proférés par d'autres spectateurs n'écrit plus un roman, mais produit une œuvre uniquement littéraire bâtie à l'aide de matériaux livresques. Van Offel — et que sa modestie ne s'offense pas — est supérieur à Hellens parce qu'il extériorise non pas simplement ce qu'il pense, mais ce qu'il a vu. Hellens imagine littérairement et décrit littérairement. C'est plus agréable, plus signolé que du Van Offel, mais le Van Offel est plus solide, plus vrai, plus senti.

Franz Hellens est une victime de la tendance belge à exagérer le décor au théâtre et dans le roman. L'importance accordée aux paysages déforme les personnages. Au lieu de se détacher sur l'estompe des choses, les héros de Hellens se noient, comme des ombres, dans l'éloquence excessive de la description. Van Offel vit; Hellens évoque.

En somme, donc, les poètes doivent se réjouir: le conteur couronné par l'Académie Picard n'est pas un romancier; c'est presque un poète, sans être tout à fait un lyrique. C'est un beau styliste qui mêle à de belles pages de littérature une ombre intense de vie irrédelle.

MAURICE GAUCHEZ.

LES GENS DE PARIS

Il n'y a plus place que pour la politique. La littérature se retire au bureau de Bienfaisance, et vit de quelques prix qu'on lui donne. Ainsi peut-elle encore malgré tout juger la Vie Heureuse et trouver quelque charme au grenier... des Goncourt. Dans un étroit appartement de Bourg-la-Reine lui restait un ultime amour. Mais il appert de son dernier livre que Léon Bloy, hélas ! ne pourra plus grand'chose pour elle. Le pauvre vieux croule de tout son poids dans une cagoterie imbécile. Hanté par les devanures des marchands d'estampes, ou stipendié par le Comité bonapartiste, le malheureux grand homme vient de consacrer trois cents pages à Napoléon. Je vous avais annoncé l'apparition du livre. Il est de la plus désolante bondieuserie. Le catholicisme hautain du maître admirable du *Désespéré* s'est mué en une sorte de bigoterie illuminée qui fait peine à lire. Le temple surhumain, où éclatait la face de Dieu parmi les Verbes les plus sonores et les plus purs, l'encens inexprimable d'un chant d'amour héroïque auprès duquel s'enrouaient toutes les voix, est devenu une petite boutique pleine de médailles, d'amulettes et d'ex-votos dérisoires ; on se croirait autour du Sacré-Cœur, dans le Bazar à treize où s'approvisionnent les vieilles dévotes, où les enfants font choix de scapulaires. Léon Bloy, littéralement transfiguré par Notre-Dame de la Salette qui a mué le pamphlétaire farouche, le mendiant ingrat vociférateur, en petit vieux accroupi au bord du chemin, la paume ouverte, et mâchonnant des litanies, n'hésite pas à publier que Napoléon, dénué de tout personnel génie, ne fut que le Précurseur, suscité par le Dieu des Armées, d'un Christ vengeur dont la venue est proche, et va jusqu'à écrire que la bataille de Friedland, gagnée par lui, aurait pu l'être tout aussi bien par un enfant de deux ans, attendu que le seul vouloir divin le permit. Tout le livre est fait de découvertes de cette nature. Il étonne, en outre, par un affaiblissement, de page en page plus ostensible, du style de l'auteur, — ce style flamboyant dont la fermeté marmoréenne faisait

l'éblouissement du lecteur. *L'Ame de Napoléon* marque le déclin du plus admirable écrivain du XIX^e siècle. Cet Empereur vu à travers les Prophéties, à travers la religiosité la plus navrante, — ce Napoléon actuellement au Paradis (car Bloy ne peut concevoir le Paradis sans « son » Empereur, et se déclare décidé à refuser d'y entrer dans le cas où il n'y serait pas), cet Empereur diminué, rapetissé, ridicule, fait vraiment autant de peine à voir qu'en fait Bloy se battant les flancs pour défendre la plus ridicule des thèses. On se heurte, à chaque page, à des phrases véritablement surprenantes, à des idées d'une puérité lamentable. « Celui qui n'a jamais mendié ne peut rien comprendre à l'histoire de Napoléon » écrit sans éclater de rire Léon Bloy. Il recherche de même, avec un sérieux inexprimable le rôle qu'ont joué dans la destinée de l'Empereur les abeilles d'or de son manteau, surgies à son appel, comme chacun sait, du tombeau de Chilpéric. Il consacre un chapitre ruisselant d'inouïsme à démontrer comment, de toute éternité, la terre fut l'*escabeau* des pieds du conquérant, annonciateur de Celui qui viendra, et que la Vierge a annoncé sur la montagne de la Salette. A peine ça et là un jugement ferme et indigné de la trahison anglaise, l'ardente peinture d'une armée en marche, empêchent-ils de regretter les soixante sous qu'on déboursa chez le libraire. Ce livre invraisemblable, qui paraît ne tendre à rien moins qu'à la Béatification finale de l'Ogre, légitime l'appréciation de certains contemporains, lesquels n'hésitent pas à voir en Léon Bloy l'auteur comique le plus irrésistible du temps, *le prince des Humoristes*.

Et voilà épuisée la littérature. Elle meurt, abandonnée par ses prêtres, qui se sont tournés vers le Théâtre. Plus de poètes. M. Richepin est aux *Annales*. M. de Régnier est académicien. M. Rostand exhume Edmond About !... Il reste M. Paul Fort, chantre prosaïque des légumes. Il reste M. Fourest :

*Pour corbillard je veux un très doré carosse
conduit par un berger Watteau des plus coquets
et que traînent, au lieu d'une poussive rosse,
dix cochons peints en vert comme des perroquets;*

*celle que j'aimai seul, ma négresse ingénue
qui mange des poulets et des lapins vivants,
derrière le cercueil, marchera toute nue
et ses cheveux huilés parfumeront les vents;*

*les croque-morts seront vêtus de laticlaves
jaune serin, coiffés d'un immense kolbach
et trois mille zeibecks pris entre mes esclaves
suivront le char, jouant des polkas d'Offenbach;*

*vous, sur des hircocerfs, des zèbres, des girafes
juchés et clamitant des vers factieux,
vous cavalcaderez munis de deux carafes
d'onyx pour recueillir le pipi de vos yeux.*

Où reste la comtesse de Noailles, ultime et gracieux espoir?... Que fait M^{me} Delarue - Mardrus?... — Des romans. Tout le monde fait des romans. Charles-Henri Hirsch fait même des feuilletons. Romans et feuilletons sont à arracher des larmes aux pissotières. Il n'y a plus de littérature. Il n'y a plus que de la politique.

Parlons-en. Il faut en parler. Elle est comique. Elle est réjouissante. Elle console. Ainsi Medrano console de Guitry. L'arène républicaine est devenue un cirque. Seras-tu président, Poincaré?... le seras-tu, Ribot?... C'est le plaisir, Mesdames. Poincaré ne voulait pas, Ribot ne voulait plus. Voilà que Poincaré veut et que Ribot l'imite. Sans doute vont-ils s'élancer l'un sur l'autre et se mordre? Non point.

*Tous les deux candidats au même siège auguste,
Poincaré-Chocolat aime Ribot-Auguste.*

Ils se combattent, mais ils s'embrassent. Ils sont rivaux, mais se font des visites. Celui-ci tirant à hue, celui-là tirant à dia, ils se disputent le fauteuil de Fallières, mais échangent des regards amis. La galerie amusée s'avise que Fallières n'est pas, après tout, descendu de ce fauteuil encore, et que le petit jeu menace de le faire prématurément choir. Lui jette des regards effarés sur Poincaré d'abord, sur le Ribot ensuite. Voir Marianne en ribotte l'afflige. Quant au triomphe du Poincaré, ce serait la consécration du cubisme. Fallières louche vers Pams, qui n'a pas posé sa candidature, et qui sera — sauf miracle — élu. S'il ne s'agissait que du mérite, évidemment le

ministre des affaires étrangères, qui a révélé de l'initiative, du tact, de la fermeté dans l'aventure balkanique, mériterait l'investiture. Mais le mérite importe peu. Ce qui importe, c'est la Présidente. Au seul nom de M^{me} Poincaré, tous les salons se hérissent...

— Une ancienne danseuse !... — Et comment ! — Et sa maîtresse, par-dessus tout !... — Est-ce croyable ! — Est-ce possible ! — Voyez-vous ça à l'Élysée ! — Cependant, une danseuse, ça a de la valeur. — De sabre ! — Non : Degas : un demi-million ! — Ne plaisantez point. Cette Poincaré est inadmissible. — Une danseuse !! — Et encore : une danseuse italienne ! — Comment donc : elle n'est pas Française ? — Transtévérine ! — Oh ! c'est insupportable ! — Et vous voudriez que l'homme de cette femme-là représente la République ?...! — Dame, en Russie, il a bien représenté la France ! — Ce n'est pas la même chose !... — Hélas !... — Au fond nul ne sait qui sera élu, de Ribot ou de Poincaré. — Partageons le fauteuil en deux parties égales : une fesse pour Ribot, une fesse pour Poincaré. Ce nous fera, réunies, un président très bien...

Voilà ce qu'on peut entendre aux Capucines, durant un entr'acte de *Fin de Règne*. Les femmes qui parlent ainsi sortent du cerveau de Shéhérazade. Leur demi-nudité émerge d'un tissu fleuri, étoilé, à ravir le docteur Mardrus. Elles ont sur la tête des coiffes téhéranes qui nous portent à bénir le Shah, responsable de leur absurde grâce. Soulèverons-nous la robe étroite et souple pour voir si les pieds sont nus ?

*Car tu
porteras les pieds nus,
ô Élégante,
et répun-
dieras le bas qui sottement te gante.*

C'est l'article I de la Mode Nouvelle. Il y a un article II qui doit bien le gêner.

*Pourtant ce bas
tu le conserveras
dont la soie sur ta chair si galamment déferle.
Et chacune des mailles dont
il est fait — celles-ci sont de Lyon —
tu la fleuriras d'une perle.*

Les bas perlés et les pieds nus : il faudrait cependant s'entendre.

J'ai rencontré la Muse, l'autre nuit, la nuit fameuse. Elle descendait, place du Théâtre Français, du socle de Musset. Celui-ci repoussait ses offes, s'obstinait à ne pas vouloir gagner la pharmacie proche qu'elle lui désignait du doigt. — « Il est incurable ! » dit-elle. Je lui fis voir mon luth et la priai de supporter que je l'embrasse. Elle m'affirma que les poètes l'emplissaient de dégoût, et qu'elle se devait appuyer du front aux murailles de la Comédie au seul nom de M. Paul Fort. En vain s'était-elle appliquée à chanter aux rimeurs passant à ses pieds la strophe ardente de Banville :

Si tu n'es pas infirme,

Sous les astres sereins

Affirme

La vigueur de tes reins.

Je dédaigne un cœur lâche.

Sois rude et triomphant ;

Mais tâche

De me faire un enfant !

Les poètes épouvantés ont pris leur course et ne sont plus revenus. On assure qu'il en est de cachés sur la rive gauche, dans certaines brasseries aimables de la rue Monsieur-le-Prince... Courteline les y a vus, d'ailleurs. D'ailleurs aussi, peut-être a-t-il mal vu, car il se fait vieux, presque infirme, et la rive gauche... c'est bien loin... Je demandai à la Muse où elle comptait se rendre « en ce costume ». — « N'est-ce pas le costume à la mode ? s'ahurit-elle... Voyez : mes pieds sont nus ; j'ai le cothurne de M^{me} Bartet, qui fut divine... Cette souple étoffe souligne à peine les lignes de ma chair... Je suis bien au goût du jour ; il est deux heures du matin ; hélez ce taxi qui passe, et menez-moi à l'Abbaye de Thélème ». Au moment où nous franchissions le seuil de ce lieu fameux dans le monde, le demi et le quart, un monsieur très bien mis, portant beau, sortit et salua la Muse avec quelque surprise.

— Jean R...ameau vous salue..., lui dis-je.

— Jean R...ameau ?... Je ne le connais pas..., dit-elle.

Nous nous assimes dans un coin retiré de la salle. Les tziganes râclaient, les danseuses dansaient, un peu partout on se cocainait, c'était charmant. Quelques coupes de Mümm — car c'est l'Allemagne qui fait en France le champagne — éveillèrent tout à fait Thalie, qui se mit à bavarder, bavarder, telle une poule de *Chantecler* à l'heure verte.

— Alors..., dans tout Paris, lui demandai-je, plus un amant-poète ?...

J'ai quelquefois une œillade de D'Annunzio, répondit-elle. Le malheur, c'est que traqué par ses créanciers, il a pris la succession de Laquedem. Cependant, l'autre soir, à mes pieds, je l'entendis raconter à un ami ses déboires paternels. « Ze me souis marié zeune, zézayait-il à son ordinaire. Trois enfants naquirent de cette ounion légale. Hélas ! je ne les ai pas revus depuis tant d'années !... Pourtant, voici de cela quelques mois, je reçus une lettre de l'un d'eux, qui m'annonçait son arrivée à Paris et me demandait de l'attendre à la gare de Lyon... Z'y courus, z'y volai... Hélas !... Comme nous ne nous connaissons pas, nous ne pûmes nous rencontrer ! »

— La voix du sang... — insinuai-je.

Thalie, renversée sur la molesquine, éclata de rire. Le peintre Jean Bauduin, qui passait, la croqua ; nous la reverrons au Luxembourg.

— La voix du sang !! — éclatait Thalie. Vous me rappelez la voix céleste. J'ai entendu Albert Carré conter à Jules Claretie, voici quinze jours, qu'à l'Opéra-Comique les machinistes des cintres avaient pris l'habitude...

Elle étouffa, de rire, devant son éventail de Willette.

— Quelle habitude ?...

— ... Hé !... C'est bien difficile à dire... Mettez qu'ils... s'oubliaient, ces hommes, dans les tuyaux de l'orgue !...

— !...

— Vous pensez bien que l'orgue se refusa à fonctionner. Pour être « Lion », on n'est pas forcément héroïque... Le facteur accourut, démontra l'appareil, recula effaré devant l'abominable forfait... Et vous l'entendez d'ici, criant, les bras au ciel, avec horreur, avec terreur aussi : « Ah ! les cochons !... Ils ont... dans la voix céleste ! »

Thalie, décidément, s'amusait. Je crois même qu'elle était bien partie.

— Vous savez que Willette se convertit ?... C'est Fabiano qui l'a dit à Georges Koister, dans mon rayon, la semaine dernière. Willette renonce à peindre des poules qui se troussent à l'ombre d'un moulin qui tourne. Et non content d'être décoré lui-même, ne prétend-t-il pas décorer des chapelles ?...

— Le diable ermite !...

— Décorer des chapelles !... Nous le présenterons aux *Loups* !...

— Ch...t !... Il ne faut point railler les *Loups* !... Ils ont désormais une épée !...

— René Le Gentil ? dit-elle. Il m'a aimée. Il est incapable de me faire mal.

Des souvenirs la submergèrent. Elle ferma les yeux, et prit l'attitude émouvante des *Souvenirs* de Chaplin. Les danseuses dansaient, dépoitraillées, entre les tables, les tziganes râclaient, les priseuses de cocaïne prisait, l'âme partie... Soudain, minuit sonnèrent. Un an nouveau naquit sur la place Pigalle. Je vous fais grâce du tableau que présenta instantanément l'Abbaye. Un immense baiser souleva Paris. Thalie me sauta au cou.

— Allons-nous en ! — dit-elle...

Elle était grise. Sur la place, nous croisâmes Maxime Brienne, qui chantait aux étoiles sa *Rêverie cubiste*.

Il m'enleva Thalie médusée. Sans doute a-t-il réalisé ce soir-là le vœu précité de Banville. Car on annonce de lui un recueil de poèmes... J'ai retrouvé la Muse, le lendemain, sur la place du Théâtre Français, au moment même où M^{lle} Géniat — qui peu de génie a — prenait la fuite. Je jugeai Thalie un tantinet pâlotte. Marius Leblond, qui passait, me cria :

— Vous faites donc de l'œil à Thalie ?...

A ce mot, M. Emile Mas qui, comme chaque matin, venait prendre chez Molière sa place à l'avant-scène — où il fallait en vérité *quelqu'un* — déclama, comme mû par un ressort :

Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel.

Il disparut dans le corridor, croisant M^{lle} Robinne, éblouissante, qui sortait.

— Que diable va-t-il sortir de ce croisement-là ? me demandai-je.

Et je m'éveillai.

LÉON TRICOT.

LES JOURNAUX ET LES REVUES

Revue Italienne.

Les poèmes italiens. — Les idées de Paul Bourget. — Le mouvement philosophique en Italie. — Frédéric van Eeden. — L'art décoratif italien. — Les langues étrangères.

J'aurais voulu parler aujourd'hui des journaux du Nord : anglais, hollandais, danois, norvégiens, russes, polonais, islandais, lapons, que sais-je encore ! — Mais aujourd'hui, il pleut. Qu'on ne s'attende point : La pluie a sur nos nerfs une influence capitale. Les instruments à cordes se « désaccordent » sous l'action de l'humidité : Pauvres hommes, toujours les mêmes, sommes-nous autre chose qu'une... guitare ?

Un jour, la lune et le soleil, fatigués de courir amoureusement l'un après l'autre, tout autour de la terre, depuis des siècles et des siècles, sans arriver à aucune solution, décidèrent de nouer plus ample connaissance. Le fougueux soleil, donc, hâta sa marche, tandis que la lune, en minaudant, ralentissait le pas. Le malheur voulut que la rencontre s'effectuât très exactement au-dessus de la Belgique. O lune, dit le soleil, rouge d'émotion, voilà si longtemps que je t'aime de loin ! Veux-tu m'épouser ? Je suis un bon parti : j'ai beaucoup d'or. — J'ai beaucoup d'argent, répondit la lune... Ils se marièrent donc. Infortunés ! Pour vivre agréablement avec soi-même, il faut se créer des désirs ; pour vivre agréablement avec les autres, il faut se faire désirer : Du désir seul naissent le clair de lune et le clair de soleil, et, depuis l'heure, à jamais déplorable, de cette union bourgeoise, *il pleut sur mon pauvre pays.* — Pourtant (et ceci dérouta assez mes connaissances en matière d'astronomie) d'autres pays, dit-on, vers le Sud, jouissent encore, nuit et jour, du beau temps. — Invinciblement, ils nous attirent.

* * *

Après un début aussi poétique, je ne puis décemment parler que de poésie. En Italie, d'ailleurs, comme partout, la production en est abondante. Depuis que le public ne lit plus de vers, jamais sur terre plus de poètes n'ont sévi, et, chez eux, sévit la maladie de raconter par le menu les moindres petits événements de leur vie, les moindres petits sentiments de leur cœur. Comme si cela pouvait être de quelque intérêt pour l'humanité ! Mais cette fatuité a quelque chose de naïf et d'attendrissant, — n'en disons pas de mal. Dans la plupart des pays, il semble que les poètes d'aujourd'hui, professionnels ou (trop souvent) amateurs, délaissent les grands thèmes un peu solennels, s'appliquent à exprimer les émotions les plus délicates, les plus subtiles, les plus fugitives. Bien souvent, le métier de poète consiste à dire assez mal des choses qui sont fort

bien dites quand on ne les dit point... « La poésie, c'est du clair de lune empaillé », disait Henri Heine. Peut-être est-ce une grande vanité que de vouloir empailler du clair de lune — mais combien cela nous vaut, pourtant, de jolies tentatives !

L'Italie est, je crois, un des rares pays où subsiste encore, sous une forme qui ne soit point par trop ridicule, la poésie de circonstance. D'Annunzio s'y adonne quelque peu, comme Rostand, il est vrai, qui écrivit des poèmes, mémorables, sur des courses d'aéroplanes. D'Annunzio, à tort ou à raison, représente pour nous la littérature italienne d'aujourd'hui. Encore ne connaissons-nous guère que ses romans. Quant aux autres poètes d'Italie, parmi lesquels il en est d'excellents, ils nous demeurent totalement inconnus. Sans doute cela tient-il à ce qu'il est presque impossible de traduire en français des vers étrangers. D'autres langues, et en tout premier lieu le russe, parviennent, par la souplesse et la variété de leurs rythmes, à rendre très fidèlement l'allure des poèmes qu'elles traduisent. Le français, ne possédant point l'accent tonique, n'y parvient pas.

Et combien j'aimerais faire sentir, pourtant, à ceux qui ne la connaissent point, la merveilleuse harmonie de la poésie italienne. Avant même de comprendre un seul mot d'italien, je me lisais des poèmes du grand Carducci, si vibrant, si libre et si pur, à seule fin d'en sentir le rythme mélodieux, comme on assisterait à un concert. Et s'il est vrai que, depuis la mort de Carducci, aucun poète italien, semble-t-il, ne l'a égalé, combien de beaux vers, pourtant, nous offre chaque année, chaque mois, ce pays de lumière. Les grandes revues en contiennent d'excellents, et je lis, notamment, dans le numéro du 15 décembre de la *Nuova Antologia*, à laquelle, d'ailleurs, ne collaborent guère que des écrivains célèbres, une dizaine de courtes piécettes que je trouve fort belles. Elles sont de Giuseppe Lipparini. J'en cite une, sans oser la traduire, et en observant, au surplus, que les revues d'Italie ne traduisent presque jamais les textes français qu'elles citent, et publient même parfois des poèmes ou des articles entiers en français.

EPIGRAMMA.

*O viandante, l'orto che vedi di là la siepe,
è del poeta che incise queste parole nel marmo.*

*Limpide fonti, chiari zampilli, cipressi ed allori;
serti di rose a la fronte dei simulacri ignudi.*

*Ma più del lauro gli è grato il frutto che a mezzo Settembre
gonfio di sole si fende, come una bocca crudel.*

* * *

Un peu de prose, maintenant, et de la meilleure : Dans la *Nuova Antologia* encore, un article de Scipio Sighele, écrivain illustre à juste titre, et qui se plaît à étudier de très près la pensée française contemporaine. Dans cet article-ci, intitulé *Littérature et Sociologie*, il discute quelques idées de Paul Bourget.

« Les idées politiques de Paul Bourget, écrit-il, ne sont pas les miennes : il est, lui conservateur outré, tandis que je suis démocrate. Mais j'ai pour lui une grande sympathie intellectuelle, car j'estime les hommes non d'après les idées, mais d'après la manière dont ils les ont. Et je préfère, par conséquent, un adversaire dont la culture soit grande et la méthode logique et scientifique, à un allié qui défende mes propres idées par simple sentiment et sans base rationnelle. Or, la caractéristique de Paul Bourget est précisément - avoir voulu construire l'édifice de ses idées politiques sur de solides fondements scientifiques.

» En Italie, nous n'avons pas d'exemple, chez nos littérateurs, de ces fermes et scientifiques constructions de leurs idées politiques : Ils séparent volontiers la science de la sociologie quand ils manifestent une pensée politique, et celle-ci fleurit spontanément en eux sous l'effet de leur tempérament ou de souvenirs sentimentaux. Pour ne parler que des plus grands, Giosuè Carducci n'a certes pas demandé à la science la raison de son attitude en matière de politique ni le substratum de ses convictions : il sentait simplement en poète et en patriote. Gabriel d'Annunzio, malgré d'évidentes allusions à la philosophie de Nietzsche trouve dans son « ego-archie » le motif de chacune de ses manifestations intellectuelles et plâne trop haut pour demander aux autres, fût-ce même à la science, un appui dont il ne sent pas le besoin. Antonio Fogazzaro, seul, voulut, en vue d'un idéal politico-religieux, faire quelque incursion dans le domaine de la science et rêva d'un accord entre la science et la foi ; mais la tentative fut trop douce et superficielle... »

D'une façon générale, d'ailleurs, « en Italie la littérature rend à la science l'indifférence que celle-ci professe à son égard. Auteurs dramatiques, romanciers et critiques sourient de tout cet amas « expériences scientifiques que l'on nomme psychologie, psychiatrie, sociologie ; bien souvent ils en sourient parce qu'ils les ignorent, et, de toutes façons, même s'ils en ont connaissance, ils les considèrent comme autant de choses inutiles pour eux. En Italie, il existe, en somme, entre la science et la littérature, un désaccord : un désaccord formé d'un peu de dédain et d'un peu d'ignorance réciproque, formé surtout de l'illusion orgueilleuse que science et littérature doivent suivre chacune leur chemin sans se laisser aller à des contacts qui seraient des concessions : la science se rendrait superficielle en reconnaissant dans la littérature une alliée, et celle-ci aurait peur de devenir ennuyeuse, de devenir de la photographie et non de l'art, en s'inspirant trop de la science.

» En France, on n'a pas de ces craintes. En France, la littérature se nourrit de science depuis longtemps, depuis que Auguste Comte, comme précurseur, et Taine, comme vulgarisateur, ont compris et démontré la parenté étroite qui existe entre l'une et l'autre. »

Taine et Auguste Comte, précisément, et aussi Bonald et de Maistre, voilà les quatre noms dont se réclame Paul Bourget, et le défaut de sa théorie est, dit M. Scipio Sighele, de prendre, comme pivot, les théories de ces quatre penseurs, lesquels, bien qu'ayant droit au plus grand respect, ne peuvent cependant prétendre à résumer toute la science sociale.

« Certes, en étudiant les œuvres de ces quatre hommes, l'on peut faire d'heureuse trouvailles, et l'on peut, avec certaines de leurs maximes, incontestablement profondes et géniales, composer un

catéchisme sociologique ayant encore aujourd'hui une apparence de vérité, sonnait aujourd'hui encore comme un avertissement et comme un reproche venu du passé. Mais le fond de leur doctrine, le sentiment qui l'anime, c'est-à-dire la haine plus ou moins déguisée de cette horrible révolution française qui changea la face de l'Europe — voilà ce qui aujourd'hui peut paraître discutable, et voilà ce qui plaît avant tout à Bourget, voilà la raison de sa foi en ces penseurs, de sa sympathie, de sa dévotion envers eux. » Pourtant, la concorde véritable existait si peu entre leurs théories que « qui voudrait en extraire un programme unique ne créerait qu'un programme confus et arlequinésque. »

« Paul Bourget est avant tout partisan de la monarchie. Il ne l'est pas seulement par sentiment et par esprit de tradition, mais aussi par raisonnement scientifique. » La solution monarchiste, écrit-il (dans une lettre publiée par Charles Maurras dans son *Enquête sur la Monarchie*) est la seule qui soit conforme aux enseignements les plus récents de la science. »

M. Scipio Sighele oppose à ceci de nombreux arguments.

Race, sélection, continuité, voilà les trois exigences de la science qui, toutes trois, conduisent au principe monarchique, et sur lesquelles s'appuie Paul Bourget pour anéantir les théories démocratiques, sans voir, tout d'abord, que la monarchie n'est pas fatalement l'antithèse de la démocratie, sans considérer non plus certains dangers qui résultent de la *sélection*. Au surplus, « la science, la science positive, si chère, à juste titre, à Paul Bourget, déteste tout absolutisme, car elle n'est pas une conception *rationnelle* de la vie, mais bien une conception *expérimentale*... Les conclusions d'un esprit exercé à l'observation réaliste de la vie ne sont pas déterminées par d'abstraites catégories d'idées, mais bien par l'ambiance dans laquelle ces idées devront être appliquées. » Il ne faut pas faire dire à la science ce qu'elle ne dit point. Rien n'est absolu. Un même homme peut fort bien, à la suite d'une quantité d'observations scientifiques, expérimentales, conclure à la nécessité de la monarchie dans un certain pays, et de la république dans un autre.

Autre chose : « Savez-vous comment Bourget combat la révolution et exalte la monarchie absolue ? Par cet argument qui me paraît — dit M. Scipio Sighele — un peu spécieux : Bonaparte trouva à son service un nombre prodigieux d'hommes supérieurs ; ces hommes, parvenus à la maturité sous le Consulat, étaient fils de l'ancien régime ; les plus jeunes d'entre eux avaient 18 ans avant 1789 ; ce qui prouve que l'ancien régime, malgré tous les arguments tendant à en démontrer la pourriture, excellait dans l'art de donner le jour à de fortes personnalités. *Donc*, pour susciter de fortes personnalités, il convient de rétablir l'ancien régime, la monarchie absolue... — Je me refuse à reconnaître que ceci soit parler au nom de la science ! » C'est là, en effet, une solution un peu simpliste.

Et encore : « Beaucoup d'écrivains anti-démocrates — et, en tout premier lieu, le quadrinôme adoré de Bourget — ont amassé une quantité de faits, surtout de petits faits, qui prouvaient, ou semblaient prouver, les erreurs de la démocratie, et ont cru, grâce à eux, ensevelir à jamais l'idée démocratique. C'est ainsi que quelque ingénu ou quelque envieux pourrait songer à détruire la gloire d'un grand homme en grappillant les erreurs contenues dans ses œuvres, ou les

défauts de sa personne, et pourrait faire passer cela pour une méthode scientifique. Ce serait, au contraire, une méthode de pédant, une méthode de myope. Il faut voir plus loin et plus profondément, non seulement pour juger un grand homme, mais encore pour juger, dans son ensemble, une grande idée. Les Bonald, les de Maistre, et aussi les Comte et les Taine furent trop attachés au *petit fait*; ils l'enregistrèrent avec trop d'amour, ils lui donnèrent trop d'importance pour qu'il leur fût possible d'en acquérir cette ample vision des phénomènes sociaux, qui touche vraiment la réalité. Si le mot ne semblait irrespectueux, je dirais qu'ils ont accumulé des commérages scientifiques, en ce sens qu'ils se servirent trop souvent de la chronique infime, afin de créer ce qu'ils appelèrent « l'histoire » ou, plus pompeusement, « la philosophie de l'histoire ». Ils ne virent pas, ou ne voulurent pas voir, au delà de la chronique, au delà des petits faits, ce qui déterminait ces faits, ce qui les justifiait, l'Idée, enfin, qui, par leur intermédiaire et à travers une infinité d'erreurs et d'horreurs, se faisait voie pour le bien de l'humanité. Ils étaient scientifiquement voués au « petit fait », aux détails des mœurs de la vie, des habitudes, aux crimes que déchainait le nouvel ordre d'idées et la liberté nouvelle; ils ne surent pas se libérer de la logique vulgaire qui attribuait toutes ces nouveautés, ces dangereuses nouveautés, à la révolution; ils ne surent pas s'élever au-dessus de cette logique trop facile et considérer le problème de haut, de telle sorte que la perspective leur en montrât les grandes lignes majestueuses...

« Paul Bourget répète triomphalement contre les révolutionnaires de 89 et contre les démocrates d'aujourd'hui, leurs héritiers, la phrase de Balzac : « L'homme n'invente par une force : il la dirige, et la science consiste à imiter la nature. » Et, fort de cette phrase, qui résume incontestablement la méthode scientifique, il affirme que les révolutionnaires de 89 et les démocrates d'aujourd'hui ont méconnu ce principe, car ils n'ont pas imité la nature mais ont, au contraire, blasphémé contre elle, en prétendant construire d'emblée un ordre de choses nouveau, au lieu de rester attachés à ce qui avait une vie séculaire. Mais que répondrait Paul Bourget si Ugo de Vries lui démontrait que c'est précisément parce que les hommes imitent la nature qu'ils font des révolutions? Qu'objecterait-il, au nom de la science, au savant qui lui démontrerait que c'est précisément grâce à ces révolutions que le progrès s'avère chez l'homme et dans la nature? » (De Vries, on le sait, fait pénétrer dans le domaine de la science actuelle une théorie révolutionnaire d'où il résulterait que les progrès du règne animal et végétal dérivent, non pas d'une évolution lente, mais bien de mutations brusques et soudaines.)

Enfin, voici les mots par lesquels M. Sighele termine : « Nous avons simplement voulu démontrer, par quelques observations, que si l'intention de Paul Bourget de vouloir baser sur la science ses convictions politiques, est excellente, on ne peut pourtant pas dire que la réalisation en soit parfaite, car il n'a pas toujours demandé à la science ce que véritablement elle disait, mais il a plutôt réclamé d'elle des arguments mettant en valeur ce que, « à priori », il considérait comme la vérité. Et il ne nous semble pas inutile d'avoir fait, ou tenté de faire aujourd'hui cette démonstration, car il est

funestement et fallacieusement à la mode, dans certains petits groupes d'intellectuels, de se prévaloir de l'autorité de Paul Bourget et de quelques autres écrivains réactionnaires français pour proclamer cette erreur toute nouvelle : que la science est l'alliée de la réaction. »

J'ai essayé de grouper tant bien que mal (plutôt mal) quelques-unes des nombreuses considérations émises par Scipio Sighele au cours de son intéressante étude. L'article tout entier vaudrait d'être cité mais occuperait plus de vingt pages de cette revue...

* * *

La Voce, de Florence, vient de faire paraître un numéro exceptionnel, consacré entièrement à l'admirable réveil de la philosophie en Italie, et contenant des articles signés : Vincenzo Fazio-Allmayer, Giovanni Gentile, Felice Momigliano, Armando Carlini, Giuseppe Natoli, Luigi Salvatorelli, Giuseppe Lombardo Radice, Benedetto Croce, Tommaso Parodi, Giuseppe de Ruggiero, Giovanni Saitta. Les noms seuls indiquent assez la valeur de ces études. Benedetto Croce, notamment, est célèbre non seulement en Italie, mais encore dans tous les milieux philosophiques de l'étranger.

Il est intéressant et même amusant de constater que cet important mouvement philosophique que nous révèle l'Italie d'aujourd'hui, a pris naissance à Naples (en 1861, en fait, lorsqu'à Bertrando Spaventa fut confié le cours de philosophie à l'université de cette ville. — Benedetto Croce habite Naples, également). Naples est, je crois, la ville d'Italie où l'influence de la Grèce antique est encore la plus sensible. Le peuple napolitain (le peuple de Neapolis) grâce à des loisirs déplorables peut-être, mais séduisants, grâce aussi à une confiance en soi qui lui est propre, à une sorte de sérénité dans la misère même, garde encore aujourd'hui ce goût de la spéculation, de la discussion éloquente et presque philosophique sur des thèmes généraux. A maintes reprises il m'est arrivé, dans quelque café de Naples, d'être interpellé par mon voisin sur l'une ou l'autre question de théorie, au sujet de laquelle, je n'avais, moi, aucune espèce d'opinion ; et plusieurs fois aussi j'y ai vu quelque homme du peuple, en pleine rue, au milieu d'un groupe d'auditeurs que nous traiterions volontiers de fainéants, parler, en véritable orateur, de la guerre ou de la paix, du patriotisme, de la politique nationale, que sais-je encore. Dédire de là que le mouvement philosophique auquel je faisais allusion devait nécessairement prendre naissance à Naples serait évidemment un peu voulu — mais la coïncidence est amusante.

Je n'insiste pas autrement sur les études que publie *La Voce*. Plusieurs d'entre elles traitent de la philosophie dans l'enseignement, en Italie, et sont donc plus particulièrement destinées aux seuls Italiens. Quant aux questions de philosophie pure, bien que, d'une façon générale, j'en aime et admire l'élévation, la profondeur ou la subtilité, j'avoue pourtant, en toute naïveté, qu'elles m'inspirent toujours (sais-je pourquoi?) une mélancolie insurmontable et que je ne voudrais point communiquer aux lecteurs de cette revue.

* * *

La *Nuova Antologia* du 1^{er} janvier commence la publication d'un roman (Le petit Johannes) du grand écrivain hollandais Frédéric van Eeden. Frédéric van Eeden, on le sait, s'occupa tout d'abord, et avec le plus grand succès, de psychiatrie, puis délaissa la médecine pour la littérature. Son œuvre se compose d'une quarantaine de volumes, vers, prose, théâtre, en plus de plusieurs livres scientifiques. La plupart sont en hollandais mais pourtant l'auteur (qui est aussi compositeur) en a écrit quelques-uns en allemand, d'autres en anglais. Parmi ses œuvres les plus connues : « Le petit Johannes », « Ellen, ou le Chant de la Douleur », « Johannes Viator, ou le Livre de l'Amour », « Les Frères, ou la Tragédie du Droit », « Lioba, ou le Livre de la Fidélité », « Le monde heureux », « Sirius et Siderius », etc., etc.

J'emprunte à son traducteur italien, Pietro Mariatti, les lignes qui suivent :

« Dans les œuvres de van Eeden, le lyrisme le plus pur alterne avec les conceptions les plus élevées et les plus hardies de la vie, de la justice, de la rédemption sociale. Si parfois, à travers les descriptions de luttes intimes et tragiques d'amour et de conscience, transparait çà et là une amère ironie de la vie, qui vous remplit l'âme de tristesse — alors le poète se hâte de vous infuser la paix et le courage de vivre, en vous communiquant sa foi solide, ce souffle d'humanité, chaud et vivifiant, qui anime et caractérise chacune de ses œuvres.

» Comme sociologue, Frédéric van Eeden ne se contenta pas de propager son évangile par des écrits et par des conférences, mais il voulut expérimenter et vivre lui-même ses idées. Il y a plusieurs années, il fonda une colonie à régime collectiviste, parmi laquelle il vécut et travailla comme le plus modeste de ses prosélytes. Et l'on put voir alors le savant psychiatre, le plus célèbre écrivain de la Hollande contemporaine, tirant le chariot chargé de fumier sur le champ que lui-même devait bêcher et cultiver. Aux heures de repos, il se retirait dans sa hutte à moitié enfouie sous terre dans un bois de pins sauvages, et là, méditant sereinement dans la plus complète solitude, il écrivit ses plus belles pages. Durant neuf années consécutives, Frédéric van Eeden poursuivit son apostolat, défilant et dédaignant les sarcasmes et les haines qu'il avait déchaînés autour de lui et de son œuvre rédemptrice, suivant tenacement et défendant par la parole, par la plume et par l'exemple, l'idéal de vie, de travail et de concorde qu'il avait songé de réaliser pour le bien de l'humanité. Le caractère intolérant d'une partie des colons, leur esprit incertain, le manque de direction technique et industrielle furent les raisons pour lesquelles la tentative sociale de van Eeden se termina par un désastre financier, dans lequel il perdit toute sa fortune personnelle et celle de sa femme, évaluées ensemble à un demi million environ. De l'expérience si chèrement acquise, il s'est servi pour fonder une nouvelle colonie, dans la Caroline du Sud, sur l'Atlantic Coast Line, où se trouve une station qui porte son nom. Cette dernière et florissante colonie a été organisée dans des conditions très différentes de la première : Elle a une direction technique et commerciale ; en outre, chaque colon travaille une terre qui est sa propriété exclusive : ces terrains furent mis à la disposition de van Eeden par un philanthrope américain multi-millionnaire. Bien qu'éloigné, il

suit pas à pas l'évolution de sa seconde expérience, en étudie les défauts et les avantages, conseille et assiste les colons partants avec une affection et des soins de père, tandis que, plein d'une ferveur prophétique, il continue son œuvre inspirée d'apôtre et de poète. »

La tentative n'est pas unique, mais — venant d'un tel homme, du moins — elle est intéressante et belle.

* * *

Le journal *Il Secolo* a publié un article du célèbre historien de l'art, Adolfo Venturi, intitulé: *Pour l'art décoratif italien*, et que commente la *Nuova Antologia* encore.

Après avoir rappelé l'influence des décorateurs italiens à l'étranger, au cours des siècles passés, « aujourd'hui encore, dit Venturi, nos décorateurs sont appelés au delà des Alpes, mais leurs œuvres ne font plus honneur à l'Italie. Ils sont les derniers représentants d'une vieille tradition, ils répètent des motifs séculaires qui ne font plus résonner dans notre âme le timbre de la création artistique. Ils sont les interprètes de goûts défunts, défunts surtout en ce qui concerne l'art décoratif, lequel, lié à la vie de tous les jours, a son importance caractéristique précisément dans l'interprétation, en transformation constante, du développement de la vie sociale. »

« Il y a maintenant dix ans, ajoute la *Nuova Antologia* qu'en Italie (à Turin) fut organisée la première exposition d'art décoratif moderne. Les Italiens eurent alors l'occasion de considérer le vaste mouvement qui, parti d'Angleterre, puis de Belgique et d'Allemagne, s'était propagé dans le monde entier. Mais les producteurs italiens ou bien n'en tinrent pas compte, ou bien se contentèrent de produire, à côté des vieilleries, quelques essais mal réussis d'art neuf. Il y eut, il est vrai, des artistes qui suivirent avec foi le courant nouveau, mais le public ne les accueillit pas favorablement, et ceux qui persistent actuellement en sont réduits à de grands sacrifices. Même à l'étranger, où l'on exige pourtant des artistes locaux l'originalité et la nouveauté, on ne demande à la production italienne que des objets d'imitation. Et quand, avec subside du gouvernement, on organise à l'étranger une section d'art italien, tout le monde est d'accord, à commencer par les délégués d'Italie, pour n'exposer que des « bazars » contenant toute la marchandise très commerciale qui se trouve, dans les vitrines de nos grandes villes, offerte aux étrangers. On prépare, pour cette année, une exposition à Gand. Qu'y enverrons-nous? Hélas! la participation italienne ne sera pas plus brillante cette fois-ci que les autres.

« Tout, en ce domaine, est à réformer, en commençant par les écoles d'art. » Et ces réformes, nous dit Venturi, sont, en premier lieu, la suppression totale du modèle artificiel, malgré les protestations de certains professeurs indolents, routiniers et de vingt ans en retard sur leurs confrères des autres nations, et puis, la suppression de la copie des « styles ». Contre ce préjugé, l'imitation des styles, il convient de lutter de toutes ses forces. « Que le public n'ait jamais peur de ceux qui osent inventer ! »

Ceci ne s'adresse évidemment qu'au très retardataire public d'Italie. Tout le monde sait, en effet, que « snobisme », chez nous, rime avec « cubisme », pour notre bien, ou pour notre malheur.

* * *

Terminons brièvement cette chronique par une question qui, certes, n'y sera pas déplacée, qui, en notre siècle d'internationalisme, s'impose, et au sujet de laquelle la *Rassegna Nazionale* (dont le fascicule du 1^{er} janvier contient une gracieuse étude de Wera Pasini sur « les enfants dans la poésie de Pascoli ») dit quelques mots : — *Faut-il apprendre les langues étrangères ?*

En ce qui nous concerne, nous, Belges, je crois que l'étude du français ne saurait nous nuire; l'Italien développe certainement chez les enfants le sens de la beauté et de l'harmonie; je ne sais s'il est aussi « sain » de leur faire apprendre l'allemand ou l'anglais. Certains attachent à la connaissance des langues une importance capitale et tout à fait exagérée : Ce n'est là qu'une petite part de l'instruction, mais elle est charmante. Il est amusant, par exemple, d'être à même de constater que « se chiuso! », dans *Les Amants de Pise*, de Péladan (Feuille Littéraire), est, pour le moins, étonnant. Cela ne peut être une faute d'impression. « *Si fermé!* », s'écriant, en faisant évacuer la salle, un huissier français qui était nègre. (Le même Péladan — d'ailleurs admirable souvent — parle des sixains de Dante...) Au surplus, on ne saisit bien l'esprit d'un peuple et, par suite, son art, etc., qu'en en connaissant bien la langue. Certains, pourtant, envisagent cette connaissance de façon trop superficielle, et il n'en résulte qu'un horrible et sacrilège baragoin. Tout le monde, malheureusement, n'éprouve pas, à parler mal, cette douleur, cette souffrance grâce à laquelle les plus délicats ne peuvent se contenter de vagues notions. D'autres encore considèrent que l'étude des idiomes étrangers nuit à la pureté de la langue natale. Je ne sais ce que vaut cette dernière opinion. Mais peut-être ai-je tort de sourire quelque peu (et l'occasion s'en présente souvent) quand je vois des parents — dont les enfants, malgré l'instruction qu'ils reçoivent, sont incapables d'apprendre quoi que ce soit — prendre avec candeur, la résolution de leur faire connaître tout au moins les langues étrangères. Et je ne vois pas très bien l'utilité qu'il peut y avoir à dire des sottises en plusieurs langues.

R.-E. MÉLOT.

LE DRAME ET L'OPÉRA

Parc : *Don Juan*, de Molière, conférence de M. P.-H. Loyson (2 janvier).

Galleries : *La Flambée*, pièce en 3 actes de M. H. Kistemaekers (3 janvier).

Olympia : Reprise du *Bourgeon*, comédie en 3 actes de M. G. Feydeau (4 janvier).

Don Juan. — Parmi tant de spectacles intéressants que M. Reding a offerts depuis dix ans aux habitués de ses utiles Matinées Littéraires, il n'en est guère qui, avec les *Perses* d'Eschyle, ait mieux mérité l'estime et la curiosité des lettrés que la représentation du

Don Juan de Molière. C'était une entreprise hardie et difficile ; on ne peut que louer le directeur du Parc et ses vaillants collaborateurs de l'avoir menée à bien.

Comme l'a dit M. Paul-Hyacinthe Loyson au début de sa conférence, il est hautement méritoire pour un théâtre de Bruxelles d'avoir osé et réalisé ce que la Comédie-Française ajourne et retarde constamment depuis plus de vingt ans.

Cette conférence de M. Loyson ne fut pas la partie la moins goûtée de ces séances de fructueux enseignement littéraire. L'auteur d'*Ames ennemies* que nous apprécîâmes hautement naguère et de cet *Apôtre* qu'on nous fera connaître ici un soir prochain, est déjà venu parler devant le public attentif des matinées du Parc. Il a conquis la faveur de celui-ci et l'on aime son débit élégant et facile, sa conviction toujours très personnelle, chaleureuse et communicative, son érudition solide et vaste mais jamais pédante.

Parlant de *Don Juan* il avait à traiter un sujet à la fois riche en idées, fertile en controverses, mais périlleux aussi et difficile surtout à épuiser. M. P.-H. Loyson a mis les avantages à profit avec art ; il a évité les écueils avec adresse, ce qui ne veut pas dire qu'il ait manqué de la franchise de s'attaquer loyalement aux considérations délicates de la morale, de la philosophie et de la doctrine.

Car, en effet, Molière n'est plus ici uniquement un merveilleux auteur comique, un âpre et mordant contempteur des travers de son temps et des vices des hommes, ou un amer ironiste criblant de brocards les médecins, les faux-dévôts, les avaricieux, les égoïstes et les bas-bleus. Il est le penseur hardi qui ne craint pas de poser les énoncés des plus graves problèmes que les philosophes venus cent ou cent cinquante ans après lui tenteront encore de résoudre. Il est un visionnaire, — ou un précurseur, qui, dans les idées comme dans les mots, souvent, qui expriment celles-ci, pénétrera dans les domaines de la psychologie et de la métaphysique. Or on sait combien ceux-ci étaient fermés aux esprits contemporains de l'artifice et de l'hypocrisie conventionnels souverainement installés à la cour de Louis XIV.

Le Festin de Pierre, qui est le titre donné par Molière, comme il le fut, à l'imitation des Espagnols, par Dumesnil, Thomas Corneille et d'autres, à la suite de scènes dans quoi, sans souci de l'unité de temps et de lieu, l'auteur enchaîne les aventures galantes du héros cynique, libertin, enjôleur, athée, et chevaleresque malgré tout, semble une gageure dramatique. On y peut trouver réunis tous les genres de comédie ; on n'a pas manqué de le faire et ce ne fut pas la partie la moins intéressante de la conférence de M. Loyson que celle où le critique détacha un à un les morceaux disparates de cet ensemble sans second dans l'œuvre merveilleuse du grand Poquelin. Satire sociale, satire religieuse, satire de caractère, satire de mœurs, satire bouffe aussi, ou satire tout bonnement paysanne, ou haute satire profondément émouvante comme lorsque Don Juan reçoit avec une froide cruauté odieuse les reproches de son vieux père, — il y a tout cela dans les dialogues entre l'amant des mille et trois femmes trahies et les infortunés qui se trouvent sur son chemin détestable.

M. Brousse a supporté avec vaillance le poids du rôle écrasant de Don Juan. Il en a nuancé les aspects si variés, il en a détaillé les subtiles caractères avec beaucoup d'intelligence. M. Méret a joué

Sganarelle avec la bonhomie un peu lourde, la lâche complaisance qu'il faut prêter à ce valet de bon sens mais poltron. M^{lle} Borgos, qui ne fait que de courtes apparitions, eut des accents sincères en douce Elvire meurtrie, déshonorée mais dépourvue de haine. Tous les petits rôles, nombreux comme on le sait, furent excellemment tenus, de façon que cette représentation pût faire le plus grand honneur à ceux qui la réalisèrent.

* * *

La Flambée. — On ne peut contester que l'impression produite sur le public par la nouvelle pièce de M. Henry Kistemaekers soit considérable. Est-elle de qualité supérieure? Provient-elle profondément du cœur, de l'agitation de sentiments vraiment nobles, ou n'est-elle le fait que de l'énervement de quelques fibres sensuelles ou sensorielles? N'est-elle surtout que passagère et non durable? Laisse-t-elle un arrière-goût plutôt qu'un souvenir?... C'est possible.

En tout cas, il est certain que l'auteur a écrit sa pièce dans le dessein de mettre à profit l'exaltation chauvine qui s'était emparée — et qui a perdu... — des Parisiens au lendemain du trop fameux « coup d'Agadir ». Tout est construit de façon à amener un troisième acte empli de tirades ronflantes, sonore du choc de quelques mots emphatiques qu'il me paraît déplacé, vu leur grandeur et leur majestueuse signification, d'exploiter dans le clinquant d'une action théâtrale au demeurant fort peu édifiante en sa moralité intrinsèque.

J'ajoute à l'honneur de nos concitoyens que ce battage n'a pas du tout porté ici, que les couplets artificiellement patriotards et les grands mots qui ne sont nobles que quand on les prononce où et quand il est opportun de les proférer, sont demeurés sans écho.

Est-ce à dire que la pièce n'ait point eu de succès ou qu'elle soit sans valeur? Que non pas! Mais le succès qu'elle a rencontré à Bruxelles lui est valu uniquement par la remarquable adresse, l'habile science scénique avec lesquels est préparé, dosé, traité un deuxième acte au tragique irrésistible.

Après cela, nous tombons dans l'in vraisemblance vraiment puérile, dans les grosses ficelles du « mélo » le plus banal.

Mais à Paris je comprends que des salles électrisées parce qu'un colonel en uniforme et un quasi-ministre de la République criaient, les yeux tournés vers la frontière toute proche: Drapeau! Patrie! Armée! Héroïsme! Sacrifice!... aient totalement négligé de se préoccuper du point de savoir comment se dénouait une histoire jusque là trop facilement compliquée?

Il s'agit, n'est-ce pas, d'un colonel Felt, l'espoir de l'armée française, le futur organisateur de la Victoire, qui est pris dans les rets d'une bande de banquiers louches. Il est acculé par eux à la nécessité de rembourser sans délai les fortes sommes qu'il leur a empruntées ou... à leur livrer des documents secrets que l'étranger achètera au prix fort. Felt étrangle tout bonnement, la nuit, dans une chambre du château où ils sont tous deux des invités, le juif qui lui vient de mettre le honteux marché en main.

À côté de ce drame il s'en passe un autre: Felt est marié; mais sa femme, qu'il a trahie en une heure de folie passagère, aime aujourd'hui ailleurs et veut divorcer; elle épousera de la sorte Beaucourt, un imminent garde des sceaux.

Felt et sa femme ont une explication; Beaucourt et la colonelle en ont une aussi, sur un mode évidemment moins tendu; enfin Beaucourt et Felt en ont une troisième. Ça remplit le premier acte. Une scène austère et un peu prétentieuse entre M^{me} Felt et un évêque qui tâche à la ramener dans la voie chrétienne, le fait déborder. Ce prélat, avec quelques jeunes hôtes masculins et féminins du château, est un personnage épisodique dont la présence n'ajoute absolument rien au développement de l'action, ni même à la mise en lumière de la psychologie des héros. Combien il fallait plus admirer la sobriété d'une tragédie rigide et rapide telle que *l'Instinct*, où M. Kistemaeckers ne consentit à aucun figuolage, ni surtout à aucun « pathos » !

Quoi qu'il en soit, au deuxième acte, qui n'est qu'un long, poignant, merveilleux dialogue éperdu entre Felt et sa femme, nous voyons celle-ci tomber brusquement dans les bras du mâle qui vient d'accomplir ce haut fait: étrangler un homme dans la chambre voisine, — cette besogne urgente aussi: supprimer un espion.

Ce qui désarme, c'est l'imbroglie imaginé par l'auteur après cet événement. Il nous semble à tous que Felt, officier à qui l'on cherche à extorquer les plans de fortifications qu'il détient n'a fait que son devoir en empêchant le malfaiteur de poursuivre ses marchés dangereux? La légitime défense existe en pareil cas dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre physique. Felt, son coup fait, s'en fût allé à Paris dire à son ministre: Voilà, j'ai tué un espion qui voulait m'acheter, — je crois que le ministre, Paris et la France l'eussent acclamé à l'égal d'un vainqueur! En un temps et en un pays où les magistrats, en pleine audience, reprochent aux femmes trompées de ne pas tuer leurs maris volages, — on trouverait malaisément des juges pour condamner un colonel qui a estourbi un agent secret de l'Allemagne?...

Au lieu de se dire tout cela, Felt et sa femme, devenue sa complice, laissent pratiquer des perquisitions et des interrogatoires; ils se cachent et se taisent, terrifiés, angoissés, ainsi que de vulgaires assassins. C'est Beaucourt seul qui devinera la vérité, — les deux vérités: celle du meurtre et celle du revenez-y de la colonelle qui le prive à jamais de l'espoir de mariage conçu par lui. Et Beaucourt, qui fut ministre, qui ne l'est plus, mais qui le sera de nouveau prochainement, n'a qu'un mot à dire: le Procureur classe l'affaire et le crime restera mystérieux!... Etrange conception de la Justice et inquiétant étalage de la toute-puissance des hommes politiques de la III^e République?...

Il est vrai que tout cela est fait au nom de la PATRIE!!!!...

Il manquait un orchestre: le rideau fût descendu parmi l'éclat sonore des cuivres tonitruant une *Marseillaise* héroïque.

Ah! que ce théâtre est décevant et combien nous nous apitoyons de voir tant d'habileté dramatique, tant de métier roublard, tant d'experte malice, — tant de talent aussi, incontestablement, dépensés pour d'aussi mauvaises causes: j'entends, pour nous rendre quasi-sympathiques une collection d'êtres au cerveau malade, au cœur hésitant ou vide — ou trop plein et aux sens trop éternés.

M. Bernstein est le maître du genre. M. Kistemaeckers vient de s'en montrer le disciple malin.

La Flambée a été montée et jouée aux Galeries dans des conditions brillantes qui devaient ajouter aux chances certaines de succès.

M. Dumény et M^{me} Paule Andral incarnent le ménage Felt avec une vérité saisissante, l'un tout en brusque et farouche énergie concentrée, l'autre toute en grâce un peu hautaine, en élans et en émois d'un naturel excessivement sympathique.

M. Francen est un peu jeune pour jouer Beaucourt; il apporte aussi quelque sécheresse dans la conception de ce personnage que j'imagine plus mielleux, plus astucieux, — plus séducteur en un mot. Mais l'artiste est consciencieux, sobre et digne.

M. Lucien Brûlé compose avec un pittoresque heureux la physiologie de l'espion Glogau; M. Daltour est un évêque qui a plus de violence que d'onction, mais ne manque pas de caractère.

* * *

Le Bourgeon. — M. Feydeau sait quand il le veut affiner son talent, rendre distinguée sa verve souvent débridée, prodiguer de l'esprit délicat au lieu de s'abandonner à son habituelle bonne humeur un peu grosse. Il écrit alors des comédies légères telles que *Le Bourgeon* et s'y hausse au ton de l'exacte et fine étude psychologique. Il n'en devient certes ni ennuyeux ni même grave. Il y garde toute sa faculté de nous amuser; mais le rire qu'il provoque est de qualité bien plus rare et nous le prisons avec estime.

Le Bourgeon fut un des triomphes de M. André Brûlé à Bruxelles il y a quelques années. Il est l'occasion aujourd'hui d'une égale admiration de tous les fervents, — de toutes les ferventes, de celui-là qui incarne aux yeux de beaucoup le prototype de l'amoureux, élégant et irrésistible jeune-premier.

Et l'on fait fête à M. André Brûlé, — adorable, ma chère! en soutane! — et en peignoir de bain, donc, au premier acte! — oui, mais ce pantalon de flanelle, au troisième!... — pantalon de flanelle? au bord de la mer? en plein soleil? dans un jardin fleuri?... pourquoi alors M^{lle} Nelly Cormon est-elle emmitouffée dans du renard blanc et, frileuse, enferme-t-elle ses menottes dans un manchon de trois pieds carrés de superficie?...

— Qu'est-ce que cela peut vous faire, si M^{lle} Nelly Cormon est charmante, — tout comme M^{lle} G. Loyer est vive et amusante, M^{lle} Dieudonné pétulante et sympathiquement jeune, M^{me} Dehon aimable sous ses cheveux de neige, M^{me} Dépernay désopilante sous ses bandeaux plaqués de bigote acariâtre; — et si M. Darcey est un bon curé indulgent, M. Gildès un vieux coureur de guilledou sans vergogne mais plein de pittoresque, M. Berry un nonchalant bon garçon résigné mais facétieux?...

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS ET LES ATELIERS

L'ESTAMPE (*Musée Moderne*). — L'Exposition de l'*Estampe* est trop fournie pour que nous puissions accorder à chaque exposant des commentaires d'une étendue proportionnée à son importance. Les œuvres s'élèvent au nombre de 572 ! Et aucune n'est sans mérite, ce qui se conçoit aisément là où les conseils de MM. Sand, Meunier et Combaz ont engagé chaque artiste à ne montrer que le meilleur.

Toutefois, est-il bien nécessaire que Walter Vaes, notamment, soit représenté par une vingtaine de mètres d'eaux-fortes ? Cette abondance décourage, d'autant plus que beaucoup de ces planches sont des cuivres à peine griffés.

Autre chose encore. Si l'exposition a pour but la rénovation de l'estampe, comme on l'annonça au début, ne faudrait-il pas qu'elle ne comprît que les œuvres exécutées en estampe, au lieu de comprendre toutes celles qui pourraient le devenir, autant dire qu'il n'y a pas de limites, et plus de but ?

Le but, qui évidemment a son importance, paraît être d'entretenir un grand marché d'œuvres d'art. De l'estampe, il n'est plus question qu'accessoirement.

Nous ferons aussi une observation au sujet du placement des œuvres. La hauteur de cimaise ne convient pas toujours. Pennell, par exemple, y perd ! Alors que l'artiste nous représente des bâtiments qui doivent nous frapper par le rendu d'une hauteur vertigineuse où travaillent des ouvriers en de dangereux équilibres, ces œuvres sont placées plus bas que l'œil, si bien que l'on voit par le dessus un individu qui est au dixième étage d'un gratte ciel ! Quelques centimètres au-dessus du niveau de la vue s'imposeraient.

Disons, en passant, que Pennell montre là, en une série de lithographies faites sur place, représentant principalement le travail des machines employées à la construction du canal de Panama, les plus beaux effets possibles de noir et de blanc, où son intelligence spéciale du machinisme a su fixer la fièvre, le vertige, la grandeur.

A propos de placement encore, c'est très bien d'avoir fait une petite salle Craco, mais cette petite salle est une antichambre ; ou bien que l'on mette, alors, le tourniquet et le bureau... où l'on pourra ! Mon cher Craco, achète donc l'*Art de Parvenir* et un *Protocole* quelconque. Tu y prendras les moyens de conquérir les places d'honneur. Sans cet art précieux, les anges aux ailes élégantes et nerveuses ; les madones dont les grandes douleurs extra-terrestres abattent les paupières ou illuminent les regards, — iront aux antichambres comme les petits pauvres !

La salle suivante est occupée par une série d'estampes, tirées sur les planches authentiques, de l'artiste japonais Uta-Marō, qui vécut de 1753 à 1806, estampes prêtées par M. Soclet, et où l'on verra, au point de vue technique, notamment, que « Uta-Marō a eu le rare mérite de rechercher et de réunir les procédés les plus divers et les plus curieux, depuis longtemps oubliés, les ressources connues et même inconnues avant lui. »

Et nous voici aux prises avec le gros de l'exposition : L'ordre

alphabétique nous vienne en aide! On nous permettra un certain laconisme, 572 numéros; 100 de plus que l'an passé!

Bodart: pittoresque. — Bosiers, une étude non sans mérite, car elle fait penser au crayon d'Eug. Smits. — Bouré, s'inspire de M. H. Meunier, sérieusement. — Celos ne me réconcilie pas encore avec cette bâtardise qui s'appelle l'eau-forte en couleurs. Ah! combien recherches d'atelier!

Chahine, avec la *Petite fête aux fortifs*, nous donne une des impressions le plus rarement rencontrées. Il faut 2,000 eaux-fortes pour cette chance! Cette rareté, c'est d'obtenir l'impression d'un ciel plus large que l'horizon qu'il éclaire; et qui, en même temps, agisse comme projecteur de clarté sur la terre.

G. Combaz. — Une belle *route*, invitation romantique à la promenade et deux *saules* vénérables penchant leurs troncs sur la ri-



Les Vieux Troncs de Saule.

GISBERT COMBAZ.

vière, comme deux vieux témoins d'antiques événements. Quant aux études de Jardinier, je ne vois pas bien le rapport qui existe entre la nature et le trait en mèches de fouet adopté par l'artiste.

Copley: presque de l'allure. — Crespin L.-C.: des cathédrales, des portails orfévrés, tel celui de *Rouen*, des parvis, — dessins aux perspectives soignées et aux détails fouillés; un peu sec, peut-être, mais c'est fait.

Auguste Danse, un maître toujours jeune, traitant les chairs lumineusement (88), d'un trait léger, parfois même vaporeux, d'une encre blonde.

M^{me} Louise Danse, d'une technique toujours soyeuse et impalpable, telle la fine sanguine: frontispice pour *Le Feu* de G. d'Annunzio. Dans la *Ca d'oro*, à Venise, il faut admirer cette technique délicate dans le rendu de la façade; un trait et un ton qui donnent parfaitement l'éclat léger de la pierre poreuse sous la lumière.

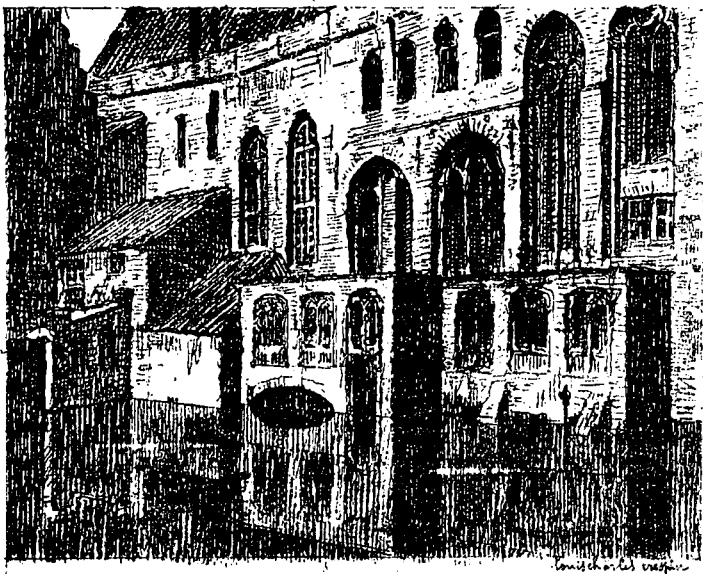
Nous louerons aussi beaucoup le *Coin tranquille*, où s'étend un bel espace clair entre une façade et une avenue parallèles.

De Bruycker, un puissant, un terrible! Une main vraiment faite pour creuser le métal! Il interprète les gestes et les attitudes de l'humanité avec une brutalité tragique; range et groupe ses sujets en des compositions dignes des grands maîtres. Le Breughel d'une époque démocratique où le boutiquier est roi et se carre, imbécile et insolent.

De la Haye: de petites eaux-fortes agréables d'un métier moussu et poilu. Pourquoi?

Delaunoy expose des eaux-fortes de la série des « Portraits psychologiques », et des dessins d'un grand art en peu de lignes.

A. Delstanche a fait du chemin en trois années! Son envoi se compose de dix belles grandes planches, colorées, franches, jeunes.



Sa *Drève à Oudenbourg* est superbe. C'est riche, touffu et sobre à la fois. Splendiblement s'unissent la chaleur des noirs et la fraîcheur des blancs lumineux. Style, caractère et race!

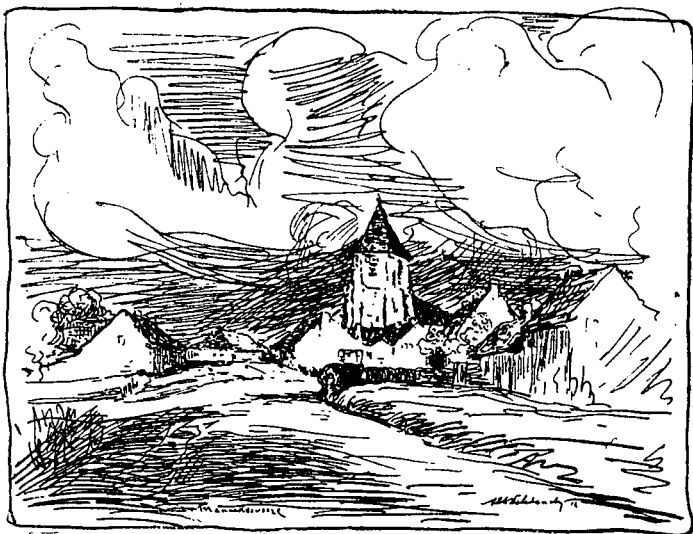
De Saegher touche le papier délicatement, avec beaucoup de justesse, si bien que la blancheur réservée de la pâte charge de neige véritable le papier de certains paysages.

Donnay Auguste, l'*Amblève* et *En Wallonie*: De petits carrés ou rectangles bien occupés, — et occupés par de solides lignes, — membrant un paysage, — bien en place d'un angle à l'autre. Des résumés de paysages avec des jalons si justes qu'on crée le reste sans erreur, et tout de suite.

Douhaerd t a, certes, de la grandeur et le sentiment de la nature. Telles les *Dernières neiges*, où l'on sent l'hiver. Mais il me semble cependant qu'en de certaines ornères se réfugient des sauces conventionnelles...

M^{lle} M. Durand : des têtes et des nus bien dessinés, c'est quelque chose.

Duriau nous paraît un dessinateur accompli. Il sait mettre dans



ALBERT DELSTANCHE.

un portrait de la grâce, de la pensée, de la construction. Son portrait d'homme, eau-forte, est soigné ; il est regrettable que le corps et les mains soient, jusqu'ici, inexistantes.

René Ernest fait de belles promesses. Le gros *bébé* ne manque pas de caractère et les trois petits enfants côte à côte dans un lit, où ils dorment, ont bien, en réalité, le sommeil sur la face. L'enfant au miroir a de la beauté de lignes et de l'attrait.

André Emmanuel, si bien parti, ne s'achemine-t-il pas vers le brio?

M^{lle} C. Fievez, pointes sèches d'un métier bien mou ; on enfonce là dedans !

Flasschoen appartient à une catégorie d'illustrateurs trop préoccupés de la ligne, du rythme, et qui négligent la fine et détaillée psychologie qui fait l'intérêt d'une scène. Voyez les *Pêcheuses* et le *Halage*.

M^{lle} Madeleine Franchomme s'est essayée avec art à l'illustration d'un conte de M^{me} B. Rousseau.

Jehan Frison, peu de chose, trop peu de chose. Ses *Roulottes*? N'ont pas de volume ! On a l'impression du papier à travers ! Grande

est la différence avec la *Maison en hiver*, solide celle-là ! Quand on sait faire cette dernière, on ne doit pas bâcler des roulottes !

Les eaux-fortes de Hazledine ne sont pas pour album, elles exigent la forte distance. Elles visent à l'effet violent, aux lumières qui éclatent et, ma foi, cela arrive, et souvent ! Tels *Bord de rivière* et *Saint-Paul*.

M^{me} Hopkins est une sous-japonaise ; son interprétation de la fleur en tons plats est compromise par une vision barbare où la forme perd toute délicatesse. C'est encore très bien, ce sont de jolies taches, tels *Fuchsia* et *Tomates jaunes de l'Inde*.

Et voici F. Khnopff, le sensitif le plus affiné et le plus sensuel.



FERNAND KHNOPFF.

Malgré l'antithèse apparente, je ne pense pas que la sensualité d'un Jordaens ou d'un Rubens aient été supérieures ! Ce qu'il faut d'amour et de culture des sens pour une pareille technique ! Avis à nos *maçons* ! Khnopff traite la couleur et la ligne avec un sentiment précieux, comme si la couleur et la ligne étaient rares sur la terre, et fait d'un trait, ou d'une touche un bijou significatif : *Le pomméau bleu*, la *Fourrure blanche*, le *Nu sur fond bleu clair*.

Langaskens interprète avec grandeur. Une chose des plus courantes, le mouvement d'un charretier et de son cheval à *l'Effort*, donne lieu à une page tout à fait remarquable, où le geste se hausse à la grandeur épique.

Grégoire Le Roy s'est fait l'illustrateur de ses propres poésies. Il a, cependant, un excellent ami Georges Lemmen. Nous n'aimons pas qu'un littérateur semble déclarer lui-même la littérature incomplète et surtout la sienne.

Marc-Henry Meunier : tout est bien net, bien mis en place, bien expliqué. Je serai bref : chacune de ses eaux-fortes est un morceau d'horizon bloqué entre quatre lignes. Rien à enlever, rien à ajouter. Et de beaux détails : les nues amenées par un coup de vent dans le ciel et rebroussées par un autre qui les dresse en écumes dans l'azur comme les flots sous l'étrave d'un steamer en pleine mer.

Petite restriction dans l'éloge pour le tronc du *Pommier*, qui n'a pas, et de loin, la rondeur de celui du *Noyer*.

Oger, comme presque tous les artistes s'occupant des fauves, copie fidèlement les lions rhumatisés et chagrins des ménageries. Par contre la *Chatte* est souple, et soignée aux deux extrémités, ce qui n'est pas le cas pour les lions susdits dont les trains et pattes arrières sont du bourré.

Une série de bons croquis de Pierre Paulus.

E. Pellens pratique l'art difficile, rare, nourri et puissant de la gravure sur bois; soit qu'il donne à ses gravures l'importance de tableaux, tel *Le bonnet de jour-rure*, ou qu'elles aient des formats qui les rendraient propres à l'illustration du livre, toutes témoignent d'un sens artistique servi par un métier expert.

Une belle eau-forte de Louis Peeters, les *Moutons* dans les bois; du naturel dans le groupement du troupeau, et de l'air et de la clarté sous les arbres.

La toilette de Suzanne d'E. Tytgat: petite composition fraîche, d'une naïveté amusante, où il y a de l'humour et des caresses.

Marten Van der Loo s'est féru tout à fait de l'eau-forte en couleurs. *L'Escaut devant Anvers* réalise une gamme citron déteint qui a du charme. Les eaux-fortes du même, jadis, avaient de la race.

M^{me} M. Van Malderghem, sœur talentueuse du peintre Artot, expose des sanguines qui manifestent un idéal distingué.

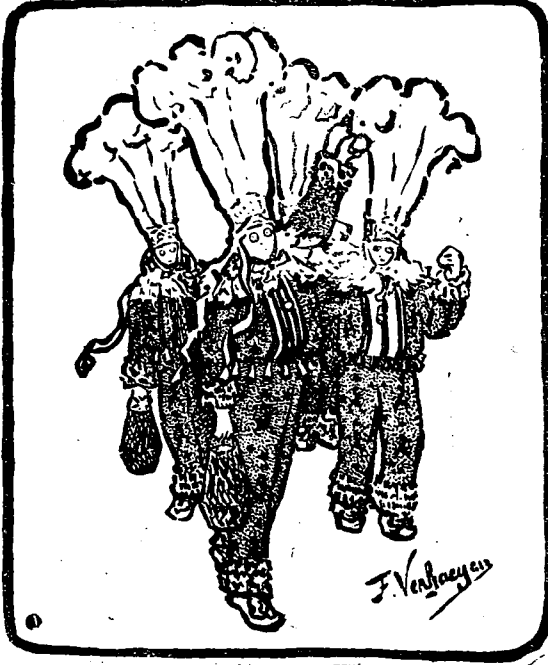
Van de Zande: cuisine!

L'une des eaux-fortes en couleurs de Van Riet, *Vieille femme dans une cour*, nous paraît représenter le maximum de couleur que ce genre ne dépasse jamais impunément, sans tomber dans le cuisinage fantaisiste.



EDOUARD PELLENS.

Verhaegen m'embarrasse. Est-il tel, ou hanté par Ensor? De même Ensor synthétise un modèle, de même Verhaegen synthétise Ensor. Si je me trompe...



F. VERHAEGEN.

Les Plateaux de l'Ourthe de M^{me} E. Wesmael ont de beaux et profonds horizons.

L'ordre alphabétique que nous avons suivi n'a pas épuisé tous les noms du catalogue. Nous avons omis Emile l'philippe, Driatz, M^{lle} Taillet, Lombaerts, devant les œuvres de qui nous sommes demeuré indécis. Nous avons aussi omis une foule de graveurs anglais, quelques français et presque tout le contingent autrichien des graveurs sur bois.

Je n'ai pu faire

autrement; de telles expositions, « trop de fleurs, trop de fleurs! » sont un effroi pour la critique.

Il est vrai que l'on ne fait pas les expositions pour les critiques, comme dit si gracieusement M. Thumilaire.

M^{lle} Jeanne DEFAULI (*Salle Studio*). — M^{lle} Defauli expose quelques cuivres et argents, pendentifs et sceaux de couvertures de livres, métaux travaillés dont je ne saurais associer les formes bizarres qu'à une expression bizarre, peut être baroque au premier abord, mais née spontanément: des maladies ornementales! Je dédie à M^{lle} Defauli cette expression née de ses œuvres originales.

M^{me} Clara VOORTMAN. (*Cercle Artistique*). — A-t-on l'âme de son métier en peinture, ou le métier, disons la patte, de son âme? Si l'on a, comme je le pense, le métier de son âme, en ce cas M^{me} Voortman aurait l'âme rude d'un ancien romain.

Une Gantoise s'en alla dans le Midi *maçonner* des paysages. La maçonnerie se comprend, à la rigueur, pour donner de la solidité, mais des nues maçonnées, *Après un orage à Menton!* maçonner des

horizons, encroûtés comme des premiers plans ! Par contre, voici un *Sentier de mer au cap Martin*, où une insuffisance de plan produit une lacune, un trou dans la route. La majeure partie des toiles ne sont qu'entassements de couleurs, *Fruits*; le point optique est compromis; le métier est grossier, *Fleurs et Livres*; les fleurs sont inspirées de bouquets défraîchis, *Fleurs et Fruits* (17) et les fruits, de qualité grossière (4).

Il n'est pas possible que tout cela soit sincère ! Tant de défauts ne peuvent être qu'acquis ! J'incline à croire que M^{me} Voortman se dénature : Elle cherche l'outrance dans l'exagération des audaces masculines. Il faudrait en revenir...

PAUL HAGEMANS. (*Galerie d'Art*). — L'esprit d'aventure qui mena, l'an dernier, Paul Hagemans à Haïti, prouve la mobilité, la souplesse, l'audace de sa nature. On retrouve ces caractéristiques dans ses tableaux de cette année, où l'on sent l'enjouement d'une nature généreuse.

Nous crions à Paul Hagemans, cette année : Casse-cou ! Vous allez trop vite dans la conquête de l'habileté : *Roses de Freyr*, *Un bouquet*, *Jeune Fille au jardin*. C'est trop charmant, trop distingué, trop coloré, trop raffiné. Votre peinture n'aura bientôt plus de santé ! Prenez garde, œil de papillon, vous visez au brio et partez de là, au lieu de monter de l'étude au brio !

Laissons cela et applaudissons un peintre qui a su garder en sa rétine le souvenir vivant de la lumière. Le voyage à Haïti fut un pèlerinage à la lumière dont sans doute sa palette portera toujours la marque. Elle reste vive, joyeuse, légère; les ombres sont transparentes. Citons de nouveau comme exemple d'atmosphère lumineuse la *Jeune fille au jardin* et ajoutons-y : *Juge sévère* et le *Jardin en mai*.

La *basse-cour en chambre* ou la poupée aux oies, traitée avec des lumières d'appartement, est une œuvre fort délicate dans ses harmonies fantaisistes; de même que les *Bibelots hindous*, toile composant une gamme de gris dont la souplesse fait le charme.

CERCLE D'ART. (*Laeken*). — Le Cercle d'Art, fondé à Laeken, a ouvert en décembre sa première exposition. C'est un cercle où l'on doit faire de la politique, car le catalogue est bilingue, et ce n'est pas pour rien, je suppose !

Eh bien, Messieurs, à votre aise, soyez politiciens bilingues, mais à l'avenir quand j'aurai encore à apprécier des manifestations de ce genre, je croirai vous faire plaisir en publiant mes comptes-rendus de vos expositions en flamand. Nous verrons bien ce que vous pensez de l'emploi de la langue flamande comme moyen de diffusion.

Louons le Cercle de compter parmi ses membres Van Looy, Spaelant, sculpteur, qui a de la forme et se montre dessinateur excellent et peintre curieux, Counhaye, Van Extergem, un jeune d'avenir, Van Landuyt qui a des compositions d'un romantisme heureux, Van Damme, qui pêche par le métier mais se rachète par la vision, Colmant, Fabry, Merckaert, dont l'éloge n'est plus à faire, Bogaert, agréable mais heurté, Pieter Stobbaerts, le sculpteur Desmaré dont la *Lea a*, dans les formes du ventre et du bas-ventre, quelque chose de la fraîcheur donnée parfois par Rodin.

Moins bien avisé a été le *Cercle d'Art* en exposant la toile de Vermeersch qui a remporté le 2^e prix du gouvernement provincial pour la peinture décorative!

C'est d'une esthétique pagano-crapulo-ridiculoso intense!

Lucien JOTTRAND. (*Galerie d'Art*). — Les peintres qui savent apprécier la nature avec leurs cinq sens sont rares. Lucien Jottrand nous paraît être de cette espèce rare.

Paysagiste, il montre une fidélité délicate (tableau n^o 27 sans titre au catalogue), un désir d'être clair dans des sujets qui, moins bien ordonnés, seraient compliqués d'aspect, *Chaumières*; il est décoratif, *Fin de jour dans les pins*, avec une solidité jointe à une grâce robuste, *Vieux chemin*.

Ce n'est pas tout. Cette suavité qui emplit les campagnes quand un ciel d'or poudroie du côté du couchant; cette suavité qui emplit les prunelles et vous caresse la peau sous les vêtements, parmi les landes et les bruyères dans la divine solitude des heures entre la terre et le ciel, ces moments, ces sensations, le pinceau de Jottrand sait les traduire. *Le Carrefour* nous donne cette heure vibrante et sensuelle.

Les grands formats ont moins de bonheur, *Petite rivière en été* et la *Plage flamande*, où l'intention me paraît délayée dans une touche trop large. Quelques effets de dunes aussi mériteraient plus d'attention, pour éviter les sables plats dans des endroits qui devraient creuser.

Voir Uytterschant pour ces tours de force-là.

GALERIE D'ART. (*Rue Royale*). — Talent, talent, lèpre, gangrène, moisissure s'attaquant à toutes les cimaises de toutes les salles! De tous ces talents, que faire? Bâiller devant, ce n'est pas de la critique!

Henri Quantin lèche des intérieurs d'église, de musée; sa peinture fidèle sert surtout à faire ressortir la friperie de notre Louvre. Cependant, il sait faire mieux.

Dans l'*Ouvrière* et le *Portrait de l'auteur*, la touche a quelque chose d'animé, qui est bien. Mais Quantin nous paraît avoir étudié la peinture plus chez les autres que chez lui-même. Tant pis.

Enfin, son portrait est bon, M. Quantin peut mourir.

De Vanderschrick, quelques combinaisons d'émeraude et d'ocres rouges, *Quai à Nieuport*, ainsi que des gammes de rouge et d'or, *Chenal de Nieuport le soir*, exercices pianotés; que tout cela est mince et maladroit!

Clarot a souvent le sentiment de la richesse et de la profusion qu'offre la nature, *Chemin creux* et la *Maisonnette à Rouge-Clottre*; maintenant qu'il a commencé par la fin, s'il voulait retourner en arrière, et mettre un peu d'étude sous le brio... On pourrait en reparler plus tard, peut-être... Car le talent est, hélas! aussi impossible à décourager que s'il était le génie!

RAY NYST.

LES CHAMPIONS ET LES RECORDS



La Six Days bruxelloise.

L'année sportive 1912 s'est terminée par une sorte d'apothéose du cyclisme. En effet, en même temps que se déroulait au Sporting Palace la fantastique randonnée des six jours, au Marché de la Madeleine s'ouvrait l'exposition du cycle.

Les courses de six jours, qui sont d'importation américaine, ont leurs ennemis et leurs défenseurs.

— Ces épreuves n'ont aucun caractère sportif, vous diront les uns. Ce sont des exhibitions, de simples spectacles de music-hall, où triomphent : Monsieur Le Chiqué et Madame La Combine.

— C'est du sport admirable, répondront les autres. Est-il rien de plus merveilleux comme épreuve d'endurance? Certes, vous ne verrez pas les coureurs emballer pendant les six jours et les six nuits. Mais quel moment d'émotion, quel enthousiasme quand la fuite spontanée de l'un des écureuils entraîne tout le lot dans une chasse endiablée!

— Ce sont des exhibitions sauvages au cours desquelles des malheureux se brisent les membres. C'est un spectacle cruel. Rappelez-vous le geste de ce spectateur qui, l'an dernier, à la première des Six Days belges, assista pendant dix minutes à la randonnée, s'en alla éccœuré et remit au « speaker » un louis en lui disant : « Donnez ça à ces malheureux. »

... Des malheureux, les coureurs! Mais, mon cher Monsieur, les prétentions des « forts ténors » n'ont plus de limites. Un coureur a demandé aux organisateurs 1,200 francs par jour plus les prix et les primes qu'il aurait pu enlever. Un second exigeait 1,100 francs, ce qui faisait 2,300 francs par jour pour une équipe, soit 13,800 francs pour les six jours! Pouvez-vous en outre nier la beauté de l'effort produit par un de ces athlètes quand il veut rejoindre les fuyards après avoir été distancé par surprise? Quelle leçon de courage ne nous donnent-ils pas quand, au cours d'une chute, ils tombent les uns sur les autres, sont relevés évanouis et remontent en selle après un quart d'heure de massage?

L'un et l'autre de ces appréciateurs ont un peu raison, mais n'est-il pas curieux de constater que tous les « démolisseurs » de ces épreuves

ne manquent cependant pas d'y assister? Ceci ne tendrait-il pas à prouver qu'elles présentent de l'attrait, qu'elles sont attachantes?

Un spectateur venu pour la première fois à une épreuve de ce genre me résumait assez justement les impressions et la mentalité de la foule s'intéressant à la course :

— Je suis un profane, me disait-il; je fais partie de la catégorie des personnes que vous ne voyez jamais à vos vélodromes; mais l'importance de cette épreuve m'a séduit. Je suis venu ici avec cette idée que c'était une « chose » qu'il fallait avoir vue. De même tout le monde ne s'est-il pas rué aux premiers meetings d'aviation?

Pendant deux heures, j'ai vu des coureurs tourner « à la papa » — j'en suis déjà à employer vos termes sportifs. Je commençais à m'en-nuyer lorsqu'une fuite se produisit. Ah! je dois vous avouer que ce fut épataant! Cette allure folle, l'étonnante adresse avec laquelle les coureurs passaient les uns entre les autres dans ce tourbillon, la façon vertigineuse dont Lapize dégringolait du haut des virages, tout cela me tint haletant pendant plusieurs minutes. Puis ce fut de nouveau le calme. J'aurais désiré assister à une seconde échappade, mais comme elle tardait à se produire, je m'en suis allé. Cependant le souvenir de ces coureurs ne cessait de me lancer. Le « poison » était entré en moi. Je ne pouvais chasser de mes yeux le tourbillon des pédaleurs. Je commençais à les trouver courageux; leur ténacité, leur volonté me les rendaient sympathiques. Et vous l'avouerez-je? le lendemain, je suis retourné voir les « écureuils » — encore un mot sportif: vous voyez que je suis tout à fait dans le train! Or savez-vous qui j'y ai rencontré? La plupart de ceux qui, la veille, à mes côtés, pensaient comme moi. Depuis lors j'ai été un assidu de chaque soir...



* * *

Celui-là était sincère. Mais il en est d'une autre catégorie. Je rencontrais un de leur « spécimens » chez des amis communs, quelques jours après la course. Il était accompagné de sa femme. C'est celle-ci qui engagea la conversation sur la question brûlante :

— Cette course devait être bien intéressante, mon cher Monsieur? Figurez-vous que mon mari qui n'affectionne nullement ce genre de spectacle y a passé toutes les nuits. Il a même renoncé pour cela au réveillon de Noël que nous passons toujours ensemble depuis notre mariage.

— Comment, toi, fis-je, étonné? Ce n'est pas possible.

Mon camarade m'écrasa le pied, sous la table. Je m'arrêtai net; il s'empressa de changer le cours de l'entretien. Peu après, me trouvant seul avec lui, je lui exprimai à nouveau mon étonnement.

— Alors c'est vrai, te voilà à présent animé des meilleurs sentiments pour les sports?

- Moi? pas du tout!
 — Comment alors m'expliqueras-tu ta présence journalière ou nocturne à la Six Days?
 — Mais, grand nigaud, tu n'as pas encore compris?
 — Je l'avoue franchement...
 — Mais je m'engage même à prendre dorénavant une participation dans toutes les organisations de courses de six jours.
 — Hein? fis-je, de plus en plus ahuri.
 — Tu ne vois donc pas quelle aubaine est pour un homme marié une course de six jours et surtout de « six nuits »?
 — Ah! j'y suis!... Alors, pendant que ta femme, enfouie dans ses draps...
 — Parfaitement!... Et le matin, lorsque je rentrais éreinté, fourbu, on avait fait préparer mon bain; il ne me restait qu'à y aller retremper mes nerfs fatigués!
 C'est évidemment une façon de comprendre l'amour des sports...

* * *

Revenons à la course. Que de difficultés il a fallu vaincre! Que d'autorisations il a fallu obtenir! Tout d'abord celle de la L. V. B.

qui a accordé le monopole de ces épreuves à un vélodrome... en construction depuis cinq ans! Ensuite, celle de l'administration communale d'Ixelles qui la refusait par crainte d'incendie. Enfin toutes les interdictions furent levées et le « grand jour arriva.

La présentation des équipes terminée, le signal du départ fut donné et les coureurs partirent pour la ronde infernale qui se poursuivit durant 144 heures.

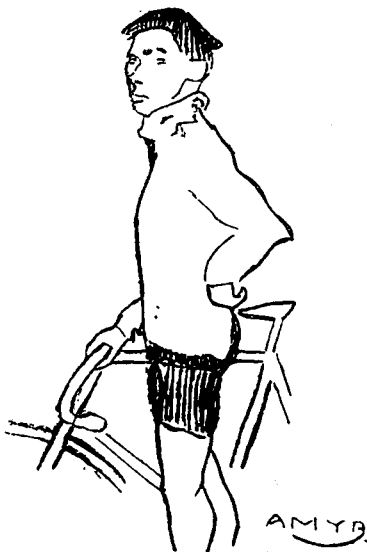
A ce moment, le spectacle du hall ne manque pas de pittoresque. La foule l'a envahi et elle a tout de suite fait choix de ses favoris.

Elle les encourage par des cris et des chants. Il y a parmi elle de nombreux Flamands venus pour voir les coureurs des Flandres

qui ont brillamment participé à l'épreuve. Et à leur passage devant les « populaires », des conversations en patois local s'engagent, rapides, bruyantes, animées. D'une extrémité du hall à l'autre, on se renvoie le cri : « *Leve onze Pierke!* » (Onze Pierke est le populaire coureur gantois Vandavelde).

* * *

Ce public n'est pas composé uniquement, comme on serait tenté de le croire, de sportsmen. On vit revenir tous les jours plusieurs



de nos artistes les plus en vogue. André Brûlé, son frère, Berry, etc., furent, après le théâtre, au Sporting Palace.

Le théâtre et les sports ont d'ailleurs des rapports étroits. N'avons-nous pas vu récemment dans une pièce jouée à Paris, *La Maison de Temperley*, une scène représentant un combat de boxe et pour laquelle les interprètes prirent de nombreuses leçons d'un professeur émérite?

Tristan Bernard n'a-t-il pas situé sa pièce: *En Garde*, dans le monde des escrimeurs? L'aviateur, le chauffeur ne sont-ils pas des personnages coutumiers des comédies actuelles?

Et parmi les artistes bruxellois ceux qui pratiquent les sports sont nombreux. Audouin, de la Monnaie, est un excellent escrimeur; Zocchi, du même théâtre, et André Brûlé, sont de fervents adeptes de l'automobilisme; Léopold se passionne pour les réunions cyclistes, le comique Massart est, paraît-il, un ancien champion de natation.

* * *

Faut-il parler des jeunes femmes aux toilettes et chapeaux bizarrement somptueux, au caquetage bruisant, qui emplissent constamment les tribunes de luxe? Faut-il parler des joyeux fêtards en gibus et cravate blanche qui arrivaient sur le coup d'une heure du matin?

Plus original est le monde des « soigneurs ». Ceux-ci, aidés des masseurs et des mécaniciens, guettent, au seuil des cabanes contenant un matelas, des drogues et des ustensiles, les coureurs descendant l'un après l'autre de machine.

Ces « soigneurs » sont quelque chose comme des sorciers experts en l'art de retaper les « poulains » les plus flapis, les plus défaillants.

C'est aux fonctions digestives qu'il faut surtout veiller. La moindre constipation est funeste aux coureurs. C'est pourquoi ceux-ci mangent fréquemment, mais peu à la fois, ce qui fait souvent dire aux profanes étonnés: « Mais ils mangent plus qu'ils ne dorment? »

Ce sont des œufs sur le plat qu'ils absorbent, du jus de viande, du bouillon concentré, de la gelée de pied de veau, des beefsteaks saignants, du blanc de poulet. Les Américains consomment beaucoup de céleri cru.

Comme boisson, les « Six Daymen » prennent du thé, du café sans chicorée, des eaux minérales.

Puis il y a aussi les « drugs », les stimulants dont chaque soigneur garde le secret et dont les Américains usent et abusent. L'éther et la cocaïne y ont une large place. Aussi le « camp » des coureurs flaire-t-il une affreuse odeur de pharmacie.

* * *

Enfin, soyons fiers: le Belge Vandenberghe fut de l'équipe victorieuse des « Six Days » de Noël 1912, en partage avec le Français Lapize.

L'épreuve n'eut peut-être pas le retentissement des grandes randonnées similaires dont New-York réserve l'extraordinaire spectacle; elle ne rapporta pas non plus à ses organisateurs les 450,000 francs qu'empocha récemment le manager yankee.

Elle ne manqua cependant ni de pittoresque, ni d'intérêt sportif, ni même de tumultueuse agitation: témoins les pénalités multiples que le Comité sportif de la L. V. B., érigé en sévère Tribunal, dut infliger à tours de bras au lendemain des plus compliqués et des plus bizarres incidents.

Une course cycliste de six jours et six nuits n'est pas ce qu'un vain penseur...

FERNAND GERMAIN.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Ollendorff.

FRÉDÉRIC MASSON: *L'Académie Française*. — (1 vol. in-8° à fr. 7.50). — « Lorsque, » voici bientôt dix années, j'eus le très grand » honneur d'être élu membre de l'Académie, » je trouvai établis toutes sortes d'usages » dont je demandai vainement à plusieurs » de mes anciens l'exacte signification. » A lire cette première phrase de la préface mise en tête de ce volume, luxueusement édité et illustré, vous devinez le genre et le but des recherches patientes autant que fructueuses auxquelles M. Frédéric Masson s'est livré dans les procès-verbaux et dans les *Registres* où les secrétaires perpétuels d'autrefois avaient mission d'inscrire tout ce qui intéressait la Compagnie. Ces documents qui vont de 1672 à 1793 lui ont fourni une ample moisson d'indications aussi curieuses qu'intéressantes dont il a fait ce livre, véritable histoire de l'Académie Française sous l'ancien régime.

Chez Armand Colin.

JUDITH GAUTIER: *L'Inde éblouie* (1 vol. in-8° ill. à 6 fr.). — Tout à la fois histoire et roman, *L'Inde éblouie* nous retrace les épisodes de cette extraordinaire aventure que fut, au XVIII^e siècle, la conquête des Indes; et les grandes figures de Dupleix, de la Bourdonnais apparaissent au premier plan. A ce titre, l'ouvrage satisfera amplement la curiosité du lecteur avide de connaître les événements qui marquèrent la domination française dans une contrée où les Anglais régnaient en maîtres. Mais, comme cette Histoire est encadrée dans un Roman ciselé avec toute l'art que l'on pouvait attendre de l'écrivain qui porte si noblement un nom célèbre, le livre intéressera pareillement l'amateur de belle littérature et le lecteur que passionne avant tout une aventure sentimentale.

* * *

HENRIETTE RÉGNIER: *L'Harmonie du Geste* (1 vol. in-4° ill. par Paul Renouard: 10 fr.). — L'harmonie du geste, la grâce du maintien, la science des attitudes, cette partie tout extérieure de l'éducation de la jeune fille n'a peut-être pas revêtu jusqu'ici, aux yeux des professeurs et des parents, toute l'importance qu'elle a et qu'elle mérite d'avoir.

C'est donc une véritable lacune que vient combler l'ouvrage de M^{lle} Henriette Régnier, premier sujet de l'Académie nationale de musique, professeur de maintien et de danse à l'Université des *Annales* et à l'Orphelinat des Arts. La lecture de ce livre prouvera que la culture physique de la jeune fille est aussi nécessaire, aussi indispensable, que la culture intellectuelle et morale. Soixante-quinze exercices, dont chacun est composé d'un texte explicatif, de nombreuses et ingénieuses figures indiquant d'une façon claire les divers mouvements à exécuter par l'élève et une partie musicale empruntée aux grands maîtres, formant la matière de ce bel et instructif ouvrage.

Chez E. Sansot et C^{ie}.

HENRI MYLÈS: *Instantanés d'Extrême-Asie* (1 vol. in-18 à fr. 3.50). — De brèves visions, des croquis rapides et superficiels rapportés d'un voyage en Extrême-Orient sont réunis sous ce titre sans prétention, qui convient admirablement à ce genre de tableaux rapidement brossés, mais avec assez de précision dans les détails, pour mériter cette appellation d'*Instantanés*.

M. Mylès a visité Ceylan, Singapour, Saïgon, Chang-Haï, le Japon et les principales cités nippones et sans vouloir les décrire à fond, il se borne à noter, en quelques traits, ce que ses yeux ont vu, ici l'aspect d'une rue, là l'entrée d'un temple, plus loin le portrait d'un indigène, ou bien encore un trait de mœurs et tout cela forme un ensemble fort agréable et plus instructif que nombre de relations de voyage, pédantesques d'allure, bourrées de détails oiseux, de digressions interminables dont il ne reste trop souvent que l'ennui d'avoir dû les lire.

* * *

HENRY MALHERBE: *Paul Hervieu* (1 vol. in-18 à 1 fr.). — Dans son intéressante collection des *Célébrités d'Aujourd'hui*, l'éditeur Sansot fait entrer une biographie-critique du grand écrivain de l'*Armature* et de la *Course du Flambeau*. M. H. Malherbe consacre à Paul Hervieu des pages très compréhensives et d'un jugement précis et judicieux. Il les fait suivre de quelques opinions intéressantes publiées par des critiques notoires et d'une bibliographie fort complète.

Chez Bernard Grasset.

PIERRE MANDRU: *Susanne Leclasnier* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Dans son étude remarquable sur *L'Amour physique*, que j'analysais ici, la quinzaine passée, M. Camille Mauclair développe entre autres cette idée que la prostituée est toujours, en fin de compte, l'ennemie de l'Homme et que tous ses actes sont hostiles à l'autre sexe. Le roman quelque peu heurté et diffus de M. Pierre Mandru tente de faire une application de ce théorème: La mère de *Susanne Leclasnier* est une ancienne femme publique qui a juré de faire venger par sa fille tous les mépris, toutes les brutalités dont elle eut à souffrir au cours de sa carrière. L'éducation qu'elle donne à son enfant tend exclusivement à faire de celle-ci une courtisane froide, cruelle dont le destin sera de ruiner le plus d'hommes possible, de les conduire au gâtisme, etc., etc. Seulement l'Amour est là qui veille et soustrait Suzanne à l'influence de sa mère, après évidemment des péripéties suffisantes en nombre pour arriver, grâce en outre à quelques hors-d'œuvre, à faire un livre de 280 pages.

* * *

JEAN BARANCY: *Guérie par l'Amour* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Dans le parc de la maison de santé que dirige son père, le jeune Pierre un garçon de dix-sept ans, rencontre Marcelle dont les troubles de l'adolescence ont détraqué la raison. La pauvre enfant se croit un jeune homme et elle se lie d'amitié avec Pierre. Chez celui-ci, ce sentiment a vite fait de céder la place à une affection plus tendre, de même d'ailleurs, au bout d'un certain temps, que dans le cœur de Marcelle l'amour éclot. Elle reprend alors conscience de sa personnalité et la santé lui revient. Leurs parents à tous deux s'opposent pourtant à leur union. Décision fort sage, mais qui apporte avec elle de nombreuses années de souffrance aiguë, désespérée d'abord puis qui va s'atténuant sans jamais cependant disparaître tout à fait. J'allais dire que, prise de pitié pour ses personnages, M^{me} Jean Barancy les avait réunis dans la vieillesse pour leur permettre de finir leurs jours ensemble, mais il paraît que cette histoire est vraie d'un bout à l'autre, ce qui n'enlève rien à sa valeur émotive, ni surtout à la forme élevée et délicate dans laquelle l'auteur la présente au public. *Guérie par l'Amour* est un beau roman qui peut être mis dans toutes les mains.

HENRY MARX: *La Statue enchantée* (1 vol. in-18 à fr. 3.50). — Malgré de « bonnes promesses », les pièces de M. Henry-Marx n'ont pas encore vu les feux de la rampe et son *Théâtre de l'Esprit* ainsi qu'il le dénomme lui-même, ne se joue qu'en le cerveau du lecteur, mais du lecteur lettré, faut-il ajouter, pour lequel il constitue un plaisir délicat et rare. Et voilà pourquoi il ne risque pas, je crois, d'être applaudi d'ici longtemps, car il est d'inspiration trop noble et trop élevée, son style est à la fois trop grave et trop lyrique pour tenter même un directeur Mécène, trop soucieux encore des fonds lui confiés pour courir de gaieté de cœur au four noir. On l'a vu assez, et hier encore à Bruxelles, que les plus belles choses, et les mieux dites, ne sont pas celles qui font des salles combles.

* * *

HENRI BARANDE: *Le Glas des Monarchies*. (1 vol. in-18 à fr. 3.50). — Ceci est un livre de combat dirigé contre la Franc-Maçonnerie, un cri d'alarme destiné à pousser les catholiques du monde entier dans la lutte contre leur ennemie séculaire. Pour mieux montrer ce dont celle-ci est capable, M. Henri Barande fait, sous une forme romanesque, l'histoire de la révolution de 1910 en Portugal. Les péripéties de son roman sont donc de minime intérêt, je ne vous les résumerai pas. Qu'il vous suffise de savoir que l'action est bien conduite, que le récit est vif, attachant... mais à quoi bon? *Le Glas des Monarchies* est un de ces livres que l'on juge superbe ou détestable, selon que l'on partage ou non les idées politiques ou philosophiques de l'auteur et non d'après la manière dont celles-ci sont présentées.

Chez Eugène Figuière et C^{ie}

YVES LE FEBVRE: *Le Sang des Emeutes*. (1 vol. in-18 à fr. 3.50). — « Aux Morts Glorieux des Révolutions » est dédiée cette longue suite de tableaux évoquant les atrocités dont se rendirent coupables les maîtres des peuples depuis que le monde est monde. Et M. Yves Le Febvre possède une réelle puissance d'évocation, les scènes de carnage et de cruauté qu'il fait passer sous nos yeux, en un style imagé, orné de descriptions prestigieuses, sont d'une réalité saisissante. Il nous montre tour à tour, ivres de furie sanguinaire, les Pharaons, les tyrans antiques,

les Césars, les foules homicides, les moines fanatiques, les terroristes, et de son livre reste cette impression que l'homme, qu'il soit Roi ou démagogue, n'est jamais que l'esclave de ses instincts violents, tôt ou tard déchainés.

* * *

ALEXANDRE MERCEREAU: *Paroles devant la Vie* (1 vol. in-18 à fr. 3,50). — Parce que l'auteur plane constamment dans les hautes sphères de la Pensée, les écrits de M. Alexandre Mercereau ne s'adressent qu'à une élite, ils ne sont point faits pour tout le monde et bien qu'ils s'expriment dans une langue d'une limpidité classique encore qu'originale et très personnelle, pour le plus grand nombre, leurs abstractions demeureront nébuleuses. Mais pour cette élite, pour ceux auxquels il est permis de « frôler l'Inconnaissable », quelles délices de se plonger dans les spéculations philosophiques avec l'auteur de ces *Paroles devant la Vie!*

* * *

JEAN METZINGER. — *Alexandre Mercereau*. (Une plaquette à un franc.) — Essai critique sur l'œuvre déjà singulièrement importante et substantielle de l'écrivain dont question ci-dessus.

A l'Édition du Temps Présent

C. DE TSCHUDI: *L'Impératrice douleureuse*. (1 vol. in-18 à fr. 3,50). — Une belle et noble figure que celle d'Elisabeth d'Autriche, dont ce livre étudie la psychologie, car il ne faudrait point y chercher l'éclaircissement de certains points d'histoire plus ou moins douteux. C'est la personnalité seule de cette fille des Wittelsbach qui intéresse l'auteur et qu'il s'attache à faire mieux connaître, à faire aimer. Il nous la montre à Possenhofen courant les bois avec le duc Max son père, à Ischl, toute jeune encore, fiancée à l'empereur, à Vienne, mise à l'écart par une cour formaliste à l'excès et c'est là que cette âme vive et primesautière commença de se fermer; puis nous la voyons à Buda-Pesth au milieu de ces Magyars, les

fiers vaincus de 1849, qu'elle conquiert par sa grâce et qu'elle rattacha définitivement à la dynastie des Habsbourg. Enfin, après le sombre drame de Meyerling, la pauvre mère désespérée court le monde cherchant en vain le calme et l'oubli jusqu'au coup de stylet de Luccheni qui au moins l'exauça en lui donnant une fin sans souffrance...

* * *

YVONNE DURAND: *Les Abeilles* (1 vol. in-18 à fr. 3,50). — C'est le titre du premier sept contes d'une inspiration diverse et souvent originale. L'écriture est simple mais non sans grâce; elle est élégante aussi et le dialogue semble être une forme aisée et souple d'expression sous la plume de l'auteur.

Ces nouvelles sortent de la banalité d'un genre dont l'abus a gâté le charme et l'intérêt.

Chez Bloud

F. LAUDET: *Madame Swetchine* (1 vol. in-16 à 60 cent.). — Que restera-t-il de Mme Swetchine? Quelques pensées, quelques lettres, peut-être, ce n'est pas sûr. Il en restera mieux que cela: sa Vie. Elle fut une sainte dans le monde, elle fut aussi une incomparable amie. Et elle n'eut pas seulement de pieuses vertus et des forces aimantes, elle montra autant de qualités d'esprit que de cœur. Le distingué directeur de la *Revue hebdomadaire* rend à cette mémoire le délicat hommage qui lui convient.

* * *

P. MÉLINE: *Le Play* (1 vol. in-16 à 60 cent.). — En vain, d'aucuns s'attachent, depuis sa mort, à réhabiliter, en Le Play, le savant. Le public persiste à ne voir en lui qu'un prédicateur courageux et un bon citoyen. C'est pour le remettre à son rang véritable, qui est bien celui d'un des plus grands maîtres de la sociologie contemporaine, que M. P. Méline a écrit cet excellent opuscule. La doctrine de Le Play y est intégralement exposée, commentée et appréciée.

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



„Voilà la sante”

MEMENTO

Les Lettres.

☪ La 3^e Conférence organisée sous les auspices des *Amis de la Littérature* a été faite à l'Hôtel de Ville de Bruxelles le 11 janvier par M. VICTOR KINON. L'auteur de *l'Ame des Saisons*, en termes heureux, dans une langue non seulement très châtiée mais dont on sentait qu'il avait harmonieusement ciselé les phrases et modelé avec ferveur les

couplets élégants et convaincants, a caractérisé les tendances et l'inspiration des jeunes poètes belges affranchis des règles traditionnelles de la prosodie.

Il les a montrés pleins de foi, de vie, de sincérité, chantant avec joie et confiance, ne s'alanguissant pas dans le facile gémissent, la mélancolie banale et le fréquent désenchantement prématuré.

Parmi la foule de ces jeunes aèdes que la

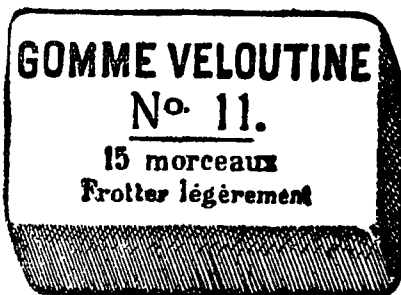
**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.**

Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encrée et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : N^o 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXEL LES

splendeur des choses, la beauté du monde extérieur et aussi la douceur heureuse de l'amour du pays natal ont inspirés, M. Kinon en a distingué trois. Il a analysé leurs œuvres avec un sens critique très sûr. Il a dégagé lumineusement leur personnalité, il a défini leur esthétique. Ce furent MM. Georges Ramaekers, qu'il tient pour le plus intellectuel des trois, Paul Spaak avant tout sentimental et Thomas Braun, rêveur et simple.

On ne pouvait prononcer à l'adresse de ces trois poètes des paroles plus exactes ni plus agréables à entendre.

La prochaine conférence des *Amis de la Littérature* sera donnée le 15 février par M. ARTHUR DAXHELET. Sujet : *Les jeunes conteurs et romanciers belges*.

ACCUSÉ DE RÉCEPTION. — Œuvres de Emile Verhaeren (*Les Campagnes hallucinées; Les Villes tentaculaires; Les Douze Mois; Les Visages de la Vie*). — Maurice Wilmotte : *La Culture française en Belgique*. — Alb. Verbessem : *Le Barreau de Gand*. — Maurice et Fernand Bisschops : *Feuilles épars*. — L. Maeterlinck : *Les Deux Roger et leurs ateliers de Bruxelles et de Bruges*. — Jules Leclercq : *L'Excursion transcontinentale de la Société américaine de géographie*. — R. Van der Burght : *Guido Gezelle*. — Germaine Vélin : *Va Oultra*. — A.-Th. Rouvez : *Le Capitole*. — Maurice Cambier : *Les Yeux de la Lune*.

M. Maurice Georges a fait ces jours derniers dans différents cercles de Bruxelles et de Province, et notamment le 4 janvier au *Foyer Intellectuel* de Saint-Gilles, une intéressante causerie sur la *Mélodie*. Le jeune artiste, qui possède un goût très sûr et une solide érudition musicale, a parlé avec une experte et agréable aisance de la genèse, de la nature et du développement d'un genre musical qui a un passé brillant, une vaste

littérature et des maîtres illustres.

M^{lle} Marguerite Das, en chantant avec art et avec charme de nombreuses compositions fort bien choisies, a illustré et commenté de façon très opportune les considérations judiciaires du jeune orateur. L'un et l'autre ont remporté partout le plus vif succès.

Le *Musée du Livre* organise pour le jeudi 16 janvier, à 8 h. 1/2 du soir à la Maison du Livre, 46, rue de la Madeleine, une conférence par M. O. Sauer, professeur à l'école de reliure.

Sujet : *L'Illustration du Livre, principalement aux XV^e, XVI^e et XX^e siècles*. (Projections lumineuses.)

Le jeudi 30 janvier, à 8 h. 1/2, M. L. Boïarski, homme de lettres, parlera de *Ce que l'on doit savoir de la Littérature russe*.

* * *

Les Salons.

L'excellent peintre *Léon Houyoux* fera une exposition de ses œuvres au Cercle Artistique du 23 janvier au 1^{er} février.

Le paysagiste *Raoul Hynckes*, qui a travaillé cet été en Hollande, organise, à Schaerbeek-Cinquantenaire, rue de Linthout, 118, une exposition de ses nouvelles œuvres, du 18 courant au 4 février, de 10 à midi et de 2 à 4 heures.

L'aquarelliste illustrateur *L. Tits* a ouvert, au Cercle Artistique de Bruxelles, une exposition de ses dernières œuvres, qui restera accessible jusqu'au 22 courant.

Une exposition d'œuvres du peintre feu *Evenepoel*, sera organisée en avril à la Galerie Georges Giroux. Y figureront plusieurs des œuvres les plus importantes, qui seront prêtées par leurs possesseurs.

Spécialité de Découpage
et Collage d'Echantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CAR-
TONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE

*Pliage et mise sous bandes
de circulaires et journaux*

Maison Sainte-Marie

Fondée en 1836

Rue Pachéco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liège et Bordeaux

Médailles d'Or à l'exposition Universelle de Bruxelles
de 1910

Art décoratif. — Grâce à l'heureuse initiative du Comité de la classe 66, groupe XII, de la prochaine exposition internationale des Beaux-Arts de Gand, composé de MM. Vandenhende, Delville et Samuel, l'art monumental pourra faire bonne figure. Dans un vaste hall mesurant 550 mètres carrés, une salle immense sera réservée exclusivement aux œuvres du grand art décoratif monumental belge. Les œuvres seront présentées dans leur cadre architectonique.

La récente exposition des œuvres de feu Paul Hermanus, faite salle Studio, a eu un succès de vente mérité. Onze œuvres ont été acquises.

MM. De Coen et Camille Kufferath ont organisé, salle Studio, une exposition de leurs plus récentes œuvres, ouverte jusqu'au 19 courant.

Le Musée du Luxembourg à Paris a acquis une *Danseuse de corde* de l'excellent peintre Henri Thomas.

Galerie G. Giroux, s'ouvre, aujourd'hui, une exposition de dessins originaux de la publication *Simplicissimus*, qui seront visibles jusqu'au 1^{er} février.

Une exposition des œuvres récentes de Georges Lemmen aura lieu Galerie Giroux, à Bruxelles, du 5 au 23 février.

Une exposition d'œuvres du peintre Jeffry s'ouvrira Galerie Giroux, fin février.

MM. Firmin Baes et Edg. Farasyn exposent au Cercle Artistique du 13 au 22 janvier.

Exposition *Jean Droit*, à Bruxelles, Galerie d'Art, rue Royale, ouverte jusqu'au 17 courant: Dessins, pastels, aquarelles, figurines et marionnettes.

M^{lle} *Droit* a joint à l'exposition de son frère quelques objets d'un art décoratif original et raffiné.

La Galerie Giroux organisera fin mars une exposition d'œuvres importantes du sculpteur *Rik Wouters*.

L'exposition de l'*Estampe* restera ouverte au Musée Moderne, à Bruxelles, jusqu'au 26 courant. Estampes d'Outa-Maró, les graveurs sur bois autrichiens, aquafortistes belges, français et anglais.

La Chambre de commerce du Katanga ouvre un concours pour le dessin d'un diplôme destiné aux futurs exposants de Gand-Exposition. Primes: 225 francs.

M^{lle} Marguerite Robyns et M. C. Jacquet exposeront à la Galerie d'Art, rue Royale, du 18 au 27 janvier.

Le jury de la section belge et de la section internationale, placement et admission, à l'*Exposition des Beaux-Arts* de l'Ex-

UNION DU CRÉDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue	3	p. c.
Dépôts à deux mois	3 1/2	p. c.
Dépôts à un an	4 1/2	p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an

position Universelle et Internationale de Gand, est ainsi composé: *Peinture*: MM. Claus, Baertsoen, Donnay, Khnopff, Mertens, Struys. *Gravure*: Lenain, Heins, Meunier, Rassenfosse. *Sculpture*: J. de Lalaing, Lagae, Rousseau, Samuel.

Secrétaires du jury: MM. Gendebien, Beautier, Boddaert.

* * *

Les Théâtres.

☞ *Le Théâtre des Rois*. — Une fête d'une amusante originalité, et donnée au bénéfice des pauvres, se prépare.

Le samedi 22 février, à 4 heures de l'après-midi, dans la salle de la Grande Harmonie, les meilleures œuvres des *Rois Compositeurs* seront interprétées par des artistes de premier ordre qui feront connaître Charles d'Orléans, Charles IX, Henri IV, Louis XIII,

Frédéric II de Prusse, Ferdinand III d'Autriche, Napoléon I^{er}, Charles X, musiciens, compositeurs, auteurs et poètes.

Le clou de cette matinée sera le ballet de la Merlaizon (la chasse aux merles), livret et musique du roi Louis XIII. Ce ballet fut dansé au château de Chantilly le jeudi 15 mars 1635.

M. *Ambrosiny*, maître de ballet du Théâtre royal de la Monnaie, a reconstitué le scénario, et s'est chargé de la partie chorégraphique qu'il a confiée aux plus gracieuses artistes de la danse de notre opéra.

La partie musicale de toute cette musique ancienne a été réglée et mise au point par M. Charles Mélang, qui consent à prendre la direction de l'orchestre.

Une comédie satirique de Frédéric le Grand, des ballades, des sonnets, une fable de Napoléon I^{er}, écrite à Valence en 1786, compléteront cette étonnante évocation des

DELHAIZE FRÈRES & C^{ie}

LE LION



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques

RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

rois ayant cherché dans leur art, l'oubli de l'étiquette et des soucis du pouvoir.

☪ Au *Bois Sacré*. — La bonbonnière de M. Libeau est vouée au théâtre national belge. Mais, ô surprise, elle est aussi vouée aux succès centenaires... Après la *Petite Guerre* de F. Wicheler, voici *Ce bon Monsieur Zoetebeek* qui réjouit cent soirs de suite une chambrée complète.

Mais aussi que de belle humeur, que de traits d'observation pris sur le vif, que d'esprit, un peu gros certes mais exact de ton néanmoins et prodigué très à propos dans ces trois actes. C'est une facétieuse peinture de mœurs bruxeloises qui vaut bien les pitreries grivoises que les fabricants de vaudevilles parisiens nous envoient sans répit.

Rien n'est grossier dans la farce désopilante de MM. Van Rooy et Bajart et nous devons aimer cette façon saine — et peut-être utile — de railler les travers et le langage de nos bons autochtones de la lignée des Kaekebroeck et des Beulemans.

M. Libeau est inénarrable en « bon M. Zoetebeek » ; il campe avec un entrain du diable et un art véritable de fidèle composition son pittoresque personnage. M^{mes} Delpy, Mériel, Valence, Paule Will ; MM. de Nevry, Duvivier, et dix autres enlèvent la pochade avec un brio irrésistible.

☪ Les prochaines Matinées Littéraires du Théâtre du Parc seront consacrées aux représentations suivantes :

Le *Conscrit* de H. Conscience. Conférence de M. Herman Teirlinck.

Ino, tragédie de M. Georges Dwelshauvers. Conférence par l'auteur.

Le *Poète et sa Femme* de M. Francis Jammes. Conférence par M. Franz Thys.

Griselidis d'Armand Silvestre. Conférence de M. René Blum.

☪ Le cercle *Lauriana* a joué, le 4 janvier, au Théâtre Communal *La Fille à Guil-*

La Tribune Nationale

ORGANE MILITAIRE & COLONIAL

paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

221, Rue Louis Hap, à Bruxelles

Abonnement : 1 an, 6 francs

Prix du numéro, 25 centimes

Cette revue — absolument indépendante et sans couleur politique — accueille, sous sa responsabilité, toute idée méritant d'être écoutée ou discutée, tout avis original ayant trait à la défense de la Patrie et de sa Colonie.

lotin, une « tragédie des temps révolutionnaires » de M. Hector Fleischmann. L'œuvre, qui fut créée au Théâtre Molière à Paris non sans succès, a été ici bien accueillie. Voici ce qu'en dit le critique du journal *La Plume* :

« C'est donc plutôt un drame documentaire qu'un drame humain qu'il nous a été donné d'applaudir. Nous y voyons une sorte de monstre, que l'époque seule excuse, un représentant du peuple français, qui se montre impitoyable pour son propre frère Jacques, coupable d'avoir aimé une aristocrate; il le condamne à mort, malgré les protestations d'un troisième frère.

Cette pièce ne manque ni d'action, ni d'intérêt; elle emprunte surtout cet intérêt aux caractères des errements et des hommes de la Terreur. C'est un drame habile et bien construit. »

Notre confrère loue ensuite une interpréta-

AU NABAB

USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8322

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

tion consciencieuse, en tête de laquelle il distingue M. Mary. Il décerne aussi des éloges à M^{me} de Lynes, M. Lambert, M. Van den Branden, M. Schneider.

☞ Ce n'est plus une revue humoristique que M. G.-M. Stevens fera applaudir cet hiver par les membres du Cercle Artistique et Littéraire. L'excellent peintre-écrivain a composé, en collaboration avec M. Maurice des Ombiaux, une comédie en deux actes.

C'est une intéressante primeur réservée, pour bientôt, aux fidèles du vieux cercle de la rue de la Loi.

☞ *Alhambra.* — *Eva* met tout le monde d'accord par sa gaieté et par son charme : on reconnaît que l'auteur de la *Veuve Joyeuse* et du *Comte de Luxembourg* s'est surpassé dans cette délicieuse comédie musicale tour à tour joyeuse et émouvante. On fête tous les jours à l'Alhambra *Eva*, la « fille de fabrique » qu'incarne la très artiste Germaine Huber ; on applaudit Casella dans le rôle du jeune usinier ; Hélène Gérard dans celui si amusant de Bobette ; le joyeux Camus ; l'excellent Druart et leurs alertes partenaires qui chantent et évoluent avec tant de verve selon les rythmes des danses les plus originales dans la plus somptueuse des mises en scène. *Eva* est Belge et les braves ouvriers qui l'ont élevée sont Belges : jamais opérette viennoise n'eût plus de vogue en Belgique. On peut retenir ses places d'avance pour les représentations d'*Eva* en matinée ou en soirée en écrivant à la Direction ou en téléphonant A 9626.

Dimanche matinée à 2 heures.

☞ On sait quel succès accueillit les débuts du *Petit Théâtre*. Les prochaines représentations auront lieu à la salle *Erard*. 61, rue Lambermont. La direction du *Petit Théâtre* a décidé de créer des carnets de billets à 20,50 et 100 francs, qui pourront être utilisés dans l'année par l'acheteur ou les membres de sa famille.

S'adresser, 35, rue du Couloir.

Dès à présent le *Petit Théâtre* est engagé pour plusieurs représentations dans des cercles de Bruxelles, Gand, Mons, etc.

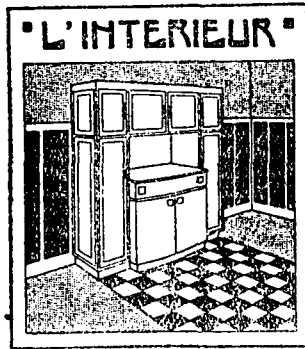
* * *

Les Concerts.

☞ *Récital Veuve.* — Programme de choix au récital annoncé pour le mercredi 15 janvier, Salle de la Grande Harmonie, par le pianiste Adolphe Veuve.

Beethoven, Schumann, Chopin et Liszt y figurent avec un choix d'œuvres qui permettront à l'excellent artiste de faire valoir toutes les ressources de son talent.

Location à la Maison Schott Frères.



ART
DÉCORATIF

MOBI-
LIER

DÉCORATION

Bruxelles : 9, rue de Namur

TÉLÉPHONE 8076

☞ M^{lle} Germaine François, pianiste, élève du Maître Arthur De Greef, annonce pour le lundi 27 janvier, en la Salle Nouvelle, rue Ernest Allard, un concert avec le concours de M. Edouard Deru, violoniste. Location à la Maison Schott Frères.

☞ *Société Philharmonique.* — C'est le célèbre violoniste Fritz Kreisler, dont les auditions de la saison dernière furent d'inoubliables impressions d'art, qui participera au 2^{me} concert d'abonnement de la « Société Philharmonique » fixé au mercredi 22 janvier, à 8 1/2 heures, Salle Patria.

Les demandes de places affluent à la Maison Schott et tout fait prévoir salle comble pour l'audition de l'éminent virtuose.

☞ *Au Concours musical* de la Maison *Riesenburger* à Bruxelles, le jury, composé de MM. P. Gilson, G. Lauweryns, F. Rasse, Ad. Wouters et Théo Ysaye, a primé deux œuvres : *Impromptu* de M. J. Toussaint-De Sutter, et *Berceuse* de M. E. Van Nieuwenhove.

Ce concours se continuera en 1913 pour un Prix Unique de 300 fr. ; pour les conditions, s'adresser à M. Riesenburger, à Bruxelles, 10, rue du Congrès.

☞ *Au Concours pianistique* pour le « Prix Ibach », organisé à l'occasion du XXV^e Anniversaire de la Fondation de la Maison *Riesenburger* à Bruxelles, le jury, composé de MM. Carl Friedberg, Severin Eisenberger, Paul Gilson, M^{me} P. Riesenburger, MM. Léon Rinskopf et Georges Systemans, a accordé à l'unanimité le prix (un piano à queue Ibach de 4,000 francs, offert par la Maison Ibach), à M. André Devaere, de Courtrai (élève de M. De Greef).

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

🎻 *Concerts Ysaye.* — La participation de l'éminente cantatrice Frances Rose, de l'Opéra Royal de Berlin, assure le succès du quatrième concert d'abonnement (festival Strauss), fixé au dimanche 19 janvier, à 2 1/2 heures, au Théâtre de l'Alhambra, et qui marquera parmi les plus intéressants de cette saison musicale.

Outre la Scène finale de *Salomé*, qu'elle a interprétée récemment à Anvers à la demande et sous la direction du compositeur lui-même, et qui lui a valu un succès triomphal, l'excellente artiste chantera une série de lieder avec accompagnement d'orchestre.

Le programme symphonique, également des plus intéressants, comporte l'Ouverture de Guntram, « Till Eulenspiegel » et Une Vie de Héros, deux des plus beaux poèmes symphoniques de l'illustre compositeur.

Rappelons que ce concert ramènera au pupitre de direction le kapellmeister Ernst Wendel, chef d'orchestre des Concerts Philharmoniques de Brême, dont le talent a été apprécié d'une manière toute particulière, lors du Concert Brahms de novembre dernier.

Répétition générale le samedi 18 janvier, mêmes salles et heure.

Location à la Maison Breitkopf.

🎻 Chez LOUIS MARVIS: *Chanson du Soir* (pour baryton et pour ténor, fr. 1.75 net). — Sur un lied délicieux de Louis Moreau (l'auteur des *Chansons sans Musique*), le compositeur Henry Legrand a écrit une mélodie aussi simple que charmante que vient de créer à Paris, avec grand succès, le

chanteur Noté. Le musicien, le poète et l'interprète étant Belges, voilà un petit côté de l'Expansion nationale à Paris que nous nous faisons un devoir de... noter.

* * *

A l'Étranger.

🎻 *Maeterlinck en Angleterre.* — Ainsi que nous l'avions annoncé, M^{me} Sorgue, la propagandiste syndicaliste bien connue, a fait, au cours d'une tournée en Angleterre

BULLETIN MENSUEL

DE

L'Institut de Sociologie Solvay

BRUXELLES

Cette publication est la seule permettant de suivre, mois par mois, le mouvement scientifique en sociologie et dans les sciences connexes.

On y trouve, en outre, les comptes-rendus des réunions périodiques des divers groupes d'études de l'Institut.

ABONNEMENT :

Belgique : 10 fr. ; Etranger : 12 fr.

Éditeurs :

MISCH et THRON, Bruxelles et Leipzig.
MARCEL RIVIÈRE, Paris.

A. VERHAEGEN

Marchand-Tailleur

79, BOULEVARD ANSPACH, 79
≡ BRUXELLES ≡

Vêtements sur mesure pour
hommes et enfants

Hautes Nouveautés Anglaises, Françaises et Belges

CONFECTION SOIGNÉE

COUPE IRRÉPROCHABLE

Grand Choix d'Imperméables Confectionnés

ET SUR MESURE

DEUIL EN 24 HEURES

et en Ecosse, plusieurs conférences sur Maeterlinck, son évolution et sa philosophie. Chaque fois, qu'elle se soit adressée aux masses comme au théâtre du Pavillon, ou à un public d'élite comme à l'Université de Glasgow, M^{me} Sorgue, dont le succès a été très grand, a fait acclamer le nom du poète. Chaque fois aussi des adresses enthousiastes ont été télégraphiées à Nice, à l'auteur de la *Vie des Abeilles*.

Le 15 décembre a été célébrée à Rome une grande Fête des Arbres, à laquelle assistèrent le Roi, le Ministre de l'Agriculture et le Ministre de l'Instruction publique. Les

enfants des écoles, groupés sur la colline du fort Antenne, recouvraient de terre les racines d'un grand nombre de petits arbustes plantés pour la circonstance. Cette institution charmante et utile — si, comme l'espèrent les Italiens, elle prospère et s'étend davantage — offrira bientôt, à tous les citoyens d'Italie, avides de fraîcheur, d'agréables et jolis ombrages aux portes mêmes de leurs villes.

Certes, le reproche que beaucoup d'entre nous font aux villes d'Italie, c'est qu'on y rencontre trop d'étrangers. Rien ne gâte autant le plaisir de la découverte qu'un entourage de touristes bruyants, nombreux,

et, d'ordinaire, ignares. Pourtant, quiconque ne se contente pas de visiter, en Italie, les villes les plus universellement célèbres, se rend compte qu'il y existe une quantité de merveilles presque ignorées, et dont on pourrait tirer parti : Il est sain que ce soit là la préoccupation de ce pays, neuf en somme, et qui désire la prospérité. C'est pourquoi deux Congrès tout récents se sont occupés très vivement, l'un à Rome et l'autre à San Remo, du « Mouvement des Etrangers » en Italie, et la presse italienne parle beaucoup d'un « Office de l'Etat » à cet effet. Nul doute que cela soit efficace. Tant pis pour nous, peut-être... — Tant mieux pour eux.

🌀 Le nouveau directeur du Musée des Offices, à Florence, a décidé d'augmenter la collection, déjà si importante, des dessins. Dix dessins de Rodin ont notamment été acquis. De plus, M. Corrado Ricci a invité un grand nombre d'artistes à enrichir, par leurs envois, la galerie des portraits d'artistes par eux-mêmes. Cette collection, fondée par le cardinal Leopold de Medicis, ne sera plus, désormais, limitée à la peinture : Les sculpteurs y auront aussi leur place.

🌀 Il a été constitué à Paris un Comité franco-italien d'études juridiques et sociales. Réuni ces jours derniers au Sénat, il a élu le bureau de présidence, composé comme suit :

Président, M. Pichon ; vice-présidents, MM. Berthou, Derville, Luchaire, Lavisse ; secrétaire, M. Ernest Lemonon ; trésorier, M. Camille Cerf ; trésorier-adjoint, M. Ebernhof. — Le Comité aura son siège à Paris ; il créera un nouvel office d'études sociales et juridiques et un bureau des relations économiques, d'informations et d'échanges ; il publiera une revue du mouvement économique, politique, social, littéraire, scientifique et artistique en Italie, et organisera, en Italie et en France, des conférences. Le Comité encouragera toutes les œuvres et tous les actes de nature à favoriser les intérêts français en Italie et les intérêts italiens en France.

🌀 Il a été découvert à Londres un tableau peint en 1623 par Velasquez, et dont l'authenticité semble bien établie. C'est le portrait de Jean da Fonseca.

🌀 Il vient de paraître à Londres une nouvelle biographie de Byron, par Ethel Colburn Mayne. — Byron, on le sait, est à la mode, et la pièce inspirée par ce Lord fameux, jouée tout récemment à Monte-Carlo, a valu à notre compatriote, le comte Albert du Bois, un beau succès.

🌀 Pour ceux qui lisent l'allemand et qui aimeraient se documenter sur l'œuvre et la vie de Gerhardt Hauptmann, lauréat du prix Nobel, signalons un ouvrage important publié à Berlin par Paul Schlenther.

CHEMIN DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

L'AGENDA P. L. M. 1913

vient de faire son apparition. C'est un document des plus intéressants édité avec un soin tout particulier qui en fait une véritable publication de luxe.

Il renferme, cette année, des articles tout à fait remarquables de G. EIFFEL, G. D'ESPARBÈS, H. FERRAUD, L.-J. GRAS, M. LE ROUX, F. MISTRAL, N. SÉGUR et du regretté PAUL MARIÉTON ; des nouvelles de G. COURTELINE, Com^t DRIANT, FRANC-NOHAIN, WILLY ; des illustrations de MARCEL CAPY, HENRIOT, H.-D. NAURAC, BENJAMIN RABIER, etc., une série de cartes postales détachables, de nombreuses illustrations en simili-gravure à la plume ; — il contient aussi de magnifiques hors-texte en couleurs et en simili-gravure, ...et, enfin, une valse lente pour piano : " Sur la Méditerranée ", écrite spécialement pour l'Agenda par le compositeur MAURICE PESSE.

L'Agenda P. L. M. est en vente, au prix de 1 fr. 50, à la gare de Paris-Lyon (bureau de renseignements et bibliothèques), dans les bureaux-succursales, bibliothèques et gares du réseau P. L. M., il est aussi envoyé par la poste, sur demande adressée au Service de la Publicité de la C^{ie} P. L. M. 20, boulevard Diderot, à Paris, et accompagnée de 2 fr. (mandat-poste ou timbres) pour les envois à destination de la France et de 2 fr. 50 (mandat-poste international) pour ceux à destination de l'étranger.

On le trouve également au rayon de la papeterie des Grands Magasins du Bon Marché, du Louvre, du Printemps, des Galeries Lafayette et des Trois-Quartiers à Paris.

Aux Galeries des Meubles



20, Rue de l'Hôpital, 20

A BRUXELLES

**LE PLUS GRAND CHOIX DES MEUBLES
DE TOUS STYLES ET TOUS GENRES**

☞ Pour la première fois depuis sa fondation, l'Université de Berlin compte, cette année, plus de 10,000 étudiants, chiffre qui n'a été dépassé, de nos jours, que par la Sorbonne. De ces étudiants berlinois, 5,000 environ sont inscrits à la Faculté des sciences et des lettres; 2,000 à la Faculté de médecine; 2,000 à la Faculté de droit et un millier à la Faculté de théologie évangélique.

☞ Un grand nombre de femmes-auteurs allemandes attirent à l'heure actuelle, l'attention de la critique, tant allemande qu'étrangère. Certaines, assurément, n'en valent guère la peine, mais c'est avec plaisir, sans doute, que nos lecteurs auraient pu lire dans la *Zeitung für Literatur* un curieux parallèle entre Flaubert et Clara Viebig, dont nous avons publié récemment une amusante nouvelle.

☞ Les comités directeurs des Chambres et des Instituts de Commerce catalans organisent à Barcelone, en janvier et février 1913, un *Cours de Géographie commerciale sur la Belgique*. Quatre conférences seront données par MM. Marian Vendrell et Ramon Rucabado y Comerma; les orateurs feront défiler des projections lumineuses.

M. Marian Vendrell parlera de la Géographie générale et du Commerce belges; M. Rucabado de la Géographie industrielle et des sciences, des lettres et des arts en Belgique.

Nous avons sous les yeux le syllabus de ces quatre cours. Il est rédigé avec un soin exact et une méthode, claire et précise, qui dénotent que les deux spécialistes appelés à faire connaître notre pays en Espagne se sont admirablement documentés et qu'ils parleront en toute connaissance de leur vaste sujet.

Inutile de dire le profit que la Belgique peut tirer, matériellement et moralement, d'une pareille entreprise.

☞ Ce n'est pas d'aujourd'hui que les tableaux atteignent des prix formidables. Quel-

ques peintres de la Grèce antique ont connu les mêmes satisfactions. Aristide de Thèbes avait fait une *Bataille contre les Perses* qui lui fut payé cent mille drachmes (92,685 fr.) par Mnason, tyran d'Elatée. Lorsque le général romain Mummius transporta à Rome les dépouilles des villes grecques, le roi Attale offrit six cent mille sesterces (114,000 francs) d'un *Bacchus* d'Aristide.

Mummius, incapable de comprendre qu'on offre tant d'un tableau, crut qu'il avait une vertu magique, et le plaça dans le temple de Cérés. Asclepiodore, contemporain d'Aristide de Thèbes, obtint de Mnason 35,000 fr. pour un tableau représentant les douze dieux.

Avec ce système d'appréciation, mesurant la valeur du tableau d'après le nombre de personnages représentés les cubistes n'auraient pas fait fortune.

☞ L'Opéra Royal de Berlin vient d'engager comme premier ténor un Peau-Rouge authentique. C'est le fils du chef de la tribu des Tchippeyonas. Elevé au collège indien, il a suivi des cours de médecine à l'Université américaine de Yale. Puis, il s'est adonné au chant. Il possède, dit-on, une voix d'une étendue et d'une complexité merveilleuses. Il a déjà chanté à Vienne où on l'appelait le *Caruso rouge*.

☞ Une conférence faite par le poète Jean Richepin, il y a quelques jours, au Cercle des *Annales*, à Bruxelles, empruntait un vif intérêt à la coïncidence d'entendre parler de Shakespeare au moment même où M. Célestin Demblon venait de publier son gros ouvrage sur Roger Manners, comte de Rutland, qu'il tient pour le seul et authentique auteur de *Macbeth*, du *Roi Lear* et de *Roméo et Juliette*.

M. Jean Richepin n'a pas manqué de faire allusion à l'ouvrage de notre audacieux compatriote. Il l'a fait sans ironie, mais aussi sans approbation. Il respecte, a-t-il dit, la « conviction ardente et profonde » du démo-

BANQUE INTERNATIONALE

DE BRUXELLES

Société Anonyme, 27, avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques
et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.

Comptes. — Joints.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

COMPTES DE QUINZAINE

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27

Téléphones : A 3870, 3903, 6739, 8056

ou à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

lisseur de Shakespeare; mais il ne la partage pas.

Voici le passage de sa conférence relatif à la thèse si passionnément défendue par M. Demblon :

« J'hésite un peu, a dit M. Jean Richepin, à confesser que ces points noirs ne me paraissent pas du tout insignifiants, mais qu'ils me paraissent, au contraire, énormes, et que mon doute subsiste. Et si j'hésite à le confesser, c'est parce que M. Célestin Demblon est lui-même, comme les Baconiens, très dur avec ses contradicteurs possibles. Il les traite volontiers d'inintelligents, de têtus, d'encroûtés dans la vieille critique d'autrefois, et il les taxe aisément, lui aussi, de mauvaise foi. Alors, je n'ose pas trop discuter avec lui. D'autant plus que j'ai une excuse toute trouvée pour ne point le faire! Il annonce qu'il publiera prochainement un second livre, où le mystère sera complètement dévoilé, où la clarté dessillera les yeux des gens plus

aveugles. Eh bien! j'attendrai la publication de ce second volume, pour me faire une opinion définitive.

» Et j'attendrai même autre chose! Car, dans cette histoire de Shakespeare, tout est merveilleux comme vous allez voir. On y va de surprise en surprise. J'ai appris, hier au soir (voilà qui est encore plus neuf, n'est-ce pas?), oui, à minuit et demi (je vous donne les dates exactes), une autre, une suprême piste sur le vrai Shakespeare. Il y aurait, en Angleterre, un certain torrent, et au fond du lit de ce torrent, un caveau, et, dans ce caveau, une cassette, et, dans cette cassette, seraient des papiers qui, lorsqu'ils seront lus, donneront la clé, la seule, la bonne, du mystère et diront enfin qui est Shakespeare. Je l'ai appris hier, à minuit et demi. J'attendrai aussi qu'on ait détourné le torrent, et trouvé la cassette, pour me faire une opinion. »

EDITIONS DE

La Belgique Artistique et Littéraire

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

PAUL ANDRÉ : <i>Maitre Alice Hénaut</i>	fr. 3.50
MARIA BIERME : <i>Les artistes de la Pensée et du Sentiment</i>	5.00
MAUR. DES OMBIAUX : <i>Essai sur l'Art Wallon et Gallo-Belge</i>	2.00
LOUIS DELATTRE : <i>Contes d'avant l'Amour</i>	3.50
J. F. ELSLANDER : <i>Parrain</i> , roman	3.50
MAUR. GAUCHEZ : <i>Symphonies voluptueuses</i> , poèmes	3.50
J. JOBÉ : <i>La Science économique au XX^e siècle</i>	3.50
FRANÇ. LÉONARD : <i>La multitude errante</i> , poème	3.50
HENRI LIEBRECHT : <i>Un cœur blessé</i> , roman	3.50
EM. E. PIERS : <i>Un hiver aux Lofoden</i>	2.00
CARL SMULDERS : <i>La ferme des Clabauderies</i> , roman	3.50
JULES SOTTIAUX : <i>La Wallonie héroïque</i> , roman	3.50
OSCAR THIRY : <i>La merveilleuse Aventure des Jeune-Belgique</i>	3.50
B. TIMMERMANS : <i>L'Evolution de Maeterlinck</i>	3.50
MARG. VAN DE WIELE : <i>Ame blanche</i> , roman	3.50
MARIE VAN ELEGEM : <i>Par la Vie</i> , poèmes	3.50
GEORGES WILLAME : <i>Le Puison</i> , roman	3.50

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT POSTE

adressé 26-28 rue des Minimes, Bruxelles.

CAISSE CENTRALE

de Change et de Fonds Publics

SOCIÉTÉ ANONYME

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

BRUXELLES

Place de la Liberté, 5

Téléphone A. 746

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance.

☞ MM. Jean Jadot, vice-gouverneur de la Société Générale, et Fernand Jamar, directeur de la Banque Nationale, ont été promus au grade de Commandeur de l'ordre de Léopold. Le monde de la Finance l'a appris avec grand plaisir, ainsi que la nomination de MM. G. Carlier, vice-président du Crédit Général Liégeois, L. Ledin, fondé de pouvoir de la Banque Empain, et E. Muuls, directeur-adjoint du Comptoir d'Escompte de Paris, au grade de chevaliers de l'ordre de Léopold.

Quant à la Bourse, elle a fêté avec joie M. A. Van den Eynde, agent de change, nommé chevalier de l'ordre de Léopold et M. G. Orb, ancien président de la Commission de la Bourse de Bruxelles, qui a obtenu le ruban de chevalier de l'ordre de la Couronne.

☞ M. Jules Henin, qui vient d'être promu au grade de Commandeur de l'ordre de Léopold, est un de nos grands industriels des plus estimés. M. Henin, qui a présidé le Comité exécutif de l'Exposition de Charleroi, est

administrateur-délégué de la *Société des Glaces de Charleroi*, de la *Société des Charbonnages d'Aiseau-Prezles* et des *Compagnies Réunies des Glaces et Verres Spéciaux du Nord*.

Il est également président de l'*Union Continentale Commerciale des Glaceries*.

☞ M. Passelecq a été aussi nommé Commandeur de l'ordre de Léopold à l'occasion de l'Exposition de Charleroi. M. Passelecq, dont on connaît la compétence, est président de l'Association Charbonnière. Il préside aussi aux destinées de la *Société des Charbonnages de la Concorde*, et fait partie du Conseil d'administration de la société des *Charbonnages de Sacré-Madame*.

☞ Parmi les nominations et promotions dans les ordres nationaux, nous citerons celles de MM. de Nimal, secrétaire de l'Association des Maîtres de Forges de Charleroi; Julien Dulait, industriel à Charleroi; Dupire, président de la Caisse de Prévoyance du Couchant de Mons; Henroz, industriel à Salzennes, et Travenster, directeur général des *Charbonnages du Nord de Charleroi*, qui tous ont été nommés officiers de l'ordre de Léopold.

☞ M. François Empain a reçu une concession de noblesse qui lui a été octroyée par le gouvernement belge.

☞ MM. Emile Washer et Max Müser remplacent respectivement en qualité d'administrateur de la Grande Brasserie de Koekelberg MM. Van Begin et Edelman, décédés.

☞ Le Baron Donny, lieutenant général retraité, remplace feu M. Auguste Beernaert à la présidence de la *Société Belge d'Etudes Coloniales*.

C'est M. Alex. Halot qui remplit les fonctions de vice-président de cette Société, en lieu et place du général Baron Donny.

☞ M. Jean de Hemptinne, industriel à Gand, a été désigné par le Conseil général du *Crédit Général de Belgique* pour remplacer M. Léon Moyaux, décédé, en qualité d'administrateur.

☞ MM. Josse Allard, Henri Bertrand, A. Blistein, chevalier E. de Wouters d'Oplinter, E. Gross, Firmin Lambeau, Joseph May, W. Zurstrassen, Charles Dietrich et Bertron ont été nommés administrateurs du *Crédit Anversois*.

Ainsi que nous l'avions fait prévoir, cet établissement a absorbé la *Banque Auxiliaire*, le *Comptoir de la Bourse* et la *Société Belge de Banque*, et les actionnaires ont autorisé le Conseil à porter le capital de 30 à 50 millions. Le Conseil d'administration du Crédit Anversois a nommé dans son sein un Comité de direction composé de MM. Josse Allard, Charles Dietrich, Charles Hertoghe-Belpaire, Frédéric Jacobs fils, Firmin Lambeau, Paul Mayer et Gustave Snoeck. Le siège à Bruxelles du Crédit Anversois sera établi, 30, avenue des Arts, dans l'immeuble actuel de la Banque Auxiliaire de la Bourse et sera dirigé par M. Berthold-Kaufmann.

☞ MM. Louis Dupont et Henri Fauquel ont été nommés administrateurs de la Société anonyme de *Barme-Marpent*, sous réserve de ratification par la prochaine assemblée générale.

Le premier est appelé aux fonctions d'administrateur-gérant, le second à celles d'administrateur-délégué.

☞ La *Commission de la Bourse* vient de constituer ainsi son bureau pour 1913 :

Président : M. Laurent Daube, qui est inscrit au tableau des agents de change depuis le 31 décembre 1892. Il a déjà fait partie de la Commission de 1909 à 1911.

Vice-Président : M. Jean Franck, sortant en 1914.

Secrétaire : M. Edm. Faignot, a été trésorier en 1912.

Trésorier : M. Vandenhoven, membre de la Commission depuis le 1^{er} janvier 1911.

* * *

La Commission de la Bourse de Bruxelles a jugé dignes d'être admises à la Cote officielle :

34,000 parts sociales sans mention de valeur de la *Compagnie du Congo Belge* ;

2,000 actions de 500 francs et 1,000 obligations 5 p. c. de 500 francs des *Tuileries Nationales Belges* ;

25,000 actions de fl. P. B. 50 de la *Soengei Lipoet Cultuur My.* ;
10,000 actions privilégiées de 1,000 francs, 6,000 actions de jouissance sans mention de valeur et 14,000 obligations de 500 francs 5 p. c. du *Crédit Foncier Sud-Américain* ;

5,000 actions privilégiées de 400 francs et 5,000 actions ordinaires de la *Sucrière Générale de Bruxelles*.

CHEMIN DE FER DU CONGO. — Ainsi que nous l'avons signalé, la question du rachat du *Chemin de fer du Congo* est à l'ordre du jour, et divers journaux établissent des pronostics. Il est évidemment prématuré de dire aujourd'hui que l'Etat fera valoir, en 1916, son droit de rachat, et qu'il confiera l'exploitation de la ligne à la compagnie existante. Dans le monde des affaires, en général et en principe, on n'est guère partisan des exploitations d'Etat, mais il faut reconnaître que ceux qui estiment que, dans les colonies, l'Etat doit tout au moins être propriétaire, sinon exploitant, des voies ferrées, font valoir des considérations qui ont bien leur valeur.

D'après des calculs qui ont été établis, certains estiment que le prix de rachat serait de 115 millions environ. S'il en était ainsi, et en admettant que la Compagnie ne soit pas chargée, en 1916, de l'exploitation, il est certain que les acheteurs de parts de fondateurs, au prix actuel, devraient s'attendre à des mécomptes.

En effet, dans cette hypothèse, le porteur de parts de fondateurs recevrait, en liquidation, d'après les stipulations statutaires, un capital sensiblement inférieur aux cours du jour.

Mais, évidemment, ce sont là des hypothèses. Quoi qu'il en soit, l'attention des intéressés est aujourd'hui appelée sur cette question qui a une grande importance non seulement pour la Compagnie, mais encore pour le pays tout entier.

Signalons qu'à la dernière assemblée des actionnaires de la Compagnie du Chemin de fer du Congo, le président, dans son rapport, s'est contenté de rappeler que la Compagnie, il y a un an, avait fait des propositions au gouvernement, et il a constaté que jusqu'à présent aucune suite n'avait été donnée à celles-ci.

CAOUTCHOUC. — MM. Grisar et Cie, les grands courtiers d'Anvers, ont publié, comme tous les ans, une revue du marché du caoutchouc à Anvers en 1912. Il en résulte de cette intéressante étude que les importations du Congo sont restées à peu près stationnaires : 3,229,978 kil. contre 3,175,581 kil. en 1911.

AU CHEMIN DE FER DU CONGO AUX GRANDS LACS. — D'après les prévisions des ingénieurs de la compagnie, le rail qui part du Congo atteindra le lac Tanganyika vers la fin de l'année 1913. Avant un an, par conséquent, la compagnie, qui a relié le haut Katanga à l'Océan Atlantique en assurant les services réguliers sur le Congo et sur les lignes qui en doublent les rapides, pourra ouvrir cet important embranchement destiné à desservir les riches régions minières et forestières du Tanganyika.

CHINE. — M. Davignon, ministre des affaires étrangères, au nom du gouvernement belge, et M. Warocqué, au nom de la *Société anonyme de la concession belge de Tientsin*, ont signé, le 11 décembre dernier, l'arrangement par lequel le gouvernement transfère à la société précitée, sous certaines conditions et réserves, le terrain concédé par le gouvernement chinois à la Belgique en 1902 et connu sous le nom de *Concession belge de Tientsin*.

CENTRAL ELECTRIQUE DU NORD. — La société vient de publier les recettes du mois d'octobre de quelques-unes des entreprises dans lesquelles elle est intéressée :

L'*Energie Electrique du Nord de la France* atteint 270,431 francs, contre 211,229 francs en octobre 1911, soit une augmentation de 59,202 francs ou 28.02 p. c.

L'*Energie Electrique du Centre* produit 319,794 francs, contre 265,497 francs en octobre 1911, soit une augmentation de 54,297 francs ou 20.45 p. c.

La *Compagnie Electrique de la Loire* donne 290,592 francs, contre 249,577 en octobre 1911, soit une augmentation de 41,015 francs ou 16.43 p. c.

L'*Electricque Lille-Roubaix-Tourcoing* atteint 180,811 francs, contre 168,337 francs en octobre 1911, soit une augmentation de 12,474 francs ou 7.41 p. c.

Enfin, le *Gaz et Electricité de Roubaix* (Société Roubaisienne d'Éclairage par le Gaz et l'Electricité) donne 288,596 francs, contre 267,066 francs en octobre 1911, soit une augmentation de 21,530 francs ou 8.06 p. c.

Au total, pour ces cinq entreprises, les recettes sont en progression de 188,518 francs, soit de 26.22 p. c.

UNE NOUVELLE UNITÉ MONÉTAIRE PORTUGAISE, le escudo en or, correspondant à 1,000 reis, a été substitué à l'ancienne monnaie. Le escudo en or se subdivise en cent parties égales nommées centavos, le centavo valant 10 reis. Comme conséquence de ces modifications, les équivalents d'après lesquels les taxes doivent être perçues au Portugal sont fixés ainsi qu'il suit : un escudo au lieu d'un milreis pour 5 francs, 20 centavos au lieu de 200 reis pour un franc, 10 centavos au lieu de 100 reis pour 50 centimes, et ainsi de suite.

LE GOUVERNEMENT RUSSE vient d'élaborer un projet de loi relatif au régime des obligations industrielles. Actuellement, l'émission d'obligations ne peut se faire que sous gage de propriétés foncières appartenant à la Société émettrice. Le nouveau projet admet aussi comme gage obligataire les machines et l'installation des usines. En même temps, il régleme le fonctionnement des assemblées générales des obligataires pour la défense de leurs intérêts.

SOCIÉTÉ D'ÉLECTRICITÉ D'ODESSA. — Depuis l'inauguration de la nouvelle centrale, les recettes manifestent une brillante progression. Pour le mois de novembre, les recettes de l'éclairage seul ont atteint, en 1912, 169,000 francs, contre 131,000 francs en 1911, et les recettes totales, comprenant, outre la fourniture du cou-

rant, les redevances pour raccordements, compteurs, etc., se sont élevées, pour novembre dernier, à 178,600 francs, contre 150,000 fr. pour le même mois de 1911. Il faut tenir compte de ce que dans ce dernier chiffre les paiements pour raccordements sont intervenus pour 13,000 francs, contre 2,800 francs seulement en novembre 1912.

L'augmentation de la consommation de courant est donc particulièrement remarquable et l'on doit s'attendre à la voir progresser encore de mois en mois. L'installation d'un grand service central de fourniture d'électricité répondait à un besoin réellement pressant dans une ville comme Odessa.

M. ED. GUILLAUME, ayant donné sa démission de directeur des *Hauts Fourneaux du Sud de Châtelineau*, le Conseil a nommé en son remplacement M. Louis Debatty, ingénieur, qui est entré en fonctions le 1^{er} janvier 1913.

LA SOCIÉTÉ DES TRAMWAYS DE VÉRONE-VILLE, afin de ce créer les ressources nécessaires à l'extension de son réseau et à l'achat de matériel a augmenté son capital social de 600,000 fr. par la création de 6,000 actions privilégiées de 100 fr. chacune, jouissant d'une rémunération spéciale et d'un amortissement à prélever sur le fonds provenant des bénéfices.

Ces 600,000 francs ont été souscrits par la Compagnie Internationale de Tramways.

LES RECETTES DES TRAMWAYS ET ÉCLAIRAGE DE TIENTSIN en 1912 sont en augmentation de 248,630 francs sur celles de 1911.

CELLES DE MADRID A VILLA DEL PRADO, ont augmenté de pes. 87,077.94 dans la même période.

L'ASSEMBLÉE extraordinaire de janvier de la *Compagnie pour le Commerce et l'Industrie* a sans discussion autorisé le conseil à participer à la constitution de la Société Belgo-Allemande du Congo; à l'augmentation du capital de l'Union Minière du Haut-Katanga; à la constitution de la Société Franco-Belge d'Élevage au Congo; à la constitution de la Congo Oriental Company; à l'augmentation du capital de la Société anonyme « Citas »; à la constitution de la Compagnie Industrielle des Pêcheries de l'Ouest Africain; à l'Association en participation au Haut-Lualaba.

LE RECUEIL FINANCIER. — Annuaires des valeurs cotées à la Bourse de Bruxelles et de Paris. Ouvrage donnant des études complètes et détaillées sur toutes les valeurs boursières. 20^e édition, 1913. Un vol. in-4^o de 1,700 pages, relié. (Établissements Emile Bruylant, éditeurs, à Bruxelles.) — Prix: 20 francs.

JURISPRUDENCE

La Société *Espagnole* du Chemin de fer de Madrid à Villa del Prado gérée de Belgique s'était pourvue en appel contre une décision du Directeur des contributions qui la taxait d'une patente.

Voici un résumé de l'arrêt du 27 mars 1912 qui intéresse beaucoup de Sociétés de nationalité étrangère se trouvant dans un cas semblable :

Une Société constituée en Espagne sous la forme anonyme réglée par la loi espagnole et ayant pour unique objet l'exploitation d'un chemin de fer en Espagne, mais gérée par un conseil d'administration pouvant d'après les statuts tenir ses réunions en Espagne ou à Bruxelles à sa convenance, et en fait délibérant habituellement en Belgique, dont les assemblées générales se tiennent en Belgique où agissent habituellement les organes essentiels de l'activité sociale et d'où est imprimée par eux la direction aux opérations d'exploitation, doit être considérée comme ayant en Belgique son siège social caractérisé par le principal établissement administratif.

En conséquence cette Société doit être considérée au point de vue de la patente comme une Société soumise à la loi belge ayant son unique siège d'opérations à l'étranger et dès lors elle est cotisable en vertu de l'art. 9 de la loi du 29 mars 1906 au droit réduit de moitié au profit l'Etat, à l'exclusion de toute imposition au profit de la province et de la commune.

Et la nationalité belge étant ainsi reconnue à la dite Société, ses administrateurs eux-mêmes sont imposables.

Le 9 juillet 1912 la Cour d'appel de Liège a décidé que le principe de l'annalité de la patente et de la perception de l'impôt a pour conséquence de ne soustraire à cet impôt que ceux-là seuls des bénéfices annuels qui sont employés à couvrir des dettes, charges ou amortissements auxquels la société a dû nécessairement faire face au cours de l'exercice envisagé.

Or, au point de vue fiscal, le montant de la commission payée par une société anonyme aux banquiers chargés de l'émission d'un emprunt par voie d'obligations, équivalant à une déduction opérée sur la somme encaissée, constitue une charge grevant l'avantage que la Société retire de la somme empruntée. Permettant à la Société d'alimenter son activité et d'opérer ultérieurement des bénéfices pendant toute la durée des exercices au cours desquels elle pourra disposer du capital des obligations, elle profite à chacun de ces exercices qui doit dès lors, par compensation, supporter sous forme d'amortissement une part proportionnelle de la dite charge.

Cet amortissement, devant être annuel, ne peut s'opérer en une fois et par anticipation pour ces exercices ultérieurs.

Un arrêt de la Cour de Bruxelles, en date du 22 octobre 1912, dit que l'action d'une Société anonyme contre ses actionnaires, en exécution des versements dus par eux sur leurs souscriptions, doit être soumise au tribunal de commerce aux termes de l'art. 12, § 2, de la loi du 25 mars 1876.

Lorsque cette créance est cédée par la Société à un tiers, cette cession n'opérant pas novation, le litige conserve son caractère de contestation entre associés et par conséquent reste soumis à la compétence de la juridiction consulaire.

L'EXPANSION BELGE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

*Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artis-
tique, sportive* ○ ○ ○ ○ ○ ○



CHAQUE FASCICULE

comporte plus de 100 pages abondamment illustrées

Prix du Numéro : 1 Franc

ABONNEMENTS :

Belgique 12 francs

Étranger 15 francs

4, Rue de Berlaimont, BRUXELLES



Imprimerie Dasset • •
Rue de la Banque, 9-11
Téléphone 87-75 • • •

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE ILLUSTRÉE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Jules Kaden	<i>Essai sur la Littérature polonaise au point de vue national.</i>	193
Charles Gheude . . .	<i>Les trois Pucelles.</i>	208
Emile-E. Piers . . .	<i>En passant par Canterbury</i>	222
R.-E. Mélot	<i>Sonnets</i>	234
Georges Cornet . . .	<i>Poèmes familiaux</i>	235

A travers la Quinzaine :

Auguste Vierset : *Les Faits et les Idées*, 237 — Arthur De Rudder : *Les Peuples et la Vie*, 243. — Maurice Gauchez : *Les Vivants et les Morts*, 249. — Léon Tricot : *Les Gens de Paris*, 253. — Arthur Daxhelet et Paul André : *La Prose et les Vers*, 259. — Paul André : *Le Drame et l'Opéra*, 266. — Eugène Georges et Jean Neufvilles : *Les Orchestres et les Virtuoses*, 270. — Ray Nyst : *Les Salons et les Ateliers*, 273. — Fernand Germain : *Les Champions et les Records*, 282.

Memento, Bibliographie.

Illustrations de : Firmin Baes, Jean Droit, C. Jacquet, Em.-E. Piers, Louis Titz.

PRIX DU NUMÉRO

Belgique : 60 centimes | Étranger : 75 centimes

26-28, Rue des Minimes, 26-28
BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

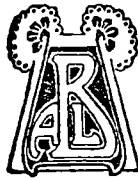
Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois en fascicules illustrés d'environ 100 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

ROBERT-E. MÉLOT



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois
BELGIQUE.	12 fr.	7 fr.
ÉTRANGER	15 fr.	9 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées ;

Pour la rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles. Téléph. A. 8775

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Bruxelles. Tél. A. 721

La Revue ne publie que de l'Inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs
accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

ESSAI

SUR LA LITTÉRATURE POLONAISE

AU POINT DE VUE NATIONAL

Quand le général Paskévitch, commandant en chef de l'offensive russe en 1831, fit son entrée triomphale à Varsovie, il y trouva les arsenaux nationaux pleins d'armes, la banque nationale regorgeant d'argent, la ville fort bien approvisionnée, enfin tous les rouages administratifs parfaitement montés et la défense admirablement organisée. Il entra dans la capitale de la Pologne, sans rencontrer cette lutte atroce et désespérée qu'opposent, dans la suprême oppression, les peuples courageux : il y entra sans qu'il y eut des combats de barricades. Les généraux polonais, héroïques par leurs vertus militaires, mais lâches par leur esprit d'intrigues diplomatiques, qui à chaque instant affaiblissait ou même annihilait les résultats obtenus par les armes, rendirent Varsovie, et battirent en retraite après des hésitations qui font honte à l'honneur national. La vieille aristocratie et la noblesse, à qui fut confiée la direction de l'insurrection qu'un petit groupe héroïque de jeunes soldats et de littérateurs polonais avait inaugurée en novembre 1830 ont perdu la cause de l'indépendance. Les voilà en face du dénouement tragique ! Ils poussent les régiments parfaitement disciplinés, toujours héroïques, toujours avides de se battre, vers les frontières de l'Autriche et de la Prusse, Et, ici, il se passe quelque chose d'effroyable. Les troupes ne connaissent pas le plan des généraux, ne se rendent pas compte de ces continuelles marches et contremarches et à bout de forces, font rage et crient à la trahison.

Ces troupes désarmées, refusant de quitter la patrie, se laissent écraser par la cavalerie prussienne sur la

frontière de leur pays; c'est le peuple polonais, inépuisable (comme tous les peuples) d'amour patriotique et d'héroïsme. Les officiers, les hauts fonctionnaires de l'armée, formaient une classe de la nation, dans laquelle on avait trop de confiance; à travers les siècles de domination ils avaient perdu toute la force et finissaient par le crime de trahison nationale.

La fin tragique de la Patrie, perpétrée en quelque sorte par ses propres fils, tandis que se produisait l'éveil des nations et se posaient les grandes questions de l'ère post-napoléonienne — voilà l'inquiétant problème qui occupa nos grands romantiques. Ils voyaient clairement qu'il fallait racheter le péché mortel de la trahison nationale, commis par manque d'amour, d'un amour complet et généreux; ils voyaient qu'il faut s'aimer soi-même *pour les autres*.

Le comte Sigismond Krasinski (1812-1859) fermement ancré dans les préjugés de sa classe, divinisait dans sa poésie très élevée et en même temps profondément philosophique, la haute destinée de la Pologne. Il comparait sa Patrie avec le Christ-Rédempteur; il imaginait la souffrance de la nation rachetant toute l'humanité.

Jules Slowacki (1809-1849) l'intrépide poète de la « sainte anarchie », le *Roi-Esprit* des romantiques polonais, voulait, par sa vision prophétique, libérer l'Esprit de la nation.

Le plus national et en même temps le plus grand poète-citoyen de cette trinité polonaise, Adam Mickiewicz (1798-1855), après avoir chanté dans ses vers immortels toute l'historiosophie du passé orienté vers un meilleur avenir, après avoir prêché l'amour et l'égalité dans la Pologne future, passa du rêve poétique et délirant, à l'action. Pèlerin infatigable, il mourut en organisant, à la façon des légions polonaises qui combattaient sous le Grand-Empereur, une légion contre l'envahisseur (1).

Nous rappelons ces faits bien connus, parce que c'est en eux que se trouvent les sources amères de toute l'activité et de toute la pensée polonaises. La mémoire tenace des

(1) A côté des autres romantiques moins significatifs nous ne mentionnons pas un poète et écrivain qu'on peut placer au même rang que Mickiewicz, Slowacki et Krasinski, c'est-à-dire Cyprijan Norwid. Son œuvre a passé inaperçue pour ses contemporains et c'est grâce à des recherches récentes qu'on restitue à Norwid le rang qui lui est dû.

événements de 1831 survit, de générations en générations, dans tous les domaines de l'activité quels qu'ils soient. Chaque génération reprend le fardeau de cette chute sinistre et résout le problème soit par l'orientation de sa pensée philosophique, soit par le ton élevé des arts et des belles lettres, soit même par le fer. Il y a quelque chose de très fier et en même temps de tragique dans cette volonté tenace avec laquelle le Polonais régénéré par la belle et humanitaire charte du 3 mai 1793, par la résurrection des cossiniens (faucheurs) de Kosciuszko en 1794, anéanti politiquement par la chute de Napoléon I^{er}, brisé en 1831, persiste dans l'indépendance. C'est que, habitué à vivre sa vie librement, depuis des siècles à la tête des peuples slaves, médiateur éclairé entre ceux-ci et l'Occident, il ne peut et ne veut pas jouer le rôle, de plus en plus rare, de nation subjuguée. Et d'abord, remarquons-le, la conception à laquelle aboutit finalement le plus grand des orphiques polonais, A. Mickiewicz, la conception de la poésie qui se transforme en action immédiate, militaire et libératrice, était profondément vivace dans la nation.

Nos grands romantiques reflétaient parfaitement l'état d'âme de la nation. Il suffit, pour en donner la preuve, de signaler la part que prirent les Polonais dans toutes les guerres libératrices du siècle passé, en 1831 lors de la révolution belge, en 1848 à côté des Hongrois, en 1866 à côté des Italiens, à côté des Français en 1870 et pendant la Commune, dans la guerre des tribus caucasiennes contre les Russes, etc.

Enfin, après l'échec de l'insurrection polonaise en 1863 qui, par un tragique retour de la fatalité, avait résolu la question sociale, c'est-à-dire la libération des paysans, mais n'avait pas la force nécessaire pour la mettre largement en pratique (c'est le contraire de ce qui se passa en 1830) la noblesse, ayant payé ses fautes par le sang versé aux champs des batailles, épuisée, démembrée, enfermée dans les bagnes lugubres de la Sibérie, cessa d'être le phare de la nation.

La répression était à l'apogée. Tout semblait finir, tout sombrait. Le Royaume de Pologne sous la domination de la Russie fut traité, depuis, comme une colonie hostile. Pas de droits, aucune liberté. La langue polonaise fut exclue des lycées, de l'université, de l'administration, interdite

dans la pratique de la justice. Le pays fut envahi par une bande de fonctionnaires célèbres par leur corruption et leurs brigandages. La Posnanie fut menacée par le « Kulturkampf » barbare et le fameux « ausrotten » de Bismark. Enfin la Galicie (Pologne autrichienne), relativement libre, autonome, fut écrasée, néanmoins, sous la pression des impôts.

Cette période d'après 1863 n'a presque pas de littérateurs. Les romantiques n'étaient plus là; toute la jeunesse était morte sur les champs de bataille. On reniait les romantiques, on leur imputait la débâcle de 1863.

L'école positiviste de Varsovie, fondée d'après les théories de Darwin, Büchner et Comte, professait, dans ces conditions dures et hostiles, le programme du travail dit organique. C'est l'époque où se développa la nouvelle prose polonaise. La poésie était devenue presque barbare, surtout quand on la compare à celle des romantiques. Les écrivains de cette école dite positiviste avaient un précurseur qui, tel un Conscience en Belgique, initiait le public à la lecture. C'était J. Kraszewski.

Kraszewski (1812-1887), durant sa vie laborieuse, a écrit toute une bibliothèque de romans et y a raconté l'histoire de la Pologne. Il a appris aux petits bourgeois à lire les livres polonais au lieu de s'endormir sur des traductions de P. de Cock et consorts.

L'école de prosateurs de Varsovie reniait dédaigneusement l'idéalisme des romantiques. Les écrivains de cette école varsovienne voyaient dans l'industrialisation du Royaume de Pologne le salut suprême. « Soyons riches », disaient-ils, « soyons instruits, tout le reste c'est de la métaphysique inadéquate aux buts de la vie ». L'admirable écrivain M. A. Swietochowski (né en 1849), dont la prose, soigneusement construite et ciselée, est devenue classique, prêchait un autre idéal, d'une humanité vague et élevée, dépourvu des qualités de race et de milieu, conçu théoriquement, *à priori*.

L'autre prosateur de cette période, n'appartenant pas aux courants littéraires qui se disputaient l'hégémonie, H. Sienkiewicz, influencé par les lettres françaises, a trouvé vite son juste milieu. Après quelques splendides nouvelles, dans lesquelles il consacrait la beauté et l'admirable et sobre plasticité de son style au problème de la

vie des pauvres paysans maltraités par les oppresseurs étrangers, il changea de direction. A l'instar de C. Lemonnier en Belgique, il eût pu, cependant, devenir l'éducateur de toute une école de jeunes écrivains. D'un côté, Sienkiewicz évoqua, dans sa Trilogie, l'histoire du passé, avec un art merveilleux mais semblable à un narcotique qui grisait la conscience, faussait la vérité en divinissant la férocité farouche de la noblesse, et endormait le bon sens historique de la nation. D'autre part, dans ses romans de mœurs, il ne sut observer que la bourgeoisie la plus banale. Sienkiewicz a décrit celle-ci sans s'apercevoir du côté ridicule et mesquin de ses personnages; il l'a fait avec toute la bonne foi de son dogmatisme qui apparaît dans ces héros « sans dogmes ». Si on voulait juger la vie polonaise, même la vie religieuse d'après l'œuvre de l'auteur de *Quo Vadis*, sans s'occuper des autres écrivains qui produisaient en même temps que lui, — comme Boleslas Prus (1847-1912), penseur profond d'un talent et d'une fantaisie remarquables, digne d'être placé à côté de Tolstoï; Marie Konopnicka (1846), Adolph Dygasinski, *animaliste* (1839), d'une intuition égale à celle de Kipling, et tant d'autres, moins doués — on aurait une impression bien faible et bien terre à terre de la vie polonaise. Il semblerait que tout fût oublié, les paysans, les ouvriers, l'esclavage et le passé tragique.

C'est à la génération qui est arrivée, aujourd'hui, au sommet de l'activité, c'est au contact que cette génération a su nouer avec les idées toujours larges et humanitaires de l'occident et avec les littératures étrangères, surtout celle de la Belgique, qu'appartient l'honneur de régénérer cette atmosphère créée par Sienkiewicz, doucement béate et somnolente.

* * *

C'était le temps où florissaient Wagner et Nietzsche en Allemagne et où commençait à se développer la jeune école littéraire en Belgique. Un esthète polonais, M. Miriam, par ses travaux approfondis sur la nouvelle école belge, par ses traductions étonnamment justes et belles, nous a appris les beautés de Maeterlinck, de Verhaeren et de van Lerberghe. D'autre part, Stanislas Przybyszewski, jeune écrivain, qui commença sa splendide carrière par des écrits en langue allemande, nous a mis au courant

de la féconde fermentation d'esprit qui se faisait jour en Allemagne. A ses débuts, Przybyszewski fut à la tête du jeune mouvement littéraire allemand qui comptait des écrivains comme Joh. Schlaff, J.-O. Birnbaum, R. Dehmel, etc., assemblés à Berlin.

Tandis que les « académiciens pondérés » suivaient leur route insipide, les jeunes s'éprirent de tout ce qui dans la littérature de ce temps était nouveau et révolutionnaire. Après avoir accepté le *mare tenebrarum* de Maeterlinck, munis de l'admirable exemple du vers libre de Verhaeren, tenus au courant par l'inoubliable intermédiaire de M. Miriam de tout ce qui se passait dans l'informelle et rebelle Europe littéraire, la jeune Pologne entra dans la vie avec une belle audace batailleuse.

Cela commençait, comme septante ans auparavant, quand Mickiewicz faisait ses premiers essais, comme toujours, par une révolution dans la forme.

On se groupait autour du journal littéraire *La Vie*, à Cracovie. Dans le vieil et bel encadrement de l'ancienne capitale polonaise, — sorte de Bruges slave, — pleine de souvenirs, admirable par l'architecture resplendissante de la Renaissance polonaise, la nouvelle école se développa très vite. A côté de toute une pléiade de poètes, — car la poésie prenait de nouveau le pas sur la prose, — à côté de poètes très doués, très soignés et d'un style original, comme Tetmajer, Rydel, Brzozowski, Staff, Zulawski et tant d'autres, s'affirmèrent profondément les trois personnalités de cette école néoromantique, dite « décadente », par opposition à celle des conservateurs. Les trois coryphées de l'école étaient MM. Przybyszewski, Jean Kaspro-wicz et Stanislas Wyspianski.

Przybyszewski, né en 1868 de parents pauvres et religieux, bercé dès son enfance, sur cette terre de Kujawy, « vaste et large comme les gémissements des cloches », après ses études médicales, participa au mouvement socialiste polonais. Un peu plus tard, il se consacra aux lettres. C'est lui qui fut le théoricien de la nouvelle école. Il prêchait la liberté absolue de l'expression et de la forme, basant cette liberté sur l'âme humaine, qui participe à toutes les émanations essentielles de la vie, en dehors de toute morale, en dehors de toutes conventions esthétiques. Cette âme est pour Przybyszewski strictement

personnelle et, en tant que créatrice, immortelle. Les lois qui la régissent ne s'expliquent pas par les données des sens. Elles sont inconnues. Elles gisent, tel un trésor caché dans l'inconscient et l'initié, l'artiste, seul peut les découvrir. Plus l'âme est libre, dégagée de l'intérêt passager du temps et de l'espace (encore des fictions ou plutôt des résultats de la volonté humaine) plus elle est spontanée, libre, près de l'absolu. Mais le problème de finalité, dans cette conception, où se trouve-t-il ? Il n'existe pas. *Homo sapiens* pour Przybyszewski c'est un champ de lutte constante et, avec le progrès de la civilisation, de plus en plus atroce entre l'aveugle instinct vital et l'intelligence. C'est dans cette contradiction que germe le principe du drame de Przybyszewski qui, incapable d'une synthèse plus large, peu soucieux du problème du travail humain et de toute conception historique de la vie, n'était pas en état de créer la tragédie.

La théorie esthétique-philosophique de Przybyszewski, influencée par la philosophie de Schopenhauer et de Nietzsche, — ce dernier pris trop à la lettre dans tout ce qu'il écrivait contre ses concitoyens-philistins, — était, comme toute théorie ou parti-pris en art, discutable ou même dangereuse pour la jeune école. Mais ce qui était indiscutable, sain et vivifiant, c'était la vigueur jusqu'ici inouïe, le splendide éclat de la forme, enfin tous les éléments émotionnels avec lesquels Przybyszewski défendait sa thèse. Son style est en parfait accord avec sa pensée. Les états d'âme les plus obscurs, les plus indéfinissables, y sont analysés avec une vérité déconcertante. Dépouillé de tout ce qui est passager, accidentel, plongé dans les extases de son imagination « sous la pluie des étoiles, dans les arcs-en-ciel de la vision, sur le seuil de l'Introuvable », Przybyszewski souffre pour l'Absolu et l'aime.

« Je t'aime, dit-il, comme mon art. Je t'aime comme tout mon passé immémorial, je t'aime comme le souffle de ma terre natale, comme l'enivrement et l'extase des contemplations d'église. Parce que tu es mon printemps fleuri, la fierté de ma puissance, le pressentiment écarlate de l'aube matinale, l'inquiétude tremblante de la naissance du jour. Et je t'aime encore, toi qui m'as donné la souffrance et l'angoisse ! Angoisse qui marie les pensées du Créateur, qui jette les mains vers Dieu, angoisse qui

absorbe le cerveau par la passion de connaître, toi qui m'as donné la douloureuse mélancolie d'Être, — éternelle inquiétude et volupté. »

Tout autre est dans son vers libre ou dans ses poèmes d'une grandeur biblique, M. Jan Kasprowicz (né en 1860). Comme Przybyszewski, fils de la terre de Kujawy, donc d'origine paysanne, après des études à l'Université de Leipzig et de Breslau, il prit part au mouvement populaire. Le commencement de sa carrière littéraire est imprégné fortement de ses convictions sociales. Mais avec le temps, l'œuvre de Kasprowicz s'approfondit et nous fait voir les problèmes essentiels de son âme et de sa race. Une vaste science, une ample connaissance des littératures étrangères — M. Kasprowicz est actuellement professeur de littératures romanes à l'Université de Lemberg — n'ont rien tari de sa spontanéité primitive et ont même rehaussé davantage le vol grandiose de son talent. Dans ses *Hymnes*, il atteint des hauteurs inexplorées depuis les grands romantiques. L'âme du peuple, profondément juste et humaine, parle par la voix de Kasprowicz, pose les questions éternelles au « monde mourant » et, avant tout, cette question qui semble germer au fond de toute connaissance humaine: celle de la Justice. Paysage sincèrement aimé, vécu, si j'ose m'exprimer ainsi, rendu avec un art vigoureux et farouche. Les croyances du peuple droit et malheureux sont les témoins devant lesquels le grand poète discute, avec son âme, le salut de l'humanité.

« La détresse est partout », chantera-t-il un jour, « détresse dans l'amour, détresse dans la souffrance . » Mais quand même, malgré la conviction que le Mal règne partout, que Dieu lui-même l'a créé, le poète ne désespère pas. Il semble quitter pour toujours le combat pour les vérités sociales, il descend dans le tréfond de son inspiration spontanée, et ici, il trouve la vérité suprême : l'homme doit lutter, doit souffrir, parce que la lutte et la souffrance ne font qu'augmenter sa force, c'est-à-dire l'amour.

En signalant plus haut les influences des littératures étrangères qui stimulaient le développement de la jeune école, nous n'avons pas parlé de facteurs plus profonds qui agissaient dans la vie polonaise elle-même. Il est vraiment curieux de constater que le plus bel élan de

style et de forme, que la plus grande et la plus énergique beauté de la nouvelle école, surtout dans le commencement de son activité, nous sont venus de la partie la plus opprimée de la nation, la plus menacée dans son développement et dans sa tradition nationale, c'est-à-dire du paysan polonais resté sous la brutale domination du « Kutturkampf » des Prussiens.

Le même phénomène de résistance, de réaction contre la pression étrangère et hostile, nous l'observerons facilement dans les trois parties de la Pologne partagée. Parallèlement à l'attaque de la commission dite colonisatrice des Prussiens (ses travaux consistent à spéculer sur le prix de la terre et à arracher celle-ci par tous les moyens possibles aux Polonais), nous voyons se développer, en Posnanie et en Silésie, l'admirable mouvement de coopération des paysans. Parallèlement aux lois draconiennes édictées contre la culture nationale (interdiction d'employer la langue polonaise dans la vie publique, etc.), nous voyons sur cette terre envahie surgir deux admirables poètes issus du peuple et qui vont renouveler la forme et l'esprit de la jeune école littéraire.

Nous apercevons le même éveil de forces dans le Royaume de Pologne (sous la domination russe). Ici, le pays s'est industrialisé avec une rapidité étonnante. Les capitaux étrangers, attirés par le colosse dont le régime despotique exclut toute initiative autochtone, envahirent fatalement le pays. Le paysan, écrasé par les impôts (le Royaume de Pologne paye 8 millions de roubles pour l'impôt du fonçage, tandis que la Russie européenne ne paye que 5 millions), privé de toute éducation sérieuse, se trouve dans une situation désespérée. L'ouvrier, mis dans l'impossibilité de s'associer, toujours menacé par des associations russes qui jouissent chez nous de privilèges extraordinaires, submergé par des flots d'alcool monopolisé, fléchit sous le fardeau de cette existence infernale. La répression, qui règne dans les domaines politiques et économiques, règne aussi dans la sphère des beaux-arts, des lettres, des études historiques, enfin, dans toute la vie intellectuelle. Eternelle Argus, la censure veille continuellement, et punit toute pensée un peu hardie et un peu fière.

E pur si muove !... Swietochowski, Sienkiewicz, même

Boleslas Prus, semblent passer à côté de cette détresse, et flottent délicatement à la surface. Mais d'autres viennent, qui aiment la nation dans l'angoisse de son existence, dans l'âpreté du travail. Cet amour profond les libère des influences étrangères; cet amour les oblige de chercher intrépidement dans le cœur blessé de la nation l'expression unique, qui serait la traduction de la vie blessée et outragée.

Les temps ont changé. La foi romantique n'existe plus. Le messianisme polonais est complètement décrépité. La Pologne, Christ des nations, a sombré dans la pratique de la vie. Ceux qui viennent, se penchent sur l'abîme de la détresse des pauvres. Ils vivent parmi eux. Ils sortent d'eux.

Waclaw Sieroszewski, représente parfaitement le type de ce courant. Né en 1858, humble pratiquant des simples et rudes métiers, condamné à la peine d'expulsion, comme un des promoteurs du mouvement ouvrier, Sieroszewski resta plusieurs années en Sibérie et s'y distingua par ses recherches ethnographiques. Son style simple, vigoureux, limpide et sonore, dénué de tout lyrisme superficiel, son grand amour de la nature, ont pris un vol superbe dans ses romans et surtout dans ses romans de voyage. Sieroszewski envisage les problèmes de la vie, comme un lutteur qui s'engage dans un combat difficile, mais sain et reconfortant. Il est convaincu qu'il vaincra. Cette conviction, cette force, qui se cachent chez lui sous chaque vision, dans chaque paysage, dans chaque mot, dirai-je, se transforment, enfin, en une foi profonde, consciente des difficultés et des dangers, mais, cependant, héroïquement calme et virile. Cette foi, cette assurance dans la force, baignent tout ce qu'il décrit et lui permettent de voir tout dans un état dynamique, dans une direction vers la victoire certaine. Écoutons M. Sieroszewski quand il regarde la forêt antarctique :

« C'est plutôt, dit-il, le cimetière, car vraiment il s'y trouve plus de troncs abattus que de cimes vivantes tournées vers le ciel. Oui, c'est un champ de bataille. Ici, se déroule la lutte féroce et impitoyable entre les ouragans, entre la terre stérile et la forêt. De nombreux lutteurs sont abattus, mais la forêt ne désarme pas, témoins les rejetons qui poussent entre les broussailles. Avides

de soleil et d'air, sûrs de leurs droits, ils écartent largement leurs petites pattes poilues, ils remontent les bouts frisés des petits rameaux mauves, sur les troncs abattus et sur d'autres qui meurent dans l'ombre. Un temps viendra où ils mourront à leur tour d'une mort subite, mais non vaine. Quand la décomposition et la pourriture des morts enrichira la sève de la glèbe, germeront les nouvelles générations, multiples, fortes et saines. Par leurs forces réunies, elles feront changer le climat, elles absorberont l'humidité, arrêteront les ouragans, amélioreront et réchaufferont la glèbe. Et alors, à la place où les premiers combattants sont tombés autrefois, humbles et sans espoir, grondera la forêt verte et puissante, capable de résister contre toutes les tempêtes! »

Avec cette conception de la vie et de la lutte, naît aussi la profonde responsabilité de l'art dans la vie.

La nouvelle école de Cracovie ne pouvait pas se rendre compte de cette responsabilité. Elle était, comme nous l'avons déjà vu, trop absorbée par les problèmes d'esthétique et de métaphysique. Elle a brisé l'admirable conception du style de Sienkiewicz, pour chercher plus profondément dans les trésors de la langue et de la pensée.

Avec la nouvelle forme de style, naît encore la conscience historique de l'art en face de la vie nationale. A vrai dire, elle y fut toujours à l'état latent. Il a suffi qu'on se dégrise un peu des mots, des philosophies positivistes, des programmes conservateurs plus ou moins fades et déshonorants ; il a suffi qu'en haut ou en bas, dans l'une ou l'autre classe de la société, quelque chose se gâte, pour que la responsabilité envers l'histoire, envers ce passé toujours présent se réveille ; il a suffi de cela pour que le Polonais, de même qu'en 1830-31, regarde les yeux de sa Patrie mangés par les larmes et jamais consolés.

C'est à Stefan Zeromski qu'incombait cette charge honorable et lourde. L'égrégor des lettres polonaises l'a portée, pesante comme une croix de granit, devant le jugement de la conscience internationale.

Né en 1864 à Kielce (Royaume de Pologne), dès le début de son apparition dans la littérature il commença à scruter, tel un juge sévère, la conscience de sa génération. Muni d'une vaste culture historique et philosophique, doué d'un talent exubérant et toujours en progrès,

connaissant comme, peut-être, personne, aujourd'hui, la langue polonaise et sa syntaxe, il a compris parfaitement le moment historique de la société qu'il va dépeindre. Son œuvre commence par le raccourci magistral de la situation dans laquelle se trouvait la société après la chute tragique dans la révolution de 1863. Les hommes qui n'ont pas perdu leur foi dans une vocation plus noble et plus fière que celle de l'« enrichissons-nous », qui tâchent d'élaborer de nouvelles et plus justes formes d'existence sociale, sont dans cette société des « Sans-Abri ».

On dirait qu'au cours de son œuvre, Zeromski cherche à deviner, par son intuition poétique, le caractère substantiel de l'âme de sa nation. Après avoir décrit dans son roman célèbre *Les Cendres*, l'anabase des légions polonaises sous Napoléon, après avoir chanté la vigueur intrépide de nos aïeux qui parcoururent toute la terre et, croyant la libérer, pensaient libérer aussi leur Patrie ; dans un exposé revêtu fièrement des plus belles formes d'un poème historique en prose, *Le Chant de Hetman*, il semble avoir découvert le péché originel de l'âme polonaise : Confusion entre l'amour du moi, trop exubérant, de ce « moi » qui empêche de se fondre dans un « moi » d'un ordre plus élevé, dans un « moi » national. Ici, nous touchons à l'antinomie de l'égoïsme et de l'amour nationaux qui perdura pendant des siècles. Ici, nous observons le conflit de la liberté sans bornes avec l'éternelle sujétion de la vie sociale (1).

Les grands problèmes des Romantiques, chez ce vaste néo-romantique Stefan Zeromski, ne sont pas résolus, mais ils sont posés tout autrement. Zeromski ne sait pas choisir entre sa conscience historique et la soif d'individualisme de l'homme moderne. Il sait que pour sauver

(1) Dans cet exposé bien sommaire nous passons bon gré mal gré à côté d'un des plus grands romanciers, Wladislaw Reymont. Au point de vue auquel nous nous plaçons Reymont, « Homère » des paysans polonais, quoi qu'il joue un rôle des plus éminents dans notre littérature, n'ajoute, cependant, pas grand chose.

Les cadres trop restreints de ce travail ne nous permettent pas d'approfondir d'une manière suffisante les œuvres d'un poète et écrivain remarquable, symboliste digne des grands romantiques : Tadée Micinski ; du romancier très personnel d'une large philosophie, Waclar Berout ; des romanciers du genre de Zeromski comme Strug Davidowski ; des satiristes Weyssenhof, Lemanski et Nova Czynski.

la cause nationale il faudrait concentrer toute l'énergie sur un point. Mais d'autre part, la vie moderne est là pour solliciter cette énergie, pour la tenter et pour la distraire. Dans un de ses derniers romans, *Histoire du Pêché*, il nous montre la vie moderne qui brise une belle existence de jeune fille. Eve (c'est le nom de l'héroïne), admirablement douée par la nature, très belle, d'une intelligence, ou plutôt d'une sincérité d'âme étonnante, trahie par son amant, trahie par son amour lui-même, exploitée ignoblement par les brigands chics des grandes routes de l'Europe capitaliste, tombe de plus en plus bas. Partout où elle apparaît, elle suscite la cupidité des appétits féroces. C'est précisément la richesse extraordinaire de sa nature, sa beauté et sa fierté, qui la perdent. Et, enfin, cette Eve, qui pouvait devenir aussi sainte qu'elle est devenue prostituée, meurt sur le chemin néfaste des hasards obscurs, en voulant sauver ses deux meurtriers, son premier amant-gentleman et son dernier amant-apache...

Il nous est impossible de juger toute l'œuvre de Zeromski. Elle n'est pas finie. On ne sait pas ce que nous donnera encore le maître. En tous cas, si on rachète les péchés du passé national par la vision et la souffrance d'un grand poète et d'un grand penseur, Stefan Zeromski les rachète entièrement par son œuvre.

Pour le moment, il domine la pensée nationale, qui se traduit chez nous le plus librement dans les arts et les belles lettres, étant donné que les conditions anormales de la vie nous empêchent de diriger notre énergie vers les autres domaines de l'activité sociale.

Cette dernière liberté dont jouit le peuple dans son esclavage, cette liberté dans l'art, n'est pas en fin de compte sans danger pour le développement de notre littérature. Naturellement, il n'en découle pas qu'on devrait la supprimer, mais, au contraire qu'on devrait en jouir dans les autres domaines de l'activité. Cette liberté (hélas! elle aussi, bien relative) est dans un certain sens dangereuse et humiliante. Dangereuse, parce que trop souvent elle attire des gens découragés par les difficultés qui se rencontrent partout ailleurs, et crée une espèce de *sclavi saltantes*. Humiliante parce qu'elle démontre que tout de même tout ce qu'elle dira *ici* n'est pas dangereux *là-bas*,

que tout ce qu'on écrira n'a pas de rapport véritable avec la vie réelle.

C'est précisément contre cette espèce de *sclavi saltantes*, contre cette mentalité qui, si j'ose m'exprimer ainsi, transposait tout en des problèmes esthétiques, que s'est élevé le plus grand poète de la jeune génération, digne d'être placé à côté de Mickiewicz, Stanislaw Wyspianski.

Nous l'avons mentionné plus haut, et, à dessein, nous n'en avons rien dit dans le cours de cette étude. C'est parce que Wyspianski, quoique le plus grand, quoique marchant la main dans la main avec Przybyszewski et Kasprowiez, surtout dans le commencement de sa carrière, au fond n'appartient pas à une école et n'est pas le produit de son temps. Wyspianski est hors des influences du temps, comme le sont les génies dans lesquels se reflète l'âme de la nation, comme le sont les génies qui, héroïquement, par une espèce de divination, poussent l'Esprit de la nation vers des sommets jusque là inaccessibles.

* * *

Nous avons parlé plus haut de la répression, féconde en œuvres, dans les trois parties de la Pologne partagée. En Posnanie, nous voyons les fils du peuple raviver la nouvelle école par un immense amour de la terre natale; dans le Royaume de Pologne les problèmes sociaux et le problème du Passé, se posent avec la plus grande netteté. Enfin, en Galicie, qui jouit d'une large autonomie, nous rencontrons chez Wyspianski la synthèse nationale qui s'opère dans sa poésie.

Wyspianski, pour le caractériser en quelques mots, est un homme absolument libre, comme l'étaient les héros de l'action ou de la pensée. Rien ne pourrait le briser. La grandeur, la force, la gloire ne font qu'un chez ce titan qui, doué d'un sens d'intuition historique étourdissant, peintre génial de naissance (il est en peinture élève du maître J. Matejko et un des plus grands maîtres de l'école de peinture polonaise), doué d'un remarquable talent musical, a vaincu par son génie poétique et par sa perspicacité prophétique les remords du passé. Dans son jugement de la génération contemporaine, Wyspianski est beaucoup plus dur que Zeromski, et que tous les autres. Mais, tandis que ceux-ci, et même Zeromski, tombent sous l'écrasant

fardeau de l'histoire en conflit avec le développement retardé de notre vie contemporaine, Wyspianski synthétise l'un et l'autre dans une suite ininterrompue d'œuvres logiques, nécessaires, marquées d'une finalité triomphale. Tandis que pour Zeromski il y a des péchés, pour Wyspianski le péché n'existe pas. Les héros ne peuvent pas pécher, ils luttent; ils peuvent être écrasés dans le conflit, mais ils ne sont jamais vaincus par eux-mêmes. Ainsi l'âme héroïque renaît toujours. Elle renaît à travers toute l'histoire (Wyspianski est à ce point de vue pour l'histoire de la Pologne ce qu'était Shakespeare pour celle de l'Angleterre) en créant ce qui, dans l'autre conception de la vie et même dans celle de Zeromski, n'était pas possible, en créant la tragédie nationale. La liberté absolue, qui trouve dans Wyspianski son héros, crée la vraie tragédie de l'histoire. Les personnages historiques se transforment sous le souffle du poète, en des mythes réunissant le passé et en même temps les croyances que le passé a laissées dans la vie. La liberté absolue permet à Wyspianski de s'envoler haut, très haut, vers les sommets des destinées nationales, là où souffre depuis un siècle l'Aigle blanc ensanglanté. Par sa voix héroïque, Wyspianski fait revivre l'Oiseau; il le pousse vers les ciels futurs, afin que l'Oiseau symbolique (1) vole et plane toujours plus haut.

JULES KADEN.

(1) L'Aigle blanc figure dans les armes de la Pologne.

LES TROIS PUCELLES

Pièce en un acte, en vers.

PERSONNAGES :

THYL, le poète.

JAN.

MANNEKEN.

LE FOU.

LE BAILLI.

GISELE.

PRIMA

SECUNDA } Pucelles.

TERTIA }

HOMMES et FEMMES DU PEUPLE, ARCHERS, etc....

La lisère d'un bosquet côtoyant un verger, semé de boutons d'or, jonquilles et pâquerettes. Des arbustes chargés de fleurs, roses sauvages et aubépines. Dans le fond, un tertre élevé. Sol accidenté et chargé d'herbe drue. Un coin d'horizon apparaît, où se dessine la Cité, dominée par son beffroi. C'est la tombée du jour et les rayons du soleil pâlisant épandent sur toutes choses un clarté rosée.

SCENE PREMIERE

PRIMA — SECUNDA — TERTIA

(A travers les frondaisons, un chant frais et perlé se fait entendre et lentement se rapproche.)

LES TROIS PUCELLES (*chantant*)

Sous les taillis ombreux, viennent les trois pucelles,

Mêlant la grâce à la candeur.

De la ville prochaine, elles sont les plus belles

Les trois pucelles, les trois sœurs !

L'UNE D'ELLES

Nos pieds légers, parmi la mousse,
 Nous portent lentement vers le pré reposant
 Dont la verdure fleurie et douce
 Sera, pour nos corps las, un tapis odorant.

ENSEMBLE

Sous les taillis ombreux, viennent les trois pucelles,
 Mêlant la grâce à la candeur.
 De la ville prochaine, elles sont les plus belles
 Les trois pucelles, les trois sœurs !

(Elles apparaissent, enlacées, à la lisière du bois, dont elles écartent un panneau de verdure. Puis elles dénouent, d'un geste lent, les liens légers qui unissent leurs doigts et rapprochent leurs corps.)

PRIMA

Nous y sommes. Voici cet endroit tant aimé
 Dont nous avons souvent savouré tout le charme.
 L'herbe est folle et tentante et l'air est embaumé
 Par ces fleurs...

SECUNDA

En leur sein, il est resté des larmes
 Que la rosée en pleurs y versa ce matin.

TERTIA

J'entends le bruit léger d'une source. Elle glisse
 A l'ombre d'un buisson d'aubépine...

PRIMA

Ah ! le mutin !

Vite, mes sœurs, venez voir cet oiseau qui lisse
 Son corps menu, là-haut, sur cette branche. Hélas !
 Il est trop tard ; il fuit effarouché...

SECUNDA

Bien d'autres

Nous ferons fête !

TERTIA

Moi, j'arrête ici mes pas.

Je suis lasse. Arrêtez également les vôtres
Et tressons pour nos fronts des guirlandes de fleurs.

(Elles s'assoient sur l'herbe, à l'ombre des arbustes, et cueillent à ceux-ci et parmi le pré vert, les fleurs dont elles feront des guirlandes.)

SECUNDA

Quel calme et quel repos dans ce lieu solitaire !
La ville n'est pas loin mais nul homme, mes sœurs,
Ne rôde autour de nous...

TERTIA

Absence salutaire...

SECUNDA

Qui nous donne la paix, car l'homme est l'ennemi !
De désirs monstrueux son vil regard s'enflamme
Dès qu'il nous aperçoit...

TERTIA

...à moins que, de dépit
De nous voir refuser, pucelles, d'être femmes,
Stupide, il ne ricane...

PRIMA

Eh ! le mordant débit !
Quelle mouche vous pique ? Etes-vous bien certaines
Que l'homme est si méchant et toutes trois, un jour,
Ne connaissons-nous point les faiblesses humaines
En sacrifiant à...

SECUNDA

Qui donc ?

TERTIA

A quoi ?...

PRIMA

...L'amour !

SECUNDA

En attendant qu'il vienne, on nous traque, on nous blesse !

Tantôt, c'est la Cité qui nous jappe aux talons,
 C'est la foule qui rit et qui suit, en liesse,
 Notre groupe enlacé, tandis que nous allons
 Par la ville. Tantôt, féru de son pécule,
 C'est le richard cossu qui nous offre son or,
 Ou bien le jeune fat sans esprit, ridicule,
 Qui croit toucher nos cœurs en s'en moquant d'abord !

TERTIA

C'est bien cela !

PRIMA

Qu'importe, ô folles que vous êtes !
 La Cité, croyez-moi, n'en respecte pas moins
 Notre trio fameux en son âme secrète
 Et les richards sans cœur, elle a toujours pris soin
 De les mettre au rancart... avec les fats...

SECUNDA (*songeuse*)

Peut-être !

TERTIA

Voici que ma guirlande est faite. Est-elle bien
 Comme cela ?

PRIMA

Charmante !

SECUNDA

Et la mienne ? De hêtre
 Je l'ai mêlée.

PRIMA

Et moi, j'ai serré par un lien
 Ces quelques fleurs du pré, boutons d'or et jonquilles !

(Une rumeur au loin. Des voix d'hommes et de femmes. Exclamations mêlées de rires. C'est la meute. Elle approche et grandit, précédée d'un bruit de grelots agités. Craintives et émues, les pucelles ont laissé choir les chaînes fleuries dont elles allaient s'orner.)

PRIMA

C'est la foule qui vient...

SECUNDA

Adieu notre repos !

TERTIA

Elle nous cherche, pour nous traîner vers la ville
Et le Fou, devant elle, agite ses grelots.

(Unissant leurs terreurs, elles se serrent l'une contre l'autre.)

SCENE II

LES PUCELLES — LE FOU — HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE

LE FOU

Je vous l'avais bien dit ! Voici nos trois pucelles.

UN HOMME DU PEUPLE

Oh là, jeunes beautés ! C'est ainsi que l'on fuit
Les murs de la Cité ?

UN AUTRE

De quitter nos ruelles
Vous n'avez pas le droit. C'est le meilleur réduit
Pour la vertu tenace...

UNE FEMME

Allons ! les mijaurées !
Il va falloir nous suivre et rentrer au bercail.

UNE AUTRE

S'en aller seule, au bois, peut rendre énamourée.

LE FOU *(riant)*

En rencontrant... le loup, on y perd... ce détail
Qui donne tant de prix au trésor que vous êtes.

UN HOMME DU PEUPLE

Et qui nous appartient à tous, gens de Brabant,
Et par droit de naissance et par droit de conquête !

UN AUTRE

Nous vous interdisons maris ou bien galants.

LE FOU

A vous trois, nous tenons ainsi qu'à nos prunelles,
Car vous êtes oiseaux si rares à trouver
Que, pour les Bruxellois, exhiber trois pucelles
Est un suprême honneur qu'il lui faut conserver !

*(Agitant ses grelots, moqueur et ricanant, il veut, de la main,
toucher l'une des vierges.)*

PRIMA (en colère)

Retirez-vous !

UN HOMME DU PEUPLE

Eh quoi, ces dames sont farouches ?
Elles ne sont donc plus du peuple, maintenant ?

SECUNDA

Vous êtes des grossiers...

TERTIA

Vos allures sont louches.

PRIMA

Seuls, vos instincts mauvais vous guident à présent ;
C'est le Fou qui vous mène, hélas ! et vous inspire.

LE FOU

Entendez-vous, manants ? On ne peut plaisanter !
Défense de toucher et, mieux encor, de rire !
Qu'on apporte une châsse, afin de transporter
Religieusement, nos déesses pudiques
Et qu'un peuple onctueux, humble et plein de respect,
Les adore à genoux, comme saintes reliques !

UN HOMME DU PEUPLE

C'est assez discuter ; il faut passer au fait.
Vous viendrez avec nous, de bonne ou male grâce...

UN AUTRE

De votre gré plutôt...

UN TROISIEME

En chantant le refrain
Que composa pour vous un fils de notre race...

UNE FEMME

En dansant une ronde...

UNE AUTRE

Et nous donnant la main !

(Une danse s'organise et serpente. C'est le Fou, brandissant son hochet sonore, qui la conduit, tandis qu'elle chante et tourne autour des jouvencelles apeurées.)

LE FOU

Il était trois pucelles,
Pucelles de chez nous.
Fière en était Bruxelles.
Amis, qu'en dites-vous ? (bis)

(Reprise en chœur.)

Fière en était Bruxelles,
Qu'en dites-vous, amis ?
C'était les trois plus belles
Jeunesses du pays ! (bis)
C'était les trois plus belles
Jeunesses de chez nous.
Et vivent nos Pucelles !
Amis, qu'en dites-vous ? (bis)

(La ronde s'est rapprochée. Celui qui la termine, agrippant au passage l'une des vierges affolées, veut l'arracher à ses compagnes. Mais l'étreinte qui les soude ne se brise pas, malgré les efforts de la bande qui, maintenant, s'est tue et violemment, tend la chaîne.)

PRIMA

Laissez-nous !

SECUNDA

Au secours !...

UN HOMME DU PEUPLE (*exaspéré*)

Vous viendrez, de par Dieu!...

(Il se détache du groupe et s'approche, menaçant. Tout à coup une rumeur surgit. Thyl, le poète, apparaît, sans armes, bras croisés. Craintivement, la foule recule, devant lui.)

SCENE III

LES MÊMES — THYL

THYL

Arrêtez, mes amis !... Peuple, je suis ton âme.
Cesse d'être brutal et déserte ces lieux.

(Aux Pucelles.)

N'ayez plus nulle crainte et calmez-vous, Mesdames.

UN HOMME DU PEUPLE

Que dit-il ?

UN AUTRE

Qui de vous le connaît ?

LE FOU

Quelque fou !

THYL

C'est bien à toi, servant de la Folie
Qu'il sied de me lancer ce mot !

UNE FEMME (*bas*)

Son œil est doux

Et pourtant, il fait peur...

THYL

C'est que l'instinct te lie

A mon regard, ô femme !

UNE AUTRE FEMME

O merveille ! Il entend
Et perçoit notre voix...

THYL

C'est qu'en moi ta pensée
A son écho fidèle et que, depuis les temps,
En l'âme de chacun mon âme est infusée.

(A la foule.)

Amis, écoutez-moi ! Tantôt, l'instinct vulgaire
Animait vos propos et vos gestes grivois.
Mais, sous la couche épaisse où, modeste, elle enserre
Son rayon de beauté, je la sens, je la vois
La fleur du populaire et veux qu'elle surgisse...

LE FOU

Quelle est cette chanson ?

UN HOMME DU PEUPLE

Quels étranges propos !

THYL

Mais, pour l'épanouir, l'heure n'est point propice,
Car, en vous, règne encor le bruit creux des grelots.
Il faut que votre cœur se retrempe en la foule.
Allez ! quittez ces lieux ; regagnez la Cité.
Thyl, le poète, avant qu'un jour entier s'écoule,
Vous reverra. Sa bouche aura les mots sacrés
Par quoi s'éveilleront vos fibres assoupies.
Le sentiment fera des miracles nouveaux
Et chacun d'entre vous tendra des mains amies
Vers la chaste beauté de ces corps virginaux !

(La foule s'éloigne.)

UN HOMME DU PEUPLE

Il dit des mots obscurs et qui, pourtant, imposent...

UN AUTRE

C'est un magicien !...

UNE FEMME

Non, peut-être un sorcier !

LE FOU

Un simple fou, vous dis-je, et pour qui je propose
D'ouvrir le cabanon !...

UN HOMME DU PEUPLE

Ensemble, allons prier
Le bailli d'éclaircir ce mystère...

UN AUTRE

Et qu'en armes
Il vienne, avec ses gens, quérir ce raisonneur !THYL (*à part*)Pauvre peuple, éternel aveugle ! Tu t'alarmes,
Et tu crains celui-là qui veut ton seul bonheur !...

SCENE IV

LES PUCELLES — THYL

(Confiantes, les Pucelles se sont levées et s'approchent de Thyl.)

PRIMA

Reçois notre merci, jeune homme ! Ton courage
Préserva nos pudeurs d'un douloureux affront.

SECUNDA

Daigne accepter ces fleurs, comme un timide hommage

THYL

Non ! J'aime mieux les voir entourer votre front
Et que vos trois beautés s'ornent d'un diadème.

(Elles obéissent.)

TERTIA

D'où vient que vos désirs sont des ordres pour nous
Et quel est le secret de ce pouvoir suprême
Emanant de vos yeux ?...

PRIMA

Pourquoi, léger et doux,
Chaque mot dit par vous charme-t-il notre oreille ?

SECUNDA

Et d'où vient le repos où dorment nos candeurs
Et fait qu'aucune crainte en nous-mêmes ne veille ?

THYL

C'est que je suis votre âme à vous aussi, mes sœurs,
Et l'esprit de la race en moi se fait entendre :
C'est lui seul qui m'inspire et parle par ma voix.
Puissant comme le monde, il est farouche ou tendre,
Espiegle ou généreux, rieur ou plein de foi.
Il chante la beauté, la nature, les hommes,
L'amour et le soleil, les guerriers et les dieux,
Le travail et la paix, le pays dont nous sommes !
Il blâme le méchant, se rit du vaniteux,
Méprise le sceptique et dédaigne le riche ;
Mais il est fraternel pour le souffre-douleurs
Et, sous le troit de chaume où, nourri d'une miche,
Le misérable abrite humblement ses malheurs,
Il apporte le baume exquis de la féerie,
Du rêve et de l'oubli !...

PRIMA (*émue*)

Dis encor, jeune dieu !

THYL

Et cet esprit qui parle ou chante ou pleure ou crie,
 J'en suis l'écho sonore, en tout temps, en tout lieu ;
 Je suis le pur miroir de la douce patrie,
 Marqué par le Destin pour toute éternité,
 Car l'Esprit ne meurt pas et, vieux comme la terre,
 Il ne pourrait finir qu'avec l'humanité !...

SECUNDA

Mais veux-tu dévoiler ton secret, le mystère
 De ta force ?...

TERTIA

Oui, quel est, chevalier du Destin,
 Le don qu'il t'octroya, qui dans tes yeux rayonne
 Et qui nimbe ton front de l'éclat du divin ?

THYL

Je suis poète ! J'ai la faculté, mignonnes,
 D'exprimer ce qui sourd du monde des vivants
 Et les trésors latents des beautés enfermées.
 L'Homme, pris en lui-même, est un être impuissant.
 Il est inconscient des secrètes pensées
 Qui flottent dans le sein des choses, et perdu
 Dans l'ensemble, égaré dans l'espace et la foule,
 Parcelle d'un grand Tout qui vibre à son insu,
 Il ignore les fonds où la magique houle
 Meut les instincts cachés sous la vague qui dort !
 Moi, je suis descendu dans cette mer profonde,
 J'ai surpris son secret, recueilli ses trésors
 Et mon geste embrassa les hommes et le monde !

PRIMA

Le peuple doit t'aimer !

THYL (*tristement*)

Il ne me comprend pas
 Et me traite de fou...

SECUNDA

Qu'importe, si tu l'aimes !

TERTIA

Ceux qui font des heureux, ont pitié des ingrats.

THYL

Je ne puis le blâmer, puisque je suis lui-même !
 Et pourtant, s'il savait ce qu'à travers les temps
 Ont produit de splendeurs nos forces concentrées !
 Que de rêves ailés, que de rythmes touchants,
 Que de simples récits, de belles épopées,
 Que de contes charmants où vole l'oiseau bleu,
 Que de mythes profonds, de symboles étranges !

(Montrant la Cité, au loin.)

Voyez à l'horizon : Il est un trait de feu
 Au sommet du beffroi, qui fait briller l'archange.
 Il est là notre dieu, gardien de la Cité,
 Terrassant le dragon, image des obstacles
 Que nos pères, ici, naguère ont rencontrés !
 C'est l'âme du pays qui dressa ce miracle,
 C'est du poète Thyl qu'a surgi Saint Michel !...

(Comme à lui-même.)

Aujourd'hui, j'ai senti qu'un symbole nous manque,
 En respirant ici votre charme éternel :
 Vous êtes le fruit mûr à sortir de sa gangue...

(Le soleil, dont les rayons illuminaient la ville, s'incline et disparaît à l'horizon. Le jour baisse et la nuit, peu à peu, va étendre ses ombres. Tout à coup, le son du cor se fait entendre non loin du pré, à l'extérieur du bois. Il approche peu à peu.)

THYL

Quelle est cette fanfare en la paix qui descend ?

(Il monte sur un tertre et, la main en visière sur les yeux, il inspecte la plaine s'étendant vers la ville.)

De Jan-le-fanfaron, c'est l'annonce importune !
 Géant bourré d'écus, ce grotesque prétend
 S'imposer par la force ou grâce à sa fortune...

(Effrayées, les Pucelles se rapprochent l'une de l'autre.)

PRIMA

La peur renait en nous...

SECUNDA

Sois notre protecteur !

TERTIA

Ne laisse point souiller la Beauté que tu chantes !

THYL

Gardez, sereine en vous, la paix de votre cœur.
Quoi qu'il dise, qu'il fasse et même, quoi qu'il tente,
Ne vous alarmez point et ne dites pas mot.
J'attends notre héros bruyant et ridicule
Et je saurais mâter ce gigantesque sot !

(A suivre.)

CHARLES GHEUDE.

EN PASSANT PAR CANTERBURY

Depuis longtemps déjà, nous nous étions promis de revoir Canterbury, la très vieille ville anglaise, cette « Bruges » d'Outre-Manche, avec ses sites pittoresques, son Donjon préhistorique, ses énormes remparts d'un âge indéfini et légendaire ; surtout l'incomparable cathédrale dominant toute la ville de sa superbe masse gothique.

Et voilà que s'offre une occasion exceptionnelle : une mission inattendue m'appelant, en cette semaine de Noël — la grande fête classique et si particulièrement intime de l'univers protestant — dans ce coin exquis du monde qui s'appelle l'Île de Wight, je me décide à m'écarter de ma route, pour un jour.

Après avoir, durant une heure, sillonné les riches campagnes de Kent, où d'immenses prairies, vertes et veloutées comme au printemps, dévalent, au long de la route, en pentes gracieuses, l'express nous dépose, vers quatre heures du soir, sur le quai d'une des deux gares peu décoratives de la cité archi-épiscopale.

Dès l'arrivée, on entre en contact avec ce mouvement caractéristique des « Saturday-nights » britanniques : partout des échoppes surabondamment emplies de victuailles de toute espèce, et — en cette époque surtout — de provenances les plus diversement exotiques ; grands magasins, éclairés à profusion, où s'entassent des produits de tous noms ; et devant tout cela, une foule fiévreuse, toujours pressée, faisant, sans discussions ni commentaires, de volumineuses emplettes.

Ce mouvement dure et va s'accroissant jusqu'à dix heures à peine, pour faire place alors à un calme singulièrement contrastant : aux encombrements et aux bruits variés de la rue, succède, trop soudainement, une torpeur complète ; sur les vitrines et étalages puissamment illuminés, sur ces amoncellements de choses savoureuses et colorées se sont abattus, très vite, de lourds rideaux de fer ; et les réverbères, en s'éteignant l'un après l'autre, dans la perspective des artères brusquement abandonnées, font l'effet de larges yeux de feu clignant dans la nuit.

A présent, il ne reste rien du bruit et du chaos de

tantôt ; le silence nocturne n'est plus guère interrompu que par un pas discret de noctambule, ou le passage de quelque rare attelage attardé, dont le trot pressé des chevaux résonne sourdement sur l'asphalte...

* * *

Comment traduire cette sensation de mélancolie, si spéciale, propre aux villes anglaises, les jours de dimanche ? De notre chambre basse, au plafond blanchi, supporté par d'énormes solives de chêne brut, j'ouvre la petite croisée, aux vitres menues, par où l'air vivifiant du matin s'introduit en flots de bienfaisante fraîcheur.

Aussi loin que le regard s'étend sur l'allée des vieilles maisons, mal alignées et accroupies sous de vétustes superstructures en bois qui indiquent les façades des constructions du XV^e siècle, l'œil n'observe rien de mouvant : aucun bruit ne monte de cette artère, si animée hier ; malgré l'heure déjà avancée, la grand'rue est déserte ; portes et cloisons restent closes.

Nous irons, tout à l'heure, visiter la cathédrale, et, grâce à l'obligeante intervention du « Coroner » de la cité, un guide nous renseignera sur les particularités et détails de ce célèbre édifice historique (1).

Déjà l'on entend, comme venant d'au delà d'un horizon brumeux, un bruit émotionnant de clochettes ; leurs voix vibrantes et doucement sonores emplissent le ciel matinal de tintements clairs ; ils font l'effet, ces sons, de rester suspendus quelques instants, là-haut, au sommet de la « Bell Harry Tower » où ils s'attardent et s'entremêlent confusément, pour s'échapper ensuite et s'abattre sur la ville silencieuse, en gammes perlées, d'une troublante harmonie.

C'est l'heure de l'office solennel.

Soudain, de la rue monte une fanfare... C'est étrange, et pour le moins inattendu : au milieu de tout ce silence, cet infâme tumulte de cuivres éclate comme une profanation ; on nous dit que c'est l'armée du salut, qui, musique en tête, se rend à son « home » pour assister au service dominical.

(1) La cathédrale actuelle fut édiflée par l'archevêque Lafranc, (1070 à 1089) sur les ruines même du temple catholique offert par Ethelbert à Saint-Augustin, en 597 ; ce dernier temple fut ravagé et incendié par les Normands, en 1067.

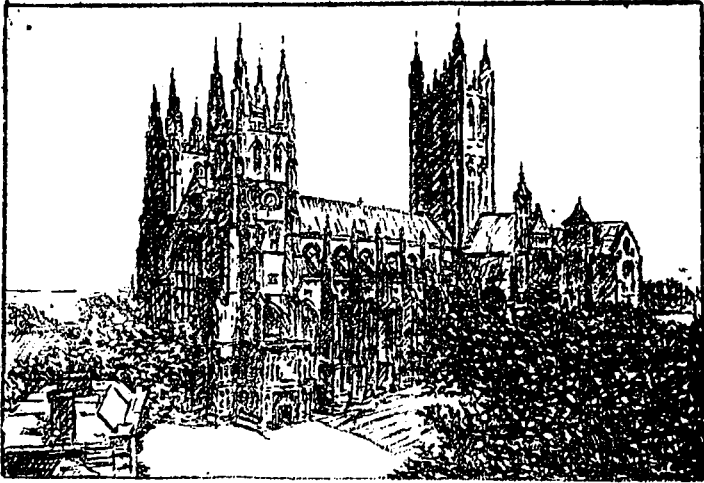
Mais bientôt, le calme est ramené, et nous apercevons un beau chat gris, explorant à son aise la grand'rue redevenue libre...

* * *

Nous voici dehors, en route vers le temple.

Il nous faut, en passant, traverser la « West Gate » la seule subsistant encore des six portes de la ville, et bâtie, au commencement du XIV^e siècle, par l'archevêque Sudbury; ses fondations, aux proportions colossales, trempent leurs pierres six fois séculaires dans le lit du Stour.

Au passage, ça et là, une porte s'ouvre, discrètement : toute une famille apparaît, endimanchée, recueillie, se rendant à l'église ; les hommes portent le chapeau haut



LA CATHÉDRALE VUE DU CÔTÉ SUD.

de forme, et tiennent ostensiblement dans la main de volumineux missels ; on se parle à peine, et à voix basse.

En contournant l'étroite « Mercury Lane », sombre ruelle aux constructions historiques, et que l'image a rendue familière, on voit, dans le fond, surgir tout à coup le célèbre portail qui précède l'entrée principale de la cathédrale, et dont le temps, inexorablement destructeur, a poli et rongé, du granit, les délicates ciselures.

Au centre de ce curieux porche, dénommé communément la « Christ Church Gate » datant de 1517, se trouvait

autrefois, dans une niche aujourd'hui vide, une statue de pierre représentant le Sauveur ; la paroi supérieure du creux était formée d'une figure allégorique du Saint-Esprit, sous l'aspect d'une colombe aux ailes déployées. Aux jours sombres des puritains iconoclastes, ravageant sans merci tant d'incomparables trésors d'architecture religieuse, la pieuse image fut arrachée à l'aide de câbles, et détruite, ainsi que le toit symbolique de la niche.

Lorsqu'on a franchi ce porche historique, nettement isolé de l'édifice, on se sent tout de suite envahi par le calme reposant d'un vaste enclos de verdure, épée de jardin clôturé contournant la cathédrale proprement dite.

Caché dans une partie de ce vert et de cette solitude, le palais archi-épiscopal dresse sa haute façade grise, à trois pignons, et ses multiples fenêtres à ogives.

Un peu plus loin, une suite de bâtiments, disposés en angle droit au fond d'une cour large et soigneusement pavée, nous met en face de la King's school, qui est la plus ancienne des écoles publiques d'Angleterre ; son origine remonte au VII^e siècle ; Henri VIII la réforma en 1541.

Devant la façade principale, toute envahie par un lierre rampant, du plus beau vert, s'élèvent, majestueux, deux arbres noirs, d'un âge inappréciable ; les multiples nids de passeraux, installés sur leurs cîmes touffues de minces branches, indiquent assez l'attrait et la sécurité de ce délicieux repaire aérien, que les cris et les jeux des écoliers ne parviennent point à troubler...

A présent, elle est vide, cette cour, et d'aspect plutôt triste, à cause de tant d'abandon et de solitude qui l'emplissent à cette heure habituelle des récréations. Pour quelques jours, d'ailleurs, cet édifice restera inoccupé, complètement : maîtres, élèves et domestiques ayant rejoint leurs homes pour partager en famille les joies intimes, traditionnelles de la grande fête annuelle.

Voici le fameux escalier Normand, donnant accès à une salle d'études de cette « Ecole du Roi », et qui conduisait jadis vers l'« Archa Nova », où, suivant l'expression de la légende, logeaient les pèlerins des premiers temps du Christianisme « ... qui, venus de toutes parts de l'Angleterre, vers Canterbury se dirigeaient principalement... »

En passant sous un portail massif et bas, on arrive au cloître ; une galerie à arceaux dentelés la précède et

communiqué, de plain pied, avec une pelouse haute et sombre, d'où surgit, çà et là, rongée, sans équilibre, une modeste pierre funéraire, évoquant le souvenir des moines savants et obscurs, Bénédictins de l'ordre de Saint-Basile, qui vécurent ici autrefois dans le mystère et le silence...

Enfin, nous aboutissons aux ruines fameuses de l'Infirmerie, en traversant la « Green Court » qui fut autrefois la grande cour extérieure du monastère.

Quelques arbres, aux branches immenses et nues font l'effet de garder l'entrée de cette cour — tels de farouches factionnaires — ; il y a huit siècles, cette infirmerie dépendait du monastère ; peu après, elle devint la proie d'un incendie mémorable, et criminel, vraisemblablement ; les murs et quelques colonnades tout noirs qui subsistent sont les vestiges de la chapelle du cloître.

Volontiers, l'on voudrait s'attarder ici, à cause de la douceur de ce lieu, l'émotion qui se dégage de ces masses de pierres tant de fois séculaires, le charme de cette verdure admirable...

Et, comme pour défier les rigueurs de la froide saison, en ce coin charmant, si propice à la rêverie, les oiseaux chantent toute l'année, blottis dans le lierre sauvage qui contourne et enveloppe les arcades disloquées, vétustes ; à la longue, cette verdure lustrée s'est tissée si harmonieusement sur tous ces vieux murs, que l'amas de ruines et les traces du feu destructeur en sont non seulement cachés, mais l'effet d'ensemble s'en trouve embelli, agréablement.

Ce matin de décembre, d'ailleurs, a tendu sur toutes ces choses légendaires et pour la plupart, sans âge précis, un ciel uniment gris qui accentue l'ombre et le calme, et renforce davantage le poids déjà énorme et impressionnant de tant de souvenirs et de luttes, tour à tour glorieux et sanglants, dont ce saint lieu fut le théâtre, depuis quinze siècles, bientôt...

* * *

Quand nous quittons ces dépendances extérieures pour entrer dans le temple, par le portail sud (1), le carillon, là-haut, a cessé son jeu troublant de clochettes.

(1) De tout temps, ce portail fut l'entrée principale de la cathédrale ; il abonde en niches et colonnettes finement ciselées, encadrant des statuettes de saints.

Au temps des vieux Saxons, tout conflit se produisant dans n'importe quelle partie du royaume, et qui ne pouvait être aplani par la cour royale, fut jugé dans ce portail.

L'office ne doit pas avoir lieu de si tôt ; mais déjà la foule a envahi la grande nef, dont les minces colonnes fuient, en flèches compactes, vers la voûte élevée, immense. Le centre est occupé par un peloton de policiers en grande tenue, portant casque, à plaque et bord d'argent.

Un flot de musique d'orgue, que l'on croit venir d'un lointain mystérieux, emplit ce grand vide.

Nous avons le temps de faire le tour du chœur et de la nef.

A chaque intersection de mur, au-dessus de lourds monuments funéraires, des trophées glorieux et des plaques de marbre avec inscriptions et légendes, évoquent des noms de braves et des faits d'armes mémorables.

Et à chacun de ces pieux mémoriaux, à l'extrémité de deux hampes de bambou entrecroisées, pendent, déchirées, rongées, décolorées, deux loques sombres : tout ce qui subsiste des belles bannières, flamboyantes de soie et de couleurs, qui précédaient autrefois, au nom de la civilisation conquérante, tant de beaux et fringants cavaliers, dans quelque charge sanglante, sous un ciel meurtrier des tropiques...

On nous fait monter les marches du transept, où se remarque, sur le côté, une grande porte dorée, large ouverte sur la sacristie ; c'est là que, tout à l'heure, les édilités de la cité viendront présenter officiellement leurs vœux de fête au cardinal-archevêque de Canterbury, pair et primat d'Angleterre.

Précisément, au bout de la nef, un ordre, bref et sonore, vient de retentir ; les policiers se redressent dans la position militaire, et s'alignent en une double file impeccable.

Il faut se ranger pour livrer passage aux autorités : Mayor en robe rouge bordée d'hermine, sheriffs et aldermen en manteaux bleus à larges parements de velours noir, et portant crosses et coussins.

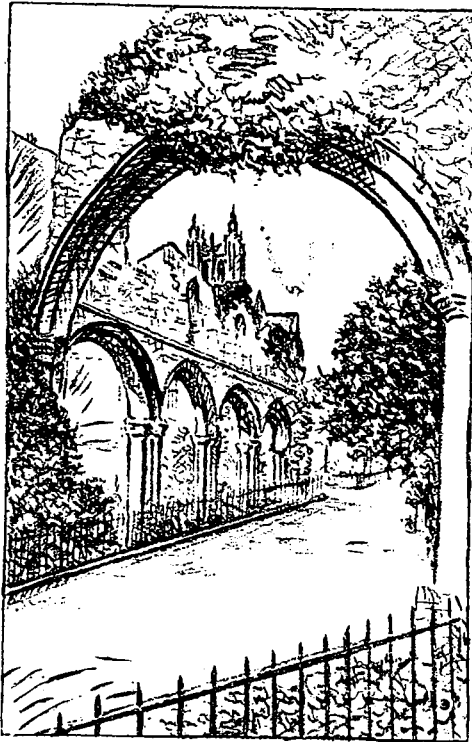
Quelle merveille architecturale que ce chœur, le plus vaste des églises du Royaume-Uni.

Le groupe franchit les hautes marches d'une des nefs latérales, et disparaît quelques instants derrière la porte d'or ; puis, les compliments échangés, le cortège, cette fois renforcé des dignitaires de l'église anglicane, du clergé et d'un nombre considérable de chantres, se reforme et se dirige vers le chœur.

La superbe voûte repose sur une rangée de puissantes

colonnes, alternativement circulaires et octogonales, toutes ornées au sommet de riches sculptures ; et, tout au-dessus, une autre profusion de colonnettes, inégales aussi de conception et de style, et qui se confondent avec d'innombrables tuyaux d'orgues.

C'est bien de là-haut, en effet, que nous arrive cette musique si mélodieusement douce; le jubé est cet assemblage



RUINES DE L'INFIRMERIE DES MOINES.

de bijoux taillés dans le chêne, et qui s'étend jusqu'au maître-autel. Au milieu, treize niches à ogives encerclent une arche qui contenait jadis les images du Christ et des douze apôtres. Ces statues non plus n'ont été épargnées par la furie destructive des terribles puritains. Voici, nous dit notre guide, en nous introduisant dans un enclos contournant le maître-autel, voici le tombeau du fameux Prince Noir, qui, à l'âge de seize ans, commandait en personne à la bataille de Cressy ;... là, au-dessus, suspendus à cette poutre, vous voyez sa cuirasse en cuir fleur-de-lysé, et son bouclier, et son casque, et son gant... Voici l'endroit où se trouvait autrefois le célèbre mémorial de Thomas-à-Becket... »

Ah, oui ! le fameux archevêque qui fut ici supérieur du

cloître, au temps de Henri II ; nous nous trouvons donc dans la curieuse « chapelle de la Trinité ».

« C'est de là-bas, dit encore le guide, que l'archiprêtre arriva, le soir du crime, à la rencontre de ses bourreaux » ; et il nous désigne, dans le fond, une porte basse et cintrée, communiquant avec le cloître.

C'était le 29 décembre de l'an 1170, au soir. Depuis longtemps, le monarque vouait au prélat de l'Eglise catholique une haine implacable ; à son entourage, il ne cessait de répéter : « Qui donc me débarrassera de ce vil (low-born) prêtre ? »

Les quatre nobles conspirateurs : Reginald Fitzurse, Hugues de Moreville, Guillaume de Tracy et Richard le Brey s'introduisirent vers cinq heures dans le même temple où nous sommes, et, depuis, appelé : la chapelle du martyr.

L'obscurité était complète ; Fitzurse qui s'était élancé à l'avant, se heurta, au bas de l'escalier, contre un des moines, et, sans pouvoir rien distinguer encore, s'écria : « Où est l'archevêque ? »

La réponse ne tarda guère : « Reginald, me voici ; je » ne suis point un traître, mais un prêtre de Dieu ; que » me voulez-vous ? »

Becket était en surplis blanc ; une écharpe couvrait ses épaules. Immédiatement il confronta ses assaillants qui l'entourèrent en criant : « Absous les évêques que tu as excommuniés ! »

Le prêtre reprit : « Je ne puis faire autrement que je n'ai fait » ; et, se tournant vers Fitzurse : « Reginald, » dit-il, d'une voix ferme, vous avez reçu de mes mains » de multiples faveurs, pourquoi entrez-vous, armé, dans » ce temple ? »

Pour toute réponse, le preux planta son arme dans la poitrine du vieillard, et s'exclama : « Tu mourras, je veux t'arracher le cœur ! » Un autre, sans doute pour venir en aide à l'archevêque, barra, d'un coup du plat de son épée, le geste de l'agresseur, et cria : « Fuis, ou tu es un homme mort ! »

Mais le primat répliqua, apparemment calme : « Je suis prêt à mourir pour Dieu et pour l'Eglise ; mais, je vous l'affirme, au nom de Dieu tout-puissant, je vous maudis si vous ne laissez mes hommes indemnes. »

Pendant que se déroulait l'horrible sacrilège, la foule,

attirée par le tumulte, se rua, indignée, dans l'intérieur du temple ; les meurtriers s'efforcèrent à traîner leur victime hors du lieu sacré. Pour se défendre, Becket s'accrocha à la cuirasse à mailles de Tracy, et, mettant à profit sa grande force musculaire, il jeta ce dernier par terre ; dans la lutte, Becket s'affaissa trois fois, puis il s'abattit sur ses deux genoux.

Esquissant alors un geste de prière, il se tourna vers l'autel de Saint-Benoît, et, d'une voix presque éteinte, murmura : « Au nom de Jésus, et pour la défense de » l'Eglise, je suis prêt à mourir »...

Puis, de tout son long, il s'étala sur les dalles, la face contre terre.

Il resta ainsi sans bouger ; Richard le Breton en profita pour asséner le coup de grâce.

Il le fit avec tant de violence que la boîte crânienne fut détachée de la tête ; l'épée ensanglantée se brisa en deux morceaux qui rebondirent, en sonnant, sur le marbre du pavé.

Lors, Hugues de Horsea, le sous-diacre, qui avait rejoint les meurtriers à leur entrée dans l'église, fut sévèrement invectivé pour n'avoir pas pris part à l'assassinat ; posant alors son pied sur le cou du cadavre, il plongea la pointe de son épée dans la plaie béante, et éparpilla le cerveau sur le marbre des dalles...

Admirables, les vitraux qui entourent ici cette chapelle trop vide. Un peu de soleil les illumine, par moments, et fait alors ressortir les moindres détails de ces magnifiques spécimens d'art gothique ; chacun des sujets se rapporte à quelque légende de la vie du martyr.

Mais du mémorial même, dont les archives de la cathédrale vantent la splendeur, plus la moindre trace ; seule une pierre unie indique l'endroit où il se trouvait.

La rapacité et la haine du redoutable réformateur Henri VIII n'en ont rien laissé subsister ! aucun indice n'en rappellerait même le souvenir, n'étaient les traces creusées dans la pierre par le contact des genoux de tant de générations de pèlerins qui, de tous points du globe, sont venus prier là, pendant que le prieur du cloître étalait, sous leurs yeux ravis, les plus merveilleux trésors d'église...

* * *

Il nous faut interrompre cette intéressante visite, car

la cérémonie là-bas s'est déroulée, et la foule a quitté le temple.

Après un déjeuner sommaire, mais prolongé à dessein pour rompre la monotonie de l'heure, et que le personnel de l'hôtel sert avec une mauvaise grâce évidente en ce jour où les étrangers ne sont guère attendus, nous arpentons les rues désertes de cette ville apparemment morte, et déjà, dès avant trois heures, nous nous trouvons à l'endroit où notre aimable guide nous rejoindra tantôt pour la visite des souterrains de la cathédrale.

L'homme est à son poste avant l'heure, et se met bientôt en devoir d'épuiser toute une série d'immenses clés, portant la trace de rouilles séculaires, pour nous livrer passage à travers les dédales conduisant aux célèbres cryptes.

Au premier contact, l'œil sonde avec difficulté ce chaos de pierres, et l'initiale impression de ces sombres bas-fonds, emplis de colonnades montrant non seulement des variétés de style, mais affirmant la caractéristique d'écoles différentes, est singulièrement émouvante ; en cette heure crépusculaire, elles apparaissent, ces colonnes massives et trapues, comme des troncs d'arbres pâles dans une forêt mystérieuse, noyée de silence et d'ombre...

Toute une série de galeries se suivent et s'entrecroisent ; les unes sont éclairées d'un demi-jour blême et doux, d'autres sombres et noires, font pressentir quelque gouffre ou retraite cachant des choses lugubres, ou des restes d'êtres vivants dont on redoute de troubler la lourde immobilité...

Voici des tombes : celle du cardinal Morton, qui fut l'ami et le confident de Thomas More ; celle où l'on cacha à la hâte et provisoirement, après le meurtre, les restes de Thomas-à-Becket ; celle de la comtesse d'Athol, nièce du roi John et plus tard — à la fin du XIII^e siècle, — reine d'Ecosse.

Depuis une demi-heure, nous circulons, un peu au hasard, à travers ces dédales, ayant passé sans doute devant bien des choses intéressantes que l'œil ne verra jamais, aucune lumière ne permettant de les arracher à l'ombre où elles se blottissent, quand tout à coup nous nous trouvons devant une chapelle : celle de Saint-Jean, dénommée aussi de Saint-Gabriel.

L'histoire atteste que l'endroit où nous sommes fut occupé longtemps par les protestants français qui, en grand nombre, affluèrent en Angleterre au cours des persécutions dont leur secte était l'objet au milieu du

XVI^e siècle ; ils furent reçus et congratulés par la reine Elisabeth qui les autorisa à occuper leur crypte et à y installer une filature.

D'ailleurs, sur le pavé, on remarque des traces de leurs métiers, et sur les murs et les piliers des inscriptions apparaissent çà et là, tracées en vieux français. Les pèlerins de France faisaient célébrer ici leurs offices et entendaient sous ces voûtes les sermons en leur langue.

De nos jours les services français se font dans le jubé voisin dit du « Prince Noir ».

Ce dernier l'érigea pour commémorer son mariage avec sa cousine Jeanne, appelée « la jolie fille de Kent. »

Conformément à un édit du prince, et datant de 1363, deux prêtres devaient y prier pour son âme, « de son vivant et après sa mort... » ; l'emplacement et des vestiges des deux autels se voient distinctement.

En échange du privilège obtenu pour l'établissement de ce jubé, le prince légua au monastère de Canterbury une propriété qui appartient encore au chapitre : le manoir de Fawkes' Hall, situé dans le South Lambeth.

Mais l'obscurité se glisse, peu à peu, dans les creux clairs et ajourés des vastes souterrains ; ailleurs, quelques lueurs arrivent encore du jardin proche où flotte le bleu éthéré du jour mourant ; pâles d'abord, elles se colorent bientôt en rouge feu qui se fige aux fenêtres basses, barrées de fer.

En rebroussant chemin, nous sommes amenés à une dernière halte devant la partie de la crypte orientale où Thomas-à-Becket fut provisoirement inhumé et qui, jusqu'à l'époque du transfert de ses restes, fut l'endroit le plus sacré de la cathédrale.

Dans l'ardeur du premier enthousiasme pour le martyr nouvellement canonisé, les pèlerins de la première heure affluèrent en ce lieu.

On raconte que, dans cette tombe, Henri II passa sa tête et ses épaules et, dans cette position, se fit flageller en guise de pénitence ; il reçut de chaque évêque et abbé présent cinq coups, et trois de chacun des quatre-vingts moines.

Puis, il passa la nuit dans la crypte, pieds nus, et jeûnant... Cette pénitence et cette piété lui auraient valu de gagner ce jour-là la bataille de Richmond sur Guillaume, dit le « Lion d'Ecosse ».

Noël ! Au-dessus de nous recommencera tantôt, avec la simplicité imposante et le recueillement qui entourent ici les cérémonies liturgiques, le grand service de fête.

Vingt siècles bientôt se sont écoulés depuis l'événement que l'univers croyant rappelle aujourd'hui en prières et souvenirs touchants ; que de luttes, depuis, haineuses, lugubres, et dont les lieux et les objets qui nous environnent, en cette heure paisible, attestent plus péniblement la violence et la cruelle intensité !

Losqu'enfin nous sommes conduits par une voie étrange et basse menant vers une issue privée, l'air libre nous fait l'effet d'une atmosphère de délivrance.

Ainsi que ce matin clair, la nuit s'annonce bellement silencieuse, sans neige ni frimas blanc.

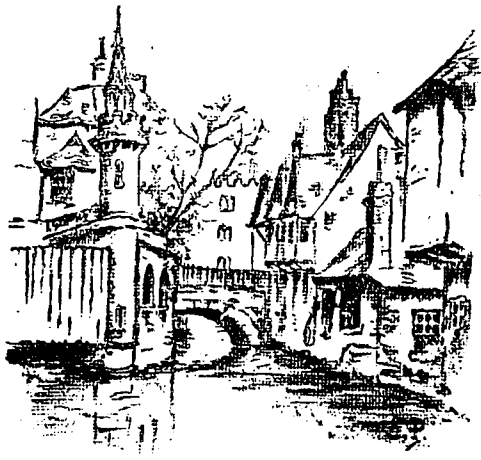
Dans la ville, assoupie maintenant, quelques rares ombres glissent le long des vieilles façades reflétant en rangées noires leurs multiples pignons.

A la faveur d'une cloison insuffisamment fermée, on perçoit dans le plus humble intérieur des chants de fête et de gaité égoïste.

Un bruit de pas ; l'écho d'une toux discrète ; c'est là tout ce qui, à pareille heure, pourrait troubler la quiétude pesante de la rue, en ce soir de grande fête, chez un peuple réputé le plus remuant du globe...

(Illustrations de l'auteur.)

EMILE-E. PIERS.



VUE SUR LE « STOUR ».

SONNETS

L'Adieu.

*Fillette, je t'apporte humblement mon amour,
A pleines mains, comme des fleurs, et je t'apporte,
En mes mains désormais trop rudes et trop fortes,
Ces bonheurs éternels qui ne durent qu'un jour...*

*Je t'apporte humblement mes paroles si vaines
Et le pâle bouquet de ces fleurs si banales,
Eclos dans la douceur des brises matinales,
En sa fragilité puérile et hautaine...*

*Lève vers mon regard ton sourire qui raille,
Etends tes bras légers, puis, d'un geste coquet,
Effeuille dans le vent les fleurs de ce bouquet ;*

*Et puis, que sans tourner la tête je m'en aille
Vers un monde plus âpre, où, malgré la douleur,
Croissent, comme un éclat de rire, d'autres fleurs.*

Le Retour.

*Je reviendrai vers vous... Je reviendrai... Le soir
Comblera de douceur nos âmes plus viriles ;
Je reviendrai vers vous du fond lointain des villes,
Ayant lutté, souffert, mais frémissant d'espoir.*

*Je tendrai mes deux mains vers vos mains délaissées,
Je ne vous dirai plus d'inutiles paroles,
Mais, revivant tous deux nos souffrances passées,
Nous nous accorderons le regard qui console.*

*Le silence divin s'étendra sur les champs ;
Au loin, dans la splendeur cruelle du couchant,
Le soir apaisera la blessure du jour ;*

*Je reviendrai vers vous, plus grave, ô mon amie,
Et mes yeux, dans tes yeux, retrouveront la vie,
Plus riche d'amertume et plus riche d'amour...*

R.-E. MÉLOT.

POÈMES FAMILIERS

A BERTHE

*Le jardin est plus frais, Berthe, qu'un coquillage
Et plus sonore aussi du léger babillage
De mille gais oiseaux, Berthe, qu'une volière.
Berthe, les frondaisons luisent dans la lumière,
La pelouse est fleurie et les premières roses
Aux baisers du soleil ce matin sont écloses.
O Berthe, paresseuse, ainsi que la Marie
De Ronsard, vous dormez malgré que je vous crie
De descendre au jardin où l'abeille pressée
Vole jà butiner les fleurs que la rosée
Trempe encore, où déjà la libellule vire
Au-dessus de l'étang où le soleil se mire.
Ça, dormez, j'irai seul écouter la fontaine
Murmurer dans sa vasque et respirer l'haleine
De mes blancs seringas et sous les clairs feuillages
Des bosquets regarder les papillons volages
Faire en passant l'amour dans la lumière verte.
Dormez tout votre saoul, je ne reviendrai, Berthe,
Qu'à l'heure du midi, quand un soleil de braise
Étouffe le jardin et fait mûrir les fraises
Et bourdonner plus fort les mouches énervées.
Mais serez-vous au moins, paresseuse, levée?*

A CATHERINE

*Catherine, mettez votre chapeau de tulle
Et prenez votre blanche ombrelle, nous allons
Sous le ciel radieux et le soleil qui brûle
Voir si mûrissent les moissons.
Catherine, le grand ciel bleu est si limpide
Qu'il semble en être presque vert.
Pourquoi ne voit-on pas, Catherine, splendide,
Le paradis rire au travers ?
Catherine, écoutez l'alouette qui chante
Et semble au vaste monde enivrée et touchante
Raconter ses jeunes amours.*

*Que ne puis-je chanter, Catherine, à mon tour
 Et comme elle, l'amour dont pour vous je frissonne !
 Que du moins je vous tresse une fraîche couronne
 De liserons au cœur sucré
 Et vous cueille un bouquet d'aimables fleurs sauvages.
 Mais quand pourrai-je enfin, Catherine trop sage
 Cueillir les fleurs de votre corps tant désiré ?*

A JEANNE

*Jeanne, pourquoi rêver à de lointains voyages
 Quand notre beau jardin est riche de feuillages
 Et de fleurs et de fruits et de merles chanteurs.
 Jeanne notre maison, sous les roses grimpantes
 Et la glycine bleue, embaumée et pimpante
 Pour nos tendres amours est un nid enchanteur.
 Jeanne, pourquoi rêver d'Espagne ou de Venise
 Quand le ciel est plus pur que les yeux d'un enfant
 Quand la terre sourit au soleil qui la grise
 Et fête le retour de l'été triomphant.
 Jeanne, allons effeuiller la blanche pâquerette,
 Cueillir l'œillet poivré et le pois de senteur.
 Je vous balancerai, Jeanne, à l'escarpolette
 Et vous me poursuivrez sur la pelouse en fleurs.
 Jeanne, il n'est point ailleurs de plus riche corbeille
 De pêches, d'abricots, de raisins de la treille,
 De belles pommes d'or, que notre clair verger!
 Jeanne, on y trouve aussi la framboise vermeille
 Dont vous vous barbouillez toujours jusqu'aux oreilles
 La figure en riant lorsque vous en mangez.
 Jeanne, pourquoi laisser fuir au loin vos pensées
 Et vouloir tout à coup et sans raison, partir,
 Quand ici de bonheur nos heures sont tissées
 Et quand toutes nos nuits sont des nuits de plaisir.
 Jeanne, moi j'aurais honte et me sentant peu sage
 J'irais en rougissant me cacher le visage.
 Jeanne, vous souriez et peu à peu laissez
 Votre cœur s'émouvoir par le doux paysage
 Du verger, du jardin, de la maison — Chassez
 Au loin votre lubie et venez m'embrasser.*

GEORGES CORNET.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Le procès de la civilisation.

La civilisation est-elle en progrès ou en décadence? se demande M. Henri Joly, de l'Institut, dans un récent article de la *Revue*. Et il commence par reconnaître que la question est de nature à étonner, pour ne pas dire à scandaliser deux groupes d'esprits: le groupe de ceux qui ne voient dans la civilisation que la grandeur et l'éclat des avantages matériels mis à la disposition des individus; puis le groupe de ceux qui s'imaginent que le progrès en général suit toujours une marche ascendante, que le trouble momentané produit par les révolutions ne fait que secouer les activités et les contraindre à s'orienter dans un sens nouveau où elles évolueront ensuite plus régulièrement.

A vrai dire, à côté des optimistes partisans de la théorie de l'évolution, qui ne semblent pas vouloir reconnaître que la loi de sélection naturelle exerce plutôt une action conservatrice et ramène les individus à un type moyen, et qui voient dans l'intelligence chercheuse et tâtonnante le signe de la supériorité et du progrès, il en est d'autres pour qui la conclusion désirable se trouve dans l'instinct infaillible qui marquerait la fin de toutes nos hésitations. Quelques psychologues assurent qu'on doit tendre à cette quiétude qui nous délivrera des calculs et des soubresauts épuisants de notre civilisation. D'après certains économistes, entre autres M. Ch. Gide, il est temps d'en finir avec l'hégémonie de la production poussée à outrance, et qui nous fait si chèrement payer ses innovations, ses raffinements, ses témérités et ses caprices. Pourquoi, nous dit M. Gide, n'entrerions-nous pas dans le siècle des consommateurs exigeant la régularité d'un égal bon marché pour tous les produits nécessaires et suffisants? La fièvre de la spéculation et de l'invention tomberait, les scandales de la concurrence cesseraient, les abus de la mode,

comme ceux de la surproduction prendraient fin : ce serait la période de statique économique et de repos pour tous.

Il est à peine besoin de constater la difficulté d'établir et de maintenir cet état statique en raison de la dissemblance des caractères et des appétits, et de l'ennui qui naîtrait forcément de satisfactions uniformes et de l'immuabilité de nos opinions, de nos goûts et de nos désirs. On s'évadera de cet état statique par un effort ascensionnel ou avilissant : par le progrès ou la décadence.

Au surplus ces divergences de vues proviennent d'un désaccord initial sur le sens du mot civilisation. Il en est de la civilisation comme du cœur humain de Musset : « Celui de mon voisin a sa manière d'être... » Chaque race, chaque époque comprend la civilisation à sa manière.

Pour le dictionnaire, la civilisation est l'ensemble des opinions et des mœurs qui résulte de l'action réciproque des arts industriels, de la religion, des beaux arts et des sciences. Ou bien encore, ce sont les différentes manières d'entendre les rapports sociaux, le commerce des produits et celui des sentiments et des idées. Mais ces définitions, fait remarquer M. Joly, ne font pas du mot civilisation le synonyme d'une sorte de perfection sociale acquise. Un peuple aura toujours une civilisation belle ou laide, brillante ou troublée, humaine ou cruelle, comme un individu a toujours un caractère, bon ou mauvais ; les arts industriels peuvent être ingénieux ou maladroits, la religion épurée ou superstitieuse, la science orientée dans le bon sens ou dévoyée par des inexactitudes flagrantes et par des hypothèses invérifiables.

Quelles différences entre les civilisations de la Chaldée, de l'Egypte, de l'Inde, de la Chine ou de la Grèce ! Comment déterminer lesquelles étaient en progrès sur les autres ? D'après quelles règles, forcément arbitraires, établir les comparaisons ? Comment définir l'essence de chacune d'elles, et son idéal ?

Comment comprend-on de nos jours la civilisation ?

A ce nom, on évoque d'ordinaire les agglomérations colossales, les vastes ports, les docks, les usines, les fabriques, les machines agricoles, les autos et les avions, les transatlantiques et les cuirassés, les chemins de fer, les turbines ; le confort des habitations, les facilités des voyages, l'allègement du travail, la multiplication des plaisirs ; les chefs-d'œuvre littéraires et artistiques ; la

jouissance du plus grand nombre de libertés, la diffusion de l'instruction et des idées altruistes.

Et tout cela constitue une *olla podrida* où il y a de tout : du bon, du mauvais et du pire. Selon le point de vue auquel on se placera, telle ou telle de ces formes de la civilisation nous apparaîtra comme admirable ou regrettable.

C'est la civilisation, nous dit M. Henri Joly, qui gâte les beautés naturelles et qui saccage les plus admirables paysages, qui met les plus belles cascades en tuyaux, soulève sous les roues des automobiles ces flots de poussière qui rendent les routes impraticables aux promeneurs allant à pied (mais pourquoi donc aller à pied ? Un homme civilisé se paie voiture, il ne marche pas !). C'est la civilisation qui exige que les navires, luttant de grandeur et cherchant des dimensions inconnues, aient des superstructures juxtaposées risquant de jeter tout l'équipage à la mer, en cas de rupture d'équilibre ; c'est elle qui fait que, luttant de vitesse, ils sacrifient la sécurité des passagers à la satisfaction de leur sensualité ou de leur vanité, car on leur donne là tant de cabines de luxe, tant de salles de jeu, de bains, de toilette, de musique et de récréation, sans compter les cuisines perfectionnées par les inventions de la chimie, qu'il ne reste plus assez de place pour les canots de sauvetage.

C'est la civilisation qui rend les enfants de plus en plus précoces, les femmes de plus en plus inaptes aux devoirs du ménage et aux joies du foyer, par amour du plaisir et des distractions mondaines, les hommes de plus en plus insouciants de leurs devoirs et de leurs responsabilités. C'est la civilisation, disent les riches, qui répand partout les idées de fausse égalité, fait désertter les campagnes, nous empêche de nous faire servir en nous refusant ces domestiques fidèles et probes d'autrefois... C'est la civilisation, répondent les pauvres, qui nous a prodigué tant de promesses et qui les tient si peu, qui tantôt, avec ses machines perfectionnées, nous prend notre travail, tantôt nous fait travailler nous-mêmes comme des machines dont on ne considère que le rendement... au profit de ceux qui en consomment les produits ; aussi nous met-elle aux prises avec des tâches insalubres et nous expose-t-elle à mille dangers dont nous ne voyons guère les compensations... pour nous. En nous enlevant à la

vie des champs, on faisait miroiter devant nos yeux les agréments des villes : nous y trouvons les ouvriers chassés du centre de la cité et relégués dans des taudis de plus en plus coûteux, d'où la nécessité pour nos familles de se disséminer du matin au soir, sans que nous ayons le temps de nous complaire quelque peu les uns avec les autres... si ce n'est au syndicat, père de la grève, ou au cabaret.

C'est la civilisation, eût pu ajouter M. Joly, qui aux batailles d'autrefois jonchant le sol de quelques milliers de morts ou blessés a substitué ces heurts de masses formidables qui en Mandchourie, en Thrace et en Macédoine ont, à chaque rencontre, mis trente à cinquante mille hommes hors de combat.

On pourrait allonger la liste de ces griefs et justifier ces reproches à la civilisation sans paraître user du paradoxe. Mais on pourrait tout aussi aisément vanter les progrès des sciences, la création des écoles, des hospices, des hôpitaux, des musées, des bibliothèques, montrer les avantages des conquêtes de l'hygiène, l'efficacité de la lutte contre les grandes épidémies, les jouissances du confort moderne, etc.

Encore une fois, tout dépend du point de vue auquel on se place.

Depuis un siècle, les conditions de la vie se sont profondément modifiées. Le progrès, insensible dans certains domaines, est énorme dans d'autres. Quel bourgeois, quel ouvrier voudrait troquer son existence contre celle du bourgeois, de l'artisan ou du manant d'il y a deux cents ans?

Nous avons augmenté les besoins. On peut dénier que ce soit là un progrès ; mais nous avons multiplié les moyens de les satisfaire. Nous avons enrichi la gamme des plaisirs, des satisfactions matérielles, des sensations physiques et intellectuelles, élargi le cercle des compréhensions de l'individu de culture moyenne. Les œuvres de nos artistes, de nos penseurs sont à la portée du plus grand nombre et les jouissances du voyage ne sont plus réservées à une élite. Sont-ce là, oui ou non, des manifestations indéniables des progrès réalisés ?

Voilà précisément où gît la difficulté du problème.

L'ouvrier qui désire travailler à son compte, l'employé qui aspire aux grades supérieurs, le commerçant qui veut s'enrichir, le besogneux qui se souhaite des rentes constatent un progrès chaque fois qu'ils gravissent un des échelons les séparant de leur idéal. L'amélioration de situation est marquée par quelque chose de tangible.

Les progrès de l'humanité, au contraire, ne sont pas constatés par les mêmes générations. Le paysan qui se chauffe, l'hiver, au coin du feu, dans une maison parfaitement close n'est pas celui qui jadis devait aller dérober le bois mort, en risquant la potence, pour réchauffer sa mesure ouverte à tous les vents. Le progrès dont il bénéficie, et qui parfois est le résultat d'un ou de plusieurs siècles d'efforts, il en jouit naturellement, sans en apprécier la valeur. Le progrès, pour lui, consisterait à posséder une ferme au lieu d'une maisonnette, à payer son charbon moins cher. Le cas est le même pour celui qui a hérité de sa richesse et ne l'a pas conquise, sou par sou. Son aisance lui paraît aussi indispensable que l'eau au poisson, et il s'y meut inconsciemment sans tirer une réelle satisfaction du privilège que lui octroya le sort. En ce qui le concerne, il n'y a pas eu progrès ; car l'idée de progrès implique une amélioration qui dans son cas ne s'est point produite. Qui mangera toujours à sa faim ne peut soupçonner les affres des ventres creux, et l'ouvrier instruit lit ses journaux ou ses livres sans concevoir si la privation de la lecture était pour ses aïeux vraiment une privation. Je connais de vieux illettrés qui n'éprouvent même pas la curiosité d'apprendre ce que racontent les livres et qui se bornent à constater que la lecture gâte les yeux, et qu'on n'était pas plus bête de leur temps quand on lisait moins.

Du progrès, ils n'en constatent que les côtés fiévreux, les complications apportées à l'existence, et ne sont pas loin d'en conclure à son inutilité. Ils raisonnent en somme comme ceux qui prétendent que s'il n'y avait pas autant de concurrence commerciale, il y aurait moins de faillites, que l'accroissement des réseaux de voies ferrées augmente les chances d'accident et que l'invention des machines réduit des ouvriers à la misère.

Ces sophismes sont trop aisés à combattre pour qu'on s'y arrête un instant ; mais ils permettent tout au moins

d'entrevoir que la véritable fonction de la civilisation devrait être d'assurer ces étapes du progrès tout en réduisant les inconvénients et les dangers qui en sont trop souvent la rançon.

La civilisation nous donne tout pêle-mêle, constate M. Joly, bon grain et ivraie, harmonies et dissonances, audaces heureuses et témérités compromettantes. « La cause en est, dit-il, que le mouvement total de l'humanité enveloppe deux mouvements qui ne convergent pas et ne s'harmonisent pas toujours, il s'en faut ! L'un est le mouvement qui fait sortir les uns des autres toutes sortes de progrès matériels, issus de découvertes techniques : c'est ce progrès-là qui, multipliant les procédés mécaniques, met tous les jours à la disposition de qui peut s'en servir des moyens nouveaux de transformer les corps et d'en accaparer les énergies. L'autre est le mouvement qui porte les esprits à user de la matière sans s'y asservir et à les libérer de tout ce qui les affaiblit en les divisant. Sans doute, ici comme partout, se dessine une zone intermédiaire, celle de la sagesse instruite et variée, procurant le bien-être. Les impulsions émancipées des deux autres sphères s'y rencontrent et y échangent de mutuels emprunts. Mais il est superflu d'observer que l'équilibre entre la matière et l'esprit s'y réalise rarement, l'amour de la jouissance sensible tendant presque toujours, d'un côté à réclamer davantage, de l'autre, à sacrifier davantage. Or, si l'on se demande quel est celui des deux mouvements dont la prépondérance est le plus à redouter, même pour l'heureux développement de l'autre, il n'y a point à hésiter. Le culte, supposé même excessif, de la vie de l'esprit, ne nuira jamais à la vie du corps comme le culte idolâtrique de ce dernier nuit à la vie de l'esprit. »

En somme, si c'est la matière qui domine, il y a des chances pour qu'on parvienne à rendre la vie ou plus intense, ou plus facile, ou plus luxueuse, mais en amortissant peu à peu l'énergie de la volonté, puis celle de l'intelligence. Si c'est l'esprit qui conduit l'action, il commencera peut-être par se jeter du côté des spéculations désintéressées, des idées pures, des constructions rationnelles ; mais c'est de là que sortent subitement les inventions les plus fécondes, celles où l'esprit se sent le plus maître de la matière et prodigue le plus ses bienfaits à toutes les aspirations de la vie complète.

Et comme c'est surtout le progrès extérieur et matériel qui mène le mouvement de la civilisation, on peut en conclure que celle-ci recule. Telle est la thèse développée par M. Henri Joly.

Pour qu'elle fût parfaitement démontrée, il eût fallu rechercher quelles civilisations ont fait à l'esprit plus belle part que la nôtre, et si cette hégémonie de l'esprit n'était pas trop chèrement payée par les souffrances physiques, les privations matérielles et les cruautés sociales de l'époque.

La civilisation doit tâcher à agrandir non seulement le domaine de nos satisfactions matérielles, mais à étendre encore celui de notre sensibilité et à nous assurer le plus grand nombre de possibilités de bonheur. Il semble prouvé par l'expérience qu'on a plus de chances d'être heureux avec un minimum de confort, qu'avec un maximum de luxe ; et l'exemple peu enviable des milliardaires, des gros industriels accablés de soucis et de tracas est de nature à nous faire souhaiter un progrès où l'esprit et le cœur, plus que nos sens et nos instincts trouvent leur maximum de satisfactions.

AUGUSTE VIERSET.

LES PEUPLES ET LA VIE

Le Burg-Theater. — Grandeur et décadence.

La Comédie-Française est-elle en décadence ? Certains l'affirment. D'autres le contestent. Mais il est curieux de remarquer que tandis que des critiques parfois très âpres sont dirigées contre l'administration de la Maison de Molière, un cri d'alarme est poussé là-bas à Vienne, où le Burg Theater, ce musée d'art dramatique comparable sous plusieurs rapports à l'institution française, traverse une crise très périlleuse.

La Comédie-Française à Paris et le Burg Theater à Vienne sont comme nous le disions plus haut de véritables musées d'art dramatique. Ces scènes n'ont point leur égale dans d'autres capitales. On ne peut, en effet, leur comparer, ni le *His Majesty* de Londres, que dirige en ce

moment M. Beerbohm Tree, ni le Deutsches Theater de M. Max Reinhardt, ni le théâtre espagnol de Madrid. Il manque à ces institutions ou les traditions séculaires, ou cette gloire que donna l'éclosion des chefs-d'œuvre par lesquels s'alimenta l'histoire d'un pays.

Le Burg Theater est un produit de l'activité littéraire et artistique de Vienne. Il est le musée de l'art dramatique allemand, et bien que des œuvres importantes de la littérature germanique aient été au cours des siècles représentées à Weimar, à Hambourg, à Munich et même à Berlin, une institution de ce genre devait germer, et se développer sur les bords du Danube plutôt que dans ce Berlin prétentieux et orgueilleux surgi depuis cent ans des plaines sablonneuses du Havel, plutôt que dans cette Weimar décrépite et oubliée, ou dans ce Munich débordant d'énergies artistiques peut-être, mais dont les grâces teutonnes sont si lourdes encore.

Le grand théâtre littéraire de l'Allemagne devait donc se trouver en dehors des frontières de ce pays, dans la capitale de l'Autriche, cet échiquier des races de l'Europe. Certes, c'est encore l'Allemagne, si l'on veut, mais combien atténuée déjà, ou plutôt assouplie à des génies et à des caractères différents. Aux yeux de l'étranger qui la visite pour la première fois, Vienne apparaîtra comme le symbole de la vieille cité impériale en qui les traditions d'une dynastie hautaine se sont fixées dans la splendeur des palais et des édifices. C'est la ville des empereurs étalant sur son Ring avec une prétention qui n'est point celle du parvenu pourtant, ces monuments officiels, comme une sorte d'avenue triomphale. Majesté un peu froide, mais souriante parfois. La Hofburg proclame la grandeur du souverain, mais le Rathhaus voisin communique au Ring la grâce de ses tours et de ses pinacles, et les vastes bâtiments des nouveaux musées vus d'entre l'envol des arbres du Hofgarten ont les grâces un peu frivoles du siècle de Marie-Thérèse.

Si l'on pénètre au cœur de la cité, si l'on étudie sa population si composite, formée d'éléments si divers, où Slaves et Germains, Hongrois et même Italiens se confondent : image de l'empire dont la ville est le symbole, on comprend le caractère viennois, originalité vivante, où le germanisme dominateur semble vaincu cependant, assoupli, par le charme du Midi déjà proche, orné des grâces de

l'italianité ou de l'imagination capricieuse des Slaves. C'est à ce mélange des races que Vienne doit sa séduction. Les édifices et les maisons particulières n'ont pas ce luxe prétentieux remarqué dans la plupart des grandes villes allemandes. Nous sommes dans la ville où naquit et se développa ce style rococo charmant que l'on appela le style Marie-Thérèse. L'influence de l'Italie, c'est-à-dire de la latinité ne cesse d'apparaître ici. Le germanisme a perdu ses lourdeurs natives. Il s'est adouci ; il s'est amolli même. Le Berlinoïse, ce Borussien grave et guindé, aura souvent pour le Viennois élégant et affiné le mépris profond qu'il éprouve pour les peuples estimés par lui affaiblis ou manquant de discipline. L'âme de Vienne se révèle tout entière dans Mozart, ce génie germanique apparié au génie du Midi. Beethoven vint lui demander peut-être la souplesse de son imagination. Et cette âme rêveuse, imaginative et gracieuse se perçoit encore dans les œuvres de ses poètes, dans Grillparzer, dans Frédéric Halm, dans Maria Rilke. C'est bien là dans ce milieu artistique et littéraire que devait se fonder le théâtre classique de l'Allemagne. C'est à Vienne seul qu'il pouvait au XVIII^e siècle trouver un public assez nombreux, assez intelligent, assez éclectique. Il mourra peut-être dans un avenir prochain, parce que précisément les grandes villes de l'Allemagne possèdent aujourd'hui ce public.

Il était nécessaire au XVIII^e siècle qu'un théâtre important de comédie et de drame reçût la protection de la Cour et de la noblesse. Le Burg Theater fut, son nom l'indique, le théâtre de la Burg, c'est-à-dire du palais des empereurs. La scène est fondée sous les auspices de la maison impériale. Le bâtiment s'élève à quelques pas de la Hofburg, à côté d'une des entrées principales. C'est une construction modeste, écrasée par un autre monument à l'architecture orgueilleuse, l'école de cavalerie. L'Empire a plus besoin de soldats que d'acteurs ou de littérateurs, et la pauvreté de l'édifice symbolise le léger mépris en lequel les lettres sont tenues. La salle est petite. On ne peut imaginer théâtre plus intime. On dirait qu'il appartient exclusivement au souverain. La noblesse s'y trouve à l'aise ; la bourgeoisie et le peuple qui garnissent les galeries supérieures y sont un peu des intrus.

Pendant tout le cours du XVIII^e siècle et au XIX^e

aussi, les idées du souverain pèsent parfois lourdement sur la direction du théâtre. Le choix des pièces est réglé par la Cour. N'oublions pas que nous sommes dans un pays religieux. Les plaisirs du théâtre doivent être surveillés. Aussi la censure est-elle sévère.

Un document retrouvé il y a quelques années et publié dans les Annales de la Société Grillparzer nous fait connaître les principes dont s'inspirait la censure autrichienne à la fin du XVIII^e siècle. En règle générale, dit ce mémoire, le théâtre doit être une école de la morale et du goût. Rien à dire à cette première prescription. Mais le censeur ne tarde pas à montrer le bout de l'oreille, quand il développe son idée et quand il parle du but que doit se proposer la scène. Certes, l'art dramatique pourra viser à l'amusement du public, mais à condition « qu'il ne nuise pas au bien-être de l'Etat ». On sent bien que c'est là la chose principale sur laquelle il convient d'appuyer. Notre auteur ne va pas tarder à s'expliquer et l'exemple qu'il choisit pour le faire ne manque pas de savoir : « La censure, dit-il, doit examiner la pièce sous trois points de vue différents : le sujet de l'intrigue, sa morale, et le dialogue. La morale est la leçon qui se dégage de l'ensemble de l'œuvre. Prenons comme exemple le *Roi Lear*, de Shakespeare : Le roi Lear, un père aux idées généreuses, remet de son vivant sa couronne à ses deux filles ingrates qui le chassent du palais et le laissent végéter dans la plus profonde misère, jusqu'au moment où sa troisième fille Cordélia vient à son secours et le sauve. La morale de cette pièce est qu'un souverain ne doit pas de son vivant céder sa couronne à ses successeurs, parce qu'il court le danger d'être payé d'ingratitude. » Voilà donc d'après le censeur autrichien la morale et, disons-le, la portée de l'œuvre de Shakespeare. La poésie grandiose du drame n'existe pas pour lui. Il ne voit dans la conception magnifique du grand William qu'une leçon de morale pratique donnée aux princes trop débonnaires.

Mais nous aurons bientôt d'autres précisions. Un second principe est posé dans les termes suivants : « En règle générale, la vertu doit toujours paraître aimable, le vice toujours méprisable. » Les nombreux fabricants de mélodrames qui depuis M. de Pixérécourt ont triomphé

sur nos scènes populaires ont tiré profit de cette recommandation.

Une pièce encourra le risque de l'interdiction si elle contient ne fût-ce qu'un personnage accessoire dont les mœurs donnent lieu à la critique. « Ainsi, dit notre censeur, il y a dans *Cabale et Amour* de Schiller la maîtresse d'un prince. Ce personnage a de quoi blesser des gens bien pensants. Donc la pièce est condamnable. »

Et successivement notre censeur énumère les cas d'interdiction : C'est ainsi que tombent sous les rigueurs de l'implacable Anastasie, les œuvres qui traitent de la tolérance religieuse, et comparent entre eux les différents cultes ; celles qui discutent les droits de l'Eglise romaine ou des princes, ou des principes de l'ultramontanisme. Il sera condamnable de parler en scène de la propagande de l'Eglise romaine par les armes, ou par les persécutions, et pour cette raison tous les drames ayant les croisades pour sujet seront soumis à un minutieux examen. Interdites encore les pièces où il est question, non seulement d'actes révolutionnaires, mais de modifications à la forme du régime monarchique ou de tout autre événement qui restreindrait les droits du pouvoir royal. On ne verra pas à la rampe des représentations de la révolte des Huguenots, ces gens sans aveu qui tentèrent de se soustraire au joug de l'Autriche. Sont également bannis d'un théâtre de l'Empire, les développements scéniques de l'histoire de Guillaume Tell, de la révolte des Pays-Bas. Il y a des hommes que notre censeur proscriit à jamais de la scène du Burg Theater. Ce sont les régicides. Pour eux point de pitié. Jean de Souabe qui assassina l'empereur Albert, Othon de Wittelsbach qui tua l'empereur Philippe de Souabe sont de ces réprouvés. On aura soin également de ne pas mettre en scène des exécutions de souverain. On interdira donc les drames où la fantaisie de l'auteur parlera des malheurs de Charles I^{er} d'Angleterre, et la tendre et douloureuse Marie Stuart sera chassée du théâtre parce que la fatalité l'aura fait périr sur l'échafaud. Mais après la guerre aux personnes, voici la guerre aux mots. Certaines expressions seront soigneusement supprimées. On évitera les termes désignant les membres de l'Eglise, tels que pape, évêque, prieur, abbé, pasteur, prédicateur. Bien plus, le mot de *péché* est l'objet des rigueurs du censeur. Il doit

être remplacé par une expression équivalente, telle que *méfait, crime, délit, faute*, etc. Vous pensez bien que les termes de tyrannie, de despotisme, d'oppression des populations ne trouvent pas grâce. On recommande de ne parler d'égalité et de liberté qu'avec ironie. Enfin, il est une expression qui sera sévèrement exclue, c'est celle de *Aufklärung* (civilisation). Evidemment, on croit rêver en lisant ces lignes, et on s'explique mal d'abord le développement que prit un théâtre soumis à une réglementation aussi ridicule. Mais il faut penser que la censure ne fut pas appliquée avec toute sa rigueur, car les œuvres les plus remarquables de la dramaturgie allemande eussent été exclues de la scène autrichienne.

Et pourtant, ce fut la gloire du Burg Theater de représenter avec des interprétations de premier ordre les chefs-d'œuvre de l'art dramatique. Le répertoire de cette scène fut plus grand que celui de la Comédie-Française. Le théâtre germanique n'est pas aussi riche que celui de la France. Il ne peut vivre de son propre fonds. Et précisément parce qu'il est moins riche, il n'a pas son exclusivisme. Jusqu'au triomphe du romantisme, les Français n'apprécièrent pas la littérature de l'étranger et aujourd'hui encore il est bien rare qu'une scène parisienne représente un drame ou une comédie de Shakespeare. Il n'en fut pas ainsi au Burg Theater. Le grand Will régna en maître. Les comédies de Molière et de Marivaux y reçurent souvent un accueil favorable. La fortune des œuvres françaises fut très diverse. Elle dépendit souvent des idées de la direction, et l'on parle de ce Dingelstedt qui, détestant tout ce qui venait de France, jouait des pièces françaises, afin de satisfaire le goût de son public, mais se réjouissait lorsque la critique les attaquait.

Il y a vingt ans environ, le Burg Theater quitta le berceau où il était né, l'humble bâtiment construit en style Marie-Thérèse. Il s'émancipa de la tutelle de l'orgueilleux palais de la Hofburg. Un somptueux édifice l'abrite aujourd'hui. Le Burg Theater est un des théâtres les plus modernes de notre époque. Or, c'est à ce moment précis que la décadence est signalée. Quelle est la raison de cette crise? Faut-il la chercher dans les goûts du public, orientés vers d'autres buts que la pure littérature? Il serait facile de dire que Vienne sacrifie à ces faux dieux que sont Strauss et Lehar. Ne serait-ce pas plutôt que

les traditions sont rompues, que le Burg Theater n'a plus de Kainz ni d'autres interprètes de cette valeur, ou que le public attend des initiatives plus audacieuses? Le Deutsches Theater du Berlinois Max Reinhardt obscurcit en ce moment la gloire crépusculaire du Burg Theater.

ARTHUR DE RUDDER

LES VIVANTS ET LES MORTS

Guillaume CHARLIER.

Guillaume Charlier, sculpteur belge, a été très malade pendant trois ans. Un séjour prolongé dans le Midi a rétabli ses forces chancelantes; on me permet d'annoncer sa renaissance et son retour au travail artistique. Voilà qui justifierait suffisamment cette brève étude; Sander Pierron consacre précisément aujourd'hui, un volume à Charlier dans l'intéressante Collection des Artistes Contemporains de M. Van Oest; dès lors, le « vivant » dont je vous parle, est tout à fait d'actualité.

Des lecteurs m'ont reproché, par exemple, de ne pas avoir donné la date et l'heure de la naissance de certains des grands hommes ou... petits bonshommes que je silhouette ici. Ceci me chagrine profondément. Dorénavant, je m'informerai. Mais qu'on se méfie: en littérature, c'est comme chez « le beau sexe » — phrase à retenir pour sa clarté —: on farde souvent la vérité. En tous cas Sander Pierron m'a documenté sur le compte de Guillaume Charlier au point que je puis cette fois faire le fort en thèmes et en biographie.

Guillaume Charlier est né en 1855, à Ixelles (1). Il est le fils d'un conducteur de travaux. Au sortir de l'école communale en 1870, il entra comme apprenti chez un modeleur. A quinze ans, ayant perdu son père, il dut aviser au moyen de gagner quelque argent pour augmenter les ressources de sa famille. Il entre donc chez

(1) Je ne garantis pas la date de 1855: je me suis livré pour la trouver, à l'aide de Sander Pierron, à des calculs très compliqués.

les frères Geefs, puis dans l'atelier de Simonis, non comme sculpteur, mais comme aide-praticien. Le jeune homme aime l'étude. Après son travail, il s'essaie à modeler, il suit les cours de l'Académie et travaille — comme moi! — d'après le modèle vivant. Un concours entre élèves lui rapporte un prix de cent cinquante francs — le veinard! — Puis, merveilleuse aventure, un amateur d'art s'intéresse à l'œuvre primée, l'acquiert, la fait exécuter en bronze, et, du même coup, accorde son appui et sa sympathie au jeune artiste: désormais à l'abri des nécessités, des soucis et des inquiétudes, Guillaume Charlier peut accorder à son art une activité et une attention exemptes des préoccupations matérielles.

En 1882, Guillaume Charlier obtient le grand prix de Rome. Dès lors, il produit sans interruptions, portraits, bustes, allégories, monuments et sujets sociaux. Son apprentissage comme praticien, lui a donné une sûreté de main spéciale; son labeur acharné lui a permis d'acquérir la technique de son métier. Pourtant, il fit peu de nus. Il estime que la figure habillée possède une beauté spéciale qu'il appartient à la statuaire de faire ressortir. Pour lui, la laideur du vêtement moderne n'est que le résultat d'un préjugé dont doit triompher l'artiste véritable. Et c'est ainsi qu'il exécute une série de groupes relatant avec un bonheur inégal la vie des humbles, de ces humbles dont il fut dans sa jeunesse.

Tel de ses pêcheurs n'évoque-t-il pas certaines figures de Constantin Meunier? Son groupe des *Aveugles* n'a-t-il pas, comme allure générale, un air de parenté avec les *Bourgeois de Calais*? Mais qui peut se vanter de n'avoir subi nulle influence?

Au moins les productions de Charlier sont-elles dignes d'éloges. Si le monument du *Sergent De Bruyne*, à Blankenberghe, ne peut pas être considéré comme un chef-d'œuvre de la sculpture contemporaine, si même il convient de faire des restrictions au sujet du monument *Bara*, à Tournai, il y a lieu de remarquer que le sculpteur a droit à des circonstances atténuantes: sa collaboration avec un architecte nuit à la beauté du sujet... Et son monument *Gallait*, n'est-il pas remarquable? Son monument des *Pêcheurs* n'est-il pas superbe?

Guillaume Charlier, à mon avis, ne s'est pas élevé souvent jusqu'au grand art. Mais ses portraits sont fouillés,

ses effigies de pêcheurs, de femmes du peuple, de miséreux sont vraiment intéressantes. Il a penché son âme apitoyée sur les douleurs et les misères sociales dont il a parfois rendu avec vérité toute la profondeur. Je n'ai pas la tournure d'esprit nécessaire pour goûter pleinement l'attendrissement que doivent procurer ses *Sortie de l'Eglise, Inquiétude maternelle, La Croix*. Tout cela est un peu traité comme des tableaux de genre; c'est parfois un peu « mélo », un peu « romance », mais cela révèle un bon cœur.

Aussi, suis-je tout prêt à proposer Guillaume Charlier pour le prix de vertu que ne peut manquer de fonder quelque philanthrope, ami des pauvres, ennemi du Nu. Et cette boutade n'enlève rien à l'estime que j'ai pour le « self-made-man » qu'est Guillaume Charlier. C'est en cela qu'il a dû séduire particulièrement Sander Pierron qui, sorti typographe d'une imprimerie, s'est révélé bon écrivain, n'a jamais puisé l'inspiration qu'en son cerveau et en son cœur, et qui, malgré les plaisanteries, n'en demeure pas moins un artiste; pourquoi pas?

Raoul GUNSBURG.

Raoul Gunsburg naquit en un siècle de bluff et d'arrivisme. Il fut un mirifique bluffeur et arriva. Il mourra d'un excès de publicité. Raoul Gunsburg vit à Monaco. C'est un type tout à fait extraordinaire dont l'originalité consiste à déguiser aux snobinettes et aux rastaquouères l'effrayante banalité dont l'affligea le destin, et dont lui-même, inconscient, ne songe même pas à s'affliger. Ce n'est pas un impresario; que non; ce n'est pas un artiste; c'est mieux qu'un génie; c'est le prophète du « voyant », du « tape-à-l'œil », du « clinquant » et du « rococo » dans un pays où Camille Blanc est dieu de carton doré et Albert de Monaco, roi de pacotille. Raoul Gunsburg est d'essence internationale; il a la lourdeur germanique quand elle devient réellement un défaut; il a la légèreté française quand elle perd l'esprit et le sang-froid, et tourne, comme aimait à le dire à certain de mes amis, le pauvre spirituel Morisseaux, au télé-gaffisme; il possède enfin le sens commercial des Hébreux et une habileté de metteur en scène toute spéciale. Au demeurant, il n'est pas plus terrible que son Ivan, d'heureuse mémoire, et

c'est, dit-on, un excellent homme dont j'ai peut-être tort de trop charger la présente caricature.

Car ceci n'est qu'une caricature et non un portrait. Je ne connais pas ma « victime » et serais désolée de laisser supposer que je m'attaque à la vie privée d'un homme ; mais cet homme s'extériorise à ce point qu'on pourrait se demander, en fin de compte : à force de s'extérioriser, quoi donc qui lui restera ?

Il lui demeurera le souvenir de l'aventure *Parsifal*. Vous savez : *Parsifal*, l'œuvre de Richard Wagner ? Les héritiers du grand compositeur ont décidé qu'on ne représenterait pas *Parsifal* avant mil neuf cent quatorze. Au lieu de prendre exemple sur eux, et de décider qu'*Ivan-le-terrible* ne serait plus « cacophonisé » avant la fin du monde, Raoul Gunsburg a voulu passer outre. S'élevant à la grandeur wagnérienne, il a cru que c'était arrivé, et que le 23 janvier 1913 *Parsifal* serait joué.

Oui, mais, les héritiers veillaient : il n'y a rien qui vaille comme un héritier, si ce n'est un auditeur d'*Ivan-le-Terrible*, généralement frappé d'insomnies persistantes. Héritiers, huissiers, avocats se sont abattus sur les épaules de Raoul Gunsburg. L'autre n'a pas plié l'échine, car il a la vertu qui sourit aux audacieux : la fortune ; son aplomb l'autorisait à marcher de l'avant. Mais l'empereur Guillaume II, farouche ange Gabriel du paradis où reposent Parsifal et Wagner, a froncé les sourcils... La terre en a tremblé. La Côte d'Azur s'en est assombrie du coup et Albert de Monaco, craignant l'arrivée de quelque *Panther*, un nouveau coup d'*Agadir*, ou simplement un absentéisme « lock-outant » de la part des blondes teutoniques et des riches Germains, a dit : « Raoul Gunsbourg, tu m'embêtes avec ton Parsifal. Va-t-en avec lui au diable, à deux kilomètres d'ici, hors de mes états, ou sinon je te... » En Français d'Etat, il s'est opposé avec la dernière énergie à la représentation annoncée, et voilà comment *Parsifal*, malgré Gunsburg, ne sera pas représenté, à cause de l'alliance offensive (nouvelle entente, dite cordiale ou parsifale) de la grande principauté de Monaco avec la petite terre impériale d'Allemagne.

MAURICE GAUCHEZ.

LES GENS DE PARIS

— Que restera-t-il de M. Fallières?... Rien! — Erreur. Un peintre verrier du Mans a eu l'idée, en mars 1909, de représenter ce souverain en un vitrail, agenouillé sur un prie-dieu, les mains jointes au-dessus du livre des Évangiles, dans la pose accoutumée des Bienheureux et des saints. La chape ouverte laisse voir l'Habit noir et la grand-croix du Président. Un écusson posé dans le bas du vitrail est orné de la Légion d'honneur et du coq gaulois, et, dessous, on lit cette inscription: « Selon la tradition, Messire Armand Fallières, VIII^e président de la République Française, prend, en sa qualité de chef de l'Etat, le titre de chanoine de Mgr Saint-Julien du Mans. » L'altitude de cette sottise défie les télescopes. — Mais voilà Fallières immortel. — C'est le premier président qui aura été célébré en verre! — Vous oubliez la Fable de La Fontaine: « Le Président, sa fille et Lasnes. » — On y pourrait ajouter « le Soliveau ». — Voyons! Respect aux morts!... — Il y a des morts qu'il faut qu'on tue!... — En somme, pourquoi en veut-on autant à Fallières? Qu'a-t-il fait? — Rien. C'est pour cela...

— On eût aimé voir Ribot à l'Élysée. — Pourquoi? — Sa femme est méthodiste; un peu de méthode dans le gouvernement, cela n'aurait pas fait de mal... — En vrais Français, réjouissons-nous du moins de l'échec de ce M. Pams dont les 800,000 arguments de rente n'ont cependant pas touché le Congrès; celui-ci lui a dit très franchement: « Flûte! » — La flûte de Pams! — Mais imaginez-vous la peine de Deschanel! — On ne pouvait pas passer la République au ripolin! — Elle eût été reluisante, c'est toujours ça. — Et puis, un homme qui avait fréquenté chez les Humbert... — En résumé, vous êtes content du président nouveau? — Que diable voulez-vous que ça me fasse!... Je payais mon terme sous Fallières; je le paierai sous Poincaré.. — Comment éviter cela! Ne faut-il pas à toute chose un terme?... »

Ainsi parlaient-ils, hier, au Luxembourg, ces deux messieurs assis sur ce même banc où, peut-être, jadis, M. Madeleine venait s'asseoir avec Cosette... Le soleil dorait

le jardin. Sur l'eau bleue des étangs, les yachts aux voiles rouges, lancés par des enfants joyeux, voguaient allègrement. Charme délicieux d'une après-midi de janvier pareille à une journée d'avril!... Légères encore sous l'amas des fourrures, les femmes exquises et illogiques, passaient. Le minois enfariné, encadré de frisons qui prennent des airs de cadettes, elles inaugurent des chapeaux d'une petitesse insensée, des chapeaux que la tête emplit et qui dérobent les oreilles... Il y a trois mois, elles semblaient s'être ruinées en vastes formes somptueusement drapées; les chapeaux immenses mettaient autour de leur sourire fardé comme une auréole noire, une piste de vélodrome, l'immensité d'un halo de velours. Aujourd'hui, elles font des économies; il semble qu'elles aient construit leur serre-tête à l'aide de restants de coupons, de chiffons dénichés au fond d'un tiroir, des vestiges de doublure... Ah! les chapeaux pauvres!... Il y a un an, elles auraient éclaté de rire, à les voir, elles auraient dit: « Vous vous moquez! », elles eussent envoyé ce fond de réticule, cette casserole, d'un coup de pied, à la lampe en fleur du plafond. Elles sont comme ça. Le ridicule redouté hier, elles le portent fièrement aujourd'hui, avec, sur le devant, un nœud, une coque, une aigrette qui fusent... Ainsi proposent-elles à l'Aventure, au Désir, une tête minuscule posée sur un enroulement épais et lourd de skungs, d'opposum, de chinchilla, de loutre... Et difformes, inconséquentes, risibles, elles sont charmantes. Et les deux messieurs assis sur le banc du Luxembourg les regardent passer, tandis qu'ils poursuivent l'échange de leurs papotages frivoles.

— Tu étais au banquet Verlaine?... — J'en suis sorti en pièces! — Montées? — Ah! les réunions de poètes! On m'y reprendra!... — On y a crié un paul fort? — On s'y est battu!... On s'y est jeté des verres à la tête! — Naturellement, des poètes!... — Jane Catulle Mendès en a reçu, qui, pleins de bénédictine, ont ruisselé sur son pur visage! — Pleins de bénédictine?... Ils devaient être meilleurs que les siens! — Rachilde a été bousculée. Natanson a eu le menton fendu... — Je croyais que c'était l'oreille... — Il s'est précipité en criant: « Je suis coupé! » — Dame, un israélite! — Van Bever projetait à la ronde des bouchons. — Quelle ronde était-ce? Marcelle Yrven, ou la blonde Cassive? — Vanderpyls vociférait. On se

traitait de voyou, de crétin... — D'homme de lettres! — Le prince des Poètes, debout sur une chaise, hurlait des vers... — De lui? C'est bien invraisemblable. — Ah! ce fut un joli raflut... On n'était pas chez des poètes. On était chez des sauvages, chez des nègres! — Verlaine, là-haut, a dû souffrir! — Bah!... il en a vu d'autres!... — Au demeurant, on réédite les poèmes nègres de Fourest, et Tristan Derème rimaille des quatrains nègres... plus ultra.

Je sèmerai dans mon oreille une tulipe;
Et quand j'aurai fumé des cheveux dans ma pipe,
Pour marquer la retraite où je m'ensevelis
Sur mon crâne rasé je ferai peindre un lys.

— *Le Poème de la Pipe et de l'Escargot!*... Quel titre! — De gloire!... Ils sont comme cela... Lamartine écrivait les *Méditations*... Nous écrivons la *Négresse blonde*. — Au fond n'y a-t-il plus de poètes. Rien que des poéticules. Comparez donc notre bande de petits flûteurs à la génération de Hugo, de Musset, de Lamartine, de Gautier,... de Baudelaire, de Vigny... et même à celle de Hérédia, de Mendès, de Leconte de Lisle, voire de Coppée... Et plus près de nous, si vous voulez: Où sont nos Samain, nos Mallarmé, nos Verlaine, nos Moréas, nos Rimbaud, nos Rodenbach?... Il reste, de la Grande Armée, en France Régnier, qui n'a pas encore pardonné à Jean de Tinan, et en Belgique — cette France du Nord, cette France prolongée (*sic*), Verhaeren. Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé... — Ah! vous oubliez Paul Napoléon Roinart!... — Et Belval De la Haye!... — Savez-vous ce qu'ils font, nos poètes? Ils grattent les dieux pour leur trouver des poux... Ils cherchent les taches dans le soleil! L'un d'eux triomphe, pour avoir lu dans l'*Aymerillot* de la *Légende des Siècles* ce vers:

Tu rêves, dit le Roi, comme un clerc en Sorbonne...

Alors que c'est Charlemagne qui parle, et que la Sorbonne date de 1257... Ah! les impuissants!... les castrats!... »

Derrière les deux messieurs bavards, le Guignol fait s'essaimer des rires délicieux d'enfants. L'ombre du bon Nodier erre autour... C'est le charme de ce jardin, d'avoir gardé si intacte, à travers la dévastation et le sacrilège, la figure même qu'il avait aux temps dont nous rêvons... Il est comme désuet, provincial, il a des grâces surannées que l'hiver même ne lui enlève pas. Plus qu'aucun autre

jardin de Paris, il est propice au songe et à la rêverie. Une poésie un peu fanée l'empeint. Il est resté fermé à la galanterie bruyante, à la retape qui déshonore Monceau. Des vieillards doux et pensifs, des étudiants, des mères calmes, leurs filles simples et décentes, y errent et s'y assoient. C'est pourquoi, loin des agitations vaines, des cris, du sifflet déchirant des autos, des grues et des bonisseurs, les deux messieurs peuvent poursuivre leur parlotte que j'écoute, voisin indiscret plongé dans la lecture d'un journal — et quel journal!...

— Je suis rentré chez moi, hier, en te quittant... Il était exactement dix heures. J'ai vu de la lumière dans la chambre de ma femme... Tu te souviens: les whisky-soda nous avaient un peu troublés. Je me suis rapetissé et j'ai regardé par le trou de la serrure... — Malheureux!... — J'ai vu une chose inouïe. J'ai vu ma femme, en chemise, qui se roulait sur le tapis. Son visage exprimait la douleur. J'ai enfoncé la porte et je suis entré. — « Qu'as-tu? » m'écriai-je. « Il faut faire venir un médecin! » — Elle haussa les épaules et continua de se rouler. Elle allait ainsi de la salamandre à la toilette; comme font les enfants aux pentes des talus verts, elle roulait, roulait... Je la crus folle. Je voulus la saisir. Elle m'adressa quelques vives paroles. Je m'en allai. — Qu'était-ce? — Je l'ai su plus tard. Elle cédait à une mode nouvelle. Elle *faisait le tonneau*. On roule dans un sens et puis dans l'autre... D'abord cent fois, puis deux cents, puis davantage... C'est fatigant, mais hygiénique: il paraît que cela fait maigrir. Toutes les Parisiennes dignes de ce nom font le tonneau. Cela conserve la grâce et la sveltesse... — Que n'a-t-on indiqué ça à Fallières!... il eût atteint au charme de Deschanel! — J'ai reproché à ma femme de s'abandonner de la sorte aux pires sottises de Paris. Pourquoi faut-il qu'une femme soit maigre pour être esthétique?... On demande quelques Vénus grasses. — Vous êtes un fervent des *Annales*, cela s'entend; M. Marcel Prévost y a prêché contre ce carême qu'une imbécile mode nous impose... — Il fallait s'y attendre; la Vierge forte, voilà son idéal. — Mieux vaut une vierge forte, ne le fût-elle qu'un peu, qu'une demi-vierge! — Cela dépend de la moitié qu'on a. »

Le soir tombait, d'un bleu profond d'encre Antoine; ils se levèrent et continuèrent à discourir en gagnant la

rue Soufflot, au fond de laquelle le Panthéon...

Ce gâteau de Savoie ayant Hugo pour fève...

érigait sa masse confuse.

— Vous avez vu : le Café Anglais va disparaître. Avec lui, c'est le second Empire qui s'en va. On va porter la pioche dans l'ombre de Coral Pearl, faire éclater les glaces du Grand-Seize. Adieu, souvenirs charmants d'Anna Deslions, de Caderousse et de Milord l'Ar-souille!... N'est-ce pas en l'un des cabinets dorés de cette maison fameuse qu'un soir, Zubiri, montrant sa jambe folle, fit mourir Serio de jalousie?... — Qu'est-ce que cela? — Du Hugo : *Choses Vues*; Zubiri s'appelait Alice Ozy... Serio s'appelait... Je ne sais plus comme. Rien que pour ce souvenir-là, on eût dû conserver le Café Anglais. — Porto-Riche n'a-t-il pas mis à la scène cette étrange aventure? — Pour Polaire. Elle y fut passionnante, elle nous brûla le sang... Etonnante fille, peut-être la seule vraie artiste d'aujourd'hui... — Et Margel?...! — Vous me rappelez la dernière rosserie de Bousquet, le complice implacable de Rip... Il a écrit des vers, une ballade aimable. Il l'a donnée à *Fantasio*, qui l'a publiée sans penser à mal, avec un adorable dessin de Mirande. Cela s'appelait *La Margelle du Vieux Bassin*... C'était pur, poétique, innocent; on n'y avait vu que de la grâce; quand on comprit, ce fut terrible.

Rongé par l'âge, au Crépuscule,
L'Amour de marbre du Bassin
Brandit sa flèche minuscule
Avec des airs de Spadassin...

Prince critique ou critique,
Prends garde à toi, car un roussin
Veille à ce que nul ne macule
La Margelle du Vieux Bassin.

— Hé! Hé! — Oh! Oh! — C'est la dernière nouvelle. Et cependant Maurice Rostand va monter sur les planches... — Manquent-elles de peints?... Car il se maquille, ce jeune homme. — Il compte jouer une pièce nouvelle... — De son père? — Non... — Vous m'avez fait peur! — Mais de lui. — Ah bon!... On n'en souffrira pas longtemps. — Tous sont atteints d'une sachaguitrite aiguë; Rip et Bousquet joueront leur première revue; Gus Bofa

et Max Aghion jouent présentement la leur... Maurice Rostand... — Oui, mais Sacha joue mieux. — Il n'y a plus que des cabots. »

Les deux bavards pénétrèrent sur ce mot dans une brasserie où je ne les suivis point. Les brasseries ont disparu, sur la rive-gauche. Et Courteline, dans ses *Linottes* récentes, eut tort d'y mener son héros. Si une ou deux ont survécu à la mort définitive du mürgerisme, elles sont peu recommandables, et les étudiants les désertent. Car les étudiants sont devenus graves; M. Bergson est trop près d'eux. A peine le Café d'Harcourt ouvre-t-il au Boul'Mich un instar falot du Momus. Quartier Latin, tu n'es plus qu'un grand mot — auquel notre sinistre époque a trouvé le grand remède... Je regagnai l'Odéon en songeant à tout ce que venaient de dire ces bourgeois libertins. Ils avaient parlé de Guitry-le-fils... Savaient-ils ce que ce fils suave a dit récemment de son père?... « Un soir que ce héros au sourire si doux pénétrait en un bar, il y trouva Bourget et Bernstein, qui le visèrent au front en criant : « Caramba ! » Le chapeau d'un consommateur tomba. Jean Aicard en fit un en arrière... Alors, mandant le garçon, de sa belle voix prenante : « Donne-leur tout de même à boire », dit mon père. Car il était bon, — excepté dans *Chantecler*. »

Voilà le plaisir de Paris. — M^{me} la Princesse Maritza y ajoute. Elle a dû être bien belle. Elle n'est pas encore vilaine. M. le Prince de Broglie, au demeurant, la savonna. Elle se montre, au Théâtre Impérial, exactement cinq minutes, au cours d'un prestigieux spectacle. Elle danse et elle chante; elle a une façon de chemise collante et pailletée. Son chant est nul, sa voix médiocre; mais la chemise est éloquente. Un peu plus tard apparaîtra M^{lle} Bilitis, qui n'aura pas de chemise du tout et induira — mettons les âmes, en moins d'émoi. La Princesse Bibescu paraît aussi à ce théâtre, qui n'est pas impérial pour rien. Sans doute suivront les princes. Souhaitons de voir M. Paul Fort dans la danse des Soucoupes, et M. Xavier Privas interpréter une chanson impérialiste. Car on sait que le prince des chansonniers a chu dans l'hervéisme et qu'il accompagne Montéhus.

Passons aux lettres, ces lettres que M. Prévost distribuera aux Immortels quand le général Lyautey aura organisé militairement l'Académie... (Etre le *vague*

maître des Quarante, quelle gloire!)... et signalons l'apparition imminente d'un livre nouveau de M. Sylvain Bonmariage. *Paris-Midi* en publie un extrait. Il s'agit d'un académicien passé maître en l'art de faire des ronds de fumée; il est même parvenu à envoyer — prouesse insigne — huit ronds l'un dans l'autre, aisément.

Je veux vous dire aussi le succès remporté voici dix jours à l'Institut des Hautes Etudes par M. Fierens-Gevaert, dont l'éloge apparaîtrait superfétatoire. Ce conférencier élégant, savant et sympathique, a parlé avec son talent ordinaire, de l'Ecole d'Anvers, de Quentin Matsys et de Patenier. On lui a fait un succès véritable. Il avait su mettre lumineusement en valeur les caractéristiques de l'admirable école anversoise et les mérites respectifs de deux de ses grands maîtres. Le public attentif l'en remercia de la meilleure sorte.

J'aurais pu vous conter bien des choses encore. Mais dans le bruit assourdissant que fait l'élection de Poincaré, il est difficile de parler sans que la gorge s'irrite. C'est pour cela que j'avais été demander la paix aux espaces mauves du Luxembourg. Les deux bourgeois incontinents m'ont détourné de mon devoir. J'ai écouté leur papotage et vous l'ai rapporté. Veuillez n'accuser qu'eux de la légèreté d'une lettre que je vous devais ordonnée et sévère.

LEON TRICOT.

LA PROSE ET LES VERS

CHRISTINE : AU FIL DES JOURS (Em. Rossel). — **Maurice et Fernand BISSCHOPS** : FEUILLETS ÉPARS (*Les Editions Nouvelles*). — **A. Th. ROUVEZ** : LE CAPITOLE (*Association des Ecrivains belges*). — **Henri DAVIGNON** : UN BELGE (Plon-Nourrit). — **Maurice WILMOTTE** : LA CULTURE FRANCAISE EN BELGIQUE (H. Champion).

Je viens de parcourir, avec un étonnement admiratif, *Au fil des jours*. C'est le deuxième volume que nous donne, sous ce titre heureusement trouvé, cette aimable Christine du *Soir*, dont je vous ai déjà dit, je crois, de façon fort indiscrete, qu'elle n'est qu'un des aspects d'une personnalité multiple et variée.

Je m'étonne donc et j'admire aussi, en lisant cette « Chronique

Bruxelloise de 1910 », qu'un esprit avisé, attentif et observateur, ait découvert si riche matière à commentaires dans notre vie quotidienne.

Je vous entends : « Rien d'extraordinaire. L'année de notre grande et glorieuse exposition ! »

Evidemment, notre *world's-fair* et l'incendie tragique qui en interrompit le triomphal succès, ont inspiré plus d'une page colorée ou émue. Mais ce n'est là qu'un sujet entre une foule d'autres que l'actualité a fournis à l'écrivain.

Pour ainsi « chroniquer » régulièrement, en subissant les suggestions du moment, il faut un talent souple et exercé, une réflexion prompte, une plume alerte. Rien de tout cela ne fait défaut à Christine. Elle possède, en outre, une philosophie qui la dispose à souhait à considérer comme il convient les événements qui se succèdent un jour le jour. C'est un scepticisme souriant et indulgent ; c'est aussi un optimisme clairvoyant. L'observateur se plaît infiniment à laisser se refléter en images dans sa conscience les phénomènes, dont l'écoulement sans fin constitue la vie du monde, en particulier du petit monde qu'est une ville. Sont-ils autre chose que vanités et chimères ? Il convient certes d'exalter et de choisir parmi celles-ci les plus belles. Mais la sagesse ne nous conseille-t-elle pas de sourire de tant d'ombres vaines ?

Je doute qu'on rende présentement au livre de Christine l'hommage qu'il mérite. Il n'a pas aux yeux du public contemporain le prestige qu'aurait une série d'articles laborieusement et savamment écrits sur quelque grave sujet scientifique, politique, social. Mais j'imagine que, dans un demi-siècle ou un siècle, un pareil recueil n'aurait plus aucune valeur sinon de curiosité rétrospective, tandis que la « Chronique Bruxelloise » de Christine sera un document plein de saveur sur les mœurs d'une grande ville de chez nous au commencement du XX^e siècle.

M. Fernand Bisschops a voué un culte touchant à la mémoire de son frère Maurice, poète mort en pleine jeunesse. Il publiait naguère de lui *Quelques vers*, et il nous donne aujourd'hui, comme l'œuvre de leur collaboration et le fruit de leurs premières aspirations littéraires, un volume de fragments et de nouvelles : *Feuillets épars*. Qu'ils écrivent des méditations poétiques ou des récits, en lesquels s'exercent leur fantaisie et leur émotion, toujours un fervent lyrisme anime la prose des frères Bisschops et la colore de la tonalité de leur âme avide de tendresse. Et cela est vrai même de quelques nouvelles où s'atteste une objectivité plus marquée et où se reconnaît un fait d'observation. Mais de celle-ci il est bien rare qu'ils s'inspirent.

C'est tout le contraire pour M. A.-Th. Rouvez : dans *Le Capitole* la réalité même, la réalité immédiate lui sert de modèle.

Ceux qui connaissent bien M. Rouvez, liront son nouveau livre sans surprise, mais non sans plaisir. L'évocateur de la petite ville, de nos cités historiques ou de nos jubilés nationaux est, en effet, doublé d'un observateur pénétrant et subtil, ainsi qu'il se trahit du reste par le regard narquois et amusé qu'il promène sur toutes gens et toutes choses.

Cet homme de lettres, entré tard dans l'administration, y a trouvé une ample matière à exercer son analyse impitoyable. Et quelle

matière ! L'administration, les ministères : tout un monde, où s'agitent les passions les plus diverses, où les travers, les vices et même les vertus affectent les formes caricaturales les plus variées ! Les fonctions administratives : but envié, poursuivi avidement par tant de gens ! Temple où tous veulent pénétrer, Capitole où tendent tant d'ambitions...

Ce thème qui prête à la comédie, à la satire ou simplement à la peinture plaisante des mœurs, a servi déjà bien des fois. Il semblerait que ce fût une entreprise difficile et dangereuse de refaire *Messieurs les Ronds de cuir*. Pourtant n'y a-t-il pas des sujets inépuisables ? Et puis il est toujours vrai de dire que le plus banal peut être renouvelé par tout ce qu'y mêle et y ajoute le tempérament même d'un écrivain. Un Courteline y cherche les éléments des farces gauloises où il excelle. Quand il croque messieurs les fonctionnaires, comme quand il esquisse ses silhouettes de militaires, son crayon en trace des charges du plus haut comique. Il s'agit de déchaîner le rire. Son art rejoint celui d'un Callot.

La manière de M. Rouvez est fort différente. Il estime que les personnages qu'il nous présente, sont divertissants en eux-mêmes, sans qu'il faille les faire grimacer. Par leurs gestes ou leurs propos familiers ils nous donnent un spectacle plein de gaieté. Il suffit de nous les montrer évoluant dans leur milieu, vivant leur petite vie enfermée et médiocre. A peine faut-il souligner quelque trait, accentuer une ombre. M. Rouvez s'y entend. C'est un pince-sans-rire. Les discours qu'il place dans la bouche de ses héros sont surtout réussis et tout pétris de l'humour de l'écrivain. Et on les dirait faits d'après nature. Je ne crois pas toutefois qu'il faille chercher des personnalités dans un ouvrage dont l'auteur pourrait dire comme La Bruyère : « J'ai pris un trait d'un côté et un trait d'un autre ; et, de ces divers traits qui pouvaient convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables. » Telle est celle de *Son Excellence*. Telles sont, du reste, toutes les autres, dont l'intérêt est curieusement varié. Mais *Son Excellence* est d'une composition plus savante et plus poussée. Il y a là une action complète en trois actes. Est-ce un drame ? Est-ce une comédie ? La réponse serait différente selon qu'elle émanerait de ce pauvre M. de Jettefeuille ou de son biographe malicieux.

Jusqu'ici M. Henri Davignon a vécu presque exclusivement près du cœur de la terre wallonne, établissant une association intime entre l'âme du terroir et l'âme de ses personnages. Et comme s'il avait contracté une secrète alliance avec la région qui l'a vu naître et qui lui est chère entre toutes, il écrivit, l'an passé, en son honneur, un livre où paysages et gens s'unissent dans une mystérieuse sympathie, *L'Ardennaise*.

Cependant deux des trois nouvelles qui achevaient le volume où nous lisons ce roman, apportaient des notes nouvelles et annonçaient que la vision de l'auteur s'était élargie. Et, de fait, la Flandre était entrée dans sa vie et déjà il présentait tout le tragique et le comique qui peuvent naître des conflits de sensibilité créés par notre dualisme national. Désormais l'écrivain n'interrogera plus seulement son Ardenne bien-aimée ; mais volontiers il confrontera les plaines de Flandre aux coteaux de Wallonie, comme il confrontera l'âme flamande avec l'âme wallonne, convaincu que, dans leur heurt ou leur association, il y a une mine inépuisable d'observations

romanesques. *Un Belge*, qui a paru tout récemment, en est un exemple.

Le goût de la spiritualité qui caractérise l'auteur, son souci idéaliste l'ont porté à trouver cet exemple dans une crise sentimentale et religieuse, qui se développe en parallèle avec les revendications du particularisme de race et se résoud dans un mariage, en même temps par la foi et l'amour.

Bien que son atavisme soit complexe, François Chantaine aime avec passion et exclusivement le terroir wallon où tout s'appareille à son tempérament, à ses goûts. Il croit, d'abord, à la nécessité d'une séparation radicale entre les deux races qui se partagent notre sol national. Son intransigeance juvénile, que ne corrige pas son intellectualité s'exerçant dans un sens très spécial, multiplie les malentendus et les chocs douloureux. Tandis que les douceurs d'une liaison amoureuse le retiennent dans la voie où son individualisme l'a entraîné, il triomphe. Mais ensuite, désabusé, meurtri par une triste expérience sentimentale, il aspire à un réconfort sûr et permanent. Les circonstances le ramènent vers la Flandre, à Anvers, à Bruges, qui sont les sœurs de Gand, qu'il avait jadis sentie si distante de son cœur. Et la Flandre, à présent, lui paraît maternelle. Il y retrouve, avec l'amour d'une jeune fille exquise, l'équilibre de pensée d'où naîtra le bonheur. Car il découvre ceci : la plaine flamande, que prolonge la mer, s'unit au pays wallon pour former un tout harmonieux. Si celle-là et celui-ci doivent garder, en obéissance au vœu impérieux de la race, leur caractère et leur sensibilité, elles ont tout profit à se connaître, à mêler leur sang, à lier le rêve de leurs destins communs. Bref, François Chantaine sent se former en lui une âme belge, ou plutôt une conscience belge.

Cette conscience nationale, fruit d'aspirations ancestrales, d'un rêve commun d'indépendance, d'efforts réunis et concertés vers le progrès économique, l'auteur, j'en suis sûr, ne la considère pas *à priori* comme une réalité existante. Mais il croit que, chaque jour, elle s'élabore petit à petit dans nos âmes moins intransigeantes et moins particulières. On ne peut la définir ; elle se dérobe aux formules en lesquelles on voudrait l'enfermer. Mais, éparse, s'organisant laborieusement, elle fait la force de notre peuple, précisément parce qu'elle s'identifie au travail émouvant d'un groupe humain pour se conquérir un caractère propre parmi les nations.

Quoi qu'il en soit l'âme belge de François Chantaine est faite de raisons plus que de sentiments et de passions. Elle est une attitude morale, qui n'a rien de spontané, un revirement, fort brusque, à peine préparé par la douleur et achevé par l'amour. Je suis tranquille ; sa fine sensibilité native souvent encore frémit au fond de son être pour donner à ses actes, à ses pensées, à ses œuvres, la marque de sa véritable personnalité.

J'ai indiqué ainsi quel est, à mon sens, le côté faible du roman de M. Davignon. Le caractère qu'il nous montre dans les deux cents premières pages du livre, composé tout entier des traits que lui fait une sensibilité bien particulière, produit de l'hérédité ethnique et du milieu, ce caractère, dis-je, ne peut changer, parce qu'on ne change pas de caractère. On change seulement de conduite, ce qui est fort différent. Alors, faudra-t-il que nous définissions le *Belge* : un homme qui, en dépit de sa sensibilité particulière de Wallon ou de Flamand, peu à peu, par raison ou sous l'influence de cer-

tains mobiles d'ordre sentimental, prend une conscience nationale?

A ce prix, être *Belge* constituerait une sorte de culture raffinée. Cette hypothèse n'a rien de déplaisant pour nous.

Mais si la thèse du roman n'est pas indiscutable, si, pour ma part, je préfère à cette œuvre-ci celles où l'auteur s'inspirait directement de sa vision si nette d'un coin de notre terre patriale pour en évoquer les sites, les légendes et la vie idyllique, je me hâte d'ajouter que l'art de l'écrivain n'a rien perdu de sa grâce, de sa saveur distinguée, de l'élégance naturelle de la forme que déparent à peine quelques empâtements. L'action mouvementée du récit nous découvre la vie publique et privée de Verviers, de Gand, d'Anvers et de Bruges, sans manquer de nous ramener devant quelques-uns des plus caractéristiques parmi les paysages de la Haute Ardenne. Et c'est un talent descriptif très sûr et très sobre qui s'exerce dans ces pages, où le décor dresse continûment pour notre imagination les horizons dont les personnages du livre subissent l'empreinte et les suggestions.

Je ne sais s'il est chez nous un critique dont l'intelligence soit plus éveillée, plus pénétrante et plus lucide que ne l'est celle de M. Maurice Wilmotte. Aucun écrivain non plus n'est davantage combatif que lui. Parfois même il apporte dans l'expression de sa pensée tant de passion, un souci si grand d'échapper à toute sujétion, que je ne sais s'il n'irait pas jusqu'à la contradiction par coquetterie d'indépendance. Mais son érudition abondante et sûre suffit à corriger ce que son individualisme pourrait avoir d'excessif. Entendez une érudition qui n'a rien de lourd, ni de pédantesque, mais qui aide et soutient une naturelle sagacité.

M. Wilmotte n'a pas démenti ces qualités dans son dernier ouvrage, *La Culture française en Belgique*.

Pour entreprendre une œuvre de cette espèce, il fallait une faculté de comprendre suffisamment étendue pour embrasser une longue suite de siècles en y discernant l'action spirituelle de la France telle qu'elle n'a cessé, dans les conditions les plus diverses, de déterminer la pensée belge. Car les études préliminaires, sur quoi devait se fonder une synthèse comme celle que tentait l'auteur, sont fort peu avancées. Les annales de notre ancienne littérature sont encore mal débrouillées, et il y aurait lieu de refaire presque entièrement le travail de ceux qui se sont efforcés de retracer notre passé intellectuel. Aussi je tiens à signaler tout spécialement à l'attention du lecteur le chapitre dans lequel M. Wilmotte dresse, succinctement mais avec une science très sûre, le bilan de notre *Passé littéraire*. On y verra que les sympathies actuelles d'idées et de sentiments qui nous unissent à la France, reposent sur de vieilles affinités; celles-ci, en effet, ont toujours existé, favorisées qu'elles étaient par des communautés de race, des contacts de personnes, des combinaisons d'intérêts, par certaines circonstances politiques aussi, et elles n'ont cessé d'unir à leurs voisins du Sud aussi bien les provinces flamandes que les provinces wallonnes.

Les cent pages que M. Wilmotte a consacrées ensuite à nos *Conflits linguistiques*, constituent un travail d'élucidation et de mise au point, dont la valeur dialectique ne le cède en rien à l'importance documentaire de la précédente étude. En effet, le problème des langues en Belgique se double d'un problème moral et d'un problème économique; et il fallait toute la science avertie d'un univer-

sitaire, attentif non moins aux choses de la politique qu'aux déductions de l'histoire, pour l'exposer avec autorité.

Pour le reste de son ouvrage, évidemment, l'auteur se trouvait moins spécialement servi par ses connaissances et réduit presque uniquement à synthétiser ses inductions personnelles. Peut-être n'y a-t-il surtout qu'ingénieux système dans ses « psychologies » du Wallon et du Flamand au point de vue littéraire, qu'il est sans doute prématuré de vouloir définir de façon précise et dogmatique, et qu'il est, en tout cas, hasardeux de faire tenir dans quelques personnalités. Celles-ci pourraient bien n'être, dans une certaine mesure, que des exceptions dans leur milieu.

D'ailleurs M. Wilmotte nous met, lui-même, en garde, dans sa préface, contre les défauts et lacunes d'un « essai » qui ne prétend être qu'un essai, et qui n'aurait pu revêtir un caractère scientifique qu'au prix d'études préalables, longues et multiples.

Telles qu'elles sont sa *Sensibilité wallonne* et son *Imagination flamande* forment la partie la plus vivante et la plus entraînante du livre. Assurément c'est autour de ces deux chapitres que se livrera surtout la bataille des idées. M. Wilmotte y juge une foule d'hommes de lettres, encore vivants, sans leur dispenser à tous également et sans réserve, une gloire qu'ils ambitionnent tous et tout entière. L'on sait combien les poètes sont irritables ! Et pourtant leur juge, cette fois-ci, s'est montré plutôt large et indulgent, il faut le reconnaître. Mais combien n'en est-il pas qui estimeront qu'ils ont été indûment oubliés ! Combien admettront que leur nom ne s'imposait pas dans l'un ou l'autre de ces deux chapitres qui ne se proposent d'être rien d'autre qu'une démonstration ? Telle est, en effet, la portée de ces deux esquisses. A les prendre ainsi, elles apparaissent avec leur caractère vrai, et elles se recommandent par les suggestions utiles qu'elles nous apportent, autant que par la finesse de jugement et le goût sûr qu'elles révèlent chez l'écrivain.

Quand j'aurai ajouté qu'elles sont écrites avec aisance et toutes saupoudrées des paillettes d'un esprit agile et un peu caustique, enfin que le ton en est souvent animé et soutenu de ce que la critique a laissé subsister ou n'a pu dissimuler des amours et des haines d'un homme, j'aurai suffisamment indiqué l'intérêt exceptionnel pour nous d'un livre qui nous aide à nous mieux connaître nous-mêmes dans notre passé et dans notre présent.

ARTHUR DAXHELET.

Emile VERHAEREN : ŒUVRES (Edit. du *Mercur de France*). — **Maurice CAMBIER** : LES YEUX DE LA LUNE (Edit. de *La Belgique Artistique et Littéraire*). — **L. MAETERLINCK** : LES DEUX ROGER (W. Siffer, à Gand). — **Alb. VERBESSEM** : LE BARREAU DE GAND (Vande Weghe à Gand). — **Germaine VELIN** : VA OULTRE (Leempœl à Bruxelles). — **R. VAN DER BURGH** ; **GUIDO GEZELLE** (Société belge de Librairie). — **Jules LECLERCQ** : L'EXCURSION TRANSCONTINENTALE DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE GÉOGRAPHIE (Berqueman, à Bruxelles).

S'il était besoin encore de cette consécration pour nous donner le gage de la gloire d'Emile Verhaeren, le fait de voir réunir dans

un volume définitif les poèmes qui composèrent quatre des livres de nagurée, suffirait à nous prouver que l'admiration professée aujourd'hui pour le poète de la Flandre et du Génie Moderne est unanime et fervente.

Nous possédons désormais une édition magnifique des pièces groupées sous les titres: *Les Campagnes hallucinées*; *Les Villes tentaculaires*; *Les Douze Mois*; *Les Visages de la Vie*. Elles datent de quinze ou vingt ans déjà; elles furent l'aurore d'une légitime renommée aujourd'hui en son plein éclat. Nous les relirons avec une joie émue et toujours émerveillée.

Au petit livre de M. Maur. Cambier nous accorderons une attention sympathique. C'est un modeste acte en vers, un badinage presque, un marivaudage gentiment tourné, sur le thème éternel de l'amour contrarié qui finit par triompher de la résistance d'un vieux grand-père ayant un instant oublié le temps de sa propre jeunesse. L'auteur des *Yeux de la Lune* a de la facilité; son vers est élégant et son inspiration gracieuse.

Notre érudit collaborateur M. L. Maeterlinck s'est posé la question suivante: Quelle fut au juste la personnalité de celui, ou de ceux, qui portèrent les noms de Roger de Bruges en France; de Maistre Rogier dans les comptes des ducs de Bourgogne; de Maestro Ruggieri ou Rogerius Gallicus en Italie; de Magister Roger Flاندresco en Espagne; de Roegere van Bruesele en Brabant; de Roger de la Pasture dans le Tournaisis et enfin de Roger van der Weyden dans le pays thiois? Par des déductions et des argumentations solides, le savant conservateur des musées de Gand en arrive, dans son étude du plus vif intérêt, à conclure que Flamands et Wallons peuvent revendiquer chacun un des *Deux Roger*: le Roger Van der Weyden dit de Bruxelles et le Rogelet de la Pasture dit de Bruges, l'un et l'autre d'ailleurs nés à Tournai.

M. Albert Verbessem, s'il est un des avocats les plus estimés du *Barreau de Gand*, est aussi un lettré de goût, un écrivain et un journaliste averti. Tous ces titres le destinaient à écrire le livre qu'il vient de consacrer à l'histoire de l'Ordre auquel il s'honore d'appartenir. C'est mieux qu'une série de biographies, c'est un utile manuel d'enseignement professionnel à l'usage, par l'exemple édifiant des aînés, des jeunes entrés récemment dans la carrière.

Sous le pseudonyme de Germaine Vélin se cache une artiste bruxelloise qui souvent se fit applaudir dans nos concerts. La virtuose qui interprète avec une âme compréhensive les Maîtres immortels a confié au papier quelques pensées; elle nous les offre aujourd'hui en une gerbe non dépourvue d'originalité; ces fleurs ont souvent un parfum rare ou des formes et des couleurs étranges. On devine sous les accents volontiers douloureux, ou cruels même, de ces brèves expressions de sentiments intimes, la confession d'un cœur qui a dû souffrir, — une confession amère, désenchantée, un rien sauvage... Toutefois, comme le clame le titre: *Va Oultre!* il faut être vaillante, — ou dédaigneuse, et passer son chemin et regarder haut, loin au-delà de l'horizon...

Dans la petite collection « Diamant » qui contient déjà une vingtaine de biographies d'hommes de lettres de chez nous, M. R. Van der Burght fait paraître une concise, excellente et complète étude de l'art et de la vie du vieux prêtre flamand *Guido Gezelle*. Il y est dit en excellents termes, d'un enthousiasme au lyrisme parfois un peu exubérant, combien nous devons aimer et admirer le poète, le conteur qui a eu l'art de « faire frissonner partout de petites âmes, dans une fleur, dans un caillou ».

La société américaine de Géographie ayant résolu de fêter un anniversaire de sa fondation en organisant une *Excursion transcontinentale* en train spécial de New-York au Pacifique et retour, M. Jules Leclercq, infatigable globe-trotter, ne pouvait manquer d'être au nombre des trente invités européens. Sachons gré à la Société belge de Géographie de l'avoir choisi comme délégué, puisque ce voyage nous vaut une de ces relations pittoresques et vivantes dont notre excellent collaborateur a donné déjà tant d'intéressants spécimens.

P. A.

LE DRAME ET L'OPÉRA

Monnaie : *Roma*, opéra tragique en cinq actes, poème de M. Henri Cain d'après *Rome vaincue* de Parodi, musique de Massenet (15 janv.).

Parc : *L'Ami Fritz* d'Erckmann-Chatrion; conférence de M. G. Rency (23 janv.).

Olympia : Reprise de *Cœur-de-Moineau* (24 janv.).

Roma. — Je ne suis pas de ceux qui dessinent un sourire ironique ou font une moue dédaigneuse quand on leur parle de Massenet, de sa musique, de son « genre » et de ses succès. Je n'éprouve aucun scrupule à déclarer que l'abondance mélodique, le charme prenant, la grâce langoureuse, la sensualité aussi, d'une volupté toujours séductrice, l'attendrissement ou l'esprit, la verve ou le pittoresque des pages innombrables signées par le Maître récemment disparu m'enchantent et me ravissent.

Mais mon estime est sans complaisance aveugle et je n'hésite pas à reconnaître que souvent Massenet fit erreur; il s'égara dans des chemins où son talent ne pouvait que se fourvoyer.

Massenet, par exemple, manquait totalement de majesté, de grandiloquence, de souffle tragique. Il était le chantre incomparable de l'amour, de la féminité dans ce qu'elle a de pimpant, ou de tendre, ou de passionné, ou de frivole; il était incapable de traduire la gravité solennelle, la noblesse, les furieux accents des grands émois déchaînant des tumultes impressionnants. Sa lyre disait les murmures, les plaintes douces, les soupirs ou les rires; elle ne savait pas reproduire le bruit de l'orage ou celui des sanglots ou celui des amples rumeurs des foules.

Manon, Werther, le Jongleur, Thérèse sont des chefs-d'œuvre qui

dureront. On ne parle déjà plus guère du *Cid*, de *Bacchus*, d'*Esclarmonde* et du *Mage*. On discute *Hérodiade* et *Thaïs*. Je crois bien que *Roma* sera, dernière venue, oubliée entièrement la première de toutes.

Il y a ici, en effet, plus frappante que jamais elle n'apparut encore, une discordance complète entre les aptitudes, les capacités de l'auteur, les ressources — et elles étaient enviabiles et riches — de son art et les exigences du sujet qu'il a traité.

Il l'a écrit lui-même sous le titre de *Roma*: c'est un « opéra tragique ». Se trouva-t-il jamais une forme d'expression musicale moins tragique que celle de Massenet?

Le résumé de l'action tient en quelques phrases: une Vestale a parjuré ses serments de virginité fidèle. Les oracles ont averti Rome que la victoire d'Annibal à Cannes, la mort du consul et de tous ses soldats sont dues à la colère des dieux devant le sacrilège.

Les Pontifes cherchent la coupable. Ils la découvrent en la personne de Fausta, fille adoptive du sénateur Fabius, petite-fille de la vieille aveugle Posthumia. Et c'est Lentulus, le seul légionnaire survivant revenu sanglant du champ de la défaite, qui est le complice de la faute.

Le Sénat assemblé décide que Fausta sera châtiée selon la loi: elle sera enterrée vivante. Mais Fabius donne à Posthumia un regard qu'elle portera à la jeune fille afin qu'au moins le trépas épargne à celle-ci l'horreur du supplice auquel elle est condamnée.

L'aïeule rejoint l'enfant; mais celle-ci a les mains liées et ne pourrait se frapper soi-même. Alors, — et ceci est un moment d'une grandeur pathétique et d'une horreur magnifique, — l'aveugle, incapable de dénouer les cordes qu'elle ne voit pas, cherche de ses doigts hésitants la place du cœur de Fausta et, elle-même, en Romaine héroïque plus qu'en mère torturée, elle enfonce la lame dans la chair sanglante...

Certes il existe dans les développements de ce drame des endroits où la tendresse et le charme l'emportent, à l'exclusion de toute puissance et de toute frénésie. C'est notamment quand les Vestales s'assemblent dans le Bois Sacré aux bocages odorants et ensoleillés et qu'elles y procèdent à leurs rites nonchalants. C'est quand Lentulus et Fausta se disent, oublieux de tous les périls, les douces choses qui sont sur les lèvres de tous les amants. C'est quand une des jeunes prêtresses, Junia, croyant ingénûment que c'est peut-être elle la coupable que le Pontife recherche, avoue des torts imaginaires par la voix de M^{me} Bérelly, qui fut délicieuse de jeunesse, de pureté, d'accent pour dire la page la mieux venue probablement de toute la partition.

En ces quelques passages, Massenet reste Massenet. Nous sommes ravis. Hélas! cela ne dure guère. Les sonorités éclatent et leur vacarme cache mal le vide de l'inspiration. Ou bien les voix des chanteurs débitent presque sans accompagnement d'orchestre des motifs d'une déconcertante banalité. Les chœurs entonnent des ensembles d'où le souffle et le caractère sont absents.

Toute la bonne volonté et souvent les efforts talentueux des interprètes n'ont pu sauver *Roma*; la splendeur d'une mise en scène très vivante et colorée; l'ingénieuse reconstitution, sous les pinceaux savants de M. Delescluze, de quelques aspects de la Rome de ceux siècles avant le Christ n'ont pas suffi à donner l'illusion.

M. Billot a été cependant un Fabius convaincu et chaleureux;

M. Grommen un Pontife austère, presque majestueux ; M. Bouillez un superbe Gaulois frénétique et chantant avec une généreuse ardeur. Et si M. Darmel manqua d'aisance, de charme et même de justesse quand il conta sa flamme à la blanche prêtresse éperdue, M^{lle} De Georgis au contraire fit de l'angoissante vieille mère aveugle une création dramatique d'une intensité d'émotion, d'une douloureuse vérité d'accent qui donnèrent le frisson. Enfin M^{lle} Helyd fut toute douceur, toute confiance, toute tendresse d'abord, plus tard toute douleur et toute résignation, avec une exquise sincérité.

* * *

Werther. — Et comme pour me donner, s'il en était besoin, une preuve éclatante de tout ce que je venais d'écrire sur le compte de Massenet, voici que je m'en fus écouter *Werther*... Massenet atteignit-il jamais à une aussi émouvante expression de l'amour, et aussi de la douleur passionnée, que dans l'admirable 3^e acte de ce tragique roman sentimental ? Je ne le crois pas, quant à moi.

Et puis, il y a l'admirable compréhension du personnage de Charlotte par M^{me} Croiza et l'impeccable perfection de son chant grave et doux...

On a fait à la belle artiste une rentrée très fêtée. Pussions-nous la revoir encore souvent cet hiver !

* * *

L'Ami Fritz. — La représentation projetée d'une traduction française du *Conscrit* de Conscience n'ayant pu avoir lieu, M. Rending a dû, au dernier moment, modifier le programme de sa V^e Matinée Littéraire. Il a consacré celle-ci à Erckmann-Chatrion et a remis à l'affiche le doux, sympathique et édifiant *Ami Fritz*. Il a demandé à M. Georges Rency de parler aux habituées attentives de ces séances toujours très suivies des deux collaborateurs alsaciens, les auteurs de tant de romans attachants et sincères qui ont enchanté nos jeunes années.

M. G. Rency l'a fait avec une clarté, une légitime sympathie, une précision bien documentée et un tact qui ont été chaleureusement applaudis. Je dis : un tact ; je dirais presque : une habileté ; — car en effet le conférencier s'est surtout attaché à venger les deux écrivains de deux reproches que leurs contemporains leur ont adressés, dont la postérité menace de charger injustement leur mémoire.

Les auteurs de *Madame Thérèse*, de *Waterloo*, de *L'Ami Fritz* sont trop simples, trop « honnêtes », ils ont trop de bon sens aux yeux des amateurs de cheveux coupés en quatre, aux yeux des snobs, des chercheurs de sensations rares, d'expressions contorsionnées. Mais surtout Erckmann-et-Chatrion furent accusés — par Sainte-Beuve notamment — d'avoir écrit, au lendemain des désastres de 1870, l'« Iliade de la Peur », d'avoir été de mauvais citoyens, des Français traîtres à la Patrie, des Alsaciens trop indulgents envers les conquérants oppresseurs.

M. Rency a trouvé les mots qu'il fallait pour expliquer, pour admirer l'attitude des deux collaborateurs. Il a touché avec une adresse et aussi une conviction dont on ne peut assez le louer à la question très délicate, qui prend aujourd'hui une valeur d'actualité

considérable, de la Guerre, de ses horreurs, de sa noblesse, de son infamie ou de sa nécessité?

Sur ce sujet, scabreux mais passionnant, il a dit les choses qu'il fallait dire, avec mesure mais avec énergie. Il a lu quelques pages émouvantes et a soulevé à plusieurs reprises l'enthousiasme de la salle.

Celle-ci dès lors était excellemment préparée à entendre l'*Ami Fritz*. L'idylle pittoresque, amusante et si fraîche, si loyale, si saine en sa sensibilité spontanée, son romanesque quasi naïf, a retrouvé tout le succès qui l'accueille depuis près de quarante ans.

C'est M. Marey qui jouait le rôle du brave garçon qu'un sourire, la grâce avenante et les attentions discrètes d'une fillette ingénue conquièrent et attendrissent à son insu. Il a mis dans son interprétation beaucoup de sincérité.

M^{lle} Hélène Lefèvre avec presque trop de timidité était la délicate petite Suze, l'enfant en qui s'éveille le pur amour fait de bonté, de soumission heureuse, d'affection dévouée.

M^{me} Angèle Renard dessina la physionomie sympathique de la vieille servante Catherine avec son aimable et souriante bonne grâce coutumière, son naturel et son aisance sympathiques.

MM. Richard et Méret furent les plus joviaux bourgeois d'Alsace, grands mangeurs, grands buveurs, bons garçons heureux de vivre et de bien vivre.

Quant à M. Gournac il prêta au vieux rabbin Smit une vérité d'accent, un pittoresque de composition qui confirmèrent l'impression de tous : à savoir que M. Gournac est vraiment un grand artiste.

* * *

Cœur de Moineau. — La jolie pièce à la fois badine et sentimentale de M. Louis Artus est de celles qui, à Bruxelles du moins, conservent une vogue durable. On l'a déjà jouée bien souvent depuis six ou sept ans qu'elle apparut pour la première fois sur la scène de l'Olympia. Toujours elle fit une heureuse carrière.

Ayant M^{lle} Delmar et M. André Brûlé sous la main, les avisés directeurs ne pouvaient manquer de reprendre *Cœur-de-Moineau*. Tout le monde en a été enchanté, à commencer par cette Huguette ravissante et ce Claude frivole à merveille qui enthousiasmèrent une fois de plus le public ; leurs excellents camarades coutumiers, M^{mes} Cécil May et G. Loyer en tête, les y aidèrent d'ailleurs brillamment.

PAUL ANDRÉ.

LES ORCHESTRES ET LES VIRTUOSES

Quatrième Concert Populaire. — *MM. Sylvain Dupuis et Pablo Casals* (12 janvier). — **Récital Adolphe Veuve** (15 janvier). — **Quatrième Concert Ysaye : Festival Strauss : M. Frances Rose et M. Ernest Wendel** (20 janvier).

Quatrième Concert Populaire. — Le quatrième Concert Populaire nous ramenait M. Sylvain Dupuis qui fut si longtemps l'âme de ces concerts: Après l'engouement immodéré pour M. Otto Lohse (succès que celui-ci partagea évidemment avec Beethoven auquel il consacrait un festival), le sympathique directeur du Conservatoire royal de Liège nous a fait regretter, grâce à l'exécution soignée d'un programme éclectique, le temps où nous le comptions au nombre des artistes bruxellois les plus en vue. Un accueil chaleureux fut réservé au maître qui dirigea *Wallenstein*, la belle trilogie de Vincent d'Indy dont le *Chant de la Cloche* triomphe en ce moment à la Monnaie; cette exécution permit d'apprécier les qualités de M. Sylvain Dupuis que nous edmes si souvent à énumérer au cours de ces dernières années.

Après le *Don Juan* de Richard Strauss, M. Dupuis faisait une part aux auteurs belges, représentés en l'occurrence par M. Auguste De Boeck; la *Scène du Sabbat* et *Orage* de l'Opéra: *Songe d'une nuit d'hiver* ne fait pas preuve de la fraîcheur et de la facilité mélodiques habituelles de M. De Boeck: nous voudrions réentendre ces pièces qui à la première audition semblent manquer quelque peu d'ampleur et de caractère. M. De Boeck, toujours modeste, s'est dérobé soigneusement aux applaudissements.

Le soliste était M. Pablo Casals, non seulement un des plus intéressants violoncellistes, mais encore un des premiers parmi les virtuoses: armé d'une technique admirable et personnelle, doué d'un instinct musical auquel se joint une connaissance approfondie de l'esthétique musicale M. Pablo Casals a donné du *Concerto, op. 129*, de R. Schumann, une interprétation dont l'ensemble parfait échappe à la critique: on ne pouvait demander plus de clarté, de vie, et d'éloquence; après une *Mélodie* et une *Sérénade espagnole* de Glazounow, l'artiste devant l'enthousiasme de l'auditoire donna en bis, si je ne me trompe, le *Prélude de la troisième sonate* pour violoncelle de J.-S. Bach.

Quatrième Concert Ysaye. — Festival Strauss! Comment sauvegarder son petit honneur de critique sans se pâmer devant les bruyantes et quelque peu hystériques compositions du dieu de Berlin? Evidemment c'est là du grand art, du très grand art: Strauss est peut-être un des compositeurs contemporains les plus féconds et les plus solides; mais d'aucuns regrettent (et je suis de ceux-là) que sa richesse mélodique (qui est très grande) étouffe au sein d'un commentaire harmonique toujours beau mais trop souvent prolixe; je sais bien que son idéal est d'être complet, d'exprimer tout: cette

ambition a un écueil : le désir de tout dire mène à la complexité exagérée, à la congestion polyphonique, à l'obscurité.

M. Ernest Wendel est un excellent chef d'orchestre : toutefois, sa personnalité ne se dégagea pas nettement au cours de ce concert et j'éprouve une réelle difficulté à lui trouver des qualités capables de l'élever au-dessus de la moyenne des bons chefs. Le programme se composait de l'*Ouverture de Guntram* dans des tonalités post-wagnériennes, de la *Scène finale de Salomé*, chantée avec beaucoup de vérité et de tragique par M^{me} Frances Rose, cantatrice, de l'Opéra Royal de Berlin, d'une plastique superbe, d'une voix prenante et étoffée ; son succès fut très grand dans une série de trois mélodies : *Les Trois Rois Mages*, *Demain* et *Cécile*, pièces dont le caractère différent fut bien rendu par l'artiste. Les auditeurs du dimanche, malheureusement, ne bénéficièrent plus de la présence de M^{me} Rose, subitement indisposée après la séance de la veille. Suivait le poème symphonique de *Till Eulenspiegel*, où l'ingéniosité, le désir d'étonner et l'esprit quelque peu factice remplacent parfois la verve caustique et plantureuse du héros populaire.

Ein Heldenleben (Une vie de héros) qui parut un peu long terminait ce copieux programme et permit à M. Edouard Deru (violon solo) de détailler quelques phrases mélodiques avec l'élégance et la belle qualité de son qu'on lui connaît.

Récital Veuve. — Un seul récital de piano, mais bien intéressant : M. Adolphe Veuve caresse l'Erard avec une dextérité, une puissance de sonorité et une délicatesse peu communes. L'exécution d'un programme varié où figuraient Beethoven, Schumann, Chopin et Liszt, dont le génie fut mis en pleine lumière, assura à M. Adolphe Veuve un succès bien caractérisé.

EUGÈNE GEORGES.

Société Nationale des Compositeurs Belges (20 janvier). — **Société Philharmonique** : *Récital Fritz Kreisler* (22 janv.). — **Soirée musicale A. De Boeck** (25 janv.). — **Nouveaux Concerts** : *Œuvres de Charles Mélant* (27 janv.).

Société Nationale des Compositeurs Belges. — Le 2^e Concert de la Société nationale des Compositeurs belges a remporté le succès habituel qu'un fidèle public réserve à ces auditions intéressantes. Tout n'était pas inédit où ce qui figurait au programme. C'est peut-être un tort. Le but de ces séances ne serait-il pas, avant tout, de révéler le plus d'œuvres nouvelles possible et d'offrir au plus grand nombre de nos jeunes compositeurs l'occasion fréquente de se faire connaître ?

Quoi qu'il en soit, c'est avec plaisir que l'on a réentendu la 2^e Sonate en mi de M. J. Jongen et la Sonate de M. V. Vreuls. Celle-ci fit une impression considérable ; elle est écrite avec une sobriété et une science parfaites. Il est du reste à noter que MM. Bosquet et Defauw mirent ces deux œuvres en complète valeur par une exécution chaleureuse.

M^{lle} Berthe Bernard joua avec un charme ravissant trois petites pièces pittoresques de son maître A. De Greef. M^{lle} Suzanne Poirier chanta avec beaucoup de sentiment et surtout une expression juste

qu'il est rare de rencontrer quand on interprète des poèmes de Verhaeren ; d'autant plus que le commentaire mélodique de M. L. Samuel n'ajoute pas grand'chose à ce que les vers du poète enferment d'émotion discrète ou pathétique, de tragique contenu, de signification profonde.

M^{lle} Poirier se fit également applaudir dans des pages agréables de M. F. Rasse, une *Nuit de Juin*, notamment, tout à fait séduisante.

Société Philharmonique. — Le violoniste *Fritz Kreisler* est un de ces virtuoses sympathiques qui dédaignent les effets trop faciles de l'acrobatie, des attitudes ou les recherches vétéilleuses d'une accentuation exagérée des nuances. Il tire l'archet sans pose, avec une assurance élégante. Il détaille les plus menues indications de sa partition, mais il ne cherche à en tirer aucune ressource d'artificiel tape-à-l'œil (ou à l'oreille, plutôt...). Il se borne à comprendre, à sentir ce qu'il joue et à faire partager l'émotion exacte, ou tout au moins intéressante et personnelle, qui est la sienne.

Chaque fois que nous avons entendu Fritz Kreisler nous avons éprouvé la même impression. Il faut croire qu'elle est générale puisque le nom du célèbre violoniste sur une affiche suffit à attirer une foule enthousiaste. On l'a bien vu, une fois de plus, l'autre soir, à la Salle Patria où Kreisler prêtait au 2^e Concert de la Société Philharmonique un concours qui fut accueilli par des applaudissements sans cesse répétés.

Soirée Musicale A. De Boeck. — M^{lle} Jeanne Cuisinier a donné à l'Association des Anciens Elèves de l'Athénée royal de Bruxelles une conférence très documentée et compréhensive sur l'œuvre du compositeur *De Boeck*. Nous avons entendu, au dernier Concert Populaire, un court fragment pittoresque d'une œuvre dramatique du jeune musicien flamand. Après que M^{lle} Cuisinier eut fait sa causerie, M^{lles} S. Pilloy, cantatrice, Laenen, pianiste, et Rotsaert, violoniste, interprétèrent avec talent des morceaux détachés et des mélodies d'Aug. De Boeck. Une sonate pour violon et piano, qui n'est d'ailleurs pas inédite, fit de l'effet pour la technique consciencieuse de ses développements et l'originalité louable de ses thèmes.

Nouveaux Concerts — Dans la Salle de la Grande-Harmonie, bondée comme au soir des fêtes les plus brillantes, l'aimable compositeur qu'est *Charles Mélang* a fait entendre une série intéressante de ses œuvres. Il faut surtout priser la variété des genres que Charles Mélang aborde avec un égal bonheur.

Ce qu'il fait est simple, mais il n'est pas toujours besoin de grandiloquence, de complications ou d'originalités rares pour réaliser des intentions et donner de l'émotion ou du pittoresque à des pages bien venues. Nous en avons eu la preuve.

Tour à tour de la musique symphonique, des chœurs, des mélodies, un ballet et un drame lyrique ont été joués ou chantés. Certaines petites chansons pastichant avec grâce le genre ancien étaient vraiment charmantes. Un chœur pour voix d'hommes et de femmes, sur des paroles vibrantes de Henri Liebrecht : *Le Sol natal*, avait du souffle et de l'allure, les chants sacrés de *La Désespérance de Faust* d'Edm. Picard de la majesté sereine. Ce sont les excellents chanteurs de la *Réunion chorale de Schaerbeek* qui interprétaient ces

numéros du programme; ils y ont remporté un vif succès, auquel ils sont habitués d'ailleurs, sous l'habile et entraînant direction de leur très artiste conducteur: l'excellent compositeur Henry Weyts.

Le ballet de la Monnaie, gracieux, léger, souriant, dans *Le Jardin de Chloris*. C'est une suite de tableaux mis en scène avec ingéniosité par M. Ambrosiny sur un scénario de M. Du Plessy. Chaque pas est réglé sur les rythmes pimpants de la partition pleine de fraîcheur et de mélodie.

Enfin un petit drame d'amour passionné, où passe le souffle éperdu des ivresses que répandent les fleurs et le ciel d'Italie dans des cœurs d'amants en émoi, nous fut révélé tout empreint d'une poésie frémissante. M. Mélant a dégagé tout ce qu'il y a de délicate sensibilité dans la simple histoire, rimée par MM. Liebrecht et Du Plessy, du peintre Raymond balancé entre la tendresse des deux sœurs Francesca et Gianina.

M. Rob. Godier, un agréable ténor et M^{lles} Udellé et Savelli du Théâtre de la Monnaie, ont joué et chanté très joliment ce petit épisode.

Ils avaient auparavant mis en valeur le charme divers des mélodies inscrites au programme. M^{llo} Udellé, notamment, a fait admirer une voix fraîche, ample et sûre, et une parfaite compréhension servie par une clarté rare dans la diction.

JEAN NEUFVILLES.

LES SALONS ET LES ATELIERS

Jean DROIT. (*Galerie d'Art*). — Jean Droit me paraît être à un moment important de sa carrière. L'humoriste s'est aperçu que l'humour est, en quelque sorte, le visage même de l'humanité, et que sa représentation demande, par conséquent, toutes les ressources et toutes les nuances du plus grand art.

L'artiste abandonne, dirait-on, le métier sommaire des humoristes. Cependant, il reste humoriste, mais complète son modelé, construit ses personnages, multiplie ses exigences picturales et même intellectuelles; en un mot prend de l'ampleur. Voilà pour le métier.

Au point de vue psychologique, cet esprit aimable et indulgent préfère la bonté à la méchanceté, et par suite la beauté à la laideur. Il n'est pas de ces humoristes qui sont, pour l'humanité, comme une loupe grossissant un cancer. Sa nature généreuse a la force d'être optimiste.

Il en résulte une œuvre dont l'humour garde un ton d'affabilité et de bonne compagnie. On oserait lui dire: « Je vous prie de faire ma charge. » On n'aura pas à rougir... de soi. Il aura su découvrir votre esprit. C'est, en réalité, qu'il en a lui-même beaucoup, et de la qualité la plus profonde. Sans oublier le goût, la mesure, et le sentiment de la perfection, idéal rare, très rare, rarissime.

Si j'avais la place nécessaire, je me serais plu à détailler ces pages: *Sacré printemps*, *Premiers froids*, *Boys-Scouts* (24), la *Leçon*

de musique, Paganisme, Coup de vent, Nouvelles de Campine, les Conseils de l'Ancien, le Rémouleur, le Curé.

Droit était presque débutant, il y a trois ans, si nous ne nous trompons; il faisait, alors, l'effet d'un enfant audacieux et réfléchi



jouant avec des soldats de plomb. Aujourd'hui, ses jouets sont des hommes! Et ce n'est pas un de ces humoristes chagrins et aigris dont il faille dire: Tant pis pour nous! C'est, au contraire: Tant mieux pour nous.

* * *

Au nombre de ses mérites compte même... une sœur, M^{lle} Annette Droit, qui applique ses dons d'originalité et d'esthétique raffinée à l'exécution de jolis objets de terre cuite.

Louis TITZ. (*Cercle Artistique*). — Il est amusant ce catalogue des 57 aquarelles et gouaches exposées par Louis Titz. Les noms des petites villes de la Belgique y foisonnent, avec, toutes, une mention pittoresque; ce catalogue donne l'impression: carnet de notes d'une âme vagabonde.

Louis Titz sait admirablement peindre le petit coin pittoresque et vivant, *Rue du Sud à Furnes, Rue Paradis à Ypres, Chaussée à Aerschot*. Ah! quand il veut!

Mais il arrive qu'il se néglige, et alors il nous donne *Blanchisserie*



à Diest, *Le hameau de La Panne, Les hauteurs d'Aerschot*, œuvres toutes pleines de charme, d'une composition heureuse, et de bonheur ensoleillé... mais qui ont l'air trop frêles, si bien que les plans manquent de consistance, un excès de fraîcheur les rend presque diaphanes, et sans profondeur, — pour peu que l'on s'y attarde.

Puis, il y a les œuvres tout à fait négligées (nos 21 et 22); les œuvres faites pour une partie seulement, laquelle, alors, mise en évidence, constitue le morceau: le clocher de l'Eglise de Tongres, l'eau du *Geer*.

Je sais bien que l'on n'y regarde pas de si près, en général. J'entends, autour de moi, s'exclamer : « C'est exquis ! » On aime le pinceau anecdotique, la palette chaude et colorée de l'habile artiste. Moi, je me permets d'être plus difficile. Et surtout, parce que je vois des pages comme celles que j'ai signalées, qui sont d'un pinceau guidé par une intelligence et un goût qui n'auraient qu'à se louer d'une plus constante sévérité envers soi.

M^{elle} Marguerite ROBYNS. (*Galerie d'Art*). — Au point de vue de l'expression de la personnalité, le pastel et le dessin en couleurs me paraissent surtout convenir au talent de M^{lle} Marguerite Robyns. A louer dans ce genre : l'*Hôtel de Ville au Soleil*, *Vieux-Bruxelles*, *Reflets*, *Souvenir du Trayas*, *'t Hoj ter Neuwe*.

L'huile incite l'artiste en des gammes violentes où elle semble moins maître. Elle y perd toutes les qualités assourdies qui témoignent d'une sensualité raffinée. Comme M^{me} Voortman, dont nous parlions dernièrement, M^{lle} Robyns semble, elle aussi, affectionner les violences, sous forme du viol par la lumière. Dans cette adoration de la force, violence des couleurs, bourrades du soleil, je trouve une preuve du caractère ployant et tendre que doit avoir l'artiste. Je ne m'étonne plus, alors, que ses dessins en couleurs aux tonalités assourdies donnent, mieux que les huiles, une impression personnelle.

D'habileté, M^{lle} Robyns n'en montre pas. Elle a mieux : une sincérité qui cherche sans cesse l'expression.

L'*Hôtel de Ville au Soleil* est certainement la page la plus sincère. C'est aussi la plus délicate avec ses nues ambrées, son azur pâle et sa flèche aérienne qui monte solide et légère en plein ciel.

Firmin BAES. (*Cercle Artistique*). — « Même quand il fait des choses sales, c'est toujours propre. » Cette phrase, je ne l'ai pas inventée, je l'ai cueillie. Elle résume, d'une manière savoureuse, cette propreté théâtrale qui frappe dans l'œuvre de Firmin Baes. Est-ce volonté arrêtée? Je ne sais. En tous cas, il y a là quelque chose à quoi je ne puis m'accoutumer. Baes croit-il que cette propreté fait partie des exigences d'un métier précieux? Je citerai le métier extra-précieux de Khnopff et qui n'a pas cette propreté rigide.

Baes se décèle plus préoccupé de composer d'heureuses gammes que d'approfondir la leçon de la nature. Oui, de belles gammes, dématérialisées, le *Sommeil*, *Coup de soleil*, la *Cape rose*, le *Bûcheron*, *Nuit d'hiver*.

Nous pensons qu'un esprit d'harmonie, peut-être excessif, pousse l'artiste à dénaturer les tons, tels ceux des mains près du bouquet dans la *Petite fille aux tagètes*, et le brasier du *Brûleur d'herbes*, lequel brasier n'ose jeter le vermillon d'aucune flamme.

Avant de passer aux toiles où tout est éloge, — cette base une fois consentie, — je remarquerai l'agencement des cous vus par devant, ils tiennent mal à la poitrine et constituent, pour un artiste si net, des maladresses incompréhensibles, répétées dans les n^{os} 4, 7 et 10.

Et puis nous pouvons, enfin, louer tout à l'aise : *Maternité*, *Brettonne*, *Gamine*, *Cape rose*, *Prière*, *Cerises*.

Pour la *Prière*, il faut y revenir. Cette œuvre nous paraît la plus

réussie. Elle a tout pour elle, le dessin en est irréprochable, la composition équilibrée, cette propreté singulière est ici atténuée, le



visage penché de la jeune fille est adorable d'expression pénétrée. C'est une œuvre parfaite où s'accordent le métier, la beauté et l'âme.

C. JACQUET. (*Galerie d'Art*). — Jacquet possède une réputation d'aquarelliste excellent, que nous ne prétendons ni gonfler ni dégonfler. Il est de ces artistes dont un certain tour de main, original et personnel, est pour quelque chose dans le succès.

Le tour de main est difficile à définir. Je suppose Jacquet travaillant: Le pinceau prend le ton sur la palette, vivement retourne au whatman, touche avec légèreté, non pas scrupuleusement d'après

le modèle, mais il touche, trace d'après un modèle idéal; le coup de brosse a des manières, des tics nerveux, et ceux-ci accident, fouettent la page d'effets de chic, tels le *Petit port hollandais*, l'*Arno à Florence* et la *Procession de village*.

Cette façon primesautière, allègre et vive a une séduction de surface et, comme disent les dames quand elles piquent par-ci par-là une perle ou un ruban sur un corsage: « Ça fait joli. »

Ça fait même si joli qu'on hésite à remarquer des plans négligés, *Petit port hollandais*, *Procession de village*, c'est tellement pimpant qu'on pardonne!

On pardonne les terrains peu solides comme le *Zout*, à Knocke, le *Vieux Moulin*.

Jacquet n'a pas acquis sa grande réputation sans de grandes qualités. Nous sommes portés à le croire un paysagiste ému, sur le



Solitude (En Campine).

C. JACQUET.

témoignage de *Crépuscule*, *Chemin de Bôleaux*, *Solitude*, *Retour à la ferme*, *Chemin en Campine*, *Chenal de Nieupoort*. Il trouve toujours l'effet, comme l'indiquent ces mêmes œuvres, plus *Dordrecht*, *Petit port hollandais*, le *Zout*, *Procession*, *Souvenir du vieux port*. Et, ce qui est bien, les effets n'ont rien de forcé, voyez la simplicité de *Briqueterie en hiver*. Jacquet n'emploie pour les produire que des moyens harmonieux et naturels. En plus, ses paysages ont de l'horizon et un certain rendu de la matière dans les eaux, les bois, les bruyères.

On peut louer absolument les grandes pages: *Crépuscule*, *Chemin de bôleaux*, *Solitude*, *Chemin en Campine*, *Chenal de Nieupoort*.

Ce n'est pas trop de nommer ces grandes pages deux fois, d'abord pour l'émotion de l'artiste, ensuite pour la sincérité, car il semble avoir, pour elles, abandonné avec bonheur les malices du tour de main.

Edgard FARASYN. (*Cercle Artistique*). — Des marins relevant sur le rivage une ancre de barque; une procession de pardon en Bretagne sur le môle, avec la côte et la mer au loin; des pêcheurs de crevettes à cheval, qui s'en reviennent par la dune avec leurs grands filets en-travers de la selle; tels sont quelques-uns des sujets qui inspirent l'artiste et pour lesquels il sait emprunter à la nature une véritable grandeur. Grandeur empreinte de poésie, comme cet impressionnant lever de lune, à l'*Heure de la rentrée des vaches*, ou cette nuit bleue et profonde dans un *Port de pêche*.

Le métier ne cherche pas à se faire remarquer. Il est plutôt terne et s'inspire fidèlement des moyens sobres de la nature. Il semble qu'il y ait peu à dire de ce métier sans convention, où la nature est entièrement le maître. Farasyn est une sincérité aux prises avec elle. Voyez cette petite ferme ensoleillée (*Après-midi*) à travers les arbres de la route. Comme c'est humble de métier, et vrai d'impression!

Louis CLESSE. (*Cercle Artistique*). — La perspective de tons, qui fait fuir un paysage, et lui donne de l'étendue, cette perspective est une qualité rare chez nos peintres. Nous constatons avec surprise que le jeune paysagiste Louis Clesse connaît cet art beaucoup mieux que la plupart de ses aînés. Mathieu est, chez nous, le maître de la perspective de tons. La grande majorité de nos artistes, même parmi les meilleurs, ne nous donnent pas la sensation de l'étendue, — qui est, certes, l'une des puissantes beautés du paysage. Nos peintres pratiquent mieux la perspective de lignes, — qui est bien éloignée d'avoir la même puissance.

Louis Clesse traite admirablement les deux perspectives. Il y met même une vigueur qui, au premier abord, déconcerte, comme une brutalité, parce que nous sommes habitués aux toiles plates. *Coin de vieille ville* et *l'Ecluse* saisissent le spectateur comme des réalités. Les mêmes qualités sont exprimées sous une forme plus enveloppée, plus raffinée dans *l'Etang* et les *Roseaux*.

Dans la toile représentant la *Mare de l'Abbaye de la Cambre* (mare aux canards de l'ancienne Ecole militaire) et portant le n° 1 (prédilection!), l'artiste se montre victime d'une trop longue assiduité. De plus cette crête de muraille qui s'avance contre le bord inférieur du tableau n'est pas heureuse. Elle vient à vous et vous entre dans le ventre tant elle est véritable et brutalement disposée. C'est presque du trompe-l'œil; la mesure est dépassée. Ce même tableau nous montre encore une ligne d'horizon qui, cette fois (d'après le ton), est loin d'être à sa place!

J'ai déjà cité les *Roseaux*, pour la perspective; je les citerai encore pour d'autres qualités. La lumière est jolie, fraîche et claire, le ciel et le paysage respirent le bonheur.

Le *Village en Brabant* et *l'Automne* manquent d'étoffe et d'appui, bien que le coloris en soit fort régalant.

Camille KUFFERATH. (*Salle Studio*). — Une petite préface de M. Henri de Curzon ouvre le catalogue des œuvres de C. Kufferath.

« L'impressionnisme de l'artiste, dit le préfacier, n'est jamais confus et vague; il a le trait ferme et la couleur chaude: le soleil

pique les sous-bois de taches légères et dansantes, joue sur les vagues écumantes, rosit les neiges molles, accentue de traits de lumière l'ombre des rues, fait vibrer les blés murs qu'ondule la brise... Tout est vrai, vivant, et d'un effet très sûr. »

Il y a du vrai dans cette appréciation, avec une exagération amicale. Non, ce n'est pas scrupuleusement la nature, au moins quant à l'effet de couleurs. Nous reprochons à cette lumière d'être saucée, d'un jaune, certainement chaud et riche, mais qui est fort éloigné de la nature, n'est pas sincère, et partant nuit à l'émotion.

Ce qu'il y a de plus vrai ce sont les pochades, *Etudes en Suisse* et *Etudes à Grindelwald*, ainsi que *Prusly* (Côte-d'Or) qui sont, heureusement, échappés tous à la sauce ! Cette sauce d'harmonie qui, ailleurs, répand uniformément sur les tableaux la clarté artificielle d'un vitrail jaune. Est-ce peut-être le vernis?...

Nous pensons que c'est plutôt un effet voulu, l'exagération du désir d'accorder toutes les parties du tableau.

Notre confrère Auguste Joly est plus conciliant : Pour lui, ce vernis jaune n'est pas désagréable, tant qu'on n'est pas marié...

Heini BLOCK. (*Salle Studio*). — Heini Block qui est Hollandais et habite Knocke s'est inspiré de ce village et de celui de La Panne dans diverses œuvres qu'il vient d'exposer. Heini Block s'inspire plus fréquemment, toutefois, de la nature-morte qui lui permet des compositions plus audacieuses que ne fait la simple nature.

Comment donner une idée des goûts du peintre ? Par les titres du catalogue ? *L'Etoffe bleue*, *L'Etoffe jaune*, *L'Etoffe turque*. Toute la préoccupation va à la couleur. L'artiste assemble *des couleurs qui se marient mais qui choquent un peu*, dit-il. Une tenture de bleu royal, près d'une soie orange, où pose un vase à bande carmin ; ailleurs, bleu ciel avec blanc et citron sur fond laque de garance ou couleur du sang caillé. Ce sont là des harmonies polaires.

Les portraits, aux lignes accusées, et à grands plans, sans aller jusqu'au cubisme, s'inspirent de ce que cette méthode a de solide parce qu'elle force l'œil à regarder et la main à tracer.

Mais les paysages surtout, *La Panne* et *Ferme flamande*, possèdent une qualité rare, qui fait passer, momentanément, par-dessus l'exécution élémentaire. Cette qualité, c'est le sens de l'espace. Dans *La Panne* (village), un avant-plan fait d'un chemin et de rues est admirablement spacieux ; dans *Ferme flamande*, c'est la prairie précédant la ferme qui donne au plus haut point l'impression franche d'un espace largement ouvert sous le ciel.

Albert F. CELS. (*Cercle Artistique*). — A.-F. Cels pratique un art tranquille et réfléchi. Parmi ses portraits au crayon il y en a d'excellents, notamment le *poète G. Marlow*, la *Mère Dumont*, *Emile Verhaeren*, *M^{lle} Berthe Art*. Il y a dans ces dessins quelque chose de plus que la fidélité. La ligne est sobre, elle ramasse, concentre, condense.

Comment, par contre, l'artiste peut-il commettre une erreur comme celle de charger d'arabesques le fond d'un portrait qui n'est que sommairement indiqué, et qui par le fait devient presque une lacune dans le décor, *Portrait de M^{me} Ch. G.*

Le portrait à l'huile du *poète Severin* est une belle œuvre, bien que malheureusement les chairs soient de bois, malgré le scrupuleux

modélé; mais heureusement l'attitude a beau style. Le portrait de *Monsieur F.*, avec plus de vie dans les chairs, est une réalisation dans la manière sobre, d'un art honnête, où le peintre n'a rien escamoté. Le goût de ces œuvres se fait rare.

Cette belle note sobre nous la trouvons encore chez Cels paysagiste dans la *Vallée de l'Ourthe à Orthenville*.

Henry MOREAU. (*Galerie Dubigk*). — Moreau a inauguré une nouvelle galerie, où l'on voit les œuvres à la lumière artificielle.

Moreau a inauguré sans bruit, sans rien de révolutionnaire; il est classique de composition et de métier. Ses sujets ont, parfois, une fidélité un peu brutale dans les nus, tels les *Bas violets*; d'autres fois ses nus participent d'une idéalisation naïve, comme le *Matin*.

A la toilette, nu qui pourrait être un portrait, nous montre une œuvre d'un métier facile et caressant, des carnations délicates, des proportions harmonieuses. Mais la petite pochade *Au Bois* est certainement, — souple, mouvementée, dans sa sincérité vive, — ce qu'il y a de mieux, et de plus artiste parmi les 27 numéros.

M. Victor DE COEN. (*Salle Studio*). — Il est des gens admirables qui ont le temps d'exercer avec succès un tas de professions. J'en ai connu un autre qui était portraitiste excellent, virtuose du violon, et dentiste renommé. Avouez que cela est beau!

M. De Coen qui ne figure, cependant, point au Botin des peintres, a un talent aimable, qu'une vente, qui est d'un bien mauvais exemple, encourage suffisamment. M. De Coen a beaucoup d'amis. Cela est bien, dirait M. Roosevelt, il faut être sociable.

Une fois ces petites choses dites, car il faut venger les peintres de carrière, ajoutons que M. De Coen a réalisé quelques aquarelles difficiles, verts sur verts, tels *Chemin au crépuscule*, *Chemin (forêt de Soignes)*, *Mare à Tervueren*, et quelques aquarelles agréables: *Châlet suisse*, *Masure*, *Ferme à Marschack*, *Coin suisse*. Les petites maisons minutieusement peintes avec un bout de paysage, c'est son succès.

Quant à ses dessins humoristiques, la famille des Beulemans se les arrache.

Mlle Angelina DRUMAUX. (*Cercle Artistique*). — M^{lle} Angelina Drumaux n'est pas du nombre des peintres de qui l'art est une maladie de la personnalité. Peintre de fleurs, les fleurs qu'elle peint sont saines et sainement vues. J'appelle sainement vues, vues sans exclusivisme, c'est-à-dire en plusieurs des qualités que possède une fleur, et dont la couleur n'est pas la seule. La notation des couleurs est juste, le pétale est respecté dans sa chair dont le pinceau reproduit la délicatesse, lilas, roses, camélias sont de matières différentes et ces rendus variés sont les témoignages d'un œil et d'un toucher.

Ces fleurs d'une interprétation saine feraient plaisir à un jardinier. Elles n'en feront pas moins belle figure au mur de l'amateur. M^{lle} Drumaux a su bien rendre quelque chose de cet élan en offrande qu'ont les fleurs en bouquet. Tels, pour toutes les précédentes qualités, *Lilas et Roses*, *Souvenirs*, *Roses*, *Œillets*; pour la couleur, où s'unissent les tons frais aux tons frais, *Fleurs fanées*, *Roses*, *Capucines*.

Certainement, les esprits dont l'originalité est faite d'anémie, ne sauront approuver mon enthousiasme pour la santé de M^{lle} Drumaux.

RAY NYST.

LES CHAMPIONS ET LES RECORDS

L'Automobile.

Pour la douzième fois le grand hall du Cinquantenaire a abrité ces petites merveilles de mécanique et de précision que constituent les autos et les avions.

Le Salon de l'Automobile qui a fermé ses portes ces jours-ci est en effet le douzième organisé en Belgique.

Venant chaque année après ceux de Londres et de Paris, il n'en est pas moins une manifestation fort intéressante de l'industrie automobile tout particulièrement au point de vue national.

Chacun de ces trois grands salons ont un caractère qui leur est propre. Celui de l'Olympia, le premier en date, nous révèle par ce fait, les grandes nouveautés de l'année; celui du Grand Palais à Paris groupe les industries de tous les pays et permet ainsi d'avoir un coup d'œil d'ensemble sur la production mondiale de l'automobilisme. Quand à celui de Bruxelles, il nous fournit l'occasion d'examiner de près l'industrie automobile belge. Il nous montre le résultat, combien intéressant et fertile en enseignements, des efforts, des recherches de nos ingénieurs, de nos constructeurs.

La Belgique fut après la France l'un des premiers pays qui devina toute l'importance que cette industrie devait acquérir un jour. Nos industriels comprirent avec raison que dans un pays où le fini et la perfection de la main-d'œuvre des ouvriers métallurgistes sont si appréciés, où la carrosserie a acquis depuis des siècles une réputation universelle, l'industrie automobile devait devenir extrêmement florissante.

Ils ne se sont pas trompés. La production automobile augmente chaque année, les usines ont pris chez nous un essor, un développement inouïs. Tandis qu'il y a cinq ans nous exportions pour 10 millions 239,717 francs de voitures ou de pièces entrant dans leur construction, en 1911 ce chiffre était monté à 22,817,444 francs. L'année dernière nos différentes usines ont fabriqué plus de 4,500 châssis dont 70 p. c. ont été dirigés vers l'étranger.

Comme on le voit, une grande partie de notre fabrication est destinée à l'exportation. Chose regrettable à constater: nos compatriotes s'adressent surtout aux pays voisins pour leurs commandes d'automobiles. Et si nos voitures ont pu résister si longtemps à une telle concurrence il faut qu'elles présentent de sérieuses qualités. Nous savons que nul n'est prophète dans son pays. Combien ce vieux proverbe est vrai en Belgique! Nous laisserons donc à un étranger, à un Français, le soin de faire l'éloge de l'industrie automobile belge. Voici comment M. Faroux s'exprime au sujet du dernier Salon de Bruxelles:

« On peut vraiment dire que l'industrie automobile d'un peuple est faite à son image, et il est fort amusant de retrouver, dans un châssis, l'empreinte des qualités d'une race. Voyez, par exemple, la voiture italienne, d'une si belle pureté de lignes; n'est-elle pas l'œuvre d'un peuple d'artistes? La voiture française, simple, sorbe, porte le cachet de notre génie national, avant tout épris de clarté. On retrouve dans la voiture allemande, la patience, la ténacité, mais aussi un peu de la lourdeur de l'esprit germanique. L'Anglais, moins attaché aux qualités techniques qu'au confort de la voiture, a surtout recherché le silence de fonctionnement et la commodité. Aussi si l'on trouve parfois chez lui des solutions quelque peu retardataires, y rencontre-t-on toujours de nombreux détails ingénieux et des accessoires remarquablement adaptés. L'Américain, enfin, homme

d'affaires avant tout, hanté par le problème des bas prix de revient et des grosses productions, a su réaliser des châssis dont le dessin nous surprend parfois quelque peu, mais qu'ils viennent offrir au cœur de notre vieille Europe à des prix stupéfiants de bon marché.

» Ce que nous venons de dire s'applique tout aussi exactement à l'industrie automobile belge, et l'étude de cette dernière nous permettra de retrouver toutes les qualités qui font que cette nation, petite par son territoire, tient dans le monde une place si grande, si enviée et si justement méritée.

» La construction belge se classe en effet au tout premier rang par sa haute valeur technique et sa scrupuleuse exécution. Et cela n'a rien qui puisse surprendre : possesseurs d'importantes richesses minérales, actifs, industriels, joignant à une grande initiative un esprit rigoureusement méthodique, les Belges avaient depuis longtemps imprimé à leur industrie métallurgique et mécanique une impulsion remarquable. Admirablement entraînés par la fabrication des armes, — où l'on sait qu'ils excellent, — à la mécanique de précision et au travail en série, ils étaient parfaitement préparés aux exigences de la construction automobile. De plus, le mauvais état de leurs routes leur interdisait toute camelote et tout à-peu-près. Ils étaient obligés de bien faire et y étaient plus aptes que quiconque. Aussi leur réussite est-elle naturelle et complète.

» Examinons donc cette construction et voyons quels en sont les traits caractéristiques.

» En premier lieu, nous trouvons un esprit de progrès constant. Alors que dans d'autres pays on rencontre souvent encore des dispositifs surannés et des solutions désuètes, toutes les voitures belges sont d'une conception extrêmement moderne. Et qu'on ne croie pas que ceci n'a d'autre but que de suivre la mode : bien au contraire. Les constructeurs belges furent les premiers à employer les principes qui triomphent aujourd'hui.

» L'industrie automobile en général doit beaucoup à nos amis de Belgique. Elle leur doit tant par la hardiesse raisonnée de leurs conceptions et de leurs réalisations qui ouvrent une voie féconde et montrent la route du progrès, que par leurs admirables travaux en métallurgie qui mettent à notre disposition des merveilleux aciers modernes. »

* * *

Que nous révéla le XII^e Salon de l'Automobile? Nous ne voulons pas entrer ici dans le détail des questions techniques. Les Salons ne nous apportent d'ailleurs plus de ces grandes transformations comme nous en voyions autrefois d'une année à l'autre. L'automobile est bien près d'atteindre aujourd'hui le type idéal. Les recherches portent à présent du côté de la transmission, de la mise en marche. On fait la guerre aux secousses, aux trépidations et des amortisseurs de tout genre ont été mis à l'essai depuis un an.

Cependant les trépidations constituent un exercice hygiénique s'il faut en croire les nombreux partisans qu'il compte ! Ne voyons-nous pas aux kermesses le public se ruer sur les plates-formes trépidantes, sur les roues infernales, les tobogans, etc.? Le système vibratoire n'est-il pas en vogue dans la thérapeutique moderne? Qui ne connaît les appareils électriques dont elle fait usage : fauteuils, casques ou tampons? Parlerai-je enfin du *Vibrator*, du *Pulsocon*?

Un confrère racontait il y a quelques mois la plaisante anecdote que voici :

« Le traitement par les secousses n'est pas jeune, disait-il, puis-

qu'il a été imaginé, il y a de cela deux siècles bientôt, par le fameux abbé de Saint-Pierre, lequel avait eu connaissance de la guérison d'un Anglais, atteint de neurasthénie, par un voyage en chaise de poste sur de mauvaises routes.

» L'abbé s'empressa donc de faire fabriquer à l'usage de ceux qui ne pouvaient pas s'offrir le luxe d'un traitement aussi coûteux ou à qui le temps manquait pour le faire, son « fauteuil de poste ». Celui-ci réalisait en chambre, pour qui s'y asseyait, les susdites secousses, que l'on graduait à volonté. L'idée eut un énorme succès. »

A Bruxelles cette cure peut se faire à très bon compte. Il suffit d'effectuer quatre fois par jour le trajet en omnibus : Bourse-Porte de Namur !!

* * *

Une caractéristique du récent Salon, c'est la profusion des petites voitures légères qu'on y trouva. L'automobile se démocratise en effet. La plupart des usines sont actuellement entrées dans la voie de la fabrication des voiturettes légères à deux et à quatre places. On peut acheter à présent une de ces voiturettes pour quatre ou cinq mille francs. Ces véhicules présentent un double avantage : ils consomment très peu d'essence et usent beaucoup moins rapidement leurs pneumatiques par suite de leur légèreté.

Nous en avons vu, merveilleux d'élégance et de couleurs. Il y en avait d'écarlates, d'autres bleus, beiges, blancs, gris.

Mais combien ces voiturettes semblaient des jouets d'enfants à côté de la mastodontesque roulotte du baron Jean de Crawhez ! Elle piqua vivement la curiosité des visiteurs.

Dame ! Une maisonnette, que dis-je ? — une villa baladeuse, confortable et rapide, qui mesure à l'intérieur six mètres cinquante de longueur sur deux mètres cinquante de largeur et deux mètres trente de hauteur !

On y pénètre par l'arrière où l'on trouve tout d'abord, à gauche, un lavabo et une cuisine électrique. Des armoires-glacières pour les provisions, d'autres pour le vin, le linge, la vaisselle sont ingénieusement disposées contre les parois et sous les tablettes. A droite encore des armoires et une table longue de deux mètres, qui, pendant la nuit, se relève pour découvrir le lit du chauffeur.

Nous arrivons ensuite dans le salon, séparé de la place précédente par une cloison munie d'une porte. Ce salon mesure quatre mètres cinquante de longueur. Aux deux côtés sont disposés de moelleux divans. Lorsque la nuit survient, deux armoires pliantes s'ouvrent au centre du salon, le divisent en deux compartiments, tandis que les divans sont transformés en lits. Et voilà deux chambres à coucher à deux lits chacune, parfaitement confortables !!

Cette roulotte ou plutôt ce sleeping-car est tiré par un tracteur, muni de quatre roues, qui peut ainsi être détaché et constituer une auto ordinaire. La roulotte et le tracteur sont supportés sur six roues. Grâce à ce dispositif la longueur du véhicule n'empêche pas de virer avec facilité.

Il existe, paraît-il, plusieurs propriétaires de roulettes semblables en Belgique. En Angleterre, ils sont très nombreux et se sont groupés en *Caravan Club*.

Peut-être verrons-nous bientôt également ici se fonder un cercle semblable. Il manque à la gloire du pays cher aux « chochetés » et pourrait s'intituler : « Le Club des Yachtmen de la Route » !

FERNAND GERMAIN.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle.

G. DE PAWLOWSKI: *Voyage au Pays de la quatrième Dimension* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Ce que c'est au juste que la quatrième dimension, M. de Pawlowski nous l'apprend à la page 3 de son livre: « ... on ne saurait, dit-il, considérer la quatrième dimension comme une quatrième mesure ajoutée aux trois autres, mais plutôt comme une façon platonicienne d'entendre l'univers, comme une méthode d'évasion permettant de comprendre les choses sous leur aspect éternel et immuable et de le libérer du mouvement en quantité pour ne plus atteindre que la seule qualité des faits ».

Avec infiniment de raison, il a été beaucoup question de Wells à propos de ce *Voyage*, qui, comme conception, s'apparente assez étroitement avec *la machine à explorer le Temps*. Les deux auteurs ont l'un et l'autre montré beaucoup d'ingéniosité dans l'exposition de leur paradoxe, ils ont tous deux fait preuve de la même richesse d'imagination dans la peinture des scènes du monde futur, mais avec l'avantage de la clarté chez l'écrivain anglais. M. de Pawlowski est un peu compliqué pour le public moyen auquel il s'adresse.

* * *

JULES HURET: *En Argentine. De La Plata à la Cordillère des Andes* (un vol. in 18° à fr. 3.50). — Peu de monographies géographiques, je crois, fournissent, sous un volume aussi réduit en somme, autant et d'aussi précieux renseignements que les livres rapportés par M. Jules Huret de ses voyages, disons mieux, de ses séjours à l'étranger. Ce qui donne, en effet, une singulière valeur aux études qu'il publie, c'est qu'il ne fait pas que visiter ou parcourir la contrée sur laquelle il s'est donné mission de nous éclairer, il l'habite le temps qu'il faut pour la connaître à fond, il y va dans le monde, il écoute, il fait parler des gens de cent conditions diverses, il assiste aux spectacles, aux réunions politiques, jusqu'au moment où il juge sa documentation complète. J'ai dit ici, il y a une quinzaine de mois, tout le bien qu'il fallait penser de son premier livre sur l'Argentine (*De Buenos-Ayres au Gran Chaco*) et ne pourrais que me répéter à propos de celui-ci.

Où M. Jules Huret va-t-il nous conduire l'an prochain?

Chez Ollendorff.

J.-V. PELLERIN: *Cinquante Lieder de Henri Heine* (un vol. in-8° à fr. 3.50). — Les poèmes émus et ironiques du grand allemand sont restés modernes; ils sont de ceux qui conviennent à toutes les heures de rêve et de mélancolie.

Ils ne peuvent charmer vraiment que ceux qui les lisent dans leur texte original. La prose, si fidèle traductrice qu'elle soit, ne peut épouser toutes les formes subtiles que le poète sait faire prendre à sa pensée.

M. Pellerin a cru donner dans des vers français adaptant les vers allemands une meilleure version, ou en tout cas une version plus éloquente. C'est dans cet esprit qu'il a transporté dans notre langue poétique cinquante lieder choisis parmi ceux de l'*Intermezzo lyrique* et du *Retour*.

Le travail est ingénieux, adroit, non sans charme et sans originalité.

Chez Flammarion.

GYP: *Le Grand coup* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Voyons, récapitulons: Il y a Fernand de Montsoreau et Toto Dubreuil qui, pour justifier leurs absences nocturnes et voir ainsi plus à l'aise leurs petites amies, se sont faits camelots du Roy... pardon, je veux dire, « Mégottiers du Prince ». Si elle leur a fourni certains des avantages désirés, leur affiliation à la « volonté franque » leur a procuré pas mal de désagréments et leurs parents qui en ont assez de ces histoires, après qu'un mégottier a eu le bon goût de cracher au visage du président de la Chambre, les envoient en Provence préparer leur baccalauréat. S'ils n'y travaillent guère, ils y font néanmoins de bonne besogne car ils s'y fiancent à deux jeunes filles charmantes et souventes fois millionnaires. Mais, comme toujours chez Gyp, l'intrigue est tout à fait accessoire, l'essentiel c'est la verve endiablée du dialogue, l'esprit, la vivacité des réparties, la drôlerie des situations, c'est encore le ridicule féroce dont elle couvre les politiciens hurluberlus qui pensent être le parti monarchiste en France.

Chez Plon-Nourrit et C^{ie}.

AGATHON: *Les Jeunes Gens d'aujourd'hui* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Il y a quelque chose de nouveau dans la jeunesse, il n'est plus possible de le nier, le phénomène est patent: Les fils, les élèves des pessimistes d'hier, des rêveurs pacifistes et internationalistes, des matérialistes anticléricaux, ont repris le goût de l'action, l'enthousiasme patriotique, voire l'enthousiasme religieux. La génération née vers 1890 présente avec la précédente des différences si profondes, si essentielles, si inattendues qu'il fallait bien qu'on les étudiât, aussi cinq enquêtes parallèles sur cette même question furent-elles entamées en même temps dans la *Revue des Français*, la *Revue hebdomadaire*, le *Temps*, le *Gaulois* et l'*Opinion*. C'est cette dernière que ses auteurs publient en ce volume où ils expriment cette transformation de la mentalité juvénile — de l'élite de la jeunesse bien entendu — dans ses causes, dans ses manifestations et dans ses conséquences. Ils le font avec une lucidité, une méthode et une clarté qui confèrent à leur livre — document précieux pour l'histoire de notre époque — un intérêt puissant.

* * *

AUGUSTIN BAR: *Le Besoin d'aimer* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — René Decroix n'est pas un libertin ordinaire. S'il est affligé du *besoin d'aimer*, il veut aimer d'autre façon que ses amis, godelureaux auxquels suffisent les petites modistes de Béthune. Il rêve l'idéal dans l'amour, aussi jette-t-il son dévolu sur Lucile Hérié, adolescente intelligente et fine. Tout de suite entre eux, c'est la grande passion. Lui, qui n'a cherché que des émotions sentimentales ne songe guère à l'épouser et la jeune fille se donnerait bien sans condition. Leur liaison reste chaste mais Lucile est pourtant compromise. Sur ces entrefaites, grâce à quelques malheurs de famille, René revient à la foi et à la pratique religieuses. Que pensez-vous qu'alors il va faire? S'unir à Lucile? Que nenni, il la plaque et pas très proprement encore. Comprenez qui pourra, moi j'y renonce. Espérons que la pensée de l'auteur se dégagera plus claire dans le second volume de ce roman et que, l'expérience aidant, M. Augustin Bar mettra moins de platitude dans son récit et plus de correction dans son langage qui sent son picard d'une lieue.

* * *

COMTE RENÉ LE MORE: *D'Alger à Tombouctou* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — L'auteur, un jeune homme de vingt-quatre ans, a accompli ce véritable tour de force de traverser le Sahara, deux fois de part en part, de la Méditerranée au Niger, seul blanc avec deux serviteurs arabes. Lui seul, peut-être ne trouve rien de bien extraordinaire à cette randonnée vraiment peu banale et la relation qu'il en fait est dénuée de toute prétention.

Avec l'entrain et la belle humeur qu'il lui a certes fallu pour affronter les privations et les dangers sans nombre de pareille expédition et pour ne pas flancher aux premières difficultés, il nous raconte simplement ce qu'il a vu et il fournit par endroits de précieuses indications dont les autorités coloniales françaises pourront faire leur profit. Avec tout cela, ce qui ne gêne rien, son livre n'est pas mal écrit et mériterait d'être mis aux mains de nos jeunes gens pour lesquels il serait un excellent exemple d'énergie et de ténacité.

* * *

E. GUILLON: *Napoléon* (un vol. in 18 à fr. 1.50). — Dans ce tableau de la vie intellectuelle et morale de la France qu'est la *Bibliothèque française*, il était impossible de ne pas donner comme figure de fond, pour le dix-neuvième siècle, la grande image de Napoléon. La monographie que lui a consacrée M. E. Guillon ne prétend pas être une histoire complète du Consulat et de l'Empire. Mais à travers les pages qu'il a citées, et qui brillent, au surplus, des meilleures qualités littéraires, la personnalité et l'œuvre entière du génial capitaine se révèlent de façon saisissante. L'auteur a utilisé, en entourant ses extraits documentaires d'un commentaire sobre et lumineux, les nombreux écrits dont la vie et les œuvres de Napoléon ont été l'occasion. Une telle publication s'explique par la source inépuisable d'inspiration que le nom et l'action de Napoléon ont fournie à la littérature; mais, par surcroît, voici que Napoléon s'y révélera comme un des plus grands écrivains de la langue française.

* * *

PIERRE VILLEY: *Montaigne* (un vol. in-18 à fr. 1.50). — Nul mieux que le distingué professeur qu'est M. P. Villey ne pouvait montrer, analyser les courants d'idées auxquels a cédé l'auteur des *Essais*, dire dans quelle juste mesure il s'est assimilé les nou-

veautés de son époque. Le plan de son étude qui trouve si bien sa place dans l'intéressante *Bibliothèque Française* de la maison Plon, s'attache à exposer, avec preuves directes à l'appui, l'histoire de l'expérience personnelle de Montaigne et celle de son évolution mentale, qui s'expliquent l'une par l'autre et s'enchaînent logiquement. On verra par là, comme en un clair miroir sans tain, la portée de la Renaissance, qui ne fut pas seulement une récréation d'artistes ou d'érudits, mais l'initiation de l'élite à une compréhension supérieure de la vie. Ce résultat, M. Villey l'a fait, en quelque sorte, toucher du doigt par l'exemple de Montaigne, l'homme d'un seul livre, qui sut rajourner la morale antique, dont les hautes suggestions retentirent jusqu'au dix-huitième siècle, le créateur d'une nouvelle forme littéraire, resté, à ce titre seul, un classique, puisque les paradoxes d'hier sont devenus des vérités courantes.

Chez Nelson.

VICTOR HUGO : *Depuis l'Exil* (deux vol. in-12 reliés à fr. 1.25). — Ce sont encore des pages peu familières parmi toutes celles qui ont immortalisé le grand nom de Hugo, que la collection des œuvres complètes entreprise par l'éditeur Nelson nous donne ce mois-ci. Dans deux de ces jolis volumes au succès considérable autant que légitime nous trouvons les appels si vibrants adressés par le grand pamphlétaire aux Allemands en faveur de la paix, aux Français en faveur de la guerre, aux Parisiens en faveur de l'union. On sait que Hugo, exilé depuis dix-neuf ans, était crânement rentré à Paris au moment où le siège allait commencer.

Il y a dans ces écrits de *l'Année terrible* un souffle et une grandeur bien dignes de celui qui, en une époque troublée et poignante, ne cessa de prêcher à tous la liberté dans la concorde.

* * *

ALEXANDRE DUMAS fils : *La Dame aux Camélias* (un vol. in-12 relié à fr. 1.25). — Ce n'est pas le drame pathétique, si habilement fait, dans lequel le monde entier a vu Sarah Bernhardt incarner la douleur même et le sacrifice.

C'est le roman original dont la pièce est extraite. Celle-ci a donné à celui-là une vogue universelle, en a fait une œuvre en

quelque sorte classique. On y pénètre mieux qu'au théâtre, forcément rapide et superficiel, la psychologie des personnages, la connaissance des caractères attachants des héros de la douloureuse aventure d'amour et de mort.

La publication de la *Dame aux Camélias* dans la collection Nelson à la fois prisée des lettrés et du public populaire, donnera au roman tragique de Dumas fils un regain de succès.

* * *

VICTOR CHERBULIEZ : *L'Aventure de Ladislav Bolsky* (un vol. in-12 à fr. 1.25). — Chacun sait qu'une grande passion, quand elle aide à servir une grande cause, constitue le moteur le plus puissant de l'énergie humaine. Mais, hélas, le contraire est également vrai. La passionnante et navrante aventure de Ladislav Bolsky, le fougueux comte polonais, montre bien comment les intentions les plus généreuses, l'idéal le plus noble et le plus désintéressé peuvent être renversés par un sourire de femme. Comme un phare sur un récif ce récit tout vibrant de passion nous signale les écueils à éviter pour conserver intact le respect des autres et de soi-même. C'est une école d'énergie morale.

Le livre est de ceux qu'il faut avoir lus. Il est aussi de ceux qu'on relit avec agrément.

Chez Bernard Grasset.

HENRY SOULIÉ : *La Route s'éclaircit* (un vol. à fr. 2.50). — Après une jeunesse, si pas orageuse, tout au moins dissipée, André Waller se trouve, la quarantaine proche, blasé des plaisirs faciles et même écœuré de son existence oisive et sans but. Réfugié à Thonon où il pense guérir cet accès de neurasthénie, il y rencontre Denise de Luzy dont il ne tarde pas à s'éprendre. La jeune fille éprouve également une grande sympathie pour son nouvel ami, mais elle est pieuse, et son scepticisme à lui met une véritable barrière entre eux. Peu à peu, au contact de Denise, André sent revenir la foi de son enfance et nous assistons alors à l'éclosion d'une amour très pur, plein d'idéalisme. Malheureusement, Denise, de complexion délicate, contracte une maladie de langueur et s'éteint dans les bras de celui que son amour a régénéré. Fort de cette

résignation que donne la croyance de l'au-delà, André se consacre, par la plume et par la parole au relèvement moral du peuple et il a la consolation de voir, avant de mourir, son œuvre en plein progrès.

La Route s'éclaire est un livre d'inspiration très élevée, voire même mystique, auquel Paris, fatigué sans doute aussi des histoires d'adultères, fait, pour le moment, un succès mérité.

* * *

MARCEL AZAIS: *Le Double Amour de Patrice Legrand* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Ses études terminées, Patrice Legrand est revenu au pays. Jeune, riche et désœuvré, pourrait-il mieux faire que de courir les belles? Il distingue une petite paysanne jolie, Marie Aline, qui a tous les attraits d'un beau fruit savoureux. Il la désire certes, mais sa manie de tout analyser l'empêche de pousser loin cette aventure. Tout se borne entre eux à des caresses. En même temps qu'il mène cette intrigue rustique, il s'éprend d'une jeune fille de son monde, Henriette de Fontel, mais celle-ci le surprend dans les bras de Marie Aline à laquelle il avait donné un rendez-vous de congé. Il perd ainsi, du même coup, celle qui aurait pu être sa maîtresse et celle qui aurait dû devenir sa femme. En bon français, cela s'appelle s'asseoir entre deux chaises. Pareille déconvenue est souvent réservée à ces esprits compliqués, sans cesse occupés de philosopher sur toutes choses, qui font en amour de la psychologie au lieu d'y aller franc jeu, à ces gens dont les systèmes sont régulièrement démolis par la réalité. C'est ce qui arrive du reste à plus d'un des héros de M. Marcel Azais dans les quelques nouvelles suivant le très court roman ci-dessus résumé, lequel est bien écrit, plein d'originalité et de promesses d'avenir.

* * *

MARCEL BLANCHARD: *La Grande Guerre* (un vol. in-18 à 2 fr.). — De brefs poèmes où passe un souffle d'ardent patriotisme, de lyrisme ému, évoquent les journées tragiques d'autrefois, qui ensanglantèrent et déchirèrent la terre d'Alsace et celle de Lorraine; d'autres présagent les revanches futures; tous font appel à la valeur, à la confiance et à l'héroïsme.

Dans les moments actuels ce petit livre dont les strophes sonnent ainsi que des fanfares éperdues de clairon doit plaire aux Français à qui il est dédié.

Chez Eugène Figuière et C^{ie}

HENR.-MARTIN BARZUN: *L'Ere du Drame* (un vol. in 18° à fr. 2.50). — « Etude libre, » opposée par essence au guide sec, au manuel prétentieux, à l'affirmation unilatérale, *l'Ere du Drame* s'attache à l'identification de quelques idées dominantes appartenant à tous et dont chacun a le droit de dégager, selon sa mesure, l'orientation la plus vaste, le sens le plus haut ».

C'est en ces mots qu'une *Dédicace Luminaires* caractérise cet Essai de synthèse poétique moderne, essai particulièrement intéressant, dont l'auteur, M. Henry-Martin Barzun, fut avec le peintre Albert Gleizes et les poètes René Arcos, Alexandre Mercereau et Charles Vildrac un des fondateurs de l'*Abbaye de Créteil*, tentative de collectivisme artistique qui a malheureusement échoué. Ils y avaient réuni autour d'eux une pleiade de jeunes artistes auxquels nous devons nombre des plus belles œuvres de ces dernières années. L'aube du succès qui se lève pour eux en leur montrant que leur effort ne fut point vain, les consolera amplement sans doute de leur échec.

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



MEMENTO

Les Lettres.

☪ ACCUSÉ DE RÉCEPTION. — Léopold Courouble: *Le Petit Poëls*. — Blanche Rousseau: *Lisette et sa Pantoufle*, illustré par Madeleine Franchomme. — Sander Pierron: *Guillaume Charlier*. — Adrien de Prémorel: *Le Chemin des Ailes*. — Paul Lambotte: *Les Peintres de Portraits*. — N. Beets: *Lucas de Leyde*. — L. Cloquet: *Les Artistes wallons*. — Charles-Henry: *Un Drame au temps*

de Philippe II et La Double Surprise. — H. Van Kalken: *Quelques pages sur la Littérature enfantine*. — Georges Rens: *Le Maître Amour*. — Sander Pierron: *L'Ecole de la Côte-d'Azur*.

Nous rendrons compte de ces ouvrages dans nos prochains numéros.

☪ La Société royale bruxelloise d'Archéologie a célébré le 26 janvier le XXV^e anniversaire de sa fondation par une séance

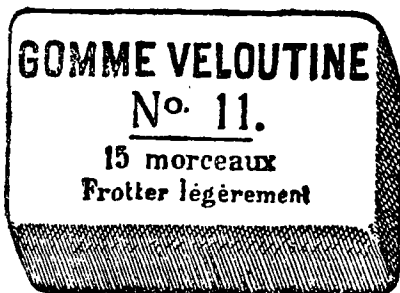
**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.**

Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encrée et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

solennelle tenue au Palais des Académies. M. Des Marez présidait, entouré du ministre des Sciences et des Arts, du bourgmestre, du directeur général des Sciences et des Lettres, de celui des Beaux-Arts, du prince Roland Bonaparte, de nombreuses personnalités scientifiques enfin, dont plusieurs étaient déléguées par des associations de l'étranger.

Après que M. Des Marez eut retracé dans un éloquent discours l'historique de la brillante société jubilaire, M. Charles Buls fit une conférence sur le passé et la résurrection de la Grand'Place de Bruxelles.

On sait avec quelle érudition, quelle méthode claire et sûre, le savant défenseur du respect des antiques trésors architecturaux bruxellois sait traiter les sujets pittoresques qui lui sont familiers. S'aidant de curieuses projections lumineuses évoquant tous les aspects qu'a pris à travers les siècles le merveilleux décor, unique au monde, de notre somptueux forum, M. Buls a narré l'histoire des créations, des transformations des édifices publics ou privés qui font un cadre si harmonieux à notre admirable hôtel-de-ville.

Cette causerie d'une documentation fidèle et nourrie mais aussi d'un agrément plein d'attrait, a remporté le plus vif succès. Il est regrettable que tout le monde n'ait pu goûter le plaisir de l'entendre. On avait laissé s'entasser dans la vaste salle archicomble du Palais des Académies deux ou trois cents personnes de plus qu'elle n'est capable d'en contenir. Le bruit et l'éloignement empêchèrent un tiers des auditeurs de saisir autre chose que de rares bribes de phrases et de mots...

🌀 *Le Musée du Livre* publie ses 23^e et 24^e fascicules. On sait avec quel goût luxueux, quel artistique perfection typographique sont édités ces albums dont chacun est un admirable échantillon de ce que sont capables de réaliser les ateliers belges, les

spécialistes de l'impression et de l'illustration.

Cette fois la livraison contient une intéressante étude de M. Henri Liebrecht sur l'Exposition de reliure d'art qui attirera tant de visiteurs, il y a quelques mois, dans la Maison du Livre, rue de la Madeleine. Cet article documentaire est illustré de nombreuses reproductions en couleurs des plus remarquables spécimens de reliures qui furent admirées à cette Exposition. En hors-texte sont offertes des représentations saisissantes de quelques-uns des plus originaux de ces cuirs travaillés.

L'album contient encore une curieuse monographie historique de *La Poste* à travers les âges et le Rapport annuel du Musée du Livre, qui accuse l'effort continu et la prospérité légitime de cette utile et vaillante association professionnelle.

Enfin, une série de planches en hors-texte témoignent de la perfection que l'on est parvenu à réaliser dans l'art de la gravure, de la photogravure, de l'héliogravure, de la phototypie, de tous les procédés enfin de reproduction fidèle des dessins, des clichés et des tableaux.

🌀 M. Paul Kind a fait dans les *Pages Modernes* une curieuse enquête à l'effet de préciser les positions de la littérature de ce temps. Il nous communique les résultats des 1,477 réponses qu'il a reçues :

1^{re} question.

Indiquez celui des principaux genres littéraires que vous préférez : roman, poésie, conte et nouvelle, chronique, théâtre (drame ou comédie), conférence :

Roman : 845 suffrages ; poésie : 233 ; théâtre : 207. — Puis viennent : Chronique, conte et nouvelle et conférence.

**Spécialité de Découpage
et Collage d'Echantillons d'Etoffes**

**ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CAR-
TONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE**

*Pliage et mise sous bandes
de circulaires et journaux*

Maison Sainte-Marie

Fondée en 1968

Rue Pachéco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liège et Bordeaux

Médailles d'Or à l'exposition Universelle de Bruxelles
de 1910

2^e question.

Indiquez le roman paru depuis moins d'un an, que vous préférez :

Les Dieux ont soif (A. France) : 597 suffrages; *Le Pèlerin d'Angkor* (P. Loti) : 308; *M. des Lourdines* (A. de Chateaubriant) : 141; *L'Elève Gilles* (A. Lafon) : 101. — Viennent ensuite : *La Ville inconnue*, *L'Homme qui a perdu son Moi*, *C'étaient deux petites filles*, *Les Lettres volées*, *Les Libérés*, etc., etc.

3^e question.

Indiquez le livre de vers, paru depuis moins d'un an, que vous préférez :

Bien que cette question n'ait donné lieu qu'à 345 réponses, plus de 50 livres de vers ont été cités. Aucun n'a donc une bien grande majorité. Ceux qui occupent les premiers rangs sont :

La Terre des Lauriers (Emile Ripert) ;

Humus et Poussière (François Porché) ; *La Pluie au Printemps* (Albert Jean).

4^e question.

Indiquez la pièce de théâtre, représentée depuis un an, que vous préférez :

Les Sauterelles (Emile Fabre) : 231 suffrages; *Les Petits* (Lucien Népoty) : 183; *L'Assaut* (Henry Bernstein) : 147; *Bagatelle* (Paul Hervieu) : 87. — Puis viennent : *Le Ménage de Molière*, *Esther*, *Princesse d'Israël*, *L'Honneur japonais*, *Un Sans-Patrie*, *Hélène de Sparte*, *Dans l'Ombre des Statues*.

5^e question.

Quel est le littérateur vivant actuellement (romancier, poète, nouvelliste, chroniqueur ou auteur dramatique) que vous préférez ?

Pierre Loti : 677 suffrages; A. France : 304; Paul Adam : 119; Henry Bataille : 86; Romain Rolland : 73. — Viennent ensuite : Edmond Rostand, Paul Hervieu, S.-Ch. Leconte, Laurent Tailhade, Schuré, etc.

6^e question.

Quelle est, à votre avis, l'œuvre littéraire parue dans la période comprise entre 1870 et nos jours, qui restera comme la plus caractéristique de cette période ?

Les Rougon-Macquart (Emile Zola) : 1,006 suffrages; *Bel Ami* (Guy de Maupassant) : 197; *L'Œuvre d'Edouard Drumont* : 73; *Jean-Christophe* (Romain Rolland) : 41. — Viennent ensuite : *L'Œuvre d'Emile Faguet*, *L'Œuvre de Taine*, *Colette Baudoche*, l'œuvre accomplie par les éditions du *Mercure de France*.

* * *

Les Théâtres.

La Société Royale d'Harmonie d'Anvers a donné, lundi 13 janvier, un spectacle de grand art, en ses vastes locaux. Au programme, le *Mort*, mimodrame en trois actes de P. Martinetti d'après C. Lemonnier, musique de Léon du Bois.

UNION DU CREDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue	3	p. c.
Dépôts à deux mois	3 1/2	p. c.
Dépôts à un an	4 1/2	p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an

☛ C'est vers le 15 février que le Théâtre royal du Parc donnera le *Lord Byron* d'Albert du Bois avec les créateurs de Monte-Carlo : M^{lle} Piérat et M. Albert Lambert.

☛ *Les Torchés*, pièce en trois actes de MM. Fr. Léonard et G. Rens, ont été créées au Théâtre des Variétés d'Anvers le 17 janvier avec un succès que la presse locale et plusieurs journaux bruxellois ont été unanimes à enregistrer.

Il s'agit du conflit social et sentimental que peuvent faire naître les rivalités et les haines entre Belges issus des deux races dont est composée la nation. Le problème est de brûlante actualité. Il est rendu plus angossant de jour en jour quand on assiste aux inquiétantes turbulences des chefs exaltés du mouvement flamingant. La littérature devait s'emparer d'un pareil sujet fertile en controverses passionnées et malheureusement riche en drames psychologiques désolants.

M. Henri Davignon vient d'en envisager un aspect dans *Un Belge*. M. Paul André va publier un roman intitulé : *Jan Moerloose, flamingant*. MM. Rens et Leonard ont porté la querelle et ses funestes conséquences à la scène.

Ils ont imaginé que le ménage d'un usinier flamand, époux d'une Wallonne, installé dans le Hainaut, est déchiré par l'antagonisme des origines différentes. En outre la haine entre ouvriers wallons et flamands déchaîne la grève. Celle-ci se fait tumultueuse et sanglante. Le fils du patron est tué dans une bagarre. Cette mort tragique apaise à la fois la colère des ouvriers et le ressentiment de l'épouse consciente de son erreur.

Voici comment M. Henri Liebrecht apprécie dans la *Plume* la pièce des deux jeunes auteurs :

« Cette œuvre sobre a mérité un réel succès; elle l'a remporté d'ailleurs devant le public anversois. Disons tout de suite qu'elle



DELHAIZE FRÈRES & Co
LE LION

SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE
Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

contient des scènes supérieures; celles où se dévoile la portée sociale de la pièce. Oui, les scènes entre patron et ouvriers, celle entre Flupsen et Sertier, l'ouvrier qui a tué Jacques et qui vient implorer le pardon du père. Il y a là de la sincère émotion. Mais je confesserai que les scènes de passion sont moins larges. Le conflit entre Jean et Francine est développé d'une manière un peu trop schématique à mon gré. A ce point de vue, l'œuvre laisse une impression un peu courte. Le mobile de certains actes est trop peu dévoilé; d'autres auraient pensé que la mère, loin de se rapprocher du père après la mort du petit survenue, somme toute, par la grève que Jean n'a pas voulu éviter, s'en serait éloigné davantage, pleine d'horreur. Les auteurs, dont je ne discute pas le choix, très humain d'ailleurs et très noble, auraient dû le mieux justifier. Il manque au troisième acte une scène complète entre Jean et sa femme; de même, au second acte, d'un mouvement très théâtral, il semble que parfois Jean parle beaucoup sans agir assez. Ce sont là des détails, mais l'œuvre est d'une valeur assez certaine que pour pouvoir supporter la critique des détails. Ce drame net, qui dédaigne les effets faciles, ne peut manquer d'intéresser le public par le conflit qu'il étudie et par le problème qu'il propose à la discussion. »

☪ *Nos cercles dramatiques.* — L'assemblée générale de la Fédération nationale des cercles dramatiques de langue française a eu lieu, le 26 janvier, à la Grande-Harmonie. On y a constitué le comité directeur et les sections d'études du congrès qui se tiendra à Bruxelles les 22, 23 et 24 mars prochain.

Comité exécutif: président, M. Alfred Mabile; vice-présidents, MM. F. Rooman et J. Ranschaert; secrétaire général, M. Gérard Richez; secrétaires, MM. F.-Paul et J. Vanparys; rapporteur général, M. E. Mournès; trésorier, G. Tellier.

Comité directeur: président, M. Ad. Max;

La Tribune Nationale

ORGANE MILITAIRE & COLONIAL
paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :
221, Rue Louis Hap, à Bruxelles

Abonnement : 1 an, 6 francs
Prix du numéro, 25 centimes

Cette revue — absolument indépendante et sans couleur politique — accueille, sous sa responsabilité, toute idée méritant d'être écoutée ou discutée, tout avis original ayant trait à la défense de la Patrie et de sa Colonie.

vice-présidents, MM. Ivan Gilkin, Léon Beckers et J. Ranschaert; secrétaire-rapporteur, M. E. Mournès; membres, MM. Paul André, Valère Gille, G. Van Zype, J. Wappers, L. Tricot, Ch. Desbonnets, H. Van Offel, H. Liebrecht, G. Garnir, Landoy, F. Fonso, F. Wicheler, J. Francq, Lucien Solvay, F. Bodson, Edm. Cattier, Victor Reding, Paul Wodon, P. Spaak et Aug. Vierset.

☪ On a représenté au Théâtre royal d'Anvers, le 28 janvier, le drame lyrique en 3 actes *Dédamia*, dont M. Lucien Solvay a tiré le livret du poème romantique et passionné de Musset: *La Coupe et les Lèvres*, et dont M. François Rasse a écrit la musique.

Nous nous souvenons d'avoir entendu cette œuvre à la Monnaie il y a trois ou quatre ans. Elle y fit une forte impression, admirablement défendue par Albers qui créa le rôle

AU NABAB
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES
FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

du sombre chasseur Franck, le débauché au cœur insatiable mis en vedette de la façon la plus habilement heureuse par M. L. Solvay.

M. Rasse a écrit pour *Déidamia* une partition à la fois savante et de grand caractère. Elle affirma en son temps la notoriété naissante d'un compositeur qui a aujourd'hui fait ses preuves.

Le succès de cette œuvre belge à Anvers a été très vif.

❧ C'est une opérette allemande cette fois que l'Alhambra a montée avec ses soins et son bon goût coutumiers. *Baby-Bobby* a eu hier un succès de première en tous points éclatant. Nous rendrons compte dans notre prochain numéro de l'œuvre pimpante de M. Gust. Wanda si joliment adaptée par notre excellent confrère bruxellois M. Gustave Jongheys.

* * *

Les Salons.

❧ Rappelons que l'exposition que le jeune et brillant paysagiste *Raoul Hyncks* fait dans son atelier de la rue de Linthout, 118 (Cinquantenaire), restera ouverte jusqu'au 4 février inclus, de 10 à 12 et de 2 à 4 heures. (*Paysages de Hollande.*)

❧ Une exposition d'œuvres du peintre feu *Evenepoel* sera organisée en avril à la Galerie Giroux. Plusieurs des œuvres les plus importantes de l'artiste, tel *l'Etudiant*, y figureront, grâce à la complaisance éclairée des possesseurs.

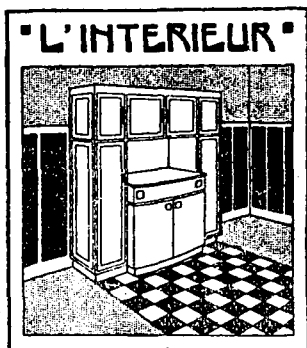
❧ Aujourd'hui 1^{er} février, à 4 heures, clôture de l'exposition des dessins originaux du *Simplicissimus*, Galerie Giroux, rue Royale.

❧ *Edition nationale des manuscrits et dessins de Léonard de Vinci.* — Une commission créée à Rome a reçu un premier don de 100,000 francs du commandeur Modigliani.

❧ On a placé au Musée Ancien de Bruxelles, salle des Rembrandt, un *Rembrandt nouveau*, prêté par M^{me} May pour trois mois. L'œuvre représente le père de l'artiste.

Félicitons M^{me} May et la Commission des Musées de cette générosité et de cette initiative.

❧ *Le Cercle l'Elan* fera, dans le commencement de février, une exposition à la Salle Boute. Les œuvres des membres du Cercle encadreront une exposition rétrospective des sculptures de De Brichy. Parmi les envois importants on annonce ceux des peintres Raphaël Dubois, Cailly, Taverne, Dolf, Van Roy, Bytebier.



ART
DÉCORATIF

MOBI-
LIER

DÉCORATION

Bruxelles : 9, rue de Namur

TÉLÉPHONE 8076

❧ L'exposition du peintre *Léon Houyoux* restera ouverte au Cercle Artistique, à Bruxelles, jusqu'au dimanche 2 février.

❧ Julien Dillens, statuaire (1849-1904), par *Jules Potvin*, bibliothécaire adjoint à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles. L'ouvrage contiendra divers portraits, la reproduction de 31 œuvres sculpturales ainsi que 15 similis d'après des dessins originaux la plupart inédits.

❧ *Jefferys* exposera quelques-unes de ses œuvres fin courant à la Galerie Giroux.

❧ Le peintre *Edouard Detaille*, récemment décédé, a laissé des dispositions testamentaires concernant la destination de l'hôtel qu'il possédait et habitait boulevard Malesherbes à Paris. La *Société de l'Histoire du Costume* en prendra possession pour y installer son musée. Les collections seront organisées par les deux exécuteurs testamentaires: MM. Jullemier et Leloir, avec le concours de M. l'architecte Boeswilwald.

❧ *Auguste Rodin* figurera prochainement à la Galerie des Offices, à Florence, qui a acheté à l'artiste dix dessins, et lui a commandé son buste pour sa collection des Portraits d'artistes.

❧ Une exposition des œuvres récentes de *Georges Lemmen* s'ouvrira le 5 février à la Galerie Giroux. Clôture le 23 courant.

❧ Le peintre Henri Van Seben est mort à Bruxelles, à l'âge de 87 ans.

Les musées de Gand, Bruxelles, Berlin, Budapest possèdent de ses œuvres.

En 1880, la médaille d'or lui fut décernée,

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE 117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

et peu après il fut nommé chevalier de l'ordre de Léopold.

Jusqu'à l'an dernier, le défunt participa aux expositions de la Société des aquarellistes, dont il était, après M. Stroobant, le plus ancien membre.

☞ La Galerie Georges Giroux organisera fin mars une importante exposition d'œuvres du sculpteur Rik Wouters.

☞ L'étude que nous avons consacrée récemment au peintre Maurice Langaskens faisait la description et le plus grand éloge du projet présenté par l'artiste pour la décoration d'une école à Schaerbeek.

Le jury composé de MM. Bergé, échevin, Baes, Montald, Devreese, Jacobs vient de désigner Maurice Langaskens comme l'auteur du meilleur des cinq projets présentés.

☞ La Vie Intellectuelle publie un article de Ray Nyst, intitulé: *La Critique et nos Critiques*. L'auteur examine la situation de la critique picturale moderne devant les libertés de l'art et la façon dont procèdent les critiques de nos différents quotidiens.

☞ Le Cercle Pour l'Art ouvrira, comme d'habitude, son exposition annuelle dans les locaux du Musée Moderne, le samedi 1^{er} février.

☞ La maison Dietrich a ouvert, depuis peu, un petit salon de peinture moderne au premier étage de ses magasins de la Montagne de la Cour. Nous y avons vu des œuvres des peintres Binard, Ronner, Cassiers, Uyt-

terschaut, ainsi qu'une étrange Salomé campinoise de Jakob Smits.

☞ Rencontré un dilettante qui nous exprime ce regret: Il n'existe pas jusqu'ici d'Histoire de l'Art. « Toutes les histoires sont des successions de biographies de peintres. »

Avis aux auteurs.

☞ M. Alban Chambon, architecte, vient d'adresser aux sénateurs et députés un plan détaillé du projet qu'il a dressé pour le dégagement des Musées.

BULLETIN MENSUEL

DE

L'Institut de Sociologie Solvay

BRUXELLES

Cette publication est la seule permettant de suivre, mois par mois, le mouvement scientifique en sociologie et dans les sciences connexes.

On y trouve, en outre, les comptes-rendus des réunions périodiques des divers groupes d'études de l'Institut.

ABONNEMENT :

Belgique : 10 fr. ; Etranger : 12 fr.

Éditeurs :

MISCH et THRON, Bruxelles et Leipzig.

MARCEL RIVIÈRE, Paris.

A. VERHAEGEN

Marchand-Tailleur

79, BOULEVARD ANSPACH, 79
≡ BRUXELLES ≡

Vêtements sur mesure pour
hommes et enfants

Hautes Nouveautés Anglaises, Françaises et Belges

CONFECTION SOIGNÉE

COUPE IRRÉPROCHABLE

Grand Choix d'Imperméables Confectionnés

ET SUR MESURE

DEUIL EN 24 HEURES

Il sollicite l'autorisation de mettre sous les yeux de ces messieurs ses études, qui sont considérables, dans un local du Parlement.

Nous avons reçu la brochure et les plans sous toutes les faces où ces intéressantes solutions d'une question qui reste trop longtemps en suspens sont exposées avec abondance et clarté.

Le projet du Mont des Arts tel que l'a conçu M. Chambon mérite en tout cas un attentif examen de la part des spécialistes compétents.

☞ *Camille Lambert* exposera à la Salle

Forst, à Anvers, place de Meir, du 7 au 16 février.

☞ *Ed. Geobelouët* exposera du 1^{er} au 10 février à la Galerie d'Art, rue Royale.

☞ *Paul Du Bois* exposera au Cercle Artistique du 3 au 12 février.

☞ *W. A. Sherwood* exposera du 1^{er} au 9 février à la Salle Studio.

☞ La *Société Royale des Beaux-Arts* a tenu son assemblée générale annuelle sous la présidence de M. Max.

Le secrétaire, après avoir évoqué la mémoire de S. A. R. Madame la comtesse de Flandre, celle de MM. Acker, Smits et ter Linden, membres artistes décédés, a annoncé qu'un hommage spécial serait rendu à ces derniers au prochain salon de printemps.

Ont été élus : membres effectifs artistes : MM. Em. Fabry, Franz Hens et Jacob Smits. Membres correspondants artistes : MM. A. Bonnetain, P. Don, V. Hagemann, P. Roidot, G.-M. Stevens et Swyncop.

Correspondants étrangers : Jan Toorop (Hollande), H. Vogeler (Allemagne), von Mehoffer (Autriche), J.-M. Sert (Espagne), Walter Crane (Angleterre).

M. Jules Lagae remplace M. Acker comme vice-président artiste de la société.

Le concours de Rome est réservé cette année à la peinture. Il n'y aura pas moins de cent huit concurrents pour l'épreuve éliminatoire.

Quarante-quatre d'entre eux appartiennent à l'Académie d'Anvers, trente-huit à celle de Bruxelles et quinze à l'Académie de Gand. Les académies de Louvain, Mons et Liège sont chacune représentées par quatre élèves. D'autre part, Malines et Alost en comptent deux, tandis que Saint-Nicolas, Bruges, Roulers et Courtrai n'en mettent en ligne qu'un seul. Deux concurrents ne se réclament d'aucune institution artistique

Les Concerts.

Concerts Ysaye. — Le premier Concert extraordinaire (festival Wagner) aura lieu le dimanche 23 février, à 2 h. 1/2, au Théâtre de l'Alhambra, sous la direction de M. Otto Lohse, chef d'orchestre de l'opéra de Leipzig, et avec le concours de M^{me} Frances Rose, cantatrice, de l'Opéra royal de Berlin, et de M. Henri Hensel, ténor, du Théâtre de Beyreuth et du Metropolitan Opera de New-York.

Répétition générale, la veille, mêmes salle et heure

Location à la Maison Breitkopf et Hærtel.

Le 1^{er} mai sera donné à la Monnaie, sous la direction de M. Otto Lohse, un grand concert au cours duquel seront exécutés la *Neuvième Symphonie* de Beethoven et d'importants fragments de *Parsifal*.

Récital Buhlig. — Le pianiste Richard Buhlig, l'un des plus justement réputés parmi les virtuoses d'outre-Rhin, annonce un récital pour le mercredi 12 février, en la Salle de la Grande Harmonie.

Au programme : Beethoven, Brahms, Chopin et César Franck

Location à la Maison Schott Frères.

M. Victor Buesst, le jeune pianiste australien qui vient d'obtenir à Bruxelles un si beau succès dans un concert avec orchestre,

CHEMIN DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

L'AGENDA P. L. M. 1913

vient de faire son apparition. C'est un document des plus intéressants édité avec un soin tout particulier qui en fait une véritable publication de luxe.

Il renferme, cette année, des articles tout à fait remarquables de G. EIFFEL, G. D'ESPARGES, H. FERRAUD, L.-J. GRAS, M. LE ROUX, F. MISTRAL, N. SÉGUR et du regretté PAUL MARIÉTON; des nouvelles de G. COURTELINE, Com^t DRIANT, FRANC-NOHAIN, WILLY; des illustrations de MARCEL CAPY, HENRIOT, H.-D. NAURAC, BENJAMIN RABIER, etc., une série de cartes postales détachables, de nombreuses illustrations en simili-gravure à la plume; — il contient aussi de magnifiques hors-texte en couleurs et en simili-gravure, ...et, enfin, une valse lente pour piano : " Sur la Méditerranée ", écrite spécialement pour l'Agenda par le compositeur MAURICE PESSE.

L'Agenda P. L. M. est en vente, au prix de 1 fr. 50, à la gare de Paris-Lyon (bureau de renseignements et bibliothèques), dans les bureaux-succursales, bibliothèques et gares du réseau P. L. M., il est aussi envoyé par la poste, sur demande adressée au Service de la Publicité de la C^{ie} P. L. M. 20, boulevard Diderot, à Paris, et accompagnée de 2 fr. (mandat-poste ou timbres) pour les envois à destination de la France et de 2 fr. 50 (mandat-poste international) pour ceux à destination de l'étranger.

On le trouve également au rayon de la papeterie des Grands Magasins du Bon Marché, du Louvre, du Printemps, des Galeries Lafayette et des Trois-Quartiers à Paris.

Aux Galeries des Meubles



20, Rue de l'Hôpital, 20

A BRUXELLES

**LE PLUS GRAND CHOIX DES MEUBLES
DE TOUS STYLES ET TOUS GENRES**

a donné le 22 janvier dernier dans la Salle du Cercle Artistique, à Gand, un récital où se sont affirmées davantage encore les qualités qui en font un virtuose de grande envergure. C'est un technicien accompli, son jeu est plein de couleur et de lumière et on ne saurait trop admirer l'art et le bon goût avec lesquels il gradue ses effets: de la souplesse, de l'élégance et en même temps de la grandeur, de la puissance de son peu ordinaire, comme nous avons pu le constater dans la *Fantaisie* de Chopin et dans la *Légende* de Liszt qui produisirent une vive et émouvante impression sur le public. Le programme était du meilleur choix, Liszt et Chopin où M. Buesst a su mettre en relief et faire passer dans l'âme de ses auditeurs les sentiments divers renfermés dans les œuvres de ces deux maîtres du piano. Le jeune artiste fit entendre la *Ballade* op 23, le *Nocturne* op. 15 n° 2 un prélude, l'*Impromptu* op. 36 et l'*Etude* n° 12 dans lesquels il se montra un interprète parfait de Chopin. — Dans une pièce intitulée *Au Lac de Wallenstadt* et dans le 3^e nocturne de Liszt, nous avons pu apprécier la finesse, le charme expressif de l'artiste, tandis que dans l'*Etude Eroïca* et la *VI^e Rhapsodie* se révélaient sa force et sa vigueur. Son succès a été grand et mérité, aussi les applaudissements ne lui ont pas été ménagés.

La Société Internationale de Musique organise le jeudi 30 janvier et jeudi 6 février 1913, à 3 h. 1/2 précises, dans la Salle de la Grande-Harmonie, une séance consacrée au *Rythme* et à la *Gymnastique rythmique* (méthode Jaques-Dalcroze).

Une conférence sera donnée par M. Ch. Delgouffre et suivie de démonstrations par M^lle Berthe Roggen, professeur diplômé de l'Institut Jaques-Dalcroze à Hellerau (Dresde). — M. J. Jongen, compositeur, professeur au Conservatoire de Liège, prêtera son concours à cette intéressante séance.

Places chez Breitkopf et Hærtel.

Sous le titre *Chansons d'Octobre*, M. Didier de Roulx que nous connaissons comme romancier original et attachant, publie à la « Vie Moderne » à Paris un album de six mélodies dont il a écrit les poèmes et la musique. Ce sont des pages d'un joli sentiment.

* * *

A l'Etranger.

Le quatrième centenaire de la mort du grand architecte Bramante sera prochainement, à Rome, et dans toute l'Italie, l'occasion de fêtes et de manifestations diverses: exposition, publications illustrées, etc.

Les ventes réalisées cette année à l'Exposition internationale d'art de Venise, s'élevaient à près de 600 mille livres. Un pareil résultat n'avait jamais été atteint.

A la suite d'un concours organisé en Italie par la Société des Auteurs, et dont l'objet était la composition d'une cantate ou d'une scène dramatique avec orchestre (laquelle sera exécutée dans la superbe Salle de l'Augusteo, à Rome) le jury a couronné l'œuvre intitulée *Ero* — scène dramatique pour soprano et orchestre — dont les auteurs sont MM. Giulio Bonnard, pour la musique, et Giuseppe Soldini, pour le poème.

A Bassano di Sutri, dans une propriété appartenant à la famille Longarelli, il a été déterrée une statue de bronze, recouverte d'une belle patine verte et datant de l'époque gréco-romaine. L'Etat l'a achetée pour la somme de 15 mille livres. C'est une œuvre de toute beauté, et parfaitement conservée.

En octobre, on fêtera à Milan le centième anniversaire de la naissance de Verdi. Un monument sera érigé place Buonarrotti (100 mille livres ont été recueillies à cet effet, parmi les admirateurs du maître, et en grande partie à l'étranger). Le jour de

l'inauguration, un Comité local organisera des fêtes populaires. Les lettres de Verdi seront éditées. Enfin, à la Scala, sera exécutée, avec un soin tout particulier, et dirigée par Toscanini, la « Messe du Requiem ». Tout ceci, disent les journaux, n'est qu'une petite partie du vaste programme que l'on avait projeté tout d'abord, lequel, à cause de l'inexplicable froideur des Milanais, ne pourra être réalisé.

❧ Dans la salle de la Société « Leonardo da Vinci », à Florence, a été exposée récemment une série de lithographies de Joseph Pennel. Cette exposition sera répétée à Rome et à Paris.

❧ A l'initiative de la Société des Beaux-Arts de Florence, aura lieu dans cette ville, du 1^{er} avril au 30 juin, une exposition internationale de peinture, sculpture, architecture et dessin. Cette exposition, à laquelle participeront des artistes célèbres, sera à la fois un concours, et d'importants prix seront affectés aux exposants.

❧ A Rome vient de mourir le sculpteur Emilio Zocchi. C'était le père d'Arnaldo Zocchi, auteur d'œuvres connues, notamment du grand monument au « Tsar libérateur », à Sofia, et du monument à la mémoire de Christophe Colomb, qui sera inauguré bientôt à Buenos-Ayres.

❧ Le célèbre ténor Antoine Schott, qui fut un des premiers grands interprètes de Wagner en Allemagne, vient de mourir à Berlin, à l'âge de 66 ans.

❧ Ces jours derniers est mort également à Berlin un des critiques allemands les plus distingués: Otto Brahm. Il était né en 1856, à Hambourg, d'un modeste négociant. Après s'être quelque peu essayé au commerce, il y renonça pour s'adonner aux études littéraires. En 1876, il s'inscrivit à Berlin comme étudiant en philosophie. Ses études terminées, il se consacra à la critique. On lui doit une quantité d'articles, une magistrale biographie de Kleist le premier volume d'une œuvre sur Schiller, un livre sur Stauffer-Bern, des souvenirs sur les débuts de la « Scène libre », et un de ses mérites, non le moindre, est d'avoir découvert Ibsen et Hauptmann.

❧ La ville de Dresde a organisé une exposition de portraits: « La femme à travers les siècles ».

❧ Le professeur Silberleit constate, dans les *Monatsberichte*, que les naissances, à Berlin, diminuent d'une façon effrayante. En 1876, il y eut 47,19 naissances pour 1,000 habitants; en 1911: 21,64 seulement. En tenant compte de l'augmentation de la population, la baisse est de 54,1 pour cent!

BANQUE INTERNATIONALE

DE BRUXELLES

Société Anonyme, 27, avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.

Comptes. — Joints.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

COMPTES DE QUINZAINE

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27

Téléphones : A 3870, 3903, 6739, 8056

ou à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

CAISSE CENTRALE

de Change et de Fonds Publics

SOCIÉTÉ ANONYME

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

BRUXELLES

Place de la Liberté, 5

Téléphone A. 746

INFORMATIONS

LE CHANGE ESPAGNOL est à 94.25 p. c. et tendra à se rapprocher du pair si le gouvernement parvient à mettre à exécution ses deux projets d'établissement d'une caisse de conversion et de suppression de l'affidavit auquel est soumise la Rente Extérieure Espagnole.

EN ÉGYPTÉ la récolte du coton forme une des assises de la prospérité; les gens bien informés croient qu'elle dépassera cette année 7 3/4 millions de kantars au prix de 18 1/2 tallaris (contre 17 l'an dernier), ce qui donnera une plus-value de 2,500,000 livres égyptiennes sur la récolte précédente. Ce bon résultat serait dû, paraît-il, aux grands travaux d'irrigation et de drainage dont les effets sont cependant loin d'avoir atteint tout le rendement qu'on en attend.

DES DOCTEURS ÈS FINANCES prophétisent ainsi les émissions d'Etat qui se feraient si la paix était signée: Argentine 125 millions de francs, Bulgarie 180, Chine 625, Grèce 75, Italie 600, Norvège 50, Autriche 150, Hongrie 150, Roumanie 250, Serbie 100, Espagne 300. Ce qui fait un coquet total de 2 milliards 605 millions, sans compter les besoins de la Russie, qui elle aussi...

INDO-CHINE. — Le *Journal Officiel* de la République Française a publié la loi autorisant le *Gouvernement général de l'Indo-Chine* à contracter un emprunt de 90 millions de francs pour effectuer divers travaux d'utilité publique et d'intérêt général. De plus, il vient de paraître un décret approuvant le budget général de l'Indo-Chine pour l'exercice 1913, arrêté en recettes et en dépenses à la somme de 35,608,395 piastres. Le budget annexe de l'exploitation des chemins de fer, pour 1913, est arrêté en recettes et dépenses à 1,732,520 piastres. Le budget annexe de l'emprunt de 200 millions est fixé à 4,390,770 francs. Enfin, le budget annexe de l'emprunt de 53 millions est fixé à 2,650,090 francs.

CHEMIN DE FER GAND-TERNEUZEN. -- Les créanciers se sont réunis le 18 janvier. Après une assemblée assez orageuse, au cours de laquelle il a été annoncé que l'exploitation de la ligne de chemin de fer continuerait sous la direction de M. De Rudder, il a été décidé de réclamer le concordat et de composer un collège d'administrateurs de la façon suivante :

MM. Declercq, avocat à Gand ; Levêque, avocat à Bruxelles ; Ligy, avocat à Gand ; Montens, ancien directeur du Chemin de fer vicinal de Turnhout ; Rechel, ancien directeur du Chemin de fer de Hasselt, à Maeseyck ; Vandermeulen, administrateur-délégué de la Société des Chemins de fer de Valence et Aragon et de la Compagnie Internationale de Tramways ; Van Rompu, membre de la Députation permanente des Etats de Zélande.

Une assemblée générale extraordinaire des actionnaires est convoquée à Gand pour le 22 février, à l'effet de délibérer sur le projet de concordat et la nomination des administrateurs et des commissaires. Le tribunal de commerce de Gand statuera le 15 mars sur l'homologation du concordat.

Nous ferons l'analyse de cette convention dans un prochain bulletin.

LA COMPAGNIE MUTUELLE DE TRAMWAYS a réalisé en 1912, paraît-il, un bénéfice supérieur d'un million à celui de 1911, sans tenir compte de la plus-value du portefeuille.

Aux **TRAMWAYS DE REIMS** l'augmentation de recettes en 1912 est de 50,000 francs environ, ce qui correspond à une augmentation de bénéfices de 20,000 francs.

Les **RECETTES DES CHEMINS DE FER DU NORD DE L'ESPAGNE** en 1912 présentent une augmentation de pes. 13,011,506 sur celles de 1911.

Aux TRAMWAYS DE BARCELONE la plus-value de recettes est de 750,000 pes. pour 1912.

LES TRAMWAYS D'ODESSA en 1912 ont augmenté leurs recettes de 1,860,863 francs.

LES CHEMINS DE FER VICINAUX BELGES pourront distribuer 4 francs par titre, comme l'an dernier. Le dividende pour 1910 avait été de 2 francs.

LA SOCIÉTÉ FINANCIÈRE DE TRANSPORTS possède une participation dans la Société *Tranvie e Ferrovie elettriche* de Rome. Celle-ci vient d'obtenir la concession du prolongement de Genzano à Velletri, de la ligne Rome-Genzano.

SOCIÉTÉ DE CHEMINS DE FER ÉCONOMIQUES EN CATALOGNE. — Les recettes d'exploitation se sont élevées en 1911 à pes. 235,817.54 contre pes. 211,317.71 en 1910 et pes. 185,913.70 en 1909, ce qui a permis la distribution d'un dividende de 5 francs pour l'exercice 1911.

Afin de faire face aux nécessités de l'accroissement du trafic des marchandises, cette société a augmenté son matériel de 2 locomotives et de 28 wagons.

Cette société a été autorisée à prolonger ses voies sur le quai du port de Palamos.

Elle vient d'obtenir la concession de soixante ans de la ligne de Flassa à Gérône avec embranchement sur Banolas par Puente-Mayor, soit un développement nouveau de 30 kilomètres qui doublera le réseau actuel et reliera la ville de Gérône ainsi que la région industrielle et agricole de Banolas au port de Palamos sans transbordement.

Pour se créer les ressources qu'exigent le matériel nouveau et la mine à fruit des nouvelles concessions, cette société a porté son capital de 1,050,000 francs à 1,500,000 francs par l'émission de 4,500 actions de 100 francs.

Malgré la grève des cheminots, les recettes de 1912 sont en augmentation de pes. 10,164.79 sur celles de 1911.

LA SOCIÉTÉ DES TRAMWAYS DE KISCHINEW a conclu, en 1911, avec la municipalité de cette ville un nouveau contrat par lequel elle a obtenu, pour une nouvelle période de quarante années, à compter seulement de l'ouverture de l'exploitation électrique, la concession exclusive du réseau actuel électrifié, débarassé d'une courte ligne improductive et heureusement complétée par

l'adjonction d'une nouvelle ligne intéressante de plus de 3 kilomètres, soit un développement total de rues desservies d'environ 15 kilomètres. L'ancienne concession expirait en 1930. La nouvelle concession se prolongera jusqu'en 1954.

Les travaux de transformation du réseau sont déjà très largement entamés et l'on compte que le service électrique pourra être inauguré vers le mois d'octobre 1913. L'énergie électrique sera fournie par l'usine municipale, qui exploite avec succès depuis plusieurs années un réseau d'éclairage très prospère. On procède actuellement aux agrandissements de cette usine nécessitée par l'alimentation du tramway.

Pour faire face aux dépenses d'électrification de son nouveau réseau électrique, la Société des Tramways de Kischineff a récemment créé 5,000 obligations de 500 francs 5 p. c. et 6,000 actions privilégiées de 250 francs.

Il a été créé, en outre, 5,200 parts de fondateur, dont 2,200 ont été remises en échange des 11,000 actions de capital anciennes, qui ont été annulées.

SOCIÉTÉ LIGURE-TOSCANA DI ÉLETTRICITA. — Cette société continue à se développer. L'installation hydro-électrique sur la Lima, ses raccordements aux centres de distribution de Lucques, Livourne, Pise, Viareggio et Pescia, sont complètement terminés. La station hydro-électrique, avec ses trois groupes de 3,200 HP, est en pleine activité depuis le mois d'octobre. Les deux sociétés thermiques achetées ont été complètement liquidées et fusionnées avec la Ligure-Toscana.

Tous les travaux exécutés tant au point de vue technique qu'au point de vue économique donnent pleine satisfaction au conseil d'administration.

En ce qui concerne la deuxième usine hydro-électrique, celle qui doit être établie sur le Serchio et qui doit permettre de renforcer les moyens de production, les études en sont terminées et l'on n'attend plus que l'approbation de l'autorité gouvernementale pour commencer les travaux. Entre-temps, il a fallu se préoccuper du soin de satisfaire les exigences sans cesse croissantes de la consommation ; à cet effet, un moteur Diesel de 1,000 HP. vient d'être installé à Lucques, et une nouvelle turbine de 2,000 kw. est en voie d'installation à Livourne.

Les onze premiers mois de 1912 ont produit une recette de L. 1,887,684.44 contre L. 1,297,090.05, soit une augmentation de recettes de L. 590,594.39 ou 45.5 p. c., tandis que les dépenses n'ont augmenté que de 12 p. c. environ.

On peut donc s'attendre à un bénéfice supplémentaire de plus de

500,000 livres pour l'exercice 1912, quoique le capital à rémunérer pour 1912 soit supérieur de 3 millions à celui de 1911. Il est probable que le dividende sera de 13 livres.

LA FILIALE D'OUGRÉE-MARIHAYE, la *Société des Forges de Vireux-Molhain*, sollicite une concession de mines de fer hydroxydé oolythique sur le territoire des communes de Villers-laMontagne, Morfontaine, Ville-au-Montois et Fillières, arrondissement de Briey, d'une étendue superficielle de 1,069 hectares, en offrant aux propriétaires des terrains compris dans la concession demandée une redevance tréfoncière annuelle de 10 centimes par hectare.

SOCIÉTÉ DE CONSTRUCTION DES FOURS A COKE

— Il paraît que les bénéfices réalisés au cours de l'exercice 1912 sont sensiblement égaux à ceux de l'année précédente.

La Société des Fours à Coke de Douai vient de mettre en marche ses installations, qui furent, ainsi qu'on le sait, construites par la Société de Construction des Fours à Coke.

Cette opération délicate, en dépit des petites difficultés qui lui sont inhérentes, a parfaitement réussi.

Ajoutons qu'en plus de la commande obtenue l'an dernier pour l'Angleterre, comprenant l'érection de 35 fours, dont l'exécution vient d'être entamée, la société a passé contrat avec deux entreprises de ce pays pour l'établissement d'installations d'importance à peu près semblable.

HAUSSE DES CHARBONS. — Le tableau suivant montre quelle a été, en Belgique, la hausse des différentes qualités de charbon, entre décembre 1911 et décembre 1912 :

	1911	1912
Menus maigres	11.50	14.50
Menus quart-gras	12.50	15.50
Menus demi-gras	13.50	16.50
Tout venant Flénu	15.50	18.50
Tout venant domestique	18 à 22	22 à 26
Fines à coke	12.75	15.50
Coke ordinaire	22.00	25.00
Briquettes de locomotives	18.00	22.00
Briquettes type marine	22.00	26.00

CHARBONNAGES DU BORINAGE CENTRAL. — Voici comment a été constitué le conseil, lors de l'assemblée extraordinaire du 19 décembre dernier :

Administrateurs: MM. A. Bailly, à Maubeuge, administrateur des Charbonnages des Houillères Unies du Bassin de Charleroi; A. Durand, ingénieur à Fourmies, administrateur des Charbonnages des Houillères Unies de Charleroi; A. Dubar, ingénieur, à Pâturages; L. Duchene, ingénieur, à Soissons.

Commissaires: MM. A. Deghaye, à Maubeuge, commissaire des Charbonnages des Houillères Unies du Bassin de Charleroi; P. Durand, propriétaire, à Maubeuge.

Directeur: M. V. Dirant, ingénieur, précédemment aux mines d'Anzin et d'Ekatérinowka.

PRODUITS DU FLÉNU. — On annonce que cette société vient de décider la création de deux nouveaux puits dans l'agglomération du Marais sur le territoire de Jemappes.

A cet effet, elle a acheté vingt-cinq hectares de terrain. L'administration communale de Jemappes est, d'autre part, saisie d'une demande d'acquisition de trois hectares de prairies qui serviraient à l'établissement de bureaux et dépendances du charbonnage.

LES CHARBONNAGES ANDRÉ DUMONT SOUS-ASCH ont porté leur capital de 15 à 20 millions par la création de 20,000 actions de 250 francs.

BASSIN DE LA CAMPINE. — La commission chargée par le gouvernement d'étudier les questions relatives à l'aménagement du bassin houiller de la Campine a tenu, au ministère de l'intérieur, une nouvelle réunion. Une sous-commission a été instituée et elle a reçu mandat de réunir tous les documents nécessaires. Elle a été priée notamment de dresser une carte de la Campine en y indiquant les concessions accordées, l'emplacement des puits d'extraction et des cités ouvrières projetées ainsi que les lignes de chemins de fer, routes et canaux dont on a prévu l'établissement ou la construction dans la future région industrielle.

CHARBONNAGES DU NORD DU RIEU-DU-CŒUR. — Le sondage des prés à charbons, au nord-ouest de la concession du Nord du Rieu-du-Cœur, a fourni des indications précises au sujet de la partie non exploitée de la concession du dit charbonnage. En voici les caractéristiques: La cote d'origine se trouve à 25 m. 50, le sondage a rencontré le terrain houiller à la profondeur de 255 m. 30; il a été poussé jusqu'à la profondeur de 925 mètres sans quitter le terrain houiller et a été arrêté définitivement le 5 juillet 1912. En dehors de nombreuses veinettes, il n'a pas rencontré moins de quinze couches de charbon.

CHARBONNAGES DE BERNISSART. — On évalue à 400,000 francs le bénéfice de l'exercice écoulé, mais, en raison des travaux neufs, le solde disponible serait ramené à 100,000 francs, ce qui rendrait, dans ces conditions, une répartition quelconque pour ainsi dire improbable.

LA SOCIÉTÉ DES PAPETERIES DE VIRGINAL a été prorogée jusqu'en 1943 par acte du notaire Poelaert en date du 25 janvier 1913.

AU CHATEAU D'ARDENNE. — Une société vient d'être constituée pour l'exploitation du Château d'Ardenne et l'organisation de sports divers, en plein air, pouvant être directement ou indirectement utiles à la réalisation du but social.

Le capital social, fixé à la somme de 600,000 francs, est représenté par 600 actions de 1,000 francs chacune et peut être augmenté en une ou plusieurs fois, jusqu'à concurrence d'un million de francs par simple décision du conseil général.

BANQUE COLONIALE DE BELGIQUE. — On sera bientôt fixé officiellement sur le projet d'entente avec la Banque de Reports d'Anvers. Le conseil d'administration convoque en effet pour le 5 février une assemblée extraordinaire ayant à son ordre du jour : « Communication du conseil d'administration ; Projet de cession à une autre société d'une partie de l'avoir social, par voie d'apport ou autrement. »

Nous disons que l'on sera bientôt fixé, car jusqu'ici les nouvelles à ce sujet ont été bien vagues.

Si nous en croyons les derniers « bruits », l'apport à la Banque de Reports ne comporterait pas uniquement l'activité de la banque, il serait également question des participations du portefeuille dont les titres Gossoudarieff-Bairak forment le chapitre le plus intéressant.

LE RECUEIL FINANCIER. — Annuaire des valeurs cotées à la Bourse de Bruxelles et de Paris. Ouvrage donnant des études complètes et détaillées sur toutes les valeurs boursières. 20^e édition, 1913. Un vol. in-4^o de 1,700 pages, relié. (Etablissements Emile Bruylant, éditeurs, à Bruxelles.) — Prix : 20 francs.

LEGISLATION

Les 16 et 17 janvier, la Chambre a abordé la seconde lecture et la discussion du projet de modifications à la loi sur les Sociétés commerciales, projet dont nous avons donné un résumé à nos lecteurs dans notre numéro du 1^{er} janvier et auquel nous les renvoyons pour l'enchaînement des idées.

Les seuls amendements qui aient été apportés à l'esprit des modifications votées en décembre sont les suivants :

Art. 38. — Dorénavant les actions devront porter la signature manuscrite de deux administrateurs et non plus une signature manuscrite et une griffe (1).

Art. 40, alinéa I. — Les cessions d'actions ne seront valables qu'après versement du cinquième de leur montant.

Art. 40bis. — Jusqu'à expiration d'un délai de dix jours après la publication du deuxième bilan, la cession d'actions représentatives d'apports — ne consistant pas en numéraire — ne peut être faite que par acte public ou par écrit sous seing privé, signifié à la Société dans le mois de la cession, le tout à peine de nullité.

Art. 54. — L'assemblée générale nomme les commissaires, en détermine le nombre et en fixe les émoluments. La durée de leur mandat est d'un an.

Les autres amendements consacrent les principes votés en première lecture en n'y apportant que de légères modifications de style.

* * *

On remarquera que la loi crée, par l'art. 2 nouveau, une sixième espèce de Société commerciale: *L'Union du Crédit*.

Elle entendait évidemment que cette Union du Crédit fût régie par des dispositions particulières réunies dans une section VIIbis.

C'est en vain que nous avons recherché dans les *Annales Parlementaires* un statut spécial relatif à ce nouvel organe de crédit auquel on a donné le jour sans s'occuper de sa constitution et fixer son régime.

(1) Cela promet un léger travail aux administrateurs de Sociétés créées avec 250,000 actions de dividende!

L'EXPANSION BELGE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

*Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artis-
tique, sportive* ○ ○ ○ ○ ○ ○



CHAQUE FASCICULE

comporte plus de 100 pages abondamment illustrées

Prix du Numéro : 1 Franc

ABONNEMENTS :

Belgique 12 francs

Étranger 15 francs

4, Rue de Berlaimont, BRUXELLES



Imprimerie Dasset • •
Rue de la Banque, 9-11
Téléphone 87-75 • • •

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE ILLUSTRÉE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Camille Lemonnier . . .	<i>Souvenirs littéraires</i>	285
L. Maeterlinck . . .	<i>Musiques et Plaisirs d'autrefois</i> . . .	304
Charles Gheude . . .	<i>Les Trois Pucelles</i>	309

A travers la Quinzaine :

Iwan Gilkin : *Les Faits et les Idées*, 328. — Arthur De Rudder : *Les Peuples et la Vie*, 333. — Maurice Gauchez : *Les Vivants et les Morts*, 341. — Léon Tricot : *Les Gens de Paris*, 345. — Paul André : *La Prose et les Vers*, 353. — R.-E. Mélot : *Les Journaux et les Revues*, 360. — Paul André : *Le Drame et l'Opéra*, 365. — Ray Nyst : *Les Salons et les Ateliers*, 369. — Fernand Germain : *Les Champions et les Records*, 376.

Memento, Bibliographie.

Illustrations de : Henri Binard, René Janssens, Oscar Liedel, Richard Viandier.

PRIX DU NUMÉRO

Belgique : 60 centimes | Étranger : 75 centimes

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois en fascicules illustrés d'environ 100 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

SECÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

ROBERT-E. MÉLOT



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois
BELGIQUE.	12 fr.	7 fr.
ÉTRANGER	15 fr.	9 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées ;

Pour la rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles. Téléph. A. 8775

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Bruxelles. Tél. A. 721

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

I

Il y avait au bas de la chaussée de Vleurgat, à Bruxelles, une vieille petite maison bourgeoise dont le jardin, fait d'un petit gazon en rond, regardait par un lattis vert se dérouler la perspective des anciens étangs d'Ixelles. La maison avait deux pièces, un salon et une salle à manger, au rez-de-chaussée et trois autres à l'étage; tout juste de quoi loger l'écrivain qui était venu vivre là avec ses livres et ses tableaux.

Ce n'était plus tout à fait un homme de la première jeunesse à cette époque: on l'appelait déjà de ce nom hardi, le « Mâle »; il y avait sur la cheminée, dans la feuillure de la glace, des portraits-cartes d'écrivains célèbres, affectueusement dédicacés. Quand il s'asseyait à sa table de travail pour écrire, la petite Loulou, une fillette de quatre ans, arrivait se rouler sur le tapis près de son fauteuil. Bou-boule, de quelques années l'aînée, avait été confiée à une bonne dame qui tenait un pensionnat à Chaudfontaine. Les journées passaient solitaires et occupées; le soir, en compagnie d'amis, des peintres surtout, on s'en allait faire le tour des étangs, en fumant une pipe. Le père, ensuite, revenait mettre coucher sa blondine. Une fois dix heures sonnées, la maison dormait: l'homme roux s'enfermait dans sa chambre, sous la flambée du gaz, veillait, lisait, ajoutait quelques lignes aux écritures de la journée. C'était pour tout le monde une maison heureuse: les amis seuls savaient qu'elle venait d'échapper à un naufrage: une précaire sécurité, petit à petit, s'était refaite avec des morceaux de la vie brisée.

Qui aurait dit alors que cette petite maison, qui ressemblait à tant d'autres petites maisons, allait jouer un rôle si sérieux dans l'histoire de la littérature, en Belgique et ailleurs? Avec les dix à quinze marches par lesquelles on montait à mon « bureau », comme disait le couple de vieux domestiques qui faisait mon ménage, avec le balcon de bois de la salle à manger d'où s'apercevaient au premier plan, par delà le lattis du jardin, la nappe claire des étangs, la

flottille des canards et des cygnes, les tonnelles de la « Maison blanche », une guinguette célèbre du temps; avec, sur l'autre rive, le cheminement dominical des piétons gagnant par des chemins de campagne les massifs du Bois de la Cambre, elle allait prendre rang parmi les maisons connues.

C'était encore la banlieue où finissait l'ancien faubourg d'Ixelles. Tout a bien changé depuis; même le lac, avec le décor qui l'encadrait, n'est plus le même. Seul le saule, que connut la jeunesse de Charles De Coster et sous lequel il aimait lire et rêver, a gardé son feuillage à la place où il fut planté. Par une pieuse mémoration qui l'associe à la vie et à l'œuvre du grand écrivain, il ombrage aujourd'hui l'édicule chantourné où par-dessus le groupe de Nelle et d'Uylenspiegel devisant d'amour, s'érige un médaillon au profil élégant et pensif. Ne vous semble-t-il pas qu'avec ce monument de tardive réparation, tombeau spirituel d'un génie fauché avant le temps, et à quelque cent mètres de là l'humble habitation jusqu'où s'étendirent son exemple et sa leçon, on soit là comme aux origines de la plus émouvante des renaissances?

Charles De Coster était parti en 79: il ne connut pas la petite maison de l'étang, et il ne devait pas connaître les Jeune Belgique. Cette joie lui fut refusée. Comme il les eût pris contre lui et serrés dans sa poitrine, avec sa belle effusion virile et câline, ces jeunes gens qui devaient lui être si dévotieux! Comme il leur eût dit ce qu'il me disait à moi, avec une candeur d'artiste toujours mécontent de ce qu'il faisait: — « Ah! mes cadets, si seulement je pouvais écrire comme vous! »

Ce jour-là, il y avait bien six à huit ans de cela, il était venu m'apporter les épreuves de son *Voyage de Noces*. Son travail avait été lent et pénible: il était las d'avoir peiné sur la révision. Il n'avait plus la conscience du sens et du rythme des mots, et il venait me demander de le relire. Bien que le mal déjà l'eût touché, il avait encore sa beauté fière et mélancolique. Il était grand, élégant, la taille fringante. Ses yeux avaient le velours de ses phrases, onctueuses et pleines. Comme Hippolyte Boulenger, il soufflait un peu des narines en parlant.

Est-il nécessaire de dire avec quel respect je lus son livre? Si loin que ce soit, je me souviens d'une originalité violente et un peu délayée. Il m'avait confessé qu'il l'avait porté de différents côtés et que personne n'en avait voulu.

La vie ne nous sépara que vers la fin. Il n'écrivait plus guère: il donnait son cours de littérature à l'Ecole militaire. Ce furent ses élèves qui, au jour des obsèques, entourèrent surtout sa bière. On m'avait demandé de dire quelques paroles. Je ne pus ouvrir la bouche et dus prier Charles Potvin de lire pour moi l'oraison funèbre. Quand, au cours du texte, il qualifia de « Bible des Flandres » l'austère et tragique « Ulenspiegel », on eût dit que la terre des ancêtres au loin tremblait. J'étais là seul de la littérature nouvelle.

A cette époque, dans l'isolement où ne venaient que de vieux amis éprouvés, c'est à peine, d'ailleurs, si la petite maison connaissait les ardents jeunes hommes qui, en secouant leur oriflamme, allaient proférer ce cri libéré: « Soyons nous. » Dix ans plus tôt j'avais écrit, en exergue à « Nos Flamands », « Nous-mêmes ou périr. » Un jour, ils m'envoyèrent leur revue: Max Waller y publiait un article manifeste: « Lettre ouverte à M. Louis Hymans. » Ce publiciste avait fait une conférence sur le « Naturalisme », que, d'un esprit sectaire et buté, il confondait avec la pornographie. La réplique de Waller remit les choses au point. Elle cassa des vitres et amena le ban des milices nouvelles. De cœur, d'affinités foncières, je me reconnus en eux.

Un article que vers ce temps Max Waller me consacra fut le commencement de nos relations; je lui exprimai le désir de le connaître: il vint me voir. Je fus conquis par sa franchise, son charme de jeunesse et de beauté, la grâce alerte de son esprit frondeur et sentimental. Autour de lui s'étaient groupés Georges Rodenbach, Emile Verhaeren, Albert Giraud. Tout de suite le combat s'était engagé, tenace, rude, tumultueux, mêlé d'ardent apostolat. « Georges Rodenbach, dit l'auteur de la « Miraculeuse aventure des Jeune Belgique », va parler à Liège, à Anvers, à Gand, d'Edmond Picard, de Lemonnier, de Georges Eeckhoud, d'Emile Verhaeren, d'Albert Giraud, de Max Waller, de Theo Hannon. Max Waller, lui, s'est réservé Bruxelles, tandis qu'Emile Verhaeren évangélise les Flandres. » C'étaient les premiers qui partaient sur la nef banderolée vers les Hespérides idéales. La petite maison de Vleurgat devint l'un des pontons d'embarquement: on s'y serrait les mains; on s'y disait l'adieu-va des grands périples.

Je retrouve parmi mes papiers cette note écrite pour me préciser à moi-même, au début du mouvement, ses ten-

dances, ses promesses et les liens qui le rattachaient aux poètes de France. Peut-être exprime-t-elle assez bien les idées d'un aîné sur une forme si imprévue de la mentalité belge, à un moment où celle-ci se montrait encore rétive et hostile à l'égard de ses jeunes novateurs. C'était là tout à la fois l'admiration et les réserves que pouvait énoncer un écrivain lui-même un peu téméraire, mais qui ne les suivait pas dans toutes leurs hardiesses.

« La Jeune Belgique à ses origines est un acte d'amour. Elle sort d'une communion spirituelle et elle a l'effusion sacrée d'une croisade. Ses poètes ont des airs de héros et d'apôtres: il y a un certain mysticisme exalté dans ce qu'ils pensent et écrivent. C'est l'âge de la foi, du désintéressement, de l'aspiration au martyr. On est ensemble les lévites d'une religion qui a ses rites et qui s'agenouille devant la beauté qu'ils définissent « l'art pour l'art ». Aucune originalité bien précise encore; c'est une des chapelles de la grande église des lettres françaises, avec des officiants élégants, des enfants de chœur qui manœuvrent adroitement l'encensoir et des voix chaudes de chantes au lutrin. Ils ont appris la messe chez Leconte de Lisle, Banville, Hugo. Leur évangile est celui des maîtres de France. A peu près tous vivent dans l'illusion pure et se composent des attitudes; ce sont des âmes maquillées, aux limites de la simplicité, de la spontanéité et du naturel. Ils ne sont pas tout à fait de leur race encore et ne sont pas des imitateurs. On sent qu'ils passeront par les étapes d'un métissage plus ou moins prolongé avant d'aboutir à la personnalité indéfectible. Ils se révèlent extrêmement adroits instrumentistes, d'un doigt délicat et sûr. Ils tiennent avec virtuosité leur rôle dans l'orchestre des lettres.

« Ensemble ils se proposent la plus jeune littérature de France. Ils auraient pu s'appeler les nouveaux Jeune France. Ils tiraient orgueil de n'avoir du Belge que leur nom. Ce sont des Français de Wallonie et de Flandre, de Flandre surtout. Et chose spécieuse, quelques-uns apparaissent plus flamands que les Flamands dans leur langue. Presque tous ont un sens merveilleux du mot brillant et coloré: on se persuade que la simplicité leur viendra plus tard après l'éclat des passes d'armes et les véhémences d'un « sang littéraire apaisé ». Cette métaphore me permet de départager chez eux le tempérament poétique et la nature humaine. Il en est de douloureux et de désespérés à un

âge où la plupart ne connaissent encore de la vie que de superficielles blessures. Il en est d'autres qui, absents d'eux-mêmes, se sont fait une âme moyenâgeuse et légendaire. C'étaient les défauts du romantisme alors en décours et auquel avait succédé un parnassisme tout ensemble savant et chimérique. Tels qu'ils sont, je les salue comme la cohorte sacrée d'où, après des siècles de torpeur, sortira le grand réveil des provinces. Place aux maîtres de demain. »

II

Un pluvieux matin d'automne, quelqu'un se faisait annoncer. Emile Verhaeren. Et, cassé, saccadé, rué la tête en avant, le pince-nez mal assuré sur ses yeux bleu de mer, celui qui devait devenir un des amis les plus proches de ma vie en trois coups de talon franchissait la distance du palier à ma table de travail où, les mains tendues, je l'attendais.

— Je viens vous lire quelques vers, me dit-il, la pommette rouge, la voix basse, en me regardant par-dessus ses verres abaissés à mi-nez.

Il entra chez moi en hôte familier, rude, très doux, d'une franchise autoritaire à la fois et timide, comme si cette chose avait été convenue entre nous de tout temps. Le grand De Coster aussi un jour était arrivé chez moi, son *Voyage de Noces* sous le bras. Celui-là m'avait dit « tu » tout de suite.

— Bon! Bon! dis-je... Le temps d'allumer ma pipe et j'écoute.

Je n'ai jamais connu d'homme planté dans la vie comme ce Verhaeren. Son cerveau était un cadran d'horloge mesuré par la course continue et précipitée des aiguilles. Son geste suivait sa pensée et celle-ci était comme le battement intérieur de l'horloge, au tic-tac innombrable. Tout de suite il eut tiré de sa poche les feuillets roulés d'un manuscrit et, sans une halenée, me lut les premières pièces. C'étaient les épreuves des *Flamandes*. Je le revois debout, de trois quarts, découpé sur les vitres, dans le jour bas et ardoisé, ponctuant ses vers de coups de tête comme un bélier et quelquefois m'avuant de derrière son binocle. La voix à présent était coupante, nerveuse, métallique et claironnait les hémistiches, scandant les mots, entrechoquant les rimes comme les gas du Bas-Escaut cognant leurs sabots aux

bourrées des frairies de son pays natal. Il lut presque tout, son œil de myope collé au papier, ses moustaches de bagaude tordues au vent des paroles.

« Ce fut la révélation d'une âme sensuelle, mystique, plébéienne, l'âme des truandailles, des tueries et aussi des exploits héroïques, l'âme simple, élémentaire, impulsive des gens de Flandre, paysans, tisserands, cordiers, foulons, mariniens, qu'il devait célébrer dans ses vers. » J'étais remué : je lui broyais les omoplates entre mes paumes. Il prit confiance, il eut un mouvement charmant : il me pria de relire sévèrement ses épreuves. Je me défendais un peu :

— Oh ! moi, vous savez, je ne fais pas de vers.

Comme il insistait, j'acceptai. Jamais il ne m'en voulut d'avoir sabré le papier de mes coups de crayon : il m'en sut gré plutôt. Que de fois il me répéta que je lui avais rendu là un fier service et qu'il ne l'oublierait jamais !

Mes sabrures, bien entendu, ne portèrent que sur des irrégularités de syntaxe. J'étais grisé par le moût de cette poésie grasse, épaisse et pétulante comme une bacchanale de Jordaens. N'était-ce pas là la fête des symboles païens qui avaient fait la joie des mattres de Flandre ? Le jeune homme qui m'apportait cela était de la grande famille. Même coup de sang aux tempes, même explosion d'un tempérament épris d'outrances dans la violence et la sensualité.

Comment il se fit qu'un jour, lui compris, nous nous trouvâmes huit ou dix dans la petite salle à manger, attablés autour d'un vaste aloyau et d'un plat fumant de pommes de terre ? Je ne sais plus. Un désir de nous sentir les coudes, sans contrainte, en vieux camarades déjà, ce semblait, nous faisait ensuite recommencer ces agapes fraternelles qui devinrent comme les repas sous la tente pendant les trêves d'armes. Quel entrain ! Quelle gaité ! Nous nous grisions d'idéal plus que de vin, bien que la chantepleur eût été mise à la barrique d'un séveux mâcon que des Ombiaux plus tard eût apprécié et que les brocs soutirés à mesure se déversassent aimablement dans les verres.

Avec les jours, le nombre des convives augmentant, il fallut ajouter une rallonge à la table. Il s'était trouvé que nous avions commencé un vendredi et nous continuâmes : il y eut dès lors les vendredis de la Jeune Belgique. C'était une fête chaque fois qu'il venait un visage nouveau : on acclama successivement Giraud, Gilkin, Van Arenbergh,

Eekhoud, Rodenbach, Nautet. Un jour Waller nous amena un personnage considérable: c'était Hochstein qui, je crois, était quelque chose dans les postes. Les plus jeunes le regardaient venir en se penchant dans l'escalier. Je le reçus comme pour une Joyeuse Entrée. On savait qu'il allait éditer les *Flamandes*, le *Scribe* et *Kees Doorik*. Il n'alla pas plus loin.

Généralement la petite bande montait d'abord à mon cabinet. Je tendais les mains, donnais l'accolade: ils étaient tous les bienvenus! Le plus ému n'était pas toujours celui qui entrait pour la première fois. Si j'ai toujours ressenti une déférence un peu craintive en abordant les matres, j'éprouvais devant ces cadets valeureux la réserve qu'il faut garder devant une jeune force qui peut vous dépasser un jour. Nous nous donnâmes mutuellement le témoignage délicat d'éviter entre nous la familiarité du tutoiement. Je respectais leur jeunesse et le mystère d'avvenir que chacun portait comme ils honoraient en moi le devancier laborieux qui leur avait montré la route.

La chambre étant petite, on se répandait dans l'escalier: Waller inévitablement, pour se mettre à l'aise, califourchonnait la tablette d'appui de la fenêtre. J'avais essayé de reculer le massif bureau-ministre qui occupait le milieu de la pièce: il me fallut y renoncer; je ne parvenais plus à retrouver le sens de mes phrases. Mon travail d'ailleurs était plein de manies vécilleuses; je n'écrivais bien que sur un certain papier d'écolier, satiné et non ligné. Mais voilà que tout changeait avec cette *Hystérique* que je venais de mettre en train. Je n'écrivais plus que sur des feuilles grandes comme des pages d'antiphonaire. J'avais une âme très mystique: Giraud et Van Arenbergh m'avaient mené voir à Louvain des Béguines. Mon pupitre était jonché de livres de sainteté. Une odeur d'encens s'effumait de deux cassolettes achetées à Malines. J'avais des scapulaires: j'essavais parfois devant la glace le geste de manier le chapelet. C'était un peu ridicule: on n'avait pas l'air de s'en apercevoir. Une petite pine qui avait appartenu à Flaubert et que Huysmans m'avait apportée un jour mêlait ses volutes à la fumée des cassolettes. Ma vie était là toute nue, parmi mes papiers, mes épreuves, ma correspondance, avec mes amitiés et mes haines. Il y avait toujours des pages fraîches d'encre en petit tas sur mon appui-main.

C'était entre nous une camaraderie familiale. J'étais le

grand frère comme dans les familles de marins, celui qui revient d'un long périple. J'avais des éditeurs à Paris: je tirais ma subsistance de ma plume. En vérité, je me sentais parfois un peu honteux d'être, avec mes quelques années d'ainesse en plus, si avancé déjà dans la carrière quand toute la leur encore était à faire. Je leur disais:

— Si vous aviez besoin de moi...

Leur fierté était admirable: jamais ils ne voulurent rien me demander. Ils portaient une âme indépendante sur leurs beaux fronts clairs et violents, tout illuminés de foi et de passion. Giraud, déjà merveilleux poète, balançait sa tête comme une fronde, correct, bandé dans son élégance et son ironie. Waller aux tempes lovées, bruyant, hardi, le joli page Siebel de plus tard; le masque farouche et enflammé d'un Eekhoud; Rodenbach à la chevelure d'astrakan blond, cordial, gai, vivant, aux gestes déliés et longs; Verhaeren et ses coups de tête de taurin roux quand entre deux trains il nous venait de Saint-Amand, je les revois s'animer devant moi d'une vie chaude et frondeuse. Après tant d'années, je garde au cœur la chaleur de ces communions si pleines d'effusion et qui sortaient d'un pacte d'amour. Le pacte, en dépit des dissidences et des écarts auxquels entraîne la vivacité des luttes, ne fut jamais rompu. La Jeune Belgique a pu disparaître matériellement; son essence spirituelle est restée vivante dans le souvenir de ceux qui l'ont aimée et en firent partie.

Je m'étais remis à faire du journalisme: Francq, le directeur de l'*Europe*, ce journal qui avait osé publier le *Mâle*, consentit à créer un supplément hebdomadaire. Ce fut l'asile de la littérature et des arts. Il y eut une « Europe du dimanche » où je parlais des salons et des livres. Je fis mieux; j'y fis entrer les Jeune Belgique. Verhaeren, Waller, Giraud, y publièrent des contes et des articles. On touchait jusqu'à trois sous la ligne. Jamais cela n'était arrivé en Belgique.

Le supplément ne devait durer que deux ans. Il se passa alors une chose qui mit tout par terre. Avec son goût d'initiatives et de grande publicité, Francq avait imaginé de fêter par un banquet au Grand-Hôtel, la première d'*Hérodiade* à la Monnaie, Massenet présent. Toute la critique parisienne avait été conviée: il y eut deux cents invitations. Mais à l'heure du banquet, les télégrammes commencèrent d'affluer: la plupart se récusèrent, sans

donner d'explications. La vérité, c'est que pour faire pièce à un confrère qui, par de gros sacrifices d'argent et en créant à Bruxelles d'importants services encore inconnus, notamment le grand reportage, avait mis son journal fort au-dessus de la presse provinciale de l'époque, l'*Indépendance belge* avait délégué à Paris un de ses rédacteurs, Gustave Frédéric, l'irréconciliable ennemi des Jeune Belgique, avec la mission d'inviter à un raouût, dans les salons de l'hôtel du journal, la critique déjà conviée au banquet de l'*Europe*. Droit sous les lustres, raide, gai, très brave devant le désastre, Francq toute la soirée sut garder son petit rire habituel. Seuls, Wilder et quelques autres, en petit nombre, avaient voulu tenir parole : avec la rédaction il y eut bien vingt-cinq personnes. Ce fut navrant, les flots de lumière déversés sur le vide de la salle et, parmi les fleurs de la table, l'abondance des argenteries auxquelles un petit groupe seulement toucha. On s'attendait au moins à voir arriver le héros de la fête, Massenet. Le rire de Francq s'accéra quand un reporter vint annoncer qu'il échangeait là-bas des brindes avec les hôtes de la dernière heure et qu'il ne paraîtrait pas. Massenet, prudent et avisé compère, avait préféré manquer à sa parole plutôt que de se mettre à dos le grand journal bruxellois.

Francq en fut pour les huit à dix mille francs que lui coûta cette gabegie. Ils s'ajoutèrent aux quelque cent mille que lui avait coûtés l'*Europe*. L'argent, du reste, le touchait assez peu. Lui qui se refusait toute dépense personnelle, vivant dans un petit appartement, sans train de maison, ne regardait à rien pour son journal. Personne n'avait fait de plus hauts prix à ses rédacteurs : quelques-uns, généraux, magistrats, hauts dignitaires, écrivaient sous des pseudonymes et n'étaient pas connus de la rédaction. Ils pénétraient à la direction par une porte qui ne s'ouvrait que pour eux.

Francq, tout de même, si énergique et méprisant, malgré sa bravoure, sentit le coup à fond. Le découragement le prit : il laissa tomber le journal et partit pour Paris. Naturellement, la petite allège, qui était le « Journal du dimanche », sombra avec la grosse barque. Je ne sais si elle manqua à la littérature : elle rapprocha en tous cas du public les nouveaux auteurs qu'on jugeait un peu difficiles. J'avais annoncé leur collaboration en les qualifiant d'« écrivains d'un talent très personnel et très fin, l'honneur de

notre jeune littérature ». On remarqua de beaux contes de Verhaeren, de Waller, de Giraud, de Mahutte, de Maubel, d'Eekhoud. Un article très net de Solvay, « Le Naturalisme », ironiquement dédié à Louis Hymans, rappela la philippique de ce dernier contre les naturalistes. Mon pauvre Francq, encore que sans doute vous ne fûtes pas sans péché, je me rappellerai toujours avec reconnaissance l'accueil cordial que vous me réserviez quand je vous apportais un peu de toute cette copie « rouge ». Il est bien vrai que vous me disiez :

— Vous savez, je n'y entends rien, mais c'est votre affaire, j'ai confiance.

Je ne demandais pas autre chose.

Ah ! si les autres avaient pu l'avoir comme lui, la confiance ! Nous avions entassé livres sur livres que les journaux nous restaient encore fermés. S'ils s'entr'ouvraient, c'était à la manière de l'huître pour nous pincer le doigt entre les charnières.

Charles De Coster à cette époque avait commencé pour le *Tour du Monde* une suite de livraisons sur la Zélande. J'eus la pensée d'offrir à la maison Hachette un travail semblable sur la Belgique. Dieu merci ! La froideur que notre jeune littérature continuait à rencontrer dans les périodiques de chez nous n'existait plus depuis longtemps en France. MM. Charton et Templier dirigeaient alors le grand recueil de voyages : ils accueillirent avec empressement ma proposition et me demandèrent un canevas. Il comporta vingt livraisons. Dans mon ardeur à célébrer les beautés du pays, je ne pus m'arrêter à temps : il me fallut réclamer six livraisons supplémentaires. On m'en eût accordé le double que j'aurais réclamé encore. Ce fut avec M. Templier que je restai surtout en correspondance et je dois dire que ce galant homme, en dépit de mes irrégularités, se montra inépuisablement charmant et généreux. J'eus la fortune de faire accueillir comme collaborateurs graphiques les meilleurs de nos artistes et parmi eux ces maîtres, Constantin Meunier et Mellervy ; nous fîmes là un petit bataillon, mes artistes et moi. On partait un matin, Mellervy en haut de forme, son éternel parapluie sous le bras, Meunier en vieille houppelande élimée, toussant, crachant, éternuant, pris d'un éternel rhume de cerveau. On partait découvrir la montagne et la plaine. Cela put compter parmi les plus belles années de notre vie.

Il eût semblé naturel que le pays nous tint compte de notre tenace et filial effort. On ne voulut pas comprendre Meunier. Mellery sembla dur et noir. Quant à moi... Louis Hymans collaborait alors hebdomadairement à l'*Office de Publicité*. Il se chargea d'y réaliser l'image de l'huitre en m'arquepinçant assidûment dès le début de la publication. Mes phrases, découpées, déchetées à son gré, se tortillèrent comme des poissons sur l'étal. Je ne voulais pas de polémique: j'aurais aimé seulement donner une leçon. J'allai prendre conseil chez Edmond Picard. Je ne le connaissais pas encore: mais j'avais lu ses livres; je les admirais; il me reçut avec un peu déjà de la passion d'amitié qu'il me garda à travers la vie. Sa décision fut nette, immédiate: j'avais pour moi le droit de réponse: celui-ci m'accordait le double des lignes où j'étais pris à partie: il fallait combattre l'adversaire avec ses armes, sur son propre terrain. Je taillai de pleins chapitres dans mon texte: je fis à moi seul la copie de trois ou quatre numéros. Ce fut une joute littéraire et juridique qui fit du bruit. On ne trouvait plus le publiciste de l'*Office* si spirituel.

A part ces petits événements, rien n'avait changé dans la vie paisible de l'écrivain: elle ne s'animait qu'une fois la semaine et ensuite elle retombait à la tranquillité et au silence. Je n'allais guère au théâtre, je détestais le monde. Mon plus doux bonheur fut constamment de céder au besoin d'affection qui me rendait cher le retour à la maison. C'étaient alors des parties à quatre pattes avec la cadette: le « Mâle » courait sus à la gentille bestiole apeurée qui criait, se débattait, tâchait d'échapper au terrible chasseur. Toute cette clameur finissait dans un ronron d'enfant assoupi que cette grande folie à la longue endormait. La chasse avait duré cent ans, comme dans les contes; et j'étais tout à la fois le renard, la meute, les chevaux et le chasseur noir. Eekhoud, qui, le soir, quelquefois arrivait nous dire bonjour, a écrit une jolie page sur ces habitudes puériles et familiales. On y voit l'enfant tout à coup s'éveiller, sur la table où je l'avais déposée, en gigottant et lançant ses petites guibolles vers la lampe.

III

Ce fut le temps du prix quinquennal. Il ne parait guère qu'aucun écrivain absolu l'eût obtenu jusqu'alors: le pays

n'avait songé à l'offrir ni à Ch. De Coster ni à Eudore Pirmez. Cette fois encore, on émit les candidatures les moins littéraires qu'il se put trouver. On espérait bien qu'il en passerait une pour faire pièce au redoutable *Male* qu'il s'agissait surtout d'écartier. On l'écarta, en effet, mais personne n'eut le prix : ce fut une clameur dans la jeune littérature.

Un après-midi, sans attendre au vendredi de nos déjeuners hebdomadaires, Max Waller entra en tempête.

— On vous a fait injure, nous voulons vous venger.

Il laissa passer une seconde, puis plus grave, ayant conscience d'un moment solennel :

— La Jeune Belgique vous offre un banquet de protestation.

Le sang me monta à la tête.

— Jamais ! J'ai horreur des manifestations.

— Je m'y attendais, fit-il. Eh bien ! vous ne viendrez pas, si vous voulez, mais laissez-nous vous offrir le banquet tout de même.

J'arpentais nerveusement la chambre.

— Non, non, c'est impossible. J'ai des livres sur le chantier ; j'ai besoin de paix, de silence : je ne veux pas que ma vie soit troublée.

— Vous pensez trop à vous ; mais il s'agit aussi de nous. Vous êtes pour nous la barricade. Vous n'avez pas le droit de refuser. Voyons, un bon mouvement.

Il était très pâle : j'étais très rouge. Je sentis que je perdais du terrain. Je finis par m'écrier :

— Soit, allez au diable... j'accepte !

Après un hurrah frénétique qu'on dut entendre de l'autre côté de la chaussée, la porte de la rue battit : c'était Waller qui partait en courant annoncer la nouvelle chez Coulomb, l'arche des Jeune Belgique.

Le 28 avril 1883, tout habillé de rouge, parut le « numéro de combat ». Ses hérauts, aux quatre horizons, y sonnaient la guerre sainte. Ce fut l'appel à l'insurrection. Les mots étaient des pavés qu'on jetait dans les vitres de l'Académie et des bureaux. Quand on se compta, on était deux cent cinquante. On avait souscrit comme on descend à la rue.

Sous les lustres, l'énorme table apparut jonchée de palmes. Un siège devant moi s'endeuillait de rubans violets, celui de Pirmez. Il sembla que la mort fût entrée et eût

réservé la place où il aurait dû s'asseoir. Notre grand De Coster, lui, n'était déjà plus qu'une ombre en attendant le jour prochain où il allait ressusciter dans la lumière universelle.

« Ce banquet, s'écria Rodenbach, est la veillée d'armes d'une troupe de conscrits décidés à tout et qui viennent à cette heure solennelle vous reconnaître et vous saluer comme leur maréchal de lettres. » Ce fut la première fois que le mot fut dit: il est resté.

Picard voulut voir le signe d'une révolution littéraire avec, au bout, l'émancipation de l'art. Verhaeren lut une ode scandée comme un hymne antique.

Il me fallut maîtriser le tremblement de ma voix quand je dus parler à mon tour. Après m'être incliné devant les disparus, je saluai nos Pâques littéraires. Je levai mon verre, je bus à l'avenir, moi-même grisé par cette extraordinaire folie d'un dimanche de gloire. Rien ne peut donner une idée du délire qui alors s'empara de l'assemblée. Des péans portaient au choc des vaisselles. On s'embrassait : ce fut bien la jeune révolution d'un peuple reconquis après de millénaires silences.

Mon cœur longtemps raidi à la fin me manqua défaillir quand, d'un élan de sensibilité infiniment tendre, les manieurs de glaises et de tubes de couleurs, les poètes, les tribuns se mirent à défiler devant moi, en me jetant des fleurs, toutes les fleurs de la table, comme un arc-en-ciel brisé. Dirai-je que celles-là, c'étaient encore des fleurs de gala: mais je fus bien plus secoué encore quand Claus, Verstraete, Stacquet, Verheyden me mirent aux doigts des brins de genêts, des touffes de bruyères et d'humbles petits bouquets de violettes cueillis au matin dans les schistes de l'Ardenne et les dunes de la Campine. Ce fut comme si la terre maternelle si filialement aimée, celle de ma Belgique, venait à moi avec ses petites âmes végétales.

Ma vie en resta un peu de temps troublée comme par un splendide orage du milieu de l'été. Ce fut pour moi l'année des merveilles. Un grand changement, en outre, allait modifier le cours de ma destinée. J'étais libre, j'avais décidé de me remarier. En épousant à quelque temps de là la nièce de Constantin Meunier, j'eus le sentiment que je resserrais encore les liens qui m'unissaient à ce robuste frère d'armes. J'étais parti habiter une pittoresque maison rurale au haut d'une butte. La petite maison des

vendredis de la Jeune Belgique alors cessa d'exister comme si elle ne se sentait plus nécessaire au bon combat.

Une grande pelouse, un clos, mi-courtil, mi-verger, éventé l'été par de longs peupliers et polychromé à l'automne par le sang et l'or des pommiers. Sur la façade l'ombre mobile d'un rideau d'arbres et les frissons d'une chevelure de chèvrefeuilles. La maison dominait la pelouse et dévalait vers la grille au bord de la route. C'était la demeure d'un écrivain : elle aurait pu être le presbytère d'un curé. Ses dix chambres suffisaient à contenir la famille et les amis : il n'en fallait pas plus pour être heureux. Puis-je affirmer que je sus mériter ce bonheur ? Le souci littéraire, les départs, l'éparpillement de la vie trop souvent me firent oublier celui que j'avais sous la main. La petite maison alors avait l'air de sombrer dans ses feuilles et ses fleurs. Elle garda toutefois, pendant les douze années que j'y passai, son charme de lointain : les grandes demeures ne sont pas aussi personnelles.

La Hulpe, à l'issue de la forêt de Soignes, sur la chaussée qui mène à Braine-l'Alleud et Waterloo, était un clair et vallonneux village wallon-flamand que la villégiature jusqu'alors avait épargné. Des paysagistes y venaient peindre l'étang de la papeterie avec ses roseaux, ses nénuphars et ses marronniers du bord de l'eau. Il y avait là, près du vironnement de la roue du moulin, un atelier rustique, juché dans les feuilles, au palier d'un escalier de bois qui descendait à l'étang. Le site, aimable, riant, touffu, séduisit toute une génération d'artistes. J'y connus les beaux peintres Wytsman qui devinrent pour moi, aux heures de la trêve, entre deux abattages de copie, des visiteurs assidus.

On sut bientôt que la maison rose était occupée par un homme qui écrivait. Quelquefois une brave femme, mère d'une fille en service à la ville ou d'un gas à l'armée, arrivait me prier de rédiger une petite lettre pour leur faire savoir qu'on avait vendu un veau ou acheté un cochon. Les voisins étaient émerveillés du nombre de mes livres. J'étais un « m'sieu l'avocat » à qui ils exposaient leurs démêlés avec le garde champêtre et la justice de paix. J'eus toutes les peines du monde à refuser les vingt sous de consultation que Quinquin, le marchand coquetier, un jour s'obstinait à me faire accepter.

Mais ces livres encore n'étaient qu'une des causes de la

considération dont je jouissais dans le pays. J'avais emporté de Bruxelles quelques moulages parmi lesquels une *Vénus* de Guide et une *Baigneuse* de Falconet. Les braves villageois, se méprenant, répandirent le bruit que la maison était pleine de Saintes Vierges. Ma réputation de bon chrétien naturellement en bénéficia. Elle ne fut pas de longue durée.

Voulant fêter l'achat d'une couple de barriques de Maçon, j'avais convié les Jeune Belgique à une « kermesse à boudins » que devait arroser le premier soutirage. Constantin Meunier était de la frairie. Ce fut une assez fière agape : elle se prolongea par malheur jusqu'au cœur des ombres. Quand les convives songèrent au retour, le dernier train était parti depuis longtemps. Il fallut bien aviser à la couchée : aux lueurs vacillantes d'une lanterne, nous nous dirigeâmes vers une auberge proche de la gare. Je heurtai : l'hôte était déjà couché. Enfin la fenêtre s'ouvrait : « Saint-Pierre », c'était le nom de l'auberge, consentit à héberger la bande joyeuse. Trop joyeuse en vérité, car le lendemain, étant allé prendre des nouvelles, je fus accueilli par des clameurs. Waller, enfant terrible, avait eu l'idée de fendre son édredon bourré de plumes fraîches et de le vider par la fenêtre. Les autres, amusés par cette farce et que le vin un peu jeune poussait à la folie, se dépêchèrent d'en faire autant. « Mossieu, me dit l'hôte quand je me présentai, c'est des propre-à-rien. Il y avait là trois « années » de coqs et de poules... Et plus rien!... Il me tira vers la porte et me montra tout le village aux alentours emplumé comme un animal fabuleux.

Je retrouve un carnet sur lequel à cette époque j'annotais l'emploi de mes journées : j'en détache ces feuillets qui peut-être ont gardé une fraîcheur d'instantané :

« *Mardi, 5 août, cinq heures du matin.* Je m'éveille. Un coq fanfare sur un fumier; une fauvette égoutte des notes de cristal; un verdier sur la branche d'un pommier file son coup d'archet mouillé. Mais ces musiques, timides encore, essayeuses, glissent dans le matin humide. Je me lève, j'ouvre le balcon. Lentement, dans le bois voisin, les hautes têtes des hêtres fendent le matin brumeux. Encore quelques instants et le soleil, de sa lance vermeille, aura crevé les ampoules de la nuit et fait jaillir un sang pourpré.

» A mes fenêtres, alors, parmi les flocons et les givres des vitres, s'étoile une féerie de fleurs et de rayons. Une

pluie d'or et de roses sille dans le grésillement des bubelettes et prismetise les livres restés sur ma table, à la page jusqu'ou se prolongea ma veillée. Dans la chambre, le soleil tire son feu d'artifice.

» *Jeudi, sept heures.* Je descends au jardin, je fais le tour des pelouses. Ah! que c'est bon l'arome fort des oignons et des poireaux! Le potager se volatilise au soleil en ferments chauds. Du côté des haies, le vin puissant des mûres distille son bouquet. Et voici qu'autour des passe-roses et des chrysanthèmes bourdonne le zon des premières abeilles. On est à la mi-septembre : deux papillons citron comme des bouches se cherchent et se fuient sur la fleur du radis. Dans les pruniers rouilleux, les prunes ont l'air de boules de métal enflammées.

» Dans un instant apparaîtra l'amie chère : le rose ou le bleu de son peignoir, selon le caprice qui la régit, pavoisera le jardin en fête de sa présence.

» *Sept heures et demie.* Le café fume sur la table. Le facteur vient de passer ; des lettres et des journaux. Ceux-ci, je les lirai plus tard quand j'aurai le temps. Quant aux lettres, Constantin Meunier m'annonce qu'il nous arrive au train de midi avec Mellery, le monacal. Je bourre de Obourg une pipe: j'appelle le « châlé » Batisse (mon jardinier). Je lui en fais bourrer six autres qu'il déposera sur ma table de travail. Je n'aurai plus qu'à les allumer; ça m'allume moi-même: j'ai, en écrivant, la petite griserie de l'inspiration et du tabac. Quand le travail va bien, je suis un homme heureux.

» *Vendredi, 10 août, huit heures et demie.* Il fait charmant dans mon cabinet. Un bourdon, entré par la fenêtre ouverte, sonne la cloche: c'est pour moi l'heure de la messe. Je lis d'abord mes pages d'hier : c'est déjà la fin de mes livraisons sur Bruges. Je revis la miraculeuse sensation de la cité enchantée, ses siècles de sommeil au chevet de ses canaux, après avoir été une des grandes villes du monde. Je puis dire que j'ai porté tout cela dans ma tête, que tout cela s'est levé de mon cœur. Les Flandres !

» Faisons nos dix pages. C'est ma somme de travail pour mériter le pain et le vin du midi.

» *Midi.* Là-bas, du côté de la place, la maîtresse d'école fait aller sa sonnette : les ba-be-bi-bo-bu aussitôt s'égail-

lent comme la pluie des bogues d'un noyer châblé par la gaule ; tous les petits sabots en tas battent du côté de la sortie. Moi alors, je me jette tout de mon long sur le tapis : je m'étire, la nuque entre les mains. Trois heures à laisser courir ma plume et se vider mon cerveau, rien que le temps de changer de pipe, ah ! la bonne lassitude heureuse ! Je comprends le maçon, le faucheur, l'homme de peine.

» — Hé ! fieu ! Où que t'es ! appelle le bon Meunier qui arrive.

» Mellery est là aussi. Je descends les rejoindre, en bras de chemise : on se désarticule les mains, Mellery, long visage ascétique, a son gros rire soubresauté. Il s'est arraché à ses toiles, non sans peine : il est de ceux qui travaillent de la première à la dernière heure du jour. Encore un heureux ! Puis on se roule en boule dans le regain de la pelouse en attendant que la table soit servie sous le tilleul. L'amie descend : les enfants sont là aussi. Elles ont comme nous leurs visiteurs : Georges, le fils de Constantin, Henri, le fils de Baptiste. Un grand visage en bonnet les surveille : c'est la souche de la famille, la mère de ma femme et la sœur de Baptiste et de Constantin.

Tout le monde s'assied : une lumière vert et or sille d'entre les branches, fait un égouttis sur la nappe, allume le vin aux fossettes des carafes, frôle d'un ton de pastel la vaisselle et l'argenterie. Autour de nous le cancanement des poules, le roucoulement des pigeons, le gloussement des dindons. A pas furtifs, deux chats sortent de la roseraie, le troisième est sur mon épaule : c'est la petite jungle. J'aime regarder la tête de Moïse de Constantin, l'air de saint François d'Assise de Mellery, la tête de mousquetaire du brave Baptiste. Une détente est dans les yeux où un petit point clair reflète la belle journée.

» *Deux heures.* Après le café on fait un tour de jardin : on se grille au chaud de la pelouse comme des lézards ; en petite bande, les enfants compris, on s'en ira par la berne du moulin prendre le frais des étangs pendant que moi, je remonte travailler jusqu'à six heures. Ma vie est réglée comme une mathématique : je ne m'accorde que le dimanche pour obéir au commandement du Seigneur ; et alors je lis mes journaux.

» *Six heures.* Mellery a repris le train de cinq heures.

Edmond Picard devait nous arriver jusqu'au lendemain. Mais il a télégraphié qu'il ne peut pas. Deux procès à plaider, un meeting, un numéro à l'*Art Moderne* pour lequel il est tout seul. Quelle puissance inouïe de travail ! Une force de nature ! Picard donne sa vie comme le pommier ses fruits, comme j'ai l'illusion parfois de les donner moi aussi.

» Par-dessus l'étang où sille l'escadre neigeuse des cygnes, la vesprée allume les cuivres et les sinoples. Un brouillard, dans la vallée, s'effume des prés, maillant le filet où tout à l'heure frétilleront les étoiles, poissons des nocturnes marées. Paix aux hommes de bon courage ! La journée est finie : l'heure jusqu'à demain se meurt aux angelus. »

Ce sera le menu de la journée pendant les douze ans que je passerai dans mon ermitage. Hormis mes rapides séjours à Paris, j'y vivais une vie régulière et tranquille de paysan labourant son champ. J'y écrivis ces livres : *Madame Lupar*, *Happe-Chair*, *La Fin des Bourgeois*. J'y terminai *La Belgique* : quand en 1888 elle parut dans la grande édition de 800 pages, format in-4°, je fus à peu près le seul à ne pas m'étonner de ses vastes proportions. J'étais monté au jubé, j'avais chanté l'hymne de ma race; les siècles devant moi tournaient les feuillets.

Tous mes livres furent là en substance, la vie populaire de mes contes brabançons, les rappels de la grande forêt des pourchas du *Mâle*, les petits jardins mystiques des béguinages de Malines, de Gand et de Bruges d'où sortirent l'*Hystérique* et longtemps après la *Chanson du Carillon*, les Erèbes et les Etnas sanglants de *Happe-Chair*, le manoir dévasté de l'*Hallali* évoqué parmi les antiques ruines mosanes, les tendres et les blonds paysages de l'*Ile Vierge* suggérés par les campagnes des bords de la Lys, la dune du *Petit Homme de Dieu*, entre Furnes et Coxyde.

Mes romans se composèrent ainsi avec les miettes tombées de la table de ma grande *Belgique*. Meunier, Mellery, Claus jusqu'au bout demeurèrent avec moi les hôtes des ombrages du bord des routes. Ensemble nous partions, le bâton du pèlerin dans les poings, allant à la découverte des villages et des villes, devant nous. Ce fut pour Meunier son

art même qu'il trouva : ses grands fusains de la mine, de la coulée de l'acier, des laminoirs avaient un peu étonné cette gourde humanité taciturne. Dès les premiers pas, un monde nouveau s'offrait, inconnu, aux ténèbres rigides. Il s'était à peine engagé dans l'effroi des labyrinthes que derrière lui on sentit se lever le cheminement à l'infini des misérables pâtiras de la bure. J'ai dit maintes fois l'émotion hallucinée de la première rencontre quand, moi prenant des notes pour mes descriptions du Hainaut et lui hachurant à la mine de plomb les aspects cabossés du pays noir, tous deux serrés d'angoisse l'un contre l'autre, je vis ses yeux se mouiller dans la soudaine pâleur contractée de son visage. Ce moment dans sa vie fut d'une gravité émouvante : il décida de sa gloire ; il ouvrit l'art à tout le peuple farouche qui l'attendait dans l'ombre.

Les ans passaient et puis le cycle encore une fois ramenait la période quinquennale. J'eus un petit choc quand un télégramme du bon Max Sulzberger un midi m'apprit que le prix de cinq mille m'était attribué. Cinq années plus tôt, c'eût été avec le *Mâle* la sortie hors des rangs devant le régiment aux sons du clairon et du tambour, tandis que le général détache de son uniforme la médaille d'honneur pour l'épingler sur la capote du petit soldat. Trop tard ! Il y avait du temps déjà que le petit soldat avait été baptisé maréchal des lettres.

CAMILLE LEMONNIER.

MUSIQUES ET PLAISIRS D'AUTREFOIS

D'après le chroniqueur espagnol, don Cristobal Calvete d'Estrella, le numéro le plus applaudi du cortège organisé par les Bruxellois, à l'occasion de la Joyeuse-Entrée de l'Infant, le futur Philippe II, dans la capitale des Pays-Bas, en 1517, fut un char burlesque à orgue, ainsi décrit :

« C'était un homme déguisé en ours qui jouait de cet instrument cruel ; les chats étaient rangés de façon à produire la succession de la gamme chromatique. Aux sons de cette musique infernale, dansaient et hurlaient des singes, des loups, des cerfs, des porcs et d'autres animaux, dont on obtenait les bonds et les trémoussements les plus drôles en les maintenant sur une plaque de fer bien chauffée (1) »

On a généralement cru que ce « kattenmusiek » ou musique de chats, était d'importation espagnole ; car on sait combien nos maîtres de la péninsule ibérique aimaient les jeux cruels et sanglants. Des recherches récentes nous permettent d'affirmer qu'il n'en est rien, et que les cris des chats martyrisés furent toujours considérés, dans nos provinces flamandes, comme un élément de joie, dont usèrent et abusèrent les amuseurs primitifs de nos pères.

Déjà parmi les ordonnances gantoises des XIII^e et XIV^e siècles, on trouve des preuves nombreuses que les chats tourmentés, jouaient un rôle important à l'occasion des réjouissances du Carnaval. Des défenses du temps essayent vainement d'empêcher, entre autres brutalités, le jet de chats vivants ou morts et d'autres animaux immondes ; « *katten ofte andere preyen* ».

Dès le haut moyen-âge, des bouffons, accompagnés de leur chat, apparaissent parmi les décorations profanes des manuscrits, ou les ornements sculptés des édifices civils et religieux de la Flandre. Dans notre ouvrage traitant de la *Sculpture flamande* (satirique, fantastique et licencieuse), nous avons reproduit, notamment, un fou attachant un grelot à son chat, qui se trouve sur un cul de lampe de la tour du Broel, à Courtrai, et, un autre, brandissant un matou vivant saisi par la queue, qui

(1) Voir à ce sujet notre volume *Péchés Primitifs* (Éditions du Mercure de France) : pp. 334 et 335.

a été copié d'après une des miséricordes facétieuses qui ornent les stalles du chœur de l'église de Diest (1).

Une estampe très curieuse (voir ci-dessous), nous montre, d'autre part, la disposition d'un *clavecin à chats*, de dimensions plus modestes que l'orgue à vingt tuyaux qui figura sur un char du cortège de Bruxelles en 1517.

L'instrument barbare que nous avons reproduit d'après l'important ouvrage illustré de de Scholten : *Het maatschappelijk leven onzer voorouders, of, Amsterdam in de*



Fragment d'une estampe satirique (*Spotprent*). Elle représente un clavecin à chats. Dessiné d'après une illustration d'*Amsterdam au XVII^e siècle* (Amsterdam in de 17^e eeuw.)

17^e eeuw (La société chez nos ancêtres ou Amsterdam au XVII^e siècle) (2), nous prouve que le succès des « musiques de chats » se continua au XVII^e siècle et qu'à cette époque son usage était encore fréquent en Hollande.

La disposition des chats mélomanes permettait l'exécu-

(1) Voir notre *Genre satirique dans la sculpture flamande*. J. Schemit, Paris, 1910; fig. 79 et 81.

(2) Voir le tome III. D^r F. SCHEURLEER. *Het Musikleven* (La Vie musicale).

tion de véritables « quatre mains ». L'un des pianistes, celui de devant, frappant sur les pattes des pauvres bêtes, tandis que l'autre tire leurs queues par derrière. On remarquera de plus, qu'un petit chien figure parmi les chats ainsi martyrisés, les matous étant probablement incapables de donner la note canine nécessaire à l'ensemble. Un porc hurlant et tenant sa partition sur le dos, vient renforcer les forces vocales de cette musique de chambre, dont une part importante est attribuée à divers fous en costumes de l'époque. L'un de ceux-ci s'accompagne d'un luth et, selon la tradition, il porte un chat vivant sur son épaule, rappelant singulièrement le groupe figurant sur la miséricorde de stalle du XV^e siècle, de l'église de Diest, dont nous parlions plus haut.

A Ypres, le « Katte Smyting » ou le jet des chats, constituait une fête annuelle très goûtée. Et cet usage cruel se continua jusqu'au commencement du XIX^e siècle, époque où la coutume fut abolie, au grand regret des habitants. Elle rappelait un épisode de l'ancienne foire aux draps d'Ypres, où accouraient en foule, au moyen-âge, les nombreux marchands étrangers de Hambourg, de Londres, ou de Venise, désireux de s'approvisionner des fins draps de Flandre, si justement renommés.

Le « katte smyting » annonçait la fin de la foire. C'était pour ainsi dire une preuve tangible que tous les draps des halles étaient vendus, et que dans les magasins communaux devenus vides, les chats, fidèles gardiens des marchandises qu'ils défendaient contre les rongeurs, n'étaient plus nécessaires.

Le Magistrat voulant donner une certaine solennité à cette cérémonie la faisait accompagner de sonneries de trompettes et de déploiements d'étendards. Puis les pauvres matous, habillés de costumes grotesques, couronnés de rubans et de fleurs, étaient précipités du haut de la tour des halles. Et la foule de rire et de s'amuser des miaulements et des hurlements désespérés des malheureux félins, qui s'accrochaient à leurs bourreaux et protestaient à grands cris contre un usage aussi barbare.

L'agonie bruyante d'infortunés chats fut utilisée de bien d'autres façons. La plus ingénieuse, nous semble-t-il, fut inventée en 1582, lors des fêtes données à Bruges à l'occasion de la joyeuse entrée du duc d'Alençon en cette ville. Elle est, croyons-nous, généralement ignorée.

Sur la grand'place en fête, pavoisée des couleurs françaises et des armoiries du duc ainsi que de celles de ses amis, on avait imaginé de faire un bûcher, que l'on avait surmonté d'une grande cage en fer contenant des mannequins (« poppen ») de grandeur naturelle, représentant en effigies très ressemblantes, tous les ennemis du duc d'Alençon. Les corps étaient bourrés de chats vivants, entremêlés de cartouches de poudre (« bus poer »), et le soir on mit le feu au bûcher.

Aussitôt, les mannequins commencèrent à s'agiter et à « pousser des cris si épouvantables que c'était merveille de les ouïr », car les chats étaient attachés par des chaînettes de fer et ne pouvaient s'échapper ». (... *Dat wonder was te hoeren, want sy costen cet vuyr niet ontspringen, daer sy met cetens ghebonden waeren.*)

Le chroniqueur anonyme qui relate le fait (1), — il en fut, dit-il, le témoin oculaire, — ajoute que d'autres scènes cruelles se passèrent sur la tour du beffroi où, à la clarté des tonnes de goudron en feu (*pectonnen*) et aux lueurs des fusées ou de feux d'artifice, on simula la poursuite d'autres ennemis également figurés par des mannequins, remplis de chats, sur lesquels des soldats armés, déchargeaient force coups d'arquebuse. Puis après un combat simulé ils finissaient par précipiter les mannequins du haut de la tour. La populace excitée recevait ceux-ci sur des piques et les mettait joyeusement en pièce.

Ces parodies de scènes de carnage, trop fréquentes en ce temps, furent fêtées avec tant d'entrain « qu'il est à supposer, dit l'écrivain pieux, que les Gueux auraient volontiers brûlé et occis en réalité, les catholiques fidèles au gouvernement de Philippe II, s'ils en avaient eu l'occasion ». (*Het is te bedyenen dat de ghuesen vel vylde alle catelycken verbranden ende te nyete doen...*) Il oubliait que ces simulacres anodins de vengeances populaires s'adressaient à des traîtres et à des étrangers qui ensanglantèrent en réalité le pays flamand et firent périr sur les bûchers tant de malheureux martyrs de la liberté.

Les brutalités exercées sur des animaux faisaient partie de toutes les réjouissances et de toutes les fêtes populaires de jadis. Encore actuellement, dans certaines kermesses de la Campine, ou du sud de la Hollande, on s'amuse au

(1) Cette chronique n'a pas été publiée, elle nous a été signalée par feu M. van Varenberg dans le *Messenger des Sciences*, etc., de Gand.

« ganzen trekken », jeu cruel qui consiste à arracher la tête d'une oie vivante, suspendue à une corde. On se divertit aussi à trancher à coups de sabre le chef d'un canard ou de tout autre animal, dont la tête seule dépasse d'une botte solide.

Dans nos provinces wallonnes et flamandes, on se passionne encore pour les sanglantes cruautés des combats de coqs, qui dans une grange cachée, attirent un nombreux public, malgré les défenses de l'autorité. On se rappelle aussi le succès qu'obtint le pauvre chat aéronaute de Verviers, de désopilante mémoire, dont *Wallonia* raconta naguère d'intéressants souvenirs folkloriques...

D'autre part, les supplices et les exécutions judiciaires de bêtes criminelles ayant osé s'attaquer à l'homme constituaient encore une cause de joie populaire. Le cheval qui avait lancé une ruade mortelle, le bœuf ou la vache qui avaient donné un coup de corne, le chien ou le chat qui avaient mordu leur maître, le porc qui avait osé s'attaquer à des enfants, étaient jugés devant le banc de justice, puis châtiés en grand appareil sur la place patibulaire. Il est à noter que pareille chose se passait encore bien après l'époque de Charles-Quint.

En 1545, le 25 décembre, un porc est brûlé vif, publiquement, à Bruxelles, sur la Grand'Place, tandis que d'autres « pourcheaux ou truyes sont mis à mort et la teste exposée sur une roue » à Namur, à Flavion, Gembloux, Campenhout et divers autres lieux, tous ces porcs ayant gravement « meurtri (blessé) ou mengié ung josne enfant ».

Souvent l'autorité ecclésiastique s'en mêlait. Certains méfaits d'animaux étaient considérés comme étant d'une nature si diabolique, que nous voyons en Belgique comme en d'autres pays, le clergé prononcer contre eux l'excommunication. On excommuniait jusqu'à des insectes ! Ce qui n'empêchait pas leur supplice par le bras séculier, à la grande joie du populaire.

(Voir à ce sujet, pour les Pays-Bas, la *Belgique judiciaire*, t. XVII, n° 27, et une remarquable analyse de la consultation de Barthelemy de Chasseneux : *De Excommunicatione animalium insectorum*.)

Mais il faut se borner, cette courte notice suffira à prouver combien il est utile d'afficher en Belgique dans les deux langues ce conseil jadis si peu suivi :

« *Traitez les animaux avec douceur !* »

L. MAETERLINCK.

LES TROIS PUCELLES

(Suite.)

SCENE V

LES MÊMES — JAN

(Apparaît Jan, colossal, gonflé, rutilant, couvert de vêtements riches et de bijoux lourds et prétentieux. Une épée énorme est attachée à sa ceinture. A son cou, pend un cor de chasse et son chef s'adorne d'une toque immense et empanachée. Sans voir Thyl, il s'avance vers les Pucelles.)

JAN

Belles dames, salut ! Voici venir Hercule
Apportant à vos pieds un hommage... affamé !
Jan, reniflant au loin, sentit votre chair fratche
Et l'ogre qu'il veut être, avec avidité,
Pour mieux vous dévorer, s'incline peu revêche
Devant vos corps jeunets, qui sont festin de Roi !
Ne vous étonnez point si, léchant ses babines,
Il montre un appétit du plus sincère aloi
Car, Vénus excitant son humeur libertine,
Mes belles, pour lui seul, il veut... tout le morceau !

(Silence des Pucelles.)

Vous ne répondez point ?... Peut-être, à mon hommage,
Eussiez-vous préféré celui d'un damoiseau.
Mais je sais les moyens de rendre moins sauvages
Fillettes de croquants !... De mes beaux ducats d'or
Ecoutez la chanson dans cette bourse pleine ;
Tendez vos doigts mignons, j'y mettrai ce trésor.

(Nouveau silence.)

Eh quoi ! votre dédain repousse cette aubaine ?
Vous semblez oublier que je porte au côté
Une immense rapière à qui chacun rend grâce,
Que sa lame est solide et mon front entêté
Et que Jan-le-géant rapidement se lasse
D'user de son argent plutôt que de son bras
Et d'offrir de payer ce qu'il convient de prendre.

THYL

Bas les pattes, Messire ! Il faut cesser, hélas !
De tenter de voler ce qui n'est pas à vendre !

JAN

Eh ! qui donc a l'audace ?...

THYL

Un poète, seigneur,
Pauvre fils de manant et qui, pourtant ordonne...

JAN

Par le diable ! morveux, redoute mon humeur
Car je trouve, vraiment, ton allure bouffonne...

THYL

Pas autant que ta face, ô monstre colossal,
Dont les contours bouffis, par leur grotesque enflure,
Evoquent l'outré épaisse où pourrit ton moral !

JAN

Dans ta gorge, croquant, va rentrer cette injure.

THYL

Non ! car je te vaincrai, considérable fol !

JAN

Par quelle arme, histrion ?

THYL

Par la force du Verbe !
En vain ton corps s'ébranle et tu hausses le col ;
L'Esprit qui parle en moi te ravit ta superbe.
De son souffle, il t'enlève à l'infâme désir
Qui te fit exprimer des ardeurs incongrues.
Recherche les enfants que tu voulais saisir ;
Les voici tout à coup dans l'ombre disparues !

(Les rayons lunaires qui éclairaient les Pucelles s'éteignent.)

Tu n'es plus qu'avorton, toi, géant monstrueux ;
Ta rapière solide est changée en quenouille
Et tes bras impuissants pendent longs et piteux...

JAN

Te tai...ras-tu, fa...quin ?...

THYL

Voici que tu bredouilles !

C'est à toi de te taire et d'écouter ma voix,
Avant que ton grand corps ait changé de carcasse,
Ainsi que du bon Peuple ont décidé les lois.
En toi, Messire Jan, il veut frapper la race
Des monstres dissolus, féroces et sans cœur
Pour qui rien n'est sacré, si ce n'est la richesse
Et la Force !... Tu fus, naguère, la terreur
Des vaillants pionniers qui, remplis de tendresse
Pour ce sol, vierge alors, voulaient par le travail
Le rendre moins ingrat. Plus tard, quand la furie
Du poignard ennemi vint frapper au poitrail
Ce pays devenu notre noble patrie,
Tu fus, de l'étranger, le plus ferme soutien,
Et, pour gagner son or, lui vendis ton épée !
Tu traitas les manants, toujours, comme des chiens
Et ton âme, à jouir constamment occupée,
Te poussait à voler aux pauvres leur argent,
Leur honneur ou... leur femme. Ah! vois comme il se venge,
Ce peuple de croquants, comme il est indulgent :
Il pourrait t'écraser dans ta honte et ta fange,
Mais il préfère rire et... te déshabiller,
T'enlever ton orgueil, ta puissance, ton faste,
Faire de ton corps vide un fantoche empaillé
Et ridiculiser ta bedaine trop vaste !...

Or çà, dame la Lune, en voilant ton regard
Pendant quelques instants, permets à la nuit sombre
D'enfermer en ses plis ce monstrueux paillard,
Afin qu'il se transforme au milieu de ses ombres !

(La Lune, personnage muet, obéit complaisante. Jan disparaît dans une obscurité profonde. Seul, le milieu de la scène, que Thyl domine, est éclairé d'une douce lumière.)

THYL

Je le veux dépouillé de tout son apparat,
Ce traîneur de rapière, odieux et rapace.
Qu'il devienne un hochet qu'avec des entrechats
On verra traîner par notre populace !...

SCENE VI

THYL — MANNEKEN

(Un rayon de lune, se déplaçant, éclaire un buisson, duquel surgit, tel un feu-follet, Manneken ricanant. D'une voix fluette et prétentieuse, il interpelle Thyl, sans que celui-ci l'aperçoive.)

MANNEKEN

Pas mal votre discours, l'ami, mais arrogant !

THYL

D'où sors-tu, myrmidon ?

MANNEKEN

J'avais caché dans l'herbe
Mon petit corps, que Jan eût placé dans son gant,
Et Manneken a pu surprendre ton acerbe
Et mirifique harangue à ce trop grand garçon.

THYL

Fut-elle de ton goût ?

MANNEKEN

Je viens à vous, mon prince,
Pour offrir, en échange, un plat de ma façon.

THYL

Oui, je sais, marmouset, que si ta taille est mince
Ta fatuité l'est moins, mais je veux, jeune sot,

— J'ai toujours en la vie adoré les contrastes —
Après le gigantesque, écouter le nabot !

MANNEKEN

Que cette volonté ne te soit point néfaste,
Car, si l'épée est lourde à mon corps de lutin,
J'ai pour arme un esprit qui sait mordre, gouaille
Et détruit par le rire ou bien par le venin.

THYL

C'est pourquoi, freluquet, il faut que je fouaille !
Tu mérites l'opprobe, ainsi que le brigand
Dont la caricature en la nuit est dressée.

MANNEKEN (*railleur*)

De la grandiloquence !

THYL

Infime, tu répands
En effet, le venin de ta verve insensée
Sur tout ce qui mérite amour ou bien respect.

MANNEKEN

J'ai mieux que le poison distillé par ma rage
Et contre ce qui vit, grandit et me déplaît
Je déverse en riant...

THYL

Je sais !... Tu te soulages...

MANNEKEN

Admire ce moyen d'épancher où je veux
Le fiel de mon mépris...

THYL

Et tu crois, par ton geste
De gavroche cynique et de plaisant morveux,

Détruire ou dominer ?... Ta pestilence infeste
 Ton âme à toi, mesquine autant que ton corps de poucet.
 On te chasse du pied, ainsi qu'une grenouille,
 Et l'on marche...

MANNEKEN

Emportant aux talons mon fumet...

THYL

Que l'on ne peut sentir, ridicule Gribouille,
 En gardant tête haute ! Ainsi, depuis les temps,
 Ont passé, dédaigneux, devant ceux de ta race
 Les porteurs de flambeaux, fidèles combattants
 Du progrès et de l'art et, porteurs de besace,
 Les humbles dont l'effort créa la Liberté.
 Voilà pourquoi le Peuple, à qui s'en va ta haine,
 Malgré tes vains lazzis épris d'humanité,
 Fait le monde plus beau, plus pur et plus amène !
 Voilà pourquoi, pygmée, à l'heure où plein d'orgueil,
 Tu m'entends sans fléchir et sans même comprendre,
 Il s'apprête à porter, reconnaissant, au seuil
 De l'éternel amour où vit son âme tendre,
 Ces trois fleurs de Beauté ! Regarde, jeune fou,
 Et devant ce tableau, ris encor si tu l'oses,
 Tandis que ma piété va ployer le genou !

*(Un rayon de lumière projette sa clarté sur le groupe des vierges.
 Elles semblent dormir et leurs mains nouées ont uni leurs guirlandes
 de fleurs, qui font une ceinture à leurs tuniques blanches.)*

MANNEKEN

Le tabernacle est prêt pour ton apothéose !

THYL (à lui-même et ravi)

Oui, le moment approche inscrit par le Destin.
 Une sérénité profonde met son nimbe
 Sur les contours rosés de leur groupe divin.
 Le mythe va surgir, magique, de ses limbes !

MANNEKEN

Je l'accompagnerai de mon ricanement !

(Le rayon se déplace et cache de nouveau le groupe virginal.)

THYL

Non pas ! Je vais, d'abord, régler ton compte, ô mioche !
 Par le peuple dicté, voici ton châtement :
 Je pourrais t'aplatir ou te mettre en ma poche,
 Mais l'Esprit qui me guide aime mieux se moquer.
 Tu te croyais habile à plaisanter, Messire ?
 Le bon Peuple est ton maître et s'en va te croquer
 De comique façon avec un large rire.
 O Lune ! à ton concours je m'adresse à nouveau.
 Viens seconder ma tâche en te masquant la face ;
 Rends moi la nuit propice où perdre ce morceau !
 Du géant monstrueux j'ai changé la carcasse ;
 Il me faut maintenant, travestir ce niais.

(La nuit enveloppe Manneken.)

Voici qu'il se transforme en bonhomme de bronze.
 Il est nu comme ver, exhibe à tout jamais
 Les dessous qu'il aimait de son ventre de bronze
 Et, pour qu'à l'avenir il exhibe en ses mains
 Le geste méprisant — mais combien ridicule ! —
 Par lequel il croyait atteindre les humains,
 Pour toute éternité, je veux qu'il éjacule !

.....
 De ce geste, pourtant, la cynique impudeur,
 O Manneken défunt, se trouve supprimée !
 Il ne va donner cours qu'au rire, à la fraîcheur.
 Le Peuple t'a vaincu, sombre et fielleux pygmée !
 De l'histrion moqueur qui l'insultait jadis,
 Son âme a fait surgir un hilarant symbole,
 Et le voici qui vient fêter Manneken-Pis,
 Avec Messire Jan, muet et bienveillant !

(On entend le bruit des pas, les rumeurs de la foule qui vient.)

SCENE VII

LA VOIX DE THYL — LA FOULE — HOMMES ET FEMMES
DU PEUPLE — ARCHERS — LE BAILLI

UN HOMME DU PEUPLE (*au Bailli*)

Par ici, Monseigneur...

UN AUTRE

Oui, c'est bien en ce lieu
Que nous vîmes tantôt, auprès des trois Pucelles,
Cet homme étrange, aux mots obscurs comme l'hébreu.

LE BAILLI (*voyant la scène vide*)

Trop tard ! L'oiseau partit... avec nos damoiselles !

LA VOIX DE THYL (*caché dans l'ombre*)

Non point ! Je suis ici, Peuple, et je vous attends.
Bailli, bourgeois, archers et prévôt de justice,
Et vous, ô besogneux, vilains et claquedents,
Abandonnez soudain votre crainte factice.
Il n'est point de sorcier en ce lieu solennel
Où seule, c'est votre âme à vous tous, ô mes frères !
Qui fit, déjà deux fois, s'élever sous le ciel
Le prodige étonnant, qui confine au mystère,
De sa puissance occulte !...

(*Apparaît Jan à l'état de fantoche.*)

UN HOMME DU PEUPLE

Eh ! quel est ce géant ?

LA VOIX DE THYL

C'est, du perfide Jan, féroce et triste sire,
Séculaire ennemi, le portrait bienséant.
Reconnais le bandit qu'il te fallait maudire,
Le mannequin grotesque au Peuple destiné !

UN LOQUETEUR

Le voici revêtu d'une vulgaire cotte,
Au lieu des beaux habits dont il était orné.

UN ARCHER

Un grand sabre de bois sur sa jupe ballotte,
Pour remplacer l'épée en qui ce grand dadais
Puisait tout son courage...

LA VOIX DE THYL

Et sa face stupide,
Figée en carton dur, exprime en quelques traits
Les vices et travers de ce funeste Alcide.
Sur sa lèvre crispée erre un pli sensuel
Et son nez en bec d'aigle aggrappe une moustache
Dont la pointe menace, outrageante, le ciel.
Ses yeux sont sans éclat sous sa toque à panache ;
La colère a laissé des rides à son front
Et, de chaque côté de sa trogne vermeille,
Digne d'orner le chef de Maître Aliboron,
L'on voit s'ouvrir la coque énorme des oreilles !

LE BAILLI

En explorant le fond de son ventre d'osier,
On trouve le néant : Il n'avait point d'entrailles
Et son cœur était bon à jeter au fumier.

UNE FEMME DU PEUPLE

Son bras, trop prompt jadis à frapper la racaille,
Pend ainsi qu'une loque...

UNE AUTRE

Et ses pieds sont vaincus.
Lui qui nous écrasait, il faudra qu'on le porte !

LE BAILLI

Puisque Messire Jan en ce jour a vécu,
Puisque nous triomphons et que la bête est morte,

Il faut fêter, amis, son sosie innocent.
 Il est digne de faire une joyeuse entrée
 Dans notre bonne ville et d'être, incontinent,
 Salué par les cris d'une foule enivrée.

LA VOIX DE THYL

Il est une autre image à lui montrer encor.

(Apparaît Manneken-Pis transmué en bronze, monté sur un socle et officiant, tel qu'il règne depuis des ans au coin de la rue que l'on sait.)

UN HOMME DU PEUPLE

Qu'est-ce là ?

UN AUTRE

Manneken !

LA VOIX DE THYL

Lui-même ! Après le sombre
 Et sinistre colosse, artisan de la mort,
 Voici le mal-disant qui s'évade de l'ombre
 Et rappelle, manants, sous son aspect bénin,
 Le gnome qui versait par sa bouche, ses pores
 Et son geste impudique, un méprisant venin
 Sur tout ce que le peuple admire ou bien adore.
 De ce fourbe, votre âme a fait un enfançon :
 Il a perdu l'aspect d'un répugnant bout d'homme,
 Son rictus persifleur et son masque grognon ;
 C'est un bébé joyeux, joufflu comme une pomme
 Qui, dominant la vasque où s'écoule à plaisir
 Le trop-plein de son corps, à vous, gens de Bruxelles
 Servira de fontaine !...

UNE FEMME DU PEUPLE

Oui ! chacun, sans rougir
 De son geste narquois, verra la cascabelle
 De son jet bienfaisant...

UNE AUTRE

... Au lieu du flot impur
Dont il voulait, naguère, éclabousser les nôtres !

UN ARCHER

Et lui qui ricanait du fond d'un coin obscur,
Au grand jour, maintenant, il va — le bon apôtre ! —
Provoquer notre rire aussi franc que vengeur.

LE BAILLI

Il sera, dès demain, au tournant d'une rue.
Bonnes gens, emmenons, avec la joie au cœur,
Vers ses concitoyens, Sa Majesté ventrue !

LA VOIX DE THYL

Pour un instant encor, retenez votre élan.
Vous devez emporter un troisième trophée,
Plus noble, plus splendide, un fleuron plus brillant
Pour orner la couronne où, de votre Pensée,
Se greffent les trésors en vous tous enfouis.
Vous vintes en ce lieu pour chercher les Pucelles;
Elles vont dévoiler à nos yeux éblouis
Leurs sereines clartés, leurs splendeurs immortelles...

(Eclairant le milieu de la scène, la Lune dévoile le groupe gracieux.)

Enfin, l'heure est venue ! Apparaissant à nous,
Le charme, la douceur — effluves infinies —
Dégagent le parfum qu'on respire à genoux.
Beauté, Vertu, Jeunesse en elles sont unies;
Elles sont l'art vivant qui repose du mal,
Le chef-d'œuvre sublime en qui mère Nature
A mis son noble effort ! O groupe sculptural
Créé pour l'hosanna de la Chair, clarté pure !
Au suprême désir de ce peuple, obéis :
Détache ta ceinture et, dénouant tes voiles,
Apparais mieux encore aux yeux de son esprit.
Tandis qu'au firmament scintillent les étoiles !

(Obéissant à l'injonction de la Voix, les vierges dégrafées, la tête chargée de fleurs, se dressent seins nus, bras noués, — telles les Trois Grâces.)

LA VOIX DE THYL

Un silence pieux règne plein de respect
 Parmi les pauvres gens qui, ravis, te contemplent.
 Il n'est pas un sourire, il n'est pas un regret,
 Pas un malsain désir ! Nous sommes dans un temple
 Créé par la Nature et le culte du Beau,
 Du Chaste et de la Grâce impose sa sereine
 Et sublime puissance au plus humble cerveau.

.....
 Il nous faut conserver ta beauté souveraine,
 O chef-d'œuvre vivant ! Va perdre dans la nuit
 Ta mortelle enveloppe, hélas ! trop éphémère —
 Et ne regrette rien, car notre âme te suit
 Pour te régénérer en son fécond mystère !

(La lumière délicate qui éclairait les corps des Pucelles disparaît un instant pour renaître bientôt et baigner, de sa clarté limpide et douce, le groupe matérialisé dans le marbre.)

LA VOIX DE THYL

Femmes ! sur un autel elle érige vos corps
 Et les immobilise à jamais dans le marbre.
 Vos bras sont confondus et noués sans effort,
 — On dirait l'entrelacs des branches d'un même arbre —
 Et, chargeant vos fronts purs d'un dôme fastueux,
 Ils portent le fardeau de pesantes guirlandes.
 Vous êtes le symbole exquis et somptueux
 Des magnifiques dons, des splendides offrandes
 Que la Nature fit, généreuse, aux humains,
 Et, pour mieux évoquer sa corne d'abondance,
 Voici que l'eau s'épanche et jaillit de vos seins!...

.....
 Je te salue ici, Fontaine de Jouvence,
 Image de richesse autant que de beauté.
 Le Peuple, en m'imitant, va saluer la Vie,
 La puissance de l'Art et la Fécondité !

(La foule, silencieuse, émue et remplie de respect et d'admiration, entoure la fontaine. Quelques-uns, parmi les assistants, se sont agenouillés.)

UN HOMME DU PEUPLE

C'est un enchantement et mon âme est ravie...

UN AUTRE

Pourquoi donc suis-je ému ?

UNE FEMME DU PEUPLE

Je perds le sentiment !

UN LOQUETEUR (*au Bailli*)

Monseigneur le Bailli, je suis un pauvre diable,
J'ai peine à m'exprimer et mon cerveau pesant
Ignore tout savoir ! Mais qu'ici Dieu m'accable
Si je ne sens en moi courir de grands frissons,
Vibrer de nobles mots que je ne saurais dire
Et résonner des chants avec des oraisons !

LE BAILLI

Béni, trois fois béni, ce secret dont l'empire
Créa pour la Cité ces merveilleux trésors !
Elle est riche à jamais d'une richesse sainte
Et des tas de bijoux avec des monceaux d'or
Ne vaudraient pas, amis, la fraternelle étreinte
Dont nos frères, là-bas, vont accueillir bientôt
Nos bras ayant porté ces magiques trophées !

LA VOIX DE THYL

Allez donc triomphants et gardez ce dépôt
Que vous avez conquis au doux pays des fées,
Du Rêve et de l'Instinct, pour les siècles futurs !
La Cité vous attend, rayonnante de gloire.
Bientôt des feux de joie éclaireront ses murs ;
Elle vous saluera de ses chants de victoire.

UN BOITEUX

Moi, je requiers l'honneur de porter Manneken :
Il se gaussa jadis de mon pied qui traînaille...

UN HOMME DU PEUPLE

Je serai le premier à remplir l'abdomen
De Jan notre géant, dont les viles tripailles
S'empiffrèrent, jadis, du fruit de mes sueurs.

UNE FEMME DU PEUPLE

Et moi l'ami, je veux partager ta besogne
Car, avec son argent, ce lâche détrousseur
A séduit mon enfant et promené sa trogne
Sur son minois de vierge...

UN JEUNE HOMME (*désignant les Trois Pucelles*)

Ici, les jouvenceaux !
C'est à nous que revient le juste privilège
D'entourer le pavois qui porte ces joyaux...

LE BAILLI

Allons d'un pas rapide et marchons en cortège !

(Emmenant Jan, Manneken et les Pucelles, la foule s'éloigne.)

UN HOMME DU PEUPLE (*revenant sur ses pas*)

Et l'homme qui parlait ?

UN AUTRE

Quel homme ?

L'HOMME DU PEUPLE

Cette voix ?

L'AUTRE

Quelle voix ? De par Dieu, l'illusion te gagne ;
Je n'ai rien entendu...

L'HOMME DU PEUPLE

Mais cependant, je crois...

L'AUTRE

Je crois que ton esprit, l'ami, bat la campagne !

(Ils disparaissent, laissant la scène vide. Peu après, un rais de lumière révèle la présence de Thyl qui, pendant toute la scène, est resté invisible.)

SCÈNE VIII

THYL, seul.

THYL

Ils sont partis ! Mon rôle a pris fin. Mais, hélas !
 Faut-il que, sans le voir et sans même l'entendre,
 Ils dédaignent celui qui, dirigeant leurs pas
 Et parlant à leur âme, a pu faire répandre
 Le flot inconscient de leurs instincts sacrés ?
 Pauvre poète Thyl, voici ta récompense :
 La solitaire nuit dans tes yeux éplorés,
 La sueur à ton front, dans ton cœur la souffrance !
 Pourquoi t'ignorent-ils, ceux dont l'obscur cerveau
 S'éclaire grâce à toi, dont la flamme bénie,
 Sous ton souffle s'anime et devient un flambeau ?
 Ton âme avec la leur est en pure harmonie,
 Vers eux vont tes pensers, tes efforts, tes douleurs,
 Du Destin tu subis pour eux la servitude,
 Tu les aimes ainsi que des frères, des sœurs
 Et ton cœur, pour pleurer, trouve la solitude !

(Etendu sur le tertre, il sanglote.)

Dieux ! me voici vaincu, triste et découragé !

LA VOIX DE GISÈLE *(dans le bois)*

Thyl ! Thyl ! Mon Thyl !

THYL

Qu'entends-je ?

LA VOIX

Où donc es-tu ?

THYL

Gisèle !

Je ne suis qu'un ingrat et qu'un lâche insurgé,
Car j'oubliais la chère amante qui m'appelle.

LA VOIX (*approchant*)

Thyl ! Thyl !

THYL

Je suis ici ! Viens-t-en, ma douce, viens !
Je t'attends, ma Gisèle, accours vers ton poète.
Du son pur de ta voix, déjà, tu me soutiens ;
Héroïque et vibrant, je relève la tête !

SCENE IX

THYL — GISÈLE

GISÈLE (*se précipitant vers Thyl*)

Mon Thyl !

THYL

Gisèle ! Enfin ! Je te serre en mes bras ;
Je vois, devant mes yeux, ton image chérie !

GISÈLE

Je te cherchais, ami, mais ne te trouvais pas.

THYL

Ici, je fécondais le sol de ma patrie !

GISÈLE

Mon aimé, ta main tremble et ton front est brûlant.
Calme-toi. Ton esprit s'exalte...

THYL

Et mon cœur vibre,
 Car il s'est réchauffé sous ton regard aimant !
 Il avait des regrets, il s'en évade, libre,
 Et n'a plus qu'un désir inspiré par l'Amour :
 Te faire partager le bonheur ineffable
 Qu'il éprouve d'avoir fait sa tâche en ce jour !...

(Il monte sur le tertre et clame, enthousiaste.)

Je vois la Ville au loin, superbe, impérissable !
 Elle brille en la nuit d'un éclat tout nouveau,
 Se pare et se fait belle, accueille de sa joie
 Le cortège étonnant dont je vis le tableau
 Se dérouler ici. Des remparts qui flamboient,
 Arrive jusqu'à nous, se prolongeant, le son
 Des fifres, tambourins, rebecs et cornemuses
 Et, dominant les cris, les vivats, les chansons,
 On entend crépiter le bruit des arquebuses !
 Viens ici, ma Gisèle, et regarde avec moi ;
 Avec le même orgueil, contemple ce spectacle
 Car c'est de ton amant, c'est du Peuple, de toi
 Que, ce soir, est sorti ce radieux miracle !

GISÈLE *(au pied du tertre)*

Pauvre ami ! Je t'en prie, arrête tes élans.

THYL *(levant les bras)*

J'ai gravi des degrés qui vont plus haut encore !

GISÈLE

Viens, descends sur la terre. En ton sein haletant.
 Il me faut étouffer le feu qui te dévore.
 Contre mon cœur aimant, je m'en vais te bercer
 Et mes bras à ton cou feront une caresse
 Réconfortante et douce ainsi que mes baisers...

THYL *(s'abandonnant)*

Gisèle, je me livre à toute ta tendresse.

GISÈLE (*le dorlotant tel un enfant*)

J'ignore les hauteurs où vogue ton esprit
 Et je ne puis te suivre en tes troublantes fièvres.
 Mon seul rôle est d'aimer et j'ai le cœur contrit
 Quand, tes tempes en feu s'agitant sous mes lèvres,
 Je sens que ton cerveau travaille, pour créer !
 Pardonne si Gisèle, ô mon Thyl, te ramène
 Aux seuls mots qu'elle sait et ne peut suppléer
 Au délire affolant dont ta pauvre âme est pleine...

THYL

Répète-les, ces mots, car ils sont le secret
 De ma force...

GISÈLE

Je t'aime !

THYL

Oui, c'est toi qui m'inspire !
 Tu crois, en ta candeur, n'atteindre aucun sommet :
 Un regard de tes yeux, de ta lèvre un sourire
 Et je monte avec toi me perdre aux cieus lointains...

GISÈLE

Je t'aime !

THYL

C'est ton cœur qui fit s'ouvrir mon âme
 Et qui l'offrit, immense, au monde des humains.
 J'ai célébré tantôt la beauté de la femme ;
 Je lis dans ton regard sa puissance d'aimer !
 Et la tienne me prend, captivante, brutale
 Car ton corps adoré me semble renfermer
 Chacune des splendeurs de la terre natale !

GISÈLE (*vaincue*)

Pour toujours il est tien, car je t'aime...

THYL

Je veux,

Tout en le parcourant de baisers qui te grisent,
 Respirer le parfum de Brabant ! Tes cheveux
 Ont la blondeur des lins ondulant sous ses brises ;
 Ta chair douce et rosée évoque les fruits mûrs
 Tressant, dans ses vergers, aux pommiers des couronnes ;
 Tes yeux, tes deux grands yeux, sont des bluets d'azur
 Cueillis au sein des blés qui sur ses champs frissonnent ;
 Ta bouche s'ouvre ainsi que l'une de ses fleurs
 Quand j'y place ma lèvre et lorsque, sur ta gorge,
 Je repose ma tête en écoutant ton cœur,
 J'entends battre son pouls avec un bruit de forge !

GISÈLE

Mon amour, je t'en prie, écarte ton baiser.
 Je me sens défaillir et le bonheur m'écrase.
 La vie a des ressorts qu'il ne faut point briser
 Et nous voici tous deux dans une telle extase...

(D'une voix mourante.)

Que la mort va venir...

THYL (*vibrant*)

Non ! car il est écrit
 Que nous devons monter mais ne pouvons descendre ;
 Car jamais, par le monde, on ne tuera l'Esprit
 Quand c'est au cœur qu'il va puiser sa force tendre !

(Ils sombrent tous deux dans une étreinte passionnée.)

CHARLES GHEUDE.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Le Miracle des Hommes.

Parmi les ouvrages nouveaux dont vient de s'enrichir la littérature belge, on remarque au premier rang le *Miracle des Hommes*, qui a pour auteur M. Gérard Harry. C'est un livre prodigieusement intéressant, où sont agités quelques-uns des problèmes les plus troublants qui passionnent l'humanité, où se pressent mille pensées ingénieuses, où surtout est exposée la pire misère qui puisse frapper un être humain et décrite sa guérison quasi-miraculeuse. Est-il un sort plus affreux que celui d'un malheureux privé à la fois de la vue, de l'ouïe et de la parole? Il est séparé du monde des vivants par une muraille infranchissable, — du moins, jusqu'en ces dernières années. Aucune image, aucun signe mental ne peut pénétrer dans son cerveau pour y éveiller la pensée et le mettre en communication avec le trésor intellectuel dont les plus misérables des hommes normaux possèdent une part. Des trois sens qu'il leur reste, le goût, l'odorat et le toucher, seul le dernier peut transmettre à leur esprit, emprisonné dans un caveau ténébreux, quelques notions touchant la forme, la consistance, la température des objets, dont ils ne peuvent connaître ni l'aspect, ni la destination. Entre ces sensations tactiles, nul ne peut leur apprendre à établir un lien ni une hiérarchie. Elles ne peuvent être le point de départ d'aucune pensée. Ces avortons sont de lamentables brutes, inférieures aux animaux qui peuplent les champs et les bois et qui, grâce à leurs yeux et à leurs oreilles, ont le cerveau rempli de sensations précises qui déterminent des actes précis... Eh bien, l'ingéniosité et le dévouement de quelques personnes ont pu percer la muraille du caveau ténébreux et pénétrer jusqu'à l'âme prisonnière pour éveiller en elle l'intelligence et le sentiment, pour la tirer de son horrible solitude et la mettre

en communication avec la vie intellectuelle du genre humain, pour la conduire, parfois, jusqu'aux sommets les plus élevés de la pensée, de la science et de l'art. M. Harry n'a-t-il pas raison de crier au miracle?

La principale héroïne de son livre, M^{lle} Helen Keller, aujourd'hui célèbre dans le monde entier, était, à sa naissance, un enfant parfaitement normal. A l'âge de dix-neuf mois, frappée d'une double congestion, elle perdit à la fois la vue, l'ouïe et la parole. Dès lors, elle ne fut plus qu'un pauvre animal, glouton, rugissant et furieux, objet de pitié et d'horreur. Il se trouva une jeune fille, Miss Sullivan, initiée aux travaux du docteur Howe, qui entreprit de la retirer de l'abîme et de faire de ce jeune monstre un être humain. Par quels prodiges d'ingéniosité et de patience elle y réussit, c'est ce qu'il faut lire dans le *Miracle des Hommes*. A présent, M^{lle} Keller est une femme distinguée, merveilleusement instruite, animée des sentiments les plus élevés et les plus généreux. Toute l'Amérique, sa patrie, s'est intéressée à l'œuvre de sa rédemption. Ses concitoyens lui ont offert un joli cottage. Ils ont fait imprimer pour elle, en caractères gaufrés, les chefs-d'œuvre de toutes les littératures et un grand nombre d'ouvrages d'histoire, de science et de philosophie. Sans que jamais le moindre son puisse parvenir jusqu'à elle, M^{lle} Keller a pu discipliner sa voix, articuler des syllabes : à présent, elle parle et même elle chante. Elle donne des conférences. Elle se sert du téléphone ; mais si elle peut parler dans l'appareil, il faut que son éducatrice, qui est restée son amie et son auxiliaire, tienne le récepteur et écrive dans la main d'Helen Keller, par le langage dactylogique qui lui permet de communiquer avec l'humanité, les phrases que prononce, à l'autre extrémité du fil, son interlocuteur.

Voilà donc le miracle des hommes. Il nous remplit d'admiration. M. Harry l'admire avec tant d'enthousiasme qu'il se demande, émerveillé par le génie humain, si les miracles des hommes ne suffiraient pas à remplacer, pour les aspirations de notre cœur, les miracles divins, j'entends ceux que l'homme ose attendre de Dieu ou qu'il attribue à l'intervention directe de sa toute-puissance, contrairement aux lois connues de la nature.

Jamais les hommes ne seront satisfaits des miracles des hommes, car ceux-ci ne sortent point du domaine du

possible, et c'est l'impossible qu'ils espèrent, c'est à l'impossible qu'ils veulent croire. Quelque étendue que le génie donne au domaine du relatif, jamais ce domaine ne suffira aux désirs ni aux espérances du cœur humain, qui aspire à l'absolu. Il se peut qu'il se précipite vers lui comme le phalène vers la flamme qui le dévore. Qu'importe? Il y a là un fait certain. Cet irrésistible élan vers l'inconnaissable et l'impossible tient du fond le plus immuable de notre nature, et tout homme mérite l'épithète que Tacite, je crois, appliquait à Néron : *Impossibilium cupitor*. Voilà pourquoi jamais la science ne remplacera efficacement les religions, quoi qu'en puissent penser certains hommes. Ces hommes, on les a crus longtemps et ils se sont surtout crus eux-mêmes des esprits positifs : on ne peut plus douter aujourd'hui qu'ils ne soient, au même titre que les fervents d'un culte religieux, des esprits mystiques. Il y a une foi en la science comme il y a une foi en tel ou tel dieu. François de Curel a même irrévérentieusement appelé la science : la nouvelle idole ; — et rien n'était plus juste. Les esprits véritablement positifs ne croient point à la science, à sa toute-puissance ni à sa bienfaisance universelle. Ils se contentent de savoir ce qui est démontré ou expérimenté ; ils savent que le reste n'est qu'hypothèse. Ils savent aussi qu'espérer pénétrer par la science, qui est la connaissance du relatif, dans le domaine de l'absolu, c'est une irréalisable chimère. L'absolu demande non pas la science, mais la foi. Ils savent aussi, la psychologie et l'histoire, c'est-à-dire l'expérience des peuples, sont là pour l'attester, que les civilisations naissent et qu'elles meurent ; qu'elles naissent avec une croyance et qu'elles périssent avec cette croyance. Ce n'est pas sur la raison qu'elles sont édifiées, mais sur la foi, si absurde que cette foi puisse être aux yeux des sceptiques. Lorsque le divorce s'établit entre la science et la foi si bien que celle-là ruine celle-ci dans une trop grande partie du peuple, cette science peut multiplier les bienfaits matériels dans le corps social, elle peut rayonner avec le plus merveilleux éclat dans l'intelligence de l'élite, peu importe ! Son œuvre de destruction se poursuit. Elle ronge l'organe central dont la vie de cette civilisation dépend. Un à un, les accidents se manifestent, et un jour, généralement sous un choc brutal venu du dehors, tout l'organisme s'écroule, dans l'inévitable et irréparable désastre.

Et il en est de l'individu comme des civilisations. Emervéillé par le génie et par le dévouement des éducateurs des aveugles - sourds - muets, M. Harry imagine qu'une morale scientifiquement altruiste pourrait remplacer une morale religieuse que beaucoup de gens abandonnent. Je ne puis le croire. Certes, dans les élites cultivées et fortement disciplinées il peut se trouver un grand nombre de personnes que la droiture native de leur cœur, soutenue par de bons exemples et par une forte éducation, maintiendra strictement dans les voies de la vertu. Mais toute la science matérialiste nous enseigne la lutte pour la vie et le droit du plus fort, du plus habile, du plus apte. Aucune morale vertueuse ne se peut construire sur un tel fondement. Ce que l'on édifiera sur lui, c'est le temple du plus brutal égoïsme. L'égoïsme, chacun de nous, hélas ! le porte au fond de son cœur. Il grandit avec les connaissances pratiques ; et si la jeunesse est généreuse, c'est qu'elle est ignorante. Dans la plupart des âmes, c'est un monstre furieux. Il n'est vaincu que par un idéal généreux et puissant. Et où l'ira-t-on chercher, cet idéal, pour la masse immense des individus vulgaires, si l'idéal divin des religions s'évanouit pour faire place à l'égoïsme enfin déifié par la raison scientifique sous les noms retentissants de Lutte pour l'existence, de Sélection naturelle et de Victoire du plus apte?... Ces formules iront attiser dans les cœurs une passion brûlante. C'est en vain qu'on leur opposerait d'autres formules scientifiques prônant la solidarité, l'entraide, le secours mutuel. Celles-ci n'obtiendront que l'adhésion de l'intelligence. Mais quand un individu, agité par la passion, mettra en balance, s'il y songe encore à cette heure, un simple principe social avec le principe que la science lui présente comme directeur de la vie, trop bien d'accord avec l'élan fougueux de ses appétits, ne voit-on pas d'avance ce qui doit arriver ? Voilà pourtant à quoi se réduit, dans l'état actuel de la science, toute morale scientifique. Nul ne l'ignore : les plus belles morales religieuses sont loin d'être efficaces tous les jours ni dans tous les cas. Est-ce une raison suffisante pour leur préférer des morales que la critique scientifique elle-même proclame moins efficaces encore ?

Pourtant, l'on a raison de rechercher une morale laïque, car le nombre d'individus qui ont perdu la foi est considérable aujourd'hui dans les peuples chrétiens ; il est donc

nécessaire de leur présenter, s'il est possible, une loi morale plus ou moins propre à remplacer, tant bien que mal, celle qui ne les savait plus régir.

On voit quels problèmes importants sont agités dans le livre de M. Harry. Ils sont nombreux. Ils se pressent. L'auteur ne peut les approfondir, mais il fait bien mieux que les effleurer d'une plume superficielle : il y jette des lueurs soudaines et saisissantes comme ces longs et minces faisceaux lumineux que les phares tournants promènent d'un geste rapide sur la mer enténébrée. Et de même que la clarté des phares attire de tous les coins du ciel des nuées d'oiseaux, ainsi les problèmes du *Miracle des Hommes* appellent de toute part mille pensées qui accourent à tire-d'aile.

Et de tous ces problèmes, voici, peut-être, le plus curieux. Le sourd-muet et aveugle de naissance porte un appareil mental moins bien conditionné que celui d'un chat ou d'un chien. Mais que vers sa huitième ou sa dixième année les hommes parviennent à entrer en communication avec son cerveau, comme ce fut le cas de Laura Bridgman et de Marie Heurtin, comme ce fut à peu près le cas d'Helen Keller, dont le début dans la vie, durant quelques mois, fut normal, et voilà que la merveilleuse intelligence humaine sort de sa léthargie; elle s'éveille à la raison et à la science; elle se montre parfois, selon le degré de sa puissance native, capable de s'élever aux plus hauts sommets de la culture. Il est mille fois plus facile au début de communiquer avec l'intelligence d'un chien ou d'un chat. Mais c'est en vain que par des méthodes analogues on chercherait à y provoquer les réactions intellectuelles que l'on parvient à produire chez ces misérables déchets de l'humanité. M. Harry en conclut qu'il y a dans l'homme décidément un principe spirituel qui diffère foncièrement de l'intelligence animale. Cela fait honneur à ses instincts spiritualistes. Il faut pourtant s'attendre à voir les savants évolutionnistes donner de ce fait une explication plus terre à terre. La constitution mentale de ces monstres humains est la même que celle des autres hommes; il ne leur manque que le moyen de recevoir certaines excitations du dehors. Que ce moyen leur soit octroyé et le fonctionnement de leur cerveau humain deviendra à peu près normal. L'instrument de leur rédemption, c'est le Verbe, — le merveilleux, le ma-

gique verbe humain. Est-il bien définitivement certain que ce verbe soit radicalement incommunicable aux animaux les plus intelligents? Le fait mérite d'être l'objet d'expériences nouvelles; et il est permis de croire que le *Miracle des Hommes* inspirera des méthodes inédites, dont il serait peut-être téméraire de prédire le complet échec.

D'autres problèmes, riches en suggestions de toute nature, surgissent du fait que dans l'esprit des aveugles-sourds et muets de naissance, initiés à la vie cérébrale, l'idée de la mort ne naît point spontanément: on doit la leur enseigner, et elle suscite chez eux une crise profonde d'horreur et de désolation...

Mais je ne saurais mentionner toutes les questions que M. Harry soulève dans son brillant essai... Il faut lire ce livre plus passionnant qu'un roman d'aventure. Quelle aventure d'ailleurs est comparable à la vie d'une Hélène Keller?

IWAN GILKIN.

LES PEUPLES ET LA VIE

La légende et l'histoire.

« C'est l'heure où on entend sur la branche le chant du rossignol; c'est l'heure où la voix des amoureux paraît plus douce, et où ils murmurent des paroles d'amour. Le promeneur solitaire entend la musique du vent et des eaux. Chaque fleur est humide de rosée, dans le ciel montent les étoiles; les flots sont plus bleus; la feuille a de plus sombres nuances, et l'on voit au firmament cette lumière claire et obscure, si doucement obscure et si obscurément pure qui suit le déclin du jour quand le crépuscule s'attendrit aux premiers rayons de la lune.

» Mais ce n'est pas pour écouter le bruit des cascades que Parisina a quitté le palais, et ce n'est pas pour contempler la lumière céleste que la dame se promène dans l'ombre de la nuit, et si elle s'est assise dans les bosquets de la villa d'Este, ce n'est pas pour goûter le charme de ses berceaux de fleurs. Elle écoute, mais ce n'est pas la voix

du rossignol, car son oreille attend un son aussi doux. Un pas glisse dans le feuillage épais, et voici que ses joues pâlisent, et son cœur bat fiévreusement. Le murmure d'une voix se fait entendre à travers le bruissement des feuilles. Et la rougeur colore de nouveau ses joues, et sa poitrine se soulève. Un moment encore, et ils seront en présence l'un de l'autre; il est passé... Son amant est à ses pieds. »

Ces vers de Lord Byron me sont revenus à la mémoire en lisant les études critiques récemment publiées par deux écrivains italiens, MM. Cesare Grossi et Solerti sur la tragique histoire d'Ugo et de Parisina (*Ugo e Parisina, storia e leggenda secondo nuovi documenti*). Car une fois encore la critique a interrogé la légende comme on ferait d'un accusé, lui demandant ses raisons, ses origines, la torturant pour lui faire avouer son secret.

L'histoire de l'Italie est remplie de légendes tendres et sanglantes qui n'ont pas encore livré leur mystère. Beatrice Cenci fût-elle coupable de parricide? Dante a-t-il vraiment vu et aimé Beatrice ou bien celle-ci ne serait-elle qu'un mythe, produit de son cerveau? L'existence de Laure est mise en doute; et rien n'est moins certain que l'affirmation hardie de cette Catherine de Sforza qui au siège de Rimini consentit d'abandonner ses enfants à César Borgia, lui donnant par surcroît la preuve qu'elle avait encore de quoi en mettre d'autres au monde.

La légende détruit l'histoire, et par un phénomène inverse, l'histoire vient parfois au secours de la légende, lui conférant une puissance de vérité jusqu'ici insoupçonnée. Tel est le cas pour l'aventure d'Ugo et de Parisina. Les critiques n'ont point ici ébranlé la légende, ils l'ont confirmée. Grâce à leurs recherches elle s'est éclairée de lueurs étranges. Ils ont tiré des vieux parchemins oubliés dans les recoins perdus des bibliothèques (bibliothèque Vittorio Emmanuele de Rome) les portraits de ces amants malheureux. Les chroniques anciennes nous avaient dit que Ugo était un jeune et beau seigneur, vaillant et fort. Le vieux codex nous reproduit ses traits: il porte des cheveux coupés assez courts; le nez bien arqué exprime la volonté; le regard nous apparaît clair et franc; les traits du visage sont d'une régularité parfaite. Plus loin, placé sur la même feuille, mais à une certaine distance comme si la tragédie sanglante par laquelle se ter-

mina leur vie, les avait séparés à jamais, même dans le souvenir, plus loin, un médaillon reproduit l'effigie de Parisina. Un grand air de noblesse et de distinction ; une extase dans le regard qu'on dirait fixé sur un rêve de gloire ou d'amour ; des cheveux abondants couronnent le visage de cette princesse hautaine, et les mèches capricieuses débordent du bandeau destiné à les retenir. Une impression de pureté, l'aspect d'un lys.

Voici les héros de la tragédie. Faut-il préciser le lieu où ils vécurent, aimèrent et moururent ? Ferrare. Une ville sombre, aux pierres rougeâtres, avec des palais dont les blocs sont taillés comme des diamants, avec de larges voies destinées aux chevauchées ardentes, au développement des cortèges, à l'étalement de la soie, du brocard, de l'acier et de l'or ; opulence débordante d'une des cours les plus fastueuses de l'Italie, celle de la maison d'Este ; une cathédrale lombarde, d'aspect barbare, malgré la richesse de ses sculptures, et que mieux que les saints priant dans les galeries gardent des lions de marbre, hiératiques et cruels. Au centre de la ville, un château massif, immense, élevant à ses quatre angles l'orgueil de ses tours trapues ; un bloc énorme de pierre que la fantaisie de l'architecte a doté d'une étrange et saisissante beauté. Un palais et une forteresse, que de larges fossés entourent de toutes parts : l'élégance dans la force, la fierté dans le caprice.

Et voici la légende et l'histoire l'une complétant l'autre, se confondant et s'éclairant, affirmant toutes deux la douloureuse tendresse d'Ugo et de Parisina, les amants tragiques dont les malheurs ont fait depuis six siècles s'apitoyer de sentimentales humanités. Les corps meurtris ne sont plus que poussières, qu'on retrouverait à peine dans les tombeaux du cloître de Saint-François, mais il semble que ce soit des corps palpitants que l'historien palpe encore pour chercher un secret mystérieux dont l'énigme est éparse dans cette cendre. Des cris, des frissons, une épouvante montent, dirait-on, du sépulcre où les érudits vont chercher une lumière.

Voici donc la légende ou plutôt l'histoire rétablie qui inspira parmi tant de poètes Lord Byron et aussi un de nos compatriotes, M. Guffens, d'Anvers, auteur d'un drame émouvant dont Ugo et Parisina sont les héros. Sujet d'actualité s'il en fut puisque le grand poète d'An-

nunzio et le compositeur Puccini travaillent de concert pour transposer la légende dans la beauté du verbe et du rythme.

Parisina, de la famille des Malatesta de Cesena, vint toute jeune encore à la Cour de Ferrare. Elle était belle, elle avait quinze ans à peine, et déjà elle était destinée à devenir la femme du vieux marquis d'Este, Nicolas III, « le libertin aux trois cents fils », selon l'expression du conteur Bandello. Une peste terrible qui pendant plusieurs mois avait désolé Ferrare venait de finir. Une aurore semblait luire avec l'apparition de la douce vierge, printanière et fleurie, qui venait de franchir le pont-levis de la forteresse. Le seigneur d'Este était alors un homme grave, sur qui les années avaient posé leur ombre. Il régnait tristement sur une cour somptueuse et turbulente où s'agitaient dans le tumulte de leurs passions les fils de ses premières femmes.

L'histoire nous dit que dès son arrivée au château d'Este Parisina y trouva trois fils de Stella degli Assassini, Ugo, Leonello et Borso ; un fils de Catherine de Taddeo, le doux Meliaduse ; un fils de Philippa della Tavola, Alberto, et deux petites filles, aux frais et délicieux visages d'enfants étonnés de leur destin, qu'on nommait les Marguerite et dont on ignorait la mère.

Las de guerroyer, fatigué de la politique dont le succès avait couronné ses efforts, ayant accompli le pèlerinage en terre sainte, augmenté ses Etats par la ruse et l'astuce, le prince Nicolas d'Este aspirait au repos. Il confia à sa jeune épouse le soin de diriger l'ordonnance de son palais, et souveraine par son alliance, elle acquit le droit de gouverner tout ce monde de courtisans, d'enfants légitimes ou de bâtards qui se mouvait autour du vieux chef de la maison d'Este.

Parisina accepta sa mission d'abord sans regrets ; elle avait l'âme tendre et charitable ; elle comblait de présents les gens de son entourage, ses servantes qu'elle croyait fidèles et parmi celles-ci cette Pelegrina qui fut plus tard la cause de sa mort.

Mais parmi tous les êtres offerts à sa générosité, il y en avait un qui lui était particulièrement recommandé par son mari lui-même, le marquis Nicolas III, c'était Ugo, son fils aîné. C'est vers lui qu'elle devra se pencher de préférence en mère attendrie, car il a déjà cette gloire

d'être désigné comme le successeur du prince, le chef futur de la noble maison d'Este. Tandis qu'on oublie un peu les autres fils inutiles, tandis que Borso n'a pas d'habit neuf pour se rendre à Bologne et que Meliaduse manque de chaussures à Padoue, Ugo vit dans le luxe et l'abondance.

Mais ici l'histoire et la légende, ces sœurs ennemies, se séparent. D'après la légende, Parisina aurait souffert dès son entrée dans la maison d'Este de la haine non dissimulée de Ugo, et ce n'est que plus tard que cette haine se serait changée en une passion dévorante. L'histoire n'a pas trouvé trace de cette aversion. Tout au contraire, s'inspirant de documents découverts dans les archives de Ferrare, elle affirme que dès les premiers temps de son arrivée Parisina se montra pleine de sollicitude pour le fils de son époux, ce qu'il serait bien difficile d'admettre si pareil à Tristan il avait tenté d'écarter cette Yseult de sa route, avant de boire le philtre d'amour.

La catastrophe était proche. Parisina avait épousé en 1418 le vieux marquis ; en 1425, soit sept ans après, elle devait par lui être vouée à la mort. Légende et histoire se sont mises d'accord pour nous dire qu'au cours d'un voyage Ugo et Parisina cédèrent à leur passion, mais la critique qui n'a pu admettre la haine de Ugo pour sa belle-mère ne peut croire non plus que Nicolas III voulut les réconcilier en les faisant voyager de concert. Sur ce point les archives sont muettes. La réalité du voyage fatal semble pourtant certaine. Ugo et Parisina quittèrent Ferrare et se rendirent à Ravenne, on ne sait exactement pour quelle raison. C'est pendant leur séjour dans la vieille ville byzantine que les deux amants se donnèrent l'un à l'autre, et leurs relations coupables durèrent sans doute du mois de mai 1424 au mois de mai 1425, date de leur mort tragique.

Si nous en croyons les vieilles chroniques, Parisina aurait dans un accès d'humeur noire battu une de ses servantes, celle qui lui était la plus chère, cette Pelegrina qu'elle avait comblée de ses faveurs. Irritée de ce traitement, la domestique se serait plainte à son ami, un certain Zoese, lequel aurait épié les amours d'Ugo et de Parisina et en aurait livré le secret à Nicolas III. L'époux trompé se vengea aussitôt. Il fit emprisonner sa femme

et son fils, et le lendemain le bourreau leur trancha la tête dans la cour du palais de Ferrare.

Ugo fut exécuté le premier. Les uns disent que Nicolas, son père, assista à son supplice, caché dans l'ombre d'une fenêtre; les autres assurent, nous dit M. Cesare Grossi, « qu'en apprenant la mort de son fils, le prince erra désespéré à travers les chambres du château, criant et l'appelant, roulant entre ses mains une baguette et interpellant le capitaine qui avait exécuté ses ordres par ces mots : « Fais-moi aussi couper la tête puisque tu as si rapidement fait décapiter mon Ugo. »

Parisina arriva la seconde sur le lieu du supplice, appuyée au bras de Zoese, son dénonciateur. Elle demanda où était Ugo et lorsqu'elle apprit sa mort, elle dit qu'elle ne pouvait plus vivre. Ayant vu le sang de son amant, elle se dépouilla de ses ornements, et offrit sa tête au bourreau.

C'est ainsi que parlait la légende. Mais la science historique ne possède que de rares documents sur les circonstances du supplice. M. Cesare Grossi nous en livre deux que nous reproduisons ici parce que dans leur forme laconique nous trouvons une singulière force d'expression :

« MCCCCXXV, mois de mars. Un lundi, à XVIII heures, fut coupée la tête d'Ugo, fils de l'illustre marquis Nicolas d'Este et de Madonna Parexina, qui était la belle-mère du dit Ugo, et cela parce qu'elle avait péché charnellement avec lui; et en même temps qu'eux fut décapité Aldovrandino di Rangoni, de Modène, serviteur du dit seigneur, qui avait été la cause de ce mal; ils furent exécutés dans le vieux château, dans la tour Marchesane, et pendant la nuit, leurs cadavres furent portés à Saint-François où ils furent ensevelis. »

Et voici un autre document emprunté aux archives des Frères Conventuels. Nous le reproduisons ici dans son texte original, parce qu'il nous semble sonner comme un glas funèbre et garder entre ses lignes l'écho des prières des morts :

« MCCCCXXV, XXIII Mady hora XII domina Marchionissa Parisina, filia quondam Maleteste da Cesena peperit puerum. Et in anno MCCCCXXV die XXI Mensis Mady, die Lune, decapitata fuit una cum Ugone da

Hest et Aldovrandino de Rangonibus de Mutina et omnes sepulti fuere in cemeterio propre campanile, hora due noctis intrante die Martis; et morti fuere supradicti in Castro Leonis in turre Marchesana in fundo turris, ubi decapitati fuere. »

Et maintenant les historiens discutent sur le lieu du supplice. Ils s'arment de ce document pour contester les affirmations de la légende qui voulut que le billot fût placé entre les deux fontaines de la cour du château. Les pierres ont leur secret. Elles le gardent bien. Seules, elles pourraient dire où se déroula le dernier acte sanglant de ce drame d'amour. Ces murailles sont assez noires pour porter le deuil d'Ugo et de Parisina. Elles ont vu passer les joyeux et rutilants cortèges de la Cour d'Este, mais rien n'a pu effacer la sinistre impression qui semble planer encore sur ces lieux. Les érudits interrogent, mais les pierres noires ne répondent pas. Le mystère de ces exécutions protège la mémoire des deux amants, du prince Ugo muet et triste, de la jolie princesse Parisina qui, d'après la légende, jouait de la harpe, dirigeait des chasses opulentes et entourait de ses soins assidus un perroquet venu de lointains et mystérieux pays.

Mais plus encore que la légende, plus encore que la discussion des érudits, un souvenir de Parisina peut émouvoir, c'est un petit parchemin appartenant à la Bibliothèque de Ferrare : quelques lignes tracées d'une main inconnue, et dessous, légère, timide, énigmatique comme un talisman, charmante comme un dessin, la signature nette et distincte de celle qui fut cette Parisina d'amour, dont la légende et l'histoire sont toutes parfumées.

ARTHUR DE RUDDER.

TOUT PASSE...



— De mon temps, le Carnaval était plus gai !

Dessin de OSCAR LIEDEL.

LES VIVANTS ET LES MORTS

Le Père Vanden Gheyn

Né à Gand en 1854, le Père Joseph Vanden Gheyn de la Compagnie de Jésus, bollandiste, ancien conservateur de la Bibliothèque Royale de Belgique, est mort le 30 janvier 1913. Habitué, par nécessité et par passion, des salles de lecture de notre bibliothèque, je serais vraiment un ingrat si je n'adressais un souvenir respectueux au professeur, à l'historien, à l'ethnographe, au philologue et à l'hagiographe que fut le Père Vanden Gheyn. J'eus, lors de la préparation des *Anthologies des Poètes des Gueux* et des *Poètes de Cape et d'Épée*, plus d'une fois recours à l'érudition aimable de ce conservateur regretté. Que de fois ne guida-t-il pas mes recherches dans la collection des vieux manuscrits de notre bibliothèque. Encyclopédie vivante, le Père était un savant dont la bonté communicative, la souriante bonhomie aimait à se dévouer au profit d'autrui. En écrivant ces quelques lignes, je me rappelle un encouragement ancien que m'adressa le Père Vanden Gheyn; comme il me voyait souvent à la bibliothèque, comme il n'ignorait guère les conditions de mon existence, un jour que je paraissais à la fois déprimé et découragé: « Allons, poète, me dit-il: il y a du soleil, allez respirer l'air frais de la forêt et songez bien à ceci: ayez confiance en vous; je suis persuadé que vous réussirez! »

Mais, soyons modeste: je voudrais, en quelques mots, évoquer avec le moins d'imperfections possible, la vie noble et généreuse du mort que la science belge toute entière regrette en ce moment. J'aurais voulu retrouver l'exemplaire de la *Revue bibliographique belge* de 1901 où M. René Bertaut consacra à mon héros, une page d'analyse très judicieuse; mais je me borne à transcrire une phrase de M. Bertaut, insérée en décembre 1909 par l'abbé Møeller dans *Durandal*:

« Loin de s'en tenir à une particularité du savoir humain et à approfondir une question ainsi que le font beaucoup, le R. P. Vanden Gheyn est, dirai-je, omniscient. Rien ne lui échappe lorsqu'il s'empare d'un sujet, il ne

l'abandonne que lorsqu'il n'est plus permis à l'esprit de le pénétrer plus avant. »

Cet éloge de M. R. Bertaut, chacun le fera sien, comme le fit l'abbé Moeller.

Fils d'un professeur de chimie à l'Université de Gand, Joseph Vanden Gheyn avait l'amour de la science. A sa sortie du Collège Sainte-Barbe en 1871, le jeune homme entra comme novice dans la Compagnie de Jésus, d'où il ne sortit que pour se préparer à l'enseignement des humanités : il pratiqua le professorat à Turnhout, à Anvers et à Bruxelles.

Le monde scientifique le tint en haute estime dès 1880, époque à laquelle il donna de spéciaux et personnels travaux sur les *Aryas*. La cohorte de savants qui continuent l'œuvre de Jean Bolland (1596-1665), jésuite d'Anvers, né à Tirlémont, et qui compilent les *Vies* des saints, les bollandistes, enfin, honneur scientifique de l'érudition belge, l'invitèrent, dès 1888, à collaborer à leurs travaux. Presque en même temps Mgr d'Hulst, recteur de l'Université catholique de Paris, lui confiait la chaire de sanscrit et de philosophie comparée. Feu l'inspecteur général de l'Enseignement, Dieudonné Gilles, hebraisant passionné, se plut souvent à exalter devant moi, le savoir de Joseph Vanden Ghein. Le savant jésuite fouilla tour à tour l'histoire des tribus de l'Inde et des populations danubiennes ; il s'occupa de l'ethnographie des Balkans, du périple africain du navigateur danois Hannon, du séjour de l'humanité postdiluvienne, des pygmées, des races et des langues. Touche à tout curieux, non seulement attentif, mais encore approfondisseur, il fut appelé à jouer des rôles prépondérants dans presque toutes les assemblées scientifiques du monde. Le *Muséon*, le *Journal Asiatique* de Londres, les *Annales de la Société scientifique* et le *Bulletin de l'Athénée oriental* de Paris, toutes les revues spéciales enfin s'arrachèrent ses remarquables et substantielles études.

Le gouvernement belge le nomma en 1896 conservateur des manuscrits de la Bibliothèque royale. En moins de dix ans, aidé par M. Bacha, il classa, décrivit et traduisit environ vingt-deux mille cinq cents manuscrits et publia l'inestimable catalogue en neuf volumes, dont la valeur documentaire est appréciée de tous ceux qui s'intéressent aux richesses de la science historique.

En 1904, M. Fétis, conservateur en chef, s'en va. Le plus ancien conservateur, Louis Hymans, a dépassé la limite d'âge. Le père Vanden Gheyn va être nommé. Et c'est lui-même, par déférence pour le doyen, par dévouement pour l'ami, qui sollicite et obtient la mesure d'exception qui confère à Louis Hymans le titre délaissé par M. Fétis.

En 1909, le Père Vanden Gheyn recueillit la succession de Louis Hymans. Mais on avait compté sans l'influence d'un haut fonctionnaire, M. Cyrille Van Overberghe, qui nomma un administrateur, lequel eut, en somme, le pas sur le savant que respectait le monde scientifique. Cette habileté administrative fit, à l'époque, grand tapage et fut cause de maints conflits. A ceux qui le félicitaient, le Père Vanden Gheyn répondit : « Ni fleurs, ni couronnes ! » On lui offrit un banquet, présidé par M. Beernaert, et cent cinquante universitaires, académiciens, avocats, magistrats, ecclésiastiques, littérateurs y protestèrent en commémorant l'œuvre du savant, en saluant l'homme de cœur et l'ami dévoué..

Trois ans après, miné par la maladie, il démissionna, et voici qu'il vient de mourir non sans avoir pu apprécier son successeur, le Père Bénédicte Ursmer Bélière.

Les amis de la Bibliothèque royale, les savants et les lettrés conserveront le souvenir de l'amène et serviable Père Vanden Gheyn. Ses collègues, ceux du moins qui vécurent auprès de lui, lui garderont une fidélité posthume. L'un d'eux ne me disait-il pas, tantôt, dans une grande chambre d'étude que l'ombre mélancolisait :

« Quand me parvint la lettre de faire-part de sa mort, — l'écriture de son frère qui avait tracé l'adresse étant toute semblable à la sienne, — j'eus l'impression que, par une dernière attention d'ami, il me prévenait lui-même de son départ... »

Que Dieu ait son âme ! murmureront les uns ; puissent ses travaux être réunis en quelques volumes, songeront les autres...



Philippe d'ORLÉANS.

Philippe d'Orléans vient de louer pour le prix plutôt coquet de 25,000 francs le château que possède M^{me} Madoux aux environs de Tervueren.

(Les journaux.)

Le Camelot qui l'autre jour me céda *Le Soir* « pour demain », avait, en effet, un air de conspirateur ; sa casquette était noire sur sa chevelure blonde... En dépliant le journal, je lus que Philippe d'Orléans venait d'acheter un château sur les terres qui sont proches de Tervueren. Mon camelot appartenait peut-être au Roy, comme ceux de la romancière Jeanne Landre ? Mystère...

Mais je ne suis pas très rassuré à l'idée de voir les environs de Tervueren passer entre les mains du Roy. Non pas que je nourrisse pour ce prétendant des sentiments hostiles : le Belge, sorti de son tombeau en mil huit cent trente, aime la liberté : *Les Rois en exil*, fussent-ils de Daudet ou d'ailleurs — oh ? — ne lui paraissent jamais *indésirables*. Philippe d'Orléans n'a pas pour nous déplaire les raisons ou les aspects que lui découvre la France. Moi, j'éprouve pour lui une certaine sympathie. Je sais bien qu'à Paris on le raille et qu'on l'appelle parfois « Gamelle » : ce surnom, à mon avis, n'a rien de désobligeant. On sait d'où il est né. Un jour, le prétendant prétendit être en âge de faire son service militaire, et il s'en fut à Paris. La République, femme indifférente aux séductions de tout ce qui vient d'Orléans, éconduisit le jouvenceau, comme certains eussent voulu plus tard qu'elle bannît le souvenir de la « Pucelle », et conduisit Philippe d'Orléans à la frontière.

Philippe d'Orléans est déserteur ou « réfractaire » malgré lui. Je le plains sincèrement. J'approuve l'amitié qu'il ressent pour les solitudes boisées de Tervueren. Ne peut-on comparer le parc de Tervueren à un Versailles plus triste, plus mélancolique, plus humide, à un vrai Versailles d'exil qui s'enclôt dans un silence méditatif et religieux ? Je ne suis ni prétendant, ni d'Orléans, mais j'aimerais vivre au seuil de Tervueren, à l'orée d'un bois merveilleux, pour y oublier les bêtises de mes contemporains et y savourer le remords de mes péchés.

C'est bizarre : mais il me semble que Philippe d'Orléans a la même idée que moi. Ne désire-t-il pas fuir le

bruit et oublier les cris et les rumeurs excessives — ou... ifs, au choix — de tous ceux qui se sont improvisés « ses » Camelots? N'est-il pas navrant de voir un bel esprit comme Charles Maurras échouer sur un banc d'accusé (comme un de ces bandits en automobiles, dont la particularité est de ne plus marcher qu'entre deux agents)... et s'y entendre, disais-je, confondre par un sergent militaire? Je ne suis qu'un roturier comme Charles Maurras, mais jamais je n'imiterais les aristocratiques Camelots qui vendent des journaux, hurlent « Vive le Roy! » et font, à l'occasion, le coup de poing...

Quand Philippe d'Orléans a vu tout cela, je gage qu'il s'est senti profondément dégoûté — pardon — et qu'il est parti pour Tervueren. Il ira là vivre tranquillement. On le cherchera partout. On sera très inquiet de son absence. Des royalistes se réuniront à Bruxelles et conspireront en secret, au vu et au su de tout le monde. Lui, à Tervueren, savourant les délices de l'*aurea mediocritas*, il fumera son cigare en songeant aux Roys, ses aïeux, que de rudes et solides bougres de nobles entouraïent de vaillance, de sang bleu et de dignité, nom d'un chien!

Philippe d'Orléans est un sage: il va conter ses peines ou ses joies aux oiseaux, et les feuilles des arbres que le vent secoue, berceront ses rêves et ses illusions...

MAURICE GAUCHEZ.

LES GENS DE PARIS

Allons, cette fois-ci, soyons grave. Je sais bien que le printemps en avance incite aux pensées légères et aux discours badins, que Paris est plein de violettes sur lesquelles il y a des sourires comme il y a des sourires sous les voilettes... que l'exposition Van Dongen, chez Bernheim, est une source éternelle de joie... qu'Edmond Rostand est à Paris et que M^{me} Otero a chanté *Carmen*..., mais il faut être grave.

Il faut être grave sous peine d'être déconsidéré. Laissons le rire aux petits vieillards, qui sont d'un autre temps, et aux enfants, qui le sont de même. Nous, qui

sommes jeunes, modernes, rasés, rablés, déshabituons nos lèvres du sourire. Nos lèvres épilées font comme une blessure dans notre face où persiste encore un peu de la poudre du coiffeur. Or, une blessure ne rit pas... Il faut être grave. Écoutons nos pairs, et retenons-nous. Etienne Rey, Gaston Riou, Jacques Reboul, Agathon, veulent que nous étonnions le monde par notre gravité. Notre devoir est de racheter les fautes de la génération de 1880, génération artiste, sceptique, désabusée, abominable. Nous devons être optimistes, sains, agissants, croyants, actifs, fût-ce jusqu'à la brutalité. Ces caractéristiques marquent le réveil de la jeunesse française. La jeunesse française de 1913 est sportive, réaliste, chaste, apte aux luttes économiques. Rappelez-vous ce qu'en dit Agathon :

« C'est par la confiance en soi que, d'abord, elle nous frappe. Elle a exilé le doute. L'esprit qui la guide est un esprit d'affirmation, de création. Il est en elle comme un état de santé de l'âme, comme un courant positif qui passe de tout son être en sa pensée. De ces jeunes hommes, il ne suffirait point de dire qu'ils sont optimistes, car l'optimisme est encore une doctrine, et il s'agit ici d'une originalité de tempérament qui se manifeste par un état de plénitude, de vitalité. »

Mais ils ne sont pas qu'optimistes, ces jeunes gens. Ils sont aussi patriotes. Jamais on ne signalera assez le service éminent que nous a rendu Guillaume II en envoyant inopinément le *Panther* à Agadir. De cet envoi date la renaissance de la conscience française. Notre patriotisme qui s'en allait, dont le café-concert lui-même ne voulait plus, releva tout à coup la tête. Le cœur battit et les yeux flambèrent. Tous les regards se tournèrent vers l'est. Rejetant le conseil affaiblissant de Gambetta, nous *en* parlâmes, nous qui avions fini par n'y plus même penser... D'un geste crâne, nous réépinglâmes une cocarde à notre chapeau. Hansi passait : nous l'acclamâmes : il incarne aujourd'hui la revanche, notre espoir, — les aspirations d'une race qui n'a jamais désespéré de retrouver *la patrie*. « Le patriotisme est la seule grande idée qui exalte et anime toute la jeunesse française », écrit M. Etienne Rey. *Aux écoutes de la France qui vient*, M. Gaston Riou entend monter les mêmes enthousiasmes. Nous exécrons de toute notre âme la phrase parricide de M. Remy de Gourmont écrivant en 1891 qu'il ne donnerait pas en

échange de l'Alsace-Lorraine, « ces terres oubliées... », le petit doigt de sa main gauche. « Il me sert, disait-il, à secouer la cendre de ma cigarette. » De tels blasphèmes nous sont odieux. Un monde nous sépare de ces renoncements. Nous avons relevé le drapeau que des Hervé traînaient, sans qu'on les massacrât, dans le fumier. Agadir, ce soufflet, nous a précipités, frémissants, au devoir, au souvenir, aux définitives représailles. Le peuple nous a suivis. Le café-concert s'est repris. Enfin!... La chanson patriotique, entièrement disparue, a refleuré comme un miracle. Chaque soir, des salles ardentes et passionnées répètent l'hymne que leur chante Fragon, qui est Belge, ou Américain, je ne sais plus, mais qui n'en est que plus patriote :

Allons ! enfants de la patrie !
 Notre pays est rénové !
 Le jour de vaincre est arrivé !

 C'que les All'mands n'auront jamais,
 Ce sont les canons français !

Les retraites militaires fouettent le sang de Paris. L'élection de M. Poincaré a envoyé à l'Élysée un homme que l'Allemagne n'aime pas, parce qu'il sait la regarder en face. Et voyez : nos jardins publics, nos promenades, qui charriaient les Bretonnes, les Picardes, les Provençales, charrient les Alsaciennes. Sur les voitures d'enfants, le grand nœud noir incline ses ailes ; leur ombre passe sur le sommeil du petit endormi, qui sera demain un combattant... Partout, cette renaissance s'affirme. Nous avons entrepris de chasser de chez nous les fabricants de camelote allemande, déshonneur de notre marché. Nous venons de célébrer magnifiquement Regnault, tué à Buzenval. Une mauvaise pièce, *Alsace*, triomphe au théâtre parce qu'elle répond, par sa thèse, à l'aspiration populaire. M. Déroulède a reparu sans que nous le trouvions ridicule... Allez ! la face de la France a changé ! Elle n'est plus goguenarde ou lassée, lubrique ou désabusée. Elle est ardente et magnifique, éclairée par des yeux qui flambent ; la crinière d'or au vent, la bouche ouverte pour les héroïques appels, elle allume au ciel assombri le soleil des Austerlitz de demain. Ah ! soyons graves !... soyons graves !

Il boutonna sa redingote et se renferma dans un mutisme profond. Nous nous écartâmes sur la pointe du pied et nous passâmes au salon, où se trouvaient les dames.

Ce Belge entre tous charmant qui, chaque samedi, réunit chez lui, avec ses compatriotes de Paris, toute une élite française, a droit à notre gratitude. Amphitryon plein d'empressement aimable, il est plus encore un artiste dont le talent nous charme. Des livres de lui, qui vont paraître, le situeront sans doute en bonne place parmi nos romanciers, parmi nos essayistes. Petit, brun, doux, avec des gestes onctueux et sympathiques, le visage éclairé d'un sourire un peu mystérieux, Georges-A. Denis a su réunir autour de lui et de l'artiste éminente qu'est M^{me} Denis-Rault (l'une des plus remarquables parmi les peintres dont l'art perpétue la gloire de Sèvres) tout un cycle d'artistes et d'esthètes. Jules Destrée, une fois par mois, préside cette cour d'esprit, maître écouté, qu'on surprend à jouer, gravement, avec les angoras familiers du logis, — ces angoras qu'un animalier admirable, M. Oger (dont vous venez d'apprécier le talent à la dernière exposition bruxelloise de l'*Estampe*) a immortalisés. Là, dans un coin de divan, ironique et pensif, le musicien Paul Dupin écoute... Héros applaudi des grands concerts, ce grand Belge a conquis Paris. On voit passer, gris, sec, militaire, M. Albert Mockel. La barbe rousse de Ruhlmann, chef d'orchestre de la Salle Favart, s'allume parfois entre deux tasses de thé. Elie Marcuse — le poète, époux de M^{me} Marguerite Duterme, l'auteur de la *Maison aux Chimères*, — erre de chaise en divan, portant un poème que nous savourerons avant qu'il soit longtemps. Le peintre Koister jette sur les propos échangés l'ironie de sa verve liégeoise. Henri de Forge, qui, à force d'être le correspondant parisien de la *Meuse*, est un peu Belge aussi, érige entre une robe violette et une tunique persane pleine de roses et de soleil, l'élégance sympathique du beau garçon qu'il est, plein de l'esprit de *Fantasio*, son œuvre. Christian Beck a paru, dans ces réunions charmantes : il y conta un soir la catastrophe du *Titanic* avec une émotion qui se communiqua à l'assistance. Le pianiste-compositeur Delune promène à travers celle-ci sa face de bon Gaulois souriant, tandis que l'érudit sociologue qu'est M. Dwelshauvers secoue sur elle sa crinière

noire... C'est dans ce milieu d'art et de pensée, petite Belgique intellectuelle en pleine rue de Rennes, que naquirent récemment ces « Amitiés Françaises-Waltonnes » dont je vous ai entretenu... A leur naissance Marius-Ary Leblond, qui vient de faire en Belgique de si attachantes conférences, applaudit chaleureusement... Elles donnèrent l'occasion de parler de la Belgique à toute une pléiade d'artistes français et étrangers qui consciencieusement l'ignoraient ou la connaissaient mal. Qui racontera un jour le charme intime, élevé, patriotique, de ces samedis vécus dans une atmosphère d'art et de beauté...?

J'aurais dû vous parler plus longuement, l'autre jour, de l'avènement de M. Raymond Poincaré à la présidence de la République. Les très intéressantes notes publiées par le *Soir* de Bruxelles ont montré quel ami averti de nos lettres et de nos artistes est le successeur de M. Fallières. Rien ne lui est étranger de notre essor intellectuel. Il compte des amitiés lointaines et solides en tous coins de notre pays.

L'élection de M. Poincaré, en installant à la tête de la France un lettré remarquable, nous change de M. Fallières. Il faut dire que M. Deschanel n'y eût pas fait non plus, à ce point de vue, mauvaise figure. Si vous n'avez jamais lu de vers de M. Deschanel, il vous plaira peut-être de connaître ceci :

A mon père.

Dès le berceau, j'appris le nom de la Patrie,
Interdite à nos pas et d'autant plus chérie !
Ton exil pour le droit m'enseigna le devoir.
J'appris sur tes genoux que « vouloir c'est pouvoir ».

Et, maintenant, assis sur ton épaule, ô père !
Je vois loin... C'est le fruit de ta longue misère.
Le sort, qui semblait dur, avec son lourd marteau
Forgeait sur ton exil notre avenir plus beau.

Au souffle des hivers, si tes cheveux blanchissent,
Sous tes quatre-vingts ans, si tes genoux fléchissent,
Ton esprit vif et clair garde encor sa vigueur :
La neige est sur ton front, la flamme est dans ton cœur.

Si M. Deschanel fut un concurrent âpre et faisant arme de tout, on ne peut contester qu'il ne soit un bon fils. Et

c'est toujours cela... De ce chef, un jour, lui sera-t-il pardonné beaucoup. Car on ne peut aimer

... tout le monde et son père !

Un printemps idéal enveloppe Paris. Il anticipe, et M. Angot est sceptique. N'imprimez pas « Madame » Angot : car cela n'aurait aucun sens, et le directeur sympathique de l'Observatoire de Paris ne serait peut-être pas content. Dans mon avant-dernière lettre (ouvrons cette parenthèse puisque le temps le permet) j'avais écrit, parlant de petites dames : *une poule du « Cyrano »*. On imprima, rectifiant : *une poule de Chantecler*. Or, le *Cyrano* est un cabaret de la place Blanche où se réunissent, aux heures de l'apéro, toutes les jeunes personnes que l'argot montmartrois dénomme « poules »... Le rostanesque coq n'avait rien, rien, à voir en l'occurrence. Au demeurant, je ne vous en veux pas, et c'est sans violence aucune que je ferme la parenthèse.

Un printemps idéal enveloppe Paris. Cependant nous ne quitterons pas notre studio et nous nous plongerons, si nous avons souci de beauté, dans le livre nouveau de M. Camille Mauclair, lequel traite de *l'Amour physique*. Je n'ai pas dessein (laissons cela à M^{lle} Marcelle Yrven) d'examiner ici le fond audacieux de ce plaidoyer si originalement et courageusement féministe. Je veux seulement exalter la forme merveilleuse que lui a donné l'admirable écrivain du *Soleil des Morts*. Deux livres vraiment dignes de ce nom auront donc honoré cette année les lettres françaises : les *Dieux ont soif*, d'Anatole France, *l'Amour physique*, de Camille Mauclair. Particulièrement, la seconde partie de cette œuvre rayonnante, toute consacrée à l'étude psychologique de la Prostituée, égale en splendeur verbale les poèmes les plus lapidaires. Débordant de pitié, rejetant dans les définitifs ténèbres tous les essais de réhabilitation de la Fille qui furent tentés en France par des écrivains généreux, ce poème force à la compassion et à la bonté, oblige à regarder les marchandes d'amour d'un œil plus juste et plus humain, à dépouiller les hypocrites aversions, les hypocrites mépris. Dans une langue admirable, avec une éloquence fougueuse et convaincue, M. Camille Mauclair — qui traite la question, on l'imagine bien, de très haut — exprime sa foi dans une modification prochaine et radicale de la condition de la Fille. Le féminisme nous

y mène. La prostituée participera comme toutes à ce mouvement généreux. Elle relèvera la tête, se syndiquera pour se défendre. « Elle obtiendra, d'accord avec les écrivains et les moralistes, l'abrogation des lois insensées, des mesures arbitraires, des chinoiseries cruelles de la réglementation qui l'opprime » ; une protection légale sérieuse l'accompagnera, de même qu'une légitime indulgence... Il faut lire ce livre, l'un des plus francs, des plus hardis, qui aient été écrits encore. Il jette une clarté soudaine et aveuglante dans l'ombre épaisse que font les livres d'aujourd'hui ; il est l'œuvre d'un grand poète doublé d'un homme de cœur...

C'est une consolation de la pîtrerie ambiante. O Paris, Tréteau, Tremplin, corde raide où l'on danse!... Celle que nous élûmes entre tous les bas-bleus ridicules, toutes les Charlotte Algette éclairées et dérisoires, Lucie Delarue-Mardrus, la Penthésilée héroïque et païenne, la malthusienne sans rougeur qui disait :

Je n'apporterai point l'offrande maternelle,
La chair humaine qui naîtrait de ma beauté,
A l'éternelle mort de la Vie Eternelle.
Je triomphe de toi par ma stérilité !

Celle-là, en qui nous espérions, l'artiste, la poétesse, vient de se produire en un numéro de haute école à la Comédie-Marigny!... Hier, Colette Willy faisait le chat — autant dire la bête! — à Bataclan. Ce n'était pas assez. Lucie Delarue-Mardrus fait du cirque aux Champs-Élysées. Oh! je sais bien qu'elle s'est écriée :

Je veux partir au vent, impétueuse et forte,
Sur mon beau cheval décoiffé...
.....
Et quand viendra la Nuit, dernière Centauresse,
Redressée et vertigineuse, ouvrant les bras,
Je saluerai d'un cri de joie et de détresse
Les étoiles qu'on n'atteint pas !

mais tout de même...

Paris d'ailleurs l'a acclamée — c'est-à-dire quelques snobs, quelques cavaliers, quelques grues et quelques comtesses... Et voilà une ombre au beau visage rayonnant. Souvenez-vous de d'Annunzio s'avançant à cheval, dans la mer, avec sur les épaules une robe écarlate...

Et monter ainsi, c'est descendre.

Mais à quelles folies n'applaudit donc pas le cabotisme lutétien?... Je sors de l'exposition Van Dongen, chez Bernheim. On s'y pressait. Des gens à monocles achetaient. Il paraît que c'est un événement, cette exhibition. Mon Dieu!... Lorsque j'avais huit ans, je dessinais des femmes, des hommes, des paysages. Je les peignais ensuite de couleurs vives. Mes femmes avaient des cheveux bleus ou rouges, mes hommes avaient des pieds de chaise,... des mains pareilles à des moignons. La piété paternelle sauva de la destruction quelques-uns de ces monstres. Je viens de les retrouver, et de les porter chez l'encadreur. Ce sont des Van Dongen parfaits. Une même ignorance totale du plus élémentaire dessin les caractérise. Un même mépris des harmonies de la couleur. Un œil, chez moi comme chez le jeune maître bernheimois, c'est un ovale entouré de poils raides, dans lequel une tache noire s'étale. J'aimais à peindre en vert le corps des femmes; j'écrivais en dessous : *Noyée*. Van Dongen les peint en vert de même, mais n'écrit rien en dessous. Il faut voir ses *baigneuses* putréfiées, sa *femme seule* que guettent la saponification, les helminthes... Les cheveux sont rouges ou violets; la couleur est sale, l'anatomie f... le camp, la perspective est déjà partie. Il y a une *danseuse de corde* — VENDU! — qui vaut la *femme au bord de la mer* du Salon d'Automne, et dont la vue force le rire ou les larmes. Mais la colère leur succède. On sort convaincu que M. Van Dongen est un mystificateur. Car la *Coiffure d'Anita*, encore qu'abominable, a des qualités de dessin, et tel *Vieux Bassin à Delfshaven* décele un paysagiste intelligent. M. Van Dongen s'offre la physionomie de ses contemporains. Ceux-ci, d'ailleurs, ne se rebellent point; au contraire. On lit de longs articles consacrés à l'exaltation de ces fumisteries. Des visiteurs les emportent, après versement de louis sonores. Et je vous prie de vous souvenir que l'ironie, les sarcasmes, les dédains outragés, les huées, n'ont cessé d'accompagner Bouguereau, maître admirable. Allons, le moment est propice; je vais exposer mes petites cochonneries d'enfant; j'inviterai M. Guillaume Apollinaire, M. Granié... Le succès sera colossal, hollandais, futuriste. Je ferai fortune.

Ah! consolons-nous en allant adorer au Louvre, dans la nouvelle salle leur affectée, les bronzes palpitants de

Barye... Consolons-nous en contemplant, rue Lafitte, les Henner et les Ziem... Reprenons courage devant les belles filles du Belge Bauduin, dont je vous dirai le los quelque jour...

Et puis — il n'y a qu'à regarder passer la vie... Je ne connais pas M. Van Dongen; sans doute est-il aveugle.

LÉON TRICOT.

LA PROSE ET LES VERS

Maurice MAETERLINCK : LA MORT (Eug. Fasquelle). — **Léopold COUROUBLE** : LE PETIT POELS (Lacomblez). — **Albert du BOIS** : LORD BYRON (Eug. Fasquelle). — **Blanche ROUSSEAU** : LISETTE ET SA PANTOUFLE (Van Oest). — **Adrien de PRÉMOREL** : LE CHEMIN DES AILES (Edit. de *Duranda*). — **Sander PIERRON** : GUILLAUME CHARLIER (Van Oest). — **Sander PIERRON** : L'ÉCOLE DE LA COTE D'AZUR (Vromant). — **Paul LAMBOTTE** : LES PEINTRES DE PORTRAITS (Van Oest). — **N. BEETS** : LUCAS DE LEYDE (Van Oest). — **L. CLOQUET** : LES ARTISTES WALLONS (Van Oest). — **Fernand SÉVERIN** : ANTHOLOGIE (Association des Ecrivains belges).

Pouvait-il y avoir un dessein plus généreux que celui de nous rendre moins triste et décevante la pensée de la mort inéluctable? C'est à nous préparer à attendre sans crainte comme sans regret l'heure suprême que Maurice Maeterlinck s'est employé. Lui qui écrivit tant de beaux livres, il nous donne aujourd'hui, avant tout, un bon livre. C'est de la reconnaissance qu'il mérite et non plus uniquement de l'admiration qu'il impose.

Nous tournons la dernière page de son œuvre profondément reconfortante en pensant comme lui que l'heure de la mort est bien une heure magnifique. « Qui de nous souhaiterait descendre en un monde qui ne lui apprendra que peu de chose, s'il ne savait qu'il est nécessaire d'y entrer pour être à même d'en sortir et d'en apprendre davantage? »

Est-ce à dire que Maeterlinck adopte la chrétienne croyance en une vie future qui assurera la récompense des bons et le châtement des méchants? Non. Il n'accepte pas cette solution toute faite; il ne la condamne pas non plus; son livre n'est pas un manuel d'irréligion. Mais il est un lumineux et solide exposé de convictions, ou tout au moins d'hypothèses vraisemblables étayées sur des arguments défendables et des observations de faits. Il est l'acheminement logique vers une solution admissible du plus émouvant des problèmes: celui de notre destinée elle-même.

Ecartant, en principe, les formules religieuses et l'hypothèse de l'anéantissement total; tenant pour fort peu probable celle de la survivance de notre moi conscient délivré de l'enveloppe corporelle et celle de la conscience modifiée, ruinées toutes deux par des preuves et des raisonnements rigoureux, Maeterlinck se prononce pour une hypothèse d'attente. Notre évolution, croit-il, ne s'arrêtera jamais; notre moi participera toujours et toujours, dans un renouvellement sans terme, au grand régime de l'Infini. Et cette fin est un continuel retour, en somme, à la Vie et non la chute dans la Mort.

Nous devons surtout penser à celle-ci, mais y penser avec espoir et non avec crainte. « Il n'y a pour nous, dans notre vie et dans notre univers, qu'un événement qui compte, c'est notre mort », écrit-il non sans un semblant de complaisance pour un peu de paradoxe. Toutefois l'explication du sens est maintes fois fournie. On la trouverait le plus clairement formulée, me semble-t-il, dans cette phrase dont la simplicité presque ingénue renferme un monde de vérités troublantes: « Ce n'est pas l'arrivée de la mort, c'est le départ de la vie qui est épouvantable. »

Il y a, en tout cas, une certitude féconde, bien capable de nous donner tout ce réconfort auquel nous ne demandons qu'à raccrocher l'angoisse de nos doutes, dans l'affirmation de l'impossibilité de l'anéantissement total. « Nous sommes prisonniers, explique le philosophe, d'un infini sans issue où rien ne périt, où tout se disperse, mais où rien ne se perd. Ni un corps ni une pensée ne peuvent tomber hors de l'univers, hors du temps et de l'espace. Pas un atome de notre chair, pas une vibration de nos nerfs n'iront où ils ne seraient plus, puisqu'il n'est pas de lieu où rien n'est plus. » Et plus loin: « Pour pouvoir anéantir une chose, c'est-à-dire la jeter au néant, il faudrait que le néant pût exister; et s'il existe, sous quelque forme que ce soit, il n'est plus le néant... »

Maurice Maeterlinck, cherchant à percer le mystère de l'au-delà, n'a pu manquer de se préoccuper des témoignages que la science prétend avoir fixés de l'existence et de la nature de cet au-delà. Il rapporte succinctement les expériences et constate que des phénomènes troublants se sont incontestablement produits. Il ne les nie pas; il ne prétend pas comme beaucoup les attribuer à la supercherie; mais il ne les explique pas non plus. Entre la télépathie et le spiritisme il ne se prononce pas; il se borne à reconnaître qu'« il est curieux de constater qu'il y a réellement des revenants, des spectres et des fantômes. »

A une science aux lois encore bien mystérieuses il fait crédit de tout l'avenir qui s'ouvre devant ses investigations et ses découvertes. Elle est très jeune encore, elle est tâtonnante. Néanmoins son acquit est plus abondant que celui que mainte autre recherche expérimentale a pu réaliser en un aussi court laps de temps.

Est-ce à l'hypothèse de la réincarnation que se ralliera le grand penseur? L'incertain demeure à la base de cette théorie.

Est-ce à l'hypothèse de la survivance? Il faut envisager, en ce cas, ce que deviendraient la conscience et le corps au-delà du tombeau, et c'est ici le passage le plus troublant peut-être de ce livre obsédant comme le serait le présage d'une absolue et merveilleuse certitude. « Accoutumons-nous, nous est-il proposé, à considérer la mort comme une forme de vie que nous ne comprenons pas encore; apprenons à la voir du même œil que la naissance, et l'attente bienheureuse qui

salue celle-ci suivra bientôt notre pensée pour s'asseoir avec elle sur les marches du Tombeau. »

Nous avons trop pris la mélancolique habitude de vivre dans l'attente peureuse du grand sommeil. Même le croyant, s'il a l'assurance d'une destinée future est dans l'alternative cruelle de ne rien savoir de ce que sera cette existence. Ne peut-on excuser ceux qui souhaitent plutôt la certitude du néant que le doute relatif au sort qui les attend dans la résurrection?

En méditant les claires et apaisantes paroles que Maeterlinck prononce à propos de la Mort, on s'affirme à soi-même la nécessité de cette loi de vaillance et de confiance, à savoir « que toutes ces questions insolubles ne nous poussent pas vers la crainte... »

* * *

Ce qui fait un des mérites des livres de M. Léopold Courouble, lesquels, nul ne l'ignore, en ont beaucoup, et des plus précieux, c'est qu'ils se renouvellent et se transforment constamment. C'est chaque fois un tableau de mœurs bruxelloises, évidemment ; c'est une galerie de portraits, à peine traités en caricatures malgré leur savoureuse drôlerie ; c'est un croquis pittoresque des décors de la vieille cité bourgeoise et commerçante qui disparaît ; — mais jamais deux fois les mêmes sujets d'observation, les mêmes types, les mêmes archaïques paysages urbains n'ont séduit les yeux et l'humour et la sympathie de l'historiographe.

Le *Petit Poels* est incontestablement de la famille de Pauline Platbrood et de Joseph Kaekebroeck. Pourtant il a son caractère et ses allures ; ils lui sont propres ; ils font de lui un personnage tout nouveau dans la galerie justement célèbre que réunit depuis quinze ans M. Léopold Courouble.

Le petit Poels, son frère, les deux jolies demoiselles Vanden Houte qu'il épouseront à la fin de l'avenante et touchante histoire très simple ; Geneviève, la fillette infirme qui guérira à force de volonté et de patience ; les bonnes dames et les joviaux braves messieurs qui boivent, mangent, travaillent, rient, sont honnêtes et plaisants de tout leur bon cœur sans malice, ne diffèrent pas des héros antérieurs illustrés par l'auteur, mais ils servent cependant à animer une œuvre où rien n'est répété de ce qui fit le prix des précédentes.

Toutes les qualités d'esprit et d'art auxquelles les romans bruxellois de M. Courouble doivent leur légitime célébrité se retrouvent ici ; nous admirons une fois de plus comment un style impeccable et clair se marie sans contraste choquant avec le parler savoureusement incorrect des bonnes gens du « bas de la ville » ; nous goûtons avec une joie sympathique la finesse sans raillerie excessive de la satire amusante ; nous nous attendrissons bienveillamment quand les amoureux se contentent avec une ingénuité qui n'est pas ridicule les secrets de leurs cœurs sans complications.

N'est-ce pas l'art le plus habile, celui qui fait par un écrivain exact et sensible aimer les êtres créés ou observés avec une vérité frappante?

* * *

Le jour où paraîtront ces lignes, le théâtre du Parc représentera à Bruxelles le poème dramatique en 4 actes qu'il créa récemment à Monte-Carlo. J'aurai à parler sous peu longuement de l'œuvre nou-

velle de M. Albert du Bois. Je me bornerai donc à dire aujourd'hui combien fut forte et sincère l'émotion éprouvée à la lecture du drame angoissant où est campée la figure énigmatique de *Lord Byron*, l'aristocrate.

M. Albert du Bois, en mettant à la scène un épisode cruel de la jeunesse du poète anglais a voulu montrer ce qu'il y avait d'orgueil, de cynisme presque, mais aussi de désir maladif d'atteindre à l'idéal chez ce précoce désenchanté. C'est le Byron à l'âme anxieuse et sombre que nous voyons vivre, souffrir et faire surtout souffrir autour de lui; c'est:

*... le railleur hautain et fier, dont le génie
Est fait d'âpre satire et de fine ironie
Et qui, même blessé, même souffrant, sourit,
Drapant ses désespoirs dans un manteau d'esprit.*

Byron est jaloux de voir le bonheur de deux fiancés: la jolie Molly Blackwell et le simple et fruste squire Everard. Il joue un rôle d'indigne séducteur, par dilettantisme féroce, sans l'excuse du moindre amour sincère. L'enfant se prend au piège. Elle reprend la parole donnée à Everard; elle devient l'amante éperdue, la chose de Byron. Elle lui promet tout d'elle-même; elle se déclare prête à souffrir, à tuer, à mourir s'il le faut pour l'amour de lui.

Et Byron, qui ne voit dans cette aventure qu'un « cas » psychologique propice à développements littéraires, à transpositions rimées ingénieuses, prend la fillette au mot; il joue avec cette passion profonde comme le chat fait de la pelote docile; il propose à Molly qu'elle se donne réellement cette mort offerte par elle en témoignage de sa sincérité. Et Molly accepte sans hésitation et s'empoisonne sur-le-champ.

La scène est pathétique, cruelle au point qu'on se demande si, au théâtre, elle passera, sans révolte de la part du spectateur. Il paraît que l'art extrême que mirent à la jouer M^{lle} Piérat et M. Albert Lambert permit de l'écouter avec une émotion angoissée, mais aussi une admiration irrésistible. Cette minute poignante nous est réservée pour bientôt. Elle seule suffirait à assurer le succès d'une œuvre de superbe tenue poétique, de grande beauté dramatique. On constatera avec plaisir que *Lord Byron* n'a du reste pas que ce titre à l'accueil chaleureux qu'on lui fera.

* * *

Lisette et sa Pantoufle est un de ces contes d'enfant que M^{me} Blanche Rousseau excelle à écrire: qu'on se souvienne de l'ingénuité charmante mais aussi de la spirituelle fantaisie qu'il y a dans *l'Ombre et le Vent*, dans le *Rabaga*, dans le *Voyage de Nelle*, dans l'aventure de *Flossie*, dans toutes ces histoires exquises qui font le ravissement des lecteurs de tout âge.

Lisette est une enfant espiègle et distraite, un peu gourmande, et rebelle à l'étude de la géographie. On la met en pénitence; elle pleure; elle se fâche, puis elle s'endort. Et pendant son sommeil elle est visitée par des rêves merveilleux. Tout le monde féérique des admirables légendes, des chansons fantaisistes, des épopées puériles défile devant le miroir mystérieux de ses songes.

M^{me} Blanche Rousseau a réuni avec une habileté ravissante les

plus jolies fictions qui, depuis si longtemps, enchantent, étonnent ou émeuvent les esprits impressionnables des petits garçons et des petites filles.

L'éditeur Van Oest a fait du conte de *Lisette et sa Pantoufle* un album d'un luxe original et séduisant ; il en a demandé l'illustration à M^{lle} Madeleine Francomme et celle-ci, d'une plume et d'un pinceau spirituels et très artistes, a semé portraits et croquis à travers ces pages doublement adorables.

* * *

Ce n'est pas aux lecteurs de la *Belgique* qu'il faut révéler le talent de M. Adrien de Prémoré. Nous avons publié, il y a plusieurs années déjà, les premiers vers de ce jeune poète. Depuis lors il a confirmé toutes les espérances que l'on fondait sur ses débuts. C'est un art déjà personnel, maître de soi en tout cas, et d'une incontestable sincérité d'inspiration servie par une prosodie aisée et soucieuse avant tout d'harmonie et de rythme, que nous découvrons dans le *Chemin des Ailes*.

M. de Prémoré, qui vit en pleine admirable nature du pays d'Ardenne, chante la splendeur de la Nature qu'il adore. Tout, pour lui, se ramène à ce culte. Même quand le rêve prend possession de son esprit ; même quand c'est de quelqu'un ou d'un souvenir qu'il veut nous parler, il associe à l'idée abstraite celle, toute réelle et tangible, de la préoccupation jetée en lui, constamment, par les bois, les eaux, les fleurs, les prés, les montagnes.

Regarde-t-il une effigie aimée : *Devant ton portrait j'ai mis des lilas...*

Pense-t-il à celle qu'il aime :

Celle que j'aime est un oiseau...

*Celle que j'aime a le regard
Profond ainsi qu'un ciel sans voile...*

*Celle que j'aime a dans la voix
Un frisson clair comme une eau vive...*

*Celle que j'aime a la douceur
D'un rayon d'or dans le feuillage...*

On multiplierait les exemples.

Ce qu'il écrit, c'est le poème, éternellement renouvelé, de la Nature, l'ineffable poème « que chante la forêt dans un matin de mai », ou cette poésie berceuse, « plus douce que le chant d'un oiseau dans la nuit », qu'est la mélodie du soir, de cette heure unique « où la voix de la forêt s'élève douce comme le chant de l'amour qui s'endort »...

On ne pourrait allier plus de délicatesse à plus de charme et de sérénité que ne le fait M. de Prémoré dans le *Chemin des Ailes*.

* * *

Guillaume Charlier est un de nos statuaires les plus réputés. Ce n'est pas un mérite banal dans un pays qui compte nombre d'illustres représentants de l'art sculptural moderne. Bien que la carrière de

Guillaume Charlier soit loin d'être arrivée à son terme, et quoique nous devions attendre plus d'une œuvre brillante encore de celui qui a inscrit son nom sur bien des blocs déjà de marbre ou de bronze, M. Sander Pierron a estimé qu'il était opportun d'écrire une biographie abondante et de raconter une carrière bien remplie et noblement féconde.

Pas à pas le critique suit Guillaume Charlier depuis son enfance modeste de fils d'artisan jusqu'aux dernières étapes de sa notoriété. Nous assistons à l'éclosion d'une vocation, à l'épanouissement d'un talent, mais aussi à l'acharnement dans le labeur, à la conscience dans l'effort. La vie de Guillaume Charlier est un bel exemple ; son œuvre est un noble témoignage.

M. Sander Pierron décrit et commente avec son sens critique éprouvé et la sûreté d'un jugement, bienveillant mais sincère, la plupart des groupes, statues, compositions ornementales, sculptures idéologiques de Charlier. Il montre surtout combien il excelle dans l'expression pathétique de la souffrance humaine.

Comme cette étude très attentive est éditée par la maison Van Oest il est inutile de dire que les nombreuses reproductions qui l'illustrent sont de toute beauté.

* * *

Dans les *Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles*, une autre étude de M. Sander Pierron est publiée. Elle concerne l'*École de la Côte-d'Azur*, c'est-à-dire que l'auteur y recherche l'action que les primitifs néerlandais ont exercée sur les vieux peintres de la Basse-Provence.

La découverte de ces rapports entre artistes du Nord et du Midi, à la fin de l'époque gothique, est curieuse. Plus d'un historien d'art l'avait déjà faite, ou plutôt esquissée. Lors de l'exposition rétrospective française à Turin, l'été dernier, le rapprochement frappa maints visiteurs. M. Pierron alla sur place examiner les œuvres méridionales en lesquelles se révélaient, parmi d'autres, des origines incontestablement flamandes.

Ce qu'il a écrit sur ce sujet est d'un attachant intérêt.

* * *

« Le portrait est, sans conteste, la forme plastique la plus accessible à n'importe qui. Tout le monde d'ailleurs se croit compétent pour en juger. » Ainsi s'exprime M. Paul Lambotte dans l'introduction de l'ouvrage qu'il consacre aux *Peintres de Portraits*, les Belges s'entend, depuis Wiertz, Wappers et Navez jusqu'à Wauters, de la Hoese et Knoopff.

Il ne faudrait pas cependant, prenant l'affirmation au pied de la lettre, s'imaginer que le jugement du premier venu, basé sur la constatation d'une ressemblance « frappante » ou sur la mise en page plus ou moins adroite et séduisante d'une effigie, suffise à classer le peintre parmi les bons portraitistes. M. Paul Lambotte le montre très judicieusement : la personnalité de chaque artiste imprime sa marque à toutes les images qui sortent de son pinceau ; son imagination, sa sensibilité, son goût donnent à tous ses tableaux un air de famille et c'est dans la valeur ou l'intérêt de celui-ci que réside le mérite de la composition bien plus que dans la froide fidélité de la reproduction des traits et des attitudes.

Passant en revue les principaux portraits que les peintres belges du XIX^e siècle ont faits, le critique dégage lumineusement la part qui revient à l'inspiration et à l'intelligence de celle qui appartient au métier plus ou moins expert. En somme, le portraitiste doit être un psychologue avant même d'être un dessinateur et un coloriste. Beaucoup des nôtres le furent, avec éclat.

* * *

Dans l'intéressante Collection des grands artistes des Pays-Bas, l'éditeur Van Oest fait entrer deux monographies abondamment illustrées et, comme toutes celles de cette série, écrites avec une érudition très sûre et une documentation fidèle.

C'est un *Lucas de Leyde* de M. N. Beets et c'est *Les Artistes wallons*, par M. L. Cloquet, professeur à l'université de Gand.

Dans le maître de Leyde nous trouvons la minutie patiente, la recherche du détail; il est anecdotique et observateur comme les conteurs prolixes du moyen-âge. Mais il est spirituel aussi comme eux, et pittoresque. Les gravures surtout de Lucas font foi de cet art vétilleux. M. N. Beets les analyse attentivement.

M. Cloquet, lui, procédant à la façon de M. Maur. des Ombiaux lorsqu'il dressa l'inventaire publié naguère dans cette revue, mais en élargissant encore le cadre de son travail, fait l'historique de l'art des provinces wallonnes sous toutes les formes qu'il a prises. Il décrit la beauté des monuments de Tournai, de Mons, de Namur, de Liège; il évoque les œuvres des peintres, des sculpteurs et des musiciens; il célèbre la richesse des décorations et des orfèvreries. C'est un riche bilan, flatteur pour l'amour-propre des riverains de la belle Meuse ou des Hennuyers en qui coule un sang déjà presque français.

* * *

C'est à *Fernand Séverin* qu'est consacrée la nouvelle Anthologie publiée par l'Association des Ecrivains belges.

Poète ou prosateur, celui dont « l'inspiration vient des hautes solitudes de l'âme » mérite cet hommage. Il est peu de poèmes que leur perfection exemplaire destinent, comme tous ceux de l'auteur du *Don d'Enfance* ou de la *Solitude heureuse*, à être insérés dans un recueil qui en consacre la définitive valeur.

PAUL ANDRÉ.

LES JOURNAUX ET LES REVUES

Angleterre.

Un philosophe, avec qui je suis du dernier mieux, m'a dit un jour : « Il faut juger les gens d'après la qualité de leurs loisirs. »

Et je crois qu'il avait raison : la part la plus sincère de nous-mêmes se révèle en nos divertissements, plus qu'en notre travail. C'est le sens, un peu dénaturé, d'une pensée fameuse : « L'homme n'est vraiment homme que lorsqu'il joue. »

A ce compte, je ne sais trop que penser des Anglais.

Pauvres divertissements que ceux des Anglais ! — Je ne parle pas des sports, lesquels, étant des « sports », cessent d'être des délassements et entrent dans la catégorie des labeurs. D'ailleurs, il ne faudrait pas dire du mal des sports : ils absorbent bon nombre des jeunes gens d'aujourd'hui, et en un siècle où, dans le domaine de l'intelligence, la concurrence est intensive, c'est autant de gagné.

D'Angleterre, ou d'Amérique, nous est venu le « bridge », et même l'« auction bridge », qui remplacent fort avantageusement la conversation, ce sport désuet. Par contre, la vogue du « puzzle » semble diminuer, et l'on ne saurait assez le regretter : c'était là une manifestation tout à fait touchante de ce retour à la simplicité et à la naïveté quasi enfantines, qui aujourd'hui, en art par exemple, semble, après une période de fièvre, vouloir nous caractériser. — Et puis, il y a aussi le « gymkhana », ce jeu de société par excellence. Vous connaissez, sans doute : les messieurs, assis sur des coussins, et s'aidant de leurs pieds, se livrent, sur les parquets cirés, à des courses de vitesse ; ou bien, accroupis à la turque, armés de queues de billard, ils organisent des joutes fort pathétiques ; ou bien, les jeunes filles enlèvent leurs souliers, les mélangent pêle-mêle dans un grand panier, puis, toutes ensemble, se précipitent à la recherche de leur bien, et se rechaussent au plus vite. C'est très amusant,

Et quand on voit le pied, la jambe se devine,

disait Musset, sans aucune ironie. — Il y a aussi une course où la jeune fille présente au jeune homme une aiguille qu'il s'agit d'enfiler ; dans le feu de l'action, le bout de fil rebelle passe de doigts en doigts et de lèvres en lèvres, ce qui est délicieux. — On n'en finirait pas d'énumérer ces agréables passe-temps, et je vous fais grâce encore de quelques danses anglo-américaines nouvelles : « one step », « turkey trot » ou « grizzly bear » (pourquoi pas « grisly » ?), auprès desquelles le menuet est lascif, furieusement. La supériorité de tous ces amusements est d'ailleurs indéniable, puisqu'ils s'imposent à la France elle-même.

Au théâtre, l'Anglais est excellent public ; les plaisanteries le plus dénuées de fraîcheur suscitent son hilarité ; presque au même degré que l'Américain, il raffole des *Kismet*, des ballets à grande lumière et des inepties fastueuses ; il est parfois d'une sentimentalité touchante ; il est surtout superficiel.

L'Anglais, en dehors du « business » proprement dit, est d'ailleurs

le plus superficiel des peuples. Le Français, tant calomnié, n'en approche pas ; et, s'il est vrai que l'art caractérise les nations, combien, dès lors, ce caractère tout extérieur devient frappant chez l'Anglais. Il faut faire, évidemment, quelques exceptions pour la littérature, et encore sont-elles rares, — mais que l'on considère, par exemple, la peinture : L'Anglais peint l'étoffe, l'ornement, il peint des robes avec des dames dedans, et ne se soucie guère de l'âme qu'il pourrait découvrir chez ces dernières, ou tout au moins leur prêter. Songez à Reynolds, ou à Gainsborough : Combien ils sont artistes, artistes dans le mauvais sens du mot ; combien leur art est artificiel, et que d'artifices ils emploient pour en masquer le vide ! Si parfois nous nous laissons séduire par la beauté, toute en façade, de cette *peinture*, par l'éclat de la couleur et la somptuosité du vêtement, cette séduction dangereuse est heureusement fort brève, et nous ne pouvons supporter longtemps la nullité des personnages. Aucune profondeur, aucune fraîcheur non plus, aucune spontanéité. La pose, la pose théâtrale, ici, n'est point instinctive (et, par suite, sympathique) comme il advient parfois chez les méridionaux : elle est voulue, réfléchie, fabriquée, donc, malgré son souci de noblesse, triviale.

Songez aussi à ces « préraphaélites », et à leur recherche, toute factice, de la naïveté. Songez à Burne-Jones, au triste symbolisme de Watts, que l'on a appelé le moderne Titien ! — à Rosetti, dont le mysticisme à la pose révèle souvent cette perversité dissimulée, peu franche, qui est, elle aussi, un des traits du caractère britannique.

Songez encore à Turner, Claude Lorrain sans harmonie et sans mesure, qui se limite à des symphonies (ou a des gribouillages) de *couleurs*. Songez à Whistler, — mais il faut bien s'arrêter.

Sans doute pourrait-on opposer à ceci — qui d'ailleurs n'est point neuf — d'autres arguments et quelques exemples, mais je crois que, d'une façon générale, personne ne nie le manque de profondeur de l'art anglais. — Alors que, pour nous, la peinture est une expression ou une idéalisation sincères de la vie, pour l'Anglais, on en a fait la remarque, elle est un sport ou un luxe. De même que l'Amérique, aujourd'hui, collectionne, par sport, les chefs-d'œuvre que l'Europe, moins riche, lui vend sans fierté, de même, par sport en quelque sorte, l'Angleterre faisait venir à elle des artistes tels que Van Dyck, par exemple : Et, précisément, ce qui lui plaisait chez un Van Dyck, c'était le charme « sportif », pourrait-on dire, de ses œuvres : « La vigueur gracieuse, la force qui ne fait pas mal. » — En tant que luxe, appareil, la peinture anglaise n'a que faire de la profondeur : il suffit qu'elle réponde à un besoin vaniteux de poser.

L'esprit très superficiel, puéril, et même parfois (disons le mot) un peu niais, que l'on constate chez les Anglais et les Américains en dehors de leurs « affaires », provient en partie, croyons-nous, de ce qu'ils sont, pour la plupart, « spécialisés ». — En dehors de leur domaine bien déterminé, ils demeurent incultes.

À notre époque, c'est du reste une qualité et une force. L'Anglais et l'Américain éprouvent rarement le besoin d'une culture encyclopédique. Ce besoin, qui n'est point moderne et va partout se perdant, constitue, peut-être encore aujourd'hui, à la fois la faiblesse et la supériorité des Français. La science moderne, en se développant, devait nécessairement accroître de plus en plus le nombre des spécialistes. Toute notre civilisation a subi cette influence, qui sans

doute n'est point mauvaise et qui déjà nous a permis de réaliser, dans le domaine de la science, de l'industrie, etc., de grands progrès (tout au moins, ce que nous appelons des progrès).

Cette spécialisation à outrance, féconde, semble-t-il, enlève toutefois quelque élégance à la vie. Il ne faut pas chercher ailleurs la difficulté qu'offre aujourd'hui pour nous la conversation de salon ; peut-être ne faut-il pas chercher ailleurs l'infériorité des divertissements de certains peuples.

A ce propos, connaissez-vous l'amusante caricature que faisait, du spécialiste, le Hollandais Multatuli ?

— « Avez-vous parfois vu balayer la rue ?

— Pas aussi fréquemment que je l'eusse souhaité dans l'intérêt de l'hygiène, mais quelquefois, cependant.

— N'avez-vous jamais senti naître en vous le désir d'arracher le balai des mains de ce balayeur, ou de cette balayeuse, et de leur montrer comment il faut balayer ?

— Souvent.

— Donc, d'après l'idéal que vous vous faites du balayage, ces gens-là balayaient-ils bien ?

— La main sur le cœur, non !

— Fort bien. Ce point étant acquis, je vous demande si vous croyez un pareil balayeur capable de vous donner une consultation juridique, de guérir du croup vos enfants, d'amortir la dette nationale, d'inventer les arts de l'imprimerie, de découvrir les Amériques, etc., etc. ?

— Sur mon honneur et sur ma conscience, non !

— Eh bien : ce balayeur qui ne sait pas balayer et qui ne connaît pas d'autre métier que de ne pas savoir balayer, c'est un spécialiste. »

* * *

Les journaux et les revues??...

Les journaux. — Ils offrent, les journaux anglais, un inconvénient grave : leur format d'ordinaire fort grand, et leur première page généralement encombrée de réclame, en rendent la lecture malaisée dans les tramways et plus particulièrement sur la plate-forme des tramways. Il faut un mètre au moins de chaque côté de soi, pour tourner la page et en arriver aux nouvelles de quelque intérêt. Cela gêne les voisins.

Or, peut-on lire un journal autre part que sur le tramway ? — Chez soi, le contraste entre la bonhomie du fauteuil et la fièvre de l'information est vraiment trop flagrant. Et puis, chez soi, il y a les livres, ces bons amis indulgents qui attendent que l'on veuille bien causer avec eux, et qui, malgré tout notre modernisme, sont beaucoup plus gentils que les journaux, camarades toujours agités, à qui l'on serre la main en passant.

Je suis parvenu à lire pourtant, dans le *Daily Mail* d'il y a quelques jours, un article sur notre Carnaval de Binche, qui conserve encore du pittoresque, à une époque où le Carnaval, partout, dépérit, — (dépérit à cause, sans doute, des amusements trop nombreux qui éparpillent maintenant, tout au long de l'année, la gaieté

des populations, et n'en justifient plus les explosions soudaines).

Le *Limes* a publié récemment un grand article de fond, préconisant l'étude de la langue italienne dans les collèges d'Angleterre. Bravo ! Nous connaissons tous trop peu l'italien : on ne dira jamais assez l'influence salutaire que peut avoir cette étude, combien elle développe le sens de l'harmonie et de la beauté.

Les revues. — Sachant, je le répète, le peu de culture générale des Anglais et, plus encore, des Américains, et la qualité de leurs divertissements, on conçoit aisément quelles doivent être les revues qu'ils lisent de préférence. Du reste, nous connaissons ces insipides « magazines », et leur triste littérature. Ils sont fort caractéristiques.

Il existe évidemment, à côté de cela, en Angleterre, des revues plus spéciales, pour spécialistes, sérieuses et rébarbatives. Mais les revues intellectuelles, à idées générales, destinées à un public d'amateurs cultivés, y semblent rares. Avouons, il est vrai, que nous n'en sommes point absolument certains, mais il nous est très difficile de nous procurer de ces revues : les publications anglaises ne font pas volontiers l'échange avec celles de l'étranger (cela vient sans doute de ce que l'Anglais a tant de peine à apprendre les langues étrangères) ; quant aux libraires d'ici, ils ne possèdent guère que les *magazines*, dont la lecture est aussi intolérable aux grandes personnes non anglaises qu'elle est nuisible aux petits enfants.

Pourtant, nous avons eu entre les mains quelques publications qui ne sont point déplaisantes : *T. P.'s Weekly*, notamment.

T. P. sont les initiales sous lesquelles est célèbre l'écrivain irlandais T. P. O'Connor, excellent publiciste. Il dirige deux revues : *T. P.'s Weekly*, hebdomadaire, et *T. P.'s Magazine*, mensuelle.

Le rôle que jouent les Irlandais dans le mouvement littéraire britannique d'aujourd'hui, est tout à fait remarquable. Dans ce domaine, l'Irlande, plus spirituelle, plus fantaisiste et plus rêveuse sans doute que le reste de l'empire, occupe la première place. La célébrité du chef de cette école irlandaise, le grand poète W. B. Yeats, a dépassé les pays de langue anglaise. Yeats est fort peu anglais, d'ailleurs. Autour de lui se sont groupés plusieurs bons poètes, qu'il faut admirer d'autant plus que ces Irlandais seuls relèvent un peu, semble-t-il, le niveau, assez bas, de la poésie anglaise contemporaine.

« *The Lyric Competition has again been rather disappointing in quality, though the number of entries has been perhaps larger than ever before* », avoue ingénument la revue *The Bookman*, rendant compte d'un récent concours organisé par elle. — Dans le numéro de janvier de cette revue, très agréable, je trouve un portrait de M^{me} T. P., qui, elle aussi, écrit, et vient de publier un roman : *Little Thank You*.

J'avoue n'avoir pas lu l'étude sur « Lord Morley as a man of letters », qui est signée Alexander Mackintosh. Au reste, je n'avais, moi, qu'un parapluie. — Dans le même fascicule toujours, un article sur le théâtre de John Galsworthy, reprochant à cet auteur ses poèmes et sa pièce *The Little Dream*, qui dénotent une fantaisie malheureuse et une inaptitude à s'exprimer en vers : « Il est étrange de constater qu'un auteur aussi incisif dans l'étude des caractères de ses personnages, possède, en ce qui le concerne lui-même, un aussi faible sens critique. »

Cela est, au contraire, fréquent.

Un article aussi sur « *le nouveau Molière* » (à savoir, Bernard Shaw), d'après les études récentes d'un Français, M.-Augustin Hamon. — Shaw serait-il en train de conquérir la France, après l'Angleterre, l'Amérique, l'Allemagne? — Je regrette de ne pouvoir m'étendre davantage, ici, sur les œuvres de cet homme insupportable et intéressant.

Il faudra parler plus longuement aussi de quelques revues plus savantes, telles que le *Nineteenth Century* et la *Contemporary Review*. Je dois me borner, pour cette fois, à signaler, trop brièvement, quelques publications dont les derniers fascicules me sont parvenus un peu tard... ou ne me sont pas parvenus du tout, mais auxquelles j'aurai peut-être l'occasion de revenir :

Everyman, qui publie des articles de Charles Saroléa, directeur des éditions Nelson et de la Section française à l'Université d'Edimbourg, et qui, si je ne me trompe, est belge. — *The literary World and Reader*, qui ne contient guère que des appréciations brèves sur des livres récents. — *The Academy and Literature*, analogue. — *The Connoisseur*, revue d'art, luxueusement éditée, comme, d'ailleurs, beaucoup de revues anglaises. — *La Review of Reviews*, de feu Stead, victime du *Titanic*, — et puis les innombrables, innombrables, innombrables *magazines*, — et puis aussi le numéro de Noël du *Bookman* déjà cité : un grand volume, le plus fastueux du monde, peut-être même intéressant : très anglais.

Quant au *Studio*, revue bien connue, et à juste titre, il a publié en décembre un article, joliment illustré, sur la maison de M. Fernand Khnopff.

Aussi bien, les premières pages du *Studio* et la dernière du *New-York Herald*, édition européenne, ne sauraient, comme publications de langue anglaise, être assez recommandées : car elles ont l'inappréciable avantage d'être écrites en français

R.-E. MÉLOT.

LE DRAME ET L'OPÉRA

Monnaie : Reprise de *Pelléas et Mélisande* (30 janv.).

Parc : *Mirage d'Or*, pièce en un acte de MM. Maur. Georges et J. Redan ; — *La Maison aux Chimères*, pièce en trois actes de M^{me} Marg. Duterme (29 janv.).

Reprise du *Monde où l'on s'ennuie* (8 févr.).

Galleries : Reprise de *Raffles* (3 févr.).

Alhambra : *Baby-Bobby*, opérette en trois actes de MM. Grunbauw et Reichert, adaptation française de M. G. Jonghbeys, musique de M. G. Wanda (29 janv.).

Olympia : *Un Coup de Téléphone*, comédie en quatre actes de MM. P. Gavault et G. Beer (4 févr.).

Pelléas et Mélisande. — L'intérêt de cette reprise résidait surtout dans le renouvellement complet de l'interprétation. Le jugement sur l'œuvre elle-même est aujourd'hui classé ; elle a ses enthousiastes admirateurs ; elle a ses détracteurs incapables de désarmer ; elle a aussi, entre ces deux partis extrêmes, un cortège d'amateurs impulsifs qui ne veulent devoir leur agrément qu'à l'impression produite par des harmonies, du rythme, une atmosphère mélodieuse, et ne cherchent ni à expliquer l'origine de ces sensations, ni l'excellence des moyens employés pour les procurer, ni même l'opportunité et la logique de leur existence.

Les Debussystes sont accourus à la Monnaie avec ferveur. Les autres sont venus aussi ; ils ont écouté, peut-être pas jusqu'à la fin... ; et ils s'en sont retournés aussi peu convaincus qu'au moment de leur arrivée.

Mais tous ont loué comme il convenait la grâce tendre, la troublante féminité délicate de M^{lle} Heldy et la farouche rudesse, le désespoir brutal de M. Bouillez. Cette Mélisande et ce Golaud sont peut-être les meilleurs par l'art de composition de leurs personnages autant que par la sûreté de leur chant que nous ayons entendus à Bruxelles. M. De Cléry, mal servi par ses moyens, fut, comme toujours, un tragédien impeccable, mais le rôle de Pelléas est écrit pour une autre voix que la sienne.

Mirage d'or. — La première des pièces en un acte que le Comité du Théâtre belge doit faire représenter cet hiver sur la scène du Parc a rencontré le plus sympathique accueil. Il est de bon augure pour l'avenir dramatique des deux tout jeunes auteurs de *Mirage d'Or*.

MM. Georges et Redan ont condensé dans le court développement d'un seul acte une action attachante ; ils ont posé l'énoncé d'un problème pathétique dont ils offrent une solution acceptable ; ils ont donné à un conflit grave des causes à la fois originales et vraisemblables. Ce ne fut pas leur moindre mérite que cette volonté de ne

pas éluder les difficultés ; ils ont vaincu la plupart d'entre elles.

Leur hypothèse est celle-ci : le docteur Talmier est pauvre, découragé, amer. Il a consacré son temps à rechercher un sérum du choléra ; négligeant la clientèle il a laissé son ménage dans la gêne. Son confrère Bricourt, un ambitieux fortuné, a payé les frais des longues expériences. Aujourd'hui il reste à tenter sur un être humain le pouvoir du sérum ; celui-ci peut révéler sa puissance et valoir les millions et la gloire à ses inventeurs. Mais il peut aussi foudroyer l'homme qui se prêtera à la tentative. Quel sera cet homme ? — Vous, dit Bricourt à Talmier.

Il y a certes un égoïsme qui frise le cynisme dans l'attitude de ce féroce confrère. Il y a aussi bien de l'invraisemblance dans l'imagination d'un sérum qui tuerait instantanément une créature humaine alors qu'il a été injecté inoffensivement à divers animaux. C'est pourtant ce qui arrive. Après une tentative grossière de séduction de la part du fils Bricourt à l'adresse de M^{lle} Talmier, le savant, écœuré de cette honte infligée à une jeune fille parce qu'elle est pauvre en même temps que jolie ; harcelé par des créanciers menaçants ; poussé dans ses derniers retranchements de prudence raisonnable par son confrère impitoyable, tente la fatale aventure. Il meurt à peine est-il allé s'enfermer dans son laboratoire.

MM. Georges et Redan ont écrit, on le voit, un acte substantiel ; ils ont dédaigné la banalité ; leur effort a droit à toutes nos louanges ; la façon dont ils ont conduit leur dialogue rapide et naturel ; la dextérité déjà dont certaines scènes donnent la preuve permettent de tenir ce *Mirage d'Or* pour une promesse des plus enviable.

La Maison aux Chimères. — On a beaucoup évoqué Ibsen à propos de l'obscurité, de l'étrangeté malade des deux premiers actes de la comédie de M^{me} Duterme. La parenté entre les nuageux héros exceptionnels que le maître scandinave s'est plu à mettre à la scène et les trois êtres inconséquents, d'une psychologie artificielle, qu'a imaginés l'auteur de la *Maison aux Chimères* est évidente.

Mais il y a loin de l'atmosphère dans laquelle vivent les hommes et les femmes ibséniens au milieu bourgeois de Bruxelles où M. et M^{me} Magnier et le jeune Michel Lagrange coupent en quatre des cheveux romanesques et névrosés !

Ce n'est pas la première fois, oh ! non, qu'on nous présente un couple récemment uni et le grand fils, ou la grande fille de l'un des époux souffrant de l'installation d'une marâtre ou d'un... « parâtre » au foyer si paisiblement intime jusque-là. La jalousie devient de la haine d'abord, et de la haine à l'amour chacun sait qu'il n'y a qu'un pas.

Ici Michel Lagrange n'est pas tout à fait le fils du docte et austère professeur Magnier ; il n'en est que le fils spirituel, le filleul et le disciple fervent. Ça ne change rien à la situation. Ça ne la rajeunit, ça ne l'originalise surtout pas.

Ce qui diffère parfois d'une situation à l'autre, c'est le dénouement que l'auteur lui donne. De *Phèdre à Pelléas et Mélisande* nous avons vu tour à tour mourir ou partir l'un ou l'autre des trois acteurs du drame, quelquefois même deux. M^{me} Duterme se borne à éloigner l'Eliacin qui, de songe-creux fatal qu'il était au début passe soudain à l'enjouement le plus espiègle ; l'admirateur idolâtre de son maître se transforme brusquement en collégien bien irrespectueux.

Quant à M^{me} Magnier, on ne sait pas bien si elle finit par se laisser prendre au juvénile entraînant cajoleur de Michel, ou si jamais la pensée coupable ne l'effleure. Car ce n'est pas la parole, symbolique peut-être mais diablement obscure, qu'elle prononce au moment où son mari la surprend baisant le jouvenceau sur la bouche qui peut nous éclairer : — Je l'ai embrassé, dit-elle à Magnier, parce que c'est toi que j'aime !

Logique féminine, peut-être ? J'avoue ne pas très bien la comprendre...

Magnier, lui, est un savant, un philosophe qui regarde la vie à travers les lunettes bleues de ses raisonnements et de ses subtilités casuistiques. Il se prend soi-même comme sujet d'expérience. Il apprend la passion ressentie par Michel pour sa femme. Il oblige le collégien à demeurer dans la maison, à vivre aux côtés de celle qui l'affole ; il est sûr d'elle ; il est surtout sûr de lui, sûr de l'impossibilité de sa jalousie.

C'est de l'orgueil. Tous les défauts méritent leur châtement. Celui de Magnier aura le sien. Et le docte magister aura la leçon que la Vie, l'Amour, la Raison, la Logique imposent aux pauvres hommes que nous sommes tous, chétivement, ici-bas. Magnier souffrira, comme tous les autres.

La langue que parlent les personnages de cette pièce aux visées ambitieuses, aux desseins pas toujours réalisés, est fort belle. M^{me} Duterme a multiplié les aphorismes ; maintes pensées profondes ou paradoxales sont formulées sentencieusement ; c'est très littéraire, ce n'est peut-être pas tout à fait théâtral.

Trois protagonistes seuls participent à l'action, laquelle, au surplus, est réduite à ses plus élémentaires proportions. M. Marey a joué avec une autorité grave le rôle du professeur ; M. Brousse a eu des élans sincères dans celui du jeune Michel passionné. M^{lle} Borgos, toujours maniérée, a exagéré la nervosité de cette Solange Magnier, déjà bien fébrile dans la conception de l'auteur.

Il y a encore aux deux premiers actes un personnage épisodique : un ancien élève du Maître, un amoureux éconduit de M^{me} Magnier. Il n'intervient que pour dire avec cynisme des grossièretés qui le feraient jeter à la porte par tout autre que les gens exceptionnels qui nous sont présentés. Tout le tact de M. Gournac n'a pu suffire à rendre acceptables les sorties de ce Joris, comparse au surplus complètement inutile au développement de la situation dramatique.

La *Maison aux Chimères* n'est certes pas une œuvre banale ; mais ce n'est pas non plus une œuvre naturelle ou vraisemblable. Elle mérita en tout cas d'être choisie par le comité du Théâtre belge. Combien de pièces sont l'objet des soins déferents et de la généreuse sollicitude de nos directeurs, qui sont loin de valoir cette réalisation, discutable mais attachante, d'une idée originalement extériorisée.

Le monde où l'on s'ennuie. — La vogue de l'amusante comédie de Pailleron ne faiblit pas. Il a suffi que *Le Monde où l'on s'ennuie* parût à l'affiche du Parc pour que la foule qui désertait le théâtre où l'on jouait une œuvre intéressante, mais d'auteur belge, accourût applaudir la vieille comédie aux types et aux saillies cent fois ressassés.

Toute la troupe, alertement, donna. Ce fut une interprétation très homogène, où l'esprit, l'élégance et la belle humeur foisonnèrent.

Raffles. — Encore un des rôles à succès de l'enfant-gâté. Ce n'est pas tant parce que le commissaire (en français d'aujourd'hui on dit « détective ») est rossé, ou tout au moins berné, que les plus honnêtes gens de la terre applaudissent au succès du cambrioleur ; c'est surtout parce que ce Raffles a l'élégance, le chic indolent, le costume tiré à quatre épingles, la voix traînante et grave, le geste désinvolte un peu nonchalant, le toupet grisonnant, la lèvre ironique et la jambe fine de M. André Brûlé qu'on lui fait fête, bruyamment, tous les soirs.

Tous ses camarades ont beau avoir du talent, de l'enjouement, du pittoresque, de la verve, de l'émotion, autour de lui, il n'y en a que pour... l'étoile.

Raffles, au surplus, est, on le sait, le modèle de la pièce policière attachante, passionnante, amusante.

Baby-Bobby. — Ceci c'est l'opérette policière. Ou à peu près. Un cambrioleur du grand monde n'imagine pas moins que de s'emparer d'un diadème merveilleux qui est la fortune d'un roi des Indes.

Ce monarque oriental possède un autre trésor : une fille charmante.

Dans la cité ensoleillée des bords du Gange où se déroule cette aventure compliquée, résident des diplomates européens. On peut être diplomate et surtout Européen et se sentir amoureux. Le comte de Kellersberg est donc amoureux. Elza, la fille d'Aranffy, le prince indien, est amoureuse aussi. Le gentleman-cambrioleur ne l'est pas moins. Sa secrétaire (c'est la pétulante et maligne Baby-Bobby) fait de même. Et il n'est pas jusqu'à Palm, factotum facétieux de l'ambassadeur, et Olga, nièce du vizir, qui ne roucoulent avec tendresse. Mettez tous ces jeunes tempéraments en présence ; formez des couples, séparez-les, reformez-les d'autres façons. Inventez je ne sais combien de quiproquos et finissez par unir les trois jeunes hommes avec les trois jeunes filles, deux par deux bien entendu, et vous aurez à peu près le livret burlesque de *Baby-Bobby*.

Nous sommes loin des façons d'opérer auxquelles les derniers succès viennois nous avaient accoutumés. Nous revenons bien plutôt à la verve facile, un peu grosse, et complaisante des livrets français du siècle dernier.

Mais la musique, elle, reste viennoise, — hongroise, plutôt, paraît-il, si l'on s'en réfère à la biographie du compositeur. Elle a de l'entrain ; elle est abondante et quelquefois originale ; elle chante agréablement, et elle fait danser d'un bout à l'autre des trois actes.

C'est à notre spirituel confrère bruxellois M. Gustave Jonghbeys qu'est due l'adaptation française de *Baby-Bobby*. Elle est réussie et joyeuse.

C'est M^{me} Hélène Gérard qui, avec toute sa vivacité séduisante, mène allègrement la ronde. L'aimable divette chante et danse à ravir. Les autres n'ont qu'à se laisser emporter dans ce tourbillon de fantaisie.

M. Camus est la gaité burlesque de cet ensemble ; il a des mines et des gestes désopilants.

Un coup de Téléphone. — La drôlerie de ces trois actes est irrésistible. On ne peut les raconter. Ils valent par l'impayable invention des détails, la bouffonnerie imprévue, et souvent plutôt gaillarde d'ailleurs, des répliques.

Les auteurs n'ont rien imaginé d'autre que le traditionnel imbroglio que peuvent provoquer les escapades extra-conjugales de deux maris de qui les femmes se vengent en rendant... œil pour œil et dent pour dent. Le thème est très vieux. Il faut croire qu'il n'est pas usé puisque MM. P. Gavault et Georges Beer en ont tiré cette nouvelle moulture vraiment amusante et originale.

Tout est échafaudé sur l'idée saugrenue qu'a M^{me} Lejoncquois de téléphoner, le soir où elle apprend son infortune sentimentale, au premier monsieur venu dont le nom et le numéro lui tombent sous les yeux, dans l'Indicateur. Le complice inconscient s'amène. Comme il se rend à une soirée de travestis, il est déguisé en Bussy-d'Amboise. Il va se marier, il résiste aux tentatives saugrenues dont il est l'objet ; mais la volonté de M^{me} Lejoncquois est la plus forte...

Nous ne suivrons pas ce couple, ni les autres dans leurs mésaventures turbulentes.

Nous nous bornerons à saluer en M^{me} Cheirel une impayable pince-sans-rire qui déclanche de l'air le plus naturel du monde tous les ressorts de la plus violente allégresse et M. Jacques Blanche, un comique ahuri qui se démène avec un entrain déconcertant.

Puis il y a les deux maris farceurs : M. Durafour et M. Frémont, l'un épanoui et canaille, l'autre sec et grognon, tous deux désopilants ; il y a la gracieuse M^{lle} Georgette Loyer et le duo des bonnes-amies pas bégueules : M^{lles} Ladini et de Devigny, très aguichantes.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS ET LES ATELIERS

POUR L'ART. (*Muste Moderne*). — Décidément, *Pour l'Art* triomphe ! A l'inauguration, quel monde ! Et tout ce que Bruxelles possède de mieux en plumes, velours, fourrures et beautés ! Depuis l'ouverture, jamais de ces vides désertiques qui désolent tant d'autres salons ; ici, tous les jours, ce salon de peintres et sculpteurs est, ma foi, aussi couru qu'un *five o'clock*, et dès le matin ! MM. Richard, Heux et Philippe Wolfers, voilà des généraux habiles ; ils disposent d'un effectif de guerre de 42 soldats et vous conquièrent une ville avec 33, bien suffisants, car lesquels !

Disons-nous un mot de la tenue du Salon ? Je n'aime guère les considérations collectives quand il s'agit d'art. Mais, ici, il faut louer certaines initiatives exemplaires, dont le dévouement éclairé et minutieux contribue à créer une atmosphère particulièrement sympathique dès l'entrée. Des bêtises, si l'on veut, mais souvenons-nous du Sybarite troublé dans son sommeil par le recroquevillement d'une feuille de rose ! *Pour l'Art* s'est arrangé un salon délicat, bien clos, bien tapissé, bien orné, il a su accrocher les tableaux comme dans une demeure, sans ces écheveaux de laitons, cet embrouillamini qui déshonore tant de murailles d'expositions, où l'œil est offensé pour respecter le mur ! Tout cela a son importance quand il ne s'agit pas seulement de juger des œuvres d'art, mais pour le public de goûter les œuvres d'art.

Un autre effort à louer, c'est celui qui, sans doute, aura porté sur la sélection des œuvres et qui, en nous laissant un salon fourni, nous l'offre avec cet avantage que ce ne soit pas un salon encombré.

La peinture :

Un Soir de Van Holder est l'image réussie de ce que l'art moderne a de plus moderne, sans cesse à la recherche du tour de force consciencieux et honnête chez les artistes courageux, les rares ! Un dîner de famille et d'amis vient de finir, la table est dressée au jardin et le soir tombe. La lampe est allumée. C'est la lutte fuyante et glissante de la lumière artificielle avec le crépuscule. C'est d'un réussi admirable ! Et obtenu sans crier, ni déclamer. Je crois cela difficile et beau.

De Camille Lambert, le *Concours hippique* ne nous séduit pas absolument. Mais ses baigneuses ! Ces ébats au soleil ! Ce n'est pas seulement la lumière, c'est la lumière qui remue. Ce court résumé traduit un résultat immense. Ces coups de soleil au long des corps, *Ondines* ; ces glissades de rayons au bord de la tunique rouge et sur la hanche nue, dans le tableau *Baigneuse* ! Je crois bien que cette baigneuse est une fraîche merveille de jeune chair lumineuse.

Oleffe : Je goûte, certainement, ses vouloirs de coloriste ; mais quand ses couleurs deviennent des visages, ou des turbots, vraiment je perds l'appétit et l'envie du baiser ! Et je trouve que dans la représentation d'une femme... ou d'un turbot, il n'y a pas que ma prunelle qui ait affaire !

Ottevaere fut toujours impressionné par le côté large et grandiose de la nature. Cette année encore, il est entré dans cette voie, avec progrès, ajoutant à l'ampleur cette tendresse émue qui flotte dans nos atmosphères douces du Nord, tel le triptyque : *Horizons en Brabant*. (Le troisième panneau serait resté avec avantage à l'atelier.) Ses *Roches à la pointe du Raz*, en Bretagne, sont le rendu fidèle d'un sujet dangereux. Les vallonnements de la surface marine semblent toujours peu vrais sur un tableau et, cependant, ce sont bien les jeux fidèles de la lumière, créant d'apparentes dénivellations par l'effet des courants de densités différentes sur les eaux les plus plates.

Vierin est bon peintre ; il réussit particulièrement les atmosphères, qu'il traite en jaune soleil dans *Automne*, en gris dans *Béguinage* et en bleu dans *En Flandre*.

Maurice Langaskens expose l'esquisse du projet primé pour la décoration du préau de l'école de la chaussée de Roodebeek. Nous en avons précédemment loué l'idée et les dispositions. Il expose surtout ses illustrations pour *Le Jardin des Supplices*, de Mirbeau (admirateur convaincu de tout ce qui est belge depuis qu'il a lu le pamphlet que Marcel Angenot fit sur son ca...). « Un chien de Laos (lévrier) dormait auprès d'elle, la tête sur sa cuisse, une patte sur son sein. » Langaskens a ajouté au bas de la page un petit serpent, à la langue extraordinairement rouge et dardée, qui est, en y regardant bien, ... une petite pantoufle noire et feu... « Un homme traversa l'allée, qui conduisait en laisse deux panthères indolentes. » Le style de ces illustrations est noble et beau, hiératique juste assez pour situer idéalement le sujet. L'invention est ingénieuse et variée. Il y a même là un caleçon d'odalisque d'un modèle à répandre... Un beau dessin net et clair nous fait comprendre chaque planche facilement, et rend une telle illustration un tout complet par soi-même.

Firmin Baes poursuit, avec les ressources d'un métier impeccable, ses interprétations conventionnelles, ses effets de colorations choisies. Des couleurs qui jouent à la balle entre elles, gracieusement, rythmiquement, un peu froidement. Qu'importe, ce sont là des œuvres signées entre toutes et c'est un mérite pas fréquent. Ensemble fort réussi, et pour ce qui est des cous, je fais amende honorable. Cette fois, ils *tiennent*. C'était donc, au *Cercle*, une malchance. Je mentionne particulièrement : *Flandre*, auquel j'ajouterais *Le Pot de grès* si le visage n'avait quelque chose, un rien, le long de la bride, qui fait un peu masque.

Chez Fabry certains symboles forcés nous gâtent parfois la joie, un peu. Et ces symboles forcés s'accompagnent alors de plastique compliquée. Dans un autre ordre d'idées nous n'aimons pas beaucoup non plus, dans *L'Harmonie*, cette lacune créée sur le trajet du bras par le corps de la lyre, ni dans *La Mère*, cette jambe à peu près verticale qui forme bloc avec la verticale du terrain.

Difficile pour Fabry, c'est sans regret, c'est sans le sentiment d'aucune imperfection visible, que je me plais longuement devant *L'Enfant*, œuvre incomparable et qui nous offre l'image la plus complète d'une séduction sans réplique.

Je suis bien près de croire cette œuvre parfaite.

M^{me} Lacroix est toujours l'artiste qui traduit de la nature surtout les douleurs qu'elle impose à l'être humain. C'est l'image du labeur et de la souffrance. Voyez ce tronc de saule sans une feuille, et qui n'a plus même une branche, sur un talus, et à côté de lui le grand arbre, au tronc raidi, sans couronne...

Richard Viandier a l'âme grave et robuste des grands bois. Il les comprend et les interprète avec un respect druidique. Il fait partie de ces artistes sensibles et complets qui ont compris que la nature est un poème auquel, pour sa plus grande gloire, l'art ne doit rien changer. Quels admirables chemins bordés d'or et de flammes, les cimes des bois d'automne font à l'azur limpide : *Novembre ensoleillé*. Et combien savoureux ces petits tableaux minutieux, si fouillés, tels *Vieux Moulin* et *Four à Pain*, qu'on explore avec un sentiment de mystère et une joie curieuse. *Mon Auberge à Ways*, c'est le même détail, la même minutie, le même amour d'un métier méticuleux d'ancien, et cette fois en un grand tableau, l'art de traiter le détail comme on le fit jadis, en y ajoutant cette tiédeur, cette souplesse vivante, acquisitions modernes.

Les modes seules apportent en art des travestis grossiers, tandis que dans la nature tout est fin.

De Saedeleer : Deux hivers, tous les deux merveilleux ; un métier impalpable, des campagnes, étendues jusqu'aux horizons, couvertes de neige, paysages qui ont les airs de contes de fées que prennent dans la solitude les créations hivernales. Vous connaissez ces ciels gris qui couvrent de gris l'étendue, des gris sourds qui ouatent la terre, et perlent la faible lumière de l'atmosphère ; le givre enveloppe de gaines blanches les branches immobiles des arbres. Tous ces gris ménagés dans une gamme fort peu étendue accusent une sensibilité vraiment prodigieuse. Sensibilité qui explique en même temps ce métier impalpable auquel se plaît l'artiste. Tel est le *Givre*. L'autre paysage, *Les Grands Arbres en Hiver*, est un rien ambré ; peut-être, il va dégeler...

Henri Binard : Des poèmes, des rêves, des visions ; la nature,

L'Heure exquise; l'amour, Idylle lunaire; le rêve ardent, L'Île enchantée. Des poèmes qui créent leurs titres tout seuls, grâce à une



Dessin de R. VIANDIER.

extraordinaire simplification (bien que riches), des éléments du sujet. « Ça vous laisse quelque chose », dit le spectateur qui passe.

C'est la constatation banale d'une incontestable vérité. La magie de ces toiles est puissante. L'effet en est centré par des gradations d'une délicatesse infinie, qui vous prennent comme un réseau, vous conduisent au foyer, où vous trouvez le rêve, l'amour, les grandes et hautes exaltations.

Michel est, une fois de plus, le raffiné dont nous avons détaillé, récemment, les élégants et subtils moyens. Il a su, dans une de ses œuvres nouvelles, agrandir son format, sans y perdre sa finesse; ainsi sa *Tête de Jeune Femme*.

Colmant reste fidèle à son beau procédé mat, sur le grain de la toile, peu empâtée. On pourrait dire que les ombres se renforcent



H. Binard

Dessin de H. BINARD.

en partie d'elles-mêmes par les sillons entre les fils. Le ton est vibrant à côté de l'ombre transparente. L'empâtement des clairs prend, ici, son sens. Chez Colmant, toujours de la grandeur et de l'air: *La Vie agreste, Au Bord du Lac, Jésus en Croix*. Mais pour laisser toute leur beauté aux couleurs et au procédé, pas de vitre, de grâce!

René Janssens cuisine ses intérieurs dans des gammes: *Intérieur hollandais, Chambre bleue, Vieil Escalier*. Il nous donne une œuvre plus sincère et plus vraie, *Atelier*, un intérieur aussi, où les objets sont revêtus, cette fois, de la vie propre de leurs couleurs, bien que présentés selon les arrangements naturels et touffus qui signalent toute œuvre de Janssens.

Albert Ciamberlani nous montre souvent des projets, hélas! *L'Aube*, exécutée, serait une belle œuvre, à condition d'en corriger les doigts dont la gaucherie détonne dans l'ampleur générale. Nous aimons cette beauté faite de grande simplicité claire.

L'esthétique moderne réclamera sûrement Van de Woestyne pour le caractère, oui ; mais, pour moi, je l'abandonne à la pathologie... La sphinge de Van de Woestyne me rappelle celle de F. Khnopff comme forcément le pôle nord fait penser au pôle sud.

De Haspe: Des terres, des eaux, des nuages, du lointain, du ciel, tout cela *vraiment peint!*

Hamesse choisit toujours avec poésie ses paysages. Cette fois, il a serré sa facture, dans un format qui réclamait du courage. L'audace — *Derniers Rayons du Soleil* — lui a réussi.

Pourquoi Paul Artot peint-il avec la patine? Le souvenir de

l'Italie et des études est trop vivant en Paul Artot. Il peint les lèvres de la *Madone* en leur donnant le ton de la laque décomposée des tableaux anciens. Ce n'est pas là une vision franche

Pour la *Danseuse anglaise*, le visage est modelé, mais pour les épaules et les bras qui auraient dû être beaux selon l'idéal aimé de l'artiste, le pinceau semble y avoir seulement traîné, sans intentions bien arrêtées.

Fichetef a deux pochades personnelles et vigoureuses, *Le Bois* et *L'Etang*; et des tableaux qui nous paraissent moins personnels et vigoureux. Les tableaux abandonnent en cours, dirait-on, l'origi-



Dessin de RENÉ JANSSENS.

nalité d'impression, remplacée par un métier habile. Pourquoi cette perte? Ce n'est pas mon affaire de le savoir. Mais la différence est certaine, et mérite réflexion, d'autant plus que, voyons-nous, ce n'est pas le métier qui manque.

Omer Coppens nous montre dans son *Avenue seigneuriale* un beau fouillis de frondaisons au delà desquelles on aperçoit la lumière

du soleil. Une telle toile, avec ses verts transparents, nous fait regretter que l'artiste, en général, n'ait pas un grain de plus d'imagination et qu'il semble exclusivement toute volonté, oui, extraordinairement tendue, mais trop froide ! Un peu de laisser-aller ne lui réussirait-il pas ? Et un ciel, tendre, comme celui de *Impression*, et qui fait exception, ne serait-il pas le résultat d'un moment d'abandon ?

Opsomer semble assez indifférent au sujet. Il demande seulement aux ruelles et aux maisons qui s'y trouvent de le bien servir quant aux couleurs. Il aime la belle pâte, chaude et bistrée comme un pain qui sort du four, bien cuit. Mais Opsomer, pour notre goût, aime un peu trop la sauce, disons plus gentiment la patine, prodiguant au plein air une clarté de vitrail. Certains morceaux de *Mois de Mai*, exempt de ce défaut (les pots de fleurs) ont une bien autre santé et montrent mieux le beau peintre !

Il ne nous semble pas que Amédée Lynen soit bien à son affaire dans ces choses neuves pour lui, croyons-nous, les sommets des montagnes qui se perdent dans les nues. Non, lui conviennent mieux : *Mon Pays, Mauvaise Tête, le Char des Rhétoriciens*. Son esprit observateur et sa verve anecdotique s'y retrouvent tout entiers. C'est là que gît sa personnalité et que s'emploie brillamment son habileté, — ce qui n'est, après tout, que mon avis.

La sculpture :

Evidemment, une femme peut être faite anatomiquement comme nous montre d'Haveloose, dans *Salomé*. C'est en cela qu'il faut louer d'Haveloose, que les formes et les muscles se gênèrent de telle sorte qu'ils créent de la vie possible, et du mouvement possible. Mais, par contre, à supposer que je sois sculpteur, il ne me serait jamais venu l'idée, je crois, que la forme choisie par d'Haveloose pût être sélectionnée pour la sculpture. Je ne puis admettre qu'il y ait une beauté dans ces omoplastes si visibles et plates. L'os est fait pour soutenir du muscle et le muscle a besoin d'être protégé par de la chair ! Y a-t-il beauté dans ces reins durs, ou agrément dans cette extraordinaire puissance des jambes (danseuse, dira-t-on) ? Il y a beauté de la vie que cette structure logique rend possible, oui ; mais la beauté et la vie, l'une organisée pour l'art, l'autre pour la planète, ont-elles quelque chose à démêler ensemble ? Je ne crois pas. La paire de jambes est, à notre avis, toute l'œuvre. Je n'aime pas beaucoup non plus ce plateau qui soutient la tête de Jean et qui prend une importance telle qu'il coupe toutes les lignes ! Le visage et la coiffure constituent un ensemble gracieux où l'élégance s'allie sans faiblesse au style.

Braecke a dans le marbre, la *Victorieuse*, de jolis modelés ; il a des affinements nerveux dans le buste : *Grecque*.

De Philippe Wolfers, un pur ivoire, dont la veine a de rares bonheurs ; une femme nue, *Printemps*, une forme musicale, un buste aux modelés expressifs. Elle s'étire, élevant contre son visage une guirlande, à travers laquelle elle passe de jolis doigts, dont l'aisance a dû coûter, dans ce format mignon, bien de la peine à l'exigent et délicat artiste.

Pour ce qui est des petits bronzes, c'est toujours retour de Pompéi.

Un groupe important de Desmaré : *L'Initiation*. On est disposé à trouver l'œuvre sympathique, elle a de la tenue et de l'intention, une belle harmonie, bien que, sculpturalement, le visage du jeune homme ait l'air de faire la place un peu large à un excès de lumière.

Desmaré expose aussi un buste de jeune femme, qui emprunte quelque chose à la tête du bélier de Syracuse : est-ce la forme ou le style?

Rousseau n'a pas moins de 18 œuvres. Nul, d'aucun sexe, ne s'en plaint. Quels sont les secrets de ce charmeur? *Dionysos* est du Michel-Ange pour la forme et le rythme, du Michel-Ange alangui par du Vinci. A ces maîtres, unis dans son art par le tempérament et par l'étude, Rousseau ajoute la note plus nerveuse et plus mobile de notre temps. Le groupe *La Conversation* est de l'antique, émanicipé, dirais-je; *Réverie* et *Silence*, également; plus encore le *Jeune Corps*, merveilleusement joli; le *Torse de Jeune Fille* est, par la pose, presque une petite Milo ou la Psyché grecque.

Quelques remarques d'un autre ordre, notamment au sujet de cette figure en petit qui reproduit la grande figure monumentale de la *Fécondité!*

Il nous a toujours paru qu'une même disposition ne peut pas se présenter avec le même avantage sous de trop différents volumes. Il faut que l'une des deux *Fécondités* ait tort, ou la grande, ou la petite... La transposition me semble plutôt une opération commerciale. Aussi bien y a-t-il là un avant-bras vengeur, dont le cubitus ne saurait jamais rencontrer l'humérus pour faire un coude convenable.

L'Idole fait la preuve que les anciens ne nous ont laissé que leurs restes, et quand, aujourd'hui, nous allons rechercher des poses dont ils n'ont pas donné d'exemples, c'est rarement avec bonheur! Bien que *L'Idole* soit une admirable chose, il a fallu, pour sauver la pose originale des jambes, toute la mesure et le goût de Rousseau.

Cette divine sculpture m'a mis en appétit, et, ma foi, quand on mange, on mord.

RAY NYST.

L'importance exceptionnelle du Salon *Pour l'Art* nous a obligé d'y consacrer notre chronique tout entière. Sont ajournés au 1^{er} mars les comptes-rendus des expositions de MM. Anspach, Paul Dubois, M^{me} Du Monceau, MM. Geobelouët, Jacqmotte, Jefferys, Houyoux, Sherwood, etc.

LES CHAMPIONS ET LES RECORDS

Footballiana.

Le monde du football a délaissé — si tentantes qu'elles soient — les joies des trois journées de folies carnavalesques, et leur a préféré les fortes impressions des beaux matches.

Le dimanche du « petit Carnaval » se rencontrèrent au terrain du Vivier-d'Oie l'équipe du Daring Club, championne l'an dernier, et celle du Racing Club qui, pendant plusieurs années, s'attribua le glorieux trophée.

Le Mardi-Gras nous vîmes au même terrain un match international qui mettait aux prises notre équipe nationale officieuse et celle de la Hollande. Enfin le jour du « grand Carnaval » le Daring défendait ses chances contre l'Union Saint-Gilloise.

La première joute, Racing C. B.-Daring C. B., attira peut-être sept mille personnes! Ce chiffre laisse rêveurs ceux qui se ren-

daient, il y a quelque quinze années, au beau vélodrome de la Cambre où l'« Athletic and Running Club » organisait des rencontres anglo-belges de football.

A grands frais on faisait venir ici des équipes d'outre-Manche qui infligeaient invariablement la forte « pile » aux jeunes teams de chez nous. En ce temps, le public belge était indifférent au sport du « ballon de cuir » et c'est à peine si l'on enregistrait à ces matches deux à trois cents entrées.

Aujourd'hui nos équipes nationales ont eu l'honneur de battre un des plus forts teams anglais et l'affluence est telle, les jours de grands matches, que les compagnies de tramways sont obligées d'organiser des services spéciaux.

Comme beaucoup d'autres, je pris dimanche le chemin du Vivier-d'Oie. La chaussée de Waterloo qui y mène était encombrée de véhicules : fiacres, taxis, autos, vélos, tramways.

Aux entrées du terrain, il fallait attendre un quart d'heure pour avoir accès. On faisait queue comme à une grande première. Enfin je réussis à me faufiler après avoir reçu de nombreux coups de coude dans le dos. Mes cigares étaient écrasés dans ma poche. Deux ou trois fois l'épingle assassine du chapeau d'une sportswoman menaçait de m'éborgner.

Je prends place. Tout autour du terrain le public est encaqué comme des sardines en boîtes.

A mes côtés on discute avec ardeur. Ah ! ces discussions du public sportif. Que de potins, que de racontars, que de contradictions on y entend. Il n'est pas de public plus bavard. Il n'en est pas où l'on soit toujours d'avis aussi opposés ; où les opinions soient si diverses. Il n'est pas de milieux où l'on trouve autant de personnes bien renseignées, parfaitement tuyautées.

Il en est qui vous diront quand le « keeper » Mayné a changé de chemise, le prix qu'il a payé pour son maillot, le jour où le « center half » s'est fait tondre le crâne. D'autres connaîtront dans tous leurs détails les faits et gestes des équipiers au cours des journées ayant précédé le match.

— C'est pas étonnant que X... soit lourd. Il buvait un verre de bière hier soir à 10 heures à la Bourse. Est-ce permis ?

— Y... ne sait pas courir.

— Tiens, il est rentré à 2 heures ce matin. Peut-on imaginer chose pareille la veille d'un grand match comme celui-ci ?

— Ces deux backs ne s'entendent pas.

— Comment ? Vous ne savez pas ? Mais Albert a « soufflé » à Maurice sa petite amie.

* * *

Tandis que le monsieur si bien renseigné continue, à ma gauche, son petit bavardage, un autre, à ma droite, instruit un jeune néophyte. En a-t-il vu des matches ! Il les remémore tous et si quelqu'un intervient pour parler d'une autre rencontre antédiluvienne, le « professeur » se rengorge et déclare :

— Oh ! en ce temps-là, j'avais déjà arbitré 267 matches !

Le néophyte ouvre des yeux pleins de respect et d'admiration, tandis que l'instructeur poursuit ses explications autant pour l'élève que pour la galerie.

— Vois-tu, voilà le « goal » gardé par le « keeper ». Devant la ligne de goal se placent les « backs », puis la ligne des « halves » et celle des « forwards ». Le « center half » est ici.

Le néophyte est de plus en plus ébahi... Dans sa tête dansent et se mêlent en sarabande folle les mots bizarres qu'il vient d'entendre pour la première fois. Il confond les « backs » avec les « forwards », le « keeper » avec le « center half », l'« inside » et l'« offside », le « full » et le « corner »

La leçon a duré exactement dix-sept minutes et le professeur satisfait de son érudition sportive s'informe :

— As-tu bien compris ?

— Oui, oui. Oh ! très bien.

— Tu ne désires pas que je recommence ?

Le néophyte effrayé de cette perspective profite d'un remous de la foule pour aller se placer cent cinquante mètres plus loin.

Devant moi a pris place une autre calamité sportive personnifiée par le monsieur qui s'est posé en défenseur du football. Il a lu une chronique d'un journal sportophobe où les sports, et le football en particulier, étaient fort malmenés.

— Le football n'est-il pas un admirable entraînement physique, proclame-t-il ! C'est une véritable morale en action. La victoire de Wellington a été gagnée sur les terrains de football. C'est la force et la supériorité des Anglais.

» Le football nous apprend à se sacrifier pour les autres et à mépriser la gloriole individuelle pour faire triompher son équipe.

» Et quelle leçon d'énergie, d'endurance à la souffrance, quelle leçon de discipline, de dévouement mutuel. Les Fédérations de Football devraient avoir pour devise : « Aidez-vous les uns, les autres. »

Et voilà comment, en attendant le match, on s'instruit sur les petits côtés de l'âme des sportsmen.

* * *

Mais les équipes font leur entrée sur le terrain. C'est tout d'abord celle du Racing. Mayné, l'excellent keeper international, arbore une vareuse d'un jaune à rendre jaloux tous les serins des îles Canaries.

Le Racing, c'est l'équipe qui fit longtemps trembler tous les autres clubs et qui, après bien des avatars, se dresse, à cette fin de saison, à nouveau menaçante. C'est le club du monde « chic ».

Puis voici l'équipe du Daring, le team toujours correct, toujours loyal, l'équipe modèle. C'est celle qui pratique le beau jeu scientifique, où tout est calculé, raisonné. Point ici d'efforts inutiles. Les Daringmen savent ce qu'ils veulent, ce qu'ils feront ; ils ne s'emballeront pas. Ils n'auront pas moins d'enthousiasme au cœur pour faire triompher les couleurs de leur club. C'est l'équipe championne de l'année dernière et très probablement encore celle de cette année.

Les équipes prennent place dans leur camp et aussitôt commence la bataille. Chacune d'elles est bien décidée à garder le sol qu'elle a momentanément pour mission de défendre.

Rien n'arrêtera ces vingt-deux hommes, ni les coups, ni les heurts ; car il faut bien le dire : le football, sans être un jeu brutal où l'on fracasse la tête et les jambes, n'est pas fait pour des petites filles. Pour le pratiquer il faut des hommes forts, bien musclés, allant au devant des rencontres, ne craignant ni la pluie, ni le vent, ni la gelée.

Et pendant une heure trente, ils lutteront ainsi faisant voyager le ballon d'un camp à l'autre, tandis que retentit à tout instant le sifflet de l'arbitre, arrêtant toutes les incorrections du jeu.

* * *

Le jeu a commencé sous les meilleurs auspices. Un beau soleil égayait le terrain. Mais Phœbus après cet accès d'amabilité se cache bientôt, ébloui sans doute par le rutilant jersey de Chapey... La pluie commence à tomber, fine d'abord, puis par rafales, transformant le terrain en un véritable marais. Et sous la « drache » et dans le vent, les équipiers continuent à se débattre, se couvrant de boue, s'étalant dans la vase. C'est plutôt à un match de water-polo qu'on assiste...

Tout à coup des clameurs formidables éclatent. Le premier goal est marqué par le Racing. On joue depuis une dizaine de minutes.

Les Racingmen exultent. Derrière moi une jeune fille qui depuis le début donnait des signes d'énervement peu rassurants pleure de désespoir et d'une voix mignonne lance vers le terrain des encouragements aux Daringmen. Pauvre petite, sa voix ne dépasse pas la tribune où, debout, elle s'agite, s'époumonne : « Allez, Daring ! Du courage, Daring ! »

A l'autre bout du terrain un « supporter » du Racing a apporté un porte-voix et lance dans l'air des cris à faire s'effondrer les tours de Sainte-Gudule. « Allez, Racing », crie-t-il sans cesse de sa voix de stentor dominant tous les bruits.

Mais une nouvelle clameur encore plus formidable que la précédente retentit. Le Daring vient d'égaliser en marquant à son tour.

Des huées succèdent, aussi violentes que les acclamations furent enthousiastes. Elles s'adressent à l'arbitre qui vient de siffler un « offside », inexact, paraît-il, contre un joueur du Racing.

Après quarante-cinq minutes de jeu les joueurs se reposent quelques instants, écoutent les ultimes recommandations de leurs capitaines, puis changent de camp.

Pendant ce temps les « parlottes » vont bon train.

— Le Daring n'est pas en forme, hasarde quelqu'un.

Ma nerveuse voisine a bondi.

— Comment, le Daring n'est pas en forme ! Mais les deux équipes se valent. Le Racing a eu beaucoup de chance. Et puis l'arbitre a injustement sifflé un « hands » tout à l'heure. Il n'est pas difficile de gagner dans ces conditions.

— Je vous assure, Mademoiselle, que le Daring est en dessous de sa forme habituelle.

— Och, taisez-vous, vous n'y connaissez rien, et l'ardente « par-tisane » du Daring, toute agitée, tourne le dos à son interlocuteur. Je suis certain qu'elle a ajouté tout bas : « Quel imbécile ! »

Pauvre petite ! Comme les hommes sont méchants, n'est-ce pas ? Et le jour où vous serez électrices, combien vous leur ferez payer tout cela !

Mais les joueurs sont repartis

Le Racing est tout à l'attaque et domine. Plusieurs fois le ballon rate de peu les filets. L'interlocuteur de tout à l'heure triomphe bruyamment.

Tout à coup un des joueurs du Racing shote dans le bas du dos d'un Daringmen. Horreur ! le maillot s'est déchiré et par l'échancrure on aperçoit... un ballon qui n'est pas de cuir !

Un paletot vient rapidement cacher ce spectacle inattendu.

Le joueur du Daring s'éloigne, salué par les quolibets de quelques-uns, tandis que d'autres fredonnent :

Bonsoir, Madame La Lune. Bonsoir !

Je me retournai pour retenir dans mes bras la petite Daringwoman qui certes allait s'effondrer. Non seulement son club favori jouait de malheur, mais il se couvrait de ridicule...

Mais quelle idée : une sportswoman ne s'évanouit jamais, Monsieur ! La jeune fille serrait de ses doigts finement gantés son aumônier d'argent ; elle se mordait les lèvres, mais elle ne bronchait pas et ses yeux allaient d'une extrémité à l'autre du terrain, suivant les joueurs.

La clôture approche. Le coup de sifflet final a strîé l'air. Les champions n'ont pu faire qu'un match nul. C'est dommage, j'aurais voulu voir le charmant visage de ma voisine se dérider et ses lèvres sourire...

* * *

Pour répondre aux nombreuses critiques dont le football a été le sujet tous ces temps derniers, je terminerai par ces réflexions très sensées que Jacques Dedet, interne des hôpitaux en France, exprimait il y a quelque temps :

« Il serait puéril de vouloir nier ici la dureté inhérente à ce jeu ; il faut, au contraire, l'affirmer, en ayant soin de marquer entre elle et la brutalité une limite nette. N'est-ce pas le plus beau côté de ce sport que l'obligation pour ceux qui veulent le pratiquer, dans une équipe réputée, d'être des hommes vigoureux, souples, solides ? N'est-il pas réconfortant de voir ces, trente gaillards, fermes sur leurs jambes musclées, en léger maillot, en culotte courte, à l'aise dans chacun de leurs mouvements, allant, courant, de-ci de-là, sur le gazon vert ? Ils défendent leurs couleurs, hardiment, pour le seul plaisir de dépenser les forces qu'ils sentent accumulées en eux, toutes prêtes à s'épandre, poussés par cette puissante force vitale qui veut que tout homme agisse.

» Par le froid, le vent, la pluie souvent, ils vont quand même, respirant, la poitrine dilatée au maximum, l'air pur d'hiver nécessaire à leur santé ; ils puisent dans ces après-midi dominicales la provision d'énergie nécessaire à la lutte quotidienne de la vie. Qu'importe le nez quelque peu écorché, la lèvre un tantinet abîmée, le cou douloureux, les reins contus ! Croyez-vous que l'oxygène qu'ils viennent d'emmagasiner n'est pas préférable à l'amas de microbes qu'ils auraient humé dans une salle de spectacle ? Dussent-ils boîter un peu durant quelques jours, se ressentir d'une assez forte contusion, ou promener un « œil au beurre noir » ; dussent-ils être sujet de moquerie pour les paisibles bourgeois, ils ont fortifié leur santé, ils ont revivifié leurs cellules par l'agent physique le plus puissant : le grand air.

» Ils ont, de plus, affirmé qu'ils étaient des hommes, des hommes d'action ; leur caractère a été mis à l'épreuve, et les plus mauvais ont dû se plier à l'autorité du capitaine, leur mépris s'est affirmé des chocs dangereux, des blessures possibles ; leur sang-froid et leur rapidité d'exécution ont contribué à la victoire de leur équipe ; leur intelligence elle-même a travaillé, guidant les muscles, dans le choix de la tactique à suivre ; leur sagacité leur a suggéré les offensives à pratiquer pour devenir vainqueurs. Heureux, satisfaits d'avoir dépensé l'excès de force qui fourmillait en eux, ils vont reprendre leur vie courante, le corps sain, l'esprit libre. »

J'ajouterai que le football a aussi quelque chose de très beau, d'émouvant, de passionnant, d'élégant. On dirait une sorte de billard où les boules seraient vivantes, chercheraient elles-mêmes les belles combinaisons. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus : l'habileté extraordinaire des joueurs, leur discipline ou leur adresse.

C'est en tout cas un sport où le « chiqué » n'existe pas.

FERNAND GERMAIN.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle.

PAUL GINISTY : *Mademoiselle Gogo* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Les comédiennes, principalement celles du Théâtre français et surtout celles qui y furent et l'ont quitté en claquant les portes, occupèrent de tout temps, ce livre en est une preuve nouvelle, une place singulièrement importante dans la Société, j'allais dire dans l'Etat ; ce ne serait point exagérer, car n'avons-nous pas vu, hier, une de ces dames, apportant à l'élection présidentielle le prestige de sa grâce et de sa beauté, forcer toutes les consignes et pénétrer presque au sein de l'assemblée de Versailles. Ah pourquoi fut-elle arrêlée et qui sait l'heureuse influence pour les destinées de la France qu'eût pu avoir un beau geste de Phryné, par exemple, devant ce régiment de politiciens qui en auraient oublié, pour un moment, c'est certain toutes leurs mesquines querelles et leurs basses rancunes ?

Mais je m'égaré et il ne s'agit point ici de M^{lle} Sorel, mais de la *Beaménart*, autrement dite *Mademoiselle Gogo*, la comédienne au joli rire, que Paris et Bruxelles applaudirent pendant toute la seconde moitié du XVIII^e siècle et dont M. Paul Ginisty a écrit une biographie minutieuse et solidement documentée que je vous engage à lire.

* * *

LUCIEN-VICTOR MEUNIER : *L'assomption de Madame Brossard* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Marguerite Brossard, que l'auteur a l'agaçante manie d'appeler Madame Brossard tout au long de son livre, Marguerite Brossard donc, avait pour amant, un poète d'avenir. Bien qu'entre eux la communion ne fût complète que tant qu'il s'agissait d'étreintes ou de bavardages amoureux, Pierre aimait follement sa Marguerite et la pressait de fuir avec lui. Mais, elle, peu soucieuse de quitter sa douillette existence d'honnête femme riche, trouvait très confortable de tromper ainsi son mari et son amant l'un avec l'autre. Son amour lui était, en somme, un agréable passe-temps et le demeura jusqu'au suicide de Pierre. Alors, le jour se fait en elle. Elle comprend qu'elle n'a pas assez aimé que si elle a donné à Pierre son corps et son cœur, elle lui a refusé son âme, elle l'a tué. Elle en meurt et du récit de cette agonie — quelques belles pages de sub-

tile psychologie et d'autres d'un vigoureux relief avec en plus de regrettables langueurs — se détachent toutes les bourgeoises sentimentales et incomprises qui rêvent de faire le bonheur d'un homme de génie, sans jamais avoir, plus que la Madame Brossard d'avant la « Révélation », la moindre intention de consacrer au dit génie autre chose que leurs cinq à sept heures perdues de la vie mondaine.

Chez Ollendorff.

GEORGES PIOCH : *Les Dieux chez nous* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Une idée assez jolie que celle de transposer en des scènes de la vie courante et contemporaine certains traits des légendes mythologiques, de découvrir ou plutôt de réunir dans un individu, de préférence un pauvre hère, les caractéristiques de l'un ou l'autre dieu, demi-dieu ou héros olympique. M. Georges Pioch a réalisé cette idée, et pas trop maladroitement, il faut le reconnaître.

Sous le titre des *dieux Lares*, par exemple, il nous raconte un déménagement de pauvres gens, *Vulcain* est chauffeur dans une usine électrique, nous voyons *Mars* sous les espèces d'un « bleu » ahuri par le métier militaire, *la Muse* est une dame mûre qui a posé le nu dans les autrefois, *Prométhée* c'est le citoyen Gustave Hervé enchaîné dans les géhennes de la République pour avoir exhibé le flambeau de la Vérité et ainsi de suite. Mais que de littérature dans toutes ces histoires !

* * *

ANDRÉ SALMON : *Tendres Canailles* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Avec M. André Salmon nous pénétrons dans ce monde de la basse pègre — prostituées, réfugiés slaves, artistes de la cambriole, poètes libertaires et faux monnayeurs — monde intéressant sans doute, mais que, littérairement parlant, nous commençons à connaître un peu trop. Sans remonter à Eugène Sue, en avons-nous lu, depuis quelque vingt ans, de ces romans, contes ou nouvelles dont les héros, comme ces *Tendres Canailles*, bien que vivant en marge de tout code généralement quelconque, sont gens éminemment sympathiques, parés d'un nombre incalculables de vertus. Quant aux vols, entôlages, escroqueries, coups de main, etc., etc., ce sont là peccadilles sans

importance auxquelles les contraignent d'ailleurs les injustes cruautés d'une société marâtre et incompréhensive. Bon Dieu, que tout cela est donc artificiel et, un peu moins peut-être chez M. André Salmon que chez certains autres, car il a du talent simple prétexte à faire du pittoresque facile ou à écrire des scènes pimentées et partant suggestives.

* * *

PAUL-LOUIS GARNIER : *Visages voilés* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Deux douzaines de nouvelles d'inspirations très diverses, mais d'une même écriture courte, hâchée peut-être, faite de phrases toutes simples, dépourvues d'incidentes, réduites à l'indispensable et, par là, singulièrement expressives. Ce style dérouta un peu au début, seulement comme il a le double mérite de la vigueur et de la clarté, on s'y accoutuma aisément, et ouvrir ce livre c'est se condamner à le lire jusqu'au bout, tant M. Paul-Louis Garnier a eu l'art de rendre attachants ces petits récits tantôt mélancoliques, tantôt douloureux ou amèrement ironiques.

Il excelle d'ailleurs dans l'étude de la psychologie de ces déshérités pour qui la nature fut marâtre ou dont la Société se détourne avec dégoût — souvenez-vous de *P'tit Fi*, *l'enfant sans mère* et *d'Amanda Belle de nuit* ses deux derniers romans qui l'ont classé parmi les bons écrivains de notre temps —.

* * *

ALBÉRICH-CHABROL : *La Maison des Dames* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Cécile d'Aubres et Florence, sa cadette, menaient toutes deux l'existence calme et laborieuse des femmes de science, lorsque Florence prise du goût de la fête, fait une fugue avec un amant riche qui l'installe luxueusement, puis elle passe à un autre et devient une demi-mondaine en vue, le tout au grand scandale de la sérieuse Cécile qui jure haine et guerre à l'homme et à l'amour. Vite fatiguée de la noce Florence se suicide, et Cécile s'en trouve affermie dans sa résolution de ne point vouloir aimer. Mais elle a compté sans son cœur. Après cette catastrophe, qui a jeté un triste éclat sur son nom, elle a quitté la Sorbonne pour entrer au service d'un jeune savant, chimiste distingué. Il ne faut guère être perspicace pour deviner que, pleine d'une ineffable joie, après les péripéties obligatoires, elle pardonnera à l'homme et à l'amour en la personne d'Armand Jussienne.

Tout cela n'est peut-être pas bien neuf, mais c'est gentiment raconté, avec un rien de préciosité bien féminine et cela fait un bon roman d'une sentimentalité de bon aloi.

Chez Plon-Nourrit et C^o.

GÉNÉRAL DE PIÉPAPE : *Histoire des Princes de Condé au XVIII^e siècle* (un vol. in-8 ill. à fr. 7.50). — Dans une précédente étude, le savant historien de la *Campagne de l'Est*, ce douloureux épilogue de la Défense nationale en 1871 et de la *Duchesse de Maine*, semblait avoir justifié l'opinion de la critique moderne, qui attribue à l'influence du sang des Maillé-Brézé la dégénérescence des deux premiers descendants du vainqueur de Rocroi. Le nouveau volume consacré par lui à cette illustre branche des Bourbon, qu'on put appeler, sans flatterie exagérée, la *branche de laurier*, montre que, dans l'âme des trois derniers descendants du Grand Condé, tout au contraire la gloire militaire reparait, ainsi que le sentiment de la patrie, exprimé par l'ardeur même de leur loyalisme monarchique. M. le général de Piépape a su mettre dans une belle lumière la mâle figure du Condé de l'émigration sous les ordres de qui combattirent les deux princes de son sang, ses inoubliables campagnes, soit à la guerre de Sept ans, soit pendant son long exil, qui rachetèrent avec tant d'éclat ses erreurs de sa vie privée et ses fautes politiques. De même, il a réussi à faire la part de prestige qui revient légitimement au duc de Bourbon, et à l'infortuné duc d'Enghien. Mais tout en retraçant avec un souci passionné du détail vrai de ces chapitres mouvementés de l'émigration en armes, l'historien n'a pas négligé les faits et les anecdotes qui lui ont paru de nature à éclairer la physionomie intime de ses héros.

* * *

L'année du Figaro (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Voici une innovation singulièrement heureuse, vouée, tout au moins convient-il de le vivement souhaiter, à un grand succès et qui ne tardera guère à trouver des imitateurs parmi les grands journaux parisiens. Car, à ce titre non précédé d'un nom d'auteur, vous avez deviné en ce volume, illustré de quatre dessins d'Albert Guillaume, de Forain, d'Abel Faivre et de de Losques, un recueil des événements saillants, des chrono-

riques les plus intéressantes des nouvelles les plus sensationnelles publiées par le *Figaro* au cours de l'année qui vient de se clore. L'idée sera reprise par d'autres, dis-je, mais quel journal, si répandu fût-il, pourrait faire dans sa collection de douze mois, une moisson aussi riche que celle à nous présentée par M. Gaston Calmette dans une préface où la seule énumération des collaborateurs réguliers — tous écrivains, artistes, savants, hommes d'Etat, de toute première valeur — tient deux bonnes pages! Non, le *Figaro* seul est à même de tenter pareille chose, avec la certitude du succès.

* * *

LOUIS ROCHE: *La Vie de Jean de la Fontaine* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — M. Louis Roche en parlant de La Fontaine au moment où M. Em. Faguet fait à Paris sur le célèbre fabuliste des conférences retentissantes, traite un sujet d'actualité, il nous montre le *bonhomme* au naturel, nous permet de nous approcher de lui, de le suivre à travers les mondes les plus différents, dans les phases diverses de son existence, et par suite de l'aimer en pénétrant dans l'intimité de sa pensée et de ses habitudes. Tout en parlant de son héros avec un sourire, pour se conformer à l'esprit même du grand poète, l'auteur a sans étalage de pédanterie, soigneusement élucidé les points douteux de sa biographie. L'œuvre et l'homme sont ainsi présentés au public de compagnie, se mêlant, s'expliquant, se complétant de la façon la plus originale. Pour beaucoup de lecteurs, cette monographie sera une agréable révélation. Elle sera une joie pour tous ceux qui aiment à voir revivre, en des œuvres françaises de tour et d'esprit, quelque chose de l'ancienne France.

* * *

DE LAUZAC DE LABORIE: *Spectacles et Musées* (un vol. in 18 à 5 francs). — C'est le huitième volume déjà que l'érudite historien consacre à raconter et décrire avec une minutieuse fidélité ce que fut Paris sous le régime napoléonien. L'historique du *Théâtre Français* a paru dans un des tomes précédents. Aujourd'hui nous trouvons celui des autres théâtres et spectacles qui florissaient il y a un siècle.

Une seconde partie de ce curieux ouvrage plein d'enseignements et de renseignements contient la description des musées et exposi-

tions d'art de l'époque. L'auteur profite de ces promenades qu'il nous fait faire en sa savante compagnie pour esquisser la nature des rapports du gouvernement impérial avec les principaux artistes contemporains.

Ce livre n'est pas seulement un manuel abondamment documenté, c'est un pittoresque recueil de portraits et d'anecdotes écrits d'un tour alerte et agréable. M. de Lauzac de Laborie ne manque non plus aucune occasion de mettre en évidence, avantageusement le rôle bienfaisant qu'ont eu l'empereur et son entourage administratif chaque fois qu'ils s'employèrent à favoriser l'art et les artistes français au début d'un siècle qui devait être si merveilleusement riche en talents et même en génies.

Chez Bernard Grasset.

ABEL HERMANT: *Essais de critique* (1 vol. in 18 à fr. 3.50). — La critique dramatique n'est pas uniquement, pour ces grands écrivains que ce passe-temps séduit quelquefois, un prétexte au plus éblouissant artifice de style. Ils attachent bien au récit de chaque intrigue une idée générale; mais cela ne les empêche point d'exprimer leur opinion sincère. On goûtera tout ensemble, dans les notes prises par M. Abel Hermant pendant la dernière saison théâtrale, le charme de cette franchise parfois rude, mais spirituelle toujours, et celui d'un langage pur et souple, qui atteint la familiarité sans rien quitter de son élégance. L'esquisse d'un caractère ou d'un tableau de mœurs, il n'en faut pas davantage pour assurer à ses articles une vie que n'ont déjà plus les comédies qui les inspirèrent. Et c'est encore cette grâce de la forme, cette abondance du mouvement observé ou du souvenir, qui font des études, des discours sur Balzac, Daudet, Zola, Maupassant, Paul Hervieu, Arsène Houssaye, des pages inoubliables. On ne les lira pas seulement pour savoir ce qu'un romancier de cette valeur a pensé de ses aînés ou de ses contemporains.

* * *

GASTON RIOU: *Aux Ecoutes de la France qui vient* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Que sera la France de demain? Nul ne le sait et les prophéties des esprits, les plus clair voyants pourtant, varient exactement entre elles dans la mesure où se différencient les croyances, la foi, les opinions de ceux qui

les professent. De cela nous ne pouvons trouver de meilleure preuve que dans la remarquable étude de M. Gaston Riou qui, malgré de nombreux points communs, se trouve en désaccord sur des questions importantes avec M. Emile Faguet lequel s'en explique longuement dans une introduction magistrale, digne du livre pour lequel elle est écrite. Et ce n'est pas la moindre originalité du dit livre que d'y voir auteur et préfacier opposés l'un à l'autre, ce dernier utilisant une bonne partie des cinquante pages lui réservées à discuter les idées de l'auteur, à s'inscrire en faux contre certaines d'entre elles tout en s'applaudissant de communier avec lui dans les mêmes sentiments de patriotisme ardent.

Chez Eugène Figuière et C^e

SYLVAIN ROYÉ: *L'Ame sans Miroir* (1 vol. in 18 à fr. 3.50). — Voici le premier recueil d'un très jeune poète dont le talent délicat et douloureux attirera l'attention des lettrés. On sera heureux de trouver réunis ici des poèmes dont la sincérité et la limpidité prosodique sauront mettre toute de suite en lumière le nom de leur auteur. Dans *L'Ame sans Miroir*, M. Sylvain Royé, grâce à sa sensibilité intense et son style très pur, promet d'être un des bons artistes en vers de notre génération.

* * *

JULES LEROUX: *La Muse Noire* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Séduit, comme beaucoup de poètes de notre temps par la beauté sombre et tragique des décors usiniers, des machineries titanesques, par la puissante émotion qu'inspire le spectacle des vies laborieuses et rudes des tâcherons de la mine M. Leroux a chanté en vers généreux, un peu frustes, ou farouches, mais évocateurs de ces choses et de ces gens sauvages, le monde tumultueux des modernes géhennes fécondes.

C'est un exemple éloquent de cette tendance à laquelle, un des premiers, Verhaeren sacrifia superbement, et que M. Paul André dans sa récente étude appelait significativement: Le Modernisme dans la Poésie lyrique actuelle.

Chez Bloud et C^e

PAUL JANOT: *La Chrétienne* (Une brochure in 16°). — Le commandant Philippe Sainte-

Croix Beaufort, destitué pour avoir refusé d'enfoncer les portes d'une église, s'est retiré dans ses terres et utilise ses loisirs à diriger des œuvres religieuses et notamment un groupement départemental de résistance à la nouvelle loi sur l'enseignement. Sa femme Monique l'excite dans cette guerre au gouvernement et celui-ci, pris de peur, dépêche le préfet de Philippe avec mission de lui offrir le grade de colonel en échange de sa neutralité politique. Philippe accepte, car son fils Jacques, victime de la pernicieuse éducation reçue au Lycée menace de se suicider si son père reste éloigné de l'armée. Comme cette acceptation est taxée de trahison par les gens du village, Jacques se suicide quand même. Alors Philippe rend au Préfet sa commission de colonel. Le Préfet la refuse au risque de perdre sa place et Monique prend la présidence de la Ligue des Pères de famille.

Ces trois actes sont bien un peu invraisemblables, compliqués, peu jouables, mais farcis des meilleures intentions, comme généralement l'est le théâtre social.

Chez A. Maloiné

LOUIS CARPEAUX: *Pékin qui s'en va* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Ce Pékin, c'est le vieux Pékin d'avant la République, la ville impériale, la ville aux coutumes millénaires la ville de la saleté intégrale — ce qu'elle doit être restée du reste —. M. Louis Carpeaux a étudié de très près les mœurs chinoises, il est prodigue de détails pittoresques, car il a pénétré partout, il a tout vu en homme qui sait regarder. Encore qu'il abuse de l'inversion son récit vif, animé est souvent dramatique et il n'en peut d'ailleurs être autrement quand il s'agit de cette Chine des Empereurs et des supplices d'une cruauté sons nom dont nous trouvons ici, photos à l'appui, quelques exemples horribles. Mais là n'est point évidemment l'intérêt le plus puissant de son livre. Savourez-moi le couplet suivant au sujet des Belges rencontrés à Pékin:

« ... Ils sont tous barons: j'ai connu ici
» les barons Poire, Bouton, Porte, Sucrier,
» Lapin dont les larges pieds et les puis-
» santes mains d'homme d'équipe attestaient
» la récente aristocratie ». Charmant, n'est-il pas vrai?

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



„Voilà la sante”

MEMENTO

Les Lettres.

☪ ACCUSÉ DE RÉCEPTION: Charles Henry: *Un Drame au temps de Philippe II et La Double Surprise*. — H. Van Kalken: *Quelques Pages sur la Littérature enfantine*. — Integer: *Belgique et Allemagne*. — *Le Nouveau Jardin pittoresque*. — Arnold de Suys: *L'Arc de Thessalonique et Souvenir de Voyage à Salonique*. — Stéphanie Chandler: *Wilhelm Dilthey*. — Edm. Glaesener:

Monsieur Honoré. — Sylvain Bonmariage: *A l'Ombre des Grandes Ailes*. — Louis Wilmet: *La Bruyère en jeu*.

☪ Des événements trop connus ont empêché Camille Lemonnier de donner à la *Chronique* la suite de ses *Souvenirs (Une vie d'écrivain)*. Les trois chapitres que nous publions dans la *Belgique*, sous le titre *Souvenirs littéraires*, continuent immédiatement la série parue dans la *Chronique*.

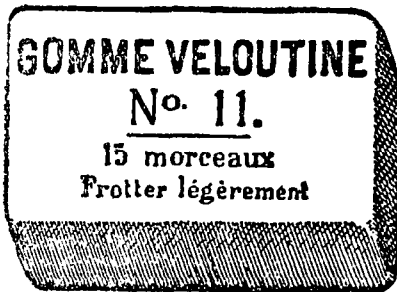
**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.**



Exigez cette marque de préférence à toute autre.

*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
enrée et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

Le journal parisien *Comœdia* de son côté a commencé la publication de la partie des souvenirs de l'auteur qui se rapportent à sa vie de Paris.

Le jury du Prix Quinquennal de Littérature française pour la période 1908-1912 vient d'être nommé. Il se compose de MM. Arthur Daxhelet, G. Doutrepoint, H. Francotte, Eugène Gilbert et Edmond Picard.

Une nouvelle revue : *Les Essais littéraires et artistiques*, qui paraît à Provins (Seine-et-Marne), accueille les œuvres des jeunes auteurs de talent désireux de se faire connaître.

On a pu voir à Bruxelles, sous le titre *Un Réprouvé*, l'annonce d'un film Pathé-Color qui n'est autre qu'un choix d'épisodes tirés d'*Un Mâle* de Camille Lemonnier. La couleur et l'effet lumineux, non moins que le tripatouillage des scènes, auront été remarqués. Enviable destinée que celle d'un livre se refusant à mourir et entré déjà dans la durée déparée aux chefs-d'œuvre. Le film, d'ailleurs, n'était qu'un accident. Mais le *Mâle* qui avait connu la fortune du livre, du théâtre et des cinémas devait en outre donner naissance au drame lyrique en 4 actes et 6 tableaux, en collaboration avec Henry Cain, dont M. Francis Casadesus, un des plus remarquables représentants de la jeune école française, a écrit la partition. Le compositeur vient de faire entendre aux Concerts Lamoureux, de Paris, les Préludes, à l'applaudissement immense des meilleurs critiques : Bruneau, Schneider, Vuillemin, Pioch, Garaud.

Un nouveau Manifeste futuriste est lancé par les disciples de M. F. T. Marinetti. Les esthètes révolutionnaires italiens ont enrôlé cette fois une Française sous leurs

bannières rouges et claquantes. C'est une poétesse que nous entendimes conférencier deux ou trois fois à Bruxelles, M^{lle} Valentine de Saint-Point, qui prend part à la farouche croisade. Elle signe le Manifeste futuriste de la Luxure.

Tudieu ! M^{lle} Valentine de Saint-Point n'y va pas de... main morte. Mettra-t-elle personnellement ses théories en pratique ? Hé ! Hé ! Pour qui a pu regarder M^{lle} de Saint-Point la perspective ne serait pas pour déplaire.

On nous déclare donc que :

« La Luxure, c'est la recherche charnelle de l'Inconnu, comme la Cérébralité en est la recherche spirituelle. La Luxure, c'est le geste de créer et c'est la création. »

« La Luxure est pour les conquérants un tribut qui leur est dû. Après une bataille où des hommes sont morts, il est normal que les victorieux, sélectionnés par la guerre, aillent, en pays conquis, jusqu'au viol pour recréer de la vie. »

« L'Art et la Guerre sont les grandes manifestations de la sensualité ; la luxure est leur fleur. Un peuple exclusivement spirituel ou un peuple exclusivement luxurieux connaîtraient la même déchéance : la stérilité. »

« La Luxure incite les Energies et déchaîne les Forces. »

« La Luxure est pour les héros, les créateurs spirituels, pour tous les dominateurs, l'exaltation magnifique de leur force ; elle est pour tout être un motif à se dépasser, dans le simple but de se sélectionner, d'être remarqué, d'être choisi, d'être élu. »

« Qu'on cesse de bafouer le Désir, cette attirance à la fois subtile et brutale de deux chairs quels que soient leurs sexes, de deux chairs qui se veulent, tendant vers l'unité. »

« La pudeur physique, essentiellement variable selon les temps et les pays, n'a que la valeur éphémère d'une vertu sociale. »

« Il faut dépouiller la luxure de tous les voiles sentimentaux qui la déforment. »

Spécialité de Découpage
et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CAR-
TONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE

Pliage et mise sous bandes
de circulaires et journaux

Maison Sainte-Marie

Fondée en 1368

Rue Pachéco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liège et Bordeaux

Médailles d'Or à l'exposition Universelle de Bruxelles
de 1810

« La Luxure est au corps ce que le but idéal est à l'esprit : la Chimère magnifique, sans cesse étreinte, jamais capturée, et que les êtres jeunes et les êtres avides, enivrés d'elle, poursuivent sans répit. »

« La Luxure est une force. »

Et allez-y !

Nous serons serviables. Voici les adresses inscrites au bas de ce manifeste qui ne comporte pas moins de trois grandes pages de texte au picrate: M^{lle} Valentine de Saint-Point habite avenue de Tourville, n° 19, à Paris, et la « Direction du Mouvement Futuriste » est Corso Venezia, 61, à Milan.

Qu'on se le dise !

* * *

Les Théâtres.

🌀 Le Comité du Théâtre belge ayant reçu communication de certains vœux formu-

lés par le Syndicat des Auteurs dramatiques, leur a donné une suite favorable.

Il s'agissait notamment d'assurer aux représentations belges, au théâtre du Parc, une publicité autrement étendue que celle, des plus restreinte, qui fut faite pour les deux premiers spectacles.

En outre l'abandon, pour cette année du moins, du projet de *Théâtre d'Application* a été décidé. Les représentations que l'on se proposait de donner sous cette forme éducative seront remplacées par une série de créations d'œuvres inédites prolongeant la série des quatre pièces primitivement organisée.

A *Baldus et Josina*, *La Maison aux Chimères* et *La Nuit de Shakespeare* succéderont en mars et avril quatre nouvelles œuvres belges en 3 ou 4 actes.

Une pièce en 1 acte, *Mirage d'Or*, a été jouée et sera reprise pour former l'appoint du prochain spectacle : *L'Apôtre* de M. P.-H. Loyson. Trois autres pièces en un acte seront ensuite mises en répétition : *L'Octave de Noël* de M. J. Van der Velden, *La Leçon du Cid* de M. F. Bodson et *Le Marchand de Regrets* de M. F. Crommelynck. Le choix du comité sera bientôt connu quant aux trois ou quatre pièces en 1 acte qu'il reste encore à monter cet hiver.

🌀 L'Alhambra, pour répondre à de nombreuses demandes du public, donnera du vendredi 14 au jeudi 20 inclus une nouvelle série de représentations du *Comte de Luxembourg* avec M^{me} Germaine Huber. La première de *Rêve de Valse* est fixée au vendredi 21.

🌀 Les journaux de Paris nous apportent la nouvelle du succès remporté le 12 février au Gymnase par la pièce nouvelle de MM. Fonson et Wicheler : *La Demoiselle de Magasin*, avec M^{lle} Delmar, MM. Jacque et Berry en tête de l'interprétation.

🌀 *Le Théâtre des Rois*. — Rappelons que c'est le 22 février, à 4 heures, que sera

UNION DU CREDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue	3	p. c.
Dépôts à deux mois	3 1/2	p. c.
Dépôts à un an	4 1/2	p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an

donnée, au profit d'œuvres charitables, à la Grande-Harmonie, l'audition d'œuvres dues à des rois et princes de tous les temps. Le clou sera la représentation, par le corps de ballet de la Monnaie, de *La Merlaison*, le ballet de Louis XIII, dansé en 1635 à Chantilly.

Places chez les dames patronesses, à la Grande-Harmonie et chez Breitkopf et Haertel.

* * *

Les Concerts.

🎻 *Concerts Ysaye.* — Voici le très intéressant programme du premier concert extraordinaire (festival Wagner) qui aura lieu au Théâtre de l'Alhambra, le dimanche 23 février prochain, à 2 h. 1/2, sous la direction de M. Otto Lohse, chef d'orchestre de l'opéra de Leipzig, et avec le concours de M^{me} Frances Rose, cantatrice de l'Opéra Royal de

Berlin, et de M. Henri Hensel, ténor, du Théâtre de Bayreuth et du Metropolitan Opera de New-York :

1. Ouverture du *Vaisseau Fantôme*; 2. *Tristan et Yseult*: a) Prélude; b) Mort d'Yseult (M^{me} Frances Rose); 3. *Le Crépuscule des Dieux*: a) Voyage au Rhin; b) Récit et Mort de Siegfried (M. Henri Hensel); c) Marche funèbre; 4. Prélude de Parsifal; 5. Duo du 1^{er} acte de *La Walkyrie* (M^{me} Frances Rose et M. Henri Hensel); 6. Ouverture de *Tannhäuser*.

Répétition générale, même salle, samedi 22 février, à 2 h. 1/2.

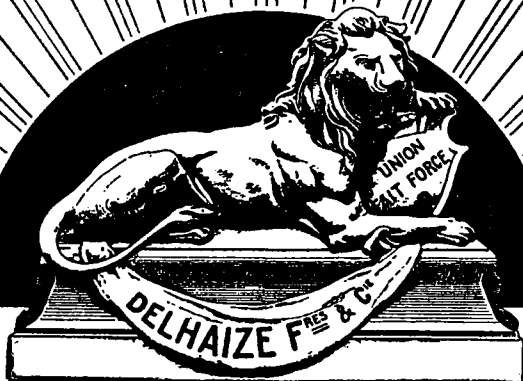
Location à la Maison Breitkopf.

🎻 M. Theo Ysaye travaille à une partition inspirée du *Brand* d'Ibsen.

🎻 *Récital Brock.* — Programme particulièrement intéressant pour le récital annoncé pour le mardi 18 février, Salle de la Grande-

DELHAIZE FRÈRES & C^{ie}

LE LION



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

Harmonie, par M^{lle} Vera Brock, une des plus justement réputées parmi les jeunes pianistes russes.

Bach, Mozart, Brahms, Chopin, Liszt et Scriabine y figurent avec un choix d'œuvres du plus haut intérêt.

Location à la Maison Schott Frères.

🎻 *Quatuor Chaumont.* — La quatrième et dernière séance de musique de chambre du Quatuor Chaumont aura lieu à la Salle Nouvelle, le mercredi 26 février, avec le concours de M. Théo Ysaye, pianiste.

Au programme: *Quatuor n° 6*, de Haydn; *Quatuor op. 59, n° 2*, de Beethoven; *Quintette avec piano, op. 20*, de Théo Ysaye (première exécution).

Location à la Maison Schott frères.

🎻 *Société Philharmonique.* — C'est la célèbre pianiste Teresa Carreno qui, ainsi que nous l'avons annoncé, célèbre cette année le cinquantième anniversaire de sa carrière de virtuose, qui participera au troisième concert de la Société Philharmonique, fixé au mercredi 19 février, Salle Patria.

Au programme: Beethoven, Schumann, Chopin et Schubert avec un choix d'œuvres qui feront valoir le talent hors pair de l'éminente artiste.

Location à la Maison Schott Frères.

🎻 *Concert Kuhner.* — Le concert annoncé pour le vendredi 21 février, Salle de la Grande-Harmonie, par le violoncelliste Jacques Kühner, avec le concours de MM. Rodolphe de Kryjanovski, ténor, du Théâtre Impérial de Saint-Petersbourg; Théo Ysaye, pianiste; Edouard Deru, violoniste, et Léon Van Hout, altiste, promet une séance de grand art.

Au programme: Trio de Lœillet; *Sonate op. 32*, de Saint-Saëns; *Sonate op. 120, n° 1* et *Quatuor op. 25 de Brahms*; mélodies de Schumann, Rachmanioff, etc.

Location à la Maison Schott frères.

La Tribune Nationale

ORGANE MILITAIRE & COLONIAL
paraissant le 1^r et le 15 de chaque mois

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :
221, Rue Louis Hap, à Bruxelles

Abonnement : 1 an, 6 francs
Prix du numéro, 25 centimes

Cette revue — absolument indépendante et sans couleur politique — accueille, sous sa responsabilité, toute idée méritant d'être écoutée ou discutée, tout avis original ayant trait à la défense de la Patrie et de sa Colonie.

Les Salons.

🎨 *La vente Eugène Smits.* — Les 7 et 8 février a eu lieu la vente des tableaux, aquarelles, dessins, eaux-fortes, composant l'atelier d'Eugène Smits, ainsi que des meubles d'atelier et objets dépendant de la succession de l'éminent artiste.

La vente a été un enseignement précieux. Tandis qu'il y a vingt ans l'on n'aurait pas acheté une pochade, un croquis, aujourd'hui les moindres ont atteint des prix fort respectables. Les prix du plus mince croquis n'ont pas été de moins de 20 francs et la plupart sont montés à 40 et 50 francs. Deux pastels ont fait 815 francs, ce qui n'est pas mal; neuf aquarelles, 803 francs; et les 120 toiles du maître ont atteint globalement le chiffre de 23,554 francs.

A un moment donné, entre MM. Khnopff et Rousseau s'élève la première lutte d'en-

AU NABAB
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES
FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 5332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

chers un peu sérieuse. Ils font monter une tête de femme à 450 francs. Le public applaudit. Une chaude dispute s'élève pour un *Diane*, étude pour celle du Musée de Bruxelles. Toussaint l'emporte à 1,200 francs sur MM. Verlant et Wouters pour le Musée et Rousseau et Le Roy. *Venise* a été acquis 1,000 francs; et *plafond pour un boudoir* est resté le record de la première vacation à 1,600 francs.

A la deuxième vacation on a vendu les tableaux modernes de maîtres divers. Le portrait d'Eug. Smits par Ricard est monté à 13,000 francs, pour le Musée de Bruxelles. Un portrait de Dame de Ch. Hermans, à 400; un Maurice Haegemans a été adjugé à V. Rousseau pour 200 francs; une toile d'Alf. Verhaeren a fait 420 francs. Il y avait, en outre, des Verdeyen, Coosemans, Artan, Taelemans, Verwée, Courtens F., Leys, et cinq autres toiles. Parmi les aquarelles un Mellery a atteint 320 francs.

En somme, la vente qui comprenait quelques beaux morceaux, mais était composée en majeure partie d'œuvres datant de la vieillesse de l'artiste, ou des moins réussies de sa carrière, a donné un total fort honorable. L'ensemble, en y comprenant pour une part infime quelques objets divers et meubles d'atelier, a produit la somme élevée de 52,869 francs.

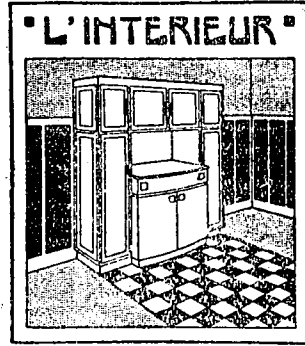
Comme on le voit le placement d'argent sur tableaux bien choisis est en train de devenir une bonne affaire à Bruxelles, à l'exemple de Paris.

🌀 *Au Musée du Cinquantenaire.* — Le Musée est dans un état d'améliorations perpétuelles. On y travaille au classement des collections et voilà qui est des mieux. Mais n'y aurait-il pas moyen d'exécuter ces améliorations sans que les innovations entraînent des déplacements considérables des objets qui furent exposés; ou même, ce qui est pis, leur disparition complète?

Les déplacements trop considérables occasionnent des pertes de temps pour celui qui se rend au Musée dans le but de vérifier quelque détail qui lui est échappé d'une œuvre d'art; que dire de la déception de celui qui ne retrouve même plus trace des objets ou photographies ou tableaux que dans un but d'étude, ou de contrôle, il venait voir!

Certes, nous savons bien que les conservateurs ont une bonne grâce infinie, pour peu que l'on s'adresse à eux, mais, d'une part, on n'a pas toujours ce temps et, d'autre part, on est disposé à se faire scrupule de les déranger.

N'y aurait-il pas moyen d'améliorer cet état de choses, évidemment très favorable au simple visiteur dont la curiosité est ainsi sans cesse alimentée de neuf, mais souvent



ART
DÉCORATION
TIF
= =
MOBI-
LIER
= =
DÉCORATION

Bruxelles : 9, rue de Namur

TÉLÉPHONE 8076

fort irritante pour celui qui se rend au Musée dans un but déterminé?

Et la course vaut la peine!

🌀 *Nos musées.* — Un de nos musées s'est enrichi d'une importante collection de dentelles. Une initiative excellente a placé près de ces dentelles des photographies de tableaux anciens, où l'on peut voir sur divers portraits l'emploi que nos pères faisaient de ces délicats ouvrages.

C'est ainsi que l'on voit le portrait de la comtesse Spencer, auquel on a ajouté cette mention: « Bonnet orné de malines, pour autant que la photographie permette de s'en assurer. »

Le portrait est de Reynold, et il appartient au duc de Devonshire.

Est-ce si loin l'Angleterre?

Et l'expression d'un tel doute sur un détail facile à contrôler n'a-t-elle pas quelque chose d'un peu naïf pour un grand musée?

🌀 *La Société Royale des Beaux-Arts,* dans son assemblée générale annuelle, a décidé qu'un hommage spécial serait rendu à la mémoire de M^{me} la Comtesse de Flandre, de MM. Acker, Smits Eug. et ter Linden, au prochain Salon de Printemps.

Ont été élus membres artistes: M. Fabry, Hellens, J. Smits, Bonnetain, P. Dom, V. Hageman, Roidot, Stevens, Swyncop, Toorop, Vogeler, Von Mehoffer, Sert, Walter Crane, Jules Lagae.

🌀 *Maurice Denis* a reçu la commande de onze panneaux de décors pour le Théâtre des Champs-Élysées.

Prochainement l'artiste commencera la décoration destinée à l'escalier de la Bibliothèque de Montréal, que lui a confiée le gouvernement canadien.

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE 117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

Le XX^e Salon de la Libre Esthétique, qui s'ouvrira au début de mars dans les galeries du Musée moderne, sera exclusivement consacré aux expressions picturales du Midi. Sites méditerranéens, fleurs, fruits, figures évoquant la Provence, le Roussillon, etc., formeront un ensemble lumineux et homogène qui ne manquera pas d'intéresser vivement les artistes et le public.

Parmi les peintres belges invités à prendre part à ce Salon figurent M^{lle} A. Boch, MM. Ch. Hermans, Van Rysselberghe, Lemmen, G. Buisse, G. Morren, A. Lantoine, E. Boch, Van den Eeckhoudt, etc. Un choix de tableaux de peintres étrangers, dont nous publierons prochainement la liste, complétera cet attrayant ensemble.

La section de sculpture groupera des œuvres inédites de M^{lle} Bender, de MM. V. Rousseau, J. Gaspar, Rik Wouters, Marcel Rau, etc.

Un Salon international de la Médaille contemporaine sera annexé à l'Exposition des Beaux-Arts de Gand. La France et l'Allemagne ont annoncé leur participation. On y verra également des œuvres de médailleurs russes et espagnols. S'adresser à M. de Witte, rue du Trône, 55, à Bruxelles.

Marcel Jefferys a ouvert une exposition de ses œuvres à Bruxelles, Galeries Giroux, — jusqu'au 20 février.

Marc Henry Meunier, aquafortiste et Léon Tombu, artiste-peintre, ont ouvert une

exposition au Cercle Artistique de Huy, — du 9 au 18 février inclus.

La Société des Artistes décorateurs ouvrira son exposition annuelle le 21 février, — jusqu'au 27 mars, — rue de Rivoli, à Paris, Pavillon de Marsan.

Le Cercle d'art *Ase ick kan* a ouvert, à Anvers, place de Meer, sa 53^e exposition, qui restera accessible jusqu'au 28 courant.

Le Concours de Rome est ouvert cette année à la peinture, et a clôturé sa liste avec 119 concurrents.

BULLETIN MENSUEL

DE

L'Institut de Sociologie Solvay

BRUXELLES

Cette publication est la seule permettant de suivre, mois par mois, le mouvement scientifique en sociologie et dans les sciences connexes.

On y trouve, en outre, les comptes-rendus des réunions périodiques des divers groupes d'études de l'Institut.

ABONNEMENT :

Belgique : 10 fr. ; Etranger : 12 fr.

Éditeurs :

MISCH et THRON, Bruxelles et Leipzig.
MARCEL RIVIÈRE, Paris.

A. VERHAEGEN

Marchand-Tailleur

79, BOULEVARD ANSPACH, 79
≡ BRUXELLES ≡

Vêtements sur mesure pour
hommes et enfants

Hautes Nouveautés Anglaises, Françaises et Belges

CONFECTION SOIGNÉE

COUPE IRRÉPROCHABLE

Grand Choix d'Imperméables Confectionnés

ET SUR MESURE

DEUIL EN 24 HEURES

☞ *La Société internationale de la Peinture à l'eau* a ouvert son exposition à Paris dans les Galeries Chainé et Simonson, du 3 au 21 février, rue Caumartin.

Plusieurs des nôtres y participent, notamment MM. Cassiers, Charlet, Alf. Delaunois, Khnopff, Marcette.

☞ *La Récolte du Houblon*, du peintre Emile Jacques, vient d'être acquise par le gouvernement belge.

☞ Prochainement ouverture à la Salle Boute de l'exposition annuelle du *Cercle d'Élan*.

☞ *Armand Rassenfosse* a été désigné pour l'exécution du diplôme qui sera décerné aux exposants à Gand.

☞ *Camille Lambert* a ouvert à Anvers, Salle Forst, place de Meir, une importante exposition de ses œuvres, jusqu'au 17 février.

☞ *La Fédération des Artistes wallons* a décidé l'organisation à Mons, dans les locaux du Musée des Beaux-Arts, rue Neuve, d'une Exposition de l'Art wallon qui s'ouvrira à l'automne prochain.

☞ Le Salon *Pour l'Art* est ouvert au Musée moderne à Bruxelles jusqu'au 2 mars.

Le peintre *James Ensor* a été invité à exposer à Pittsburg (U. S. A.) par le *Carnegie Institute*. Il exposera également sous peu à Munich.

Le peintre *Emile Baes* ouvrira une exposition de ses œuvres les plus récentes le 10 avril, *Salle Studio*, à Bruxelles.

Le peintre *Gustave-Max Stevens* expose du 13 au 23 février au Cercle Artistique et Littéraire.

* * *

A l'Étranger.

Gabrielle d'Annunzio travaille, paraît-il, à un nouvel ouvrage, intitulé *La Hache*

La marquise Arconati Visconti a fait un nouveau don d'un demi-million à la Sorbonne de Paris. Cette somme sera affectée à la création d'un Institut de Géographie, commun à la faculté des sciences et à celle des lettres.

Il vient d'être retrouvé, après cinquante ans, une symphonie de Schumann, en sol mineur. C'est une œuvre de la prime jeunesse du célèbre compositeur. Le manu-

scrit se trouvait en possession de M. Wiede, directeur des mines de Weissenborn, et la Société philharmonique de Zwickau (la ville natale de Schumann) a tout récemment exécuté cette œuvre.

Pour le mois de mai prochain, l'Allemagne prépare de grandes fêtes à l'occasion du centenaire de la naissance de Wagner. Munich fêtera tout particulièrement la mémoire du grand homme national : Le Prinz Regenten Theater organisera des représentations plus fastueuses que jamais, et, afin de les rendre accessibles à toutes les bourses (ce qui n'est généralement pas le cas) la municipalité participera aux dépenses.

La Société des Architectes de Londres a nommé une commission chargée de choisir un endroit de la ville où l'on érigera une Ecole des Beaux-Arts, sur le type de celle de Paris. Le but principal de cette institution est de développer l'originalité des élèves, en matière d'architecture.

En juillet 1913 s'ouvrira, à Rio-de-Janeiro, un Congrès des journalistes américains.

Le Théâtre d'art de Moscou a tenté une nouveauté : l'exécution de romans, sur

CHEMIN DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

L'AGENDA P. L. M. 1913

vient de faire son apparition. C'est un document des plus intéressants édité avec un soin tout particulier qui en fait une véritable publication de luxe.

Il renferme, cette année, des articles tout à fait remarquables de G. EIFFEL, G. D'ESPARBES, H. FERRAUD, L.-J. GRAS, M. LE ROUX, F. MISTRAL, N. SÉGUR et du regretté PAUL MARIÉTON; des nouvelles de G. COURTELINE, Com^t DRIANT, FRANC-NOHAIN, WILLY; des illustrations de MARCEL CAPY, HENRIOT, H.-D. NAURAC, BENJAMIN RABIER, etc., une série de cartes postales détachables, de nombreuses illustrations en simili-gravure à la plume; — il contient aussi de magnifiques hors-textes en couleurs et en simili-gravure, ...et, enfin, une valse lente pour piano : " Sur la Méditerranée ", écrite spécialement pour l'Agenda par le compositeur MAURICE PESSE.

L'Agenda P. L. M. est en vente, au prix de 1 fr. 50, à la gare de Paris-Lyon (bureau de renseignements et bibliothèques), dans les bureaux-succursales, bibliothèques et gares du réseau P. L. M., il est aussi envoyé par la poste, sur demande adressée au Service de la Publicité de la C^{ie} P. L. M. 20, boulevard Diderot, à Paris, et accompagnée de 2 fr. (mandat-poste ou timbres) pour les envois à destination de la France et de 2 fr. 50 (mandat-poste international) pour ceux à destination de l'étranger.

On le trouve également au rayon de la papeterie des Grands Magasins du Bon Marché, du Louvre, du Printemps, des Galeries Lafayette et des Trois-Quartiers à Paris.

Aux Galeries des Meubles



20, Rue de l'Hôpital, 20

A BRUXELLES

**LE PLUS GRAND CHOIX DES MEUBLES
DE TOUS STYLES ET TOUS GENRES**

la scène. Les passages dialogués y sont exécutés tels quels; les descriptions de caractères ou de situations sont lues par un acteur; puis le dialogue reprend, et ainsi de suite. Il est permis de douter de la valeur et du succès de cette idée nouvelle...

La femme auteur suédoise, Charlotte de Kaemer a laissé en mourant une somme d'un million et demi de couronnes, environ, et l'a destinée à la fondation d'un prix national de littérature, prix qui sera d'environ cinquante mille couronnes par an. A la présidence du Comité chargé d'attribuer ce prix, elle a désigné le prince Eugène de Suède. Huit autres membres composeront ce Comité, parmi lesquels les deux femmes de lettres bien connues: Selma Lagerlöf (qui eut le prix Nobel) et Ellen Key. Le montant de ce prix littéraire prélevé, le revenu de la somme léguée par Charlotte de Kaemer servira encore à la publication d'une grande revue à programme féministe et pacifiste.

On est en train d'organiser, à Venise, une sorte de « Sécession » composée de jeunes artistes, dont le but est de répandre et d'acclimater en Italie les nouvelles formules d'art décoratif nées en Allemagne.

C'est, cette année, le centenaire de *L'Allemagne* de M^{me} de Staël. On connaît la grande influence littéraire et morale qu'eut cette œuvre, dont la première édition, parue à Londres, fut détruite trois ans après, sur l'ordre de Napoléon, qui jugeait le livre antipatriotique parce que les Allemands y étaient jugés avec trop de sympathie.

Sous le titre *La femme: Conférences*, a paru chez Plon, à Paris, un volume réunissant d'intéressantes conférences d'écrivains anglais sur la femme considérée sous de nombreux aspects: politique, économique, éthique, etc.

La maison Sotheby, de Londres, met en vente la bibliothèque de George Dunn, un bibliophile insigne, possesseur de précieux incunables.

Arnold Bennett, l'écrivain anglais bien connu, vient de terminer un roman nouveau, intitulé: *The Regent*.

On annonce également un nouveau roman d'Alfred Huggenberger, le paysan poète suisse: *Die Bauern Von Steig*.

Un érudit Allemand, M. Winternitz, a entrepris d'écrire une histoire de la littérature indienne. Un premier volume en a déjà paru il y a quelque temps, et, tout récemment, vient de paraître la première partie du deuxième, lequel se rapporte à la littérature bouddhiste.

En mai prochain, sera inaugurée à Leipzig une exposition internationale d'architecture et des arts s'y rattachant.

A Stuttgart, de mai à octobre, aura lieu une exposition d'art allemand, avec section internationale.

Le Prof. Julius Schwering a publié dans le *Journal de Francfort* une poésie et une nouvelle de Henri Heine, qui font partie d'œuvres de jeunesse auxquelles on n'avait pas encore, jusqu'ici, fait attention, et que Heine publia dans le *Abendzeitung* de Dresde.

Un Américain, M. Griffis, vient de publier un livre intitulé: *Belgium, the land of art*, où il décrit, pour ses compatriotes, et avec amabilité pour nous, nos villes célèbres et leur histoire.

Une idée américaine: John Benyon, éditeur et publiciste, présentera au Congrès de Washington un projet de loi, laquelle obligerait les dames à porter

exclusivement des chapeaux en aluminium, fournis gratuitement par l'Etat. L'auteur de ce projet véritablement génial espère, de cette façon, arrêter les progrès exagérés du luxe américain, et canaliser vers un but plus utile le torrent des millions de dollars que l'on gaspille chez les modistes

☛ Voici qui pourra peut-être contribuer à éclaircir un mystère dont notre compatriote, M. Demblon, s'est occupé avec amour :

« Shakespeare est-il bien Shakespeare? »...

On vient, en effet, de découvrir dans un vieux cimetière d'un village américain de la Virginie, une pierre tombale portant l'inscription suivante :

« Ci-gît Edward Heldon, né à Bedfordshire, en Angleterre, en l'an 1542 de Notre-Seigneur. Il fut contemporain de William Shakespeare et, à l'enterrement de ce dernier, il tint le cordon du poêle. Il mourut en 1618, après une brève maladie, à l'âge de 76 ans. »

BANQUE INTERNATIONALE

DE BRUXELLES

Société Anonyme, 27, avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.

Comptes. — Joints.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

COMPTES DE QUINZAINE

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27

Téléphones : A 3870, 3903, 6739, 8056

ou à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

L'EXPANSION BELGE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

*Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artis-
tique, sportive* ○ ○ ○ ○ ○ ○



CHAQUE FASCICULE

comporte plus de 100 pages abondamment illustrées

Prix du Numéro : 1 Franc

ABONNEMENTS :

Belgique 12 francs

Étranger 15 francs

4, Rue de Berlaimont, BRUXELLES

Sommaires des derniers numéros
de la BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

15 DÉCEMBRE 1912

- Arnold Goffin :** *La Flandre en Italie au XVI^e siècle.*
Edouard Ned : *Zik et Zoque.*
Léopold Courouble : *Madère.*
Adrien de Prémorel : *Poèmes.*
Iwan Gilkin : *Le Théâtre belge.*
Arthur De Rudder : *Un Dramaturge italien : M. Enrico Butti.*
Maurice Gauchez : *André Savignon ; M^{me} Jacques Morel.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} JANVIER 1913

- Emile Tibbaut :** *La Désertion rurale.*
Gustave Van Zype : *Eugène Smits.*
Georges Ramaekers : *La Châsse de Brabant.*
Arnold Goffin : *La Flandre en Italie au XVI^e siècle.*
Auguste Vierset : *Le Nouvel An.*
Arthur De Rudder : *Un Lazarille moderne ; Le Cas Georges Brandès.*
Maurice Gauchez : *Edgar Degas ; Thomas Vinçotte.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 JANVIER 1913

- Emile Verhaeren :** *La Rencontre.*
Marius Renard : *L'Enseignement économique en Belgique.*
Maxime Gorki : *Légende (trad. Clepner).*
Henri Liebrecht : *In Memoriam... (F.-C. Morisseaux).*
Iwan Gilkin : *Shakespeare n'est pas Shakespeare.*
Arthur De Rudder : *A propos d'un Drame islandais.*
Maurice Gauchez : *Edouard Detaille ; — Henry Kistmaeckers ; — Franz Hellens.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} FÉVRIER 1913

- Jules Kaden :** *La Littérature polonaise au point de vue national.*
Charles Gheude : *Les trois Pucelles.*
Emile-E. Piers : *En passant par Canterbury.*
R.-E. Mélot : *Sonnets.*
Georges Cornet : *Poèmes familiers.*
Auguste Vierset : *Le Procès de la Civilisation.*
Arthur De Rudder : *Le Burg Theater.*
Maurice Gauchez : *Guillaume Charlier ; Raoul Gensburg.*

Chroniques de la Quinzaine.

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE ILLUSTRÉE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Emile Royer	<i>La Part de Responsabilité de la Belgique</i>	
<small>Membre de la Chambre des Représentants</small>	<i>dans la crise internationale</i>	381
Sylvain Bonmariage	<i>Sonia</i>	401
Henri Glaesener	<i>Jeunesse d'Ame</i>	409

A travers la Quinzaine :

Auguste Vierset : *Les Faits et les Idées*, 419. — **Arthur De Rudder** : *Les Peuples et la Vie*, 426. — **Maurice Gauchez** : *Les Vivants et les Morts*, 431. — **Léon Tricot** : *Les Gens de Paris*, 435. — **Arthur Daxhelet** : *La Prose et les Vers*, 444. — **Paul André** : *Le Drame et l'Opéra*, 448. — **Eugène Georges** : *Les Orchestres et les Virtuoses*, 455. — **Ray Nyst** : *Les Salons et les Ateliers*, 457. — **Fernand Germain** : *Les Champions et les Records*, 465.

Memento, Bibliographie.

Illustrations de : **Henri Anspach**, **M. du Monceau**, **Oscar Liedel**, **Pieter Stobbaert**, **Valentinelli**.

PRIX DU NUMÉRO

Belgique : 60 centimes | Étranger : 75 centimes

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois en fascicules illustrés d'environ 100 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

ROBERT-E. MÉLOT



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois
BELGIQUE.	12 fr.	7 fr.
ÉTRANGER	15 fr.	9 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées ;

Pour la rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles. Téléph. A. 8775

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Bruxelles. Tél. A. 721

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

a publié ou publiera les
articles politiques suivants :

1^{er} Janvier 1913 :

La Désertion rurale.

par M. Emile Tibbaut,

Membre de la Chambre des Représentants ;

1^{er} Mars 1913 :

La part de responsabilité de la Belgique dans la Crise Internationale.

par M. Emile Royer,

Membre de la Chambre des Représentants ;

1^{er} Avril 1913 :

Un Grand Parlement : Le Congrès National.

par M. Paul Hymans,

Membre de la Chambre des Représentants ;

1^{er} Mai 1913 :

L'Evolution des Partis et des Hommes politiques en Belgique.

par M. Léon Théodor,

Membre de la Chambre des Représentants.

LA PART DE RESPONSABILITÉ DE LA BELGIQUE DANS LA CRISE INTERNATIONALE

C'est une opinion devenue presque banale, que la France porte une grande part de responsabilité dans la crise internationale où nous vivons angoissés depuis de longs mois. La guerre italo-turque a été le signal de la guerre des Balkans, et jamais l'Italie n'eût osé jeter son dévolu sur la Tripolitaine et s'en emparer sans pouvoir couvrir du moindre prétexte son acte de brigandage, si la France ne lui avait donné l'exemple en s'appropriant le Maroc.

L'acte d'Algésiras avait fait du Maroc une colonie plus ou moins internationale.

Cette internationalisation avait été voulue par l'Allemagne, qui l'eût souhaitée plus complète. Tandis qu'après ses accords de 1904 avec l'Angleterre et avec l'Espagne, la France s'efforçait de prendre possession du Maroc, de le « tunisifier », comme on l'a dit à l'époque, notamment en imposant au Sultan « un ensemble de réformes propres à remédier à la situation troublée de son empire », Guillaume II jugea nécessaire d'aller se promener en Méditerranée, de débarquer à Tanger et de tenir au Sultan le petit discours que voici :

« C'est au Sultan, en sa qualité de souverain indépendant, que
» je fais aujourd'hui ma visite. J'espère que sous la souveraineté du
» Sultan, un Maroc libre restera ouvert à la concurrence pacifique
» de toutes les nations, sans monopole et sans annexion, sur le pied
» d'une égalité absolue. Ma visite à Tanger a eu pour but de faire
» savoir que je suis décidé à faire tout ce qui est en mon pouvoir
» pour sauvegarder efficacement les intérêts de l'Allemagne au
» Maroc, puisque je considère le Sultan comme souverain absolu-
» ment libre. C'est avec lui que je veux m'entendre sur les moyens
» propres à sauvegarder ces intérêts. Quant aux réformes que le
» Sultan a l'intention de faire, il me semble qu'il faut procéder
» avec beaucoup de précaution, en tenant compte des sentiments
» religieux de la population pour que l'ordre public ne soit pas
» troublé ».

Ainsi « pistonnée », Sa Majesté Chérifienne faisait connaître bientôt au gouvernement de la République qu'au

sujet des réformes projetées, elle désirait prendre l'avis des puissances étrangères et les inviter, à cet effet, à se réunir en conférence internationale (30 mai 1905).

Après un long mois de « conversation » peu cordiale avec l'Allemagne, la France accepta de se rendre à la conférence. Il était entendu que les travaux de celle-ci seraient basés sur ce triple principe :

« Souveraineté et indépendance du Sultan;

« Intégrité de son empire;

« Liberté économique sans aucune inégalité. »

Malheureusement, la France n'abandonnait pas le projet qu'avaient formé ses financiers de posséder un vaste empire Nord-Africain. « Les intérêts privés de tous ceux qui désiraient exploiter un Maroc française, poussaient à cette solution », écrivait récemment M. Félicien Challaye dans la *Revue de Paris*. (1)

Ce n'était en réalité que contrainte et forcée, et non sans arrière-pensée, que la France avait admis le triple principe ci-dessus rappelé, et elle avait réussi d'ailleurs à l'entamer en faisant admettre cet autre principe :

« Reconnaissance de la situation faite à la France au Maroc par la contiguïté, sur une vaste étendue, de l'Algérie et de l'empire chérifien, et par les relations particulières qui en résultent entrent les deux pays limitrophes, ainsi que par l'intérêt spécial qui s'ensuit pour la France à ce que l'ordre règne dans l'empire chérifien ».

L'Espagne devait de son côté se prévaloir d'une situation spéciale qu'elle faisait découler notamment de « ses droits historiques » sur le Maroc.

* * *

Néanmoins l'acte d'Algésiras auquel aboutit la conférence qui dura du 15 janvier au 7 avril 1906, a très nettement le caractère d'une constitution de colonie internationale.

Avant tout, il consacre le « le principe de la porte ouverte », qui loyalement et intégralement respecté, serait l'internationalisation même.

Le chapitre premier de l'acte d'Agésiras est relatif à l'organisation de la police.

(1) M. Von Kinderlen Waechter et l'affaire d'Agadir, *Revue de Paris*, du 1^{er} février 1913.

Cette organisation était confiée à des officiers et sous-officiers instructeurs espagnols et français (art. 3) qui prêteraient pour une durée de 5 ans leur concours à la police chérifienne (art. 4).

Mais le fonctionnement de la police devait être, pendant la même période de 5 années, l'objet d'une inspection générale à confier par Sa Majesté chérifienne à un officier supérieur de l'armée suisse. Celui-ci aurait à adresser chaque année un rapport au maghzen et au corps diplomatique (art. 7 et 8).

Le chapitre II régleme l'importation et le commerce des armes de guerre pour toute l'étendue de l'empire chérifien, sauf pour la région frontière de l'Algérie et pour le Riff, où l'application du règlement sur la contrebande des armes reste respectivement l'affaire exclusive de la France et du Maroc, et de l'Espagne et du Maroc. (Art. 30).

Le chapitre III règle l'importante question de la Banque d'Etat avec privilège exclusif d'émettre des billets au porteur, remboursables à présentation, ayant force libératoire dans les caisses publiques de l'empire marocain.

La banque, constituée sous forme de société anonyme, est régie par la loi française sur la matière (art. 44). Les actions intentées contre la banque, doivent être portées devant un tribunal spécial, composé de trois magistrats consulaires et de deux assesseurs. L'appel des jugements prononcés par ce tribunal, doit être porté devant la Cour fédérale de Lausanne qui statue en dernier ressort (art. 45).

La banque est administrée par un Conseil d'administration composé d'autant de membres qu'il a été fait de parts dans le capital initial.

Tous les employés de la société sont recrutés, autant que possible, parmi les ressortissants des diverses puissances qui ont pris part à la souscription du capital.

Les administrateurs sont désignés par les groupes souscripteurs du capital (art. 50).

Chacun des établissements ci-après : Banque de l'Empire Allemand, Banque d'Angleterre, Banque d'Espagne, Banque de France, nomme avec l'agrément de son gouvernement, un censeur auprès de la Banque d'Etat du Maroc (art. 51). Ces censeurs peuvent être assimilés aux commissaires de nos sociétés anonymes.

Le capital de la banque a été divisé en autant de parts égales qu'il y a eu de parties prenantes parmi les puissances

représentées à la conférence. Toutefois deux parts égales à celles réservées à chacun des groupes souscripteurs, furent attribuées à un consortium de banques françaises en compensation de droits antérieurement acquis.

Le chapitre IV est relatif à la question fiscale et au droit pour les étrangers d'acquérir des propriétés dans toute l'étendue de l'empire chérifien. Là encore aucune inégalité n'était créée au profit de la France ni de l'Espagne. C'est au gouvernement chérifien et au corps diplomatique à Tanger que l'on confie le soin d'élaborer de commun accord les règlements nécessaires à l'établissement de nouvelles taxes. (Art. 61). Le corps diplomatique à Tanger et le gouvernement chérifien sont chargés aussi d'arrêter de commun accord le programme des travaux publics à effectuer et leur ordre de priorité.

Aux termes de l'article 66, « les adjudications publiques seront passées dans les formes et suivant les conditions générales prescrites par un règlement que le corps diplomatique à Tanger est chargé d'établir avec le représentant de Sa Majesté Chérifienne », et « le bureau de l'adjudication sera composé d'un représentant du gouvernement chérifien, de cinq délégués du corps diplomatique et de l'ingénieur nommé par le gouvernement chérifien, d'accord avec le corps diplomatique ».

L'acte porte notamment encore que l'opium et le kif continueront à faire l'objet d'un monopole au profit du gouvernement chérifien, et que le principe de l'adjudication, sans acception de nationalité, sera appliqué aux fermes concernant ce monopole (art. 72 et 75).

Enfin l'article 76 stipule que dans les cas prévus par l'acte, où le corps diplomatique sera appelé à intervenir, les décisions seront prises à la majorité des voix.

Le chapitre V régit les douanes de l'empire chérifien et la répression de la fraude et de la contrebande.

Un « Comité de Douanes », institué à Tanger, est composé d'un commissaire spécial de Sa Majesté Chérifienne, d'un membre du corps diplomatique ou consulaire désigné par le corps diplomatique à Tanger, et d'un délégué de la Banque d'Etat.

Le chapitre VI est relatif aux services publics et aux travaux publics.

Il proclame d'abord ce principe qu'aucun des services

publics de l'empire chérifien ne pourra être aliéné au profit d'intérêts particuliers (art. 105).

Toutefois les articles 106 à 110 ajoutent :

Art. 106. — Dans le cas où le gouvernement chérifien croirait devoir faire appel aux capitaux étrangers ou à l'industrie étrangère pour l'exploitation de services publics ou pour l'exécution de travaux publics, routes, chemins de fer, ports, télégraphes et autres, les puissances signataires se réservent de veiller à ce que l'autorité de l'Etat, sur ces grandes entreprises d'intérêt général, demeure entière.

Art. 107. — La validité des concessions qui seraient faites aux termes de l'article 106 ainsi que pour les fournitures d'Etat, sera subordonnée, dant tout l'empire chérifien, au principe de l'adjudication publique, sans acception de nationalité, pour toutes les matières qui, conformément aux règles suivies dans les législations étrangères, en comportent l'application.

Art. 108. — Le gouvernement chérifien, dès qu'il aura décidé de procéder par voie d'adjudication à l'exécution de travaux publics, en fera part au corps diplomatique; il lui communiquera, par la suite, les cahiers des charges, plans et tous les documents annexés au projet d'adjudication, de manière que les nationaux de toutes les puissances signataires puissent se rendre compte des travaux projetés et être à même d'y concourir. Un délai suffisant sera fixé à cet effet par l'avis d'adjudication.

Art. 109. — Le cahier des charges ne devra contenir, ni directement, ni indirectement, aucune condition ou disposition qui puisse porter atteinte à la libre concurrence et mettre en état d'infériorité les concurrents d'une nationalité vis-à-vis des concurrents d'une autre nationalité.

Art. 110. — Les adjudications seront passées dans les formes et suivant les conditions prescrites par un règlement que le gouvernement chérifien arrêtera avec l'assistance du corps diplomatique.

L'adjudication sera prononcée par le gouvernement chérifien en faveur du soumissionnaire qui, en se conformant aux prescriptions du cahier des charges, présentera l'offre remplissant les conditions générales les plus avantageuses.

Le chapitre septième et dernier renferme des dispositions générales qui sont sans intérêt au point de vue qui nous occupe.

* * *

La *Gazette de l'Allemagne du Nord*, commentant dès le 3 avril les résultats de la conférence d'Algésiras, écrivait

« Ni l'Allemagne ni la France n'a été victorieuse à Algésiras, » mais bien le principe international qui, en ce qui concerne le » Maroc, a reçu une confirmation nouvelle et solennelle.

» Le Maroc reste un champ libre pour la lutte économique entre
 » toutes les nations; nous reconnaissons volontiers que la France a
 » apporté son concours loyal et elle a ainsi permis à l'Allemagne et
 » à toutes les autres puissances neutres signataires de pouvoir tenir
 » compte des intérêts particuliers de la France et de l'Espagne au
 » maintien de l'ordre à l'intérieur de l'empire chérifien ».

Avec moins de netteté, le prince de Bülow disait le 5 avril 1906 au Reichstag :

« Sur un territoire si important au point de vue économique, qui
 » est indépendant et est situé sur deux grandes routes du commerce
 » du monde, la porte doit rester ouverte pour assurer la liberté de
 » la concurrence étrangère.

» Nous ne sommes pas mesquins; nous avons fait des concessions
 » sur plusieurs points de détail; mais nous avons maintenu « une
 » façon inébranlable le grand principe de la porte ouverte, qui, avec
 » celui de la défense du prestige de l'Allemagne, nous a guidés et
 » devait nous guider pendant toute l'action relative au Maroc ».

En France, l'œuvre d'internationalisation qui s'était accomplie à Algésiras, ne fut point mise en évidence. Peut-être même le ministre des affaires étrangères, M. Bourgeois, la dissimulait-il sous ces magnifiques paroles par lesquelles à la séance de la Chambre des députés du 11 avril 1906, il prétendait dégager « la haute moralité de l'œuvre d'Algésiras ».

« En parvenant à s'accorder, après de si longs et si difficiles
 » débats, sur les termes d'une transaction honorable pour tous,
 » fondée sur la raison et l'équité, toutes les puissances présentes ont
 » manifesté leur volonté de subordonner leurs vues particulières aux
 » nécessités de la bonne entente générale et d'assurer pour l'avenir
 » au monde ce calme et cette confiance que donne l'état normal des
 » relations internationales.

» C'est dans ce même esprit que le gouvernement a suivi les
 » travaux de la conférence et que la démocratie républicaine en
 » interprétera certainement les résultats.

» La France y a pu mettre à l'épreuve la solidité de ses alliances
 » et de ses amitiés, auxquelles sont venues s'adjoindre des sympathies
 » précieuses; elle puise dans cette situation des forces d'autant plus
 » grandes qu'elle entend seulement les mettre au service de la
 » civilisation, de la justice et de la paix ».

* * *

La solution des conflits de plus en plus nombreux auxquels donne lieu, entre puissances, la possession des colonies, par l'internationalisation de celles-ci, avait été entrevue longtemps avant la conférence d'Algésiras.

En 1885, l'idée de l'internationalisation avait permis de solutionner pacifiquement le problème du partage de l'Afrique centrale entre les nations se disant civilisées.

C'est à l'initiative du prince de Bismarck que fut convoquée la Conférence de Berlin. A la même époque où le « chancelier de fer » entrait dans la voie du socialisme d'Etat, il songeait certainement à régler la question des débouchés à trouver pour l'industrie de son pays, par l'internationalisation des colonies et des protectorats. Et l'on peut même se demander si le génial artisan de l'unité allemande, que n'avait point fait hésiter ni blêmir la pensée des horreurs de la guerre tandis qu'il forgeait un empire, ne s'abandonnait pas, après l'œuvre accomplie et sur le déclin de son existence de colosse redouté, à la douceur des rêves humanitaires et pacifistes.

Il pouvait le faire sans trahir sa patrie. Celle-ci était forte et respectée. C'était par la libre concurrence industrielle et commerciale, que désormais elle voulait vaincre. Et la paix coloniale dans la liberté économique ne pouvait que servir les intérêts d'un grand peuple sans colonies importantes et sans flotte.

Aussi Bismarck, dans son discours d'inauguration de la Conférence de Berlin, avait-il préconisé l'accès de l'intérieur de l'Afrique aux nations commerçantes par l'admission de leurs marchandises en franchise sur tout le littoral de l'Afrique. Il avait fait comprendre aussi que le gouvernement allemand n'était pas éloigné de proposer pour tous les fleuves africains « la liberté de navigation à tous les pavillons et la franchise de toute taxe en dehors de celles qui seraient prélevées comme rétribution pour les travaux exigés par les besoins de la navigation même ».

Mais il y eut opposition, notamment de la part du plénipotentiaire français, à ce que l'on sortit du programme de la Conférence.

Tel qu'il résulta des délibérations de celle-ci, l'acte de Berlin, comme le dit l'éditeur Arthur Rousseau dans la préface de la traduction d'un livre écrit à son sujet par Riccardo Pierantoni, « fait prévaloir l'esprit d'association sur l'idée de prépondérance ou de domination exclusive, au plus grand profit de la paix générale... La fondation de l'Etat indépendant du Congo, dit-il encore, basée sur l'association et la coopération des nations civilisées, affirme la solidarité des peuples dans le travail et le bienfait des

principes de la liberté économique, maritime, voire même de la liberté religieuse ».

* * *

Le chapitre I de l'acte de Berlin consacre la liberté du commerce et l'égalité économique entre les nations dans les territoires formant ce que l'on a dénommé depuis lors : « le bassin conventionnel du Congo ».

« Tout traitement différentiel, porte l'art. 3, est interdit à l'égard des navires comme des marchandises. »

« Toute puissance, est-il dit à l'art. 5, qui exerce ou exercera les droits de souveraineté dans les territoires susvisés, ne pourra y concéder ni monopole ni privilège d'aucune espèce en matière commerciale. »

L'art. 6 renferme des dispositions relatives à la protection des indigènes, des missionnaires et des voyageurs, ainsi qu'à la liberté religieuse.

Le chapitre II porte interdiction de la traite des esclaves.

Le chapitre III a trait à la neutralité des territoires compris dans le bassin conventionnel du Congo. Il laisse aux puissances « qui exercent ou qui exerceront les droits de souveraineté ou de protectorat sur ces territoires » la faculté de se proclamer neutres.

L'article 12 consacre pour le cas où un dissentiment sérieux s'élèverait au sujet ou dans les limites des territoires envisagés, l'obligation pour les puissances ayant adhéré à l'acte de Berlin, de recourir à la médiation d'une ou de plusieurs puissances amies.

Le chapitre IV constitue « l'acte de navigation du Congo ».

Il consacre l'internationalisation complète et absolue du grand fleuve africain.

Il organise l'application des principes que voici :

Art. 13. — La navigation du Congo, sans exception d'aucun des embranchements ni issues de ce fleuve, est et demeurera entièrement libre pour les navires marchands, en charge ou sur lest, de toutes les nations, tant pour le transport des marchandises que pour celui des voyageurs.

Dans l'exercice de cette navigation les sujets et les pavillons de toutes les nations seront traités, sous tous les rapports, sur le pied d'une parfaite égalité, tant pour la navigation directe de la pleine mer vers les ports intérieurs du Congo et vice-versa, que pour le grand et le petit cabotage ainsi que pour la batellerie sur le parcours de ce fleuve.

Art. 14. —
Pourront seuls être perçus des taxes ou droits qui auront le caractère de rétribution pour services rendus à la navigation même.

Art. 16. — Les routes, chemins de fer ou canaux latéraux qui pourront être établis dans le but spécial de suppléer à l'innavigabilité ou aux imperfections de la voie fluviale sur certaines sections du parcours du Congo, de ses affluents et des autres cours d'eau qui leur sont assimilés par l'article 15, seront considérés, en leur qualité de moyens de communication, comme des dépendances de ce fleuve et seront également ouverts au trafic de toutes les nations.

L'article 17 institue une commission internationale chargée d'assurer l'exécution des dispositions de l'acte de navigation.

Les puissances signataires de cet acte, porte-il, ainsi que celles qui y adhéreront postérieurement, pourront, en tout temps, se faire représenter dans la dite commission, chacune par un délégué. Aucun délégué ne pourra disposer de plus d'une voix, même dans le cas où il représenterait plusieurs gouvernements.

Un des soucis les plus remarquables des plénipotentiaires réunis à Berlin, fut de réserver les avantages de l'œuvre qu'ils élaboraient, aux puissances qui par la suite y adhèreraient. Ils légiféraient pour l'humanité !

Les pouvoirs conférés à la commission internationale étaient des plus étendus. Elle devait avoir notamment dans ses attributions « la désignation des travaux propres à assurer la navigabilité du Congo selon les besoins du commerce international », la perception de certains droits de navigation, la négociation d'emprunts en son propre nom, etc.

L'article 21 porte que dans l'accomplissement de sa tâche, la commission internationale pourra recourir au besoin aux bâtiments de guerre des puissances signataires de l'Acte et de celles qui y accéderont à l'avenir ».

La commission internationale du Congo devait se constituer aussitôt que cinq des puissances signataires de l'Acte auraient nommé leurs délégués.

La commission ne s'est pas constituée jusqu'ici.

Le chapitre V constitue l'« acte de navigation du Niger ».

Cet acte est basé sur les mêmes principes de liberté et d'égalité entre les nations, que celui du Congo. Mais ici l'établissement d'une commission internationale n'est pas prévu. C'est la Grande-Bretagne et la France qui s'engagent, en tant que les eaux du Niger seront sous leur

souveraineté ou leur protectorat respectifs, à appliquer les principes de la liberté de navigation énoncés à l'Acte.

Et chacune des autres puissances signataires a pris le même engagement pour le cas où elle viendrait à exercer dans l'avenir des droits de souveraineté ou de protectorat sur quelque partie des eaux du Niger.

Le chapitre VI stipule l'obligation, pour la puissance qui dorénavant prendrait possession d'un territoire sur les côtes du continent africain, situé en dehors de ses possessions antérieures, d'en adresser notification aux autres puissances signataires de l'Acte.

Enfin le chapitre VII prévoit la révision de l'Acte pour le cas où les puissances signataires voudraient y introduire d'un commun accord des modifications dont l'utilité serait démontrée par l'expérience, et la faculté — que nous avons signalée déjà — pour les puissances n'ayant pas signé l'Acte, d'y adhérer par un acte séparé.

* * *

Si l'œuvre du Congrès de Berlin s'est étendue à d'autres territoires que ceux qui forment aujourd'hui le Congo belge, c'est pourtant à ces derniers que l'on avait songé surtout en élaborant un régime colonial nouveau. Il ne faut point perdre de vue d'ailleurs que l'Etat du Congo est issu de l'association internationale africaine, qui elle-même avait pris la succession du comité d'études constitué quelque temps après que Léopold II avait convoqué à Bruxelles la Conférence géographique de 1876. Dans son discours d'inauguration qui est demeuré célèbre, le roi des Belges avait ainsi parlé :

« Ai-je besoin de dire qu'en vous conviant à Bruxelles, je n'ai pas » été guidé par des vues égoïstes. Non, Messieurs, si la Belgique » est petite, elle est heureuse et satisfaite de son sort : je n'ai pas » d'autre ambition que de la bien servir. Mais je n'irai pas jusqu'à » affirmer que je serais insensible à l'honneur qui résulterait pour » mon pays de ce qu'un progrès important dans une question qui » marquera dans notre époque, fût daté de Bruxelles ».

« Le discours royal, dit M. A.-J. Wauters, dans son *Histoire politique du Congo belge* (1), fut couvert par les applaudissements de la haute assemblée. Tous les membres

(1) A.-J. Wauters. *Histoire politique du Congo belge*. Editeur Van Fleteren, 1911.

reconnurent la possibilité de réaliser le plan qui venait d'être exposé; tous lui promirent leur concours. On résolut d'établir dans l'Afrique centrale des stations scientifiques et hospitalières ayant un caractère international; de chercher à coordonner les explorations de manière à enfermer l'inconnu dans un réseau de plus en plus serré; enfin, but final et suprême, de faire disparaître le trafic des esclaves et d'y substituer le commerce libre et régulier. »

Cependant dès 1878, le but commercial que poursuivait celui qui allait devenir le plus grand marchand de caoutchouc du monde, apparaissait dans un prospectus intitulé: *Syndicat à former pour une étude au Congo, et pour la formation éventuelle d'une société de chemin de fer en Afrique et d'une société commerciale pour le commerce du Haut-Congo.*

« Le document était confidentiel, écrit M. A.-J. Wauters. Il est suggestif et explique bien des choses. »

Mais même dans ce prospectus où se trahit l'esprit de lucre, le caractère international de l'entreprise subsiste. On y prévoit notamment la création d'une « société internationale des chemins de fer en Afrique » qui aura pour but « la construction (*sic*) d'une communication par chemins de fer et bateaux à vapeur entre le bas Congo et le haut Congo ».

C'est encore sous un prétendu but humanitaire et scientifique que Stanley, commissionné par Léopold II, dissimule ses projets, quand au mois d'août 1879 il pénètre en Afrique par l'Ouest afin de constituer sur les rives du Congo, non encore réservées à l'influence de l'une ou de l'autre puissance européenne, « une sorte de confédération nègre, qui pourrait, de sa pleine autorité, accorder des concessions à des sociétés pour la construction des travaux d'utilité publique, ou émettre des emprunts et exécuter elle-même des travaux publics ».

« Evidemment, écrit A.-J. Wauters, si l'on avait dû supposer que » ce « Comité d'études » allait finalement mettre en coupes réglées » et faire exploiter par le travail des natifs et à son profit exclusif, » les forêts à caoutchouc du Haut Congo, l'entreprise eût avorté sur » l'heure. Mais de semblables idées n'étaient alors dans l'esprit de » personne. L'œuvre ne s'appuyait que sur les bases les plus solides, » les plus morales et les plus avouables. Les idées les plus humanitaires préoccupaient avant tout ses dirigeants. Le côté politique » n'était considéré que comme une des nécessités du côté civilisateur » et le commerce était tenu, à juste titre, pour le meilleur et le plus

» rapide véhicule pour entraîner les populations indigènes vers le
 » travail, un état social supérieur et, finalement, la libération. Car
 » aussitôt que l'occupation européenne serait devenue efficace et
 » permanente, les routes par lesquelles opéraient encore les négriers
 » seraient obstruées, gardées, fermées et l'odieux trafic de l'homme,
 » traqué de toute part, serait étouffé à ses sources ».

C'est encore par sympathie pour « le but humain et généreux de l'Association internationale » que le gouvernement des Etats-Unis reconnut, le 10 avril 1884, son pavillon à l'égal de celui d'un gouvernement ami.

Le 23 avril, le gouvernement de la République Française à son tour reconnaissait les droits acquis au Congo par l'Association internationale, celle-ci s'engageant à donner à la France un droit de préférence, si elle était amenée un jour à réaliser ses possessions.

Le 17 avril 1884, le Gouvernement allemand avait soumis au gouvernement français, l'idée d'une conférence internationale, en vue de régler « dans un esprit de bonne entente mutuelle les conditions les plus favorables au développement du commerce et de la civilisation dans certaines régions de l'Afrique ».

La conférence de Berlin s'ouvrit le 15 novembre.

Elle allait rédiger le code d'une entente internationale dans le bassin conventionnel du Congo et du Niger, que nous avons ci-dessus succinctement analysé, et consacrer l'existence de l'Etat indépendant du Congo sous la souveraineté de Léopold II.

Par une lettre du colonel Strauch, secrétaire de l'Association internationale du Congo, qui était adressée au prince de Bismarck, et dont lecture fut donnée à l'avant-dernière séance du Congrès, le 23 février 1885, l'Etat du Congo notifiât à la conférence de Berlin son avènement à la vie politique internationale et la reconnaissance de son pavillon par toutes les nations, dans les termes que voici :

« La réunion et les délibérations de l'éminente assemblée qui siège à Berlin sous votre haute présidence, ont essentiellement contribué à hâter cet heureux résultat (la reconnaissance de l'Etat Indépendant du Congo). La conférence, à laquelle j'ai le devoir d'en rendre hommage, voudra bien, j'ose l'espérer, considérer l'avènement d'un pouvoir qui se donne la mission exclusive d'introduire la civilisation et le commerce au centre de l'Afrique, comme un gage de plus, des fruits que doivent produire ses importants travaux ».

L'on vit alors les représentants de toutes les puissances se lever successivement et, nouveaux rois mages, apporter

à l'Etat qui venait de naître, leur tribut de gratitude et d'hommages. Ainsi le berceau de l'Etat Indépendant du Congo fut entouré de l'amitié des peuples et de leurs espérances de rédemption sociale.

« Le monde entier, disait notamment le comte de Launay, ministre plénipotentiaire d'Italie, ne peut que témoigner de sa sympathie et de ses encouragements pour cette œuvre civilisatrice et humanitaire qui honore le XIX^e siècle, et dont les intérêts généraux de l'humanité profitent et profiteront toujours davantage ».

Remerciant pour le bambino, le comte vander Straten-Ponthos répondait ainsi :

« Les actes de la conférence constituent une mise en pratique des idées hardies et généreuses conçues par Sa Majesté. Le gouvernement et la nation belges adhéreront donc avec reconnaissance à l'œuvre élaborée par la haute assemblée et grâce à laquelle est désormais assurée l'existence du nouvel Etat, en même temps que sont posées des règles dont profiteront les intérêts généraux de l'humanité ».

Emile Banning, revenant de cette conférence de Berlin, dont il avait été l'âme, écrivait le 15 avril 1885 dans la *Revue de Belgique* :

« Il appartient à la Belgique de couronner l'édifice élevé par la conférence à Berlin ; c'est une mission honorable autant qu'inoctensive. L'assumer avec une fierté virile est une nécessité nationale au même titre qu'une convenance européenne. Le pays ne saurait décliner le rôle auquel le convient son souverain et l'assentiment des puissances, sans manquer à lui-même et s'exposer à déchoir dans l'opinion du monde. De quoi s'agit-il, au surplus ? Il n'est pas question d'acquérir une possession lointaine, entraînant les charges et les responsabilités inséparables de toute occupation souveraine.

» Une union réelle entre la Belgique et le Congo n'est plus possible : l'heure où le drapeau national aurait pu être arboré au cœur de l'Afrique est passée. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Les opinions diffèrent et nous n'entendons pas les discuter ici. Ce qui est certain, c'est qu'un Etat Indépendant se fonde, qu'il est reconnu comme tel, qu'il a son propre drapeau, ses institutions distinctes. *C'est une colonie internationale qui s'organise, mais, pour des raisons qu'il serait superflu de déduire, tout le monde y concède le premier rôle aux Belges* ».

Mais Léopold II allait trahir toutes les espérances humanitaires qu'on avait mises en lui. Il allait laisser tomber dans le sang et dans la boue, le mandat que lui avaient confié les nations pour servir la civilisation et la paix.

A partir de 1892, trompant la Belgique et le monde entier, dissimulant son œuvre abominable, corrompant les jour-

naux, accréditant d'impudentes contre-vérités par l'intermédiaire de ses secrétaires d'Etat congolais ou de ses ministres belges, il instaurait ce régime du travail forcé qu'aucune voix n'a plus défendue depuis la mort du despote, ce régime d'atrocités qui valut à l'Etat Indépendant la plus sinistre des réputations, mais par quoi le Roi-Souverain se fit une fortune de nabab, tandis que les populations indigènes étaient décimées et la colonie ruinée.

Le rapport de la commission d'enquête que Léopold II avait été contraint d'instituer sous la poussée de l'opinion publique étrangère et d'une action diplomatique non encore révélée, rendit impossible la continuation de ces lucratives horreurs.

En 1906, le Roi-Souverain commença de préparer la cession du Congo à la Belgique.

L'on eût pu renouer alors avec la tradition du Congrès de Berlin, et chercher à parfaire l'œuvre de celui-ci. Seul, Hector Denis, député socialiste de Liège, y songea. Seul, il défendit l'idée de l'internationalisation du Congo.

Emile Vandervelde, qu'animait surtout le désir d'arracher les indigènes du Congo au sort terrible que leur avait fait l'Etat Indépendant, était annexionniste. Les autres députés socialistes n'avaient au contraire qu'une préoccupation : « couper le câble » qui unissait déjà plus ou moins le Congo à la Belgique, préserver celle-ci de tous les inconvénients qu'entraîne pour la classe ouvrière de la métropole « la colonisation en régime capitaliste ».

La plupart des libéraux critiquaient surtout les conditions dans lesquelles allait se faire l'annexion. Il se trouvait d'ailleurs à droite un certain nombre de députés qui partageaient leur sentiment.

Et ce fut entre le Parlement et le Roi-Souverain une longue lutte, dont le procès dit de la succession royale nous a livré certains secrets.

Obligé de laisser disparaître l'Etat Indépendant et de renoncer par conséquent à sa souveraineté absolue, Léopold II s'efforça cependant d'en sauver ce qu'il put : « La Fondation de la Couronne » était destinée à le laisser maître d'une notable partie du Congo. Contraint d'abandonner cette étonnante « modalité » de la cession, il rusa avec le Parlement, et tandis qu'il réclamait du pays un « témoignage de gratitude », il créait successivement, avec le concours de complaisants et d'hommes de paille, la fon-

dation de Niederfulbach, la société de la Côte-d'Azur et la Société pour la conservation des Sites, afin d'y celer les biens de provenance congolaise dont il entendait régler l'emploi, même pour après son décès.

Quant aux biens de provenance congolaise dont il avait disposé pour lui-même ou pour autrui, sans doute n'en connaîtra-t-on jamais l'importance, Léopold II ayant pris soin de faire brûler tous les documents qui auraient pu renseigner à cet égard ses contemporains ou la postérité.

Evidemment l'idée de l'internationalisation du Congo ne pouvait être tenue qu'en mépris par un tel homme. L'intervention des puissances étrangères eût contrecarré tous ses projets. En Belgique, M. Renkin, alors ministre de la justice, se fit l'avocat de l'annexion telle qu'après sa renonciation à la Fondation de la Couronne, la désirait le Roi. Il en défendit toutes les conditions avec une énergie oratoire peu commune et une facilité d'affirmation qui l'amena à se tromper lourdement en plus d'une occasion et à induire la Chambre en erreur dans l'affaire dite des trente millions. Plus tard, l'erreur fut officiellement reconnue. Il reste toujours à savoir comment elle put être commise.

A côté du Roi-Souverain, les actionnaires et surtout les administrateurs des sociétés financières pourvues de concessions congolaises, étaient intéressés à la reprise du Congo par la Belgique. La plupart de ces concessions avaient été octroyées en violation manifeste de l'acte de Berlin, et l'internationalisation ne les eût point laissées subsister.

Un certain nombre de députés et de sénateurs, appartenant surtout à la droite, étaient parmi les « profiteurs ».

Dans sa masse, le peuple belge, et particulièrement le peuple des campagnes, était hostile à l'annexion. Celle-ci fut néanmoins votée en fin de compte par 83 « oui » contre 54 « non » et 9 abstentions à la Chambre, et par 63 « oui » contre 24 « non » et 11 abstentions au Sénat.

Ainsi disparaissait la colonie internationale dont parlait Emile Banning à son retour de Berlin, et se trouvait ruinée l'idée de l'internationalisation de l'Afrique centrale.

* * *

L'acte d'Algésiras devait avoir le même sort que l'acte de Berlin. Ce dernier avait été violé par l'Etat Indépendant du Congo auquel on avait en quelque sorte confié

son exécution; l'acte d'Algésiras fut sans tarder lettre morte pour le gouvernement de la République. D'ailleurs, par cela que l'acte d'Algésiras proclamait à la fois le principe de la porte ouverte et celui de l'intérêt spécial de la France, il portait en soi le germe de sa destruction. « La formule internationale, a écrit M. A. Tardieu en se plaçant au point de vue du gouvernement français (1), ne pouvait répondre aux exigences de la situation... Elle nous plaçait dans l'alternative, ou de sacrifier notre intérêt spécial pour rester sur le terrain international ou de le servir en sortant de ce terrain. Elle nous astreignait à chercher d'irréalisables conciliations entre l'action particulière, conséquence logique de nos intérêts particuliers, et l'action collective, conséquence juridique de nos engagements collectifs... La conclusion? C'était d'assouplir le régime international, de l'assouplir en le libérant de la seule opposition qui en fit contre la France une arme politique. Tel était l'objet initial de l'accord (franco-allemand) de 1909. »

Dès l'année même de l'acte d'Algésiras et dans le cours des années suivantes, la France avait pris avec ses stipulations des libertés grandes, et sous prétexte de mesures de police, elle avait poursuivi l'occupation du Maroc. Mais il est digne de remarque que l'acte d'Algésiras ne fut diplomatiquement entamé que l'année qui suivit celle de l'annexion du Congo à la Belgique. Jusque-là l'Allemagne avait été, suivant une expression de M. Tardieu, « la gardienne jalouse du régime international ». Bismarck en convoquant la Conférence de Berlin, s'était fait vingt ans avant Algésiras, ainsi que nous le rappelions ci-dessus, l'initiateur de ce régime. A partir de 1909, l'Allemagne paraît y avoir renoncé. Ses deux tentatives d'internationalisation ont échoué, sa flotte est devenue puissante, et dorénavant son effort tendra à l'agrandissement de son domaine colonial.

Au Maroc, elle cessera de défendre le principe de l'indépendance et de l'intégrité marocaines qui servait de paravent au principe de l'internationalisation. Elle songe à réclamer sa part du Maroc. Plus tard elle demandera et obtiendra des compensations; en attendant, elle tente d'organiser un « condominium franco-allemand ». Et le gouvernement français semble entrer dans ses vues.

(1) *Le Mystère d'Agadir*, pp. 5 et 6.

L'accord du 8 février 1909 porte que le gouvernement de la république française et le gouvernement impérial allemand « chercheront à associer leurs nationaux dans les affaires dont ceux-ci pourront obtenir l'entreprise ».

Les tentatives de réalisation de cet accord, telles qu'elles ont été révélées récemment par la publication d'un Livre Jaune en France (1), font apparaître la diplomatie actuelle dans toute l'horreur de ses habitudes de mensonge et de duplicité.

Quand donc la démocratie pourra-t-elle imposer à ses diplomates d'imiter ce personnage dont nous parle Anatole France, qui faisait de la franchise à la fois une politique et une vertu?

L'Allemagne demande à la France « d'écartier, en agissant sur le gouvernement chérifien, une concurrence stérile et nuisible », de réduire autant que possible la part faite aux adjudications, de recourir de plus en plus, dans l'intérêt de sociétés franco-allemandes, à des contrats de gré à gré avec ou sans concours. Les groupes financiers franco-allemands pourraient alors « soumissionner de grandes entreprises avec la certitude de les obtenir (2) ».

Prétention vraiment extraordinaire, écrit avec raison M. Félicien Challaye : « Qu'est-ce qu'une adjudication dont le résultat est ainsi, dans tous les cas, connu d'avance ? Que devient, dans le système recommandé par l'Allemagne, le principe de l'égalité économique posé à Algésiras ? »

Pourtant, M. Cruppi, qui vient de remplacer M. Pichon au quai d'Orsay, propose l'étonnante formule que voici :

« Le Gouvernement Impérial et le Gouvernement Français emploieront officieusement leur influence pour que, aux adjudications publiques qui auront lieu conformément à l'acte d'Algésiras pour la construction des chemins de fer et auxquelles la Société marocaine prendra vraisemblablement part, cette société obtienne la concession ».

M. von Kiderlen accepte cette formule, le chancelier de l'empire également ! Mais M. Cruppi s'avise alors que l'Angleterre pourrait en prendre ombrage. Il fait soumettre sa formule par l'ambassadeur de la République

(1) Livre Jaune, affaire du Maroc, VI, 1910-1912.

(2) Félicien Challaye. M. von Kiderlen Waechter et l'affaire d'Agadir.

Française à Londres, à sir Edward Grey. Et celui-ci fait des réserves.

Les négociations traînent en longueur. En avril 1911 s'organise l'expédition de Fez. Le 21 mai, cette ville où résidait le sultan, était censément débloquée par les troupes du général Moinier. Le 1^{er} juillet, l'ambassadeur d'Allemagne à Paris venait annoncer à M. de Selves, qui avait succédé à M. Cruppi, l'envoi du *Panther* à Agadir.

Alors s'ouvrirent ces laborieuses négociations qui allaient durer quatre mois et mettre à plusieurs reprises l'Europe occidentale à deux doigts de la guerre. C'est au cours de ces négociations que, le 26 octobre 1911, M. von Kiderlen-Waechter demanda à M. Jules Cambon, ambassadeur du gouvernement de la République à Berlin, que la France renonçât à invoquer contre l'Allemagne son droit de préemption sur le Congo belge.

Le 4 novembre 1911, fut enfin conclu le traité franco-allemand qui substituait un régime nouveau à celui qu'avait établi l'acte d'Algésiras. Au point de vue politique, l'Allemagne laissait à la France sa pleine liberté d'action au Maroc; en d'autres termes, elle reconnaissait le protectorat de la France sur le Maroc. Pourtant au point de vue économique, le principe de la « porte ouverte » était maintenu. Le traité du 4 novembre 1911 spécifie que la France sauvegardera au Maroc l'égalité économique entre les nations. Théoriquement il laisse subsister l'acte d'Algésiras, et conséquemment la Banque d'Etat et les divers comités internationaux tels qu'il les a institués. La clause relative aux adjudications est maintenue pour tous les marchés de travaux et de fournitures de l'Etat marocain. M. Denys Cochin a même soutenu à la Chambre des députés de France, et M. Méline au Sénat, qu'au lieu du Maroc franco-chérifien qu'avaient rêvé les Français, on leur offrait un Maroc qui restait complètement internationalisé.

Mais la portée pratique du traité de 1911 est d'avoir — tout au moins momentanément — débarrassé la France de « la gardienne jalouse du principe international ».

A quel prix? L'Allemagne, qui rôdait à Agadir, s'est éloignée du Maroc pour happer les 250,000 kilomètres carrés environ que la France lui offrait au Congo. On sait l'aspect menaçant qu'a pris la carte de l'Afrique centrale après cette cession. Les deux pointes que le Cameroun

allemand pousse désormais jusqu'à Bonga sur le Congo et jusqu'à Mongoumba sur l'Oubanghi, semblent former une tenaille prête à saisir le Congo belge. Et ce qui rend plus grave cette apparence cartographique, c'est l'insistance que l'Allemagne a mise à posséder ces deux points de contact avec notre colonie. « Elle les voulait, a dit M. Deschanel, à tout prix ».

Quant à la prétention qu'avait eue un instant l'Allemagne de se faire céder par la France son droit de préemption sur le Congo belge, elle put être réduite en l'article 16 du traité, à la stipulation que si le statut territorial du bassin conventionnel du Congo défini par l'acte de Berlin du 26 février 1885, venait à être modifié du fait de la France ou de l'Allemagne, celles-ci devraient en conférer non seulement entre elles, mais encore avec les autres signataires du dit acte.

CONCLUSION.

Depuis le débarquement de Guillaume II à Tanger, le ciel politique de l'Europe ne s'est rasséréiné que rarement et pour de courts instants.

La question du Maroc a fait apparaître à l'horizon les premiers de ces nuages menaçants qui depuis lors se sont accumulés sur nos têtes et qui peuvent d'un jour à l'autre se résoudre en une conflagration générale et formidable.

Elle n'a d'ailleurs point reçu de solution durable. Le traité franco-allemand a modifié l'acte d'Algésiras assez pour que la France s'en considère comme affranchie; elle en a laissé subsister juste ce qu'il faut pour que « la gardienne vigilante du régime international » reparaisse dans les eaux du Maroc quand elle le jugera bon.

Le pacifisme et l'idée de l'internationalisation des colonies et des protectorats qui lui est si intimement liée, semblent s'être en ces derniers temps considérablement affaiblis.

L'abandon de la tendance internationale dans la politique coloniale de l'Allemagne, remonte — semble-t-il — à l'année qui a suivi l'annexion du Congo à la Belgique. Et les négociations qui ont précédé le traité franco-allemand de 1911, ont révélé les convoitises des pangermanistes relativement à notre colonie. Celle-ci ne servira-t-elle pas de trophée au vainqueur de la guerre prochaine?

Je ne veux point rappeler ici les raisons économiques

qui devaient ne nous faire voir dans l'annexion du Congo qu'un avantage problématique. Ne pourrions-nous pas appliquer à notre colonie, ce que M. de Lamarzelle disait le 7 février 1912 au Sénat de France à propos du Maroc : « Entre toutes les nations qui se disputent son empire, il en est une qui sera toujours inférieure aux autres parce que, n'ayant pas plus d'avantages que les autres, elle devra cependant supporter la totalité des charges. »

Mais c'est au point de vue international que la politique annexionniste du gouvernement belge nous semble surtout devoir être néfaste au pays.

Nos hommes politiques proclament actuellement que les nations ne peuvent guère se fier aux traités qu'elles ne sont pas de taille à faire respecter. Or, la Belgique n'est pas à même de défendre une possession coloniale.

Elle pouvait au contraire, se conformant à sa destinée d'Etat neutre, créé dans l'intérêt de la paix européenne, favoriser le développement de l'œuvre humanitaire et pacifiste de la Conférence de Berlin « dont la grandeur, comme l'écrivait Hector Denis en 1908, est non seulement dans ce qu'elle a accompli, mais dans ce qu'elle renferme en puissance et que l'avenir doit dérouler et réaliser (1) ».

En 1883, tandis que de hardis voyageurs et des savants découvraient les régions du Centre de l'Afrique sous l'égide de l'Association internationale africaine, Emile de Laveleye avait écrit :

« Ce serait certes un spectacle consolant de voir les Etats, que divisent encore trop souvent des préjugés, des jalousies, des appréhensions ou des rivalités militaires, se donner la main pour travailler en commun au bien et au progrès de l'humanité ».

En nous annexant le Congo, nous avons contribué à faire évanouir ce beau rêve. Nous qui devions être un lien international, nous sommes devenus un facteur de dissolution.

Puisse notre pays ne point payer un jour de maux trop cruels la faute que nous avons ainsi commise !

EMILE ROYER,
Membre de la Chambre des Représentants.

(1) Travaux parlementaires. Séance de la Chambre du 20 août 1908. Développements d'une proposition de loi tendant à provoquer une nouvelle réunion des Puissances signataires de l'Acte de Berlin.

SONIA

M^{lle} Sonia Derichef était depuis trois ans docteur en médecine. C'était une jolie Polonaise aux yeux bleus et aux cheveux bruns, qui avait quitté son pays naguère avec l'espoir de collaborer un jour par son travail et son énergie de femme, à sa libération. Sans être anarchiste, Sonia avait en haine le gouvernement des tzars et sa tyrannie et trouvait que n'importe quel moyen était acceptable pour s'en débarrasser. Elle était juive et, par conséquent, suspecte. Elle était orpheline, indépendante, et à un âge où tant d'autres jeunes filles ne songent qu'à leur plaisir elle n'avait pas hésité de consacrer à l'étude de la médecine les quelques milliers de francs qu'elle possédait. A l'université, à l'amphithéâtre, dans les salles de garde son intelligence et sa simplicité lui avaient valu l'amitié de tout le monde et elle était peut-être la seule étudiante qui eût réussi à être très « bon garçon » tout en sauvegardant une grâce bien féminine. Comme elle se livrait à l'étude avec une conviction remarquable, ses examens furent brillants. Le professeur Le Hinglé s'intéressa à elle et, grâce à cette bienveillance, son diplôme à peine obtenu, elle gagna sa vie et put continuer à s'entourer d'un confort médiocre dont elle avait l'habitude sans en avoir le goût.

Jamais le cœur de Sonia n'avait battu d'autres joies que celles que lui avaient procuré ses études. Elle s'était passionnée à son métier. Elle avait trouvé dans cette lutte ardente et secrète, mais quotidienne et combien héroïque, contre la mort et la souffrance, une intensité qui lui plaisait. Le spectacle constant de la misère humaine à soulager lui donnait la notion de son rôle social, et en vraie intellectuelle de son pays, elle tenait à cultiver l'altruisme. Quant à l'amour, aucun sentiment n'était plus éloigné d'elle. L'amour ? Jamais, à vrai dire, elle n'y avait songé. Elle en parlait parfois, comme d'un phénomène naturel aussi fréquent et aussi curieux que l'ataxie locomotrice ou la folie. Son pessimisme lui en donnait la crainte, mais elle croyait qu'exceptionnellement il pouvait rendre heureux.

Donc, sans en ressentir l'urgence, sans en avoir l'absolu

mépris elle restait parfaitement indifférente à ce sentiment au nom duquel on commettait tous les jours des chefs-d'œuvre, des actes de courage, des mensonges et des crimes.

Cette façon d'être est commune aux femmes qui se plaisent dans la société des hommes. Mais telle, Sonia avait été aimée. Un jeune médecin, son compagnon de travail et son ami, lui avait un jour offert de l'épouser. Elle avait refusé en ne se cachant point, toutefois, d'une grande sympathie pour lui, mais tenant à sa liberté au-dessus de toute chose. Jacques Herbier — c'était le nom du jeune homme — avait continué à être son ami ; ils se voyaient tous les jours aux cliniques du docteur Le Hinglé, au chevet des malades, à la bibliothèque de la Faculté, et parfois même, le dimanche, allaient-ils ensemble à la campagne, ou passaient-ils l'après-midi chez Sonia qui en profitait pour offrir, à la Russe, le thé à quelques amis.

Jacques Herbier, tout en restant son ami, n'avait pas cessé d'aimer profondément la jeune fille qui ne s'apercevait que peu de sa mélancolie. En provincial honnête et loyal, il était convaincu qu'ils arriveraient à vivre d'une existence heureuse. La vie médicale étant tout pour l'un comme pour l'autre, aucun d'eux ne se doutait de ce que pouvait être une famille, un ménage, un foyer.

Un jour, plus triste que d'habitude, Jacques parla à son amie :

— Sonia, lui dit-il, voici deux ans que je vous aime et trois mois que je vous ai demandé d'être ma femme. Pardonnez-moi, malgré votre réponse d'alors, d'insister aujourd'hui encore... Depuis votre refus, je n'ai cessé de vivre à côté de vous et mes sentiments n'ont pas changé. Bien au contraire chaque fois que je m'approche de vous je me surprends à vous aimer davantage. Pourquoi craignez-vous tant l'amour ? Ne croyez pas qu'il enchaîne, qu'il crée des devoirs, qu'il limite la vie. Bien au contraire, dans l'existence que je vous offre il donne une force et une ferveur nouvelles, et crée de nouveaux horizons. Vous êtes seule au monde, ne l'oubliez pas... et rien n'est plus triste. C'est faute d'amour que l'on vous voit parfois morne et mélancolique. Vous me parlez de vivre votre vie. Je ne connais pas de vie qui se réalise entièrement sans aimer. Je vous le répète, je ne veux faire de

vous ni une esclave ni un être envoûté par ma pensée ou par ma volonté. Nul ne respectera davantage votre liberté, Sonia... et songez que je vous aime. »

Et Sonia répondit :

« Je vous sais, mon cher ami, le plus loyal des hommes et j'ai pour vous une estime infinie. Je ne pourrais aimer quelqu'un d'autre que vous, et je vous promets que si un jour je désire unir ma vie à une autre vie, c'est à vous que je penserai. N'ayez pas le chagrin de me reparler encore de ce qui vous attriste. Je vous promets que je vous parlerai moi-même ce jour-là... »

Jacques, à ces paroles, se sentit heureux. Ses yeux et son cœur étaient pleins d'espoir.

* * *

Sonia habitait le boulevard Montparnasse. Tous les matins elle descendait à pied, la trousse sous le bras, le boulevard St-Michel, jusqu'à l'Odéon et de là, par la rue de Tournon et le boulevard St-Germain arrivait rue de l'Université à l'Hôpital de la Charité, où elle travaillait jusqu'à midi. Depuis quelques jours, à cause des premiers rayons de soleil, elle modifiait son itinéraire, préférant traverser le Luxembourg. C'est là que, tous les jours, régulièrement, elle croisait un jeune homme très grand, très mince, à la démarche triste et à l'allure simple et correcte. De grands yeux nocturnes faisaient deux trous mystérieux dans son visage glabre et très pâle. Sonia, sans jamais lui avoir parlé, s'intéressait à lui et lorsqu'il était en retard, elle se surprenait à l'attendre humant le printemps du Luxembourg où elle découvrait mille nuances de vie qui lui étaient inconnues.

Puis le jeune homme passait, sans faire attention à elle. Sonia rougissait, reprenait le chemin de la Charité, s'absorbait dans son travail avec une ferveur inouïe. Lorsque midi venait, elle allait, ainsi qu'elle en avait l'habitude, déjeuner avec Jacques Herbier et quelques autres camarades dans un petit restaurant du boulevard St-Germain, fréquenté par beaucoup d'étudiants et de journalistes : *Les Deux Magots*. Le temps s'y passait pour elle de façon fort agréable, mais dès qu'elle se sentait seule, en proie à elle-même pendant les deux ou trois heures de liberté que

lui laissaient ses occupations, elle souffrait d'une tristesse étrange, inconnue à son âme depuis toujours. La moindre de ses pensées s'encombrait de l'image obsédante de ce jeune homme mystérieux qu'elle croisait tous les matins au Luxembourg. Elle le voyait s'avançant, nonchalant et mélancolique, regardant dans le vague avec ses grands yeux éblouis comme s'il était épris de quelque certitude ou de quelque folle et sublime utopie. Il s'approchait sans ralentir ni accélérer sa marche, dédaigneux et triste ; un moment elle espérait qu'il viendrait à elle ; mais le jeune homme la croisait sans même se retourner, et Sonia en était toute désenchantée... Elle passait de vaines heures à souffrir sans savoir pourquoi, à se demander en vain ce qui pouvait l'attirer ainsi vers ce jeune homme étrange et doux qu'elle ne connaissait point.

Ces rêveries la bouleversaient. Une force de vie, se transformant en un long désir, dans son cœur s'était ainsi lentement accumulée, dont Sonia ne se rendait compte que par l'angoisse qu'elle y mettait. Parfois, doutant d'elle-même, se sentant si faible devant la vie, elle s'en venait vers Jacques, qui restait tout interdit de la crise dont souffrait son amie. Lui-même en souffrait autant qu'elle. Il était découragé de lui poser des questions auxquelles elle ne répondait pas. Elle restait presque insensible à toutes les prévenances qu'il avait pour elle. Le spectre de son inconnu l'accablait comme une idée fixe. Tous les jours elle le voyait au Luxembourg, qui passait sans prendre garde à elle, ou qui souriait à peine ; tous les jours elle en souffrait davantage. La pauvre fille en eut des nuits d'angoisse et de folie. Elle rêvait de l'étranger.

Elle s'imaginait se promenant à son bras souriante dans des jardins où les souffles du vent très doux balançaient de molles et lourdes branches de lilas. Leurs âmes s'exhalaient très lentement dans ces parfums troublants. Ils étaient l'un et l'autre ivres de solitude et de bonheur... Elle se sentait soudain prise dans ses bras robustes qui serraient avec une brutalité délicate sa poitrine contre la sienne, et leurs deux bouches se confondaient dans un long baiser.

Et c'est à cet instant que Sonia se réveillait de son sommeil orageux. Par la fenêtre entr'ouverte la nuit fraîche entraînait dans sa chambre désespérément silencieuse. Elle

se levait, ouvrait grande cette fenêtre et s'y accoudait comme pour s'offrir tout entière à la nuit. Mais les souffles odorants de cette nuit sur Paris étaient eux-mêmes saturés d'une étrange volupté, et en fermant les yeux, Sonia se reprenait à penser à celui qu'elle croiserait le lendemain matin derrière la majestueuse bâtisse du Sénat. Alors, comme épuisée d'angoisse et de chagrin, dans les timides clartés de l'aube, elle se laissait tomber sur une chaise et pleurait de toute son âme les poings dans les yeux.

Sans qu'elle s'en doutât, Sonia souffrait d'aimer et cette fois elle était prise, désespérément prise, de tous ses sens et de tout son cœur. Elle en éprouvait d'ailleurs autant de honte que de tristesse, fuyant Jacques Herbier dont la présence était pour elle comme un remords vivant.

Un jour pourtant, rassemblant en elle-même tout ce qui lui restait de force et tout ce que le désespoir y mettait de volonté, elle voulut réaliser cette folie : Aller, décisive, vers ce jeune homme qui la méprisait, lui reprocher son attitude, lui avouer son amour.

Or donc, ce jour-là, elle sortit de chez elle plus tôt que de coutume. Elle s'assit sur un banc, à cet endroit même du Luxembourg où elle avait l'habitude de rencontrer celui qu'elle attendait. Ni la fraîcheur délicieuse du matin printanier, ni la neuve verdure des arbres, n'attirèrent son attention. Les gens qui passaient n'existaient pas pour elle. Elle souffrit longtemps de l'amoureuse longueur, des impatiences, des illusions de l'attente... elle souffrit longtemps, mais en vain. L'inconnu ne vint pas. Elle l'attendit avec désespérance, sans succès.

Le lendemain, elle n'eut pas plus de chance que la veille, et huit jours se passèrent sans qu'elle le vit.

Sonia semblait tout entière dans la plus effrayante des neurasthénies, au point que Jacques Herbier, mortellement triste et inquiet, craignit pour sa raison.

* * *

Sonia entra dans la première salle de la Charité, pendit sa toque et son manteau à une patère, et commença ses visites quotidiennes. Des malades de tout âge assis ou couchés dans leur lit y montraient, par numéro d'ordre, des visages rongés par la souffrance et la douleur. Elle

allait de l'un à l'autre donnant une instruction à l'infirmière qui la suivait, prenant des notes, consolant celui-ci, offrant un conseil à celui-là.

Sonia, elle aussi, avait changé et semblait avoir souffert. On était au commencement de l'hiver. Deux poêles ronflaient dans la salle, autour desquels les convalescents faisaient cercle.

Sur des planchettes, sur les tables de nuit des verres de lait, de vin, des bouteilles étalaient leurs couleurs diverses.

Une infirmière entra. Sonia se retourna au tintement du trousseau de clefs qui pendait à sa ceinture.

Les deux femmes échangèrent quelques mots à voix basse. Sonia se dirigea vers un lit occupé par un nouveau venu de la veille au soir.

Elle reconnut tout de suite le regard que celui-ci fixait sur elle dans l'ombre, s'arrêta comme interdite et tressaillit. Puis, rassemblant ce qui lui restait de forces, elle se maîtrisa, ausculta le malade, le questionna le plus naturellement possible, constata son mal. Jacques Herbier, d'ailleurs, vint l'aider et tous deux diagnostiquèrent une phtysie au troisième degré.

Sonia s'approcha doucement du patient, lui prodiguant des paroles consolatrices... Lui, l'écoutait les yeux grands ouverts, sans même les tourner vers elle.

— Ce jeune homme est étrange, dit Sonia à Jacques, tandis qu'ils s'en allaient.

— C'est curieux, répondit Jacques, j'ai souvent observé que la phtysie donnait aux malheureux qu'elle emporte une physionomie particulière et des regards d'un éclat inoubliable.

La fin fut rapide. Le malade toussait de plus en plus. Sonia et Jacques, pour étudier comme ils en avaient le douloureux devoir, la marche des lésions l'auscultaient parfois et le questionnaient.

Sonia n'était pas sans éviter de rencontrer les regards du jeune homme. Le chef de service, les infirmières, tout le monde s'intéressait à lui, mais le malheureux restait comme ébloui sans répondre à personne. Sonia, lorsqu'elle entrait, remarquait que le sang lui remontait parfois aux pommettes et que son regard dans lequel il semblait épuiser toutes les forces qui lui restaient s'illuminait d'une flamme mystérieuse.

La fièvre dévorait le pauvre corps. Il étouffait parfois. Le malheureux baigné de sueur demandait souvent une cuvette d'eau fraîche, y plongeait ses belles et longues mains décharnées et ses maigres bras, et faisant ruisseler l'eau claire sur sa peau moite, l'écoutait retomber dans la cuvette. La fraîcheur de cette eau, lui rendait à l'âme la fraîcheur de la vie.

Un après-midi, Sonia était de garde. Elle était à la bibliothèque quand la cloche l'appela. Une infirmière vint à sa rencontre, l'avertissant que le jeune malade crachait le sang à flots. Elle courut à lui et le trouva très pâle, presque livide, la tête brûlante, pour ainsi dire sans pouls. Elle l'examina, le soigna, demeura anxieuse à son chevet, surveillant les battements de son cœur et la respiration. Mais lui, indifférent à ce dévouement restait toujours halluciné et les yeux grands ouverts.

Le soir vint. Le malade ne reprit pas connaissance et s'éteignit doucement sans fermer les paupières.

Enfin délivrée, croyait-elle, de la fascination de ces yeux, Sonia s'éloigna et courut retrouver Jacques.

Quelques jours plus tard, dans la salle d'autopsie, vêtus de grands tabliers, Jacques et Sonia examinaient le corps du jeune homme étendu sur le marbre. Ils avaient enlevé les poumons jusqu'au larynx et considéraient le cœur avec ses gros vaisseaux béants. La rupture d'une petite artère avait rempli les poumons de sang et déterminé la mort. Sonia et Jacques se contentèrent de cette constatation fort banale. Ils se lavèrent les mains et se les essuyèrent en regardant le cadavre qu'ils avaient mutilé. Sonia fixait le mort comme en proie à un sentiment de colère et de crainte. Jacques, ne sachant que faire, observait son amie avec inquiétude...

— Venez-vous, lui dit-il ?

Mais elle, sans l'entendre, se jeta sur le mort, fit tomber le linge qui voilait la face de son cadavre, écarta les paupières. D'un coup de scalpel elle sépara l'œil de l'orbite. L'acier crissa sur les os et d'un geste circulaire, fébrilement, elle énucléa l'œil ; et fit ensuite sauter l'autre !

Puis elle les regarda ces yeux, lambeaux sanglants sur le marbre noir. Elle était enfin délivrée de leur obsession, mais ressentait plus que jamais l'effroi de s'être trouvée sans force devant leur regard. Toute terrifiée encore Sonia entraîna son ami qui la regardait comme hébété.

A quelques jours de là, la jeune fille voulut parler à Jacques Herhier :

— Mon cher Jacques, lui dit-elle, j'ai beaucoup réfléchi depuis trois mois. Vous savez ce qui avait alors été convenu entre nous. Je suis la première à vous parler, j'ai tenu ma parole...

Et au moment où dépendait de son simple assentiment tout le bonheur de sa vie, Jacques eut la vision de celle qu'il aimait, mutilant le pauvre visage du cadavre, avec des regards et des gestes de démente. Aussi murmura-t-il à peine :

— Sonia, ma chère Sonia, maintenant c'est moi qui ne pourrais plus.

SYLVAIN BONMARIAGE.

JEUNESSE D'ÂME

I.

Il semble vraiment, lorsqu'on s'avise de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les événements littéraires des derniers mois, que 1912 soit l'année aux centenaires. La France vient de célébrer, avec un éclat digne à la fois d'elle et du héros de la fête, la mémoire de Jean-Jacques Rousseau; d'autre part, nous avons vu l'Angleterre consacrer, par un hommage non moins ému, le souvenir de l'aimable et spirituel Charles Dickens; la Belgique, de son côté, a organisé des fêtes grandioses en l'honneur de son sympathique romancier Henri Conscience.

En évoquant toutes ces nobles physionomies du passé, nous sentons se mêler au légitime respect que nous éprouvons pour elles une sorte de mélancolie intime et secrète : C'est l'instabilité des choses humaines, c'est l'éphémère durée de la vie qui, nos élans d'enthousiasme une fois calmés, nous frappe plus douloureusement.

Je ne sais comment l'autre jour, en songeant aux divers écrivains dont l'œuvre, en dépit des outrages du temps, survit et survivra des siècles, je me mis à opposer dans mon esprit cette idée d'éternité de la pensée à la fragilité de la matière, et tout à coup me revint à la mémoire cette étrange définition du *temps* que nous donne Xavier de Maistre dans son *Voyage autour de ma chambre* : « Le temps, dit-il, est une punition de la pensée. » Cette phrase bizarre sur l'obscurité de laquelle l'auteur ne se fait, du reste, lui-même aucune illusion, renferme cependant, à l'examiner d'un peu plus près, un sens très raisonnable : De Maistre veut simplement dire, je crois, que le temps, en s'écoulant vite, beaucoup trop vite au gré de nos désirs, se venge sur nous de l'avoir oublié; il nous fait expier par une cruauté d'autant plus implacable qu'elle est sournoise et perfide notre indifférence momentanée à son égard.

C'est là une idée qui, certes, ne manque pas de justesse. Oui; le temps s'écoule et ne cesse de fuir devant nous, et nous n'avons hélas! aucun moyen de l'arrêter ni de

paralyser, fût-ce pour quelques minutes, son vertigineux élan.

Ce qui est plus douloureux encore à constater c'est qu'en faisant vieillir tous les objets à l'entour de nous, en imprimant sur notre corps sa marque débilitante, le despote farouche — je parle toujours du Temps — fait subir bien des fois à notre être moral et intellectuel une funeste dépression : il fait vieillir notre pensée. Loin de nous, dès lors, le généreux enthousiasme, loin de nous les nobles efforts et les héroïques tentatives ! La froide réflexion nous arrête, accumule devant nous des difficultés imaginaires, alors qu'une étincelle d'ardeur juvénile eût suffi pour nous faire briser les obstacles.

Et c'est précisément ici — nous revenons de la sorte à notre point de départ — qu'on peut remarquer une des différences les plus caractéristiques entre l'artiste et le profane : La pensée du premier est moins sujette à vieillir que celle du second. Encore que sa taille se courbe, que ses cheveux blanchissent, que ses traits nous apparaissent émaciés, presque diaphanes, l'œil, resté lumineux et profond, continue à darder au loin les lueurs mystiques du rêve. C'est que l'enthousiasme du Beau soutient et réchauffe l'artiste, son âme garde sa fraîcheur exquise et sa spontanéité juvénile ; elle conserve, intacte, la chaleureuse admiration pour tout ce qui est grand, noble et vrai ; dans son corps qui vieillit, l'âme demeure éternellement jeune et caresse toujours l'idéal d'autrefois.

* * *

Nous avons parlé tout à l'heure de Jean-Jacques Rousseau dont on vient de fêter si magnifiquement le bi-centenaire. Eh bien ! jusqu'à la vieillesse il sut maintenir cet enthousiasme, ce feu sacré, cet amour de la nature sans lesquels il n'y a pas, peut-on dire, de vrai poète lyrique. Mais ce qui lui manquait, c'était la sérénité d'humeur et d'esprit, c'était aussi la résignation devant les malheurs ou les revers de la fortune.

Charles Dickens, lui — pour reprendre les noms cités au début — fut et resta jeune d'une manière un peu différente : Si l'on ne trouve guère chez lui les accents passionnés, les envolées superbes du célèbre Genevois, il sut, d'autre part, ne se départir jamais de cet humour

plein de finesse, de cette gaieté communicative, parfois exhalante qui est une des plus précieuses prérogatives de l'adolescence.

Henri Conscience, sans être ce qu'on appelle un semeur d'idées ni un puissant psychologue, a su décrire avec un rare bonheur les joies et les plaisirs intimes du foyer domestique. Et la vieillesse ne fit point tarir sa verve.

Le plus magnifique modèle de jeunesse d'âme chez l'artiste fut peut-être Lamartine. « Vaste génie, dit F. Loise, imagination puissante unissant le charme à la grandeur, âme d'une sensibilité exquise, esprit aussi pénétrant qu'élevé, cœur noble, généreux, magnanime, caractère héroïque enfin, aussi admirable par son désintéressement que par son courage ; tel fut cet homme, idéal du poète et poète de l'idéal, une des plus grandes figures de l'humanité. »

Si les œuvres de sa vieillesse accusent parfois quelque lassitude, l'enthousiasme est loin d'avoir abandonné le poète ; il se trahit encore bien des fois en de généreux élans.

Croirait-on que Lamartine avait soixante-six ans quand il écrivit ces vers où vibre tout le souffle de la jeunesse :

*O famille! ô mystère! ô cœur de la nature
Où l'amour dilaté de toute créature
Se resserre en foyer pour couvrir des berceaux,
Goutte de sang puisée à l'artère du monde
Qui court de cœur en cœur, toujours chaude et féconde,
Et qui se ramifie en éternels ruisseaux!*

Sensibilité délicate, amour du Beau dans toutes ses manifestations, courage dans les épreuves, voilà les traits que nous soulignerons chez le suave auteur des *Harmonies*.

En effet, pour peu que nous voulions analyser ce concept de jeunesse d'âme dont nous venons de parler, nous ne tarderons pas à y démêler deux facteurs : L'un, élément presque passif, est le don même de l'enthousiasme; l'autre, principe actif, gît dans le plus ou moins d'ardeur, le plus ou moins de courage avec lequel nous remplissons la tâche proposée, en dépit des obstacles forcément échelonnés sur notre route.

Il suffit parfois du premier élément, allié au don de l'inspiration, pour être poète ; il faut à tout prix le second

pour avoir en partage la jeunesse de l'âme... Il est, en effet, des poètes qui, hélas ! ne furent jamais jeunes.

Voyez plutôt ce malheureux Byron, type étrange s'il en fut. Artiste véritable, poète de génie, il promena durant quelques années sur tous les points de l'Europe sa hautaine et dédaigneuse misanthropie ; puis après cette ironique vie de trente-six ans, il s'éteignit à Missolonghi sans avoir jamais connu la jeunesse. Pourquoi ?...

Né avec une infirmité (1) dont de cruels camarades ne cessaient de le railler, élevé durement par une mère violente et colérique, il ne savoura guère les joies sereines et naïves de l'enfance ; son humeur s'aigrit bientôt et l'instinct de révolte se développa dans cette nature fière et frondeuse. Il se mit à détester le monde et il s'en crut détesté.

C'est ainsi que nous l'entendons s'écrier un jour dans son pessimisme douloureux (*Pèlerinage de Childe-Harold*, chant I) :

*Me voici maintenant seul, dans le monde immense ;
J'ai l'Océan à parcourir !
Que me sert de pleurer, à moi, quand mon absence
N'éveillera pas un soupir ?
Mon chien seul me regrette et gémit peut-être ;
Mais, changeant bientôt à son tour,
Nourri par d'autres mains, il oubliera son maître
Qu'il mordra peut-être au retour.*

Une autre fois le poète exhale des plaintes plus amères encore (1) :

*... Dans le choc, la foule et le bruit des humains
Entendre, voir, sentir, avoir tout dans ses mains
Et marcher, fatigué du monde qui bourdonne,
Sans un cœur qui nous aime et sans trouver personne
Que l'on puisse bénir parmi tous ces flatteurs,
Troupeau vil et rampant qui fuit dans nos malheurs ;
Personne, par tendresse ou par reconnaissance,
Quand nous serons partis, qui pleure notre absence,
Qui sourit un peu moins, ne nous voyant plus là :
Voilà la solitude ; être seul, c'est cela !*

(1) On sait qu'il était pied-bot.

(1) Je suis la traduction versifiée d'Eugène Quiettant.

Pourtant Byron connut le succès... que dis-je ? il connut la gloire avec ses triomphes. Buvant à la coupe de tous les plaisirs, il ne trouva au fond qu'amertume et désenchantement.

Mais considéra-t-il jamais un but à poursuivre ? Eut-il un idéal devant les yeux ?... Non ; sa vie, trop riche d'émotions et d'aventures amoureuses, fut vide d'activité féconde. Sa mort seule entoure comme d'une auréole héroïque cette physionomie tourmentée ; car il expira pour avoir pris les armes en faveur de l'indépendance grecque.

* * *

A côté de ces poètes qui ne connaissent que l'ennui, l'on voit des artistes et des penseurs qu'une activité fiévreuse entraîne à se dépenser sans calcul et sans ménagement. Dévorés d'un zèle infatigable, acharnés à la poursuite du noble idéal qui miroite devant eux, ils s'activent à leur tâche, sans mesurer leurs forces ; ils peinent et s'épuisent prématurément. Certes, leur âme est jeune ; mais, hélas ! cette âme quitte trop tôt sa dépouille mortelle usée par le travail et l'effort persistant.

Tel est ce prodigieux Pascal dont la vie fut entièrement vouée à la science et à la religion. Ame tout à la fois ardente, contemplative et mystique, il ne connut qu'un désir, qu'une aspiration : S'élever à Dieu en étudiant de près l'univers ; du spectacle des défaillances et des misères de l'homme livré à ses propres forces en arriver à montrer la félicité de l'homme uni à son Créateur.

Il n'eut pas le temps d'achever sa tâche grandiose ; la flamme de son enthousiasme, pour avoir répandu trop d'éclat, s'éteignit trop vite. Pascal, au moment de mourir, n'avait pas quarante ans.

Il eût fallu peut-être à l'auteur des *Pensées*, dans sa vie et dans son caractère, un peu de cet harmonieux équilibre qui distingue Fénelon. L'illustre évêque sut, lui aussi, garder jusqu'à sa vieillesse — il mourut, on le sait, dans sa soixante-cinquième année — toute l'ardeur de son zèle apostolique et sa délicate fraîcheur d'inspiration. Mais il eut, lui, toujours, malgré certaines visées plus ou moins chimériques, le sens parfait de la mesure.

II

Si de l'ordre esthétique nous descendons dans le monde des réalités contingentes, ou, pour parler plus clairement, dans l'arène de la vie ordinaire et quotidienne, un coup d'œil, même superficiel, suffira pour nous convaincre que le nombre des personnes « vieilles avant l'âge » est, hélas ! bien plus considérable que le nombre de celles qui restent jeunes dans leur maturité. Abstraction faite des infortunes et des disgrâces du sort inhérentes à toute existence humaine et dont plus d'une fois, d'ailleurs, nous portons nous-mêmes la responsabilité, je crois que l'on peut distinguer deux catégories de gens que leurs dispositions morales empêchent de conserver la jeunesse d'âme : d'abord les jouisseurs, ensuite les natures timorées.

Les premiers, avides de vivre, comme ils disent, « la vie la plus large et la plus pleine », trouvent monotones et fades les joies tranquilles du foyer ; ils s'en vont au dehors et cherchent des plaisirs qui, encore qu'éphémères et souvent illusoire, présentent l'attrait du fruit défendu. Ils y trouvent quelque temps des émotions troublantes qui les fascinent et les grisent ; puis l'ennui naîtra ; ensuite le dégoût et la lassitude se feront sentir de jour en jour plus douloureusement. Ces hommes se condamnent de la sorte à une vieillesse prématurée.

Les timorés sont, certes, beaucoup moins blâmables. Animés d'excellentes intentions, souvent honnêtes et laborieux, ils n'ont d'autre tort que de trop s'alarmer devant un avenir incertain, parfois nuageux sans doute, mais ne laissant pas d'offrir plus d'une perspective riante. S'ils sont mariés et pères de famille, leurs préoccupations quotidiennes portent autant sur chacun des membres de leur famille que sur eux-mêmes. Sans qu'il y ait le moindre motif de s'alarmer, ils se posent continuellement ces questions : Ma femme ne va-t-elle pas tomber malade ? Mes enfants vont-ils garder la santé ?... Avec l'encombrement actuel des carrières, ne vais-je pas avoir des difficultés inouïes pour leur créer plus tard des positions ? Si jamais je venais à mourir, mon Dieu ! que deviendraient-ils ?

C'est ainsi qu'ils se tourmentent, se tracassent, se mettent l'esprit à la torture sans qu'il y ait péril immédiat ni même apparence lointaine de quelque malheur ; et ces

appréhensions, ces craintes obsédantes encore qu'injustifiées les font, eux aussi, vieillir avant l'âge.

J'eus l'occasion de revoir, l'autre jour, un camarade de collège que je n'avais plus rencontré depuis bien des années ; et franchement j'eus de la peine à le reconnaître, tant il me paraissait changé : Son front sillonné de rides précoces, ses joues pâles, ses cheveux presque blancs attestaient les préoccupations continuelles d'un esprit inquiet, toujours aux abois.

Apercevant sur ma table de travail un volume de Brunetière que je venais de fermer :

— Tu trouves encore le moyen de lire ? me dit-il.

— Ma foi, oui ; mes fonctions ne m'absorbent pas au point de m'enlever tout loisir.

— Moi, je n'ai plus guère le temps de suivre même de loin le mouvement intellectuel... que veux-tu ? La sécheresse des travaux bureaucratiques est si déprimante ; puis j'ai mes deux fils à placer ; ils ont respectivement quatorze et douze ans...

— Ils sont donc encore aux études ?

— Oui, ils font leurs humanités ; l'aîné est en cinquième, le second en septième. Ils sont bien jeunes, sans doute ; mais n'importe... Un jour viendra où il faudra les caser et je m'en préoccupe dès maintenant. Je vois dans toutes les administrations un si grand nombre de candidats que je m'en effraie.

— Tu as tort, me paraît-il, de te mettre martel en tête dès à présent. Tout ce que tu peux demander, c'est que tes fils s'appliquent bien.

— Ils me donnent satisfaction, certes ; mais c'est l'avenir... l'avenir qui m'inquiète. Puis j'ai toujours peur que, pour un motif ou l'autre, je ne sois retardé dans mon avancement comme fonctionnaire. Je ne vois pas de motif ; mes supérieurs n'ont aucun grief à formuler contre moi ; mais il faut toujours compter avec l'imprévu. Si mes augmentations ne venaient pas régulièrement, de quelle manière pourrai-je plus tard suffire à toutes les exigences ?

Je rassurai de mon mieux le pauvre homme ; puis notre conversation tomba sur des sujets de nature plus privée.

Un entretien que j'eus une semaine plus tard avec un vieillard de ma connaissance vint, par voie de contraste, me rappeler la rencontre dont je finis de parler.

Ce vieillard est un fonctionnaire retraité qui habite, loin du bruit des villes, une modeste et paisible maison de campagne. La situation en est d'un charme captivant et pittoresque.

Le maître de la villa m'accueillit, le sourire aux lèvres. Je fus étonné, moi qui ne l'avais plus vu depuis longtemps, de l'air de jeunesse encore robuste que respirait sa personne. Malgré sa barbe et ses cheveux blancs, sa taille demeurait droite et ferme ; ses mouvements calmes n'accusaient aucune hésitation, aucun tremblement ; l'œil surtout, au milieu de cette tête intelligente et pensive, gardait sa vivacité, sa flamme enthousiaste.

— Vous vous portez à merveille ! fis-je en le complimentant.

— C'est l'effet du caractère sans doute, répondit-il avec un sourire, les tracas et les revers ne m'ont pourtant pas ménagé ; j'ai vu mourir successivement deux de mes fils. Mais j'ai eu le courage de me résigner ; l'espoir me soutenait, et aussi la prière. C'est un avantage qu'ont les croyants sur les incrédules.

— Je suis complètement de votre avis... Mais vous vous plaisez donc encore à la lecture des poètes ? ajoutai-je en remarquant sur la table de travail de mon hôte deux volumes ouverts : *L'Enéide* de Virgile et *La Divine Comédie* de Dante.

— En effet, reprit-il, à mon âge on aime les écrivains qui rapprochent leurs lecteurs de Dieu. Virgile est à peu près chrétien déjà par ses allusions d'aspect prophétique comme par ce sentiment d'affectueuse charité qui le distingue ; Dante est le poète mystique par excellence.

Notre conversation se prolongea de la sorte une demi-heure environ. En quittant la villa de l'aimable et sympathique vieillard, j'emportai la conviction que cet homme de soixante-cinq ans était plus jeune que mon ex-camarade qui en compte trente-huit à peine !

Dans la vie pratique qui se plait, dirait-on, à nous ménager des surprises et à multiplier les contrastes, il arrive assez fréquemment que des personnes très jeunes d'âme et de caractère soient obligées par suite des liens de la parenté ou même du mariage, de cohabiter avec des gens assoiffés de jouissances mondaines, avides de plaisirs raffinés et par conséquent sujets à vieillir prématurément.

C'est là un phénomène d'une psychologie intéressante, encore que plus d'une fois douloureuse.

Vous souvient-il de la *Robe de Laine* d'Henry Bordeaux, cette œuvre d'un intérêt si palpitant et d'une émotion si communicative ? L'héroïne du récit, Raymonde, a épousé un jeune aristocrate qui, sans être précisément un jouisseur ni un homme blasé, a pourtant trop le goût des réunions mondaines et tient trop aux fêtes élégantes d'une noblesse soucieuse de son décorum pour pouvoir y renoncer et se priver du plaisir d'y exhiber sa charmante compagne. Ces réceptions d'apparat qui manquent absolument de franchise et de cordialité répugnent à la nature candide et loyale de la jeune femme ; elle s'y trouve mal à l'aise, blessée à la fois dans ses convictions et dans sa fierté native.

Car c'est une personne fière malgré sa simplicité, et pour ne pas être issue d'une souche aristocratique elle en a pourtant toutes les susceptibilités, toutes les délicatesses. Mais elle aime avant tout la vie intime et familiale où les cœurs peuvent s'épancher librement et sans contrainte ; rien n'est charmant à ses yeux comme le tête-à-tête de l'existence conjugale. Et son mari qui l'aime ne comprend pas assez tout ce qu'il y a de concentré, de délicieusement chaste et de fraîchement exquis dans cette nature d'élite. Des froissements se produisent et Raymonde souffre toujours davantage jusqu'à ce que les douleurs morales se communiquent à l'organisme, la fassent pencher, pauvre fleur trop tôt flétrie, et l'abattent implacablement.

Triste désaccord des sentiments chez des natures foncièrement généreuses !

N'y aurait-il donc aucun remède à la situation ? Aucun moyen de conserver cette jeunesse d'âme qui est si précieuse et qui pourrait, au besoin, servir de compensation à la perte obligée de la jeunesse du corps ?

Je crois que l'unique solution est dans l'amour désintéressé du Bien et du Beau. Si l'on s'habitue, dès vingt ans, à considérer le Devoir dans ce qu'il a de noble et de transcendant, non dans ce qu'il a de matériellement utile, de profitable, il y aurait beaucoup moins de ces cas de vieillesse précoce. On se laisse gagner par les idées utilitaires, par la soif de jouir, et l'on a grand tort. Rien, en effet, n'étiôle, ne flétrit l'âme comme l'abus des plaisirs.

rien ne la dessèche comme les préoccupations continuelles et les soucis constants du lucre. Cette façon froide, positive, égoïste d'envisager les choses brise prématurément tout noble essor. L'habitude de trop calculer, de trop peser le pour et le contre, quand il s'agit d'une action grande et belle, finit par nous faire renoncer à tout ce qui présente quelque péril, à tout ce qui ne promet pas un profit matériel immédiat.

Je me rappelle ici certaines considérations judicieuses que Maxime Du Camp émet dans ses *Souvenirs littéraires*. Cet écrivain distingué, lui aussi, dans la foule des humains, les affamés de plaisir et de lucre, et les travailleurs modestes et désintéressés.

« Nous voyons, dit-il, (p. 157) la grande route où se pousse la foule des ambitieux, des affamés, des jouisseurs et des aventuriers. On s'y heurte, on s'y renverse, on s'y piétine: on ne touche au but — quand on y touche — qu'à la force du poignet et à la rapidité de la course. A côté, nous apercevons le petit sentier parallèle, étroit et peu foulé où marchent les sages, les désintéressés, les amoureux de l'art que satisfait le travail et non le bruit, qui ne se lassent jamais d'apprendre et qui contemplant avec une curiosité ironique les combats dont ils sont témoins. »

Puis il en déduit, pour finir (et cette conclusion sera, si l'on veut, également la nôtre) :

« Le choix n'est pas douteux pour certains esprits que l'ambition n'a pas visités ; on prend le petit sentier et l'on n'a jamais à s'en repentir. »

HENRI GLÆSENER.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Le Règne du Cinéma.

La mode est au cinéma. Le cinéma est le roi du jour ; et son règne est de ceux qui ne semblent point devoir finir. Il flatte en effet deux passions que l'âge même n'apaise pas : la curiosité et l'amour du spectacle. Tout le monde y court, les jeunes et les vieux ; tout le monde s'y plaît, grâce à la variété du programme. Il remplace le récit de voyages, le manuel de vulgarisation scientifique, le cirque et le théâtre, le reportage illustré et le roman populaire. Il distrait, il égaie, il instruit, il émeut. Il est magicien, poète, ingénieur, vaudevilliste et dramaturge. Il évoque le passé, perpétue le présent fugitif, s'amuse à créer des visions d'avenir. Il capte tout : les formes, le mouvement, la couleur ; il révèle tout, depuis les mystères de la jungle jusqu'à ceux de la goutte d'eau ; il bouleverse tout, jusqu'aux lois physiques. Le cinéma sait tout, et ce qu'il ignore, il l'invente. Et c'est pourquoi il est aussi puissant pour le mal que pour le bien.

* * *

Jamais peut-être, depuis l'imprimerie, invention n'aura révolutionné à tel point le monde.

Certes, le chemin de fer, le steamer, l'aéroplane, le télégraphe, le téléphone ont profondément modifié les conditions de l'existence, rénové les lois de l'industrie, du commerce, de la guerre, réduit l'espace, allongé le temps, augmenté le rendement de l'activité humaine. Cinq minutes de conversation téléphonique entre Bruxelles et Paris permettent une décision qu'au temps des courriers et des diligences on n'eût pu prendre avant huit ou dix jours. Les rapides moyens de locomotion ont facilité les déplacements et ouvert l'accès des contrées les plus lointaines. Le livre à bon marché fournit au lecteur l'expli-

cation de maints phénomènes, l'initie aux progrès des sciences, à la variété des civilisations. Mais ces divers avantages équivalent en somme à une réduction de temps, de dépenses et d'effort cérébral, qui pour être fort sensible, n'en reste pas moins proportionnée à la somme de loisirs, d'argent ou d'intelligence dont on dispose.

Le cinéma, au contraire, réduit à un minimum extrême l'importance de ces facteurs. En une heure de temps, pour un prix accessible aux bourses les plus modestes, le spectateur commodément installé assistera aux phases prestigieuses du durbar de Delhi. Sans être incommodé par les moustiques ou la chaleur, il admirera les visions de l'Inde fastueuse, dont il n'eût pu jouir, naguère encore, sans dépenser une fortune.

Les plus casaniers peuvent désormais, pour quelques sous, parcourir la terre entière, des pôles à l'équateur. Le voyage dans un fauteuil est réalisé bien mieux que par le livre ou la photographie, puisque c'est la vie même, avec son naturel, son animation que le cinéma évoque aux yeux du public. Grâce au cinéma, tout le monde connaît la Suisse et ses lacs, Venise et ses gondoles, Florence et ses palais, Rome et le Colisée, la baie de Naples et Pompéi, la Corne d'or et Sainte-Sophie, et les calanches de Corse, et l'Alhambra de Grenade et les fjords norvégiens et les neiges du Spitzberg. L'œil est familiarisé avec les souks de Tunis, les villages congolais, les allées de Colombo, le quartier chinois de Shanghai ou les ruelles pittoresques de Nangasaki.

On a frémi aux dramatiques péripéties d'une chasse au tigre, d'un affût au lion, d'un harponnage de baleine; on a participé aux émois d'une course d'automobile ou d'une ascension périlleuse et connu presque l'angoissante terreur des naufragés du *Titanic* ou d'émigrants attaqués par les Sioux.

L'enfant vit les aventures des héros de Cooper et de Jules Verne à l'âge où nous nous contentions de les lire. Il peut dire, avec le poète :

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.

Au spectacle de tant de décors, de scènes, d'épisodes divers sa mémoire s'enrichit d'une documentation déconcertante. Il flâne à travers New-York ou Londres, connaît

le steppe, le toundras, la brousse et la prairie, la beauté des cyprès, des pins et des palmiers, les détails de la culture du riz, du coton, du tabac et du manioc comme s'il vivait sous les tropiques, parcourt l'usine, la houillère, la forge, la verrerie, le laminoir. Il a tout vu.

Il a vu trop de choses, dira-t-on ; et cette variété abondante doit fatalement troubler la netteté de ses souvenirs. C'est probable, c'est même certain ; mais cette confusion sera moindre en tout cas que celle que lui créerait la lecture de livres moins évocatifs et hâtivement parcourus.

Combien de voyageurs, au surplus, ne rapportent pas d'impressions plus précises que celle que laisse à l'enfant le cinéma. Celui-ci d'ailleurs n'empêche ni la lecture ni le voyage, auxquels il sert d'excitant ou de complément.

En outre, l'habitué des spectacles cinématographiques est forcément mêlé à tous les événements du jour. Les fêtes publiques, les funérailles imposantes, les grands matches sportifs, les prouesses d'aviateurs, les cortèges populaires, les folies carnavalesques, les revues militaires, les incendies, les inondations, les batailles dans les plaines de Thrace, les embuscades dans les défilés de Macédoine sont reproduits à son intention quelques jours, parfois quelques heures après le fait réel.

C'est — sous ses grands aspects ou ses petits détails familiers — toute l'histoire contemporaine qu'on évoque au jour le jour, et qu'on pourra évoquer à l'avenir aux yeux de nos arrière-neveux grâce à la conservation des films.

* * *

Et voilà un autre avantage précieux du cinéma : renseigner les générations futures sur l'époque actuelle par des documents plus précis que les livres, plus probants que des témoignages et plus vivants que des photographies.

Pour pouvoir apprécier l'importance de pareille innovation il suffit de songer au travail colossal entrepris par les savants, les philosophes, les historiens et les archéologues pour reconstituer les modes de la vie publique ou privée du temps d'Amenhotep, du roi Saül ou de Pépin le Bref, restituer aux siècles d'antan leurs caractéristiques économiques et sociales, pour rendre éloquent

le silence des ruines antiques, dévoiler certains aspects des civilisations disparues, noter leurs mœurs, leurs croyances et leurs coutumes ou résoudre le moindre problème historique. Que de vies dépensées à jeter un peu de lumière sur telle période, à préciser tel point douteux, à élucider telle énigme et à déduire laborieusement de vagues indices telle présomption qu'un autre indice détruira demain.

Imaginez un instant que le cinéma ait été connu dans l'antiquité et que des films nous aient transmis la vision exacte des splendeurs de Ninive et de Babylone, des batailles d'Alexandre ou des cérémonies religieuses des Pharaons, du siège de Troie ou de la vie carthaginoise, du drame du Golgotha ou de la mort de Roland. Que d'erreurs évitées, que de doutes écartés, que d'hypothèses qui n'eussent jamais troublé les veilles des savants! Quelles bases sûres pour nos investigations complémentaires, quel élargissement du domaine de nos recherches!

Voilà pourtant de quelles facilités pourront bénéficier nos descendants, grâce à la documentation cinématographique.

Mais,... il y a un mais!

* * *

En parcourant les chroniques si alertes et si vivantes du second volume *Au fil des jours*, de Christine, je lis ces lignes :

« Nous autres nous connaissons l'histoire par quelques récits et pas mal d'imaginations. Au fond de vérité que comporte le rapport d'un événement du passé nous ajoutons toujours, fût-ce à notre insu, une part d'interprétation, d'invention, d'enjolivement personnels. Le portrait d'un personnage de l'antiquité n'est ressemblant que pour autant que notre fantaisie se satisfasse de ce dont elle l'orne elle-même.

Allez inventer, enjoliver, orner, compléter la rigoureuse certitude de la bande de celluloid impressionné ou la cire immuable du disque parlant!

L'imagination est morte : le règne de la certitude commence. Qu'auront à faire les penseurs, à discuter les critiques, à écrire les historiens de l'avenir? Rien. L'image irréfutable parlera à leur place et personne, plus personne ne pourra la contredire. »

Quelle erreur ! Ces lignes datent de deux ans à peine, et déjà Christine ne pourrait plus les écrire. Le cinéma lui-même s'est chargé de lui donner tort.

Je laisse de côté ce fait que le cinéma, loin de supprimer la tâche des penseurs, des critiques et des historiens, l'étendra au contraire en offrant plus de matière à leurs études et à leurs spéculations, un film ayant toujours besoin d'explications et suscitant d'autant plus de commentaires qu'il sera riche en documentation.

Je ne veux parler que de la faillite prochaine de l'imagination. Or, le tort grave que l'on peut reprocher à la cinématographie, c'est précisément d'avoir recours à la collaboration quasi constante et souvent néfaste de l'imagination.

L'actualité ne suffisant pas à alimenter les spectacles, on a mis le passé en coupe réglée. Avec une ingéniosité de ressources que l'on ne peut qu'admirer on a reconstitué la journée d'un mousquetaire au Louvre sous Louis XIII, l'assassinat de Henri III, le sacre de Napoléon, les épisodes des journées de 1830. L'actualité elle-même n'est pas à l'abri du truquage. A l'aide de décors naturels ou machinés, d'accessoires appropriés, de figurants stylés et d'une savante mise en scène, on a imaginé des escarmouches anglo-boers qu'on nous a présentées comme des engagements de la guerre sud-africaine. On a réalisé le prodige de nous faire assister au naufrage du *Titanic*. Comment les historiens de l'avenir se reconnaîtront-ils dans cette collection de films vrais ou faux ? En voilà, de la besogne, et non des moins ingrate, car ici le faux sera toujours vraisemblable et malaisé à discerner, si bien qu'il faudra plus d'imagination pour débrouiller tout cela qu'il n'en a fallu pour donner le change.

L'imagination que le cinéma semblait devoir tuer y a trouvé au contraire une souplesse nouvelle et une fécondité effarante. Dans les films comiques surtout, elle pousse l'excentricité jusqu'à la démence.

Des êtres falots se démènent, se battent, s'aplatissent, traversent des murailles, sautent dans le vide, rebondissent, franchissent des portes closes, surgissent, indemnes, de dessous un écroulement de meubles, enfourchent un bourriquot rétif, jouent les Frégoli jusqu'à devenir un squelette aux os s'entrechoquant et s'évanouissent en fumée comme le diable en personne. Un lion

bondit sur un agneau qu'un enfant caresse; un jongleur accomplit d'in vraisemblables prouesses; un individu marche sur le plafond, la tête en bas, comme le héros d'une nouvelle de Wells. Tout cela est d'une folie abracadabrante, d'un insenséisme outrancier. C'est très gai, certes, c'est hilarant; mais c'est à faire sombrer les imaginations les mieux calées, à enfiévrer les esprits les plus sains. Croit-on qu'un enfant résistera, sans fléchir, à un tel assaut d'incohérence?

Et qu'on ne vienne pas, à ce propos, m'objecter les contes de fée, les pantomimes clownesques ou les histoires du baron de Crac. Le merveilleux des contes de fée est présenté à l'enfant comme l'œuvre d'êtres surnaturels, les prodiges des acrobates sont des prouesses authentiques et les exploits du baron de Crac amusent l'enfant par leur absurdité cocasse à laquelle il ne se méprend pas. Le film comique, au contraire, mêle à dessein le vrai et le faux, l'agilité réelle et l'acrobatie fantaisiste sans que jamais la ligne de démarcation entre le naturel et l'invention reste apparente. La logique et le bon sens qui légitiment la caricature la plus audacieuse sont ici bousculés, malmenés, culbutés, et roulent pêle-mêle sous le coup de vent de la folie.

* * *

Un proche avenir nous dira quels ravages peut causer semblable divertissement sur un cerveau d'enfant. Mais il est d'autres inconvénients du cinéma dont on peut dès à présent apprécier la gravité. C'est la bêtise navrante de certains « numéros », la qualité grossière de maintes farces bouffonnes, l'émoussement fatal de la sensibilité par des scènes d'émotions trop violentes et les effets pervertissants des péripéties feuilletonesques de drames malsains et de crimes passionnels.

En ce qui concerne ce dernier genre d'exhibition, aucun désaccord n'est possible. Tous ceux qui y ont réfléchi un instant sont unanimes à reconnaître que ces histoires d'adultère, de rapt, de cambriolages, de meurtres, cette évocation d'un monde de filles, d'oisifs, de voleurs, d'ivrognes ou d'apaches doivent fausser chez les jeunes spectateurs les notions du bien, du droit, du juste, dévoyer leur jugement, gêner leur imagination et flatter en eux les pires instincts.

Des parents qui se garderaient de les conduire au beuglant, au music-hall, aux vaudevilles lestes ou aux revues trop décolletées, les emmènent au cinéma voir des spectacles où le dialogue pimenté est remplacé par une pantomime expressive. Certains cas d'enfants devenus rôdeurs, cambrioleurs ou assassins — telle la servante empoisonneuse de Geestemunde, en Hanovre — à la suite de suggestions cinématographiques, ont prouvé jusqu'où peuvent aller ces aberrations de la conscience. Mais combien en est-il que la grangrène morale a atteints sans qu'on puisse la diagnostiquer pour le moment par des incartades de langue ou de conduite ! Même chez les meilleurs, de pareils spectacles déposent un levain dont la fermentation peut modifier fâcheusement leurs conceptions morales en voie d'élaboration. Et cette éventualité devrait suffire à inspirer une attention plus sévère dans le choix de ce genre de divertissement.

On commence d'ailleurs à y songer. Certaines protestations dans la presse, des avertissements de professeurs aux parents ont dessillé des yeux, éveillé des scrupules, déclanché des réflexions. On se rend moins généralement compte des dangers de l'exacerbation de la sensibilité.

Or, il est indéniable que l'accoutumance de spectacles d'émotions vives, d'angoisses haletantes doit ou bien surexciter chez les uns les centres nerveux et les rendre extrêmement impressionnables, ou bien provoquer à la longue chez d'autres cette espèce d'insensibilité que crée le plus souvent la fréquentation quotidienne des misères du corps et du cœur.

Pour combattre ces effets désastreux, des ligues se sont formées, qui n'ont témoigné encore que de l'excellence de leurs intentions. On a préconisé la censure, l'interdiction de certains spectacles aux enfants, sans trouver de remède réellement pratique qui protège à la fois les intérêts de l'enfance et ceux des exploitants de cinémas. La vraie solution, la seule logique, c'est le boycottage des cinémas à tendance démoralisatrice par le public lui-même.

Il est malheureusement à craindre qu'il ne l'adopte pas, et que le cinéma, tout en restant le roi du jour, ne devienne par surcroît l'arbitre de nos destinées morales au lieu de s'en tenir à son rôle d'amuseur et d'éducateur.

AUGUSTE VIERSET.

LES PEUPLES ET LA VIE

Otto LUDWIG.

La petite ville allemande d'Eisfeld vient de fêter le centième anniversaire de la naissance du poète Otto Ludwig. Je sais que la cité d'Eisfeld est peu connue; je sais aussi que le nom d'Otto Ludwig n'évoquera guère de souvenirs aux lecteurs de la Revue. Je leur dirai donc qu'Eisfeld est située en Thuringe, non loin de Cobourg et qu'elle compte à peine trois mille habitants. Quant à Otto Ludwig, j'ajouterai ceci: c'est un poète pour lequel les Allemands ont gardé une réelle admiration. Ils ne sont pas loin d'en avoir fait un classique, puisqu'ils l'ont placé à côté d'un de leurs plus nobles écrivains, Hebbel. Ne nous étonnons pas d'ailleurs que Ludwig soit peu connu à l'étranger. Hebbel lui-même est loin d'être populaire au delà des frontières de la Germanie, et si les lettrés de la France ou de l'Italie le connaissent un peu, ils le doivent à certains travaux très récents. Nous ajouterons qu'Otto Ludwig n'a rien qui puisse plaire aux latins. Volontiers il se serait vanté de ne posséder aucune grâce. Ce qu'il aime avant tout, ce sont les caractères fortement tracés, les fortes synthèses qui nous paraissent à nous un peu brumeuses, et si, comme on le rappelait dernièrement à son sujet, le style est la physionomie de l'âme, son style, pourtant très original, n'a pas les séductions qui parent les œuvres des écrivains de France.

On a pu dire que le talent d'Otto Ludwig ne s'était pas écarté d'une ligne droite qu'il s'était tracée d'avance. Ce n'est pas pourtant qu'il ne trouve des accents lyriques qu'on puisse admirer. Otto Ludwig est l'auteur de cette jolie phrase: « Un Dieu ivre d'amour a créé le monde pour qu'il put voir hors de lui-même l'amour qui remplissait tout son être. »

Otto Ludwig est un de ces écrivains qui occupent dans toutes les littératures une place d'honneur, sans pour cela mériter de s'imposer au delà des frontières de la nation qui les a vus naître. Ils sont respectés dans un domaine, mais méconnus dans un autre. Ils ne peuvent exercer sur

l'humanité tout entière une influence bien grande parce qu'ils se sont localisés dans les idées et les tendances de leur race. Otto Ludwig eut rêvé de créer le véritable drame allemand synthétisant toutes les particularités de ce groupe ethnique. S'il ne fonda pas ce drame, il fut cependant un de ceux qui introduisirent en Allemagne le réalisme, en opposition avec les tendances de la Jeune Allemagne dont le rôle était épuisé et désormais stérile.

Otto Ludwig mena une vie très triste, souvent douloureuse. Il aimait sinon la solitude, du moins cet isolement des hommes qui favorise peut-être l'essor de la pensée, mais qui incite l'écrivain à une sorte de pessimisme. Ses principaux ouvrages sont : *Mademoiselle de Scudery*, *Les Macchabées*, *Entre Ciel et Terre*. Mais nous nous garderons bien de dresser ici une liste de ses œuvres. Il faudrait plusieurs articles pour caractériser comme il convient le talent et la manière de l'écrivain. Il y a un drame qui domine son œuvre tout entière, c'est le *Forestier héréditaire* (*Der Erbförster*), c'est ce drame que nous allons examiner.

Les premières scènes du *Forestier héréditaire* se déroulent dans le pavillon de chasse de Dusterwalde. C'est là qu'habitent le vieux forestier Christian Ulrich, sa femme, ses deux fils André et Wilhelm, et sa fille Maria. Depuis sa jeunesse Ulrich remplit le métier de forestier. La forêt, c'est son domaine, et bien qu'un de ses vieux amis, le fabricant Stein, en soit le propriétaire, il se considère comme chez lui dans la forêt profonde dont il connaît les secrets.

Maria, la fille du forestier, va épouser Robert, le fils de Stein. N'oublions pas que le maître et le serviteur sont unis entre eux par les liens d'une étroite amitié. Ils se réunissent souvent, parlent ensemble des jours de leur jeunesse, et pour passer le temps font de longues parties de cartes. Ce jeu est entre eux la cause de fréquentes querelles. Et il n'est pas étonnant que le soir des fiançailles, une de ces parties qui inquiètent toujours la femme du forestier, provoque un nouveau conflit entre Stein et Ulrich. La discussion s'envénime, car il y a depuis quelque temps entre les deux hommes un sujet de mésentente. Le propriétaire voudrait que l'on reboise toutes les parties de la forêt en friche. Le forestier s'y oppose. La forêt, c'est sa chose. Il sait comment il convient de la traiter. Il

s'irrite de toute intervention dans une question qu'il se flatte de connaître mieux que personne. Stein, au comble de la colère, quitte la maison forestière, et engage Ulrich à réfléchir s'il ne veut que des mesures sévères ne soient prises contre lui. Voici une triste soirée de fiançailles. Le pasteur, invité à la fête, songe à s'interposer, mais tout est inutile. Stein ne désarme pas. Par l'entremise du vieux Moller, son comptable et son homme d'affaires, il intime à Ulrich, son ancien ami, l'ordre de céder sur la question du reboisement ou d'abandonner à un autre ses fonctions.

Céder! Ulrich ne peut s'y résigner. Abandonner la forêt, la grande mère nourricière, dont la vie est pour lui comme un monde tumultueux, lui semble une chose impossible. Il ne cédera donc pas. Il ne partira pas non plus.

Le caractère d'Ulrich est admirablement dépeint. Cet homme s'entête dans ce qu'il croit son droit, or son droit est supérieur à celui de la justice humaine, c'est un droit que Dieu seul lui reconnaît. Ulrich est un type d'individualisme. Pour ce qu'il croit son droit, il luttera contre toutes les forces humaines. Or, Ulrich est un honnête homme, un symbole de rectitude et de droiture, mais il ne pourra jamais concevoir cette idée que la forêt ne soit sa chose et qu'il puisse se soumettre au congé que Stein vient de lui signifier. Et il se fait que cet homme qui jure sur la Bible est en somme un individualiste selon le vœu de M. Stirner. Il n'admettra la propriété de Stein qu'autant que celle-ci ne lésera pas ce qu'il appelle son *droit*. Ce mot reviendra sans cesse, après le meurtre, avant le suicide par lequel la pièce se termine. Ulrich est un être au cerveau un peu obscur, mais un caractère singulièrement puissant et vigoureux. Autour de lui pivotent tous les personnages de la pièce. Il est le seul qu'on aperçoive placé en belle lumière, parce qu'il est le seul qui ait de la grandeur.

Ulrich, ce forestier aux idées un peu obtuses, dont la pensée est lente et mesurée, comme les Germains de vieille souche dont il est également la synthèse, ne craindra pas de se poser en justicier. Il s'érige en maître en face de son ancien ami, le propriétaire Stein. Il sacrifiera à son idée obstinée le bonheur de sa fille. Il n'a cure de son sort. Il y a autour de lui la forêt frémissante, la forêt au grand cœur multiple et chantant. C'est elle qu'il aime, mieux que femme, fils et fille. Il est un peu lui-même de cette forêt.

Il participe de son panthéisme. Il sent croître en lui, pour défendre son droit, la force des chênes séculaires.

Otto Ludwig se servira pour amener son dénouement de certaines complications où nous reconnaissons plutôt le romancier que l'auteur dramatique avisé. Les faits s'enchaîneront et s'entremêleront jusqu'à paraître parfois obscurs, mais nous retrouvons le dramaturge dans l'art de produire la scène à effet, cette scène eût-elle même un caractère un peu mélodramatique.

Au moment où le conflit entre Stein et Ulrich est le plus violent, les fils des deux hommes sont devenus des ennemis mortels. Par suite de certaines circonstances, Maria, la fille d'Ulrich, a donné rendez-vous à son ancien fiancé Robert. Le forestier s'est rendu également en cet endroit pour épier le fils de son ennemi mortel et se faire justice parce qu'il croit que Robert a tué son fils André. Ulrich a déchargé son arme et dans l'obscurité du bois il n'a pas vu qu'au lieu de Robert, c'est sa propre fille qu'il a tuée.

La scène où le forestier raconte à sa femme les circonstances de son meurtre est très belle :

Le Forestier (fait quelques pas en avant ; puis il s'approche en hésitant de sa femme). — Je dois te dire quelque chose, Sophie, car tu ne le sais pas encore... Cette chose ne me laisse pas de repos. Je suis dans mon droit... Et pourtant je ne sais pas si tout cela est exact, ou si ce n'est qu'un cauchemar... Il en est ainsi dans la vie, on ne peut pas faire ce que l'on veut et l'on s'équipe, on se désespère, parce qu'on est toujours forcé de faire ce qu'on ne veut pas. Viens ici. Ecoute. Mets tes trois doigts sur la Bible.

La femme du forestier. — Grand Dieu ! Qu'y a-t-il donc !

Le forestier. — C'était horrible d'être obligé de les tuer... et pourtant, Sophie, si j'avais fait cela inutilement !... (Il s'approche, et tout bas.) Il y a un cadavre dans les bas-fonds de la forêt.

La femme du forestier. — Tu es ivre ou tu es fou !

Le forestier. — J'étais dans mon droit. Regarde-moi, femme. Crois-tu qu'il y ait un Dieu au ciel ? C'est bon, c'est bon. Mets tes trois doigts sur la Bible, là, en cet endroit. C'est là qu'est mon droit. Répète après moi : Aussi vrai que j'irai au ciel...

La femme du forestier (d'un air fatigué). — Aussi vrai que j'irai au ciel...

Le forestier. — Ce que je vais dire doit rester un secret.

La femme du forestier. — Ce que je vais dire doit rester un secret... (Elle s'assoit, épuisée d'émotion.)

Le forestier. — Et maintenant écoute. Je serai bref... Pas de mais, et pas de si... la chose est claire comme le droit... le droit doit toujours être le droit, autrement il n'y aurait pas de Dieu au ciel. (D'une voix sourde et basse.) Ne t'épouvante pas. Robert a tué notre André, et moi je l'ai exécuté.

La femme du forestier. — Grand Dieu! (Elle ne peut plus se tenir debout. Elle veut s'asseoir. Il la maintient.)

Le forestier. — Je l'ai exécuté! Comme il est dit dans le livre: Œil pour œil, dent pour dent. Je l'ai exécuté parce que les tribunaux ne jugent pas bien. Ils ont deux sortes de droits, et il est dit ici dans la Bible: « Vous n'aurez qu'une sorte de droit. » Je ne l'ai pas tué. Je l'ai exécuté. (Il fait quelques pas. Il reste absorbé, à l'endroit où il croit que la femme du forestier se trouve encore, tandis que celle-ci se glisse vers la chaise.) Mais je ne sais pas si cela est arrivé, je ne sais pas ce qui est arrivé. Tout est si troublé dans mon cerveau... (Il réfléchit, mais avec peine.) Mais ce qui est arrivé est arrivé, et comment cela devait arriver. Alors Maria arrive, et on aurait dit qu'elle se mettait devant lui, me faisait signe de me retirer. C'était une chose folle, mais c'était simplement dans mes yeux mais pas dans la réalité. Quand j'ai bu du vin on dirait que je vois des choses qui n'existent pas. Et si ç'eut été elle!... le coup était déjà tiré...

La femme du forestier. — Dieu tout-puissant! (Elle se traîne péniblement dans la chambre de Maria.)

Le forestier (ne s'en aperçoit pas, et continue à regarder, les yeux fixes, comme si elle était encore devant lui). — Ce n'était pas elle. Comment Maria serait-elle venue là! C'est le vin qui me la fait voir partout! Mais je fus épouvanté, jusqu'à ce que je vis que ce n'était que la fumée de la poudre. Mais lorsque la fumée se fut dissipée, il y eut un moment où je la vis, comme auparavant, mais un seul moment. Ce qui devait arriver était arrivé. Alors je dis: Ton droit est assuré, et je priais: « Dieu, sois propice à sa pauvre âme. » Alors une bande de hiboux vint à voler et à croasser. On eut dit qu'ils ajoutaient:

« Amen ! » Alors je me trouvais fier de moi, car Dieu veut le droit, et la terre, et le ciel et toutes les créatures !

Ulrich apprend bientôt la vérité. Il connaît l'innocente victime que son entêtement a faite. Il croyait défendre son droit. Il a tué sa fille, il a commis un meurtre horrible. Il sera aussi son propre justicier. Et il se donne la mort.

Le forestier héréditaire est le drame de la forêt ; ce drame ne pouvait être écrit qu'en Allemagne, dans ce pays de Thuringe, où les forêts moutonnent à l'horizon comme les vagues d'une mer immense. C'est le drame de la forêt et aussi le drame de l'individualisme. La forêt et l'individualisme ne pouvaient-ils avoir le même poète et le même drame ?

ARTHUR DE RUDDER.

LES VIVANTS ET LES MORTS

SCOTT.

Y en a-t-il, de ces gens au cœur hardi, qui sont partis, un matin, enthousiastes et généreux, vers la conquête des Pôles ? Tous n'en reviennent pas et très peu y atteignent. Néanmoins, fréquemment, d'un rivage ou d'un autre, un étrange bateau — un de ces navires spécialement grésés pour les expéditions antarctiques — appareille silencieusement vers les froides et mornes étendues polaires. Quelques marins obscurs et décidés, deux ou trois savants impatients de découvertes, curieux de recherches, et un chef entreprenant quittent le havre de la patrie. Pendant quelques semaines, un mois ou deux, les journaux du monde entier, de temps en temps, signalent entre deux « chiens écrasés » ou deux « promotions de décorations », le passage de ces Argonautes dans quelque lointain port... Puis, le silence se fait. La foule, cette masse qui ne s'émeut que par intermittences, oublie si aisément. L'homme, au fond, est toujours un égoïste ; il est individualiste, et il ne lui vient jamais à l'esprit de se dire, quand par hasard il réfléchit. « Un tel, Pasteur, Newton,

Amundsen, en réalisant l'œuvre qui transmet son nom aux cordes sonores de la renommée, tel, tel, en accomplissant ce dont on glorifie sa mémoire, travaillait, non pas uniquement pour lui, mais pour les autres : donc, pour moi ! » L'homme ignore jusqu'à cette muette et mince reconnaissance. Comment voudrait-on, alors, que la foule, cette réunion d'individualités ne songeant qu'à elles-mêmes, fût émue au point d'éprouver une admiration durable, une reconnaissance à peu près stable pour ceux qui se dévouent en sa faveur ?

A peine ont-ils disparu à l'horizon que déjà l'intérêt public se disperse ailleurs, sur des questions banales d'assassinats, des prouesses cruelles de guerres, ou des discussions comiques de politiques. Ah ! les voyageurs intrépides et noblement téméraires rompant les liens qui les attachaient à leur ciel natal, pour s'aventurer dans les hasards et les dangers des explorations polaires, n'est-ce point du monde entier, de tout le monde vivant que brusquement ils se séparent ? Pénétrer les mystères de la jungle, forcer les secrets du Thibet, violer les rébarbatives forêts équatoriales, eh ! qu'est cela en comparaison de l'aventureuse expédition vers les glaces et les féeries de gel et de neige des régions froides ? Dans l'Inde, dans l'Afrique, dans l'Amérique, la lutte est un combat qui excite, qui chauffe le sang et l'enfièvre. L'ennemi n'est qu'une coalition dont on connaît toutes les parties contractantes : d'abord l'homme, puis les bêtes (car ce n'est pas toujours la même chose), enfin, la nature. Tout cela n'est pas complètement étranger, et puis, cela vous a des attractions séduisantes. Au Pôle, il y a le vide, la mort de la terre, l'agonie du soleil, la navrance désespérante des paysages et l'inconnu, l'éternel inconnu qui, s'il est fascinant, n'en demeure pas moins décevant. Enfin, au Pôle, il y a le froid...

Avez-vous déjà senti les affres du froid ? Non, mais le vrai froid, le froid en plein air, le froid externe et interne, qui brûle petit à petit l'épiderme ? Eh bien, j'imagine que dans les contrées des glaçons éternels et des frimas perpétuels, la froidure de la température doit être autrement terrible que tous les hivers rigoureux d'ici...

Ajoutez à cela l'abandon où l'on se trouve. A trois ou quatre on compose non pas une tribu, non pas un peuple, mais on est ce qui reste pour soi, du Monde, de la Société.

A ses souffrances s'ajoutent les misères des autres, car plus les hommes sont en petit nombre et plus leur cœur est grand pour autrui. Je crois qu'on s'habitue aisément à une idée qui n'a rien d'agréable en soi, mais la pensée que la mort est là, qu'elle est partout en embuscade, la pensée que si les deux ou trois fidèles chiens périssent, il faudra — sans nul espoir, sans aucun avantage scientifique ou moral — mourir peu à peu, héroïquement... J'imagine que cette idée doit rendre l'état, dont vous enserrez le froid, plus hermétique encore.

Ah! les beaux, les nobles Argonautes que les navigateurs cinglant vers le Pôle! Naguère (il n'y a, je le crains, que très peu de témoins oculaires), naguère on s'embarquait attiré par le mirage des fruits d'or d'un jardin enchanteur. A présent, on part pour le labyrinthe des glaces, des neiges et des mystères lointains espérant y cueillir un peu de science, un peu de gloire et malheureusement, souvent, la Mort tout court.

Scott y a laissé sa vie. La Presse universelle a parlé de lui en termes élogieux et sonores. Cela n'a fait qu'une petite parenthèse. L'attention s'est très vite reportée sur les Carouy et C^{ie} et — sans rapprochement — sur M. Poincaré ou le Suffrage universel souhaité par le prolétaire belge. On nous a dit tout ce qu'il y avait de « connu » dans la fin du héros vaincu. Son cahier de notes, paraît-il, fut tenu « au courant » jusqu'à l'arrêt qu'imposa la syncope finale.

Comment connaîtrions-nous jamais les dernières — et secrètes pensées — de ceux qui sont morts là-bas? Il faudrait faire comme eux, et la Terre ne produit qu'une dizaine de héros par... — est-ce: « an », ou « siècle » qu'il convient d'écrire?

Le Baron Victor BUFFIN.

Loin de moi l'idée de vouloir diminuer le prestige — je ne parle pas de son roman — de notre cher Directeur. Je n'apprendrai à personne qu'il est commandant d'artillerie. Des gens qui ont la réputation d'être spirituels, ont assez raconté qu'il se promenait toujours avec un canon: c'est un... cas non prévu dans la réglementation de la police des rues, ça! Mais, moi, myope, je n'ai jamais remarqué cette particularité... Non: mais

que diriez-vous si je vous annonçais que le Baron Victor Buffin, capitaine-commandant adjoint d'état-major au 1^{er} Régiment des Guides, officier d'ordonnance de S. M. le Roi — ouf ! que c'est long ! — va entrer à cheval à la Monnaie en tirant derrière lui la pauvre *Kaatje* et que l'amie de Spaak est devenue la sienne ? Vous déclareriez que je suis tout simplement stupide, ce que je confesse ; mais pourquoi ne pas admettre ma plaisanterie, quand on vous sert le canon de Paul André une fois au moins par semaine, pour varier : pourquoi pas ?

Donc, le baron Buffin a fait représenter *Kaatje* à la Monnaie. Car cet excellent officier, armé lui aussi d'un sabre, tandis que le nôtre se bat littérairement la plume à la main, songe à vaincre la foule... par le violon.

Entre nous, si j'étais député — ce qui pourrait m'arriver puisque comme Albert Devèze j'ai fait mes débuts au *Thyrse* — si j'étais député, je demanderais à M. de Broqueville : « Que pensez-vous, M. le Ministre de la Guerre, d'un officier qui comprend si peu la nécessité de la préparation à la guerre, qu'il s'adoucit le caractère et les mœurs à l'aide d'harmonies ? »

Et le Ministre me répondrait : « Je pense que vous parlez du baron Buffin. C'est un exquis compositeur. Il a été joué chez la comtesse de Flandre ; je l'ai entendu chez Ysaye ; sa musique m'a enchanté l'ouïe à la Libre Esthétique une après-midi, où précisément, la jolie et talentueuse M^{me} Demest m'avait complètement charmé. J'ai pour lui une grande admiration. Nous ne pouvons lui défendre d'être compositeur, car il y a des précédents : le général russe César Cui fut-il y a quarante ans un grand musicien aussi, et tout en mettant *Le Flibustier* de Richepin en croches et en doubles croches, il gagna des batailles...

» Le Baron Buffin, en attendant de battre l'ennemi, bat la mesure. C'est un geste élégant...

» N'oubliez pas, au surplus, que le jour même où ce guerrier-contrepointiste fit ses débuts à la Monnaie, on représenta à la Grande-Harmonie quelques œuvres de monarques défunts, — un ballet même, s'il vous plaît, que Louis XIII fit danser en 1635 à Chantilly. Les rois sont plus et mieux encore que des capitaines-commandants...

» Il n'y a jamais eu incompatibilité entre le métier des

armes et celui des arts. Voyez plutôt Guillaume II... Il ne se contenterait pas de mettre des *Kaatje* en musique, ce guerrier-là? »

Si le Ministre m'avait répondu comme cela, je me serais incliné... mais je ne suis pas député et il me faut renoncer à poser des questions qui ne seront pas résolues. Je dois me borner et me résigner à me ranger simplement parmi les admirateurs du baron Victor Buffin.

MAURICE GAUCHEZ.

LES GENS DE PARIS

« Voici des images, du vert émeraude, du gris tendre et des roses d'une douce volupté. Voici du rubis reconstitué, plus pur que du rubis véritable, voici du blanc de repos et des noirs vides. Et voici du bleu. Voici des lignes aimables et des arabesques de fête, voici de l'essence d'œillets, voici un numéro 13, un trèfle à quatre feuilles, voici Billiken et voilà mon grand talisman, un petit voilier qui revient de Singapore. Voici le marchand de bonheur. »

Ce n'est pas le héros expiré de Henri Kistemaekers qui, en dépit de cette assertion dernière, écrit les lignes que voilà... Mais bien M. Kees Van Dongen, artiste-peintre, dont je vous entretenais récemment. Ils les écrit, ces lignes, à la demande un peu imprévue de *La Vie*, et sous couleur de définir l'exposition de ses œuvres à la Galerie Bernheim. Tout aussitôt le visiteur de cette exposition — capable de faire au sein des nues se contorsionner les constellations — cède au besoin de rétablir la réalité des choses, et il s'écrie : « Voici des caricatures, des corps en putréfaction, du gris sale et du vert noyé, voici des monstres et des phénomènes, des lignes ivres et des arabesques loufetingues, voici de la blague, du bluff ; voici le mysticateur. » Mais M. Van Dongen continue et définit sa formation. Un jour, qu'était une nuit — c'est lui qui le déclare — il errait dans Paris, et le spectacle de la rue l'émut :

« Des femmes passent, belles. Leurs bouches s'entr'ouvrent en des sourires — non pas comme on en voit sur des tableaux, non pas un sourire de Joconde édentée, mais elles sourient de sourires vivants et leurs yeux invitent, je pense, à vivre — ou mourir — ensemble.

Elles ont aussi des seins pétillants et dans leurs jupes mille et un mouvements de jambes musclées. »

Les seins pétillants le suggestionnent, — et il se met à peindre des filles. — ou ce qu'il croit être des filles. — Mais les filles, même en peinture, c'est insuffisant, et il y ajoute des colombes.

« Et les corbeaux ont croassé. Il faut que l'on sache que j'ai hérité du ciel, et que c'est à cause de cela que je marche sur les nuages. » Cet aveu l'épuise et il abrège ses confidences : « Il n'est pas bon que j'écrive; j'ai tant à peindre, tant à bouleverser, à créer... »

Je jure que M. Van Dongen a signé ces phrases; je jure que *La Vie* les a imprimées. Et vous trouvez que la vie est triste ?.. Van Dongen, prince des Humoristes, fils naturel de Lemice-Terrieux, bâtard d'Alphonse Allais !... Quelles voluptés nous te devons encore !

Il faut pourtant se reprendre, quitter ce musée des horreurs, demander à Paris un peu de beauté réelle. Le misérable !... Il ne les a donc jamais vues, ces filles qu'il peint si mal et qui promènent dans le décor parisien des frimousses dont la plus mal faite soufflète encore sa peinture !... Même laides, ne sont-elles pas jolies ... et qui donc à raison, de Van Dongen ou de Camille Maclair ?... Fuyons la rue Richepance, où son impuissance les outrage, et courons chez Durand-Ruel. Un Belge nous consolera de ce transvaalien.

Les artistes de la Société Moderne exposent en effet rue Lafitte un nombre considérable d'œuvres de valeur, parmi lesquelles éclate le talent souverain de M. Armand Rassenfosse. Et voici le consolateur, voici le chantre amoureux de la femme et de la beauté. M. Rassenfosse est Liégeois. Il constitue, avec M. Donnay et M. Emile Berchmans, le trio d'artistes inspirés devant lequel l'ironie liégeoise — cette meurtrière ! — a consenti à se taire, devant lequel l'indifférence liégeoise a renoncé. M. Rassenfosse est surtout connu comme dessinateur; ses illustrations pour les *Fleurs du Mal* sont d'un maître. Rue Lafitte, il expose neuf toiles, neuf études de femmes nues.

Et ces femmes nues de Rassenfosse, on les embrasserait, à cause des femmes nues de Van Dongen. Leur chair est saine et belle ; un sang généreux coule sous leur peau ; le peintre, épris de leur grâce, l'a traduite avec tout son talent et tout son cœur ; et j'imagine que l'une d'elles, la plus grande, la plus achevée, *Poyette* — ce qui veut dire « petite poule » et c'est un nom délicieux — aura sa place un jour au Musée de Liège — car en elle Rassenfosse a incarné la femme liégeoise, celle du peuple, avec tout son charme, toute sa fraîcheur, tout ce qu'il y a en elle de spontané et de spirituel et qui la fait si curieusement la sœur des midinettes et des petites femmes de Paris. Je veux signaler encore le *Mouchoir Rouge*, qui est une page d'un mérite égal, vivante et saine, œuvre d'un artiste, digne de ce nom tant de fois prostitué, les *Yeux Bleus* et la *Femme Brune*. Dans ce salonnet plein d'œuvres françaises, le talent de M. Rassenfosse s'impose comme celui d'un maître.

Et maintenant, nous pouvons à nouveau affronter la vie. Nos rétines, nos esprits, sont lavés, nous avons repris de la raison et du courage, nous ne penserons plus à M. Van Dongen, nous n'en parlerons plus jamais.

Nous parlerons de tous les humoristes, de tous les fustistes, de Léon Bloy, de Meininger et d'Archipenko ; nous citerons même des vers de Mallarmé, inédits et délicieux, ah ! délicieux :

N'était, très grand trésor et tête si petite,
Que tu m'enseignes bien toute une autre douceur
Tout bas par le baiser seul dans tes cheveux dite...

et nous évoquerons Willette, candidat à l'Académie, Willette, vieux pierrot au chef de moine, gémuféchi devant la Dame-Mûre, et brigant ses faveurs. Ohé ! Willette ermite !... Et renégat en outre. « Je me suis fâché avec Salis, déclare-t-il, parce que ce cabaretier sans tact avait imaginé la farce grossière de vêtir en académiciens les garçons du Chat Noir. » Hanté par l'Habit vert — trop vert peut-être... — Willette voudrait effacer son passé, comme si ce passé seul ne faisait pas Willette. Aujourd'hui, le peintre trousseur d'accortes filles fait, annonce-t-on, de la peinture d'Eglise. Qu'il y aille donc, pour quelque nef vide du Sacré-Cœur, d'un *Rentement*

de Saint-Pierre : le tableau sera bon. Au demeurant vivons-nous à la plus folle époque. Willette brosse des chemins de croix et veut s'asseoir sous la Coupole; Yvette Guilbert, en tournée à Berlin, fait entendre des Légendes Saintes, épisodes de la vie du Christ. O Bruant Aristide, quand prêcheras-tu à Notre-Dame?... O Mistinguette, loueras-tu le Seigneur... et les chaises à la Madeleine!... Yvette Guilbert!... Je la reverrai toujours comme elle était, une nuit, à Liège, dans un café bien connu de la rue de la Cathédrale, un peu après ses débuts au Pavillon de Flore: longue, sèche, blanche, rousse rigolote, se tapant les cuisses, riant de toutes ses dents, et distribuant des autographes gavroches, griffonnés d'une écriture immense, entre deux bocks, sur le marbre poissé. Elle ne songeait pas à l'enfance du Christ; elle venait d'apparaître, inconnue, sur le tréteau outre mosan de Raskin, et de triompher, à cause d'un air vicieux, d'un répertoire qui l'était davantage, d'un je ne sais quoi à la fois excitant et morbide...; elle chantait le *Jeune Homme Triste*, le *P'tit Cochon*, le *P'tit Serpent*; elle n'était pas encore la puissante, l'inoubliable interprète de *Fleur de Berge* et de la *Pierreuse*. Elle disait même des chansons de M^{me} Duparc et de Théo: *Moi aussi* et *Nerveuse*... sans la gaieté gauloise, si communicative, de ces étoiles spirituelles; elle y mettait quelque chose de maladif et de malsain, de neuf aussi, qui ralliait les foules... C'était la vraie Yvette... Elle a vieilli, elle a forci, elle a répudié, elle aussi, son glorieux passé... Et c'est en même temps plaisant et triste.

Vous aurez savouré de même, dans les déclarations du candidat Willette, le reproche fait à Salis d'avoir manqué de tact. Le tact de Salis... cela peut aller de pair avec la religion d'Yvette... Je l'entends encore, Salis, sur la scène d'un théâtre de province belge, un soir, dire à l'agent de police que lui envoyait le commissaire en chef: « Je me f... du tigre à face humaine qui vous mande, alguazil; je commencerai quand il me plaît. C'était annoncé pour huit heures? Il en est neuf?... Et puis après?... » Drapé dans sa polonaise à longs plis, claudiquant, la pipe de bruyère au bec, la rosette d'officier de la Légion d'Honneur à la boutonnière, sa barbe rousse au vent, l'œil plein d'éclairs et la main, à la napoléone, entre deux boutons du gilet, il foudroyait l'agent d'une

LES SUFFRAGETTES



*Que votre règne arrive, en Belgique
comme en Angleterre !*

Dessin de OSCAR LIEDEL.

phrase définitive : « Et dites-lui encore, à votre commissaire, que je suis Rodolphe Salis, et que Rodolphe Salis, partout, toujours, em... la police. Allez !... » Le tact de Salis !... Ce même soir, après le spectacle, tout le Chat-Noir, entraîné par les journalistes du lieu, gagnait l'étroite et tortueuse voie, proche du fleuve, où Elisa, Marie-queue-de-vache et Amanda sourient derrière les rideaux rouges. Sur la place du Marché, déserte et noire, s'allumait le fanal de la « Permanence ». Salis l'aperçut, s'arrêta. Qu'allait improviser, face à cet antre policier, celui qui, tout à l'heure, e.....ait la police?... — Rien. Salis n'improvisa rien. Il enleva de sa boutonnière la rosette d'officier de la Légion d'Honneur, et la mit dans sa poche. Et comme on s'étonnait : « Je la salirais en passant devant ça... » dit-il. J'ai su depuis qu'il n'avait pas le droit de la porter...

Sont-ils drôles, mes souvenirs, — ou sont-ils à pleurer?... Salis est mort, Yvette chante des cantiques, Willette se traîne aux pieds de l'Académie... Tout change, tout passe, tout se défigure. Il s'était défiguré aussi, ce pauvre Méténier, qui vient de disparaître, que nous avons conduit, l'autre matin, à sa dernière demeure... Il avait eu du talent, un talent d'observation âpre et brutal, singulièrement pathétique, qui avait fait merveille dans *Lui!...*, dans *En famille...* petits actes brefs et noirs d'où le Grand-Guignol est sorti. La vie cruelle le voua ensuite à des tâches lamentables; il écrivit des feuilletons, des romans de journaux, de ces horreurs qui « rapportent », assurent le boulot de chaque jour... Le temps n'était plus où il conquérait la Belgique, à la tête d'une troupe qui jouait ses œuvres,... le temps où il les jouait lui-même, ces œuvres-là, avec une fougue, un réalisme impressionnant, un naturel qui était presque de l'art. Un soir, à Liège, au Casino Grétry, il venait de faire jouer la *Fin de Lucie Pellegrin*, de Paul Alexis, devant une salle houleuse, furieuse, une salle debout qui sifflait et huait, non la troupe, mais la pièce, — cette pièce si anodine aujourd'hui, si fade... Il fallait que les mêmes artistes, maintenant, jouassent la *Casserole*. Et ça allait être dur, on allait sans doute encore prendre quelque chose, une cerise énorme, la noire tape !... Méténier, en marlou envahissait tout à coup la loge où une admirable fille, la Lucie Pellegrin de tout à l'heure, sa maîtresse

du moment, refusait de reparaitre en scène, encore couverte des huées et des coups de sifflet du public — mais couverte seulement de cela !... et qui pleurait, pleurait, le visage ruisselant plongé dans sa frêle chemise, dont elle se faisait un mouchoir. Et furieux, nerveux, avec des mots durs, des sacrements brefs, l'auteur-acteur, sentant qu'il fallait regagner la bataille, reprendre la salle, triompher finalement, malgré tout, jetai à l'artiste éperdue tous ses vêtements, un à un : « Habille-toi, n. d. D... Habille-toi !... » Et sans cesse, elle, à travers ses larmes, redisait : On m'a sifflée, on m'a sifflée... » — « Mais ce n'est pas toi, n. d. D., ce n'est pas toi, c'est la pièce... Vache!... tu n'es qu'une vache!... » Et il la prenait, par le bras, d'une étreinte brusque, la mettait debout, dans la loge : « Habille-toi, habille-toi, ou je... » Nous nous interposâmes. La salle trépignait. On l'entendait gronder, là, derrière..... Méténier joua en grand artiste ; la pauvre fille, harcelée, secouée, prise à sa fougue, à sa violence, se retrouva. Le spectacle s'éleva en victoire. Et Méténier, alors, embrassa la Casserole.

Je me suis laissé aller à vous raconter des histoires, à remuer du passé. Il y a cependant, d'aujourd'hui, bien des choses à dire. Est-ce que Jean Richepin ne va pas solliciter un mandat parlementaire?.. Maire de sa commune, il a pris goût à la vie publique. Est-ce que M^{lle} Régina Badet ne va pas avoir les palmes ? On les a demandées pour elle, l'autre soir, à un ministre... Ce fut une petite scène très parisienne.

— Mademoiselle Régina Badet... les palmes?.. — dit le ministre... Allons donc!... Mais c'est impossible!... Vous ne me ferez jamais croire que cette exquise artiste a déjà trente ans !..

Peut-on se tirer mieux d'un tel pas?... Et M. Steeg a eu son petit succès.

D'ailleurs, voici des choses plus importantes : tu ne te coifferas plus à la persane, tu te coifferas à la dogaresse ; c'est la mode. Dans un coin sombre, la tête entre leurs genoux, Brunelleschi, Martin, Vallée, Hémard, dessinateurs, versent des larmes. Ils avaient si bien mis les Parisiennes en Perse!.. Dieu sait s'ils auront les do... gares aussi bien !... A la dogaresse ? Tu te gondoles?.. Pourquoi?.. Quelle lagune est dans ton esprit?.. Sache que si demain la mode t'imposait de revêtir le costume de

M^{me} Diculafoy, tu le revêtirais. N'écoute pas le Figaro imbécile qui prétend t'arranger les cheveux en bonnet phrygien et faire de chaque Parisienne une Marianne. A la dogaresse, et vite !.. Dix arbitres de l'élégance en ont de la sorte décidé. Ecoute le conseil des Dix... — Parfait. Ces torsades harmonieuses te vont, fille du quartier Marboeuf ou de la place Pigalle. Mais ne t'étonne pas si tes chastes oreilles sont un soir affligées de ce bout d'entretien. — « Voici une dogaresse aimable. — Dis un mot, et te voilà Doge. — Grand merci !... Je devrais épouser la mère ! » Jeu de mot puéril auquel tu ne comprendras rien... Ne rien comprendre, ô volupté !... Le hasard implacable m'a conduit dimanche à Asnières, où l'on jouait une pièce dont je connais intimement l'auteur. Cette pièce, qu'une tournée héroïque vient de promener à travers la France — avec succès, mais oui, avec succès — met en scène des belges belgeoisants. La salle était comble ; le public, visiblement, s'amusait. Et j'entendais, derrière moi, deux messieurs, très bien, vraiment très bien, s'exclamer, à chaque entrée d'artiste nouveau : « Non ! Mais crois-tu qu'il a une g..... de belge ! »... et à chaque beulemanserie échappée : « Oh ! ça, ça, c'est bien belge ! c'est bien belge ! » Toute la salle jouissait comme eux ; les acteurs eussent parus traînant au bas des reins, là où le dos change de nom, une queue énorme de pithécanthrope, et portant sur le chef des champignons, que ces âne... iérois se fussent esclaffés de plus belle et répétant : « C'est-y belge !... non ! c'est-y belge !... »

Nous sommes, dans un pays perdu, une tribu à la face pâle, inquiétante et ridicule. Qui nous civilisera ?

Voici une enveloppe couleur de ciel de pluie. Voici une écriture rapide et tourmentée, décidée et nerveuse. Qui a signé ces deux pages aimables et rectificatives ?... Colette de Jouvenel. Elle a signé Colette de Jouvenel, et elle a écrit dessous, entre parenthèses : *Colette Willy*. Voici une lettre de Claudine, une lettre de la Vagabonde... qui ne vagabonde plus, qui rêve heureuse, à son foyer clair de Passy... Colette ne veut pas être belge. Pourquoi ai-je écrit, ici, qu'elle l'était ?.. « Je suis née à St-Sauveur-en-Puisaye (Yonne), d'un père Toulonnais et d'une mère parisienne... »

Mais...

« Mais les fils d'Eugène Landoy, mon oncle, se sont

fait naturaliser belges, et je consens volontiers à dire avec vous que je suis devenue, de ce fait, belge... par alliance. Croyez, mon cher confrère, à mes sentiments les meilleurs. »

Je remercie M^{me} de Jouvenel de cette lettre qui fixe un point intéressant d'histoire. Je suis navré d'autre part pour l'honneur des lettres belges, de devoir rectifier une information que je croyais si sûre. M^{me} Colette Willy, écrivain belge, cela consolait de tant d'autres !... Annexer les *Vrilles de la Vigne*, les *Claudine*, la *Retraite Sentimentale*, la *Vagabonde* et, demain, l'*Entrave* !... hein, croyez-vous ?... *Le Cavitje* seul mettra peut-être un baume à notre peine...

Quand on n'a pas Colette, il faut aimer Willy.

J'ai gardé pour la fin de cette lettre des compliments flatteurs. M. Raymond Poincaré, qui voulut bien, récemment, me recevoir, me dit l'intérêt très vif que lui inspira toujours la littérature belge, dont il me fait l'éloquent éloge. Je vous reparlerai dans quinze jours de cette visite à l'homme éminent et charmant que la France vient de se donner pour chef. Il faut aujourd'hui seulement vous dire que le nom de la *Belgique Artistique et Littéraire* fut sympathiquement prononcé par M. Poincaré et que le Président me pria de transmettre à M. Paul André, l'assurance de son bon souvenir.

C'est fait.

LÉON TRICOT.

LA PROSE ET LES VERS

Stéphanie CHANDLER : WILHELM DILTHEY (Weissenbruch). — **H.-N. VAN KALKEN** : QUELQUES PAGES SUR LA LITTÉRATURE ENFANTINE ALLEMANDE, FRANÇAISE ET ANGLAISE (A. De Boeck). — **Georges RENS** : LE MAÎTRE AMOUR, comédie dramatique en 4 actes (Edition Flamberge). — **Charles HENRY** : UN DRAME AU TEMPS DE PHILIPPE II, drame en 8 tableaux (Edition de *La Plume*). — **Charles HENRY** : LA DOUBLE SURPRISE, comédie en un acte et en prose (Edition de *La Plume*). — **Louis WILMET** : LA BRUYÈRE EN FEU, roman (O. Lamberty). — **Sylvain BONMARIAGE** : A L'OMBRE DES GRANDES AILES, roman (Eug. Figuière). — **Edmond GLESENER** : CHRONIQUE D'UN PETIT PAYS : MONSIEUR HONORÉ, roman (Edition de l'Association des Ecrivains belges.)

Il y a un peu plus d'un an que disparut l'une des figures les plus caractéristiques et les plus attachantes de la philosophie allemande contemporaine, Wilhelm Dilthey. Il était à la fois théologien, historien, philosophe et artiste. Son influence fut considérable. Son effort ne visait à rien moins qu'à trouver dans la philosophie un fondement solide à l'ensemble des sciences morales qui comprennent l'histoire, le droit, l'esthétique, l'éthique, les croyances religieuses ou idéalistes et qui envisagent, pour employer son expression, « des questions éternelles comme le cœur de l'homme lui-même et comme l'élan des idées à dominer le monde ».

Ce point de vue auquel Dilthey s'était placé, tendant à une critique approfondie de toutes les idées sur lesquelles les sciences de l'esprit reposent, M^{me} Stéphanie Chandler s'est appliquée à l'indiquer nettement dans l'excellente étude qu'elle a consacrée au maître d'outre-Rhin. Tel est du reste le but de son travail, d'établir ce que Wilhelm Dilthey entend par philosophie, l'extension qu'il donne à ce terme, les liens qu'il établit entre la réflexion du penseur et l'ensemble de la société dont il fait partie. Son analyse claire suggère à souhait l'essentiel de la pensée de Dilthey à l'esprit du lecteur français pour qui les œuvres du philosophe sont peu connues.

* * *

On parcourt, curieusement intéressé, les *Quelques pages sur la Littérature enfantine allemande, française et anglaise* par M. Van Kalken. L'auteur, un pédagogue distingué, y fait preuve d'une lecture abondante et variée. Son expérience peut être précieuse pour bien des éducateurs. La question de la littérature enfantine est de celles qui, à juste titre, font l'objet d'un souci constant de la part des gens sensés.

* * *

M. Georges Rens semble s'être voué à raconter les luttes intimes de ceux qui souffrent de se sentir à l'étroit dans les entraves de nos mœurs et de nos conventions sociales. Ainsi se trahissent les généreux élans de son âme vers la bonté ou la beauté. Tel est l'objet habituel de ses récits. Tel est aussi le sujet moral, semble-t-il, du *Maître Amour*, comédie dramatique en 4 actes, dans laquelle nous voyons Jean Vaingret, jeune homme à l'âme d'artiste, se débattre contre l'emprise et les hostilités d'un milieu bourgeois et sauvé, par l'amour, du désespoir et du renoncement. L'action est malheureusement peu serrée; elle se perd dans l'amplification dialoguée. J'imagine même que la pièce gagnerait à être réduite de quatre à trois actes, le troisième ressemblant fort à un hors-d'œuvre.

* * *

Tandis que M. Rens nous montre des gens d'aujourd'hui, c'est au XVI^e siècle que M. Charles-Henry nous reporte en imagination, dans *Un Drame au temps de Philippe II*. Sombre histoire de vengeance et de meurtre, riche en complications plus qu'en valeur psychologique et en intérêt.

Les caractères sont à peine indiqués, dans ce drame, où l'auteur fait surtout preuve d'imagination dans l'invention des péripéties. Il ne manque pas d'habileté à les enchaîner et il crée ainsi un mouvement matériel et extérieur, une action pittoresque, saisissant les sens et les nerfs plus que l'esprit et le cœur. Le dialogue est déduit avec une certaine aisance, mais sans beaucoup de relief.

Une comédie en un acte du même auteur, *La Double Surprise*, nous paraît pleine d'inexpériences sous un air de facilité et de désinvolture. On voudrait dans ce petit ouvrage un peu plus de cette vérité d'observation qui fait la saveur de l'œuvre théâtrale quand elle se propose de s'appliquer à la peinture des mœurs et qui en fait le miroir de la vie même.

* * *

Dans un roman paru l'année dernière, M. Louis Wilmet chantait, avec beaucoup de ferveur, les grands horizons sauvages de la Campine, et l'âpre douceur de *La Bruyère en Fleur*.

Le livre qu'il nous donne aujourd'hui, trahit la même dévotion à une région ardemment aimée et aux mœurs simples et patriarcales de ses habitants. Mais ce n'est plus un cantique d'amour qui la célèbre. C'est par un cri de terreur et presque de haine qu'elle s'exprime. *La Bruyère en Feu* est, à sa manière, une œuvre de combat d'un écrivain qui veut venger d'avance sa terre natale contre les déprédations de l'industrie qui l'envahit présentement.

L'exploitation des charbonnages découverts en Campine déchaînera-t-elle autant d'horreurs que l'imagination de M. Wilmet s'en représente? Il est permis d'en douter. Toujours est-il que l'affabulation romanesque qu'il invente, ne tend à rien moins qu'à nous montrer une race frappée au cœur comme sa terre l'est en ses entrailles.

Le récit est vif et alerte, avec quelques longueurs. Les personnages sont bien composés et donnent l'impression de la vie. Le métier du romancier s'est assoupli et son style s'est affermi.

Ajoutons que le livre est d'un bel aspect qui fait honneur à son éditeur, et qu'il est bellement illustré par M. Jef Wante, un artiste qui s'atteste en parfaite communion d'esprit avec l'écrivain.

* * *

Si M. Wilmet semble avoir tiré son œuvre du plus profond de sa tendresse, c'est au contraire avec sa fantaisie amusée que M. Sylvain Bonmariage a composé son roman *A l'Ombre des Grandes Ailes*.

Est-ce bien un roman? Ou si c'est une succession de scènes cinématographiques où défilent à la suite une série de personnages appartenant tous à un monde parisien très spécial auquel l'auteur semble avoir borné son observation narquoise, volontiers impertinente et un peu cynique?

En tout cas, aucun homme ni aucune femme ne se détache avec relief sur ces tableaux variés, où toutes les figures paraissent au même plan. Un moment je me suis demandé si j'allais m'attacher à l'aventure de Pierre et de Thérèse. Mais, un instant après, je pensai que celle de Jacques et de Magery me retiendrait davantage. Et déjà celle de Lucien et d'Arlette distrait mon attention...

D'ailleurs aucune ne me touche plus qu'elle ne paraît avoir touché M. Sylvain Bonmariage lui-même, lequel, à mon avis, gaspille à plaisir des dons naturels très enviés. On l'a dit avec raison, il a beaucoup de talent, beaucoup d'esprit. Et ce fut, jusqu'ici, un joli spectacle de voir son imagination capricieuse faire un peu la folle. Cela ressemblait à une gageure et cela ne manquait pas d'élégance dans son effronterie. Mais il serait temps maintenant que cette piaffe juvénile prenne fin et qu'une œuvre vraiment littéraire et mûrie et forte justifie le crédit que l'on fit longtemps à cet enfant prodige trop gâté.

Je ne la trouve pas encore, cette œuvre-là, dans *A l'Ombre des Grandes Ailes*, dont les pages sont écrites trop à la diable, dont la psychologie est trop superficielle, dont enfin la composition est fort lâchée.

* * *

L'art de composer, on ne reprochera certainement pas à M. Edmond Glesener de l'ignorer. Dans son nouveau roman, *Monsieur Honoré*, tous ses personnages sont présentés dès la centième page au plus tard, et régulièrement au cours des innombrables événements qui forment la trame du livre, ils reparaissent autour du héros comme des satellites autour d'un astre de première grandeur.

On ne reprochera pas non plus à M. Glesener de se recommencer. Bien différent de François Remy, indécis, sensitif, tendre, Honoré Colette a des nerfs fortement trempés.

Il semble que l'ombre des Lesage et des Stendhal ait empêché Glesener de dormir et que, subjugué par les souvenirs de *Gil Blas* et *Le Rouge et le Noir*, il ait rêvé d'écrire un livre qui, comme ceux-là, suivrait jusqu'au bout la trajectoire, si l'on peut ainsi dire, d'un personnage caractéristique, autour duquel s'agiterait tout un petit monde

Toujours est-il qu'il a conçu un héros très moderne, ambitieux et arriviste comme Julien Sorel et d'un amoralisme amusant comme Gil Blas. Il le fait partir, comme eux, d'une condition infime et

passer successivement par les différentes classes de la société, pour le porter jusqu'aux honneurs publics.

Autour d'Honoré Colette, joyeux compagnon d'un cynisme bon enfant, impulsif, riche d'instincts, presque sympathique, somme toute, en dépit de sa roserie, une trentaine au moins de personnages évoluent, dont les figures, un peu caricaturales, individualisent les petits ou les grands travers qui font le pittoresque de notre peuple, de notre petite et de notre grande bourgeoisie.

Le roman, en effet, est bien de chez nous. La couleur nationale y est même très marquée. L'auteur, pour mettre en valeur les caractères de ses personnages, s'est servi d'une foule de circonstances empruntées à la vie de notre pays. La lutte des partis, celle des classes, celle des races, la réorganisation de la garde civique, une distribution de décorations pour actes de courage et de dévouement, un bal à la cour, etc., autant de thèmes qui ont été matière d'amusants développements dans lesquels s'atteste toujours l'observation aiguë et juste de l'écrivain.

Mais ce n'est pas seulement l'art savant de l'observateur et du narrateur qui fait le prix de *Monsieur Honoré*. Je m'en réjouis, parce que la formule d'art de M. Glesener, en dépit de ce qu'elle l'apparente avec quelques-uns des meilleurs écrivains français du XIX^e siècle, paraîtrait retarder un peu, si son œuvre restait comme étrangère, à force d'objectivité, à nos inquiétudes les plus immédiates et ne retentissait pas aux angoisses de notre pensée.

Or, il me semble reconnaître justement des traces de nos préoccupations morales dans *Monsieur Honoré*. L'auteur, en se penchant sur la petite humanité qu'il considère, en y notant volontiers, avec presque trop de complaisance, les manifestations de l'instinct et de l'égoïsme, paraît pourtant soucieux de chercher ce qui pourrait rendre les hommes meilleurs. Par exemple il nous montre la jeune pureté des enfants, leur naïve innocence contribuant à désarmer les rigueurs et les haines, réussissant à apaiser et à consoler. Et, d'autre part, la bonté naturelle et simple de Babeth, la vieille sage-femme du quartier, en fait comme la conscience vivante du petit monde au centre duquel elle se trouve placée.

C'est que, chez M. Glesener, la pitié corrige continuellement l'ironie de l'analyste. Mais sa pitié ne s'exprime jamais sur un mode déclamatoire. Elle n'est qu'un frémissement secret et jalousement dissimulé.

M. Edmond Glesener s'est placé presque d'emblée au premier rang de nos écrivains. On retrouve dans son nouveau livre la même précision, la même sobriété que dans *Le Cœur de François Remy*. Par le choix savant du détail caractéristique, du mot propre, de l'épithète adéquate, il atteint régulièrement à une maîtrise peu commune en fait de langue et de style.

Monsieur Honoré est la première partie de *La Chronique d'un Petit Pays*. La seconde partie s'intitulera *Le Citoyen Colette*. Cette œuvre de longue haleine constitue une victoire et un réconfort pour nos Lettres.

ARTHUR DAXHELET.

LE DRAME ET L'OPÉRA

Monnaie : *La Fiancée de la Mer* et *Milenka* de Jan Blockx (12 février).

Kaalje: opéra en 3 actes de MM. Paul Spaak et Henri Cain, musique de M. Victor Buffin (22 février).

Parc : *Ino*, action dramatique en 5 actes, de M. G. Dwelshauvers (13 février).

Lord Byron, drame en 4 actes en vers de M. Albert du Bois (15 février).

Galleries : *Primerose*, comédie en 3 actes de MM. de Flers et de Caillavet (21 février).

Alhambra : *Rêve de Valse*, opérette en 3 actes de M. O. Strauss (21 février).

Grande Harmonie : *Le Théâtre des Rois* (22 février).

La Fiancée de la Mer. — Puisqu'il faut que les compositeurs soient morts pour qu'on rende hommage à leurs œuvres, acceptons donc la reprise du drame lyrique et du ballet de Jan Blockx comme un pieux hommage à la mémoire d'un Maître trop tôt disparu...

En réentendant ces musiques savoureuses, pittoresques, émouvantes nous n'avons pu nous empêcher d'éprouver le regret mélancolique de constater combien il est injuste que ce soit un départ douloureux seul qui nous vaille la bonne fortune de pareilles restitutions. Quelle joie n'eût point été celle du grand et cher artiste s'il avait pu, de son vivant, entendre les louanges à nouveau monter vers son œuvre, s'il avait pu assister au succès, chaleureux comme à la première heure, de ces deux partitions si remarquables

Car on a goûté avec ravissement l'originalité de l'inspiration que le compositeur puisa aux sources fécondes de la mélodie populaire; on a admiré la robustesse variée de son orchestration, l'éloquence du sentiment qu'il prodigua, l'exprimant toujours en parfaite harmonie avec le caractère de ses personnages ou la nature momentanée des situations. Que ce soit le milieu fruste des pêcheurs flamands aux passions simples mais fortes; ou que ce soit celui, exubérant ou joyeux, de l'Anvers en liesse d'autrefois, un jour de kermesse, toujours Blockx fut le fidèle porte-paroles des cœurs et des voix de son pays. Et puis il eut, comme aucun jusqu'ici des nôtres ne le posséda, le sens du théâtre, il connut l'adresse de plaire sans effleurer jamais la banalité.

L'interprétation de *la Fiancée de la Mer* a été un succès personnel très vif pour M. Bouillez de qui la voix pleine et la diction nette firent merveille dans le rôle du généreux Kerdée.

M^{lle} Béral sent très vivement ce qu'elle joue; elle communique adroitement son émotion. Mais sa voix est toujours un peu courte et de ce qu'elle chante, ayant emprunté les traits de la douce et fidèle Kerlin, la tragique fiancée, on ne comprend que rarement quelque chose... Le regret est le même avec M^{me} Friché; celle-ci joue la vio-

lente et haineuse Djovita avec sa fougue et son assurance toujours admirées ; mais les sons restent dans la gorge ou, s'ils en sortent, c'est inarticulés, incompréhensibles.

MM. Baldous, Billot, Dua n'ont pas eu un instant de défaillance ; ils méritent une entière approbation ; ils ont contribué largement au succès de cette reprise entourée, par ailleurs, des soins de mise en scène les plus attentifs.

Milenka, ensuite, fut un ravissement. On nous en a tant fait entendre des soi-disant « ballets » qui n'étaient que prétexte à musique très savante peut-être mais tout à fait dépourvue des qualités d'indispensable rythme, de vivacité mélodieuse seules capables de provoquer et d'accompagner les saltations originales et les pas suggestifs. Dansé avec le plus gracieux entrain, réglé avec une fantaisie très heureuse dans des combinaisons caractéristiques, *Milenka* retrouva toute sa vogue de naguère.

Kaatje. — On peut prendre cette fois, exceptionnellement, la formule au pied de la lettre : tout le monde connaît *Kaatje*. Il n'est pas d'amateur de théâtre qui n'ait, en effet, applaudi, à Bruxelles, la jolie pièce qui fut le triomphal début dramatique de M. Paul Spaak. Nul n'ignore donc ce qu'il y a de grâce délicate, de sensibilité un peu fragile dans cette séduisante évocation d'une Flandre d'autrefois vue avec des yeux de poète, chantée avec un cœur d'artiste. Quand on apprit qu'un homme de métier s'était emparé du bibelot ouvragé et qu'il en avait fait un prétexte à musique, bien des craintes naquirent. N'allait-on pas dénaturer le doux conte romanesque et les ornements harmonieux dont on méditait de le charger, n'allaient-ils pas embarrasser lourdement les gestes menus et les simples paroles du vieux père et de la vieille maman sympathiques, de la fillette attendrie et du peintre Jean, l'enthousiaste chercheur d'idéal ?

Je ne puis faire à M. Victor Buffin de plus vive louange que celle de lui être reconnaissant d'avoir admirablement conservé au poème qui a tenté son inspiration musicale son délicieux caractère. Tout ce que chantent les héros du touchant épisode, toutes les pages de savante symphonie qui créent l'atmosphère de l'œuvre et enfin les thèmes précisant les psychologies et les situations procèdent d'un judicieux désir de garder intacte la grâce un peu surannée, la légèreté tantôt souriante, tantôt profondément émue d'une œuvre éloquente à sa façon.

Il y a dans la partition de *Kaatje* ainsi enrichie en se transformant une distinction qui a séduit tout le monde. Les recherches d'harmonies sont curieuses et aboutissent à des effets heureux sans qu'une originalité excessive vienne choquer des oreilles au contraire incessamment ravies. Quand le compositeur brode des variations personnelles sur des thèmes populaires, comme dans la chanson de la servante, au 3^e acte et dans la pittoresque sarabande des amis de Jean, au 2^e acte, il a de la verve et de l'adresse. Quand il transpose l'émerveillement de Jean et de Pomona célébrant l'un après l'autre la splendeur ensoleillée de l'Italie, il atteint, sans grandiloquence et sans effort, à un lyrisme chaleureux. Quand il fait dire par *Kaatje* le joli couplet de la Dentelle, il dessine avec ses notes et son rythme aussi délicatement que la blonde enfant sait le faire avec son fil et ses fuseaux.

L'œuvre de notre sympathique compatriote a été accueillie de façon unanimement flatteuse. Une interprétation irréprochable aida à ce succès. M^{lle} Bardot, M^m. Girod et De Cléry sont de ces artistes qui rendent vivants, avec fidélité, les personnages qu'ils incarnent. Ils n'ont pas manqué d'être égaux à eux-mêmes, ce qui est parfait. M^{lle} Charney remplaça au pied levé avec vaillance M^{lle} De Georgis malheureusement souffrante.

Kaatje, réduite à 3 actes, ce qui rend le dénouement un peu précipité, a été jouée dans un unique décor ravissant: il donnait l'illusion de voir s'animer et s'éclairer un vieux tableau de maître d'autrefois enlevé à quelque musée d'Amsterdam ou de Harlem.

Ino. — Il s'en faudra de peu que ma chronique de toute cette quinzaine ne soit consacrée à enregistrer des succès d'œuvres belges. Et, qui plus est, d'œuvres belges représentées, sur nos deux principales scènes, en dehors de la série de créations dues à l'initiative du comité du Théâtre national.

C'est un fait sans précédent. C'est une admirable et victorieuse affirmation de l'existence, chez nous, d'auteurs capables d'écrire, dans tous les genres, des pièces intéressantes, souvent même dignes de la plus éclatante renommée. Je viens de parler des œuvres lyriques montées ou reprises à la Monnaie; j'aurai, dans quinze jours, à signaler le retour à l'affiche de la *Rhena* de M. Van den Eeden tant de fois acclamée l'an passé. On a lu partout quel accueil flatteur Paris vient de faire à la *Demoiselle de Magasin* de MM. Fonson et Wicheler. En province compositeurs et dramaturges font recette, à l'égal des plus habiles faiseurs de France: je n'en veux pour témoignage que la carrière exceptionnellement brillante, aux Variétés d'Anvers, des *Torches* de F. Léonard et G. Rens, celle de *Monsieur de Lornandie* de Ch. Desbonnets.

Mais arrivons-en au théâtre du Parc. A quelques jours d'intervalle, alors que finissaient les représentations de la *Maison aux Chimères* et tandis qu'entraît en répétition la *Nuit de Shakespeare* d'Horace Van Offel, M. Reding a fait jouer une tragédie inédite de M. G. Dwelshauvers et le drame émouvant de M. Alb. du Bois récemment créé à Monte-Carlo.

M. Dwelshauvers, en commençant la conférence préliminaire qui devait présenter sa pièce au public des Matinées Littéraires, a pris le soin de rappeler qu'il offrait *Ino* au jugement de la critique et de la foule sans la mettre sous le patronage d'aucun comité ni sous l'étiquette d'aucun théâtre. Ce persifflage n'était pas digne de l'homme de grand talent et d'esprit qu'est l'éminent professeur. M. Dwelshauvers aurait dû laisser aux grotesques et mesquins ricaneurs de profession qui glapissent dans leurs gazettes aux décevantes mais vaines criaileries, le monopole de ces ironies trop faciles.

L'entreprise du Théâtre belge est de celles qui, même imparfaite, (sort inévitable de tout ce qui débute et cherche la formule la meilleure), mérite l'estime et surtout l'encouragement. Il est profondément injuste de ne vouloir faire à une expérience aussi difficile, aussi complexe que celle-là, crédit d'aucune bienveillance; il y a bien plus de dignité et surtout d'efficacité à témoigner d'une sympathie encourageante qu'à professer une ironie certes facile mais inopportune.

Le comité du Théâtre belge n'a jamais prétendu monopoliser les œuvres de nos écrivains et faire croire que sans son patronage nul

salut — c'est-à-dire nul succès — n'était possible. J'ai la certitude que tous ceux qui se dévouent depuis des mois à servir la cause de nos auteurs dramatiques se réjouissent chaque fois qu'ils apprennent que, sans leur intervention, une pièce a vu avec honneur les feux de la rampe. Chacune de ces réussites est un argument de plus en faveur de la démonstration qu'ils s'emploient courageusement à faire : prouver que nous possédons tous les éléments d'une littérature dramatique riche, originale et variée, mais qu'il nous a manqué jusqu'ici les multiples possibilités matérielles de la mettre *complètement* en valeur.

Si, ayant fait représenter les six ou sept œuvres qu'il a choisies parmi le grand nombre de celles qu'il a reconnues dignes de cette épreuve, le comité voit d'autres pièces tenter des directeurs jusqu'ici bien rebelles et méfiants, le comité se réjouira ; il aura le droit en effet de se dire que son action n'aura pas peu aidé à provoquer cet heureux résultat. Un « mouvement » est né des efforts et du labeur du comité du Théâtre belge. Des discussions, des polémiques ont été engagées. Toute la presse s'est emparée de la question, soit pour louer, soit pour railler, soit pour dénigrer. Peu importe : l'opinion est faite de courants qui s'agitent en tous sens et je ne suis pas loin de croire que les moqueries ou les malveillances ont fait au moins autant de bien à l'idée que les approbations et les admirations.

Le silence seul eût été fatal. Rien ne tue comme le mutisme obstiné. Dieu merci, on parle assez du « Théâtre belge » pour qu'il ait désormais la vie dure !

Mais il me faut revenir à *Ino*.

Comme il l'a dit dans sa causerie, M. Dwelshauvers a traité par des moyens modernes un sujet antique. Il a appliqué certains des procédés dramatiques actuels à une inspiration lointaine. On peut discuter la logique et surtout l'excellence d'un pareil accouplement. M. Dwelshauvers montre expérimentalement qu'il est capable de donner un enfant solide et harmonieux de formes. D'autres peuvent penser que le produit est un peu monstrueux parce que son mode de création est hors nature.

Quoi qu'il en soit l'impression produite par les cinq actes d'*Ino* est très vive. C'est sans doute une émotion accablante, qui va jusqu'au malaise de l'épouvante et de l'horreur ? Certes ; mais la sensation est irrésistible et l'auteur atteint vraisemblablement son but.

Il nous raconte l'affreuse aventure de la reine Ino revenant, après des années d'une absence que rien n'a expliquée, au palais de son époux le roi Athamas. Athamas a cru la reine morte ; il s'est remarié ; il a eu deux enfants élevés avec les deux que déjà lui avait donnés Ino. Le conflit naît, angoissant, insoluble, de la présence simultanée des deux femmes, des deux reines, des deux mères, toutes deux légitimes, toutes deux passionnées, ambitieuses et aimantes. Un coup de théâtre un peu mélodramatique amènera un dénouement à cette situation inextricable : Ino opère la substitution de ses deux garçons aux deux garçons de l'intruse ; celle-ci égorge ses propres enfants, croyant faire disparaître les aînés. Quand elle a reconnu son erreur macabre, elle se donne la mort à son tour.

Il est certain que le tragique de ces péripéties a remué beaucoup plus que n'ont charmé ou empoigné la majesté, la splendeur, l'harmonie de la structure et de la langue de l'œuvre. La prose se prête mal à exprimer les sentiments qui agitent les âmes tumultueuses de pareils héros.

L'« action dramatique » de M. Dwelshauvers a été servie par une interprétation pleine de conscience. J'ai eu parfois l'occasion d'être sévère à l'égard de M^{lle} Borgos. Le talent de cette très brillante et sympathique artiste se prête mal à l'incarnation de personnages au charme enveloppant, à la grâce légère et un peu frôleuse qui sont ceux de beaucoup de comédies modernes qu'on a fait jouer à M^{lle} Borgos. Quand on demande à celle-ci de mettre en œuvre ses dons intéressants d'émotion, de vivacité, de passion un peu hautaine, de frémissement douloureux, elle sait, comme dans *Ino*, atteindre à des effets très justes, réaliser une composition impressionnante.

M. Marey fut un roi majestueux et autoritaire; M. Gournac un vieillard plein de sincérité touchante; M^{me} Claude Ritter une reine violente, hautaine, parfois exagérément déchaînée.

Lord Byron. — Jouée à la perfection, montée avec un soin exact et luxueux de décors et surtout de costumes, la pièce de M. Albert du Bois a été chaleureusement applaudie. Je suis bien certain cependant que la très grande part des acclamations allaient à l'œuvre. M. Albert Lambert, M^{lle} Piérat, les pensionnaires coutumiers de M. Reding ont mis en valeur toutes les beautés, fait passer toutes les hardiesses, clairement dégagé tous les caractères du drame; mais c'est parce que celui-ci se prêtait merveilleusement, par le fond et par la forme, à des réalisations scéniques aussi parfaites.

Les héros sont présentés, au cours d'un déjeuner de chasse chez Byron, avec une netteté, une précision habile qui font d'eux, dès le début, des individualités essentielles sur le compte de qui nul doute ne subsiste dans notre esprit. Nous savons tout de suite quel être hautain, d'orgueil et de cynisme, de séduction et de volonté est le poète aristocrate, le jeune lord cruel, amer et hardi. Nous savons quel être sensible, timide et profondément impressionnable est la jeune Molly Blackwell.

Nous savons quel fruste et brutal grand diable de gentilhomme est son fiancé Everard. Nous savons que Molly a aimé Byron, l'aime encore, mais tout cela sans l'avoir dit jamais à quiconque. Nous savons enfin que Byron est égoïstement jaloux du bonheur prochain d'Everard et que par seul dilettantisme cruel, par dépit de voir de la félicité autour de lui, sans lui, il disputera au jeune homme le cœur de Molly qu'il n'aime pas. Or Molly, il le comprend, sera à lui quand et comment il le voudra...

C'est ce drame de l'emprise rapide et totale de Byron sur le cœur éperdu de la pauvre enfant qui fait le nœud du drame. Celui-ci s'achève le soir où Molly, triste de sentir le poète si détaché d'elle, si peu ému et sincère à la veille du mariage, prononce, dans le dessein de bien lui prouver son immense tendresse, une de ces paroles qui viennent aux lèvres de tous les amants: — Je mourrais pour toi si tu le voulais!... — Littérature, lieu-commun, mensonge de petite fille, raille et ricane Byron. — Je mourrais, s'obstine l'amoureuse éperdue. — Eh! bien, meurs donc, finit par s'écrier, exaspéré, railleur, incrédule au surplus, le féroce égoïste!

Et Molly s'empoisonne sous ses yeux épouvantés.

La scène est d'une cruauté, d'une audace sans secondes. Elle est périlleuse. Mais M. Albert Lambert et M^{lle} Piérat l'ont jouée avec une telle sincérité, une fougue, une chaleur si vraies que la salle, frémissante, n'a pu que confondre l'auteur et ses admirables interprètes dans une longue ovation.

Il y a dans *Lord Byron*, à côté des scènes de mouvement, d'action et de pittoresques traitées avec un art de la scène plein de sûreté et d'aisance, des morceaux de superbe envolée. M. du Bois y atteint à un lyrisme majestueux et troublant; son vers alors sait vibrer et chanter avec une richesse et une pleine harmonie prestigieuses.

Le développement des épisodes est enchaîné adroitement de façon à faire croître l'intensité d'émotion, à augmenter sans cesse l'intérêt jusqu'à la catastrophe finale. Peut-être cependant l'œuvre trouverait-elle plus de fermeté dans le resserrement des scènes au cours desquelles s'agence, se complique et s'achève l'intrigue amoureuse entre Molly, Byron et les hôtes du château? Le 3^e acte tout entier prolonge, en l'attardant, ces péripéties un peu lentes. Amalgamé avec le 2^e cet acte, très raccourci, disparaîtrait, et le moment capital, admirable et terrible du dénouement suivrait de plus près les dialogues de séduction, les petits complots, les tergiversations, la rupture décisive enfin qui ont pour joli cadre les jardins fleuris de Newstead Abbey.

Après toutes celles qu'il nous a données déjà, cette nouvelle œuvre de l'auteur du « Cycle des douze Génies » accroît l'estime en laquelle doit être tenu un talent probe et vaillant. Les plus décisifs succès sont promis à ce poète noblement inspiré qui compte déjà tant de légitimes victoires.

Primerose.— C'est une figure ravissante de jeune fille que celle de M^{lle} de Plélan. Elle nous repose de tant de demi-vierges, de vierges fortes, de vierges folles qu'on nous a montrées sur la scène depuis dix ans! M^{lle} de Plélan, c'est-à-dire Primerose, a tout le charme et toute la beauté, toute l'énergie honnête et sincère aussi de ces jeunes âmes sur lesquelles l'adversité pas plus que le mal n'a de prise. Primerose rappelle plus d'une des ingénues héroïnes de Musset, si séduisantes, si touchantes, si vraies; car jamais on ne peignit à fines touches plus exactes que ne le fit ce voluptueux impénitent les jolies âmes candides des fillettes aux yeux clairs, aux pensées pures.

De même il appartenait à MM. de Flers et de Caillavet, qui ont écrit avec une verve endiablée et sur un ton souvent facétieux et libertin des choses fort peu virginales, de doter paradoxalement la littérature dramatique actuelle du type le plus exquis, le plus sympathique de jeune fille qu'il soit possible encore d'imaginer. Et ils ont mis aussi à côté d'elle un brave homme de prélat qui n'est ni raisonneur, ni passionné, ni solennel et un jeune gentilhomme qui ne fait pas la noce, ni du sport, ni des dettes...

Ah! que tout ce monde qui hante le château de Plélan est donc édifiant et sympathique, exception faite pour deux ou trois comparses un rien grotesques et quelques jeunes femmes volages, — repoussoirs obligés!

Primerose aime Pierre de Lancrey. Pierre adore Primerose. Ils ne se le disent pas, ou presque pas... Pierre qui se croit ruiné se tient pour obligé de fuir la jeune fille trop riche. Primerose au désespoir entre au couvent. Pierre revient; il n'est pas tout à fait ruiné; son banquier avait mal fait ses comptes. Il revoit Primerose sous la robe de bure et le béguin empesé... Il pleure, il avoue, il reproche, il demande pardon. Primerose se calme, apaisée, heureuse auprès des petits enfants malades qu'elle soigne. Mais les hommes de M. Combes dispersent la communauté de Primerose. Celle-ci n'a pas

encore prononcé ses vœux. Elle rentre au château, redevient provisoirement laïque. Ce provisoire durera longtemps, selon la règle. Primerose revoit Pierre. Tous deux pleurent, avouent, reprochent, demandent pardon. Puis ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Et le bon cardinal paternel qui n'a pas peu contribué à débrouiller ce malentendu sentimental, bénit les gentils fiancés.

La Bibliothèque rose ne contient rien de plus édifiant que cette histoire de chaste amour. Mais la Bibliothèque rose ne contient aucune histoire contée avec l'art adorable que l'on a mis à nous dire celle-ci. Le sujet n'est rien. Toute la finesse, toute la délicate émotion, toute la malice un peu ironique et l'habileté délicate sont dans le jeu des épisodes, les cent traits menus et si exacts des caractères, les facettes pailletées du dialogue, le naturel des situations, l'esprit des reparties.

Joué dans un mouvement alerte, avec une vivacité, un enjouement exquis, et, quand il le faut, avec une sensibilité sincère par des artistes tels que M^{me} Marthe Mellot et M. Arquillière venus renforcer la troupe des Galeries, où chacun se prodigue avec autant de talent que de vaillance, *Primerose* ne pouvait qu'aller aux nues. C'est justice. On n'imagine pas spectacle plus agréable, plus joli et plus touchant, finissant dans un sourire après qu'une larme a mouillé la paupière.

On pleurera, on rira pendant bien des soirs en écoutant et regardant ce qui se dit et se passe au château de Plélan.

Rêve de Valse. — On nous en a fait entendre partout, depuis cinq ou six ans, à Bruxelles, des opérettes viennoises : à l'Alcazar, aux Galeries, à la Scala, au Molière et ailleurs. On les a chantées en allemand, en français, en anglais, voire même en flamand rue de Laeken !

De tous ces souvenirs de rythmes entraînants, de mélodies berceuses, de drôleries au gros sel nous avons gardé des impressions un peu confuses ; mais une ou deux valse pour tant, obsédantes, sont demeurées en nous, victorieuses de l'oubli de tant de refrains fugitifs. Celle de la *Veuve Joyeuse*, celle de *Rêve de Valse* ne nous lâchent plus, une fois qu'elles ont tinté à nos oreilles.

Qu'est-ce alors à partir du soir où comme hier, nous avons au plaisir d'entendre pu ajouter celui de voir et d'être éblouis ? La reprise de l'opérette fameuse de Strauss (Oscar, bien entendu...) que l'Alhambra vient de faire est la digne suite de tant de créations réalisées sur cette scène désormais consacrée au luxe et à l'entrain, à la somptuosité la plus chatoyante.

Je ne raconterai plus cette édifiante et joyeuse aventure d'un bel officier aimé d'une divette mais chastement sacrifié par elle au profit de la princesse que les convenances et la politique lui destinent pour épouse. Ce n'est qu'un prétexte, ni pire ni meilleur que beaucoup d'autres, à des danses, des rondes, des cortèges, des facéties, des romances sentimentales qu'on regarde et qu'on entend avec d'autant plus d'agrément qu'ils sont présentés ou chantés de façon charmante, dans une mise en scène éblouissante.

M^{lles} Barka et Gérard jouent la tzigane et la princesse avec un entrain et, quand il le faut, une douce émotion très séduisants. M. Camus est toujours impayable de drôlerie originale. M. Ferrières fort mal en voix ne fait pas oublier quelques bons ténors qui passèrent à l'Alhambra. M^{me} Lepers et M^{lle} Suzel sont l'une plaisante, l'autre gentille avec belle humeur.

Le Théâtre des Rois.— Elle est bien originale; cette idée de M^{me} la vicomtesse de Sousberghe d'avoir recherché dans le plus lointain passé des œuvres de tous genres ayant eu des monarques pour auteurs, et de les avoir fait dire, jouer ou chanter au cours d'une séance de l'art le plus délicat.

Un but charitable réunit l'autre après-midi une assistance très aristocratique qui avait répondu à l'appel d'un comité présidé par M^{me} la comtesse d'Oultremont; ce fut, pendant deux heures, un véritable ravissement.

Du prince hindou Soudraka, entré depuis plus de vingt siècles dans le bienheureux Nirvana jusqu'à Napoléon Ier et Louis XVIII en passant par Maurice de Saxe et le grand Frédéric, ils ont été révélés, ces illustres conquérants ou ces rois sages, sous des aspects que l'Histoire n'a guère accoutumé de leur réserver.

Des poèmes, des chœurs de lansquenets, des chansons, un ballet, de la musique et du drame, il y eut de tout. Ce fut varié, imprévu, charmant.

Le ballet de la *Merlaizon* (la chasse aux merles) que Louis XIII fit danser en 1635 à Chantilly constitua le clou de cette séance pittoresque. Délicieusement parées, d'accortes ballerines de la Monnaie entourant M^{lles} Paulette Verdoot et Félyne Verbist, gracieuses et légères étoiles, mirent tous leurs soins jolis à faire valoir cette reconstitution adroitement réalisée par M. Ambrosiny.

M^{lle} Das chanta à ravir de tendres mélodies; M^{lle} Lutes récita avec une finesse spirituelle quelques pièces de vers aimables et l'amusante et célèbre fable du ... lieutenant Bonaparte: *Le Chien, Le Lapin et le Chasseur*,

Un petit orchestre d'instruments anciens attentivement conduit par M. Ch. Mélant joua avec la légèreté pimpante qu'il fallait les pages caractéristiques fleurant le bon vieux temps. C'est l'excellent compositeur lui-même qui avait avec un goût très sûr recherché, orchestré, mis en ordre les partitions archaïques.

On a fait fête à tout le monde, avec justice et loué comme il fallait l'intéressante et très artiste innovation de M^{me} la vicomtesse de Sousberghe.

PAUL ANDRÉ.

LES ORCHESTRÉS ET LES VIRTUOSES

Troisième Concert de la Société Nationale des Compositeurs belges.— Un programme varié et substantiel, deux virtuoses encore à leurs débuts, mais pleins de promesses ont rendu ce troisième concert tout à fait intéressant.

Il n'y a pas longtemps, MM. Thibaud et Cortot exécutaient au Cercle Artistique l'admirable *Sonate pour violon et piano* de ce pauvre Guillaume Lekeu mort si jeune et dont les œuvres nous montraient déjà un maître puissant et original. L'impression fut profonde; cette composition douloureuse et tragique fait en quelque

sorte pressentir la fin si brusque du musicien et la rend plus poignante encore. Cette même impression nous l'avons ressentie à nouveau au concert de la Grande-Harmonie; cette fois c'était M. Emile Bosquet qui se trouvait au piano et c'était M. Désiré De Fauw qui devait faire résonner sur la quatrième corde les accents douloureux de l'*adagio* dont la mélancolie est si prenante. Interprétée avec une entente parfaite et une entière communauté de sentiments cette sonate a remporté un succès définitif: elle peut être classée dans la littérature du violon comme une des pages marquantes de notre production musicale.

Le *trio* pour *violon, violoncelle et piano* de Victor Vreuls est d'une écriture très artistique et très raffinée quoique d'une inspiration parfois un peu décousue; MM. Bosquet, Kuhner et De Fauw en ont surmonté à merveille les difficultés techniques. Une jeune pianiste, M^{lle} Ferne Woodward fait preuve, à défaut d'une virtuosité définitivement acquise, de beaucoup de sentiment et d'émotion dans *Reminiscence et Polonaise* d'Arthur Van Doren, deux morceaux brillants et bien faits pour mettre en relief les ressources variées de l'instrument.

La partie vocale du Concert comprenait trois mélodies: *Ton Baiser, Chant du Forgeron* et *Cantique* d'Henri Henge et deux mélodies d'Henri Sarly, le *Monologue de Prinzivalle* (de *Monna Vanna*) et le *Cœur d'Hjalmar*. Nous avons goûté surtout du premier le *Cantique* animé d'un souffle voluptueusement panthéiste et du second *Le Cœur d'Hjalmar*, écrit sur l'immortel poème de Leconte de Lisle. M. Sarly est avant tout un descriptif; sa musique rend très bien le côté épique de ce poème grandiose; on perçoit d'une façon saisissante le champ de bataille sanglant où Hjalmar mourant prie un corbeau de porter son cœur à sa fiancée qui l'attend à Upsal

« Au sommet de la tour que hantent les corneilles. »

Deux barytons, MM. Piéltain et Coffé, ont prêté l'appoint de leur voix généreuse à ces mélodies pour les faire valoir et leur assurer un très vif succès.

Notre jeune école belge sort très à son honneur de cette nouvelle audition.

Concert Germaine Schellinx et Marguerite Rollet. — Ce n'est un véritable plaisir de pouvoir rappeler l'art exquis nuancé et souple qu'apporte dans la mélodie M^{lle} Marguerite Rollet que le Théâtre de la Monnaie nous a prise, à bon droit d'ailleurs puisque ses créations lui ont valu d'emblée la faveur du public. Vieux lieds désuets, mélodies modernes aux lignes capricieuses et hardies, M^{lle} Rollet en détaille le charme propre avec une sûreté de goût, une facilité vocale des plus enviabiles. Parmi les œuvres interprétées on ne pourrait dire laquelle était digne de remporter le plus de succès tant chacune était imprégnée du caractère juste et du style parfait. M. Minet a fait valoir toutes ses qualités d'accompagnateur et de pianiste.

M^{lle} Schellinx, dans une *Sonate* de Tartini, un *Concerto* de Viotti, et d'autres pièces anciennes et modernes, a fait preuve d'une belle technique, d'une sonorité agréable, d'une interprétation fouillée, profonde, délicate.

Ces deux artistes ont remporté le plus grand succès.

Récital Buhlig. — Depuis le début de la saison, l'administration de Concerts Schott frères nous a présenté une série remarquable de virtuoses et particulièrement de pianistes, peu ou pas connus en Belgique et dont la réputation en Allemagne et ailleurs était déjà faite. Ce fut dernièrement le tour de Richard Buhlig de se faire applaudir du public bruxellois : M. Buhlig se présente avec une solide virtuosité, une attaque appréciable, de grandes qualités d'interprétation. Succès très marqué.

Concerts Ysaye : *Premier Concert extraordinaire : Otto Lohse, Henri Hensel, Mélanie Kurt.* — La salle de l'Alhambra est pleine à craquer : un revendeur m'offre un fauteuil pour la bagatelle de trois cents francs. Je songe vaguement à l'incendie possible... au vestiaire ; je songe surtout à cet Otto Lohse, ce génial Otto Lohse dont on parle dans tous les salons et qui a connu Beethoven comme vous et moi. Voilà à qui on devrait confier la direction du mouvement musico-dramatico-belgo-phile, car c'est un homme heureux ! « Pen- » sez donc, me disait une bonne Bruxelloise, ce diable d'homme » révélait l'an passé Beethoven aux ânes de Schaerbeek et aujourd'hui nous découvrons grâce à lui Richard Wagner. C'est un chef d'orchestre, entendez-vous, l'être vraiment digne de ce nom, le » *seul* chef d'orchestre. Je ne vais qu'une fois par an au Concert : » j'attends la venue d'Otto Lohse. » *Otto Lohse, La Veuve Joyeuse,* et *M^{lle} Beulemans* forment une trilogie qui accapare toute la puissance d'admiration de nos compatriotes ; je suis certain que notre kapellmeister a plus d'« adoratrices » qu'André Brûlé et cela c'est l'abomination de la désolation, un symptôme des plus inquiétants. Devant le triomphe d'Otto j'ai peur de paraître ridicule en disant tout simplement que c'est un très bon musicien, un bel artiste, un des meilleurs chefs d'orchestre. Vous me voyez confus, maître, de vous offrir si peu. Il me faut réserver quelques éloges pour M^{me} Mélanie Kurt de l'Opéra de Berlin, qui dans la *Mort d'Yseult* fit entendre les ressources de sa voix étoffée et étendue qui tient tête admirablement au déchaînement polyphonique de l'orchestre. M. Henri Hensel, dans la *Mort de Siegfried* et le *duo de la Walkyrie* fit apprécier sa belle compréhension des rôles et sa voix solide, mâle mais dont la dureté est accentuée par les terribles consonnes germaniques.

EUGÈNE GEORGES.

LES SALONS ET LES ATELIERS

A BRUXELLES. — *Œuvres exposées du 7 au 20 février, en treize jours : 656...*

M. JEFFERYS (*Galerie Giroux*). — Je crois que mon amour pour la lumière *propre* m'a longtemps rendu antipathique la peinture de Jefferys, qui a des lumières sales. Aujourd'hui, à la Galerie Giroux, je me trouve au centre d'un ensemble considérable d'œuvres

de Jefferys. L'impression est assez différente. J'oublie la lumière extérieure, et il faut bien que je me fasse à la sienne. Je ne puis pas dire ni que j'aime sa lumière, ni que j'aime ses sujets, mais quel peintre, question de *mon* goût mise à part !

Cette *Fête des Ballons* que j'ai déjà tant conspuée, et que je conspue encore, pour beaucoup de raisons, doit être d'une grande justesse. Il faut voir comme les couleurs continuent la réalité environnante, les objets du salon Giroux entrent admirablement de plein pied dans le tableau ! Est-ce là un succès de l'art ? J'en laisse décider.

Parmi les aquarelles, le *Waux-Hall*, est tout à fait extraordinaire comme mouvement ; parmi les huiles : à *travers Bruxelles*, d'une fuite impressionnante ; *le jet d'eau*, vrai tour de force ce *jet d'eau* rendu possible et qui charme ; *impressions*, d'une jeunesse et d'une limpidité merveilleuses, mais les premiers plans me feraient pleurer ! *Souvenir de Paris*, plein de fraîcheur dans la notation.

Pour ce qui est du *Théâtre des Singes*, il y a là des défis au métier, incompréhensibles : tout le premier plan ajouté par repeint sur le reste : un piano à travers lequel on voit la foule, une danseuse à travers laquelle on voit le piano et la foule !

Dans dix ans tout le dessous aura repoussé, et ce sera joli ! Les toiles se vengent des mépris du métier.

Paul DUBOIS (*Cercle artistique*). — Le nom de Paul Dubois est devenu synonyme, en sculpture, de grâce et harmonie. Je sais que les violents, à ces mots plissent la bouche et répondent : joli et mièvre. Cela n'est pas exact. Dubois, n'est pas un outrancier, il a du goût. Sa notion de la beauté est, sans doute, celle des siècles, notion classique et traditionnelle qui, hélas, n'a plus cours, aujourd'hui, en dehors des ateliers de quelques rares artistes. La *plastographie* instantanée, si j'ose ainsi dire, a vaincu la beauté.

Si le rythme est une beauté dont l'équilibre fait la sérénité, y a-t-il quelque chose de plus accompli que la *Guirlande*, *l'Été*, *la Mère et l'Enfant*, *l'Inspiration*... La substance rayonne une sorte de bonheur, on la sent échappée des mains caressantes d'un sensuel.

Parmi les petits bronzes. *accroupie* nous paraît le plus réussi, avec sa silhouette bien découpée et la belle distribution des lumières, qui rendent le bronze nerveux.

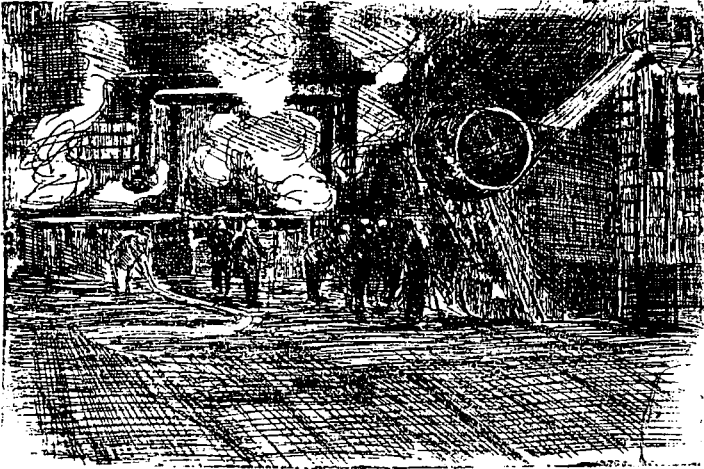
A noter aussi le petit nu, à *sa toilette*, qui consigne dans le métal un détail de structure intime qui est assez rare chez la femme et n'est pas sans saveur.

Je n'aime guère, par contre, la tête d'Orphée, effrayante près du doux visage de femme en adoration, et qui rompt le charme ; je n'approuve guère non plus *endormie* où l'œil semble ouvert, et avec effroi, parce que la lumière qui tombe sur le rebord de la paupière transforme celle-ci en prunelle irradiée.

Il ne me déplairait pas d'avoir, ici, par hasard, au gré de quelques-uns, exagéré les mérites de Paul Dubois. Je révère en lui une tradition qui a fait ses preuves et à laquelle il est resté fidèle, à une époque où les plus intransigeants font tout simplement de la mode.

M^{me} DU MONCEAU (*Cercle Artistique*). — M^{me} Du Monceau, paysagiste vigoureuse et heureuse, s'efforce à une exécution nette des plans, fort appuyés dans *Contre-jour à Versailles*, *Tournant de la Meuse*, *Automne*, *Beauregard*, *Terrain vague*. Certainement, en sour-

dine, l'artiste s'inspire du cubisme, en y mettant beaucoup de modération et prenant le bon de la méthode. Excellente, faut-il croire, car dès que cette leçon disparaît nous avons un tableau qui s'impose avec moins d'autorité et où ce sont plutôt les colorations qui intéressent : *Les Fonds de Menhir*.



M. DU MONCEAU.

L'artiste trouve, en général, des sujets attrayants : *Maliva, Veere, Convoitise*.

Elle est attirée aussi par les sombres aspects industriels : *L'Usine*, et divers *Charbonnages*. Son pinceau n'y paraît pas aller aussi largement. Le terrain solide disparaît pour faire place à des hangars et des terrains qui sont mous, aussi mous que les fumées et les vapeurs échappées des fours et des chaudières. Ces pages se rattrapent par la grande allure.

Gustave-Max STEVENS (*Cercle artistique*). — La critique ! Métier de butor ! Cet homme aimable, cet esprit enjoué et charmant... C'est un peintre bien élevé, des mieux léchés, presque un ami ! Eh bien ! je vais vous compter de vilaines histoires...

Il y a trois ans, Stevens donnait de belles espérances. On le connaissait moins qu'aujourd'hui, mais on en parlait plus. Sa grâce, sa distinction, la recherche dans le sujet... Ces qualités, Stevens les a conservées. Malheureusement, trop conservées, c'est-à-dire qu'elles sont restées dans le même état. Un art facile, de surface. Les huiles sont minces, minces ! Les pastels, peu modelés. Tels se présentent les portraits : *Jeune Fille, Devant la Mer, Mélancolie, Sur le Sable, Corsage Bleu, Robe Verte, Corsage Noir, Regard*. Heureusement, Stevens a l'élégance et la distinction dans ces portraits, qualités qui ont aussi leur prix et leur rareté.

Il nous chagrine d'avoir un bien si court à dire d'un artiste aussi raffiné. Mais, voyons, sous le raffinement, ne faut-il pas de la vigueur et du muscle? Stevens se contente, je crois, de sourire à la vie, et il me paraît peu enthousiaste de la virilité de l'effort. Cependant, pour faire de l'idéal humain, il faut un peu de sueur aux aisselles et un peu de fange aux doigts.

Je louerai bien davantage la série de paysages de *Dunes* où l'artiste a réalisé là des plans de sable dont les ondulations sont difficiles à rendre, tant la gamme est ténue, et des nuages qui ont beaucoup de fuite. Une des œuvres les plus réussies dans cette note me paraît être *Le Grand Nuage*.

LE LIERRE (*Salle Boute*). — Nous nous sommes exprimés souvent sur les embarras de la critique. La question suivante nous paraît l'une de celles que le critique peut se faire avec le plus de succès : Où en est l'auteur de ce tableau, est-il à la période de vagissements, ou sait-il déjà s'exprimer?

Où bien encore est-ce un esprit confus qui ne saura jamais rien dire de clair, ni rien exprimer de complet, ou d'un peu étendu

Si j'applique, au *Lierre*, l'essai de cette méthode, je trouve que sur l'ensemble les plus nombreux sont, comme partout, les bafouilleurs.

Puis vient une bonne moyenne qui s'exprime picturalement d'une façon suffisante. Est bien dit, le soleil, dans *Ruines du Temple de Diane*, de P. Servais ; la tristesse des brouillards, *Canal d'Ostende et à Marée Basse*, de A. Seghers ; le soleil encore, l'air et la fraîcheur,



PIETER STOBBAERT.

dans *Maisonnettes ensoleillées*, et *L'Ecluse*, de I. Clesse ; est bien dit, encore, parce que bien débrouillé *Le Port*, de H. De Clerck, avec saveur même ; le portrait *Arabe*, de Laudy ; P. Stobbaert est,

certainement, l'un des artistes les plus accomplis au point de vue de la clarté du dire, de l'assurance du coup de pinceau et de l'autorité que prennent par ces qualités ses petits intérieurs, *Vieux logis à Diest* et *Intérieur* (86) ; bien dites, aussi, les *Dunes à Nieupoort*, de Jacqmotte ; la *Matinée d'Automne* de Huygens, qui est délicate ; quant à Bastien, il est presque superflu d'en dire qu'il sait s'exprimer et le fait avec puissance, comme dans *La Digue*.

Il faut ajouter que le fragment de méthode dont nous venons de faire l'essai, n'apporte aucun renseignement sur la personnalité ni sur le niveau des œuvres. Aussi, des œuvres satisfaisantes pour ce critérium, peuvent-elles être encore parfaitement banales. Mais au moins le procédé a-t-il le mérite d'accorder quelque valeur à la technique et à la composition.

Je n'ai rien à dire de la sculpture.

M^{lle} Berthe ART (*Cercle artistique*). — Les expositions de natures-mortes de M^{lle} Art sont toujours très belles et très goûtées. L'artiste possède un grand sens décoratif et un métier soigné. Elle a de la couleur et du dessin. Elle unit ces deux qualités dans une manière somptueuse qui est bien à elle.

Elle montre dans ses grands pastels un souci qui nous paraît nouveau de rendre la matière des choses, les reflets adoucis de la soie ancienne, *La Robe Chinoise*, la dureté de la porcelaine dans le *Chat* en Copenhague, etc.

Qui nous dira pourquoi, au point de vue artiste, on n'est pas pleinement satisfait ? Le métier est impeccable, le plus souvent ; l'ordonnance, aussi ; le goût, sans reproche. Oui, alors, que manque-t-il ? On nous dira : M^{lle} Art a une vision de caste, elle voit comme les gens riches. Un autre ajoutera : M^{lle} Art voit, des choses, surtout la richesse, le cosu, la vie lui échappe. Comme les peuples heureux, les objets représentés n'ont pas d'histoire...

W. - A. SHERWOOD (*Salle Studio*). — Sherwood nous offre d'abord un intérêt comme un Américain transplanté depuis deux ans, à Anvers. Il est des nôtres par élection.

Je suis assez dérouté, au début, par les tableaux de Sherwood. A notre époque de clarté, de tableaux en arcs-en-ciel, ici, les tableaux aux quatre murs sont obscurs comme des portes ouvertes sur des ténèbres. Je remarque des gens qui haussent les épaules, — avec l'air de dire qu'on ne voit rien ! Et ils en appellent d'autres, comme on se hèle dans une nuit sombre ! Mais cette attitude est celle du profane qui croit tout savoir et juge d'emblée que c'est trop cher cinq minutes pour apprendre quelque chose. Laissons là le profane.

Lorsque vous démêlez cette ombre, tout de suite l'œuvre s'impose, surtout dans le portrait, par le caractère. Tel le portrait *Rouge et Gris* ; naturellement, ce sont des rouges et des gris presque noirs, enveloppés de pénombre. Mais bien que la toile soit sombre à l'extrême, comme encore le portrait *Mauve et Noir*, toute l'œuvre est d'une grande transparence. Cette nuit transparente est, évidemment, ce qui constitue le tour de force et fait le charme profond de ces œuvres. Il y a là une chevelure blonde, un ruban qu'on devine rose, cachés sous des ombres, qui sont d'un grand raffinement.

Et *Blanc et Noir*, n'a guère de blanc que les dents, et encore est-ce un blanc rosé ; les noirs sont le chapeau et le paletot, et ces noirs ne sont que *presque* absolus, car ils sont partout sans lourdeur.

Une fois que l'œil, devant ces tableaux, s'est accoutumé à leur nuit, il prend un plaisir infini aux délicatesses des tons, et à savoir les distinguer, bien qu'infiniment petites soient les distances qui les séparent.

Sherwood nous a apporté là une note sombre devenue rare, une manière très aristocratique et pleine d'expression.

Léon FRÉDÉRIC (*Cercle artistique*). — Inutile de commenter ni louer les œuvres de Frédéric. Le grand public les comprend et les aime. En quelques jours *tout fut acheté*.

Il serait difficile de connaître les secrets de l'artiste. Je pense que si l'on veut faire une étude de technique on ne sera pas vite au bout. Est-ce l'exactitude de la notation qui prime? Oui et non. Car voici, parmi les payages, *Les Saules*, une toile plus claire que la lumière; le *Moulin*, plus vert et plus rouge que l'herbe et la panne; *La Prairie en fleurs*, id.; *La Route de Lisseweghe*, d'une atmosphère si nette qu'elle en est presque tropicale; ce caractère net de l'atmosphère est même très souvent répété, ailleurs que dans les paysages; on le retrouve dans les sujets de toute la carrière de Frédéric et cette année dans *Première Communiant*, *Dentellière Flamande*, *Petite Paysanne Zeelandaise*. Cette notation limpide produit l'impression que les choses sont plongées dans un air extraordinairement pur, comme la vision à travers un cristal ou dans une région de montagnes élevées.

A ce propos nous prendrons l'exemple de Frédéric pour faire remarquer qu'il n'a jamais les contours bavoux si chers à beaucoup de peintres, et où ils disent trouver le rendu de l'atmosphère. Manque-t-elle donc dans les trois toiles que j'ai citées en dernier lieu, et dans *La Petite Dentellière*, ou dans *Fleurs*, l'atmosphère? Je crois que c'est plutôt question de savoir son métier. Car, dans la réalité, les contours ne bavent pas, que je sache, pour un bon œil, et l'atmosphère y est!

Frédéric ne se contente pas non plus de prendre toute réalité comme elle s'offre. Il débrouille un paysage; le sujet, il le rend clair. Au premier coup d'œil c'est compris; le spectateur est content de sa perspicacité. Les paysages compliqués sont encore clairs: *Matin*, *Vallée*, *Déclin du jour*, *Étang*, *Meules de Foin*.

Frédéric a, je pense, une vision sans parti pris, inaccessible aux modes, une vision qui ne se cristalliserait pas aisément dans une façon; son œil a l'air, chaque fois, d'en être au premier jour; et avec cet œil une main assez experte pour exécuter l'œuvre sans salir la toile de recherches maladroites.

Il y a bien encore, sans doute, d'autres mystères dans la pratique et le tempérament du maître, cette beauté de lignes, ce balancement des courbes, cette profondeur des horizons, cet envol des nuages, cette poésie! Pas d'effort sensible, jamais d'effet visible, jamais une forme ni une couleur qui crie égoïstement: à moi!

Une petite chicane, cependant, pour finir en critique: Pourquoi les cinq larmes de *La Tête d'Enfant* sont-elles du pus, au lieu d'imiter la limpidité de celles peintes sur la joue du Christ par le vieux Maître d'Oultremont? Avec le métier de Frédéric, elles *devaient* être limpides.

G. VALENTINELLI (*Galerie d'Art*). — Valentinelli emploie sobrement la couleur. Il ne l'étale pas, il la sertit. Cette sobriété nous fait penser quelque peu à F. Khnopff, bien qu'il n'y ait absolument aucun autre rapport entre les deux artistes. Cette façon pleine de délicatesse fait les tableaux précieux, et en règle, en quelque sorte les formats, qui gagnent à être restreints.

Valentinelli travaille de préférence à Bruxelles, à Westende, à Venise.

Voici une *Porte Renaissance*, et *Petite Etude grise à Venise*. Toutes deux, — et elles donnent bien exactement la note de l'artiste. — demandent qu'on y attache un œil fin. Après un moment, le rythme des valeurs se détache, les couleurs sortent du voile un peu



VALENTINELLI.

monochrome du premier abord; ces couleurs pâles arrivent à faire du soleil, sans blesser, du soleil en silence, — un silence que l'on pourrait appeler rétinien.

L'artiste affectionne de développer une même gamme, piquée çà et là d'un ton. Et il arrive à des ensembles où chaque détail se détache, cependant, avec facilité, *Le Pont à Venise*, *Un Soir* et *La Porte Renaissance*, déjà citée, et *L'Intérieur de l'Eglise Saint-Marc*.

Nous mettrons encore à part une petite *Etude* (41), fort fine, d'un sentiment décoratif et gracieux, traitée dans les rouges vineux transparents, et une autre *Etude* (48), un morceau du large, dans les gris bleus; l'artiste connaît aussi le brio, bien nourri, réalisé dans des morceaux comme *Esquisse* (12) et *Effet gris dans les Alpes*.

Henri ANSPACH (*Cercle Artistique*). — Anspach a une vision décorative du paysage se rapprochant, parfois, de la manière d'Auguste Donnay, avec moins de mélancolie et plus de saveur dans la vie des tons, *Une Vallée d'Ardenne*.

Toutefois, ce que Anspach gagne en grâce sur Auguste Donnay, il le perd en solidité. Les montagnes de Donnay pèsent sur la croûte



HENRI ANSPACH.

GRUPE INDÉPENDANT (*Salle Studio*). — L'indépendance est toujours une terrible chance à courir pour un artiste, et pour tout le monde, d'ailleurs! Avec quelque chose dans le ventre, c'est une carrière glorieuse. Mais la roche que vous savez, est près du Capitole. Pour mener à bien l'indépendance, une forte tête est nécessaire.

Je ne saurais dire encore si le *Groupe indépendant* a beaucoup de fortes têtes?

Il y a, peut-être, F. Verhaegen, Ed. Tytgat, Counhaye...

Léon HOUYOUX (*Cercle Artistique*). — Quand nous aurons dit : vision claire, légèreté dans les ciels: *Berge en Automne le long de la Forêt*, *La Route ensoleillée*; douces buées lointaines: *Soleil*

terrestre et ce poids a de l'importance pour la sensation du spectateur.

Anspach, peintre de vallées heureuses et d'horizons en fête, *Vallée de Ropson*, *Nuages*, *L'Ourthe*, trouve de jolies dispositions d'avant-plans, tel le paysage ensoleillé vu à travers les têtes violettes des sapins.

Ce n'est pas peinture très solide, mais couleurs et effets sont poétiques et séduisants. Cimes moutonnantes aux flancs des vallées, vallées ouvertes sur l'horizon; la vue s'étend, on domine, on respire.

Les dessins au Conté ont, je ne sais quoi de touché juste qui, d'un frotti, crée une atmosphère.

d'Hiver; ampleur des espaces: *Les Peupliers du Canada*; taches de soleil et franches lumières filtrant par les dômes: *La Table de Pierre*, n'aurons-nous pas signalé, chez cet artiste, les qualités communes au plus grand nombre, — qui presque tous ont du travail, du goût, un rendu sincère et l'œil calme. Ce ne sont pas là des qualités à dédaigner. Et sur ma foi, il se montre, à la longue, que les artistes qui savent s'en tenir sagement à leurs dons simples, mais naturels, sont devenus aussi rares que les plus originaux.

Si, cependant, Houyoux arrivait à trouver des expressions plus concentrées, — plus d'intensité en moins de place, — je pense qu'il y aurait là un idéal nouveau pour lui, et peut-être salutaire.

Il pourrait aussi tâcher d'enrichir la matière qui est, parfois, d'une texture crayeuse, tel *Le Contre-Soleil*; et, en général, le coup de pinceau est sans volonté, quand on le regarde de près, surtout dans les premiers plans, *La Route ensoleillée*.

Ed. GEOBELOUËT (*Galerie d'Art*). — Un ensemble de 77 ouvrages, peintures, eaux-fortes, art décoratif, nous montre les différents aspects du talent varié de l'artiste. Des critiques lui ont reproché la miévrerie; il est assez contradictoire de lui reprocher, à mon avis, de la brutalité. Heureusement, la critique est un domaine où tout le monde a raison. Laissant cela de côté, je dirai à l'artiste: Vous paraissez capable d'intellectualité, ne feriez-vous pas un petit effort en vue du renouvellement des sujets?

Et puis je louerai comme réalisations d'art décoratif les frises: *Les Pavots* et *La Vigne* que, certes, on verrait en papier de tapisserie avec beaucoup d'agrément.

G. JACQMOTTE (*Cercle Artistique*). — Natures-mortes chargées; portraits quelconques; fleurs et étoffes trop visiblement préparées; paysages sans accent; qu'il est donc pénible d'avoir à dire tout cela!

L'ensemble n'est, certes, pas en dessous d'une bonne moyenne. Mais, précisément, voilà ce qu'il y a de désolant, le talent qu'aucune personnalité ne relève, ne signe.

C'est très bien, très bien, très bien! C'est le beau tableau, comme il y a le beau garçon!

RAY NYST.

LES CHAMPIONS ET LES RECORDS

Les Sports d'Hiver.

Chaque saison a ses sports, comme elle a ses fruits, ses fleurs et ses légumes.

L'hiver nous ramène les plaisirs du patinage et tous les jeux qui en dérivent. Ils sont légion aujourd'hui.

Autrefois, quand j'étais gamin, il y a quelques quinze années, les sports d'hiver n'étaient guère variés. Ils se bornaient aux « raze-bouttjes », au patinage, aux traîneaux et... aux combats à coups de boules de neige.

À la sortie de l'école, nous nous attardions à transformer les trottoirs en piste de glace.

À cet âge sans pitié nous nous soucions peu du sort des passants qui pouvaient se briser les jambes sur ces miroirs.

Avec quelle impatience nous attendions les premières gelées et que de fois nous allâmes juger de l'état de la glace au lac du Bois de la Cambre !

Enfin, quand elle avait atteint l'épaisseur voulue et que le bourgmestre autorisait le public à y descendre, de longues théories de Bruxellois prenaient le chemin du Bois, les patins pendus au bras, les mains dans les poches, le cou emmitouffé.

Quel aspect pittoresque le lac présentait en ces temps-là, avec ses berges envahies par les installations éphémères des marchands de marrons et de gauffres, celles des vestiaires et des loueurs de patins.

D'autres patineurs se rendaient aux prairies inondées de Forest ou aux étangs du Parc royal de Laeken sur lesquels feu Léopold II autorisait souvent les fervents du patin à se livrer à leur sport favori.

Des amis fortunés nous invitaient quelquefois à des balades en traîneaux. C'était alors la grande fête !

La promenade habituelle consistait à parcourir les boulevards extérieurs, l'avenue Louise et les allées entourant le lac du Bois.

J'ai encore présente aux yeux la jolie silhouette de ces gracieux véhicules, glissant sans heurts et sans autre bruit que celui du tintinnablement des grelots des chevaux empanachés.

Notre deuxième reine, Marie-Henriette, affectionnait beaucoup ce sport et les Bruxellois se souviennent l'avoir vue conduisant un traîneau tiré par deux magnifiques purs-sang attelés en flèche. A sa demande lorsqu'il neigeait, les ouvriers du service de la voirie ne débarrassaient pas la partie asphaltée des boulevards extérieurs de son blanc manteau.

Plusieurs grands seigneurs possédaient également à cette époque de luxueux traîneaux décorés de sculptures et de filets d'or.

Aujourd'hui le lac du Bois ne gèle plus et les beaux filets blancs tombent à peine deux ou trois fois par hiver à Bruxelles...

Tout est bouleversé en cette période de troubles et d'agitation.

Les beaux traîneaux ont été vendus, leurs propriétaires n'ayant plus l'occasion de les utiliser. Je me rappelle en avoir vu un long-temps exposé dans une salle de vente, il y a quatre ou cinq ans. Il trouva enfin un acquéreur qui en fit... du bois à brûler.

* * *

C'est dans les grandes stations hivernales qu'il faut aller à présent si l'on veut pratiquer les sports d'hiver : à Chamonix, à Saint-Moritz, à Davos, en Bavière, ou dans les Pyrénées. Ils se sont multipliés. Aux « razebountjes » de notre enfance sont venus s'ajouter : le ski, le bobsleigh, le toboggan, le kurling, les raquettes, le hockey, le yachting sur glace, etc.

Ces sports exigent un assez long apprentissage. Il s'est formé des écoles où d'habiles professeurs norvégiens vous initient à leur pratique. Ils vous apprennent d'abord à utiliser le ski. Celui-ci consiste en deux lames de bois longues de 2 m. 50 et très étroites. Elles sont attachées aux pieds par des lanières de cuir et un système spécial de charnières leur laisse un certain jeu. Une paire de skis

coûte de 25 à 35 francs. Il en est de deux sortes : le ski de plaine et le ski de montagne. Le ski permet de se maintenir sans enfoncer sur des surfaces neigeuses profondes.

Les débuts du skieur sont extrêmement difficiles. Il lui faudra prendre une douzaine de leçons avant qu'il puisse garder l'équilibre et qu'il sache marcher avec ses longs patins de bois. Il devra s'habituer à avancer en rentrant les pieds de façon à maintenir les deux lames toujours parallèles. Malheur à lui s'il oublie cette condition *sine qua non*, aussitôt les deux énormes palettes s'enchevêtrent, l'imprudent dégringole et se relever quand on a « chaussé » les skis est tout un art, tout un travail laborieux plutôt.

Le charme du ski est dans la descente des pentes qui s'effectue à des vitesses extraordinaires, parfois folles, dans le franchissement d'obstacles énormes. Le champion norvégien Nils Gjestvang a réussi un bond semblable en exécutant dans le vide un saut de 41 mètres. C'est un record.

Le grand danger dans la pratique du ski, c'est de ne pouvoir prendre les virages qui se font en jetant violemment le corps de côté et en plaçant les patins de bois en travers de la route. Il faut un certain sang-froid pour exécuter cette manœuvre lorsque, à quelques mètres, s'ouvre une crevasse... !

* * *

Un autre sport d'hiver plus récent c'est le toboggan. Il fut importé du Canada, pays de prédilection des sports d'hiver, par des Anglais en 1877. Les premières courses internationales de toboggan furent organisées à Davos en 1883. Depuis le tobogganing désigne les nombreux sports d'hiver du traîneau qui comporte notamment : le toboggan, la luge et le bobsleigh.

La luge est un petit traîneau de bois long d'environ 1 m. 10 et haut de 30 à 35 centimètres. C'est le traîneau employé depuis des siècles dans les Alpes. Le coureur s'y place assis, les pieds servant de gouvernail lorsqu'il veut virer. L'appareil prend une direction opposée au pied qui traîne à terre. Emporté par son propre poids le coureur descend les pentes à des vitesses atteignant jusqu'à cent kilomètres à l'heure. Il freine à l'aide des talons. Le traîneau s'élance parfois dans le vide, chassé par la vitesse acquise et reprend contact avec le sol vingt ou vingt-cinq mètres plus loin. La sensation est en ce moment délicieuse.

Le toboggan est une sorte de luge construite en acier. Il diffère de celle-ci par la position du coureur qui s'y place à plat ventre de tout son long, la tête en avant. Les pieds servent encore ici de gouvernail. Les vitesses acquises en toboggan dépassent celles de la luge.

Le bobsleigh est une luge perfectionnée et agrandie. Il peut recevoir jusqu'à une demi-douzaine de personnes. Il mesure de deux à trois mètres de long suivant le nombre de passagers qu'il est destiné à véhiculer. Les occupants s'y placent à califourchon les uns derrière les autres. Le tout premier occupe le volant de direction en tous points semblable à celui des automobiles. Le frein consiste en deux crampons placés à l'arrière de l'appareil et actionnés par le conducteur à l'aide d'une pédale. Un bobsleigh pèse environ cent kilos, tandis que la luge n'en pèse que trois. Son prix atteint plusieurs centaines de francs.

Un sport d'hiver très dangereux, c'est l'aking pratiqué en Norvège.

Le coureur s'assied à l'arrière d'un long traîneau étroit appelé *kjoelke*. C'est un appareil très instable. Le coureur ne dispose que d'une perche longue de cinq à six mètres comme gouvernail et comme frein. Les accidents causés par l'aking sont si considérables qu'en 1906, 25 p. c. des primes d'assurances norvégiennes contre les accidents furent versées à des familles de tobogganistes.

* * *

Le pays idéal des sports d'hiver, leur « terre promise », comme on a dit, c'est le Canada.

Les patineurs sont arrivés ici à réaliser des prouesses extraordinaires. Dans un concours pour le plus grand nombre de figures exécutées en patinant un champion a réussi à marquer sur la glace plus de deux mille dessins représentant des fleurs, des animaux, etc., et cela en trois jours !

Un autre, M. J. B. Johnson, couvrait en 1901 à Montréal seize kilomètres en 31' 11". Un Canadien a établi le record de la vitesse en parcourant un mille anglais — 1,609 mètres — en 2' 12".

On pratique beaucoup au Canada le patinage à la raquette. Figurez-vous une sorte de raquette de tennis que l'on adapterait au pied et dont la poignée aurait été supprimée. Un « raquetteur » effectue facilement cent quatre-vingts kilomètres en une journée !

Les longues surfaces de glace absolument planes que l'on trouve au Canada ont favorisé un sport d'hiver tout spécial à ce pays : le patinage à la voile. Il n'existe point là de collines, de précipices arrêtant le coureur dans son élan.

Le coureur se munit d'un foc d'un à deux mètres de côté et pareil aux voiles des canots. Il maintient cette voile en avant de lui et peut parfaitement se guider avec elle. Il atteint parfois des vitesses de soixante-cinq kilomètres à l'heure. La sensation que fait éprouver ce sport est délicieuse. Le coureur se sent emporté à des rapidités vertigineuses sans aucun effort musculaire. Mais il faut qu'il manœuvre très adroitement sa voile, car le moindre faux mouvement le précipite avec une force qu'explique la vitesse acquise.

« Entre tous les sports d'hiver il en est un, dit un chroniqueur, exclusivement canadien et qui procure à ses adeptes cette sensation de vitesse folle que les « chauffeurs » ne peuvent demander qu'aux meilleures machines : c'est l'*ice boating* ou *ice yachting*, le plus passionnant des sports d'hiver et de tous les sports qu'on ait imaginés ! J'ose à peine citer des chiffres. On a vu des yachts-à-glace filer sur les grands lacs canadiens à la vitesse de cent et trente kilomètres à l'heure. Les vitesses supérieures n'ont pas été chronométrées, mais des témoins dignes de foi affirment que des traîneaux à voiles ont atteint l'incroyable vitesse de cent quatre-vingts kilomètres à l'heure !

» S'il faut décrire ici ce bateau véhicule que peu d'Européens ont vu à l'œuvre, nous dirons sommairement qu'il se compose de deux solides charpentes disposées en croix, d'un mât supportant un foc et une brigantine et de trois patins d'acier dont deux sont disposés sous chacune des extrémités de la traverse, tandis que le troisième, mobile et faisant office de gouvernail, est disposé à l'arrière. Communément ces étranges esquifs ont une longueur de dix-huit à vingt

mètres. Parmi les adeptes, beaucoup aiment à construire eux-mêmes leur yacht. Mais on peut s'en procurer à Québec et à Montréal à des prix variant entre 1,250 et 1,300 francs.

» La manœuvre de l'*ice-boat* exige un apprentissage spécial. Le plus habile yachtman « aquatique », qui s'assied pour la première fois à la barre d'un bateau à glace n'en connaît guère plus long que le commun des mortels. Ce n'est pas que les manœuvres soient très compliquées: le « roi des sports » requiert, à défaut de science nautique, de la présence d'esprit, de l'audace, et aussi une familiarité de vieille date avec les courants d'air de la région, leurs caprices, leurs brusques accès de fureur.

» Des deux hommes qui forment l'équipage d'un yacht-à-glace, l'un se couche à plat ventre près de la barre, tandis que son compagnon accroupi au pied du mât, se tient prêt à courir sur la traverse, soit pour larguer ou amener les voiles, soit pour jeter tout le poids de son corps à l'une des extrémités de cette charpente, quand l'esquif prend une inclinaison dangereuse.

» C'est que le danger est la menue monnaie d'une partie d'*ice boating*!

» Enveloppés d'épaisses fourtures, les deux hommes sont à leur poste; et dans la brise qui se lève, le foc, puis la brigantine sont hissés. Les cordes ne sont pas encore amarrées que le navire, dans le sonore craquement des charpentes, s'élançe en un bond impétueux comparable au départ d'une automobile de course. Parfois, la secousse est si violente que les matelots sont projetés sur la glace. Et c'est la fin de la partie! Inutile de courir après le fugitif: en quelques minutes il sera hors de vue. Le vent qui le fait voler sur la surface du lac le précipitera tôt ou tard sur les rochers du rivage, où il se brisera en mille morceaux.

» Mais supposons que le démarrage ait été normal. Pour les passagers c'est un plaisir incomparable. Dans le ciel bleu d'acier de l'hiver canadien, dans l'air pur qui fouette le sang, ils sont emportés désormais sans la moindre secousse; n'étaient les trépidations du mât et des solives, ils oublieraient volontiers qu'ils font partie intégrante d'un véhicule qui court à la vitesse de quatre-vingts à cent kilomètres à l'heure sur la surface congelée d'un lac vaste comme une mer.

» Le programme serait incomplet s'il se limitait à cette sensation de vitesse. Voici qui va diversifier les émotions. Déjà, des rides, provoquées par un souffle de vent à l'heure où l'eau se congelait, ont rompu la monotonie du miroir. Plus loin ces rides sont devenues des crêtes, hautes d'un mètre. Le timonier agirait prudemment en virant de bord... Mais il est trop tard! Filant comme une flèche, le bateau s'est jeté follement sur le premier obstacle. L'avant s'enlève d'un bond, le mât se couche sur le côté, les charpentes gémissent affreusement... C'est l'affaire d'une fraction de seconde. Le mât s'est redressé; sans ralentir son impétueuse vitesse, le bon yacht se précipite à l'assaut d'un nouvelle ligne de tertres.

» Mais quelle est cette ligne noire qui interrompt là-bas l'étincellement de la glace sous le soleil? D'un coup d'œil, les Canadiens ont identifié le péril: le vent les emporte vers une de ces fissures où tant de novices ont vu s'engloutir leur *ice boat*; quand ils n'y trouvaient pas eux-mêmes la mort.

» Rapidement les deux hommes ont pesé leurs chances. S'ils amènent toute leur toile la vitesse acquise entraînera l'esquif dans le voisinage du *crach* sur une glace fatiguée, amincie, qui cédera peut-être sous le poids des charpentés... Leur parti est pris ! Au lieu d'amener de la toile, ils donnent à leurs deux voiles leur développement maximum.

» Ah ! voilà bien la sensation propre à l'ice-boating ! Le vol plané, les Canadiens l'ont pratiqué bien avant la naissance des Farman, des Delagrangé et des Wright ! Un brusque coup de barre a soulevé l'avant du navire qui s'élève d'une masse en un bond prodigieux, vole au-dessus du gouffre large de six ou sept mètres dont l'eau noirâtre guettait sa proie et il reprend contact avec la surface glacée qui gémit sous le heurt. »

* * *

Voilà en quoi consistent les principaux sports d'hiver. Si ces descriptions vous ont enthousiasmé, partez pour Chamonix, Saint-Moritz, Luchon, Semmering ou Montréal. Mais surtout n'ayez pas l'air de vous emballer pour le ski, le bobsleigh, le toboggan ou l'ice-boating. C'est très mal porté.

Prévenez votre amie tout naturellement, à la sortie de la Monnaie, en lui plaçant sa zibeline sur les épaules, que vous partez après-demain pour Chamonix. Dites-le à vos amis, entre deux parties de baccarat et en allumant un cigare, sur un ton dégagé comme vous feriez pour les avertir que vous allez goûter demain chez Marchal, qu'après-demain vous avez une prise d'armes à la garde civique. Mais pas d'enthousiasme, je vous en prie. Le ski, le bobsleigh, la luge, peuh ! c'est un repos pour l'esprit, un agréable divertissement, mais qui rappelle un peu trop les jeux du collège.

— Les grandes premières de la saison théâtre arrivent à leur fin, les courses ont à peine repris et mon amie court les modistes et les couturières pour ses toilettes du printemps, alors, mon cher, tu comprends : je me sauve pendant trois semaines là-bas. J'ai besoin d'air. Quelques heures passées, bercé dans le sleeping-car, me seront bien agréables. A demain.

— Comment ? Mais tu seras parti demain !

— Oh ! à six heures du soir seulement...

FERNAND GERMAIN.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle.

ROGER MARX : *L'Art social* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — L'intérêt du nouveau livre de Roger Marx est dans la générosité de l'idéal humanitaire, dans la nouveauté indépendante des vues, dans l'examen des conditions d'évolution et de progrès des industries modernes et dans le spectacle curieux de tant d'initiatives contestées à leur origine et finalement toujours adoptées et suivies ; il est aussi dans la qualité d'un style imagé qui enchante le lecteur quand Roger Marx, passant de la théorie à la pratique, cite à l'appui de sa doctrine et décrit, dans des pages d'une beauté singulière, l'art de Chéret et de Gallé, de Lalique et de Loïe Fuller. Anatole France a raison. Destiné à tous et passionnant pour tous ce livre d'un maître en l'art de bien juger et de bien dire, fait penser, fait admirer, fait aimer ; il justifie pleinement son titre qui le recommande à la méditation de toutes les classes : *L'Art social*.

Chez Ollendorff.

JEANNE MARAIS : *La Maison Pascal* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Guy de Maupassant ayant écrit *la Maison Tellier*, laquelle était ce que vous savez, M^{me} Jeanne Marais, en sa qualité de femme, a cru devoir raconter l'histoire de *la Maison Pascal*, exact contre-pied de *la Maison Tellier*. Je ne sais si je me fais bien comprendre. Pour préciser, j'ajouterai que dans le luxueux établissement de M. Pascal, novateur philanthrope, ou plutôt philologue, lorsqu'une clientèle est entrée dans le sanctuaire, le maître de céans s'écrie : « Tous ces Messieurs au salon ». Et « ces Messieurs » sont éphèbes, recrutés Dieu sait où et choisis pour la seule perfection de leur académie, mais auxquels un premier prix de comédie a donné un certain vernis mondain. Installé dans une jolie cité méditerranéenne, M. Pascal voit bientôt sa maison fréquentée assiduellement par la fine fleur des célibataires jeunes et vieilles. Il jouit de l'estime de tous, voire de la protection des pouvoirs publics reconnaissants de la prospérité qu'il apporte au commerce local.

Il compte même le fils du plus haut magistrat de la ville dans son personnel... Mais cela est une autre affaire. Si vous voulez savoir comment ce beau jeune homme a choisi pareille carrière, comment il en est sorti et les aventures qu'il a eues dans *la Maison Pascal*, lisez l'amusante et audacieuse fantaisie de M^{me} Jeanne Marais.

GEORGES POULET : *Rien n'est...* (un vol in 18 à fr. 3.50). — Quatre convives : Le père, la mère, le gosse — huit ans — et... le parrain. On demande au petit ce qu'il sera plus tard. — Moi, répond-il, je serai cocu, comme papa ! Tableau ! Le parrain s'esquive, le père offre à sa femme une tournée soignée, la jette à la rue, puis se pend. Voilà la substance des trois premières pages de ce roman qui, à n'envisager que l'action, que les incidents qui l'animent, tient toutes les promesses d'un début aussi édifiant et même au delà. Le gamin, recueilli par un oncle, passe sa jeunesse dans un village cévenol peuplé de bien vilains gens, prêtres couveurs, vieillards libidineux, aïeux lubriques, francs-maçons tournés à la dévotion, j'en passe et des meilleurs, qui tous sont, en outre, affligés de la funeste manie — au point de vue du lecteur s'entend — de discourir à perte de vue, de philosopher à côté de toutes choses.

L'un d'eux a pourtant un mot que j'apprécie. Il vient de parcourir les premiers feuillets de ce récit, autobiographique dans sa forme, et il les rejette dédaigneusement sur la table en disant : « La littérature est la sueur de » l'orgueil ».

Chez Plon-Nourrit et C^{ie}.

DEMETRA VAKA : *Haremlik* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — « Ce livre n'est pas un roman, » si extraordinaires qu'en puissent paraître » certaines parties à des lecteurs occidentaux.

» Quelques faits ont été arrangés pour la » forme — les incidents de plusieurs jours » ont été réunis en un seul, — mais en substance, tout ce qui y est raconté est vrai ».

Ces quelques lignes liminaires, il était utile de les reproduire, car en plusieurs endroits de ce livre, intéressant s'il en fut, on nage en plein romanesque. L'auteur, grecque d'origine, américaine par son mariage, va passer une vacance à Constantinople où elle retrouve ses amies d'enfance, de jeunes turques maintenant mariées à de décoratifs pachas. Elle pénètre dans leur intimité ; elle nous les montre heureuses, en somme, occupées d'art et de littérature et aussi de colifichets, sans doute, mais épouses aimantes et satisfaites autant que mères dévouées. Et il se dégage de ces tableaux un parfum d'exotisme et de mystère qui fait leur principal attrait.

* * *

PAUL MARGUERITE : *La Maison brûlée* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Trop pénétré encore

de l'idée chrétienne relative à l'indissolubilité du mariage et parce qu'il est faible et bon, Claude Audryane a pardonné à sa femme, Marthe, une première faute. Depuis lors, le ménage ne va plus, car Marthe, qui ne s'est pas amendée, a, en outre, un caractère déplorable et les scènes sont continuelles. Claude, pourtant, ne se résout pas encore à divorcer. Il faut, pour qu'il y songe, qu'une autre femme entre dans sa vie, une jeune fille parée de toutes les qualités qui manquaient à Marthe et pour laquelle il se prend d'une passion profonde et bien vite partagée. Alors, par propreté morale et bien que Nelly ne le demande pas, qu'elle s'offre sans condition, Claude fait tous ses efforts pour se séparer de Marthe; il y arrive, après beaucoup de difficultés, mais Nelly, qu'il a eu le bonheur d'épouser, meurt subitement au bout de quelques mois de félicité parfaite.

Inutile de dire que le sujet est traité avec la maîtrise coutumière à M. Paul Margueritte qui a situé en Belgique quelques scènes de son très beau roman et qui, à l'encontre de beaucoup de ses compatriotes, a eu le louable souci d'être exact et même aimable à notre égard.

* * *

CAPITAINE A. GARENNE: *Ialina* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — *Idylle malgache* dit le sous-titre et il ne pouvait mieux dire, car rien n'est plus joli, plus tendrement ému que cette histoire des amours, trop brèves, hélas, du jeune officier colonial et de sa petite ramazone, autrement dit de sa petite ménagère indigène. Dès son arrivée à Madagascar, l'auteur — car c'est évidemment de lui qu'il s'agit — a voulu, pour des raisons trop longues à détailler ici, conclure une union à la mode malgache. Forcé de renvoyer pour cause de beauté douteuse et d'âge certain, une première candidate à sa main gauche, il rencontre *Ialina*, adolescente agréable à voir et faite au tour; il se fait d'abord aimer, puis il l'obtient du vieux *Ramène*, son père, moyennant quatre ou cinq piastres, qui sont là-bas pièces de cent sous. Nos amoureux vivent alors quelques mois de parfait bonheur, dont le récit s'agrémentement de descriptions fort bien venues et d'indications intéressantes sur les mœurs des insulaires malgaches. Puis *Ialina* est empoisonnée par un sorcier qu'elle a offensé. Le lieutenant a beaucoup de peine et nous aussi, car il a trouvé les mots qu'il fallait pour nous rendre *Ialina* sympathique et pour nous attacher à cette gracieuse petite frimousse noire.

Chez Eugène Figuière et C^{ie}

BERNARD SHAW: *Pièces plaisantes et dé-plaisantes* (un vol. in 18 à 5 frs). — M. Augustin et M^{me} Henriette Hamon ont entrepris de révéler au public français le théâtre si original du grand dramaturge anglais dont le Théâtre du Parc joua, il y a quelques années, l'ironique *Candida*. Les fidèles traducteurs, qui placent très haut Bernard Shaw, puisqu'ils déclarent que depuis la mort de Tolstoï, il est avec Anatole France, auquel il s'apparente par certains points, le seul écrivain contemporain de renommée mondiale, nous offrent la version française de « trois pièces déplaisantes »: *Non Olet*, *L'Homme aimé des Femmes* et *La Profession de Madame Warren*.

Un prochain volume contiendra les quatre pièces « plaisantes »: *Le Héros et le Soldat*, *Candida*, *L'Homme du Destin* et *On ne peut jamais dire*.

C'est, on le voit, une tâche énorme que les deux lettrés érudits sont en train d'accomplir. Elle appelle notre sympathie d'abord, toute notre attention minutieuse ensuite; car il est incontestable que l'art de Bernard Shaw est de ceux qui, dans une époque, ont une portée et une signification considérables. Une œuvre comme celle de ce fécond et original dramaturge a une unité et une influence qu'on ne peut contester et qu'il est nécessaire de pouvoir étudier. M. et M^{me} Hamon nous le permettent. Nous devons leur en être profondément reconnaissants.

Chez Bernard Grasset.

DE MONZIE: *Aux confins de la politique* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — On suivra, dans ce livre, les épisodes d'une pensée ardente et riche étroitement rattachée à l'activité de son temps. Les lettres et les Beaux-Arts, le droit et la fantaisie, la bourse et l'administration, l'anarchie et la mystique, toute la vaillance et tout l'effort d'une génération se trouvent là notés avec la verve de l'anecdote, la finesse et la précision de l'analyse, la sincérité de la confession. On y fera cependant mainte rencontre divertissante. Voici, rustique et narquois, M. Michou et ses idées « en gros sabots », voici les hommes de lettres dans la politique, « eux aussi l'ont aimée »; puis c'est la découverte d'un Jules Vallès, homme de bourse, d'un Maupassant, non pas attaché à l'Instruction Publique et déjà dans l'élan du succès, mais petit bureaucrate obscur et zélé, humble commis de la Marine aux appoin-

tements de quinze cents francs...

Et s'il est doux, parfois, cherchant l'auteur de trouver un homme, c'est régali, ici, sous l'homme politique, de découvrir l'écrivain.

* * *

MAURICE LAIR: *La Reprise* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Fils d'un proscrit de 1871 qui n'a jamais voulu rentrer en France, Antoine Delmart, né et élevé en Allemagne est devenu allemand de cœur. Entré au service d'un riche usinier francfortois, il obtient rapidement une situation importante dans la maison. Il pense même à épouser Laura Heymann, la fille du patron. Mais son origine française le rend suspect à ses compagnons de travail et à ses inférieurs. Ses sentiments germanophiles en sont légèrement atteints et il suffit d'un voyage en France pour qu'il redevienne Français, malgré sa résistance et son amour pour Laura. Il finit même par renoncer à celle-ci et à la fortune qu'elle lui apporte, pour rentrer seul dans sa vraie patrie.

M. Maurice Lair a traité son sujet en patriote ardent, mais il l'a fait avec tact et mesure, se bornant à exposer les incomptabilités raciales entre Français et Allemands; il a eu le bon goût de rendre ses personnages sympathiques au lieu d'en faire des brutes grossières. Pour le surplus, *La Reprise* est un roman bien conduit et qui peut être mis dans toutes les mains.

* * *

ANTOINETTE MONTANDRY: *Leur Fille* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Dieu! quelle rigueur de principes, chez cette Madame de Gontal, grand-mère! Figurez-vous que son petit fils, Philippe, 26 ans, et avocat, plus un enfant donc, s'éprend de Laure Demilaine, une de ces jeunes filles parfaites à tous points de vue, comme on n'en rencontre que dans les romans, avec cela pieuse, voire même mystique et toutes ces qualités, elle les tient de sa mère, femme digne de tous les respects. Mais cette mère est divorcée et, sous prétexte que les parents de Laure pourraient se remarier chacun de leur côté, M^{me} de Gontal engage son petit-fils à renoncer à ses projets. Le plus beau est que le jeune homme soit d'accord avec son aïeule, bien qu'il ait le cœur brisé.

Il faut, pour que le mariage devienne possible, que la maîtresse de M. Demilaine, maîtresse qu'il comptait épouser, lui soit soufflée par son propre frère, un bourru bienfaisant qui pousse un peu loin, me semble-t-il, l'amour fraternel et avunculaire. Dépité, M. Demi-

laine retourne à sa femme et les enfants s'épousent.

Ce roman plus qu'orthodoxe est par ailleurs bien écrit.

* * *

LÉON HENDRYK: *La Volonté d'Harmonie* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Une philosophie de l'amour et du mariage qui a porté ses fruits pratiquement, nous apparaît ici dans la lumière d'une synthèse philosophique profondément imprégnée du sens de l'équilibre; elle nous aide en même temps à pressentir tout l'appui que, dans les domaines les plus divers, cette philosophie géniale peut apporter aux hésitations de la conduite.

Après la violence du mouvement nietzschéen, après l'injustice de la réaction qu'en s'emparant de lui le snobisme a provoquée contre ce mouvement, *la Volonté d'Harmonie* était un écho nécessaire à *la Volonté de Puissance*. Pour tous ceux que l'œuvre de Nietzsche a puissamment saisis tout en les troublant, l'œuvre de M. Léon Hendryk pourra être la révélation qui ramènera en eux la sérénité.

Chez Nelson

EDMOND ABOUT: *Le Nez d'un notaire* (un vol. in 12 relié à fr. 1.25). — Amusante et spirituelle fantaisie à lire le soir au coin du feu. Les aventures du nez de Maître Lambert et les mésaventures de son propriétaire sont de celles qu'on ne peut parcourir sans être pris d'un accès de gaieté. La fine raillerie jamais mordante, y voisine avec de curieux aperçus sur les mœurs et les idées en vogue au début du XIX^e siècle. Nulle part Edmond About n'a dépensé plus de verve, plus d'imprévu, plus de pénétrante psychologie aussi, que dans cette charmante nouvelle.

* * *

NORMAN ANGELL: *La Grande Illusion* (un vol. in 12 relié à fr. 1.25). — De tous les ouvrages traitant de la question de la paix universelle aucun n'a eu plus de retentissement et n'a suscité de plus ardent polémique que celui de M. Norman Angell. Se plaçant, non plus au point de vue sentimental et chrétien, comme Tolstoï, mais au point de vue pratique et économique, M. Angell montre qu'aucune nation civilisée n'a un intérêt financier à faire la guerre à une autre, et que les avantages matériels de la victoire ne sont en fin de compte qu'une « illusion ». De là son titre.

Ce livre est réédité par la librairie Nelson en un moment où les événements lui donnent un regain de troublante actualité.

* * *

VICTOR HUGO : *Chansons des rues et des bois* (un vol. relié in 12 à fr. 1.25). — Ces charmantes pièces sont si légères d'expression et de pensée qu'on voudrait les chanter plutôt que les lire. Tout le printemps y passe avec son cortège de fleurs, de ris et d'amours. Les amoureux seront tout étonnés et ravis d'y trouver la fraîche et gracieuse expression de leurs propres sentiments.

C'est un des livres les plus ravissants parmi tous ceux qu'écrivit le génial poète.

* * *

VICTOR HUGO : « *Cromwell* » (un vol. relié in 12 à fr. 1.25). — L'époque que le poète a choisie est celle, on le sait, où Cromwell, maître de l'Angleterre, essaie d'accomplir le rêve de sa vie, de se faire roi. Effrayé de sa propre hardiesse, il renonça, soudain au dernier moment, à ce projet, dont la réalisation lui aurait coûté la vie. Le complot était à point, et le Protecteur trop téméraire n'eût pas échappé au poignard vengeur et justicier.

La préface qui précède ce drame est aussi connue que le drame lui-même. Victor Hugo y montre comment aux trois époques de la société : temps primitifs, temps antiques, temps modernes, correspondent trois âges, trois formes de la poésie : l'ode, l'épopée, le drame. Cette remarquable préface, véritable confession littéraire, sera relue avec plaisir et profit par tous les lettrés. Et ce volume ne sera pas le moins intéressant de la brillante série de la collection Nelson.

Chez P. V. Stock

OSCAR WILDE : *Nouveaux Essais de Littérature et d'Esthétique* (un vol. in-18 à fr. 3.50).

— M. Albert Savine a traduit pour le lecteur français toute l'œuvre de journaliste du poète anglais, de janvier 1886 à juin 1887. Les traducteurs de Balzac, les étudiants qui mettent en scène les beaux drames de Shelley, Ben Jonson, Kaets, Dickens, William Morris, Pater et ses portraits imaginaires lui ont inspiré de forts jolis essais et peut-être est-il plus amusant encore, plus verveux et plus mordant quand il cingle les mauvais écrivains, les poètes médiocres et prosaïques, les amateurs sans modestie qui se hasardent dans les plates-bandes de la littérature.

C^{te} LÉON TOLSTOI : *Œuvres Complètes*, tome XXII (un vol. in 18 à fr. 2.50). — Ce tome contient la seconde partie des *Quatre Évangiles*, qui furent interdits par la censure russe et qui paraissent pour la première fois en langue française. L'auteur, écartant toute étude historique ou philosophique, recherche, par l'examen du texte, le sens de la doctrine chrétienne.

On sait que toujours les considérations du grand penseur sont émouvantes et rares. Un sujet comme celui-ci devait admirablement l'inspirer.

* * *

ART. SCHNITZLER : *La Ronde* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Vienne a conquis Paris et le monde avec ses opérettes et leurs valses entraînant, et voici maintenant que la capitale autrichienne se prend à exporter de la littérature. Littérature dont *La Ronde* est un spécimen plus ou moins curieux, plus ou moins original. Ces dix scènes dialoguées qu'à n'y pas regarder de trop près on serait tenté de taxer de bien boulevardières, si elles n'étaient viennoises et si elles ne manquaient de cet esprit français clair et léger, inimitable, ces dix scènes, dis-je, mettent successivement aux prises - c'est bien le mot — des hommes et des femmes de conditions et d'âges les plus divers. Chacun de ces épisodes, amoureux bien entendu, contient au moins une ligne de points — et vous savez ce que signifie une ligne de points —. Quant au contexte il est moins intéressant et beaucoup moins suggestif que ce qui n'est pas traduit en mots et pour cause. Quoiqu'il en soit, les traducteurs MM. Maurice Rémon et Wilhelm Bauer ont tiré de ce livre tout le parti qu'on en pouvait tirer.

A la Librairie Centrale des Beaux-Arts

JEAN LARAN : *Daubigny* (un vol. petit in-4° ill. à fr. 3.50). — On connaît communément ce maître comme le peintre attiré des « bords de l'Oise ». Il fut plus varié, plus fécond que cela. Pendant 40 ans Daubigny a couru la France, avide d'impressions de nature, et il a chanté sur sa toile tous les ciels, tous les monts, toutes les forêts de son pays.

M. Jean Laran, commentant les œuvres admirables de ce grand paysagiste, dont 48 sont reproduites ici avec le soin qui signale toujours la Collection de l'Art de notre temps, a mis en lumière tous les aspects d'un talent riche et divers. Il a aussi écrit une attachante biographie du maître à l'aide de lettres inédites d'une charmante bonhomie.

Malt Kneipp

Mélangé au
Café



„Voilà la sante”

MEMENTO

Les Lettres.

☪ *Aux Amis de la Littérature.* — La conférence donnée par M. Arthur Daxhelet avait pour sujet: *Les jeunes romanciers et conteurs belges.* Elle a remporté le plus vif et le plus légitime succès. Ce fut, sans aucun doute, une des conférences les plus intéressantes, les mieux présentées que nous entendîmes aux séances de l'hôtel de ville. Avec une méthode parfaite, un sens critique très

personnel et toujours appuyé sur des arguments heureux, notre excellent collaborateur a fait le bilan de la riche production littéraire des nouveaux venus dans nos lettres; il a très clairement dégagé les tendances des mieux doués, selon lui, de nos jeunes romanciers; il a étudié quelques-uns des plus remarquables d'entre les livres récents de ceux-là qui seront probablement les maîtres demain.

Il s'est arrêté surtout à la personnalité et aux œuvres de MM. Henri Davignon et Gle-

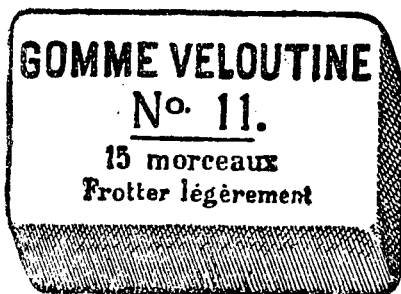
**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.**

Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encree et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

sener. Il a montré dans le premier l'habile romancier du grand monde de chez nous, celui qui a peint les gens de son entourage, à l'encontre de la plupart de nos auteurs qui jusqu'ici ont cherché leur inspiration presque exclusivement dans les milieux ouvriers, rustiques ou bourgeois. M. Daxhelet, notamment, a analysé, commenté le livre récemment paru : *Un Belge*, qui touche à des questions émuovantes et graves de l'heure que nous vivons.

En M. Edmond Glesener on nous a montré avec exactitude l'artiste au rare talent minutieux, fait de conscience et de patiente observation. Les deux œuvres de M. Glesener, celle d'il y a dix ans, et celle d'hier ne sont-elles pas de celles qui honorent le plus notre littérature pour la perfection de leur langue et l'harmonie de leur composition ?

Après avoir enfin évoqué le souvenir de F.-C. Morisseaux, ce romancier, ce conteur, ce fantaisiste si personnel, de qui le talent arrivait à une solide maturité au moment où la mort surgit avec une hâte cruelle, M. Daxhelet distribua les éloges qu'ils méritent à P.-H. Devos, D. Debouck, F. Hellens, H. Van Offel et d'autres.

Les jugements de l'orateur furent ratifiés par les applaudissements les plus sincères et les plus chaleureux.

❧ *A la Maison du Livre.* — Notre distingué confrère M. Georges Rency, qui publie régulièrement dans la *Vie Intellectuelle* de remarquables chroniques consacrées aux œuvres littéraires récemment parues, a pris l'excellente habitude de résumer et de coordonner celles-là de ses critiques qui concernent les livres belges dans une conférence donnée annuellement à la *Maison du Livre*. C'est un judicieux et complet inventaire impartial. Celui qui suit assidument ces causeries est assuré d'être tenu fidèlement au

courant de notre admirable et fécond mouvement littéraire.

M. Rency, dans sa conférence de cette année, qui eut le succès de toutes les précédentes, s'est même étonné de tant d'abondance et de variété. Ne produit-on pas trop en Belgique, ce qui fatalement amène à produire trop vite ? Il y a là évidemment un péril. L'orateur a bien fait de le signaler à nouveau.

Ayant rempli ce devoir préalable il a abordé l'examen rapide mais judicieux des romans, des poèmes, des essais publiés chez nous en 1913 ; il a fait un choix heureux, distribuant l'éloge ou la critique avec une conscience et une sincérité incontestables.

Le Parfum des Buis de Delattre ; *Les Libertins d'Anvers* de G. Eeckhoud ; *La Frise empourprée* de Giraud ; *La Babylone* de F. Léonard ; *Notre-Dame du Matin* de Nothomb ; *Le Rouet et la Besace* de Le Roy ; *La Victoire des Vaincus* de Dumont-Wilden et Sougouenet ; *Le Kabaga* de Blanche Rousseau ; *Les clartés latentes* de Hellens — quel bilan admirable auquel on ne payera jamais assez de tribut d'éloge et d'encouragement !

Pour terminer, M. Georges Rency a parlé de ce qu'il appelle « la grande affaire du Théâtre belge ». On sait quelle part a prise le secrétaire-général de l'Association des Ecrivains belges dans l'élaboration du vaste projet, dans l'exécution de l'instructive enquête dirigée par le comité que présidait M. Edmond Picard, dans la mise en œuvre enfin de l'entreprise dont aujourd'hui les premiers résultats heureux sont connus, dont l'avenir doit être envisagé sous les couleurs les plus avantageuses. M. Rency a fait justice des méprisables et hypocrites attaques, trop intéressées ou égoïstement rancunières la plupart du temps, qui ont tenté de battre en brèche une campagne à laquelle se dévouaient les plus généreuses activités. Et profitant de l'occasion qu'il lui offrait cette défense élo-

Spécialité de Découpage
et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CAR-
TONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE

Pliage et mise sous bandes
de circulaires et journaux

Maison Sainte-Marie

Fondée en 1938

Rue Pachéco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liège et Bordeaux

Médailles d'Or à l'exposition Universelle de Bruxelles
de 1910

quente et solide, il a stigmatisé avec verve les agissements d'une certaine jeunesse soi-disant littéraire descendue chez nous au plus détestable « degré d'avisement intellectuel », il a dénoncé avec énergie la cause de ce mal funeste : « l'exécrable politique de dénigrement, de division, de dénationalisation que poursuivent chez nous, depuis quelques années, des écrivains aigris ou mal inspirés, et ceux qui ne produisent et ne produiront jamais rien, les impuissants et les incapables, — c'est-à-dire les plus grincheux, les plus malveillants ».

ACCUSÉ DE RÉCEPTION : Albert Heumann : Le Mouvement littéraire belge d'expression française depuis 1880. — Paul Nysens : Comment lire et étudier avec profit. Dumont-Wilden : Le coffre aux souvenirs. — Georges Willame : Monsieur Romain. — A. Michel : Vilvorde ; le Canal ; Tervueren.

Le gouvernement français vient de nommer Maurice Maeterlinck officier de la Légion d'Honneur.

La Société des Gens de Lettres vient de décerner une annuité de 3,000 francs du Prix Bonaparte (Fondation du prince Roland Bonaparte) à Emile Verhaeren et une autre à M. Ernest-Charles un ami toujours éclairé et fidèle de la Littérature belge, à qui souvent il consacra l'un ou l'autre de ses feuilletons littéraires de la *Grande Revue*, de la *Revue bleue*, d'*Excelsior*, etc.

Dans un article qu'il publiait tout récemment dans la *Flandre Libérale*, notre excellent confrère Jules Bary écrivait ces lignes suggestives auxquelles on ne peut qu'applaudir en souhaitant qu'elles aient un écho très prochain :

« Ah ! si au lieu de se complaire en vagues abstractions, en redites puérides, en ouvrages solennellement ennuyeux, en contemplation de nombrils, en sourds travaux patients et minutieux de camarillas, en attentions prudentes à l'égard des dispensateurs de prébendes et d'honneurs (au pluriel, s'il vous plaît), ah ! si au lieu de n'être que des littérateurs, nos écrivains — ou plutôt même un seul d'entre eux — s'élevaient d'un coup d'aile magnifique au-dessus de la masse ; si l'élite, électrisée par l'appel d'un grand citoyen, se groupait, sans distinction d'opinion, donnait enfin un spectacle digne d'elle, imposait à la nation divisée, déchirée, le réconfort, la paix, l'amour de la patrie, offrait à la nation voisine une amitié qui ne serait plus dédaignée, ah ! croyez-vous donc que quiconque pourrait résister?... »

La belle figure sereine de mon interlocuteur s'était animée et dans son regard passait une flamme d'énergie...

Il fit encore :

— Maeterlinck est trop loin... Verhaeren est dans les nuages... Mais Giraud, pourquoi Giraud ne parle-t-il pas ? L'Université, les

UNION DU CREDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue	3	p. c.
Dépôts à deux mois	3 1/2	p. c.
Dépôts à un an	4 1/2	p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an

écrivains, les artistes, les savants, les journalistes, le barreau, les ingénieurs, tous le suivraient...

» Ah ! si Giraud voulait écrire la page éclatante et sobre, la grande prière fervente de patriotisme et de sagesse, l'appel concentré, mesuré, que tous signeraient avec lui... Ah ! Ah ! croit-il que la tâche ne soit pas vraiment noble et digne du plus beau talent ? Croit-il que le mouvement, même s'il n'aboutissait pas — mais il aboutirait — ne serait pas d'une beauté incomparable, même dans un petit pays comme celui-ci ? »

☞ Le Théâtre de l'Œuvre de Paris est venu donner au Cercle Artistique et Littéraire une représentation de l'Annonce faite à Marie le troublant Mystère de M. Paul Claudel qui eut un succès d'art si retentissant il y a quelques mois à Paris.

Ce fut une soirée émouvante et rare. La conception puissamment originale d'une tra-

gédie nouvelle telle que ce mystique fervent qu'est l'auteur de *L'Arbre* l'envisage, a fait une profonde impression, accrue encore par l'ambiance créée autour de l'œuvre touffue et symbolique par des décors, des musiques, des éclairages où tout est neuf, significatif et sévère.

M^{mes} Lara et Frappa, MM. Lugné-Poë, Magnat et Savoy interprétaient avec un talent pieux ce drame tout chargé d'une lourde substance spirituelle et paré des beautés les plus profondes.

* * *

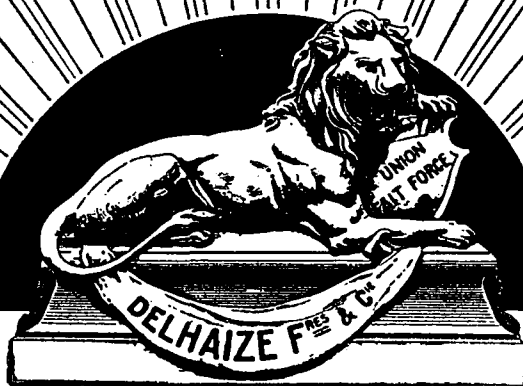
Les Salons.

☞ Exposition des œuvres de M^{me} Dele-cosse-Heninx, à Huy, ouverte jusqu'au 4 mars, dans les salons de l'« Essor ».

☞ Le Cercle des Femmes artistes a ouvert à Bruxelles sa 4^e exposition annuelle, jusqu'au 6 mars inclus, salle Studio.

DELHAIZE FRÈRES & C^{ie}

LE LION



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

Une exposition d'œuvres de *Georges Lemmen* est ouverte, à Bruxelles, salle Giroux, jusqu'au 9 mars.

Le peintre Franz Gailliard expose jusqu'au 5 mars au Cercle Artistique.

Le Salon de *La Libre Esthétique*, nous l'avons déjà dit, sera entièrement consacré, cette année, aux expressions picturales du Midi. Ajoutons que le Salon s'ouvrira le 8 mars, au Musée Moderne.

La sculpture, — pourquoi pas aussi du Midi? — sera représentée par MM. Rousseau, Gaspar, R. Wouters, Rau, M^{lle} Bender, etc.

Le Salon *Pour l'Art* est ouvert au Musée Moderne jusqu'au 2 mars inclus.

Camille Lambert a obtenu un plein succès d'exposition à Anvers, salle Forst.

La presse et les revues ne tarissent pas d'éloges sur ses baigneuses qui ont fait la joie des amateurs anversoises.

Les prix des tableaux à Bruxelles: Ces jours derniers on a noté en vente publique, dans un hôtel de l'avenue Louise, les prix suivants: Courtens, *Pays de Flandre*, 6,400 francs; Drève, 6,100 francs; *Utrecht*, 5,700 francs; *Dordrecht*, 4,000 francs; Mathien, 1,600 francs; Jacob Smits, 840 francs; J. Stevens, 3,300 francs; Jean Stobbaerts, 1,325 francs; un très joli Van Beers, 1,400 francs; Alf. Verwée, 3,900 francs; un *Tau-reau*, du même, 900 francs.

Nul doute que nous ne relevions aussi quelques chiffres intéressants pour l'école belge à la vente de l'atelier Stacquet dont nous parlerons dans le prochain numéro.

Une exposition de peintures et aquarelles de M^{mes} Van der Straeten, De Blicke, Poppy, Cochins s'est ouverte à Bruxelles, au *Lyceum*, le 22 février et restera ouverte jusqu'au 2 mars inclus, tous les jours de 10 à 12 et de 2 à 6 heures.

La Tribune Nationale

ORGANE MILITAIRE & COLONIAL
paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :
221, Rue Louis Hap, à Bruxelles

Abonnement : 1 an, 6 francs
Prix du numéro, 25 centimes

Cette revue — absolument indépendante et sans couleur politique — accueille, sous sa responsabilité, toute idée méritant d'être écoutée ou discutée, tout avis original ayant trait à la défense de la Patrie et de sa Colonie.

C'est M. Godefroid Devreese qui est chargé d'exécuter la plaquette qui sera remise aux exposants de l'Exposition de Gand.

On ne pouvait s'adresser à un artiste plus méritant et qui a donné tant de preuves de son talent.

La plaquette évoque, à l'avant, la ville de Gand, symbolisée par la Pucelle, suivie de figures représentant l'Industrie sous ses divers aspects. Elle se dirige vers le groupe du Commerce, des Arts et des Sciences, trois femmes enlacées, aux lignes harmonieusement élégantes.

Au revers, c'est l'apothéose des Florales. Les floraisons s'épanouissent dans une immense serre. Deux jeunes femmes assises parmi les fleurs, tressent des couronnes qui ceindront le front des lauréats. L'ensemble est d'une sobriété remarquable et l'œuvre nouvelle de M. Devreese occupera une place en vue dans le médaillier des Expositions.

AU NABAB
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES
FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 5332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 800 modèles).

☞ Liste des œuvres vendues à *Pour l'Art*, en dehors d'une vingtaine d'autres, acquises, dès avant l'ouverture, à MM. Wolfers, Rousseau, Binard, Fabry, van de Woestyne et Baes. Ce dernier vend: *La Paysanne endormie*, *La Dentellière*, *Le Pot de grès*; Prosper Colmant: *Vie agreste et Labour*; Omer Coppens: *Demeure seigneuriale et Pont Flamand à Bruges*; Val. de Saedeleer: *Givre et Grands Arbres en hiver*; G. Fichet: *Etang à Ohain*; René Janssens: *Intérieur d'atelier*, *Cour hollandaise*, *Intérieur d'église*; Camille Lambert: *Ebats à la Mer*, *Baigneuse accoudée*; M. Langaskens: *Le Jardin et Etudes pour le Travail*; Am. Lynen: *La Route*, *De nos jours*, *Bien mal acquis ne profite guère*, *Eternelle chanson*; Ch. Michel: *Tête de jeune femme*; Aug. Oleffe: *Nature-morte et Modiste*; Opsomer: *Maisons au bord de l'eau*, *Vieille ruelle*; G. van de Woestyne: *Paysans du pays de la Lys*; Van Holder: ses deux *Chambres aux gosses* et une *Etude*; Emile Viériu: *Petite église de village* et la *Chapelle blanche*, et Ph. Wolfers: *Bacchantes*, *Envol* et *Cerceaux*.

* * *

Les Concerts.

☞ *Récital Alice Thieffry*. — M^{lle} Alice Thieffry, cantatrice, donnera un récital le mardi 4 mars prochain, en la Salle de la Grande Harmonie.

Location à la maison Schott Frères.

☞ *Concerts Berthe Bernard*. — M^{lle} Berthe Bernard, une de nos plus distinguées pianistes, annonce pour le jeudi 6 mars prochain, Salle de la Grande Harmonie, un concert avec orchestre, sous la direction de M. Arthur Degreef et avec le concours de MM. Edouard Lambert, violoniste, et Marcel Demont, flûtiste.

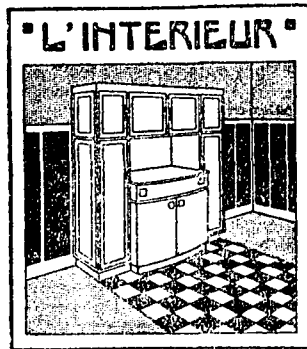
Location à la maison Schott Frères.

☞ M^{lle} Theresa Sarata, violoniste, donnera en la Salle de la Grande Harmonie, le vendredi 7 mars, un concert avec le concours de M. Sidney Vantyn, pianiste.

Location à la maison Schott Frères.

☞ La maison Katto annonce pour le 4 mars prochain, à 8 h. 1/2 à la Salle Patria, une intéressante séance de sonates. Le pianiste Firket et le violoncelliste van Horen y interpréteront une série de sonates de l'école moderne, notamment la sonate en fa majeur, de R. Strauss, qui n'a pas encore été jouée en Belgique, et avec laquelle les brillants virtuoses ont triomphé dans une récente tournée en Europe.

☞ Des auditions de musique nouvelle seront données par la Libre Esthétique tous



ART
DÉCORA-
TIF

==
MOBI-
LIER

==
DÉCORA-
TION

Bruxelles : 9, rue de Namur

TÉLÉPHONE 8076

les mardis (à l'exception du mardi de Pâques) au cours du Salon qu'elle ouvrira au début de mars. Les interprètes seront, entre autres, M^{me} J. Bathori-Engel, M^{me} M.-A. Weber-Delacre, M^{lle} M. Rollet, cantatrices; M^{lle} Georgette Guller et M. E. Bosquet, pianistes; M. Georges Pitsch, violoncelliste; les compositeurs J. Jongen, Poldowski, Théo Ysaÿe; le Quatuor Chaumont, le Quatuor Zimmer, etc.

☞ Une maison d'édition musicale de Gênes a ouvert un concours international pour la composition d'œuvres musicales de toute nature. Outre un prix de 300 francs et une médaille d'argent offerte par la municipalité de Gênes, les lauréats recevront des médailles d'or, d'argent, de bronze et des diplômes d'honneur.

S'adresser pour tous renseignements à la *Editoria Musicale genovese*, Via Luccoli 22, à Gênes (Italie).

* * *

A l'Etranger.

☞ A l'aide d'indications trouvées dans un manuscrit, il a été possible de reconstituer, dans le baptistère de San Giovanni, à Florence, un antique autel, dont les fragments originaux étaient conservés au Musée de l'Opera del Duomo. En creusant le sol afin de retrouver les fondations de cet autel (et on y a réussi) il a été découvert, à deux mètres de profondeur, une zone assez vaste de pavement romain, blanc et noir, du temps de l'empereur Auguste.

☞ Au cours de recherches archéologiques, aux environs de Rome, sur la petite colline qui s'élève entre la route de Cassia et la

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

route qui conduit à Bracciano, à un kilomètre de la localité appelée Storta, il a été découvert quelques modestes mais très intéressantes catacombes, avec sépulcres, et qui prouvent qu'un noyau de chrétiens s'était formé dans les environs de l'antique Vejo.

En démolissant, à Avignon, quelques vieilles maisons, on a mis à la lumière trois arcades romaines, appuyées à l'occident contre le roc taillé. Contre le « pied-droit » s'appuyaient des murs percés d'ouvertures plus étroites. On connaissait, depuis le VII^e siècle, l'existence de ces arcades, que l'on a pu maintenant dégager et étudier plus commodément.

Il a été transporté au *British Museum* une magnifique mosaïque romaine, découverte récemment parmi les ruines d'une villa de l'époque impériale, à Hamsworth, dans le Dorset. Cette mosaïque mesure seize pieds de long sur douze de large et contient, au centre, un dessin d'une grande finesse, représentant Vénus sortant des flots et soutenue par une coquille marine qui s'élargit sous ses pieds. La tête de cette gracieuse figure a été détruite par le feu, mais tout le reste est bien conservé. Le dessin central est entouré de divers ornements géométriques; ceux-ci sont à leur tour contenus dans un encadrement de dauphins se poursuivant dans les ondes, et dont la partie inférieure du corps est d'un azur délicat, qui donne à cette composition un relief extraordinaire.

En creusant le terrain pierreux d'une

vallée proche de Coulsdon, à peu de kilomètres de Londres, des ouvriers ont trouvé les restes fossiles d'un énorme mammifère, dans lequel le docteur Andrews, directeur du Musée d'histoire naturelle de South Kensington, a reconnu le squelette d'un hippopotame.

La découverte est particulièrement intéressante par le fait que ces ossements sont parfaitement conservés et que l'animal peut, de la sorte, être reconstitué presque en entier. On calcule qu'il remonte à un millier de siècles.

Dans la même localité ont été trouvés les restes d'un crâne de mammoth, dont on n'a

BULLETIN MENSUEL

DE

L'Institut de Sociologie Solvay

BRUXELLES

Cette publication est la seule permettant de suivre, mois par mois, le mouvement scientifique en sociologie et dans les sciences connexes.

On y trouve, en outre, les comptes-rendus des réunions périodiques des divers groupes d'études de l'Institut.

ABONNEMENT :

Belgique : 10 fr. ; Etranger : 12 fr.

Éditeurs :

MISCH et THRON, Bruxelles et Leipzig.
MARCEL RIVIÈRE, Paris.

L'EXPANSION BELGE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

*Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artis-
tique, sportive* ○ ○ ○ ○ ○ ○



CHAQUE FASCICULE

comporte plus de 100 pages abondamment illustrées



Prix du Numéro : 1 Franc



ABONNEMENTS :

Belgique	12 francs
Étranger	15 francs



4, Rue de Berlaimont, BRUXELLES

Sommaires des derniers numéros
de la BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

1^{er} JANVIER 1913

- Emile Tibbaut :** *La Désertion rurale.*
Gustave Van Zype : *Eugène Smits.*
Georges Ramaekers : *La Châsse de Brabant.*
Arnold Goffin : *La Flandre en Italie au XVI^e siècle.*
Auguste Vierset : *Le Nouvel An.*
Arthur De Rudder : *Un Lazarille moderne; Le Cas Georges Brandès.*
Maurice Gauchez : *Edgar Degas; Thomas Vinçotte.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 JANVIER 1913

- Emile Verhaeren :** *La Rencontre.*
Marius Renard : *L'Enseignement économique en Belgique.*
Maxime Gorki : *Iégende (trad. Clepner).*
Henri Liebrecht : *In Memoriam... (F.-C. Morisseaux).*
Iwan Gilkin : *Shakespeare n'est pas Shakespeare.*
Arthur De Rudder : *A propos d'un Drame islandais.*
Maurice Gauchez : *Edouard Detaille; — Henry Kistemaeckers; — Franz Hellens.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} FÉVRIER 1913

- Jules Kaden :** *La Littérature polonaise au point de vue national.*
Charles Gheude : *Les trois Pucelles.*
Emile-E. Piers : *En passant par Canterbury.*
R.-E. Mélot : *Sonnets.*
Georges Cornet : *Poèmes familiers.*
Auguste Vierset : *Le Procès de la Civilisation.*
Arthur De Rudder : *Le Burg Theater.*
Maurice Gauchez : *Guillaume Charlier; Raoul Gunsburg.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 FÉVRIER 1913

- Camille Lemonnier :** *Souvenirs littéraires.*
L. Maeterlinck : *Musiques et Plaisirs d'autrefois.*
Charles Gheude : *Les Trois Pucelles.*
Iwan Gilkin : *Le Miracle des Hommes.*
Arthur De Rudder : *La Légende et l'histoire.*
Maurice Gauchez : *Le Père Van den Gheyn. Philippe d'Orléans.*

Chroniques de la Quinzaine.

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE ILLUSTRÉE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARAISSANT LE 15 ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

- J. Jobé *Le pays de Liège et les problèmes contemporains* 471
 L. Jeanclair *Le Billet de cinq jours* 481
 J. Varendonck *La poésie traditionnelle des enfants.* . . 496

A travers la Quinzaine :

Iwan Gilkin : *Les Faits et les Idées*, 516. — Arthur De Rudder : *Les Peuples et la Vie*, 520. — Maurice Gauchez : *Les Vivants et les Morts*, 526. — Léon Tricot : *Les Gens de Paris*, 530. — Paul André : *La Prose et les Vers*, 539. — R.-E. Mélot : *Les Journaux et les Revues*, 543. — Paul André : *Le Drame et l'Opéra*, 550. — Ray Nyst : *Les Salons et les Ateliers*, 555. — Fernand Germain : *Les Champions et les Records*, 562.

Memento, Bibliographie.

Illustrations de : Amyb, Victor Rousseau, R. Viandier, Ryk Wouters.

PRIX DU NUMÉRO

Belgique : 60 centimes | Étranger : 75 centimes

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois en fascicules illustrés d'environ 100 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

ROBERT-E. MÉLOT



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois
BELGIQUE.	12 fr.	7 fr.
ÉTRANGER	15 fr.	9 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées ;

Pour la rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles. Téléph. A. 8775

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Bruxelles. Tél. A. 721

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

LE PAYS DE LIÈGE ET LES PROBLÈMES SOCIAUX CONTEMPORAINS

I

La Belgique traverse actuellement une crise dont la gravité n'échappe à aucun esprit clairvoyant. Se dissimuler les dangers de l'heure présente, c'est faire comme l'autruche qui répond à l'attaque du chasseur en se cachant la tête dans un trou, croyant ainsi éviter la mort ou la capture.

En réalité, c'est de trois crises que nous souffrons : c'est d'abord le vent de folie militaire qui souffle sur l'Europe, nous surprenant en flagrant délit d'insuffisance de préparation de nos moyens de défense nationale ; puis, c'est le conflit politique qui met aux prises nos deux classes sociales pour la répartition du pouvoir ; enfin, ce sont les revendications linguistiques qui font se heurter violemment nos deux races, qui font émettre des théories séparatistes et qui sèment la division au sein de la nation.

Nous sommes convaincu que la paix générale est une des conquêtes futures de l'humanité. Dans une étude publiée naguère dans les colonnes de cette revue, nous avons montré les principes sur lesquels repose cette conviction, et les voies par lesquelles les peuples s'achemineront vers ce progrès décisif mais encore éloigné.

En attendant, le feu brûle et menace d'envahir nos cités. Le danger est bien proche puisqu'il a pu produire l'union de tous les conservateurs sur un projet de réorganisation militaire, qui va mettre le fer à la main de toute la jeunesse belge. Et de fait, lorsqu'on songe à la manière dont les guerres de la Tripolitaine et des Balkans ont éclaté ; à la mobilisation simultanée des Russes et des Austro-Hongrois que cette dernière guerre a provoquée ; à l'antagonisme anglo-allemand ; aux efforts presque désespérés que s'imposent la France et l'Allemagne pour maintenir leur

puissance militaire respective dans un état d'égalité, on reste angoissé à la pensée que nous pourrions subir le sort de la France qui fut emportée dans le terrible choc de 1870, avant que les lois militaires, arrachées par le maréchal Niel à un parlement divisé et ignorant, n'eussent produit leurs effets.

Malgré cela, nous ne voyons point cet élan unanime, cette énergie farouche, qui caractériseraient bon nombre d'autres peuples pour parer au danger qui frapperait ainsi à leur porte, alors que notre vie sociale comporte des libertés ailleurs inexistantes, et qui nous sont indispensables.

Le Belge entend vivre sans entrave, critiquer tout ce qu'il veut, et brûler ses dirigeants en effigies si cela lui convient; les charges fiscales et militaires lui répugnent, et son idéal patriotique ne dépasse guère les limites de sa localité. Individualiste et particulariste à l'extrême, le Belge n'apprécie son pays que dans la mesure où celui-ci lui est indispensable pour vivre son existence individuelle et locale. Avant d'être Belge, il est homme d'abord, puis il est Liégeois, il est Anversois ou Gantois, il est flamand ou wallon.

Une longue vie commune, une fusion plus grande des deux races amenant une certaine unité de langue, la conscience de puissants intérêts économiques communs, peuvent faire naître une âme belge, mais, pour l'instant, ce n'est qu'un mot.

L'individualisme des Belges serait une qualité de premier ordre s'il les poussait à créer par eux-mêmes, à mettre en œuvre toutes leurs forces productives dans la lutte économique créatrice de bien-être, à donner la vie, enfin, à cette flamme personnelle qui pousse par exemple les Anglais dans toutes les contrées du globe, à la recherche de biens qu'ils ne doivent qu'à leurs efforts directs. Mais il semble, au contraire, que chez nos compatriotes, c'est surtout les jouissances qu'ils entendent se ménager, c'est une riche digestion à l'ombre du clocher natal, à l'abri de tout incident imprévu. Pour le surplus, ils aiment comme tous les peuples latins, à compter sur l'« Etat-dieu » qui doit pouvoir mettre la poule au pot là où elle est absente.

Le spectacle de nos querelles intestines nous a remis dans la mémoire des périodes extrêmement suggestives

de notre histoire. La Belgique, Etat libre, constitutionnel et bilingue, ne fut pas une création originale des révolutionnaires de 1830. Il exista chez nous, il y a plusieurs siècles, un Etat semblable, livré aux mêmes luttes que celles qui nous divisent, présentant la même mentalité et qui nous offre ainsi de précieuses leçons.

Cet Etat, c'est le « Pays de Liège ».

Ce n'est point aux ouvrages classiques de nos écoles qu'il faut recourir pour trouver les événements, ou plutôt les situations que nous allons faire revivre. En Wallonie comme en Flandre, les élèves connaissent parfaitement Breydel et de Coninck, Van Artevelde et la bataille de Courtrai; ils connaissent tous les hauts faits des communiens flamands, mais ils ne connaissent guère cette Principauté qui fit, au XIV^e siècle, l'expérience de libertés et qui jouit d'une égalité politique qui effrayent encore aujourd'hui nos dirigeants; ils ignorent cette longue suite de Princes-Evêques, qui régnèrent sur un Pays dont le pacte constitutionnel assurait aux citoyens des garanties que nulle constitution moderne ne prévoit. L'histoire nationale officielle n'est que l'histoire de la Flandre, car elle laisse dans l'ombre les œuvres d'un peuple qui, le premier et le seul en Belgique, avant 1830, sut donner naissance à une vie vraiment nationale.

Nous nous sommes imposé la tâche d'exhumer quelques moments de l'histoire des Liégeois, ceux qui peuvent être, pour la solution des conflits actuels, une lumière et un guide.

II

Depuis vingt ans, nous assistons à une lutte ardente, livrée par les éléments populaires pour la conquête de l'égalité politique. La résistance de la classe dirigeante s'explique, d'une part, par le désir de ne point abdiquer d'anciens privilèges et, d'autre part, par la crainte de l'usage que pourrait faire des droits politiques, une classe qui ne semble point préparée à l'exercice de ces droits et dont un grand nombre ne peuvent en apprécier la portée.

Au XIII^e siècle, le Pays de Liège nous présente une situation analogue. Dans la Cité Liégeoise comme dans les autres villes du Pays, on distinguait trois classes d'habitants : le Clergé, la Bourgeoisie et le Peuple.

Le Clergé constituait la partie instruite et éclairée du Pays, et celui-ci était gouverné par un Prince de l'Eglise. De ce chef, le Clergé jouissait de privilèges importants, entre autres, l'exemption presque complète des charges fiscales. Les soixante chanoines de l'Eglise Saint-Lambert, dits « Tréfonciers », formaient le Chapitre Cathédral qui possédait le droit d'élire les Evêques.

La Bourgeoisie descendait des anciens possesseurs du sol liégeois. Les Bourgeois appartenaient à ces races conquérantes qui avaient envahi le Pays à des époques reculées, et qui avaient réduit au servage les premiers habitants. Ils avaient donné naissance à d'antiques familles appelées *Lignages*, qui possédaient le droit exclusif de régir la Cité.

Les Serfs étaient les descendants de ceux que la guerre ou la conquête avait dépouillé de leurs biens. Attachés à la terre qu'ils cultivaient, ils ne jouissaient d'aucun droit tout en étant maîtres, toutefois, de leur demeure et de leur héritage.

Grands propriétaires allodiaux, les Bourgeois se tenaient pour Vassaux immédiats de l'Empereur. Sans être classés parmi les Nobles Féodaux qui vivaient à la campagne, dans des manoirs isolés, ils constituaient une véritable aristocratie dont rien n'entravait la liberté. Ils faisaient remonter à Charlemagne les privilèges dont ils jouissaient. L'Empereur avait statué que Liège serait une Ville Libre, et que ses Citoyens, c'est-à-dire les Bourgeois ou hommes libres de la Cité en resteraient toujours les Seigneurs, d'où cette appellation de « Seigneurs Bourgeois » qui subsista jusqu'au XIX^e siècle.

Depuis l'Evêque Nithard jusqu'à Arnoul de Horne, c'est-à-dire pendant plus de trois siècles, nous assistons à une lutte gigantesque et incessante pour la possession du pouvoir communal.

Les Evêques sont généralement étrangers au Pays. Ils appartiennent à des nations, à des familles qui ne connaissent que le régime absolu. Leur mentalité n'est point faite aux libertés que possèdent les Bourgeois de Liège. Ils auront ainsi, tout naturellement, une tendance constante à accroître leur pouvoir au détriment des libertés publiques.

Très jalouse de son indépendance, la Bourgeoisie la défendra contre les Evêques, avec une inlassable énergie.

Les Bourgeois jouissaient, seuls, des prérogatives, des franchises et des revenus communaux. Ils faisaient les statuts, créaient les taxes et ne rendaient aucun compte de leur gestion.

L'inégalité sociale était poussée jusqu'à interdire aux Serfs de s'habiller à leur gré. Ceux-ci ne pouvaient se vêtir que d'étoffes rayées, et ne pouvaient se coiffer que d'un bonnet ou d'un capuchon.

Cependant, le commerce et l'industrie les avaient enrichis, et bon nombre d'entre eux étaient supérieurs aux Bourgeois par l'éducation et par le savoir.

Fatigués de payer des taxes et de fournir des corvées dont ils ne pouvaient contrôler l'emploi, les Serfs revendiquèrent, pour tous les habitants, les mêmes droits et les mêmes obligations.

La lutte sociale pour la conquête de l'égalité politique va se poursuivre, implacable et meurtrière; souvent elle présentera, avec la situation actuelle, des analogies saisissantes, et nous la verrons se résoudre, enfin, par un acte de sagesse des Bourgeois qui auraient pu, en agissant plus tôt, épargner des milliers de vies humaines.

Le Clergé, qui se trouvait en compétition permanente avec la Bourgeoisie pour la supériorité féodale, fit cause commune avec les Serfs. Ceux-ci s'organisèrent en Métiers. Chaque Métier eut un chef, librement élu tous les ans par les membres de la Confrérie.

De leur côté, les Bourgeois se liguèrent étroitement. Le 2 mai 1299, ils s'assemblèrent à l'Hôtel de Ville et rappelèrent solennellement qu'ils étaient les propriétaires légitimes et héréditaires de la Cité. Ils jurèrent de défendre leur souveraineté traditionnelle, à la fois contre les Evêques et contre les prétentions des Serfs, et décidèrent que quiconque manquerait à son serment serait dégradé de la Bourgeoisie et banni avec sa femme et ses enfants. Ils s'unirent aux Bourgeois des autres villes et même, ils firent ce geste indigne, qu'explique seul le régime féodal, de contracter une alliance avec le Comte de Flandre qui promit de les aider moyennant une pension annuelle.

Le rapprochement que nous pouvons faire entre la Belgique actuelle et la Cité de Liège à la fin du XIII^e siècle est saisissant. Comme alors, nous voyons la classe populaire réclamer l'égalité des droits au nom de l'égalité des devoirs; comme alors, la Bourgeoisie privilégiée défend

ses prérogatives, et les syndicats ouvriers sont devenus, comme les Métiers de Liège, de puissants collègues politiques, avec lesquels on compte de plus en plus, et qui briseront, comme leurs devanciers, les obstacles qui s'opposent au plein épanouissement social de la classe qu'ils représentent.

Les deux classes se préparaient vigoureusement à la lutte. Un violent incident la fit éclater. En 1302, les Bourgeois établirent un impôt sur les vivres. Le Clergé et les Métiers protestèrent énergiquement. Les Tréfonciers convoquèrent les Maîtres et les Echevins de la commune dans leur salle capitulaire, espérant leur faire retirer la *maltote*, nom donné à tout impôt considéré comme injuste ou arbitraire, et obtenir la restitution des sommes déjà perçues.

La conférence fut extraordinairement houleuse. Un Echevin osa jeter son chaperon au milieu de la salle, comme gage que la taxe levée ne serait pas rendue.

Les Métiers prirent la résolution que, désormais, nul impôt ne serait levé sans leur consentement.

Pour vaincre la résistance, les Maîtres et les Echevins escortèrent le collecteur dans les Halles. Le premier boucher auquel ils s'adressèrent refusa de payer. Le collecteur étendit la main pour prendre l'argent qui se trouvait dans l'étal, mais le boucher lui abattit le poignet d'un coup de hache.

Un court combat s'en suivit dans lequel les Bourgeois furent vaincus. Les Serfs obtinrent la *Lettre de Saint-Barthélemi*, qui mettait définitivement fin à leur servitude.

Sans doute, la Cité présenta toujours deux peuples bien distincts : les Gens des Lignages qui furent désignés par l'appellation de Grands, et les Gens des Métiers, par celle de Petits. Mais l'égalité politique était conquise. Les deux classes sociales se partageaient les institutions, les droits et les dignités de la Cité, et l'Evêque Thibaut de Bar reconnut solennellement cet état de choses par la Paix de Seraing, le 20 août 1307.

Pour marquer leur affranchissement, les Métiers levèrent *Bannières* et s'intitulèrent *Bons Métiers*. Le titre de Bon était honorifique, et répondait à Respectable, et à Noble. Liège seule avait droit au titre de Cité; les autres villes du Pays s'intitulaient *Bonnes Villes*.

Mais l'égalité des droits était loin d'être définitivement admise. L'intransigeance des Grands, leur volonté formel-

lement arrêtée de rester à toujours les seuls maîtres de la Cité, leur sincère croyance à des droits éternels et intangibles qui maintiennent légitimement le peuple dans un état plus ou moins grand de suggestion, s'opposaient irréductiblement aux aspirations égalitaires des masses. De fréquentes réactions vont donc se produire, soutenues par les Evêques mécontents de la part qui leur était faite dans le gouvernement du Pays.

En somme, l'obstacle qui s'oppose au développement politique des masses est partout et toujours le même : l'intérêt de ceux qui bénéficient du régime établi, joint au sentiment plus ou moins sincère de la légitimité de ce régime. Il ne suffit donc pas, pour les classes inférieures, de vaincre par la force des armes, il leur faut encore et surtout, pour rendre leurs conquêtes définitives, vaincre les idées. C'est ce que l'histoire de Liège montre formellement. Dans la nuit du 3 août 1312, une nouvelle rencontre eut lieu entre les antagonistes. Le comte de Looz, à la tête de cinq cents gentilshommes, pénètre dans la Cité, envahit l'Hôtel de Ville et s'apprête à proclamer les anciens droits. Les Petits accourent en foule et rejettent leurs adversaires vers le haut de la ville. Deux cents nobles se réfugient dans l'Eglise de Saint-Martin, croyant y trouver un asile inviolable. C'est une mort atroce qui les attend : les Petits mettent le feu à l'édifice qui s'écroule bientôt sur les cadavres carbonisés de ceux qui s'y trouvaient.

La lutte se termina par la *Paix de Fexhe*, véritable pacte constitutionnel qui lia toutes les classes d'habitants pour la direction suprême du Pays ; elle forma du Pays de Liège une véritable nation qui devança de plusieurs siècles, par ses institutions et ses libertés, les peuples les plus éclairés du monde. Elle donna satisfaction à l'esprit individualiste des habitants en accordant au Chapitre Cathédral le pouvoir de suspendre l'autorité du Prince-Evêque chaque fois qu'il refuserait de rendre justice, dans la quinzaine qui suit le délit, à toute personne lésée par ses officiers.

Devoir recourir à la suspension des pouvoirs judiciaires du Prince chaque fois qu'il sortirait de la légalité était un moyen extrême, révolutionnaire, perturbateur de l'ordre et de la tranquillité publics. On ne tarda pas à trouver un moyen plus pratique, tout en s'assurant le même résultat. L'assemblée du Pays créa le tribunal des *Vingt-Deux*, qui fut chargé de vider les conflits entre la Nation et le Prince.

Tout habitant du Pays avait le droit d'attraire devant les Vingt-Deux, les officiers du Prince coupables de délits dans l'exercice de leurs fonctions et, pour les cas graves et exceptionnels, les Etats conservaient le pouvoir de proclamer la déchéance du Prince rebelle à la loi.

Créateur du tribunal des Vingt-Deux, le Pays de Liège peut encore s'enorgueillir d'avoir été le seul à posséder cette admirable institution. Encore aujourd'hui, aucune constitution ne prévoit un organisme semblable pour juger les abus que commettraient les détenteurs du pouvoir exécutif.

Désormais, la *Paix de Fexhe* sera le centre de tous les conflits sociaux, car elle constitue l'obstacle élevé contre les prétentions des Evêques et des Grands, comme le principe de tous les droits politiques des Petits.

Cette lutte gigantesque entre *deux classes qui ne veulent rien céder* les ramènera souvent encore sur les champs de bataille. A Hoesselt, en 1328, trois mille Liégeois perdent la vie pour la défense des libertés conquises.

En 1346, les antagonistes se retrouvent dans les plaines de Waleffe. L'Evêque et les Grands ont entraîné au service de leur cause Jean de Luxembourg, roi de Bohême, son fils, le Roi des Romains et une foule de Chevaliers, d'écuyers et de gens à pied, formant une armée de plus de trente mille combattants.

Les milices liégeoises subissent une défaite complète, abandonnent entre les mains de leurs adversaires une foule de prisonniers et, sur la place du combat, plus de douze mille morts. Mais la victoire morale leur reste.

En 1384, sous l'Evêque Arnoul de Horne, Prince honnête et loyal, une assemblée des deux classes sociales se tint dans le Palais. Après un court débat, les Grands renoncèrent enfin à leurs prérogatives de Lignage, et consentirent à vivre sous la loi commune.

« Liège présenta alors, dit Michelet, l'image de la plus complète égalité qui se soit peut-être rencontrée jamais ; les Petits Métiers votent comme les Grands, les ouvriers comme les maîtres ; les apprentis même ont suffrage. »

Ce désistement inouï des Grands, cet abandon volontaire de privilèges possédés depuis Charlemagne et défendus dans de sanglants combats, donnent la clef d'un prochain avenir.

Nous voyons les tribuns du Peuple demander l'égalité politique. On peut s'attaquer à la forme, mais c'est la chose

accessoire. Le fait capital, c'est la volonté populaire que nous voyons définitivement fixée sur cet objet ; c'est la généralité des esprits que nous constatons favorable à semblable réforme ; c'est enfin le travail éducatif des syndicats ouvriers qui élèvent ceux-ci à la hauteur des problèmes sociaux, et préparent ainsi les masses à jouer le rôle qu'elles revendiquent.

Les Bons Métiers de Liège furent également les collèges politiques où les artisans du XIV^e siècle s'assimilèrent l'art de gouverner. Et lorsque nous nous remémorons les libertés d'alors, la Paix de Fexhe, le Tribunal des Vingt-Deux, l'obligation pour les Maîtres du Pays de rendre publiquement compte de leur gestion, nous restons convaincu qu'un geste de désistement semblable à celui de la Bourgeoisie Liégeoise n'est plus très éloigné.

III

L'attitude des partis politiques devant le projet militaire actuellement en discussion renferme aussi de grandes similitudes avec celle des vieux Liégeois. A cet égard notre mentalité n'a guère varié.

Au Pays de Liège, l'organisation militaire n'était autre que l'organisation politique. Les Bons Métiers, chacun sous sa Bannière, étaient autant de corps de milice que les Maîtres commandaient.

Le Prince pouvait les réquérir uniquement pour la défense du territoire, mais le Pays marchandait le concours de ses armes. L'Evêque Adolphe de la Marck était parvenu à restreindre à son profit les libertés publiques. Se trouvant en guerre avec le Duc de Brabant, il fit appel aux Milices de la Cité et des Bonnes Villes. Les Bons Métiers déclarèrent qu'aussi longtemps qu'ils ne jouiraient pas des libertés que l'Evêque leur avait ravies, ils refuseraient le service militaire. Le Prince dut céder.

Aujourd'hui, c'est-à-dire six siècles plus tard, nous voyons des groupes parlementaires opposer leurs aspirations politiques aux nécessités de la défense nationale.

* * *

La population du Pays de Liège était bilingue. Elle formait douze villes wallonnes : Liège, Huy, Dinant, Ciney, Fosses, Thuin, Châtelet, Couvin, Visé, Waremme, Ver-

viers, Bouillon, et treize villes flamandes : Saint-Trond, Hasselt, Tongres, Looz, Bilsen, Brée, Peer, Hamont, Beerlingen, Stockem, Maeseyck, Herck et Maestricht.

S'il semble difficile d'admettre qu'aucune dualité linguistique ne se fit jamais jour, les historiens ne relèvent cependant pas de conflit entre les deux races. Il n'est pas inutile de rappeler le secours de six cents chariots de vivres que les Liégeois envoyèrent en 1381 aux habitants de Gand, assiégés dans leur ville par le Seigneur de la Flandre. L'envoi était accompagné de cette belle adresse, que nous reproduisons d'après F. Henaux :

« Bonnes Gens de Gand,

» Nous savons bien que pour le présent vous avez moult
 » à faire, et estez fort travaille de vostre Seigneur le Conte,
 » et des Gentilz Hommes, et du demourant dou Païs, dont
 » nous sommes moult courrouchies. Et sachiez, que se nous
 » estions à quatre ou à six lieues près marchissans à vous.
 » nous vous ferions tel confort que on doit faire à ses Bons
 » Frères, Amis et Voisins. Mais vous nous estez trop loing,
 » et s'y est le Pays de Braibant entre vous et nous ; pour
 » quoy il faut que nous nos souffriions. Et pour che, si
 » vous estez maintenant durement aasegies, ne vous des-
 » confortez pas ; car Dieus sait, et toutes les Bonnes Villes,
 » que vous avez droit en ceste guerre. Sy en vaudront vos
 » besongnes mieulx. »

Dans le Pays de Liège, les documents officiels se publiaient en flamand pour les villes flamandes et en français pour les villes wallonnes. Les Procès-verbaux des Etats, ainsi que leurs recès étaient rédigés en français. Dans l'assemblée de l'Etat-Tiers, les Députés de Tongres étaient les interprètes de leurs collègues flamands auprès des Députés wallons, et les Députés de Huy, les interprètes de leurs collègues wallons auprès des Députés flamands.

Comme les villes étaient absolument indépendantes les unes des autres, en dehors du lien féodal qui les unissait à l'Empire par l'intermédiaire du Prince-Evêque et des alliances qu'elles contractaient entre elles pour la défense des libertés communes, les conditions qui précèdent suffisaient pour assurer une paix absolue entre les deux races. Aujourd'hui, elles semblent insuffisantes, et nous voyons

les efforts du pouvoir central échouer devant des revendications de plus en plus nombreuses et menaçantes.

La frontière linguistique qui sépare nos deux races n'a pas varié depuis l'origine. Ce que les siècles n'ont pu réaliser on ne peut le demander à la vertu des lois. L'espoir de fusionner les éléments nationaux dans un seul langage serait donc utopique.

Forcé d'accorder deux peuples que séparent la langue et la mentalité, il faut faire à chacun la part qui lui revient.

Il n'y a que trois langues qui séparent réellement les hommes sur l'immense scène économique : le français, l'anglais et l'allemand.

Les Wallons, qui de bonne heure s'assimilèrent la culture française et participèrent à son évolution, possèdent ainsi un des trois langages que l'histoire présente comme un *besoin économique impérieux*.

Ainsi doit s'expliquer la pénétration du français dans les classes les plus actives de nos contrées flamandes, à toutes les époques de l'histoire, tandis que jamais le flamand ne pénétra la Wallonie.

Si nos provinces wallonnes peuvent ignorer le flamand sans souffrir, c'est un besoin économique pour les Flamands de prendre un certain contact avec la langue française. Il existe donc, de ce chef, entre les deux langues du Pays, une inégalité qu'il serait puéril et nuisible de contester.

Dès lors, les principes gouvernementaux qui s'imposent dans le domaine des langues se dégagent nettement. Il faut respecter l'âme flamande en respectant son vieil idiome germanique. Mais l'enseignement doit être organisé de manière à lui permettre l'accès des grands courants de pensée qui ont élevé l'Europe au rang qu'elle occupe.

C'est un droit pour les Flamands de posséder des collègues et des universités purement flamandes ; mais c'est un devoir de leur offrir en même temps un enseignement en langue française, avec pleine liberté du choix. Les pères de famille sauront toujours mieux discerner que n'importe quel député, que n'importe quelle société politique, que n'importe quel théoricien social, l'enseignement qui répondra le mieux aux exigences de l'avenir économique de leurs enfants.

Tout homme loyal, même le professeur Meert, de l'Athénée de Gand, qui ose accuser la Wallonie d'avoir assassiné

moralement la race flamande, ne peut rien craindre de la liberté, et la nation y trouvera son compte, car c'est dans la liberté que viennent se dissoudre les ferments de discorde qui découlent d'intérêts trop étroits ou de sentiments de meneurs.

Quant aux problèmes que soulève l'octroi des emplois publics, nous ne voyons qu'une seule solution, dictée d'ailleurs par la plus élémentaire justice : une part proportionnelle à sa population doit être accordée à chacune des deux races. Que le Flamand serve dans les communes flamandes et le Wallon en Wallonie, et tous les Belges se sentiront chez eux.

.

Les pages de notre histoire que nous venons de rappeler sont, en ce moment, d'une émouvante actualité. Nous n'avons fait qu'effleurer les événements qu'elles relatent. Des mille tombeaux dans lesquels sont entassées les innombrables victimes de nos luttes sociales, c'est à peine si nous en avons entrouvert deux ou trois. Cela devrait suffire, croyons-nous, pour vaincre toute intransigeance bourgeoise ou populaire qui ne serait point dictée par des mobiles généraux et impérieux ; pour amener nos deux races à terminer, par le respect des droits de chacun et une saine conception de nos intérêts nationaux, le conflit linguistique qui les sépare ; enfin, pour enlever notre peuple à son particularisme étroit par la pensée que les sacrifices d'ordre militaire qu'on lui demande aujourd'hui appartiennent, somme toute, à ces nécessités sociales qui placeront peu à peu l'homme au-dessus des intérêts locaux et des intérêts de classe, pour le pousser tous les jours davantage dans cette grande famille qu'on appelle l'humanité.

J. JOBÉ.

LE BILLET DE CINQ JOURS

Un train fend la campagne, un gros train puissant et tapageur ; il vient de tout là-bas au fond de l'Ardenne. En a-t-il traversé des campagnes paisibles de son innocent tapage, moins méchant qu'il n'en a l'air ! Mais il ne trouble pas même dans leur vie immobile et sincère les douces chaumières tapies. Sur son passage des vaches s'effarent un peu et les petites vachères que le soir ramène, agitent leurs mains. Le soleil a continué son cours tranquille et vers le soir, il rougeoie sur les champs ; les petits ruisseaux, qui savent où ils vont, ne se sont pas détournés de leurs affaires, et le brouillard humide se lève entre les saules ; peu de chose a bougé dans les champs ; la grosse machine bruyante, soufflante, pressée, a remué un peu de silence et c'est tout... Le train est bondé ; ce sont des gens de là-bas, loin, qui s'en viennent voir l'Exposition, cette foire merveilleuse dont on parle « sur la feuille ».

Le gros train soufflant n'a rien changé dans la campagne, qu'un peu de silence. Que croit-elle changer dans ces âmes frustes, la belle et fière Exposition ? On sera comme par devant, âpre au gain, finaud, dur à la douleur, courageux au travail, timide devant le curé... Et c'est encore une fois, dans le cours des ans, beaucoup de bruit pour peu de chose.

* * *

Dans un compartiment de troisième classe, une petite vieille est assise, une paysanne, dont les jolis traits fins, sous un chapeau ardennais s'éclairent de deux yeux bleus comme les fleurs de myosotis qu'elle a vues fleurir chaque printemps au bord du ruisseau. Elle se tient droite et digne, drapée dans son châle en pointe, une croix d'or sous le menton et malgré son air naïf et apeuré, on sent chez elle la noblesse d'une belle race paysanne. C'est la mère du D^r Charles Delande, le jeune spécialiste des maladies d'enfant, dont la clinique a tant de succès à Bruxelles.

A. VERHAEGEN

Marchand-Tailleur

79, BOULEVARD ANSPACH, 79

≡ BRUXELLES ≡

Vêtements sur mesure pour
hommes et enfants

Hautes Nouveautés Anglaises, Françaises et Belges

CONFECTION SOIGNÉE

COUPE IRRÉPROCHABLE

Grand Choix d'Imperméables Confectionnés

ET SUR MESURE

DEUIL EN 24 HEURES

pu malheureusement découvrir, jusqu'à présent, les autres parties du squelette.

Plusieurs artistes, écrivains, ou savants, sont décédés tout récemment, parmi lesquels :

A Florence, le peintre Amedeo Lori ;

A Romé, Baldassare Labanca, professeur d'histoire du Christianisme à l'Université de cette ville, connu par de nombreux ouvrages. Il était né à Avignon, et meurt âgé de 83 ans ;

A Munich, à l'âge de 68 ans, Richard Weltrich, historien de la littérature allemande ;

A Munich encore, le rédacteur en chef du

Neues Münchener Tageblatt, Freiherr von der Tann ;

A Salsbourg, l'écrivain Wilhelm Alter, rédacteur de la *Wiener Allgemeine Zeitung* ;

A Adlershof, dans le Brandebourg, l'écrivain Carl Engel, âgé de 88 ans, dont l'érudition s'était appliquée à tout ce qui concerne le poème de *Faust*, dans toutes les nations, tant au point de vue littéraire que musical. Engel possédait une bibliothèque contenant 2,629 œuvres diverses sur le *Faust*, — toutes les éditions du drame de Goethe, toutes les publications scientifiques sur les origines du vieux poème ;

A Brooklyn, le poète et journaliste Will Carleton, qui était né en 1845 à Hudson, et devait sa célébrité aux *Farm Ballads*, parues en 1873.

❧ Vient de paraître à Berlin la sixième édition du livre de Julius Kapp : *Richard Wagner und die Frauen* (Wagner et les femmes) — ouvrage orné de quarante portraits féminins...

❧ Vient de paraître également — à Leipzig — un volume de Paul Kühn : *Die Frauen um Goethe* (les femmes autour de Goethe).

❧ Le *Tempel-Verlag* publie un beau recueil des meilleures œuvres de Hebbel.

❧ Moritz Goldstein fait paraître, au *Jüdischer Verlag* de Berlin, une intéressante publication intitulée : *Begriff und Programm jüdischen Nationalliteratur* (idée et programme d'une littérature nationale juive).

❧ Le végétarisme a sa philosophie, qui nous est exposée dans un volume de l'allemand F. Jaskowski. Le titre (traduit) est : *La philosophie du végétarisme : exposé et considérations du végétarisme dans la nature, l'éthique, la religion et l'art.*

❧ Le célèbre économiste de l'Université

de Berlin, prof. von Schmoller, se retire de l'enseignement, le 1^{er} avril prochain.

❧ La société allemande *Gaethébund* vient de décréter la création d'une section de... secours pour les auteurs dont les œuvres ont été atteintes par la censure.

❧ L'Académie des sciences morales et politiques de France a élu, comme successeur d'Anatole Leroy-Beaulieu, décédé, l'historien Rebellian, bibliothécaire en chef de l'Institut. Né en 1858, M. Rebellian est connu par sa biographie de Bossuet.

❧ M. Thureau-Dangin, secrétaire perpétuel de l'Académie française vient de mourir à Cannes. Il était âgé de 76 ans.

Publiciste et historien, il appartenait au parti monarchiste et catholique. C'est sa grande *Histoire de la monarchie de juillet (1834-1892)* qui le fit admettre en 1893 à l'Académie française.

❧ Le prix Thiers sera décerné pour la première fois, cette année, par l'Académie Française. On sait que Napoléon III avait fondé un prix d'histoire de vingt mille francs, lequel fut immédiatement accordé à l'auteur du *Consulat et de l'Empire*. Thiers l'accepta, mais l'employa immédiatement à une nouvelle fondation : le prix Thiers.

BANQUE INTERNATIONALE

DE BRUXELLES

Société Anonyme, 27, avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.

Comptes. — Jointes.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

COMPTES DE QUINZAINE

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27

Téléphones : A 3870, 3903, 6739, 8056

ou à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

Aux Galeries des Meubles



20, Rue de l'Hôpital, 20

A BRUXELLES

**LE PLUS GRAND CHOIX DES MEUBLES
DE TOUS STYLES ET TOUS GENRES**

☛ Sous le titre : *L'Ame athénienne — de l'Olympe à Agra, d'Eschyle à Aristophane*, Jean Richepin a réuni en deux volumes la série de conférences fameuses qu'il fit aux Annales.

☛ Un jeune compositeur, Marcel Bertrand, a écrit un opéra intitulé : *La terre qui meurt*, d'après le roman de Bazin. L'œuvre, jouée à Rouen, a eu beaucoup de succès.

☛ Théodore Roosevelt est occupé à écrire une autobiographie où il nous révélera « toute son existence », et dont la presse américaine parle beaucoup.

☛ La *Società editrice Italiana* de publications destinées aux collèges, s'occupe à éditer un petit volume sur la Paix.

☛ La collection des lithographies de Pennell sur le Canal de Panama et la Sierra Nevada, exposée à la société « Leonardo da Vinci » de Florence, a été acquise par le Ministère de l'Instruction publique, et est destinée à la collection des dessins et estampes du Musée des Offices.

☛ Entre la Société anonyme des Grands Spectacles et le célèbre écrivain italien Sem Benelli, vient d'être signé un contrat à Milan pour les représentations de sa *Gorgona*, qui sera jouée au début de ce mois.

☛ La grande revue italienne, la *Nuova Antologia*, a publié, dans son fascicule du 15 février, un très intéressant article du député Filippo Meda, sur *Auguste Beernaert et le parti catholique en Belgique*.

☛ Un rédacteur du *Mercur de France* raconte ses visites aux principales bibliothèques

du monde. Ce qu'il nous apprend de la Bibliothèque Carnégie, à New-York, intéressera les habitués de notre Bibliothèque royale :

« A New-York, j'ai fait de longues séances à la Bibliothèque Carnégie, immense bâtiment en marbre blanc qui, d'après les dires de certains habitués, serait tous les jours lavé au savon noir. Les livres sont apportés par un ascenseur. Chaque lecteur a un numéro et quand son livre arrive une lampe électrique s'allume, éclairant un numéro correspondant à celui que tient le lecteur. Bruit de gare continu. Le livre met environ trois minutes à arriver et tout retard est signalé par une sonnerie. La salle de travail est immense, et, au plafond, trois caissons, destinés à recevoir des fresques, contiennent, en attendant, des nuages en grisaille. Par contre, les achats de livres français sont assez restreints. On n'y achète guère que les auteurs français célèbres. Quand Henri de Régnier fut élu à l'Académie française, on fit venir tous ses ouvrages. Car la bibliothèque n'en contenait pas un seul...

» ... Comme il n'y a aucun contrôle, on vole 444 volumes par mois, en moyenne. Les livres qui se volent le plus sont les romans populaires ; aussi les communique-t-on copiés à la machine. Dans les succursales des quartiers ouvriers, il n'y a guère que de ces copies polygraphiées. Toutefois, la succursale de la quatorzième rue (quartier juif) contient une riche collection d'ouvrages en yiddich. Outre la grande salle de travail dont j'ai parlé, il y a une salle spéciale pour la musique, une salle pour les littératures sémitiques, une salle pour la technologie, une salle pour les patentes des Etats-Unis, une salle pour les aveugles, une salle pour les journaux, une salle pour les machines à écrire à la disposition du public. A l'étage supérieur enfin, se trouve une collection de tableaux ».

EDITIONS DE

La Belgique Artistique et Littéraire

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

PAUL ANDRÉ : <i>Maître Alice Hénaud</i>	fr. 3.50
MARIA BIERME : <i>Les artistes de la Pensée et du Sentiment</i>	5.00
VICTOR CLAIRVAUX : <i>La Barque amarrée</i>	3.50
LOUIS DELATTRE : <i>Contes d'avant l'Amour</i>	3.50
GERMAINE DE SMET : <i>La Pensée errante</i>	3.50
MAUR. DES OMBIAUX : <i>Essai sur l'Art Wallon et Gallo-Belge</i>	2.00
J. F. ELSLANDER : <i>Parrain</i> , roman	3.50
MAUR. GAUCHEZ : <i>Symphonies voluptueuses</i> , poèmes	3.50
IWAN GILKIN : <i>Etudiants russes</i>	2.50
J. JOBÉ : <i>La Science économique au XX^e siècle</i>	3.50
FRANÇ. LÉONARD : <i>La multitude errante</i> , poème	3.50
HENRI LIEBRECHT : <i>Un cœur blessé</i> , roman	3.50
EM. E. PIERS : <i>Un hiver aux Lofoden</i>	2.00
CARL SMULDERS : <i>La ferme des Clabauderies</i> , roman	3.50
JULES SOTTIAUX : <i>La Wallonie héroïque</i> , roman	3.50
OSCAR THIRY : <i>La merveilleuse Aventure des Jeune-Belgique</i>	3.50
B. TIMMERMANS : <i>L'Evolution de Maeterlinck</i>	3.50
CH. VAN BENEDEN : <i>La Peste de Tirgalet</i>	2.00
MARG. VAN DE WIELE : <i>Ame blanche</i> , roman	3.50
MARIE VAN ELEGEM : <i>Par la Vie</i> , poèmes	3.50
GEORGES WILLAME : <i>Le Puison</i> , roman	3.50

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT POSTE

adressé 26-28 rue des Minimes, Bruxelles.

CAISSE CENTRALE

de Change et de Fonds Publics

SOCIÉTÉ ANONYME

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

BRUXELLES

Place de la Liberté, 5

Téléphone A. 746

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance.

☞ C'est avec un profond regret que nous avons appris la mort de M. Hector Monnom, administrateur-délégué de la Banque de Bruxelles, chevalier de l'ordre de Léopold, décédé à l'âge de 54 ans.

Monnom avait fait partie de la 42^e promotion (1876) des armes spéciales, celle des Begault, des Liebrecht, des Deceuninck, etc.

Il abandonna l'armée pour le droit et conquit très facilement à l'Université de Bruxelles les diplômes qui lui permirent de prêter son serment d'avocat en 1881.

C'est vers cette époque que Jules Urban qui s'y connaissait en hommes l'attacha à la Banque de Bruxelles en qualité de secrétaire. Il parcourut brillamment toutes les étapes de la hiérarchie: sous-directeur, directeur, et finalement il y a deux ans, à la mort de M. Hermann Stern, la confiance de ceux qui l'avaient vu à l'œuvre depuis vingt ans, le porta au poste envié d'administrateur-délégué.

Il représentait la Banque de Bruxelles dans quantité

d'entreprises : l'Union Electrique A. E. G. ; les Charbonnages du Hainaut, les Tramways de Buenos-Ayres, de Barcelone, de Madrid, les Economiques, etc., etc., et diverses compagnies congolaises non des moindres.

Doué d'une remarquable facilité d'assimilation et d'une rare puissance de travail, Monnom devait à ses fortes études un savoir vaste et encyclopédique qui lui permettait d'effleurer en connaissance de cause les sujets les plus variés, et si un mal implacable ne l'avait tué, il est certain que la délégation à la Banque de Bruxelles n'eut pas été son maréchalat.

Il était cordial, bon et loyal et ne laisse que des amis.

Nous prions sa famille d'agréer nos condoléances.

❧ MM. David Decker, ingénieur à Paris, Adolphe Bastenier, ingénieur à Andoain, Max Ryndzunsky et Jules Lalieux, ingénieurs à Bruxelles, Isidore Lastra, Alba et Munoz, à Madrid, ont été nommés administrateurs des chemins de fer Saint-Sébastien-Tolosa en vertu des accords intervenus entre l'Union des Tramways et la Société des Basses-Pyrénées et Pays-Basques.

❧ M. Fernand Debacker a été appelé aux fonctions d'administrateur de la *Société des Pétroles au Congo* en remplacement de feu Léon Trouet.

❧ A la *Société Cotonnière de Saint-Etienne du Rouvray* M. Charles Fréson remplace M. P. Van Hoegaerden et M. Lafontaine succède à M. d'Andrimont comme administrateurs. Le baron P. de Mossart a été nommé commissaire et M. Varouelle, directeur.

BANQUE DE REPORTS D'ANVERS. — Le bénéfice net répartisable s'est élevé pour l'exercice 1912 à 2,445,823 francs, contre fr. 2,046,971.21 en 1911.

La réserve légale sera dotée de 122,291 francs et la réserve extraordinaire de 708,254 francs (contre l'an passé respectivement 102,348 francs et 500,000 francs), ce qui en portera le total à 10 millions de francs.

Le dividende sera à 45 francs pour l'action complètement libérée, au lieu de 40 francs, chiffre auquel on s'était maintenu depuis six ans.

BANQUE INTERNATIONALE DE BELGIQUE. — Le bénéfice brut de 1912 est d'environ 3,546,000 francs contre 3,040,000 francs l'an dernier. Déduction faite des frais généraux, patente, amortissement, etc., il reste un bénéfice net de 2,109,000 francs contre 2,067,000 francs.

Le conseil proposera de répartir un dividende égal au précédent, soit 30 francs.

BANQUES RUSSES. — La *Banque de l'Azoff-Don* donnera, d'après les indications venues de Saint-Pétersbourg, 37 R. 50 de dividende pour son dernier exercice, contre 35 roubles pour le précédent.

Le dividende de la *Banque Russo-Asiatique* pour l'année 1912 serait de 18 roubles peut-être même de 20 roubles environ, au lieu de 16 roubles 87 1/2 en 1911, et celui de la Banque de l'Union de Moscou est évalué à 20 roubles au lieu de 18 roubles précédemment.

La *Banque de Commerce de Sibérie* vient de déclarer, pour l'exercice 1912, 37 1/2 roubles comme 1911, mais au cours de l'année, elle a élevé son capital de 12 1/2 millions de roubles à 20 millions. Elle a donc plus d'actions à rémunérer. Quant à la *Banque de Commerce Privée de Saint-Pétersbourg*, elle porterait parait-il, sa répartition de 13 roubles à 18 roubles ou même 20 roubles. De plus, cette société doit émettre 50,000 actions nouvelles qui participeront aux profits de 1912, et qui seraient offertes, dit-on, à 260 roubles.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE. — Pour l'exercice 1912, les bénéfices réalisés par la Société Générale de Belgique se sont élevés à 10,031,484 francs, supérieurs de 558,223 francs à ceux de 1911. Il sera proposé à la prochaine assemblée des actionnaires d'affecter 1,258,737 francs à la réserve et de répartir fr. 277.90 à chaque action, au lieu de fr. 262.90 en 1911.

CHEMIN DE FER GAND-TERNEUZEN. — L'assemblée générale extraordinaire des actionnaires convoqué pour le 22 février à l'effet de délibérer sur le concordat et la nomination d'administrateurs et commissaires n'a pu prendre de résolution, le quorum n'ayant pas été atteint.

Les actionnaires se réuniront le 22 mars et délibéreront quel que soit le nombre d'actions présentes ou représentées.

LES CHEMINS DE FER ESPAGNOLS EN 1912. — L'année 1912 a été pleinement satisfaisante pour les compagnies de chemins de fer, et, avec elles, pour l'Espagne, parce que l'augmentation des recettes correspond à une augmentation de trafic et que celui-ci est la manifestation la plus évidente d'une recrudescence d'activité industrielle et commerciale par rapport à 1911, qui fut cependant fort bien partagée. Voici un tableau d'ensemble résumant le total des recettes en 1912 et leurs augmentations sur l'année précédente des principales compagnies :

Nord de l'Espagne	P.	150,538,864	+	13,011,506
Madrid-Saragosse		131,312,666	+	11,809,103
Andalous		27,459,456	+	2,778,237
Madrid-Cacérés-Portugal		6,150,142	+	458,149
Ouest de l'Espagne		4,250,415	+	216,723
Zafra-Huelva		4,256,386	+	454,313
Medina-Salamanque		1,368,755	+	10,251
Medina-Zamora-Orense-Vigo		4,881,720	+	395,295
Central-Aragon		3,657,751	+	216,229
Manresa-Berga		1,475,002	+	58,125

Lorca-Basa	3,281,935 +	339,612
La Tajuna	840,753 +	71,152
Olot-Gérone	516,145 +	156,882
Madrid-Villa-del-Prado	678,372 +	87,078
Valence et Aragon	369,269 +	7,361
Econom. en Catalogne	242,444 +	10,164

Sur les autres lignes d'importance moindre, l'amélioration est aussi très sensible. Par contre, sur le Sud de l'Espagne, les progrès sont insignifiants.

LE CENTRAL ÉLECTRIQUE DU NORD possède un intérêt important, dans la *Société d'Énergie Électrique du Nord*. Ci-dessous quelques renseignements concernant cette dernière société :

« Bien qu'elle soit une des plus jeunes parmi les affaires de distribution, elle a su s'assurer un champ d'action remarquablement intéressant. Elle possède des concessions pour une durée de 30 à 35 ans à Tourcoing, à la Madeleine, à Deulemont, etc. Elle compte parmi ces clients pour la force, la Compagnie des Chemins de fer du Nord, les Tramways de Roubaix-Tourcoing, la Société Roubaisienne d'Éclairage, etc. Son réseau de distribution a une longueur de près de 300 kilomètres et dessert une population de 350,000 habitants dans une région très industrielle; aussi la production de la société progresse-t-elle avec une grande rapidité; la production de décembre a été de 3,958,600 kilowatts, contre 3,254,200 en 1911, de sorte que la production totale de l'année 1912 est de 40,506,700 kilowatts, contre 33,340,400 en 1911 et est appelée à progresser davantage encore en 1913.

» Les recettes brutes de décembre 1912 se sont chiffrées par fr. 287,296.53, contre fr. 228,031.42 en 1911; les recettes brutes de l'année 1912 se totalisent ainsi par fr. 2,841,741.04, contre fr. 2,285,254.56 en 1911; les recettes nettes de l'exploitation s'établissent en 1912 à fr. 1,428,233.83, contre fr. 1,083,975.63 en 1911 ».

TRAMWAYS BRUXELLOIS. — On connaît les dividendes qui seront proposés par le Conseil d'administration pour l'exercice 1912 : fr. 28.68 pour les actions privilégiées et ordinaires, et fr. 34.21 pour les actions de dividende, au lieu de fr. 26.96 et fr. 29.91 en 1911. En 1910, année de l'exposition, les dividendes avaient été de fr. 31.43 et 41 fr. Enfin, l'an précédent, ces rémunérations furent fixées à fr. 24.79 et fr. 24.48. Rappelons encore qu'en 1900, les Tramways Bruxellois ont distribué fr. 16.90 aux privilégiées et fr. 4.71 à la dividende.

BONNE-ESPÉRANCE, BATTERIE ET VIOLETTE. — Le conseil proposera à la prochaine assemblée de répartir un dividende de 125 francs au lieu de 100 francs l'an dernier.

Le bénéfice atteint environ 1,600,000 francs contre 1,392,000 l'an dernier.

Le dividende de 125 francs n'absorbant que 500,000 francs, le solde disponible des bénéfices soit plus de 900,000 francs sera affecté à l'amortissement de tous les travaux de premier établissement.

L'an dernier, les dotations aux fonds d'amortissement et de prévisions ne s'élevaient qu'à 693,000 francs.

CHARBONNAGES DE STÉPY-BRACQUEGNIES. — Le bénéfice de 1912 est d'environ 1,300,000 francs. Il permettra, de proposer un coupon de 54 francs contre 48 francs l'an dernier.

NORD DE GILLY. — Les bénéfices de l'exercice écoulé atteignent 672,436 francs contre 445,026 francs en 1911.

Ces résultats permettront au conseil de doter les comptes amortissements 320,000 francs et de distribuer un dividende de 100 francs par action, au lieu de 60 francs l'an dernier.

FORGES D'EICH ET FORGES DE SARREBRUCK. —

Les actionnaires peuvent, jusqu'au 15 avril, échanger à la Société Générale (et à ses agences) :

1 action des Forges d'Eich contre 4 parts sociales de Burbach-Eich-Dudelange.

1 action Sarrebrück contre 7 $\frac{3}{4}$ parts de Burbach-Eich-Dudelange.

Les ATELIERS DE CONSTRUCTION DU NORD DE LA FRANCE ET NICAISE-DELCUVE ont reçu ces temps derniers des commandes importantes qui méritent d'être signalées: ce sont notamment 200 wagons à boggies pour les chemins de fer de Santa-Fé, 600 wagons à boggies pour les chemins de fer de Cordoba et 200 wagons de 25 tonnes pour les chemins de fer Andalous. L'importance de ces commandes peut se chiffrer par environ 6 millions de francs et les prix obtenus sont rémunérateurs, dit-on.

PROVIDENCE BELGE. — Cette société a, d'accord avec les Aciéries de Longwy, la Société de Saintignon, la Société Marc Raty et la Société Senelle Maubeuge, constitué l'Association coopérative zélandaise de carbonisation, à Terneuzen.

Ces usines, qui ont pour but la fabrication du coke et de ses sous-produits, occupent une superficie de 24 hectares environ, limitée à l'ouest par le canal de Gand à Terneuzen, ce qui leur donne toutes facilités d'approvisionnement et d'écoulement de leurs produits.

Les installations comprennent deux groupes de 40 fours, à récupération et à régénération du type Coppée qui sont actuellement terminés; deux autres groupes de chacun 40 fours à récupération, mais sans régénération, le premier étant achevé et le second devant l'être dans les premiers jours de mars.

Les installations de récupération comportent une usine centrale de condensation et de lavage des gaz. La partie se rapportant aux 80 fours à régénération est entièrement achevée; celle qui est relative à l'autre batterie pourra être mise en service dans les premiers jours du mois prochain. Il y a, en outre, une usine à sulfate avec magasins, l'usine à benzol et les appareils de distillation des goudrons.

La construction de ces importantes installations est en voie d'achèvement; sauf imprévu, leur mise en service pourra se faire dans le courant du mois d'avril.

COMPAGNIE AUXILIAIRE D'ÉLECTRICITÉ DE NANTES.

— *Le Journal Officiel* de la République Française, publie le décret déclarant d'utilité publique six prolongements de lignes existantes.

et une nouvelle ligne déclassant deux tronçons de lignes supprimés, et approuvant les conventions conclues avec la municipalité de Nantes pour l'électrification de l'ancien réseau.

Le développement de ce dernier était de 38 kilomètres; avec les lignes nouvelles indiquées ci-dessus, la longueur totale du réseau sera de 48 kilomètres environ, et avec les parties en double voie, la longueur des voies posées sera d'environ 80 kilomètres.

Toutes les formalités administratives étant dès à présent terminées, les travaux de transformation vont être poussés avec la plus grande activité.

Le 25 janvier, 368 comparants ont constitué par devant M^{es} Lefebvre et Cols, à Anvers, le *Crédit Colonial et Commercial* qui continue les affaires de l'ancienne société anonyme L. et W. Van de Velde.

Le capital est de 8,000,000 francs.

Le nombre des administrateurs est fixé à 14.

LE RECUEIL FINANCIER. — Annuaire des valeurs cotées à la Bourse de Bruxelles et de Paris. Ouvrage donnant des études complètes et détaillées sur toutes les valeurs boursières. 20^e édition, 1913. Un vol. in-4^e de 1,700 pages, relié. (Etablissements Emile Bruylant, éditeurs, à Bruxelles.) — Prix: 20 francs.

JURISPRUDENCE

Le jugement du tribunal de commerce de Bruxelles du 30 avril 1912 dont nous donnons ci-dessous l'esprit, ne consacre pas un principe nouveau, mais il nous a paru néanmoins opportun de rappeler cette théorie constante:

S'il est vrai qu'une société commerciale doit comparaître en justice par l'ensemble de ses représentants légaux, ce n'est que pour autant que les statuts ne délèguent pas ce pouvoir à des personnes déterminées et investissent ainsi ces mandataires particuliers du droit d'engager la société dans les limites de ce mandat; l'exploit fait au nom d'un administrateur est valable en principe si cette qualité est la seule nécessaire pour statutairement représenter l'être moral.

LEGISLATION

Contrairement à ce que nous avons prévu, dans notre dernier numéro, le Sénat s'est ajourné indéfiniment sans aborder la discussion de la loi sur les sociétés.

Tout fait prévoir qu'elle sera cependant mise à l'ordre du jour du Sénat pendant cette session.

CRÉDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

Constituée par acte passé devant M^e LECLEF, notaire à Anvers, le 21 février 1898, publié au *Moniteur Belge* les 9 et 10 mars 1898, sous le n^o 832, et dont les statuts ont été modifiés par actes des 11 mai 1904, 8 juin 1905, 3 février 1910, 11 mai 1911 et 2 janvier 1913, publiés au *Moniteur Belge* le 1^{er} juin 1904, sous le n^o 3093, 26 juin 1905, sous le n^o 3640, 21-22 février 1910, sous le n^o 868, 29-30 mai 1911, sous le n^o 3783, et 24 janvier 1913, sous le n^o 491.

ÉMISSION PAR SOUSCRIPTION PUBLIQUE

DE

17,000 actions nouvelles d'une valeur nominale de 400 francs

L'assemblée générale extraordinaire du 2 janvier 1913 a autorisé le Conseil d'administration à porter, en une ou plusieurs fois, le capital à cinquante millions de francs.

En vue de la reprise des trois Etablissements, la *BANQUE AUXILIAIRE DE LA BOURSE*, le *COMPTOIR DE LA BOURSE DE BRUXELLES* et la *SOCIÉTÉ BELGE DE BANQUE* et de l'exercice du droit de souscription ci-dessous, le capital du CREDIT ANVERSOIS sera porté de vingt à *trente-cinq millions de francs* par la création de *37,500 actions de 400 francs*.

Les accords avec certains de ces Etablissements repris prévoyant le règlement en espèces d'une partie du prix des apports et reprises, le Conseil a décidé d'offrir à ses actionnaires le droit de souscrire, par *préférence* et à titre irréductible,

au prix de 500 francs

PAR ACTION DE 400 FRANCS NOMINAL

à raison de *UNE action nouvelle par CINQ actions anciennes* (1), et de mettre en souscription publique, au même prix, *3,500 actions nouvelles* faisant partie des *17,500 actions ci-dessus*.

Il devra être versé :

10 p. c. ou 50 fr. à la souscription, dès à présent, et jusqu'au 4 mars 1913.

10 p. c. ou 50 fr. à la répartition qui aura lieu le mardi 11 mars 1913.

La libération partielle des *20 p. c.* s'appliquera tant au montant

(1) L'échange des titres des trois Etablissements ci-dessus mentionnés n'étant pas encore effectué, le Conseil d'Administration a décidé de faire bénéficier directement les actionnaires des dits Etablissements- de l'exercice du droit de souscription; en conséquence :

5 actions de capital de la Banque Auxiliaire de la Bourse,
ou 25 parts de fondateur de la Banque Auxiliaire de la Bourse,
ou 2 actions privilégiées du Comptoir de la Bourse de Bruxelles,
ou 2 actions ordinaires du Comptoir de la Bourse de Bruxelles,
ou 1 action de la Société Belge de Banque,
seront considérées, pour l'exercice du droit de préférence, comme équivalent à une action du Crédit Anversois.

nominal qu'à la prime. Les versements restants seront effectués aux époques qui seront fixées par le Conseil d'administration moyennant un préavis de trois mois.

Ces actions auront droit au pelin dividende de l'exercice 1913, au prorata des versements appelés et effectués.

Passé les dates ci-dessus, les porteurs en retard de versements devront de plein droit l'intérêt à 6 p. c. Le Conseil d'administration pourra prononcer leur échéance et réaliser leurs titres au mieux sans autres préavis qu'une simple lettre recommandée.

Le Conseil d'administration fixera ultérieurement les époques auxquelles les actions devront être libérées; mais il a décidé que les suscripteurs auront le droit d'effectuer en *une fois* les versements nécessaires à l'effet de libérer complètement leurs actions, chaque année les 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.

Dans ce cas, les actions ainsi délibérées auront droit au dividende entier de l'exercice « prorata temporis ».

Pour l'exercice du droit de préférence qui leur est réservé, ainsi qu'il est dit plus haut, Messieurs les actionnaires devront en souscrivant déposer leurs titres accompagnés de bordereaux en double établis par ordre numérique chez l'un des Etablissements ci-dessous désignés. Il ne sera pas délivré de fractions.

Les titres restant disponibles après répartition des actions souscrites par préférence seront attribués aux actionnaires qui auront demandé un chiffre supérieur à la part proportionnelle susmentionnée et aux tiers non actionnaires qui auront souscrit.

Toutes les demandes seront éventuellement soumises à réduction hormis celles faites en vertu du droit de préférence.

Le *Credit Anversois* se réserve le droit de régler la répartition. Les dépôts d'actions et les souscriptions seront reçues

jusqu'au 4 mars 1913

inclus à :

ANVERS: au siège social du *CREDIT ANVERSOIS*, 42, Courte rue de l'Hôpital.

BRUXELLES: au siège du *CREDIT ANVERSOIS*, 30, avenue des Arts; à l'agence du *CREDIT ANVERSOIS*, 39, rue du Fossé aux Loups.

VERVIERS : à l'agence du *CREDIT ANVERSOIS*, 64, place Verte.

LIEGE: au *CREDIT GENERAL LIEGEOIS*, 5, rue de l'Harmonie, ainsi qu'à Bruxelles, en sa succursale, et dans ses agences de Bruges, Charleroi, Mons, Ostende et Roulers.

PARIS : au *CREDIT MOBILIER FRANÇAIS*, 30-32, rue Taitbout.

BALE : à la *BANQUE COMMERCIALE DE BALE* et à son Bureau de Change.

ZURICH: à la *BANQUE COMMERCIALE DE BALE*, Bureau de Change.

On peut souscrire, dès à présent, par correspondance. Les souscripteurs faisant usage du droit de préférence devront déposer aux guichets indiqués ci-dessus leurs titres à l'appui de leur souscription et pourront les retirer après estampillage.

Les formules nécessaires à la souscription s'obtiendront aux guichets ci-dessus.

Voilà longtemps qu'il pressait sa mère de venir le voir et l'Exposition a fourni l'argument définitif nécessaire à la décider. Pour ne pas peiner ce cher petit, la gloire de la famille et du village, son benjamin, elle a consenti. C'est qu'il est son orgueil, ce fils toujours secrètement préféré, peut-être en raison même des sacrifices qu'il a coûtés. Car sa mère et ses grands frères se sont saignés aux quatre veines afin de lui donner les moyens de faire les études que réclamait son exceptionnelle intelligence. Il a su les mener à bien, son obstination acharnée de paysan suppléant à ce qui pouvait lui manquer en culture citadine. Et c'est à quoi pense la vieille Ardennaise dans son coin de compartiment. C'est pour lui qu'elle s'est faite si belle, la douce vieille ; elle tient à lui faire honneur. Tantôt, prête deux heures trop tôt pour le train, elle s'est laissé complaisamment admirer par ses petits-enfants et une pointe de vanité satisfaite lui vient au souvenir de leurs exclamations admiratives. Oubliant de manger leur tartine, les bambins tournaient autour d'elle, leur joues fermes barbouillées, ouvrant tout ronds leurs yeux bleus où aucune pensée n'a encore levé, — en extase devant cette « Mairaine » des dimanches, si fraîche et si bien astiquée.

* * *

Bruxelles ! Le train stoppe, haletant. Le baradas s'agite sur le chef un peu branlant de la vieille mère Delande ; son cœur bat vite comme le cœur d'un jeune moineau tombé du toit ; elle croit rêver et pour un peu croirait mourir, — si elle n'avait aperçu là, sur le quai, et la cherchant, — son fils, son petit Charles. Ah ! quelle bouffée de fierté lui monte au cœur, de le voir si beau, si bien planté, vêtu en monsieur de la ville, son fils le docteur. L'air effaré de la petite vieille disparaît, son regard d'admiration passionnée fait sourire les passants ; transfigurée, elle va vers lui.

Lui, un bel homme jeune, s'élançe vers sa maman ; le cœur en fête, meilleur, attendri, rafraîchi, il l'embrasse, et tout de suite il lui trouve moins bonne mine. Sans doute, c'est l'ombre légère du grand noyer qui manque à son teint et l'or du soleil couchant ? Ici, sous la crudité claire des lampes électriques, elle lui apparaît fanée et il s'attendrit plus encore, songeant à la vieillesse qui la gagne.

Sur la place Rogier, devant ce tourbillon de vies et de véhicules, elle s'effare et la tête lui tourne. « Restez ici, m'fi, j'ai peur toute seule ; il y a des temps que je n'ai vu la ville...

— Oui, oui, Maman, j'appelle un taxi.

— Qu'est-ce donc cela, mon Dieu ?

— Un auto, maman ; vous verrez, c'est très amusant.

— Charles, une de ces machines-là !... »

Elle en a vu passer dans son coin d'Ardenne, sur la route provinciale : un ronflement menaçant, un effarement de poules, une odeur odieuse, un tourbillon de poussière qui couvre de poudre les roses trémières de Monsieur l'Instituteur et puis c'est tout, le terrible engin tremble, à peine visible au fond de la route, — surtout, elle a lu des articles sur les ravages que font ces machines de mort et elle les hait de toute sa défiante haine de vieille paysanne.

Mais le docteur ne comprend plus ces effrois-là et sans se douter de son martyre intérieur, il l'aide à grimper dans le taxi. Elle monte, comme on monterait à l'échafaud, croise les mains et ferme les yeux, persuadée que si un accident doit arriver, c'est à elle qu'il arrivera et non au voisin... Pourtant, elle se rassure un peu et ses yeux rouverts rencontrent le sourire bon et joyeux de son Charles. Alors, elle oublie, et sans regarder les maisons qui défilent, sa main tremblante dans celle de son fils, elle se laisse emporter, en confiance.

* * *

Les voilà rendus dans le bel appartement du Dr Delande, un témoin de plus de cet étonnant développement d'une intelligence. Cet intérieur, déjà luxueux, montre l'intellectuel, presque le raffiné. Charles a transformé en subtilité l'esprit finaud de sa race et c'est peut-être à cela qu'il est redevable d'une partie de la vogue dont il jouit. Et ses vieux grand-pères paysans seraient bien surpris de voir ce que leur petit a su tirer de ce vague sens artistique qui, eux, les poussait au jour du repos, à s'emplir les yeux de la gloire du soleil couchant sur les labours, et à rêver longuement aux moissons futures, avec quelque chose de plus dans le cœur que l'espoir proche d'un gain à réaliser...

* * *

Un petit feu de gaz discret et citadin flambe dans la cheminée. La vieille maman Delande a déballé les bonnes galettes faites à la maison et que le petit aimait tant, jadis. Et puis, ils causent, à eux deux. Charles s'amuse de voir sa « vieille bonne femme de mère » dans ce cadre si différent d'elle. Parmi tous ces meubles neufs et sous cette cheminée à hotte, d'un rustique voulu, vit-on jamais rien d'aussi sincère, d'aussi joli, d'aussi gracieusement authentique, que l'ombre légère de ce baradas ardennais, encadrant un fin visage de vieille ?

Elle, très désorientée d'abord, n'osait rien toucher, mais sa conquête est faite quand elle aperçoit un vieux bahut de chez elle, cédé à Charles sur ses instances. Son vieux bahut ! Ah ! comme il l'accueille celui-là et quels vieux airs de chez elle il sait lui chanter ! Quel bonjour amical il lui envoie et comme elle se sent rassurée en pensant à tous ces trésors honnêtes et à toutes les reliques familiales qu'il a recélées pendant — peut-être — des siècles... Longuement, elle dit à son fils tous les langes et les linceuls, toutes les croix de mariée que le vieux bahut a protégés, et Charles s'applique à suivre avec elle le cours des souvenirs de sa famille. Alors, mis en confiance par cette concession, il lui parle en termes simplifiés de ses succès, de ses espérances, de l'accueil de certains milieux mondains ou scientifiques. Puis il se fait plus simple encore et parle de ceux de là-bas, de ses frères qui sont des hommes déjà mûrs et de ses nièces qu'il connaît si mal. La vieille s'épanouit et s'anime ; elle jabote de sa petite voix cassée, tant qu'elle peut...

Ils sont en harmonie, la mère et le fils, au coin du feu...

* * *

La petite mère Delande est seule dans la belle chambre à coucher que son fils lui a cédée. C'est le moment de la prière, et elle hésite : s'agenouiller devant un si beau lit ! Elle s'intimide presque et cela guinde sa prière. Aussi bien, est-on sûr que c'est le même bon Dieu auquel il est si facile de dire ses peines, près de l'humble et vieille alcôve ? le même bon Dieu si doux et si simple devant lequel on se courbe si naturellement ? le même bon Dieu qui là-bas veille sur la petite chaumière à demi-enterrée et dispense aux salades et aux mauves de son enclos le soleil et la pluie ?...

A genoux devant le beau lit de son fils, la petite vieille mère Delande rencontre le premier doute de sa vaillante vie : le monde est trop vaste ! déjà étourdie par les grandes ondes vaguement bruissantes du sommeil, elle s'endort, le cœur un peu triste, un peu lourd, un peu anxieux.

* * *

L'aube. Une petite vieille trotte menu de chambre en chambre, inquiète autant du bruit naissant de la rue, que du silence de la maison endormie. Elle trotte, elle erre, et tout furetant comme une souris, elle arrive à la cuisine et c'est un joli moment de la journée. La cuisine ! Toute petite, proprette, les cuivres brillants, l'horloge au lent balancier vivant. Il lui semble retrouver une sœur, elle s'y blottit et s'y trouve bien. La cuisine, n'est-ce pas le cœur de la maison, la chose primordiale à respecter ? Et la paysanne goûte ici une heure silencieuse et bonne, toute sa confiance et son orgueil joyeux lui revenant dans ce décor familial.

C'est là que la jeune servante, à son lever tardif, la trouve installée, c'est là que, toute heureuse, elle prépare, de ses mains, le déjeuner de son fils, joyeuse et fière de pouvoir le servir...

Plus d'une fois durant son petit séjour à Bruxelles, Charles la retrouve à la cuisine, sans réussir à l'apprivoiser dans ses jolis salons.

* * *

Puis c'est une journée effarante à l'Exposition, durant laquelle, plus forte que le dépaysement même, se dégage l'admiration de la maman Delande pour son fils.

Son Charles ! Comme elle en est fière, comme elle admire tout en lui, si ingénument, persuadée qu'il est ce qu'il y a de plus beau au monde, surprise presque qu'il ne fasse pas sensation, ce fils étonnant, si beau, si parfait, et mourant d'envie de crier à tous : « C'est mon fils ! »...

Ils prennent le tram. Ballottée d'un effarement à l'autre, dans ce bruit, cette foule, ce chaos des grandes villes, elle se laisse guider, s'abandonnant avec délice à l'efficace protection de l'homme dont elle admire la décision. Elle, si habituée à commander haut dans son minuscule royaume

campagnard, elle trouve une douceur inconnue à se laisser dominer, à sentir un autre responsable.

Charles s'ingénie à l'amuser. « Vous voyez, mère, ceci ? C'est le Palais de Justice. Là-bas, le Palais du Roi ? »

— C'est dedans qu'il faudrait voir, dit finement la vieille. »

Elle imagine des splendeurs de rois de jeu de cartes, draperies rouges, couronne d'or, trône et sceptre. Et comme Charles sourit, elle s'aperçoit que c'est son visage à lui qui lui apparaît sous les pierreries royales...

« Voilà l'hôpital, la gare d'Etterbeek, les casernes, continue-t-il à mesure. »

Et elle, tout bas : « Et voilà mon fils, mon petit Charles, mon fils le docteur... »

* * *

L'Exposition. Le docteur conduit sa mère de stand en stand. Excité par le plaisir de lui faire partager son enthousiasme devant l'immense effort humain que l'Exposition résume à ses yeux, ses sensations s'élargissent et il en arrive à se griser de cette grande voix d'humanité comme ses vieux ancêtres se grisaient d'écouter le bruit éternel et grandiose du vent sur la campagne...

En revanche, la vieille maman Delande se sent saisie d'un spleen étrange, inconnu, nouveau ; elle se fait plus petite, plus falotte, plus silencieuse, et hochant la tête avec indulgence, elle semble dire : « Oui, oui, c'est beau, m'fi. Mais cela m'étonne et m'épouvante, c'est trop grand pour moi... »

Le Canada. Des grains énormes, des fruits merveilleux. Et tout à coup le vieux cœur de la paysanne est touché.

« Hé, m'fi ! s'écrie-t-elle, regardez un peu les beaux grains ! Binamé Jésus, quelle affaire ! Enn è v'là ! »

Et la réflexion qu'elle n'a pas faite devant le chatoiement féerique des toilettes françaises, l'enchantement des tapis d'Orient et des bijoux, jaillit cette fois, spontanément, avec un gros soupir : « Il y a des gens qu'ont del chance, s'écrie-t-elle, ènn è vla des bès grains et des cultures !... »

* * *

Le soir venu, Charles entraîne sa vieille mère à Bruxelles-Kermesse, pensant que cette atmosphère gaie et

claire l'amuserait. Il songe au contraste qui existe entre cette profusion merveilleuse de lumières, entre cet éclairage royal, ces chaînes et ces cordons lumineux, cette féerie de clarté, et la petite lamponette fumeuse qui éclabousse doucement les murs blancs de la maison paternelle. Il revoit en pensée cette pauvre lampe, qui lui semblait si gaie après le crépuscule de pluie. Une si merveilleuse tueuse de ténèbres et d'effrois, cette pauvre lampe éclairant les têtes blondes des petits enfants réunis à la table du soir, autour des « jattes » blanc et or sur lesquelles on peut lire au centre d'une guirlande de roses naïves : « Espérance » ou « Joséphine »...

* * *

Cette fois, le docteur Delande croit bien avoir enchanté sa « vieille bonne femme de mère ».

— « Jésus Marie, que c'est beau, m'fi ! » s'exclame-t-elle en branlant la tête et elle demeure en extase sous le magique éblouissement. Un très ancien souvenir émerge dans son vieux cerveau si déshabitué du rêve ; elle se rappelle des visions de sa première enfance, lorsque, écrasant son nez à la vitrine de la pauvre boutique du village, elle cherchait à voir au delà des petits Saints-Nicolas en sucre et des cœurs safranés, le Paradis tout entier.

— C'est beau, maman ? questionne Charles, amusé.

— Ah ! m'fi ! Ah ! m'fi ! répète la vieille.

Mais, tout à coup, elle aperçoit, par-dessus les pignons dentelés à l'espagnole, bien haut dans le ciel clair, quelque chose qu'elle a d'abord peine à reconnaître : falotte, sans éclat, pâlie par la terre folle de joie, presque piteuse, la lune luit tristement, avec sa blanche face de Pierrot déçu... La vieille maman Delande en a un coup sur l'estomac ; confusément, elle ressent l'outrage : éclipser la lune ! Remiser la lune aux vieilles lunes ! — Ah ! l'insatiable orgueil de l'homme ! Dans sa sagesse de vieille paysanne, elle songe que l'orgueil est perfide conseiller et elle a presque peur.

— La lune, m'fi ! Est-ce la lune ?

— Mais oui, bien sûr. Une amie, n'est-il pas vrai, maman ? Etes-vous contente de la revoir ici ?

— Ce n'est pas la même, m'fi !...

Et mentalement, elle compare cette pauvre chose dédai-

gnée avec l'astre merveilleux qui, se levant de derrière la colline, baigne les vallons solitaires et humides de sa royale et mystérieuse clarté, — la lune qui, à ses yeux encore un peu païens, demeure une puissance aimée et crainte, éveilleuse de secrets profonds...

— « Ce n'est pas la même », dit-elle encore, toute impressionnée. « Si on rentrait, m'fi ? »

* * *

La vieille paysanne qui ne quitte jamais son foyer et qui demeure toujours pour accueillir ses enfants, trouve triste de rentrer dans une maison vide. Quand ils sont tous deux installés en face l'un de l'autre, un peu pincée au cœur par ce nouveau souci, elle dit à Charles :

— Vous devriez prendre une femme, m'fi.

Le docteur la regarde, amusé.

— Vrai ? dit-il, vous trouvez ? Et moi qui craignais de vous contrarier en vous amenant une bru ?

— Je ne vous ai pas élevé pour moi, m'fi, et j'aimerais voir quelqu'un s'occuper de vos affaires. Mais il faudrait la bien choisir.

— Ah ! Voilà, maman ! C'est qu'il n'existe plus de femme comme vous.

— Vous n'en voudriez pas une pareille, dit la vieille avec un grain de malice. Il vous faut quelque chose de mieux.

Et tout à coup Charles devient très gai :

— « Nous allons boire un bon petit verre de curaçao en l'honneur de votre bru future », déclare-t-il. Et comme la mère s'exécute, très grave, concentrant sa pensée sur cette femme qui aurait le bonheur inouï de posséder son fils, lui veut oublier qu'avant de décider sa vieille mère à venir le voir, il s'est assuré qu'il ne courait aucun risque de la confronter avec Milly Bel, son flirt, demain sa fiancée peut-être... l'une des plus jolies et des plus riches héritières de Bruxelles...

* * *

Ce soir-là, il semble à la vieille maman D'Irlande que si son fils voulait épouser la fille de Monsieur l'Instituteur, elle aurait plaisir à venir le voir encore et qu'elle s'habituait bien un peu au luxe d'ici...

* * *

Le lendemain, après une seconde journée d'Exposition, le D^r Delande et sa mère, attablés dans l'un de ces restaurants de hasard, s'amuseⁿt tous deux à voir défile^r la foule cosmopolite, bigarrée, étrange, qui s'agite dans une poussière rousse que le soleil cuivre. A la table d'en face, Milly Bel est installée, au milieu d'un groupe de jeunesse. Le D^r Delande, avec un sursaut, aperçoit la dame de ses pensées, qu'il croyait loin, à la mer. Pour la première fois de toute sa vie sans doute, il ressent une sourde confusion de la compagnie de sa vieille bonne femme de mère... Et le contraste le mord au cœur entre l'élégance de ces modernes charmeuses et sa maman toute simplette et naïve, — le contraste entre cette savante recherche de la ligne et du détail, ces teintes adoucies, toute cette séduction extérieure qui parlent à ses sens et à son cerveau d'artiste, — le contraste entre tout cela et ce petit chapeau d'Ardenne, ce châle en pointe, cette croix d'or sur ce cœur innocent...

Jamais Charles n'a réalisé l'abîme immense qui sépare cette petite coiffe paysanne du chapeau savant dans sa simplicité et qui ombrage une fine tête frivole... Ses deux plus chères affections, sa mère, sa fiancée... Serait-ce possible que les âmes se valent ? Qui a dit que les âmes se valent ? Qui a dit qu'elles sont essentiellement pareilles devant certaines choses et profondément sœurs... N'est-ce pas un abîme que crée ce raffinement extérieur qui devient plus qu'un charme, une nécessité primordiale de laquelle dépendent le bonheur, la direction de toute une vie ?...

Mais la vieille maman Delande observe aussi le groupe joyeux, elle l'observe de ses doux yeux qui brillent dans son vieux visage comme deux fleurs de lin dans une lande desséchée.

— « Mon petit, dit-elle, ces belles madames, comme elles vous regardent ! On dirait qu'elles vous connaissent... J'espère bien qu'elles sont d'honnêtes personnes... »

* * *

D'honnêtes personnes ? Pauvre petit vieux mot, pauvre petite chose surannée, toute ridicule...

Une honnête personne... Ah ! elle, la vaillante petite vieille, elle est bien « une honnête personne ». Tout ce que cette expression représente de vertus anciennes, d'hé-

roïque vaillance, de dévouement simplement donné apparaîtrait à Charles...

... Et Milly Bel ?

Se demande-t-on cela quand on est pris tout entier par tant de choses indispensables, tant de beauté, de grâce, de charme inimitable, de luxe précieux, choisi, raffiné?... Tout ce qui lui est devenu indispensable à ce paysan !

* * *

— « Qui est cette vieille avec le D^r Delande ?

— C'est la nouvelle amie de votre flirt, une rivale dangereuse...

— Sérieusement, qui cela peut-il être ?

— Une cliente de la campagne ?

— Sa nourrice ?

— La vieille fée qui à sa naissance lui promit votre amour, Mademoiselle Bel !

— Une parente pauvre, bien sûr ?

— Voyons, André, tu es fou, tu ne vois pas cette vieille dans le salon empire du docteur ?

— Il est de la campagne, Delande, pourtant.

— Oui, de la campagne... »

Etre de la campagne, Milly sait ce que cela veut dire et, certes, elle préférerait que les parents du D^r Delande fussent des Bruxellois de l'avenue Louise ; elle préférerait ne pas retrouver en lui certaines rudesses ou inhabiletés de langage qui accusent trop la province. Pourtant, il ne lui déplaît pas de se représenter cette belle-mère de la campagne, entourée de l'opulence d'une confortable bourgeoise de province, l'abondance et l'espace remplaçant le luxe et l'élégance. Cela a son charme et son originalité pour une jeune héritière qui ne connaît que la capitale et les grands hôtels cosmopolites.

Si elle avait vu la petite maison que les Delande avaient gardée malgré les libéralités de Charles, la petite maison tapie sous la protection de l'église et dont le toit bleu s'ombrage d'un noyer.... Mais cette image est aussi loin de son esprit, serait aussi « conte de fée » que le sont pour la mère Delande les toilettes parisiennes dans leur élégante cage en verre...

* * *

— « Pardon, Madame... Delande, M^{lle} Bel te prie de venir un instant, elle a un message à te faire... »

Des rires, des quolibets et Charles perd contenance ; il a tant de peine à acquérir du bagout, à aiguïser ses ripostes.

— « Delande et ses premières amours... »

— Voyons, Delande, nous discutons : c'est ta nourrice ? »

Une amie de Milly, petite blonde au visage fin, prend pitié de lui.

— « Eh ! Si c'est sa nourrice, c'est très bien à lui de lui montrer l'Exposition... »

Milly lève sur Charles un nez impertinent. Dans son œil railleur perce un doute et c'est alors que, affolée par ce petit objet moqueur et élégant, il ne veut plus voir là-bas le baradas ardennais dont les rubans frémissent à la brise d'été et semblent lui dire : « Reviens !... » Il se détourne à demi. Il ne voit plus que les dents fraîches et aiguës de Milly Bel, et commet l'affreuse lâcheté :

— « Eh bien ! oui, après ? C'est ma nourrice... »

C'est vrai. Il ne ment pas. Car c'est bien plus lâche encore qu'un mensonge : c'est elle qui l'a nourri. Ah !... renier ainsi cet immense amour maternel ! Elle l'a nourri, oui, et c'est une si faible partie de ce qu'elle a fait pour lui, afin qu'il soit beau et fort... et que plus tard, fêté, heureux, il la renie devant les autres... Oui, Charles est bien un citadin, à présent, un cœur des villes, gagné par les lâchetés de notre vie moderne et tant aveuglé par sa grandeur qu'il a su oublier les grandes vérités, déséquilibrer la vie... L'amour filial, le respect filial, c'est « peuple » d'une façon si touchante, trop « peuple » pour le docteur Delande.

Pourtant, il le sent maintenant, Milly gagnée par un tel mensonge, une telle lâcheté... que peut-elle encore valoir, Milly ?

* * *

Charles rejoint sa mère. Est-ce le remords qui la lui fait trouver différente ? Ses yeux usés le regardent d'un autre regard...

Comment saurait-il ?...

Il comprend trop bien, lui, que les paysans ne disent

rien quand ils souffrent. C'est en silence qu'ils accueillent les coups du sort ; devant les pires malheurs, ils ne trouvent qu'un pauvre petit mot impuissant qui retombe sur lui-même...

Charles veut emmener sa mère et avec une gaieté forcée, il s'applique à lui faire admirer les merveilles réunies du monde entier. Elle le suit, un peu lasse, ses jolis traits sans joie ; ils poursuivent leur promenade, mornes et contrainsts ; ils traversent la foule comme deux étrangers, sans plus comprendre la joie et la lumière. Est-ce au travers de son imagination frappée que le D^r Delande voit sa mère ainsi ?

Une si petite chose a tout changé...

— « Je suis fatiguée, je voudrais rentrer, m'fi », dit la vieille. Et il ne comprend pas si elle veut parler, peut-être, de repartir pour l'Ardenne ?

* * *

Ils dînent sans rien dire, comme des paysans que la moisson accablerait. Exaspéré de remords, Charles voudrait parler, savoir si sa mère a entendu l'offensante, la cruelle lâcheté ? Il n'ose pas l'interroger et elle a l'orgueil de ne rien dire. Ce silence douloureux devient un supplice, — ce silence brûlant comme un silence de plein midi qui n'est pas le repos, mais l'embrassement...

— « Etes-vous malade, mère, vous ne mangez plus ? »

Elle répond, presque bas :

— « C'est la fatigue, mi p'tit fi ». Et le silence retombe.

C'est là le châtement de sa lâcheté, beaucoup plus cruel que des reproches qui auraient permis les dénégations, les excuses...

Puis, tout de suite, la vieille maman se retire ; en embrassant Charles, elle lui dit doucement :

— « Mi p'tit fi... » Avec quelque chose de tendre et de brisé dans la voix (du moins l'entend-il ainsi) sans plus dire : « Mon beau garçon, mon grand docteur ». N'est-il donc plus celui qu'elle estime, qu'elle admire, sa gloire, son orgueil ? N'est-il plus qu'un pauvre petit qui ne sait pas mieux et qu'on pardonne ?... Toute la nuit, Charles songe qu'elle mourra un jour. — peut-être très vite.

* * *

Sans doute, elle aura pleuré de son côté, hantée par cette affreuse déception, hantée par la nostalgie du petit « home » familial, modeste et pauvre, — pauvre pour lui, — mais riche en respect, riche en amour, mais où elle est reine encore, incontestée, vénérée...

Au petit jour, elle fait ses paquets et quand Charles balbutie une protestation, elle se redresse et dit :

— « Je suis maîtresse et je veux partir... »

Puis elle ajoute, plus doucement, voyant le visage bouleversé du jeune homme :

— « Elle est très belle, votre Exposition, et vous êtes bien gentil de me l'avoir montrée, mi p'tit fi, merci pour cela. Mais, voyez-vous, les vieilles gens comme moi ne peuvent plus se passer de leurs habitudes ; vos trams me font peur ici ; il me faut entendre le bruit de la rivière au moulin, pour bien dormir... »

Sans argument, bêtement, la tête basse, Charles répond :

— « Votre billet vous donne droit à cinq jours, maman. »

Comme aurait dit un vieux ladre de paysan.

* * *

Il la conduit à la gare, l'installe dans son train et tandis que la vieille, émue, garde le silence, lui se sent combien diminué vis-à-vis de cet autre Charles qui, deux jours auparavant, venait si joyeusement, d'une si pure joie, accueillir sa vieille mère...

La locomotive siffle ; le tumulte du départ envahit le quai de la gare. Tout à coup, comme le train s'ébranle, Charles croit entendre sa mère parler :

— « Votre vieille *nourrice* vous aime bien, m'fi... »

Cela résonne en lui comme un choc et ses oreilles bourdonnent... A-t-elle dit réellement « *nourrice* » — ou mère — ou un autre mot ? Dans le brouhaha grandissant, cette pauvre chère voix aimée s'entend à peine. Est-ce son imagination enfiévrée de coupable ? Il ne le saura pas.

Et la vieille femme, blottie dans son coin de compartiment se met à penser, sans savoir pourquoi, au tout petit cimetière misérable de son village, et qui lui apparaît comme le seul repos désirable, le seul qui puisse endormir son affreuse déception...

L. JEANCLAIR.

LA POÉSIE TRADITIONNELLE DES ENFANTS

La science de l'enfant, qu'on est depuis quelques lustres convenu d'appeler *pédologie*, recherche les tendances naturelles de l'enfant et s'en sert comme les meilleurs des moyens pédagogiques. C'est ainsi qu'elle nous a appris que les jeux qui conviennent le mieux à la jeunesse, sont ceux qu'elle joue spontanément, sans l'intervention systématique d'adultes.

Quel attrait les jeux traditionnels, que je commenterai brièvement tantôt, ne doivent-ils pas présenter à l'enfant, pour qu'il les préfère malgré tout à ceux que l'école s'efforce de lui inculquer ! Car ceux-ci ayant été choisis par des pédagogues, après mûr examen, et appris sous la direction de gens pour lesquels les écoliers nourrissent le plus profond respect, on pourrait en attendre logiquement que l'enfance les accueille avec enthousiasme. Cependant ces jeux ne résistent pas devant les amusements, que les enfants se transmettent de génération à génération, sans l'intervention d'adultes, sans préparation, sans autres moyens que les interférences interindividuelles de la rue.

Dans un autre ordre d'idées, quel dédain devons-nous constater chez l'enfant pour les poésies et les chansons ! Alors que bien souvent nous n'oublions jamais les rimes et les rondes traditionnelles « qui courent les rues », celles-là disparaissent au plus vite de la mémoire de nos écoliers et ne plaisent guère qu'aux lecteurs adultes, qui croient comprendre l'âme de la jeunesse. C'est avec intention que je passe des jeux à la poésie traditionnelle des enfants, car dans la majorité des cas, il serait difficile de les considérer isolément.

Dès lors on se demande quelle pourrait être la raison de cette vitalité extraordinaire.

Les jeux jouent dans la vie de l'enfant un rôle qu'on ne peut pas contester. Toutes nos réminiscences sont liées au souvenir de ces délicieux moments où nous faisons partie de bandes d'enfants rieurs et folâtres. Volontairement nous nous sommes soumis aux lois et aux meneurs que ce monde

en miniature s'était volontairement donnés. Or, l'histoire comparée de la civilisation nous apprend que cette transmission s'est opérée sans modifications profondes. « Quand un usage, un art, une opinion a fait à son heure son entrée dans le monde, des influences contraires peuvent, pendant longtemps, le combattre si faiblement que son cours ne s'en poursuit pas moins d'âge en âge, comme un fleuve qui, s'étant une fois creusé un lit, coulera pour des siècles. C'est là, à proprement parler, ce qui constitue la permanence de la civilisation. Et ce dont on a droit de s'étonner, c'est que les changements et les révolutions des affaires humaines aient permis un si long cours aux plus faibles ruisseaux (1). »

Ce qui est d'essence purement humaine semble ne pas subir l'influence de la succession des modes et des systèmes. De même on ne peut pas observer en quoi des facteurs aussi importants que le soi-disant bon goût et l'opinion publique le modifieraient; et c'est à peine si le caractère national y apporte quelques légers changements.

Les récits qui traitent des relations entre la mère et l'enfant, pour dater de la plus haute antiquité, ne nous font pas moins impression, comme s'ils étaient écrits par nos grands-pères. Cette mère, qui chasse les mouches du berceau de son bébé sommeillant, est celle que nous peignons déjà Homère. Elle est, comme fut notre propre mère, et elle sera encore, pour les Raphaëls à venir, le modèle de leurs madones. Cet enfant, qui marche à côté de sa mère, en s'accrochant à son tablier, jusqu'à ce qu'elle le prenne dans ses bras, est l'enfant homérique et tel que nous fûmes un jour. Ce garçonnet qu'effraie le casque à panache de son père et qui cache sa tête dans le sein de sa nourrice, est l'Àstyanax d'Hector. Alors le père enlève une dernière fois le casque avant de partir pour le champ de bataille, il embrasse son fils et le recommande aux dieux, tandis que la mère, à travers ses larmes, sourit de la peur innocente de son trésor. A ce moment, inconsciemment, un vague désir naît en nous; il se précise et nous pensons à nos chers parents. Alors ce n'est plus le poème, ce ne sont plus les sublimes figures d'un Homère, ni les émotions esthétiques qui font vibrer les cordes les plus intimes de nos cœurs, c'est une délicieuse et sereine sensation d'ordre

(1) Cf. E. B. TYLOR, *La Civilisation primitive*, vol. I, p. 81.

moral que nous éprouvons. Nous avons la satisfaction intime de reconnaître, dans les expériences que l'humanité a réalisées depuis des siècles, les impressions les plus intimes qui, depuis notre enfance, dormaient au fond de notre conscience. Comme des chefs-d'œuvre de statuaires antiques, arrachés de sous les ruines, des silhouettes aimées dans le cercle familial se révèlent et réapparaissent rayonnantes sur le fond de nos souvenirs: nous avons la sensation d'assister au triomphe de la vérité.

La nature extérieure et changeante est dominée par l'immuabilité de notre cœur, de nos tendances et de notre amour. L'affection de la mère pour son enfant est encore celle de la mère d'il y a mille ans. Son cœur lui suggère encore les mêmes caresses, qui ennoblissaient déjà la mère chez les anciens Germains.

De même nos enfants jouent encore comme les jeunes Egyptiens de l'époque des Pharaons, et l'histoire des jeux enfantins est un des chapitres les plus intéressants des annales des peuples.

* * *

Lorsqu'on étudie la poésie traditionnelle des enfants, il faut envisager à part ce qui est d'invention purement adulte et ce qui est dû exclusivement aux jeunes cerveaux. En effet les berceuses, par exemple, peuvent être considérées comme faisant partie d'un premier système d'éducation. C'est là un avis que déjà Comenius, le premier pédagogue scientifique de l'Allemagne, a exprimé; et effectivement le chant de la mère doit exercer une influence sympathique sur le psyché de l'enfant. C'est d'ailleurs un point sur lequel l'attention sera appelée dans la suite.

La poésie populaire possède un grand nombre de ces chansons, dont le texte et la mélodie ont été trouvés par de tendres mères elles-mêmes. Leur amour pour leurs pouspons les initia spontanément dans cet art simple. L'aïeule primitive a trouvé des berceuses et après avoir été endormi des centaines de fois au bruit de la voix chevrotante, l'enfant, devenu mère à son tour, a employé les mêmes accents pour bercer ses rejetons. La jeune femme savait d'expérience personnelle combien la chanson calmante provoquait un doux sommeil.

Cette poésie vibre de cordialité et d'intimité. Des rimes sans recherche et un rythme tranquille donnent à la ber-

ceuse quelque chose de familier. Le tempo uniforme, propre à toutes ces chansons, le murmure monotone de la mélodie toujours répétée, que l'on fredonne plus qu'on ne la chante, produit sur l'intelligence de l'enfant un effet comparable à l'impression apaisante que nous éprouvons, lorsque, pour pouvoir nous endormir, nous nous mettons doucement à compter ou que nous nous représentons le lent balancement d'un champ de blé sous les caresses du zéphyr. Les études sur l'hypnotisme ont d'ailleurs démontré que le rythme agit surtout sur la subconscience.

Mais le souvenir de la mélodie chantonnée, que nous avons entendue dès l'âge le plus tendre, nous reste pour la vie et nous n'en oublions plus le poème.

Suivant Ploss (1), les berceuses et les chansons calmantes ont pour triple but : d'endormir le bébé, de l'apaiser lorsqu'il pleure, ou de le tenir de bonne humeur et plein de vie lorsqu'il lui arrive de se montrer satisfait.

Ce sont surtout les chants dont le texte n'a pas de rapports directs avec l'enfance, mais qui agissent par le rythme mélodieux, quoique monotone, qui paraissent posséder des vertus soporifiques. Cependant ils expriment souvent des sentiments profonds, contiennent des images suggestives et de douces pensées, qui sont l'expression de la sollicitude de la mère pour son nourrisson, de sa fatigue de l'avoir tenu longtemps dans ses bras, parfois de son espoir que l'avenir lui réservera le bonheur, la fortune et la considération. Dans les classes pauvres, on y retrouve des allusions à la charge de l'éducation, qui retombe presque toujours complètement sur la femme, à côté de lamentations à propos du mari, qui cherche à se distraire au cabaret, par le jeu et la boisson.

Mais avant tout, la mère s'efforce de provoquer sur les lèvres de son enfant ce rire incomparable, qui est l'indice certain d'une intelligence naissante. Cette intention a donné lieu à la création de chansons badines, qui exercent sur la formation du caractère une influence incontestable :

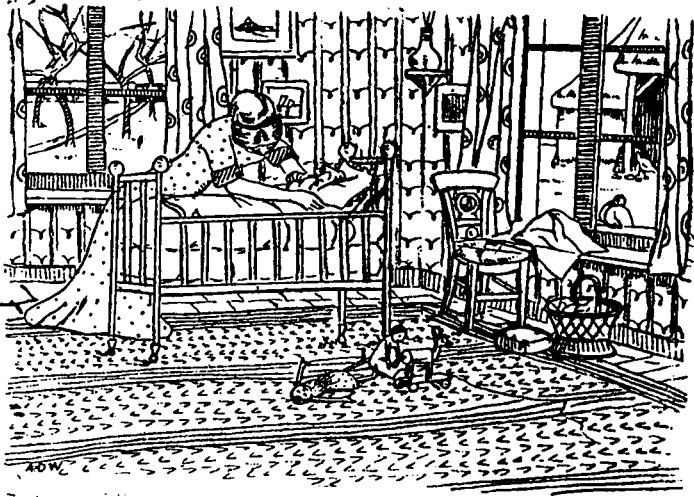
*Jan Tap sloeg zijn vrouw
En de vrouw sloeg het kind
En het kind sloeg den hond
En de hond beet de kat
En de kat beet de kanarie dood.*

(1) H. Ploss, *Das Kind in Brauch und Sitte der Völker.*

(Jean le buveur battit sa femme — Et la femme battit l'enfant —
Et l'enfant battit le chien — Et le chien mordit le chat — Et le
chat tua le canari.)

Le thème développé dans ces berceuses n'est pas quelconque. Lorsque nous lisons :

*Do, do, l'enfant do,
L'enfant dormira bientôt.
Une poule blanche
Est là dans la grange,*



*Qui va faire un petit coco
Pour l'enfant qui va faire dodo.
Do do dormez poulette,
Do do dormez poulot.*

nous nous rappelons que le monde animal joue un rôle important dans ces chansons calmantes.

C'est comme si les mères sentaient d'instinct, qu'elles doivent présenter à l'intelligence naissante des enfants des choses qui conviennent à leur faible entendement. De fait, ce sont surtout des animaux qui retiennent le plus facilement les regards des petits. Dans beaucoup de berceuses françaises, il est question de papillons, de brebis, de

loups, de renards, de hérons, comme si, à chaque instant, on voulait, par un effet magique, faire passer sous les regards ébahis du bébé une série de tableaux rustiques, comme si l'on s'efforçait d'ouvrir à son esprit de nouveaux horizons, jusqu'à ce que, fasciné et enchanté, il se laisse irrésistiblement clore les paupières par le sommeil.

On peut faire remarquer en passant que les chansons où il est question du loup doivent dater de l'époque où ces bêtes constituaient encore un péril chaque jour renouvelé.

Il est hors de doute, que l'habitude d'endormir l'enfant au son de berceuses apaisantes, ne peut qu'exercer une influence salutaire sur son esprit en formation. De même l'hypothèse, suivant laquelle la sentimentalité des mères au berceau aurait exercé une certaine influence sur le développement de l'art poétique, paraît incontestable.

Une berceuse flamande se chante sur ce texte :

*Slaap, kindje slaap,
Daarbuiten loopt een schaap.
Schaapje met witte voetjes
Geeft u melk zoo zoetjes.
Schaapje met zijn witte wol,
't Kindje drinkt zijn buikje vol.*

(Do, l'enfant do — Dehors court un mouton — Un petit mouton aux pieds blancs — Qui donne le lait si doux — Petit Mouton à la blanche laine — L'enfant boit à satiété.)

Des variantes de cette berceuse sont connues chez tous les peuples d'origine indo-germanique. Grimm a fait une découverte qui constitue une autre preuve de sa haute antiquité. Sur une bande de parchemin, servant de dos à la reliure d'un manuscrit, il a déchiffré un poème qu'il traduit ainsi en langage moderne : « Chéri, dors, sommeille — Cesse maintenant de pleurer — Triva écarte vigoureusement le loup qui étrangle — Dors jusqu'au matin, petit fils préféré de mon mari — Ostra offre à bébé des œufs doux comme le miel — Hera apporte à bébé des fleurs bleues et rouges — Zansana enverra demain des petits agneaux gras — Et le seigneur borgne (Wodan) bientôt peut-être de durs javelots (1) ».

(1) Il est déjà question d'une déesse Zansana des Germains dans Tacite.

Les formulettes « à dada », ainsi que les appelle E. Roland dans ses *Rimes et Jeux de l'Enfance*, peuvent également être considérées comme ayant un caractère pédagogique. Lorsqu'un père, tenant son garçonnet sur ses genoux, chante :

*A Paris, Parin, Paro
 Dans un grand petit bateau,
 De Paris à la Rochelle
 Dans un' grande petite nacelle,
 Mon cheval n'a point de selle
 Et mon âne n'a point de bdt,
 Et vous voyez comme il va,
 Et vous voyez comme il va,*

il lui donne, probablement sans le savoir, ce qui, à l'origine, était véritablement la première leçon d'équitation. La poésie populaire possède un grand nombre de couplets de ce genre. C'est que l'esprit populaire et le caractère national ne se perçoivent nulle part mieux que dans les chansons enfantines. On voit ainsi que les enfants des peuples commerçants se livrent au troc dès leur plus tendre jeunesse ; chez les sauvages, les gamins s'exercent au manie- ment de l'arc et de la lance ; nos filles jouent avec leurs poupées, etc. Partout on constate que dans ses jeux comme dans la direction pédagogique qu'on lui fait suivre, l'enfant est sous la dépendance étroite de son milieu. Mais dans la plupart des cas, les jeux ont été conservés par les généra- tions successives, alors que nous avons perdu le sens de leur caractère pédagogique. Les formules « à dada » en sont un exemple frappant. Beaucoup de tribus se composent presque exclusivement de cavaliers. Les Bédouins, les Ara- bes, les Kirghiz et bien d'autres obligent leurs enfants à monter à cheval de très bonne heure, et semblent vouloir les initier dans l'art de l'équitation et ses délices, avant qu'ils puissent marcher.

Chez les anciens Germains également, on commençait cet enseignement avant que le garçonnet pût se tenir debout sur ses jambes. On l'exerçait au balancement, que le trot impose au cavalier, en le faisant sautiller sur les genoux, au bruit de chansons fortement rythmées. Les progrès de la civilisation ont provoqué la disparition de la coutume, mais les moyens qu'on mettait en œuvre sont venus jusqu'à

nous. C'est ainsi qu'un grand nombre de conceptions mythologiques nous sont parvenues : dans plusieurs textes, il est question du « cheval blanc », la monture de Wodan ou Odin.

De même, les enfants flamands chantent :

*Rond om tonneken
Mijn moeder is een nonneken,
Mijn vader is een kinderdief,
Hij steelt de kinderen uit de wieg.*

(Autour du petit tonneau — Ma mère est une petite nonne — Mon père est un voleur d'enfants, — Il vole tous les enfants au berceau.)

Le mot « nonne » est une corruption du scandinave « norne » ou vierge du passé, du présent et de l'avenir, qui, non seulement réglait la vie des hommes, mais avait avec ses pareilles la réputation de déesse auxiliaire de l'enfantement et de voleuse d'enfants. Ailleurs encore, ces nornes, nonnes sont devenues des béguines.

Lorsque le bébé a dépassé la période de lallation, il lui faut vaincre, avant de pouvoir parler convenablement, bien des difficultés de prononciation. Il n'est pas encore maître de sa langue et l'adaptation des autres organes du langage parlé est loin d'être complète. Alors les parents lui viennent en aide et lui font répéter des mots et des phrases où les difficultés sont accumulées, comme dans la phrase connue : « Didon dina, dit-on, du dos d'un dodu dindon. » Des dictons pareils existent chez tous les peuples, même les plus primitifs, ce qui semble bien prouver qu'on se trouve devant une antique méthode d'éducation familiale. Et de fait ces exercices constituent un véritable enseignement orthophonique, comportant une série d'allitérations qui se transmettent de génération en génération.

Il est vrai que bien souvent il est difficile de remonter à l'origine de beaucoup de produits de la littérature populaire et même de saisir le sens de bien des expressions. Mais il faut se rappeler l'avis de Tylor : « On peut affirmer, une fois pour toutes, que les usages n'ayant pas de sens sont des survivances, qu'ils ont eu un objet pratique, tout au moins le caractère d'une cérémonie, au moment et là où ils se sont originairement établis, et qu'ils ont fini par ne plus être que d'absurdes observances, parce qu'ils ont

été transportés dans un nouvel état social, où leur signification primitive s'est totalement perdue ».

Il ne faut pas non plus perdre de vue, ainsi que Chamberlain (1) le fait observer à bon droit, que les mots vides de sens et les expressions crues dont fourmille la littérature enfantine, ont leurs pendants dans les phénomènes parallèles chez les sauvages, que nos conventions et nos mœurs raffinées n'ont pas encore touchés. Dans la poésie primitive, on recherche avant tout le rythme, on s'occupe moins de la signification de ce que l'on chante. En examinant de près les chansons de la plupart des nations civilisées, on découvrirait de multiples traces de cette absence de sens.

La plupart des vieilles poésies, que la bouche enfantine a sauvées de l'oubli, présentent cette particularité d'être très rythmées. Il n'est même pas impossible que ce soit principalement à leur cadence qu'il faille attribuer le fait qu'elles nous ont été conservées. En effet, les enfants montrent une grande prédilection pour cette poésie, et tel peut en être le charme sur les jeunes âmes, qu'il sera arrivé à plus d'un d'entre nous de réfléchir seulement, arrivé à l'âge mûr, à la vraie signification d'un chant que nous avons entonné des centaines de fois quand nous allions encore à l'école. La cadence entraînant ou les paroles sonores du poème avaient suffi pour nous charmer.

C'est d'ailleurs à la poésie enfantine que les plus grands poètes ont emprunté et empruntent encore leurs mesures.

L'ethnologie, de son côté, nous enseigne qu'à l'origine le rythme joue dans la musique également un rôle plus important que la mélodie.

Suivant certains théoriciens, la poésie et la mélodie proviennent, du moins en partie, des danses rythmées que les peuples primitifs faisaient et font encore accompagner de crécelles et de tambours. Mais si on se souvient que le rythme de certaines de ces danses exerce sur les sauvages, qui les pratiquent, une influence véritablement extatique, on peut se faire une idée de l'effet du rythme sur le cœur humain.

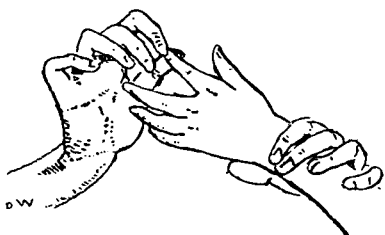
* * *

En considérant l'histoire de la civilisation, on découvre bien d'autres moyens pédagogiques encore, que les parents primitifs ont imaginés en vue de l'éducation de leurs en-

(1) A. F. CHAMBERLAIN, *The Child and Childhood in Folkthought*.

fants, à un moment où la culture ne connaissait pas encore le maître d'école. On les classe généralement en jeux et formulettes pour amuser les tout petits enfants (formulettes des doigts, du visage, etc.), en poèmes arithmétiques, randonnées, marottes, contes de fée, devinettes, formules d'élimination, etc.

Il ne faut pas un grand effort d'imagination pour se représenter le but que poursuivait aux siècles passés la mère lorsque, prenant son nourrisson sur ses genoux, elle le faisait rire aux éclats à l'aide d'une formulette de ce goût-ci :



*Celui-ci a vu le lièvre,
Celui-ci l'a couru,
Celui-ci l'a tenu,
Celui-ci l'a mangé,
Celui-ci n'a rien eu.
Il a dit à sa mère :
J'n'ai pas eu, j'n'ai pas eu.*

Cependant les rimes numératives : « Une, j'ai vu la lune. — Deux, j'ai vu un voleur —, etc. » ont un caractère plus nettement didactique. Mais lorsque nous trouvons les mêmes rimes à travers toute l'Europe, des Islandais aux Italiens, descendants des Longobards, nous sommes obligés d'admettre qu'ils datent déjà d'avant l'époque des grandes migrations. Cela prouve une fois de plus que la vie enfantine est dépositaire de bien des souvenirs antiques.

Les lois et les règlements caractéristiques, les formules et les dictons, les manières de parler et les airs, que nous trouvons dans tant de chansons enfantines, étaient déjà alors probablement la propriété intellectuelle des jeunes, après avoir été en usage chez les adultes. La bouche enfantine les a constamment rajeunis et leur a donné un air frais, car les générations adultes les communiquaient aux jeunes. Dès lors, elles ont sans doute le même âge que les épopées et légendes de tous les peuples germaniques. Mais souvent, elles ont subi des transformations, qui ne permettent plus d'y retrouver les anciennes chansons runiques et magiques.

Revenons un instant aux poésies numératives, dont le caractère fut à l'origine franchement didactique. A une certaine époque du passé, il en existait un grand nombre.

Dans un livre hébreux, le *Sepher Haggadah*, conservé par les Juifs modernes, on trouve un poème arithmétique qui débute ainsi : « Qui connaît un ? — Moi (dit Israël), je connais un : Un est Dieu, qui règne sur le ciel et sur la terre.— Qui connaît deux ? — Moi (dit Israël), je connais deux : Deux sont les tables de l'alliance, mais un est notre Dieu, qui règne sur les cieux et sur la terre ».

Et ainsi de suite, toujours en passant d'un chiffre à l'autre, jusqu'au dernier verset que voici :

« Qui connaît Treize ? — Moi (dit Israël), je connais Treize : Treize sont les attributs divins, Douze les tribus, Onze les étoiles, Dix les commandements de Dieu, Neuf les mois qui précèdent l'enfantement, Huit les jours qui précèdent la circoncision, Sept les jours de la semaine, Six les livres de la Michnah, Cinq les livres de la loi, Quatre les Matrones, Trois les patriarches, Deux les tables de l'alliance, mais Un est notre Dieu, qui règne sur les cieux et sur la terre. »

En Flandre, la chanson des Douze nombres est encore en usage parmi les enfants qui s'en vont mendier de porte en porte, les jours de l'An et des Rois. La chanson débute ainsi :

*Een is er een.
Eenen Jesum Christum in het openbaar.
Met Christus willen we vroolijk zijn
In 't Zalig nieuwwejaar.*

et se termine par :

*Twaalf is er twaalf,
De twaalf apostelen,
De elfduizend maagden,
De tien geboden Gods,
De negen koren der engelen,
De acht zaligheden,
De zeven sacramenten,
De zes kruiken roode wijn,
De vijf wonden van Christus,
De drie Evangelisten,
De drie patriarchen,
De twee tafelen Mozes,
En eenen Jesum Christum in 't openbaar.
Met Christus willen we vroolijk zijn
In 't zalig nieuwwejaar.*

(Douze est douze,)
 (Les douze apôtres,)
 (Les onze mille vierges,)
 (Les dix commandements de Dieu,)
 (Les neuf chœurs des anges,)
 (Les huit béatitudes,)
 (Les sept sacrements,)
 (Les six cruches de vin rouge,)
 (Les cinq plaies du Christ,)
 (Les quatre évangélistes,)
 (Les trois patriarches,)
 (Les deux tables de Moïse,)

(Et un Jésus Christ [que nous reconnaissons] publiquement.)

(Nous voulons nous réjouir dans le Christ)

(Dans l'année nouvelle.)

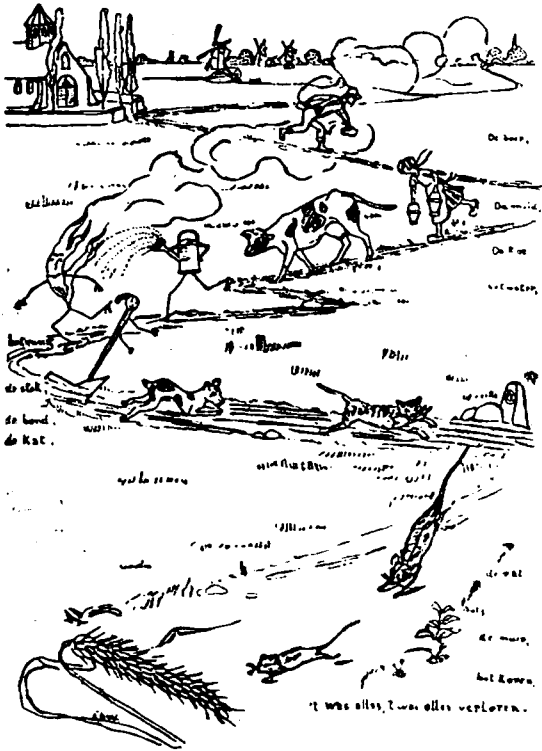
Après avoir reproduit l'opinion de Tylor, il nous faut cependant appeler l'attention sur l'avis de De Coussemaker qui, dans ses *Chants populaires des Flamands de France*, suppose que la chanson ci-dessus rappelle le druidisme. Dans un recueil de chansons bretonnes, on trouve un dialogue entre un druide et un enfant, dans lequel le maître apprend à l'élève en combien de branches se subdivise le savoir humain. Ce poème, un des plus anciens de la littérature bretonne, nous fait voir quelles ont été ses relations avec l'antique culte druidique.

Mais ce poème acquiert une grande importance par le fait qu'il a un pendant chrétien en latin (*Unus est Deus*, etc.) que l'on peut faire remonter, sans crainte de se tromper, jusqu'à l'époque de l'introduction du Christianisme en Gaule. Ce pendant est évidemment dû à l'intention de remplacer dans l'esprit populaire les idées druidiques par les principes de la religion du Christ. Suivant les prescriptions du pape Grégoire le Grand les missionnaires n'hésitaient pas d'emprunter au chant druidique sa forme, son rythme, sa méthode, afin de combattre avec d'autant plus de succès la doctrine qu'il s'agissait d'extirper.

La chanson flamande dont nous venons de reproduire une partie est remarquable par le fait que chaque nouvelle strophe contient la répétition à rebours de la précédente. Ainsi que l'a exposé Grosse dans ses *Débuts de l'Art*, la répétition joue un rôle important dans la poésie des primitifs. D'ailleurs, dans la prosodie moderne la répétition

n'a pas encore complètement perdu ce rôle. Que l'on songe au triolet et à la ballade.

Les enfants trouvent un charme particulier dans les rimes qui s'enchaînent (kettingrymen) à la façon du texte de *Malbrouck s'en va-t-en guerre* et du *Père Guilleri*. A propos de ce genre particulier de poésie nous avons l'occasion de montrer une fois de plus comment une parabole ancienne peut déchoir au point de ne plus exister que sous la forme d'un poème traditionnel de l'enfance. A travers



toute la Flandre la jeunesse connaît une pièce de vers dont voici la traduction: « Il vient accourir une souris, — Pareille à toutes les autres. — C'était pour manger un grain de blé. Je donnai raison à cette souris. — Il vint accourir un rat, — Pareil à tous les autres. — C'était pour mordre cette souris, — Je donnai raison à ce rat. » Puis survient un chat pour prendre le rat, et à par-

tir de ce moment on reprend après chaque strophe ce refrain : « Le chat, le rat, la souris, le grain de blé, — Tout, tout était perdu. — O rats et souris, — Nous voilà encore tous ensemble, — Et nous devons déménager. » Survient successivement : un chien pour mordre le chat, un bâton pour frapper le chien, un feu pour brûler le bâton,

une eau pour éteindre le feu, une vache pour boire l'eau, une fermière pour traire la vache, et un paysan pour épouser la fermière, après quoi le chant se termine par ce refrain :

*De boer, de meid, de koe, het water,
Het vuur, de stok, de hond, de kat,
De rat, de muis, het koren,
't Was alles, 't was alles verloren.
O ratten en muizen.
Wij zijn nu weerom al bijeen,
Wij moeten nu gaan verhuizen.*

Un poème juif, le *Khad gadia*, rappelé par Tylor, commence ainsi : « Un chevreau, un chevreau, un chevreau, mon père l'acheta pour deux pièces de monnaie », et il raconte ensuite comment un chat survint et mangea le chevreau; comment un chien survint et mordit le chat et ainsi de suite jusqu'à la fin. — « Alors survint celui qui est saint (béné soit-il), et il tua l'ange de la mort, qui tua le boucher, qui tua le bœuf, qui but l'eau, qui éteignit le feu, qui brûla le bâton, qui battit le chien, qui mordit le chat, qui mangea le chevreau, — le chevreau, que mon père acheta pour deux pièces de monnaie. » Cette composition est regardée par quelques Juifs comme une parabole concernant le passé et l'avenir de la terre sainte. Il est donc plus que probable que notre chanson enfantine n'est qu'une adaptation très altérée du vieux poème hébreu.

* * *

L'examen des contes ne tombe pas dans le cadre de cette étude. Il est cependant hors de doute qu'ils ont eu une importance pédagogique considérable chez les peuples de culture inférieure. De bonne heure ils ont dû exercer sur l'imagination des petits, sur leur développement éthique et intellectuel une influence considérable. Tout ce que la mère suggère à ses enfants par ces fables leur reste le plus souvent pour la vie entière et rien ne s'imprègne plus dans leur imagination que la morale de ces historiettes. Il va de soi que tous les contes n'ont pas la même valeur éducative, mais il en est toutefois qu'on ne saurait trop recommander, le *Roi des Grenouilles* de Grimm, par exemple.

Comme les primitifs s'amuse à exagérer, lorsqu'ils racontent des faits réels ou imaginaires, ainsi les enfants

prennent un plaisir intense à réciter des poèmes, qui ne sont que mensonges de bout en bout, dans ce genre-ci :

*Ah j'ai vu! j'ai vu!
 Qu'as-tu vu?
 J'ai vu une vache,
 Qui dansait sur la glace
 En plein cœur de l'été.
 — Compère, vous mentez. Etc.*

Dans des cas comme celui-ci le mensonge est un jeu, tout simplement, qui amuse l'enfant lorsqu'il constate la crédulité d'autres ou lorsqu'il parvient à découvrir par lui-même ce qu'il y a de mensonger dans ce qu'on lui chante. D'un autre côté ce genre de littérature est entièrement conforme à sa nature brillamment fantaisiste, qui lui permet déjà de goûter, plus que nous, les charmes d'un joli conte de fée. On s'est d'ailleurs déjà demandé, à bon droit, semble-t-il, s'il ne fallait pas rechercher dans le mensonge que le primitif et l'enfant pratiquent en jouant, le ferment de la littérature ? Et y aurait-il plus de distance entre les poèmes menteurs et le roman moderne d'une part, qu'entre notre enfant et un Européen civilisé ?

La fantaisie des primitifs, qui a créé les contes, a produit également les vieilles charades, dont le monde enfantin a conservé un grand nombre. D'après des spécialistes ces charades datent d'une période de sauvagerie, proche de la barbarie, dont les rudes peuplades australiennes et africaines nous donnent actuellement des exemples vivants. Celles dont la réponse est comprise dans la question sont modernes, exemple : « Qu'y a-t-il au milieu du front ? — Un O. »

Il est en effet curieux de rapprocher cette charade des Zoulous : « Un certain nombre d'hommes sont en rang, vêtus de blanc, qui dansent la danse nuptiale (les dents) », de notre devinette française : « Une vache rouge entourée de veaux blancs. » On pourrait ainsi faire de multiples rapprochements des plus saisissants. L'exemple qui précède suffira cependant pour faire sentir combien l'esprit de ces charades est conforme à la mentalité enfantine.

Qu'il nous soit permis d'ouvrir ici de courtes parenthèses pour appeler l'attention sur l'insanité de la plupart des devinettes mises au concours, par les éditeurs de journaux

pour la jeunesse, alors que la littérature populaire en offre de charmantes comme celle-ci par exemple :

*Ma mère a un drap
 Qu'elle ne peut plier,
 Mon père a une boule
 Qu'il ne peut rouler,
 Ma sœur a une pomme
 Qu'elle ne peut manger,
 Mon frère a des billes
 Qu'il ne peut rouler.*
 (Ciel, soleil, lune, étoiles.)

Ces devinettes ont au surplus l'avantage de convenir mieux que d'autres à l'enfance, puisque sinon les générations successives les auraient depuis longtemps laissé tomber dans l'oubli.

Les charades ne jouent pas seulement un rôle dans la vie enfantine. Il suffit de se rappeler de quelle importance elles sont encore pour le sauvage actuel. D'un autre côté l'histoire de la vie intellectuelle des peuples nous apprend un grand nombre d'événements auxquels des devinettes ont donné une issue : dans les Eddas il y a plusieurs exemples de cette forme de duel de l'esprit entre Odin et un géant, entre Thor et un nain Alvis ; l'histoire antique nous parle de la légende du Sphinx, du nœud gordien, etc.

Si d'un autre côté on se rappelle que dans l'ancienne Grèce la plupart des oracles étaient énigmatiques, nous aurons en quelque sorte une mesure pour apprécier la distance qui sépare, par leur vie intellectuelle, les anciens Pélagés des Grecs du siècle de Périclès, et celle entre ces derniers et nous. De même nous comprendrons combien elle a la vie dure, cette littérature originale, qui est née probablement en même temps que les mythes, mais qui est venue jusqu'à nous dans une forme plus parfaite.

Les rimes en usage chez les enfants pour les guérir de l'un ou de l'autre mal passager ont une grande importance pour celui qui étudie l'histoire de la civilisation, parce qu'elles nous donnent une idée des conceptions thérapeutiques de nos plus lointains ancêtres. Pour se défaire du hoquet, nos enfants récitent sept fois d'une haleine :

*J'ai le hoquet,
 Berloquet,
 Passe les rues,
 Je n'ai plus.*

Les petits Flamands disent : « Donnez-le (hoquet) à un autre — Qui le supportera mieux que moi. » Ce sont là deux formes d'une ancienne formule d'exorcisation. Jadis on attribuait les maladies à des esprits méchants, que le prêtre parvenait à chasser. Ce fut là une de leurs fonctions depuis l'époque de la sauvagerie jusqu'au XVI^e siècle, en passant par la Grèce et par Rome. Le prêtre du culte catholique prononçait, lors de pareille cérémonie, une formule latine dont le « Snip snap snorium » des escamoteurs est un dernier vestige. Mais il existait également des formules en langue vulgaire, datant des temps païens, dont des échos sont parvenus jusqu'à nous.

La rime ci-dessus porte également la trace d'une autre antique croyance : c'est qu'il était possible de transférer des maladies à des tiers. Nos populations arriérées croient encore de nos jours que l'on peut donner ou vendre le mal de dents, par exemple à un tiers. Nous avons connu des cas où le malade enfermait, croyait-il, son mal dans une livre de farine, qu'il remettait ensuite à un mendiant : il était convaincu de donner au pauvre sa maladie avec la farine.

Lorsque les jeunes campagnards de la Flandre perdent une dent de lait, ils ont coutume de la prendre dans la main droite et de la jeter derrière eux sans se retourner (sous peine qu'il ne leur pousse pas de nouvelle dent), en récitant cette formule : « Bonhomme petit comme une souris — Donne-moi une autre dent — Plutôt une dent en os — Qu'une dent de pierre :

*Muize—muize—manneken,
Geef mij een ander tanneken,
Liever 'nen tand van been
Dan eenen van steen.*

Dans les contes mythiques de la Grèce antique il est plus d'une fois question d'objets à jeter derrière soi, dans la légende de Deucalion et Pyrrha par exemple. D'ailleurs le fait de se retourner pour regarder derrière soi est censé avoir des suites fâcheuses chez un grand nombre de peuples primitifs. Tel est le cas chez les enfants cafres, ainsi que le communique Kidd dans son bel ouvrage *Savage Childhood*. L'histoire de Loth nous apprend qu'il en était de même chez les peuples de l'Orient.

Chez tous les peuples germaniques on rencontre des rimes, dans lesquelles la souris est en rapport avec les dents. Tel est même le cas chez des races aussi divergentes que les Astèques et les Néo-Zélandais.

C'est que ces rimes ont un sens mythologique : La souris est figurée de nos jours, paraît-il, à côté de Sainte-Gertrude, qui représente « la dame blanche » des temps passés, la Holda-Bertha des Germains, la mère première de la nature et de tout ce qu'elle produit.

D'après Grimm l'usage de jeter la dent sous l'invocation de la souris est un reste de l'ancienne offrande, faite jadis à la souris, qui était censée régler l'apparition des dents chez les tout petits.

* * *

Ce n'est pas seulement la littérature orale, que la mère primitive enseigna à son enfant, qui est parvenue jusqu'à nous. A la jeunesse nous devons également la conservation de mœurs et d'usages très anciens, qui nous permettent de nous représenter la mentalité de nos ancêtres.

C'est ainsi que nous connaissons bien des poèmes et des rimes qui proviennent des sentiments religieux des temps passés. Parmi ceux-ci il y en a un certain nombre qui ont trait à des animaux. Tacite nous parle déjà du mauvais augure qu'était pour les Germains l'apparition de corbeaux dans des circonstances ultra-connues. Des restes de cette croyance se retrouvent dans les mœurs des populations rurales actuelles et dans leurs dictons. Il en est d'autres pourtant qui sont moins connus. A la vue du coucou les jeunes Flamands disent : « Coucou Stévin — Combien de temps vivrai-je ? Trois (1) ans et un jour. — Alors vous pouvez me couper la tête. »

De même on adresse la parole au chien, au chat, à la bête-au-bon-Dieu, à la limace, au hibou, etc.

Les écoliers français chantent encore :

*Hanneton, vole, vole,
Ton mari est à l'école.
Il a dit qu'si tu voulais
Tu aurais d'la soupe au lait.
Il a dit qu'si tu n'voulais pas
Tu aurais la tête en bas.*

(1) Chacun sait l'importance de certains nombres sacrés, comme trois et sept, et combien « treize » est fatal.

L'origine de cette chanson est moins connue.

Dans la vie des adultes nous retrouvons des vestiges de l'ancien culte pour le gui et le houx, que l'on retrouve encore dans certaines maisons, surtout à la fête de la Noël. D'un autre côté, l'Eglise bénit encore le buis le Dimanche des Rameaux.

Les enfants, de leur côté, reconnaissent encore une certaine vertu au pissenlit — parfois à la marguerite — auquel ils demandent, lorsqu'il présente une touffe de graines sur laquelle ils soufflent : « Combien de temps me reste-t-il à vivre ? » Cependant les filles consultent plus souvent le pissenlit pour apprendre de lui quelle sera la profession de leur futur mari.

Mais pour interroger le sort la jeunesse dispose de bien d'autres moyens. La littérature enfantine conserve beaucoup de poèmes, connus actuellement sous le nom de formules d'élimination, dont plus d'un porte la trace de l'usage sérieux qu'on en faisait jadis parmi les adultes.

De pareilles rimes sont connues partout, même parmi les sauvages. Actuellement, elles servent à désigner celui « qui y sera » ou « n'y sera pas ». Cette habitude de s'en remettre au sort pour adopter une ligne de conduite, remonte à la plus haute antiquité. Nous la retrouvons chez tous les peuples anciens, les Grecs, les Romains, les Arabes, les Hindous. L'exemple de Jonas est devenu proverbial : « Le sort tombe toujours sur Jonas ». De même, les enfants s'en remettent au sort chaque fois que la solution d'un problème n'est plus à leur portée. Le plus souvent, il en sera de même avec nous, adultes, lorsque nous aurons recours à un moyen mécanique pour nous départager.

Mais entre l'usage que nous faisons du sort et celui qu'en faisaient les primitifs, il y a une différence marquée. Notre théorie scientifique des chances n'a rien de commun avec la conception des premiers hommes. Au lieu d'une probabilité mathématique, ils y voyaient quelque chose se rapprochant de la divination sacrée. N'est-ce pas à celle-ci qu'on eut recours pour faire désigner par le sort le douzième apôtre Mathias; n'est-ce pas à elle que s'adressent de nos jours les Moaris pour découvrir le coupable parmi un tas de suspects.

De même, les anciens Grecs firent servir le casque d'Agamemnon quand ils tirèrent au sort celui qui irait combattre Hector; de même encore, on utilisait au moyen-Âge la Bible

ouverte au hasard pour connaître la volonté divine : de cette manière, Martinus obtint le siège épiscopal de Tours et Aniamus, celui d'Orléans.

Un grand nombre de jeux de l'enfance proviennent directement de cette divination primitive, comme le jeu des astragales ou des osselets. Ce sont à l'origine certains os caractéristiques des pattes d'arrière du mouton, de la chèvre et du veau, connus et employés déjà en Grèce. Les osselets ont donné lieu aux dés, dont les prêtres fétichistes des nègres se servent encore de nos jours pour découvrir les voleurs.

L'antique jeteur de sort accompagnait ses cérémonies de



paroles sacramentelles, que nous retrouvons actuellement, le plus souvent méconnaissables, dans la bouche des enfants : ce sont leurs formules d'élimination : « Une poule sur un mur — Qui picotait du pain dur. — Picoti, — Picota, — Lève ta queue et puis t'en va — Par ce petit chemin-là ».

Il n'est guère probable que des formules comme celle-ci aient servi à désigner la victime, qui devait être sacrifiée par les druides en l'honneur de leurs dieux. Cependant, il existe en flamand un grand nombre de ces rimes qui contiennent des souvenirs de la mythologie des Germains.

J. VARENDONCK.

Dessins de M^{me} ANNA DE WEERT.

(A suivre.)

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDEES

La fin du Romantisme ?

Le Romantisme touche-t-il à sa fin ? Allons-nous assister à une renaissance classique ? Beaucoup de personnes se le demandent en présence des attaques violentes dont le Romantisme est l'objet depuis quelques années et des tendances plus ou moins néo-classiques que l'on croit remarquer dans certains ouvrages littéraires récents.

Il est incontestable qu'un esprit nouveau souffle sur la France. La jeunesse d'aujourd'hui diffère de la jeunesse de 1880. Elle paraît jouir d'une meilleure santé physique et morale. Elle pratique les sports. Elle se fait des muscles solides. Elle a renoncé, — du moins elle l'affirme et ses parrains le proclament avec elle, — au dilettantisme, au dandysme, à l'individualisme, au rationalisme, au criticisme, au symbolisme et à foule d'autres choses en *isme*. Elle se vante d'être pratique et patriotique. Elle revient, dit-on, au catholicisme ; on prétend même qu'elle devient antirépublicaine et qu'elle incline vers la monarchie. Elle est la fille intellectuelle de MM. Edouard Drumont, Maurice Barrès, Charles Maurras, Léon Daudet et Pierre Lasserre, comme l'autre était l'enfant spirituel de Taine, de Renan, d'Alexandre Dumas fils, de Stendhal, de Leconte de Lisle, de Flaubert, de Baudelaire, de Zola, de M. Anatole France et de quelques autres, parmi lesquels il ne faut pas oublier Verlaine. Mais la nouvelle génération ne se contente pas de renier les dieux de l'avant-dernier bateau ; elle renie aussi les divinités considérables qui s'appellent Victor Hugo, Michelet, Châteaubriand, Jean-Jacques Rousseau. Il ne s'agit donc pas seulement d'une réaction contre l'idéal de la génération qui a précédé dans la vie les adolescents d'aujourd'hui ; c'est bien le Romantisme tout entier qui, — en apparence du moins, — reçoit son congé.

Telle est, disons-nous, l'apparence. La réalité y répond-elle ?

Observons d'abord que les courants intellectuels, philosophiques, esthétiques, etc., ne procèdent point, en général, d'une manière égale et continue. Ils ne ressemblent pas au cours bien régulier d'une rivière canalisée. Ils s'avancent plutôt par une suite d'ondulations. On voit passer des vagues, plus ou moins puissantes ; chacune est suivie d'une dépression. Il semble que le courant s'interrompt ou s'arrête. Mais bientôt une autre vague arrive. Et il en est ainsi jusqu'à ce que le courant soit épuisé. La première vague romantique qui passe sur la France porte Jean-Jacques Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre. La deuxième entraîne M^{me} de Staël et Châteaubriand avec des traductions d'Ossian, de Shakespeare et de Young. La troisième soulève Lamartine, Hugo, Michelet, Alexandre Dumas, Quinet, Musset, Vigny, Gautier, Balzac, George Sand. La quatrième entrechoque Flaubert et Renan, Taine et Baudelaire, Leconte de Lisle et Zola. Entre elles, il y a des dépressions. Entre la troisième et la quatrième, on annonce la faillite prochaine du romantisme. Ponsard a la vogue, comme Casimir Delavigne et Béranger l'ont eue avant lui, comme Feuillet l'aura plus tard. On prédit une renaissance classique... Est c'est un nouveau flot romantique qui arrive!...

Le romantisme n'est pas d'ailleurs un phénomène exclusivement français. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, l'idéal classique régnait dans toute l'Europe. Après la Révolution française et l'Empire toute l'Europe est romantique. L'Angleterre et l'Allemagne l'ont été d'ailleurs avant la France. L'Europe a-t-elle changé d'idéal par un simple caprice de la mode ? Cela est infiniment peu probable. Le coup d'œil le plus superficiel permet de constater que ce changement coïncide avec un immense changement philosophique, moral, social et politique.

La grande critique du XIX^e siècle nous a enseigné que l'idéal artistique et littéraire d'un peuple ou d'une civilisation est en rapport intime avec l'état de la société. L'idéal classique répond à la société de l'ancien régime. L'idéal romantique est celui du monde nouveau qui s'est constitué après la chute de l'ancien régime.

Si l'on compare le romantisme et le classicisme et si l'on recherche leurs caractères généraux, on découvre aisément ceci. Le classicisme est surtout rationnel ou rationaliste. Chez lui, tout est subordonné à la raison, particu-

lièrement à la raison raisonnante, à la logique formelle. Les auteurs classiques aimeront montrer les passions et les instincts vaincus par la raison, ou menant l'homme à sa perte parce qu'il a suivi leurs impulsions plutôt que son devoir, qui lui est prescrit par la raison. Tout au moins forcent-ils les passions à raisonner. Elles n'existent pour eux qu'en fonction de la raison. Le romantisme est sentimental. Il accorde aux sentiments, aux instincts, aux passions la prééminence sur les concepts de la raison. Il oblige celle-ci à se faire leur avocate, fût-ce au prix des sophismes les plus échevelés. Mais le plus souvent, il la méprise, il se détourne d'elle. A ses yeux, les sentiments se justifient par eux-mêmes et toute beauté réside dans leurs explosions les plus étrangères à toute raison.

Le classicisme est aristocratique et monarchique. Il se constitue généralement quand les grandes familles, réduites à former la cour d'un roi ou d'un tyran, se consolent de ne plus diriger les affaires publiques en dirigeant l'esprit public et le goût public. Elles imposent leur idéal aux poètes et aux artistes. Ainsi en fut-il au temps de Périclès, d'Auguste, de Louis XIV. Le romantisme est démocratique, démagogique même. Son héros est le plébéien, qui s'élève à la primauté, qu'agitent des espérances immenses et que tourmentent d'amères déceptions.

Le classicisme est un idéal d'ordre et de stabilité; le romantisme un idéal de bouleversement et d'aspirations contradictoires. Il fleurit dans les époques qui voient la société évoluer avec une rapidité telle que l'individu ne peut s'adapter aux changements si ce n'est au prix de grandes souffrances. On peut dire que toute la littérature romantique n'est que *le cri de douleur de l'inadapté*. Voilà ce que signifie l'expression obscure et prétentieuse: *le mal du siècle*, que les romantiques de 1830 employaient pour désigner leur malaise.

Le classicisme est un idéal social ou de société. Le romantisme est individualiste.

Remarquons, en passant, que l'idéal classique, en Europe, a été particulièrement formé en Grèce, en Italie, en France, par les peuples de civilisation gréco-latine. Le romantisme appartient plutôt aux peuples du Nord, de souche bretonne ou germanique. L'un est méditerranéen. L'autre est un habitant des rivages de l'Océan et de la Mer du Nord.

Il suit de là, *d'une manière générale*, qu'en Europe, les époques classiques sont animées d'un souffle méditerranéen (influences d'auteurs grecs et latins, souvenirs du paganisme, mythologie, personnages antiques), tandis que les époques romantiques sont plus sensibles aux inspirations septentrionales.

D'après ces données, on résoudra aisément le problème posé au début de cet article. Rien ne nous porte à croire que le Romantisme soit mort ou sur le point de mourir. L'état social qui lui a donné naissance, existe encore. Nous nous trouvons dans une époque de démocratie et d'évolution rapide. A certains moments, dans certains pays, l'évolution se précipite : la génération qui alors a quinze ou vingt ans, éprouve plus de difficultés à s'adapter à la vie nouvelle ; elle souffre, elle crie sa souffrance, et c'est une nouvelle vague romantique qui passe. La génération suivante s'adapte plus facilement, et voilà la dépression du romantisme qui suit la vague. De même chaque mouvement démocratique est suivi d'une courte réaction. Et voilà une autre raison de voir une vague romantique s'élever, passer et décroître. Chaque fois une renaissance classique semble s'ébaucher. Mais inévitablement elle avorte. Et quand un mouvement réel se produit, c'est une nouvelle vague romantique qui apparaît.

Le mouvement actuel, en France, est une réaction contre le romantisme symboliste, pessimiste et décadent, contre aussi le romantisme sceptique et élégant de Renan et d'Anatole France. A son origine, il est influencé par Nietzsche et par la passion des sports, par l'agitation nationaliste et par l'impérialisme politique. Nietzsche, pensons-nous, est un romantique d'une belle envergnure.

Le philosophe de l'heure présente est M. Henri Bergson. M. Bergson exalte l'élan vital, les instincts, aux dépens de l'intellectualité. C'est un défenseur du Sentiment contre la Raison. Nous nageons, on le voit, en plein romantisme. Les poètes favoris du moment sont M. Emile Verhaeren, romantique violent, M. Francis Jammes, réincarnation romantique de l'abbé Delille, et M. Paul Claudel, qui est un romantique de la plus belle eau. Son *Annonce faite à Marie* est une très curieuse réalisation théâtrale d'enluminures de missel. C'est moyenageux comme *La Larme du Diable* ou *L'Albertus* de Théophile Gautier ; et la jeune fille Violaine est une petite fille de

l'Esméralda de Victor Hugo. L'acte du miracle dans la grotte de la lépreuse est une curieuse contre-partie de la scène du taudis de la sorcière, dans le premier *Faust*. Romantisme! Romantisme!...

La réaction pseudo-classique que l'on nous convie à reconnaître, n'a donc qu'une importance très relative. C'est la dépression qui se creuse entre le flot romantique qui vient de passer et celui qui surgira dans un temps plus ou moins prochain, s'il ne s'élève pas déjà sous nos yeux.

IWAN GILKIN.

LES PEUPLES ET LA VIE

Un peintre italien, M. Aristide SARTORIO.

Je crois que parmi les préjugés artistiques qui peu à peu disparaissent, il faut placer le dédain en lequel fut trop longtemps tenue la jeune école des peintres italiens. Certes, on a le droit de demander beaucoup à un pays qui produisit jadis Raphaël, Le Titien, Véronèse et Léonard; sans doute aussi l'ombre de ces grands hommes plane-t-elle toujours sur la peinture italienne, mais sans égaler les titans disparus, des groupes nombreux d'artistes se sont fait remarquer aux expositions organisées dans la péninsule ou à l'étranger. Tous les amateurs d'art connaissent aujourd'hui les noms des Cremona, des Ciardi, des Ettore Tito, des Carena, des Previati, des Sartorio et des Michetti.

Un des principaux peintres italiens contemporains, un de ceux en qui paraît revivre l'âme ardente des artistes de la Renaissance est Aristide Sartorio, dont on admire encore les grands panneaux décoratifs à l'Exposition de Venise de 1907. Sartorio est un de ces peintres chez lesquels la puissance de l'idée est égale à celle de l'exécution et c'est en cela qu'il peut se dire un des successeurs des grands maîtres anciens. N'est-elle pas jolie, par exemple, l'idée qu'il réalisa de réunir sous la forme d'un tryptique la légende des vierges folles et des vierges sages. Au centre, la porte ouverte du ciel; avec à droite

la silhouette d'un bel ange triomphant, celui qui conduira les vierges sages, à gauche la figure pleurante de l'ange à qui fut confié le soin de veiller sur les vierges folles et qui se lamente sur leur sort. En effet, la partie de gauche nous montre dans un paysage élyséen, à l'ombre des pins, le groupe des vierges indolentes qui oublièrent de se munir de l'huile nécessaire à l'alimentation de leurs lampes, et les portent éteintes, tandis qu'à droite, vaporeuses et comme déjà prêtes à goûter les félicités célestes, les jeunes filles prévoyantes tiennent entre leurs mains la lumière victorieuse et claire.

En 1898, M. Aristide Sartorio a peint pour la chapelle des Esclavons à Lorette un projet de Saint-Georges luttant contre le dragon. Le saint chevalier est représenté sous les traits d'un jeune éphèbe, sorte de montagnard un peu rustre, vêtu de peaux de bêtes, monté sur un vigoureux cheval et portant la longue épée qu'il tente d'introduire dans la gorge béante du monstre symbolique. La jeune fille que son courage va affranchir assiste au terrible combat pleine d'épouvante, et pour se protéger contre un retour agressif du dragon, elle s'appuie à un arbre voisin. Au loin, le soleil sanglant se couche dans les eaux de la mer. Et nous retrouvons ici toutes les qualités aimables de ce peintre épris de poésie et de grâce.

Sa *Madonna degli angioli* est une interprétation moderne de la Vierge de Sandro Botticelli, tandis que sa *Santa Cecilia* nous rappelle les meilleures inspirations du peintre français Hippolyte Flandrin. On peut dire que les tendances artistiques de M. Sartorio sont très diverses. S'il n'a garde d'oublier les traditions de sa race, s'il s'émeut aux souvenirs des maîtres de la grande époque italienne et va puiser sa pensée aux mêmes sources qu'eux, il doit peut-être au séjour qu'il fit en Allemagne, à la Cour du grand-duc de Saxe-Weimar, d'avoir nuancé de quelques mélancolies un peu germaniques l'éclat radieux de l'idéal méridional. C'est ainsi que nous percevons dans le *Retour* quelques traces de la sentimentalité allemande. Au milieu des blés dorés de l'été, une jeune fille, vêtue de noir, s'en revient vers la vallée dont on voit surgir à l'horizon les lignes confuses. C'est une sensation du même genre que nous éprouvons devant la *Venue du Printemps* où un cultivateur dirigeant sa charrue, semble monter des profondeurs du vallon comme dans une

ascension joyeuse vers la saison charmante du renouveau. Mais nous retrouvons le véritable Sartorio dans le *Lac et les Ruines de Ninfa*, dans la *Pineta du Lac de Fondi*, dans l'*Antique Port d'Anxur* avec ses rives désolées, son site ravagé où le sol et l'eau se confondent dans une impression d'indicible tristesse, celle qu'on ressent devant l'effort du travail humain peu à peu effacé par le temps et par les forces triomphantes de la nature. Nous retrouvons mieux encore Sartorio dans les visions qu'il nous rend de la campagne romaine ou de Sicile, *Sur les Rives de l'Aniense* où le troupeau grouillant des moutons remonte vers le plateau des bords broussailleux du fleuve abandonné. *Dans le Pays de Circé*, des troupeaux encore, épars sur la lande à demi-conquise par les eaux, avec le vaste horizon de la mer s'étendant à l'infini ; et le *Soir dans la Campagne romaine* complète encore ces impressions où le sentiment de la nature a quelque chose de si mystérieux et de si ému qu'on dirait entendre l'hymne harmonieux et grave des grandes solitudes, des vastes plaines et des forêts profondes.

Mais M. Aristide Sartorio n'est pas seulement un peintre, il est aussi un écrivain. Son roman *Romæ Carrus Navalis*, publié par l'éditeur Treves, à Milan, suscita lors de son apparition les polémiques les plus vives, et il n'a pas craint de confier à des revues, au *Secolo XX*, l'histoire de sa vie et de ses idées. Il est toujours intéressant d'entendre un artiste nous dire le secret de sa pensée. Écoutons-le.

Aristide Sartorio nous confie que son grand-père était sculpteur et que son père adopta ce métier. Mais quand le fils voulut continuer les traditions familiales le vieillard s'y opposa. Sculpteur, il avait connu les misères de ce rude labeur et les ennuis de peiner pour un faible salaire. Il voulut en préserver son fils. Cependant, il ne se sentit pas le courage de détourner son enfant de la carrière artistique. Il lui permit d'être sinon sculpteur, du moins peintre. Tout jeune encore, à peine âgé de dix-sept ans, Aristide Sartorio gagnait sa vie en dessinant des plans pour des architectes de Rome, se réservant de travailler à ses moments perdus pour lui-même et pour son perfectionnement artistique. La première œuvre sortie de son *studio* de la via Borgognona était la *Malaria* qu'il exposa au Salon des Beaux-Arts

de Rome en 1882. Le jeune artiste jouit immédiatement d'une gloire qu'il aurait à peine rêvé. Il s'en fallut de peu que la toile ne fût achetée par le gouvernement et envoyée à la Galerie nationale. Sartorio avait créé une composition émouvante. Dans un paysage aride, sorte de désert du pays des Maremmes, sans arbre, sans végétation, sans la trace d'une demeure humaine, un homme était étendu mort, les jambes écartés, les bras rigides dans un spasme de fièvre, les yeux hagards évoquant l'idée d'une souffrance cruelle. Assise à ses côtés, une femme, sa femme sans doute, se couvrait la face de ses deux mains crispées pour ne plus voir ce spectacle effrayant et s'abîmer tout entière dans sa douleur. Le ciel s'étendait immense à l'horizon, qui paraissait barrer les routes vers l'espoir.

C'est à cette époque que Sartorio se lia avec le poète d'Annunzio et avec le peintre Michetti qui tous deux devaient exercer une influence très marquée sur sa vie et sur ses travaux. C'est sous la direction de M. Paolo Michetti, au milieu des sites graves et austères des Abruzzes qu'Aristide Sartorio fit ses premières études de paysage, et il suffit de comparer certaines toiles de M. Paolo Michetti et celles de notre peintre pour se persuader que celui-ci profita de ces enseignements. Enfin, c'est à Gabriele d'Annunzio que Sartorio dut l'amélioration de sa situation matérielle puisque l'auteur des *Romans de la Grenade* le fit nommer directeur de la *Tribuna Illustrata*.

On peut dire d'ailleurs que M. Sartorio n'eut qu'à se louer de ses relations avec les gens de lettres. L'écrivain allemand Richard Voss, qui passa une grande partie de sa vie en Italie, lui fit connaître le grand-duc de Saxe-Weimar, et ce souverain qui aimait s'entourer d'artistes de tous les pays offrit au peintre une place de professeur à l'Institut des Beaux-Arts fondé par lui, et déjà illustré par les enseignements de Lembach, de Begas et de Boecklin. Sartorio accepta, et un des passages les plus émouvants de ces courts mémoires est le passage où il nous décrit son départ de Rome pour Weimar au moment précis où les troupes italiennes se préparaient à partir pour l'Abyssinie, pleines d'enthousiasme, et ignorant encore les sombres destins que leur réservait le désastre d'Adoua. Sartorio devait apprendre plus tard de la

bouche même du grand-duc la nouvelle de cette défaite, et l'on peut juger de l'émotion de cet artiste, dont la sensibilité est extrême, quand il connut là-bas sur une terre d'exil les malheurs de sa patrie.

C'est à Weimar qu'il eut l'occasion de rencontrer quelques personnages célèbres, comme l'empereur d'Allemagne et... Eusapia Paladino qui était alors l'hôte du grand-duc Alexandre.

Nous donnons la parole à M. Sartorio qui nous racontera comment il vit pour la première fois l'auteur d'*Ainsi parla Zarathustra* :

« La grande-duchesse Sophie était très pieuse. Elle s'était toujours opposée à l'établissement du grand antéchrist à Weimar, où pourtant Schopenhauer avait vécu jadis. M^{me} Elisabeth Förster Nietzsche avait loué une maison située un peu à l'écart, près de Troebisdorf, où elle avait déjà fait porter ses archives, et quand la grande-duchesse Sophie mourut, elle y conduisit l'illustre malade.

» Mon modèle, un certain Hope, m'avertit qu'il avait vu le philosophe dans le jardin. « Il ressemble à un sergent en retraite », me dit-il.

» Le sculpteur Kruse-Lichtenberg vint à Weimar, il fit son buste et m'invita à le voir. Quand je m'approchai de la maison de Nietzsche, je vis avec étonnement stationner devant la porte, des cavaliers mecklembourgeois, ces mêmes cavaliers café au lait qui accompagnaient la défunte grande-duchesse au service divin.

— C'est un scandale, m'écriai-je. Le grand-duc est entré dans la maison de Nietzsche!

» Je rencontrai Charles-Alexandre dans la salle de réception. Il était prêt à partir, et M^{me} Förster lui montrait les cahiers où étaient conservés les vers du philosophe. Je me rappelle que le premier feuillet contenait quelques stances dédiées aux pigeons de Venise.

» Quand le grand-duc fut parti, je remarquai le buste de Kruse-Lichtenberg qui est devenu populaire, et comme je me disposais à m'en aller, ces femmes niétzschéennes, veuves ou divorcées, qui avaient été les habituées enthousiastes de l'ancienne demeure, se précipitèrent dans la maison en tourbillon; elles entraient exultantes du succès de la visite grand-ducale.

» La scène qui suivit me retint dans ce lieu fatal. Ces

énergumènes feuilletaient les cahiers comme si elles avaient voulu rechercher la naissance de ces dithyrambes écrits au seuil de la folie.

» Je regardais avec étonnement ces luthériennes, prêtes à mordre avec volupté le fruit défendu. Leurs doigts se posaient en tremblant sur les feuillets chiffonnés et leurs regards excités lisaient entre les lignes, désireuses de violer l'immoralité inédite, de découvrir sous les ratures l'épanouissement de l'idée pécheresse.

» Le chaud soleil d'été se couchait du côté d'Ettersburg ; il entrait obliquement à travers les vitraux ; il troublait l'intimité de la petite salle, et les paroles pessimistes prononcées par les lèvres des femmes semblaient aussi une philosophie illuminée mais dans le sens inverse.

» Une virago lisait :

Esprit d'amour, la pire mascarade.

» Tout à coup on se tut. Une porte s'était ouverte comme dans un théâtre, et Nietzsche apparut, soutenu par un domestique.

» La face émaciée, incapable de contenir et de soutenir l'âme, accusait la décadence. Une ride partait du nez, et affectant la forme d'un anneau elle entourait la bouche, jusqu'aux joues ; la barbe y était contenue et cachait la bouche, cachait les lèvres comme si elle voulait la sceller. Le front entouré de boucles défaites était plissé ; il portait la trace d'inconsolables pensées, et par instant, le soleil fugitif semblait se mirer, luisant comme un regard, sur ces yeux atones... »

Il y a quatre ans, le Roi d'Italie chargeait M. Aristide Sartorio d'exécuter pour le Salon central de l'Exposition de Venise une série de fresques symboliques qu'on peut admirer encore. L'artiste voulut illustrer en s'aidant des mythes de l'antiquité classique le poème de la vie humaine. Il exécuta son œuvre avec ce sens de la poésie et de la beauté qui caractérise toutes les créations, les modernes comme les anciennes, de la peinture italienne. Il s'y affirma une fois encore poète autant que peintre.

ARTHUR DE RUDDER.

LES VIVANTS ET LES MORTS

FORAIN.

Ai-je mal lu? Suis-je victime d'une hallucination? Mais, si je ne me trompe, Forain est candidat à l'Institut de France.

Forain? Mon Dieu, oui! Francis Chevassu, mon éminent confrère du *Figaro* ne rappelait-il pas dernièrement le mot d'Emile Ollivier: « *Si Forain*, disait cet homme politique célèbre, *se présente à l'Académie, il peut compter sur ma voix!* » Voilà un hommage important; il souligne, peut-être, la portée sociale de l'œuvre de Forain, et je veux y lire le prix qu'attachait aux efforts des caricaturistes, un homme mêlé depuis tant d'années à la politique française.

Le mot d'Emile Ollivier fut prononcé à propos d'un dessin de Forain qui représentait, sous forme d'ébauche, « un jour d'émeute ». Des êtres dépenaillés, aux figures décharnées et hâves, se pressaient, sous la pluie, autour d'un apôtre fleuri qui les entraînait allègrement. Or, dans la foule, une gosse, plus pauvre que tous ses voisins, tirait sa mère par la main, et, curieusement, demandait: « Jaurès, lequel est-ce, dis, maman? » et la révolutionnaire répondait, avec une simplicité éloquente: « Jaurès? c'est celui qui a un parapluie! »

Eh! oui, cela n'avait l'air de rien. On eût dit d'une simple légende, sans portée, et, néanmoins, une ironie féroce, cruelle, et pleine de justice humanitaire, se dégageait de l'esquisse caricaturale.

Les Gavarni, les Daumier, les Forain, en France, les Amédée Lynen, les Ochs, les Constant Van Offel, chez nous, sont peut-être les illustrateurs tout indiqués pour les graves, sévères et probes historiens. La caricature est le genre le plus vivant, le plus éloquent de la « peinture ou du dessin d'histoire ». On peut aimer l'art d'un peintre historique; on doit préférer, au point de vue « étude », « essai », « analyse » et « vérité », le caricaturiste.

Le peintre d'histoire comme l'écrivain historique est obligé de s'en tenir aux grandes lignes. Il doit donner la

physionomie des grands de la terre, telle qu'elle apparaît d'après leurs actes et leurs gestes. Derrière ces figures de commande, derrière ces attitudes forcément théâtrales, toujours apprêtées par des règles plus ou moins protocolaires, diplomatiques ou habiles, il y a l'envers des sourires et des caractères étudiés. L'historien peut à peine faire deviner les travers, les vices, les déformations de caractère de ses héros. Le caricaturiste, au contraire, ne saisit chez ses modèles que la vérité de leur expression. Il les dépeint d'autant plus naturellement, que ses modèles ne « posent » pas, qu'ils ignorent ses desseins et n'ont pas l'heur de pouvoir « prendre une attitude ».

Si l'on compulsait les cartons de Forain, on pourrait, par exemple, dans son *Doux Pays*, images d'au-jour-le-jour traduisant la vie quotidienne de la France, se rendre compte, petit à petit, des transformations, des évolutions de l'idée républicaine. Il ne nous appartient pas, ici, à nous, étrangers, de prendre parti, ni de juger de l'exactitude documentaire de Forain. Mais quels historiens pourront dégager de leur sèche accumulation de faits, les véritables aspects de la réalité? Comme Hansi, dans le livre qu'il dédiait naguère à ses petits-neveux d'Alsace pour leur conseiller l'amour de la France, comme Hansi, le caricaturiste rend sensible, sous la face des choses et des événements, les filigranes sinistres ou touchants qui rendent aimables ou haïssables certaines figures.

La révolution de 1830, le régime de la monarchie de juillet, qui donc nous les fit mieux connaître et comprendre, que le Joseph Prudhomme d'Henry Monnier?

Forain peut poser sa candidature à l'Institut. Il peut, pour justifier ses prétentions, se déclarer « historien de la République ». Regardez, depuis 1894, combien ses Mariannes allégoriques ont évolué. Naguère, après la révolution de février, Daumier montrait une Marianne jeune et agréable, allaitant un nourrisson. Forain, peu à peu, a transformé les traits de la « patronne » et il a accentué ceux qui peignent l'égoïsme, l'arrogance et la grossièreté.

Les caricaturistes ont, au point de vue histoire, une grande supériorité sur les peintres. Ces derniers ignorent la malice sacrilège, la « rosserie ». Le respect humain n'existe pas aux yeux d'un Forain qui ne voit, dans un contemporain, que les stigmates du « mufflisme ». La

« blague » d'un Forain donne une éloquence inattendue de véracité à un geste, un trait, un détail.

Et, il est tellement vrai que les caricaturistes sont les seuls artistes ne flattant pas leurs modèles que, successivement, Daumier, Gavarni et Forain — les maîtres du genre — furent... de l'opposition. On ne peut donc être l'ami des grands quand on ne les flatte pas.

FRA ANGELICO.

On m'excusera de parler de Fra Angelico. Le sujet semble un peu vieux et mes chroniques, à l'accoutumée, sont plus d'actualité. Mais, en voyage, voyez-vous, l'on s'intéresse moins aux bruits divers du monde. Voici déjà quelques jours que je ne reçois de nouvelles belges que par de courtes correspondances. Je ne suis guère d'humeur à vous parler de Carouy — mort en beauté, déclare son défenseur qui a, sur l'idée de « beauté » des opinions assurément différentes des miennes — et les comparses du drame Bonnot et C^{ie} me laissent très indifférent.

Florence me tient captif. Mon esprit et mon imagination subissent son charme. Je m'abandonne à ses séductions à la fois caressantes, d'une volupté divine, et émouvantes, d'une splendeur grandiose. Fra Angelico, le triomphateur du couvent de San Marco représente, à l'heure actuelle, toute l'actualité qui enchante mes yeux. Certes, les Benvenuto Cellini, les Donatello, les Andrea dell Sarto, les Verrocchio, les Jean de Bologne, les Sodoma, les Tiziano, les Fra Bartoloméo, et tous les porteurs des flambeaux florentins se disputent la place d'élection dans mon cœur. Je pourrais vous parler de Michel-Ange, de Lucas della Robbia, et d'autres encore. Je vous décrirais volontiers Fiesole, San Miniato, les jardins Boboli, les galeries Uffizi ou Pitti, ou la cour du Bargello...

Mais, à l'heure même où j'arrivais à Florence, André Maurel, le plus poétique prosateur qui chante l'Italie, publiait, à Paris, chez Hachette, un volume nouveau : *Quinze Jours à Florence*. Or, je connais de ce livre d'impressions d'art et de voyage, le chapitre consacré par l'auteur des *Petites Villes d'Italie* à Fra Angelico... Me pardonneriez-vous, lecteurs, ces lignes en l'honneur du moine qui vécut de 1436 à 1455 (né à Fiésolle en 1387) au couvent florentin?

Ah ! ne vous imaginez pas que je songe à vous décrire les fresques du cloître de San Marco ; je ne trouverais pas les mots nécessaires, pour dire la beauté touchante et naïve des œuvres dont l'Angelico décora les galeries, le chapitre et les quarante à cinquante cellules froides et nues de ce silencieux lieu de méditation et de prière. Vous connaissez, au moins par des reproductions, l'*Annonciation*, la *Madeleine*, le *Couronnement de la Vierge*, le *Crucifiement*, la *Cène*, la *Présentation* et le *Christ avec Saint Dominique*...

Si vous n'avez pas encore admiré les couleurs dont usa Fra Angelico, si vous n'avez pas encore contemplé les expressions de ses Saints et de ses Vierges, venez à San Marco. Les roses mourants, les bleus tendres, les chairs impalpables et comme diaphanes, les bruns dorés de lumière céleste vous gagneront l'âme. Un bain de lumière, une ondée suave et purifiante vous lavera le cœur. Une fraîcheur, une douceur vous pénétreront. Vous oublierez qu'il est des hommes aux appétits violents autour de San Marco, de Florence et de par le monde ; vous vous sentirez redevenus enfants. Vos yeux, comme à vos premières émotions, s'ouvriront sur des visions d'extase, de bonheur et de volupté exquisément pure.

Ah ! Fra Angelico : tu m'apparus dans ta cellule ; je te vis, moine dominicain farouchement reclus, loin de la vie des Médicis et de Florence. Tu n'ignorais rien du tumulte des fêtes et de la politique ; tu savais qu'une semence de révolte germait dans le cœur du lion florentin ; pour oublier, ou simplement, perdu dans tes rêves de douceur chaste et de pureté sublime, tu levais vers ton Dieu et ton Maître, non point des mains qu'entrelaçaient de vaines prières, mais des doigts frissonnants et enthousiastes, des doigts de peintre glorieux et magistral.

Je te vis ainsi, Fra Angelico. Juché sur un vieil escabeau de bois sculpté, tu m'apparus, dressant ta silhouette de moine, le long du mur de ta cellule. Et ton pinceau, broyant les mêmes — et comme théologiques — couleurs sur ta palette, décrivait ce que tes yeux de poète voyaient. Tu n'avais nul souci de la gloire ni de la célébrité. Tu peignais comme tes frères priaient, pour honorer Dieu. Tu étais beau de l'ardeur qui animait ton âme. Tu songeais au Paradis, à la Vierge, aux Anges, à Jésus, et la célébrité du monde te laissait indifférent.

Et, en quittant ton couvent, en sortant de ton silencieux et désormais adorable San Marco, je me demandais, ô toi, poète qui entre tous doit savourer les joies de l'immortalité divine qui t'inspirait, ce que tu pensais, à présent, de toi-même, de ton œuvre, et de nous...

Et je m'en suis revenu chez moi, purifié, m'a-t-il semblé, de mes péchés antérieurs.

MAURICE GAUCHEZ.

LES GENS DE PARIS

M. Raymond Poincaré est populaire. Il le sait, et il inaugure à l'Élysée un président bonhomme, sans morgue, tangible, visible, pas lointain, un vrai président de République démocratique. Il sort beaucoup, il se montre, il fait des gestes qui plaisent au peuple. On le voit dans les hôpitaux, on le voit dans les expositions. Au concours agricole, il a goûté de tous les crus. L'enthousiasme déborda comme les coupes. On l'escorta en l'acclamant. Le bruit s'est répandu rapidement dans Paris que le président venait de boire vin sur vin sans être incommodé. Cette résistance bien française a fait plus pour installer M. Poincaré dans les cœurs que le message présidentiel. Cette installation est aujourd'hui certaine. On la constate à des signes non équivoques. Il y a un bonbon Poincaré. Mayol, chaque soir, chante des couplets follement applaudis et dont le refrain nous apprend que

*S'il a les mains petites
Il a les poings carrés,
Poings, poings, poings, poings,
Il a les poings carrés.*

Le jour de la réception à l'Hôtel de Ville, tout le Paris de la vieille ville avait perdu la tête. Les ruelles torves et quasimodesques qui environnent Saint-Merry et la rue Tiquetonne, impasse de Venise, rue de la Verrerie, virent leurs Esméraldas s'exalter. Ce sont des esméraldas sans chèvres, qui stationnent au coin des voies, les épaules couvertes d'un châle, un tablier au ventre, et les che-

veux nus. Elles ont coutume d'aborder le passant et de lui murmurer à voix basse je ne sais quelle incantation. Un ami sûr m'a affirmé que, le jour du triomphe du nouveau président, l'une de ces circées l'avait convié à la suivre et à l'aimer, *en l'honneur de M. Poincaré*. Ceci est vraiment admirable, et valait d'être rapporté ici, avec toute la réserve désirable. J'ai la conviction formelle qu'en 1906, aucune Parisienne ne s'avisait d'égorger des colombes sur l'autel de Vénus en l'honneur de M. Fallières.

J'ai aperçu deux ou trois fois M. Poincaré dans toute la pompe de sa fonction nouvelle. Il porte noblement l'escorte et le landau. Son sourire est franc et prend les cœurs. On se sent en face d'un homme droit, honnête, d'une intelligence vive et d'une belle âme. A l'époque où nous vivons, tout cela éblouit un peu. D'étonner, M. Poincaré charme davantage. Tous ces sentiments, je les avais éprouvés chez lui, rue du Commandant Marchand, la veille de sa montée au trône. Il m'avait reçu simplement, la main tendue, en grand ami de la Belgique, heureux d'exprimer sa sympathie. Sa demeure était petite et riche. Une atmosphère d'art la baignait. Elle s'emplissait d'œuvres rares. Elle rougeoyait de beaux livres. Un peu partout s'affirmait le passage d'une femme de goût, amoureuse de la grâce et de la beauté : une dentelle jetée sous un vase, une fleur ouvrant sa corolle odorante dans une coupe légère, un tamis de fil artistement ordonné sur le dossier d'un siège... Le cabinet du président, spacieux et clair, prenait jour sur un étroit jardin aux murs noircis de lierre. La table de travail érigait deux tubes de cristal où baignaient des roses. Entre les deux bouquets épanouis comme des visages, le visage de M. Poincaré souriait. J'ai dit ailleurs comment il me confia l'estime en laquelle il nous tient ; comment, averti plus et mieux que bien des Belges, de notre littérature, il apprécie nos artistes et reste au courant de leur œuvre... Sa conversation pleine de charme roulait maintenant des souvenirs : il parlait de Bruges, d'Anvers, des routes de Flandre, moins douces au pneu que les routes blanches de Wallonie ; il établissait un parallèle poétique entre sa Lorraine et notre Ardenne, de Givet à Namur : « Je lui ai trouvé le même ciel ». La voix ferme, qu'il adoucissait, disait son regret de ne plus pouvoir, avant long-

temps, revoir notre pays « avec tout le soin qu'il commande »... Des sonneries ininterrompues de timbre rythmaient son monologue ; dans le petit salon d'attente, sans cesse le vieux domestique aux côtelettes blanches, introduisait des visiteurs... Une rose s'effeuilla, ses pétales couleur de chair tombèrent sur la table encombrée... Je songeais que le lendemain, ce timbre ne résonnerait plus. Je me demandais si M. Poincaré allait quitter sans regret ce petit hôtel quiet, si lointain de Paris et de son bruit... J'imagine qu'il m'eût répondu : « Non... » Il y a des retraites plus douces que l'éclat de la gloire. La rue du Commandant-Marchand a des grâces plus prenantes que le Faubourg Saint-Honoré.

L'une des raisons de la popularité de M. Poincaré, c'est qu'il est Lorrain ; on incarne en sa personne le renouveau patriotique. Ce nom-là : *Poincaré* n'apparaît jamais dans les pensées que sur un fond de drapeaux tricolores. Ecoutez ce que je vous dis : Si on reprend l'Alsace et la Lorraine, ce sera sous le règne de M. Poincaré. Si on ne les reprend pas sous le règne de M. Poincaré, on ne les reprendra pas. M. Poincaré est un levier. Depuis Boulanger, il n'y en avait plus eu en France. Mais M. Poincaré est un levier d'autre temps que ne l'était Boulanger. Boulanger était le levier d'un parti, on pourrait dire d'une bande. M. Poincaré est le levier national, — ce levier national que M. Delcassé — de Klein Theophile! — s'imagina être et qu'il ne fut jamais. Le jour où M. Poincaré, pacifique, pacifiste, mais ferme, digne... et Lorrain mit le pied à l'Elysée, une cocarde a fleuri dans tous les cœurs français. Et il n'y a rien à faire à cela. Et c'est pour cela que la folle Allemagne s'armant jusqu'à la garde, la France réfléchie va s'armer jusqu'à la garde aussi. Et nous pouvons — sans rire — répéter les vers de Déroulède, qui, depuis soixante et onze, n'ont jamais été tant en situation :

*Tout droit sur leur selle et dressant la tête,
Ils sont là tous deux, tous deux en vedette,
Mousqueton au poing, lance à l'étrier.
L'un dit : « J'ai goûté la gloire et je l'aime ! »
Et l'autre : « J'ai, moi, fidèle à moi-même,
Un coin de patrie à rapatrier. »*

*Ainsi s'observant, se guettant sans cesse,
 Consumant sans fruit leur fleur de jeunesse,
 Les deux cavaliers s'attendent encor;
 Et pour n'avoir pas vidé leurs querelles,
 Les deux nations font peser sur elles
 Une lourde paix pire que la mort...*

Et voilà une transition excellente pour vous dire un mot de ce Déroulède qui vient d'être bien malade... et de Paul Reboux et Charles Muller, qui, poursuivant leurs inimitables pastiches à la manière de, se sont exercés récemment sur le Tyrtée français. Rarement ils ont réussi aussi heureusement leurs imitations; n'ont-ils pas imaginé l'héroïque et bien déroulédesque aventure d'un beau capitaine, qui, sous les murs de Metz, portait le drapeau de son régiment. Le jour de la capitulation, au douloureux moment de céder les étendards, le sang du soldat ne fait qu'un tour. Livrer son drapeau!... Jamais!... Ah! non, jamais!... Mais qu'en faire? Où le cacher, où le sauver?... Une idée de génie lui vient. « Si je le mangeais? » se dit-il... Et il le mangea.

*Il mangea le blanc, le bleu, puis le rouge...
 Son cœur est trop haut pour un Haut le cœur...*

*Puis après la soie, il mangea la Hampe.
 Ce fut le plus dur, le plus valeureux.
 On l'avait taillée en chêne d'Etampe;
 Mais lui de l'aubier surpassait la trempe,
 Etant de ce bois dont on fait les preux.
 Donc, après la soie, il mangea la Hampe...
 Ce fut le plus dur, le plus valeureux.*

*Il murmurait: « France! » et mangeait, quand même!
 Lorsque tout à coup son cœur s'arrêta...*

La langue, le rythme, l'esprit, tout y est: Paul Déroulède n'a pas fait mieux — et Charles Muller et Paul Reboux non plus.

Sommes-nous entrés dans la littérature?... Restons-y donc. L'événement littéraire est la publication par M. Octave Mirbeau, dans le *Journal*, de son nouveau roman, *Dingo*. M. Mirbeau fait son petit Bloy. Il écrit *Dingo*

comme Léon Bloy a écrit *Cochons-sur-Marne*. Cochons, c'était Lagny, où le pamphlétaire connut quatre années lamentables. Le Ponteilles de *Dingo*, c'est Cormeilles-en-Vexin, petit village situé près de Pontoise. L'auteur du *Calvaire* y a vécu de longs mois, voilà cinq ans. Il ne semble pas en avoir gardé bon souvenir. Et de même que tous les habitants de Lagny étaient des cochons, tous ceux de Cormeilles sont des brutes immondes ou des assassins simplement. Une ironie féroce empreint les remembrances de l'écrivain; il arrive qu'elle exagère. M. Mirbeau, aigri, malade du foie, vomit ses contemporains. Car cette histoire de chien — un peu longue — est surtout une histoire d'hommes. On y massacra sans répit. Avec une maîtrise bien digne de cette époque d'athlètes, le romancier brandit sa mâchoire d'âne... Mais on dit d'autre part que si Mirbeau ne porte pas en son cœur les Cormeillois, les Cormeillois ne portent pas dans le leur ce châtelain parcimonieux « qui ne faisait pas aller le commerce de la localité » et dont la 628 E8 troublait avec trop de constance le repos municipal... Ils s'arrachent cependant le feuilleton quotidien de *Dingo*, miroir implacable dans lequel ils s'aperçoivent affreux. Les gens de Lagny ont failli assommer Léon Bloy. Que feront à Octave Mirbeau les gens de Cormeilles?...

En attendant de le savoir, Paris revêt déjà sa parure printanière. Les muguets emplissent les petites voitures, impatients de parer le corsage des midinettes. C'est par remparts bien tassés que les violettes s'érigent au coin des rues. Murs épais de violettes, que pique l'or des renoncules!... Quelle main compatissante a jeté des bouquets, le dernier soir, dans le boxe où les bandits « tragiques » défendaient passionnément leur tête?... Les gardes les ont pris et gardés. Ce n'aurait pas été la première fois qu'un bouquet eût contenu quelque toxique sauveur!... Pauvres gardes! ils n'avaient pas songé aux talons de Carouy!... Il a fini dans une horreur profonde, ce procès misérable, qui devait être une épopée, et qui ne fut qu'un écroulement. Dépouillés de leur nimbe de nuit, de coups de feu, de tragédie, ces héros surgirent comme des mal-fauteurs vulgaires, aussi médiocres, aussi falots que nos anarchistes liégeois de jadis... Le jury n'en a pas eu peur, lui qui avait tant tremblé à leur seul nom... Il a jugé en somme équitablement, — et nous irons voir tomber trois

têtes, un de ces petits matins. Car Dieudonné, innocenté par Callemine, gardera la sienne... Sans doute, à quelque fenêtre proche de l'endroit du supplice, reverrons-nous les petites actrices et les grues notoires dont le décolletage, l'autre nuit, excita le prétoire, — ce prétoire devenu grill-room et bar, où l'on choquait des coupes en se penchant sur une gorge blanche. Je reverrai toujours une grande fille blonde, de ce blond de blé que le henné confère, qui, luttant contre un sommeil invincible, s'adossait à un voisin de rencontre, son admirable robe de soirée couverte de miettes de pain, de débris de fruits... Elle fermait les yeux, les rouvrait. Le jour livide montait dans les fenêtres, accusait son maquillage, dépoudrait sa poitrine opulente, nue dans un cadre de dentelle. On était venu là au sortir du théâtre ; depuis minuit on attendait... perdant enfin patience, énervés et glacés. Ah ! ça, est-ce que ces jurés n'allaient pas en finir !... L'air sentait la poussière, le gaz, la charcuterie, la femme et le roussin. Dehors, une bruine funèbre inondait l'aurore. Quelle aurore ! Un jour blême d'exécution... Les accusés, excédés, frissonnaient. Pauvres diables !... On se montrait, à côté du visage tourmenté de Callemine, de la lividité quasi cadavérique de Soudy, le calme de Carouy. Carouy tâta le talon la délivrance... Il revoyait, au delà de cette Cour d'assises, au delà des robes rouges et des robes décolletées, au delà du jury délibérant, le petit village du Hainaut belge où, quand il était enfant, sa sœur le promenait, dans une brouette pleine d'herbe... Sa sœur... Elle a grandi, elle est mariée... Elle a refusé de réclamer son corps... Tout cela n'est-il pas terrible ?... On songe, on réfléchit... Oui, nous irons, un de ces matins, voir tomber trois têtes... Et cependant... au fond, étaient-ils tant que cela plus pervers que la plupart des hommes, n'y eut-il pas dans leur crime plus d'étourderie encore, de fanfaronnade ou d'entraînement que de férocité ?... Ah ! on ne sait pas... Qu'aurait-il fallu — peut-être un rien — pour les sauver, en faire des forces droites et honnêtes... Ah ! relisons la courte préface (une phrase !) des *Misérables*... relisons le *Dernier Jour d'un Condamné* !

Et secouons toute cette boue, tout ce sang... — toute cette responsabilité !... Carouy était Belge... A ce titre je lui devais ici ce souvenir... J'aurais pu vous parler de

M. Kistemaekers, condamné par M. Gustave Téry au cours d'un furieux article sur le théâtre métèque... Est-ce que le sol parisien commencerait à devenir brûlant sous nos pieds?... Cependant M. Fonson, M. Wicheler tiennent le Gymnase, vont tenir Déjazet, tiendront demain Cluny. M. Kistemaekers tient la Comédie Française avant de tenir le théâtre des Champs-Élysées, palace olympien dirigé par M. Léon Poirier, lequel vient de fonder un « prix de 5,000 francs pour un auteur dramatique français »... comme si la plus élémentaire gratitude ne lui commandait pas de favoriser avant tout les auteurs dramatiques belges, lui, à qui *Mademoiselle Beulemans* a rapporté une fortune!... Mais vous savez bien que la gratitude... Ah! il faut nous presser, si nous voulons qu'on nous accueille encore, et qu'on nous joue, et qu'on nous applaudisse!...

Je vous parlais d'un autre Belge, récemment : le Liégeois Rassenfosse, peintre, et de son exposition de la Galerie Durand-Ruel. On me conte cette histoire, qui est bien divertissante, et qui doit être vraie. Je la vérifierai d'ailleurs. Avant que d'envoyer rue Lafitte ses sept toiles — dont l'adorable *Poyette* préluangée — Rassenfosse confia à M. de Witte, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Liège, membre de la Commission du Musée, qu'il lui agréerait fort de voir sa *Poyette* achetée par la ville pour ce Musée-là... M. de Witte, qui fut un aquafortiste de mérite, fit la moue, et, avec une amabilité dont il a, paraît-il, coutume, déclara que, lui vivant, aucune toile de Rassenfosse ne figurerait au Musée de la ville de Liège... Passe encore si cette *Poyette* avait été une boteresse... Rassenfosse ne souffla mot — c'est un doux et c'est un timide — et il envoya ses peintures à Paris. Or, l'exposition Durand-Ruel n'était pas ouverte de cinq jours que *Poyette* était acquise pour le Musée du Luxembourg... Nous passerons sans commenter.

Et puis, d'ailleurs, je vois que vous faites la moue. Qu'y a-t-il donc et que me voulez-vous?... Vous trouvez que ma lettre est bien grave, que je n'ai pas encore fait une seule pirouette, osé un seul jeu de mots?...

C'est que Celle que j'aime à l'égal de ma vie

ne les aime pas... et que je m'empresse à lui complaire. Cependant, comme elle n'est pas là, on pourrait peut-être

y aller d'un peu de frivolité finale. Venez, nous entrerons chez la grande couturière, celle qui crée les modèles, celle qui ne vous les montre pas si, d'avance, on ne s'engage à en acheter au moins trois... (Et à quels prix!... 800, 900, 1,200 francs... Une paille.) Entrons. Nous n'achèterons rien, nous nous ferons mettre à la porte quand nous aurons tout vu. Puis nous nous assoierons bien vite à une terrasse de café, et nous reconstituerons, de mémoire, deux ou trois des modèles divins, parisiens, vénitiens, que nous aurons vus. Mettez vos scrupules dans votre petit sac, sous le poupon à poudre, le mouchoir, le bâton de fard indien et le crayon de raisin. C'est ainsi que font toutes les tailleuses de la province belge qui, demain, vous annonceront, sur un vélin gaufré, leur « retour de Paris »... Entrons. Les salons sont blancs, les tapis sont doux, les glaces sont profondes, il y a des œuvres d'art dans tous les coins, et des tissus précieux jonchent le sol. Ah! Ah! Voici les mannequins... Voici les mannequins. C'est le moment suprême. Pourquoi quelque invisible orchestre ne nous murmure-t-il pas un air de Massenet?... Les mannequins sont de belles filles, qui portent de bien belles robes. Elles avancent, chaussées de velours, à petits pas menus, menus, un peu à la façon de la Poupée des *Contes d'Hoffmann*; elles glissent sur les tapis... elles vont, viennent, tournent, se retournent, mettent en valeur le chef-d'œuvre, et, avec le chef-d'œuvre leurs hanches agréables, le galbe de leur corsage, la délicatesse d'un profil un peu bête sans doute mais tout de même charmant. Et puis, on ne peut pas exiger pour mannequins M^{mes} de Noailles ou Delarue-Mardrus... Et en voici une qui est décolletée; elle porte royalement une toilette de soirée vaporeuse et perlée dont les tons nacrés éclairent délicieusement le mystère de sa gorge. En vérité, c'est une fée. Nous la reverrons quelque jour dans une 40 HP à ses armes, à l'avenue des Champs-Élysées... Le défilé gracieux continue. Certainement, on ne voit pas cela dans Anvers, peut-être pas dans Bruxelles. La mode est devenue merveilleuse. Songez donc: elle est intelligente!... C'est à ne pas le croire: mais la taille est à sa place, désormais, le ventre a cessé d'être concave, la croupe de bouter en arrière et la gorge en avant. Voici des femmes pourvues d'un corps normal; le corset, de forme nouvelle et raisonnable, respecte la nature; dans une gaine harmo-

nieuse le corps palpite; et c'est comme s'il n'y avait plus de corset, c'est comme si l'on avait mis une robe moderne à la *Vénus* de Milo. Il me faut une image plus saisissante : dans le tableau de Dante-Gabriel Rossetti, la *Rencontre de Dante et de Béatrice*, il y a à gauche, à côté de la Divine, une jeune femme plus divine et que mes sens eussent élue si j'avais été Dante... Sous le tissu de la robe, son torse admirable frémit, comme dévoilé; ses flancs que n'outrage aucune entrave s'arrondissent, argile idéale... Il y a un peu de cette robe-là dans la robe souple et vaporeuse, respectueuse enfin des vouloirs naturels, que porte devant nous le mannequin... Le mannequin passe, repasse, sans sourire : il n'y a là que des femmes. Il ne touche jamais la robe : cela lui est défendu. Il avance à pas menus, car en dépit de la campagne enragée et mystérieuse menée par *Comœdia*, l'entrave vit encore et n'est pas près de mourir. Quand, au hasard de la marche, la robe se soulève un peu, on voit que le mannequin a des bas de soie blanche qui ont un reflet rosé... Voici une mode bien excitante : jamais la gorge, les épaules, les bras, ne furent à ce point découverts. La gaze les voile ; mais la gaze est une entremetteuse. Il semble que, d'être voilée ainsi, la carnation soit plus nue. Et voyez jusqu'où va le raffinement de cette élégance maligne : la manche n'est qu'en voile, garde la ligne du Kimono, l'aisselle frise au regard sans qu'aucun Kallista la protège. Il faut relire la *Sonate à Kreutzer* et ce mot de la vieille bonne, devant qui sa maîtresse s'habillait :

— Et Madame va sortir comme ça... les bras nus, les épaules nues, et bien un peu du reste, aussi, nu?...

— Mais oui, ma bonne Nicole !

— Eh ben, alors, comment veut-on que les hommes se tiennent tranquilles!...

Maintenant, il faut sortir de la maison de couture. Moi, invisible, je passe à travers les murs, et me revoilà dans la rue. Vous, débrouillez-vous avec le monsieur grave que voilà et qui vous dit :

— Vous comprenez, Madame, si vous m'aviez confié que vous n'aviez pas dessein d'acheter, je ne vous aurais pas montré nos modèles. Vous vous étiez cependant engagée...

— S'ils me plaisaient !

— Ils vous ont plu. Ils plaisent à tout le monde. Ils

ne peuvent pas ne pas plaire. Nous devons nous défendre. Ainsi douze maisons parisiennes se sont syndiquées. Inutile de poursuivre vos visites ailleurs : on ne vous montrera les mannequins que si vous détenez une preuve d'achat dans ma maison à moi. N'est-ce pas ? On venait de tous les coins du monde nous voler nos créations, on les reproduisait sans merci... Il a fallu que nous avisions. Ah!... Vous revenez à de meilleurs sentiments... Vous achetez ce modèle-ci?... Parfait. C'est 800 francs... Que désirez-vous, Madame... Emporter la robe?... Non pas, non pas. Veuillez me donner votre adresse en province, à l'étranger. Nous ne vendons que livrable à domicile... Excusez-moi, mais nous devons nous défendre.

Vous n'achetez pas et vous sortez furieuse. Pourquoi ? Tenez. Asseyez-vous ici, à ce coin de boulevard, devant ce petit Raphaël-Citron à l'eau de Selz. Je vais vous dessiner la robe de gaze, le tailleur brun et la toilette de la jeune fille...

- Et cela, qu'est-ce que c'est ?
- C'est le profil du mannequin.

LÉON TRICOT.

LA PROSE ET LES VERS

Albert HEUMANN : LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE BELGE D'EXPRESSION FRANÇAISE DEPUIS 1880 (Edit. du *Mercure de France*). — **Georges WILLAME** : MONSIEUR ROMAIN (Edit. de l'*Association des Ecrivains belges*). — **Max DEAUVILLE** : LE CAVALIER BLANC (id.). — **Commandant HARFELD** : PRINCIPES DE GOUVERNEMENT D'UNE COLONIE DE PEUPLEMENT EN PAYS NEUF (Dewit, édit.). — **Louis VANDER SWAELMEN** : L'ART DES JARDINS (Edit. de *Tekhnè*) — **INTEGER** : BELGIQUE ET ALLEMAGNE (V. Feron, édit.). — **A. MICHEL** : LE CANAL; TERVUEREN; VILVORDE (J.-H. Shrijvers, édit.). — **Paul NYSSENS** : COMMENT LIRE (Librairie de Culture humaine).

Il est toujours flatteur de voir un étranger louer, apprécier et aimer nos écrivains et leurs œuvres. Nous commençons cependant à nous habituer à ces éloges ; ils nous viennent, abondants et sincères, sans cesse plus nombreux, de tous les pays du monde. Notre littérature a été célébrée dans toutes les langues. Il n'y aura bientôt plus

que quelques Belges têtus qui s'obstineront à faire grise mine et sourde oreille.

C'est d'un livre français que je dois dire aujourd'hui quelques mots. M. Albert Heumann a étudié *Le Mouvement littéraire belge d'expression française depuis 1880* avec une conscience qui, à elle seule, constitue un magnifique spectacle. Il n'a pas négligé un auteur, il n'a pas dédaigné un roman, un poème, une critique, une pièce de théâtre. Il connaît tout. C'est énorme.

Il en dresse le bilan; il classe toutes ces œuvres de caractère et d'inspiration divers. A chacune il accorde quelques mots de bienveillante attention; à celles qui sont légitimement tenues pour des témoignages brillants, non plus seulement du nombre, mais cette fois de la valeur de notre production littéraire, il consacre une étude, un bref commentaire plein de sagacité.

Non seulement cet ouvrage est un précieux hommage rendu par un critique étranger à nos écrivains, mais c'est peut-être l'inventaire le plus complet et le plus méthodique dressé à ce jour de notre riche trésor littéraire.

M. Romain Biourge, professeur de « Belles-Lettres » à l'École Normale de Nivelles, est une façon de paisible philosophe; il regarde les choses et il écoute les gens avec l'indulgence un peu sceptique de quelqu'un qui est à la fois un sage et un ironiste renfermé. C'est un érudit également et c'est un brave homme. Les hasards de sa carrière l'ont fait vivre dans une petite ville quiète et vieillote. Il s'y mêle à la société des fonctionnaires, des industriels, des gros rentiers, du notaire et de l'abbé-archéologue qui incarnent tout le pittoresque des mœurs provinciales dont M. Georges Willame s'est fait le chantre ou plutôt le miniaturiste attentif.

On sait que l'auteur est un fervent et un érudit commentateur des souvenirs du passé; il a consacré aux origines et à l'histoire de sa ville natale, au folklore du pays de Jean et de Sainte-Gertrude, des pages nombreuses, d'une documentation originale et patiente. Nous retrouvons ce minutieux annaliste quand il s'occupe à conter avec une simplicité charmante les épisodes sans complications dont sont les héros quelques types évidemment pris sur le vif.

Le court roman de *Monsieur Romain* se lit avec un agrément jamais lassé; on sent que M. Willame a pris à l'écrire un plaisir extrême; le nôtre est grand d'apprécier à son juste mérite la bonhomie et, parfois aussi, l'ironie légère, de cette histoire familiale.

M. Max Deauville, qui n'est certes pas un inconnu pour les lecteurs de *La Belgique Artistique et Littéraire*, a publié, en ces dernières années, trois romans auxquels la critique fit un accueil sympathique. Ils le méritaient. C'étaient des romans d'analyse psychologique un peu spéieuse mais très attentive. Sans dédaigner de lancer quelques pointes d'ironie qui attestaient la finesse narquoise d'un esprit attiré par le dandysme plutôt que par un décevant scepticisme, l'auteur pénétrait dans l'intimité, et nous faisait pénétrer avec lui, de quelques âmes compliquées ou paradoxales de jeunes mondaines d'aujourd'hui, de leurs maris, de leurs amis, de leurs amants.

Sans se répéter d'aucune sorte, les trois romans qui furent le début

littéraire intéressant de M. Deauville, procédaient d'une même curiosité d'observateur un peu cruel qui doit avoir lu et aimé Stendhal.

Il m'étonnerait fort que la prochaine œuvre de M. Deauville ne décelât point une modification complète de ces goûts et de cette manière.

Le Cavalier blanc que je viens de lire est un livre, à mon sens, de transition significative. Ce sont des nouvelles. Il y en a plus de deux douzaines. Elles affectent tous les genres. On croirait que l'auteur a cherché une voie où de s'engager il se trouverait complètement satisfait, — ou rassuré. En fin de compte nous ne savons pas s'il a fixé son choix. Le roman de demain nous le dira et nous renseignera sur la direction élue.

M. Deauville a évoqué des légendes du pays de Flandre et du pays d'Ardenne; il a fait revivre quelques-uns des poétiques personnages des mythes abolis : Narcisse, Echo, Arachné, Vulcain, Mœotis; il a raconté des histoires de mères-grand', effarantes ou naïves, ces belles histoires qui se disent au coin de l'âtre; il a artikulé et enluminé des pantins et funambules; il a croqué des types, esquissé des tableaux impressionnistes d'une variété séduisante...

Si nous pouvons, nous autres, donner une préférence à tel ou tel de ces contes et, pour cela, aimer mieux M. Deauville quand il aborde un genre plutôt que l'autre, nous serions assez embarrassés de dire si l'orientation prochaine de l'inspiration de celui qui écrivit *La Fausse Route* et *Le Fils de ma Femme* sera ou archaïque, ou uniquement pittoresque, ou symbolique, ou rustique?

Quoi qu'il en soit louons, aujourd'hui comme hier, la clarté, sinon toujours la sobriété bien concise, du style du *Cavalier blanc* et des contes qui lui font suite. L'écriture de ces pages ne cesse jamais d'être élégante; elle s'approprie aussi avec souplesse aux genres très variés que l'auteur aborde.

Le commandant adjoint d'Etat-major Harfeld est récemment revenu d'Afrique où, chargé d'importantes missions, il occupa des charges élevées dans l'administration coloniale.

On peut donc être assuré que c'est en parfaite connaissance de cause et avec une autorité documentée par l'expérience et l'observation qu'il traite les questions dont il fait l'objet d'une étude minutieuse, comme celle des Principes de Gouvernement d'une colonie de peuplement en pays neuf. Par ces derniers termes le commandant Harfeld entend une région en voie de colonisation où la population blanche est noyée dans une population indigène de plus du décuple. Et la colonie de peuplement est celle où des familles de race blanche peuvent s'acclimater, vivre à demeure et se multiplier. Tel est bien le cas des plateaux de l'Afrique centrale.

Ce qu'il a pu constater et méditer sur place, a fourni à l'auteur des bases et des directives; il s'est servi de celles-ci pour généraliser des observations d'ordre local ou circonstantiel. L'exposé qu'il publie s'applique à une colonie idéale et non à ce que pourrait suggérer la réglementation uniquement congolaise.

C'est dire la portée très vaste de ce travail savant, lumineux, logique et dont les spécialistes ne pourront qu'avantageusement s'inspirer.

Une campagne très louable est entreprise depuis peu à Bruxelles. Quelques amateurs de beaux jardins fleuris, doublés du reste d'artistes de goût, prétendent provoquer un mouvement, auprès des propriétaires de jardins citadins, en vue de les voir renoncer aux habitudes sans originalité des plantations régulières, des tracés de pelouses, de parterres, de sentiers selon une esthétique aussi morne que conventionnelle.

La *Société du nouveau jardin pittoresque* préconise un retour à la nature, une libre fantaisie dans la floraison des plantes, la feuillaison des arbustes ou alpestres ou forestiers s'épanouissant sans rai-deur ni contrainte. M. Louis Van der Swaelmen vient de publier une étude pleine d'intérêt sur l'art des jardins ainsi compris. Elle fournira des indications précieuses à tous ceux qui entreprendront de fleurir selon la logique et l'originalité naturelle le petit espace d'air et de lumière réservé à leur agrément.

« Pensées de l'heure », écrit « Integer » au seuil du livre consacré par lui à tenter de vaincre le préjugé qui fait, aux yeux des Belges, passer l'Allemand pour un envahisseur gourmand, encombrant et dangereux. C'est en effet une préoccupation très vive, pour nous, que celle de savoir ce que demain nous réserve : respectera-t-il notre indépendance dont nous avons pris l'indolente mais coupable habitude de croire qu'elle était éternelle et que nous n'avions rien à faire pour la sauvegarder ? Nous ramènera-t-il les temps détestés du servage et de la néfaste domination étrangère ?

Si cette calamité, que nous n'aurions guère volée, devait se produire, quel serait notre sort ? Deviendrions-nous Allemands ou Français ? « Integer » n'ignore pas que la grande majorité des Belges, s'ils n'appellent pas leur passage sous le gouvernement de la République, craignent cependant beaucoup plus l'éventualité d'être courbés sous le sceptre du Kaiser...

C'est cette crainte que l'auteur de l'ouvrage intitulé *Belgique et Allemagne* veut dissiper dès à présent. L'Allemagne, prétend-il, n'a aucune intention mauvaise à notre égard. En eût-elle, nous ne devrions pas nous alarmer plus vivement de les voir venir de l'est que nous ne nous effrayons d'en supposer venant du sud.

Possible. Mais le mieux est encore, pour nous, de tâcher d'empêcher toute velléité de conquête brutale, à quelque point cardinal qu'elle se manifeste. La germanophilie de M. Integer est aussi anti-patriotique et déplorable que... la gallophilie de M. Dumont-Wilden, à qui, avec une ironie piquante, le livre en question est dédié.

M. A. Michel a entrepris de rédiger à l'intention des promeneurs visitant les environs de Bruxelles, si riches en points pittoresques et en vestiges intéressants du passé, de petits guides pratiques. Il y met un souci d'exactitude et un soin littéraire qui font d'eux mieux que les habituelles brochures du genre. Le paysage est décrit avec art ; le monument est l'objet d'une étude historique attachante ; les curiosités sont inventoriées avec méthode et agrément.

On peut tenir ces petits livres pour des compagnons précieux d'excursion, qui ne conduisent pas banalement le voyageur par la main, mais révèlent et commentent à son intention tout ce qui mérite, sur son passage, d'attirer ses regards ou d'intéresser son esprit.

M. Paul Nyssens ne se borne pas, ce qui serait déjà méritoire, à recommander la lecture à ses contemporains — l'étudiant, le mondain, l'artisan, — il prétend leur enseigner le meilleur moyen de bien lire. Ceci est plus malaisé qu'on ne le pense communément. Le choix judicieux des livres, d'abord, est difficile. Le parti ensuite à tirer d'un livre est précieux ou nul selon que la méthode employée est favorable ou maladroite.

Il y aurait peut-être à reprocher au manuel de M. Nyssens de manquer de la simplicité claire qui eût été désirable pour que le lecteur peu initié ou peu habile, précisément, y trouvât les indications formelles et limpides dont il a besoin. Mais pour ceux qui s'appliqueront, la méthode ne sera pas sans profit.

PAUL ANDRÉ.

LES JOURNAUX ET LES REVUES

BELGIQUE

Nous n'avons parlé, jusqu'ici, à cette place, que de revues étrangères : italiennes, allemandes, anglaises, — et, bien que les revues belges ne le cèdent en rien, comme intérêt, aux revues d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, ou d'ailleurs, peut-être est-ce avec un peu moins de plaisir, pourtant, que nous parlerons d'elles :

Les langues étrangères ajoutent, au plaisir de la lecture, un attrait précieux. Je ne parle pas seulement de la *pensée* étrangère, qui éveille notre curiosité, nous offre du nouveau, de l'imprévu, élargit nos idées, notre conception de la vie, la complète, — je parle de la langue elle-même.

Saisir le sens des mots est une jouissance profonde et rare, — rare, même en ce qui concerne les mots de notre langue à nous, ceux que nous disons tous les jours. Sur dix mots que j'emploie, il y en a neuf qui, pour moi, ne sont pas encore nés : Peut-être naîtront-ils un jour, dans le bonheur ou dans la souffrance, mais, en attendant, ce sont autant de petits cadavres alignés... Il n'est pas moins difficile de connaître les mots que les hommes. En voici que nous rencontrons tous les jours ; nous les traitons familièrement, en amis ; nous croyons les connaître : il n'en est rien. Mais une émotion soudaine, peine ou joie, nous dévoile leur sens profond, nous révèle leur âme véritable ; une vie merveilleuse, jusqu'alors inconnue, les illumine tout à coup, et c'est leur vraie naissance.

De là vient sans doute que les poètes sont peu compris. Ils choisissent des mots qui, pour eux, sont nés, mais qui, souvent, ne sont pas nés encore pour les autres, pour le lecteur moins riche en émotions. Du reste, le même mot n'a pas, pour chacun de nous, la même vie. Et combien, dès lors, il nous devient plus difficile encore de comprendre clairement, profondément, les écrits que nous légèrent les penseurs de jadis, dont nous croyons — ô vanité — avoir saisi

toute la pensée!... Il y aurait là, en développant, une belle dissertation à faire. Nous ne la ferons point.

Au surplus, *chercher à comprendre* est évidemment une extravagance. Mais pour ceux à qui quelque extravagance ne déplaît pas, pour ceux qui poussent même l'extravagance jusqu'à ne pas s'effrayer devant une difficulté, pour ceux enfin qui trouvent même quelque plaisir — assez vain, sans doute — à s'efforcer de la surmonter, pour ceux-là, il va de soi que la lecture d'une langue étrangère offre un attrait de plus. Et le moins poétique des articles de magazine, la plus médiocre prose de journal étranger, leur est une source, déjà, d'inépuisable bonheur...

Pourtant, contentons-nous, cette fois, d'être Belges, et parlons français.

Qu'est-ce, au juste, qu'être Belge?

La question n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire.

Sans entrer dans des considérations profondes et ethnographiques sur la nature de notre « âme » tant vantée, un simple et superficiel coup d'œil, jeté sur quelques-unes des nombreuses revues qui se publient en Belgique, suffit à éveiller en nous, si nous le voulons bien, trois conceptions, différentes, de notre rôle :

Voici, au hasard, *Wallonia*, *La Jeune Wallonie*, le *Roman Pays de Brabant*, etc. : régionales; *L'Expansion Belge*, et d'autres : nationales; *La Vie Internationale*, *La Société Nouvelle* : internationales.

Régionalisme, nationalisme, internationalisme. Il est curieux de constater la force dont jouit, à l'heure présente, et partout, chacune de ces trois théories; il est intéressant d'en observer les conflits. Sans nous y attarder, remarquons que, contrairement à ce que l'on eût pu prévoir, l'esprit nationaliste — régionaliste même — semble répondre à un besoin de l'Europe actuelle. Certains veulent y voir un ultime effort, une suprême révolte, inconsciente peut-être, contre l'internationalisme envahisseur, — le dernier sursaut d'une flamme qui s'éteint. Et ils estiment que cette réaction est vivifiante, salutaire. D'autres sont d'avis qu'il est inutile de résister à un mouvement qu'on ne saurait arrêter (le mouvement internationaliste), que, loin de le ralentir, il convient de l'accélérer, afin d'atteindre, le plus vite possible, au but, et que, volontairement, nous devons tous tendre à devenir « mondiaux ». Tout cela, au surplus, sont déjà de vieilles rengaines; et, en ce qui concerne l'inspiration d'une œuvre littéraire, nous croyons parfaitement oiseux d'attaquer, soit l'une, soit l'autre de ces théories. On ne convainc personne, et d'ailleurs la littérature ne fait pas ce qu'elle veut.

En Belgique, les trois idées sont défendables, au même degré: Certaines régions de Belgique ont eu, et ont encore, une vie si personnelle, malgré les influences étrangères, que cela vaut d'être encouragé; mais, ces régions si différentes, parfois même hostiles, il est difficile, noble par conséquent, de les unir, de les fondre, pour le plus grand bien de la nation; et cette nation, enfin, si petite par le territoire, mais si grande par la pensée, ne serait-il pas bien qu'elle tâchât de réaliser le grandiose projet rêvé par des philosophes, facilité par sa situation géographique et par ses relations internationales?...

« Tout est bien », répondit Pangloss.

* * *

Quelques articles intéressants, parus récemment dans ces revues diverses :

(Un peu au hasard, évidemment, car il y en a un grand nombre.)

Dans *Wallonia*, M. Jules Destrée publie un article, « A propos du régionalisme » :

« Il faut, en premier lieu, que la région soit unie et ait conscience de cette unité. Or, à quels signes reconnaîtra-t-on une région ? Comment la constituera-t-on ? Comment en fixera-t-on les frontières ? C'est, en somme, en dimensions réduites, et plus délicat à résoudre, parce que plus spécialisé, le problème des nationalités. Ce sera, selon les cas, une communauté historique, une communauté ethnique, ou religieuse, ou linguistique, ou économique ; ce sera l'un de ces aspects ou plusieurs d'entre eux, mais toujours, pour constituer la région, ou la nation, apparaîtra la nécessité d'une certaine unité.

» En tant qu'elle affirme cette unité indispensable, la doctrine régionaliste s'oppose donc à l'esprit local exclusif. Elle ne veut pas éteindre ces foyers, mais elle leur demande de sacrifier de puérils amours-propres dans l'ardeur plus haute d'une communauté élargie. Premier point.

» Mais, diront les nationalistes ou les patriotes, pourquoi ne pas aller jusqu'au bout de votre logique et, après avoir réclamé l'abnégation des clochers en faveur de la région, pourquoi ne pas réclamer l'abnégation des régions en faveur de la patrie ? C'est le second point qu'il faut examiner.

« Pourquoi ? Mais tout simplement parce que nous pensons qu'après avoir été, dans bien des cas, un bienfait, la concentration patriotique devient une nuisance...

» Gardons tous les avantages que nous a procurés l'organisation nationale. Bien plus, efforçons-nous de les étendre en multipliant les ententes internationales. Mais parallèlement à ce mouvement extérieur, efforçons-nous, à l'intérieur, de mieux assurer l'épanouissement total des collectivités régionales.

» Ainsi comprise, la conception régionaliste apparaît, non sans ampleur, comme tendant à établir un stade supérieur de la civilisation.

» J'ajoute que cette doctrine, qui justifie en leur principe le régionalisme flamand et le régionalisme wallon, nous conduit à penser que les divers régionalismes ne sont pas nécessairement hostiles. Sans doute, ils se combattent avec âpreté ; chacun cherchera à redresser ses griefs et à exiger sa part, mais pourquoi n'en serait-il pas devant le peuple entier comme devant le tribunal, où, après un débat contradictoire et passionné, intervient une sentence finalement acceptée ? L'accord, « l'entente loyale et cordiale », selon une parole fameuse, n'est-elle pas plus aisée et plus durable entre deux adversaires tous deux conscients et tous deux respectueux de leur droit à la vie et à la liberté ? »...

Cela serait, à coup sûr, fort beau, et même fort poétique.

« Il faut, dans nos temps modernes, avoir l'esprit européen », disait M^{me} de Staël il y a cent ans. « Comme, dans le même temps — ajoute M. Albert Counson, à la fin de son étude sur les « métèques », dans *La Vie internationale*, qui se publie à Bruxelles — comme, dans le même temps, on a abandonné le latin universel, il faut bien

que la république des lettres soit une fédération polyglotte. Entre les deux principales provinces, la française et l'allemande, des intermédiaires spirituels sont fournis par les régions limitrophes : la Belgique neutre, l'Alsace (allemande par la langue et longtemps française par la monarchie et la religion), Genève (apparentée à la France par la langue, à l'Allemagne protestante par la religion). Une tribu d'intermédiaires, plus actifs encore, est celle des métèques, puisqu'ils participent de tous les éléments civilisateurs. Ces éléments civilisateurs sont cosmopolites : le christianisme, la renaissance, l'imprimerie, les sciences appliquées, franchissent irrésistiblement les frontières naturelles, politiques, linguistiques. L'avantage des métèques dans la propagation des idées, fut précisément de se trouver, par leur origine, délivrés des niaiseries nationalistes et des pauvres doctrines qu'une rivière borne »...

Quelle est la vraiment bonne formule ? Mystère. Certes, il convient d'admirer son sol natal, son pays. Il est digne d'admiration, d'ailleurs, puisqu'il vous a faits. Il faut l'aimer aussi ; cela est noble, élevé, fervent, et d'ailleurs c'est l'usage. Mais pourtant « entre tous les glorieux, disait Herder, le glorieux de sa nationalité est un sot accompli ».

D'un autre fascicule de la même revue, extrayons ce début d'une note de M. Paul Otlet, sur « Les Périodiques et le Mouvement international » :

« Le développement de la Presse périodique dans le monde est un des grands faits qui caractérisent l'époque actuelle. De relevés systématiques, il résulte que le nombre des périodiques (revues et journaux de tous les pays) qui était de 910 au commencement du XIX^e siècle, d'environ 20,000 en 1872, s'élevait, en 1908, à 71,248, dont plus de la moitié publiée en Europe. Cette masse énorme de publications se répand incessamment et avec la plus grande régularité sur l'univers entier. Elle met en œuvre des forces intellectuelles et économiques considérables.

« La préparation annuelle de ces millions de pages imprimées, leur rédaction, leur impression et leur distribution absorbent un personnel qui grandit à raison du nombre même des publications. C'est par centaines de mille qu'il faut compter les personnes exclusivement ou principalement occupées par la presse et trouvant en elle leur ressource de vie. Ce sont des centaines de millions d'individus qui, d'autre part, sont les consommateurs fidèles de cette production, en paient le prix et en développent sans cesse en eux le besoin. »

Dans *La Société Nouvelle*, parmi plusieurs choses intéressantes, une étude de M. Fabrice Polderman, sur Maeterlinck et Heyse (lauréats, tous deux, du prix Nobel), à propos de certains emprunts faits par Maeterlinck, dans sa *Marie-Madeleine*, au drame de Paul Heyse : *Marie de Magdala*. Cette étude est parsemée de réflexions générales intéressantes, dont nous détachons celle-ci :

« Un thème littéraire rayonne surtout de la beauté qui lui est prêtée — et qui diffère d'homme à homme. Introduire ce thème ou cette variante de thème dans la littérature, ou devenir tributaire d'un autre auteur — ceci n'a qu'un intérêt historique, bien différent de l'intérêt esthétique. S'inspirer d'un fait-divers tel que le fournit un journal, ou s'inspirer d'un fait-divers ayant déjà reçu une

« forme » littéraire — ce qu'on pourrait appeler *une création du second degré* — ne peut influencer la beauté d'une œuvre. L'histoire littéraire citerait des milliers d'œuvres qui tirent leur substance des livres. Et y aurait-il plus de mérite à tailler son rêve dans le bloc brut de la vie, qu'à achever la statue qu'un autre a ébauchée ? Ou à s'en inspirer et à la transformer ? La difficulté serait-elle moindre ? Quel leurre d'ailleurs de croire qu'on ne subit pas l'emprise de ses souvenirs littéraires en édifiant une œuvre tirée de l'expérience individuelle. Ils sont inconscients souvent, mais peuvent agir plus fortement sur un artiste, que n'agit l'influence d'un auteur déterminé, qu'il s'est choisi pour modèle, et dont il s'inspire consciemment, pour un thème précis. C'est pourquoi une œuvre à sujet nouveau peut parfaitement manquer d'originalité. Et c'est aussi pourquoi la *Marie-Madeleine* de Maeterlinck doit moins à Heyse, malgré le sujet semblable, que ne doivent à Maeterlinck certaines pages de Maucclair, de Rilke, de Couperus et d'autres, malgré le sujet différent. »

Dans *La Vie intellectuelle*, une jolie lettre inédite de Van Lerberghe, datée de Rome, en mars 1901. Des impressions très vraies :

« Rome n'est pas une jolie ville ; loin de là, elle n'a aucune coquetterie et a par contre énormément de puces, de scrofules, de lèpre et de fétidité. C'est une ville qui ne plaît pas aux voyageurs bourgeois ; raison donc pour qu'elle plaise à des philosophes, à des historiens et à des poètes. Il faut avoir fait ses études pour aimer Rome. Paris, au contraire, comme une jolie coquette, plaît même aux ignorants.

» Je suis ici depuis novembre et ne suis nullement lassé. Plus on connaît Rome, plus on l'aime. On finit même par l'adorer. »

Des lettres inédites, également, dans l'*Expansion Belge* du mois de mars. Elles sont publiées par M. Louis Piérard, et furent adressées à la *Jeune Belgique*, à M. Albert Giraud, à Camille Lemonnier, par Victor Hugo, Flaubert, Taine, Verlaine, Mallarmé, Joris-Karl Huysmans, dont elles expriment les opinions au sujet de notre littérature. Les lettres de Taine, Mallarmé et Hugo (cette dernière transcrite par Camille Lemonnier) sont reproduites en fac-simile dans cette revue, d'ailleurs admirable comme variété et comme illustration.

Voici la lettre de Mallarmé, adressée à M. Albert Giraud. Le style en est tout à fait caractéristique, d'une beauté « difficile » et assez amusante :

Paris, 3 Avril 1891.

Mon Chèr Ami,

Les Dernières Fêtes ce sont peut-être celles du vers : à un moment où, selon moi, le vers s'en va (pour devenir traits d'orchestre, chant éperdu, que sais-je et ce que j'adore !) vous lui rendez sa suprême perfection, en tant que la parure même du parler, et j'en jouis de toute ma piété, songeant même que cela devait avoir lieu, et qu'il y aura comme un éclat final, absolu. Cette restitution précieuse de sa plénière grâce, par quoi, avec vous, on n'éprouve votre rêve que selon la vertu même du vers et un à un et goûté, m'enchanté ; et tel miroite si longtemps sous le regard, tel hante de sa fuite... On peut relire. Votre main, merci.

STÉPHANE MALLARMÉ.

P. S. — Je n'ai pas encore rejoint Verlaine, à qui je veux remettre, moi, le volume ; cela, bientôt.

A propos de Verlaine, *Le Masque* (série II, nos 9 et 10...) a publié de très jolis souvenirs de Stuart Merrill. En voici un passage :

« Je me souviens d'une soirée assez amusante passée en compagnie de Verlaine et d'Edmund Gosse, le grand poète, romancier et critique anglais. Celui-ci avait le vif désir de faire la connaissance de Verlaine. Son physique l'intéressait autant que son moral. Verlaine avait déjà fait des conférences en Angleterre, où son crâne vaste, bosselé et socratique, bien en lumière sous les ampoules électriques, avait beaucoup impressionné un public qui ne comprenait mie à sa parole. Nous cherchâmes donc Verlaine dans ses repaires habituels du Quartier Latin. Nous le trouvâmes enfin, en compagnie de l'affreuse Eugénie Krantz, chez un marchand de vins de la place Saint-Michel. Il portait un cache-nez qui lui montait jusqu'à la bouche et un grand chapeau de feutre mou qu'il avait rabattu sur son front. Edmund Gosse ne pouvait donc voir de sa physionomie que le nez et les yeux.

» Verlaine se montra plein de dignité, malgré les rhums à l'eau qu'il avait déjà absorbés. Il tenta même de parler anglais. Or je le soupçonne d'avoir su encore moins d'anglais que le bon Mallarmé. Quoi qu'il en fût, la seule phrase qu'il parvint à sortir, et qu'il répéta à satiété, fut : « Shakespeare, he is a man ! » Et encore avait-il un bizarre accent écossais. J'eus une furieuse envie de répondre à la manière incohérente des lexiques de conversation : « And Racine, he is not a woman ! »

» Gosse, qui est un charmeur, amadoua vite le vieux faune, mais de temps en temps il me soufflait : « Je n'ai pas vu son crâne ! Je veux voir son crâne ! » Aussi, à chaque fois que Verlaine revenait à Shakespeare, j'insinuais : « N'est-ce pas, maître, chapeau bas devant lui ! » et j'appuyais du geste mon invite. Mais il n'en rabattait que davantage son vieux chapeau sur les sourcils et Gosse dut partir sans avoir vu le crâne de Verlaine. »

« Si les bruits et les rumeurs de ce monde viennent jusqu'à lui — écrit M. Arnold Goffin dans *Durendal* — saint François doit souffrir dans son humilité. Jamais, depuis des siècles, on n'a tant parlé de lui qu'en ces dix dernières années. L'intérêt qui entoure actuellement le *poverello*, et dont le principal instigateur a été M. Paul Sabatier, a fini par toucher même cette catégorie de gens raisonnables aux yeux desquels une vie de saint ne pouvait en aucun cas mériter attention, étant par définition un tissu d'extravagances, d'impostures et de fantasmagories !

» Quantité de périodiques de toute nationalité et de tout caractère n'ont pas d'autre objet que les choses franciscaines ; sans cesse paraissent en France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, etc., des ouvrages destinés à raconter ou à glorifier le petit pauvre, à publier, à traduire ou à commenter les textes et documents anciens qui le concernent. Et comme il arrive fatalement dans quelque matière que ce soit qui comporte des éléments d'appréciation et d'incertitude les écrivains qui ont été attirés successivement vers saint François ont formulé des avis fort divergents sur les points controversés de sa légende. Deux écoles de franciscanisants se sont ainsi formées, dont le dissentiment porte surtout sur la question de savoir quel cré-

dit méritent les récits du *Speculum perfectionis* et de la *Légende des trois compagnons*. Selon que l'on acceptera ou que l'on répudiera l'autorité de ces écrits, selon que l'on accordera ou non à leur témoignage la même valeur qu'à celui de Thomas de Celano et de saint Bonaventure, on pourra concevoir une idée différente de la personnalité et de la vie de saint François. »

Suit une intéressante étude de ces diverses opinions.

M. Francis Miomandre, dans *L'Art Moderne*, nous fait envier l'existence de Philéas Lebesgue, dont *Les Servitudes*, poèmes, viennent de paraître au *Mercur de France* :

« M. Philéas Lebesgue est un homme fort curieux, qui ne fait pas de bruit, mais en sait plus à lui tout seul que vingt qui s'en chargent à sa place. Il vit à l'écart, en campagnard, presque en paysan, ne négligeant point de cultiver lui-même sa terre, y trouvant une grande joie noble et sérieuse et sentant bien que le travail manuel est le seul qui puisse réellement permettre à celui qui s'y livre de dire qu'il communit avec le peuple. Sa solitude lui permet de grands loisirs : il les emploie à travailler. Sa vie entière fut ainsi, en marge de toute vanité et de tout succès littéraire, un labeur énorme et fécond, portant en soi-même sa propre joie. »

Dans *Le Thyrsé*, M. P.-H. Devos étudie un jeune poète Castillan. La littérature espagnole et hispano-américaine est intéressante, et trop peu connue ici.

Dans la *Revue de Belgique*, une enquête sur le devoir militaire.

Dans la *Revue Générale* : « le rôle social des classes moyennes » — (le XX^e siècle sera « social » comme le XVIII^e était « sensible »). C'est quasi une obsession.)

Il faudrait encore parler (pourquoi pas ? cela ferait diversion...) d'une charmante revue humoristique. Et puis de beaucoup d'autres encore, plus sérieuses. Et puis de superbes revues d'art, telles que *L'Art Flamand et Hollandais*. Et puis, et puis...

* * *

Certes ! le bouillonnement des idées, dans le monde, est une chose belle à contempler... Jamais, peut-être, une telle activité intellectuelle ne s'est manifestée encore, et j'envie les siècles futurs, qui nous étudieront, pour autant qu'ils puissent y voir clair, dans ce fatras.

Je m'aperçois que j'ai oublié de parler des petites revues jeunes, éphémères, qui, en Belgique comme partout ailleurs, attestent notre inquiétude et notre vitalité. De toutes leurs frêles forces, presque ignorées, elles répandent des idées souvent intéressantes et pleines de feu, sous leurs gaucheries. Elles répandent aussi des commérages, il est vrai ; mais combien est gentille cette naïveté de faire le « pipelet », pour ne pas être « bourgeois » !

Il faut admirer, à notre époque de sport (salutaire, certes) cette quantité de petites revues intellectuelles. — Par exemple, le nombre de mauvais vers qu'elles publient est fantastique, — mais, au fait, peut-on dire, aujourd'hui, que des vers sont bons ou mauvais ? Il y a tant de goûts divers, dans notre société instable, — tant de petites

révolutions. Peut-être la valeur d'un poème dépend-elle uniquement du plaisir qu'il procure à quelqu'un ; même, tout bonnement, à celui qui l'écrit. — C'est très amusant d'écrire des vers, et l'on a toujours une petite amie qui les aime bien.

En deux mots, la plupart de ces petites revues éphémères sont très sympathiques et un peu ridicules. Le ridicule est toujours sympathique, d'ailleurs, car il flatte la fatuité de celui qui l'observe, — lequel, de la sorte, se montre ridicule à son tour. Et le monde n'est ainsi qu'une pyramide de ridicules, du haut de laquelle nous contemplons sait-on qui ?...

R.-E. MÉLOT.

LE DRAME ET L'OPÉRA

Monnaie : Reprise de *Hänsel et Gretel* (5 mars).

Parc : *L'Apôtre*, pièce en 3 actes de M. P.-H. Loyson et *La Leçon du Cid*, pièce en un acte en vers de M. Félix Bodson (24 février).

Cercle Artistique et Littéraire : *Le Désespoir du Peintre*, comédie en un acte de M. G.-M. Stevens, et *Adolphe, ou le dernier Outrage*, comédie en 2 actes de MM. Stevens et des Ombiaux (6 mars).

Hänsel et Gretel. — Est-ce pour donner à M. Hümpferdinck la revanche de l'indifférence, d'ailleurs très imméritée, que le public bruxellois témoigna à l'égard des *Enfants-Rois*, que MM. Kufferath et Guidé remontèrent Hänsel et Gretel? Peut-être bien. On peut escompter en effet toujours le succès de ce séduisant conte d'enfants. Il fut, il y a pas mal d'années déjà, porté aux nues au temps où M^{me} Landouzy faisait les beaux soirs de la Monnaie. Chaque fois qu'on reprit l'œuvre si fraîche, à la fois savante et charmante, amusante et pittoresque, elle connut le meilleur destin.

MM. Kufferath et Guidé ne se sont pas trompés, je crois, en augurant, une fois encore, un favorable accueil.

Si l'on excepte M^{lle} Charney qui fait une sorcière Grignote vocalement tout à fait insuffisante, il faut dire que l'interprétation est digne de ne donner aucun regret de celles de naguère. M^{lle} Rollet est bien la plus ravissante Gretel qui se puisse entendre et voir ; son espièglerie malicieuse, sa naïveté souriante sont d'un naturel adorable. Et la voix la plus juvénilement harmonieuse et claire détailla, en se jouant, les chansons tendres ou prestes que le compositeur transporta avec tant d'habileté du folklore enfantin dans sa partition touffue et colorée. M^{lle} Symiane campa un Hänsel déluré, chantant bien, et M^{me} Bardot et M. Bouillez firent un couple de braves paysans sympathiques, père et mère joyeusement bien heureux de retrouver leurs petiots disparus dans la forêt peuplée d'inquiétantes ogresses mais aussi de fées bienveillantes.

L'Apôtre. — C'est une tâche ingrate et périlleuse que celle de mettre à la scène des personnages d'actualité, de camper des héros pris, autour de nous, dans la vie d'aujourd'hui, de les montrer aux prises avec les événements de l'heure présente. Il faut de l'audace d'abord pour entreprendre cette besogne délicate; il faut une habileté extrême pour la mener à bien. M. P.-H. Loyson ne manque pas de la première de ces vertus indispensables à l'homme de lettres qui prétend ne reculer devant aucune difficulté; il ne lui fallut pas attendre d'écrire *L'Apôtre* pour nous donner la preuve qu'il possède la seconde.

Du point de vue uniquement dramatique, la pièce que le théâtre du Parc a jouée alors qu'elle était, en somme, encore inédite, n'échappe pas à un reproche de lourdeur; elle est parfois laborieuse; on y sent visiblement l'effort de l'auteur préoccupé avec ténacité de démontrer une thèse, de faire prévaloir une doctrine. Mais c'est peut-être là le sort de toutes les pièces qui ambitionnent — et c'est une noblesse — d'atteindre un autre but que celui d'un amusement superficiel ou d'une grosse mais passagère émotion.

Si l'on considère, au contraire, *L'Apôtre* comme l'expression, par le moyen du dialogue et du mouvement, des idées de l'auteur sur un sujet brûlant et grave, — ou, si l'on veut, des idées du héros qu'il met en scène, on doit reconnaître que le problème a été présenté, raisonné, résolu avec une science psychologique parfaite, une souveraine et impressionnante rigueur.

Comme il est probable que c'est ce souci qui guida davantage M. Loyson, on serait mal venu de lui reprocher avec trop d'insistance les défauts purement scéniques de sa pièce, laquelle, au surplus, contient plus d'un moment de profonde et puissante beauté.

Il s'agissait de camper une figure hautaine de probe, d'infaillible apôtre de la cause républicaine, d'un homme qui a voué sa vie à suivre un chemin droit et ferme, qui est le champion respecté de la foi laïque, l'esclave rigide de sa conscience honnête. Cet homme existe; M. Loyson l'a trouvé chez Baudouin, le vieux parlementaire hostile à toutes les compromissions, toutes les transactions, toutes les mansuétudes devant ce qui n'est pas l'idéal indéfectible. C'est M. Henry Krauss qui incarna cet apôtre. Il le vit avec une grandeur simple et juste. Il lui prêta des accents d'une sincérité mais aussi d'une puissance qui communiquèrent la plus frémissante émotion, la plus sympathique aussi.

Or, Baudouin a un fils, jeune député en qui le vieillard voit refl fleurir l'enthousiasme intransigeant de ses convictions; il est le triomphateur de demain, qui doit couronner l'œuvre victorieuse élaborée par les aînés... Hélas! le fils n'a pas vécu dans l'isolement net, le labeur tenace mais sans exigences coûteuses qui furent ceux du père, l'idéaliste reclus dans ses rêves ingénus. Le fils de Baudouin est de ces parlementaires que la vie de Paris, le tourbillon du plaisir, la griserie des maîtresses ruineuses conduisent à la tentation qui les guette. Il se laisse acheter par les ennemis de la cause. Le scandale transpire. On cherche les vendus. C'est Baudouin, l'homme intègre mais implacable, qui découvrira les coupables. Il fait le serment de frapper sans faiblesse. Il ne pressentait pas que ce serait son fils qui serait le premier menacé par ses coups.

Le combat qui se livre chez le vieil homme épouvanté mais pan-

telant de désespoir aussi et de désillusion, est poignant. M. Loyson en a montré le déchirement et la tragique horreur avec une décision, une sûreté qui ne pouvaient que produire grand effet. Ce n'est pas le talent rude et précis de M. Krauss qui devait manquer d'y ajouter plus de puissance encore.

L'apôtre sort victorieux de ce combat où le père lui disputait l'honneur et l'avenir d'un être chéri entre tous. Baudouin jettera son fils en pâture à la justice des hommes et à la vengeance des ennemis politiques.

Reste à savoir si un tel homme, droit jusqu'à un pareil héroïsme cruel, est, dans le monde et dans l'époque où l'auteur l'a prétendu dépeindre, un être vraisemblable? Ceci n'est pas du ressort de la critique dramatique. L'écrivain, surtout celui qui bâtit une tragédie moderne du genre de l'*Apôtre*, a aussi bien le droit de camper l'homme tel qu'il devrait être que de nous le montrer tel qu'il est. Corneille n'a jamais fait autre chose.

Toute la troupe masculine de M. Reding a vaillamment donné, nuée en ministres et parlementaires exubérants. M^{me} Angèle Renard a composé une maternelle, simple et touchante compagne de grand homme choyé par elle avec une attentive et douce tendresse. M^{lle} Jane Borgos n'a qu'une scène à jouer, celle où elle se laisse arracher par Baudouin le secret des tristesses et des détresses de son ménage en désarroi. Elle l'a fait avec une sobre et digne émotion.

La Leçon du Cid. — Ce n'est qu'un « à-propos », un de ces petits contes rimés, une de ces anecdotes ingénieuses confectionnées dans le dessein de présenter sous un jour original ou séduisant quelque Maître du Théâtre d'autrefois.

Mais cet « à-propos » est charmant. On ne pouvait que s'y attendre, puisqu'on connaissait l'adresse aisée de M. F. Bodson à trousseur le vers, à prêter le langage poétique à des personnages qui ne doivent être ni tout à fait réels ni absolument illusoires.

Corneille, c'est entendu, est un professeur d'énergie morale. Mais s'il nous donne des leçons, par la voix et le cœur de ses probes et vaillants héros, il n'est pas exagéré de concevoir que lui-même a bénéficié de cet enseignement. C'est du moins l'opinion de M. Bodson. Nous n'avons aucune raison de ne pas partager cet avis.

Nous en avons d'autant moins l'autre soir que *La Leçon du Cid* fut représentée (et très joliment, très finement, par M. Marey et M^{mes} Y. Vasselin et Adrienne Beer qui disent fort justement le vers), après une excellente interprétation du *Cid*. Nous avions entendu M. Alexandre, le jeune pensionnaire de la Comédie-Française, faire sonner chaleureusement les tirades martelées du valeureux Rodrigue; MM. Gerbault, Marey, Blancard, Brousse lui avaient donné la réplique avec fougue et si M^{me} Claude-Ritter avait joué Chimène avec lourdeur et récité son rôle sans flamme et sans jeunesse dans la voix, si M^{lle} Dudicourt avait tiré de son mieux parti du personnage ingrat de l'Infante, une nouvelle venue, M^{lle} Roanne, le brillant premier prix de notre Conservatoire cette année, eut le talent peu banal de mettre en relief la figure, si souvent effacée de la suivante Elvire. M^{lle} Roanne a du charme, et déjà une expression très juste dans le geste et l'attitude; la voix est harmonieuse et souple, le ton et le rythme excellents. Pareil début tiendra ses promesses.

Nous étions donc tout préparés à entendre M. Bodson tirer de ce *Cid* une leçon exacte, ingénieuse et louable. Corneille est vieux ; il vit retiré avec sa bonne épouse aimante. Ses amis le viennent voir et lui apporter les échos de ses triomphes : c'est Molière et c'est Thomas, son frère. Mais une comédienne, la belle et célèbre du Parc, passe par l'ermitage du paisible poète. C'est comme une bouffée des parfums du plaisir, du succès, de la vie ardente et passionnée de naguère... Corneille est prêt à se laisser griser par ces souvenirs, à se laisser éblouir par ce que la tentatrice lui promet de triomphes et de bonheurs encore possibles.

Mais Corneille entend une autre voix qui lui parle. C'est celle du *Cid*, c'est celle de toute son œuvre, de cette œuvre où il n'a fait que magnifier le Devoir, où il en a célébré la loi sainte. Celui qui a chanté cet hymne de ferveur énérgique ne peut faillir. Corneille restera, digne et probe, à son foyer.

M. Félix Bodson a dit ces simples et bonnes choses avec une habile simplicité et son petit acte très applaudi sera brillamment compté à l'actif du répertoire choisi par le comité du Théâtre belge.

Le Bonheur d'être Riche. — Le besoin de faire figurer une pièce de M. Hermann Teirlinck au programme des Matinées Littéraires ne se faisait pas impérieusement sentir. Si cette innovation de représenter devant le public fidèle et féminin du jeudi des œuvres inédites de nos compatriotes peut se justifier très exceptionnellement quand il s'agit d'une tragédie de M. Dwelshauvers parce qu'on sait que l'érudition de l'auteur et l'originalité de sa tentative assurent un intérêt tout spécial à l'événement, on ne comprend pas très bien les raisons qui firent monter *Le Bonheur d'être Riche?*...

Je sais bien que M. H. Teirlinck a pris prétexte d'une nouvelle de Henri Conscience pour bâtir ses quatre actes puérils et laborieux. Il a, de plus, fait précéder leur représentation de la lecture d'une biographie du grand romancier populaire anversois et d'un appel au ralliement de toutes les énergies trop longtemps comprimées et opprimées d'un peuple à qui Conscience a enfin révélé une conscience... M. H. Teirlinck aime ce jeu de mots ; il l'a répété en souriant trois ou quatre fois.

Mais tout cela n'a pas empêché *Le Bonheur d'être Riche* d'être un drame qui fit beaucoup rire, — ou une comédie qui tira quelques larmes, sans que Conscience y soit pour quelque chose. Il n'y a là dedans ni vraisemblance, ni intérêt dramatique, ni vérité psychologique, ni couleur locale, ni atmosphère. Il n'y a pas même de la nouveauté. Combien de fois n'avons-nous pas vu de pauvres diables d'hommes ou de femmes du peuple grisés, affolés, stupéfiés par la survenue soudaine d'une grosse fortune — trouvaille, héritage, ou gros lot — qui les incite aux pires extravagances. Il n'y a pas autre chose dans *Le Cavitje* qui fait florès dans un music-hall en ce moment ; il n'y avait pas autre chose dans *Tâti l'Perruqui* qui fut un chef-d'œuvre.

Mais *Le Cavitje* et *Tâti* sont pleins de pittoresque observation et fourmillent d'esprit local.

Le Désespoir du Peintre. — Nous connaissons l'excellent peintre G.-M. Stevens comme conteur ; nous l'avions vu à l'œuvre comme revuiste facétieux ; nous savions qu'il jouait avec brio les

rôles composés par lui-même. Voici qu'il se révèle auteur comique. Ce n'est plus un violon que manie cet Ingres protéiforme; c'est tout un orchestre.

Le Désespoir du peintre que M. G.-M. Stevens a joué avec M^{lles} Derval et Berni, gracieuses et prestes, est une amusante pochade d'atelier. Le peintre — qui est d'ailleurs un sculpteur, malgré la foi du titre — a une femme jalouse. Celle-ci oblige l'infortuné à chanter à tue-tête tout le temps que dure la séance de pose de ses modèles. Madame écoute dans la chambre voisine; quand la voix se tait, elle signale impatiemment sa présence inquiète et menaçante.

Nous assistons à l'une de ces séances impayables. Un incident vient l'interrompre. La porte derrière laquelle l'épouse irrascible est censée faire le guet est ouverte par mégarde. C'est la bonne qu'on a postée là et qui remplit l'office de sentinelle conjugale. Madame, entretemps, court la prétentaine avec un ami de Monsieur...

Il y a de la bonne humeur dans cette saynète un peu grosse mais où quelques trouvailles burlesques font joyeusement rire.

Adolphe ou le dernier Outrage. — Ces deux actes sont de la même veine railleuse et sans prétention. Maurice des Ombiaux et son collaborateur ont dû s'amuser autant à les écrire que nous avons pris plaisir à les entendre. On ne doit évidemment rien n'y chercher d'autre que la plaisanterie que les auteurs ont voulu y mettre.

Adolphe est un mari trop gâté, trop dorloté, trop aimé. Pour fuir la tendresse, attentive jusqu'à l'obsession, de sa jeune femme, il a loué un pied-à-terre. Son travail au bureau vite expédié il vient s'isoler, dans la quiétude complète, au coin du feu, les pantoufles aux pieds, la pipe à la bouche, dans cet asile du silence et de la solitude.

Mais le soupçon germe dans l'esprit de l'épouse alarmée par tant d'absences qui se prolongent. Le « coupable » est vite pris au gîte. On le soupçonne évidemment des pires trahisons. Il finit par faire admettre la vérité. Toutefois celle-ci est plus humiliante pour la délaissée qu'une escapade amoureuse elle-même. L'outrage de l'abandon dans de telles conditions est plus injurieux que celui de la préférence au profit d'une rivale... Les auteurs connaissent la logique féminine. Ils ont cherché à en donner un témoignage burlesque mais probant.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS ET LES ATELIERS

LA LIBRE ESTHÉTIQUE (*Musée Moderne*). — La santé s'en va ! Je ne veux pas discuter de théorie d'art à propos de ce



Les Parfums.

Dessin de VICTOR ROUSSEAU.

XX^e Salon. Il faut situer la discussion sur le plan des sensations.
Mes propos seront un peu déçous, mais on me comprendra tout

de même, ou bien il faudrait un volume ! Je ne puis, ici, qu'esquisser les... aménités que je me propose de corser avec le temps.

Je ne veux pas discuter le tableau, je veux examiner le conditionnement physique de l'homme qui a fait le tableau.

Cela deviendra grave, plus tard, ce procédé. Il n'y a que ce moyen qui pourra mettre à leur place beaucoup d'artistes modernes, et expliquer comment, toute question de snobisme écartée, par ressemblance organique, tout bossu trouve sa cour des miracles, c'est-à-dire comment une avarie organique trouve un public avarié pour admirer, comprendre même de bonne foi.

Nous faisons avec intention suivre notre chronique sur *La Libre Esthétique* d'une étude sur le peintre Viandier ; on verra que les deux études concourent en quelque sorte à préciser la physiologie du processus *impressionniste*.

Avant d'appeler la peinture, je débouterai d'abord la sculpture, qui n'a rien d'impressionniste à *La Libre Esthétique* et qui reste en dehors de mes malédictions.

Du sculpteur Gaspar, le Cerf qui brâme — évidemment en rut — est d'une forme si exacte qu'il donnera à tout chasseur la sensation du toucher ; le mouvement fort beau de l'animal porte bien la voix vers les biches. Le *sanglier blessé* nous paraît moins dangereux du boutoir que l'est généralement une telle bête ! Quant au *cheval de trait flamand*, c'est un étalon type dont les éleveurs feraient bien d'avoir le modèle comme but de sélection sans cesse sous les yeux.

Dans mon salon précédent, j'ai loué et débiné très consciencieusement et longuement V. Rousseau. Je ne recommencerai pas si tôt, bien qu'il soit de taille à y tenir longtemps. La juvénilité chaste des expressions séduit dans le groupe *les parfums*. Rousseau est passé maître dans l'expression de ces extases, de *spasmes jusqu'au bout*.

Et j'arrive à Rik Wouters qui mérite lui aussi son tour, avec ses fortes qualités et ses défauts. Le buste d'Elslander est un beau buste, le visage est rendu avec son sourire et son scepticisme, le torse solide donne à l'ensemble l'allure de santé de l'écrivain, les deux mains dans les poches du pantalon carrent le buste avec équilibre dans le domaine des forces, comme l'homme lui-même, sain et philosophe aimable, est campé dans la vie.

Rik Wouters, avec son métier spirituel et informe, arrive à son but par ces deux chemins paradoxaux. L'expression qu'il confère, joie, rêverie, luxure, folie, tout ce que vous voudrez, est assez forte pour que l'on ne réclame pas les compléments matériels de ces expressions, tels que dans un portrait d'homme sain la netteté de la peau, dans une ondine la souplesse des courbes, dans une bacchante nue une peau caressante et lisse de femme, dans une femme qui rêve la mollesse des lignes.

Les formes, chez Wouters, ont du tempérament ! Elles donnent le coup de fouet ! La femelle a une omoplate saillante, ça arrive ; tout de même vous êtes remué, l'art fait le miracle de l'amour, il aveugle sur l'accessoire. Cela est très fort.

Toutes les œuvres de Wouters, enfin les voilà sacrées par le bronze et elles valent l'initiative, car la plupart, *jeune fille souriant*, *nonchalance*, *vierge folle et fragment*, et *contemplation* ont gagné dans le métal. Or le bronze est une terrible épreuve, et cette épreuve est ici une victoire.

Rau est un débutant qui nous donnera une sculpture nerveuse et distinguée d'un classicisme sans recherche, mais heureux.

M^{lle} Bender est aussi de l'école du classique et de la grâce. Son groupe offre la beauté de la composition et de la forme : *les premières confidences*.

Maintenant, en clinique, s'il vous plaît, la peinture.

Une petite histoire d'abord, que chacun interprétera à sa guise, je ne suis pas ici pour raconter des histoires. Un Levantin, ayant



Dessin de RIK WOUTERS.

fait peindre son portrait, se plaignit que la couleur rouge de son fez fût sale d'un côté. Le peintre eut beau vouloir expliquer ce qu'étaient l'ombre et la lumière, et assurer qu'il avait donné le relief et l'éclairage du fez, le Levantin, imperturbable, s'empara de sa coiffure, la fit pirouetter sous le nez de son portraitiste, et à mesure que le fez tournait, il le montrait et répétait : « Rouge, rouge, rouge, partout rouge ».

Passons.

Le problème de l'esthétique picturale se corse d'année en année. Plus le critique voit de toiles modernes, plus il est convaincu que Rubens, Van Eyck, Cranach, Metsys, Jordaens, etc., ont su peindre ; et alors s'il doit reconnaître que ces gens-là ont su peindre, il est

clair que personne de *La Libre Esthétique*, aujourd'hui, ne sait peindre. Tel est le dilemme, mais cependant, cette conclusion serait absurde.

Si je regarde un nu de peintre moderne et un nu de Van Eyck, *Adam et Eve*, de Cranach, *Adam et Eve*, de Metsys, *les filles de Loth*, de Jordaens, *la fécondité*, et que je compare l'époque ancienne et l'époque moderne, qu'est-ce que je trouve dans le nu de l'époque moderne qui le distingue des nus de l'époque ancienne ? *La Libre Esthétique* me répond :

Le nu de Lombard, *femme assise* a une naïveté d'image dure sculptée dans du bois.

Les nus de d'Espagnat, *baigneuses sous les oliviers*, sont sommaires comme des poupées de son ; ceux de Maurice Denis, *Eurydice* sont sommaires comme pantins ; enfin, ceux de Van Rysselberghe sont loin d'atteindre à la notion précieuse que la peau fait prendre d'elle quand on la voit au chaud soleil. Non, personne de ces peintres-là n'a des doigts d'amoureux, ni des yeux.

J'en suis réduit par ma comparaison à trouver que l'art a apporté dans la représentation moderne du nu, à *La Libre Esthétique*, et hélas à mon sens presque partout dans l'art, aujourd'hui, une originalité qui n'est qu'un quelque chose de négligé, cherchant à ressembler à de l'improvisation.

Toutes les écoles anciennes, au contraire, se sont efforcées de faire du tableau une chose raffinée, précieuse, en tant que matière et apparence.

Je n'imagine pas que l'homme qui, sans avertissement, trouverait un Van Gogh, *l'allée, le ravin* ; un Valtat, *Murène et rascasse* (poissons) ; ou bien *l'allégorie* de Lucie Couturier ; ou *la maison dans les arbres, la route, le jardin*, de Manguin ; je ne crois pas que cet homme pourrait jamais s'imaginer que ce sont là des œuvres de valeur. S'il n'a pas la mode pour guide, de telles œuvres sont pour lui néant, néant !

Et quant à toutes ces rutilances, bien des toiles de jadis — même *la Joconde*, dit-on, — oui, bien des toiles de jadis ont aussi fort gueulé.

Dans cent ans, ces toiles seront calmées — comme est déjà calmé le Claus du musée, *vache traversant la Lys*, qui n'a pas cent ans, mais guère plus de quinze et qui est déjà descendu au ton d'une toile très raisonnable ; — et que restera-t-il, alors, de ces œuvres nouvelles, d'une matière grossière, les Guillaumin, *rochers* ; les Peské, *le cap Nègre* ; que restera-t-il du métier de maçon d'un Reymond, *oliviers, eucalyptus* ; et de ces formes informes des Vanden Eeckhoudt, des Friesz, *les pins*, des Laprade, *port de Marseille*, des Roussel, des P. Bonnard, *Méditerranée*, des Lombard, *une rue*, et de ces conventions sans aucune réalité, Cross ?

On ne me dira pas que ce procédé violent et sommaire a enrichi la toile de sensations ; il n'est pas une de ces sensations, ici ébauchées et que nous ne retrouvions, au contraire, chez les anciens, intenses et éloquentes et plus fortes, parce que mieux dites et plus précieusement exprimées.

Parmi ceux que l'on trouverait intéressants si la peinture venait de naître, il y a Lepreux, Marquet, Wilder, Camoin, De Saint-Jean, Bussy, Lantoin, Boch, Fornerod. Mais ce total après trois mille ans

d'art, c'est une soustraction dans l'évolution, ce qui s'appelle en histoire naturelle : une involution et en Histoire tout court : une décadence.

Je ne dis pas que cette décadence soit oculaire, peut-être non. Je m'explique par un exemple.

Quand le grand opticien Abbe, de la célèbre maison Zeiss d'Iéna, recherchait pour la taille des microscopes une fabrication de cristal parfaitement incolore, il remarqua que dès qu'il arrivait à conférer à une fabrication une transparence à peu près parfaite, il n'obtenait cette qualité nouvelle qu'au détriment d'autres qualités que le verre avait possédées et qui diminuaient ou disparaissaient ; de telle façon qu'à partir d'un certain point de perfectionnement, la recherche d'un perfectionnement plus grand détruisait toutes les autres qualités indispensables.

Je serais porté à croire que nos livres esthéticiens ont perdu à peu près les quatre autres sens de l'homme au bénéfice d'un seul. Moi, pauvre, je les ai tous les cinq, je suis, par conséquent, disqualifiable en la matière.

Ferai-je alors de la critique en disant que le Cézanne, l'*Estaque* est coté 40,000 francs ? En dehors de campagne de marchands de tableaux, ou pathologie, je ne puis pas comprendre ?

Pour Claude Monet, — le plus acceptable — qui en est aux 25,000, il s'inspira d'abord, dit-on, de cette phrase célèbre de Delacroix : « J'ouvre ma fenêtre et je regarde un paysage. L'idée d'une ligne ne me vient pas... » Partant de là, écrit Charles Moreau, Monet peint la gare Saint-Lazare, ses voies ferrées, ses quais, sans que dans ce sujet pour ainsi dire géométrique la ligne domine ; ce qui frappe, c'est la couleur, la fumée, l'atmosphère.

Ce principe est sans doute vrai pour un paysage comme il en est plusieurs à *La Libre Esthétique* ; mais il ne peut être appliqué avec succès quand le tableau est composé d'un arbre, *vieil olivier*, d'une torsion puissante. Un tel arbre, sans contours, devient déplorablement mou et ressemble aux torsions d'une sangsue. Ailleurs, pour n'avoir pas de contours, *la Méditerranée à Antibes*, là où il y en a, Monet les détruit systématiquement.

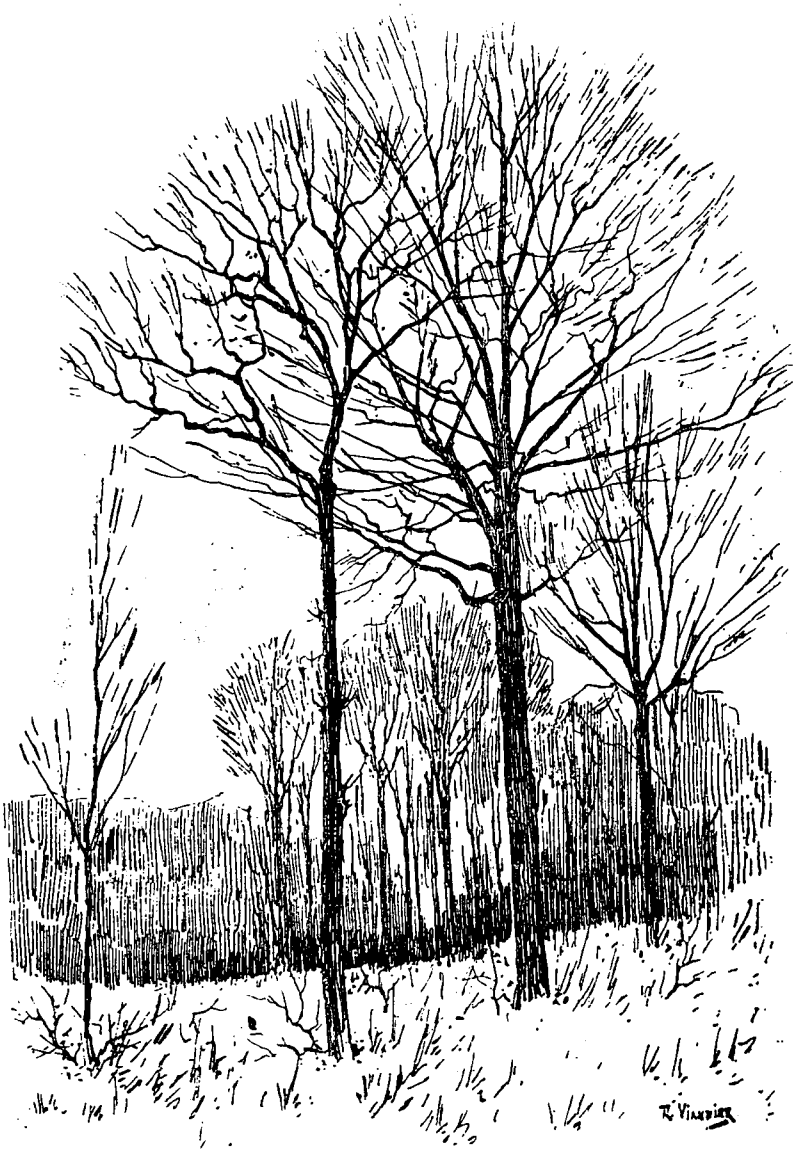
Dans cet ensemble, *le rosier*, de Vanden Eeckhoudt, apporte quelques roses qui ont la fraîcheur claire de la vraie lumière ; dans un appartement, ce doit être un bouquet. Il y a aussi le petit paysage italien (118) de Charles Hermans qui est une pauvre petite sensuelle chose égarée là-dedans. Ce petit Hermans suave me ferait regretter ce que j'ai dit ailleurs des nus à contre-jour d'Hermans.

Je continue, ci-dessous, mon étude impressionniste, par un anti-impressionniste :

Richard VIANDIER (*Atelier : Dumberg, à Groenendael*). — Nous n'avons affaire à un peintre d'ébauches, ni un impressionniste. Les œuvres sont achevées et minutieuses.

Richard Viandier est, picturalement, un forestier. C'est un tempérament sonore, où l'impression reçue se prolonge longuement. L'impression recueillie continue de vibrer, et le tempérament la centuple.

Je prends pour exemple une esquisse de l'artiste qui traîne là dans un coin. C'est le croquis qui a servi pour *l'auberge de Waay*,



Dessin de R. VIANDIER.

dont l'intimité a arrêté tant de visiteurs au Salon *Pour l'Art*. L'esquisse n'a, de ses futures qualités, qu'une tonalité harmonieuse dans les gris, l'atmosphère, et son exécution tout en place.

Mais voici le tableau : Tout s'est éclairé, tout s'est détaillé, chaque chose, l'escalier, la porte, la pompe, le chaudron, se sont animés. Une foule de détails sont nés, qui n'étaient pas sur la pochade, notamment la table et tous les objets du premier plan ; sur la muraille, l'espallier n'avait, pour indiquer le feuillage, que des traînées vertes ; maintenant, l'arbre a branches et feuilles, soignées comme le faisaient les Flamands ; et aucune des minuties ne détonne ; aucune ne nuit à l'unité, et au contraire, la font, avec avantage, paraître plus touffue ; c'est l'imitation de la nature, où tout est fin, et où tout objet peut devenir le centre visuel.

J'insiste sur cette question de la pochade et du tableau parce que chez tant d'artistes, au rebours, le tableau ne vaut rien ; la pochade seule a de la vigueur, de l'émotion. On dirait que l'impression reçue, au lieu de s'amplifier, a été en s'évanouissant.

Viandier a fait sa spécialité de la peinture des bois et des campagnes où il y a beaucoup d'arbres, de la Forêt de Soignes, Groenendael, où il habite, et l'on peut dire que le plein air est son atelier. Cette connaissance approfondie l'a sauvé de l'impressionnisme. Ce forestier connaît les choses de trop près pour se contenter, dans l'aspect d'un bois, du *seul moment*, de la *seule lumière*. Pour lui, l'impression est multiple. Dans les matins, les midis, les crépuscules, il est Pan, qui goûte la sève, tâte les écorces, entend le chant des oiseaux.

Le sensuel qui savoure un bois, un midi embrasé, le mystère d'une lune levante, qui épie le passage des biches et des nymphes, celui qui jouit d'un bois avec ses cinq sens et son imagination, ce sensuel-là ne saurait se contenter de l'impressionnisme.

Certes, l'art ne saurait sortir de l'impressionnisme ; c'en est toujours, en quelque sorte ; l'art est fait d'impressions reçues ; elles ont duré plus ou moins longtemps, et ont été collectées, si je puis dire, par un nombre plus ou moins complet de sens. Je pense qu'un homme comme Signac, par exemple, était concentré tout entier dans la vue, au moment de l'impression. D'où il résulte une œuvre qui, si elle est brillante, est déplorablement *courte*.

Que l'on ne dise pas que l'odeur d'un bois est un élément étranger à la représentation picturale. Ce sont nos cinq sens qui nous aident à connaître et à nous former une impression. C'est pour cela que l'impression est variable, — (je ne parle pas de la culture intellectuelle, qui y a, je crois, peu de part) parce que la participation de nos sens en acuité et en nombre est variable aussi.

J'attribue à cet ensemble de sens supérieurs et harmoniques le désir et la possibilité de pousser les œuvres. Ce désir fut, parfois, poussé si loin chez Viandier que l'un de nos critiques a pu dire de certain de ses tableaux que ce sont « les portraits de la forêt ». Il y a ainsi dans son œuvre tels bois où les arbres sont peints branche à branche, chaque *personne* végétale avec le geste, l'âme, le silence et le mystère.

On conçoit que l'artiste capable de prendre, des choses, cette notion complète ait beaucoup d'exigences. Aussi, un tableau de Viandier a-t-il la solidité des terrains : *Le paysage à Waay* ; la profondeur

des sous-bois : *Lisière*; la hauteur du ciel : *Automne ensoleillé*, qui figurait à *Pour l'Art*; l'espace : *Le Chemin qui monte entre talus boisés*; l'impression de l'odeur, du toucher : *Ruisseau sous-bois en automne*; enfin, la poésie : *Crépuscule dans les sapins* et *Soir*, au Musée d'Ixelles.

Viandier a fait, cependant, presque de l'impressionnisme dans un certain *Sous-bois en automne* (Salon Pour l'Art, 1912). Mais, ce qu'il y a de curieux, c'est que pour rester conforme à lui-même, l'artiste a dû faire de l'*impressionnisme fouillé*. Certes, le désordre apparent des beaux coups de pinceau, l'absence de dessin, le moment de la lumière, le flot qui éclaire le sous-bois, c'est bien de l'*instantanéité*. Mais l'œuvre est si fouillée qu'elle supporte également l'éclaircissement ou la pénombre; pareille à un coin de nature, elle se dévoile plus ou moins selon l'état de la clarté, en restant à tous les degrés harmoniques dans ses parties. Ce qui n'arrive que chez les peintres qui savent très bien leur métier (Mellery, notamment).

Que dirai-je pour résumer cette étude? Que le peintre Viandier nous crée, de la nature, des images complètes et solides. Ses tableaux se prêtent à l'arrêt du regard, parce qu'ils nous restituent les cinq sources d'impressions auxquelles s'alimentent notre émotion et notre cerveau. Je ne vois pas ce qui lui manquerait pour qu'il devint un peintre de haute renommée, vienne un nombre suffisant de personnes capables de goûter à la fois la simplicité parfaite et la complexité redoutable de la nature.

RAY NYST.

Au numéro du 1^{er} avril les comptes-rendus des expositions de MM. F. Gaillard, A. Verhaeren, G. Lemmen, A. Hanssens, M^{lle} M. Verboeckhoven, ainsi que du « Lyceum », du « Cercle des Femmes artistes », et de M. A. Ost.

LES CHAMPIONS ET LES RECORDS

Les Records fantaisistes.

Les journaux français ont publié récemment dans tous leurs détails les résultats d'un championnat peu banal : le championnat de France... des déchireurs de cartes.

Ne riez pas : ce championnat inattendu et baroque a été organisé de la façon la plus sérieuse. Il était réservé aux amateurs, ce qui laisse supposer que les déchireurs de cartes comptent déjà dans leurs rangs, non seulement des amateurs, mais des professionnels aussi, et peut-être des indépendants et des isolés, comme les cyclistes. L'arbitre officiel était M. Franz Reichel ! Parfaitement, le distingué chroniqueur sportif du *Figaro*, le secrétaire général de la Fédération des Sociétés françaises de boxe, celui qui arbitra les matches fameux de Carpentier... Le chronométrateur était M. Bazin ! Je n'ai pu savoir de façon certaine s'il s'agissait de l'Académicien ? Les matches de boxe restés célèbres, où l'on payait jusqu'à 500 francs la place, n'ont pas été mieux organisés !

Une assistance d'élite — plus de trois cents personnes — assistait à ce championnat bizarre qui se disputait en deux concours. La première épreuve consistait à déchirer dans le plus court délai quatre-vingts cartes liées ; pour la seconde épreuve, il s'agissait de faire avec un jeu de trente-deux cartes le plus de petits paquets et ce dans un temps de trois minutes au maximum.

Les champions de la « pince » sont arrivés à des résultats exigeant une détente musculaire des mains vraiment extraordinaire. Anthoine, le champion amateur, déchire quatre-vingts cartes en deux secondes et un cinquième, et il fait quatorze paquets en deux minutes quarante-neuf secondes.

Le professionnel Pacary fait quatre paquets de quatre-vingts cartes en déchirant la première moitié, les mains derrière le dos, la seconde, les bras tendus devant lui. Il déchira un paquet non lié de 128 moitiés de cartes !

Pas de chiqué possible ici. C'est les cartes en mains qu'il faut montrer la valeur de sa « pince ». Mais ces sportsmen originaux ne s'entendent guère ; professionnels et amateurs s'accusent de mille méfaits ; ils se « déchirent » entre eux, ce qui constitue, en somme, un excellent entraînement pour eux !



* * *

Ce concours nous en rappelle combien d'autres tout aussi originaux.

Tout le monde aujourd'hui veut être recordman de quelque chose. Ce désir de faire parler de soi, cette manie de vouloir battre des records, d'avoir son nom imprimé dans les journaux ont fait commettre bien des excentricités.

Il y a tout d'abord les nombreux tours du monde effectués des plus fantaisistes façons. Vous rappelez-vous ces deux Italiens qui parièrent de faire le tour du monde en brouette, l'un poussant l'autre ? Et cet autre qui tenta de parcourir la terre en faisant tourner devant lui un énorme tonneau !

Je me souviens d'un pari engagé à Bruxelles entre un pianiste et un valseur, déclarant l'un et l'autre qu'ils ne parviendraient pas à se fatiguer.

Pendant neuf heures, le valseur tourna, tandis que le pianiste éreintait le piano.

Un autre danseur valsa à New-York pendant vingt-cinq heures, trente-trois minutes, dix secondes, tandis que le pianiste, vingt-huit heures durant joua et rejoua tout le répertoire des valse. Ce que le jury a dû être à la fête !

On raconte qu'un pianiste italien, Kancia, ne quitta pas le piano pendant quarante heures, exécutant deux cent cinquante composi-



merveilleusement calcinées. Et il se trouve des personnes qui assurent que l'abus du tabac est nuisible !

* * *

L'alimentation a fourni également de nombreux records. Ce sont des Américains qui les détiennent pour la plupart. L'un d'eux ingurgite cent huitres en neuf minutes. Un autre engloutit cinquante œufs en une heure.

Un chroniqueur a relaté un exploit dans ce genre qui n'est certes pas banal et qu'eût envié Gargantua.

« Au mois de décembre de 1902, raconte-t-il, une lutte homérique s'engagea à New-York entre Patrick Diwer, qui avait été proclamé le « roi du beefsteck » pour avoir dévoré en un seul repas sept kilogrammes de bœuf, et Charles Ogram. A peine les deux concurrents avaient-ils donné quelques coups de dents que l'on vit Patrick Diwer s'arrêter avec un geste d'effroi, tirer sa montre et quitter la table. Il ne s'était écoulé que trois minutes depuis que l'on avait apporté le plat sur lequel reposait l'enjeu formidable, et, déjà Ogram avait dévoré trois kilogrammes et demi de filet — un kilogramme par minute ! Patrick Diwer ne se releva pas de cet échec. Il dut quitter son diadème de « roi du beefsteck » et Ogram en fut couronné par les juges. »

Un autre recordman, M. Fink, dégusta quatre-vingt-dix abricots en sept minutes.

Ceci nous rappelle une « zwanze » bruxelloise, dont le héros fut un de nos confrères aujourd'hui des plus en vue. Il avait parié au café avec quelques camarades de manger d'affilée douze portions de fromage. Pour faciliter la digestion, il avait été autorisé à boire, mais il ne pouvait se désaltérer que de « gueuze ». Il avala ses douze portions et bien plus, car ses amis avaient recommandé au « baes » d'augmenter chaque fois la quantité de fromage. Il ingurgita tout son liquide. Résultat : lorsqu'il eut terminé, notre confrère était abominablement saoué !

Un concours eut lieu entre bouchers américains pour voir celui d'entre eux qui dépecerait le plus vite un bœuf et un mouton. L'un des concurrents, nommé Warth, découpa un bœuf entier en treize minutes, un mouton, en six, parcourut un mille en trois cents secondes, tout cela réparti sur moins d'une demi-heure, délai fixé pour gagner le pari.

Une autre gageure du même genre se disputa entre bouchers américains et londoniens. L'Américain découpa deux bœufs en dix minutes trente-trois secondes et le Londonien fit le même exploit en vingt-deux minutes vingt-deux secondes.

Un charcutier de Cardiff égorgea, échauda, découpa et dressa cinq porcs en un peu plus d'une demi-heure, exactement en trente-deux minutes, quarante-trois secondes.

* * *

Dans les énormes forêts qui couvrent l'Australie, les bûcherons sont arrivés à abattre les arbres avec une rapidité fantastique. Un match fut un jour disputé entre bûcherons australiens et tasmaniens pour celui qui établirait le record de l'habileté et de la vitesse dans l'abattage et le sciage d'un arbre.

Le vainqueur, un Tasmanien, jeta bas un géant de soixante-dix centimètres de tour environ en quatre minutes, huit secondes. C'est également un Tasmanien qui scia avec la plus grande rapidité.

Un exploit d'un autre genre fut réussi par une fabrique allemande de pâte de bois installée à Eisenthal. Il s'agissait d'établir en combien de temps un arbre vivant pouvait être transformé en pâte à papier.

Le confrère qui publia ces renseignements raconte qu'à sept heures trente-six minutes du matin, on abattait dans la forêt voisine trois arbres qui furent portés à la fabrique après avoir été écorcés et détaillés. La pâte de bois liquide fut dirigée vers les machines à papier ; à neuf heures trente-quatre, la première feuille était livrée.

Une imprimerie publiant un journal quotidien se trouvait à quatre kilomètres de l'usine : on y porta la feuille de papier qui fut mise sous presse. A dix heures, elle ressortait imprimée. Il n'avait fallu que deux heures et demie pour que pussent être lues les nouvelles du jour sur une feuille de papier qui le matin tremblait sous forme de feuilles vertes au vent de la forêt.

* * *

Faut-il rappeler toutes les extravagances en fait de records qui défilèrent dans les music halls ? Nous avons encore souvenance d'un numéro qui mit tout le « monde à l'envers ». Deux Danois, les frères Baptiste et François, affectionnaient de se trouver les jambes en l'air, la tête en bas. L'un d'eux, Baptiste, s'étant protégé la tête par un bourrelet traversait la scène par petits bonds, dans tous les sens, tournait sur lui-même, sautait à la corde. Il établit un jour un record, restant dans cette position cinq minutes, quatre secondes. Un autre excentrique digérait beaucoup mieux la tête en bas, prétendait-il ; aussi le voyait-on manger, boire, fumer dans cette étrange position.

Le record de la marche à reculons est détenu par un Français qui

paria un jour de parcourir à reculons sans tourner la tête une distance de sept kilomètres en deux heures. Il ne perdit pas la tête et gagna son pari.

Les fidèles qui participent chaque année à la bizarre procession d'Echternach sont tout indiqués pour tenter d'égaliser cette prouesse!

* * *

Les forts de la Halle sont détenteurs de plusieurs records: L'un d'eux dans un concours mit, il y a quelques années, à Paris, quatorze heures pour parcourir une distance de trente kilomètres, portant un sac de cent kilogrammes, et en ne s'arrêtant que

deux fois. Un autre paria d'effectuer le même trajet avec une charge de cent cinquante-neuf kilogrammes. A mi-chemin, il avala un verre d'eau froide et tomba mort quasi sur l'instant.

* * *

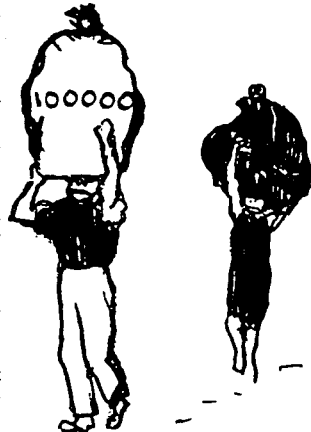
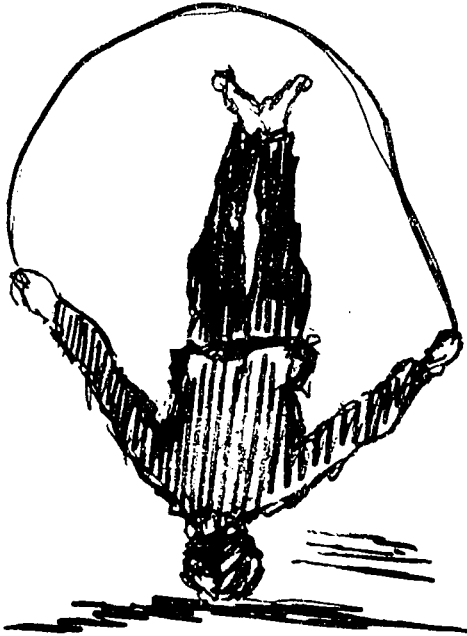
Les cochers, charretiers et conducteurs de tramways ont aussi leur concours: le concours « musical » du fouet et celui du sifflet.

L'un d'eux imitait de façon étonnante, en faisant claquer son fouet, la chanson du *Postillon de Longjumeau*. On ne peut lui reprocher de manquer d'esprit d'apropos. Un autre exécutait de la même façon la *Marseillaise*.

Un cocher de la ligne des tramways à chevaux Nord-Midi s'était exercé à jouer toute une série de refrains sur son sifflet.

* * *

On connaît toutes les « réjouissances » comme on dit en Belgique, auxquelles se livrent les populations au moment des kermesses: concours dans les sacs, mât de cocagne, course dans les cuvelles sur les bassins du Marché aux Poissons. Ces divertissements apparaissent dans le quartier maritime avant que les eaux y fussent taries, une note bien pittoresque.



Les concours réservés aux enfants sont également nombreux et aussi fantaisistes. Il y a tout d'abord celui qui consiste à mêler les vêtements d'une dizaine de gamins, lesquels doivent se rhabiller au plus vite à un signal donné. Le premier vêtu reçoit une prime.

Citerai-je encore le concours des tartines de confiture suspendues à une corde ? Le vainqueur sera celui qui les aura détachées le plus proprement, sans se barbouiller le visage. Ou bien il s'agit d'aller pêcher avec les dents une pièce de monnaie au fond d'un saladier rempli de sirop.



Dans une ville d'Amérique vahie par les mouches, la municipalité imagina l'année dernière de distribuer des primes aux enfants qui tueraient le plus de ces bestioles. Un gamin en occit 149 en une heure.

Lorsque la saison des noix reviendra, vous pourrez vous entraîner à battre le record de cet habitant de Goudron dans le Lot qui réussit à casser en une heure 2,788 noix, soit 46 à la minute !

Nous terminerons en rappelant ce concours fameux qui fut organisé il y a quelques années à Londres entre barbiers. Il s'agissait de raser le plus de clients en un délai déterminé. L'épreuve se termina de façon tragique. Le sang coula. Les clients qui s'étaient prêtés à ce jeu retournèrent chez eux le visage endommagé.

Certes ils furent rasés. Mais peut-être pas comme ils le désiraient...

* * *
Ce sont là, en somme, jeux parfois amusants pour autant qu'ils exigent de l'adresse, de la volonté et de l'énergie ; mais il faut les classer sous une rubrique spéciale : les appeler des sports bizarres, est le moins qu'on puisse faire. Ils n'ont avec les exercices physiques que des rapports éloignés. Ils ne font en tout cas de mal à personne, sauf en de rares exceptions et ils divertissent la galerie. Sourions, glissons, n'appuyons pas.

(Dessins de AMYB.)

FERNAND GERMAIN.



TABLE DES MATIÈRES

contenues dans le Tome XXX

PAUL ANDRE: <i>Le Drame et l'Opéra</i>	84, 175, 266, 355, 448, 539
» <i>La Prose et les Vers</i>	76, 264, 353, 520
SYLVAIN BONMARIAGE: <i>Sonia</i>	401
GEORGES CORNET: <i>Poèmes familiaux</i>	235
ARTHUR DAXHELET: <i>La Prose et les Vers</i>	80, 259, 444
ARTHUR DE RUDDER: <i>Les Peuples et la Vie</i>	58, 148, 243, 333, 426, 520
M. GAUCHEZ: <i>Les Vivants et les Morts</i>	64, 153, 249, 341, 431, 526
EUGENE GEORGES: <i>Les Orchestres et les Virtuoses</i>	90, 270, 455
F. GERMAIN: <i>Les Champions et les Records</i>	189, 282, 376, 465, 562
CHARLES GHEUDE: <i>Les Trois Pucelles</i>	208, 209
IWAN GILKIN: <i>Les Faits et les Idées</i>	143, 328, 516
HENRI GLAESENER: <i>Jeunesse d'Ame</i>	409
ARNOLD GOFFIN: <i>La Flandre en Italie au XVI^e siècle</i>	43
MAXIME GORKI: <i>Légende</i> (trad. B. Clepner)	127
L. JEANCLAIR: <i>Le Billet de cinq jours</i>	481
J. JOBE: <i>Le pays de Liège et les problèmes contemporains</i>	471
JULES KADEN: <i>Essai sur la Littérature polonaise</i>	193
CAMILLE LEMONNIER: <i>Souvenirs littéraires</i>	285
HENRI LIEBRECHT: <i>In Memoriam Amici mei</i>	133
L. MAETERLINCK: <i>Musiques et Plaisirs d'autrefois</i>	304
ROBERT E. MELOT: <i>Sonnets</i>	234
» <i>Les Journaux et les Revues</i>	167, 360, 543
JEAN NEUFVILLES: <i>Les Orchestres et les Virtuoses</i>	271
RAY NYST: <i>Les Salons et les Ateliers</i>	94, 180, 273, 369, 457, 555
EMILE-E. PIERS: <i>En passant par Canterbury</i>	222
GEORGES RAMAËKERS: <i>La Châsse de Brabant</i>	35
MARIUS RENARD: <i>L'Enseignement Economique en Belgique</i>	104
EMILE ROYER: <i>La Part de Responsabilité de la Belgique dans la Crise internationale</i>	381
EMILE TIBBAUT: <i>La Désertion Rurale</i>	5
LEON TRICOT: <i>Les Gens de Paris</i>	69, 160, 253, 345, 435, 530
GUSTAVE VAN ZYPE: <i>Eugène Smits</i>	29
J. VARENDONCK: <i>La Poésie traditionnelle des Enfants</i>	496
EMILE VERHAEREN: <i>La Rencontre</i>	101
AUGUSTE VIERSET: <i>Les Faits et les Idées</i>	52, 237, 419

BIBLIOGRAPHIE

Chez Ollendorff.

SIMONE BODÈVE: *Celles qui travaillent* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Les travailleuses de M^{lle} Simone Bodève sont toutes les femmes auxquelles la situation sociale actuelle impose de gagner un salaire pour éviter la misère ou la galanterie. Je dis toutes et je fais erreur, car il ne s'agit que des plus humbles d'entre elles qui n'eurent ni les moyens ni les aptitudes nécessaires pour conquérir les brevets officiels ouvrant les portes de l'enseignement. Ce sont donc seules les ouvrières, depuis l'arpette rieuse et gavroche jusqu'à la « première » et les employées de commerce ou d'administration, dactylographes, sténographes, téléphonistes, etc., etc., auxquelles s'adresse la sollicitude de l'auteur. Son livre n'est ni un roman, ni un recueil de nouvelles, l'imagination n'y a aucune part, c'est une simple étude, mais, que je me hâte de le dire, sans aucune sécheresse. Ils sont au contraire singulièrement vivants et pleins de cordialité amusée ou apitoyée, selon le cas, ces petits tableaux où nous voyons la petite midinette, chez elle, à l'atelier, dans le métro, ou la pauvre dactylo s'étiolant dans un bureau malsain, privée d'air et de lumière. Et toutes ces choses, très graves au fond, sont exposées gentiment avec un talent d'évocation, un esprit d'observation qu'à plusieurs reprises déjà, nous avons du reste eu l'occasion d'apprécier chez M^{lle} Bodève.

Chez Plon-Nourrit et C^{ie}.

ALBERT BAZAILLAS: *Jean-Jacques Rousseau* (deux vol. in-18 à fr. 1.50). — M. Gust. Lanson a très pittoresquement comparé les études biographiques et critiques publiées par la maison Plon dans sa collection nouvelle de la *Bibliothèque Française* à des conférences avec projections lumineuses. Le mot est heureux. Chacun des spécialistes qui rédige ces parfaites monographies emploie un procédé suggestif: il découpe dans l'œuvre de l'écrivain qu'il étudie les chapitres, les passages, les poèmes essentiels et caractéristiques, il les rapproche des détails de la vie de l'auteur, du récit des étapes de sa carrière et il coordonne le tout au moyen de lumineux commentaires personnels.

Ainsi en a agi M. Bazaillas pour J. J. Rousseau. Ici les *Confessions* et la *Correspondance* offraient une mine abondante de documents psychologiques et biographiques. L'essai met en lumière ce qu'il y a de plus

remarquable dans cette vie tumultueuse, riche de contrastes et d'imprévus. M. Bazaillas s'est gardé, ce qui est l'écueil quand on parle de l'auteur du *Contrat social* et de l'*Émile*, de toute idée partiiale ou préconçue. Il a surtout mis en évidence l'unité doctrinale de l'œuvre de son héros liée à la marche de ses sentiments. C'est un point de vue qui retiendra l'attention. A lui seul il suffirait à donner du prix à cet ouvrage très bien fait, original et complet.

* * *

RENÉ MILAN: *La Race Immortelle* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Nous avons lu, l'an passé, de M. René Milan, vous vous en souvenez sans doute encore, un excellent roman psychologique: *La Mère et la Maîtresse*. Le voici maintenant qui s'essaie au genre épique et, disons le bien vite, la tentative est heureuse, autant qu'est originale l'idée directrice de son œuvre. Cette *Race Immortelle*, il la fait sortir de Yaleuz, le chef tartare qui vivait, cinq siècles avant l'ère chrétienne, de rapines et de meurtres, dans les immensités asiatiques. Avec l'auteur nous suivons, au cours des âges, la descendance du farouche guerrier, nous la voyons féroce, criminelle ou glorieuse, ou le tout ensemble. De cette lignée soixante-dix figures ressortent, de destinées singulièrement différentes, les unes au faite des grandeurs, comme Attila le Fléau de Dieu, comme Dieudonné, compagnon de Charlemagne, comme encore le maréchal duc de Monhernon, d'autres de condition infime ou même infâme, mais toutes dessinées en vigoureux relief, et toutes, malgré les modifications apportées à la *Race par la civilisation*, par les mœurs ambiantes, ont gardé le même air de famille. Et d'avoir su rendre vraisemblable cette continuité de caractère à tous les chaînons, de Yaleuz au petit français bien moderne qui est Maurice Verteille, n'est pas un des moindres mérites de ce livre que je vous engage vivement à lire.

* * *

A. CLAVEAU: *Souvenirs politiques et parlementaires d'un témoin* (un vol. in-8 à fr. 7.50). — Rédacteur au compte-rendu analytique sous le second Empire, journaliste très répandu, M. A. Claveau était fort bien placé pour écrire, en retraçant ses souvenirs journaliers, l'histoire anecdotique de l'opinion contemporaine et du Parlement. Ses impressions ont d'autant plus de prix qu'elles révèlent un spectateur attentif à la pièce qui se

joue, du fond de son fauteuil, mais visiblement désintéressé, et décidé à n'abdiquer son sens critique en aucune circonstance. Grâce à lui, nous voyons défiler, en une série de tableaux vivants, pittoresques, pleins de révélations piquantes, les hommes de l'opposition, les leaders de la politique impériale, les princes de la tribune, de la presse, des clubs, et nous pouvons mesurer, étape par étape, incident par incident, le chemin qui mena la France au tragique imprévu de Sedan et au 4-septembre.

On devine l'intérêt de cette histoire anecdotique d'une époque passionnante, encore si proche de nous.

* * *

M. AVELINE: *C'était à Berlin* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Mariée par amour à un peintre de talent, la jolie petite M^{me} de Courmont a bientôt fait de n'éprouver qu'une indifférence, tout juste amicale pour un mari tatillon, bougonneur et geignard dans l'intimité. Si elle ne le trompe point, c'est grâce beaucoup à la forte éducation provinciale qu'elle a reçue et un peu à ce qu'elle n'a pas rencontré celui qui, à ses yeux, conviendrait pour ce genre d'opération. Sur ces entrefaites, en pleine crise d'âme, elle part pour Berlin avec son mari, appelé là-bas par d'importantes commandes. Son isolement d'abord, puis le tourbillon mondain dans lequel elle se lance, puis encore les impressionnants officiers de la garde prussienne achèvent de la troubler, si bien qu'il est moins dix, si pas moins cinq, lorsque le hasard la met en présence du comte André Niemirski, noble polonais de grande allure, distingué, artiste jusqu'au bout des ongles, etc., etc. Maintenant si vous voulez savoir ce que fut le flirt rapidement conduit entre ces deux êtres si bien faits pour se comprendre et ce qu'il advint après, si vous voulez assister à un dîner dans le monde officiel berlinois et à un grand bal au palais impérial, lisez ce livre qui se recommande par de louables qualités d'analyse psychologique, d'exactitude et d'impartialité.

* * *

ERNEST DAUDET: *Journal du comte Rodolphe Apponyi* (un vol. in-8 à fr. 7.50). — Pendant un quart de siècle, le comte Antoine Apponyi, représentant d'une des plus anciennes familles de Hongrie, secondé par son admirable femme, « la divine Thérèse », et par son jeune cousin, le comte Rodolphe, sut faire de l'hôtel d'Eckmühl, où avait été fixée l'ambassade d'Autriche, le rendez-vous de l'élite de la société parisienne. Le comte Rodolphe a laissé un journal de ses impressions et de

ses souvenirs, qui va de 1826 à 1851 et qui, sous forme de confidences familières adressées à sa belle-mère, constitue, par sa spontanéité instructive, l'histoire au jour le jour d'une époque. Ses récits, qui seront publiés en quatre volumes dont le premier vient de paraître, sont relevés d'une infinité de détails, de portraits, d'anecdotes, qui jettent un jour curieux sur les dessous de la politique de la Restauration déclinante et du gouvernement de juillet. L'auteur ne s'est pas privé de recueillir les traits de mœurs de la haute société et, par là, il semble parfois que ce sont les personnages de Balzac qui prennent vie. Une piquante variété règne dans ces mémoires qui nous conduisent, tout d'abord, dans le Paris politique et mondain des environs de 1830.

Chez Nelson

COLLECTION LUTETIA: *Œuvres complètes de Molière* (six vol. in-12 reliés et ill. fr. 7.50).

— Les innovations heureuses de la maison Nelson ne se comptent plus. Le superbe *Victor Hugo* en 52 volumes n'est pas terminé, et déjà voici que paraît une édition complète de Molière en 6 petits volumes élégants illustrés de compositions originales de Leloir. Entre l'édition de luxe et le vulgaire livre de classe, voici une ravissante forme dans laquelle il sera agréable de posséder nos grands classiques. M. Emile Faguet a écrit une introduction et des notes sur chacune des pièces: c'est-à-dire que le grand comique nous est présenté avec une autorité et une compétence assurées.

Un des mérites, parmi beaucoup d'autres, de cette charmante édition est de réunir intégralement l'œuvre si abondante et surtout si variée de l'immortel père de tant de personnages dont le langage garde toute sa saveur et toute sa vivacité.

On ne compte plus les rééditions du Théâtre Molière. Il n'en est pas qui répondent mieux que celle de la maison Nelson à tous les desiderata d'une entreprise de ce genre.

A la Librairie Universelle.

HECTOR FLEISCHMANN: *Une Maitresse de Victor Hugo* (un vol. in-12 à fr. 3.50). —

« Si, par hasard, j'avais pu surprendre en » lui quelques faiblesses, je devrais aujourd'hui, et comme Français et comme poète, » les couvrir du manteau que les fils de Noé » jetèrent respectueusement sur la nudité de » leur père, en une circonstance que la Bible » a rendue suffisamment fameuse ».

Ainsi parla François Coppée, à la mort de Victor Hugo et il faut bien tenir ces paroles pour sages, car la vie privée d'un homme, si grand soit-il, ne regarde pas le public à la curiosité malsaine duquel il me semble inconvenant de la livrer en pâture. Nous ne en vouloir à M. Hector Fleischmann d'avoir en moins de scrupules que Coppée, car Juliette Drouet eut sur l'auteur des *Misérables* et sur son œuvre, une influence telle qu'elle mérite dès lors de figurer dans l'histoire littéraire, au même titre qu'une Gabrielle d'Estrée ou une Pompadour a sa place marquée dans l'Histoire tout court.

A cet égard, ce livre si habilement documenté, comme tous ceux du même auteur du reste, comble une lacune, car tous ceux qui jusqu'ici s'occupèrent de la belle Juliette ne le firent qu'incidemment, sans grand souci de la vérité, ou de façon partielle et tendancieuse, c'est-à-dire avec une inexactitude voulue.

Chez Ambert.

FRANÇOIS DE NION: *L'Envers des Choses* (un vol. illustré à 95 centimes). — Une trentaine de nouvelles allègrement contées, aimables, gaies ou mélancoliques, divertissantes ou douloureuses, mais sans excès jamais dans l'un ou dans l'autre sens. Et, M. François de Nion auquel nous devons la publication des *Histoires risquées des Dames de Moncontour* et quelques autres volumes dans lesquels il évoque les époques les plus galantes de l'Histoire, a veillé cette fois au respect de la morale la plus sévère.

Lisez son recueil d'un bout à l'autre — il n'est guère long, vous aurez de plus de l'agrément à cette lecture — et vous constaterez qu'il peut sans danger être mis aux mains de vos jeunes filles qu'il aidera à tuer l'une ou l'autre des probables journées de pluie de leur villégiature de Pâques.

Chez Eugène Figuière et C^{ie}

CHARLES GUIBIER: *Jérôme Trébuchet ou les Tribulations d'un auteur ignoré* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Dans le fond et dans la forme ce livre est plus que l'amusante fantaisie que semble annoncer le sous-titre ci-dessus, mais il est cela aussi, juste assez pour être d'une lecture reposante et récréative. *Jérôme Trébuchet* est un jeune poète idéaliste, doublé « un philosophe optimiste pour qui la vie guère ne fut tendre mais qui toujours sut accepter d'une âme égale, les pires coups du sort, les déconvenues les plus imméritées tout comme les courtes joies et les trop rares bon-

heurs dont il fut gratifié. L'auteur, officier dans la marine française, a écrit, dit-il, son roman tout entier en mer, à bord des divers bâtiments de la flotte où il fit du service au cours de ses trois dernières années, « dans une cabine étroite et souvent surchauffée, mais qui s'ouvrait sur l'infini ». Et cet infini glauque et bleu entrevu dans le cercle étroit de son hublot il l'a fait passer tout entier dans son œuvre qui y prend tout son charme.

Chez Bernard Grasset.

EMILE POITEAU: *Quelques écrivains de ce temps* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Ce sont des silhouettes de Barrès, Loti, Bordeaux, Bazin, Lemaître, Doumic, Dorchain, etc., Elles ont toutes de la vie et de l'originalité. Elles sont riches à la fois de style et de documentation. À côté de pages d'amour pour ses maîtres préférés M. Emile Poiteau a rédigé des pages de combat, des pages souvent fines et mordantes, Les unes et les autres sont écrites au nom de la tradition, de la morale et du bon goût français. M. Poiteau dans ses critiques comme dans ses romans, se révèle traditionaliste ardent, *Convaincu de la nécessité d'une règle et d'une discipline dans les idées*, convaincu aussi de la responsabilité sociale de l'écrivain.

* * *

ANDRÉ ROBERT: *Le Combat dans les Ténèbres* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Un riche désœuvré, Louis Thibaudier que le Klondyke a fait moult fois millionnaire et qui est venu manger ses revenus à Paris, apprend un beau jour, que Claude de Feuilleragues, une jeune personne à laquelle il porte certain intérêt, est menacée d'un grave danger. Son oncle et tuteur, de complicité avec le docteur Mozard, va la faire enfermer dans l'asile dirigé par ce dernier. Louis n'hésite pas, il combine adroitement l'enlèvement de la jeune fille, le réussit et sauve en même temps une ex-demi-mondaine prisonnière du docteur qui lui a infligé des tortures sans nom et chez lequel il a assisté à d'horribles spectacles de vivisection humaine. Sans doute Claude et Louis vont se marier? Patience! Ce volume n'est que la première partie d'un roman d'aventures de longue haleine un peu roman feuilletonnesque, mais attachant tout de même et le prologue en somme du *Combat dans les Ténèbres* que va soutenir contre Mozard et sa redoutable association de malfaiteurs mondains, le généreux Louis Thibaudier que secondront énergiquement son ami Crew, son chauffeur, un ex-apache, une petite grue

mère d'un guillotiné, tous auxiliaires de choix comme vous voyez.

* * *

BARONNE MICHAUX: *Le Bandeau* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Deux amants vivaient en paix, merveilleusement faits l'un pour l'autre une jeune scandinave Ingrid Odenkrantz survint, belle comme une Walkyrie, et Philippe de Vossange peu à peu se détacha de M^{me} Lehallier, sa maîtresse depuis dix ans. Et le français ardent et chevaleresque se fit aimer de la blonde fille du Nord. Une vacance qu'il passa au château des Odenkrantz, en Suède, ne fit que renforcer cette affection, aussi Ingrid revint-elle en France comtesse de Vossange. Elle a bien eu quelques hésitations à épouser cet étranger qu'elle sentait léger et superficiel mais Philippe lui a fait de si beaux serments, des déclarations si enflammées qu'elle a cédé, espérant bien faire partager ses aspirations, son idéal par son mari. Une fois mariée, le premier enthousiasme passé, ils se voient tous deux loin l'un de l'autre, pensant différemment sur toutes choses, se heurtant à tout coup à propos des incidents les plus minimes comme à propos des plus graves. Ils vont donc tout droit, avec des scènes de plus en plus pénibles, vers le divorce, surtout qu'une parole maladroite a révélé à Ingrid les anciennes relations de Philippe avec M^{me} Lehallier, leur voisine de campagne.

L'auteur, sans doute, a eu pitié de ses deux amoureux si sympathiques par tant d'autres endroits et elle les faits se raccommode à la fin de son roman lequel est gentiment écrit et sentimental à souhait.

Chez P. V. Stock

RUDYARD KIPLING: *Parmi les Cheminots de l'Inde* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — C'est, en effet, d'abord, au milieu des employés du chemin de fer de l'Inde orientale que Kipling nous conduit. Avec lui nous parcourons les rues de Jamalpour, la ville des cheminots si laborieuse, si pimpante, si propre par contraste avec le village voisin dont, ajoute Kipling, en une de ces phrases lapidaires et humoristiques qu'il a toujours en réserve, « dont les habitants tirent du choléra, à son passage, tout ce qu'il peut donner ». Nous visitons ensuite avec lui une mine de houille, puis la manufacture d'opium de Ghazipour. La dernière et la plus importante partie de ce livre, écrit naturellement à la gloire de l'expansion britannique, est consacrée à la flotte anglaise. L'auteur a passé deux périodes successives de ces manœuvres à bord d'un croiseur cuirassé et il donne ses impressions avec cet humour, cette façon originale de

voir les choses, de les présenter toujours sous leur angle le plus pittoresque, qui font un régal de chacun de ses récits quel que soit le sujet qui les inspire.

* * *

ARTHUR MORRISSON: *Dorrington détective marron* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Il serait vraiment surprenant que parmi le lot des romans anglais que M. Albert Savine traduit chaque année, il ne se trouvât point une œuvre policière au moins. Cette fois, il nous présente le type peu banal créé par M. Arthur Morriison. *Le Dorrington* en question ne ressemble guère aux autres détectives consciencieux et honnêtes que nous connaissons. Son flair et son ingéniosité seuls l'apparentent au *Sherlock Holmes* de sir Arth. Conan Doyle, au *Herlock Sholmes* ennemi intime d'Arsène Lupin et au *Louflock Holmes* auxiliaire si précieux du « Chef de la Sécurité relative ». Comme ceux-ci, *Dorrington* est un artiste de génie pour lequel les assassins et les voleurs ne sauraient avoir de secrets, mais, plus intelligents que ses confrères, il s'arrange toujours pour tirer le plus grand profit personnel des aventures auxquelles il se trouve mêlé. Au lieu de mener au gibet les malfaiteurs qu'il ne manque jamais de démasquer, il leur impose ses conditions. Quand la brebis est tondue il en prend la laine et il s'approprie encore la fourrure du loup.

* * *

H. B. MARRIOTT WATSON: *Dick le Galopeur* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Si Kipling nous est arrivé un beau jour de Lahore, son contemporain Henri Brereton Marriott Watson a vu le jour aux environs de Melbourne, puis il passa sa jeunesse studieuse dans la Nouvelle Zemble. Installé en Angleterre à vingt-deux ans, il publia d'abord un roman exotique *Marahuna*, puis diverses œuvres qui lui donnèrent une place en vue dans la littérature anglo-saxonne. Son *Dick le Galopeur* est considéré comme un des plus curieux et des plus amusants parmi ses écrits. En racontant la vie d'un voleur de grand chemin, au temps de la Restauration Anglaise, il croque de façon assez nerveuse quelques personnages historiques et avec assez d'audace dans les détails pour que la pudibonderie britannique en fût effarouchée.

Rassurez-vous toutefois, il faut peu de chose pour choquer ces dignes descendants des puritains et pour ma part, je n'ai vu dans ce livre, lequel est en effet divertissant, rien qui ne pût être lu par tout le monde. Mais suis-je bon juge et l'habitude des romans de mauvais-jes mœurs ne m'a-t-elle pas endurci à l'excès?

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



MEMENTO

Les Lettres.

☪ AUX AMIS DE LA LITTÉRATURE. — La dernière conférence de cet hiver — elle était la 146^e faite, depuis la fondation de l'active société, dans les différentes villes de Belgique — a été donnée par M. Charles Bernard. On sait quel talent fin et très artiste est celui du subtil écrivain de *Un Sourire dans les Pierres*. Il a derrière lui une œuvre qui, pour tenir en peu de pages, n'en

est pas moins originale et brillante. Il est bien de ceux-là qui cherchent et expriment des concordances entre leurs sentiments, leurs opinions et leur philosophie et les faits du moment, les idées générales et les gestes des hommes, c'est-à-dire de ceux-là qui, s'occupant de tout, ne se cantonnent pas dans un « genre » littéraire bien spécialisé. de ceux-là qui, fils de l'immortel Michel de Montaigne, pullulent aujourd'hui en Angleterre et sont

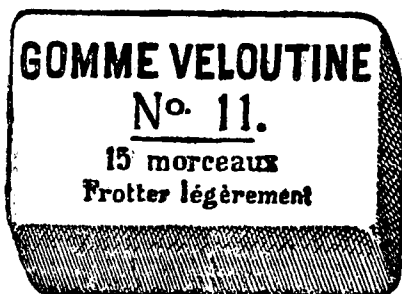
**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.**

Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encree et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXEL LES

nombreux en France, — les essayistes en un mot.

La Belgique a les siens parce que, depuis trente-cinq ans que s'enrichit, plus magnifique, abondant et varié chaque jour, notre trésor littéraire, aucune parcelle du domaine n'est restée en friche. Le roman, le conte, le poème, le théâtre ont eu et ont de plus en plus leurs fidèles; la critique, la chronique, la monographie, l'épilogue moral, la dissertation ironique ou savante ont eu et ont les leurs. Descendants et continuateurs d'Octave Pirmez, par exemple, de Maurice Maeterlinck et d'Edmond Picard, les essayistes de la jeune génération ont écrit déjà des œuvres qui marquent.

M. Charles Bernard s'est gardé de les citer tous. Ce n'est certes même pas un choix qu'il a fait. Il s'est borné à donner quelques exemples à l'appui d'une thèse générale qu'il a soutenue avec une verve étincelante, une adresse ingénieuse et une conviction communicative. Il a caractérisé en termes éloquentes, à des points de vue très personnels et sans dédaigner parfois le paradoxe ou le trait mordant, les écrits de Georges Rency, de Dumont-Wilden, de Léon Wéry, d'Edmond De Bruyn, de B. Timmermans, l'auteur de *La Merveilleuse Aventure des Jeunes-Belgique*. S'il a oublié F.-C. Morisseaux, il a eu quelques mots de pieux souvenir à la mémoire de Charles Dulait. Il a signalé aussi quelques « essais »... d'indulgence dus à des plumes pleines de mansuétude confraternelle. Il a même annexé M. Léon Souguenet à la Belgique; cette naturalisation littéraire sera-t-elle du goût de l'intéressé ?

M. Edmond Picard, qui présidait la séance, en remerciant et félicitant le conférencier qui venait de sonner en l'honneur de certains de nos jeunes écrivains « une éclatante fanfare », a exprimé le sentiment de tous les auditeurs. M. Charles Bernard

leur avait fait passer une heure de précieux enseignement et de charme incontestable.

❖ *A la Maison du Livre.* — Le Cycle des Conférences se poursuit à la Maison du Livre. Après celles sur le *Livre dans les Arts* et le *Livre dans la Littérature*, le *Livre dans les Sciences* a été traité par M. Paul Otlet.

Le conférencier s'est excusé d'apporter tant de sécheresse dans un salon qui n'y était pas accoutumé, mais encore, a-t-il dit, n'y a-t-il sécheresse et aridité qu'à première vue. A s'approcher de la science, à bientôt constater que l'imagination y intervient largement, sous la forme d'imagination créatrice, il y trouve aussi de bien vives jouissances; la science n'est qu'un immense poème. De nos jours, elle est devenue une chose vraiment colossale, absorbant une partie considérable de notre activité intellectuelle; elle s'est fait une place immense à côté de la Religion, de l'art et de la littérature. Elle inspire et dirige notre activité collective. Par elle, a été vraiment constitué ce que Comte appelait le *pouvoir spirituel* exercé par des savants organisés.

C'est qu'elle se présente de nos jours comme la Philosophie d'autrefois, dans son unité magnifique. Tout est devenu matière à science et toutes les sciences se font interdépendantes, puisque la réalité, leur objet, est une. On compte aujourd'hui plus de cent disciplines constituées. Il faut envisager la science à ses quatre moments : quand elle se constitue (recherches, méditations, laboratoires); quand elle se conserve; quand elle s'enseigne et se diffuse; quand elle s'applique.

A chacun de ces moments, l'organisation est intervenue, mettant en relation constante les hommes, les travaux, les méthodes, les résultats. Et le grand médium de toute son action, c'est le Livre, cette mémoire artificielle de l'Humanité, à laquelle l'homme

Spécialité de Découpage
et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CAR-
TONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE

Pliage et mise sous bandes
de circulaires et journaux

Maison Sainte-Marie

Fondée en 1368

Rue Pachéco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liège et Bordeaux

Médailles d'Or à l'exposition Universelle de Bruxelles
de 1910

conserve le souvenir de sa propre pensée pour la transmettre à ses contemporains et à la postérité.

Le Livre a pour but d'enregistrer toute la science comme celle-ci a pour but de former l'image intellectuelle de toute la réalité. Dès lors, tout livre de sciences particulières n'est qu'un fragment, un chapitre du Livre Universel qui serait formé de l'ensemble des livres. Cette notion fondamentale doit présider à toute l'organisation du livre scientifique : la Bibliothèque qui les collectionne, la Bibliographie qui les inventorie, les analyse et les critique, le Dossier documentaire qui concentre tout ce qui a été écrit sur une question donnée et apparaît la forme vers laquelle tend la moderne encyclopédie. A l'ampleur du travail de la science aujourd'hui internationalisée à travers toute la terre par l'abondance de la production intel-

lectuelle, les cadres de cette encyclopédie se développent sans cesse et déborderaient si une méthode rigoureuse ne s'imposait de plus en plus à ceux qui publient pour faciliter la lecture de leurs écrits, et rendre plus comparables les résultats. La formulation de cette méthode est l'œuvre d'un grand nombre de congrès internationaux qui l'imposent de par la force morale qui s'attache à leurs décisions.

Ces idées générales, M. Otlet les a appuyées de commentaires, entrant dans les détails de ce qui existe de nos jours. Une soixantaine d'illustrations projetées sur l'écran ont rendu concrètes et tangibles ces abstractions, en montrant l'ingéniosité des inventeurs ès bibliologie. Par eux, a conclu le conférencier, on ne peut plus s'en tenir aux anciennes et modestes définitions du Livre (remède de l'âme, panacée contre le chagrin, maîtres et amis muets). Ils font désormais celle-ci ambitieuse et annonciatrice de puissance. Les livres sont des accumulateurs d'énergie intellectuelle.

Cette conférence substantielle, pleine d'aperçus originaux et hautement intéressants, fut écoutée avec autant de plaisir que de profit.

☞ ACCUSÉ DE RÉCEPTION. — Léon Hennebicq : *Pro Juventute; La Genèse de l'Impérialisme anglais.* — Louis Banneux : *Le Miroir aux Alouettes.* — Robert Silvercruys : *L'Ironique Tendresse.* — Charles Delacre : *Chant provincial.* — Rapport du Congrès international des Amitiés Françaises à Mons en 1911. — Renaud Strivay : *La Vie ardente.*

☞ Une réédition des œuvres complètes du poète Waecken paraîtra sous peu. C'est au moment de cette publication que M. Fernand Séverin nous donnera l'étude, promise à nos lecteurs, destinée à remettre en lumière ce poète trop longtemps oublié.

UNION DU CREDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue	3	p. c.
Dépôts à deux mois	3 1/2	p. c.
Dépôts à un an	4 1/2	p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an

☪ La Libre Académie de Belgique, fondée, on le sait, par Edmond Picard le 21 décembre 1901, vient de publier en une très artistique plaquette imprimée sur papier de Hollande sa *Charte de Fondation*.

La brochure rappelle les termes dans lesquels le Fondateur a déterminé les conditions de la Libre Académie et du Prix Annuel qu'elle distribue. Elle donne en outre les noms des 32 premiers membres et ceux du secrétaire et du trésorier permanents de l'institution; les noms des lauréats des onze prix décernés à ce jour et qui sont :

- 1902. — *Musique*: V. Vreuls.
- 1903. — *Histoire*: E. Baie.
- 1904. — *Littérature*: E. Glesener.
- 1905. — *Peinture*: E. Beauck.
- 1906. — *Littérature*: L. Dumont-Wilden.
- — *Droit*: F. Holbach.
- — *Droit*: P. Vander Eycken.
- 1907. — *Théâtre*: P. Spaak.
- 1908. — *Littérature*: E. De Bruyn.

- 1909. — *Musique*: L. Jongen.
- 1910. — *Reliure d'Art*: M^{lle} La Bruyère.
- 1911. — *Architecture*: L. Sneyers.
- 1912. — *Littérature*: F. Hellens.

Enfin la plaquette donne la composition actuelle de la Libre Académie et elle contient un vœu d'Edmond Picard tendant à voir l'*Eloquence* glorifiée par l'attribution d'un des prochains prix annuels à l'un de ceux qui chez nous illustrent cet art, un des plus puissant, un des plus charmeur. Le Fondateur convie en outre les membres de l'Académie à porter leur attention sur l'*Art dramatique* « dans lequel se sont distingués des acteurs belges remarquables dont assurément la lignée n'est point tarie ».

☪ *Le Fait de la Semaine*. — Sous ce titre l'éditeur Bernard Grasset vient de lancer une originale publication hebdomadaire.

Le Fait de la Semaine se propose de fournir au public une documentation aussi com-

DELHAIZE FRÈRES & C^{ie}

LE LION



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-UEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

plète et aussi sûre que possible, sur toutes les questions qui occupent l'opinion, au moment même où elles surgissent et s'imposent à l'attention.

Dégageant de la foule des événements auxquels il se trouve mêlé dans les quotidiens, le *fait central de la semaine*, cette revue l'étudie sous ses différents aspects, en fait une présentation exacte et raisonnée, tout en le situant et en se'efforçant de l'expliquer.

Ainsi donc, constamment attaché à l'actualité et ne s'occupant d'une question qu'autant qu'elle s'impose au moment même à l'attention publique, le *Fait de la Semaine* réalise le type parfait du *périodique*; mais, en même temps, chacun de ses numéros, par l'unité de la matière traitée, par l'esprit de documentation et de contrôle apporté à sa rédaction, par l'impartialité et la hauteur de vue dont il témoigne, constitue un *véritable livre*.

Le *Fait de la Semaine* embrasse l'actualité sous toutes ses formes; qu'il soit d'ordre politique ou d'ordre littéraire, d'ordre religieux ou d'ordre social, l'événement marquant de la semaine fournit la matière de chacun de ses numéros, du seul fait qu'il occupe l'opinion.

En raison de la variété et de la complexité des questions qu'elle traite, notre revue a dû faire appel à la compétence de *personnalités très diverses*. Mais, afin que la plus complète indépendance préside à l'exposé de chaque question et que toute opinion soit émise dans la plus entière liberté, *aucun nom de collaborateur ne figurera au bas des articles*, chacun de ces articles ayant comme signataire la Revue elle-même. Aussi, ne pouvant compter sur les prestige des noms, le *Fait de la Semaine* devra tirer tout le crédit qu'il attend, de la seule valeur de ses articles et de la haute indépendance dont ils témoignent.

Les *Ardennes Belges*, journal illustré de propagande touristique, chaussée de Wa-

La Tribune Nationale

ORGANE MILITAIRE & COLONIAL

paraissant le 1^r et le 15 de chaque mois

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

221, Rue Louis Hap, à Bruxelles

Abonnement : 1 an, 6 francs

Prix du numéro, 25 centimes

Cette revue — absolument indépendante et sans couleur politique — accueille sous sa responsabilité, toute idée méritant d'être écoutée ou discutée, tout avis originale ayant trait à la défense de la Patrie et de sa Colonie.

vre, 59, Ixelles. Un nouveau journal sur nos Ardennes vient de paraître. Imprimé sur beau papier et semé de quelques beaux clichés sur Spa, Houffalize, Dinant, Bohan, etc. Ce premier numéro offre fort bel aspect et présente un intérêt très vif. C'est un organe qui rendra certainement service aux nombreux Belges et étrangers s'intéressant à ces sites pittoresques

* * *

Les Théâtres.

🎭 Au *Bois-Sacré* vient de passer la revue annuelle. Elle est signée Libeau et de Caigny. Son succès a été considérable. Nous en reparlerons à loisir.

🎭 *Rêve de Valse* à l'Alhambra de Bruxelles exerce sur le public une telle attirance que le vaste théâtre du boulevard de la Senne

AU NABAB

USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 5332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande. Chiffres. Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

est tous les jours trop petit pour contenir la foule qui se présente aux guichets. L'excellence de l'interprétation, la somptuosité de la mise en scène charment l'assistance mise en gaité par Camus et ses partenaires.

On retient ses places huit jours d'avance au bureau de location. A. 9625.

Après *Rêve de Valse*, une reprise de *La Petite Quaker* avec Germaine Huber terminera la saison d'hiver, qui fut exceptionnellement brillante.

Pendant un mois ensuite M. Monroy jouera l'opéra, à l'Alhambra, avec une troupe où brilleront maintes vedettes: M^{mes} Blanchet, Landouzy, Dinah Beumer, Fierens et Bl. Cuvelier; MM. Lemaire, Geyre, Villette, Decharne, Dons et Kardec.

Enfin M. Duquesne fera, pendant l'été, du drame populaire.

❁ M. Victor Reding a fait broser par MM. Devis et Lynen trois décors neufs pour *La Nuit de Shakespeare* de M. Horace Van Offel qui passera comme troisième spectacle du Théâtre belge, au Parc, avec le drame en un acte de M. Crommelynck: *Le Marchand de Regrets*, après les représentations annoncées du *Double Madrigal* et de *Après Moi*.

Cela nous conduira malheureusement au début d'avril, pour le moins. Le dernier spectacle d'œuvre belge date du 29 janvier...

❁ L'audition, si originale et artistique, des œuvres royales qui eut lieu récemment, à l'initiative de M^{me} la comtesse de Soubert, et sous la direction de l'excellent compositeur Charles Mélant, aura des lendemains. L'œuvre des hôpitaux va redonner le joli spectacle, à l'intervention des cercles étudiants. D'autre part le 17 mars, au théâtre du Gymnase de Liège, la Comédie-Française venant représenter en gala le *Malade Imaginaire*, le ballet de la *Merlaison* formera l'appoint du spectacle. Enfin le *Théâtre des Rois* se transportera ce mois-ci également au Cercle Artistique et Littéraire d'Anvers.

❁ Les *Amitiés Françaises* organisent, pour le 18 mars, à 8 heures, dans la salle Patria, une représentation du *Secret de Polichinelle* de M. Pierre Wolff, qui sera honorée de la présence de M. Klobukowsky, ministre de France à Bruxelles.

* * *

Les Salons.

❁ Le Musée de Bruxelles a, sur les instances du ministre de France en Belgique, consenti à prêter à l'Exposition *David et ses Elèves* qui s'ouvrira à Paris, le 7 avril, au Petit Palais, les trois toiles de David que

possède la capitale belge: *Marat assassiné*, *le Jeune Garçon*, *le Portrait du Musicien Devienne*, ainsi que la toile d'Ingres, déjà si compromise: *Auguste écoutant la Lecture de l'Enéide*.

❁ Le premier salon belge s'est ouvert, samedi, à La Haye.

Les artistes suivants y sont représentés:

Richard Baseleer, Jules de Bruycker, Emile Claus, Willem Degouvé de Nuneques, Alfred Delaunois, Victor Hageman, Marcel Jefferijs, Fernand Knopff, George Lemmen, August Oleffe, Willem Paerels, Robert Picard, Alice Ronner, Louis Reckelbus, Jacob Smits, Frans Smeers, Henri Thomas, Emile Floors, Walter Vaes, Gustaaf van de Woestyne, Rodolphe Wytzman, Juliette Wytzman, Maurice Wagemans.

❁ Ad. Keller exposera au Cercle Artistique jusqu'au 16 mars.

❁ Le XX^e Salon de *La Libre Esthétique*, consacré aux expressions picturales du Midi, restera ouvert au Musée Moderne, jusqu'au 13 avril; entrée: 1 franc. Auditions musicales le mardi.

La sculpture est brillamment représentée par MM. Rousseau, Rik Wouters, Gaspar, etc.

❁ Anvers a eu ces derniers jours les expositions de MM. *Riket*, élève de Courtens; *Walravens*, à la salle Buyle; *Engels*, à la salle Forst; et *Ch.-V. Hagemans*, au Cercle Artistique.

❁ Ernest Vanden Panhuysen exposera jusqu'au 17 mars à la Galerie d'Art, rue Royale.

❁ A. Ost a ouvert, salle Boute, à Bruxelles, une exposition considérable de ses œuvres. C'est la première fois que l'on voit dans notre ville les œuvres de cet artiste original et varié. Il possède le dessin, la couleur, excelle dans le mouvement, rendu avec un extraordinaire brio! Exposition saisissante, ouverte jusqu'au 19 courant.

❁ Samedi 15 mars, à 2 heures, s'ouvrira, à la Galerie Giroux, une exposition très importante d'œuvres de Louis Thévenet. On annonce pour le 5 avril, à la même galerie, une exposition totale des œuvres de Henri Evenepoel.

❁ L'Université nouvelle poursuit en ce moment une série de conférences sur l'*Art espagnol*. La dernière fut donnée par M. H. Marcel, administrateur de la Bibliothèque nationale de Paris, et eut pour objet: Goya.

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

🌀 La *Fédération des Artistes wallons* organise une exposition de l'art wallon (subdivisons, subdivisons!! l'Union fait la force!!) qui s'ouvrira l'automne prochain, au Musée des Beaux-Arts de Mons.

Renseignements, boulevard Dolez, 48, à Mons.

🌀 La vente des aquarelles et tableaux composant l'atelier d'*Henri Stacquet*, et d'une collection de tableaux lui appartenant, de maîtres divers, a eu lieu à Bruxelles, les 27 et 28 février derniers. La vente de ces tableaux a produit la somme de 40,000 francs.

Ci-contre quelques prix qui pourront stimuler les amateurs : Stacquet : *Clair de Lune*, 310 francs ; *Intérieur à Lummen*, 400 ; *Retour de la Pêche*, 400 ; *Marine à Katwyk*, 370. — Maîtres divers : Agneessens, *Jeune Femme*, 660 ; Artan, *Marines*, 500 et 600 ; Binjé, *Paysage*, 190 ; *Hip. Boulenger*, 4,100 (ce fut le clou !) ; *La Chaumière* ; les autres Boulenger, 330 et 400 ; Courtens, F., *Paysage*, 400 ; Crépin, *Paysage*, 110 ; Fourmois, *Paysage*, 270 ; David Oyens, *Dans l'Atelier*, 400 ; Pantazis, *Le Petit Voleur*, 910 ; Jakob Smits, *Tête*, 160 ; Verhaeren, *Intérieur d'Eglise*, 210 ; Verheyden, *Effet de Neige*, 220 ; Verwée, *Paysage*, 360 ; Vogels, *Fruits*, 200 ; Wytzman, *La Hulpe*, 250 ; Charlet, *Enfants*, 230 ; Taelmans, *Intérieur*, 250 ; *Un dessin d'inconnu* : 180. Etc., etc.

🌀 Exposition universelle et internationale de Gand (groupe II — Beaux-Arts). — Les œuvres d'art présentées à l'examen du

jury d'admission de la Section Belge et de la Section Internationale pourront être déposées au Palais des Beaux-Arts de l'Exposition (entrée par la chaussée de Zwynaerde), entre le 17 et le 22 mars. Les artistes qui n'auraient pas reçu les documents nécessaires pour le envoi de leurs œuvres, peuvent les demander « par écrit » au Commissariat du groupe II, rue Beyaert, 3, Bruxelles.

🌀 Le *Cortège-Tournoi* de juillet prochain, à Tournai, sera une fête vraiment remarquable.

Sans insister à nouveau sur le côté histo-

BULLETIN MENSUEL

DE

L'Institut de Sociologie Solvay

BRUXELLES

Cette publication est la seule permettant de suivre, mois par mois, le mouvement scientifique en sociologie et dans les sciences connexes.

On y trouve, en outre, les comptes-rendus des réunions périodiques des divers groupes d'études de l'Institut.

ABONNEMENT :

Belgique : 10 fr. ; Etranger : 12 fr.

Éditeurs :

MISCH et THRON, Bruxelles et Leipzig.
MARCEL RIVIERE, Paris.

A. VERHAEGEN

Marchand-Tailleur

79, BOULEVARD ANSPACH, 79
≡ BRUXELLES ≡

**Vêtements sur mesure pour
hommes et enfants**

Hautes Nouveautés Anglaises, Françaises et Belges

CONFECTION SOIGNÉE

COUPE IRRÉPROCHABLE

Grand Choix d'Imperméables Confectionnés

ET SUR MESURE

DEUIL EN 24 HEURES

rique de cette solennité, dont la réalisation est poussée jusque dans les moindres détails archéologiques, les principaux personnages de l'histoire du temps s'y rencontrent: Henri VIII, Maximilien d'Autriche, Marguerite d'Autriche, douairière de Savoie, Charles-Quint et toute la noblesse d'Angleterre et des Pays-Bas.

D'autre part, le Tournoi, en lui-même, revêtira un caractère essentiellement différent de ceux qui furent donnés en 1905 et en 1907 à Bruxelles et à Bruges. C'étaient là des fêtes chevaleresques de la seconde moitié du XV^e siècle, ce sera à Tournai la reconstitution d'un Tournoi de la Renaissance, à l'aube

de ces temps nouveaux qui devaient tout transformer: les arts, les mœurs et particulièrement les modes et les costumes. Ce sera donc, sous ce rapport, une fête complètement neuve.

Il n'est point, d'ailleurs, téméraire d'affirmer que ce sera aussi la dernière fois qu'on organisera, en Belgique, des festivités de ce genre et de cette pompe. Car, d'abord, elles coûtent cher d'argent, de peines et de temps; ensuite, il sera dorénavant difficile d'obtenir encore le concours de l'armée, indispensable cependant à leur réalisation et à leur réussite.

Précédé d'un cortège, où s'étaleront tout

le luxe brillant et la richesse décorative particuliers au XVI^e siècle, le Tournoi de Tournai constituera une attraction d'une beauté rare, une fête qu'il faudra voir, parce qu'elle sera, assurément, en Belgique et ailleurs, la dernière de son espèce.

En voici le thème: Le peuple, les métiers, les Serments, les Magistrats de Tournai, vont aux portes de la ville chercher les souverains et leurs cours, et les amènent triomphalement Grand'Place, dans la lice préparée pour les joutes qu'a fait crier le roi d'Angleterre, Henri VIII.

Les groupes, au nombre de douze, comporteront un ensemble de plus de mille participants.

Les grandes familles de la noblesse belge, dont un ancêtre prit une part à cette solennité chevaleresque, ont tenu à y figurer. Charles d'Autriche sera personnifié par le prince Etienne de Croy, le prince Adrien de Croy représentera le jeune Jean Frédéric de Saxe, le comte du Chastel, Maximilien d'Autriche, le comte de Lalaing, un de ses ascendants, etc.

Voilà ce qui dépeint mieux qu'on ne pourrait le faire, l'enthousiasme que suscite cette fête d'art.

Le cortège parcourra, à quatre reprises, les différents quartiers de la ville. Après le défilé dans les rues, auront lieu, sur la Grand'

Place, dans une lice édiflée à cet effet et luxueusement décorée, le tournoi et les joutes.

♦ ♦ ♦ Jean-Louis Minne exposera à la salle Studio jusqu'au 17 mars.

* * *

A l'Etranger.

♦ ♦ ♦ *Congrès artistique international.* — Faisant suite aux congrès de Rome, en 1911, et de Paris, en 1912, un Congrès artistique international doit se réunir à Gand, du 17 au 21 juillet prochain. Les présidents du comité exécutif sont MM. A. Baertsoen, artiste peintre-graveur; V. Rousseau, statuaire, et P. Saintenoy, architecte; le président d'honneur, M. Pouillet, ministre des sciences et des Arts.

Le congrès continuera l'étude des questions examinées par le congrès de 1912, à Paris, concernant notamment la réglementation du droit de copie des œuvres modernes dans les musées et du droit de reproduction; le règlement-type des concours publics internationaux; le règlement-type des expositions artistiques internationales; la propriété artistique.

Deux questions surtout sont importantes et méritent d'attirer l'attention. C'est, d'abord, l'imprescriptibilité du vol des œuvres d'art appartenant aux collections publiques. Il s'a-

BANQUE INTERNATIONALE

DE BRUXELLES

Société Anonyme, 27, avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.

Comptes. — Joints.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

COMPTES DE QUINZAINE

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27

Téléphones : A 3870, 3903, 6739, 8056

ou à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

Aux Galeries des Meubles



20, Rue de l'Hôpital, 20

A BRUXELLES

**LE PLUS GRAND CHOIX DES MEUBLES
DE TOUS STYLES ET TOUS GENRES**

girait d'empêcher la prescription trentenaire qui permettra, par exemple, au voleur de la *Joconde* dans vingt-huit ou vingt-neuf ans, de sortir impunément le chef-d'œuvre de sa cachette, de l'exposer en vente publique, s'il lui plaît. M. Georges Hulin, le savant professeur à l'Université de Gand, développera cette thèse et demandera au congrès de voter un projet de convention internationale à soumettre à tous les gouvernements civilisés.

C'est, ensuite, le « droit de suite » sur les œuvres d'art. L'artiste-auteur bénéficierait d'un tantième sur la plus-value acquise, dans les ventes successives, par toute œuvre ayant un caractère original et personnel. Ce droit subsisterait pour les héritiers durant cinquante ans après la mort de l'auteur. Et l'on ne verrait plus du vivant de l'artiste, et sans que celui-ci ne touche rien de la plus-value, un tableau comme *Les Danseuses à la Barre* de Degas, être payé à l'auteur 500 francs et atteindre dans une vente publique 435,000 francs. Cet écart fabuleux — et absurde, d'ailleurs, il faut bien le reconnaître — constitue sans doute le « record » de l'espèce.

Est mort à Rome le professeur et publiciste Angelo de Gubernatis, renommé non seulement en Italie, mais dans tous les pays dont son infatigable curiosité avait étudié la littérature et les mœurs, c'est-à-dire dans l'Europe entière. — Né à Turin en 1840, le comte de Gubernatis s'était signalé d'abord comme linguiste; il avait étudié plusieurs langues orientales et particulièrement le sanscrit. Il l'enseigna de 1863 à 1890 à l'Institut supérieur de Florence, époque à laquelle il fut appelé à Rome, où il occupa à l'Université, outre la chaire de sanscrit, celle de littérature italienne. — M. de Gubernatis s'est intéressé à un nombre considérable de sujets, et on énumérerait difficilement, sans parler des articles et brochures, les ouvrages qu'il a consacrés aux diverses littératures d'Europe comme d'Orient. Patriote italien, il était d'esprit et de goût international. La

Revue internationale fut un des périodiques qu'il fonda et dirigea après l'*Italia letteraria*, la *Civiltà italiana*, la *Rivista orientale*, la *Rivista contemporanea*, la *Rivista europea*. Plusieurs ouvrages du comte de Gubernatis sur les peuples de la péninsule balkanique sont écrits en français, que le distingué écrivain possédait parfaitement. Il collabora, à maintes reprises, au *Temps*.

A Dresde vient de mourir, âgé de 76 ans, le compositeur Félix Draeseke. Après avoir été, dans sa jeunesse, parmi les compositeurs allemands rassemblés par l'influence de Liszt pendant sa période weimarienne, Draeseke était rentré dans le courant classicoromantique de l'école de Leipzig. Il a beaucoup écrit : symphonies, musique de chambre, oratorios, et même des opéras. Ses œuvres les plus connues sont un oratorio de grandes proportions, *Christus*, et sa *Sinfonia tragica*.

Une nouvelle revue italienne paraît depuis peu. Elle est intitulée *La Vita italiana all' estero* (la vie italienne à l'étranger).

La revue technique milanaise, *Il Risorgimento grafico*, pour honorer la mémoire de J.-B. Bodoni dont on fête cette année le centenaire, a organisé un concours international typographique, ouvert à tous, pour un projet de livre moderne.

On annonce que d'Annunzio termine à Arcachon une œuvre qui sera jouée prochainement, à Paris, par Ida Rubinstein.

Le tableau de Corot, *Orphée, et Euridice*, a été acheté 376,000 francs, par la maison Knoedter.

Il a été procédé, à la maison Keller et Reiner, de Berlin, à la vente des collections artistiques du défunt ministre d'Etat Von Elsner. Une reproduction de la *Pietà* de Michel-Ange, en terre cuite, datant de l'époque, a été payée 11,000 mark; un *Pay-sage* de Solvator Rosa, 4,800.

La Galerie nationale de Munich a acheté pour 400,000 francs un tableau de l'école ferraraise, attribué à Cosimo Tura.

Voici quelques prix d'éditions Shakespiariennes, vendues à Londres : quatrième édition d'*Hamlet*, 10,000 francs ; édition de 1608 d'*Henri IV*, 2,600 francs ; seconde édition de *Roméo et Juliette*, 4,125 francs ; première édition in-folio des œuvres complètes de Shakespeare, 50,625 francs.

12,886 volumes ont été publiés en Angleterre, en 1912. En 1911, le nombre était de 10,914.

Il s'est formé à Londres une association qui se propose de populariser la connaissance des grandes œuvres d'art parmi la population des colonies britanniques. De nombreux envois de reproductions des tableaux célèbres, ont déjà été faits par cette association, qui mérite d'être prise comme modèle à l'étranger.

On vient d'inaugurer, à Vienne, un monument à Hanslick, le célèbre critique musical. Hanslick ayant toujours été l'adversaire de Wagner, certains étudiants allemands ont trouvé de mauvais goût que l'on fit coïncider cette inauguration avec l'anniversaire de la mort de Wagner, et se sont livrés à des protestations.

A Milan aura lieu, à l'automne, la première exposition italienne de gravures, tant anciennes que modernes.

La R. Academy of Arts de Londres s'est faite la promotrice d'une exposition des œuvres de Sir Alma Tadema, mort il y a peu de temps. Cette exposition aura lieu prochainement, à Londres.

Le Parlement français a sanctionné le projet d'une exposition internationale d'art décoratif, qui aura lieu à Paris, en 1916. Cette exposition tendra surtout à mettre en relief le caractère moderniste de la décoration.

Voici une liste de quelques expositions prochaines, à l'étranger :

Breslau : Exposition commémorant la guerre de 1813-1815, avec une section d'art (mai à octobre 1913) ;

Stuttgart : Exposition d'art allemand, avec section internationale (mai à octobre 1913) ;

Munich : XI^e Exposition internationale des Beaux-Arts (ouverture en juin) ;

Leipzig : Exposition internationale d'Architecture (ouverture en mai) ;

Florence : Exposition du Printemps, à la Société des Beaux-Arts (30 mars au 30 juin 1913) ;

Vienne : Exposition de la Sécession, au Printemps.

EDITIONS DE

La Belgique Artistique et Littéraire

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

PAUL ANDRÉ : <i>Maitre Alice Hénaut</i>	fr. 3.50
MARIA BIERME : <i>Les artistes de la Pensée et du Sentiment</i>	5.00
VICTOR CLAIRVAUX : <i>La Barque amarrée</i>	3.50
LOUIS DELATRE : <i>Contes d'avant l'Amour</i>	3.50
GERMAINE DE SMET : <i>La Pensée errante</i>	3.50
MAUR. DES OMBIAUX : <i>Essai sur l'Art Wallon et Gallo-Belge</i>	2.00
J. F. ELSLANDER : <i>Parrain</i> , roman	3.50
MAUR. GAUCHEZ : <i>Symphonies voluptueuses</i> , poèmes	3.50
IWAN GILKIN : <i>Etudiants russes</i>	2.50
J. JOBÉ : <i>La Science économique au XX^e siècle</i>	3.50
FRANÇ. LÉONARD : <i>La multitude errante</i> , poème	3.50
HENRI LIEBRECHT : <i>Un cœur blessé</i> , roman	3.50
EM. E. PIERS : <i>Un hiver aux Lofoden</i>	2.00
CARL SMULDERS : <i>La ferme des Clabauderies</i> , roman	3.50
JULES SOTTIAUX : <i>La Wallonie héroïque</i> , roman	3.50
OSCAR THIRY : <i>La merveilleuse Aventure des Jeune-Belgique</i>	3.50
B. TIMMERMANS : <i>L'Evolution de Maeterlinck</i>	3.50
CH. VAN BENEDEN : <i>La Peste de Tirgalet</i>	2.00
MARG. VAN DE WIELE : <i>Ame blanche</i> , roman	3.50
MARIE VAN ELEGEM : <i>Par la Vie</i> , poèmes	3.50
GEORGES WILLAME : <i>Le Puisson</i> , roman	3.50

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT POSTE

adressé 26-28 rue des Minimes, Bruxelles.

CAISSE CENTRALE

de Change et de Fonds Publics

SOCIÉTÉ ANONYME

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

BRUXELLES

Place de la Liberté, 5

Téléphone A. 746

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance.

☯☯ Un nouveau décès frappe le Conseil d'administration de la *Banque de Bruxelles* en la personne de son Vice-Président: M. Arthur Dubois, Commandeur de l'ordre de Léopold, Administrateur honoraire des Chemins de fer de l'Etat belge.

☯☯ M. William Thys, un des fils du Colonel, vient d'être nommé secrétaire-général de la *Banque d'Outremer*.

☯☯ M. Georges Leclercq remplace feu M. Beernaert au sein du Collège des commissaires de la *Caisse de Reports et de Dépôts*.

☯☯ Les membres de la *Société d'Etudes Sino-Belge* ont désigné pour faire partie du Comité: MM. le Comte Adrien Vander Burch, Clément, de Vylder, Lacanne, Thiébaud, Walton, De Deken, Demeurs, Dubois, Fivé et Van Biervliet.

Ont été nommés vice-présidents: MM. Francqui et E. Mélot.

☯☯ M. Jean Wasseige a été nommé directeur de la

Banque Centrale de Namur en remplacement de feu M. Armand Wasseige.

☛ M. Maurice Beckers a été promu directeur-adjoint de la *Société Belge de Crédit Industriel et Commercial et de Dépôts*.

☛ Le Comte de Poret a été désigné pour remplir les fonctions de secrétaire de la *Société Belge des Exposifs Favier*, à Vilvorde.

LA FOLIE DES ARMEMENTS ALLEMANDS. — Selon le *Lokal-Anzeiger*, la taxe unique exceptionnelle sur la fortune destinée à fournir le milliard des dépenses non renouvelables pour la loi militaire serait progressive. On croit pouvoir exempter d'impôt les fortunes inférieures à 20,000 marks. La taxe serait de 1/4 p. c. pour les fortunes de 20,000 à 200,000 marks, de 1/3 p. c. pour les fortunes de 200,000 à 500,000 marks et de 1/2 p. c. pour celles de 500,000 à 1 million de marks. La taxe serait de 1 p. c. pour les fortunes supérieures à 1 million de marks, et pourrait s'élever pour les très grosses fortunes jusqu'à 4 p. c.

Le *Lokal-Anzeiger* croit savoir que la taxe serait acquittée en quatre versements trimestriels, si bien qu'au cas où le premier versement serait effectué le 1^{er} juillet 1913, le payement intégral serait achevé le 1^{er} juillet 1914.

LE TRIBUT DE LA GUERRE. — Conséquences et répercussions économiques de la guerre des Balkans et de la mobilisation autrichienne sur la frontière serbe: A la Bourse de Vienne, différences sur les cours 2 milliards 200 millions de francs; bilan des faillites, occasionnées par la guerre 65 millions; déficit de l'exportation austro-hongroise pour trois mois, 60 millions; créances en souffrance par suite des moratoriums: 75 millions.

Le marché de Berlin enregistre 2 milliards de pertes sur ses transactions.

A Vienne, 251 millions de francs de faillites et le crédit pour les bâtiments, passe de 10 à 12 et à 13 p. c. Près de cent maisons en construction ne peuvent être achevées.

LES REVENUS DE LA TRIPOLITAINE. — La Turquie et l'Italie sont arrivées à un accord pour capitaliser à cinquante millions de francs la part des revenus de la Tripolitaine qui reviendra à la Dette publique. L'Italie demande qu'on calcule cette capitalisation à dater de la signature de la paix; la Turquie s'est décidée à accepter sous réserves les conditions de l'Italie.

Une part importante des cinquante millions revient au Trésor ottoman à titre d'excédent.

EMPRUNT CHINOIS. — Un accord a été signé ces jours derniers entre le gouvernement chinois et le chemin de fer de Pienlo

pour l'émission d'un emprunt chinois de 100 millions de francs 5 p. c. destiné à la construction du prolongement de la dite ligne du Pienlo jusqu'à la mer, d'une part, et jusqu'au Kansuh, d'autre part.

Le prix d'émission est fixé à 91 p. c. L'émission aura lieu à Bruxelles, dans la seconde quinzaine de mars, par la Banque L'impain.

Un premier emprunt de 5 p. c. pour la construction du chemin de fer de Pienlo a été émis à Paris il y a quelques années; il est inscrit à la cote officielle de Paris sous la rubrique « emprunt chinois 1903 » et cote 103 p. c.

L'entreprise de la construction de ce nouveau chemin de fer, qui comporte environ 2,500 kilomètres, a été concédée à la société franco-belge connue sous la dénomination de « Compagnie des Chemins de fer et des Tramways en Chine », qui a construit la ligne du Pienlo actuellement en exploitation.

LA COMMISSION DE LA BOURSE a admis à la cote officielle les actions des *Fonderies et Forges Saint-Joseph* à Couvin, de l'*Union Minière et Métallurgique de Russie*, de la *Compagnie Centrale de l'Industrie Electrique* et les actions privilégiées de la Société des *Pétroles de Tustanovice*.

BANQUE DE CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL D'ANVERS. — L'assemblée des actionnaires aura lieu le 25 mars. Le conseil propose la répartition d'un dividende de 8 1/2 p. c., soit 17 francs pour les 24,000 actions libérées régulièrement de 200 francs. L'année dernière, l'on avait réparti également 8 1/2 p. c., mais le coupon n'avait été réglé intégralement (17 francs) qu'aux 16,000 actions anciennes et les 8,000 nouvelles ne reçurent qu'un coupon semestriel de fr. 8.50.

En sus du dividende de 8 1/2 p. c., calculé sur les 200 francs versés régulièrement, le titre entièrement libéré touche un intérêt de 4 p. c. calculé sur les 300 francs versés anticipativement. Ce titre libéré reçoit donc 12 francs d'intérêts et 17 francs de dividende, soit au total 29 francs.

BANQUE SINO-BELGE. — Cet établissement va prochainement doubler son capital, qui sera donc porté de 15 à 30 millions. Le titre de la banque sera modifié: elle a, d'ailleurs, perdu son caractère exclusif depuis qu'elle a établi des agences à Londres, en Egypte et ailleurs. La société deviendrait une sorte de filiale de la Société Générale de Belgique.

LE CRÉDIT ANVERSOIS vient de conclure une communauté d'intérêts avec la Société Hongroise de Banque et de Commerce à Budapest; elle se manifestera par la reprise réciproque de capitaux, la cession de participations et autres opérations financières.

Le directeur du Crédit Anversois, M. Gustave Snoeck, devient administrateur de la Société Hongroise et M. Bruno von Baloch-Blum entre au Conseil d'administration du Crédit Anversois.

LA BANQUE DE REPORTS ET DE DÉPOTS (d'Anvers) a acheté pour 2,000,000 le palais de l'Expansion. Nul autre bâtiment ne pouvait mieux convenir à cette banque anversoise.

BANQUE FONCIÈRE HISPANO-FRANÇAISE. — Les journaux espagnols annoncent la création prochaine d'une Banque Foncière Hispano-Française. Le nouvel établissement ne se consacrerait pas seulement aux opérations bancaires et immobilières, mais ce serait une véritable banque d'affaires; elle entrerait en fonctions avec quelques importantes exploitations dans lesquelles on cite une affaire de ciments à Valladolid et un service public à Valence.

CHEMINS DE FER DE MADRID A VILLA DEL PRADO. — Les recettes se sont élevées, en 1912, à pes. 678,372.32, contre pes. 591,294.38 en 1911. L'augmentation des bénéfices résultant de cette majoration de recettes permettra au conseil de proposer la répartition aux actions de priorité, d'un dividende de pes. 6.50 au lieu de pes. 5.50 pour l'exercice précédent, ce qui, en tenant compte du change, ferait environ 6 francs au lieu de fr. 5.10.

GAND-TERNEUZEN. — L'assemblée générale des actionnaires a été remise au 1^{er} avril faute de quorum.

LE REJET DE LA CONVENTION DU GOTHARD. — La convention du Gothard, qui avait été ratifiée par les parlements d'Allemagne et d'Italie, vient d'être rejetée par huit voix contre sept, par la commission du Conseil National Suisse.

Le Conseil fédéral proposait, dans un message, de ratifier ce traité, mais les privilèges considérables qu'il accordait à l'Allemagne et à l'Italie, sur toutes les lignes suisses, avaient suscité une protestation populaire.

TRAMWAYS DE TURIN. — L'interminable conflit existant entre la municipalité de Turin et les diverses sociétés y exploitant les tramways vient, à ce qu'il paraît, d'entrer dans une nouvelle phase, on avait craint, un instant, pour le renouvellement de la concession de la ligne Ouperga. De plus, on avait parlé d'un projet de ligne directe de Turin à Sassi, qui eut fait une concurrence néfaste à la société actuelle.

Nous apprenons, dit un confrère, auquel nous empruntons ces lignes, que, grâce à une intervention supérieure qui s'est manifestée récemment, ces difficultés sont aplanies et, qu'en ce moment, les parties en cause ont entamé des pourparlers qui, on l'espère, aboutiront prochainement.

Acceptons-en l'heureux présage, car notre situation, en Italie, se complique déjà suffisamment par le fait de la concurrence des sociétés allemandes, qui, depuis cinq à six ans, s'occupent beaucoup d'entreprises de tramways

SYNDICAT RUSSE DE WAGONS. — Le Syndicat russe des Wagons Prodwagon vient d'être renouvelé pour 5 ans. Il expirera ainsi au 31 décembre 1918.

Voici sa composition, avec la quote-part réservée jusqu'ici dans les ventes à chacune des usines adhérentes : Briansk, 6.60 p. c. ; Dvigtatel, 6.98 p. c. ; Kolonna, 6.98 p. c. ; Lilpop, Rayo et Lewenstein, 5.60 p. c. ; Maltzoff, 6.60 p. c. ; Mitichinsk-Nicolaïeff, 4.72 p. c. ; Poutiloff, 6.98 p. c. ; Russo-Baltique, 13.87 p. c. ; Sormovo, 8.45 p. c. ; Iver, 6.98 p. c. ; Phœnix, 6.90 p. c. ; Sud-Oural, 5.60 p. c. ; Wagons de Saint-Pétersbourg, 6.98 p. c.

En novembre 1912, le total des commandes reçues depuis le début de l'année par les fabriques de wagons s'élevait à 24,891,080 roubles. Le mouvement total du syndicat, en 1911, avait porté sur 30 millions 326,424 roubles.

ACIÉRIES RÉUNIES DE BURBACH-EICH-DUDELANGE.

— Le quatrième trimestre de 1912, pendant lequel l'exploitation a marché normalement, a donné un produit brut de 620,679 marks, dont il faut déduire, pour frais et redevances diverses, 309,666 marks, ce qui laisse un bénéfice net de 311,013 marks.

Le résultat total de 1912 comparé à celui des trois derniers exercices se présente comme suit :

	1912 M.	1911 M.	1910 M.	1909 M.
Premier trimestre	434,783	371,382	404,706	340,764
Deuxième trimestre	251,598	170,864	221,687	133,469
Troisième trimestre	421,630	285,954	212,683	258,766
Quatrième trimestre	311,013	562,346	453,078	399,433
Total :	1,419,024	1,390,546	1,292,154	1,132,432

Ne sont pas compris dans ces chiffres le bénéfice extraordinaire de 482,671 marks, réalisé en 1911 et de 188,109 marks en 1910.

Le bénéfice de l'année est entravé par ce fait que vis-à-vis des nouvelles dépenses d'intérêts occasionnées par le nouvel emprunt de 101,000,000 de marks, les 4,001,000 marks d'actions Krügershall (que Burbach a acquis pour la plus grande partie des obligations à lots) n'ont pas encore produit de revenus.

Le dividende pour 1912 pour les actions Krügershall proposé à l'assemblée générale par le Conseil est de 12 p. c. Le montant correspondant de 480,120 marks sera donc à porter en compte en 1913 par Burbach.

Le puits et les exploitations à ciel ouvert Bartensleben, dont Burbach possède les mines, sont prêts. Les installations Wefensleben, dans lesquelles Burbach est intéressé, sont également achevées.

LA CONSOMMATION HOUILLÈRE en Belgique comporte 21,825,740 tonnes en 1910 ; 23,934,600 tonnes en 1911 et 26,023,240 tonnes en 1912, soit donc une augmentation de 4,191,500 tonnes ou 19.23 p. c.

CHARBONNAGES DU BONNIER. — On annonce que les résultats de l'exercice dernier dépassent ceux de l'année 1911. L'extraction a été, en effet, supérieure, soit 103,413 tonnes contre 74,281 tonnes.

Les bénéfices s'élèvent à environ 513,000 francs contre 335,000 fr., ce qui pourrait permettre, après amortissement de 168,000 francs,

contre 80,000 francs net, et une dotation de 110,000 francs contre 90,000 francs au fonds de prévision, de pouvoir attribuer aux actions 175,000 francs au lieu de 140,000 francs. Le coupon serait ainsi de 25 francs au lieu de 20 francs.

SACRÉE-MADAME. — A l'assemblée générale annuelle du 31 mars prochain les actionnaires auront à se prononcer notamment sur une proposition d'emprunt pour travaux de premier établissement.

COURCELLES-NORD. — Le succès du sondage de Bienne-lez-Happart (actuellement désigné sous le nom de sondage de Montifaux), entrepris par ce charbonnage dans les régions inexplorées jusqu'ici au sud des concessions de Fontaine-l'Evêque et d'Anderlues, a provoqué un important mouvement de recherches dans la partie méridionale du bassin houiller du Hainaut, mouvement qui a pris un essor remarquable.

Les sondages exécutés ou en cours d'exécution à la date du 1^{er} janvier 1913 au sud du bassin sont au nombre de 75. Ils couvrent toute la région située à l'ouest de la Sambre, entre le bord méridional du bassin anciennement reconnu et la frontière française; et même cette limite politique est actuellement franchie, des sondeurs opérant déjà sur le territoire français.

Les résultats obtenus sont déjà tangibles et pleins de promesses.

Les travaux, en cours d'exécution, entrepris par la **SOCIÉTÉ DES CHARBONNAGES DE BEERINGEN** et celle des **CHARBONNAGES ANDRÉ DUMONT-SOUS-ASCH**, se poursuivent dans d'excellentes conditions.

Le fonçage des puits est poussé très activement.

Le 31 décembre, à Beeringen, le premier puits était creusé et entièrement cuvelé jusqu'à la profondeur de 273 mètres; au second puits, le travail de congélation sera commencé prochainement.

Aux Charbonnages André Dumont-sous-Asch, le premier puits était, à fin décembre, creusé et entièrement cuvelé, jusqu'à la profondeur de 283 mètres.

CHARBONNAGES DE MARCINELLE-NORD. — Le nouveau siège de la Blanchisserie pourra être mis en marche en mai prochain.

La profondeur atteinte par les puits est de 570 mètres. La maçonnerie est entièrement achevée; on procède actuellement au montage des châssis à molettes.

On s'occupe également d'exécuter des travaux préparatoires. C'est ainsi que l'on pousse activement à l'étage de 307 mètres le bouveau Sud; on effectue notamment les travaux de communication nécessaires à l'aérage. Ceux-ci seront terminés en mai, de sorte que l'extraction pourra alors commencer immédiatement.

Le sondage de Mont-sur-Marchienne est arrêté à la profondeur de 1.216 mètres. Il a permis de déterminer l'existence de quatre veines régulières en plateure, faisant partie du faisceau de veines connu sous le nom de Dix-Paumes.

La mise à fruit de ces veines pourra être effectuée par le siège n° 12. On entreprend le creusement des bouveaux pour la première couche reconnue, de sorte que celle-ci pourra être incessamment mise en exploitation.

Le sondage de Loverval a été poursuivi jusque 1,131 mètres.

En 1911, il avait été coupé, entre les niveaux de 487 mètres et 711 mètres, dix veines exploitables.

Le charbonnage installe également des bains-douches à tous les sièges.

La demande en extension de concession de 1,276 hectares s'étendant au sud de la concession actuelle, quoique déposée en juin 1912, n'a pas encore reçu de solution.

Les immobilisations nouvelle de 1912 atteignent 1,400,000 francs.

MINES D'OR AUSTRALIENNES. — Le revenu net de l'exercice écoulé s'est élevé à 380,000 francs approximativement, consacré à des amortissements sur portefeuille dans le but de couvrir la moins-value enregistrée par ce poste, évalué au cours du 31 décembre 1912.

Il ne sera donc pas réparti de dividende, mais en raison des disponibilités considérables possédées par la compagnie, le conseil d'administration proposera à la prochaine assemblée générale de rembourser 500,000 francs ou le quart du capital, soit fr. 62.50 à chacune des 8,000 actions, ce qui ramènera leur valeur nominale à fr. 187.50.

La production d'or fin de West-Australie se chiffre à 1 million 270,000 onces environ.

Quant aux dividendes répartis par l'ensemble des mines west-australiennes, il est inférieur de 20,000 livres sterling à ceux distribués l'an dernier.

LA MISE EN VALEUR DU KATANGA. — Dans ses déclarations à la dernière assemblée de l'Union Minière du Haut-Katanga, le conseil de cette société fit ressortir combien étaient draconiennes les conditions imposées naguère par le Comité Spécial du Katanga pour la constitution d'affaires d'exploitations minières. Ces conditions imposaient aux constituants de sociétés l'obligation de remettre au Comité Spécial 33 p. c. des titres de toutes catégories à créer.

Les groupes intéressés aux affaires minières estimaient avec raison que, dans ces conditions, il serait impossible de réunir les capitaux nécessaires et que ceux-ci exigeraient évidemment d'avoir, avant partage bénéficiaire, droit à un intérêt privilégié.

Depuis cette époque, diverses négociations ont eu lieu entre les parties en cause et un arrangement, qui sera soumis dans quelques jours à l'approbation du Conseil Colonial, est intervenu, d'après l'*Economie Financière*.

Il résulte de cet accord qu'à l'avenir un intérêt de 6 p. c. sur le bénéfice sera préalablement garanti au capital; 5 p. c. seront versés à la réserve et c'est seulement sur les superbénéfices que le Comité Spécial prélèvera sa part de 33 p. c.

Ce régime nouveau est appelé à amener des modifications profondes à la situation générale du district du Katanga. Les capitaux pourront, en effet, se montrer plus hardis, étant plus certains d'une légitime rémunération.

LE RECUEIL FINANCIER. — Annuaire des valeurs cotées à la Bourse de Bruxelles et de Paris. Ouvrage donnant des études complètes et détaillées sur toutes les valeurs boursières. 20^e édition, 1913. Un vol. in-4° de 1,700 pages, relié. (Établissements Emile Bruylant, éditeurs, à Bruxelles.) — Prix : 20 francs.

JURISPRUDENCE

*Tribunal de 1^{re} instance de Bruxelles (2^e chambre)
31 juillet 1912*

Lorsque la situation de la société a été dissimulée par dol, le délai de la prescription en ce qui concerne la responsabilité des administrateurs et des commissaires, à raison de faits de leurs fonctions, ne prend cours qu'au jour où ces faits, positifs ou négatifs, ont pu être connus des intéressés.

En établissant ou en faisant établir sous leur responsabilité des bilans et des inventaires frauduleux, en en proposant l'adoption par l'assemblée générale et en amenant ainsi, comme conséquence de ces bilans, la distribution d'un dividende, les administrateurs engagent leur responsabilité non seulement à l'égard des tiers créanciers sociaux, c'est-à-dire de ceux qui ont traité avec la société, en vertu de l'article 52 de la loi sur les sociétés, mais aussi, et ce par application de l'article 1382 du Code civil, au regard de toute personne non associée à qui la violation de la loi ou du pacte social a pu causer un dommage, tel le tiers qui a acheté à un prix exagéré des actions à un associé sur la foi de bilans mensongers.

La mission des commissaires ne se borne pas seulement à vérifier la conformité matérielle avec la comptabilité des articles du bilan ; mais elle comprend la vérification du bilan en lui-même et des conséquences financières qu'il tire de la comptabilité. Partant, les commissaires commettent une faute à l'égard des tiers en n'attirant pas l'attention du conseil d'administration et de l'assemblée générale sur les résultats que doit avoir l'adoption d'un bilan fantaisiste.

Lorsque les administrateurs et commissaires ont, par un ensemble de faits se reliant les uns aux autres et dont le résultat est indivisible, contribué, sans qu'il soit possible de déterminer la part de chacun dans ce résultat, à amener le fait dommageable d'achat d'actions dont réparation est demandée, il échet de prononcer contre eux une condamnation solidaire.

L'EXPANSION BELGE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

*Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artis-
tique, sportive* ○ ○ ○ ○ ○ ○



CHAQUE FASCICULE

comporte plus de 100 pages abondamment illustrées



Prix du Numéro : 1 Franc



ABONNEMENTS :

Belgique	12 francs
Étranger	15 francs



4, Rue de Berlaimont, BRUXELLES

Sommaires des derniers numéros

de la BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

15 JANVIER 1913

- Emile Verhaeren : *La Rencontre.*
Marius Renard : *L'Enseignement économique en Belgique.*
Maxime Gorki : *Légende* (trad. Clepner).
Henri Liebrecht : *In Memoriam...* (F.-C. Morisseaux).
Iwan Gilkin : *Shakespeare n'est pas Shakespeare.*
Arthur De Rudder : *A propos d'un Drame islandais.*
Maurice Gauchez : *Edouard Detaille; — Henry Kistemaeckers; — Franz Hellens.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} FÉVRIER 1913

- Jules Kaden : *La Littérature polonaise au point de vue national.*
Charles Gheude : *Les trois Pucelles.*
Emile-E. Piers : *En passant par Canterbury.*
R.-E. Mélot : *Sonnets.*
Georges Cornet : *Poèmes familiaux.*
Auguste Vierset : *Le Procès de la Civilisation.*
Arthur De Rudder : *Le Burg Theater.*
Maurice Gauchez : *Guillaume Charlier; Raoul Gunzburg.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 FÉVRIER 1913

- Camille Lemonnier : *Souvenirs littéraires.*
L. Maeterlinck : *Musiques et Plaisirs d'autrefois.*
Charles Gheude : *Les Trois Pucelles.*
Iwan Gilkin : *Le Miracle des Hommes.*
Arthur De Rudder : *La Légende et l'histoire.*
Maurice Gauchez : *Le Père Van den Gheyn. Philippe d'Orléans.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} MARS 1913

- Emile Royer : *La Part de Responsabilité de la Belgique dans la crise internationale.*
Sylvain Bonmariage : *Sonia.*
Henri Glaesener : *Jeunesse d'Ame.*
Auguste Vierset : *Le Règne du Cinéma.*
Arthur De Rudder : *Otto Ludwig.*
Maurice Gauchez : *Scott; Le baron V. Buffin.*

Chroniques de la Quinzaine.

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.